





nouvelle ed. 4500

2/391

LA BELGIQUE

Les gravures contenues dans ce volume ont été dessinées

par MM.

A. de Bar, — Barclay, — Ph. Benoist, — H. Catenacci, — H. Chapuis, — C. Chauvet
E. Claus, — H. Clerget, — J. Delvin, — A. Deroy
J. Férat, — A. Ferdinandus, — C. Garen, — E. Van Gelder, — Ch. Goutzwiller, — Th. Hannon
A. Hennebicq, — A. Heins, — J. de La Hoëse, — A. Hubert, — F. Khnopff
Frans van Kuyck, — D. Lancelot, — Am. Lynen, — Matthis, — X. Mellery
C. Meunier, — E. Puttaert, — Riou, — E. Seeldrayers
P. Sellier, — A. Sirouy, — A. Slom, — H. Stacquet, — Jan Stobbaerts
J. Taelemans, — Taylor, — Tofani, — H. Toussaint, — Uytterschaut, — E. Verdyen
P. Verhaert, — Th. Verstraete, — G. Vuillier, — Th. Weber
et par Mlle Marcelle Lancelot.



CAMILLE LEMONNIER

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET MODIFIÉE

CONTENANT 400 GRAVURES SUR BOIS



BRUXELLES
MAISON D'ÉDITION ALFRED CASTAIGNE
28, Rue de Berlaimont, 28

—

1905

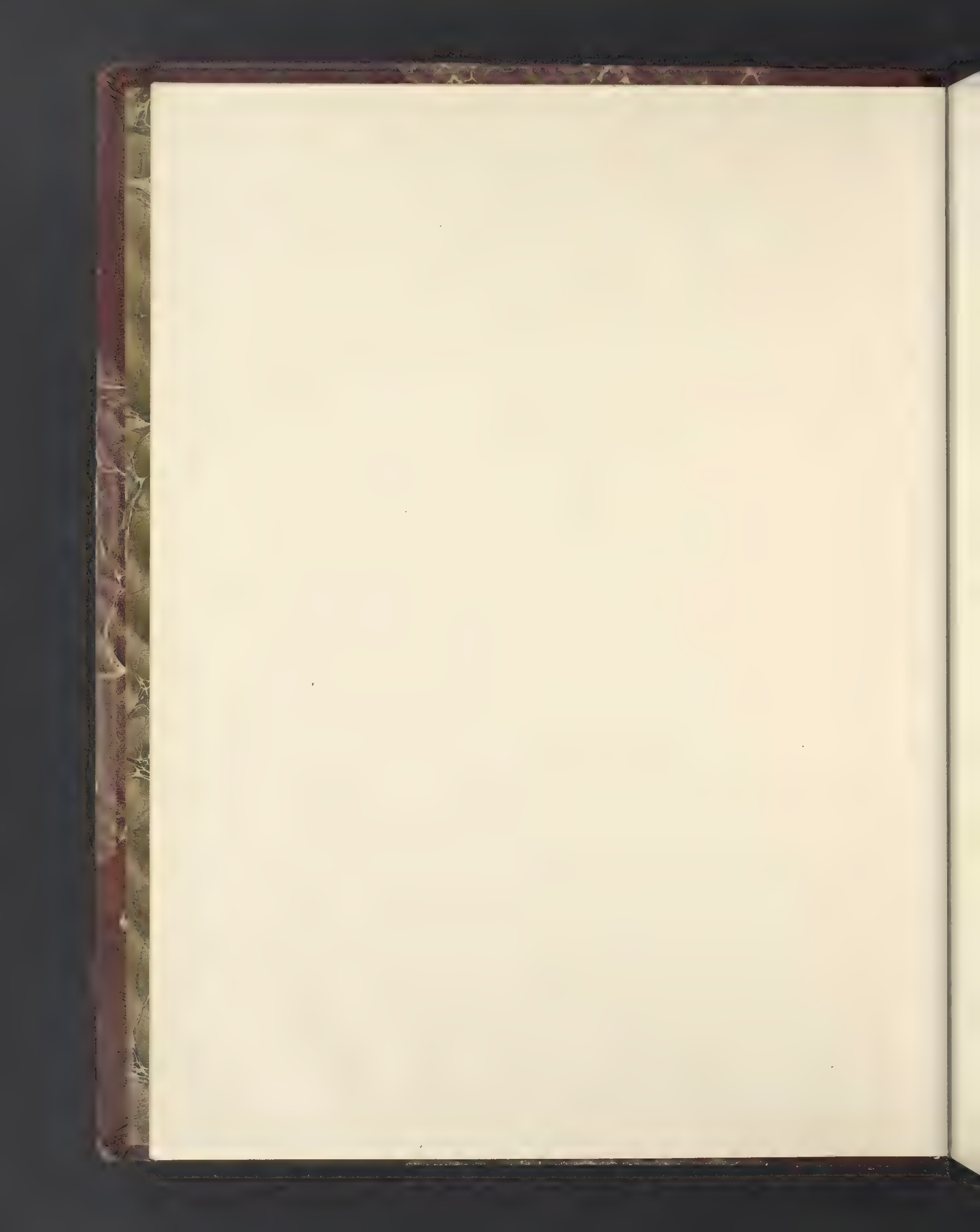
A LA MÉMOIRE

DE LOUIS-FRANÇOIS LEMONNIER
MON PÈRE ;

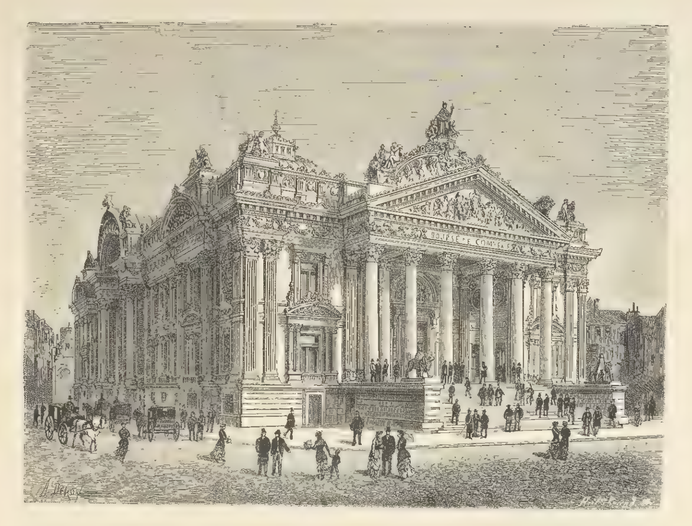
DE MARIE PANNEELS
MA MÈRE ;

ET D'ANNE-CATHERINE PANNEELS
MON AIEULE MATERNELLE

Filialement ce livre est consacré.



LE BRABANT



LA BOURSE DE BRUXELLES.

LE BRABANT

I

Bruxelles. — Aspect de la ville. — Instincts de la race.

L'étranger qui verrait la capitale de la Belgique à l'époque de l'une ou de l'autre de ses fêtes nationales, avec la rumeur de ses carrefours emplis d'un vacarme d'orchestres, le défilé de ses cortèges groupés autour d'étendards surchargés de médailles et de plaques, enfin l'espèce de coup de folie d'un peuple naturellement calme et travailleur s'agitant en tumulte sous le claquement des oriflammes et la flambée des illuminations, celui-là ne connaîtrait que le Bruxelles des jours exceptionnels.

Mais que cet hôte ami, peu pressé de partir, cède à la curiosité de s'attarder sur le pavé bruxellois déblayé, il verra succéder à la turbulence des rues le train mesuré de l'existence coutumière. La fourmilière humaine écoulée, la ville a bientôt fait de reprendre son aspect normal de capitale bourgeoise, à la fois casanière et portée au faste, aimant les aises tranquilles de l'habitation et le mouvement des grandes artères.

La régularité des habitudes quotidiennes se rétablit alors : le dimanche, l'exode des familles vers le Parc, le bois, les campagnes avoisinantes; certaines après-midi de la semaine, la flânerie le long des raidillons de la Montagne de la Cour, jusqu'aux larges percées des boulevards du Centre; le samedi enfin, l'universelle et grave occupation de la toilette de la ville, un bel entrain de bras rouges lançant au large les seaux d'eau, maniant les balais, dardant les tuyaux d'arrosage, torchonnant les trottoirs qui, sous les frictions répétées, finissent par reluire comme des miroirs.

Bien que la propreté soit moins excessive à Bruxelles que dans les Flandres, on



Dessin original de Uytterschaut.

BRUXELLES. — LE PARC, DU CÔTÉ DE LA PLACE ROYALE.

soupçonne déjà l'approche de ces grandes demeures provinciales où les bahuts, les planchers, les murs et les ustensiles, constamment écurés, s'émaillent d'un vernis de porcelaine, avec un rayonnement sourd d'angles et de surfaces dans la pénombre : c'est l'indice d'un pays où l'eau surabonde et qui oppose à l'envahissement de la boue, montant des pavés sous l'influence des moiteurs de l'air, la salubre opération des lavages largement pratiqués.

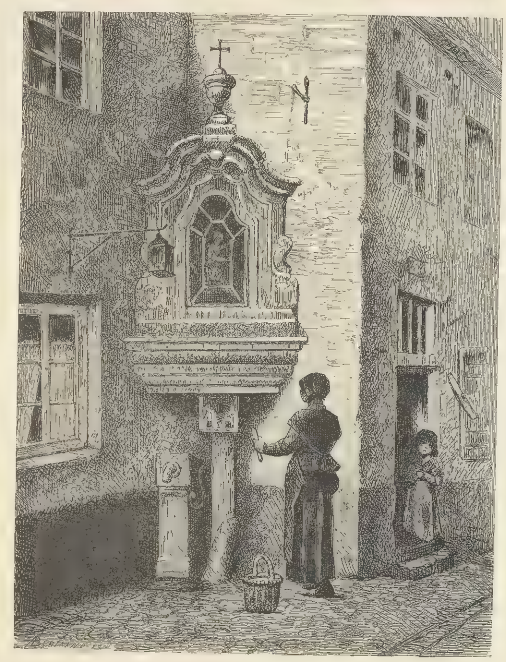
Ces particularités locales écartées, l'étranger n'apercevrait pas de différences sensibles avec la plupart des grandes villes européennes.

Il faudrait descendre dans la vie du peuple, s'initier aux intimités domestiques, gagner surtout les quartiers populaires, ces coins de rue dévotieusement ornés de petites Vierges dans des niches, comme l'anguleuse ruelle du Veau-Marin ici représentée, ailleurs cette rue de l'Étuve, décorée d'une fontaine qu'alimente un petit homme en bronze, baptisé



BRUXELLES. — LES BOULEVARDS INTÉRIEURS (BOULEVARD DU NORD ET BOULEVARD DE LA SENNE.)

du sobriquet de Mannekenpis en raison de son sans-gêne effronté, ou bien encore cette fourmillante rue Haute avec ses circulations de foules et ses types d'une tournure si marquée, pour retrouver certaines originalités locales qui, chez les classes bourgeoises, tendent chaque jour à s'effacer un peu plus. L'application des principes de l'hygiène publique n'est pas faite, il faut bien le reconnaître, pour entretenir les singularités dans la



Dessin de Constantin Meunier.

LE VIEUX BRUXELLES. — LA RUE DU VEAU-MARIN.

physionomie des grands centres; les perspectives uniformes des boulevards et des avenues prolongées sur des terrains plans, la parité croissante des conditions de la vie intérieure, amenée par la similitude dans l'aménagement de l'habitation, alignent au cordeau les mœurs, font rentrer les aspérités du caractère, finalement atténuent sous une sorte de nivellement général la libre floraison des individualités ethniques.

Il y a quelque trente ans, Bruxelles, qui s'était graduellement élargi par la création de

nouveaux quartiers et déjà alors déversait dans ses faubourgs le trop-plein de sa population, au point que les communes suburbaines regorgèrent bientôt à leur tour, Bruxelles fut pris de l'ambition de se réorganiser en bâtissant sur les ruines de ses antérieures installations.

D'énormes pâtés de maisons furent éventrés; la topographie de ce qu'on appelait la vieille ville, se transforma; il y eut, à la place des noires ruelles enchevêtrées de culs-de-sacs et coupées par les bras d'une petite rivière pestilente, un développement de vastes artères parallèles; le flot bourbeux alla s'engloutir sous un énorme plafond voûté.

Aujourd'hui les boulevards qui relient les stations du Nord et du Midi, aux points opposés de la ville, et se prolongent entre deux rangs de symétriques façades historiées de balcons, de pilastres, de stylobates et de cariatides, donnent l'idée d'un développement considérable de la fortune publique.

LA FONTAINE DU MANNEKENPIS.

Le commerce, les grandes et les petites industries qui autrefois se resserraient dans les étroites rues de la Madeleine, du Marché-aux-Herbes, de la Montagne de la Cour et dans leurs ramifications, la rue de l'Empereur, la rue Cantersteen, la rue Saint-Jean, la rue de la Putterie, la rue des Éperonniers, la rue au Beurre et bien d'autres, bordées de maisons basses, obscures, enfumées, aux profils chétifs et déjetés, débordent maintenant dans les larges voies de circulation des quartiers nouveaux.

Le négociant que la vente retient derrière ses comptoirs y rêve de se retirer un jour dans une demeure proprette, assez spacieuse pour s'y mouvoir sans trop de gêne, les enfants en haut, les parents dans les chambres du premier étage, le bas réservé pour le salon et la salle à manger, avec une fille de la campagne pour le service. Chacun ici a sa maison, qu'il accommode selon sa fortune et ses goûts, avec une passion invétérée pour le bien-être domestique. Et ce besoin d'aisance dans une vie séparée des autres finit par aboutir à une multitude de ménages maîtres chacun chez soi, dans une sorte d'indépendance mutuelle qui fait de chaque famille un petit monde autonome.

Presque toujours la maison se compose d'un ou de deux étages, au-dessus d'un rez-de-chaussée divisé en deux pièces : celle de devant garnie d'étagères, de glaces à bordure d'or, d'un lustre en cuivre ou en cristal, l'ameublement et la décoration en rapport avec le revenu : celle d'arrière moins surchargée, d'une simplicité cossue qui ne distrait pas de la nourriture, une grande table au milieu, sur laquelle s'abaisse le soir une suspension éclairée au gaz, des buffets-dressoirs dans les retours de la cheminée, et contre le mur un rang de chaises en chêne sculpté de Malines.

C'est une des parties importantes de l'habitation : les vieux vins s'y dégustent; aux jours de gala, les argenteries encombrent la nappe en pur fil; les dîners alors y traînent jusqu'à la nuit, en une béatitude de digestion. Dans les faubourgs, la chambre s'ajoure d'une grande verrière sur un large espace d'air, cour ou jardin, mais de préférence un jardin bordé



Dessin de De la Hoëse.

LE VIEUX BRUXELLES — LES PETITES INDUSTRIES DU PAVÉ.

d'allées fleuries où pyramident les arbres à fruits, entre des murs chargés d'espaliers, dans l'encoignure desquels sont ménagés des cabinets de verdure. Le maître y descend le matin, en bras de chemise, son sécateur à la main, échenille lui-même les feuillages, pince les branches, ratisse les sentiers, souvent s'amuse à construire dans un angle un pigeonnier, une volière, un perchoir pour les poules, avec cette dilection pour les bêtes qui se rencontre dans le

caractère du Bruxellois. Des rentiers, des pensionnaires de l'État, de petits employés élèvent des pigeons, souvent en vue des concours, encagent des serins, des alouettes et des pinsons, passent des heures entières à les écouter chanter, et, le dimanche matin, s'en vont flâner au marché de la Grande-Place, encombrée de huit heures à midi d'un pullulement d'oiseleurs.

On se rapproche d'ailleurs de la campagne le plus qu'on peut : à partir des anciennes enceintes de la ville, disparues aujourd'hui sous un envahissement d'hôtels patriciens, c'est une succession de façades claires, luisantes, décorées de guirlandes et de mascarons; et le défilé se prolonge à travers les faubourgs, plus bourgeois à mesure qu'il s'éloigne des centres, mais presque partout également riant, les fenêtres étoffées de rideaux blancs, les portes vernissées, les cuivres des sonnettes brillants comme de l'or, jusqu'aux verdures profondes de la banlieue, ici les campagnes maraîchères d'Anderlecht et de Saint-Gilles, là les horizons boisés d'Ixelles, partout la grande plaine verdoyante renflée d'ondulations lentes.

La ceinture de la ville s'est déplacée; une poussée du dedans au dehors a illimité les banlieues, qui, se reculant toujours un peu plus, ont fini par s'éparpiller à travers les champs, dans un rayon à tout instant agrandi, et criblent à présent de leurs cubes blancs et roses, aiguisés en pignons ou coiffés de tourelles, toute la largeur des perspectives. Jette-Saint-Pierre, Uccle, Auderghem, le plateau de Koekelberg, après les dernières rangées de maisons des faubourgs, ont une activité ralentie de villages; leurs cottages noyés dans les feuilles, au bord des grandes routes, connaissent tout à la fois la paix des demi-solitudes et comme la pulsation lointaine de la capitale. La vie y est moins coûteuse, naturellement : grand appât pour les ménages besogneux, surchargés d'enfants; avec trois mille francs on y peut vivre, réconforté par l'air salubre, mangeant les légumes du jardin qu'on a plantés soi-même.

La famille n'a pas dégénéré en Belgique. Particulièrement chez l'ouvrier, l'employé, le petit bourgeois, les cas de fécondité abondent : il n'est pas rare de voir marcher par les rues une mère de famille entourée d'une ribambelle d'enfants s'échelonnant par rang de taille, avec des différences à peine perceptibles, le dernier encore au maillot quand le second s'essaye seulement à marcher. A la campagne, du moins, avec beaucoup d'épargne, il est permis de joindre les deux bouts; et de jour en jour la capitale se dépeuple, au profit des petites maisons voisines des bois, d'un excédent de population peu fortunée, qui, refait au lait vivifiant de la nature, se développe avec quiétude, répare ses forces perdues dans les lésines forcées et pousse à la vie d'un jet vigoureux.

A ces causes de peuplement des agglomérations un peu éloignées, s'ajoute le goût de la villégiature, très fréquent chez les citadins : non seulement les gens riches, les spéculateurs à la Bourse, les rentiers, mais les fonctionnaires, les industriels, possèdent ou louent à l'année de plus ou moins fastueuses bastides où ils passent une partie de l'été, hébergent des amis, donnent des fêtes, aiment à réunir des convives nombreux en de substantiels dîners.

J'aurai plus d'une fois l'occasion de reparler de la solidité des estomacs, en cette Belgique adonnée aux gogailles et aux lampées, le ventre à table chaque fois qu'il s'agit d'honorer quelqu'un ou de célébrer quelque chose, joviale, expansive, hospitalière, riche en bétail, en houblon et en céréales. A vrai dire, il en résulte une vie un peu bornée, dont les meilleurs moments sont employés au bien-être domestique. Généralement, à table, aux soirées bourgeoises, dans les réunions intimes, les conversations sont insignifiantes, fourmillent de lieux communs, ne sortent pas du terre à terre des préoccupations

domestiques : toujours par quelque bout on en revient à la question du boire et du manger; les dames échangent entre elles des réflexions au sujet du prix des denrées; on se renseigne sur les facilités pour se procurer de bonnes marchandises à des prix moyens; on cherche à s'arracher mutuellement des recettes de cuisine. Mêmes les jeunes filles s'intéressent aux détails du ménage.



ASPECT DE LA VILLE MODERNE.

Dans la petite bourgeoisie, encore fillettes, on les mêle à l'économie de la maison; elles ravaudent le linge, lessivent, repassent : quelquefois même, elles font les grosses besognes, et du haut en bas tiennent la maison nette de souillure. La beauté des mains s'en ressent naturellement; mais un peu de rougeur à la peau, des doigts épatés, des ongles écornés ne rebutent pas un prétendant. On aime dans la femme l'auxiliaire, la travailleuse qui prend sa part du faix commun, l'être robuste, résistant à la fatigue, que le ménage, les affaires, la maternité ne ploient pas. On la veut pour l'usage intérieur,

la tache azurée des linières; et cette mer aux vagues figées s'étend presque sans interruption, chaude, versicolore et diaprée, à travers toute la plaine flamande. L'œil, habitué à se poser sur elle et journellement exposé à recevoir la sensation de ses beaux accords étoffés, finit par se sensibiliser et se complaire aux arcs-en-ciel de la palette. Ce qui paraîtrait ailleurs anormal, cette prédestination coloriste de toute une race, s'explique ici rationnellement par la prodigalité des couleurs de la terre; cela se respire dans l'air aussi naturellement que les aromes du terroir et à la longue fait partie de l'organisme.

II

Particularités du caractère national. — Le goût du faste. — Ommeganck et kermesses. — La famille des géants.

On sait le goût des Belges pour les étalages fastueux, les cortèges empanachés, les cavalcades composées de personnages brillants, les processions flamboyant de l'or des chasubles, et généralement pour tout ce qui délecte les yeux. Il est resté dans la nation comme une soif des prodigieuses bamboches parmi lesquelles s'égayait la cour de Bourgogne, retentissantes à la fois du bruit des musiques, du roulement des chars, du fracas des tournois et des hilarités d'un populaire gorgé de cervoise. Encore aujourd'hui, une réjouissance publique un peu épicée ne va pas sans l'organisation d'un Ommeganck, en costumes de théâtre, avec hallebardes, pertuisanes, oriflammes et bannières, escortes de grands seigneurs relevant fièrement leurs manteaux sur le bout des rapières, chevauchées de grandes dames huchées sur des haquenées et attifées comme des châsses, grouillis-grouillot de pages, de manants, de porte-étendards, de chevaux, de chars, toute une friperie baroque et chamarrée à laquelle de beaux hommes et de belles femmes prêtent leurs larges carrures et leurs ports de tête altiers.

Lille, Douai, Valenciennes, dans la Flandre française, ont conservé ce goût de la pompe et de la représentation : le Gayant et les Incas, à de certains jours, y descendent par la rue, au son des orchestres et des fanfares, comme un rappel vague des mythologies. Mais peut-être l'entrain général, la coopération de toutes les classes de la société, la débauche d'oripeaux sont-ils plus modérés que dans les villes belges.

Bruxelles, Bruges, Gand, Malines ont poussé à ses dernières limites la profusion du luxe dans la mise en scène de leurs cortèges historiques : c'est tout un siècle et tout le passé d'un peuple déambulant, avec une splendeur de costumes inouïe, parmi l'uniforme décor des cités modernes, une sorte de vision des âges ressuscités dans un déroulement de pourpres, de cuirasses, de caparaçons, presque sans anachronismes sensibles, quelque chose comme l'épopée en travesti de l'humanité légendaire, mimée par le délire des foules transmuées en héros d'un drame immémorial.

Même en temps ordinaire, les kermesses sont largement chômées : non seulement les villes, mais chaque quartier dans les villes a ses jours de liesses; alors le travail s'interrompt; les fermentations du boire et du manger surexcitent l'universelle gaieté; avec un gros plaisir débridé on se porte aux prodigalités de la table, à l'ostentation de la dépense, à toute sorte de folies et de bravades. Et cette habitude de ripailles et de farces est si bien dans le caractère national qu'on l'aperçoit à travers l'histoire, à l'occasion de ces Joyeuses Entrées où des géants et des monstres circulaient sous des arcs spacieux, décorés d'attributs et d'allégories.

Il y a loin, d'ailleurs, des jovialités actuelles aux facéties innombrables du XVIe siècle; aujourd'hui, on se contente de promener aux kermesses populaires les carcasses en osier de Jan et Mieke, les survivants de cette lignée de géants qui se composaient encore, en 1785, lors du fameux jubilé en l'honneur du « Sacrement de Miracles », de petit Jean, de Pierre, de petit Michel, du jeune mariage de Gudule et de Jean de Nivelle, du sultan et de la



Dessin d'Eugène Verdyen.

LA PROMENADE DES GÉANTS.

sultane, de papa et de maman, et finalement de « grand-papa » et « grand'maman ». Bien que la descendance ait diminué, les visages ne s'en déridant pas moins devant ces grosses poupées souriantes et bonasses immobilisant sous des bourrelets de bébés d'énormes yeux ronds, tandis que les mannequins, habillés de costumes surannés, oscillent par-dessus les têtes avec des saltations lentes de colosses en belle humeur.

Il existe au South Kensington Museum une curieuse peinture de Denis Asloot, datée de 1616 et représentant la fête que donnèrent les jésuites à Bruxelles, en mémoire de la

victoire de Charles-Quint à Pavie. C'est un amoncellement d'inventions plus extraordinaires les unes que les autres, dans un cortège qui remplit la largeur de la Grande-Place, s'étale en remous de bêtes et de gens, bat les maisons avec des ondulations qui ne finissent pas, et, comme une prodigieuse ménagerie lâchée dans un flot de peuple, emmêle parmi les chars remplis de musiciens, de guerriers casqués, d'empereurs à dalmatiques, de personnages affublés de robes écarlates, de jeunes vierges tenant des palmes, de grosses femmes étincelantes sous leurs oripeaux à paillettes, la plus grotesque promiscuité humaine et animale : montures bizarrement caparaçonnées, démons dont la tête se dentelle en crête de coq, hommes sauvages prolongés par des coiffures en plumes, dragons ailés, girafes, chameaux, onagres, léopards, tout un monde chimérique qui semble reproduire les imaginations d'une race amoureuse du pittoresque et du bouffon.

A peu près un siècle plus tôt, avait été créée la procession de l'Ommeganck, dont toutes les folies populaires ne font que répéter à satiété les magnificences burlesques. Il faut lire, dans les chroniques du temps, le détail du cortège qui sortit, en 1545, le dimanche avant la Pentecôte : c'est le délire d'un peuple qui veut être amusé par des gaietés épaisses, des entassements de drôleries, un spectacle interminable. Le sacré s'y mêle au profane; les dalmatiques, les chasubles, les ostensoirs, les baldaquins, les croix, les bannières du culte s'allient aux diableries grimaçantes, au haut bonnet étoilé des magiciens, à la marotte des fous, dans une confusion qui se rencontre dans quelques-unes des fêtes à la fois religieuses et populaires du pays. On vit apparaître là, successivement : des prêtres, des confréries, des théâtres traînés par des chevaux et jouant les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la Vierge; le diable, sous la forme d'un bœuf monstrueux soufflant du feu et accompagné de deux enfants vêtus en loups; derrière lui, les porte-bannière de saint Michel et le saint patron de la ville lui-même, représenté par un cavalier couvert d'une armure étincelante, l'épée et la balance à la main; puis les corps de métiers précédés de leurs étendards; un grand char sur lequel un ours assis touchait un orgue d'une musique particulière, produite, au dire des chroniqueurs, par les miaulements exaspérés de vingt-quatre chats enfermés séparément dans des caisses et dont les queues étaient liées aux touches du clavier, ce qui amena sur le pâle visage soucieux de Philippe II, présent à la fête, un de ces rares sourires que l'histoire compta; puis encore des bandes de jeunes garçons, habillés les uns en singes ou en cerfs, les autres en pourceaux, ceux-ci chargés de représenter au naturel la fable des compagnons d'Ulysse; le cheval Pégase; les quatre fils Aymon montés sur Bayard; un griffon, des chameaux, des autruches chevauchées par des anges; un serpent vomissant le feu; puis toujours des chars, au nombre de quatorze ou quinze, dont l'un, occupé par un arbre à chaque branche duquel figurait un enfant, symbolisait les rois juifs, ancêtres de la Vierge, et, comme pour allonger démesurément cette cavalcade déjà si fourmillante, les patriciens, les serviteurs de la ville, les membres du magistrat, les trois ordres mendiants, le clergé des paroisses avec la châsse de sainte Gudule, etc.

Ce ne sont, en ce règne brillant de Charles-Quint, que tournois, carrousels. tirs à l'arc, concours de rhétorique, défilés pompeux, parades publiques, réceptions solennelles, prétextes à fêter les souverains. Heureux peuple! serait-on tenté de s'écrier si l'on n'entrevoyait derrière tout cet apparat la nécessité de complaire au maître tout-puissant, et si à la gaîté des parades en plein vent, confondant dans une large cohue merveilleusement reluisante d'or et de couleurs vives les seigneurs, les bourgeois, les massiers et les serments, ces escrimeurs armés de piques et de hallebardes, tout en blanc et bleu, ces archers en blanc, noir et rouge, ces arbalétriers de Saint-Georges en rouge et blanc, ces hommes d'armes, ces juges, ces



Dessin d'Alf. Hubert.

KERMESSE DANS LA BANLIEUE BRUXELLOISE.

porte-bannière, ces jurés en robe de drap rouge, ne correspondait la procession funèbre de ces cent cinquante gentilshommes espagnols et italiens qui, le jeudi saint de la même année 1549, par condescendance pour la dévotion de l'héritier de l'empire, se flagellèrent par les rues jusqu'au sang!

III

Une Cour des Miracles. — Musiciens du pavé. — Le goût de la musique et du spectacle chez les Belges. Le théâtre flamand.

Une vraie Cour des Miracles fleurit encore dans certains quartiers bruxellois, principalement dans les cloaques humides et malsains qui abondent au fond des agglomérations populeuses de la rue Haute, de la rue de Flandre et de la rue d'Anderlecht, ravinées, comme des madrépores, d'un lacis de ruelles boueuses où vit un peuple ravagé par le vice, la maladie et la misère. A de certains jours, truands, mendiants, claque-patins et marmiteux partent de là et envahissent la rue, les porches des églises, le seuil des maisons, les boîteux béquillant et sautant à cloche-pieds, les aveugles menés à pas menus par de vieilles femmes et de jeunes enfants, tous courant à leurs affaires avec une activité furieuse de vermines. Bruges, Gand, Malines, Louvain et même encore aujourd'hui Bruxelles, malgré les efforts de l'initiative privée pour canaliser la mendicité des rues, ont gardé leur type du petit pauvre, humble, patient et résigné, d'une tenue décente, sonnant doucement aux portes, les mains en croix sur la poitrine et inclinant sur l'épaule un visage aux yeux tristes et rusés.

Bruxelles paye encore le tribut aux musiciens ambulants, gratteurs de guitare, limeurs de violon, tourmenteurs de harpe et d'accordéon, chanteurs de romances et de complaintes, une variété d'artistes déclassés dont un ancien quartier, à présent disparu, les Marolles, monopolisait autrefois la possession. C'était là comme un dépotoir de tout le déchet social, lentement infiltré parmi la population primitive, très particulière celle-là, avec des mœurs, des coutumes, des fêtes et même un langage différents du reste de l'agglomération bruxelloise. Tout ce monde encombrait des logis étroits et bas, s'ouvrant sur des ruelles encombrées de détritus; chiffonniers, ramasseurs d'escarbilles, ramoneurs, marchandes de pommes et d'oranges, aux provoquants accroche-cœurs, débardeurs et portefaix, troubadours et ménestrels fraternisaient comme une vaste famille sur laquelle s'était greffé le ramassis de ribauds et de sabouleux qui, les jours de kermesse, se débandaient le long des promenades, avec des étalages d'ulcères et d'adroites fractures.

A cette époque, les Marolles étaient une des singularités bruxelloises; on y allait accompagné des gens de police, comme on va voir certains quartiers de Londres et de Manchester; mais l'horreur, à beaucoup près, n'était pas aussi grande. Il existait bien des bouges suspects et des ruelles mal famées où se faisaient prendre, comme dans un traquenard, les chourineurs et les voleurs de profession. Toutefois, c'était l'exception : une dépravation inconsciente, produite par les promiscuités de l'habitation et le parquement obligé des ménages dans des locaux exigus, remplaçait l'effroyable criminalité des carrefours anglais. D'honnêtes artisans s'y rencontraient même, qui, nés dans ce dédale de petites rues, continuaient à y demeurer, par suite de l'attachement aux vieilles choses, indéracinable chez le peuple, surtout chez celui-là.

Chaque soir, une légion de croques-notes s'échappait de là et s'éparpillait dans les cabarets, raclant du violon, pinçant de la harpe, maniant la clarinette, devant un auditoire composé de buveurs et de marchandes d'œufs, ces truculentes matrones en jaquette tuyautée et bonnet ruché, qui colportent le long des tables de vastes paniers partagés en compartiments où non seulement le produit des basses-cours, mais les crabes, les bigorneaux, les noisettes, les saucissons s'entassent à côté de petites croustilles au



Dessin d'Eugène Verdyen.

TYPES POPULAIRES.

safran, appelées « mastelles ». Quelques-uns jouissaient d'une célébrité : un Paganini de contrebande avait chaque fois une galerie qu'il étourdissait de sa virtuosité; un ténor rossignolait du Rossini ; et on n'a pas oublié la vieille guitariste, en chapeau à plumes, qui s'interrompait de nasiller une ariette de Donizetti pour priser une pincée de tabac. C'était le temps où Bruxelles possédait encore des guinguettes avec des files de tables en bois posées sur des piquets, des découpures de feuillages dentelant les napperons en toile bise d'ombres légères et balancées : le *Petit Paris*, dernier asile de la « fricadelle »

piquée d'échalottes, a disparu. Les familles allaient y entendre un vieil aveugle à barbe neptunienne, sa contrebasse entre les jambes et qui, aux applaudissements de l'auditoire, barytonnait des chansons composées par lui. Quelquefois encore, les soirs d'été, devant la terrasse des estaminets, des associations de trois ou quatre musiciens forment un orchestre en miniature, tous graves, les cheveux pommadés, proprement vêtus; l'un d'eux, le morceau joué, passe entre les buveurs et fait la collecte.



MARCHANDE D'OEUFS. *Dessin d'Alf. Hubert.*

Cette prédilection pour la musique se rencontre, du reste, dans toutes les parties de la Belgique; de petites villes possèdent des salles de concert où se font entendre des artistes en tournée; les villages eux-mêmes, principalement dans le pays de Mons, de Liége et de Charleroi, organisent des soirées musicales auxquelles on accourt de plusieurs lieues à la ronde.

Il n'est si mince commune qui n'ait une société de chœurs ou de fanfares, tantôt alimentée par l'ensemble de la population, tantôt par une catégorie spéciale de travailleurs,

ouvriers de verreries, de mines et de laminoirs ; en sorte que chaque industrie à peu près est représentée par un groupe de chanteurs ou d'instrumentistes, lequel, suffisamment exercé, risque à un moment donné la dépense d'un déplacement et va participer aux festivals voisins. Presque toujours, dans les petites localités du moins, ces sociétés recherchent la présidence d'un chef d'industrie ou d'un notable, dont la bourse, largement ouverte, les aide dans leur organisation. Quelquefois des représentations dramatiques remplacent les auditions purement musicales : une grange se transforme en théâtre par le moyen d'un tréteau assujetti sur des futailles ; et des acteurs du cru, noircis au bouchon et affublés d'oripeaux, y jouent des vaudevilles, des saynètes, des pantalonnades devant un public extasié. Un peu du vieil esprit qui rendit les chambres de réthorique si prospères anime d'un entrain très grand ces parades rudimentaires. Dans les villages riches, une rivalité de costumes chez les interprètes, s'ajoute aux frais de la mise en scène. Les villes, de leur côté, renchérissent sur ces prodigalités rustiques par des étalages coûteux, où perce l'attachement à tout ce qui sollicite et amuse les yeux.

Bruxelles, toutefois, l'emporte dans cette émulation générale ; ses cercles d'artistes et de musiciens, dirigés par des maîtres accomplis, jouissent d'un renom européen ; les amateurs du grand art encombrent régulièrement les salles où l'orchestre du Conservatoire et des Concerts populaires détaille tour à tour Haydn, Beethoven, Berlioz, Weber et Wagner. Aucun exclusivisme d'ailleurs dans les goûts : on exécute la musique française aussi bien que l'allemande et l'italienne ; la musique flamande, incarnée en un compositeur de grande fougue, Peter Benoît, trouve elle-même des partisans fervents. Grande affluence, en outre, à l'Opéra, qui s'appelle ici la Monnaie, et aux théâtres secondaires, le Parc, les Galeries Saint-Hubert, le Molière, etc. Il y a des théâtres pour tous les goûts et pour toutes les bourses : chacun a sa spécialité, depuis la comédie spirituelle jusqu'à la plate parodie. Le drame à panaches et à pourpoints, l'éthopée bourgeoise et populaire trouvent un public passionné et sensible au Théâtre flamand et à l'Alhambra. Il n'est pas jusqu'au penchant trop marqué du bruxellois pour la basse gaudriole, les saynettes épicées, la chanson graveleuse, qui n'ait ses chapelles consacrées. Le café-concert, les halls à musique, les tréteaux exhibitionnistes où triomphe l'histrionisme, se sont multipliés dans des proportions inquiétantes.

En bien ou en mal, le Brabançon aime le théâtre, les mirages de la rampe, les décors de la féerie, les élégances artificielles de la parade scénique. Les kermesses, les réjouissances populaires, les occasions de festoiement public se complètent toujours par des représentations gratuites auxquelles les petits employés, les bourgeois peu fortunés assistent en foule; et les cercles d'amateurs où l'on joue le drame et la comédie abondent, aussi bien chez le peuple que dans les classes moyennes.

J'ai plus d'une fois expérimenté l'intelligence de ces acteurs improvisés, gens d'atelier et de bureau qui, sur les planches, avaient l'intonation ample et rythmée des acteurs de profession et soulignaient avec finesse les moindres nuances, comme s'ils eussent fait de cet art exceptionnel une étude constante. Chez quelques-uns d'entre eux, la prononciation généralement vicieuse du Belge s'exprimant en français, était même à ce point corrigée qu'on aurait pu se croire dans une vraie salle de spectacle, devant des interprètes habitués à une diction claire et étudiée.

Cependant la véritable originalité éclate plus particulièrement parmi les cercles flamands, jouant, dans cette langue des Flandres, moelleuse et vibrante, aux cadences pleines et prolongées, suivies de consonances gutturales, soit de tragiques aventures royales, débitées avec une emphase ronflante et solenelle, soit les pièces du terroir d'un esprit si

différent de celui de la scène française, pantalonnades au gros sel, farces avec accompagnement de grimaces et de coups de pied au derrière, affabulations burlesques, reposant, presque toutes, sur une observation assez juste du personnage, surtout quand ce personnage se prête à une interprétation satirique. Il y a là comme une création spéciale, un peu grosse, reflétant avec une jovialité expansive les drôleries et les ridicules d'un certain type local, tenant tout à la fois du cockney, du jocrisse et du prud'homme. Naturellement, la pure langue littéraire n'a rien de commun avec le jargon qu'on lui prête : c'est un patois mixturé, dans lequel les mots français s'achèvent en désinences flamandes et les expressions flamandes se greffent sur des tournures françaises; mais l'effet en est irrésistible quand à la charge parlée s'ajoutent une mimique expressive et une tête sérieuse, rasée de près, d'une rondeur sotte et bouffie.

Le Théâtre flamand, à Bruxelles et à Gand notamment, se dénonce personnel et autochtone. La spontanéité du trait et la franchise des moyens comiques le rendent souvent supérieur aux théâtres où se jouent des œuvres françaises. On y sent la rigueur d'une observation moins soucieuse peut-être de visées littéraires, mais préoccupée d'effets immédiats et d'observation exacte. Il a ses auteurs dont l'art s'alimente aux sources nationales et reflète les mœurs et les types de la race, grand avantage sur les auteurs écrivant en français et qui, sauf un très petit nombre demeurés fidèles à leur pays, sont portés à imiter les genres de Paris. Je parle ici de la comédie de mœurs et de ce qu'on pourrait appeler le théâtre d'expression nationale dans ses modalités ethniques. Encore faudrait-il mettre nettement à part l'admirable effort qui, avec d'ardents et sensibles génies comme Maeterlinck et Verhaeren, substitua aux formes expérimentées un théâtre de rêve et de forces mystérieuses.

L'acteur, l'interprète flamand est différent aussi des autres : il ne doit rien aux conservatoires, aux écoles où se dénature l'instinct originel et particulariste. Rien chez lui qui sente l'affectation guindée et la pose systématique de l'homme de métier, petit à petit ankylosé dans ses rôles et finissant par leur donner une tournure habituelle et comme un même pli figé. Il joue comme il sent avec une émotion sincère et spontanée.

Bien peu, d'ailleurs, sont des spécialistes faisant du théâtre par état; la plupart s'improvisent comédiens au feu de la rampe et, le jour, sont commerçants, font des métiers ou s'emploient dans des bureaux. Il ont des mœurs paisibles, une existence modeste, familiale, et, le soir seulement, se transforment en crispins, en sganarelles ou en héros.

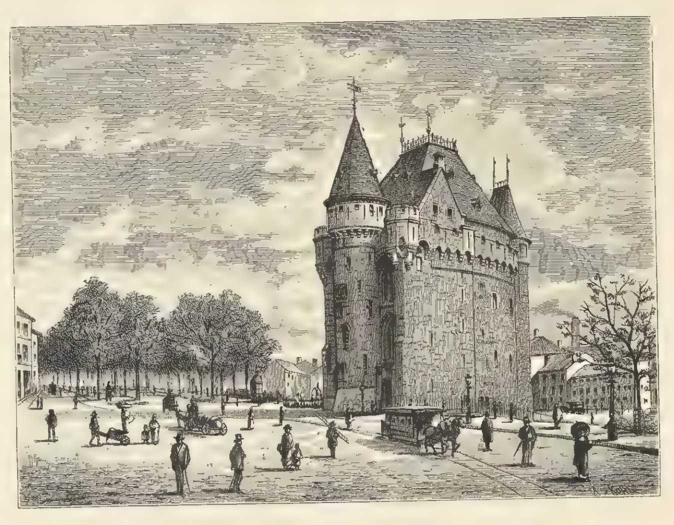
IV

Coup d'œil rétrospectif. — Bruxelles historique. — La révolution brabançonne.

Bruxelles, l'humble bourgade obscure du sixième siècle, après avoir connu des fortunes diverses, s'était petit à petit étendu au point de compter, en 1379, deux enceintes, sept portes et soixante-quatorze tours. Devenue au temps de la cour de Bourgogne comme le jardin des lettres et des arts, la vieille cité continua à fleurir sous l'épanouissement de ces esprits, les poètes Jean Lemaire, Remacle de Florennes et Jean Second, les peintres Franc Floris, Michel Coxie et Bernard van Orley, les architectes Keldermans, van Pede, van Bodeghem, les savants Corneille Agrippa et Érasme. Riche, remuante, en proie à des

dissensions intestines où s'épanchait son besoin d'activité violente, on la vit ensuite étaler, au cœur de la monarchie espagnole, une abondance de palais et d'églises qui incline à l'idée d'un fourmillement de peuple et de grands seigneurs, d'une circulation d'équipages et de chevaux, d'un large train de vie entretenu par une dépense incessante.

La ville a six mille six cent quatre-vingt-quatre maisons et couvents, environ soixante-quatre mille habitants, près de quatorze cents religieux, trois quartiers et quarante et une sections. Les d'Egmont, les Mansfeld, les Taxis, les Culembourg, les de Lannoy, les Lalaing et les Boussu y résident dans des hôtels somptueux; la halle au Pain



L'ANCIENNE PORTE DE HAL.

ou maison du Roi se dresse en face de son hôtel de ville; et la magnificence de ses églises anciennes va pâlissant devant celles qui s'édifient, Sainte-Gudule entre autres et la chapelle du Saint-Sacrement. Si la vieille réputation de son industrie drapière a petit à petit déchu, ses laines teintes, ses toiles, ses tapisseries et ses armures figurent en première ligne sur tous les marchés de l'Europe; elle s'enorgueillit de ses collections savantes, montre avec complaisance ses sept écoles latines, dont une, supérieure, ses treize écoles flamandes et ses trois écoles wallones ou françaises.

Brusquement le profil fauve de Philippe s'embusque derrière cette prospérité; Marguerite de Parme n'est bientôt plus qu'un instrument insuffisant entre ses mains; la gouvernante cède alors la place à ce soldat victimaire, Alvarès de Tolède, duc d'Albe. Un premier vide se fait à la nouvelle de son arrivée : cent trente mille citoyens émigrent en Allemagne; puis la mort à son tour taille des coupes sombres dans la population soupçonnée d'hérésie.

Les deux frères Verdickt, Charles Lamoral, comte d'Egmont, le seigneur de Backerzele, Jean de Casenbrodt, secrétaire d'Egmont, Philippe, comte de Hornes, dix-huit autres gentilshommes, mourant sur la place publique, à Bruxelles, les uns décapités ou écartelés, les autres brûlés vifs après avoir eu la langue arrachée et le poing tranché, d'autres encore lentement torturés par ce mécanisme effroyable, l'estrapade, qui consistait à abaisser et à remonter, au moyen d'une poulie et la tête en bas, par-dessus un brasier flambant, une victime à laquelle, préalablement, on coupait la langue et l'on brûlait le pied et la main entre deux fers rougis à blanc, ne sont que le prélude des hécatombes qui, petit à petit, saignent aux quatre veines le pays. En moins de cinq ans, les grandes villes, ces ruches où s'élaborait la richesse nationale, déchoient à ce point qu'un historien, passant à Gand, déclare n'y avoir vu que deux chevaux paissant dans la solitude des rues. Et l'horreur va grandissant jusqu'au moment où le sinistre lieutenant de Philippe, ayant fait manœuvrer jusqu'à la faire éclater la machine qualifiée par lui « conseil des troubles » et par le peuple « conseil de sang », est enfin rappelé et s'en va, dit l'histoire, expier dans une agonie hideuse, aggravée encore par des visions suppliciantes, le deuil et la misère des Flandres.

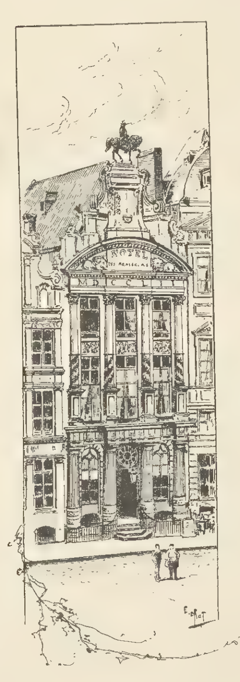
Lui parti, la sève se reprend à parcourir le grand corps moribond de la nation. En 1581, des décrets ayant promulgué à Bruxelles l'abolition du culte catholique, la suppression des couvents et l'expulsion des prêtres, la ville, cernée par l'armée espagnole, subit avec un dédain stoïque les privations d'un blocus douloureux. Un péril conjuré, il lui faut faire face à des maux plus grands et, les affaires interrompues, le commerce partout anéanti, sans communications avec la mer, disputer aux événements une existence menacée par les dissensions intestines autant que par le pillage et les rigueurs de l'autorité. C'est une époque trouble, sans cesse bouleversée de bourrasques imprévues; la paix et la fortune publiques ne connaissent un instant la stabilité que pour être mêlées sitôt après à des aventures nouvelles; éclaircie pendant de courtes accalmies, soudainement elle se rembrunit sous des orages interminables.

A peine les archiducs Albert et Isabelle ont-ils fait refleurir les lettres, les arts et les sciences, dans cette cour rassérénée où Rubens et Juste Lipse étaient tenus en si grand honneur, que la tourmente recommence : dispute avec les gouverneurs, querelles avec les magistrats, émeutes toujours renaissantes au sujet des vexations de la soldatesque royale. Joignez la peste qui éclata en 1667, la reprise de la guerre avec Louis XIV, le bombardement de Bruxelles par le maréchal de Villeroi, pendant lequel, trois jours durant, vingt-cinq mortiers et dix-huit canons vomirent sur la ville trois mille bombes et douze cents boulets rouges, anéantissant littéralement onze églises et trois mille huit cent trente maisons et endommageant quatre cent soixante maisons et sept églises, sans nécessité et pour le bon plaisir du grand roi. Mais presque immédiatement l'énergie de la race se fait jour, de nouveau, dans un bel aspect de ville neuve sortant en moins de quatre ans des décombres de la ville ancienne, avec des palais reconstruits, des richesses redorées, les fastueuses architectures ornementées de cette place de l'Hôtel-de-Ville qui est encore une des curiosités de l'Europe.

C'est merveille de voir ce peuple résolu réparer ses désastres presque sous la gueule fumante des canons. Tour à tour la proie des dominations étrangères, convoité par la France après avoir été garrotté par l'Espagne, martyrisé par les sbires du marquis de Prié après avoir été saigné par les torsionnaires d'Albe, il garde dans l'épreuve son insoumission native, s'accommodant en apparence de tous les régimes parce qu'au fond ils maintiennent son intégrité, mais en réalité rebelle au joug et d'une secousse d'épaules ébranlant de temps

en temps l'autorité, moins par haine du pouvoir, dont il aime la magnificence, que par goût de l'indépendance.

L'État pourtant, dès le milieu du dix-huitième siècle, s'était équilibré, grâce à une répartition plus équitable de l'impôt, à une sécurité plus grande des personnes, à un fonctionnement meilleur des rouages administratifs. Pendant près de trente ans, Bruxelles put goûter, sous le gouvernement paternel de Charles de Lorraine, une paix non troublée. En même temps, les finances publiques se consolidaient; le commerce et l'industrie échappaient aux fluctuations qui les avaient si souvent entravés; la prospérité générale se manifestait dans l'accroissement des habitations et l'aisanse des ménages; les sciences et les lettres, efficacement protégées, recevaient pour s'y abriter une demeure qui porta le nom d'Académie impériale; et pareillement une Académie de peinture et de sculpture était fondée.



MAISON DES BRASSEURS.

Il y avait maintenant un conseil d'État, un conseil privé, un conseil des finances, un conseil souverain de Brabant, tout un échelonnement d'institutions assurant le mécanisme gouvernemental. Pour loger à l'aise cette extension des pouvoirs publics, la ville elle-même s'était agrandie par l'adjonction d'un quartier bâti sur un plan régulier, dans le style étalé et lourd de la décadence italienne : vaste conception architecturale qui concentrait en un même endroit les splendeurs du règne et l'outillage politique, et transformait un plateau presque exclusivement forestier en un bloc d'hôtels massifs, dont la large ordonnance suggérait l'idée d'une société solidement assise. Aujourd'hui encore, ce quartier garde sa destination : c'est là, à un pas du palais de la dynastie, que s'entretient l'organisme constitutionnel, s'élaborent les législations, se consomment les actes de la vie publique, avec cette vitalité active et sage qui signale un peuple amoureux du progrès.

Cependant Bruxelles, non plus que le reste de la nation, n'était arrivé à une stabilité définitive : les heures difficiles allaient sonner de nouveau; derrière ce long règne tranquille de Marie-Thérèse se lèvent inquiétantes les figures de Joseph II, de Napoléon et de Guillaume de Hollande. A peine s'est-on habitué aux douceurs d'une cour ennemie des aventures, que celles-ci recommencent : c'est d'Alton, exécuteur des hautes œuvres de l'empereur rationaliste, s'avançant à travers les provinces révoltées pour assurer l'exécution du décret qui dissout les États généraux du Brabant, coupables d'avoir refusé le vote des subsides; cinq années après, c'est Dumouriez, le vainqueur de Jemmapes, arrachant la Belgique à la domination autrichienne et y implantant la république française, brusquement remplacée l'année suivante par la réintégration de l'Autriche; puis, de nouveau, la bataille de Fleurus rend le pays à la France et balaye les Impériaux. A partir de ce moment, la Belgique subit l'absorption de la puissante république; elle la subit à travers un engourdissement de toutes ses énergies, comme un corps immobilisé dans un accès de



VIEILLES MAISONS DE LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE.

somnambulisme; et le césarisme omnipotent de celui qui s'appelait le maître du monde achève de désagréger ce qu'il lui reste de sa forte individualité ancienne.

Traitée en pays conquis, elle qui, à travers les régimes les plus rigoureux, avait su garder son autonomie, elle devient, aux mains du roi des rois, une machine à produire l'or et le sang nécessaires aux ambitions colossales qui ébranlaient les empires; des fournées humaines, le meilleur de sa chair, s'en vont s'anéantir au gouffre des défaites et des victoires; entrée dans l'engrenage aux dents de fer qui se nomme la conscription, les réquisitions, les impôts, le tribut en argent et en nature, comme un bétail dont le



PALAIS DU ROI.

lait et la viande, de tout temps réconfortants pour les despotismes, continuent à nourrir les appétits insatiables du conquérant, elle finit par n'être plus qu'une marqueterie géographique effacée, sur laquelle se projette l'ombre d'une civilisation de fer et de feu. Elle perd même, dans son indignité, le droit de s'enorgueillir de ses collections d'art; ses chefs-d'œuvres, héritage d'un passé merveilleux, vont s'ajouter dans les musées de Paris, comme un fond de gloire ancienne, à l'apothéose du jeune empire, lequel, pour la dédommager du butin spolié, des vexations subies, de sa large collaboration jamais marchandée aux pompes funèbres de la conquête, la gratifie en retour d'une législation régulière, d'instituts et de fondations importantes.

Un instant, la nation incorporée put se croire assurée contre les changements; l'habitude, qui désalourdit les chaînes les plus pesantes, avait mêlé de pâles douceurs à son infortune;

et, taillée à merci, vidée par les coupes sombres, amputée de ses bras, elle s'était reprise à vivre d'un souffle précaire contre vents et marées.

Tout à coup cette date : 1815, sonne à la grande horloge, et de nouveau la chevauchée des armées recommence. Une prodigieuse avalanche d'Anglais, de Prussiens, de Hollandais s'abat sur la Belgique, obscursissant de ses lourdes masses noires le soleil d'Austerlitz décliné à l'horizon. L'avalanche se disperse bientôt, il est vrai ; mais à peine la poussière des légions en marche s'est-elle dissoute dans le ciel pacifié, où l'aigle napoléonien a cessé d'agiter ses ailes, que la terre tremble encore une fois, et une nouvelle trombe humaine emplit le pays de ses tourbillonnements affolés, tandis que, rapide comme les boulets de canon qui ont porté le nom français aux quatre vents de l'espace, l'empereur fantôme, émergeant de l'ombre, pousse en avant ses bataillons pour une partie décisive. Alors c'est une tourmente plus effroyable que toutes celles qu'on a vues : les artilleries crachent la mitraille dans l'atmosphère changée en fournaise; les lugubres plaines de Waterloo, pareilles à des charniers, boivent des fleuves de sang. Cette fois, l'homme du destin est bien terrassé. Et, comme après l'écoulement d'un torrent, le silence succède aux tonnerres des mêlées dans le pays belge qui se détache de la France et passe à la Hollande sous la loi de Guillaume.

Cependant l'union n'est qu'à la surface ; des germes de mécontentement s'engendrent de la prédilection trop peu dissimulée du prince pour ses villes bataves ; bientôt la contrainte générale éclate sous la pression des impôts, la prédominance officielle de la langue néerlandaise dans l'administration, les privilèges accordés aux Hollandais de préférence aux aborigènes, l'accaparement par le gouvernement du monopole de l'enseignement, mille vexations grandissantes qui amènent enfin les grandes journées de 1830, desquelles sortit la Belgique indépendante et libre.

Des extrémités du pays, des hameaux aussi bien que des villes, et de la plaine et de la montagne accourent alors des hommes au cœur vaillant et à la tête chaude ; sans avoir besoin de se concerter, mais résolus à vaincre ou à périr, ayant pour arme la plus sûre leur foi dans la patrie, ils marchent, soldats éprouvés qui la veille labouraient la glèbe natale ou maniaient l'outil professionnel, au-devant des bataillons aguerris, et, cent contre un, à la baïonnette, à la hache et au sabre, font ployer les lignes ennemies ou payent de leur vie leur héroïsme, derrière les barricades où les grenadiers les exterminent.

Rien n'est comparable à cet élan d'un peuple qui rompt ses chaînes, se souvenant des lions qu'il y a partout dans ses trophées : les femmes et les enfants chargeaient les fusils dans les rues; les vieillards épaulaient en chancelant; bourgeois et ouvriers se touchaient fraternellement le coude aux postes périlleux ; chaque maison, défendue de la cave au grenier, avec ses volets entre-clos d'où partaient les balles et ses lucarnes béantes vomissant sur l'ennemi les meubles, les ustensiles, les briques arrachées aux murailles, étaient un rempart imprenable derrière lequel toute une cité combattait. Et telle était la surexcitation générale que chacun, avec une insouciance absolue du danger, faisait des prodiges de valeur : des citoyens s'en allaient, par petites bandes, combattre les avant-postes, et d'autres organisaient des expéditions nocturnes, isolés ceux-ci et ceux-là en rase campagne, loin des portes de la ville. On partait pour la mort comme pour une partie de plaisir, et, unis dans une commune pensée, sans ressouvenance des divisions anciennes, Wallons et Flamands harcelaient, canardaient, décimaient les blonds soldats de la maison d'Orange.

Au milieu des caractères tranchés de ces hommes venus de toutes les provinces, la

gaieté brabançonne particulièrement tranchait sur la gravité un peu pesante des patriotes d'Alost, d'Ostende, de Courtrai, de Bruges et de Gand ; elle chantait à travers la mousqueterie ce refrain ailé qui s'entend à chaque page de l'histoire, ajoutant ses quolibets au défi des balles. Une jovialité de kermesse se mêle, en effet, à ce patriotisme lâché par les rues, avec une débandade de gros instincts; les citoyens débraillés qui se ruent à l'assaut ont des bravades de gens sortant de table et le sang se verse comme les verres se remplissent, entre des rires interminables et des coups de gueule rabelaisiens. C'est le débordement d'une race comprimée par deux régimes successifs et dont la vie endormie brusquement se réveille dans une révolution qui a l'air d'une émeute et dans des coups de main magnifiques comme des iliades.

Pendant que les bras manœuvraient, les cerveaux ne demeuraient pas inactifs : la désorganisation grandissante des lignes hollandaises avait pour complément l'organisation d'un gouvernement provisoire. Il s'est trouvé, dans cette Belgique trop légèrement qualifiée d'apathique, des hommes de conseil supérieur et de décision rapide qui, au bruit des fusillades, sous la pluie des boulets, surent tout à la fois pourvoir aux mille nécessités de la défense, parer à l'anarchie, édicter des lois et jeter les bases d'un État stable, parmi l'universelle effervescence d'un peuple soustrait à toute espèce de frein. C'est cette graine première qui, petit à petit germée dans un terreau arrosé de sang, a fini par s'épanouir sous la forme du gouvernement constitutionnel, avec une large ramification de droits faisant le citoyen libre dans l'État libre.

Les événements qui suivirent sont trop voisins de ce temps pour avoir besoin d'être rappelés : on sait que le trône fut offert à Léopold de Saxe-Cobourg, et que ce prince, prévoyant une grande nation en ce petit peuple prodigue de son sang, l'accepta; on sait aussi que, le nouveau royaume à peine institué, le prince d'Orange et le prince Frédéric, au mépris de l'armistice provoqué par le roi leur père, envahirent le sol une première fois libéré; on sait enfin que la France, amie généreuse et fraternelle, envoya le maréchal Gérard à la tête d'une armée pour aider la Belgique à se débarrasser de cet opiniâtre ennemi. Ce fut la dernière convulsion; après quoi l'État jeune et sain, pareil à un corps vigoureux, prédestiné à se développer indéfiniment, se mit à prospérer sans secousses, accomplissant au grand soleil sa large besogne pacifique avec une activité régulière et continue.

De calmes énergies, tournées vers le travail, avaient succédé à la grosse dépense de nature nécessitée comme première mise de fonds, dans la constitution du pays indépendant. En peu d'années, les arts, les sciences, l'industrie, les affaires se développent, s'équilibrent, forment une rapide circulation morale et matérielle; en même temps l'armée s'organise, l'administration se raffermit, les écoles s'ouvrent, un premier chemin de fer rapproche les distances : et bientôt, la sécurité grandissant, les centres industriels prennent une extension plus vaste, le commerce bénéficie de gains plus assurés, l'épargne amasse sans danger des capitaux : c'est une floraison universelle de toutes les aptitudes qui ont pour objet la richesse, le bien-être, le train normal de la vie plutôt que la gloire et ses aventures.

Toute proportion gardée, la Belgique est, à cette heure, de toutes les nations la mieux nantie de lignes ferrées : elle a des entrepôts, des canaux nombreux, d'excellentes routes, un grand port marchand, Anvers, et un autre, Ostende, en attendant Bruxelles et Bruges; deux fleuves, la Meuse et l'Escaut, coupés de nombreux dérivatifs, le premier superbe, coulant à pleins bords dans l'entonnoir des montagnes, le second remué par les houles marines, entre des digues chaque jour immergées par le reflux, vaste, bruyant et formant

comme le corridor de la grondante mer du Nord; neuf provinces, agricoles et forestières, les unes et les autres inépuisables en richesses naturelles qui les prédisposent merveilleusement à l'action des grandes industries. Et pour achever ce tableau d'une touche de peintre, partout l'activité humaine se déploie à travers un déroulement de paysages variés, où les vallées succèdent aux landes marécageuses et les grandes pétrifications aux renflements légers d'une plaine transformée par la culture en un énorme potager : ici les constructions modernes, les transformations récentes, l'adaptation de la nature aux besoins nouveaux; là les ruines, les vieux souvenirs, les restes d'une tradition demeurée et comme un décor splendide brossé par les âges, sur lequel se détache et se meut la vie contemporaine.

V

Le vieux Bruxelles. — La Senne et les Ponts. — Industries locales. — Types et coutumes.

Les hommes de 1830 évoquent encore un Bruxelles où, au sortir des représentations de la Monnaie, les lions du high-life du temps se réunissaient *Au Doux*, un simple estaminet fréquenté comme un club et aux tables duquel les plus authentiques noms de l'armorial belge, les d'Hoogvorst, les Chasteleer, les d'Andelot, les de Mérode s'en venaient, aux chandelles, lamper de la bière de Louvain « en jouant une partie d'écarté à cinquante centimes l'enjeu » (*Souvenirs du vieux Bruxelles*, par J. Dierickx de Ten Hamme); un Bruxelles où il n'y avait que trois journaux, l'*Oracle*, le *Petit Courrier des Pays-Bas*, le *Lynx;* où les bourgeois affluaient au célèbre café des Mille-Colonnes pour voir le patron de cet alhambra allumer lui-même un gaz encore à peu près inédit; — un Bruxelles encore sans *vigilantes* (le fiacre bruxellois) et où seulement en 1836, sous le nom de « vélocifère », le premier omnibus surgissait; — un Bruxelles où, le 5 mai 1835, l'Anglais Stephenson, l'inventeur de la locomotive britannique, présidait au lancer d'un train de « berlines, de diligences, de chars à bancs et de wagons », se frayant un passage fumeux parmi d'innombrables populations accourues; — un Bruxelles où deux fois la semaine démarrait la voiture qui, en trente-six heures, faisait, par Mons et Valenciennes, le trajet de Paris; — un Bruxelles, enfin, où la politique d'un règne au début blasonnait vif et illustrait d'armoiries nobiliaires des floppées de marchands de poisson sec, de balles de café et de dégras qu'une baronnie commuait en suppôts ardents de la jeune monarchie.

Cette cour de Léopold Ier, prélevée parmi le commerce et la finance, ne connaissait pas la sévère étiquette dont plus tard devait s'entourer le Nestor des rois. La vieille noblesse et l'orangisme s'invétérant dans leurs rancunes, il fallait amorcer les ambitions et les sympathies. Ce fut la cour à dorures et à panaches, à ferblanteries et à chamarrures, où, sous les lustres, des poitrines plébéiennes se plastronnaient de joailleries, où tout le monde était couturé d'or des pieds à la tête, où il se mêlait à la cohue assiégeant les buffets des fonctionnaires, des fournisseurs, des marchands et de simples gardes-civiques; une cour fleurant le ciment frais et dont une jeune noblesse, une aristocratie récente séchait les plâtras. Il est infiniment curieux, ce profil de roi narquois et philosophe, mâtiné d'Anglais et d'Allemand, l'air cordial, sans illusion sur les hommes, et qui, avec un art correct de diplomate, mena la barque constitutionnelle à travers les tourmentes politiques.

Léopold, des fenêtres de son palais, voyait s'ériger sur la place un symbole national, l'arbre de la Liberté, toujours plus ramilleux à chaque printemps. Tout seul parmi le terre-plein, jailli des pavés avec lesquels s'étaient haussées les barricades de 1830, c'était, cette sentinelle avancée des arbres du Parc prochain, le gendarme populaire, gardien des droits de la nation, en faction aux portes royales.



Dessin de Ch. Chauvet.

LA RUE TERARKEN.

L'âge et la mort l'ont relevé de sa garde. Mais en ce temps, l'ère vernale revenue, les bons bourgeois montaient les escarpements de la Montagne de la Cour et se donnaient la joie d'aller voir pousser ses feuilles en fredonnant le couplet de la Brabançonne : *Sous l'arbre de la Liberté.* On avait ainsi, avec cet arbre et le Parc, un décor historique où s'encadrait le plus récent chapitre de l'histoire du pays. La terre, sous les vigoureux ombrages du Parc, finissait à peine de boire le sang batave : vomie par les fenêtres des maisons de la rue Royale, la mitraille y avait pilé les bataillons comme dans un mortier.

Bruxelles, entre toutes les autres villes, profita largement des bienfaits d'un règne à l'abri des conflagrations qui, presque partout ailleurs, pendant ces cinquante dernières années, ont ébranlé les peuples et les trônes.

Il ne faudrait pas cependant comparer la petite capitale de 1830, telle que l'avaient faite les régimes successifs sous lesquels le pays éprouva tant de peine à affermir son autonomie, à l'exubérante agglomération d'aujourd'hui; elle ne sortit pas tout de suite des langes et pendant longtemps offrit le spectacle d'une tranquillité provinciale, où le train d'une cour tenue en suspicion par la noblesse et formée dans le principe d'éléments disparates, ne suffisait pas à activer l'émulation du luxe et de la dépense. Tel de ses vieux coins solitaires, la rue Terarken, par exemple, avec ses perspectives tronquées et la saillie de ses bretèques par dessus le pavé bosselé, semble perpétuer encore la monotonie de ces jours lointains. Une torpeur de silence pesait sur les rues; l'herbe verdissait le seuil des hôtels patriciens clos comme des forteresses; par intervalles seulement, apparaissait une silhouette de valet chargé d'épousseter les tentures défraîchies; les maîtres, eux, réfugiés dans de solitaires châteaux, nourrissaient, en chassant le sanglier et le daim, leurs boudeuses rancunes.

C'était aussi le temps où une ceinture de fossés, vestiges des anciens remparts, circonvenait la ville, avec des portes pratiquées de distance en distance, par lesquelles les campagnes, à de certains jours, se déversaient à l'intérieur, apportant les denrées nécessaires à l'alimentation publique : leur mince tige de fer à la main, les gardes de l'octroi, en tunique bleue agrémentée de boutons d'argent, présidaient à l'accomplissement des formalités fiscales. Les mécontentements s'étant petit à petit effacés, soit à cause des séductions grandissantes du règne, soit par suite de la nécessité de s'opposer à l'extention d'une noblesse créée pour suppléer à l'ancienne, les maisons aristocratiques se repeuplèrent; la haute ville, ébauchée par le prince de Lorraine, s'étendit; les belles rues et les riches habitations se multiplièrent; et Bruxelles, successivement agrandi, élargi, assaini, livré aux démolitions et, comme ce Paris qui tourmentait ses ambitions, devenu l'enjeu d'une nuée de spéculateurs, prit enfin l'aspect des grandes capitales.

Ce n'est pas sans mélancolie que les vieux Bruxellois se rappellent les attrayants recoins, à cette heure remplacés par les symétriques équerres des boulevards du Centre, que l'on était certain de rencontrer à chaque pas dans la partie basse de la cité, il y a quelque trente ans. Un délabrement de masures vermoulues, fleuries de mousses veloutées, avec des joubardes dans les crevasses, mettait tout le long de la Senne ses pans de murs déjetés, surchargés d'appentis en surplomb par dessus les eaux terreuses, et hérissés de déversoirs en pierre par où dégoulinaient les lessives des ménages. Tout un lacis d'impasses s'entrecroisait dans une demi-obscurité chaude, emplie de fumées tourbillonnantes que le soleil lamait d'or. Partout le plâtras écaillé coulait avec les pluies, laissant à nu le rouge de la brique, comme une plaie, sous l'auvent penché des toits capuchonnés de lucarnes en saillie. Aux fenêtres, sur des cordes tendues, des haillons séchaient, bariolés de tons éclatants où se révélait l'instinct pour les couleurs vives; et quelquefois des pots de capucines, d'œillets pourprés, de pâles résédas brochaient sur cette friperie, faite pour caresser le regard d'un peintre par ses taches constellées.

En ces culs-de-sac grêles et ces étroites rues où le passage d'un chariot faisait refluer les passants le long des maisons, habitait un peuple qui avait gardé le relief et la vraie physionomie de la race, indépendant, narquois, badaud, ami des kermesses, des jeux populaires et des réunions où l'on chante et boit. Là vivait l'ouvrier des fabriques, des brasseries, des minoteries, des multiples petites industries qui en ce temps pullulaient dans le quartier, ne formant



UN COIN DU VIEUX BRUXELLES. — LE RUYSCHMOLEN.

Dessin de E. Puttaert.

qu'une même famille, comme pour perpétuer la tradition des grandes corporations disparues : les énormes garçons brasseurs, aux carrures démesurées, avec une petite tête apoplectique et bonasse de colosse; les meuniers semblables à des pierrots poudrés de farine, leurs lèvres écarlates saignant dans le blanc des faces; les teinturiers barbouillés de lèches écarlates ou violacées, montrant des bras écharnés par les manipulations corrosives; les tonneliers au col massif enfoui dans les épaules et tapant de leurs lourdes doloires le ventre des futailles.



Dessin d'Alf. Hubert.

ATTELAGE DE LAITIÈRE.

Tout ce grouillement humain emplissait la rue, brassant, martelant, chaudronnant, cardant ou lavant de la laine, avec une bonne humeur rude, çà et là s'interrompant pour avaler d'un trait la chope de bière ravigourante. Ajoutez le roulement du charroi sur les cailloux pointus comme des broquettes, ici les interminables haquets des brasseurs tout sonnants de ferrailles entrechoquées et ballotant un échafaudage de muids, là des attelages de molosses colportant la marée, le lait, la boucherie, les tas de pain et les petits monts de sable; puis encore, aux heures matinales de l'approvisionnement, les tombereaux des maraîchers,

surchargés de leurs pyramides de légumes et de verdures, et les lourds chariots rustiques, recouverts de bâches ballonnées sous lesquelles s'amoncellent les beurres, les œufs et les fromages. Midi tombait sur ce train de la vie quotidienne, déversant entre les maisons, comme entre des digues resserrées, la fourmilière affamée des usines qui se bousculait, courait à grandes enjambées, cognait le pavé du galop saccadé de ses sabots.

La rivière serpentait à travers cette agglomération de petites maisons tassées, en bonne ouvrière qui prend sa part du travail général et se multiplie pour être largement serviable : ses bras s'étendaient partout, plongeaient au cœur de cette existence besogneuse, avec des amas de grosses écumes jaunâtres aux barrages, des remous de vapeurs bouillantes le long des usines, des traînements lents de flaques huileuses sur tout son parcours. Elle avait fini par être le dépotoir, non seulement des industries groupées sur ses bords, mais de toutes les maisons riveraines; il n'était pas rare de voir un cadavre ballonné de chien flotter, pêle-mêle avec des mise-bas et des détritus ménagers, à la dérive de ses eaux grasses et lourdes. En automne, des brouillards montaient de ses vases, assombrissant l'air de crêpes opaques à travers lesquels les réverbères, le soir, avaient l'air d'yeux rouges larmoyants; et ses pestilences saturaient l'atmosphère d'une odeur particulière, où se confondaient des relents de caoutchouc, de cambouis, de charognes et de vieille suie mouillée.

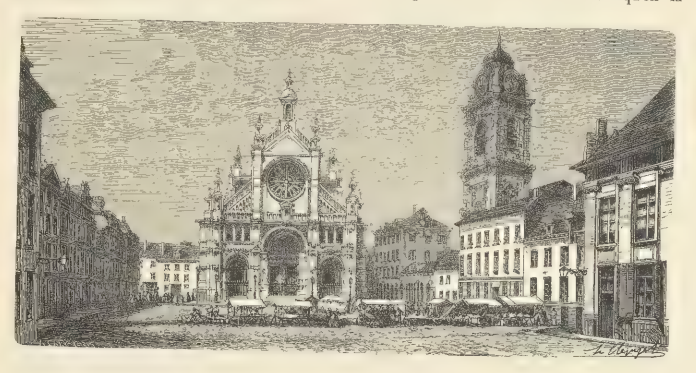
C'était une des curiosités du vieux Bruxelles; on flânait sur ses ponts d'où s'entrevoyaient, par échappées brusques, des profils de toits tailladés en dents de scie et aiguisés en gueule de brochet, avec des ressemblances vagues de quais brugeois; la nuit, les fenêtres braséaient sur le noir des fonds, reflétées en un fourmillement de paillettes ignées dans les moires sombres du flot; et celui-ci, en se brisant aux arches, avait un bruissement doux, continu, auquel ne résistaient pas toujours les douleurs solitaires.

Des solives épaisses barricadaient par places le courant, outillées de pièces en fer qui se levaient et s'abaissaient : c'étaient les écluses; et, en d'autres endroits, des constructions se dressaient, des passerelles étendaient une barre mince, d'énormes roues tournaient, fouettant l'eau de leurs palettes. Ici le moulin de Ruyschmolen qu'on apercevait du pont de la rue Saint-Géry; là l'Eyckmolen, ou moulin de l'Ane, contigu à l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours; plus loin le moulin de Borgval, non loin de la rue des Pierres, puis encore le Baertmolen, ou moulin de la Barbe, et le Driesmolen coupaient les perspectives d'amas de charpentes, de vastes carcasses démantibulées, d'une complication d'installations primitives, et tout le jour ronflaient, bourdonnaient, faisaient une musique assoupissante sur laquelle se détachait le clair ruissellement rythmé des aubes en mouvement. En outre, les brasseries soufflaient par leurs décharges des odeurs chaudes de houblon, si pénétrantes qu'elles fleuraient au large; et les connaisseurs, aussi raffinés, du reste, que les amis des vins de Bourgogne ou du Rhin, y savouraient à l'avance le parfum de la bière nationale, l'épais lambic doux comme le sirop et le limpide faro à la fine saveur acidulée. Toutes ces encombrantes maçonneries s'alignaient dans la reculée, espacées par de vieux murs en briques, bombés dans le milieu et demi-croulants, par delà lesquels s'ébouriffaient les touffes violettes des lilas et retombaient les draperies massives des lierres, avec des mélancolies de paysage urbain poussé au soleil à travers les tessons de bouteilles et les gravats.

La bonasse rivière avait pourtant ses moments d'humeur; au temps des crues, elle pénétrait dans les sous-sols, montait l'escalier des caves, souvent même envahissait le rez-de-chaussée. Il ne fallait qu'une nuit pour opérer la transformation des bas quartiers en un vaste lac, duquel émergeaient piteusement des tronçons de maisons, et dont les remous, parfois violents, prenaient, au détour des rues, des airs de marine que contemplaient, résignés, les bourgeois en bonnet de coton, surpris au saut du lit par l'inondation.

C'était un arrêt momentané dans l'activité de cet enchevêtrement de populeuses ruelles; les conditions de la vie étaient changées ; les barques faisaient le service du ravitaillement; çà et là un énorme cheval flamand, si haut que son poitrail était à peine submergé, naviguait, calme et lent, toute une famille pendue à ses crins. Naturellement, ces envahissements de l'eau occasionnaient des désastres : des bicoques mal assurées s'écroulaient; le travail s'interrompait dans les fabriques et les moulins ; les ménages, obligés de chômer, manquaient d'argent et de pain ; des complications de misère et de maladie s'ajoutaient à la perte des meubles et des ustensiles. Brusquement, le tour joué, la fantasque rivière rentrait dans son lit, laissant par les rues de jaunes limons infectant le marécage et sur les papiers de tenture des maisons d'indélébiles moisissures qui finissaient par monter jusqu'au plafond.

Eh bien, malgré ses frasques, on aimait la Senne d'une affection tenace ; il y eut d'énergiques protestations lorsque les ingénieurs se liguèrent contre elle : c'est qu'en la



LA PLACE SAINTE-CATHERINE. — LA NOUVELLE ET L'ANCIENNE ÉGLISE.

supprimant on abolissait du même coup une circulation considérable, un mouvement d'affaires incessant, des habitudes d'existence particulières et un des côtés les plus caractéristiques de la physionomie bruxelloise, celui-là par lequel s'éternisaient la vieille cité, les vieilles coutumes, les mœurs du bon temps, à un pas de cette place Saint-Géry réputée le berceau de l'antique Brucsella.

Le bourbeux et jaunâtre cours d'eau établissait, en effet, une démarcation parmi les gens de la ville ; une race à part, nullement comparable à celle des hauts quartiers, s'était petit à petit formée dans ses atmosphères grasses de houblon, perpétuant la tradition de ce caractère étalé et rond, primesautier, prompt à l'injure, dépensier, mais au fond bon enfant, que l'histoire prête aux *kiekefretters* ou mangeurs de poulets, sobriquet que valut aux Bruxellois leur dilection pour les nourritures délicates.

C'est dans le voisinage des brasseries et des moulins, entre la place Sainte-Catherine et la rue d'Anderlecht, la place de l'Hôtel de Ville et la place Saint-Géry, que florissait le vrai bourgeois commerçant ou rentier; rarement il franchissait les limites de la circonscription où il était né, où il avait pris femme, où il s'était enrichi, où son existence entière s'était

écoulée entre le cabaret, la boutique et l'église. On le reconnaissait à sa face pâle et rasée, à sa charnure épaisse, aux proéminences de son estomac, à la santé un peu bouffie de sa personne. Le jour entier dans son jardin ou derrière son comptoir, aunant le drap ou échenillant ses arbustes, il ne sortait qu'à l'heure des offices, entre chien et loup, et un peu plus tard allait battre sa partie de cartes à l'estaminet, en fumant sa longue pipe de Hollande, autour d'une table où ses partenaires et lui consommaient de la bière, dans des verres à couvercles d'étain.

C'était la régularité d'un bien-être monotone, coupé par des repas de société, avec des aises de grosse vie animale. Bon catholique, il participait à toutes les neuvaines et à toutes les octaves, s'honorait d'appartenir à une confrérie et presque toujours, en outre, était affilié à quelque Serment, ces antiques milices bourgeoises jadis exercées pour la bataille et aujourd'hui dégénérées en simples réunions de sport et de plaisir.

Il existe au musée de Bruxelles un tableau où le peintre a représenté l'infante Isabelle abattant le papegai devant les membres du Serment réunis ; elle savait bien, la rusée princesse, que rien ne pouvait flatter l'amour propre de son peuple comme cette condescendance à se mêler à l'un de ses jeux favoris. Le noble jeu du tir n'a pas cessé de passionner le vrai Bruxellois : même en ces temps pacifiques, il aime encore à se rendre, les jours de frairie, dans les prairies qui avoisinent la ville et à y lancer une volée de grosses flèches avec l'espoir d'être proclamé roi et de gagner les couverts d'argent qui, presque invariablement, constituent le prix de la joute.

Il faut se rappeler la jovialité brabançonne pour se rendre compte de l'animation de ces parties, où les cris, les rires, le cliquetis des verres résonnent pendant que, obèses et trapus, l'un après l'autre, les rivaux bandent à la force des poings leurs énormes arcs ; la corde se tend comme un câble et tout à coup fait siffler la flèche qui part droite, rapide comme l'éclair, effleure le but, oscille lentement dans l'air, puis retombe, et d'autres fois, mieux projetée, va culbuter d'un coup sec le versicolore oisillon huché à la pointe du mât. Naturellement, l'instauration de chaque roi est accompagnée de promenades triomphales, de tournées de bière et de grands banquets où le sacre se consomme au bruit des fourchettes.

Le tir au berceau n'excite pas moins d'enthousiasme; nombre de vieux cabarets de la ville possèdent une allée droite, palissadée de planches et prolongée sous une voûte de verdure, — de là le nom de berceau — avec, de distance en distance, des arcades figurant une perspective de portique. L'ombre des feuillées persille les faces rougeaudes des tireurs qui, au frais sous la charmille, par la touffeur des après-midis estivales, alternent avec le maniement de l'arc ou de l'arbalète les lampées à plein gosier des grandes chopes écumantes. Autant de locaux d'ailleurs, autant de sociétés ; chacune a son bedeau, ses coutumes, son patron particulier, et, les jours de réjouissances publiques, promène par les rues un étendard où l'or fleurit en arabesques tortillées sur le grenat et l'émeraude des velours.

A ces jeux, qui sont le partage du bourgeois aisé, s'en adjoignent d'autres, plus spécialement réservés au peuple, les quilles, le palet, le jeu de balle. En même temps que la nature du match, le prix varie : des victuailles, un jambon fumé remplacent ici les argenteries massives. Mais toujours nous voyons reparaître au bout de ces réunions les agapes substantielles, le coup de dent à travers le rire débridé, une sorte de noce de Gamache qui fait partie des félicités de la vie flamande et doit compter parmi les ravissements de son paradis. Tout ici, d'ailleurs, est prétexte

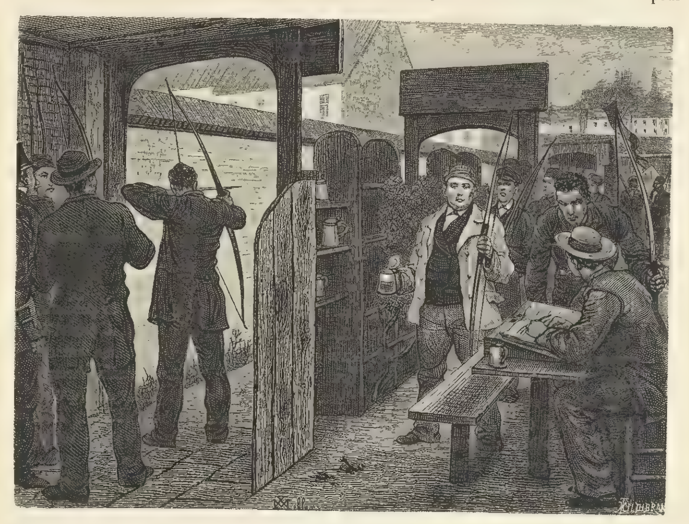


Dessin d'Eug. Verdyen

LE JEU DE LA CUVELLE.

à boire et à manger, un baptême, un enterrement, une fête de famille, les solennités patronales, — et non seulement les corps constitués, les sociétés, les grands serments ont leurs patrons, mais les professions et les métiers ; — de plus, chaque semaine de travail s'abrège du chômage du lundi, largement abreuvé ; et comme elle a commencé, l'année s'achève dans une succession de Noëls pendant lesquels la jovialité de la race se donne largement carrière.

Un chapitre sur les gaietés bruxelloises serait incomplet si l'on n'y parlait des jeux populaires, ces divertissements où l'adresse du corps et la sûreté de l'œil quelquefois sont requis, mais dans un but qui n'a rien d'héroïque. Il y a les « courses de sacs » pour



JEU DE TIR AU BERCEAU.

Dessin de Xavier Mellery.

femmes et enfants ; enfermés jusqu'aux aisselles dans des bourses hermétiquement closes qui leur enlèvent la liberté des mouvements, on les voit s'avancer, par petits bonds saccadés, les yeux ardemment fixés sur l'étape, rouges, soufflant, suant, entre deux files de foule tassée et goguenarde. A mesure qu'ils approchent, leurs sauts s'accélèrent, leurs déhanchements deviennent plus secs et plus fébriles ; souvent leur impatience les perd, et, près d'atteindre la bienheureuse timbale, ils roulent dans la poussière, la tête en avant. Ce sont encore les mâts de cocagne ; l'un après l'autre, hommes et enfants grimpent le long de la perche enduite de savon, mais la plupart se laissent glisser à mi-chemin ; un, mieux entraîné, se hisse enfin jusqu'à la couronne où pendent des jambons et des objets divers, fait rapidement son choix, et descend aux applaudissements de la rue, en agitant triomphalement son trophée. Ailleurs, le « jeu de la cuvelle » passionne la curiosité publique. Figurez-vous un appareil d'escarpolette dont la chaise serait une cuvelle, accroché en travers de la rue ; celle-ci,

remplie d'eau, est munie d'un anneau que, lancés à fond de train, les rivaux doivent enfiler du bout de leur lance. Juché sur une charrette que poussent des camarades, le héros se ramasse, s'arc-boute, tend sa pique, épiant de loin l'étroite ouverture; tout à coup le signal est donné; la charrette se précipite; le récipient, frappé d'un coup hasardeux, s'épand en cascade, trempant toute l'équipe; et un autre recommence, qui espère être plus heureux. Qu'il cogne au bon endroit, il prend alors des airs de triomphateur romain sur son char.

Quelquefois d'innocentes bestioles sont associées à ces parties, mais avec une barbarie cruelle. Le « jeu de la grenouille, » par exemple, consiste à lancer, sur une piste déterminée, des brouettes préalablement nanties de quatre ou cinq malheureux batraciens auxquels les cahotements d'une course vertigineuse impriment bientôt d'effroyables secousses. La grosse affaire est de les empêcher de glisser à bas du véhicule; le premier qui arrive avec sa cargaison complète gagne le prix, que toujours les pauvres grenouilles, écrasées, les entrailles pendantes, payent de leur vie.

VI

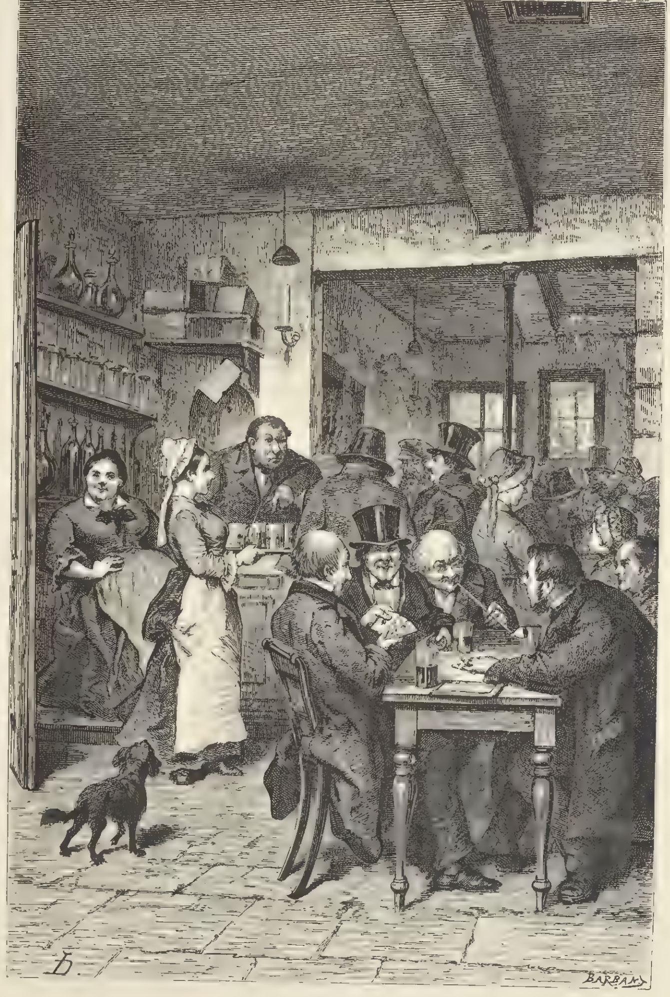
La Grand'Place. — L'estomac de Bruxelles. — L'estaminet et sa physiologie. — L'estaminet appliqué au principe de l'association. — Charité et mendicité.

A tout prendre, le vieux Bruxelles n'a pas totalement disparu; il suffit de parcourir le réseau des rues qui avoisinent la place de l'Hôtel de Ville qu'on appelle aussi Grand'Place pour retrouver en partie la saisissante physionomie que présentait l'agglomération antérieure. Là encore, elles s'entre-croisent à angles brusques, entre de petites façades étranglées, garnies de vitrines aux menus carreaux quadrillés, quelquefois formant saillie sur le trottoir.

Entre la place et le marché aux Poulets, se dresse l'ancienne boucherie, un champignonnement de petites maisons basses y a poussé, tellement resserrées qu'une voiture a peine à circuler entre l'ourlet menu des trottoirs. L'endroit est célèbre : il forme un quadrilatère divisé de ruelles; et celles-ci ont des noms qui se rapportent à l'alimentation, spécialité de ce quartier. A chaque pas qu'on fait là dedans, c'est une invitation à boire et à manger; il n'y a pas un de ces logis minuscules, aux lanternes clignotantes dans la nuit, qui ne sollicite la gourmandise : ici, un amoncellement de volailles grasses, de lièvres et de chevreuils; là, une marée jetée toute perlante sur un étal, ou des bourriches d'huîtres éventrées sur le seuil; ailleurs, contre des rideaux festonnés entr'ouverts sur un rang de tables dressées, des plats où marinent des viandes roses, parmi les légumes et les fruits.

Et plus loin, le spectacle recommence : toute une rue, celle des Bouchers, s'emplit du produit des carnages journaliers; poulets, coqs, dindes, pintades, faisans, s'entassent par charretées derrière les vitres; à côté, les boutiques de tripiers regorgent de dépouilles animales; et partout, sur les rayons, des têtes de veau, luisantes et blanches, immobilisent leurs rangées mornes. C'est ici le cœur, c'est ici surtout l'estomac de la capitale.

L'étranger jeté dans ces appétits sans cesse renaissants défaille, comme devant la sensation d'une existence surnourrie; et cependant il est attiré par les matérialités plantureuses qui s'offrent à lui si nombreusement. Aussi ne manque-t-il pas de pousser la porte



UN ESTAMINET BRUXELLOIS.

Dessin de De la Hoese.

d'un de ces petites cantines tentantes devant lesquelles les écailles d'huîtres arrondissent leurs dômes ; et bien lui en prend, car il lui est ainsi donné d'apprécier le spectacle des gros mangeurs du cru, savourant avec de lentes béatitudes les préparations culinaires qui leur sont servies.

Rien de curieux, autrefois, comme ces gargottes : presque toutes se prolongeaient en un étroit boyau sous un plafond bas, verni par les fumées, avec une encoignure pour le comptoir ; la plus grande tenant à peine trente personnes. Il fallait attendre, debout, qu'une table fut dégarnie ; encore n'était-on pas sûr de l'occuper longtemps seul, car les arrivants l'envahissaient par chaque bout. Pas de dégagement, au surplus, dans ces logis exigus : un escalier, raide comme une échelle de meunier, conduisait à l'étage, où l'on pénétrait



UNE RUE PRÈS DE LA GRAND'PLACE.

Dessin d'Arm. Heins.

en baissant la tête, de peur de cogner les solives. L'évier, la cuisine, la salle s'allongeaient sur le même plan, à travers un brouillard de vapeurs montant des marmites ; et l'odeur des fourneaux se répandait parmi les consommateurs, par bouffées chaudes et continuelles. Aucune coquetterie de vaisselle ni d'argenterie non plus ; les assiettes étaient posées à côté des couverts en étain, sur une serviette humide et râpeuse ; le public était considéré par le traiteur comme une machine qui fonctionnait en vertu de ses énergies propres et qu'il n'était pas nécessaire de stimuler par des raffinements.

Le temps a passé sur ces mœurs un peu simples. Le Bruxellois est resté le gros mangeur du passé, mais le décor a changé. L'ancienne « mangeoire » desservie par des servantes aux bras rouges a fait place à des aspects de restaurant où des garçons en habit proposent des mets distingués à une clientèle qui ne craint pas les additions compliquées.

Le goût des fortes nourritures a, ici, pour complément normal une abondance de cabarets. A tout bout de champ, des lanternes peinturlurées, des enseignes barbouillées de tons crus

et représentant des chevaux bleus ou rouges, des coqs d'or et d'argent, des bécasses, des cygnes, des lions, des renards, un véritable museum d'histoire naturelle, signalent un débit de boisson : ordinairement une salle oblongue, décorée de rinceaux sur un fond jaunâtre archivernissé, au plafond noirci par les fumées du tabac, au carrelage rouge pommelé de mottes de sable, avec des tables massives veinées à l'imitation du chêne, des chaises à fond plein, un grand poêle monumental projetant de hauts tuyaux.

Sous les animaux fabuleux dont la silhouette correspond au nom de l'endroit, se lit généralement le mot : « Estaminet, » qui sert à désigner les maisons où l'on consomme de la bière. Ce n'est pas le café wallon tapissé de papier à fleurs, d'une gaieté faite pour amuser l'œil, et qui le retient par des coquetteries d'images et de glaces et les bariolures de ses comptoirs reluisants de verres de couleur. Ici règne une simplicité rudimentaire : aux murs, des affiches de ventes notariales jaunes et bleues pour tout ornement, quelquefois des cages où s'égosillent des canaris, un cadran émaillé pareil à un gros œil, ou une vieille gaine sculptée d'horloge.

Visiblement, toute distraction qui pourrait troubler le client dans la dégustation du liquide fermenté est écartée comme attentatoire à la gravité de cet office ; une antichambre officielle n'a pas plus d'austérité ; et les gens qui sont assis autour des tables, sérieux, un peu endormis, avec des gestes automatiques, participent de la sérénité que dégage l'atmosphère. Par surcroît, des pancartes accrochées au-dessus des têtes rappellent au respect de l'ordre les buveurs que les libations répétées pousseraient à s'échauffer outre mesure ; telle dit nettement : *het is verboden te vloekken* (il est défendu de blasphémer) ; telle autre enjoint même de ne point chanter. Aussi n'entend-on s'élever souvent de ces réunions qu'une sorte de bourdonnement sourd et comme le ronflement d'une digestion heureuse.

La plupart des estaminets ont une clientèle spéciale, qui varie peu ; il en est où un intrus serait mal venu à s'introduire ; chacun, par une coutume tacite, observée des autres consommateurs, conserve sa place à la table qu'il a choisie dès le premier jour, comme une propriété que personne ne s'avise de lui disputer.

Les soirées passées à boire de la bière, en pipant et en jouant aux cartes ou aux dominos, sont une habitude si régulière de la vie bruxelloise qu'aucun événement n'en peut distraire ceux qui l'on contractée : on rencontre fréquemment autour des tables des pères qui ont marié dans la journée leur fille, des maris qui viennent d'enterrer leur femme, des gens d'affaires sous le coup d'un désastre financier ; et le médecin, l'avocat, le juge, le fonctionnaire, surtout dans les quartiers bas de la ville, se rassemblent au cabaret aussi bien que le petit rentier, le boutiquier et le maçon devenu propriétaire. C'est un trait de mœurs locales que cette égalité de toutes les classes dans la tabagie enfumée où, pour douze centimes, le pauvre et le riche s'achètent une place chaude, un bien-être engourdissant et la liberté de déblatérer contre les jésuites, les gendarmes et le pouvoir, s'il leur en prend envie. Aussi, par ces côtés, l'estaminet est-il presque une institution : on s'y rapproche, on s'y juge, on s'y connaît, les affaires s'y traitent, les marchés s'y négocient; et, les jours de bourse surtout, le nombre des verres vides y suit la proportion des transactions conclues.

Tels vieux cabarets renommés ressemblent à des silencieuses et graves assemblées, où, semblables à des burgraves, de dignes bourgeois se meuvent avec solennité. Le silence n'y est troublé que par l'oscillation du pendule, et le *baes*, endormi dans son comptoir, à côté de la *baesine*, dont la tête soubresaute sur l'épaule, y semble la personnification de l'ivresse pesante qu'il débite. Les bruits du dehors se meurent dans le sourd et le vide de cet air torpide où les heures semblent s'écouler d'un cours ralenti ; les chats, les

chiens, les oiseaux, les clients eux-mêmes ne résistent que difficilement à l'influence du sommeil universel. Vous y verrez les pipes, retirées des lèvres à temps mesurés, se fumer en de courtes bouffées régulières, comme si ce mouvement était scandé par le tic-tac de l'horloge, les verres se consommer par gorgées lentes, les cartes s'abattre sur le tapis par gestes insensibles qui ont l'air de continuer un songe intérieur plutôt qu'ils ne participent de l'action.

En regard de ces réunions, il en est d'autres, d'une circulation de vie mouvante et rapide, où la sève abonde, où les idées neuves et jeunes prennent leur essor, où s'accélèrent les pulsations de l'organisme national. Presque toujours une société, constituée soit pour le plaisir, soit pour la défense de principe ou d'intérêts définis (et le chiffre des unes et des autres est considérable dans ce pays dont l'association constitue l'un des principes essentiels), choisit un estaminet pour y établir son local et y tenir ses séances; de même les meetings, les conférences, les assemblées pour délibérer sur les actes publics s'installent de préférence dans le voisinage des pompes à bière. C'est là que se complotent la ruine et le triomphe des ministères, que se façonnent les fortunes politiques; c'était de là que partait en 1830 le signal de la révolution.

Une infinité de petites institutions prospèrent à l'entour : caisses de prévoyance et d'économie, cercles littéraires et dramatiques, clubs politiques, sociétés philanthropiques, etc., toujours nuancés d'une idée de plaisir qui attire les adhésions, fait abonder les souscriptions et conquiert l'assentiment des femmes.

Dans peu de pays l'association est aussi étendue et aussi efficace : les ouvriers s'unissent entre eux, ont un local spécial, font des tontines, comme à d'autres degrés les bourgeois, les commerçants, les industriels, les militaires, les artistes ; et les sommes réunies servent soit à des excursions, à des banquets, à des parties joyeuses, soit à des intérêts communs ou à des initiatives fructueuses et charitables.

Les confréries, les serments, les clubs sportiques, les sociétés qui se proposent un art ou une industrie définis, celles qui n'ont en vue que le plaisir, d'autres qui s'attribuent un but charitable, fraternisent également dans des agapes. La malice et la farce n'en sont pas toujours absentes : il en est une qui, tous les ans, au printemps, opère en masse une sortie, se répand dans une kermesse de village voisin et exerce vigoureusement ses mandibules, sous prétexte de chasser le hanneton : un clairon précède ces héros pacifiques en sonnant une fanfare militaire ; la petite troupe suit au pas, sur des files militairement alignées, en blouse bleue et pantalon blanc, le dos battu par un vasculum. Telle autre amasse des capitaux en vue de la propriété, terre ou maison, bâtissant quelquefois celle-ci à bras communs; et ce capital, gagné par l'épargne de tous, devient alors un revenu assuré pour chacun. Les jeunes gens organisent des caisses pour fêter gaiement les jours du carnaval, faire un voyage à la Meuse ou au Rhin, jouer la comédie sur un petit théâtre de la banlieue, monter des cavalcades, participer à des réjouissances publiques.

L'initiative privée se développe ainsi dans mille occasions ou l'action du pouvoir fait défaut : c'est tantôt une représentation ou une fête de nuit au profit des pauvres et des crèches, tantôt un défilé de sociétés de musique, ou bien un cortège moyenageux accompagné de collectes dont le produit se répartit entre des fondations ou des collations de secours; et rien n'égale l'émulation, le dévouement, l'ingéniosité qui se révèlent de toute part. Il faut avoir assisté, pour en juger, à une de ces fastueuses promenades de chars et de cavaliers, lâchés par les rues comme une mendicité tolérée, toutes les mains tendues vers la foule, avec des filets, des sacs, des cassettes qui finissent par s'emplir, grâce aux

sollicitations répétées des collecteurs : rien ne les rebute, et ils circulent à travers les groupes, souriants, empressés, ayant des mots aimables pour attirer le numéraire résistant.

Chaque agrément, comme chaque nécessité, enrégimente des adhérents, disposés à subir un règlement qui devient la loi organique de tout le groupe. On compte des sociétés de chasseurs, de pêcheurs, de colombophiles, d'amateurs de pinsons et de canaris, de gymnasiarques, de canotiers, de vélocipédistes, de joueurs de balle, de quilles, de crosse et de palet; il y a l'œuvre des Vieux papiers, celle de la Feuille d'étain, celle des Vieux vêtements, celle de la Soupe scolaire, celle du Denier des écoles; leur nombre en est infini et toutes possèdent une activité qui, dans chaque sphère, témoigne d'énergies particulières.

Nombre d'écoles et d'institutions sont sorties de la bourse publique et, à part d'aléatoires subventions, furent constituées avec l'accumulation des deniers recueillis par le moyen de collectes dans les cafés et sur la rue. Presque tous les estaminets ont des boîtes cadenassées dont on fait à intervalles réguliers le dépouillement et où s'amassent les oboles; en outre, chaque soir et plusieurs fois par soirée, un des habitués prend la boîte et circule de table en table avec une insistance polie. On comprend la prospérité des œuvres populaires nées d'un tel concours de dévouements.

D'ailleurs, le public ne regimbe jamais; cette facilité à mettre la main à la poche est même un trait du caractère bruxellois; non seulement il donne pour les écoles, mais il donne pour les pauvres, les vieillards, les victimes des catastrophes, et quelquefois sa charité s'étend aux désastres des autres pays.

Généralement, dans les estaminets du centre de la ville, un collecteur appartenant à l'un des hospices, souvent un septuagénaire, rasé de frais, linge blanc, redingote élimée, mais soigneusement brossée, fait le tour de la salle à petits pas, agitant de ses mains tremblantes une tirelire sur laquelle est inscrit le nom du refuge pour lequel il quémande ; et personne ne se dérobe à l'offrande. Il existe même à ce sujet une tradition : chacun des collecteurs, installé non loin du comptoir, reçoit par soirée un ou deux verres de bière qu'il sirote en fumant sa pipe, et, au bout de l'an, une députation des vieillards remet, en témoignage de gratitude, au chef des établissements où la collecte a fructifié le mieux, une pendule, une glace encadrée d'or, un tableau ou quelque objet analogue, avec la mention du don et des donateurs. Naturellement, la remise est accompagnée d'une régalade qui fait jaser les bons vieux comme une compagnie de pies et leur met aux yeux des clartés mouillées, où flottent les souvenirs du passé.

Il faut ajouter à ces dîmes consenties l'habitude des distributions d'aumônes ; les vendredis et les samedis surtout sont les jours privilégiés des mendiants, qui sortent alors en bandes pressées de leurs taudis, se répandent à travers la ville, manchots, infirmes, culs-de-jatte, hydropiques, scrofuleux, bancals et aveugles, se poussant à bâtons et à béquilles, et vont de porte en porte pressurer la charité publique avec le même air délibéré que s'ils exerçaient un droit. Et cette mendicité professionnelle, qui finit par s'alimenter comme une rente, est encore considérable à Bruxelles; j'ai connu des maisons dont les pauvres constituaient une clientèle inamovible, et chacun arrivait à son heure, marmottant des bénédictions dans le couloir, d'une voix bénigne qui à la longue devenait exigeante et bourrue, si la distribution tardait.



UN DÉFILÉ DE SOCIÉTÉ.

Dessin d'Eug. Verdyen.

VII

Les monuments de Bruxelles. — La place de l'Hôtel de Ville — Les églises. — Le panorama des toits.

Je me suis attardé à ces particularités, persuadé qu'on ne saurait mieux se faire une idée d'un peuple que par le détail de ses habitudes et de sa physionomie intime. Toutefois je l'ai dit déjà, Bruxelles a beaucoup perdu de son originalité antérieure : à part quelques recoins échappés à la démolition et l'étonnant décor de la Grand'Place, elle ne possède plus les séductions qui la faisaient l'égale des autres vieilles villes pittoresques du pays. Tout au plus, parmi les séculaires vestiges restés debout sous l'envahissement du moderne, pourrait-on signaler : l'hôtel d'Arenberg, cette grande demeure mélancolique sur laquelle plane le souvenir de d'Egmont, toute perdue au demi-silence du square où, dans l'animation pétrifiée d'un peuple de statuettes perpétuant les anciennes industries locales, s'érige le fraternel et funèbre groupe de ce même Lamoral d'Egmont et de Hornes incédant au supplice; les torves ruelles angustiées de la rue de Flandre, où, dans les angles, des vierges miraculeuses, protégées par des grillages, commémorent des désastres populaires; les restes des anciens remparts toujours émergeant des pousses débordées du lierre dans les jardins du Treurenberg; les profils lambrequinés et taillés en gradins des pignons qui, le long des raidillons de l'ancienne, curieuse et vivante artère prolongée du Marché aux Poulets à la place Royale, endentent et festonnent l'étroite bande de ciel visible entre l'avancée parallèle des corniches; les symétriques et majestueuses ordonnances de la place Royale reliées par ce qui subsiste encore des arcades jetées par-dessus le mouvement de la rue; et, près de la place Royale, les façades correctes du palais des princes-gouverneurs, actuellement aménagé pour les collections de la Bibliothèque royale et du Musée de peinture moderne, ces maisons de l'Idéal où se gardent en leur essence changeante le génie et la sensibilité des âges : ici, dominant la faible renaissance de 1830, greffant sur les débiles pousses antérieures un soudain réveil des permanences de la race, l'originale et forte école des Leys, des Stevens, Alfred et Joseph, des De Groux, des De Knyff, des Stobbaerts, des De Braekeleer, des C. Meunier, des Courtens, des Heymans, des Alf. Verwée, des Hipp. Boulenger, des Artan, des Claus, des Laermans, des Mellery; là les livres, les manuscrits, les gravures, les médailles les merveilleuses enluminures fraîches comme des jardins et qui semblent avoir été coloriées avec le sang des fleurs, le livre d'Heures du seizième siècle reproduisant avec des variantes la plupart des miniatures du célèbre bréviaire Grimani de Venise, le Liber Evangeliorum du dixième siècle, l'Officium angelorum du onzième, un vrai scintillement de lumière paradisiaque à travers des flambées de vitraux.





STATUE DE GODEFROID DE BOUILLON

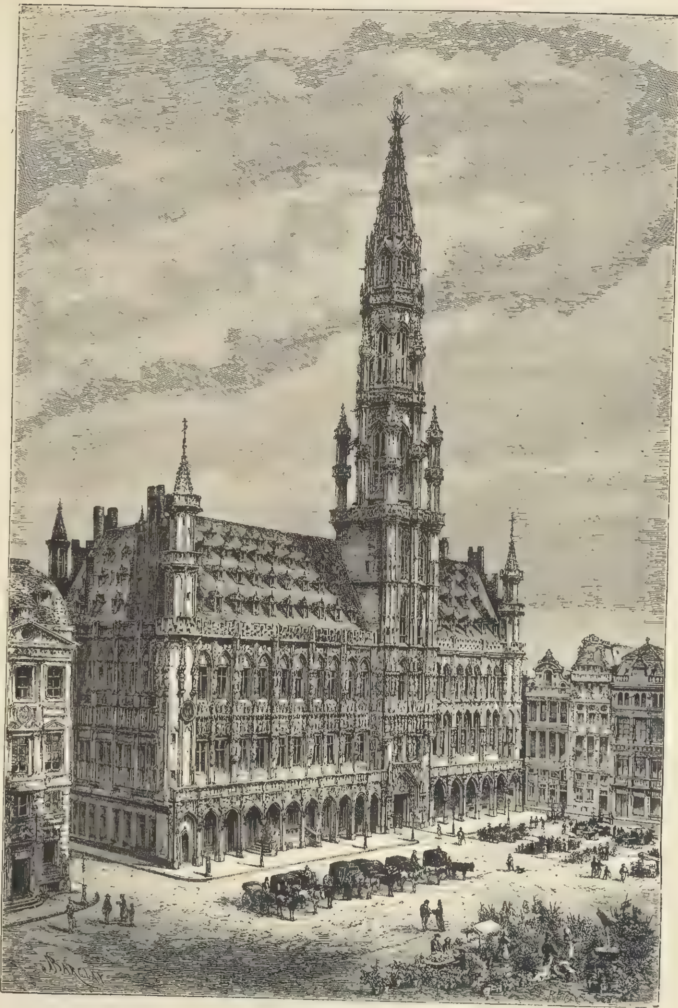
Le chaînon qui rattache au passé le présent manquerait si, tout proche de ces merveilleux et vivants chapitres de l'histoire de l'art, ne se trouvait le Musée des anciens. En un édifice haut, léger, clair et spacieux, dont les galeries s'ajourent sur un hall central, l'éblouissement ne cesse pas devant la splendeur de cet art flamand fleuri comme un bouquet : d'abord les ingénus et les primitifs, en grand nombre; les imagiers et parmi eux la cordiale et savoureuse lignée des Brueghel; l'évangélique et tendre Memling de la « Descendance apostolique de la Vierge », puis les maîtres violents, le Rubens du « Saint Liévin » et du « Portement de Croix »; le Jordaens de « l'Automne » et de cet autre extraordinaire tableau, « le Satyre et le Paysan », une volupté des yeux, une splendeur d'après-midi de soleil éternisé par les magies de la couleur et comme une sorte d'allégorie du panthéisme des Flandres, synthétisée par la fraternelle communion de



JORDAENS. — LE SATYRE ET LE PAYSAN.

l'homme de la glèbe et des primordiaux esprits de la Genèse; enfin, un choix sévère des plus beaux maîtres, mais surtout des maîtres flamands et hollandais, Rembrandt, Hals, Jan Steen, Ostade, Brouwer, Hobbema, Van Dyck, Snyders et Teniers.

La Grand'Place, à elle seule, avec ses architectures surchargées de colonnes, de pilastres, de statues et de bas-reliefs, suffirait à compenser la pénurie des monuments historiques à Bruxelles. Rien de plus pittoresque et de plus amusant pour l'œil que cette succession de maisons, dorées, festonnées, tailladées, de haut en bas encombrées comme des étagères. Ici, la maison du Cygne, ancien lieu de réunion de la corporation des Bouchers, terminée en galerie ajourée; là, la maison des Brasseurs, surmontée de la statue équestre du prince Charles de Lorraine; ailleurs, la maison du Roi ou *Broodhuys* (maison du Pain), d'où les comtes d'Egmont et de Hornes sortirent pour marcher à l'échafaud et qui, après s'être longtemps coiffée d'un lourd toit moderne, a repris enfin son faîte gothique, angulé



L'HÔTEL DE VILLE.

d'aériennes tourelles; ailleurs encore, la maison des Imprimeurs, ornée de vases et de médaillons à l'effigie des inventeurs de la presse; plus loin, la maison du Renard, autrefois le siège des Merciers, reconnaissable à ses piliers doriques et à ses figures représentant les quatre parties du monde; le Sac, qui appartenait moitié aux Tonneliers, moitié aux Menuisiers et aux Ebénistes, mélange de dorique et d'ionique, sous une profusion de bas-reliefs et de termes; la Louve, local primitif du Serment des archers, d'une décoration massive et touffue, où s'amalgament des empereurs romains, un groupe de Rémus et de Romulus et quatre statues : la Vérité, le Mensonge, la Paix et la Discorde; enfin le Cornet, propriété des Bateliers, bâtie en proue de navire, avec une nuée d'emblèmes, tritons, matelots et chevaux marins qui mettent sur la pierre comme le mouvement et la gaieté des appareillages.


SAINT MICHEL TERRASSANT LE DRAGON.

Imaginez ensuite, dominant tout de sa masse, l'Hôtel de Ville déployé sur une longueur de quatre-vingts mètres, avec son portique de dix-sept arcades ogivales, ses deux étages percés de quarante fenêtres rectangulaires, son toit à balustrade capuchonné de quatre rangs de lucarnes, le groupe symétrique de ses tourelles octogones s'effilant aux quatre angles; imaginez-le, guilloché sur toute sa surface antérieure comme une colossale orfèvrerie, avec une prodigalité de dais, de culs-de-lampe, de niches et de modillons, la pierre en tous sens animée d'un fourmillement de personnages, partout la vie et la complication turbulente d'un livre d'annales, tout cet étonnant fouillis supportant d'ailleurs un chef-d'œuvre d'élégance et de hardiesse, la tour qui, d'abord carrée jusqu'au faîte des toits, puis polygonale et partagée en étages, s'élance, jaillit, finit en une flèche évidée, lis tout à la fois et fusée, en haut de laquelle rutile le groupe de cuivre doré du saint Michel, patron de la ville, terrassant le dragon. Avec les grandes maisons civiques de Louvain, de Bruges, de Gand, c'est l'attestation de l'orgueil des communes. La pierre ici est vivante : elle frémit des énergies d'une race. Quand, en 1405, Jacques Van Thienen, le premier, commence l'œuvre immense, il scelle à la base l'âme brabançonne. C'est sur elle qu'il bâtit afin qu'elle soit l'assise profonde de laquelle dardera la tour. Jean Van Ruysbroeck continue l'édifice en 1448 et c'est un hymne ailé qu'avec la flèche glorieuse il jette à travers les airs.


LA MAISON DU ROI.

Si prestigieux que soit, avec ses maisons corporatives et son palais communal, le décor d'une telle place, il faut, pour en avoir la vraie physionomie, l'animer de l'incessante circulation, à la fois active et désœuvrée, qui, de toutes les rues avoisinantes, afflue vers cet étonnant cadre d'or et de pierre. Nous sommes là au cœur de la cité, non loin de son berceau et de ses modestes origines. Des pulsations plus rapides y portent le sang et la vie. Celle-ci y retentit avec force, la vie communale et l'autre, la vie des affaires et du plaisir. C'est le lit d'où, aux jours d'émeute, s'épanchait en grondant le flot populaire.

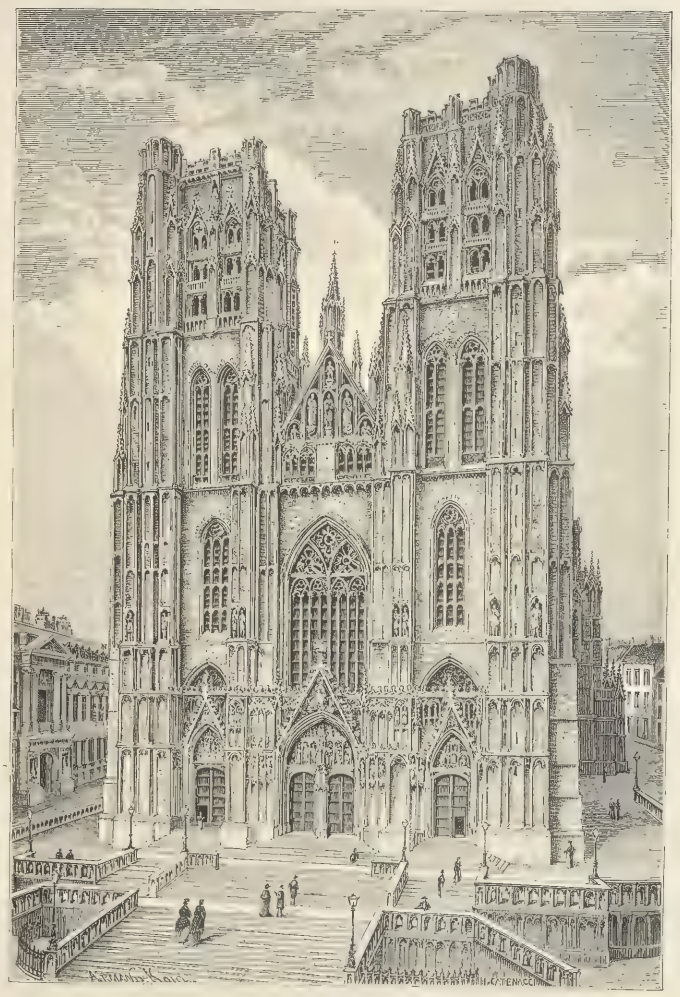
Toutes les heures tumultueuses de l'histoire ont tenu entre ses hautes falaises. Et rien n'a changé : aujourd'hui encore c'est le pouls sensible de l'agglomération : tout y retentit ; en temps d'agitation, l'immense place fermente comme une cuve. Les derniers drapeaux rouges défilés, on réinstalle le kiosque où se font entendre les orphéons. Le bourgeois se piéte sous le cadran de la tour et, sa montre en main, régle son heure sur celle des grandes aiguilles. Immobile, les mains au dos, l'amateur d'oiseaux s'attarde devant le jabotement des perruches sautillant, grosses lucioles vertes, aux vitrines des oiseleurs. Le pêcheur à la ligne, planté devant la boutique où s'enchevêtrent cannes et filets, s'absorbe en des études comparées d'hameçons. C'est le passage accéléré d'un peuple qui va aux affaires, se rend à la Bourse, vaque à ses négoces ou la flânerie oisive qui s'attarde le long des vieilles maisons historiées, aux rez-de-chaussée bondés d'engins et d'ustensiles de toute sorte, taillandiers, peaussiers, débits de tabac, grainetiers, vanniers et cordiers.

PORTAIL DE L'HÔTEL DE VILLE.

Ajoutez l'animation des criées aux enchères, le carreau encombré d'un amas de mise-bas, de meubles écornés, de vieux luxe fripé que se dispute une nuée de regrattiers, les commissionnaires en blouse blanche rognonnant et jouant des coudes pour se livrer passage, le moutonnement des curieux prolongé quelquefois jusqu'au milieu du pavé et s'attardant avec des convoitises devant cette mélancolie des objets qui ont servi au bonheur domestique.

C'est encore la rumeur du marché aux Fleurs, le pavé ocellé de floraisons diaprées, les grands parapluies verts ou blancs des marchandes, la lente promenade des dames à travers la clarté des jonchées odorantes. Le dimanche matin, la place n'est plus qu'un long frémissement d'ailes : l'orgueil des coq clai-ronne ; les pigeons caracoulent ; les pinsons tirelirent ; alouettes, tarins, chardonnerets pantoient au fond des innombrables volières tassées à même le sol, cependant que, du côté de la maison du Sac, l'aboi sonore ou grêle des caniches et des toutous semble requérir l'apitoiement d'un acquéreur bénévole.

Enfin, il faudrait se représenter les défilés de drapeaux et de bannières qui, aux grands jours, déferlent d'un long flot d'or, de brocart et de velours : la profusion du faste et de la mise en scène est digne des anciennes demeures des corporations qui lui servent de cadre. Aucun pays, d'ailleurs, n'est plus riche que la Belgique en trésors d'art historiques. On en put juger, il y a quelques vingt-trois ans, aux fêtes du Cinquantenaire, lors du cortège de toutes les vieilles sociétés du pays ; les Serments y arborèrent des étendards surchargés comme des trophées. Les Flandres ayant toujours été par excellence le pays des associations d'hommes réunis pour le plaisir, la sécurité personnelle et les affaires, on remarquait dans le déroulement de leurs gildes faisant reluire au soleil leurs insignes, des gloires vieilles de deux, quatre et même huit siècles, perpétuées par des campagnards, des



LA CATHÉDRALE, ENTRÉE PRINCIPALE.

ouvriers, des bourgeois, les fils et les petits-fils de ceux d'autrefois, tous à la file processionnant derrière les porteurs d'oriflammes et de pennons changés en vivants reliquaires et des pieds à la tête parés comme des figures de vieux tableaux.

Au premier rang marchaient le royal serment des arbalétriers de Bruxelles, avec son roi et son conseil lotis de lourds colliers d'argent massif; la société des arbalétriers de Thielt, qui fait remonter ses origines à l'an 1100 et dont le drapeau était porté par un quidam en chapeau claque, affublé d'un costume vert à boutons de métal; les archers de Neder-Heembeek, fièrement groupés autour de leur président, celui-ci cimé d'un *papeguay* ou oiseau de tir à long plumet blanc, et pareil à un chevalier de la Toison d'Or sous le superbe collier ciselé qui lui guirlandait la poitrine. Les archers de Marbaix s'avançaient ensuite derrière un des leurs, plastronné d'une énorme plaque d'argent gravée, sur laquelle s'incrustait la châsse de Sainte-Marie, avec cette date : 1698, et cette inscription : *Rex, Gregorius de Battu; A Peste, Fame et Bello, Libera nos, Maria.* Puis venaient à la suite : la gilde de Deynze (1462), la gilde de Saint-Nicolas de Willebroeck (1551), en justaucorps tailladé, chausses, écharpe et toquet de velours; les arquebusiers de Montaigu (1600), ceinturés d'une large écharpe de soie à franges dorées, une mitre en velours rouge sur le chef; la gilde de Saint-Jacques de Louvain, précédée d'un porte-bannière en dalmatique rouge brodée d'or; les arbalétriers d'Evere, la société du comte d'Egmont, celle des Quatre-Saisons, celle de Graaf van Vlanderen, etc., etc. Pendant près d'une heure, ce fut un ruissellement ininterrompu d'orfèvreries merveilleuses, d'étoffes festonnées, passequillées de perles, soutachées d'or et d'argent, avec un carillonnement de médailles entre-choquées qui faisait chanter les étendards et sur cette houle d'oripeaux glorieux prolongeait comme la palpitation joyeuse des siècles.


LA CATHÉDRALE, PORTAIL LATÉRAL.

Ces magnificences profanes n'ont de comparables que les pieuses richesses qui se gardent au trésor celé des sacristies et, à l'époque des processions, chatoient par les rues comme la louange et l'exaltation des religions. Partout, en Belgique, la dilection publique se manifeste pour les belles églises fastueusement décorées, et un respect dévotieux s'attache à la conservation des vieux monuments du culte.

Non loin du Parc, au bas du Treurenberg, dont le nom significatif (montagne des Pleurs) perpétue le souvenir d'une prison du seizième siècle, Saints Michel et Gudule dressent leurs deux immenses tours quadrangulaires inachevées. Chaque grande époque d'art a laissé de son génie à l'édifice ; vous y verrez se succéder le gothique primaire au byzantin, puis les tours, le portail, les nefs latérales se façonner au caprice du gothique fleuri. Un jour mystérieux ruisselle des verrières, illuminant de reflets diaprés les nombreux oratoires qui garnissent le pourtour. Quelques vitraux sont admirables, principalement ceux que peignit en 1538 Bernard van Orley et où s'aperçoivent Charles-Quint et sa femme Isabelle de Portugal, agenouillés en costume de cérémonie devant Dieu le Père portant la croix, et ailleurs Louis de Hongrie et sa femme Marie, sœur de Charles-Quint, en adoration devant la sainte Trinité. Plus loin, un « Jugement dernier de 1528 », par Jacques de Vriendt, flamboie par-dessus le jubé, au fond de l'église, comme une agonie

de soleil ; des tableaux, des sculptures, des lutrins ciselés, des tombeaux illustres, des tapisseries de haute lisse concourent à la somptuosité du temple. La moindre merveille n'est pas cette luxuriante chaire de vérité évidée, taillée et foliolée par l'anversois Henri Verbruggen, (1699) une image de nature, un printemps édénique sculpté dans le bois et où se voient, parmi les anges voltigeants, Adam et Ève poursuivis par la mort, et, tout en haut, la Vierge et l'enfant Jésus debout sur l'arbre de vie.

A Notre-Dame des Victoires, la richesse des autels et des sarcophages combine un mélange de pompe catholique et mondaine. Les allégories sont nombreuses : dans l'une des chapelles, celle de la Tour et Taxis, une femme en marbre blanc, figurant la Vertu, tient à la main une chaîne d'or par laquelle le Temps la tire avec force. Une autre chapelle est dédiée à Saint-Marcou : on y voit un mausolée en marbre noir et rouge et celui-ci porte le nom du poète J.-B. Rousseau, mort en exil à Bruxelles le 6 avril 1741.

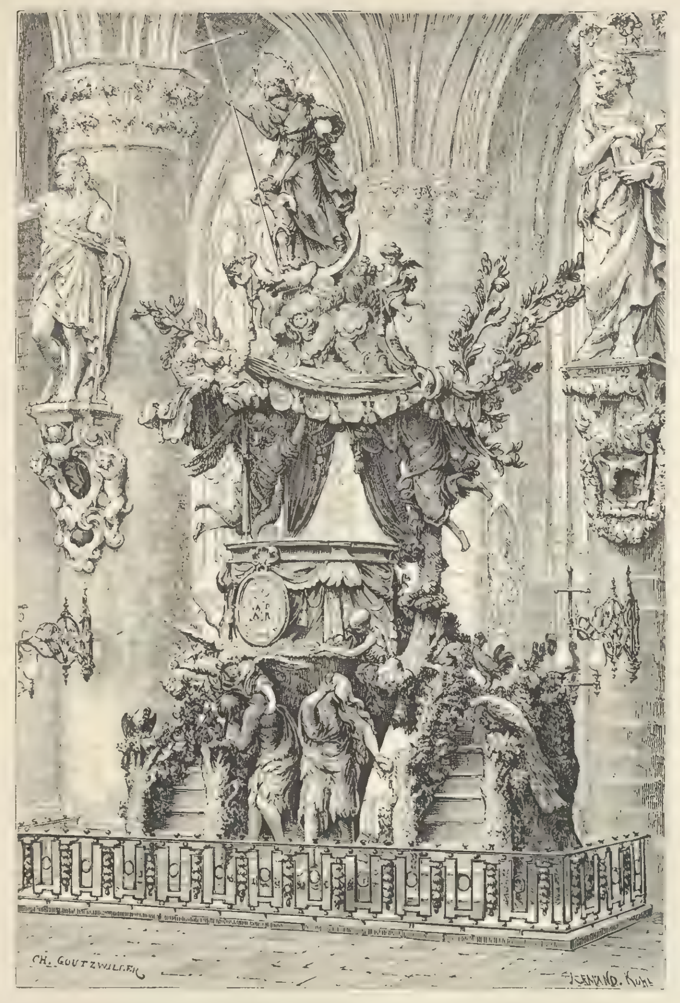
L'intérêt archéologique grandit encore avec Notre-Dame de la Chapelle. Ici s'atteste la tradition vénérable de la période de transition. Ce sont d'abord les piliers, de style byzantin; les colonnettes en faisceaux alternant avec des colonnettes isolées, sur le pourtour du triforium, signalent ensuite l'avènement du roman; enfin, par delà le triforium, la frise et la naissance des nervures s'entre-croisant pour former une voûte en tiers-point, manifestent le gothique.

ÉGLISE NOTRE-DAME DE LA CHAPELLE.

L'incendie, le bombardement, les déprédations successivement altérèrent la physionomie de cette grande construction religieuse : en 1405 les trois nefs sont anéanties, et on ne les rebâtit qu'en 1421; la tour romane quadrangulaire qui s'élevait à l'intersection des transepts et du chœur disparaît en 1695 ; à peu près vers la même époque, on élargit les fenêtres du chœur, et l'on bouche les niches servant, l'une de reposoir au Saint-Sacrement, l'autre de lavoir pour l'ablution des prêtres, la troisième de presbyterium où s'asseyaient les officiants. Quelque temps auparavant, le maître-autel lui-même tombait sous les coups des sectaires, et on le remplaçait par une de ces spacieuses architectures où Rubens prodiguait la pierre et le marbre. Une toile du maître, « l'Assomption de la Vierge, » vint alors s'encadrer dans le décor fait exprès pour s'accorder au mouvement de ses ordonnances; mais elle fut cédée, depuis, par les marguilliers à l'électeur de Bavière.

De nombreuses chapelles garnissent les bas-côtés de l'église actuelle. Arrêtez-vous devant celle qui est consacrée au Saint-Sacrement : un mausolée y exalte la mémoire des Spinola, avec un groupe de trois grandes figures d'un goût violent représentant le Temps, la Mort et une Renommée. Tandis que celle-ci proclame les vertus des défunts, le vieillard à la faux dispute au squelette symbolique le souvenir de leur gloire. Considérez encore sous un tableau qui l'atteste en sa vie spirituelle près des emblêmes de la mort, le tombeau du peintre Pierre Brueghel. Un autre monument, surmonté d'un médaillon en marbre blanc à l'effigie de François Anneessens, rappelle le trépas du martyre populaire, décapité, le 19 septembre 1719, sur la Grand'Place, pour avoir défendu les franchises de la ville contre le gouverneur autrichien, le marquis de Prié.

L'extension toujours croissante de la ville a déterminé l'édification d'un certain nombre d'églises nouvelles qui, ajoutées aux anciennes, à celles dont il vient d'être parlé et aux



LA CHAIRE DE VÉRITÉ A SAINTE-GUDULE.

autres, à Saint-Nicolas, à Notre-Dame de Bon-Secours, aux Riches-Claires, à Saint-Jacques, au Béguinage, desservent la pitié publique. On ne peut dire toutefois que la richesse de ces monuments religieux récents évoque encore l'ardeur de l'ancienne foi.

Comme c'est le sort des capitales pour qui la prospérité est venue tout d'une fois, le Bruxelles actuel, épicurien, jouisseur, porté à l'ostentation, se trouverait plutôt dans les étalages surchargés des édifices laïques, les façades richement décorées des maisons, l'abus des somptuosités extérieures qui frappent l'œil et font penser à une grande dépense d'argent.



ÉTANG DU JARDIN BOTANIQUE.

Le palais de la Bourse dit bien son penchant à l'architecture bruyante : on ne peut imaginer un fouillis plus encombrant de statues et de cariatides, allégories géographiques, attributs, mythologies, lions couchés et débout. Et en plus d'un endroit les nouveaux boulevards s'apparient à à cette lourde débauche de carton-pierre.

Combien plus charmante la vieille promenade circulaire qui se prolonge le long des anciens remparts, les tranquilles et nobles boulevards extérieurs avec leurs longues avenues d'arbres parallèles. Autrefois des hôtels bordés de jardins y ménageaient des nids de verdure et de fleurs. Tout n'est pas détruit : une impression de rusticité urbaine subsiste : ici, le Jardin botanique avec son lac, ses fontaines, ses parterres diaprés de plantes officinales, ses galeries vitrées rattachées à une rotonde coiffée d'une coupole de cuivre ; là, dans une

large échancrure, l'aérienne splendeur des lointains, rayée par le grêle élancement de la colonne du Congrès ; ailleurs, se détachant sur un rideau de vieux arbres, la Porte de Hal, utilisée aujourd'hui pour les collections d'armures et d'antiquités, une masse de pierre hémisphérique, dentelée de créneaux et accostée de tours, avec escaliers colimaçonnant, barbacanes, mâchecoulis, grandes salles ajourées de hautes fenêtres ogivales sous la lumière desquelles luisarnent les cuirasses, les oriflammes, les cottes de mailles, les vitrines remplies d'objets rares, les antiques retables dorés ; au cœur même de la ville, les girandes, les quinconces et les hauts végétaux du Parc, échancrant une percée où, derrière un général Belliard en marbre, s'aiguise la flèche de l'Hôtel de Ville. Là bas, proche des ombrages du canal, les longues façades de l'Entrepôt émergent d'un amas de petites maisons à



LES BASSINS DU CANAL.

pignons, parmi l'encombrement des bassins; plus loin, tourbillonnent les fumées des quartiers industriels, Anderlecht, Cureghem et Molenbeek-Saint-Jean.

L'ensemble, vu d'un point élevé, de la lanterne qui couronne le Palais des musées, par exemple, déroule un tableau mouvementé et fourmillant. A l'ouest, une bousculade de toits en escaliers, imbriqués de tuiles et d'ardoises, coiffés de cheminées, capuchonnés de lucarnes, se prolonge, dégringolant les pentes, s'enfonçant comme en des entonnoirs, brusquement haussée aux montées, amas de constructions en tous sens sillonné de rais qui se croisent et sont les rues, ici hérisé de pointes de clochers et de grêles aiguilles, là barré de lourds chevets d'église, avec des espacements de verdures claires qui tranchent sur l'échiquier des maçonneries grises et brunes, et toujours le chevauchement ininterrompu des petits pignons penchés, rechignés, emboîtés sous leurs rouges calottes de guingois. Émergeant du tas, Notre-Dame du Sablon, la Chapelle, les Minimes, Notre-Dame de Bon-Secours, les Riches-Claires, Saint-Nicolas, le Finistère s'asseyent dans leurs robes de pierres au milieu de leurs paroisses respectives. Plus à droite, la cathédrale élance ses deux tours jumelles, comme des bras tendus vers le ciel, parallèlement à cet autre élancement

vertigineux, l'aiguille de l'Hôtel de Ville. Sur la même ligne, au loin, Sainte-Marie, échouée dans la perspective, arrondit ses dômes.

Puis encore, s'espaçant en diverses directions, c'est la nouvelle Sainte-Catherine, toute blanche, en regard de l'ancienne, vieil édifice aux sculptures frustes ; Saint-Jean-Baptiste du Béguinage, avec sa façade criblée de saints et son ornementation tarabiscotée ; Notre-Dame de Laeken, aux arcs-boutants découpés sur l'horizon comme de gigantesques vertèbres ; Saint-Jacques de Caudenberg, dont le dôme lamé de cuivre vert bombe au-dessus d'un fronton peint à fresque. Proche des massifs de l'ancien Jardin zoologique, Saint-Joseph dresse la pointe de ses tourelles en pierres bleues ; et tout à coup l'œil aperçoit une croupe



LES TOITS DE BRUXELLES.

gigantesque, le Palais de Justice, vraie construction babylonienne, plongeant dans les quartiers bas de la ville avec des rampes géantes, avec des porches de cent pieds, des labyrinthes de salles et de préaux à l'infini, de pompeuses colonnades et des escaliers royaux, un jeu de façades qui, dans une confusion de styles et d'ordonnances, n'en réalisent pas moins un grandiose et surprenant décor.

L'orgueil d'un tel édifice est l'attestation d'une forme nouvelle de la conscience publique. Il s'apparie à cet autre symbole du passé, l'Hôtel de Ville qui était aussi la Maison du Droit, mais appliqué à la vie civique et limité à un groupe ethnique déterminé. Une notion d'humanité élargie se déduit de ses vastes proportions dominant de si haut la ville qu'il semble que les incertitudes et les agitations de la vie des hommes ne puissent atteindre jusqu'à ses degrés. La Maison communale est le cœur vivant d'un agglomérat : le grand Palais de Justice est comme le cœur d'une société toute entière.

Bruxelles se refuse à s'immobiliser dans la voie de ses transformations. Il représente un principe national; il est le centre de l'immense mouvement des intelligences et des affaires. Si la vie halète et gronde aux zones industrielles, si le rauque aboi des sirènes, prolongé par devers les plaines de l'Escaut, signale l'arrivée des transatlantiques en marche vers le port anversois, c'est ici que retentit la pulsation de tout l'organisme en travail. Les grandes villes furieuses œuvrent là-bas les métaux, labourent les entrailles terrestres, font ronfler les machines; mais Bruxelles est la colonnade symétrique et pavoisée, dressée comme un décor sur leurs horizons embrasés.



LE PALAIS DE JUSTICE.

C'est le signe de sa prospérité toujours croissante de sacrifier au souci des ordonnances représentatives d'un haut état social, les aspects de sa fortune antérieure. A l'étroit dans un décor qui correspondait à sa destination dans le passé, la capitale aspire à étendre ses voiries, à varier leurs symétries, à les assortir à de précieuses architectures. On voudrait espérer que l'art, cette fois, le sens expressif de la beauté en ses rapports avec la race, prévaudra sur l'abus des matériaux sans grâce et sans vie qui, jusqu'ici, alourdirent le Bruxelles nouveau. Il semble étrange que la Grand'Place et le fertile caprice de ses maisons des corporations soit resté sans influence sur la recherche architecturale contemporaine. Les métaux rehaussant l'arabesque des lignes, le bas-relief et la ronde-bosse efflorant en jeux d'ombre et de lumière, l'animation des façades dont l'or et la pierre *ductilisés* et maniés en vue d'un aspect coloriste, l'adaptation de l'édifice manifestée par le mode architectonique, les attributs, les allégories et les figures proposent des leçons merveilleuses qu'on s'étonne de



MONUMENT CHARLES DECOSTER.

ne point voir obéies, dans un pays où l'atmosphère un peu éteinte réclame des saillies pittoresques et des patines généreuses, conformes avec le goût public.

Le règne actuel, il faut l'en louer, se montra toujours préoccupé des embellissements de la grande cité brabançonne. On lui doit la création de parcs et de squares nombreux ; on lui devra bientôt la transformation de la vaste et monotone arène que bordent les façades du Palais de la dynastie. Les plans prévoient, en prolongement à celles-ci, la construction de deux galeries ouvertes en quart de cercle et rejoignant les façades transformées, les mosaïques fleuries de spacieux jardins, séparés par une grille monumentale du reste de la place et peut-être une terrasse dominant les bas-fonds du Parc.



GRAND ESCALIER DU PALAIS DE JUSTICE.

Ces grands travaux correspondraient avec la réalisation du vaste projet qui, sous le nom de Mont des Arts, comprend le dégagement des musées nationaux, l'agrandissement de la bibliothèque de Bourgogne et le percement des voiries nouvelles s'amorçant entre le Grand Sablon, la place Royale et les quartiers en contre-bas.

Les faubourgs, de leur côté, n'ont pas cessé de se développer et font aujourd'hui à l'agglomération bruxelloise une ceinture de villes minoritives qui connaissent à la fois les derniers remous des agitations de la capitale et les paisibles silences des campagnes prochaines. C'est presque un site champêtre que ménage, au bas des squares en pente, le lac où les habitants de Saint-Josse-ten-Noode vont chercher la fraîcheur des soirs d'été. Et Ixelles a toujours ses étangs, s'il a perdu les courbes molles de ses anciens vallons. Là, près d'un saule, le sculpteur Samuel érigea un monument de piété émue, commémorant ainsi la destinée mélancolique d'un grand écrivain, de ce Charles de Coster qui écrivit la « Légende d'Uylenspiegel » et ne connut la gloire qu'après sa mort.

VIII

Les environs de Bruxelles. — Le bois de la Cambre. — La forêt de hêtres. — Tervueren. — Waterloo.

A mesure qu'on s'éloigne de Bruxelles, la variété de la contrée brabançonne se fait sentir dans le contraste des paysages et des habitations ; toute une partie rappelle les Flandres par le déroulement de ses pâturages où, dans les hautes graminées, les bestiaux plongent à pleins fanons. Le long de la Senne, surtout, les herbages, fréquemment arrosés par les débordements de la rivière, ont une ampleur riche et saine qui annonce les laitages abondants et les viandes affermies par une alimentation inépuisable. Du même coup, on perçoit la nature du travail et les directions de l'industrie, celle-ci agricole,

avec une large part consacrée à l'élevage des bêtes, et tirant profit des interminables prairies, comme d'un vaste magasin de fourrages où la chair animale constamment s'élabore pour les besoins de la capitale.

Ailleurs, une succession de terrains sablonneux et nus, emmêlés de broussailles, fait penser aux landes de la Campine, aux solitudes emplies du froissement des bruyères. Et de nouveau, ensuite, les aspects changent, le grès crève le sol, la plaine se disloque, on croit voir saillir sous la croûte terrestre les premières vertèbres de la grande ossature ardennaise. En même temps le travail se modifie : la maigreur de la terre ne parvenant plus à alimenter les pâturages, la charrue péniblement fouille ses flancs pierreux afin d'en faire jaillir les céréales, et l'activité humaine supplée à la production ralentie de la glèbe ; puis, quand l'exploitation agricole n'est elle-même plus possible, le pic se taille une voie dans le roc, les carrières ouvrent leurs fissures profondes ; ou bien les machines fonctionnent au sous-sol grondant des laboratoires industriels.

Autour de la ville, toutefois, la campagne présente plutôt l'aspect d'un grand potager, où les cultures, pareilles aux cases d'un damier, alternent en carrés réguliers. Anderlecht, Schaerbeek, Jette, Evere, Laeken, Uccle, Forest et tous les villages environnants sont le jardin nourricier de l'agglomération bruxelloise ; la terre, spongieuse et brune, fécondée par un travail régulier et nourrie d'engrais puissants, produit sans relâche. En tous sens, les banlieues disparaissent sous le déferlement continu des champs, formant aux maisons une ceinture d'un velours profond sur lequel se détachent les habitations rurales, disséminées dans ce vert universel, avec le rouge clair de leurs toits de tuiles, semblables à de grands coquelicots.

ÉGLISE DE NOTRE DAME, A LAEKEN.

Enfilez le mince sentier bordé de haies derrière lesquelles le paysan engraisse son lopin de terre : l'attirail agraire emplit partout les hangars, vans, charrues, herses, cylindres, fourches, bêches et râteaux ; sous le toit sont rangées les cages en bois où mûrit l'aigre pestilence des fromages ; dans les cours, des charrettes bondées de bottes de carottes, de chapelets d'oignons, d'amas de navets attendent le moment d'appareiller pour la ville ; près de l'étable, scintille le cuivre des cruches à lait ; un mâtin, le museau allongé sur ses pattes, considère la petite charrette peinte en vert à laquelle on l'attellera tout à l'heure. Et par les fenêtres basses vous apercevrez, dans les chambres proprement échaudées, les hommes et les femmes accomplissant des besognes qui ont trait encore à la terre. C'est une préoccupation unique de faire suer à celle-ci un rapport sans trêve qui lentement augmente l'épargne des ménages ; et dès l'aube les routes grondent sous le roulement de centaines de roues qui, par longs convois, charrient aux citadins une nutrition plantureuse.

Ici, comme partout, la couleur est la note essentielle de ce train matinal ; elle domine dans les harmonies fondues de la plante et de la bête, dans les jonchées éclatantes qui encombrent les chariots, dans le poitrail bosselé des pesants limoniers, chatoyants et comme caparaçonnés de moire sous les bardeaux étoilés de clous de cuivre, dans les joues vermillonnées des paysannes assises entre les paniers, avec leurs bonnets à rubans, leurs châles ramagés de fleurs, leurs courtes jupes de tiretaine lie de vin, modelant le dessin puissant des hanches. On dirait de savoureuses natures mortes barbouillée sur des bouts d'horizon, avec des scintillements, des jets de lumière rose, un ensemble d'accords graves et

nourris, piqués de notes vives. La ligne se noie dans les moiteurs d'une atmosphère qui fond les contours et leur donne la plénitude d'une gamme vigoureuse sur laquelle les bluettes du prisme scintillent avec des éclats de pierreries. Il semble qu'on ait là le secret de cet art de la peinture auquel la pensée constamment se reporte en Belgique. Bien avant que le pays n'eut une littérature, les peintres furent l'expression vivante de la terre natale. Elle leur délègua ses forces, ses énergies, son âme visible comme à des fils de dilection chargés de la magnifier. La Campine, les Flandres, là-bas le Condroz furent de merveilleuses écoles de paysage où les Baron, les Heymans, les Rosseels, les Dubois, les Verheyden, les Verwée, les Courtens, les Claus communièrent avec les vestiges de la farouche genèse pélasgienne, avec le grand cœur tellurique sensible aussi bien sous les pétrifications mosaines qu'à travers les landes, les eaux, les pâturages et les bois. Plus près de la capitale, vers 1880, un jeune peintre allait fonder, dans une région arable et forestière, une libre académie d'art qu'il appelait l'École de Tervueren. Le pays était bucolique, aimable et grave en ses modulations variées ; on y vit bientôt se planter les chevalets devant les horizons. Hippolyte Boulenger y vécut une vie charmée, solitaire et brève, après avoir longtemps souffert dans les villes; son art vibrant, passionné, nerveux, adroit, avait été un cri d'éveil; ondoyé de vent, trempé aux aubes et aux crépuscules, tout frais de sèves vives, il étonna, séduisit, convainquit. Il demeure à jamais associé au coin de nature où il prit naissance et qu'il exalta d'une poésie émerveillée.



L'ÉGLISE DE LA CAMBRE.

Cependant le caractère prairial et maraîcher de la région suburbaine n'est pas exclusif. A l'extrémité de la longue avenue Louise, séjour préféré de la haute bourgeoisie, commence le bois de la Cambre, ancienne dépendance de la forêt de Soignes, dont les taillis et les futaies formaient dans le passé un prodigieux enchevêtrement vert où pâturaient les sangliers et les daims. On y accédait autrefois par une avenue qui partait du pied de l'abbaye, aujourd'hui transformée en lycée militaire et dont on aperçoit toujours les façades régulièrement alignées, le grand portail d'entrée et la chapelle isolée au milieu des cours, restes du monastère où l'abbesse Giselle conduisait un troupeau de religieuses. L'ombre était profonde sous les arbres séculaires dont les racines se nouaient au ras du sol comme des biceps. Les cimes, hantées par le chat sauvage, l'écureuil et les corbeaux, mettaient au-dessus des allées encombrées de mousses et de feuilles mortes des épaisseurs sombres de dômes, appuyées sur les troncs rugueux comme sur des piliers de basilique. Les dimanches, piétons et cavaliers, par petites troupes, s'engageaient sous les arceaux de la Drève de Lorraine, au bout de laquelle on rencontrait le pavé qui mène à Boitsfort, le but des parties d'alors, que dédaignaient les amoureux des marches forcées à travers les futaies plus lointaines.

A présent l'ancien bois, émondé, redressé, symétriquement coupé de vastes percées sans mystère, avec boulingrins, pièces d'eau, chemins de ronde, mails, laiteries et trink-hall, ponts rustiques, rocailles, ressemble à un jardin aligné au cordeau, où les restes éclaircis des frondaisons primitives servent de toile de fond au défilé des équipages, à l'étalage des toilettes, à la flânerie lente des familles déversées par les tramways.

Dépassez cependant la première enceinte : le silence de la forêt recommence brusquement,

avec les grands hêtres. Cà et là des campements de bûcherons groupent leurs huttes basses, en haut desquelles tirebouchonne un peu de fumée, et des amas de bois coupés s'amoncellent au milieu des coupes éclaircies où le rauquement des corneilles rythme le bruit sourd des cognées. Tandis que vous cheminez, des hardes de chevreuils bondissent sur les pentes, effarouchées, et gagnent l'épaisseur des taillis, sveltes silhouettes d'une grâce fuyante, qui sont comme l'incarnation de ces paysages solitaires, perdus dans la profondeur des clairières.

Par moments, une chaussée au pavé houleux, sur lequel cahotent des attelages de rouliers, prolonge entre les files d'arbres sa monotone ligne grise. L'une vous mènera au pays du pauvre Boulenger, à Tervueren, ex-résidence royale, à présent ruinée par le feu et où, dans le silence des bois, Charlotte, fille de Léopold Ier et femme de Maximilien, promena longtemps sa démence. Une autre vous conduira aux champs funèbres de Waterloo.

BUCHERONS AU BOIS DE LA CAMBRE.

A voir le gros village aux maisons trapues que traverse celle-ci, on ne s'imaginerait pas qu'une guerre épouvantable a passé par là, si déjà des monuments douloureux ne se dressaient au milieu de ce bien-être villageois, perpétuant la mémoire des exterminations. Derrière les boutiques industrieuses, les cabarets peinturlurés de teintes vives, les fermes bruyantes et l'active rumeur des ménages oublieux du vaste cimetière qui les avoisine, une église, toute tapissée intérieurement de plaques tumulaires décorées d'inscriptions anglaises, arrondit son dôme, proche du jardin où lord Uxbridge fit enterrer sa jambe, comme une personne qui lui aurait été chère. Ce ne sont pourtant encore que les avant-coureurs de cette procession de lamentables souvenirs éternisés par le bronze et la pierre aux alentours du champs de bataille même.

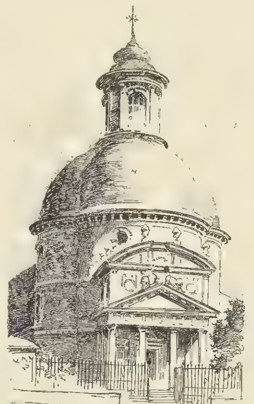
A mesure qu'on avance, il semble que les maisons s'espacent, pour mieux préparer à l'horreur du tableau; et, la dernière borne franchie, cette hôtellerie des Colonnes dont l'hôtesse continue à vous montrer, avec un respect simulé ou réel, le balcon d'où chaque matin Victor Hugo pouvait contempler les horizons fatidiques sur lesquels, en ce temps, il faisait se dérouler l'iliade intercalée dans ses « Misérables », une sensation de solitude et de tristesse vous envahit comme à l'approche des lieux qui témoignent de deuils irréparables. Bientôt, en effet, à travers le rideau des arbres de la route, la grande plaine apparaît, élançant vers le ciel une butte chauve couronnée d'un bonasse profil de lion en fonte, que sa gueule entr'ouverte ne parvient pas à rendre menaçant. Vous n'avez plus qu'à vous replier en vous-même, enfants de toutes les nations qui s'entre-choquèrent sur cette terre et qui venez ici honorer vos morts : vous êtes entré dans la bataille.

Au pied de la butte, trois habitations isolées, à la fois cabarets et musées, la table toujours prête, les voitures attelées, les guides obséquieux et tournoyants, guettent le passant comme une proie prédestinée à l'inéluctable rançon. Le lion, la plate-forme de laquelle on croit voir onduler les régiments en marche, la glèbe grasse d'entrailles qui par moments semble bouger sous les pieds, le soleil ruisselant sur les nappes de blé déroulées au loin comme l'or et l'acier des cuirasses, le tourbillonnement des ombres, tout ce frisson, toutes ces visions leur appartiennent, comme le cours d'eau et le vent du ciel appartiennent à la roue et à l'aile des moulins.



PONT RUSTIQUE DU BOIS DE LA CAMBRE.

Traversons l'enclos du gardien et escaladons l'escalier presque vertical qui aboutit à l'entablement de pierre sur lequel est posé le fauve symbolique. De là-haut l'arène se développe dans sa planitude immense, rayée de minces sentiers qui filent entre les céréales, celles-ci déroulées jusqu'à l'horizon, d'une large houle uniforme sur laquelle tranchent, par places, des constructions blanches disséminées. A l'est et à l'ouest, des lignes d'arbres, qui vont s'espaçant dans la profondeur, pointent interminablement leurs baliveaux feuillus, évoquant l'idée d'une file de grands soldats coiffés de bonnets à poil : l'une longe la chaussée de Nivelles; l'autre la chaussée de Charleroy. Et au nord, un peu en avant du colosse de fonte et à un pas des musées, une autre rangée de feuillages ondule, à demi émergée d'un large renfoncement de terrains, pareil à un entonnoir où les champs dévalent en pente rapide; c'est en effet la ravine, autrefois encaissée entre de hauts talus et bordée de haies vives, qui a gardé dans l'histoire le nom de chemin creux d'Ohain.



L'ÉGLISE DE WATERLOO.

L'élévation des talus primitifs, petit à petit diminuée par les éboulements, ne s'apprécie plus guère à présent que par comparaison, au moyen de l'obélisque hanovrien et de la colonne Gordon; de l'excavation que Napoléon ne soupçonna point, et qui pourtant en 1815 creusait si profondément la rase campagne, il ne reste qu'une vaste ornière entre des broussailles. D'ailleurs, toute cette étendue a été bouleversée pour la construction de l'immense taupinière, au point que les notions exactes sont difficilement perceptibles; pendant quatre ans, les botteresses liégeoises, espèces de bêtes de somme à visage de femme, qui, en ce temps encore, s'employaient pour les transports par hottes et qu'on voyait, les épaules tendues sous les faix les plus accablants, descendre ou remonter sans ployer les rampes escarpées du Perron dans leur cité d'origine, exhaussèrent constamment la montagne de toutes les terres rapportées des alentours, préparant ainsi de renaissants sujets de conjectures aux annalistes et aux voyageurs.

Là-bas, dans les lointains, la France, ouvrière infatigable qui répare ses désastres en croissant d'une coudée, fait sa rumeur de ruche en travail. Les yeux tournés vers elle, voici ce que nous apercevons.

Le long de la chaussée de Charleroy dont les arbres moutonnent à notre droite, un carré de lourds bâtiments à toitures en ardoises masse ses murs épaulés de contreforts par delà desquels s'allongent des cours bordées d'écuries et d'étables ; de hautes haies vives, épaisses comme des maçonneries, clôturent les vergers, encombrés d'une débandade de pommiers déjetés et bossus, pareils à de très vieux invalides.

« La Haye-Sainte ! » vous dit le guide, en relevant de ce côté la pointe de son bâton.

Un air de bucolique a depuis longtemps pacifié ce théâtre des combats sans merci ; et cependant un isolement tragique continue à donner à ces vieilles pierres blanches et



Dessin de J. F. Taelemans.

LA PLAINE DE WATERLOO.

nues, qu'aucune fenêtre n'anime du côté de la route, l'aspect dangereux des lieux hantés.

De nouveau, le bavardage nasillé du cicerone trouble le silence, et, désignant sur le prolongement de la chaussée un tache claire, entrevue dans les arbres, il décline un nom : « Belle-Alliance ! »

Puis, étendant la main d'un geste circulaire, il vous montre au loin Plancenoit, tour à tour redoute des Français et des Prussiens ; la ferme de Rossomme (du nom de ce van Rossum qui l'habitait au siècle dernier), en avant de laquelle l'empereur demeura assis presque toute la journée du 18, étudiant tout à la fois la plaine et la carte du pays ; puis le ravin où attendirent les douze bataillons de la vieille garde ; la maison du guide flamand de Coster, francisé en Lacoste ; et finalement, sur un point plus rapproché de la butte, un massif de feuillages pareil à un bois et qui fut pris pour tel par l'armée impériale, le verger du château de Hougomont.

En même temps, dans un bredouillement chantonné, le Wallon qui, à force de ressasser des mots anglais devant un auditoire britannique, a conservé le sifflement des désinences finales, articule les particularités de chacun de ces lieux mémorables.

« Là, à l'angle de la chaussée et du chemin creux d'Ohain, le duc de Wellington se tint, pendant toute la bataille, appuyé contre un orme qui, depuis, à été scié et vendu au détail en Angleterre.

» A côté, regardez le monument hanovrien, élevé par les officiers *de ce régiment* à l'honneur de leurs morts, avec sa forme d'*obélisse* et ses tables de pierre où sont inscrits les noms des braves.... Et, en face, la colonne du brave lieutenant général Alexandre Gordon, aide de camp du général Wellington, enlevé à la fleur de son âge....

» Dans la même direction, la Haye-Sainte, prise et reprise plusieurs fois et sur laquelle, du côté de la route, une plaque en fer rappelle les événements.... Voici la Belle-Alliance, reconnaissable aussi à sa plaque en fer.... C'est là que les généraux Wellington et Blücher *se saluèrent mutuellement vainqueurs*, le 18 juin, à neuf heures et demie du soir.... La Belle-Alliance, ainsi nommée à cause du mariage ridicule d'une fermière



WATERLOO. — LA HAYE-SAINTE.

de l'endroit.... Puis Hougomont, ces arbres noirs, là-bas où l'action commença.... Et maintenant, comprenez bien.... Le 17 juin, les Anglais et les Hollandais, après s'être battus aux Quatre-Bras contre les Français, passent à Genappe ; et, un peu après eux, l'armée de l'empereur passe à son tour, trempée jusqu'aux os par une pluie abominable.... Les Anglais et les Hollandais viennent se mettre ici, droit dans la direction de mon bâton, au nord-ouest ; et les Français bivouaquent là, à la hauteur de la Sainte-Alliance,... à vingt minutes de distance, et comme qui dirait les Français à la tête du Lion et les Anglais à la queue.... Napoléon, lui, pendant ce temps, établissait, dans la soirée du 17, son quartier général à la ferme du Caillou, après avoir reconnu le champ de bataille avec ses généraux.... *Il dormait encore quand on l'éveilla*, le 18 au matin.... Et il alla s'établir au bout de mon bâton, *là où vous ne voyez pas*, mais où je vous ai montré la ferme de Rossomme.... Tout à coup, à midi, il aperçoit des troupes qui s'avancent sur la Chapelle Saint-Lambert, à six kilomètres de Plancenoit : c'était l'avant garde prussienne. *Pendant ce temps* Grouchy, qui avait été envoyé à la recherche des Prussiens, était à déjeuner *à la tête de ses trente mille hommes*, chez le notaire Hollaert, d'où il entendait le bruit de la canonnade.... Même que Gérard lui dit : « marchons, brave ami ! »

» Une supposition : si l'empereur, au lieu d'envoyer promener Grouchy et ses trente mille hommes, les avait eus sous la main, il gagnait la bataille.... *Mais cet homme gênait Dieu*.... Et alors donc, les Français étant au nombre de septante-deux mille, quinze mille chevaux et deux cent quarante canons, les *autres* ayant cent cinquante-neuf canons et treize mille cavaliers, en tout, pour leur part, septante mille hommes, sans compter l'arrière-garde de Blücher, les trente mille Prussiens de Bulow qui attendaient le moment de prendre en flanc l'armée française, à onze heures trente-cinq minutes le signal est donné.... Les lignes se replient sur le château de Hougomont, d'où les Français tirent par des trous faits dans le mur.... A une heure, l'artillerie française commence son attaque sur le centre..... A une heure trente minutes, le général d'Erlon marche sur la Haye-Sainte, occupée par les alliés, mais c'est à trois heures seulement que le maréchal Ney s'en rend maître.

» A quatre heures, les cuirassiers de Milhaut font une charge, qui est repoussée ; et, à cinq, une nouvelle charge dure pendant deux heures.... Jamais on n'avait vu rien de pareil ; mais les alliés tenaient bon, et à cinq heures et demie les Français pliaient déjà partout.... Plancenoit est pris alors par les Prussiens, Grouchy n'arrive pas, et tout à coup, la garde, commandée par Ney, forme le carré. L'ennemi l'entoure de toutes parts ; on *lui* crie de se rendre, mais *elle* refuse, et le général s'écrie : « La garde meurt et ne se rend pas ! » A huit heures, le duc de Wellington, qui était resté tout le temps de la bataille *sous son orme*, s'ébranle enfin.


MONUMENT DES PRUSSIENS.

» Napoléon est perdu : l'armée française fuit dans toutes les directions, repasse par Genappe, bouscule l'empereur, qui fuit avec ses soldats. Il en tomba trente et un mille ; les alliés, eux, avaient perdu vingt-deux mille hommes. »

La lamentable antienne terminée, il ne reste plus qu'à s'isoler, en se retraçant à soi-même, dans le silence de la pensée, le tableau de la bataille et de la déroute qui s'en suivit.

La plaine se charge de l'amoncellement immobile des fumées déchirées par les paraboles des boulets. On revoit les grenadiers, hautes statures lentes, resserrer leur mur entamé de larges brèches béantes, tandis que les cuirassiers, pareils à une trombe, s'enfoncent dans les lignes ennemies, bousculées par le poitrail des chevaux et éventrées par la pointe des sabres. Un tourbillon emmêle les régiments entiers, hachés, décimés, pantelants, ils ne forment bientôt plus, sous la mitraille, que des tronçons secoués de trépidations furieuses, jusqu'au moment où ces tronçons eux-mêmes, foudroyés par les décharges, disparaissent dans le naufrage de la mêlée. La chair vivante saignant comme de la viande d'abattoir ; les agonies en tas sous le galop éperdu des escadrons ; là bas, La Haye-Sainte, Hougomont, Belle-Alliance, Plancenoit, ressemblant à des îlots submergés, où pourtant le massacre et l'extermination continuent ; chaque pierre abritant un fusil qui crépite sans relâche et quand elle s'émiette, fracassée sous la volée des balles, une tête de soldat se vidant de ses moelles du même coup ; tous ces souvenirs reviennent et l'impression est écrasante. Elle redouble quand, descendu de la butte, on suit pas à pas, à travers le charnier aujourd'hui bouleversé par l'affouillement des charrues, les phases de la bataille, comme les stations d'un pèlerinage tragique marqué d'un sang de héros.

Je n'ai jamais longé le petit sentier, filant parmi les cultures et qui mène aux terribles

ruines de Hougomont, sans me sentir remué dans les profondeurs de mon être; c'est que l'extermination et le carnage sont demeurés inscrits ici partout. Dès que vous avez franchi l'enceinte du verger, l'herbe, plus haute en cet endroit, d'une épaisseur grasse qui fait penser à de monstrueux engrais, vous monte aux genoux, et, entre l'espacement des pommiers bistournés, les murailles de l'ancien parc vous apparaissent, en partie, recouvertes d'un manteau de lierres et de chèvrefeuilles.

Il n'existe plus, sur toute leur longueur, une trace de crépi large comme la main; la brique partout s'est effritée sous la volée des balles, avec çà et là des ouvertures de créneaux. A l'est, particulièrement, les trous se rapprochent au point de percer à jour toute cette partie de la clôture, en une continuité de brèches qui ne finit qu'à la porte charretière de la ferme. La maçonnerie, massive et trapue, a résisté d'ailleurs à ses blessures, moins désastreuses que l'incessant vandalisme des touristes qui, sous prétexte de reliques historiques, élargissent les meurtrières originelles et dénaturent leurs mutilations glorieuses.

Hougomont, en 1815, était habité par un comte de Neuville et se composait d'une ferme et d'un château qui appartenaient à la femme du comte, la comtesse de Hougomont. Dès l'approche des troupes, tout le monde avait déserté; le comte et la comtesse s'étaient réfugiés en France, et la domesticité avait gagné les villages voisins. Quand les serviteurs revinrent, ils trouvèrent la maison incendiée, à l'exception de l'habitation du jardinier et d'une partie des communs; mais aucun des deux époux ne revit ce funeste séjour : trois jours après la bataille, le comte mourait à Paris. Un an se passa, puis la propriété fut vendue.

Il semble qu'on se soit gardé, comme d'un sacrilège, de toucher à l'œuvre de dévastation laissée par la guerre; les bâtiments n'ont pas été réédifiés, et la cour continue à dérouler ses espaces vides, dans une désolation à laquelle ajoutent les pans de mur émergeant des briques éboulées. Des ménages de paysans se sont installés dans les dépendances épargnées; celles-ci alignent sur la gauche une suite de constructions basses, faisant équerre avec une facade plus haute, la demeure de l'ancien jardinier, encore occupée aujourd'hui par son fils. On vous montrera dans les chambres l'œuvre des balles : ici les crépis criblés d'éraflures, là les excavations de la pierre déchiquetée, ailleurs une porte en chêne percée à jour. Dans une petite pièce carrelée de dalles, moisit un médiocre fonds de musée, rongé par la rouille : étriers, baïonnettes, fragments de sabres et de fusils ramassés dans les décombres.

Au milieu de la cour, une margelle de puits dresse une maçonnerie, ruinée comme tout le reste; en vous penchant par-dessus l'ouverture, vous apercevrez un amoncellement d'ais pourris et de briques jetés pêle-mêle. Le guide ne manque pas de vous dire que deux cents cadavres gisent dessous, empilés les uns sur les autres, sans qu'on ait jamais rien fait pour leur donner une sépulture décente. C'est une des rencontres lugubres de cette maison hantée que ce trou sombre regorgeant d'épaves humaines, sur lesquelles comme pour mieux les séparer des vivants, on aurait déversé des gravats et de la volige. Même, s'il faut en croire les récits qui circulent encore dans les fermes d'alentour, tous ceux qu'on y précipita n'étaient pas morts; dans la hâte du déblaiement, des agonisants furent confondus à la funèbre fournée; et pendant toute une nuit leurs lamentations s'entendirent au loin, mêlées à des appels, des supplications vagues, qui, des profondeurs du puits, montaient dans les silences de l'air.

Non loin s'élève la chapelle : quatre murs unis, recouverts d'une lèpre de noms et d'inscriptions, avec une caisse d'autel barbouillée d'un reste de peinture et sur cet autel

un groupe taillé dans le bois, la Vierge tenant entre les genoux un petit Jésus décapité. Cette mutilation a pour pendant celle d'un grand Christ, également en bois, qui s'étire, les bras ouverts, au-dessus du seuil, dans une ombre pâle. Pas plus que l'enfant divin, l'homme-dieu ne s'est trouvé à l'abri des colères humaines; et rien n'est farouche comme cette grossière silhouette tatouée de traces de sang, dont les tibias s'achèvent dans des moignons informes, noircis par la fumée de l'incendie et qui, du haut de sa croix, fait le grand geste miséricordieux du pardon.

Un petit exhaussement en pierre sépare la cour des anciens jardins, clôturés par le grand mur d'enceinte; ici comme dans le verger, une herbe touffue monte sous les pommiers espacés en lignes inégales, autour desquels des chevaux paissent en liberté; et, tout au bout, un petit bois de peuplier gémit au vent. D'une voix basse et lente, cette voix qu'on prend chez les morts, l'homme ou la femme qui vous accompagne étend la main vers la terre et vous dit :



WATERLOO. — LA FERME DE HOUGOMONT.

« Ils sont là couchés par milliers ! »

Vos pieds foulent, en effet, une nécropole; Français, Anglais, Prussiens, reconciliés dans la pourriture, ont bosselé le sol de leurs ossements. Pas une pierre, pas un cippe pour perpétuer le deuil des familles; seuls les hauts peupliers balancent leurs ombres sur des ombres.

Près de là toutefois, deux tombes, envahies par l'herbe, s'alignent parallèlement, comme des destinées jumelles; sous l'une repose John Lucie Blackman, général anglais, et l'autre recouvre les restes d'Edwards Cotton, « serjeant major of the 7th hussars who departed the life in Mont-St-Jean the 24 day of June 1849 ». Le soldat a voulu être inhumé près de son supérieur, par déférence ou par dévouement; et la hiérarchie qui les séparait durant la vie les a rapprochés dans la mort. Edwards Cotton, demeuré dans le pays, avait installé au pied du Lion une collection historique que sa veuve, vieille dame grave, continua longtemps à exploiter avec une dignité toute anglaise.

Nombre de pèlerins, chaque année, s'en viennent à la grande plaine, la plupart subissant l'attrait de curiosité pathétique qui s'attache aux lieux marqués de rouge par l'histoire.

Pendant tout l'été, chaque matin, un coach anglais, sur le siège duquel un cornet à piston se livre à d'insidieuses fioritures, fait, au galop de ses quatre chevaux, cinq ou six fois le tour de la statue de Godefroid de Bouillon, dont l'équestre silhouette s'enlève sur les architectoniques symétries de la place Royale de Bruxelles ; c'est un signal connu auquel accourent des hôtels environnants, les touristes britanniques, en plaids écossais et chapeaux à larges visières, armés par surcroît d'ombrelles et de longues-vues. Quand la voiture s'est remplie, à l'intérieur et à l'extérieur, un large coup de fouet prend en écharpe les maigres haridelles, et l'attelage s'ébranle dans la direction de Waterloo, secouant aux cahots du pavé la grappe bariolée des misses accrochées sur les banquettes, tandis que l'éternel cornet, entretenu en salive par des rasades régulières, jette aux fourrés de la forêt ses retentissantes variations sur le thème du *Roi Dagobert*. Toute la caravane est ensuite déversée à Mont-Saint-Jean et décroît dans le verdoiement des cultures, avec de longs déroulements d'écharpes roses et vertes, sous la conduite des guides babillards et rapaces.

Certes l'industrie du maître de l'équipage a du bon : elle supprime la peine et abrège le temps; mais l'itinéraire pédestre de Genappe prévaudra toujours pour le solitaire contemplatif, car il permet de suivre pas à pas la marche des armées, et, au retour, de se confondre en quelque sorte au torrent de la déroute. Rien cependant, dans la paisible localité traversée de deux uniques rues, où les vaches circulent pour aller au pâturage et dont les petites maisons basses semblent endormies dans une perpétuelle somnolence, ne rappelle plus la terrifiante vision de cette débandade de soldats écharpés, courant du pas allongé de la fuite et se bousculant sur l'étroit passage du pont.

Napoléon lui-même faillit être entraîné; pendant une heure sa voiture fluctua sans pouvoir avancer. L'homme du destin dut sentir courir sur sa chair froide un frisson, à l'aspect de ces hordes affolées qui ne reconnaissaient plus ni sa face ni sa voix : peut-être vit-il se dessiner sur les flots l'escarpement de la cage où, vieux lion abattu, on allait l'étouffer.

IX

Le pays wallon. — Les aspects changent. — Nivelles. — L'abbaye de Villers. — Une fête dans les ruines.

Dès Genappe, la contrée wallone s'annonce par de grandes landes interminables où les hameaux, de distance en distance, massent des agglomérations de maisons brunes, dont la brique sans crépi et d'un ton sang de bœuf, se recuit au soleil. La blancheur claire des villages flamands s'est brusquement assombrie; une patine foncée revêt les façades et fait penser à des intérieurs rancis. En même temps un changement d'humeur et d'esprit dérive des conditions différentes de la vie; tandis que le Flamand, essentiellement maraîcher, travaille à son champ, peu distant de la cabane qu'il occupe avec les siens, et n'a qu'une courte étape à fournir pour se retrouver au coin de son âtre, dans la douceur de son ménage, le Wallon, dans les plaines reculées qu'il ensemence, défriche ou laboure avec une aptitude particulière pour la grande culture, demeure éloigné du toit familial pendant des journées entières et n'y rentre qu'à la nuit, pour prendre sa part du repas en commun et bientôt après se livrer au sommeil. Son existence passée au dehors, dans la solitude des champs souvent très éloignés de son habitation, le prédispose, moins que son copain, le petit cultivateur toujours en train de soigner ses choux et de biner ses pommes de

terre presque en vue de sa maison, à s'enfermer dans le bien-être d'une pièce surchauffée, qui petit à petit s'est ornée, sur un fond blanchi de muraille, de miroirs, d'images encadrées, de petites Vierges enguirlandées de paillon, parmi des scintillements de cuivres et de faïences régulièrement bouchonnés. Naturellement hâbleur, le Wallon aime les parlotes de cabaret : le dimanche, il s'y attarde, joue aux quilles, et la grosse gaieté des tablées lui semble préférable aux silences de la chambre où ronronne le chat dans les cendres, avec des intermittences de sonneries de pendule et de sifflotements de bouilloire. D'ailleurs le sens des coquetteries de la maison lui manque : vous ne verrez pas chez lui, comme sous le chaume flamand, se perpétuer la douceur des choses séculaires, réjouissantes à l'œil, bahuts polis par l'usure et les nettoyages, vieux cuivres cabossés, héréditaires poteries reluisantes d'émail. Sous le jour cru des vitres, à peine tamisé par un bout de rideau, le battant neuf d'un mobilier de noyer acheté à la ville miroite d'un éclat dur de vernis.

NIVELLES. — LA COLLÉGIALE.

Cette déperdition du goût de la couleur s'atteste à mesure qu'on s'écarte des régions flamandes, et le touriste qui, venant de Genappe, se dirigera sur Nivelles, pour ne citer que cette partie du pays wallon, pourra en faire la remarque.

Au surplus, un bon marcheur abat en moins de deux heures cette route qui n'est pas variée, mais s'impose à quiconque a ouï parler de Jean de Nivelles et de son chien légendaire : — « Le chien de Jean de Nivelles qui fuit quand on l'appelle ».

Cette réputation chagrine s'est trouvée confirmée par un fait qui ne laisse aucun doute sur le caractère du rébarbatif quadrupède. Jean de Nivelles, le guerrier hardi du quinzième siècle, dont la haute silhouette de cuivre doré s'accole toujours à la tour de Sainte-Gertrude, partageait autrefois son piédestal avec la bête que l'histoire a associée à son nom; mais le sentiment de l'indépendance avait des racines si profondes dans le légendaire toutou, qu'il profita d'une tempête pour se séparer violemment du guerrier; et, jugeant à cette obstination que, si on le replaçait, il céderait de nouveau à son penchant, on laissa le grand Jean tournoyer son épée dans l'air sans lui restituer son rétif compagnon.

Sans doute ce quinteux animal n'était pas de souche nivelloise : on a peine à concilier une si maussade humeur avec la jovialité goguenarde qui s'exhilare de la bonne ville. Et cette gaieté ne se concentre pas uniquement, comme une précieuse essence, au caractère des habitants : elle se volatilise par l'air et s'infuse jusque dans la topographie pittoresque des rues, la dégringolade des toits sur les pentes, la curieuse physionomie de toutes ces petites façades irrécusablement rieuses. Il y a des villes tristes et des villes gaies : Nivelles appartient à la catégorie de celles-ci. Le soleil impénétrant l'écheveau de ses venelles met dans les vitres, dans les vieux murs fleuris de violiers, dans les fouillis de torves cheminées comme une joie de vivre qui n'est pas démentie par l'accorte bonhomie des ménages. On vit là porte à porte, dans la familiarité d'un vis-à-vis si resserré que d'une fenêtre à l'autre on peut se tendre la main. A peine une ou deux grandes rues,

et, à la place, un pullulement de rues diminutives, tournant sur elles-mêmes, comme dans l'entrain d'une ronde.

En tous sens elles s'entre-croisent, ces ruelles, biaisent, se cassent à angles aigus, plongent, emmêlent à plaisir leurs circuits pour égarer l'étranger qui, sautillant sur le pavé en pointes de clous, croit s'enfoncer dans un entonnoir, et, après avoir entrevu à la dérobée des coins de cours noyés dans les feuilles, des échappées de jardins aux murailles treillissées de vignes, des profils de maisons étranglés par les tournants rapides, puis encore çà et là un pignon, une façade à balustres ventrus, un morceau d'architecture dentelée et fleuronnée, le glissement lent des eaux de la Thines sous des ponts et des perspectives brisées par les brusques saillies des auvents, finit par déboucher sur la place, le cœur et le poumon de la petite cité, aujourd'hui réduite à la vie précaire de chef-lieu d'arrondissement, et autrefois bruissante d'une rumeur de ruche, alors que ses ouvriers en batiste et en toile fine n'avaient pas encore, à la suite des troubles de 1647, transporté leurs métiers à Cambrai et Valenciennes.

Les gens de l'endroit, non sans orgueil, vous mènent voir le parc de la Dodaine, une promenade sous les tilleuls, bien alignée, le long d'une nappe d'eau, avec des percées sur les lointains, puis encore la statue de Tinctoris, un assez pauvre grand homme qu'on a mis, en l'absence d'une gloire plus éprouvée, sous les feuillages de la place Saint-Paul.



Dessin de Th. Hannon.

LA THINES, A NIVELLES.

Quand Nivelles n'aurait ni la Dodaine ni son moine musicien, elle posséderait encore un attrait puissant, son romantique cloître adossé à la collégiale, avec ses quatre galeries découpées en arcades et prenant jour sur l'ancien préau transformé en jardin. Là, sous les pierres tombales, reposent les « demoiselles au blanc surplis », ces indisciplinées chanoinesses du monastère fondé en 645 par Ide, femme de Pépin de Landen, auxquelles, sous Louis le Débonnaire, le concile d'Aix-la-Chapelle prescrivit vainement la règle de Saint-Benoit. Dès le douzième siècle, on les voit habiter séparément des hôtels ou maisons capitulaires, celles-ci au nombre de dix-sept, qu'elles quittent par intervalles, pour se mêler au train du monde. Antérieurement, il est vrai, le chapitre avait vécu en communauté, largement établi dans un quadrilatère d'habitations et de sanctuaires, vaste comme une petite cité, avec cette distribution : au ponant, la maison abbatiale; au levant, les alloirs, l'église Notre-Dame et l'église des Chanoines ou Saint-Paul; au septentrion, le

terre presque en vue de sa maison, à s'enfermer dans le bien-être d'une pièce surchauffée, qui petit à petit s'est ornée, sur un fond blanchi de muraille, de miroirs, d'images encadrées, de petites Vierges enguirlandées de paillon, parmi des scintillements de cuivres et de faïences régulièrement bouchonnés. Naturellement hâbleur, le Wallon aime les parlotes de cabaret : le dimanche, il s'y attarde, joue aux quilles, et la grosse gaieté des tablées lui semble préférable aux silences de la chambre où ronronne le chat dans les cendres, avec des intermittences de sonneries de pendule et de sifflotements de bouilloire. D'ailleurs le sens des coquetteries de la maison lui manque : vous ne verrez pas chez lui, comme sous le chaume flamand, se perpétuer la douceur des choses séculaires, réjouissantes à l'œil, bahuts polis par l'usure et les nettoyages, vieux cuivres cabossés, héréditaires poteries reluisantes d'émail. Sous le jour cru des vitres, à peine tamisé par un bout de rideau, le battant neuf d'un mobilier de noyer acheté à la ville miroite d'un éclat dur de vernis.

NIVELLES. — LA COLLÉGIALE.

Cette déperdition du goût de la couleur s'atteste à mesure qu'on s'écarte des régions flamandes, et le touriste qui, venant de Genappe, se dirigera sur Nivelles, pour ne citer que cette partie du pays wallon, pourra en faire la remarque.

Au surplus, un bon marcheur abat en moins de deux heures cette route qui n'est pas variée, mais s'impose à quiconque a ouï parler de Jean de Nivelles et de son chien légendaire : — « Le chien de Jean de Nivelles qui fuit quand on l'appelle ».

Cette réputation chagrine s'est trouvée confirmée par un fait qui ne laisse aucun doute sur le caractère du rébarbatif quadrupède. Jean de Nivelles, le guerrier hardi du quinzième siècle, dont la haute silhouette de cuivre doré s'accole toujours à la tour de Sainte-Gertrude, partageait autrefois son piédestal avec la bête que l'histoire a associée à son nom; mais le sentiment de l'indépendance avait des racines si profondes dans le légendaire toutou, qu'il profita d'une tempête pour se séparer violemment du guerrier; et, jugeant à cette obstination que, si on le replaçait, il céderait de nouveau à son penchant, on laissa le grand Jean tournoyer son épée dans l'air sans lui restituer son rétif compagnon.

Sans doute ce quinteux animal n'était pas de souche nivelloise : on a peine à concilier une si maussade humeur avec la jovialité goguenarde qui s'exhilare de la bonne ville. Et cette gaieté ne se concentre pas uniquement, comme une précieuse essence, au caractère des habitants : elle se volatilise par l'air et s'infuse jusque dans la topographie pittoresque des rues, la dégringolade des toits sur les pentes, la curieuse physionomie de toutes ces petites façades irrécusablement rieuses. Il y a des villes tristes et des villes gaies : Nivelles appartient à la catégorie de celles-ci. Le soleil impénétrant l'écheveau de ses venelles met dans les vitres, dans les vieux murs fleuris de violiers, dans les fouillis de torves cheminées comme une joie de vivre qui n'est pas démentie par l'accorte bonhomie des ménages. On vit là porte à porte, dans la familiarité d'un vis-à-vis si resserré que d'une fenêtre à l'autre on peut se tendre la main. A peine une ou deux grandes rues,

A quelques heures de marche de la ville de Pépin se dressent, au milieu des bois, les ruines d'un autre cloître, qui, tout aussi bien que celui de Nivelles, évoque la splendeur des ordres religieux dans le passé.

Je n'oublierai jamais le souvenir d'une fête prolongée jusque dans la nuit parmi ces mélancoliques débris. Par deux fois nous avions escaladé des raidillons, au flanc de ces bosses qui boursoufflent si étrangement, en de certains endroits, l'échine de la campagne brabançonne. Nous allions sur Villers, dont l'abbaye est une tentation à laquelle ne résistent jamais les amis des solitudes ; c'était notre première visite ; et par avance nous escomptions les sensations attirantes des lieux auxquels s'est attachée la vie d'une humanité antérieure. Derrière nous, Bousval avait décru, avec ses larges murs de ferme et sa chevauchée de maisonnettes étagées autour de l'église, sur le versant d'une colline. Doucement le sentier que nous suivions s'enfonçait dans les taillis, sous une voûte verte trouée par les bleus étincelants d'un ciel d'été. La masse des feuillages bruissait d'un gazouillement ininterrompu, comme une volière. Tout-à-coup des sonorités cuivrées, étouffées par la distance, traversèrent la douceur de ce concert ; et à peine avions-nous fait un quart d'heure de marche qu'un orchestre, encore caché, nous foudroya de ses décharges. Les merles cependant continuaient à siffler, tandis que les palombes roucoulaient, et le bois, même à travers le bruit, gardait son air tranquille.



RUINES DE L'ABBAYE DE VILLERS.

Le chemin maintenant dévalait ; nous descendîmes la pente, écoutant graduellement grossir dans les feuillages cette marée de musique à laquelle se mêlait une rumeur humaine. Bientôt nous discernâmes des rires, des cris, des chants, les cadences ralenties d'une valse ; un villageois qui nous croisa au bas de la butte nous dit qu'il y avait fête aux ruines. Je me souvins alors du retour annuel de cette partie de plaisir à laquelle le pays wallon se rend en foule, le premier dimanche d'août. Nous avions marché plusieurs heures à travers champs pour nous isoler dans la mort, et nous tombions dans les grosses sensualités d'une ducasse.

Le hasard voulut que la première personne que nous rencontrâmes dans la vieille auberge Dumont, dépendance démeurée debout de l'abbaye, avec de vastes salles voûtées et d'interminables corridors où survit l'impression des cloîtres, fût un ami, débarqué avec trois dames. La petite porte s'ouvrit sur un mot de passe, qu'il coula à l'oreille des commissaires gantés de blanc et portant un brassard frangé d'or, insigne de leurs fonctions ; et tout d'une fois nous fûmes enveloppés d'un flot de toilettes claires et de blanches épaules découvertes. On dansait dans la grande cour, celle qu'on appelle encore la cour d'honneur et qui est bordée par l'étonnant décor des murs du réfectoire, tailladés et chevelus. L'orchestre s'entassait dans un petit kiosque, au milieu de la houle des dos dont le moutonnement se prolongeait jusque sous les arceaux des cours, dans la reculée.

Un soleil caniculaire poudroyait sur les pierres effritées, de là réverbéré sur des visages allumés par la danse ou mollement détendus dans une moiteur brillante. A peine un peu d'ombre descendait des maigres arbres plantés dans le terre-plein, rayant d'une pâleur lilas les gazons pelés. Au long des constructions, près du logis démantibulé où l'économe rangeait la recette quotidienne au fond de ses coffres, des tables avaient été dressées, régulièrement prises d'assaut par les danseurs qui s'y abattaient, exténués et suants, après

cloître; enfin, au midi, l'énorme bloc de Sainte-Gertrude, une des plus belles architectures romanes du pays, superposant à sa partie antérieure quatre étages de massives maçonneries, presque pareilles, avec leurs sévères surfaces dénudées, aux escarpements rigides d'une bastille.

Tout le sévère catholicisme primordial se reconstitue ici, à la faveur de ce grand organisme. La ribambelle des insoumises chanoinesses a eu beau passer par là : leur souvenir frivole n'altère pas l'austérité du vieux cloître, poussé à l'ombre du temple, presque barbare en sa rudesse fruste, et dont les piliers le couvrent comme une forêt. Et,



Dessin de J.-F. Taelemans

LE CLOÎTRE DE NIVELLES.

comme pour ajouter à cette impression d'une religion d'un autre âge, on vous montrera dans le trésor de Sainte-Gertrude d'étonnantes orfèvreries, calices, reliquaires du douzième et du treizième siècle, crucifix ornés de miniatures par Memling, deux châsses renfermant dit-on, les restes de Pépin et de sa femme, puis un prodige de ciselure, la merveilleuse châsse de sainte Gertrude, en or et argent, et cette superbe coupe à pied octogone, avec ses huit niches ogivales, dans laquelle les pélerins venaient boire les eaux miraculeuses de la fontaine située sous la crypte. A ces richesses s'ajoutent des tableaux, des statues, un bas-relief en pierre de 1553, des stalles sculptées, deux chaires du Nivellois Laurent Delvaux, l'une en marbre, l'autre en bois, d'une exécution large et grasse, imitant les plis sinueux et l'épaisseur ronde de la chair, avec des nus, des draperies et des feuillages comme savaient en faire les vieux tailleurs d'images réalistes.



RUINES DE L'ABBAYE DE VILLERS.

chaque sauterie. Une gaîté fermentait dans ce coin, de moment en moment moins retenue; les prunelles, avivées par la splendeur du jour, s'égayaient d'éclairs dans la blancheur marbrée des chairs; çà et là un visage de femme prenait des ardeurs de coquelicot, derrière la palpitation de l'éventail. Et puis brusquement, la musique jetait ses appels : les tables se vidaient et le tournoiement des danses reprenait. Pendant ce temps, nous regardions s'ouvrir, béants, les noirs enfoncements des cachots, derrière l'envolement des mousselines.

Les ruines composent un vaste ensemble de pans de murs, les uns à demi écroulés et découpant leurs silhouettes déchiquetées sous l'amas des végétations, les autres presque entiers encore et gardant, en dépit du temps, un air de vie au milieu de la désolation générale. C'est là que s'érigeait la demeure somptueuse qu'un abbé grand seigneur en 1721, fit élever à la droite du monastère pour y loger ses hôtes de distinction. Par places, le crépi adhère encore à la brique, avec des rinceaux d'une ornementation singulièrement précieuse, qui met parmi la majesté des vieilles pierres séculaires comme la décadence visible de la discipline originelle.

Une série de petites pièces dont les refends continuent à marquer les emplacements primitifs donne accès aux restes imposants de cette grande habitation religieuse qui s'espaçait sur quinze hectares, clôturés d'une enceinte de murailles en dehors de laquelle se groupaient les fermes, les moulins, les métairies, toute l'installation compliquée d'une exploitation jouissant encore en 1787 d'un revenu de cent trois mille cent dix-sept florins. A peine est-on entré qu'on aperçoit, le long d'un petit ruisseau obstrué de blocs écroulés contre lesquels bouillonnent les eaux, la façade extérieure de la maison de l'économe, percée à sa base de minces ouvertures garnies de barreaux. L'herbe a poussé là comme partout, sur la terre exhaussée qui a fini par envahir les dallages et maintenant moutonne en petites bosses verdoyantes. On longe ensuite les grands murs du palais abbatial, barbouillés d'ineptes griffonnages, au milieu desquels flamboyait, il y a quelques années, sous un quatrain courroucé, le parafe de Victor Hugo, depuis bêtement gratté au couteau. Des salles aux voûtes surbaissées appuyent sur des piliers massifs ; l'une d'elles, la cuisine, a conservé sa monumentale cheminée, entre des colonnes encore garnies des modillons sur lesquels posait le manteau.

De là on passe au réfertoire, vaste salle oblongue que cinq colonnes partageaient en deux nefs et dont les quatre murs, ajourés de hautes ogives géminées et par places colorés d'un reste de peintures, sont seuls demeurés debout. Tout un coin de l'existence monacale se ravive dans cet espace ; on revoit l'entrée lente des moines traînant leurs sandales, la circulation silencieuse des frocs tombant à plis droits, la ligne brusque des épaules fléchissant pour le bénédicité, les blancheurs reluisantes des crânes frappés par la lumière des fenêtres et, penchés par-dessus les tables.

De colons qu'ils étaient à l'époque où saint Bernard les envoya défricher la contrée, les cénobites, d'abord au nombre de treize, aidés de cinq frères convers, étaient devenus des seigneurs largement comblés de prérogatives et de donations. Au treizième siècle, ils sont quatre cents moines et trois cents frères convers, vivant dans une abondance de biens qui amène petit à petit le relâchement. Au seizième siècle, leur nombre diminue : il n'y a plus, en ce temps, dans l'énorme abbaye, que soixante religieux. Les compétitions, les fermentations orgueilleuses les déchirent par moments de dissensions intestines. Il faut le contre-coup des luttes politiques pour unifier la ruche divisée qui défend alors ses privilèges avec des énergies accrues par la longueur de la possession. Deux fois le monastère est saccagé , la seconde fois, les paysans s'ajoutent aux Français pour le piller.

Ce fut alors comme le signal précurseur de la dispersion définitive : le 7 thermidor an V, la puissante communauté, dissoute à l'égal des autres établissements religieux du pays, se vida de sa population, et l'église, le cloître, le palais abbatial, les jardins, les moulins, toute cette opulence et cette source de revenus infinis passèrent aux mains d'un négociant de Saint-Omer.

Une déchéance irrémédiable s'ensuivit : pour payer le prix de l'acquisition, l'iconoclaste propriétaire mit à sac les bâtiments, enleva les fers, démolit les charpentes, vendit le marbre des chapelles, le grès des tombes, le plomb des meneaux. Après cela, il ne fut plus besoin, pour achever l'abbaye, que d'un dernier ébranlement : en 1815, lors de l'arrivée des alliés, une bande de rustres féroces se rua sur les démolitions, pressurant la ruine et la mort pour lui faire suer un rendement suprême. Dans le silence des enceintes rendues à la solitude, commença ensuite le persévérant travail du temps, opérant pierre par pierre la désagrégation totale et préparant le morne et superbe tableau qu'on a aujourd'hui sous les yeux, comme la réalisation matérielle d'une lamentation de Bossuet.

Cependant, si effacée que soit la vie dans ce lieu funèbre, empli de pierres tombales roulées par le chemin et où chaque pas qu'on fait dans les rudérales floraisons du sol remue une poussière d'humanité persistante à travers les décombres, on peut conjecturer le train de l'existence journalière en cette collectivité fourmillante qu'un peuple de manouvriers aidait dans son exploitation. Débouchant dans le réfectoire, le chauffoir, où les moines avaient coutume de se rendre, à pointe d'aube, pour y étirer à la chaleur des feux leurs membres raidis par l'office de la nuit, table sur de massif piliers dessinant trois travées sa lourde voûte arquée, pareille à celle de la cuisine, du lavoir et du garde-manger. Plus loin, le réfectoire des domestiques communique avec une cour découverte où s'engraissait la volaille, proche des bâtiments de la pharmacie, qu'un petit jardin précédait, avec ses parcs étoilés de plantes médicinales.

Le chauffoir, d'ailleurs, de même que le réfectoire des moines, s'ouvrait sur un préau bordé, le long de ses quatre faces, de galeries découpées en ogives dont les retombées s'adaptaient à des chapiteaux de colonnes historiés de bêtes symboliques; des quatre galeries, deux subsistent seulement : l'une qui date de la fin du dix-septième siècle, avec de maigres applications de pilastres sur le mur du fond, frivole bizarrerie décorative au milieu de la majesté du reste ; l'autre, du treizième siècle, solennelle et profonde sous le déroulement de ses arceaux ployés selon les belles élégances du style rayonnant.

Dominant tout de ses amas pantelants, le chevet de l'église élargit ses brèches, pareilles aux jours d'une rosace que le temps aurait percée en regard de l'étoile de pierre ouvrée par l'architecte. Malheureusement la superposition des styles et les démolitions du vandale de Saint-Omer ont presque partout dénaturé l'aspect primitif. A travers la ruine et les transformations, le chœur et le jubé n'attestent plus que vaguement la perdurabilité du roman, tandis que la partie moyenne du monument se rattache nettement à la fin du treizième siècle : vraisemblablement une première église romane avec crypte existait là et plus tard s'accommoda aux exigences d'un style nouveau; mais l'ogive elle-même fut altérée au siècle dernier dans ses motifs essentiels par l'application à l'extérieur de revêtements en renaissance bâtarde et à l'intérieur d'un grossier badigeonnage ocreux qui empoirca les sévères profils de la pierre.

De toutes ces architectures, les murs extérieurs ont seuls subsisté avec des fragments de voûtes béantes sur le vide, comme les échancrures largement ajourées d'une coupole, et, dans le chœur, les nervures de la grande rose mystique épanouie au milieu du délabrement

contraste est saisissant entre la monotonie paisible des existences actuelles, gravitant sans trouble autour du funèbre terre-plein, et la machine hideuse où la justice des seigneurs garrottait les misérables paysans d'autrefois ; bien peu, parmi les rustres qui les côtoient incessamment aujourd'hui, se doutent du sang des leurs demeuré sur ces pierres lugubres; les vertèbres à la torture de leurs devanciers ne font plus passer le frisson dans leur



Dessin d'Isidore Verheyden.

PILORI DE BRAINE-LE-CHATEAU.

échine, et l'appareil du supplice a fini par devenir pour le village un monument autour duquel il mène ses rondes.

Un matin de dimanche, poussant de ces côtés, avec ce goût des solitudes agrestes qui prend les travailleurs après les grosses besognes accomplies, je débouchai sur des baraquements forains, installés à un pas du pilori ; les marchands avaient dressé là leur frêles charpentes recouvertes de toiles, où les pâtisseries sèches alternaient avec les étalages de verroteries ; et un pitre soufflait un boniment dans sa trompe de fer-blanc, un casque en travers de sa face enfarinée. Une chaleur de fin d'été enveloppait les groupes, et les

universel. Une forêt d'arbres a poussé à travers les joints des pierres descellées, balançant ses ombres sur la nudité des nefs ; et le tortillement des racines enchevêtre, autour de ce qui persiste des chapiteaux, une complication de mouvants reliefs, qui semblent par moments faire bouger l'énorme construction. Ainsi, la nature a repris petit à petit possession de la demeure des hommes, faisant fleurir sur ses ruines des gerbées de ravenelles et de saxifrages et criblant l'obscurité froide des arceaux d'un étoilement de lumières.

J'ai vu, depuis, les neiges de l'hiver succéder sur la sombre abbaye aux rousseurs chaudes de l'automne; j'ai vu disparaître sous un linceul blanc ses fûts découronnés, où des nuées de corbeaux faisaient un fourmillement noir ; et puis je l'ai revue, à travers l'aveuglante clarté des midis d'été, mêlant à l'allégresse des choses comme une chaleur sourde de renaissance, ses solitudes bourdonnant dans les souffles tièdes de l'atmosphère, son cloître remué d'une palpitation continue d'ailes, l'orée de ses souterrains tremblant sous l'oscillation lente des floraisons, ce néant d'ossements et de débris pris du tressaillement de la germination, tandis que là-haut, de toutes ses fenêtres changées en lyres et de tout son vaisseau transfiguré en orgue, l'église, droite dans ses chapes comme un prêtre officiant devant l'Éternel, semblait entonner un prodigieux *hosanna*. Je n'ai pu oublier ce long piétinement affolé de la fête wallone sur les tombes. Dans le cimetière qui s'adosse au temple, des robes éclatantes tournoyaient, et la ronde continuait dans l'église, le cloître, le réfectoire, les cours, enlaçant de ses grappes bondissantes les tronçons gisants, culbutant les antiques sculptures sacrées, indéfiniment prolongée sous l'évidement des ogives.

Nous cherchâmes un peu de solitude en montant à la léproserie, maçonneries informes envahies par les mousses, sur le flanc d'une roche hérissée de broussailles. Robermont s'escarpait au-dessus : c'est là, dit la légende, que saint Bernard, avant de quitter l'abbaye, en 1147, planta son bourdon, duquel sortit un chêne.

Lentement le ciel s'estompa dans le gris crépusculaire, et l'ombre s'élargit au bas des piliers de l'église. En ce moment une illumination pailleta de ses flambées de pots à graisse et des lueurs sourdes de ses lanternes vénitiennes les entre-colonnements envahis par la nuit. Sur la pelouse, l'orchestre précipitait ses rythmes, les danseurs tourbillonnaient dans des rougeurs de torches ; et, par intervalles, des fulgurations vertes et roses montaient dans l'air, éclaboussant les grandes architectures sombres, comme le décor d'une féerie gigantesque. Un instant les ruines parurent se transformer en brasier ; une pluie d'étoiles s'abattit sur les voûtes, tandis que les fusées décrivaient leurs trajectoires ensanglantées, et tout à coup l'on ne vit plus qu'une vaste nappe immobile de clarté lunaire, où quelquefois passaient des couples silencieux.

X

Vestiges historiques. — Le pilori de Braine-le-Château. — Retour au pays flamand. — Hal et son pèlerinage.

Les ruines de Villers ne sont pas les seuls restes historiques du Brabant. Non loin de Braine, entre Hal et Nivelles, le touriste ne manque pas d'aller visiter, dans le petit village de Braine-le-Château, un pilori dressé au milieu de la place et faisant face à une rangée de maisons modernes proprement badigeonnées, dont l'une, qui sert de lieu de réunion à la société des fanfares de la localité, s'historie de cette enseigne pacifique : *A Sainte-Cécile*. Le

grouillante qui déborde jusque par delà le parvis les gestes solennels et propitiatoires par lesquels il attire au-dessus des fronts courbés le bienfait de la régénération; et, sans discontinuer, les tintenelles des enfants de chœur carillonnent, ajoutant leur musique à la basse sourde des lamentations montant des profondeurs du temple. Puis, après que l'officiant une dernière fois a imposé les mains, l'énorme bloc immobile se rompt en une oscillation lente, comme la surface d'une étendue d'eau congelée, et la circulation se refait, au bruit des béquilles cognant le pavement, aux saccades furieuses des danses de Saint-Guy, à l'interminable glissement des valétudinaires traînant leurs semelles sur les dalles. A la file, femmes, vieillards, mères chargées de nouveau-nés, traînent alors des afflictions sans nombre le long des murs flamboyants de croix et de banderoles, où les ex-voto font à la brique un revêtement de plaques d'argenteries, sombrement saignantes sous les feux des candélabres; et la procession serpente, circonvenant les nefs d'un processionnement de figures ravagées, d'orbites ulcérés, de têtes branlantes dont la trépidation semble continuer dans la pénombre le vacillement des hautes chandelles partout allumées à profusion.

Parfois la cohue devient funèbre, comme un ossuaire debout : d'effroyables consomptions font saillir les vertèbres, des charpentes disloquées s'évident avec des creux de vieux saints gothiques, on croit entendre sortir un râle des poitrines étranglées; mais la vie s'acharne en ces décombres vivants. Et, titubant, choppant, quelquefois même roulant sur le sol dans un accès subit qui les tord comme des haillons, ils continuent leur lugubre promenade, gravissent à la suite les marches du chœur, défilent devant l'autel, les genoux ployés, des bégaiements aux lèvres, toute leur vieille âme martyrisée éclatant brusquement dans des supplications, sur lesquelles les cierges semblent faire descendre l'illusion d'un pâle sourire de la Vierge, puis s'écoulent et disparaissent dans l'éloignement, recommençant à chaque station et de chapelle en chapelle leurs marmottements monotones qui çà et là s'élèvent comme les litanies de la chair tenaillée.

On n'imagine pas de spectacle plus tragique : toutes les désolations sont réunies, à de certains jours, dans ce vaisseau de pierre qui met en présence les deux grands suppliciés éternels, se tendant mutuellement les bras sans parvenir à s'étreindre; et le Christ, du haut de la croix, semble pleurer sur son frère mortel les mêmes larmes de sang qui mouillèrent ses paupières au moment des affres suprêmes. Une géhenne terrestre roule à travers les colonnes ses noirs supplices; les visages sont terrifiants comme le seraient ceux de morts vivants; c'est une pathologie de tous les maux qui assaillent le corps humain, de toutes les plaies qui le trouent et le déchiquettent, de toutes les difformités qui le rendent caricatural et macabre ; et de cet amas de douleurs, de ce flux de sang vicié, s'élève une pestilence fade de charnier.

L'un après l'autre, l'éclopé, le bancroche, l'ophtalmique, le paralytique vont poser une bougie sur le porte-cierges, branché comme un arbre, qu'on aperçoit, ardant de centaines de flammes, derrière le grillage d'un réduit transformé en brasier et où les cires coulent de longues larmes blanches par-dessus le résidu figé des vieilles offrandes.

Près de là, un guichet ouvre une baie mystérieuse au fond de laquelle un profil immobile de chevecier, réalisant le type des rigides comptables à bec de chouette qui découpent dans les intérieurs de Metzys leurs faces glabres et ridées, gratte d'une plume active de volumineux registres au papier rèche et jauni : levez les yeux ; au-dessus du trou noir vous lirez ce mot : *Trésorerie*. C'est, en effet, la trésorerie de cette piscine miraculeuse, largement entretenue par l'afflux perpétuel du prix des messes et des cierges et

plaisanteries grasses montaient, alimentées par les visites aux cabarets prochains. Soudain, au-dessus des tentes grises, des dos moutonnants et des petites figures éjouies d'enfants, j'aperçus cette chose noire, demeurée sombre dans la clarté matinale : « la Lanterne, » comme on l'appelle dans le pays.

Ce fut une sensation brusque, comme une échappée sur un monde disparu : je revis le droit barbare, la juridiction du seigneur, l'insécurité de la vie livrée au bon plaisir du maître. La victime blême là-bas s'avançait, sentant ses os craquer à l'avance; il regardait de loin sa chaumière, ses enfants et sa femme en larmes. De tout cela, heureusement, il n'y avait plus rien. Des ruraux, possesseurs de droits civiques, narguaient joyeusement l'antique vestige. Rarement j'éprouvai mieux la mélancolie du long martyre souffert par nos humbles ancêtres des campagnes. Un placide laboureur, sa pipe à la main, me toucha du doigt et me dit : « Joliment conservé, tout de même, hein ! môssieu ! »

C'est une colonne entre quatre supports en fer sur lesquels s'appuie une cage de pierre formée de six piliers à chapiteaux reliés par des arcatures cintrées, le tout sur un entablement également en pierre, partagé en trois étages. Par un raffinement cruel, l'art s'ajoute à l'horreur dans cette construction svelte où le patient se tordait sans que l'œil du justicier fût choqué par les aspérités grossières du cadre. Six énormes tilleuls entremêlent leurs branches au-dessus, noyant dans une ombre douce ce lieu tragique; et le ruissellement continu d'une source sourdant du soubassement se confond avec le bruissement des feuillages. Maintenant, en effet, l'eau coule où coulait le sang : le pilori s'est changé en fontaine. Et qui sait? Peut-être le châtelain actuel du vieux manoir entouré de fossés dont on aperçoit, en se retournant, au fond d'un parc planté de hêtres et de marronniers, les tourelles effilées en poivrière et la grosse tour dentelée de créneaux, a-t-il aidé de ses deniers à cette transformation utilitaire du menaçant monument auquel les anciens hobereaux, ses prédécesseurs, avaient attaché la marque de leur omnipotence.

Cette station faite en bon pèlerin qui ne veut omettre aucun des lieux où l'humanité a saigné, enfilez aux Quatre-Bras la chaussée tantôt encaissée par des talus, tantôt bordée de prairies, qui, de bosse en bosse déroulant son pavé cahoteux, mène à cette petite ville de Hal si miraculeusement protégée par la Vierge pendant un siège terrible du quinzième siècle. A mesure que les boulets pleuvaient sur la cité, la bonne Dame les recueillait dans son tablier, consternant l'ennemi qui ne pouvait s'expliquer pourquoi les maisons ne s'écroulaient pas comme les capucins d'un jeu de cartes, et, bien au contraire, semblaient les défier de leurs rouges pignons indemnes. Les merveilleux projectiles s'entassent à présent en pyramide dans un des angles de l'église, mais la légende veut que nul n'en puisse dénombrer le chiffre exact. J'affirme, pour ma part, n'avoir pas essayé.

Hal est demeuré l'un des « pardons » traditionnels de la Belgique. Chaque dimanche, d'innombrables maupiteux s'engouffrent sous les voûtes de Notre-Dame, étalant leurs plaies, avec l'impudeur des désespérés, dans les fumées de l'encens et le resplendissement des tabernacles. A peine on peut circuler dans les flots pressés de la foule, les uns agenouillés sur les dalles, les autres épaulés aux piliers, mais tous ployés sous l'attente anxieuse de l'aide céleste et dardant des yeux dévorés de fièvre vers l'étincelante image de la Vierge, habillée de drap d'or, et dont la petite face d'ébène s'incruste comme un noir soleil dans la lumière pâle des cierges.

Le prêtre va et vient, dans sa chasuble reluisante, élargissant sur l'immense misère



Dessin de Xavier Mellery.

UNE SCÈNE DU PÈLERINAGE A NOTRE-DAME DE HAL.

dont les revenus servent à alimenter la somptuosité de l'église, ruisselante d'or et d'argent du faîte à la base.

Fleur de l'ogival du quatorzième siècle, l'élégante et sévère Notre-Dame de Hal est devenue avec le temps comme un pompeux reliquaire d'art, indéfiniment enrichi par la vénération publique. Il faut voir le grand retable du maître-autel, datant de 1533, avec son ornementation fouillée, ses motifs ingénus, ses proportions harmonieuses et régulières marquées de l'influence italienne, les deux porches renaissance en bois sculpté, le tabernacle finissant en arcades ogivales sous lesquelles s'abritent deux scènes de la vie du Christ, et surtout les admirables fonts baptismaux du fondeur tournaisien Guillaume Le Febvre, en forme de calice à pied octogone porté par huit lions accroupis : un couvercle entaillé de niches où les douze apôtres sont représentés debout couronne la cuve d'une galerie finement ajourée, laissant apercevoir en retrait trois statuettes, saint Martin, patron de l'église, saint Georges terrassant le dragon, et saint Hubert en contemplation devant le cerf merveilleux, dans des attitudes à la fois fières et naïves.

Cependant les pèlerins se sont petit à petit espacés sous les porches, bousculés à la sortie par des flots nouveaux qui entrent à leur tour et réitèrent les prosternations à chacune des bienheureuses images. Sans interruption, dès l'aube à midi, les offices se succèdent; à peine la célébration d'une messe est-elle terminée que la porte de la sacristie se rouvre et livre passage aux lévites chargés du service suivant. Mais les fidèles n'incèdent pas tout de suite : généralement la promenade des autels est précédée d'un certain nombre d'arrêts à l'extérieur du temple, devant les portails et les calvaires. Et, ces stations recommençant à l'issue des messes, on les voit alors tournoyer une dernière fois autour de l'enceinte, difficilement résignés à quitter le lieu saint auquel, de si loin la plupart, ils sont venus demander un adoucissement à leurs misères. Un grand christ rouge, la tête ceinte d'épines, pleure de grosses larmes de pierre sur un entassement de rocailles, près du porche d'entrée, et, à la gauche du chevet de l'église, les saintes femmes entourent la croix, dans des proportions presque humaines. D'un peu loin, l'illusion est complète : l'Homme-Dieu, avec ses chairs lie de vin, son front chevelu et sa face douloureusement crispée, met sur le mur des contorsions de corps vivant, et les pleureuses agenouillées tournent vers la rue des visages d'une désolation terrible. Le peuple, prosterné devant ces niches, tend les bras et s'abîme en des contemplations, ou bien, recueilli en soi-même et les yeux demi-clos, ne voit plus que les taches rosées qui semblent continuer dans les inertes statues sa propre humanité.

Vous vous figurez, à ce détail, le tableau qu'offre la place aux grands jours de pèlerinage général. Une multitude de croyants prosternés, tête nue et quelquefois pieds déchaux, tous courbés, affaissés sur les genoux, l'échine cassée, dans une promiscuité de sarraux bleus et de châles multicolores, s'enfonce à travers la perspective par longues files immobiles et gémissantes, comme des contreforts de chair et d'os prolongeant à ras du pavé l'armature gigantesque de l'édifice.

Au-dessus de cette masse de dos pétrifiés, la dentelle des balustrades, la floraison des dais, l'évidement des niches, la profusion merveilleuse des culs-de-lampe, des chapiteaux, des gargouilles, touffus comme des feuillages, fait penser à une forêt de pierre où, à la pointe des branches, grimacerait une animalité fourmillante, guivres, tarasques, chimères, licornes, bœufs symboliques, marmousets à tête de singe. Notre-Dame ajoute encore à la comparaison par la mêlée de ses flèches et de ses dômes, pareils à des tiges flexibles et à des épaisseurs rondes d'arbres. Puis, pour toile de fond, à l'opposé, l'Hôtel de Ville, en briques rouges, avec ses avant-corps, ses arcades du rez-de-chaussée, ses toitures percées de quatre rangs de lucarnes, ses pignons terminés en poires auxquelles commande

le bulbe du campanile, son architecture simili-moyen âge du dix-septième siècle, faisant face aux petites maisons basses du reste de la place, boutiques et cabarets, toujours emplis d'allées et venues dont l'illustre violoncelliste halois, feu Servais, semble du haut de son socle de marbre recueillir la rumeur.

Lentement les pèlerins se dispersent, tandis que, rigide à l'égal des silhouettes de pierre déployées dans les niches, un groupe de mendiantes demeure rivé au chevet de l'église, par la pluie ou le soleil, tendant la main d'un geste éternel et quelquefois poussant, du fond de leurs osseuses poitrines, une petite toux lointaine qui ne les secoue même pas.

XI

Le pays brabançon. — Les villages. — Les ruines.

On aime les courses pédestres en Belgique; les dimanches surtout sont consacrés à des excursions pour lesquelles on se met en bande et qui se terminent à la vesprée, dans la gaieté des fins de jours passés au grand air. Au collège nous avions déjà la passion des explorations; filés matin, nous enjambions le pavé des routes avec la curiosité inquiète de l'inconnu; et tantôt nous partions pour Vilvorde, Malines, Louvain, tantôt pour l'un des villages qui se trouvent entre Hal et Bruxelles.

J'ai conservé une tendresse pour ce dernier itinéraire, qui m'avait révélé une rusticité aimable dans des paysages naturellement riants. De légères inflexions font onduler le pays, partout couvert de prairies et de cultures où parfois s'avancent des pointes de bois et que sillonnent en tous sens de hautes lignes d'ypréaux : c'est la grasse glèbe flamande, incessamment travaillée par le cultivateur dont on voit le toit de chaume ou de tuiles s'élever derrière les renflements de la grande plaine verte, par-dessus la tache blanche ou bleue des murs. Et dans les labours bruns, le long des chemins poudreux, se meut la lourde croupe des bêtes qu'il associe à son travail, les aumailles au garrot puissant, les pesants limoniers flamands faisant saillir comme des cordages leurs muscles sous le velours des robes marron, aubère, rubican et moreau.

Pas de vastes installations ni de fermes spacieuses ; les habitations, étroites et basses, se collent les unes aux autres, formant des hameaux, ailleurs s'espaçant au milieu des labours, toutes faites à la taille de l'homme qui, une fois l'hiver arrivé avec ses neiges, le verrou tiré et le volet clos, peut se croire isolé dans une carapace, loin du reste du monde. Nombre de ménages ouvriers campent là, cultivant leur lopin après la journée de travail ; quelquefois c'est la femme qui bine, herse et retourne la terre, pendant que le mari et ses fils, maçons ou terrassiers, demeurent jusqu'au samedi à la ville ; mais la différence n'en est pas moins grande entre ces travailleurs refaits chaque semaine à la sève vivifiante des campagnes et les pâles ouvriers urbains, casematés dans des logis puants, dont l'insalubrité finit par leur vicier le sang et les rend débiles avant le temps.

Par fournées innombrables, la veille du jour dominical, on les voit traverser la capitale à grandes arpentées, alertes, leur bissac sur le dos, surchargés parfois de meubles et d'ustensiles, mais tous se pressant, heureux d'échapper à l'atmosphère enfiévrée des rues et rappelés là-bas par les mains rouges des petits. Soyez sûr que le cabaret aura beau multiplier, ce soir-là, ses lanternes tentantes sur leur chemin : ils savent que la maison



Dessin de Constantin Meunier.

INTÉRIEUR DE PAYSANS BRABANÇONS.

les attend, par delà les bois et les plaines, et, à mesure qu'ils se rapprochent, la lune allonge derrière eux l'ombre de leurs jambes plus rapides.

Aux noms sonnant la jovialité wallonne qui décoraient, dans la circonscription nivelloise, les agglomérations villageoises, Baisy-Thy, Monstreux, Loupoigne, Sart-Dames-Avelines, Bousval, Cortil-Noirmont, Grand-Rosière, Tourinnes-les-Ourdons, Jandrain-Jandrenouille, Thorembais-les-Béguines, Chastre-Villeroux-Blanmont, Roux-Miroir, Pietrain, Pietrebaix, Bauvechain, Jodoigne, succèdent les désinences alourdies des noms flamands. Buysinghen, Bellinghen, Pepinghen, Huysinghen, Loth, Alsemberg, Ruysbroeck, Droegenbosch, Forest,



Dessin d'Alf. Hubert.

PAYSANS BRABANÇONS SE RENDANT A UN PÈLERINAGE.

Anderlecht sont, aux approches de la ville, comme les poumons de la grande machine bruxelloise. C'est un déroulement de paroisses, signalées par des pointes de clochers émergeant des bossellements du sol, en des coins de nature attrayants, d'une grâce jolie que ne brusquent ni les raides profils ni les rampes escarpées, avec des renflements légers, des pentes insensibles et, dans les descentes, des scintillations d'eaux vives sous le couvert profond des verdures : une sorte de bucolique noyée dans les feuillages et où l'on retrouve encore les gourds paysans de Teniers.

A ces particularités de la campagne brabançonne s'ajoute, par places, l'attrait des ruines. A Beersel, au milieu de prairies coupées d'ormes, un château du douzième siècle, contre lequel marchèrent plus d'une fois les Bruxellois, dresse sa massive tour ronde reliée par d'épaisses courtines épaulées de contreforts et criblées de meurtrières aux différents corps

de logis espacés sur le pourtour. On y pénètre aujourd'hui par un petit pont de bois, bâti sur des arches en briques; mais le pont n'enjambe plus le moindre filet d'eau et rattache seulement le bastion à la crête des anciens fossés, à demi comblés de hautes herbes qui lentement ont envahi les pierres éboulées. Une clef, remisée chez le fermier voisin, vous ouvre le seuil de la féodalité partout dormante dans l'ancien nid de vautours, et vous circulez dans ce passé plein d'ombres, évoquant, à la manière romantique, le fantôme des châtelaines dont vous croyez apercevoir les pâles silhouettes errantes, ou bien, si vous préférez les investigations positives, vous efforçant de reconstituer, d'après des réminiscences d'archéologie, l'outillage intérieur et le détail des installations. Salle des gardes, barbacanes, tourelles aux escaliers colimaçonnants, fenêtres allongées par lesquelles coule un jour sombre, restes de chapelle, débris d'âtres, basses-fosses et oubliettes, rien ne manque à ces ruines, malheureusement ravagées par le paysan qui, vengeur inconscient des maux soufferts par ses ancêtres, bâtit avec leurs épaves les assises de sa maison. C'est la tannière d'un carnassier, merveilleusement organisée pour les rapines et l'extermination, dans un pays plat où les hautes constructions offriraient trop de prise.



Dessin d'Eug. Verdyen.

RUINES DU CHATEAU DE BEERSEL.

A moins de deux lieues de là, une autre seigneuriale maison, domaine des sires de Gaesbeek, érige au milieu des bois, dans une solitude admirable, ses longues façades coiffées de toits en poivrière, avec des saillies de pignons irréguliers, accrochés tant bien que mal à un fruste et vétuste donjon. Tout étranglé qu'il est par les constructions parasites, celui-ci a gardé son air sourcilleux et érige fièrement ses blocs de maçonneries, découpés en créneaux et percés de longues baies pointues par-dessus l'ouverture d'une fenêtre béante à mi-hauteur, dans l'axe du porche. Mais le donjon seul demeure rébarbatif. Le train des grandes demeures féodales, le piaffement des haquenées, les allées et venues bruyantes des pages, l'aboi des meutes, le branle-bas des remparts, le pas lourd des hommes d'armes, l'entrée des chariots gorgés de vivres, tout ce fourmillement des ruches abondamment emplies aboutit aujourd'hui au silence d'une gentilhommière presque constamment déserte, où un concierge vous précède par les longs corridors muets et les escaliers tapissés de nobles et graves portraits d'ancêtres, un trousseau de clefs dans la main. La visite a d'ailleurs son charme : quand on pénètre dans la séculaire salle des gardes, encombrée de panoplies sombrement étincelantes sous la nappe de lumière déversée par la haute fenêtre, il semble qu'une trouée s'ouvre sur l'humanité de sac et de corde dont cette chambre-arsenal était comme l'organe essentiel; et tout à coup le spectacle des croupes de bois moutonnant à perte de vue dans le clair miroir des vitres vous ramène à des sensations de nature qui font oublier la mélancolie du lieu.

bénéfice de l'église, dans une criée bruyante où les voix humaines sont étouffées par la clameur apeurée des bêtes.

Autour de Dieghem, le paysage s'anime d'une succession de petites échappées changeantes, variant selon le caprice et les fuites d'un joli ruisseau jaseur, la Woluwe, sur les bords duquel l'idylle a élu domicile et qui donne son nom à tous les villages au milieu desquels elle circule. Saventhem se rencontre bientôt, évoquant les amours du galant cavalier, Antoine Van Dyck et de la belle Anna van Ophem, cette patricienne de laquelle s'éprit, dit-on, le peintre et dont le gracieux souvenir demeure attaché à un tableau célèbre, le « Saint-Martin donnant aux pauvres la moitié de son manteau. » Un jour, les fabriciens de l'église, cédant



Dessin de Puttaert.

LE CHATEAU DE BOUCHOUT.

à l'appât du gain, vendirent la glorieuse peinture ; mais les paysans, dévotieux gardiens du trésor, s'armèrent pour en empêcher l'enlèvement, et l'acheteur anglais dut renoncer à déposséder le village d'une œuvre à laquelle celui-ci tenait plus qu'aux écus. Depuis ce temps, le cheval-gris pommelé enfourché par le secourable évêque, en qui l'amoureux s'est peint lui-même, tout rayonnant de belle vie souriante, continue à courber sa puissante encolure sur le maître-autel.

Non loin, Machelen s'enorgueillit d'un manoir aux vastes tours carrées, construit au dix-septième siècle par le comte de Taxis sur le penchant d'un coteau, dans un décor vraiment champêtre où l'imagination suscite ces silhouettes illustres, le roi d'Angleterre Guillaume III, qui en 1693 établit au château son quartier général, et Marlborough, qui y

Le pays garde à peu près partout, autour de Bruxelles, les mêmes aspects. Quand on a dépassé les installations industrielles de Molenbeek-Saint-Jean, le remuant faubourg dont les fumées font au nord de la ville un perpétuel nuage immobile, par dessus le grondement des usines emplies d'une multitude pâle, on entre dans une belle campagne unie, divisée en prairies sillonnées par de petits cours d'eau et bordées de longues files d'arbres, au milieu desquelles, pressés et se touchant presque, se groupent des villages riants. Toujours l'excursionniste est récompensé par la découverte d'un coin pittoresque, sur lequel s'exerce l'action très particulière de la lumière. Elle est la magicienne, en effet, de ces grandes étendues planes qui n'ont pas le pittoresque farouche des contrées rocheuses et tirent leur charme de la mobilité et de la succession des impressions lumineuses. Il faut avoir vu l'ascension lente d'une aube de printemps sur l'humide vert reluisant des pâturages brabançons, l'étincellement de toutes les herbes emperlées d'aiguail sous les flèches d'or rougeâtre du soleil, les scintillements profonds des canaux encaissés entre les floraisons des berges, pour se faire une idée de la clarté partout réfractée et tissant entre ciel et terre comme une immense guipure couleur d'arc-en-ciel. Les dégradations du ton, dans cette mer de verdures prolongée jusqu'aux horizons, s'effectuent par transitions insensibles, à travers des couches d'air moite où les premiers plans se colorent de teintes appuyées et lentement se fondent dans l'irisation des lointains. L'hiver lui-même, avec ses fines blancheurs diamantées et ses congélations transformant les hauts peupliers en orfèvreries, garde ici comme l'enchantement d'une féerie.



CHATEAU DE GAESBEEK.

Les traditions et les particularités abondent, au surplus, dans cette partie du pays. Chaque lundi de Pâques, comme autour de Hal, vous verrez s'emplir les routes d'une population dolente, les hommes et les femmes chargés de pâles enfants débiles, aux petites têtes oscillantes. Il ne faut pas oublier que nous sommes en terre flamande, terre de foi et de grande dévotion. Toute cette foule se dirige vers le village de Dieghem, dont la gothique église se coiffe d'une haute tour bizarre à quatre étages décroissant vers le sommet, avec des airs vagues de pagode. C'est le grand pèlerinage de Saint-Corneille, guérisseur de convulsions, qu'on voit à l'intérieur représenté en un tableau du peintre Crayer; et, l'un après l'autre, les pèlerins apportent des offrandes en nature, chacun selon sa condition, grasses oies charnues, moutons bêlants, canes cacardantes, qui, à l'issue des offices, sont vendus au



ÉGLISE DE SAVENTHEM.



L'HÔTEL DE VILLE DE LOUVAIN.

logea après la bataille de Ramillies. C'est ensuite : une ancienne seigneurie brabançonne, l'une des plus vieilles dont il soit fait mention, Steenockerzeel, et son église de style ogival, intérieurement lambrissée de boiseries sculptées, reliant des confessionnaux ornés de personnages, d'un goût surchargé et fleuri ; Peuthy, la rustique résidence de l'endiablé boute-en-train des kermesses flamandes, David Teniers le jeune, qui des fenêtres de son castel, confortablement assis sur l'emplacement de la métairie actuelle, regardait s'ébattre par les pelouses et par les chemins les ancêtres des paysans boursouflés, à grosses têtes et à jambes grêles, qui aujourd'hui encore dansent au son des violons, les jours de liesse, dans les cabarets couleur de jambon fumé; Elewyt, d'où plus d'une fois, sur une de ces fières montures qui étaient son orgueil, Rubens, alors dans tout l'éclat de la gloire, partit après la besogne du jour pour rendre visite au jovial compère, lequel, de son côté, se plaisait à resserrer les liens de leur mutuelle amitié par un tour de carrosse jusqu'au Steen de son grand voisin, encore debout aujourd'hui grâce à une restauration respectueuse ; Grimberghen, siège autrefois d'une abbaye importante, célèbre aussi par l'ingérence de ses princes et de ses barons dans toutes les querelles bruxelloises, et qui n'a plus, pour évoquer ces lointaines splendeurs, qu'une bastide entourée de fossés herbus et une église du dix-septième siècle.

C'est encore : Ham, dont le manoir, épargné par le temps, porte allègrement une énorme charpente, compliquée d'un développement qui égale le reste de la construction ; Wemmel et ses trois tourelles piquant l'air de leur flèche émoussée ; Meysse, où s'abritent actuellement, à l'ombre de vastes tours crénelées, dans le majestueux château de Bouchout, environné de pièces d'eau, la mélancolie d'une destinée royale frappée aux sources de la vie ; Vilvorde enfin, entrevu de loin à travers les bras tournoyants de ses moulins, fourmilière silencieuse sur qui pèse l'approche de la maison de force. Tandis que se consument à l'intérieur les détenus pleins de noires rancunes, la belle campagne verte prolonge indéfiniment ses collines et ses prairies où, dans les lointains estompés de brumes, pointent les clochers de Louvain.

XII

Louvain. — Aspects de la ville. — L'Université. — L'Hôtel de Ville.

Pénétrez à la tombée de la nuit dans la vieille ville universitaire. Une rue spacieuse, bordée d'habitations correctes, s'ouvre devant vous et vous mène à la place carrée où face à face se dressent Saint-Pierre et l'Hôtel de Ville. Une circulation ralentie s'espace le long des trottoirs ; petit à petit la population des fabriques s'est écoulée du côté des ruelles ; çà et là un capuchon noir, battant de l'aile sur une tête de femme, frôle les murs ; doucement la ville rentre dans le silence. Il n'y a plus que de rares passants qu'on voit se perdre dans l'allée sombre des petits cabarets, ou des étudiants prenant l'air après les études de la journée. Suivez la rue qui prolonge à travers la place le large pavé que vous avez enfilé d'abord : les maisons se resserrent, la voie s'étrangle, les toits se projettent en auvent, les pignons se dressent, des coudes violents mettent dans l'ombre des angles imprévus.

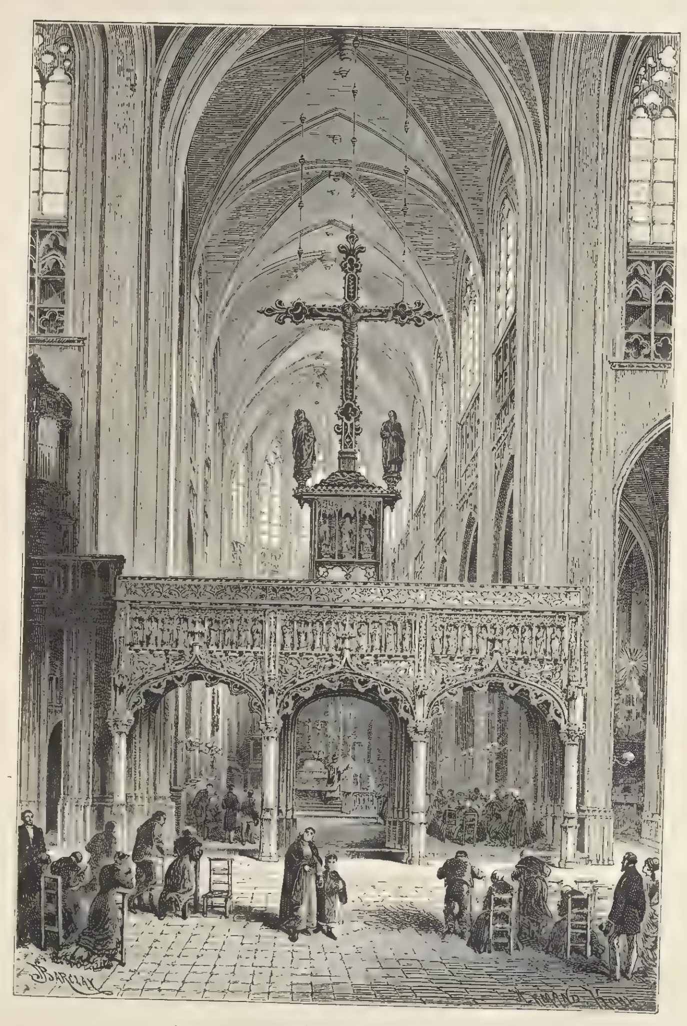
Engagez-vous dans le dédale étroit des rues : les unes vous conduiront à des quais au bas desquels se meut une eau lourde et que des ponts voûtent par endroits, les autres à des places se terminant en boyau, avec un cadre de vieilles maisons; et tout à coup une

sensation de fraîcheur signalera l'approche d'un square ou d'une promenade plantée de grands arbres. Vous passerez successivement devant des églises, de vastes murs sévères, des cloîtres, des porches chargés de sculptures, des files de façades percées d'innombrables fenêtres : c'est le quartier des écoles. De grands christs en pierre, des calvaires, des chapelles dédiées à la Mère des douleurs s'éclairent d'une lumière furtive dans la profondeur des recoins, conviant les âmes chrétiennes au recueillement de la prière et marquant à chaque pas la prédominance de l'idée religieuse. Vous êtes, en effet, dans la cité catholique où règne « l'Alma Mater ». L'existence de cette grande maison prédestinait la ville à une physionomie différente de celle des autres villes universitaires ; partout des séminaires et des couvents, autour desquels l'activité se ralentit et dont les bâtiments se prolongent dans le vide des rues ; une atmosphère de contemplation et d'étude y règne ; à de certaines heures seulement, les jardins avoisinants se peuplent de jeunes silhouettes, en soutane, et qui, méditatives, arpentent les allées, s'abordant quelquefois d'un mot bref. La parole des maîtres de la théologie germe en ces lévites ; ce sont ici les réserves où se recrutent les défenseurs du Dogme, c'est le giron évangélique où se forme l'âme des prêtres futurs. Et dans ce milieu monotone, d'une animation concentrée, l'initiation à l'isolement définitif se fait par la désuétude graduelle de la vie.

Poursuivez votre promenade : à mesure que vous vous éloignez de l'artère principale, la solitude redouble ; les maisons, par endroits, s'entrecoupent de verdures ; sous les saules, au détour d'une maçonnerie disjointe, le glissement d'une eau paresseuse s'écaille de scintillations. On dirait une pointe avancée de la campagne dans la circonscription urbaine. Au bout de de la rue du Souci, une architecture en forme de rotonde découpe de hautes fenêtres par lesquelles la lumière s'épanchait autrefois sur des salles de dissection. Ailleurs un béguinage s'enclôt de murailles avec un fouillis de toits réguliers que dépasse une pointe de clocher. Et tout d'une fois vous arrive la senteur humide des haies ; vous touchez aux limites de la ville.

Orientez-vous sur l'Hôtel de Ville. Dans le silence accru, l'édifice apparaît, avec ses élancements de tourelles et ses floraisons de dais et de statuettes, comme une arborescence colossale, accrochée au sol par de puissantes racines et se ramifiant en végétations touffues dans l'espace. Vous ne verrez qu'au grand jour la prodigieuse complication de ses feuillages, l'enchevêtrement de ses guirlandes, la multiplicité fourmillante de ses statues et de ses motifs décoratifs ; mais l'impression d'une grandeur élégante, compliquée d'une sorte d'animalité de la pierre, se fera mieux sentir à la faveur de la nuit. Qu'une nappe lunaire inonde la merveilleuse demeure et l'enchantement vous tiendra les yeux grands ouverts, comme devant une féerie : coupée d'ombres brusques, qui dessinent les reliefs sculpturaux, la haute façade a l'air de palpiter sous l'ondulation de toutes les bêtes symboliques et des patriarches qui habitent ses niches ; un braséement de paillettes incendie les vitres, et l'énorme toiture reluit comme une croupe de chimère hérissée d'arêtes griffues.

De l'autre côté de la place, la Collégiale projette ses tours, opposant à l'orgueilleuse ascension des pinacles du palais communal, symbole des fières revendications populaires, l'écrasante masse de ses superpositions de pierre, image des indestructibles assises spirituelles de la religion. Ces deux grands survivants des jours évolus continuent dans la nue leur colloque séculaire, sans paraître s'inquiéter des changements qui ont tout bouleversé autour d'eux. Un champignonnement de petites maisons basses végète au pied de Saint-Pierre, plaquant ses crépis jaunâtres aux puissants contreforts sculptés, et fait penser à des ampoules levées sur l'orteil d'un Gulliver. La ville cependant s'est enfoncée



INTÉRIEUR ET JUBÉ DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DE LOUVAIN.

plus avant dans le sommeil; un à un les cafés se sont fermés; les réverbères eux-mêmes, clignotant au vent de minuit, ressemblent à des yeux qui ne demeurent ouverts qu'à grand'peine. Le lendemain, à votre réveil, vous entendrez le bruit d'une circulation sans hâte et la rumeur sourde d'un grand corps tranquillement actif.

Longtemps Louvain fut un centre considérable d'exportation; sa dépense alors était en rapport avec sa production. Là exubéraient, comme à Gand, à Ypres, à Bruges, la surabondance et les effervescences de la vie publique. Dès 1340, une révolte éclate parmi les ouvriers drapiers; vingt ans plus tard, ils se soulèvent de nouveau, à la voix du tribun Pierre Couterel; mais le moment le plus tragique apparaît en 1379, quand le peuple précipita sur les épées et les pertuisanes tendues d'en bas les patriciens qui s'étaient enfermés dans l'Hôtel de Ville. Ce carnage eut des conséquences funestes pour la prospérité des métiers : le duc Wenceslas fit décapiter les chefs du mouvement, et quantité d'artisans passèrent en Angleterre, où ils transplantèrent les perfectionnements du drap. C'est le signal du dépérissement : le travail se ralentit partout, reçoit finalement le coup suprême des mains de Marie et de Maximilien qui, par représailles de la sédition de 1477, frappent les Louvanistes d'impositions mortelles; et la puissante halle aux draps, délaissée, se transforme, avec l'acquiescement du duc et du pape, en cette université qui, aujourd'hui encore, est l'âme de la ville. Ainsi l'esprit s'est substitué à la matière, dans la fournaise éteinte; le cadavre s'est galvanisé au souffle de la théologie.



ÉGLISE SAINT-PIERRE.

Rien n'indique mieux la force de cette citadelle de la scolastique que l'ampleur et l'étendue de ses installations; c'est l'appareil d'une longue richesse accumulée que les privilèges ont largement fait fleurir et qui lui permet de prospérer au milieu des tourmentes les plus cruelles. De grandes cours spacieuses, des bâtiments imposants, une succession de vastes salles, des escaliers monumentaux donnent l'idée d'un palais de prélat luxueusement logé au milieu des aises de la vie. On sent qu'un maître souverain règne ici sur la pierre et l'intelligence, également asservies à sa volonté; et en effet le recteur a conservé la pleine juridiction sur tous les membres de l'université.

La bibliothèque est l'arsenal de cette grande institution. Fondée au dix-septième siècle par le chanoine Beyerlinck et continuée par Corneille Jansenius, Pierre Stockmans et Jacques Boonen, archevêque de Malines, elle s'est accrue d'un afflux ininterrompu de legs, d'achats et de donations; aujourd'hui plus de cent mille volumes s'alignent sur ses rayons; elle possède mille manuscrits, une riche collection d'incunables, un trésor de livres d'une rareté avérée.

A de certaines heures l'endroit a une solennité particulière : des ombres en longues robes noires circulent avec des ondulations lentes entre les rangées des armoires; il semble qu'elles aient peur de réveiller le temps sous le linceul des vieux parchemins; le seul bruit qu'on perçoive est le grincement d'une clef dans une serrure, le chuchotement d'une voix dans la profondeur, ou le soyeux froissement du papier tourné d'une main lente.

Le recueillement qui règne dans les églises n'est lui-même que la continuation de cette paix quasi monacale de l'étude. Saint-Pierre et ses prêtres agenouillés devant l'autel incarnent dans une réalité visible le grand mystère catholique qui est la base de

l'enseignement universitaire. La Somme s'inscrit ici dans le jaillissement des colonnes, l'élancement aigu des fenêtres, l'évidement des trèfles, le découpage merveilleux du jubé, la structure imposante des porches; et l'immense vaisseau se rattache par une ancre idéale au port où s'apprend la conjuration de l'esprit séculier.

Une première église Saint-Pierre avait été bâtie par Lambert le Barbu, et, sous son successeur, s'accrut d'un chapitre de sept chanoines, augmenté successivement jusqu'à dix-huit; mais les flammes anéantirent par deux fois le temple, et ce ne fut qu'au quinzième siècle que Sulpice van Vorst, originaire de Diest, jeta les fondements de la construction définitive, secondé dans la partie sculpturale de son œuvre par son fils et l'imagier Eustache. L'artiste n'eut pas la joie d'assister à l'achèvement de l'édifice : soixante-treize ans seulement après le début des travaux, on posa la première pierre du porche s'ouvrant sur la Grand'Place et demeuré incomplet. Encore l'ensemble de l'église différa notablement de la conception première : d'après le plan du maçon que son talent avait élevé au rang de maître et le modèle en relief qui, l'un et l'autre, sont gardés à l'Hôtel de Ville, la voûte devait être surmontée de cinq flèches, dont la plus grande aurait eu une élévation de cinq cent trente-cinq pieds. Mais les fondements furent jugés insuffisamment solides pour ce faix énorme, et les tours s'arrêtèrent à la hauteur du toit. Telle que nous l'ont transmise les siècles, la Collégiale se prolonge entre ses vingt-huit faisceaux de colonnettes, avec une majestueuse ampleur, rendue plus saisissante encore par le bel accord des proportions et la simplicité du style. Des chapelles en grand nombre garnissent les bas côtés, avec une profusion d'œuvres d'art qui préparent aux étalages fastueux des églises d'Anvers : c'est dans une de ces chapelles, celle de la confrérie Sainte-Anne, que, plus d'une fois, les yeux éblouis par la lumière diffuse des verrières, je me suis absorbé dans la contemplation du triptyque de Quinten Matsys, ce chef-d'œuvre d'émotion familiale que possède actuellement le musée de Bruxelles et qui ouvrait sur le mur une si large trouée lumineuse.



BIBLIOTHÈQUE DE LOUVAIN.

Ce n'était qu'un des nombreux trésors de l'église; la « Descendance apostolique de la Vierge » partie, il lui est resté la fourmillante ornementation de ses autels; dans la chapelle des Fripiers, un beau tableau à la manière de Gonzalès Coques; dans celle des Brasseurs, l'admirable « Cène » de Thierry Bouts, longtemps attribuée à Memling ; dans celle des Chirurgiens, le « Supplice de saint Érasme » du même peintre, une horreur superbe où ce maître-torsionnaire se livre à de prodigieuses cruautés d'invention et fait voir le patient tranquillement en contemplation de son ventre béant, duquel dégorgent les entrailles, à mesure enroulées autour d'un rouet; puis, ailleurs, répandus dans les sacristies, le chœur, les oratoires et toute l'étendue du sanctuaire, des peintures de Roger van der Weyden, de Crayer, de Gérard Zéghers, des fonds baptismaux en cuivre forgé, œuvre de Matsys, un lustre en fer étonnamment travaillé, un tabernacle en pierre de taille haut de trente-cinq pieds et ajouré comme une dentelle, un banc de communion en marbre à rinceaux de Papenhoven, que n'aurait pas répudié Duquesnoi, une quantité d'édicules, d'ex-voto, de pierres tombales, de grands monuments funéraires, une chaire en bois compliquée et touffue, avec un cheval

pour les rendre plus compréhensibles, a donné à ses personnages l'aspect des hommes et des femmes de son temps. Les graves visages des patriarches se surchargent de cascades de mentons flamands ; les matrones juives ont des chairs lourdes de bourgeoises surnourries ; les vierges laissent crouler à leurs pieds les cassures des grandes robes dont s'habillaient les patriciennes. Partout on se délecte les yeux du tableau de la rue au quinzième siècle ; et les statues ressemblent à des passants entre-croisant dans un décor d'architecture leurs allées et venues. Les sujets malicieux ne manquent pas ; l'édifice ressemble à une vaste chronique joyeuse où maint contemporain put se voir sculpté tout vif; et la gaîté à tout



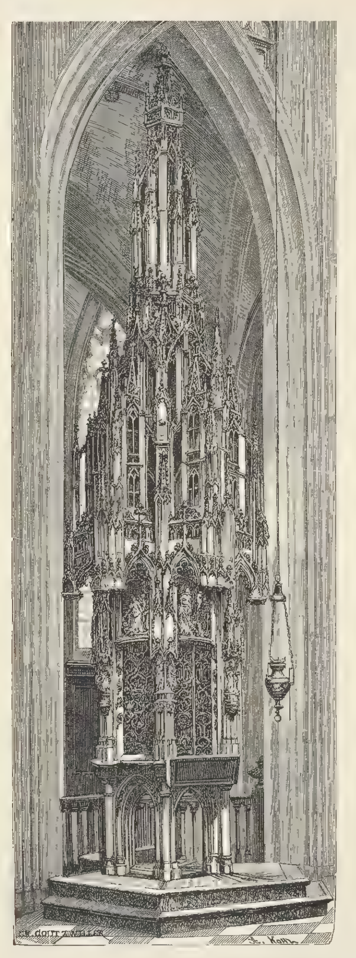
BÉGUINAGE DE LOUVAIN.

Dessin de Victor Uytterschaut.

bout de champ s'émancipe jusqu'à la licence, dans des culs-de-lampe énigmatiques qui semblent le commentaire rabelaisien de la vaste satire.

Rien de plus léger pourtant, sous son vêtement compliqué, que l'étonnante façade ; elle darde dans l'air d'un jet svelte et hardi, et les six tourelles qui terminent sa toiture donnent à l'édifice entier un mouvement d'ascension. C'est le chef-d'œuvre de la proportion exactement mesurée ; et la multiplicité des ornements, qui ailleurs paraîtrait dégénérer en prolixité, s'atténue ici par le prodigieux élancement des grandes lignes verticales prolongées jusqu'au faîte.

Louvain est plein de coins charmants : j'en connais peu qui aient le charme du Béguinage, un quartier reculé, percé de rues étroites au bord desquelles s'alignent de petites maisons basses en briques, précédées de jardins et décorées de statuettes de saintes et de saints. Quelquefois, par les portes entr'ouvertes, on aperçoit des silhouettes féminines dans


LOUVAIN, TABERNACLE DE SAINT-PIERRE.

et son cavalier grands comme nature; puis encore, dans le transept, les autels des sculpteurs Collin et Fayd'herbe, et, au centre de l'église, l'incomparable jubé à trois arcades tout enchevêtré de feuillages et peuplé de statuettes, que l'artiste du quinzième siècle a semé des prodigalités de son caprice.

Saint-Michel, Sainte-Gertrude, l'église du Grand-Béguinage, l'église des Dominicains, Saint-Jacques même, malgré ses reliquaires, son tabernacle et sa célèbre balustrade en cuivre fondu, ne peuvent soutenir la comparaison avec cette richesse; seule la façade de l'Hôtel de Ville, fouillée comme la plus arabesquée de ses stalles, ciselée comme le plus orfévré de ses ostensoires, historiée comme le plus étoffé de ses tableaux, espèce de gigantesque châsse où les métaux et les gemmes sont imités par la pierre, rivalise avec les somptuosités religieuses de son sévère vis-à-vis.

En ce temps-là, Philippe le Bon régnant, Mathieu de Layens fut requis pour dresser les plans de la « Curia publica » ; ceux qu'il présenta émerveillèrent les magistrats de Louvain qui, toutefois, se défiant d'eux-mêmes, soumirent le projet à maître Pauwels, architecte de monseigneur le duc de Bourgogne, lequel trouva l'invention de Mathieu fort de son goût. On se mit donc à l'œuvre, et d'un travail incessant sortit à la fin le bijou glorieux dont la possession enorgueillit à bon droit les descendants des puissants drapiers du quinzième siècle.

On imaginerait difficilement le miraculeux guillochis de cette grande dentelle lapidaire; les surfaces se compliquent en tous sens d'une végétation de sculptures; l'entour des fenêtres se festonne d'ourlets taillés; les angles disparaissent sous un amoncellement de pinacles et de dais; c'est, dans toute la hauteur, une broderie dont les entrelacs s'emmêlent dans un fouillis de formes et de motifs décoratifs. Toute la Bible défile en ces parois fleuries; vous y pourrez suivre, de niche en niche, les épisodes principaux de l'Ancien Testament; le naïf imagier,

entre 1664 et 1752. L'ensemble donne l'idée d'une splendeur à son apogée, et l'on est frappé par l'aspect grandiose des installations. Il faut franchir cinq enceintes successives avant d'arriver à la cour où le bâtiment principal dresse son perron d'honneur, et chacune de ces enceintes s'ouvre par un porche surmonté de deux lions de pierre soutenant des écussons d'armoiries. Là sont les brasseries, les moulins, les fermes, les étables, les écuries, les granges et les blanchisseries; dans la troisième enceinte s'allonge le vivier, proche des murs du cimetière; et le monastère proprement dit, superbe et largement déployé, avec son église décorée de marbres et de sculptures en bois, est en rapport avec la beauté des entrées. Une ceinture de bois l'entourait autrefois, mais des cultures ont remplacé les fourrés sauvages; de l'ancienne forêt charbonnière subsistent seuls aujourd'hui les massifs touffus au milieu desquels se profilent les tourelles du château de Héverlé.



LES GRANDS MOULINS, A AERSCHOT.

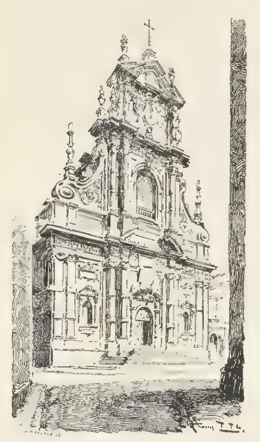
Dessin de Alfred Hubert.

XIII

Aerschot. — Diest. — Tirlemont. — Léau.

De Louvain à Aerschot, la voie ferrée traverse une contrée dont les aspects ont progressivement changé; aux riantes perspectives du pays brabançon s'opposent des étendues mélancoliques; le sol est partout raviné de fondrières; des buttes chauves mamelonnent çà et là; pour toute végétation, des saules ébouriffés au bord des mares et des bois

l'attitude du travail, les unes sarclant les plates-bandes ou ratissant les allées, les autres vaquant aux besognes ménagères; et çà et là d'autres figures s'immobilisent dans la posture de la méditation. C'est un lieu de refuge où les femmes et les filles se retirent, quand, fatiguées du train du monde ou frappées par un désastre, elles ont soif de retraite et de calme. Elles y vivent en communauté, sans connaître toutefois la discipline monastique, formant entre elles de petits groupes qui logent sous le même toit et se composent de trois, six, huit personnes, selon l'ampleur de l'habitation. Une liberté relative leur permet de sortir dans le jour, aux heures qu'elles veulent; mais, le soir, les rues se closent, et, la dernière des portes refermée, une tranquillité morne s'abat sur la petite cité.



ÉGLISE SAINT-MICHEL.

Il n'y a du reste qu'un peu plus de silence ajouté au silence : même le jour, l'agitation humaine y vient mourir dans une atmosphère étouffée où traînent des mussitations de prières; et des formes noires, des ombres glissant aux plis des longs manteaux filent entre les clôtures à pas muets, rendue perceptibles seulement par le cliquetis des chapelets.

Entrez cependant dans une de ces demeures : vous y verrez des femmes, quelques-unes autrefois mères et épouses; celles-là, dans le visage et le maintien, ont gardé l'animation de la vie; d'autres, en qui le ressort intérieur a peu à peu subi les usures d'une ferveur étroite, semblent participer de la rigidité des statues de pierre devant lesquelles elles vont prier. Mais questionnez celles qui sont demeurées vivantes : elles vous diront le mécanisme de leur institution, l'absence des vœux, la tutelle de la mère ou supérieure des Béguines, et vous feront voir leurs ménages de célibataires, reluisant d'ordre et de propreté. Vous n'aurez pas de peine à transpercer leur existence limpide, dont une bonne partie est consacrée à des pratiques religieuses et l'autre partie à d'interminables caquets qui, même dans cette solitude, perpétuent le monde et ses agitations.

Contraste curieux que ce Béguinage placide, où les esprits aussi bien que les sens sont endormis, si on lui oppose les activités intellectuelles des écoles de théologie voisines. Tout le bruit des querelles scolastiques aboutit dans la ville universitaire à cet assoupissement de quelques bonnes âmes naïves, ignorantes des luttes modernes.



CHATEAU DE HÉVERLÉ.

Sortez de la ville : vous ne tarderez pas à rencontrer une somptueuse abbaye bien faite pour parachever le tableau de ce grand boulevard du catholicisme. Fondée en 1179 par Godefroid le Barbu, l'abbaye de Parc, consacrée à la règle de Saint-Norbert, n'arriva toutefois que par étapes à sa magnificence actuelle. Du monastère primitif, la chapelle seule est restée : elle est devenue le chœur de l'église; toutes les autres constructions s'espacent

de la vie : en files innombrables, gémissantes et priantes, elles s'avancent, tenant à la main des luminaires qui sont comme le symbole de leur foi et dont l'étoilement constelle le calvaire par lequel elles accèdent vers le sanctuaire transformé en brasier et épandant, telles des laves vermeilles, le ruissellement de ses flammes jusqu'aux altitudes des voûtes.

Diest s'offre ensuite à vous. Une entrée mesquine et pauvre ; par delà les fortifications, une rue étroite et qui finit par s'étrangler en un mince passage, avant d'aboutir sur la place ; une rivière longeant de hautes maçonneries où ronflent les brasseries ; quelques carrefours spacieux ; deux belles églises, Saint-Sulpice et Notre-Dame ; au pied de Saint-Sulpice, la grand'garde ; et, si c'est le dimanche, les ménagères installées sur le pas des portes,



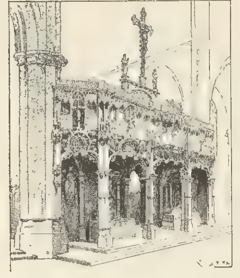
Dessin de E. Puttaert.

LE CIMETIÈRE DE DIEST.

les étalages avancés jusqu'au milieu du pavé, des aises de grosse vie provinciale. Des bandes de militaires battent les trottoirs minuscules, mêlées à la flanerie des bourgeois qui vont prendre le frais sur les remparts.

L'antiquité de la cité diestoise ne s'apprécie plus que par des vestiges peu nombreux : on sait que c'est là qu'il faut chercher le Dispargum de saint Grégoire de Tour ; mais rien ne subsiste plus du berceau des rois francs, à part un tradition perpétuée jusqu'à nos jours, le mot *salique* approprié à des parcelles de terre. Même les souvenirs rapprochés de nous se sont petit à petit effacés sous l'action du temps et des hommes. La vieille industrie de la laine, florissante au quatorzième siècle, a laissé debout une halle délabrée, où se détaille aujourd'hui la boucherie, et qui n'atteste plus que lointainement la prospérité de la ruche autrefois bourdonnante, à présent délaissée par ses abeilles. Toute cette gloire du passé semble dormir à l'ombre d'une abside en ruine, merveilleusement

de sapins dont le noir feuillage troue durement la monotonie de la plaine. La Campine se révèle déjà dans cette aridité; la charrue a beau défoncer la terre, celle-ci ne produit qu'une récolte avare, et ce maigre rapport va s'éclaircissant encore, à mesure qu'on s'écarte du potager verdoyant qu'on a laissé derrière soi. Nous sommes dans le Hageland.



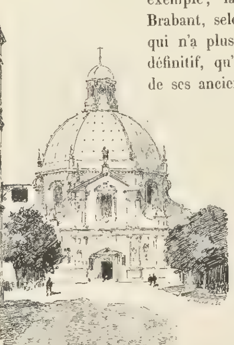
LE JUBÉ DE L'ÉGLISE D'AERSCHOT.

Des souvenirs se réveillent à ce nom : on pense aux farouches paysans révoltés qui choisirent cet endroit désolé pour refuge, dans leur lutte contre les soldats de la République française. Avant eux, les drapiers, proscrits par Wenceslas, avaient également habité ces tourbières et de là ravageaient tout le pays voisin.

Arrêtez-vous à Aerschot, le temps d'examiner l'église, d'un beau style ogival primaire à sa partie antérieure, et le remarquable jubé archifouillé qu'elle renferme, ensuite la fameuse tour d'Aurélien, qui défendait autrefois les remparts de la ville, puis encore les restes d'une halle témoignant d'une prospérité ancienne, enfin le pittoresque vite, dit les Grands-Moulins : vous aurez tout vu. C'est l'irrémédiable décadence d'une petite cité que les luttes religieuses du seizième siècle ont dépossédée de ses énergies. Telle autre n'existe plus qu'à l'état d'humble village, Sichem, par exemple, la plus vieille ville du Brabant, selon le dire populaire, et qui n'a plus, pour échapper à l'oubli définitif, qu'une tour isolée, vestige de ses anciens remparts, jadis haute de trois étages, avec des salles à chacune d'elles ; une seule, encore visible, développe une voûte en ogive, ornée, à la retombée des nervures, de consoles sculptées à figures d'anges.



ÉGLISE SAINT-SULPICE.



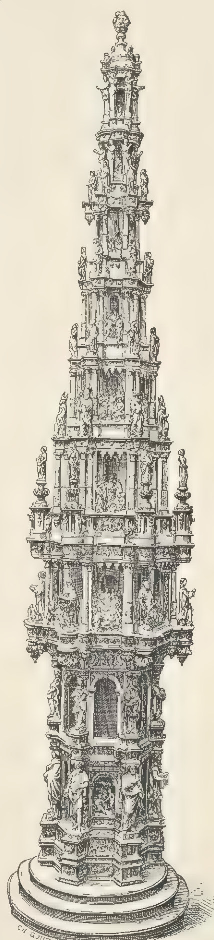
ÉGLISE DE MONTAIGU.

C'est la première étape vers cet autre « pardon » célèbre, le pèlerinage de Montaigu. Hal et Montaigu, lieux d'humanité souffrante et de foi dardée vers les glaives dont fut transpercé le cœur de Marie! Quand, à Montaigu, dans le soir, sous sa tour pareille à la tiare pontificale, s'embrase, à l'incendie des cierges et des lampes, le sanctuaire de la mère divine, la secourable et propitiatoire église vers laquelle convergent toutes les douleurs de la contrée, il semble, au branle des multitudes processionnaires gravissant la butte sacrée et s'enfournant sous les porches ardents, que se soient soudain ouverts, par-dessus l'effrayant remous des afflictions terrestres, les seuils lumineux de l'espoir des résurrections. Montaigu est la piscine miraculeuse dont les eaux vives stimulent les forces déclinantes de la créature. Du fond des horizons elles accourent, les humbles âmes menacées de sombrer aux naufrages

voie s'élargit : on a devant les yeux une superbe église du treizième siècle dont quelques parties, notamment la galerie découpée en arceaux trilobés autour du chœur, se rattachent à la période des transition.

Dès le seuil, une émotion vous prend : dans la première chapelle à gauche, un retable à volets laisse voir les merveilleuses complications d'une suite de scènes empruntées à la vie du Christ; la première chapelle de droite vous en montre un autre, plus admirable encore, vrai fouillis de personnages et de rinceaux. Du haut en bas, une dentelle de bois se prolonge, entrelacée de feuillages et de figures, avec des dais, des lancettes, une ramification inouïe de motifs sculptés : à la partie supérieure, la Vierge tenant l'Enfant sur ses genoux; sur les panneaux, la Visitation et Marthe embrassant Marie; le long des montants qui séparent les compartiments, des silhouettes et des groupes d'anges; partout des dames en atours, des chevaliers armés de rapières, des prêtres aux longues dalmatiques, tout un coin du Nouveau Testament restitué à travers les costumes et les attitudes de l'époque. A peine avez-vous détourné les regards, vous apercevez, au-dessus d'un obit daté 1604, un haut relief enluminé et doré, d'une perfection non moins prestigieuse. Mais vous n'êtes point au bout de vos surprises : la deuxième chapelle à droite vous arrête devant un saint Hubert mitré et la crosse au poing, ayant à ses pieds le cerf miraculeux, dans une niche qui surmonte une peinture représentant le saint en costume de chasse mi-parti rouge et jaune, joignant les mains et tourné vers la bête aux cornes nimbées d'un christ dans une gloire. Un peu plus loin, par-dessus un triptyque dont le panneau central représente Jésus et les saintes Femmes, un saint Georges fait le geste de terrasser le démon. Toujours sur le même rang, le saint patron de l'église, crosse d'argent aux doigts, de gros cabochons à la poitrine et aux genoux, occupe le milieu d'une niche surmontée d'une balustrade dentelée de petits édicules, comme un jubé en miniature; de chaque côté se développent des compartiments remplis de petits personnages et orfévris, comme la niche, d'une profusion de motifs décoratifs.

- La même abondance de richesses se remarque dans les bas côtés de gauche. Vous passez successivement devant un retable où trois figures peintes et dorées habitent des niches à fond d'architecture, festonnées sur tout leur pourtour; devant un autre retable couronné d'un étonnant petit baldaquin dentelé sous lequel se silhouette une Vierge; puis encore devant des triptyques dont le moins curieux n'est pas celui qui représente le démon sous la forme d'une espèce d'hydre se débattant au milieu des eaux bouillonnantes. Il faudrait citer aussi les magnifiques dinanderies dont l'église surabonde : le grand candélabre à sept branches, la centrale torsée et finissant en croix, chacune des autres terminée par une balustrade découpée et



TABERNACLE DE LÉAU.

enchevêtrée de lierres touffus comme des lianes, dans l'étonnant cimetière qui, aux limites de la ville, s'ouvre par une massive arcade ogivale, d'un aspect tragique et monumental. Une vieille femme que nous vîmes là, agenouillée devant un calvaire et les bras en croix, ressemblait, dans le silence de cet endroit funèbre, aux figures de marbre qui, sur les sarcophages, matérialisent le regret des choses disparues.



LES HALLES DE DIEST.

Tirlemont, ville proprette et endormie, d'ailleurs, comme la plupart des villes flamandes, avec des rues accidentées, une place perchée sur une bosse, des rangées de vieilles maisons à pignons en gradins, et, quand on s'écarte un peu du centre, des échappées de verdure, un empiètement de la campagne sur le noyau urbain. Une énorme église domine les toits étagés sur les pentes de la butte : c'est Saint-Germain, tour et piliers romans, les fenêtres et le chœur en gothique primaire. Ailleurs, devant l'Hôtel de Ville, l'église de Notre-Dame du Lac, inachevée, dresse une belle tour appuyée sur quatre piliers qui primitivement formaient le centre de l'édifice. Et toujours une profusion d'ornements ruisselant le long des murs et dans le fond des chapelles. On n'en finirait pas s'il fallait détailler toutes ces richesses : la piété publique partout a prodigué la dorure, le tableau peint, la décoration en couleur, les sculptures pittoresques; et naturellement beaucoup de mauvais goût se mêle aux délicatesses de l'art pur. A Saint-Germain, par exemple, un christ repose dans une espèce de loge grillée, sous des draps festonnés de dentelle et recouverts d'un velours broché d'argent; non loin, un vaste panneau en bois sculpté représente un paysage d'arbres et de fabriques d'où se projettent trois croix, avec deux gros anges figurés en ronde bosse, l'un faisant un geste de désespoir, l'autre, placide, le bras passé dans une échelle. Juste en face, un autre christ pend au mur, vêtu d'une longue robe rose fanée, brodée d'argent ; et le tout s'aperçoit près d'un autel hérissé de flammes pourpre et or, au-dessus desquelles un christ colorié prend son vol. A l'heure des offices, la procession des femmes traîne le long de ces pieuses images, et des soupirs de ferveur se mêlent au murmure des prières. Les adorations, dans le pays flamand, vont de préférence aux effigies matérielles expressives; la religion ici s'enveloppe de réalités tangibles qui semblent inciter à les palper.

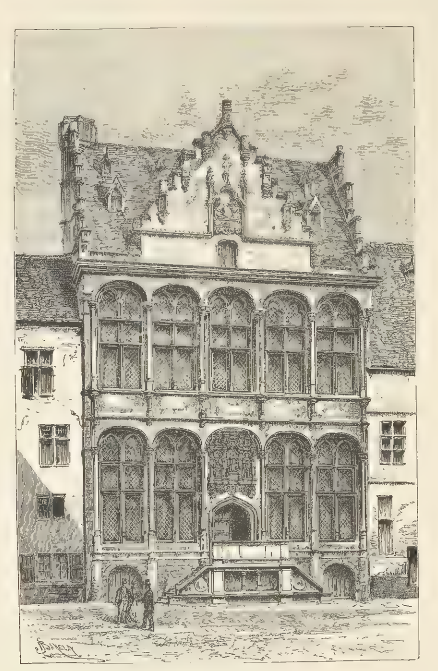


L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN.

Ces imaginations souvent lourdes n'atteignent pas la beauté des églises qui, comme celle de Saint-Léonard, à Léau, ressuscitent les apparences de l'ancien culte. L'impression est forte de rencontrer, dans ce petit village perdu au milieu des campagnes, un musée littéralement peuplé de reliques archéologiques. L'église de Léau n'est pas autre chose. De loin s'annonce la tour, avec ses fenêtres lancéolées à lancettes accouplées, surmontées d'un trèfle ; on passe dans des rues étroites, bordées de maisons rustiques, et tout à coup la

PROVINCE D'ANVERS

tréflée, d'une hauteur totale de douze pieds; le lutrin supporté par des lions et des chiens alternés; une infinité d'autres raretés dont le détail encombrerait ces pages. Encore pâlissent-elles devant la magnificence de l'incomparable Tabernacle qui, à l'angle du chœur et du transept, se dresse, haut de seize mètres, formé de neuf étages, décorés chacun de groupes et de bas-reliefs. Rien ne peut dire la délicatesse de ce chef-d'œuvre de Corneille de Vriendt; il semble jaillir du sol comme une flèche sans paraître alourdi de l'infini peuple de personnages qui s'enroule à l'entour; et, si haut qu'il monte, c'est la même finesse de profils, les mêmes élégances de lignes, la même prodigalité d'ornements.



HÔTEL DE VILLE DE LÉAU.

Quand, les yeux éblouis, on quitte enfin l'église et qu'on dirige ses pas vers la place, on a devant soi l'Hôtel de Ville, un bijou d'architecture renaissance, d'une coupe charmante et svelte, avec ses deux rangs de fenêtres allongées, son perron bordé de rampes en pierre et garni de lions, ses trois niches taillées dans la façade et occupées par des figures, son grand toit découpé en escaliers et flanqué de tourillons.

Nous rencontrerons souvent, dans la suite de cette relation, des édifices plus somptueux ; nous n'en verrons pas toujours qui aient au même degré la justesse de la proportion et l'harmonie de l'ensemble.





VUE SUR LA DYLE. *Dessin de Clerget*

PROVINCE D'ANVERS

I

Malines. — Entrée dans la ville. — Les vieux souvenirs. — La Dyle. — La Grande Place. — Saint-Rombaud et le carillon. — Les Halles. — La Boucherie. — Les Bailles de fer. — Vieilles maisons. — Séminaires et couvents. — Le Béguinage.

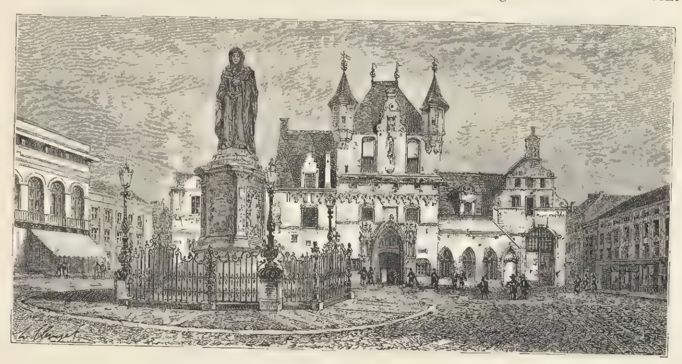
On longe de grasses prairies, des campagnes coupées de longues files d'arbres, des villages aux toits de tuiles et de chaume, groupés autour de leurs clochers, une succession de paysages frais et reluisants sur lesquels la moiteur de l'atmosphère étend une sorte de vernis : c'est la continuation du potager brabançon. Rien encore ne trahit le caractère du pays anversois, ce partage de la terre entre de mornes étendues sablonneuses et de plantureuses zones cultivées, et pourtant, à chaque tour de roue, on pénètre un peu plus dans la contrée. Là-bas, dans la perspective, s'estompe la haute silhouette de Saint-Rombaud, dominant de sa masse carrée la cité malinoise; et des clochers, des tours, des faites aigus, élancés par-dessus les toits des maisons, en grand nombre, semblent autant de cadets groupés autour de leur aîné. Nous sommes ici dans un centre de grande foi et de catholicisme militant : du fond de son palais, le cardinal-archevêque commande à tout le clergé du pays.

Cette grande paix que la religion étend partout autour d'elle et où s'alanguit le mouvement de la vie publique, vous la retrouverez à Malines dans le silence de ses places, l'affairement mesuré et lent de ses quais, la rumeur étouffée de ses industries et jusque dans le geste tranquille de ses habitants. Un peu du recueillement qui règne dans les sacristies se répand par ses rues, comme un air subtil mêlé à l'atmosphère respirable;

affectant des profils de demi-lune, de soleil ou d'animal chimérique, se remarque encore dans quelques recoins perdus.

Heureusement la vieille résidence de Marguerite d'Autriche possède toujours, pour dédommager la curiosité, ses pignons, ses rues enchevêtrées et ses canaux. Nous venons de passer le premier de ses ponts, et, à mesure que nous prolongerons notre promenade, nous verrons se multiplier les autres, au gré de la capricieuse rivière qui coupe la ville dans tous les sens.

La Dyle, en effet, étend partout ses bras, ici s'ouvrant entre les maisons de vastes corridors où passent les bateaux, là s'étranglant en de brusques coudes, au pied de grands murs rouges, fleuris de mousses et de ravenelles. Selon que la marée monte ou descend, elle couvre ou laisse à nu les fascines et les pilotis qui protègent ses digues, tantôt roulant à pleins bords des eaux limoneuses où reflue le flot épais de l'Escaut, tantôt s'attardant avec des clapotements lents contre ses rives engluées de vase. Souvent



STATUE DE MARGUERITE D'AUTRICHE ET LES HALLES. *Dessin de Clerget.*

ces bouts de marines s'animent d'un passage de chalands aux ventres bruns, zébrés de rouge et de vert. Toutefois la vie n'en paraît pas sensiblement haussée dans la ville : les lourds mouvements de ses bateliers semblent rythmer une activité sommeillante qui n'a point de raison de se presser ; même le grincement des poulies, manœuvrant au long du quai, se perd parmi le silense de l'air, comme une plainte sans échos.

La rue suivie tout à l'heure nous mène à la Grande Place : au milieu s'érige une Marguerite d'Autriche, en marbre blanc, tenant d'une main le traité de Cambrai et ramenant de l'autre les plis d'un manteau bordé d'hermine. La fière gouvernante a la face tournée vers Saint-Rombaud, dont la tour élancée par-dessus les maisons, échafaude dans le ciel de prodigieux contreforts ; derrière elle, comme un fond de décor sur lequel se détache sa silhouette, les Halles, vieille construction inachevée et massive, se coiffent, par-dessus un grand toit trapu, d'une courte tour carrée, flanquée à ses angles de tourelles octogones.

L'ensemble de la place est pittoresque : des maisons la bordent sur trois faces, avec des jeux variés d'architecture, les unes s'encapuchonnant de toitures à lucarnes, les autres

les bruits semblent s'y dissoudre dans du sommeil, un sommeil qui monterait des pavés, gagnerait le dedans des maisons, petit à petit endormirait les êtres et les choses; c'est la torpeur d'un jour de dimanche empiétant sur le reste de la semaine, avec une mélancolie douce; et la placide petite ville y est à ce point enfoncée, qu'en de certains quartiers le battant d'une porte frappant son chambranle suscite, dans l'assoupissement général, comme l'inquiétude d'un événement insolite.

Malines partage, d'ailleurs, avec les villes en qui saigne le deuil du passé, le charme de cette physionomie silencieuse, un peu effacée, où se marque le regret des jours révolus. Il semble que la déchéance soit l'envers de toutes les splendeurs humaines et que, pour les cités comme pour les hommes, la gloire doive être suivie d'un abaissement irrémédiable. Il y a loin de ces quartiers déserts où le pas du promeneur éveille aujourd'hui des échos, loin de cette existence monotone et casanière, aux magnificences bruyantes de la cour de Marguerite d'Autriche passant par les rues au galop des équipages et par désœuvrement s'amusant à traquer à travers places et carrefours un dix-cors affolé.

En ce temps, l'esprit et les grâces florissaient à Malines; le palais de la régente retentissait du bruit des musiques succédant au récit scandé des beaux vers. Elle-même composait des stances à Notre Dame; et, sous les lambris sculptés, Jean Second, Érasme, Corneille Agrippa, Jean Lemaire se donnaient la réplique, écoutés des peintres Mabuse, Coxcie et Van Orley. Chevauchées, kermesses, ballets réunissaient les belles dames et les beaux chevaliers dans de grandes parties égayées par les parades de rosse Bayard, les farces des Aymon et les saltations grotesques des Géants.

De ces temps lointains il n'existe plus que des vestiges; les pierres seules parlent encore, en leur muet langage, des fastes passés; un vent de mort a soufflé sur le reste, sur les fêtes, les tumultes et les gaîtés; et les figures illustres et charmantes, la grâce et la toute-puissance d'un jour ont disparu sans retour. Ce n'est point encore la douloureuse nécropole que fut longtemps Bruges et qui n'a pas disparu tout à fait; le contraste entre la grandeur ancienne et la médiocrité moderne est moins saisissant; mais déjà, à Malines, nous pénétrons dans cette obscurité que laisse après lui le soleil des belles époques de l'histoire et qui rend si irréparablement mélancoliques les lieux autrefois célèbres. Elle ne fera que grandir quand nous aurons dépassé les cercles de la vie et que nous nous rapprocherons des villes mortes des Flandres.

Pénétrons dans la ville par une de ses artères principales et suivons, par exemple, la Grande-Rue qui part de la gare. Des commerces variés alternent avec des aspects de maisons bourgeoises, reluisantes de vernis, les fenêtres ornées de mousselines et de guipures, derrière lesquelles s'entrevoient des appartements confortables, d'une richesse lourde et surannée. Rien de particulier dans ces échappées sur le train des ménages; on rêvait de vieilles chambres éclairées d'une lumière trouble et meublées de dressoirs, de bahuts, d'escabeaux noircis par le temps, avec d'archaïques personnages se mouvant lentement et pareils à des figures de tableaux gothiques; il faut en rabattre : la banalité uniforme des étagères chargées de brimborions, des crédences en acajou et des fauteuils en moleskine a remplacé, dans les familles bourgeoises, la vétusté pittoresque des ameublements.

Malines a perdu, principalement dans les quartiers commerçants, son caractère de ville historique. Partout les magasins, les cafés, les restaurants s'affublent de dénominations françaises, peinturlurées au-dessus des portes en grosses lettres noires, ou incrustées en zinc doré sur les enseignes. A peine la joyeuse fantaisie des écus pendus à des tringles et



Dessin de Clerget.

GRANDE PLACE ET ÉGLISE SAINT-ROMBAUD.

terminées en pignons découpés et semblables à des proues de navires, presque toutes étroites, de hauteur égale, emboîtées l'une dans l'autre et faisant jouer au soleil des moulures, des festons, des bossages, des enseignes, dans un amusant chatoiement de façades.

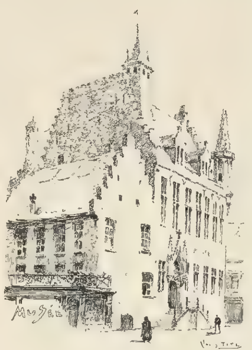
Reculez jusque sous le porche des Halles : vous verrez s'emmêler devant vous, par-dessus la ligne tourmentée des toits, la forêt des dais, des fleurons et des aiguilles, partout accrochés au chevet de Saint-Rombaud ; et du même coup les hautes fenêtres à pinacles se projetteront comme des glaives entre-croisant leurs pointes.

De toute sa masse, la tour immense plonge dans le ciel, avec ses hautes baies effilées, ses balustrades ouvrées et ajourées, sa profusion de niches et de sculptures, ses énormes cadrans dorés, vastes comme des arènes. De là-haut, comme une volée d'oiseaux chantants, part, chaque quart d'heure, la sonnerie du carillon, dont le vent disperse au loin ou rabat par les rues les basses ronflantes et les légères vocalises, en larges ondes sonores auxquelles se mêle en sourdine l'accompagnement des bruits de la ville. Ce n'est encore qu'un prélude, un frisson de notes se mourant au bout d'une mesure, et comme le premier coup d'archet de l'orchestre de cuivre caché dans les profondeurs de la tour ; mais, aussitôt que l'aiguille a marqué l'heure, la gigantesque muraille s'ébranle ; la musique, un instant assoupie, se réveille ; l'air inachevé se continue à travers un bourdonnement joyeux ; une folie d'arpèges tourbillonne dans le ciel, et les marteaux frappent, les timbres retentissent, les cordes s'étirent et grincent, on dirait, de toute cette gaîté ailée qui passe comme le vent, l'éclat de rire éclatant des guivres et des tarasques sculptés dans la pierre. A ces moments, Malines la silencieuse semble sortir de sa léthargie ; un frémissement parcourt ses places, comme un peu de vie qui lui viendrait de son carillon ; aux angles de ses vieux murs, dans ses écheveaux de petites ruelles entortillées, sur le seuil de ses maisons muettes et jusque dans l'obscurité de ses ponts, des voix, de vieilles voix chevrotantes d'ancêtres chuchotent alors des mots depuis longtemps oubliés ; et, tandis que s'égoutte la pluie mélodieuse, comme une rosée qui fait refleurir les choses d'antan, le lointain Béguinage lui-même s'anime.

La Grande Place, du moins, a gardé quelques chaleur dans la décrépitude du reste de la ville ; elle est comme le cœur d'un corps frappé de paralysie. C'est là, dans sa vaste enceinte, que passent, à de certains jours, les cortèges, que traîne la flânerie lente des habitants, que roulent les charrettes des maraîchers se rendant aux Bailles de fer, et que, le dimanche, stationnent, au sortir des messes, les groupes qui ensuite s'éparpillent du côté des estaminets. C'est là aussi que, les jours de liesses populaires, apparaît, à l'une des fenêtres de l'hôtel des Archives, l'immémorial *Op Signorken,* le bouffon malinois, dont l'origine et les aventures ont largement défrayé la conjecture des archéologues. Ajoutez qu'à un pas se dresse le *Schepenhuis*, un joli édifice garni de tourelles, où siégeait en 1473 le grand Conseil, aujourd'hui refuge des collections d'art de la ville ; qu'à l'entrée de la rue de Beffre s'aperçoivent les élégants vestiges d'un palais commencé par Rombaut Kelderman, d'après les ordres de Charles-Quint ; enfin, que les principales artères de la ville débouchent à chacun des coins du spacieux quadrilatère dessiné par la place. Au fond, les Halles, avec la lourdeur écrasée de leurs gros murs plats, ressemblent vaguement à une prison où achèverait de mourir la vieille gloire de Malines. Cependant, qu'un clair de lune enveloppe ce tronçon de tour, écaille les ardoises du toit, glisse dans les niches vides, l'informe construction, noyée dans ces blancheurs, silhouette romantiquement et non sans fierté ses lignes déchiquetées dans la nue.

Traversez la place dans sa longueur, vous arriverez à une vieille boucherie publique

installée au niveau de la rue. Aux ais trapus du plafond pendent des cages à claire-voie, des poulies, des balances, un enchevêtrement de cordes et de perches qui, dans la demi-obscurité brumeuse, s'emmêlent avec des complications bizarres. Quelquefois un coup de soleil, glissé par les baies latérales, accroche une pourpre vive aux grands quartiers de viande achevant de saigner aux crocs, et détache sur les pénombres roussâtres un tablier blanc de bouchère cognant à coups de hachette les billots éclaboussés de rouge. Et, tandis que l'on passe entre deux rangs de bêtes immolées, étalant leurs ventres ouverts, une odeur fade de charnier monte des dalles. Là pullule un peuple de rats qui, la nuit, sort de ses retraites et fait la chasse aux dépouilles abandonnées sous les établis. Dehors, le long du mur extérieur, s'alignent des échoppes protégées par des auvents de bois : c'est la continuation de la boucherie, dans la clarté crue du plein air tombant sur les veaux roses et les vieux bœufs à chair lie de vin.



MUSÉE DE MALINES.

A de certains jours de la semaine, ce coin de la ville s'emplit de la circulation des ménagères. Les cheveux en bandeaux aplatis à la mode flamande, elles vont, le seau de cuivre au bras, à travers les Bailles voisines, marchandant les fruits et les légumes, d'une voix chantante et aigre qui par moments tourne à la crécelle. Le type féminin n'a pas, toutefois, ici, la solidité saine que nous trouverons au fond des Polders : la chair, sous le capuchon qui l'hiver chaperonne la tête, garde une blancheur maladive ; les yeux, d'une teinte effacée, où semble s'alanguir la vie, ont un air de songe. L'être humain semble participer de la déchéance qui a frappé la cité magnifique du passé : comme elle, il traîne la mélancolie d'un organisme en qui le sang s'est ralenti.

Les Bailles de fer forment, de suite après les bâtiments de la vieille boucherie, une place en forme de carré long, bordée de maisons modernes çà et là égayées d'un pignon ; au milieu, entre les deux allées parallèles qui constituent la rue proprement dite, s'espace une zone pavée, circonscrite par des chaînes en fer. C'est le marché. Par hautes pyramides s'entassent sur le pavé les produits de la terre, avec une abondance de tons vigoureux et clairs, et les larges parapluies sous lesquels s'abritent les marchands ajoutent leurs taches vertes et rouges à cette opulence débordée de nature morte. Au fond de la place, émergeant des toits, la tour de l'ancienne maison des Arbalétriers effile son aiguille pareille à la pointe d'un chapeau de pierrot.



ACADÉMIE DE MUSIQUE.

Et maintenant que vous avez touché le cœur de la ville, éparpillez-vous : à droite, à gauche, des rues tortueuses s'enfoncent entre des rangs pressés de maisons, aux styles souvent indécis, et du milieu desquelles surgit, par places, une vieille façade en bois, demi-vermoulue, aux étages surplombant sous un faîte en saillie. Les escaliers y craquent sous le pied, la brique des murs intérieurs s'effrite, des lézardes

sculptures, des feuillages, des motifs variés occupent les surfaces planes, s'enroulent aux chapiteaux, ornementent les angles et montent jusqu'à la corniche du faîte. En cette délicieuse installation, comme l'évoque la maritime enseigne, siégeait la corporation des Poissonniers.

Tout proche, une façade d'estaminet : « In den Zegenprael », se fleurit de rinceaux charmants. Au rez-de-chaussée, toutefois, l'entremêlement des coquilles et des feuillages semble greffer sur le travail primitif une décoration adjonctive. Ici, du reste, comme dans les maisons du quai aux Avoines, la sculpture a été utilisée comme emblème à

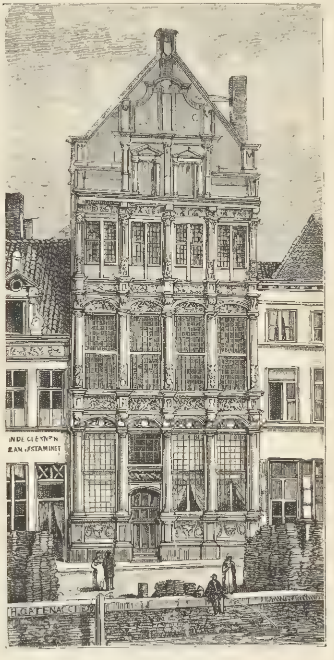


MAISONS DU QUAI AUX AVOINES.

l'habitation. Deux figures, un guerrier casqué dont les moustaches décrivent une parabole hardie, et une femme, à demi nue, tenant l'un et l'autre une banderole, de chaque côté d'un cartouche, se silhouettent dans le tympan, au-dessus de la porte d'entrée.

L'intérêt du vieux Malines n'est pas circonscrit à ces seules demeures : il faudrait en citer vingt autres. A peu de distance du Palais de Justice, restauré d'après les plans de l'ancien palais de la régente, avec ses grandes salles lambrissées de chêne, ses escaliers à rampes évidées, ses balcons en saillie sur la rue, ses tourelles en poivrière, ses fenêtres à croisillons fermées de serrureries compliquées, l'Académie de Musique occupe les bâtiments du vieil hôtel Busleyden, superposant ses galeries découpées en arcades ogivales et reliées à un corps de logis dont le pignon s'étage en gradins. Çà et là, des souvenirs plus vénérables encore retiennent l'attention : témoin la Porte de Bruxelles « Overste Poort »,

fendillent les planchers ; mais l'ensemble est demeuré debout, semblable à une relique précieusement conservée. J'en ai vu de ces maisons, rapiécetées comme des habits de travail : des planchettes bouchaient partout les trous, formant une chape de losanges et imitant de laborieuses reprises; des clous, en grand nombre, comme des points d'aiguille, tentaient de conjurer la dislocation finale. Quelquefois la masure était surmontée d'un toit qui, au printemps, se changeait en jardin, sous le verdoiement des floraisons sauvages et le pépiement des jeunes couvées.



MAISON DU SAUMON.

Il en est, parmi ces vieilles demeures, qui ont mieux résisté au temps : on vous montrera, en un retour de la place, un pignon à tourelles approprié en musée; ailleurs, quai aux Avoines, un groupe de trois maisons épaulées l'une à l'autre et dont l'architecture est bien faite pour amuser les yeux. Celle du milieu, en pierre et en bois, figure une série d'étages séparés par des poutrelles horizontales ; chaque étage à son tour se subdivise en compartiments où s'intercalent les fenêtres, quadrillées de vitres à meneaux de plomb. Trois cariatides satyriques se campent, au-dessus de la porte, en postures correspondantes au nom de la maison : « Duyvelsgevel » ou Maison du Diable; d'autres figures sculptées, d'une tournure cynique et grotesque, s'accrochent encore aux angles de l'entablement par delà lequel s'aiguise le toit. A gauche, un pignon anguleux coiffe une construction formée de deux arcades superposées, l'une et l'autre festonnées de guirlandes et de rinceaux sous lesquels des hauts reliefs, hardiment façonnés et bariolés de peinturages crus, font bosser en modelés mafflus un « Adam et Ève au paradis » formant pendant à un « Adam et Ève chassés du paradis ». La troisième maison, celle qu'on désigne sous le nom d' « Hôtel de l'Enfant prodigue », très ornementée à sa partie supérieure, masse ses oves, ses entrelacs et ses pilastres par-dessus les encorbellements d'un rez-de-chaussée agrémenté de figurines dans les tympans. Visiblement l'enseigne et les sculptures se rapportaient à la destination intérieure; les béatitudes d'Adam et Ève au paradis symbolisaient les joies grasses et l'accueillante hospitalité qui attendaient le passant de l'autre côté du mur.

Quai au Sel, la maison du Saumon « In den grooten Zalm » se reconnaît à l'énorme poisson d'or banderolé qui s'allonge au-dessus du seuil. L'habitation est fastueuse, d'une ordonnance régulière et riche qui trahit la renaissance italienne. De grands pilastres, appuyant la retombée des encorbellements, encadrent les hautes baies carrées des fenêtres ; et des

tout un peuple dans Malines; et cette vie mystérieuse, occulte, pourtant active, avec ses pratiques de piété, ses visites de couvent à couvent, ses silencieuses allées et venues employées par le haut clergé pour le salut de la religion, déborde sur l'existence assoupie des marchands et des bourgeois.

Non loin de l'église Saint-Jean, au milieu d'une place déserte, s'élève le palais archiépiscopal, dans une pompe monotone et froide; là veille la pensée souveraine qui se communique hiérarchiquement à tout le reste du pays. Quelquefois, dans les grands jardins qui s'étendent par delà les cours et longent un des bras de la Dyle, un personnage en camail violet se meut avec lenteur, laissant paraître sur ses traits fatigués des soucis obsédants. Tandis que le murmure de l'eau glissant au bas des murailles, accompagne ses graves songeries, ses yeux, par moments, se portent vers le pignon dentelé de la vieille maison de l'Écoutète (ancien refuge des moines de Saint-Trond), faisant presque face aux arbres du parc et portant fièrement, au haut de son toit capuchonné de lucarnes, une élégante tour octogonale en briques rouges rejointoyées de filets blancs. Peut-être l'antique demeure lui parle-t-elle d'un passé plus propice aux intérêts de cette religion dont il est une des colonnes, et le regret de la ferveur disparue se mêle alors à ses autres pensées. Le passant, détaché de ces solennelles préoccupations, simplement regarde, du pont jeté en travers d'un délicieux canal, se dessiner l'élégant profil du petit édifice, sa façade plongeant dans l'eau et percée à sa base d'une porte à laquelle autrefois devait s'amarrer une barque, sa tourelle effilée surgissant parmi les lucarnes et les cheminées d'une toiture découpée en gradins.

L'endroit est aisé à reconnaître : à peine avez-vous quitté l'étroite venelle qui traverse un pâté de maisons à la gauche de l'église Saint-Jean et porte le nom bizarre de Klapgat (Trou aux paroles), le pont vous offre sa ravissante perspective; c'est une diversion heureuse au coin maussade que vous venez de traverser et où vous est apparu, dans un angle humide, sous un treillis de fer rouillé, un jardin des Olives en pierres grossièrement taillées, le Christ debout, avec un geste, parmi les apôtres couchés en de raides postures sur des rocailles, et le tout barbouillé de vilaine peinture à demi effacée par les pluies. L'ombre des maisons voisines noie cette sculpture qui, à distance, impressionne comme une illusion d'humanité farouche, avec des apparences vagues de chair souffrante et mortifiée.

En tous sens, les échappées sur de vieux coins d'humanité se multiplient; quantité de rues sont coupées par les entre-croisements des canaux et ménagent des percées sur des enfilades de vieux murs, d'escaliers descendant à l'eau, de pignons déjetés, de contreforts étayant de vieilles façades ruinées, de petites cages en surplomb, pendues comme des hottes au flanc des maisons, de maçonneries lézardées dont la marée, en se retirant, laisse à découvert les fondements moisis, envasés, feutrés de mousses, tandis que, plus haut, l'humidité, comme une lèpre, ronge la brique, pourrit le bois, de proche en proche étend de grandes taches vertes qui vont gagnant jusqu'au- toit.

Le spectacle est charmant et mélancolique : derrière ces murs corrodés, on devine de pauvres existences étouffées, des âmes à l'étroit, le rêve d'une condition meilleure et qui reste à l'état de décevant mirage, puis encore des industries mortes, le travail solitaire aboutissant à un salaire insuffisant, et, par-dessus tout, la tristesse d'une vie murée, engourdie, pesant sur les épaules du poids d'une lente agonie. Par moments, une tête de jeune fille apparaît à une fenêtre, et, l'on ne sait pourquoi, on pense alors aux vierges de Memling dans leurs cadres en bois ornementé. Si peu que la vision ait duré, le tableau s'est animé d'un rayon de grâce; le gargouillis des gouttières dans les eaux du canal devient presque

avec ses deux tours ventrues et son bloc de lourdes maçonneries, derniers restes des fortifications de la ville au quatorzième siècle.

Des quartiers entiers sont bordés de longues façades, percées d'une infinité de fenêtres hautes, sans rideaux, les carreaux dépolis. Des saints de pierre s'aperçoivent au fond des niches. Ce sont les séminaires et les couvents. La solitude qui est le caractère essentiel de la ville, se fait là plus profonde encore, comme pour laisser toute leur force aux récollections et à la prière. Par intervalles réguliers, cependant, l'heure sonne au campanile des chapelles, et ce rappel du temps, avec les occupations qu'il amène, fait conjecturer, derrière les hautes verrières obscures, des vivants comme nous accoutumés au partage mesuré des soirs et des matins. De temps en temps une pauvre femme en manteau usé par les lessives et le temps, le capuchon rabattu sur la tête, ou bien un vieux mendiant à la marche ployée allongent les doigts vers la tringle rouillée pendue à l'entrée. La massive porte alors entr'ouvre un de ses vantaux, derrière lequel s'efface une silhouette, sœur tourière ou frère portier, en coiffe blanche ou longue soutane. Pendant ce court instant, les yeux se sont projetés sur une échappée de cours et de jardins, à peine animés, aux heures de la promenade, par la marche lente d'un groupe d'hommes et de femmes.

PORTE DE BRUXELLES.

La physionomie de la cité s'accommode de ce fond d'ombre monacale ; il semble, aux minutes crépusculaires, qu'un bourdonnement pieux traîne le long des maisons religieuses, et l'oreille croit discerner les rythmes prolongés des cantiques. Ce n'est point toujours une illusion. Je me souviens d'une nuit claire d'hiver où, attardé par les rues mortes, sous les blêmes réverbères, j'entendis s'élever un concert de voix à l'unisson ; elles s'échappaient, voilées et profondes, d'une vaste construction dont les fenêtres brillaient dans la perspective; l'éloignement leur prêtait les sourdines d'un chant qui serait descendu du ciel. A mes pieds clapotait une eau noire qui, sous les murs de la sainte demeure, s'allumait du reflet des lampes. Longtemps j'écoutai, appuyé sur la rampe du pont; puis les voix moururent, les lumières une à une s'éteignirent : il me parut avoir vécu dans ce bref instant toute l'âme mystique de la ville.

Dans les rues, de pâles figures, coiffées d'un béguin empesé, dont les ailes blanches retombent sur des épaules couvertes d'une étoffe grossière, furtivement glissent à ras des maisons, dans un bruit de chapelets entre-choqués ; la claustration a flétri sur leurs joues les roses de la vie ; elles marchent d'un pas rapide, se prenant les jambes dans leurs robes qui tombent à plis droits. D'autres figures, en soutanes, celles-là, vieux prêtres ou jeunes lévites, les croisent en chemin, échangeant avec elles un salut respectueux. C'est



Dessin de Xavier Mellery.

UN OFFICE AU BÉGUINAGE DE MALINES.

un bruit joyeux; et des idées de vie naïve, de cœurs simples et constants dans le devoir succèdent aux impressions désenchantées du premier instant.

Cependant, elles reviennent bientôt après; les gaîtés de l'existence semblent une anomalie parmi ce délabrement de vieilles choses, et c'est à peine si le présent parvient à se frayer une place au soleil dans la survivance universelle du passé. Frustes, effritées, rongées du faîte à la base, les petites maisons aux briques écorchées et saignantes ont l'air d'abriter un peuple de momies; seul un bruit de vaisselles remuées en sort au temps des repas; pour un moment, les recoins mystérieux de la ville connaissent alors un peu d'animation.

Le silence et la solitude vont s'accroissant encore du côté du Béguinage, un vieux quartier perdu aux limites de l'agglomération et où s'alignent, dans un réseau de rues étroites, de petites demeures basses, servant d'habitation à une population féminine qui vit en commun dans un état demi-religieux, demi-laïque et pratique la règle de Sainte-Beggue. A Louvain déjà, une institution semblable s'était révélée à nous : c'est ici, comme là, un refuge pour les ennuis et les douleurs de la terre. Moyennant une dot légère, on entre au Béguinage, c'est-à-dire qu'on y prend possession d'un logis, où l'on est trois ou quatre, chaque béguine réglant d'ailleurs sa vie comme elle l'entend, avec la faculté de sortir à des heures convenues. La journée se partage entre les occupations du ménage, les offices qu'elles vont entendre à la chapelle voisine et les courses à la ville, chez les pauvres et les amies qu'elles ont gardées. Cela leur fait une existence monotone, sans surprises pour les sens et le cœur, et dont la dévotion forme le fond, mais qui s'accommode d'un certain bien-être tout flamand, particulièrement du côté de la table; chaque jour amène la répétition des mêmes besognes aux mêmes heures, et elles vieillissent ainsi, ayant de longues années souvent prié, végété, sommeillé, dans une quiétude indolente, rythmée par la cloche de la chapelle qui les rappelle au sentiment de leurs pieux exercices, sans presque soupçonner l'existence du monde à leurs portes.

M'étant mis un jour à la recherche de la « kloesterine » ou sacristine (c'est le nom que porte celle d'entre elles qui garde les clefs de l'église), je vis apparaître, à mon coup de sonnette, une grande fille pâle, le corps robustement charpenté : sans rien dire et s'étant seulement inclinée, elle me précéda par la rue, puis, ayant ouvert la porte d'entrée, s'effaça pour me laisser passer. Tandis que je pénétrais dans la nef, regardant s'allumer sous le jour des fenêtres les marbres et les ors de l'autel, elle demeura agenouillée près du seuil, son trousseau de clefs dans ses mains jointes, et sa forte silhouette se découpait sur les boiseries du fond. L'église, de ce style surchargé qu'on a appelé le style jésuite et qui caractérise la renaissance flamande du dix-septième siècle, renferme quelques particularités intéressantes; des tableaux, noircis par l'encens et l'humidité, rappellent la manière de Jean de Maubeuge, de Crayer et de Quellin; un grand sarcophage de cuivre, recélant, dit-on, le corps de saint Damien, reluit derrière des vitres, dans la nef de gauche. Je remarquai que le chœur était occupé par des rangées parallèles de sièges uniformes, à dossier bas garni de cases fermées à clef, et qu'à chaque siège correspondait un scabellon peu exhaussé : c'est l'emplacement réservé aux béguines; chacune d'elles possède son prie-Dieu, et elles ont accoutumé de serrer dans les cases les voiles dont elles s'entourent la tête aux grands jours de l'année. La sacristine me donna ces renseignements d'une voix brève et sourde, comme si elle fût sortie à regret de son mutisme habituel, et ses lèvres remuaient à peine dans son beau visage immobile. Quand je m'en allai, elle se rangea de nouveau contre le mur, après avoir trempé ses doigts dans le bénitier, et je mis dans sa main une légère offrande. Je la vis disparaître ensuite dans la ruelle.

Comme me l'avait dit la « kloesterine », les filles de Sainte-Beggue, à de certains jours, se parent de leurs voiles blancs, par-dessus leurs coiffes habituelles, et ces voiles, épais, cassés à longs plis raides, descendent jusqu'à terre, en cachant leurs visages. Par longues files immobiles, elles demeurent ainsi longtemps en prière, prolongeant leurs sévères attitudes qui les rendent pareilles à des statues de pierre. Autour d'elles cependant la fumée des cassolettes roule ses flocons bleuâtres, et de rouges reflets de cierges par moments oscillent sur leurs pâles silhouettes, comme un peu de sang qui leur remonterait du cœur. L'office terminé, elles replient leurs voiles et regagnent leurs petites demeures humides, dans ces ruelles aux noms caractéristiques, la « ruelle des Huit-Béatitudes », la « ruelle des Douze-Apôtres », etc.

Au Béguinage, chaque maison porte un nom de sainte ou de saint, et quelquefois une image sculptée se détache du fond d'une niche, par-dessus la porte d'entrée presque toujours garnie d'un guichet grillé où apparaît, au coup de sonnette, une tête coiffée du traditionnel béguin. Toutefois le quartier n'est pas exclusivement habité par des béguines : des ménages tranquilles ont élu domicile parmi elles ; un jour j'eus l'occasion d'assister, dans un froid rez-de-chaussée de la rue des Huit-Béatitudes, au patient travail d'une dentellière. L'endroit était triste ; une lumière pauvre glissait par la fenêtre contre laquelle était assise l'ouvrière ; c'était une femme de quarante ans environ, jaune, mince et silencieuse, dont les grandes mains sèches, bien que raidies par le froid, dans cette chambre sans feu au début de l'hiver, maniaient les fuseaux chargés de fil avec une dextérité merveilleuse, les prenant, les quittant, les mêlant, les faisant rouler sur le coussin, d'une poussée régulière du bout des doigts. Une infinité de longues épingles en cuivre recouvrait celui-ci ; à chaque instant elle en déplaçait une, puis ressaisissait ses fuseaux, et le lin, en s'entre-croisant, dessinait des arabesques, des fleurs, des étoiles, des rosaces, comme le caprice du givre sur une vitre. A la partie antérieure du coussin était fixé le modèle, et j'admirais avec quelle rapidité se réalisaient, sans défaillances ni reprises, les multiples combinaisons d'un dessin touffu et fin comme une trame arachnéenne. Pendant qu'accroupie sur sa tâche, le dos voûté, et les yeux fixés sur ses épingles, la dentellière entrelaçait ses fils, l'ombre d'un passant s'étendait par moments sur ses longues mains pâles, et un bruit de talons décroissant dans la ruelle se mêlait au cliquetis des fuseaux.

La splendeur ancienne de l'art charmant qui fut l'une des gloires malinoises aboutit aujourd'hui à ce travail solitaire d'un groupe clairsemé de pauvres femmes continuant à faire, dans les recoins perdus de la ville, les délicates besognes sur lesquelles ont pâli leurs aïeules : elles vivent misérablement dans des intérieurs humbles et délabrés, gagnant à grand'peine, à ce labeur dont l'objet va parer les reines du monde, l'alimentation de leur triste existence. Les journées entières et souvent les nuits qu'elles passent à exécuter ces tableaux, légers comme les brouillards lamés d'argent que septembre fait danser entre les arbres, leur sont payées par les marchands à des prix qui n'atteignent pas même la rémunération des plus grossiers travaux. Cependant de leurs pauvres mains mortes s'échappent incessamment les éblouissants caprices qui, aux clartés des candélabres, font ressortir les belles épaules satinées ; et, silencieuses comme les béguines dont elles ont la vie recueillie, elles accomplissent dans l'ombre leur rôle de filandières, sans envier les gloires de ce monde pour lequel elles travaillent.



LA CHAIRE DE VÉRITÉ A SAINT-ROMBAUT.

II

Les églises. — Saint-Rombaut. — La chaire de vérité et le « Christ en croix », de Van Dyck. — La « Pêche miraculeuse » et l' « Adoration des mages », de Rubens. — Saint-Jean. — Notre-Dame.

Entrez un matin de dimanche à Saint-Rombaut : jusque sous les porches la foule se presse, attentive au geste de l'officiant, les épaules courbées, les têtes oscillant avec lenteur dans l'immense vaisseau où résonnent les orgues ; et vers les voûtes montent les fumées violettes de l'encens, voilant l'or des tabernacles. Cependant, sous la brume ondulante des cassolettes, s'aperçoit la pompe du vieux catholicisme flamand ; les chasubles, les ostensoirs, les autels, les verrières s'allument et rutilent ; une flambée sombre transforme le chœur en un étincellement de dorures et de pierreries. Et toujours les mains égrènent les chapelets ou font tourner les feuillets des livres d'heures, tandis que les yeux, haussés vers la théorie lumineuse des diacres déployée entre les colonnes de marbre, plongent avec une curiosité vague dans les orbes flamboyants que tracent en évoluant leurs dalmatiques surchargées de broderies. Dans la lumière des hautes fenêtres et le resplendissement des vitraux scintillent le cuivre et l'argent, en traînées de flammes ailées qui montent dans l'air, voltigent autour des statues dorées, ardent au fond des pénombres bleues, et les encensoirs braséent, les buires luisent, les fermoirs des livres sacrés rayonnent, les grands christs d'ivoire se tachent de pourpres sanglantes. Lentement la main du custode fait glisser sur leur tringle les rideaux verts qui masquent dans le transept septentrional le « Christ en croix » d'Antoine Van Dyck : alors la pierre à son tour se revêt de gloire, l'agonie de l'Homme-Dieu, magnifiée par le pinceau d'un magicien, se transfigure en apothéose, et, pareilles à des gemmes, les larmes de la mère des Douleurs ruissellent en longs ruisseaux que des chérubins recueillent dans des calices d'or. C'est comme une incantation qui s'accomplirait aux paroles solennelles du prêtre. Le rouge tremblement des torchères prête dans ces moments une vie surnaturelle à tout l'édifice : du haut de leurs consoles contournées en rocaille, les douze apôtres de la grande nef font de grands gestes vagues sur lesquels se rythme la salutation des saints, des évêques, des martyrs, des donateurs, pendus aux colonnes, accrochés aux niches, arc-boutés aux chapiteaux ; les figures des confessionnaux, à leur tour, agitent leurs mains dans un mouvement lent de bénédiction ; le cheval de saint Paul, abattu, les crins envolés, les naseaux frémissants, sur le rocher que domine la chaire de vérité, tend les muscles de son poitrail, comme en l'effort d'un cabrement ; et, au sommet de la corniche en marbre noir qui domine les blanches colonnes du grand autel, un saint Rombaut de quatre mètres de hauteur élève par-dessus la foule inclinée la croix dont le vacillement des cierges prolonge l'ombre jusqu'aux voûtes.

Comme un musée graduellement accru par des donations incessantes, l'église métropolitaine, bâtie en l'an 960, si l'on en croit les chroniques, considérablement agrandie aux treizième et quatorzième siècles, ruinée en partie en 1342 par un incendie terrible, puis reconstruite cent ans plus tard, avec son chœur actuel, sa grande nef appuyée sur des piliers cylindriques et son énorme tour, conception de Wauthier Coolman, étale à profusion les chapelles, les portails, les sarcophages, les confessionnaux, les statues de saintes et de saints, les tableaux, les verrières, les retables, les triptyques, les tabernacles, les stalles, les bancs de communion, les cartels, les écussons, une abondance de marbres et de métaux, une

magnificence de surfaces taillées, ciselées, dentelées, festonnées, à l'imitation de la vie. La chaire à prêcher, notamment, est une merveille; elle fut achevée en 1723, d'après les dessins de Michel Vervoort, d'Anvers; on y voit au premier plan saint Paul frappé par la foudre; à droite de la tribune, entre la Vierge et saint Jean, Jésus crucifié est pleuré par une grande figure assise, représentant l'Humanité; à gauche, Adam se laisse tenter par Ève qui lui offre la pomme; et tout en haut, s'épanouissant dans l'abat-voix en forme de nuée, un



INTÉRIEUR DE NOTRE-DAME.

pommier étend ses frondaisons. Le banc de communion qui ferme la chapelle consacrée à Arnold de Jellaer, fondateur de douze bénéfices au chapitre, n'est pas moins étonnant; le sculpteur Arnold Quellin l'avait ouvré, en 1678, pour le monastère de Leliendael, d'où provient également la chaire de vérité; c'est une complication touffue d'arabesques, de feuillages, d'emblèmes religieux et de figurines sculptées dans le bois, avec un sujet principal, un religieux norbertin et une religieuse norbertine prosternés devant l'ostensoir.

Mais par-dessus tout, dans sa beauté vigoureuse et tendre, rayonne l'œuvre de Van Dyck,

avec sa bousculade de personnages éjoyés et béats, l'autre évoque la sensation d'un rite mystique, accompli sans violence. Sur la première les flambeaux projettent des reflets vacillants qui, dans la pénombre, allument les pourpres, les ors, une pompe de fête; la haute splendeur méridienne ruisselle sur l'autre, dans la nudité sévère d'un paysage grandiose. Et, tandis qu'on croit ouïr là-bas les flûtes et les violons, accordés sur des rythmes pressés, le mugissement sourd des flots se prolonge ici avec lenteur.

Ce fut pour la corporation des Poissonniers de Malines que Rubens exécuta le tableau de Notre-Dame. En ce temps on associait l'art à toutes les idées de munificence, et de simples marchands ne trouvaient pas de plus bel emploi de leur argent que l'acquisition d'un ouvrage de peinture. Le maître, en représentant le miracle qui lui était demandé, songea sans doute à glorifier la puissance infinie des eaux : la « Pêche », en effet, évoque l'idée des forces secrètes et des genèses inépuisables que l'Océan cèle en lui; les filets regorgeant de marée y disent le laboratoire perpétuellement en travail de la création sous-marine, la fermentation active des éléments propres à constituer la vie, l'animalité éternellement jaillissante des abîmes. C'est le miracle permanent des flots que chante la couleur avec la joie de ses notes claires et frémissantes, semées par l'air comme les gouttes d'une pluie astrale. Elle s'abat sur la mer, les hommes, l'amas scintillant des poissons, du haut d'un ciel divinement pâle ; et les vagues se confondent à la nue dans les fluides dorés d'une atmosphère d'après-midi. Des hommes rudes, à face boucanée, les muscles en saillie sur des membres bien d'aplomb, se meuvent dans ce cadre éclatant; une silhouette les domine, altière et douce : c'est le Christ ; et la noblesse de son attitude tranche sur la virilité bourrue du groupe, comme la marque de sa divine origine. On se souvient, à regarder les apôtres, des robustes marins des ports : ils ont de ceux-ci les mouvements rythmés et forts, les larges torses noueux et les pieds carrément plantés sur le sol. Le maître les entrevit sûrement à travers les fumées des tavernes anversoises. Au contraire, la belle tête de l'Homme-Dieu signale un de ces efforts par lesquels le réalisme de l'école savait s'élever à l'intuition d'une humanité supérieure ; Jésus ne cesse point d'appartenir à la race mortelle, et pourtant une vie sublimisée se lit sur son front, comme un reflet des gloires célestes : il marche dans une apothéose, et son talon semble fouler les degrés d'un escalier qui mènerait aux étoiles.

L' « Adoration des mages », d'autre part, a la clarté et la grâce d'une vision. Quand, au fond de la vieille église de Saint-Jean, dans les ors et les marbres du maître-autel surmonté des statues de Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit, assises sur un nuage parmi les chérubins, se découvre, au mouvement du sacristain tirant les rideaux, l'éblouissante peinture, on croit assister à l'ouverture des portes du paradis flamand. A gauche apparaît la Vierge ; ses yeux noyés, placides, chargés de langueurs maternelles, illuminent comme des soleils charnels; et il en descend un sourire qui tombe sur la foule, autour de l'enfant divin. Ce sourire est irrésistible : il est en quelque manière le point central du tableau ; c'est le bonheur dans son expression la plus haute. Cependant des splendeurs de costume et d'accessoires flamboient dans la pénombre, aux poussées de ce peuple qui s'entasse et veut avoir sa part de la fête, sur les pas des rois mages drapés d'étoffes chatoyantes et pieusement accroupis dans des postures d'adoration ; les soies, les broderies, les aciers sont moins scintillants toutefois que les regards, vrais brasiers où s'attise un feu d'amour à la fois humain et religieux, humble et hardi, d'une dévotion soumise qui alterne avec des allégresses de paternité ; et cette scène d'étable, voisine des bœufs mugissants, tout à coup se transforme en magnificences royales, dans un train de palais dont la paille gisante à terre simulerait un tapis tissé d'or et de laines précieuses. Un accord de couleurs claires, légères, fondues, forme l'atmosphère de la toile, se combine aux blancheurs lactées

avec son Christ livide baigné des larmes de la Vierge et de saint Jean, ses larrons tordus et grimaçants, son bourreau demi-nu et le soldat attendri qui, raide sur son cheval, contemple la scène. L'ordonnance en est pathétique avec un accent d'affliction profonde dans les têtes, et la scène se déploie dans une lumière pâle qui des personnages principaux glisse vers les fonds, y détache les visages agités d'une foule.

Cependant, si haut qu'il mette le nom du maître, le tableau pâlit devant les merveilleuses peintures de Rubens que possèdent Saint-Jean et Notre-Dame. On subissait le charme d'une lumière lunaire, tamisée d'un voile léger, et brusquement le tendre crépuscule crève sur les



LA PÊCHE MIRACULEUSE, PAR RUBENS.

éblouissements du plein soleil. A Notre-Dame vous verrez la « Pêche miraculeuse », à Saint-Jean l' « Adoration des mages », et toutes deux ont la beauté accomplie qui fait les œuvres éternelles. Ce sont des morceaux de peinture, radieux comme des jardins de vie échappés au grand peintre aux heures ardentes de l'automne; la pleine maturité avait sonné pour lui quand il les termina l'une et l'autre, et elles sont comme l'apogée de sa maîtrise. Dans chacune d'elles, l'effet varie autant que les figures et que le sentiment général; l' « Adoration » ressemble à un bouquet de fleurs sombrement enflammées, la « Pêche » à un écroulement de pierreries dans un éblouissement de clartés ; mais, si différentes, une chose les apparente : le jet magnifique de la vie. Elle circule à pleins bords dans l'air salin de la « Pêche », dans sa grande mer bleue, dans ses rudes pêcheurs tannés par le hâle ; elle circule non moins dans les gaîtés tumultueuses de l' « Adoration ». Si celle-ci fait penser au train des kermesses,

d'orgues, arabesqué de sculptures et couronné d'une sainte Vierge parmi un vol de séraphins, ses oratoires enrichis de triptyques et de bas-reliefs, sa chaire à prêcher formée du groupe des quatre évangélistes assis dos à dos sous la tribune, achèvent de lui composer une physionomie imposante.

Ce ne sont pas les seuls lieux saints de Malines où se déploie la magnificence du culte : Notre-Dame d'Hanswyck, Sainte-Catherine, Saint-Pierre, du fond de leurs tabernacles



ÉGLISE SAINT-PIERRE.

ornés commes des théâtres, attirent à eux les dévotions de la foule. Vous verrez dans cette dernière église les mêmes ordonnances fastueuses que celles qui règnent à Saint-Rombaud ; et les autels en marbre, les confessionnaux, les statues, l'admirable chaire à prêcher du sculpteur Verbrugghe, avec ses quatre parties du monde, ses génies potelés et mafflus, ses groupes de chérubins déployés au-dessus du dais, ses apôtres drapés à grands plis et sa rampe enchevêtrée de mille emblèmes symboliques, vous prépareront à mieux sentir la pompe des temples anversois.

de la Vierge et du bambino, lénifie les graves harmonies du clair-obscur, avec je ne sais quoi des soupirs, des haleines tièdes, des oraisons tendres d'hommes soudainement amollis par la contemplation de l'enfant frais comme une rose. Même sous les patines qui petit à petit ont encrassé la peinture exposée à la fumée des cierges et des encensoirs, le tableau a gardé sa belle jeunesse immortelle; une musique séraphique semble sortir de ses profondeurs, accompagnant les respectueuses orations des rois ; et il est comme une messe à grand orchestre par laquelle le peintre aurait voulu glorifier la naissance du Sauveur, entremêlant aux basses solennelles des fonds, comme aux grandes voix des orgues, le chant ailé, le joyeux épithalame des tons assoupis, chatoyants et nacrés.

Le génie de Rubens contient la vie toute entière ; l'horreur tragique s'y confronte avec la grâce la plus riante ; les ailes blanches y frémissent sous le vol des ailes noires ; le jour y succède aux lourds crépuscules ; et tantôt c'est Ézéchiel, Dante et Shakespeare, tantôt Virgile, Anacréon et Théocrite. A peine a-t-il fini de faire fleurir les tendresses et les sourires de l' « Adoration » qu'il trempe ses pinceaux dans du sang fumant. L'un des volets qui accompagnent le panneau central représente la « Décollation de saint Jean-Baptiste » : le corps est couché à terre, comme celui d'une bête ; à un pas, la tête, martyrisée, a roulé ; des carotides bouillonne un fleuve rouge. Ainsi un morceau de boucherie effroyable fait antithèse à la fête radieuse de la maternité : la mort contraste avec la vie. L'autre volet nous montre saint Jean l'Évangéliste dans les gloires et les ignominies du supplice ; la chaudière bout, léchée par les flammes, sous le corps du martyr que des bourreaux maintiennent assis. Un fond d'apothéose, cette fois, encadre les affres de l'agonie ; là-haut, dans les nuées, apparaissent des anges blonds, balançant des palmes ; et, convulsé, blême, les yeux à demi sortis de la tête, mais heureux, serein, souriant, Jean les contemple, comme la promesse des félicités futures. L'allégresse sacrée de mourir pour sa conscience rayonne ici plus haut que la douleur et l'épouvante ; le corps du saint lui-même, éclatant de jeunesse lumineuse et rosée, a déjà comme le reflet des paradis ; et, tandis que les froids tourmenteurs activent sans hâte les souffrances suprêmes, la chair, rôtie, saignante, ouverte, glorifie inépuisablement le Dieu triomphant.

Tel est ce beau monument de peinture. On sait que Rubens l'acheva rapidement. Commandé le 26 décembre 1616 par l'administration paroissiale de Saint-Jean, le tableau et ses vantaux furent installés en septembre 1617 : le maître, il est vrai, se rendit à plusieurs reprises à Malines par la suite pour donner les dernières retouches et sans doute pour accorder les tons du tableau à la destination qu'il avait reçue ; personne plus que lui n'avait le souci des harmonies décoratives. Mais moins d'un an avait suffi pour jeter tout pantelant sur la toile, dans sa grâce et son horreur, le sujet compliqué où le sang du martyr et le lait de la femme concourent à magnifier le Fils de l'homme.

C'est au fond d'une vieille église délabrée, aux toits moussus, aux pierres effritées, que repose le chef-d'œuvre : rien au dehors n'annonce la gloire de cette possession magnifique ; mais, quand on a pénétré dans le temple, la sévérité des nefs, l'abondance des sculptures et des tableaux, la belle enfilade d'ogives qui se trouve à la gauche du maître-autel prédisposent à la contemplation de ce morceau d'art triomphant.

Notre-Dame, au contraire, où trône la « Pêche miraculeuse », développe un bel aspect extérieur ; deux portails latéraux, en style ogival flamboyant, lui font une entrée glorieuse, et ses statues, ses autels, ses stations de croix, ses bancs de communion dont l'un, taillé en 1618 par Antoine de Flo aux frais de la corporation des Bateliers, s'ornemente d'attributs mythologiques, avec accompagnement de neptunes, de tritons et de sirènes, son buffet

cité commerciale se fait sentir à l'oscillation d'une foule cosmopolite courant aux affaires du pas diligent d'individus pour qui les minutes sont de l'or. Partout les écussons accrochés aux balcons signalent les consulats ; une forêt de hampes déborde sur les trottoirs, toutes prêtes pour y suspendre les pavillons ; et les grandes plaques de cuivre, les enseignes bariolées, l'étalage des firmes laissent deviner des magasins emplis d'ouvriers, des cours où se chargent les camions par centaines, des bureaux fourmillant de commis. Observez cependant les allées et venues de ce monde en travail : la fièvre n'est qu'apparente ; une activité régulière rythme les gestes et la démarche ; l'habitude des grosses entreprises où chacun risque à tout bout de champ son avoir, une longue tradition de négoce et de spéculation main-



Dessin de Alfred Hubert

LES PORTES DE BERCHEM : ENTRÉE DES FORTIFICATIONS, SOLDATS DU TRAIN.

tiennent l'affairement général dans un calme relatif ; on comprend qu'avec de tels hommes les pertes et les gains sont prévus, que rien n'est laissé à l'aventure et qu'ils sauront réparer laborieusement les brèches faites à leurs fortunes, si la chance tourne contre eux.

Le souvenir de mon premier séjour à Anvers remonte à une époque déjà lointaine. J'étais allé retrouver un ami, soumis aux dures épreuves du concours en loge ; il était peintre et convoitait le prix de Rome. La ville de Rubens et de Van Dyck a gardé, en effet, les privilèges de son ancienne gloire : son Académie des Beaux-Arts est demeurée le boulevard de la tradition des maîtres ; et c'est chez elle encore que se cueille le vert rameau. Une auberge, sise au Marché au Lait, avait en ce temps, pour hôtes principaux, outre la petite bourgeoisie de province et les porte-marottes en tournée, des jeunes gens turbu-

III

Abords d'Anvers. — Les fortifications. — Aspect général. — Impressions et souvenirs personnels.

Le train qui va de Malines à Anvers longe des hameaux, des cultures, une terre merveilleusement fécondée par le travail du paysan. Çà et là l'eau d'un fossé s'écaille au soleil, une bastide rustique s'entoure d'un parc, une file de grands arbres suit les sinuosités d'une chaussée. Et partout, l'activité silencieuse des campagnes, les chevaux labourant en automne, les femmes fauchant en été, les hommes répandant les fumiers en hiver. Aux stations apparaissent derrière les barrières des faces placides où roulent des yeux somnolents et doux; des fermiers robustes sont vêtus du sarrau bleu reluisant; des cabriolets poudreux stoppent en attendant que le train soit passé. Point d'industries : la préoccupation constante est la glèbe ; on vit et meurt dans ses sillons. La terre ainsi aimée paye largement l'agriculteur. Dès l'avril elle se pare de floraisons grasses qui, s'étendant de proche en proche, finissent par couvrir tout le pays d'une clarté émaillée de bouquet. Non loin de Vieux-Dieu, les talus du remblai s'enflambent à chaque printemps d'une immense traînée lactée ; on dirait qu'il y neige des pâquerettes ; et cet éclat magnifique est répercuté au loin par l'étincellement des prairies.

Inopinément des sonneries de clairons s'entendent à travers les souffles ralentis de la machine : on s'arrête, et les yeux se portent sur les anguleux profils des buttes de terre taillées à angle droit, le long des fossés des fortifications. A la paix profonde des campagnes succèdent le va-et-vient des soldats, le roulement des caissons de vivres et de munitions; et le pantalon bleu du piou-piou en corvée remplace, dans le paysage, la culotte en « pilou » éraillé du laboureur. Nous sommes entrés dans la zone des installations organisées pour la défense du pays. A Berchem, de hautes portes monumentales surmontées de colosses en fonte ont quelque chose de menaçant, comme la barrière qu'un petit peuple oppose aux envahissements du dehors.

Bientôt Anvers se dessine à l'horizon ; les disques jouent ; les approches de la gare ressemblent aux avancées d'une ville fortifiée. La ligne, bordée de murs crénelés, hérisse des tours à poivrières, un appareil guerrier qui évoque les entrées des places fortes allemandes. Puis c'est la gare spacieuse, monumentale, qui, par des jeux d'escaliers, communique avec les niveaux en contrebas de la ville.

Dès l'abord on se sent en présence d'une grande ville ; la circulation s'active autour de la gare, gagne le cœur de la cité, se répand vers les bassins, les entrepôts, les agences, la Bourse, les marchés. Une large voie, portant le nom du grand peintre Leys, en souvenir de la demeure qu'y occupa cet incomparable évocateur de la cité historique, est comme l'accès de l'Anvers nouveau. Son opulence architecturale, d'un goût d'ailleurs douteux, se conforme à la haute fortune de la métropole qui la fait la rivale des grands ports maritimes du monde. Le faste répandu à profusion dans la pierre et les métaux annonce une prospérité orgueilleuse et sûre d'elle-même.

A peine débarqué, on entrevoit, au passage, des théâtres, des hôtels richement décorés, de massifs candélabres ornementés, des statues en marbre et en bronze, une sorte d'animation de la pierre en rapport avec la mentalité publique. On n'a point encore touché le port, cette ouverture prodigieuse sur la mer et les grands appareillages, que déjà la grande

transporté dans une atmosphère de légende, parmi des existences royales, un train de cour où trônaient des peintres, des musiciens, des sculpteurs, un faste de cortèges empanachés et de joyeuses entrées qui faisaient lever des arcs de triomphe au carrefour des rues avant que le féroce Alvarès de Tolède vînt pratiquer ses saignées terribles au cœur des provinces flamandes. Où finit le réel? Où commence le mensonge? On rêve, on croit se souvenir cependant que de quart d'heure en quart d'heure, le carillon de la cathédrale égrène son chapelet de notes sautillantes; leurs vibrations se répercutent dans la ville, s'éteignant, se réveillant, cognant par moments les vitres comme les tintements d'un rire moqueur, et d'autres fois s'alanguissant en des points d'orgue, un murmure de soupirs, quelque chose du vibrant silence qui suit un chant expiré.

IV

Grandeur, décadence et renaissance d'Anvers. — Le négociant au travail et au repos — Les théâtres. — Le café-concert. — Diverses classes d'Anversois correspondant à des quartiers divers de la ville. — Les démolitions: la porte Royale ou de l'Escaut, le Marché aux Poissons et les vestiges des premières fortifications d'Anvers. — La légende de Salvius Brabo et du géant Antigon. — Origine et armoiries d'Anvers. — *Handwerpen!* — Le *Steen* de l'Inquisition. — La Halle des Bouchers. — Le Guignol anversois — L'Hôtel de Ville — La maison Hanséatique. — La maison de Hesse. — La maison Hydraulique et Gilbert van Schombeke.

Il est des villes privilégiées entre toutes et qui, semblables à l'oiseau fabuleux, renaissent de leurs cendres. Telle est Anvers. Héritière au quinzième siècle de la prospérité de Bruges, elle arrive à l'apogée de sa splendeur commerciale à l'époque de la Réforme; les guerres de religion, les proscriptions du duc d'Albe, les sièges qu'elle soutient contre Alexandre Farnèse, duc de Parme, les traités européens qui sacrifient son port, les changements du joug qu'elle subit la dépeuplent et la ruinent ensuite, jusqu'au moment où la conquête la jette aux mains de Bonaparte.

Avec cette sûreté de coup d'œil que ses thuriféraires comparaient au regard de l'aigle, le grand batailleur, qui savait être aussi à l'occasion un grand économiste, comprend le parti qu'on peut tirer de sa situation topographique, de son fleuve, merveilleux instrument de stratégie, de son port, le plus sûr du monde. Si on l'a condamné à mort, c'est parce que toutes les puissances convoitaient ce riche morceau: ne pouvant se le partager, elles ont mieux aimé qu'aucune d'elles ne jouît de sa possession. Mais Napoléon, qui n'a ni les scrupules ni les craintes des potentats de la Paix de Munster et de Nimègue, décide que le moment est venu de restituer à la métropole décadente son ancienne importance. Anvers graduellement voit s'élever ses premières installations maritimes modernes, celles-là même qui furent étendues plus tard par les rois belges Léopold Ier et Léopold II, après avoir été négligées sous le régime hollandais pour ne point porter ombrage à Amsterdam, sa rivale.

Anvers est actuellement la grande ruche où s'opèrent les trafics internationaux, où s'élaborent les fortunes particulières, où s'alimente la richesse publique; les millions s'y enfournent journellement au creuset des affaires; elle est un des foyers les plus puissants de la prospérité nationale, et son activité n'a de comparable que celle des plus vastes ports de l'Europe.

D'un bout à l'autre de l'année, les vaisseaux abordent en ses eaux et tous les pavillons du monde flottent à leurs mâts; ses quais incessamment s'encombrent des ballots que les Indes, les deux Amériques, les Iles lui envoient, et elle n'a point assez de ses

lents et bavards, en qui les cheveux ébouriffés, la moustache effilée et la longue barbe hirsute eussent suffi à faire reconnaître des peintres et des sculpteurs. On vivait là à bon compte. Les heures du midi et du soir nous trouvaient réunis autour de la longue table commune, nantie d'énormes quartiers de viandes et présidée par le maître de la maison, qui gravement dépeçait les gigots et les rosbifs en tranches roses, tandis que les femmes passaient les portions à la ronde. Par l'entre-bâillement des portes nous arrivait l'odeur de la tabagie, avec la voix haute des buveurs. Dans l'escalier, des canaris chantaient.

La nuit venue, après une promenade au port où, attablés dans un cabaret, nous arrosions de bière d'orge trois sous de crabes et de crevettes, nous revenions à notre hôtellerie par les rues enténébrées, le long des maisons endormies aux fenêtres desquelles des lampes achevaient de mourir ; et ce retour, sous le bleu des étoiles, dans le silence de minuit tombé des vieux pignons et nous berçant mieux qu'une musique, avait une douceur grisante, comme si nous eussions marché dans un songe. L'obscurité se peuplait alors autour de nous des visions du passé ; il nous semblait voir circuler dans l'ombre les visages sévères et charmants des grands peintres, comme nous-mêmes rentrant le soir chez eux, après une ripaille suspecte ou un festoiement patricien. A chaque instant, un souvenir de cette époque brillante se levait devant nous : ici, le toit tailladé en dents de scie qui avait abrité le bel adolescent Antoine Van Dyck ; là les portiques majestueux sous lesquels avait passé le triomphant Rubens ; ailleurs, les demeures, aujourd'hui vermoulues, où vivaient la fleur et la gloire de l'art, ces palais princiers, du haut en bas garnis d'étoffes rares et de meubles précieux, dont les escaliers étaient montés par les Jordaens, les de Crayer, les Otto Venius. Notre imagination, surchauffée par la contemplation des toiles célèbres dans les églises et les musées, ne pouvait plus se détacher des temps qui les avaient vues se produire ; elle se traînait dans le sillon qu'elles avaient ouvert devant nous, et notre nuit en demeurait délicieusement troublée.

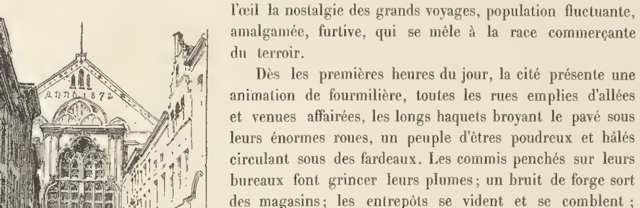
Si Bruges, la ville des ombres, suggère les mystiques et silencieux Memling, Anvers partout évoque l'âme joyeuse et forcenée d'un Rubens. Notre rêverie prenait corps dans une de ces luxueuses ordonnances, comme le prodigieux artiste aimait à en combiner. Les seigneurs et les dames du temps se pressaient dans son atelier, magnifiques, aimables, souriant au caprice du maître qui les groupait pêle-mêle avec les portefaix, les hercules de foire, les marins du port, tous merveilleux de force et d'audace ; et les pourpoints s'allongeaient en grands manteaux flottant sur des torses rudes de Christs ; toute la grâce et la puissance du temps se métamorphosaient sous les pinceaux en belle matière vivante, que rehaussait l'éclat des lampes, des pierreries et des ors, dans le scintillement chaud des pénombres. La sève et le sang des Flandres coulaient à longs flots sous les cinabres dont rougeoyaient les fonds ; un éclaboussement de torchères allumées tombait sur les chairs, enflammait les satins, traînait sur les tentures ; les voûtes s'élargissaient sur des perspectives de ciel ; des floraisons étincelantes montaient du sol, croulaient de la nue, s'épandaient à travers l'atmosphère ; des recoins, de dessous les draperies et jusque des profondeurs de l'azur partaient des musiques qui déliaient les gestes, réglaient les attitudes et cadençaient la démarche.

Les grands voiliers du port filant dans un air chargé de vapeurs et de fumées, les statues plantées sur les places publiques, les chapelles peuplées par le génie des peintres, cette traînée de chefs-d'œuvre qui part du musée, passe par Notre-Dame et Saint-Jacques, s'étend à Saint-Paul et court de paroisse en paroisse, constellant partout les murs et rejaillissant jusque dans les maisons des particuliers, sont bien faits pour laisser un éblouissement. On revit en pensée une époque de grandeur et de fécondité intellectuelles, soi-même



INTÉRIEUR DE LA BOURSE D'ANVERS.

docks pour recevoir les cargaisons qui lui viennent de partout. Chaque vague de son fleuve roule de l'or, sous les espèces des produits variés qu'enfante la terre ou qu'engendre le travail des hommes ; et régulièrement, d'un effort sans hâte et sans trêve, elle fait au soleil sa grosse besogne d'ouvrière qui ne connaît pas la lassitude. Parcourez ses rues, vous y verrez se confondre les types les plus dissemblables : le Russe à l'œil gris, à la barbe longue, aux membres courts et trapus, l'Anglais roux et flegmatique, l'Éthiopien basané, le Nègre couleur de vieux bronze, le Hollandais fumé comme un saumon, l'Italien saccadé et nerveux, l'Espagnol toujours prêt à jouer du couteau, le Norvégien géant et doux, reflétant dans ses prunelles bleues l'eau dormante de ses lacs, le Français agile et bondissant, l'Américain largement planté sur ses pieds, enfant d'une terre libre. Toute cette foule, saturée de senteurs marines, promène dans la ville ses vareuses bigarrées, ayant dans l'œil la nostalgie des grands voyages, population fluctuante, amalgamée, furtive, qui se mêle à la race commerçante du terroir.





ENTRÉE DE LA BOURSE.

Dès les premières heures du jour, la cité présente une animation de fourmilière, toutes les rues emplies d'allées et venues affairées, les longs haquets broyant le pavé sous leurs énormes roues, un peuple d'êtres poudreux et hâlés circulant sous des fardeaux. Les commis penchés sur leurs bureaux font grincer leurs plumes ; un bruit de forge sort des magasins ; les entrepôts se vident et se comblent ; principalement le long des quais, sur le fleuve, dans les docks et les bassins, la vie se fait intense, gronde, halète, d'un ahan perpétuel qui crie sous le ciel, mêlé au beuglement des machines et au clapotement des eaux.

Jusqu'au soir, l'Anversois est l'homme des affaires et de l'argent (1). Si vous le rencontrez dans la matinée, il vous bousculera sans vous regarder, laissera tomber un bonjour sec, en dérobant sa main. Il ne connaît point d'amis avant l'heure de dîner, divise l'humanité en acheteurs et en vendeurs, ne considère plus les choses qu'au point de vue de l'offre et de la demande. Une demi-heure de répit à midi pour déjeûner, un quart d'heure de détente après les transactions de la Bourse, voilà tout ce qu'il ose distraire de sa journée de travail. Toutes les facultés de son être convergent au merveilleux palais qu'il s'est construit au cœur de la cité, comme la glorification de ses activités. Là, sous ces voûtes magnifiquement décorées auxquelles s'attachent les puissantes nervures du fer contourné en arcs et jaillissant en colonnes, dans le cadre splendide d'un hall gothique distribué selon les nécessités modernes, il se sent maître et roi ; il n'a qu'un pas à faire pour communiquer avec les deux Amériques ; le télégraphe incessamment lui apporte des nouvelles de toutes les contrées de la terre : des flottes de steamers et de voiliers n'attendent que son signal pour appareiller. Le puissant organisme commercial de la métropole se résume véritablement, en ce moment, dans ce gros homme bruyant et affairé qui court, les mains ouvertes devant lui, comme un conquérant. Le port et sa prodigieuse agitation se répercutent dans les mouvements de son cerveau ; il souffle avec les poumons de ses machines, respire par

(1) Je remercie ici, à propos de ces notes sur Anvers, ses habitants et ses particularités locales, l'auteur de « La nouvelle Carthage », le puissant écrivain Georges Eekhoud qui voulut bien mettre à ma disposition sa rare pénétration d'observateur et fixa les meilleurs traits de cette étude.

les tubes de ses steamboats, va et vient dans cette multitude qui gronde autour de lui, en proie à toutes les frénésies de l'argent, comme un capitaine sur le pont d'un navire.

Ce n'est qu'à la tombée du jour qu'il redevient l'homme de la famille, de la société, d'un autre commerce que celui de Mercure. Le soir il reprendra les manières du gentleman, que des rapports continuels avec de rogues capitaines de navires, des portefaix indociles, des charretiers bourrus lui ont fait perdre pendant la journée. Il abandonnera alors le ton du commandement, la parole brusque, l'air distant qu'il se croit obligé de garder devant sa légion de commis. Dans la tiédeur du milieu familial, près des têtes blondes et brunes dont les boucles s'allument aux reflets des lampes, son front se déridera, ses sourcils contractés se détendront, et, comme un homme qui se réveille après un rêve pénible, il mettra une bonne grâce souriante à caresser ses enfants.

Tout ce qui l'entoure chez lui est bien fait d'ailleurs pour le distraire de ses préoccupations habituelles. Cet homme d'argent qui, en barbare expéditif, a déjeûné d'un plat du jour et d'une lourde pinte d'ale, dans une taverne aux relents rances, entre des coulissiers et des agents de change glapissant des chiffres, dine maintenant en gourmet, hume le bouquet d'un crû princier dans un verre ciselé, prend le temps de s'essuyer la bouche pour dire des choses aimables aux siens, s'informer de leur santé, plaisanter, s'intéresser à des ragots de femmes ; et par moments, renversé dans sa chaise à haut dossier taillée sur le modèle de celles du vieux temps, les yeux à demi clos, comme en une sorte de béatitude de gourmet dilettante, il contemple un Teniers, un Ostade, un Ruysdael, dont les tons mordorés se détachent sur les lambris de l'appartement.

S'il a des convives, le patricien déploiera un entrain surprenant pour égayer la table ; le même homme qui, sans trop se fâcher, se laisse traiter de ladre et chicane de pauvres diables pour les plumes, l'encre, le papier qu'ils consomment â son service, stimule par une large ostentation le zèle d'un cordon bleu auquel il paye souvent des appointements qu'il refuse à un correspondant pour les langues étrangères.

Après le dîner, on se rend au théâtre. Le théâtre, c'est ici l'opéra, exclusivement : le monde « comme il faut » délaisse la scène flamande et l'abandonne au peuple, à la petite bourgeoisie, à un groupe d'artistes et de littérateurs amis de la langue savoureuse des ancêtres. En réalité, pour une ville de l'importance d'Anvers, qui aime la féerie, les pompes décoratives, les parades, se pique de dilettantisme musical et a fourni à la scène des compositeurs originaux et puissants, le théâtre, même lyrique, est peu fréquenté. Cette indifférence s'explique en partie par la concurrence que suscitent aux auditions publiques les nombreuses sociétés privées et les réunions particulières où l'on exécute d'excellente musique de chambre. Les idolâtres de Beethoven, de Mozart, de Haydn ont l'embarras du choix. Chaque soir ils sont invités chez l'un ou l'autre marchand qui les régale de quatuors et de quintettes, et l'importance croissante de la colonie allemande dans la ville tend à répandre de plus en plus le goût de ces concerts intimes.

La jeunesse dorée, elle, est attirée par les salles de cafés-concerts où se débitent les « scies » qui ont fait trois mois auparavant les délices des habitués de l'Horloge et des Ambassadeurs. Il n'est pas rare, au surplus, que le gros négociant lui-même, l'important gentleman de tout à l'heure, après une courte apparition à l'Opéra, brûle la politesse à Rossini et à Meyerbeer pour les cumulets et les sauts périlleux de quelque compagnie de trapézistes et s'en vienne au prochain Eldorado accompagner du bout des lèvres, en battant la mesure avec sa canne, les gaudrioles d'un quart de chanteuse, étalée dans des falbalas pailletés.

Le goût de la distraction existe d'ailleurs dans toutes les classes, mais plus particu-



Dessin de Alf. Hubert.

UN MARCHÉ A ANVERS.

lièrement encore chez les hommes d'affaires, si rares que soient leurs loisirs. Sans le négociant, le théâtre resterait vide, les sociétés chômeraient, les étalagistes demeureraient les bras croisés devant des rayons encombrés. C'est le « monde du négoce » qui donne à dîner, organise les sauteries, prend l'initiative des grandes solennités artistiques, imprime partout à la vie l'impulsion.

Les rangs de cette grande société anversoise organisée pour le travail et le plaisir, sont, du reste, divisés par de véritables murailles chinoises de préjugés et de traditions. On pourrait faire une étude bien curieuse sur la population, rien qu'à se promener dans les divers quartiers où elle est répartie. Les marchands, suivant la nature de leurs affaires, ont leurs bureaux et leurs magasins le long du fleuve, à proximité des bassins ou aux environs de la Bourse, et leurs maisons dans les quartiers nouveaux, les avenues voisines du parc et les faubourgs. Le noble, lorsqu'il ne vit pas, hiver et été, sur ses terres de la Campine et des Polders, se retire dans un de ces froids hôtels patrimoniaux, fermés et muets comme un cloître, qui bordent encore la rue de l'Hôpital, la place de Meir, la rue Neuve, la rue Saint-Paul, bien que la plupart des grandes demeures aristocratiques du passé tendent à s'industrialiser.



Dessin d'Alf. Hubert.

LE ZWANEGANG (ALLÉE DU CYGNE).

Les descendants des vieilles familles bourgeoises se claquemurent, d'autre part, dans les rues étroites et sinueuses du centre de la ville, principalement du côté de l'ancienne église des Jésuites. Les petits détaillants ouvrent leurs boutiques et leurs débits le long de cette artère qui part du Marché aux Œufs pour aboutir à la plaine Falcon, tandis que leurs concurrents, plus ambitieux, installent des magasins et des bazars copiés sur ceux des capitales dans la vaste artère qui part de la rue Leys et aboutit au Marché aux Souliers. Enfin, les quartiers Saint-André, Saint-Amand, du Stuyvenberg, du Scheleke, et les ruelles des centres bourgeois ou aristocratiques, telles que le « Zwanegang », cette mal famée allée du Cygne, dérobée en plein cœur de la ville riche, avec ses amas de charrettes, le timon en l'air, son grouillement de petit peuple, son ramassis de marchandes d'oranges, de moules et de crevettes, le regard hardi, le geste cynique, sont dévolus à la plèbe et à la ribaudaille. Quant aux marins, aux bateliers, aux portefaix, aux gens qui vivent exclusivement du fleuve et que leurs occupations retiennent près de l'eau, « aan 't water », ils ont choisi la partie la plus ancienne de la métropole et se tassent dans le labyrinthe des pittoresques venelles entrelacées aux

abords de l'ancien Marché aux Poissons, sur l'emplacement du « Burg », la première forteresse d'Anvers et le berceau de la cité. De toute cette tassée humaine sort une rumeur de vie qui, le matin, s'accroît de l'activité des différents marchés où les paysannes de la Campine et du Polder, coiffées encore, quelques unes, de grands bonnets à barbes flottantes, viennent vendre les laitages et les légumes.

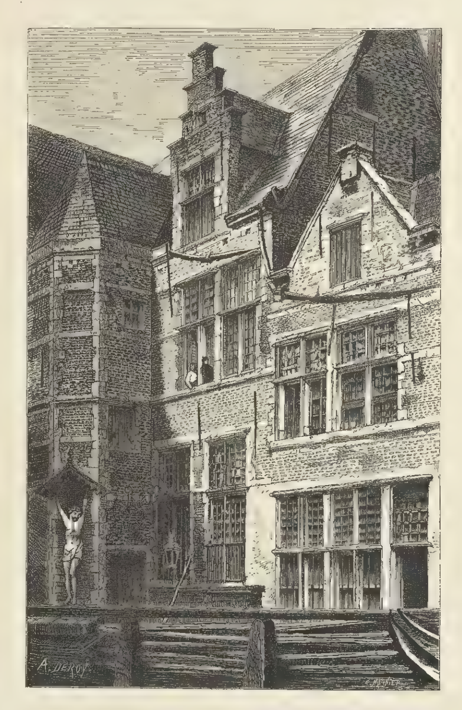
Parmi les réceptacles habités presque exclusivement par le peuple, le quartier Saint-André montrait autrefois le plus d'animation. Il était traversé par une rue longue et étroite, baptisée d'un nom significatif, le « Luizen Markt » (Marché aux Poux). De cette artère s'étendait, à droite vers l'Escaut et à gauche vers la ville, un réseau de ruelles et d'impasses, suant l'humidité et le miasme, au bord desquelles, rongées de lèpres, les plâtras écroulés, les portes sans fermeture, oscillaient des façades de bois noircies et comme calcinées, aux pignons finissant en gueule de brochet. Certains « enfers » de Londres et de Manchester donneraient seuls une idée des foules qui s'entassaient là, flopées d'enfants et de commères trôlant dans les boues de l'égout, grappes de faquins arrêtés à l'angle des rues, les mains dans les poches, l'œil provocateur, bandes de filles impudentes, la lèvre incarnadine, des braises dans l'œil, riant aux plaisanteries cyniques de leurs adorateurs en sarraux.

Avec ses maisons déchiquetées, ses pignons dentelés, sa patine de crasse et de misère, sa rude population de laborieux et de faméliques, ce quartier ménageait des ressources abondantes aux artistes. De superbes lascars y promenaient leur crânerie picaresque, sous d'épaisses crinières à reflets bleus trahissant une origine semi-mauresque. On était étonné lorsque partaient, de la bouche d'une fillette évoquant certains portaits de Murillo, de grossières injures proférées avec un accent rogomme, dans le patois traînard et péjoratif de l'endroit. Assise en plein vent près de sa brouette, telle marchande de pommes rances, d'âcres saucissons, de « mastelles » lapidifiées et de « scholle », poissons salés qu'adore le peuple anversois, aurait pu vendre sur les bords du Xénil, une rouge fleur de cassis dans les cheveux, les oranges savoureuses et les limons parfumés. Peut-être même cette noiraude aurait-elle eu à la cour de Madrid un tabouret au pied du trône. Certains des habitants du quartier Saint-André ou des autres centres ouvriers d'Anvers ont non seulement gardé le type espagnol, mais même des noms castillans, souvent retentissants à travers l'histoire de l'Ibérie. On m'a cité le cas d'une marchande de légumes, veuve et mère de dix enfants, la femme « Armiroto », du nom de ce marquis Armiroto qui fut un des seigneurs de la suite du duc d'Albe. Sa descendante, indifférente à cette haute origine, brouettait des choux par les rues, traînant sa fière hérédité dénaturée par un sobriquet ignominieux : « Arme Rotte ».

La transformation de ces quartiers pestilents et squalides est consommée ; une voie spacieuse remplace, sous le nom de rue Nationale, l'immonde « Luizen Markt » et ses ramifications. L'air et la lumière ainsi ont assaini les cloaques où se vautrait une humanité vicieuse, gangrenée de maux sans nombre. C'est l'un des résultats, appréciable celui-là, du bouleversement qui, depuis bientôt vingt-cinq ans, a mis en coupe réglée la vieille ville, éventré les anciens quartiers, taillé à blanc estoc dans le tas des souvenirs historiques.

Qui ne regrette, telle qu'elle s'offrait autrefois, la superbe et triomphante porte de l'Escaut, ou porte Royale, surmontée de son énorme dieu marin et construite par Arthur Quellyn, d'après les dessins de Rubens, à l'occasion de la Joyeuse entrée du roi d'Espagne Philippe IV. Quand on descendait la rue, au haut de laquelle s'élargissait son arcature, le fleuve s'apercevait par delà, comme à travers un porche ouvert sur le ciel et l'eau. Il nous faut faire notre deuil également du marché aux Poissons, ce pittoresque et bruyant rendez-vous des ménagères s'agitant autour de la marée jetée toute vive sur les étaux, en longues traînées

temps-là, un géant, le méchant Druon Antigon, dont l'effigie est encore promenée par les rues les jours de kermesse, ravageait les rives de l'Escaut. Dans la position du colosse de Rhodes, un pied sur la rive du pays de Flandres, l'autre sur la plage anversoise, il guettait le passage des flottilles qui remontaient le cours du fleuve. Malheur aux bateaux naviguant à portée du géant ! Druon se baissait, étendait le bras et empoignait l'esquif



HOSPICE DE LA RUE OTTO VÉNIUS.

comme un singe cueille une noix. Si les pauvres diables pouvaient payer le péage fixé par l'horrifique écumeur, celui-ci les déposait sans trop les endommager, sur la surface des flots. Mais, s'ils étaient à court d'argent ou se montraient récalcitrants, le barbare broyait leur bâtiment et ne leur rendait la liberté qu'après leur avoir coupé la main droite qu'il jetait dans l'Escaut. Le Druon Antigon, ayant ainsi mutilé grand nombre de mariniers, rencontra un jour, comme Goliath, un brave paladin, époux de Liviana, sœur d'Octave, et cousin de Jules César, qui le provoqua en combat singulier, et finalement l'abattit avec sa

d'or, de nacre et d'azur. La destruction a surtout frappé les quartiers où se commémorait le vieil Anvers. Ainsi on a abattu, malgré la protestation des artistes belges, malgré Viollet-le-Duc, qui s'en était ému, le vieux bastion connu sous le nom de « Tour Bleue », dernier vestige des fortifications du quinzième siècle; les belles portes historiques, la porte d'Alençon (Borgerhout), et cette autre, la porte Impériale (Berchem), construite par Pieter



Dessin de Alf. Hubert.

L'ANCIEN MARCHÉ AUX POISSONS.

Frans ne sont plus; ainsi a disparu encore le délicieux et fruste hospice de la rue Otto Venius, dans la cour duquel Leys aimait à s'isoler et qui lui a servi à envelopper de la mélancolique atmosphère du passé plus d'un de ses tableaux. Du « Burg » du glorieux Burg lui-même, il ne demeure plus qu'un souvenir effacé : du quai on peut voir un reste des murs d'enceinte et deux tours trapues, en assez mauvais état. Les respectera-t-on? Anvers n'a qu'un culte relatif pour ses vénérables origines et les pierres qui en témoignent.

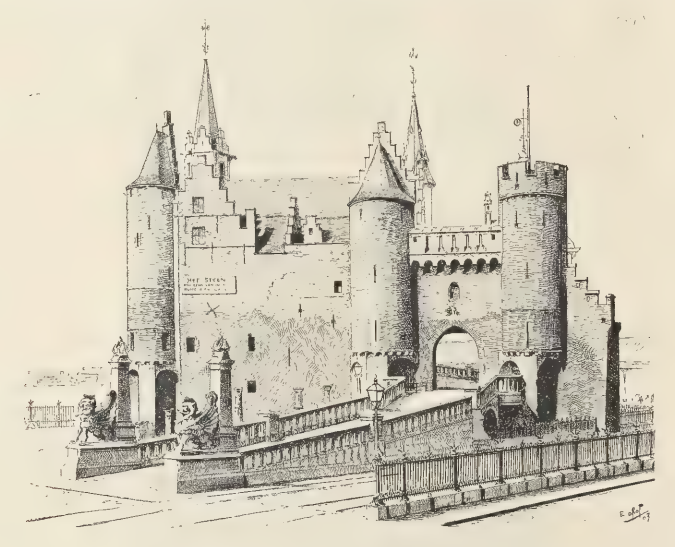
C'est pourtant dans l'intérieur du Burg que la grande cité prit naissance. En ce



LA GRAND'PLACE ET LA FONTAINE BRABO.

bonne fronde et la grâce de Dieu. Salvius Brabo, le nouveau David, trancha alors à son tour la main du vaincu par représailles de toutes celles qu'il avait mutilées, et le nom de la ville, « Antwerpen » ou « Hand werpen » (jeter la main), perpétua à jamais le souvenir de l'énorme débris précipité dans l'Escaut.

Un sculpteur nerveux et sanguin, en qui la descendance épique des Jordaens et des Rubens n'est pas méconnaissable, Jef Lambeaux, s'est servi de l'épisode légendaire pour en faire l'ordonnance et le sujet de la tumultueuse fontaine qui s'érige devant l'Hôtel de Ville. Pris dans son ensemble, le monument se rattache à l'expressive tradition de la Renais-



LE STEEN.

sance flamande et renoue la chaîne de cet art qui compta dans les Flandres de si admirables ouvriers, épris, comme celui-ci, de la beauté des anatomies mouvementées, des combinaisons de la couleur et de la ligne, du large rythme des formes expressives et pittoresques. Un peu confus qu'apparaisse le groupement des motifs, la vie ici coule d'un flot incompressible, fourmillant et dru, gonflant les grasses océanides dont les torses cambrés ondulent parmi les algues, pareils aux néréides de la galerie Médicis, exaltant l'alerte et jeune vigueur du Salvius, animant les végétaux et les monstres marins qui peuplent toutes les parties inoccupées par la figure humaine.

Cette étymologie du nom de la cité, à la vérité, n'a pas satisfait les érudits ; mais, parmi bien d'autres, elle est la plus populaire et la plus poétique. Ajoutez que les armoiries d'Anvers lui donnent raison : celles-ci figurent en effet sur fond de gueules un château d'argent

flanqué de deux mains coupées. D'après un récit différent, rapporté par l'historiographe Augustin Thys, la mort de Druon aurait été consommée par sept jeunes gens qui devinrent les fondateurs des sept familles patriciennes d'Anvers : de « Zeven Schaken ».

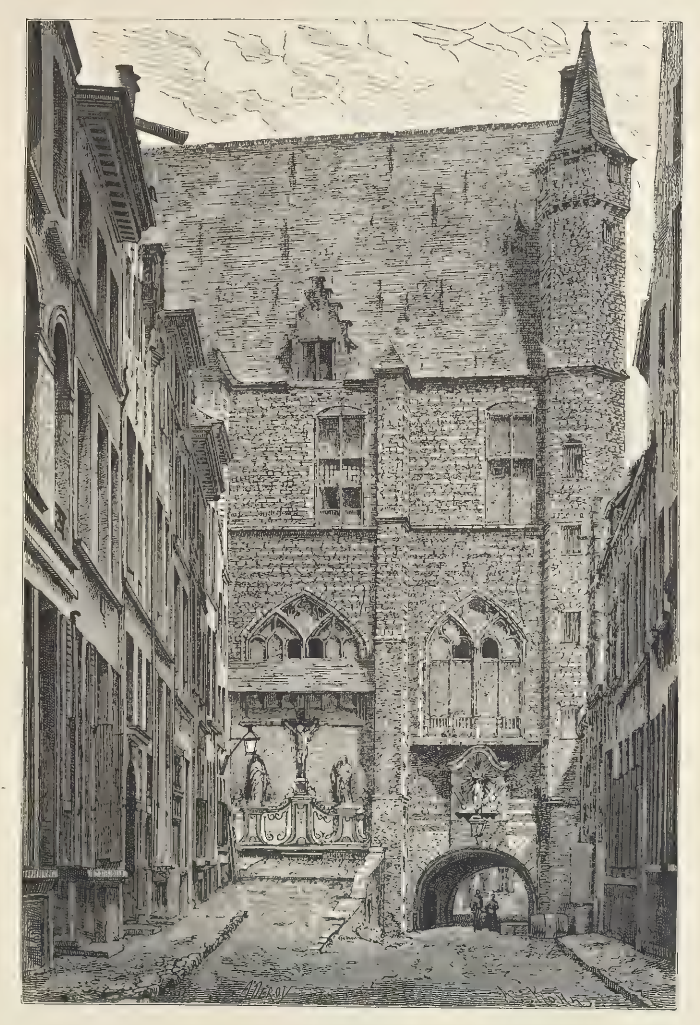
Voisin du port, un délicieux édifice du douzième siècle, le Steen, épargné par l'universelle dévastation, continue à profiler son expressive silhouette, au haut d'un tertre qui l'isole et l'exhausse ; c'était là que, sous les ducs de Brabant et leurs successeurs, les ducs de Bourgogne, on enfermait les criminels de droit commun. Plus tard Charles-Quint et surtout Philippe II, son fils, représenté par le duc d'Albe, l'affectèrent à la détention des hérétiques, des iconoclastes, des gueux et en général des patriotes ennemis de Rome et de Madrid : sombre époque durant laquelle ses cachots continuellement retentirent des lamentations des malheureux prisonniers à qui on donnait la question avant de les livrer au



ANCIENNES MAISONS DE BOIS, PLACE SAINTE-WALBURGE.

bras séculier. Le Steen a été retapé et son caractère fortement altéré. On lui a accoté une construction de mauvais goût et une rampe décorée de lions douteux. Loin d'évoquer la terrible Inquisition, la délicate façade, avec sa logette, guillochée de fins ornements entrelacés dans un goût fleuri, ferait naître des pensées blondes et riantes, si le témoignage de l'histoire ne démentait ce prestige menteur. Comme pour rendre irrécusable celui-ci, à quelques pas de là se dressait naguère un calvaire devant lequel le condamné à mort, conduit processionnellement au supplice, grelottait ses dernières oraisons, avant d'être traîné sur la Grand'Place, où s'accomplissait « l'acte de foi ».

Disparues les tortueuses ruelles qui s'entre-croisaient à l'entour de la place Sainte-Walburge, avec l'amusant caprice de leurs maisons de bois, imbriquées de lamelles vermoulues et coupées de vitrages bosselés, vieilles masures que chaque an l'on radoubait comme des chaloupes après la tourmente. Tout, en ce quartier rempli du passé, prêtait si étrangement à l'illusion qu'on cessait de prendre garde au petit peuple de boutiquiers, de marchands de marée et de porte-faix qui rappelaient la précaire vie présente pour ne plus voir, se



LA HALLE DES BOUCHERS.

jouant sur le clair écran du souvenir, que le jeu infini des ombres. Les rafales venues du port, le grincement des mâts entrechoqués, le cri des goélands et des courlis, imitaient des gémissements, de longues plaintes et désolées des sanglots.

Après avoir longé le fleuve à partir du canal au Sucre, on enfilait les cailloux pointus d'une ruelle en pente. Une puanteur vireuse s'exhalait du Marché aux Poissons, dont on



LE PONT AUX ANGUILLES.

longeait les murs, et bientôt on rencontrait une noire voûte en anse de panier, soutenant un pont, le pont de la Prison. On débouchait ensuite dans une rue profonde, enclavée, comme un souterrain à ciel ouvert, entre des maisons branlantes et effritées; puis, à un brusque tournant, un nouveau tunnel encavait le « Bloedberg » (Montagne de Sang). A chaque pas le cauchemar de l'Inquisition surgissait, montrant partout, comme une sorte de calvaire, les stations douloureuses de l'humanité opprimée. Le Bloedberg existe toujours et tout près, une construction énorme, un géant de pierre si robustement s'ancre dans le sol

qu'il semble que la pioche n'ait osé s'en prendre à ses invulnérables assises : on est devant la Halle des Bouchers. Les chroniques disent la splendeur de cette grande maison corporative commencée en 1501 et achevée l'an suivant, d'après les dessins de l'architecte Herman de Waghemaekere. On n'a plus pour en juger que les proportions harmonieuses de ce quadrilatère construit en briques purpurines, avec ses pans encadrés de chaînons en pierres de taille, ses tourelles hexagonales à clochetons s'aiguisant aux quatre coins, ses fenêtres ogivales découpées en meneaux flamboyants, et sur les deux façades latérales, l'élancement de son toit tailladé en gradins. L'âme en est partie, ce grand seizième siècle, avec ses magnificences et ses vicissitudes. Le Steen se dressant à l'entrée de la rue, la Halle des Bouchers dominant



Dessin de Xavier Mellery.

POESJENELLE KELDER (CAVE A POLICHINELLES).

la sortie; d'une part, la prison des tyrans espagnols; de l'autre, le palais d'une corporation opulente et libre; ici les guerres et les mercenaires espagnols inassouvis de pillage; là le commerce florissant et la prospérité matérielle récompensant un labeur constant, c'était, en ce bref espace, comme les douleurs et les gloires de toute une époque.

La vie présente gardait ses droits à travers ces images du passé : l'éclat de rire du marin, du marchand, de l'homme du peuple sonnait comme un défi en ce quartier hanté de visions tragiques, et ce n'était pas le seul rire qu'on y entendait. Un soir que j'arpentais une mince ruelle filant entre l'énorme mur de la Halle et un pâté de hautes maisons sans fenêtres, pareille à un de ces tortueux boyaux où Doré, dans ses caprices d'un chimérique moyen âge, suspend, au bout de tringles tordues, des panonceaux découpés en silhouettes

desquelles s'encadrent des tableaux tout faits. Ici l'Hôtel de Ville, construit par Corneille de Vriendt et décoré à la partie centrale d'un élégant avant-corps, suscite les scènes de la Furie espagnole, cette Saint-Barthélemy des Anversois (4 novembre 1576), qui vit l'incendie détruire presque complètement le vieil édifice et où périrent six à sept mille personnes de tout rang, parmi lesquelles l'écoutète Goswin de Vauck, le bourgmestre Vander Meere et les échevins. Quelquefois, des maisons de bois, à pignons aigus, laissent apercevoir leurs intérieurs sombres, où un petit jour vert, descendu à travers les carreaux cul-de-bouteille, fait reluire, sous les travées enfumées, des escaliers de bois sculpté, aux rampes patinées par le glissement des mains. Ailleurs on s'arrête devant un amusant travail d'architecture, une porte massive et armoriée, un bas-relief symbolique, une naïve sculpture taillée dans la pierre. Et tel édifice évoque la période tourmentée des luttes civiles, tel autre une ère de splendeur commerciale.



Dessin de Xavier Mellery

ESCALIER DE LA MAISON HYDRAULIQUE.

A cette dernière catégorie appartenaient la maison Hanséatique et la maison de Hesse. Celle-ci seule subsiste ; l'autre fut, il y a quelques années, dévorée par les flammes. Toutes deux apparaissaient déchues et délabrées ; rien pourtant n'égalait leur gloire dans le passé. La maison Hanséatique était tout à la fois, au seizième siècle, le comptoir et la résidence des négociants allemands appartenant aux villes de la Hanse. C'était alors une somptueuse demeure, avec trois cents appartements où logeaient les marchands ; et au rez-de-chaussée se succédaient d'innombrables magasins dans lesquels s'entassaient les marchandises. La façade antérieure était surmontée d'une tour quadrangulaire à double galerie, d'où l'on signalait les navires. Au sommet, l'aigle impérial d'Autriche déployait ses ailes. « Soixante-quinze villes allemandes contribuèrent aux frais de construction de cet immense palais, jusqu'à concurrence de soixante mille florins ; le magistrat d'Anvers intervint pour trente mille florins. Les Hanséates, qui restaient chargés seuls de la décoration intérieure et de l'ameublement, y mirent tant de luxe, que les marchands de Dantzig s'en plaignirent amèrement, disant que l'édifice, avec ses grandes et petites tourelles, ses donjons, ses cloches et sa splendide ornementation intérieure, ressemblait plutôt à un palais qu'à une habitation de négociants. » Aug. Thys.

Ce faste, que leurs confrères plus timorés trouvaient incompatible avec la gravité du négoce, les patriciens hanséates le déployaient dans tous les actes de la vie. Lorsqu'ils se

d'animaux, des clameurs qui semblaient partir de dessous terre brusquement frappèrent mon oreille. C'était comme un grondement intermittent, mêlé d'explosions de colères et d'hilarités. Une vague lueur filtrait d'un soupirail au ras de la rue.

L'esprit préparé à de fantastiques conjonctures, je n'hésitai pas, et, m'appuyant aux parois, je descendis un escalier de pierre aux marches inégales qui plongeaient dans l'ombre. Ma main enfin rencontra le loquet d'une porte : sans doute j'allais pénétrer dans une assemblée de gueux conspirant, ou peut-être encore troubler un conciliabule d'Espagnols; le moins qu'il pût m'arriver, c'était d'être poignardé par les uns comme espion, ou mis à la torture par les autres comme hérétique. Je poussai le battant et me trouvai parmi une foule gesticulante. Alors seulement je m'aperçus que ces catacombes recélaient un théâtre. Guignol, le Guignol anversois, me découvrait les mystères d'un « Poesjenelle kelder » (cave à polichinelles).

A la clarté tremblotante d'un quinquet suspendu à la voûte dans un brouillard d'haleines et de fumées de pipes, je distinguai des bancs dévalant en gradins jusqu'à la scène et chargés de bateliers en camisole de laine, de mousses au feutre mou, de jeunes flambarts coiffés de la *desfoux* anversoise, de poissonnières et de marchandes de moules, les hommes pileux et rudes, les femmes çà et là fraîches et grasses, tous ensemble oscillant au fond des pénombres, dans une grosse trépidation de fureurs et de rires. Sur la scène un drame déroulait ses péripéties. L'assistance, tout en croquant des pommes et des noix sèches, trépignait, hurlait, se démenait, applaudissant la victime et anathématisait le traître. A vrai dire, il eût fallu être initié aux habitudes de ce public simple et fruste pour distinguer ses bordées d'enthousiasme de ses marques d'improbation, tant les unes et les autres s'assimilaient dans des tumultes presques identiques. Ce que j'apercevais me donnait la sensation d'un pathétique spécial exprimé dans une langue aigre, crue, péjorative où la diphtongue gutturale parfois, dans l'injure, se compliquait de cris d'animaux.

Derrière la rampe, figurée par un cordon de chandelles, gigotaient au bout de leurs fils de laiton des fantoches en carton peint, affublés, qui en Soliman, qui en Fra Diavolo, qui en roi de jeu de cartes, qui en berger, qui en matelot. Le dramaturge, non content de se moquer des unités classiques, s'était affranchi des dernières entraves et passait, avec une désinvolture très goûtée par son public éclectique, des vers à la prose, du récit au dialogue, du quatorzième siècle à la bataille de Waterloo dont Charles-Quint racontait les péripéties à Geneviève de Brabant. De temps en temps les régisseurs de ce caricatural théâtre cessaient de mouvoir et de faire parler leurs marionnettes pour se chamailler entre eux avec des jurons et des poissarderies de haut goût. Le parterre alors s'agitait, attendant la fin de la querelle.

La police de la salle était faite par un grand diable de batelier basané, l'air farouche, armé d'un manche à balai qu'il promenait à la ronde, particulièrement sur la tête des gamins trop bruyants. L'entrée du théâtre coûtait deux *centen* (quatre centimes), et la représentation durait jusqu'à dix heures. Moyennant un pourboire, je pus visiter les coulisses; j'y restai jusqu'à la fin du spectacle, m'égayant de ses gaîtés et subissant le magnétisme de ses tumultueux courroux. Le rideau tombé, la foule s'écoula en commentant les événements de la soirée, et longtemps je regardai moutonner dans les pâleurs de lune les larges épaules des hommes, les hanches débordantes et dandinées des femmes.

Ce qui subsiste de la ville ancienne offre encore, du reste, de nombreuses surprises à l'observateur. Depuis la Grand'Place jusqu'aux primitifs bassins, le regard est partout attiré par des architectures, des recoins mystérieux, des motifs d'art, des perspectives au fond

causé par l'ingratitude de ses concitoyens ne tarda pas à miner sa constitution robuste, et il mourut à peine âgé de trente-sept ans, expiant la gloire d'avoir laissé à ses compatriotes, outre plusieurs industries nouvelles, l'agrandissement, l'assainissement et l'embellissement de leur ville.

V

Caractère de l'Anversois. — La kermesse. — L'*Ommegang*. — Le carnaval. — Les « pepernoten ». — Les bals des *Variétés*. — Amour des Anversois pour la danse. — Les guinguettes. — Le canotage. — Influence de l'exercice corporel et de l'air de l'Escaut sur l'hygiène publique et le type de la population. — Beauté proverbiale de l'Anversois. — Les compagnons des Nations. — La nouvelle ville.

Si nombre de monuments historiques de la grande cité ont disparu, l'Anversois a conservé, avec plus de ferveur et de religion que dans d'autres grands centres de la Belgique, ses mœurs, ses usages, son caractère et sa langue.

C'est avec orgueil qu'il se prévaut toujours du surnom de *Signor* dont l'avaient décoré les reîtres espagnols. Seigneur, il l'est demeuré par sa fortune matérielle, par ses trésors artistiques, par l'antiquité de ses origines. Vous ne trouverez si pauvre débardeur des quais qui n'ait conscience de l'importance de son rôle dans l'activité commerciale de la « Reine de l'Escaut ». L'accompagnement naturel de ce sentiment de sa propre dignité chez l'Anversois est une sorte de retenue fière, qui se manifeste au premier abord par une froideur quelquefois décourageante. Peu liant, il ne se laisse pas facilement prendre aux apparences. L'habitude des affaires et la défiance qui s'ensuit lui font observer longuement les gens avant de s'abandonner. Mais, la glace rompue, le prudent marchand devient un ami sûr, souvent même un compagnon indulgent et jovial, d'un entrain qu'il ne semble dissimuler que pour le rendre plus désirable. La réputation d'égoïsme qu'on lui a faite et qu'un méchant calembour a aidé à propager (l'Anversois « bon envers soi ») est une accusation gratuite, aussi contestable que le reproche de manquer de vivacité dans le tempérament et de générosité dans l'esprit. Ses festivals de musique, ses expositions de peinture, ses sociétés littéraires flamandes, ses chambres de rhétorique, pour ne parler que des manifestations intellectuelles collectives, infligent un démenti à ces préventions et à ces préjugés. Il est gai, au surplus, d'une gaîté turbulente et frondeuse qui se révèle surtout dans les occasions de réjouissances publiques. Il faut avoir pris part à ses kermesses, à ses défilés de cavalcades burlesques, à la bouffonne procession de son historique « Ommegang » pour démêler d'avec le signor grave et distant qu'il affecte de paraître le boute-en-train hilare et goguelu caché en lui.

Il n'est point à Anvers de véritable fête populaire sans une sortie de cavalcade ; et c'est chaque fois une orgie de formes et de couleurs, où le géant Druon Antigon, la Géante, des navires, des chaloupes, des chars, la célèbre baleine et les non moins célèbres dauphins évoluent dans d'étonnantes promiscuités. Dès le midi, le gros bourdon de Notre-Dame s'ébranle à pleines volées dans la cage dentelée que lui a sculptée le génie d'Appelmans. Aussitôt les rues se remplissent. Les ouvriers, les portefaix, les gens du port ont endossé leur sarrau bleu reluisant; la casquette en pointe sur le coin de l'oreille, leurs faces débarbouillées, bien qu'encore huileuses des crasses de la semaine, ils vont, tendant leurs nerveux jarrets sous des pantalons de velours bouffants. Les contadines venues du Polder ou de la Campine arborent encore les bonnets à dentelles et à fanfreluches, les chapeaux profonds comme des entonnoirs et garnis de longues brides claquant au vent. C'est une foule bigarrée, versicolore,

rendaient à la messe et même à la Bourse, ils se faisaient précéder d'une troupe de musiciens jouant du fifre, du violon et de la flûte, cette longue flûte du temps, de six pieds de long et la circonférence en proportion, dont le bec et les clefs étaient en argent doré. Dépossédé de ses tours et de ses tourelles, comme un corps auquel on aurait coupé les membres, l'immense édifice n'offrait plus d'ailleurs, avant le désastre où il sombra, que la vue d'une maçonnerie fruste et massive.

La maison de Hesse qui fut sa rivale en splendeur formait le quartier général des négociants hessois. C'est là que, le 22 janvier 1580, l'archiduc Mathis donna, en présence des États, sa démission de gouverneur des provinces belges fédérées. Cette abdication fut pour la hautaine maison comme le signal de la décrépitude ; elle qui avait connu le train magnifique des grands armateurs semant l'or sur leur route, déchut au point de n'être plus qu'un lieu de casernement pour les troupes.

Dans une large rue, toute fumeuse du suint des brasseries et retentissant du martelement des doloires cognant les douves, une construction, qui doit peut-être à ses proportions modestes d'avoir échappé aux mutilations de la civilisation et du progrès, souvent aussi perfides que celles des révolutions et de la guerre, avoisine les restes de ces orgueilleux palais : c'est la maison Hydraulique. L'apparence extérieure ne tranche pas sur l'aspect des maisons en bois qui l'entourent et qui, comme elle, se terminent en pignons à gradins ; mais, dès l'entrée, on croit avoir sous les yeux l'un de ces tableaux des peintres hollandais où, dans des pénombres rayées de filtrées jaunes, monte un escalier à rampe sculptée, au bout d'un corridor dallé de losanges bleus et blancs. L'évocateur par excellence des particularités anversoises, Leys, et après lui ce peintre des intimités pensives, Henri de Braekeleer, ont souvent représenté, dans les ors brunis de leurs toiles, le palier en chêne par lequel on aboutit à la grande salle de l'étage, garnie encore de son mobilier séculaire et de haut en bas lambrissée d'un antique et merveilleux cuir de Cordoue. Aux murs, des portraits, des cartes topographiques alternent avec les cristaux des girandoles ; et une grande allégorie de Jordaens étale ses torses nus sur le manteau de la cheminée.

La maison doit son nom à la destination que lui donna un ingénieur illustre, Gilbert van Schombeke, et son histoire se rattache à celle des prodigieux travaux qui transformèrent complètement au seizième siècle, en quinze années de temps, l'aspect de l'antique cité. En 1552 Gilbert van Schombeke ayant acquis, sur les bords du canal des Brasseurs, quatre cents verges de terrain, y érigea vingt-quatre brasseries. Pour les approvisionner d'eau douce, il avait imaginé de construire la maison Hydraulique, où les eaux d'un canal éloigné étaient amenées, par un tuyau souterrain, dans un immense réservoir ; une chaîne à godets les remontait ensuite jusqu'en un vaste bassin élevé de vingt-trois mètres ; de là enfin elles se répandaient, par une infinité de conduits, dans toutes les brasseries et dans plusieurs maisons du quartier. Aujourd'hui encore, la « Waterhuys » appartient à la corporation des Brasseurs, qui tient ses séances dans la grande salle latéralement éclairée par de petites baies vitrées de carreaux à meneaux.

Gilbert van Schombeke fut mal récompensé des bienfaits dont il dota sa ville natale. La maison Hydraulique touchait à peine à son achèvement et les eaux douces nécessaires aux brasseries arrivaient encore par bateau d'un village riverain de l'Escaut, quand on répandit le bruit qu'elles étaient corrompues. Une émeute populaire éclata le 11 juillet 1554. Les milices bourgeoises et les ghildes furent obligées de s'armer pour préserver les jours de Gilbert, accusé de dilapider les fonds publics. Le grand homme, découragé, ruiné, s'exila à Bruxelles, où Charles-Quint l'avait nommé membre du conseil des finances. Mais le chagrin

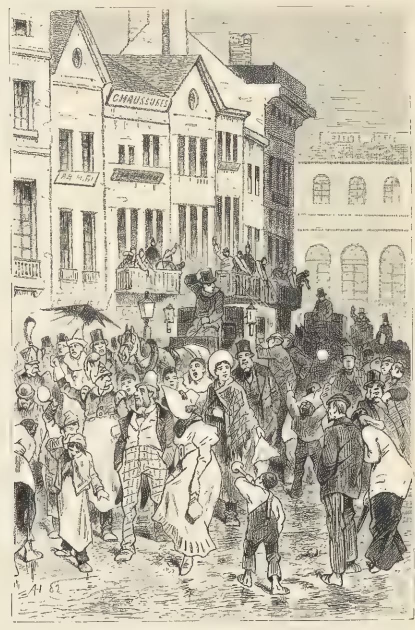
des gamins dégourdis, ils prennent plaisir à doucher les bonnes gens endimanchées, les chapeaux de soie neufs, les bonnets tuyautés des paysannes, et là-haut, par delà les balcons chargés de jolies femmes, les salons enrichis de tentures et reluisants d'or. Plus la façade de la maison révèle d'aisance, plus le rusé gavroche multiplie ses malices, use de feintes pour ne point effaroucher ses victimes et leur darder au bon moment la terrible gerbe ruisselante.

Ces farces populaires étaient encore dépassées autrefois par les gaîtés d'un mardi gras enragé comme une saturnale antique. A coups de *pepernoten*, grossières pâtisseries à la farine et au miel, dures comme des cailloux, s'engagaient d'homériques combats entre les jeunes gens massés en plein milieu du pavé et les dames debout dans l'embrasure des fenêtres. Les vitres volaient en éclats, les chapeaux se bosselaient, les chairs délicates des assiégées rougissaient sous les meurtrissures, mais on riait tout de même.

La rue des Tanneurs, le Marché aux Souliers, la rue des Peignes, la vaste place de Meir, imposante comme un *forum*, présentaient un spectacle d'animation dont Rome et Venise seules pourraient donner l'idée. Les calèches découvertes, les landaus fermés, les dog-carts, les four-in-hands, les attelages en flèche défilaient en colonne serrée à travers la haie compacte des curieux. Ici d'ailleurs, comme aux fenêtres des maisons, le duel s'engagait entre les piétons et le monde des voitures : des dames, des messieurs, arc-boutés dans leurs huit-ressorts, visaient à travers la foule, lancaient le *pepernote*, à leur tour cherchaient, par toute sorte de virevoltes, à parer l'averse; et les huées, l'hilarité, la clameur touchaient au délire. Des mascarades sonnant de la trompe entouraient les passants ahuris. Les vessies de porc gonflées s'abattaient avec un bruit mou sur les dos en boule. Les femmes se lamentaient, les hommes bougonnaient, les enfants braiaient. Soudain on entendait un cri : *saropenbroeike* (petit pain de sirop). Un joyeux drille travesti en chie-en-lit élèvait au-dessus d'une bande de jeunes drôles une façon de canne à pêche dont la ligne portait en guise d'hameçon un petit pain trempé dans le sirop. La trogne en l'air, la bouche ouverte, les mômes sautaient après l'appeau, s'engluant à la mélasse les mains, la face et les habits. Celui qui parvenait à serrer l'amorce entre ses dents reçevait un *cens* du propriétaire de la canne à pêche, qui gravement ensuite poursuivait son chemin et recommençait un peu plus loin ses exploits. Ailleurs un loustic campé au coin d'une rue abattait, à coup d'oranges pourries, les chapeaux des cochers, au fur et à mesure que les voitures débouchaient sur la place. Et les costumes baroques, les travestissements insensés, les bigarrures facétieuses, les tapées de pierrots, d'arlequins, d'astrologues, de débardeurs, de petits marquis, de seigneurs en fraise, grouillaient. déambulaient, tumultuaient, pêle-mêle avec les animalités chimériques, ours, onagres, loups-garous, girafes, autruches, hommes-poissons, gorilles, etc.

Vers le soir, toute cette folie investissait les cafés, les bars, les tavernes, les bals publics. Un de ces bals était célèbre, celui du « Théâtre des Variétés ». La foule se donnait rendez-vous, les nuits de carnaval, dans cette énorme baraque qui, avec son clinquant d'or et de fleurs, son éclairage fantastique, ses statues en stuc, ses fontaines artificielles, ses réchampis imitant le marbre et les porphyres, son orchestre où dominaient les aigres pistons et les ophicléides mugissants, stimulait les fermentations de la bacchanale. Comme les pagodes des idoles de l'Inde, le sanctuaire avait sa crypte, un caveau où les libations de bière pâle alternaient avec les consommations de saucisses bouillies, tandis qu'au-dessus des tables grondait, comme un tonnerre, le piétinement des milliers de talons martelant le parquet. Les Variétés, comme on disait, ont été démolis, et avec les *pepernoten* a disparu le carnaval anversois. L'actuel et banal confetti laisse sans entrain un peuple naturellement brutal et chez qui la gaîté s'excitait jusqu'à la frénésie.

chatoyante, à laquelle s'ajoutent les marins de toutes les nations, en pantalons blancs ou bleus, en vareuses aux cols retombants et lâches, en feutres mous ou berrets, dandinés sur les hanches, les pieds largement plantés à terre, les uns bronzés, tatoués, couturés d'éraflures, vieux loups de mer trempés dans les écumes de toutes les eaux de la terre; les autres, simples « schippersjongers » (aide-bateliers), les joues glabres, les jambes convexes, courts, trapus, solides, l'oreille percée d'anneaux d'or. Et tout ce monde s'entre-choque dans



Dessin de A'f. Hubert.

CARNAVAL DES RUES. — BATAILLE DE PEPERNOTEN.

des poussées, les yeux fixés sur le bout des rues. Puis un cri éclate, domine toutes les autres rumeurs : « Daar zyn ze! » Ils sont là!

D'abord apparaissent de petits dauphins en carton portés à dos d'homme : ils se suivent par rang de taille, grandissant de proche en proche, jusqu'à atteindre les dimensions de la baleine ou plutôt des trois baleines qui les suivent. Celles-ci s'avancent supportées par des chars attelés de six chevaux; à califourchon sur la croupe de chacune d'elles, de petits génies aux ailes de papillon manœuvrent du côté de la foule des lances alimentées par un réservoir mussé en la carcasse du monstre. Comme on choisit pour ce rôle de fontainiers



Dessin de Xavier Mellery.

UN MUSICO AU PORT D'ANVERS.

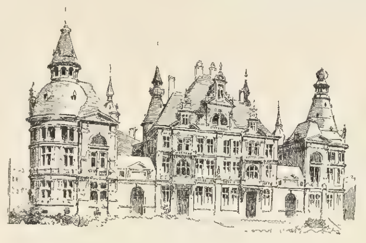
La chorégraphie n'a pas perdu pour cela ses droits. Chaque soir les *musicos* du port regorgent d'un peuple de marins déhanchés en des bourrées frénétiques, au piaulement des orgues de Barbarie. Les « salles » des environs de la gare de l'Est, par contre, sont dévolues aux militaires et aux servantes. Le saute-ruisseau et la « fille de boutique », de leur côté, s'en vont tournoyer dans les innombrables « Eldorado, Alhambra, Palais Rubens, Thalias, Palais des fleurs », etc., du quartier de Borgerhout. Puis, l'été venu, on se répand dans les guinguettes de Berchem, où des jardins entourent les salles de bal et ménagent à l'intimité des causeries le retrait de leurs tonnelles. Une certaine effervescence se mêle à ces pastorales, qui souvent dégénèrent en rixes et en bagarres, particulièrement dans les endroits fréquentés par les marins et les soldats.

A la passion de la danse s'en ajoute une autre, le canotage, la partie sur l'eau, la promenade à l'aviron ou à la voile. « Varen ! » Naviguer ! c'est la grande dilection. Le cockney n'a pas plus de tendresse pour la Tamise, « the silent way », que le Signor pour les grasses eaux plombées de son cher Escaut. Il met à conduire un esquif sur les vagues houleuses, à portée des passages dangereux, par des temps de tourmente, le même amour-propre intrépide qu'un turfiste à dompter et à dresser un cheval de sang. Les clubs nautiques sont presque aussi nombreux que les sociétés de fanfares et que les cercles dramatiques. Yachts, centerboats, gigs à quatre et à six avirons réservent aux amateurs autant de sports différents. Et quelle émulation, quelle rivalité lors des régates ! Quel entraînement héroïque et persévérant avant le grand jour ! quelles angoisses durant la joute ! quels hourras acclamant le champion !

Le goût des exercices du corps, alimenté par cette infinité de clubs, par des sociétés de gymnastique et d'escrime, des cercles de patineurs, d'excursionnistes, etc., règne à tous les échelons de la population anversoise ; et cet amour des activités physiques a peut-être contribué, avec l'air salin de l'Escaut, à propager dans la métropole une race forte et saine dont la large carrure frappe d'étonnement l'étranger. On ne rencontre pas à Anvers ces figures faméliques et minées, ces peaux blettes et talées qui impressionnent si pitoyablement le visiteur dans les villes industrielles du pays. La beauté des femmes d'Anvers, particulièrement, est proverbiale. Ce qui distingue l'Anversoise, c'est la fraîcheur lumineuse de son teint marbré de rose sur un fond laiteux, le carmin de ses lèvres saillantes et charnues, les narines découpées et mobiles, enfin la limpidité cristalline des yeux, variant d'un brun chaud, pailleté d'or, au bleu verdâtre et changeant de l'aigue-marine. Quant au corps et aux membres, si les attaches manquent souvent de finesse, si la main est plus potelée que longue, si le pied, large et court, pose solidement sur le sol, en revanche les lignes du buste et des hanches, pleines, onduleuses, hardies, se groupent dans un ferme dessin complété par les contours puissants de la poitrine, la cambrure svelte du dos, la rondeur des épaules taillées en pleine chair. Rubens cambrant les croupes flexibles de ses sirènes dans les écumes du *Débarquement de Marie de Médicis* ne faisait que reproduire la belle structure et le plein épanouissement des femmes de sa race.

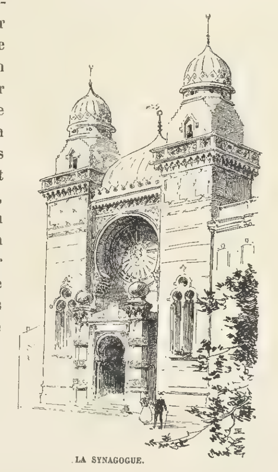
Le type de l'homme des bords du bas Escaut n'est pas moins remarquable. Massif et carré, le visage plein, l'œil clair, les cheveux abondants et ras, souvent crépus, le cou vigoureusement rattaché à d'herculéennes épaules, il se révèle en sa beauté inaltérée aux alentours des entrepôts, sur les quais, parmi les affiliés des « nations » et des corporations de débardeurs. Aucun spectacle, pour les artistes épris de la force agissante, ne prévaut sur la manœuvre d'un déchargement de navire ; par longues files, on voit les *natiegasten* (compagnons des nations), les reins d'abord ployés sous la pesanteur du faix, redresser graduellement leurs torses demi-nus, aux pectoraux équarris comme des dalles, jusqu'à ce

que la charge soit bien assise sur l'épaule, puis, d'un pas égal, leurs biceps saillants comme des câbles, s'acheminer par la frêle passerelle oscillante qui relie le navire à la terre et sans effort apparent, le souffle régulier, le corps balancé en des mouvements cadencés, gagner les hangars où, ployant leurs jarrets, demi-renversés en arrière, ils déposent enfin sur le sol leur fardeau, sous lequel pantellerait un bœuf.



LA BANQUE NATIONALE.

Anvers couvre aujourd'hui un territoire considérable : les nouveaux quartiers gagnés sur la campagne, ont en abondance de l'air et de la lumière. Quelques-uns tiennent même de la banlieue par leur caractère de demi-rusticité, traversées qu'ils sont de spacieuses avenues bordées de jardins : tels les quartiers Saint-Laurent, du Kiel, etc. Les maisons y sont plus simples qu'au cœur de la ville : proprettes sous leur peinture à l'huile vernissée, elles ont un air de bien-être et se suivent à la file avec une monotonie heureuse, un peu morte. Cependant même ici, la soudaineté et l'imprévu des fortunes se fait par moments sentir à des architectures prétentieuses. L'armateur enrichi, le marchand de harengs devenu millionnaire « nieuwen ryken », comme les appelle le peuple) sont trahis par la recherche et l'excès du faste au dehors, un étalage de façades encombrées comme des étagères, une profusion de saillies, de fleurons, d'astragales où se heurtent tous les styles, où se confondent toutes les époques, et qui mêlent ensemble les chimères, les dieux marins, les mappemondes, les atlas et les pinacles gothiques. C'est, au surplus, un faible tout anversois que l'amour de l'ostentation et de la parade, et ce travers se fait jour aussi bien dans le décor massif et lourd des rues, des édifices taillés en pleine carrière et des statues aux formes pléthoriques que dans les ordonnances emphatiques de l'habitation. La mesure est une qualité précieuse qui ne se rencontre pas dans les civilisations rapides, basées sur les affaires et l'argent. L'orgueil brutal du parvenu veut frapper les yeux par des signes violents et irrécusables. Dans les monuments de l'Anvers actuel, même les mieux combinés, vous retrouverez le signe qui est ici comme la tare originelle : l'Athénée royal, le Musée, le Théâtre flamand, en son ensemble de lignes balancées et pleines; le Palais de Justice, la Banque Nationale, sont des résurrections, ses tourelles aiguës, ses sveltes arêtes, ses clochetons ouvrés aux girouettes dorées, évoque le souvenir d'un petit Chambord, conviennent bien à ce peuple pressé qui bâtit pour le présent.



LA SYNAGOGUE.

Dans un marbre tourmenté, se dresse le monument élevé à la mémoire du bourgmestre Loos, sous l'administration duquel fut proclamé l'affranchissement de l'Escaut : c'est une

passaient des odeurs âcres et chaudes, odorant le suif, les épices et la viande fermentée. Des relents putrides pénétraient dans les narines en même temps que des fragrances balsamiques : l'imagination vagabondait de la hutte de l'Esquimau et du Samoyède fleurant l'huile rance et la colle de poisson à la cabane du Javanais embaumant le gingembre et la cannelle. Ces impressions ethnographiques étaient encore renforcées par la variété des types qui défilaient sous les yeux ;



LE MONUMENT LOOS.

le Norvégien silencieux, le Hollandais court et trapu, l'Écossais aux cheveux roux, le Portugais alerte, le Français loquace, l'Espagnol irrité et nerveux, l'Éthiopien roulant des yeux blancs dans des chairs bleues, apportaient là l'âme et le sang de leur race, heurtant entre eux les langues graves et gutturales du Septentrion et les idiomes musicaux du Midi. Tandis que les *natiegasten* travaillaient à soulager le vaisseau bondé jusqu'au fond de cale, la gent maritime, débarquée après de longues traversées, s'entraînait du côté des tavernes, avec des fureurs joyeuses de bêtes lâchées. Par bandes ils battaient les ruelles louches du canal aux Harengs, prenaient

vasque entourée de grandes figures musculeuses et lourdes, dont les nus boursouflés, les saillies athlétiques, l'ordonnance massive et étalée s'accordent avec le goût public pour les ordonnances fastueuses et redondantes.

VI

Le port.

Une curiosité constante pousse vers le port tous ceux que passionne le spectacle de l'activité humaine se déployant dans un cadre magnifique. Cent fois j'ai assisté, sans me



LE THÉATRE FLAMAND.

lasser jamais, au déchargement des immenses bâtiments venus d'Amérique et d'Australie, avec la dépouille des Eldorados lointains. Le navire amarré le long du quai vomissait par ses cheminées des flots de fumées noires. Des grues, fixées sur des plates-formes mobiles, tournoyaient incessamment avec un va-et-vient de chaînes, pareilles à des trompes qui allaient chercher les fardeaux en des entrailles profondes. A chaque volte de la machine, des ballots énormes étaient emportés dans l'air et s'ajoutaient aux entassements de marchandises qui emplissaient les hangars. Un peuple d'athlètes modernes, véritables cariatides arcboutées sous la charge ou dressées dans des attitudes que l'art austère d'un Constantin Meunier et d'un Mellery sut rendre héroïques, se pressait avec des hâtes calmes, la tête prise dans une sorte de capuchon de toile goudronnée et retombant sur les épaules. Puis s'avançaient de longs haquets plats, attelés de chevaux puissants et lourds, et les sacs, les barriques, les caisses bariolées d'estampilles s'amoncelaient par-dessus les essieux gémissants. Dans le vent



LE GRAND BASSIN AU PORT D'ANVERS.

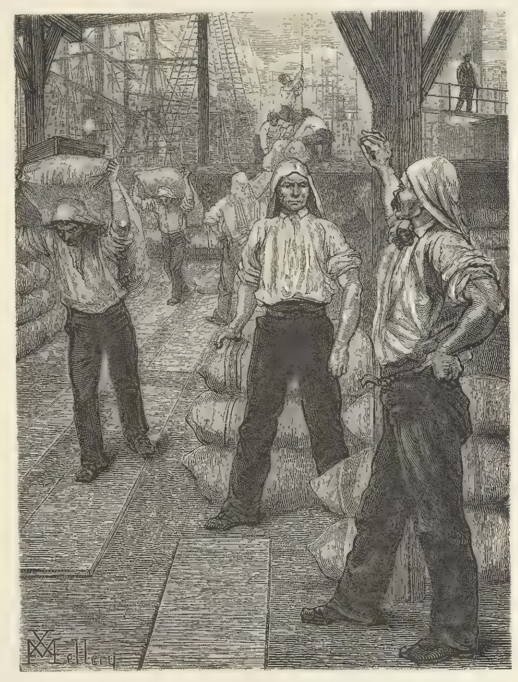
d'assaut les salons lambrissés de glaces, étaient tous également saisis d'un besoin de grosses sensualités.

Ailleurs on assistait à l'embarquement d'un convoi d'émigrants russes ou allemands, hâves, déguenillés, pouilleux, portant sur leurs faces le deuil de la vie, et à travers leurs tristes haillons, ramassés sur le carreau des fripiers, montrant une chair endolorie, des corps émaciés, une peau sous laquelle perçait le squelette. Ils allaient, les miséreux, chercher au loin cette fortune qui leur avait échappé chez eux, et, tout saignants des blessures du sort, recommencer, dans les californies de leurs rêves, leur éternel labeur sans trêve de parias traqués par la faim, les maladies, la misère renaissante de chaque jour. Quelquefois leurs blêmes visages désolés, où les larmes, à force de couler, avaient creusé des trous comme l'eau dans la pierre, s'éclairaient du vague rayonnement d'or de songe intérieur ; peut-être voyaient-ils se dessiner dans la profondeur des horizons, derrière les masses grises du ciel où plongeaient leurs regards, le repos inutilement demandé à la mère patrie. Leur départ, à ceux-là, était comme une envolée ; ils ressemblaient aux oiseaux qui, les frimas venus, gagnent à tire-d'aile les pays du soleil ; que leur importaient leurs compagnons de chaînes, demeurés sur le sol natal, à présent que l'espace s'ouvrait devant eux ! La terre des ancêtres ne leur avait été qu'une marâtre ingrate, aux mamelles de laquelle ils avaient sucé l'absinthe ; et, leur mélancolie n'ayant rien à regretter, ils quittaient presque joyeusement la glèbe engraissée de la dépouille de leurs trépassés. Mais tous n'avaient pas le même détachement ; on en voyait qui erraient, du pas irrésolu des gens qu'un rappel mystérieux, venu du lointain, empêche de partir ; et d'autres, accoudés à la proue, regardaient de leurs yeux mornes passer sur les quais les vieilles gens, les jeunes femmes heureures, les petits enfants rieurs. Des souvenirs les assaillaient en ce moment suprême : ils songeaient à la mère dont la tête grise branle dans le fond de l'âtre, à la compagne dont les mains autrefois actives s'immobilisent sans courage, aux petits qui seront bientôt des hommes et pour lesquels eux, les pères, s'en allaient chercher fortune par delà les mers. D'autres fois c'étaient des femmes qui pressaient des enfants sur leur sein, des jeunes filles sanglotantes dans un coin, des vieillards courbés par les ans et l'infortune.

Tandis que l'énorme navire s'emplissait de cette fournée humaine, il me semblait voir entrer un passager auquel personne ne prenait attention : c'était la mort. Elle allait de l'un à l'autre, les marquant au front d'une croix invisible comme les bêtes d'un troupeau destiné à l'abattoir ; et les vieux s'enfonçaient dans la contemplation du passé, les jeunes se plongeaient dans l'espoir décevant du futur, sans s'apercevoir qu'il leur faudrait gravir le reste de leur calvaire, sous le faix de cette croix plus lourde que toutes les autres. Ainsi l'inexorable sort, qu'ils croyaient avoir dépisté, leur chevauchait en croupe, pendu à leurs crinières et les éperons enfoncés dans leurs moelles. Et je pensais aux cimetières, aux agonies, au *De profundis* de l'Océan berceur de cadavres.

Cependant les poumons de la machine s'activaient dans des souffles rauques; le capitaine, debout sur la passerelle, jetait par-dessus le tassement de la foule des ordres brefs; et des femmes glapissaient, des enfants criaient, des sanglots retentissaient, plus hauts et plus pressés. Çà et là des passagers attardés fendaient les groupes, haletants d'avoir couru ; et, pendus par grappes à ces détresses, de véreux trafiquants, l'éventaire garni de pâtisseries pulvérulentes et de saucissons pustuleux, offraient leurs marchandises dans un jargon polyglotte. Puis un gémissement profond partait des flancs du navire ; la monstrueuse cheminée éructait dans des jaillissements de fumée ; et tout à coup d'affreux beuglements de bête blessée, des halètements caverneux d'hippopotame et de cachalot signalaient le départ. Parmi les émigrants penchés par-dessus le bordage, un grand silence s'était fait ; ils

regardaient décroître la terre, comme on assiste à la ruine d'une habitude, muets, anxieux ; quelques mouchoirs étaient secoués par des mains fébriles ; on entendait des cris, des adieux, des lamentations ; puis chacun s'occupait de se ménager un peu de confort, se carrait, ne pensait plus qu'à soi, dans une férocité grandissante d'égoïsme. Et bientôt l'hôpital



Dessin de Xavier Mellery.

DÉCHARGEMENT D'UN NAVIRE.

flottant, la morgue des morts vivants diminuait au loin : lentement les émigrants s'enfonçaient dans les flots.

Constamment, dans l'immense port retentissant, les antithèses se heurtent, mettent en présence la Vie et la Mort, donnent aux choses l'aspect changeant des houles. Après les cargaisons humaines exportées pour les Indes et l'Australie, les cargaisons de viande animale convoitées par la vorace Angleterre; elle bêle, meugle, grogne, piétine et grouille sous l'apparence de gras moutons dodelinant la tête, de grands bœufs roulant des yeux glauques,



Dessin de Xavier Mellery.

HANGAR SERVANT A LA DESSALAISON DES PEAUX.

de porcs fouillant du groin le sol. De cette tassée s'élèvent des rumeurs indescriptibles qui par moments s'unissent dans un tapage assourdissant où la cornemuse ronflante du gros bétail fait une basse continue aux grêles glapissements du reste du troupeau. Celui-ci, pris en écharpe par de sifflants coups de lanières, traverse enfin la passerelle, moutonnant dans des bousculades d'échines, les croupes et les têtes emmêlées, puis se débande par le quai, au milieu des cris et des jurons des conducteurs qui les poursuivent, les repoussent, finissent par les parquer, apeurés, ahuris, laissant aller de leurs peaux frémissantes une vapeur chaude. Plus loin la même agitation règne dans un navire qui vient d'entrer en rade, avec un arrivage de chevaux de sang ; à grand'peine les maquignons font sortir des box, en les fixant par le licol, les bêtes qui résistent, renâclent, chancellent sur leurs jambes, battent le pont de leurs sabots mal assurés. Puis encore, ce sont des transports de victuailles, de salaisons, de tonnes de pétrole ou de goudron, déchargés par tas énormes qui encombrent les docks ; des amoncellements de cuirs de Buenos-Ayres ; des amas croulants de peaux de bêtes saignantes ; des montagnes de cornes de buffle répandant une pestilence fade de charnier ; et la clameur des hommes, le vacarme des chantiers, le ronflement des machines, le grincement des milliers d'essieux broyant le pavé, composent un orchestre prodigieux dont les rauques sonorités ébranlent l'air, du lever au coucher du soleil.

Pas un coin de l'horizon où ne s'encadre un tableau : un navire est signalé ; un autre démarre ; les salves de bienvenue se croisent avec les salves d'adieu ; une voile fuit au tournant d'Austruwell ; une autre apparaît du côté d'Hoboken ; des hélices battent l'onde, comme des nageoires monstrueuses, laissant derrière elles des mousses d'écume ; des pavillons banderolent au bout des mâts comme des flammes ; un paquebot a l'air de s'engloutir dans du métal en fusion ; une chaloupe émerge de l'horizon vermeil ; il y a des moments où les rames, en sortant de l'eau, semblent s'égoutter en pluie de feu ; et, sur l'autre rive, les chantiers ouvrent leurs vomitoires obscurs sur le bleu de l'air. Une vie débordée, ailée, furieuse, une activité incessante d'appareillage, une gaîté du ciel et de l'eau chantant dans les cordages et battant le ventre des carènes remplissent le paysage d'une mobilité éternelle. Sans cesse les points de vue se déplacent, les perspectives fuient. Ce qui était de l'azur se bouche avec une carcasse sombre ; la buée des eaux s'augmente du noir vomissement des chaudières ; un vol de goélands se change dans un glissement de voile : des îlots roses qui sont des sloops semblent se détacher de la terre, doucement se dissoudre dans de la fumée violette ; et des tubes de steamboats sont pareils aux tours d'une ville vue de la rase campagne. C'est le royaume de la chimère et du mirage : les barques bondissantes sur la crête des vagues font l'effet de poissons volants ; les immenses murs immobiles des vaisseaux de grand tonnage plongent dans les marées avec des airs de promontoires ; et d'autres fois des silhouettes, indéterminées, demeurent flottantes dans le vague de leurs contours. Par moments aussi la nappe liquide paraît se rompre en rejaillissements d'étincelles ou se dresser en d'oscillantes colonnes fluides, puis encore s'effumer en un tremblement de brumes diamantées ; aux heures d'orage, les nuées y appuient des architectures piranésiennes, d'où fulgurent les éclairs et qui s'amoncellent, pantelantes, par-dessus la ville ; et les couchants, de leur côté, l'éclaboussent d'une pourpre d'apothéose. Mais ce sont là les aspects extraordinaires de l'Escaut, et les Flamands l'aiment surtout quand il coule plombé et sombre, étalant entre ses rives un ventre terreux de squale. Il est par excellence le corridor de la grise mer du Nord : les lourds nuages pluvieux courant à la débandade dans un ciel d'automne, comme un troupeau de bœufs, font à ses eaux leur cadre naturel.

Cette animation d'un décor toujours changeant au gré de l'air qui l'allume ou l'assombrit, cette circulation incessante de foules cosmopolites, cette infinie variété des scènes auxquelles

donne lieu la vie des eaux, se retrouvent sur tous les points du quartier maritime. Une des surprises les plus étonnantes du port est le spectacle des bassins, réservoirs immenses dans lesquels se pressent et s'enchevêtrent les navires de toutes les nations du monde. Un fourmillement de mâts met dans l'air comme l'amas touffu d'une forêt, à travers un lacis embrouillé de cordages et d'agrès dont les linéaments déliés ressemblent aux découpures d'une gigantesque toile d'araignée dans laquelle des hommes s'agiteraient, pareils à des lutins exécutant sur des fils de la Vierge d'effrayantes voltiges. Des ondulations lentes par moments font onduler toute la masse, et, par grands lambeaux qui se déchirent et crèvent sur les percées de ciel, un perpétuel tourbillon de fumées monte, s'allonge, finit par tout noyer dans le flottement d'une brume violette.

Non loin se creusent une succession d'arènes, comme les cirques antiques, étagées en gradins immenses et modelant leur structure sur les ovoïdes parois des carènes : ce sont les cales sèches. Quand le bâtiment avarié, glissant sur la marée comme sur un levier, a investi la cavité, celle-ci est rendue étanche, et bientôt le vaisseau en touche le fond; il est visible alors et abordable sur toute sa surface, prêt à être soumis aux opérations que réclame son état. Une nuée d'ouvriers l'attaquent à l'instant de toutes parts; calfats, menuisiers, charpentiers, blindeurs, forgerons, peintres, cordiers se ruent sur ses flancs, se glissent sous sa quille, se pendent à sa poupe, entament à coups de maillet ses vertèbres, lui posent des cautères de goudron, font tous ensemble l'énorme opération chirurgicale après laquelle le moribond, remis de ses avaries, pourra de nouveau défier les tempêtes. La coque rafistolée, on fait rentrer graduellement les flots dans le réservoir. Puis le blessé est débarrassé de l'appareil de madriers et de tuteurs qui l'étançonnaient aux parois de la cale. Le bouillonnement des écumes monte autour de lui; le voilà qui se balance à fleur des eaux; et enfin il regagne fièrement, à travers les canaux, les sas et les écluses qui avaient servi à l'introduire dans la cale réparatrice, le fleuve et plus tard la pleine mer.

Au quai des Bassins anciens, se groupaient autrefois, sur une superficie de près de trente-deux mille mètres, les pavillons des entrepôts, reconnaissables à leurs avant-corps entaillés d'une colonnade et à leurs larges frontons. Un incendie terrible les détruisit. Reconstruits depuis, ils supportent des terrasses : les frontons et les colonnes n'ont pas été rétablis. A l'intérieur, d'interminables files de magasins, des labyrinthes de caves reliées par des couloirs larges à y faire passer des éléphants chargés de leurs tours, réalisent l'image d'un colossal madrépore percé dans tous les sens; par convois immenses s'y déversent les marchandises ; elles montent le long des murs. s'amoncellent sous les voûtes, débordent par delà les seuils. Comme à un estomac prodigieusement gorgé et qui jamais n'est regoulé, toute l'activité du port, le mouvement des arrivages, la rumeur des déchargements, la danse des navires dans les houles marines aboutissent à ces cavernes non moins flamboyantes, au figuré, d'escarboucles et d'or que les palais enchantés des noirs Kobolds. Cependant autour d'eux la vie gronde, les essieux roulent, les poulies grincent, les grues manœuvrent, un tonnerre incessant ébranle l'air. Indéfiniment les installations se succèdent, développées sur des étendues considérables, avec des magasins, des entrepôts, des casemates, des embarcadères : ici, les aires couvertes qui servent à la dessalaison des peaux, vastes hangars emplis d'une population de femmes, les faces allumées et trognonnantes, les bras rouges, la taille mafflue, raclant, à grands coups de balai, des dépouilles de bêtes étendues à terre ; là, les baraquements, isolés du reste des quais par les biefs des écluses et où, par rangées innombrables, s'alignent les barriques à pétrole ; ailleurs, les halles sous lesquelles se remisent les cargaisons en formation, les chargements en quarantaine, les arrivages non réclamés. Et à travers cet amas de charpentes, ce dédale de circuits, cet



VUE DE LA VILLE PRISE DE LA TÊTE-DE-FLANDRE.

enchevêtrement de locaux, cette prise de possession effrayante de la terre par le travail de l'homme et cet encombrement de cordages, d'ancres, de chaînes, de ballots, d'épaves, circulent des voies ferrées, plongent des canaux, s'ouvrent des écluses, s'allongent des biefs, mugissent des machines.

Sur l'autre rive, dans le silence d'un désert, le hameau de Sainte-Anne semble



Dessin de Eugène Verdyen.

UN CANAL A L'ANCIEN PORT.

sommeiller, perdu aux limites de la vie. De quart d'heure en quart d'heure, de petits steamboats font la traversée, débarquent des passagers, des victuailles, des marchandises, par moments un troupeau de bêtes qui, cornant, sifflant, piétinant, bousant, accompagne de ses clameurs le ronflement de la machine.

Ce petit hameau a bien son charme, soit qu'on longe les fossés, au pied d'un vieux fort désaffecté, soit qu'on s'attarde à la table des cabarets où les gens d'Anvers vont arroser de bière pâle des matelotes d'anguilles. De la jetée les regards se portent sur un panorama merveilleux : devant soi la rade et ses flottilles de navires, le fleuve aux eaux limo-

neuses, les hélices tourbillonnantes, l'entrée et la sortie des barques de pêche, un bouillonnement d'écumes, des envolées de voiles, un perpétuel frisson de l'air et de l'onde ; au second plan, le turbulement du port, les allées et venues de ses équipes de marins et de portefaix, les montagnes de caisses et de ballots s'étageant sur les quais, les deux vastes promenoirs cimant les hangars et se prolongeant comme des bras aux deux côtés du Steen ; puis, pour fond, la ville avec son tohu-bohu de toits, d'auvents et de chevets d'églises, sa mêlée d'aiguilles, de tourelles et de clochetons, ses fouillis d'architectures dentelées, lambrequinées, ouvrées à jour, vraies broussailles de pierre hérissées de pignons, de dais, de pinacles, du milieu desquels darde en plein ciel, comme dans une gloire, et plus haut que toutes les autres, la triomphante flèche de la cathédrale. Quand, l'été, ce paysage de briques et de moellons s'enveloppe d'un rayonnement de tons mordorés, par-dessus la mer oscillante des fumées et des brumes, que toutes ces blancheurs, émergeant des dessous laissés dans l'ombre,



Dessin de Xavier Mellery

BARQUES DE PÊCHE DANS LE BAS-ESCAUT.

éclatent à la fois sur les bleus transparents du ciel, et que, dans la clarté, le vent, la gaîté du midi, les tours ressemblent à une floraison de lis prodigieux, on devine par ce qu'on voit les magnificences intérieures, les splendeurs cachées, le trésor jalousement gardé au cœur des musées et des églises.

Souvent je me suis attardé jusqu'à la nuit dans ces contemplations ; çà et là une paillette s'allumait dans le jour mourant ; des vitres s'enflammaient ; aux mâts des navires tremblaient des fanaux, comme l'or pâle d'une étoile ; puis les feux grandissaient ; le gaz prenait par traînées ; des pans de murs s'illuminaient sur toute leur hauteur ; en haut, en bas, dans les airs, à ras du sol, des milliers de points scintillants épinglaient l'amas graduellement obscurci des maisons ; de moment en moment l'incendie s'étendait, montait comme une marée, finissait par projeter ses flammes dans les rougeurs immobiles du ciel ; et, à mes pieds, l'Escaut, clapotant et noir, se piquetait de fourmillements pourprés, se constellait comme dans l'éclaboussement d'une pluie de fusées, roulait son flot lourd, ensanglanté de reflets, tandis qu'au-dessus, par milliers, clignotaient dans le noir, comme des lucioles, les lanternes fixées à la pointe des mâts. Lentement le silence tombait dans le



LA FLÈCHE DE LA CATHÉDRALE D'ANVERS.

port ; tout le grand tapage du jour s'anéantissait dans un souffle doux, égal, une sorte de respiration apaisée et lointaine, rompue seulement par le craquement des vergues.

VII

La cathédrale. — Anvers vu du haut de la tour. — La « Descente de croix » et « l'Élévation en croix ». — Le puits de Quinten Massys et sa légende. — Les curiosités de la rue. — Teun Koekeloer et la petite laitière.

Comme ses sœurs de Cologne et de Strasbourg, la cathédrale d'Anvers, ce chef-d'œuvre de la pierre évidée et sculptée, se complique, à son origine, de merveilleux. L'endroit étant marécageux, les fondations toujours s'écroulaient ; à peine les murs s'étaient élevés de quelques mètres au-dessus du sol, que des éboulements les entraînaient. Un des compagnons de l'architecte alors inféra d'un grimoire cette prédiction : les murs de Notre-Dame ne pourraient tenir que s'ils étaient bâtis sur des peaux de bœuf. Mais, possesseur du précieux secret, ainsi va la sottise humaine, il ne sut point taire sa découverte à sa femme et à ses enfants. L'un de ceux-ci conta au maître lui-même la cabalistique découverte. L'artiste tenta l'expérience, et cette fois la pierre s'éleva comme par enchantement. Le mauvais compagnon, frustré dans ses ambitions, tua l'enfant qui l'avait trahi. Ensuite, bourrelé de remords, il quitta la ville, et l'on n'entendit plus parler de lui jusqu'au jour où, au pied de l'édifice presque achevé, un cadavre effroyablement fracassé, dont les lambeaux s'enveloppaient d'une robe de pèlerin, fut aperçu par des gens matineux. Nul doute : c'était l'assassin qui, résolu d'en finir avec la vie, s'était laissé tomber du haut de l'église, expiant ainsi sa scélératesse. Aujourd'hui encore, on montre, au bas de la tour, une dalle bleue incrustée d'une quantité d'éclats de cuivre. Ces incrustations figurent les parcelles du corps du maçon criminel, et la tradition veut qu'il soit impossible de les compter.

En réalité, on ignore le nom du véritable auteur du plan, et l'on ne sait pas davantage en quelle année commencèrent les travaux ; toutefois les livres attribuent à Pierre Appelmans la gloire de la conception générale ; il mourut en 1434, sans avoir joui du spectacle de son œuvre achevée. Les architectes Herman de Waghemaekere et Rombout Keldermans reprirent alors les travaux, en substituant à la pensée du créateur leurs initiatives personnelles. On aurait ainsi, de la base de la tour jusqu'à la hauteur de la galerie du cadran, la réalisation des plans d'Appelmans ; au delà de l'horloge, la fantaisie des successeurs du maître s'attesterait dans les arcs surbaissés et surchargés du gothique flamboyant ; et, les styles se modifiant à mesure que s'exhaussait l'immense vaisseau, d'autres éléments se seraient par la suite mêlés à ceux-là, tourmentant la pierre de proche en proche et lui faisant porter des floraisons hybrides. Enfin, les élégances entortillées du gothique décadent, substitué lui-même à la sévérité de l'art ogival, auraient fait place à leur tour à une architecture encombrante et aventureuse ; et la flèche d'Appelmans aurait fini par se coiffer d'un pinacle travaillé au goût de la Renaissance.

Telle qu'elle est, la cathédrale demeure une des fleurs de l'art chrétien. Elle domine la ville, comme le symbole mystique de la fortune anversoise, et l'histoire établit la communion étroite qui existait entre le géant de pierre et la cité. De là haut partaient les appels aux armes, la vie populaire sonnait dans le clairon de ses cloches ; sa merveilleuse tour, ajourée comme un ostensoir, prenait, sous les branles encolérés ou joyeux, des airs de beffroi. C'était, en effet, le beffroi anversois ; là maison de Dieu devenait, aux heures

d'effervescence, la maison des hommes ; Anvers, en écoutant chanter les oiseaux d'airain nichés dans ses contreforts, conjecturait toujours avec évidence le temps qu'il faisait à l'horizon politique.

En plein azur, aussi haut que peut aller le regard, plonge la flèche ; d'étage en étage, de galerie en galerie, elle va, s'exhausse, croît, finissant par mesurer à son faîte cent vingt-trois mètres de hauteur ; et rien ne vaut l'étendue de pays qu'on embrasse de la plate-forme de son carillon. Gravissez, un matin de clair soleil, l'escalier en spirale colimaçonnant dans les parois de la tour. A intervalles réguliers, des fissures minces pareilles à des sarbacanes ajourent la maçonnerie, laissant filtrer sur les degrés tournoyants des rais de lumière blanche, et en même ménageant des ouvertures par lesquelles le regard coule dans un dédale de rues, une perspective tumultueuse de maisons et d'édifices. Chaque ouverture est comme un cadre où s'intercale un morceau de la ville ; par places une touffe de verdure balance sa tache sombre dans le tassement des façades, et des fenêtres ouvertes sort le bruit des ménages. On n'est encore qu'à la centième marche ; la rumeur humaine se perçoit, distincte, avec des chants, des cris, des rires, qui sont comme l'adieu de la vie à mesure qu'on se rapproche de l'infini ; puis les voix s'étouffent dans un bruissement diminué, une sorte de grondement lointain qu'accompagne la basse ronflante du vent. Celui-ci grandit bientôt, jusqu'à emplir la haute spirale d'un bourdonnement qui ne cesse plus : on dirait la respiration de quelqu'un qui anhélerait dans le vide ; et le paysage s'élargit, les horizons reculent, on est presque dans le bleu de l'air. Voici que dans les fumées, les ors chatoyants de la lumière vermeille, les flocons de brume roulant à la dérive, commence à se découper la vue des campagnes ; au-dessous de soi, une débandade de quartiers, un tohu-bohu de toits et de pignons, une mêlée de cheminées noires, de grêles aiguilles et de tourelles ventrues. Une buée or et lilas enveloppe les briques roses, les tuiles sang de bœuf, les ardoises bleues, glisse le long des chevets moussus, embrasse l'entonnoir profond des rues. Et l'escalier géant plonge plus avant dans le ciel, la foule n'apparaît plus que comme un fourmillement de petites mouches noires ; on entre dans la région des oiseaux, dont le vol par moments fait une ombre sur le jour des meneaux.

De minute en minute, la ville s'enfonce un peu plus et le point de vue se déplace : la voici, poussant à travers des champs la pointe de ses banlieues, ou dressant ses amas de vieilles demeures illustres, ses églises, ses chapelles, ses hôtels de ville, ses bourses, ses entrepôts, ailleurs s'excavant pour faire un lit à ses canaux, puis, brusquement, s'écornant sur toute la ligne de ses quais. Du Kiel aux nouveaux bassins, le grand fleuve miroite dans la clarté comme une gigantesque cuirasse, guilloché par les mille dentelures des agrès, et ses chantiers, ses docks, ses entrepôts ressemblent à des navires échoués parmi les flottilles errantes de ses trois-mâts et de ses steamers.

L'énorme escalier s'arrête enfin ; une galerie circulaire découpe autour de la plate-forme les fines rosaces de son parapet; et toutes ensemble sont comme une succession de fenêtres ouvertes sur un tableau prodigieux. Anvers, la grande métropole, n'est plus qu'un point habité dans le déploiement des prairies prolongées à l'infini, de la vaste terre verte perdue dans les lointains flottants, du beau jardin des Flandres reluisant des chatoiements de l'émeraude et coupé par les sinuosités d'argent de l'Escaut. A travers le ruissellement de la lumière, les vapeurs sorties du sol montent en colonnes irisées ou planent en pâles arcs-en-ciel; la plaine par moments semble fumer dans une vapeur grise d'étuve, et d'autres fois se moirer de coulées ardentes ; et parmi cette clarté et ce brouillard paissent les troupeaux, filent les navires, palpite l'âme d'une nation vaillante. Cependant un tumulte, sourd d'abord et qui se précise dans une sorte de prélude, est parti des silencieux rouages du carillon ; une



PANORAMA DE LA VILLE ET DE L'ESCAUT. — LA GRAND' PLACE D'ANVERS ET L'HÔTEL DE VILLE.

fusée de notes jaillit d'un ébrouement de basse enrhumée, puis s'éteint, et tout à coup, sans qu'on s'y attende, se change en une tempête de bruits. Les marteaux montent, descendent, cognent à toutes volées les timbres ; des cloches ébranlées se balancent dans le vide, comme des gongs prodigieux ; on dirait qu'une nuée de musiciens invisibles s'est pendue aux cordes, abattue sur les claviers, éparpillée dans la tour pour la faire chanter; les monstres sculptés dans les gargouilles, guivres, lémures, tarasques, ont l'air de crisper leurs mufles comme s'ils soufflaient dans des buccins ; et les trilles cascadent, les strettes bruissent, les arpèges escaladent les points culminants de la gamme, tout le mystérieux et terrible orchestre se fond dans un ouragan de cuivre et d'airain. Les charpentes tremblent, un frémissement court de proche en proche à travers la tour, on croit sentir le plancher se dérober sous ses pieds. Alors, si vous ne craignez pas le vertige, faites un suprême effort et montez les échelons de fer qui vous mènent au pinacle.

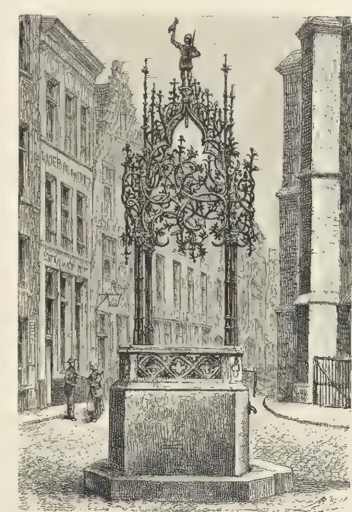
Charles-Quint, parlant de la flèche de Notre-Dame, regrettait que ce bijou n'eût pas d'écrin pour le préserver contre les révolutions des hommes et les ravages du temps. C'est un bijou, en effet, d'une orfèvrerie compliquée et quasi miraculeuse ; mais un bijou solide qui a résisté au temps et aux hommes. La journée de la « Furie espagnole », dans laquelle furent incendiés une quantité de palais et de trésors, épargna la glorieuse aiguille, qui sortit également victorieuse du bombardement d'Anvers par les Hollandais en 1830. Le peuple, cette fois, put croire à une intervention de Marie, la patronne du sanctuaire et de la ville, tant les obus et les grenades avaient rasé de près, sans les atteindre, les fines ciselures du grand joyau de pierre.

Cependant l'intérieur de l'église eut à souffrir au seizième siècle du vandalisme des iconoclastes, conduits par le président Herman Mode. Si grandes, en ces néfastes journées de discordes religieuses, furent les déprédations, que Notre-Dame ne s'en remit jamais complètement. Soixante-dix autels, la plupart en marbre, furent renversés et brisés, ainsi que trois orgues, les jubés, les fonts baptismaux, les boiseries sculptées, etc. On lacéra à coups de poignard des toiles précieuses, un « Christ en croix » de Quinten Massys et une « Assomption de la Vierge » de Frans Floris. Rubens, heureusement, ne parut qu'après cette époque tourmentée, et les deux chefs-d'œuvre sortis de son pinceau, qui ornent actuellement le transept du chœur, à droite et à gauche du maître autel, la « Descente de la croix » et l' « Érection de la croix », atténuent jusqu'à un certain point la perte des autres trésors dont se parait autrefois la cathédrale.

Le prodige qui s'opère à Saint-Jean de Malines quand, le rideau tiré, apparaît aux yeux, dans ses magnificences fleuries, la « Pêche miraculeuse », se renouvelle, sous les arceaux de Notre-Dame, chaque fois que les deux tableaux sont exposés au jour. Ce n'est plus des hautes fenêtres lancéolées que part la lumière : elle est comme concentrée dans les carnations étincelantes et les rutilants satins qu'allume la couleur; et, du torse fléchissant du Christ, de la face douloureuse de la Vierge, des linges étalés sur les corps, mieux que des plus flamboyantes verrières, ruisselle le mystique soleil auquel prennent feu les pénombres du temple. Pourtant le maître n'attise point ici sa fournaise; une gamme chaude sans violence baigne les deux scènes dans une sorte d'apaisement ; la « Descente » surtout s'enveloppe de tonalités tranquilles ; mais la sérénité, chez ce magicien, est encore à ce point du mouvement et du sang, que les autres peintres paraissent ternes à côté. Son calme n'est que relatif : même dans l'apâlissement des atmosphères au milieu desquelles le cadavre divin est descendu de la croix, les étoffes précieuses projettent des éclairs ; et la sourde symphonie s'aiguise de sonorités puissantes, pareilles à des stridences de trompettes. Au fond, c'est toujours la même grande esthétique, la même prédominance de la vie, la même

recherche des effets contrastants et forts. Les étrangers qui croient admirer à la cathédrale les maîtresses œuvres du prodigieux artiste, celles dans lesquelles il se serait surpassé, n'admirent que des pages où s'est dépensé son génie habituel ; tout au plus trouverait-on dans la « Descente » des élégances plus serrées et un dessin moins tourmenté. Comme la plupart des grandes toiles du maître, celles-ci ouvrent à l'esprit des échappées sur un monde énergique et rude, sur des visions d'humanité réelle, induite seulement en un grandissement d'idéal, sur les grosses sensualités d'un paradis flamand ; elles égalent ses autres chefs-d'œuvre et ne les dépassent pas. Un intérêt considérable s'attache, il est vrai, à l'une d'elles : l' « Érection » se rapporte au temps où Rubens, revenu d'Italie, cherchait à combiner l'exemple de Rome et de Florence avec son propre instinct de l'art ; mais la nature, déjà plus forte que l'imitation, fait percer le goût de la belle chair débordante à travers les symétries réglées de l'arrangement italien.

Il est regrettable que les deux tableaux ne soient point traités par la fabrique d'église, qui en tire pourtant des profits considérables, avec le respect dû aux grandes productions du génie humain. Constamment on les recouvre d'un rideau de serge verte sous lequel l'humidité poursuit ses lents et sûrs ravages. Parfois, il est vrai, l'édilité s'émeut ; on engage des négociations avec la fabrique ; mais la ténacité des fabriciens finit par décourager le zèle le mieux intentionné.



LE PUITS DE QUINTEN MASSYS.

Si Rubens trône à la cathédrale dans l'immortelle vie de l'art, Quinten Massys y règne à travers la mort. Une pierre tumulaire scellée à l'intérieur du mur, au bas de la tour, perpétue son souvenir glorieux. Et, comme pour unir ensemble les belles heures de la jeunesse et l'heure funèbre du trépas, un puits martelé de la main du peintre forgeron s'atteste non loin du lieu de sa sépulture, sur la place du Marché aux Gants, au pied même de Notre-Dame. De haut en bas évidée au marteau, en d'infinis entrelacs de feuillages et de fleurs, la cage s'épanouit comme un bouquet de métal, avec une légèreté incomparable, un étonnant découpage de folioles et de vrilles ; et les branches montent, se tortillent, s'infléchissent dans un ploiement gracieux de cep jusqu'au sommet où, par-dessus leur jonction finale, se dresse la statuette du légendaire Salvius Brabo prêt à lancer la main du géant Antigon.

Une légende d'amour se rattache à ce délicieux travail de ferronnerie. Quinten, étant encore orfèvre, s'éprit de la fille d'un riche bourgeois, amateur d'objets d'art. Celui-ci s'opposait à leur union. « Passe encore pour un artiste ! disait cet homme ; mais donner mon héritière à un forgeron, le dernier des artisans ! » Piqué dans son amour-propre de batteur de fer, comme aussi aiguillonné par les beaux yeux de sa mie, Quinten offrit au



INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'ANVERS.

patricien de lui confectionner un chef-d'œuvre avec le métal méprisé. Le père acquiesça, et aussitôt l'enthousiaste artiste se mit au travail; d'un goût exquis, il forgea le puits du Marché aux Gants; et cette merveille enfin lui conquit la main de l'espérée. L'histoire est consolante, car elle nous prouve qu'en ce temps les cœurs unis triomphaient des rigueurs du sort. Et c'est un délice toujours renouvelé de voir s'ériger, à l'ombre du portail, en pleine circulation de la place, les ramures de ce joli arbre de fer. Tout autour s'active la rue, roulent les haquets, gronde le mouvement du port prochain; sous les neiges et les soleils, il continue à fleurir, comme l'arbre éternisé des anciens noëls, portant à ses branches des roses d'amour.



UN COIN DU VIEIL ANVERS : LA VIERGE DE LA MAISON JORIS.

Le vieil Anvers abonde, d'ailleurs, en petits monuments commémoratifs, bien que tous n'aient pas une valeur d'art égale; mais ils témoignent du goût de l'habitant pour la plastique qui parle aux yeux; ils avèrent aussi les racines profondes de la vieille religion. Aux encognures des rues, aux chevets d'église, on rencontre des édicules d'un décor naïf et populaire, de grands christs en croix, des œuvres de miséricorde, des saints avec leurs attributs légendaires, des évocations du Jugement dernier, de douloureuses et effrayantes Passions, ou bien encore, comme en cette cour de la maison Joris, des Vierges aux attitudes naïves habillées de longues robes plissées en raides cassures et portant sur leurs bras, avec un geste de maternité adorante, de petits Jésus empotés et dodus. Le soir, de grosses lanternes pendues à des tringles fixes ou balancées par des chaînes mobiles s'allument devant ces images toujours vénérées du peuple, qui font se signer les passants et se prosterner les vieilles femmes en manteau noir.

Quelquefois l'image décèle une intention satirique; dans un coin du Marché aux Œufs se remarque une silhouette de paysan basané, à la barbe hirsute, le corps enveloppé dans un manteau gros bleu, ayant sous lui un panier d'œufs et tenant un autre panier pareil sur ses genoux. C'est Teun (Antoine) Koekeloer, le « Pasquino » anversois, dont la naissance remonte à 1667. Un citoyen aussi ancien peut se permettre des critiques, et Teun ne s'en fait pas faute. Qu'un événement se produise, le rustre l'apprécie à sa façon, avec une grosse gaîté rabelaisienne et truculente. Il y a quelques années, il échangeait des vues sur la politique locale avec une autre statue du même acabit, la petite laitière du Marché au Lait. La rusée paysanne lui donnait la réplique, dans un langage non moins incisif que le sien. Teun n'a plus cette joie aujourd'hui : on lui a dérobé sa vaillante commère, et, fatigué de monologuer, il s'est tu. D'ailleurs ne lui a-t-on pas changé son vieil Anvers au point de tout rendre méconnaissable autour de lui ? Peut-être en a-t-il gardé une rancune aux magistrats de la ville.

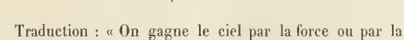
Comme le « Mannekenpis » de Bruxelles, Teun Koekeloer et la laitière étaient vêtus de riches vêtements lors des kermesses ou des Joyeuses entrées des souverains. D'humeur

délibérée, ils s'exprimaient en vers de haute graisse, avec la verve mordante et grivoise d' « Uylenspiegel » lui-même : on en peut juger par les anagrammes et les quatrains du digne couple, recueillis par un érudit curieux. Ces improvisations, concises et primesautières, dont le trait cingle comme une lanière, mettent par moments à jour l'histoire intime et populaire de la remuante cité.



LA CHAPELLE SAINTE-ANNE.

J'ai relevé déjà plus haut le côté railleur et satirique de l'esprit anversois, perpétué de nos jours dans des pamphlets et des chansons locales, d'une ironie fustigeante qui ne respecte rien. Elle éclatait surtout autrefois contre les ordres religieux. En pleine église Saint-Jacques, sous un portrait de philanthrope du dix-septième siècle peint par Van Dyck, on lit une épitaphe élogieuse, dont les deux derniers vers sont ainsi conçus :



Men wint den Hemel met gewelt
Of is te Roop met Kracht van Geldt.

Traduction : « On gagne le ciel par la force ou par la puissance de l'argent.»

Toutefois, en dépit de son naturel frondeur, l'Anversois, qui, le rire aux dents, bravait les géhennes du Steen et l'attirail du Petit Cousin (*Cosijnke*), lisez le bourreau, demeura constant en sa faveur religieuse. Mais peut-être est-ce à de secrètes et invariables délectations, à l'attrait permanent de l'art pour les cerveaux flamands qu'il faut attribuer la multiplicité et la richesse des églises surgies du sol anversois. Les lieux de dévotion, décorés comme des théâtres, abondent; il n'est pas de vieille rue qui n'ait ses chapelles, ses statues de saints, ses porches s'ouvrant sur un fond lumineux de tabernacles ; et la fête des yeux s'augmente, les jours de procession, de l'éblouissement des bannières, des étoles, des ostensoirs, des reliquaires, promenés en cortège pompeux par les places.

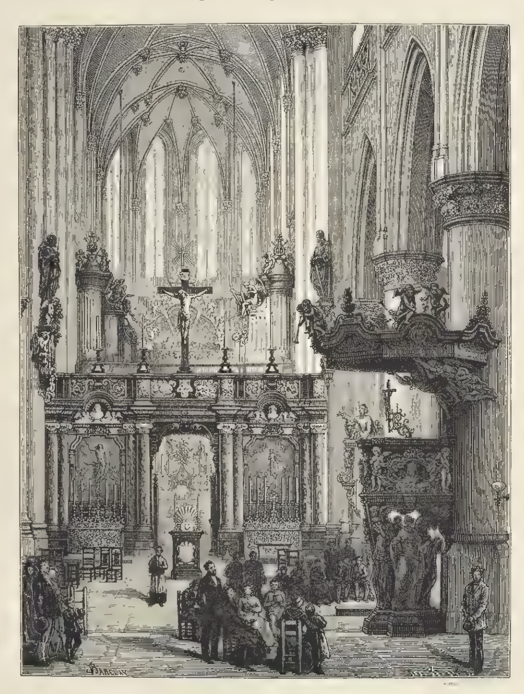


L'ÉGLISE SAINT-JACQUES.

Tout ce que les sacristies recèlent d'orfèvreries, de gemmes et d'étoffes précieuses se répand alors sur la voie publique, comme un fleuve d'or, de pourpre et d'azur; l'air est embrasé par l'étincellement des habits sacerdotaux; les images pieuses brodées dans le velours et la soie semblent tissées avec des rayons de soleil, et les crosses, les mitres, les ciboires, les cassolettes, allumés d'un feu à chacune de leurs facettes, flambent, sous la volée de l'encens, ainsi qu'un rutilant décor de vitrail gothique. Nulle part la magnificence du culte n'apparait avec un plus étonnant éclat. Et l'on se reporte au temps où les ghildes, les corporations, les métiers ne trouvaient pas de meilleur emploi de leurs deniers que la commande de chefs-d'œuvre d'art qui allaient grossir le trésor des églises. Non contents de se construire des hôtels somptueux sur la Grand'Place, ils érigeaient à leurs frais de fastueux oratoires chargés de marbres, de ciselures et de tableaux.

l'ensemble l'enchantement de l'art. La « Descente de croix » de Rubens, pour ne parler que du plus célèbre des tableaux admirés à Anvers, fut commandée à l'artiste par le vieux Serment de l'Arbalète.

Si les ghildes ont disparu, les œuvres dues à leur munificence existent encore, pour la majeure partie du moins. Parcourez Saint-Jacques, plus riche encore que la cathédrale, avec son ornementation Renaissance qui ne dépare nullement son large et puissant vaisseau



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-JACQUES A ANVERS.

gothique, avec ses reposoirs étincelants d'ors et de jaspes, ses grands vitraux flamboyants dans le demi-jour des nefs, son peuple de blanches statues prenant, dans le clair-obscur des voûtes gothiques, une grâce mystique et paradisiaque, ses chaires décorées de figures turbulentes et massives, ses murs constellés de tableaux, tous effacés d'ailleurs par le bouquet radieux du « Saint-Georges » sorte d'apothéose que Rubens laissa de lui-même et où il se représenta, avec ses femmes et ses enfants, escorté des tendresses de sa vie, dans un écroulement de roses, une clarté réfractée d'élysée, une volupté de chairs éclatantes

Un besoin de glorification personnelle se confondait avec leur désir d'élever un monument à la gloire du ciel. Rien n'était trop coûteux pour leur ostentation, et ils rivalisaient d'invention



Dessin de Armand Heins.

LE SAINT-GEORGES D'APRÈS LE TABLEAU DE RUBENS A L'ÉGLISE SAINT-JACQUES.

et d'opulence, stimulés par l'ambition de se surpasser mutuellement. Les bois taillés, les marbres contournés, les tissus rares, les métaux orfévrés, les joyaux sertis dans l'or concouraient à exalter leur foi et leur orgueil. L'édifice terminé, on s'adressait à Erasme Quellyn, à Otto Venius, à Gaspard de Crayer, à Van Dyck, à Rubens, pour répandre sur

Particulièrement le soir, ces intérieurs de sanctuaires revêtent une poésie singulière. C'est quand on a assisté à l'une ou l'autre des grandes cérémonies du rituel catholique, aux offices de la Semaine sainte ou de l'octave des Ames, par exemple, dans telle de ces églises meublées comme des palais, qu'on se rend compte de l'influence incomparable d'un culte ainsi solennisé. La nef est à peine éclairée, les autels latéraux demeurent plongés dans une obscurité que pique un trèfle vacillant çà et là. Au pied des colonnes démesurées enfonçant leurs chapiteaux dans le noir des voûtes, comme dans l'infini, des cierges de cire sont fixés sur des ifs en fer, et leurs langues jaunâtres dardent du fond de la nuit, élargissant dans les prénombres des ondes lumineuses qui petit à petit se perdent sous les arceaux. Par les verrières, l'ombre du dehors pénètre presque en clarté, tant les ténèbres sont épaisses. Seul le maître autel où officie le chapitre, resplendit de hautes clartés sur lesquelles se détachent des christs d'ivoire, aux chairs presque humaines, et des tableaux fleuris comme des jardins. Tous ensemble, les fidèles se tournent de ce côté, inclinant ou relevant, aux paroles de l'officiant, leurs faces pâles comme autant de lis mystiques frôlés par un souffle du ciel. Pendant ce temps, l'orgue soupire et gronde dans les profondeurs du temple. Du jubé, les voix des chantres descendent, caressantes ou irritées, avec d'ineffables murmures ou de retentissants éclats. Et par moments le prêtre psalmodie les paroles latines auxquelles les diacres répondent avec un nasillement concerté; puis le rigide chant grégorien résonne seul dans le vaisseau, imposant silence aux mugissements de l'orgue; et d'autres fois des chants hiératiques, des mélopées lentes et douloureuses, comme un chœur de trépassés, traînent sous les piliers, énervant l'âme par la pensée constante de la fin de tout.

J'ai gardé, pour ma part, l'impression d'un office du jeudi saint réglé sur le rite effrayant de la Sixtine par le maître de chapelle de Notre-Dame en ce temps, ce puissant, fougueux et rude Peter Benoit, âme merveilleusement filiale, en qui s'incarna la musique flamande. Bien que de nombreuses années se soient écoulées depuis, je n'ai pu oublier l'obsédante monotonie des répons succédant au chant désespéré des violons et des bases, avec un bourdonnement sourd, qu'on eût dit parti de dessous terre; c'était comme une lamentation qui revenait chaque fois, une clameur vomie par les catacombes, un « De profundis » jeté sur toutes les joies d'ici-bas par des voix sombres, voilées et rapides. Souvent des tentures de deuil recouvraient les autels, retombant à grands plis étoilés de larmes d'argent; de la splendeur des tableaux, des marbres et des ors, plus rien ne s'apercevait; l'église avait été transformée en sépulcre.

Deux jours après, le temple, débarrassé de ses parures obituaires, braséait dans les illuminations du jour de Pâques et, de la voûte à la base ébranlé par des polyphonies triomphales, résonnait comme une forêt dans laquelle passe l'ouragan.

VIII

Le goût des arts. — Le musée de peinture. — Rubens et les peintres de l'école.

Le goût de la couleur, signalé déjà dans ce livre comme un des côtés essentiels du caractère flamand, s'exalte jusqu'au fanatisme dans la population anversoise. Il n'est pas de riche bourgeois, pas de gros négociant qui, dans son hôtel meublé de bahuts sculptés et de dressoirs chargés d'argenteries, ne réserve une large place au morceau de peinture. Même le petit commerçant, celui qui vend en détail et vit derrière un comptoir, dans un

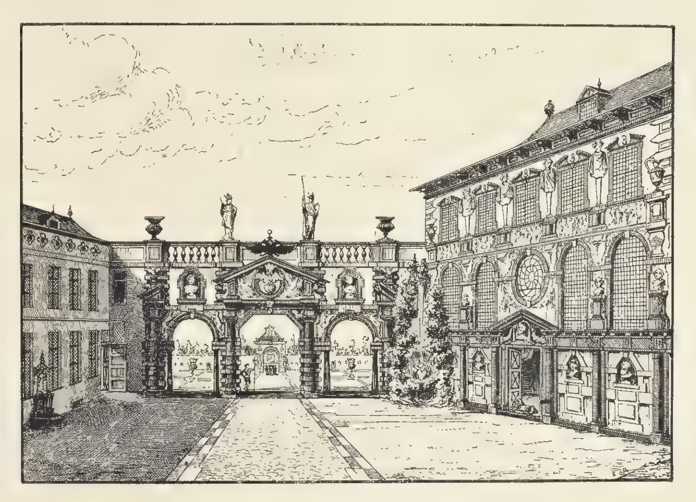
et jeunes déployant, au-dessus de la dalle sous laquelle repose sa dépouille, une allégorie riante et amoureuse. Visitez Saint-Paul, moins vaste, mais non moins riche, avec ses boiseries fouillées comme des fougères tropicales, ses rudes figures de saints taillées dans le chêne, son calvaire encombré de figures grandeur nature, contorsionnées en des strapassements de tortures comme un prodigieux martyrologe, son Jardin des Oliviers à ciel ouvert escaladant un amas abrupt de rocailles, sa crypte ajourée de lucarnes grillées, derrière lesquelles brûlent des lampes



LE CALVAIRE DE SAINT-PAUL.

mystérieuses, éclairant les pâleurs sanguinolentes d'un Christ couché au tombeau, plus loin son enfer empli de vociférations et de grincements de dents, où, entre les flammes écarlates, s'aperçoivent, par delà les barreaux usés d'attouchements, des nuées de damnés tourbillonnants. Allez ensuite à Saint-André, dont la chaire de vérité, guillochée de haut en bas, rivalise avec les prestiges de l'orfèvrerie ; Saint-Charles, cette application curieuse, mais impuissante, de l'art de la Renaissance au grand style religieux : partout vous verrez se manifester le goût de la plastique mouvementée et d'une représentation de la vie grassement pittoresque.

affaires, la mélancolie des vieux carrefours les laissent indifférents ; leur conception de l'art reflète plutôt les modes anciens et s'enferme dans des pratiques d'imitation. Leys et quelques peintres à sa suite ont associé à la représentation des sujets tirés de l'histoire un genre de composition et d'exécution qui rappelle par moments les gothiques; mais du moins chez eux le décor sur lequel se déroule l'action est emprunté à la ville même ; nous retrouvons dans leurs tableaux les pans de murs effrités, les faîtes dentelés et chaperonnés, les portails fouillés au ciseau, les escaliers en escargot de l'Anvers qui se voyait encore en 1860. Et ce n'est pas la moins curieuse chose, que ces restitutions archaïques aient petit à petit composé un fond d'école, perdu dans des contemplations rétrospectives, alors que, partout



COUR DE L'ANCIENNE MAISON DE RUBENS.

autour de l'artiste, les activités de la rue se multipliaient retentissantes, comme un appel à ses instincts d'observation.

Quoi qu'il en soit, la cité de Rubens a gardé son indéfectible renom de métropole des arts ; elle possède une académie de peinture illustre, toujours féconde en peintres. Telle est l'importance de cette antique école, qu'elle forme presque une institution dans l'État ; c'est dans son sein qu'ont lieu les grands concours pour le prix de Rome, et elle occupe le plus haut rang dans la hiérarchie des autres établissements similaires du pays. Autour d'elle rayonne tout un vaste commerce basé sur la vente des tableaux ; les marchands opèrent sur cette marchandise, comme au port les gros bonnets du négoce international opèrent sur les produits exotiques ; ils ont leurs débouchés, leurs ramifications, leurs agents, et cette circulation constante a fait d'Anvers un des marchés d'art les plus considérables de l'Europe. Par milliers, chaque année, les toiles sorties des ateliers anversois passent la mer, s'en

magasin encombré, s'enorgueillit de posséder trois ou quatre tableaux qu'il montre à ses visiteurs avec fierté. Un peintre m'assurait, un jour, qu'il n'était pas possible de mourir de faim à Anvers, pour peu qu'on sût barbouiller un panneau : il y a toujours, à défaut de clients sérieux, un regrattier quelconque pour acheter de la peinture. Les boutiques de fripiers abondent en mise-bas d'ateliers mêlées à toutes les autres; des esquisses recroquevillées, de vieilles toiles éraflées, des académies à moitié effacées par le temps, et çà et là, dans son cadre vermoulu, un placide portrait souriant au songe du passé, pendillent parmi les défroques, les cages sans oiseaux, les samovars bossués et les lambrequins déchiquetés. Tel artiste en renom a commencé par assurer son existence en troquant avec son boucher et son boulanger; plus tard, le goût des choses dispendieuses étant venu, c'est au moyen d'échanges avec l'architecte, le charpentier, le tapissier, le marchand de bronze, qu'il a bâti sa maison, édifié son toit, garni son atelier. Tel autre, dans les moments difficiles, s'en allait au port, entrait dans une taverne à matelots, le jour de la paye, offrait en loterie le petit tableau qu'il portait sous le bras ; presque toujours un des marins l'achetait, ou bien, moyennant une mise de fonds commune, on le tirait à la courte paille, et le pauvre garçon rentrait au logis, faisant sonner son gousset.

C'est assez dire qu'il y a à Anvers une vie de l'art, que l'art y est considéré comme un agent de richesse publique, et qu'un paysage, un sujet de genre, une nature morte s'y débitent aussi couramment que les nécessités de la subsistance matérielle. L'art constitue ici, en effet, une sorte de marchandise consentie et cotée à la Bourse. Il n'est pas rare qu'une transaction d'huiles, de grains, de cuirs, de denrées s'achève par la négociation d'un tableau. Quelquefois le tableau passe dans une vingtaine de mains, aidant ainsi à la circulation des capitaux, sans se fixer ; puis, un jour de veine, après un coup de bourse heureux, un affréteur jette le grappin dessus, et l'errante peinture va s'immobiliser parmi le luxe lourd d'un salon, où les amis viennent processionnellement l'admirer. On l'aime tout à la fois, ce morceau de toile ou de bois colorié, pour la délectation qu'il offre aux yeux et la quantité d'argent monnayé qu'il représente : en le pressurant, on lui fait suer de l'or, comme à une balle de coton ; et la jouissance d'une contemplation agréable s'agrémente de la certitude d'un placement avantageux.

Il ne faudrait pas croire cependant à des préoccupations exclusivement mercantiles. En dehors des fluctuations auxquelles est mêlée l'œuvre d'art, celle-ci se perpétue dans les familles, s'intercale dans le bien-être intérieur, fait partie de l'existence commune. Elle répond à la dilection générale pour l'apparat, le décor pittoresque et brillant, et, dans les maisons riches, elle est comme l'apanage de la prospérité. Dans les autres, elle étoffe de son luxe consolant le train réservé de l'existence. Souvent il arrive qu'au lieu d'une simple pochade, c'est un tableau de maître ancien ; alors une sorte de culte entoure cette possession ; on n'a pas une ferveur plus grande pour une châsse. Et ce cas d'un trésor aux mains de gens d'une condition obscure est fréquent dans la grande cité anversoise ; les transmissions héréditaires ont fait descendre jusque chez le peuple des morceaux auxquels s'attache la gloire des belles époques d'art. Il n'y a pas bien longtemps, une vieille femme dans un dénuement absolu vendait une merveilleuse tête de Christ de Quinten Massys, qui, rachetée après, a fini par atteindre le prix d'une fortune.

Anvers, examiné au point de vue de l'importance qu'y acquiert l'œuvre plastique, est donc un foyer d'art considérable. A Rome seulement on trouverait un plus grand nombre d'artistes, et presque tous vivent dans une aisance relative, qu'alimente un travail continu. Généralement ils peignent l'histoire, le paysage et le genre ; bien peu se montrent sensibles aux particularités du milieu anversois. Le port, l'agitation des rues, le mouvement des

domine l'art flamand tout entier, et il est vraiment au musée comme dans un temple, parmi l'encens et les adorations.

C'est qu'aussi Rubens incarne en lui une époque et une race. Il arrive à son heure, comme tous les prédestinés. Avant lui, un travail sourd, considérable s'opère, qui le rend possible et l'achemine à ses voies. Il est le dernier anneau de la chaîne qui part des Van Eyck, de Memling, de Quinten Massys et va jusqu'à Michel Van Coxcyen, Frans Floris,



STATUE DE RUBENS PAR G. GEEFS, PLACE VERTE.

Martin de Vos, en passant par Jean de Mabuse, Bernard Van Orley et Jean Mostaert : il s'assimile leur universel effort, l'absorbe, en fait son sang et son chyle, et, dans une exaltation prodigieuse, magnifie tous les caractères de l'école qui le précède. Il est le sommet jaillissant tout à coup par-dessus les mobiles horizons de l'art ; les ardeurs, les troubles, les recherches, l'idéal variable des peintres de son temps aboutissent à ses paroxysmes calmes ; il est la genèse définitive. Après lui, l'art des Flandres, épuisé par cette grosse dépense de sève, tourne au mièvre et doucement se résigne à la décrépitude.

L'énorme physionomie du Jupiter flamand, toutefois, ne s'expliquerait pas complètement sans ses voyages en Italie. Comme les Mabuse, les Van Orley, les Mostaert, il connaît les

vont courir les aventures lointaines, finalement s'échangent contre les bank-notes anglaises et les dollars américains.

L'étude du dessin, dans le peuple, s'est ressentie du développement de cette industrie prospère. A tous les degrés l'enfant est initié de bonne heure aux notions graphiques ; à peine sait-il lire et écrire, on l'envoie suivre les cours de géométrie, et, au bout de quelques années, il manie le crayon comme un outil familier. J'eus l'occasion de pénétrer, un soir, dans l'énorme salle où se donne le premier enseignement; des planches à dessiner se prolongeaient de part en part, plusieurs files parallèles, et les élèves, assis sur de petits tabourets, copiaient le modèle qu'ils avaient devant eux, au milieu d'un silence appliqué que troublaient seulement le crissement du papier et le cliquetis des T. Ils étaient pressés les uns contre les autres, ayant tout juste la place nécessaire pour des mouvements mesurés, et les professeurs circulaient dans l'espace restreint laissé entre les longues tables, surveillant le travail de chacun. A un signal donné, le cours prit fin, les papiers furent serrés, les estompes et les crayons rentrèrent dans les poches. En un instant la rue fut obstruée ; la circulation demeura interrompue; c'était une masse humaine dense qui ondulait, et de laquelle partaient des chants et des cris.

De même, à l'heure de l'entrée, toute la rue n'est qu'une houle de têtes et de dos; quand enfin les portes s'ouvrent, une clameur s'élève, et l'immense piétinement turbulent des trottoirs s'engouffre sous les voûtes du corridor, graduellement apaisé. Dans le tas se coudoient des apprentis de tous les métiers, des fils de bourgeois, des élèves peintres, une promiscuité d'habits, de vareuses, de blouses ; et des faces hâlées d'hommes mûrs, marins, employés d'entrepôts, commis du port, militaires, patrons d'industries, simples ouvriers, s'ajoutent à la cohue des jeunes visages imberbes. Rien n'est émouvant comme le spectacle de cette foule, composée, en de certaines années, m'assure-t-on, de près de deux mille élèves, également stimulée par le besoin de savoir et se rendant aux écoles comme à une fête, avec un empressement joyeux.

On conçoit qu'avec un semblable aiguillon une race n'est pas près d'abdiquer sa tradition artistique. Il faut voir d'ailleurs avec quel orgueil l'homme du peuple, l'ouvrier, l'artisan parlent de leur grand homme, de ce Rubens dont la gloire est devenue en quelque sorte le patrimoine de chacun. C'est qu'ils comprennent que tout un passé magnifique tient dans ce nom sonore, et, quand ils le prononcent, on sent qu'aucun nom ne leur paraît plus beau. Le souvenir du prodigieux artiste est si indissolublement attaché à la grandeur de la cité, qu'on ne peut faire un pas dans les rues sans se le rappeler. Place Verte, un bronze emphatique et froid le représente debout, saluant la ville qui lui communiqua son âme tragique et joyeuse. De la maison qu'il occupa, il n'existe plus que des arcatures et des colonnes ornées de bustes et de motifs sculptés ; mais d'autres portent son nom avec un orgueil qu'aucune attribution royale ne pourrait dépasser ; et les églises pleines de son génie, les architectures auxquelles il a mis la main, les vieux carrefours qui le voyaient passer, tout, jusqu'aux dénominations des lieux publics, vous donne l'illusion de sa présence perpétuée à travers le temps.

C'est surtout au musée qu'il trône, dans sa gloire sans rivale; avant même qu'il y apparaisse dans les apothéoses radieuses de la « Vierge au perroquet » et de l' « Adoration des Mages », on sent ses approches aux préparations de l'école qui le précède. Il est le dieu d'un olympe de talents et de renommées, et ceux-ci, comme des trompettes dans un cortège, annoncent sa venue. Aussitôt qu'on l'a vu, quand l'éblouissement de ses grandes toiles est descendu dans le regard, tout s'efface devant lui ; assis sur l'escabeau d'or, il

derniers mêlés à des ascensions triomphales. Il y entassait tout ce qui bruit et luit, les cuirasses et les casques à cause des tons froids de l'acier, les simarres et les chapes à cause des tons chauds de l'or, les brocarts, les soies et les satins à cause de leurs froissements lumineux, les vases précieux aigrettés de bluettes, la robe blanche des chevaux, la rouge fourrure des lions, l'envolée claquante des crinières, le frisson profond des chairs, une sorte de fermentation prodigieuse de nature morte débandée dans des tons capiteux de fleurs et de fruits.

Un flot bouillonnant de vie sort de son œuvre, genèse jamais lassée, ayant toutes les



LA VIERGE AU PERROQUET, D'APRÈS LE TABLEAU DE RUBENS AU MUSÉE D'ANVERS.

formes, subissant toutes les métamorphoses, touffue et simple comme la nature. Il improvise dans une sorte de fureur sacrée ; il fait servir la terre, le ciel, la mer à ses inventions ; il prend à l'éclair son zigzag phosphorescent, à la nuit ses pénombres doucement étoilées, aux blés leurs rouissures de vieil or, à l'océan ses écaillements argentins de poissons, à la voûte astrale la féerie de ses bleus dans la brume et le topaze brûlé de ses cuivres dans les apothéoses du couchant, à la création entière des images, des comparaisons, des pratiques qu'il adapte à ses évolutions grandioses de masses en mouvement. Ainsi il éveille dans l'âme des sensations qui bercent comme un songe ou remuent comme des coups de tonnerre.

routes poudreuses et ensoleillées qui mènent à Florence et à Rome. Et, dans ce milieu enflammé, il s'initie aux magnificences de l'art du Midi. Les musculatures de Michel-Ange se gravent en traits de feu dans son cerveau. Les chaleurs mordorées qui enflamment les pénombres de Titien réverbèrent sur sa rétine leur suggestive magie. C'est une intuition rapide, émouvante, pleine de frissons; mais telle est déjà sa puissance, qu'il résiste à tous les enchantements : les œuvres qu'il fait à cette époque ne sont que passagèrement empreintes de latinité. Mieux qu'une cuirasse, en effet, son instinct de Flamand le préserve des entailles qui pourraient être faites à son originalité : il pense en Flamand et il peint en Flamand. Comme les gens de sa race, il a un idéal de santé plantureuse, d'existence cossue, largement calée en terre, et il exprime la vie matérielle, sensualise les choses, étale la fleur d'une création à part, où tout est exubérance, désir de jouissance, absence complète de mortification. Alors que les Italiens raffinent la forme, épurent la ligne, serrent de près leurs contours, il enfle les silhouettes, il amplifie la matière, il fait trôner la chair détendue et grasse dans des agrandissements d'empyrée.

Cependant la concordance avec le génie de sa race n'est qu'une des lois auxquelles se soumet cette personnalité étonnante : il appartient à son peuple; il appartient aussi à son époque. La trombe des inquisiteurs et des bourreaux de Philippe II à peine disparue à l'horizon rouge de sang, les Pays-Bas s'étaient comptés, redressés, remis à la forge. La fraction la plus indépendante était devenue la hautaine république batave, avec son cortège de héros, de grands citoyens, de grands peintres, la patrie des Trump, des Barnevelt et des Rembrandt. La fraction catholique, elle, s'était soumise. Petit à petit, chez celle-ci, on vit alors refleurir les chambres de rhétorique, s'organiser les ommegangs, se reformer les kermesses; et les maisons des bourgeois connurent des somptuosités inusitées. Une sorte de renaissance païenne marque cette période : le seizième siècle avait été mystique, rempli d'élans sacrés, presque théologique; et avec Albert et Isabelle, c'est le vieil Olympe qui se chante dans les poésies, hyperbolise les lettres et même s'emploie contre les moines et les abbés, que la satire remet en cause, malgré les ordonnances. Dès lors l'énigme s'éclaircit : ce paganisme tardif, outré, latéral, en retard sur les autres nations, justifie les mixtures de mythologie et de légende catholique que le maître a fondues dans son gigantesque creuset. Rubens, en effet, combine tout ensemble la Flandre foulée aux pieds, rentrée dans l'ordre, puis reconquise à la vie, aux fêtes, aux pompes des églises et des cours. Il est l'hécatombe et l'apothéose; il résume dans ses rougeurs de charnier les tortures du peuple flamand couché sur le gril, comme un bétail immense, et, dans ses gaîtés de décor, les sensualités amoureuses d'un peuple épris de ducasses, de processions, de cortèges, oubliant dans des festins copieux les tombes à peine fermées.

Rubens, pour achever ce portrait, a exprimé la religion des jésuites, tolérante, glissant sur les cas de conscience, fastueuse en ses mises en scène, officiant au milieu de l'or, des statues, des tableaux, dans le scintillement des chasubles orfévrées, des autels en marbre miroités d'arcs-en-ciel, des vitraux diaprant les dalles d'une réfraction de prisme. De même que le culte adouci de l'Espagne trouve dans Murillo un peintre d'oratoires galant, mystique et fleuri, le catholicisme flamand dégénéré du dix-septième siècle salue son peintre dans Rubens. Il répand le sang et en fait jaillir les roses. Ses martyrs convertissent à la vie au lieu d'incliner l'esprit à la mort; il y a chez lui un si surprenant mélange d'horreur et de volupté qu'on frissonne et qu'on désire; et les affres de la mort, dans ses toiles, sont toujours proches des sourires de l'amour.

Ses vastes compositions s'encadraient de colonnes et de volutes, se noyaient dans une fumée bleuâtre d'encens, dominaient la foule à genoux, caressants et terribles, jugements

IX.

Le Musée Plantin.

Il est à Anvers un autre musée, non point comme le premier, uniquement consacré aux arts, mais empli des plus glorieux souvenirs : le passé y dort sous une chape de poussière, de laquelle, aux évocations de l'esprit, s'éveillent des fantômes illustres. C'est la demeure des Plantin.



MUSÉE PLANTIN. — COUR INTÉRIEURE.

Quand on débouche de la « Petite rue du Lion » dans la place du « Marché au Vendredi », on a devant les yeux une de ces ordonnances pittoresques de constructions dentelées et pignonnantes auxquelles s'accoutume le touriste qui parcourt les Flandres. Au fond de la place, une vaste habitation aligne sa façade, percée à droite d'une porte d'entrée surmontée d'un écusson, représentant une main sortant des nuages et tenant la coupe d'or, avec cette devise : « Labore et Constantia ». Dès le seuil on est saisi d'une impression respectueuse ; les deux figures allégoriques qui soutiennent le cartouche, taillées par Érasme Quellyn, et qui l'une et l'autre symbolisent, dans une incarnation matérielle, les termes de la fière devise, vous avertissent que vous pénétrez dans une demeure régie par ces deux principes immuables : un persévérant effort et un constant labeur. Il faut

Regardez au musée d'Anvers la « Vierge au perroquet », tout imprégnée de tendresses familiales ; l'harmonie en est caressante, tendre, vivante, heureuse. C'est le tableau des ivresses maternelles : l'art n'a pas mieux fait sentir la joie simple, tranquille, souriante d'une mère, selon la nature. L'adorable Vierge ouvre sur la lumière du fond la couleur d'abeille de ses yeux pleins de songerie, et, assise dans l'écroulement de ses satins reluisants, semble écouter la palpitation de sa vie prolongée à travers celle de l'enfant.

Rien ne peut dire non plus la chasteté introublée de la jeune fille dans l' « Éducation de la Vierge », ni la douceur et la simplicité émanées dans ses chaudes prunelles errantes. La grâce des Flandres n'a point respiré sous une forme plus belle ; le moule est ingénu comme l'âme qu'il modèle ; et la vieille Anne, les perspectives bleuissantes du ciel, l'atmosphère envermeillée, tout rayonne autour de la placide et claire enfant, dans un grand frisson qui de la toile se communique au spectateur.

Telle est la magie, dans l'œuvre de Rubens, que les agonies, les deuils, les catastrophes gardent, sous l'enchantement de ses tons comme sous une jonchée de fleurs, l'éblouissement égal de la vie à son apogée. La « Sainte Thérèse délivrant du purgatoire Bernardin de Mendoza », fondateur du couvent des Thérésiennes à Valladolid, s'entoure de langues de feu, dardées dans des fluides transparents, d'un éclat incomparable ; et les flammes sont pareilles à la rougeur du jour qui monte dans le brouillard fumant d'une aube de mai.

Dans l' « Adoration des Mages », dans le « Christ entre les deux larrons », le charme se continue ; ce sont des éclats voilés de soleil, des étincellements sourds d'astres, on ne sait quelle poésie de grands lacs tranquilles, enflammés par le couchant, et, par là-dessus, des musiques, des vols d'archanges, des parsèmements de fleurs, de scintillantes égouttées de rosée, des sourires qui ont la forme d'une âme délivrée. Puis, brusquement, la brutalité du Flamand perce, vous secoue dans les mollesses de rêve où vous glissiez, campe en pleine apothéose un Christ portefaix, à taille athlétique nouée de musculatures saillantes et semblables à des câbles, comme dans la « Trinité » et le « Christ à la paille » ; mais un rais de soleil, un ruissellement de ciel bleu, une ondée perlée de lumière ont passé, radieux, sur le détail choquant, et l'esprit, reconquis après une déroute passagère, de nouveau flotte dans la joie et la volupté.

Si haut que soit au musée l'éclat de Rubens, il serait puéril néanmoins de méconnaître la valeur des peintres qui l'y entourent. N'y a-t-il pas là Van Dyck, Jordaens, de Crayer, Snyders, Teniers, Fyt, tout un étoilement de constellations ? Et ne s'y trouve-t-il pas aussi, parmi les maîtres de la première heure, Van Eyck, Van der Weyden, Memling, Massys, et, pour rattacher la filiation, les Mabuse, les Coxcyen, les Gossaert, les Van Orley, les Mostaert, les Bosch, les Patenier ?

Le long des murs se succèdent ces chefs-d'œuvre : le « Christ en croix », la « Déposition de croix », la « Mise au tombeau », d'Antoine Van Dyck, le peintre des élégances pâles et des lumières lunaires, qui, dans une perpétuelle approche du maître, sut garder sa gentilhommerie raffinée, ses airs de têtes mélancoliques et patriciens, ses grâces longues et affinées d'amoureux des belles dames anglaises ; la « Cène », le « Christ au tombeau », l' « Adoration des bergers », les « Allégories » de Jacques Jordaens, l'un des plus merveilleux, sinon le plus accompli, parmi les grands ouvriers de la palette ; les natures animalières et les peintures mortes de Snyders, le poète des gourmandises de la table ; le « Repas de l'aigle » et les « Deux lévriers » de Jean Fyt, un artiste de haute taille, celui-là aussi, et qui anticipe sur le temps par ses sveltesses nerveuses et ses fines anatomies.

quatre copies d'après Pourbus, et les autres directement interprétés d'après le modèle, représentant les uns et les autres Christophe Plantin, Jeanne Rivière, sa femme, Adrienne Gras, mère de Jean Moretus Ier, Martine Plantin, femme du même, Jean Moretus Ier et Jean Moretus II ; dans le deuxième salon, sept Rubens, restituant les traits d'Abraham Ortelius, Juste Lipse, Arias Montanus, Nicolas V (Thomas Sarzano), Alphonse V, roi d'Aragon, Laurent de Médicis, Léon X; dans la même pièce, un pur chef-d'œuvre de Van Dyck, le portrait de Balthazar Moretus, tête fine, nez recourbé et pincé, yeux à paupières lourdes, peau tannée de paperassier où le sang filtre une bruine de fine couperose. Puis défilent des Pourbus, avec leurs chairs d'un rose de vie heureuse, leurs mains à la Holbein, leurs sévères ajustements noirs, des Corneille Schut, des Corneille de Vos, des Govaert Flinck, des Golzius, deux camaïeux ronds et gras de Rubens, l'un pour un titre de livre, l'autre pour une marque d'imprimerie. Des vitrines occupent le milieu des salles; on y voit étalées grandes ouvertes des bibles, ces belles bibles plantiniennes lignées de mordantes encres rouges et noires, des manuscrits enluminés dont les vignettes, serties d'or, évoquent des diaprures de vitraux, des livres de compte, des documents relatifs aux affaires de la maison, puis encore une suite de dessins de Van Oort, d'Érasme Quellyn, de Martin de Vos, de Rubens, frontispices, titres d'ouvrages, compositions sacrées.

Gagnez ensuite la cour, vaste carré bordé par les bâtiments de la librairie et de l'imprimerie. L'émotion grandit à mesure qu'on se rapproche du mystérieux sanctuaire où s'élaborait le grand travail sacré de la diffusion de la pensée. Le pas régulier des gardiens a cessé de se faire entendre : ici l'on est tout à sa songerie, et le lieu a quelque chose de solennel et de silencieux, comme un « campo santo ». Sur les quatre côtés se dressent les façades, percées d'une infinité de fenêtres, les unes abritées par des volets en chêne à fermetures de fer, les autres encadrant dans des croisillons de plomb la transparence verte de leurs vitres bombées. Épaisse comme un rideau de velours, une vigne noueuse, énorme, pousse par là-dessus ses jets vigoureux, dentelle l'entour des fenêtres et des seuils, monte jusqu'aux gouttières, turbulente, bruissant d'un éternel vol de mouches et du pépiement des moineaux. A travers les mailles de ce somptueux réseau, la même devise qui, dès l'entrée, signalait les activités intérieures de la grande maison, frappe le regard : « Labore et Constantia »; elle est sculptée partout, comme un blason nobiliaire et comme un titre de gloire, avec cette plénitude d'orgueil qui sied aux héros de l'esprit et de l'épée. De distance en distance, le buste d'un des magnifiques imprimeurs, taillé dans un médaillon par quelque maître, commensal de leur foyer, émerge de l'ove capricieux que leur font, en se recourbant, les sarments, et cette face placide, aux chairs pétrées, par moments semble se plisser d'un sourire sous le frisson des grandes feuilles balancées.

Une porte pratiquée dans les bâtiments de droite donne accès à une pièce éclairée par un jour doux. Le long des murs, des armoires exhibent des tampons, des brosses, des encres séchées; près de la fenêtre, un pupitre écornifié et mâchuré supporte des fragments d'épreuves, des feuilles apostillées de gloses marginales, des bouts de placards et d'édits, des règles, des écritoires, des mouchettes à chandelles. Un commencement de vie, où se devinent le geste concentré, l'attitude penchée des correcteurs, semble animer devant vous la poussière tournoyante sous le pied, et cette vie, vague encore comme le prélude d'un chant, comme le frémissement d'un carillon qui va sonner, grandira de moment en moment, finira par devenir l'accompagnement de votre vie propre, ou plutôt l'absorbera dans ses spirales immobiles.

Une porte vient de s'ouvrir : au milieu d'une pièce blanchie à la chaux s'érigent deux antiques presses à bras, vraisemblablement de la fin du seizième siècle. Il y a presque

laisser dehors les frivolités de l'esprit ; elles n'auraient rien à faire dans cette ruche de l'intelligence, demeurée bourdonnante à travers le temps ; comme en un salon empli de vieux portraits, tout y parle austèrement de la vie accomplie.

La vieille imprimerie de Christophe Plantin, avec son logis et ses dépendances, sa grande cour bordée de murs élevés, son labyrinthe de salles, de chambres et d'ateliers s'enfonçant à la file dans les profondeurs des maçonneries et reliés ensemble par des couloirs, des passages, des escaliers, forme un ensemble de bâtiments du caractère le plus attrayant, où se retrouve, sous les changements qu'y apportèrent par la suite ses gendres et successeurs, les Moretus, la disposition primitive de la vénérable maison édifiée par le chef de la maison.

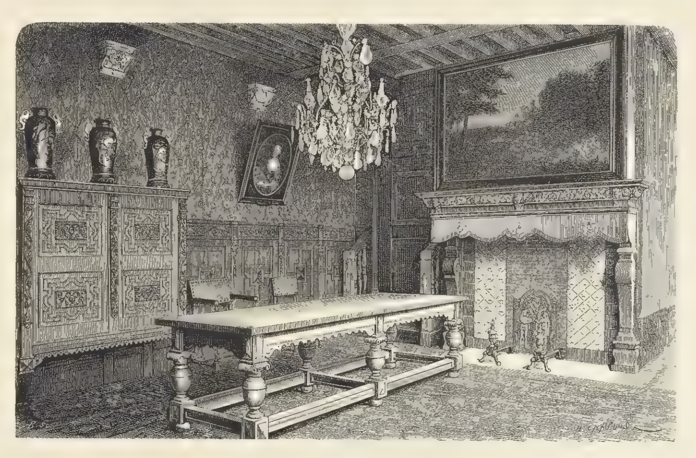
« Den gulden Passer » (le Compas d'or) perpétue dans les agitations du quartier, au milieu de la ville moderne, le souvenir d'un grand organisme, merveilleusement outillé pour répandre au loin le Verbe et concentrer les calmes méditations du penseur : il est tout à la fois une bibliothèque, un cabinet d'étude, un laboratoire. Tandis que, dans les petites chambres du rez-de-chaussée, les lexicologues et les philosophes du temps, penchés sur leurs pupitres, rayaient de larges écritures les rames de papier jaune, l'idée se moulait, à un pas d'eux, dans sa carapace de plomb, comme dans une armure d'airain forgé ; les petits ouvriers poudreux, maculés d'encre, qu'on devine se mouvant dans la pénombre, étaient les collaborateurs des graves historiens et des délicats humanistes ; et ceux-ci, en vue d'un travail à demeure, que la belle organisation intérieure facilitait, étaient entourés de collections, de livres et d'estampes, n'avaient qu'à étendre la main vers les placards et les rayons pour y trouver la substance de leurs recherches.

Cédé à la ville d'Anvers par un descendant de la famille Moretus, l'hôtel Plantin a gardé son mobilier du quinzième siècle, son matériel d'imprimerie, ses vitrines garnies d'éditions précieuses et de gravures rarissimes, ses bahuts encombrés des archives de la maison, ses lambris recouverts des peintures du temps, paysages et portraits, et, à part les restaurations jugées nécessaires, l'aspect qu'il avait alors qu'il fonctionnait dans sa pleine activité. Il nous souvient d'avoir visité, jusqu'en ses moindres recoins, antérieurement à la cession, l'immense officine, aujourd'hui placée sous la surveillance d'un conservateur; quelque chose du désordre des chambres mortuaires régnait parmi les salles ; les tiroirs regorgeaient de papiers entassés, dans lesquels la lumière n'avait pas été faite ; et, par places, sur les murs, le délabrement commençait son œuvre. On doit donc se féliciter qu'en abandonnant à sa ville natale le patrimoine de ses ancêtres, un patricien intelligent l'ait assuré contre le sort qui attend généralement les palais historiques et les curiosités qu'ils renferment. Les mains pieuses qui jusqu'à nos jours ont su préserver le vieil édifice et ses salles triséculaires des déprédations, des bouleversements et des morcellements sacrilèges, n'ont fait que se reposer de ce soin sur une protection plus stable.

Tel qu'il se voit à présent, le musée Plantin ménage un sujet d'études et de contemplations unique au monde. En franchissant la grande porte décorée à l'extérieur du compas armorial, le visiteur se reporte à trois cents ans en arrière; et la force de cette impression rétrospective augmente à chaque pas qu'il fait dans la maison. C'est d'abord la partie moderne de l'habitation, une enfilade de pièces hautes, auxquelles on a rendu les fenêtres à meneaux de plomb, encadrant des vitres cul-de-bouteille, l'alignement des chaises sculptées le long des murs, les pénombres brumeuses des plafonds saillants en travées, toute une disposition fastueuse et symétrique de cheminées monumentales, de tentures gaufrées d'or, de meubles façonnés dans le style du temps. De distance en distance se remarquent des sujets de peinture variés, alternés de portraits : dans le premier salon, dix portraits par Rubens, dont

venait confier à son ami Christophe la reliure de ses volumes aimés; plus loin, le parloir où attendirent peut-être, en un jour d'alerte, avant de commencer leurs perquisitions, les envoyés du duc d'Albe suspectant d'hérésie le maître de céans, bien que celui-ci eût été chargé par Philippe II de la traduction de la « Biblia polyglotta ». Tout ici parle de grandes ombres, tout garde l'indice de la vie et révèle comme une permanence des âmes, à défaut des corps qui n'y sont plus.

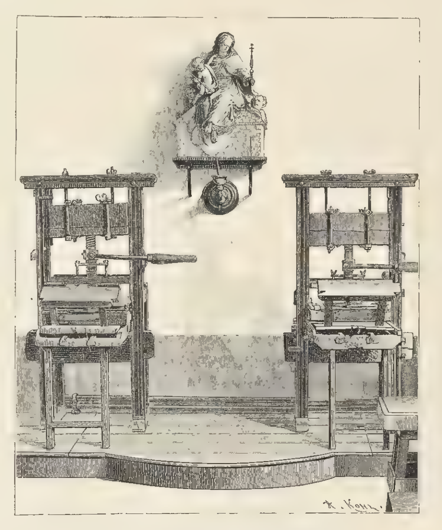
Un nouvel escalier se propose; on le gravit, on pénètre dans les chambres de l'étage, et l'enchantement continue, le tableau se complète, une lumière plus assurée éclaire les destinations de la maison. Voilà les cuivres, les bois, les premiers tirages d'eaux-fortes, les estampes de Ferdinand Bol, Weenicx, Maldery, une collection de médailles, de monnaies, de bois d'encadrement, de matrices, de sceaux, etc. Les yeux sont pris par tous les côtés



UNE SALLE DU MUSÉE PLANTIN.

à la fois. A peine a-t-on cessé de les fixer sur un point que d'autres surprises les sollicitent. Et l'enfilade des petites et des grandes pièces plonge plus avant, gagne le cœur de l'habitation, s'alterne de salons et de réduits, rattachés par des corridors sur lesquels s'ouvrent les éternelles petites fenêtres aux volets garnis de serrures compliquées. Au passage, dans de roussâtres pénombres piquées de bluettes vermeilles, comme les demi-teintes phosphorées des intérieurs rembranesques, on aperçoit des murs couverts de tableaux et de bibliothèques, des meubles merveilleusement contournés, des boiseries arborescentes et fouillées, des vitrines regorgeantes de pièces rares, dessins de maîtres, parchemins précieux comme des titres de noblesse, manuscrits du dixième au quinzième siècle, ceux-ci au nombre de près de deux cents. Et, tandis qu'on regarde, l'air s'emplit d'une rumeur de ruche en travail; les compositeurs, les correcteurs, les auteurs se croisent, s'interrogent, se coudoient, mettant partout le traînement sourd de leurs voix; et de la presse sortent triomphantes,

un attendrissement à considérer ces vieux bois tailladés, griffés par des clous et les couteaux, ayant encore l'empreinte chaude et la grasse salissure des mains. Et la sensation s'est à peine effacée qu'une autre, plus puissante, amène, comme devant une résurrection, un frémissement de tout l'être, à l'aspect de l'imprimerie proprement dite, prolongée sous la clarté des fenêtres à coulisses, lamellées de petites vitres enchâssées dans du plomb. A droite, les cases se développent, pleines encore de caractères, avec les visoriums et les composteurs ; à gauche s'alignent cinq autres presses, demeurées des vingt-deux que la maison possédait, et, dans le fond de l'atelier, des filets, des galées, des coins en bois, des interlignes traînent sur les meubles.



MUSÉE PLANTIN. — LES PRESSES.

C'est d'ici que partaient les belles éditions, les vélins rayés de lignes imprimées, les livres enrichis de gravures, toute cette curiosité des bibliophiles d'à présent, cette lecture des hommes d'alors. On dirait vraiment que les typographes, qu'on s'imagine, on ne sait pourquoi, avec des figures en pointe, des barbes en dents de scie, des fronts nostalgiques et des yeux gris vaguant sous des besicles, viennent de quitter l'atelier jusqu'à demain.

Or, demain, c'est aujourd'hui, un espace de près de trois siècles.

Des ateliers on passe dans une succession de réduits encombrés : ici, le cabinet de Juste Lipse, étroit et bas, avec ses murs tapissés de cuirs de Cordoue estampés de pâles fleurs éteintes sur fond d'or ; là, la chambre des contrats, meublée de casiers où s'entassent les papiers de comptes et d'affaires ; ailleurs, la boutique où le greffier Grapheus

des grandes fermes de la contrée de petits paradis humains, où bêtes et gens connaissent les apaisements d'une existence à l'abri des vicissitudes.

Au sud, vers Lierre, Malines et Boom, règnent les labours, les gras pâturages, les champs coupés de fossés d'irrigation au ras desquels s'alignent les ormes et les saules ; et cette fertilité devient encore plus sensible dans les polders, tout le long de l'Escaut, où les terreaux constamment fermentants doivent leur fécondité aux alluvions du fleuve.

Barrant par places la perspective de leurs buttes uniformes et rigides, des chaînes de digues courent à travers le pays, protégeant l'intérieur contre le danger des inondations et répartissant en même temps, dans une proportion régulière, le trésor des pluies entre toute la région. Sortes de montagnes artificielles, ces digues ménagent de véritables bassins et empêchent que tandis qu'un champ se dessèche, un autre se trouve sous l'eau. De là cette prospérité égale du sol, produisant sur un espace considérable le froment, le seigle et l'avoine, avec une abondance qui ne tarit jamais, sans cesse se retrempe aux humidités de l'air et des canaux, et fait de toute cette zone un prodigieux jardin d'une floraison continue. Même le petit cultivateur, celui dont la maison, capuchonnée d'un toit de chaume, met au bout du chemin ses murs maçonnés avec de la glaise, connaît la certitude de la récolte. Dense, spongieuse, élastique sous le pied, la terre boit à une infinité de ruisseaux. s'alimente d'un arrosement perpétuel, s'engraisse des buées flottantes à sa surface ; comme le corps flamand lui-même, adipeux, lourd, puissant, d'un chyle épais nourrissant des tissus serrés, elle renouvelle au flux des eaux tièdes le miracle de ses renaissantes éclosions ; et le lopin bordé de haies, remué par les sueurs de l'humble travailleur, aussi bien que les hectares du grand fermier, verdoient, fructifient dans les brouillards et le soleil.

Naturellement, une pareille productivité ne s'obtient que par l'action sans trêve des bras; une sorte d'organisation du travail s'est ajoutée ici à l'effort individuel. Les propriétaires se constituent en association ou «Bond», qui nomme un comité, ayant à sa tête un président ou « dyfgraf » (comte de la digue). Le comité du Bond représente les intérêts de tous les propriétaires, depuis le simple cultivateur jusqu'au gentilhomme rural. Il s'occupe de l'entretien des digues, des travaux d'irrigation, du fonctionnement normal des écluses d'alimentation, des débordements possibles de l'Escaut, car le grand fleuve nourricier, le père de la contrée, en peut devenir l'ennemi, dans une heure de colère. C'est encore le Bond qui transmet au gouvernement les vœux et les réclamations des fermiers, s'entremet dans les temps de crise, en tout temps est comme préposé à l'état sanitaire de la terre dont il étudie le diagnostic.

A proprement parler, la misère n'existe pas au polder ; tout le monde y vit dans une aisance relative, de son fermage ou de son patrimoine ; et peu de spectacles sont plus réjouissants que celui de ces villages, avec leurs rangées régulières de maisons basses et trapues, peinturlurées de couleurs vives. Du milieu de l'agglomération s'élève l'église, une tour quadrangulaire coiffée d'un éteignoir, et quelquefois une petite place s'espace devant, bordée de boutiques, de cabarets et de pignons de notables. Un peu plus loin, comme la pointe avancée du bourg, se groupent les métairies, spacieuses la plupart, avec d'énormes cours flanquées de façades construites en briques rouges : ici la maison d'habitation, large, confortable, égayée de hautes fenêtres encadrées de volets verts ; là les écuries, les étables, les hangars, les remises, les granges, une installation à pleine étoffe pour laquelle la pierre et le bois n'ont pas été marchandés et qui s'anime d'un peuple de bêtes, oies gloussantes, dindes cacardantes, coqs fanfarants, chiens de garde aboyants, bœufs mugissants, brebis bêlantes, chevaux hennissants, toute une arche de Noé se ruant à travers les litières, les purots, le brouillard chaud des paillers.

étalant fièrement la devise « Labore et Constantia », des pages aux encres alternées, aux rubriques de sanguine, pareilles à des grimoires cabalistiques.

Partout la vie des anciens maîtres s'inscrit si prestigieusement qu'on s'étonne de ne point apercevoir en chair et en os, debout dans l'encadrement d'une des portes ou assis dans un fauteuil, le doigt errant sur le texte de quelque in-folio, un de ces personnages graves et roses, la barbiche fine et la moustache en brosse, dont le pourpoint de velours noir, la fraise empesée et l'air avenant se retrouvent dans les Rubens et les Van Dyck des salons du rez-de-chaussée. Au moment de franchir le seuil de la chambre des correcteurs, on s'attend à surprendre le docte Kiliaen dans son travail de revision. La tâche commencée est encore sur son pupitre avec le dictionnaire hébreu ouvert à la bonne page, et, tout près, la plume où s'est grumelé un caillot d'encre. Peut-être confère-t-il avec Érasme et Plantin lui-même, dans la bibliothèque voisine, parmi les livres précieux, tout prêts à être feuilletés par la main des érudits.

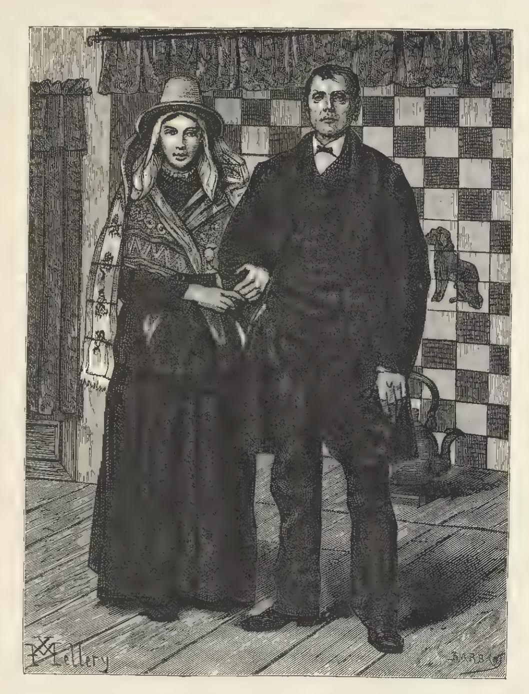
Comme dans le château de la Belle au bois dormant, il semble qu'au tintement d'une heure mystérieuse un somme ait surpris à la fois tous les membres de cette famille industrielle, depuis le chef jusqu'au moindre apprenti ; que tous ces êtres aient été rendus en même temps invisibles pour les yeux ; que les typographes aient été saisis devant leurs casses par l'inévitable enchantement ; que la main du graveur se soit arrêtée au milieu d'un trait ; que le tour de vis ait à l'instant immobilisé la presse. Dans un composteur, un commencement d'alinéa s'arrête brusquement au milieu d'un mot ; plus loin, des épreuves gisent sur des réglettes ; dans le clair-obscur moelleux des fonds, on croit voir des silhouettes se raidir, comme prises de léthargie ; et les tentures, les rideaux, les volets demi-clos blutent une lumière morte faite d'anciennes poussières humaines. Le bruit des pas sous lesquels gémissent les vénérables parquets trouble uniquement la calme majesté, la muette grandeur de ce palais des intelligences. Soyez seul alors, n'ayez point avec vous de cicérone trop empressé. Fût-il compétent comme Érasme lui-même, il vous gênerait et chasserait la douceur de ce commerce avec les ombres. La voix intérieure suffit; n'écoutez plus que vos intimes suggestions !

X

Les environs d'Anvers. — Conformité de la terre et de la race. — Les polders. — Le Bond. -- Bien-être des fermes. — Bêtes et gens. — La kermesse de Putte.

Elle s'étend à l'infini, la grande lande uniforme, à peine bosselée çà et là, avec le mélancolique et doux aspect des paysages hollandais. Hobbema, Ruysdael, Van de Velde ont lustré dans leurs toiles ce clair satin des prairies, enveloppées, selon les saisons, de rutilances ou de tons assoupis, et tantôt chantant au soleil l'hymne des colzas, des coquelicots et des blés, tantôt fondues dans les grises estompes des brumes. La terre flamande n'est monotone que pour ceux-là qui préfèrent les gaîtés turbulentes de la promenade aux impressions sereines des grands ciels appuyés sur l'horizon, aux tableaux riants de la vie rustique, à l'image d'un bonheur terrestre composé de l'accomplissement de la tâche journalière et de l'universelle abondance qui en résulte. De plus, elle est comme l'expression même du caractère de ses habitants et explique les grosses aises tranquilles, le goût du bien-être matériel, le renouvellement constant des humeurs du corps amenant la belle santé grasse en chair et riche en sang, enfin les habitudes de songerie silencieuse et jouissante qui font

affublées de toilettes criardes, tous confondus dans un empilement de faces roses, allumées, goguenardes. Quelquefois l'attelage s'arrête devant un cabaret : une poussée se fait dans l'intérieur; tout le monde descend s'abreuver de bière sapide, tandis que les chevaux soufflent en renâclant; puis on se prend par les mains, on tourne en rond, ou bien on saute sur place, et souvent la bourrée continue dans le véhicule, après qu'on est remonté. Sur le



FERMIERS DU POLDER.

chemin, des couples, des groupes, des flots de foule, mis en gaîté par cette joie qui passe, nouent à leur tour des sarabandes, battent des entrechats, se livrent à des pas de deux burlesques, en levant très haut les jambes et les coudes. Une folie de gigoter s'empare d'ailleurs des plus calmes, dès qu'ils entrent dans le tourbillon de la kermesse; on les voit tourner en rond, avec des airs sérieux, une mine grave d'individus accomplissant une fonction; et, sous les blouses flottant au vent et les rubans claquant dans l'air, la campagne a l'air de s'envoler dans un tas de battements d'ailes.

A l'intérieur règne le bien-être dans toute son assurance tranquille. Les chambres, grandes à y mettre trois ou quatre ménages, se déroulent sous des plafonds coupés de travées, d'un chêne enfumé et noir; et des bahuts, des dressoirs, des vaisseliers chargés de porcelaines et d'étains, des chaises à fond de bois, barbouillées d'un ton sang de bœuf, s'alignent le long des murs, percés, aux encoignures, de cages profondes qui sont les alcôves. D'habitude, la famille se tient dans une salle commune, où se fait la cuisine, tantôt sur de grands poêles à récipients de fonte, encadrés d'une armature de tuyaux larges et plats, tantôt dans l'âtre profond des cheminées à manteau, ventilé par des conduits vastes comme des corridors, et que garnit, sur un fond de carreaux luisants, historiés de peintures lie de vin selon le goût des faïences de Delft, l'appareil compliqué des crémaillères et des chenets. C'est aussi dans cette pièce que se consomment les repas, tout autour d'une table écurée après chaque usage et sur laquelle, aux heures vespérales, fument la pastanade odorante et les platelées de pommes de terre. A la file s'assoient les maîtres et les domestiques, gardant dans cette promiscuité de la réfection en commun les distances respectueuses de la hiérarchie; et le jaune soleil, si c'est le midi, les rousses clartés de la lampe, si c'est le soir, éclairent à la ronde des faces hâlées, des cuirs verruqueux, des peaux calleuses, devenues elles-mêmes pareilles à de la terre.

Le repas terminé, la fermière aide ses servantes à enlever le couvert, les chats rôdent sous la table, en quête de rogatons, lentement le bruit des sabots décroît dans la profondeur des cours; puis, tandis que le fermier allume sa pipe aux fumerons de l'âtre et se prépare à inspecter une dernière fois ses étables, la digne matrone attire à elle un paquet de chausses, de linges et de surcots, et, les deux pieds sur les barreaux d'une chaise, calme, se levant par moments pour surveiller l'achèvement d'un travail ou donner un ordre, elle presse activement sa besogne. C'est l'existence rustique dans son charme grave et sa noble placidité occupée; un peu de la solennité des mœurs patriarcales persévère dans la régularité du train de maison, la répartition équitable du labeur commun, la soumission déférente du valet envers le maître et la mutuelle concorde de la famille.

Souvent il m'est arrivé de m'asseoir au foyer de ces fermes hospitalières, au retour d'une excursion dans l'immense plaine verdoyante; chaque fois j'étais frappé de l'aménité des manières, de la politesse du langage, de l'accord qui régnait entre l'âme et le corps, chez ces créatures robustes, entretenues dans une sorte de paix intérieure par les salubres émanations des champs. Je repensais alors à tes rudes romans, Georges Eekhoud, mélancolique et suggestif poète de cette contrée attirante, ton terroir d'élection, ainsi que tu le baptisas toi-même en ton « Kees Doorik ». C'est d'elle, en effet, que procéda, toujours et sans défaillance, ton honnête labeur d'artiste méprisant de la ville et filialement dévotieux à la terre. De ses sèves et de ses sueurs tu fis le sang de tes livres.

Cependant il ne faudrait pas s'en tenir exclusivement aux apparences; ces lourds terriens, ces pataudes assoupis, ont par moments de furieux réveils. Vienne, par exemple, le temps des ducasses, et, entre toutes, cette mémorable kermesse de Putte, célèbre dans tout le pays, vraie noce de Gamache, compliquée des grimaces et des hilarités d'une fête des Fous, toutes les faces écarquillées de grands rires, les estomacs soumis à l'épreuve d'interminables gogailles, les femmes et les hommes se cherchant sous les saules; et la bombance, commencée au clair soleil du matin, se poursuit, à travers une fermentation grandissante, jusque dans les ombres de la nuit. Une ivresse lourde, hoquetante, s'en mêle à la fin et, comme à coups de maillets, assomme les buveurs derrière les haies.

Dès avant midi, la grande route est encombrée de voitures emplies à déborder, cahotant sur le pavé houleux des tapées d'hommes en chapeaux de paille enrubannés et de femmes

mâchoires de grand poisson ; là une mise-bas de fripier, avec des loques éclatantes, des guenilles lustrées d'usure, des défroques éraillées, polies par le coup de fer ; ailleurs un long frémissement de rubans et de bonnets pendillant à la boutique d'une modiste ou coiffant des « thérèses » niaisement souriantes ; plus loin la montre d'un bijoutier, un cliquetis de pendeloques et de chaînes, un feu de verroteries, une traînée d'or et d'argent, desquels dardent les spirales dont les femmes du pays aiment à se tire-bouchonner les tempes ; puis encore les pièces de flanelle rouge, blanche, bleue des mercelots, étagées comme des assises de maison ; des entassements de faïences peinturlurées de coqs indigo et sang-dragon, de grès râpeux, de terres cuites lustrées, toute une vaisselle entrechoquée à chaque instant par les poussées de la foule ; des fonds d'ébéniste, de menuisier et de tapissier écroulés sur le pavé dans un amoncellement de matelas, de coussins, de lits, de berceaux, de tables en bois blanc, de chaises à fond de feurre, devant lesquels s'arrêtent rêveurs les nouveaux épousés ; et la procession s'allonge, traverse la place, serpente par delà, sous les feuillées de la campagne, dans un tohu-bohu d'installations, parmi un concert de voix furieuses et glapissantes, chaque marchand criant plus haut que son voisin.

Par places, des vendeurs d'orviétan, debout sur une table, le ventre en poire sous de grosses chaînes d'or, s'éraillent à vociférer les incomparables vertus de la fiole qu'ils élèvent entre le pouce et l'index ; et tantôt la panacée guérit les bêtes de la clavelée, de la tympanite, de la ladrerie et de la colique, tantôt les hommes de la gale, de la dysenterie, de la gastrite et de la taie. Ailleurs un dentiste, grave, l'air ennuyé, hisse sur sa voiture des patients auxquels il applique ses clefs, les tenaillant à merci, en dépit de leurs hurlements de douleur, puis, avec un sourire solennel, exhibe d'un geste circulaire les chicots cariés, tandis que, saignant comme un bœuf à l'étal, l'opéré bave de longs filets de rouge salive. A un pas de là, un homme râpé, les cheveux aplatis sur les tempes, accompagne des renâclements de son violon la complainte que nasille une femme portant un enfant dans ses bras ; et par intervalles la femme promène sa sébille à la ronde, sans cesser de chanter. Des marchandes de pains d'épice, établies sur des charrettes transformées en boutiques, avec des gingas rouges et blancs tendus de haut en bas, se meuvent, en jaquettes fuselées, tabliers blancs à grandes poches, bonnets barbelés par-dessus des plaques de métal, frappant leurs pâtisseries l'une contre l'autre à grands tours de bras, et par moments dansant, pivotant sur elles-mêmes, battant le fond de la voiture d'un cognement de sabots. A côté se groupent les tirs à la chandelle, les tourniquets, les carrousels, les étalages de pepernotes, de saucissons, de caramels et de chocolats, les baraques de géants et de géantes, les mystérieux cabinets des diseuses de bonne aventure, et toujours les éternelles fritures en plein vent, grésillantes à travers d'épaisses fumées. Les saltimbanques, d'autre part, ont dressé leurs tréteaux au lieu le plus apparent ; le théâtre s'élève, dans une gloire de toile peinte, avec ses animaux fabuleux, ses combats chimériques, ses atlas supportant des montagnes de quintaux ; et un fracas de parade, un tintamarre de grosses caisses et de fifres, un claquement de soufflets donnés dans le creux des mains, un rauquement de voix tonitruant à travers des buccins, hypnotisent la foule, bouche bée, devant les dislocations des clowns, la jobarderie des queues-rouges, la viande débordée de la grosse ballerine, qui, majestueuse, sous son maillot violet et ses bouffantes mousselines, des accroche-cœur aux tempes, semble regretter des grandeurs lointaines.

Cependant la gaîté va son train, les bâfres deviennent homériques, les gosiers gloussent en d'interminables lampées ; et la fumée des réchauds, le crépitement mousseux des tirs, le brouillard des haleines, le flottement des poussières se mêlent aux pestilences des graillons dans lesquels marinent les beignets et les pommes de terre. Lentement le jour décline et, dans le soir ; une soûlerie pesante bat les murs ; les orgues rugissent par-dessus le

Cependant, ce n'est encore que le prélude. Dans les cabarets qui s'échelonnent sous les arbres de la route, tonnent et meuglent les orgues, au mouvement précipité des manivelles tournées par des hommes en bras de chemise. Quelquefois un orchestre de musiciens ambulants remplace l'énorme machine, ou simplement un ménétrier déguenillé qui, debout sur une futaille, racle de l'archet un violon pulmonique. Et bien avant que la foule arrive, ils sont installés, la contrebasse pelant ses cordes sous des frottements répétés, le cornet à piston salivant en son cuivre fêlé, le tambour écorchant de roulements de baguettes sa peau d'âne détendue. C'est un appel à la joie; çà et là une paire d'amoureux se met en train; des essais de chorégraphie, encore timides, font trembler les planchers; mais l'heure de l'orgie ne sonnera que plus tard, après les lampées redoublées, l'engloutissement laborieux des mangeailles et les afflux de monde déversés par les trains stoppant à Cappelle.

Graduellement la route s'encombre; chaque sentier apporte son contingent à la fête; de proche en proche les champs sont sillonnés de longues files pressant le pas, pour être plus tôt rendues, et bientôt la chaussée ondule sous une circulation noire, active, qui dans le fond roule comme un torrent. Une tempête de bruits s'échappe à présent des débits, tous les orgues moulant à la fois leurs airs, à travers un charivari discord de flûtes piaillantes, de cuivres grinçants, de basses mugissantes; et par moments une batterie de pavillons de trompettes, en saillie sur l'instrument, partant tout à coup comme une mitraille, vous envoie dans le tympan ses volées de sonorités. A mesure qu'on approche du foyer de la kermesse, le tapage augmente, les cris redoublent, une énorme clameur, faite de rires, d'exclamations, d'appels, d'imitations de grognements de bêtes, d'apeurements de femmes serrées de trop près, d'aigres chamaillis d'enfants, traîne par-dessus le piétinement de la foule qui marche toujours, s'arrêtant seulement pour danser.

De distance en distance, des fritures en plein vent sont établies sur des tréteaux mobiles; un vaisseau de fonte, activé par des bouches soufflant au milieu des joues gonflées, telles les Éoles des mythologies, brasille sous le pétillement de la braise; et un gril rouilleux, lubrifié de graisses, étale à plat de grands harengsaurs, fendus en deux, les entrailles recroquevillées et pendantes. En d'autres endroits, sous des tentes en toile, plantées sur des piquets, de longues tables s'entourent de bancs vacillants pour les agapes de moules. Constamment les tables sont prises d'assaut; chaque consommateur s'assied devant une pleine assiettée de mollusques bâillant dans l'oignon et le persil, et un bruit actif de mastication se fait entendre, tandis que les mains, d'un mouvement régulier, portent l'écaille à la bouche, dans un mépris complet de la fourchette et du couteau. Une gloutonnerie regoule les estomacs de pains d'épice durs comme le caillou, de poissons sentant le torchon humide, d'œufs exhalant un relent nidoreux. Dans les cabarets, des buveurs s'immobilisent, empotés en des affaissements d'ivresse; les tonnes de bières débondées coup sur coup, lâchent des flots de clair liquide; et des aveugles, des bancals, des joueurs de clarinette et de violon, bousculés par la presse, s'efforcent d'exciter la pitié.

On arrive enfin. Le village masse autour de ses deux églises, l'une protestante et l'autre catholique, ses maisons trapues, aux façades quadrillées de lambourdes et ajourées de fenêtres basses, la partie inférieure remontant dans une rainure; et chaque maison est précédée d'un trottoir en briques allongées, d'un rouge avivé par de minutieux lavages. C'est la Hollande : une borne, en forme de pyramide, alternant les armes belges et néerlandaises, limite les deux territoires. Suivez la grande rue; dans toute sa longueur elle est envahie par un fourmillement de baraques, d'échoppes, d'établis, de tentes, d'éventaires débandés, tassés, chevauchant l'un sur l'autre : ici un étalage de bourrelier, avec les lourds chevêtres à clous de cuivre, les fouets noués de glands rouges, les étrilles pareilles à des



Dessin de Fr. Van Kuyk.

LA KERMESSE DE PUTTE.

rebondissement des couples; de bal en bal s'avive et traîne la grande kermesse inassouvie. Dominant le tumulte des sauteries et des parades, le buste du grand Jacques Jordaens s'érige, avec son sourire de bronze, sa large honnêteté épanouie, on ne sait quelle bonhomie amusée de se retrouver dans cette humanité gourmande et joviale, que ses pinceaux aimaient à représenter. Traqué pour cause d'apostasie, l'illustre Flamand avait quitté le sol natal et, loin des siens, était allé mourir dans l'humble bourgade où, il y a quelque dix ans, l'admiration de ses concitoyens lui éleva ce monument. Douloureux retour des choses d'ici-bas, cette gloire, isolée dans l'entrain d'une ducasse, a la mélancolie des fins de vie dispersées sur lesquelles s'acharne le sort.

La foire de Putte dure trois jours, pendant lesquels la chaussée et les cabarets ne désemplissent pas. Une fois l'an, le Polder se débonde dans ce festoiement, puis l'esprit, content, se reprend au train de l'existence régulière.

XI

La Campine. — Aspect général de la contrée. — Le paysan campinois. — Les superstitions de la contrée. — Le berger de feu et le chien de feu. — La sorcière de Braesschaet. — La ferme des Maigres. — Le polygone de Braesschaet. — L'œuvre du défrichement généralisée dans toute la contrée. — Les fermes et les étables. — Courses de bœufs. — Calmpthout. — Les dunes de sable. — Hoogstraeten, Herenthals, Moll, Turnhout. — L'abbaye de la Trappe.

Tout autre que le Polder est la Campine, la région sablonneuse qui commence à deux lieues au-dessus d'Anvers, couvre le nord-est de la province et de là s'étend sur une grande partie du Limbourg. Ici le champ cultivé se fait rare, par endroits seulement met une enclave de touffes rabougries et pâles dans le crépèlement roux des herbes sèches. Au lieu des blés et des foins, déroulant leurs masses glauques que juillet ensuite allume de flambes rouges, la lande inculte et grise moutonnant de proche en proche; au lieu des digues et des talus verdoyants, où des vaches grasses paissent à pleins fanons, des cônes brisés de dunes et de monticules à l'infini. Çà et là des bois de sapins plaquent sur la terre grise ou jaune des taches noires, funèbres, bordées à leur lisière de mares rouilleuses où s'échevèlent les ajoncs; puis l'étendue recommence, tantôt plate et tantôt bosselée, comme le désert du riche pays flamand. Quelquefois un famélique troupeau de moutons s'aperçoit, broutant les pousses au ras du sol, sous la garde du berger, morne silhouette immobile, et du « Spits », le chien fidèle, le compagnon des jours torrides et des nuits glacées, qui, le poil noir et hérissé, les yeux en feu, les oreilles droites, ressemble à l'esprit malin de cette nature farouche. L'homme, enveloppé dans sa limousine de bure, vous envoie un « goeden dag! » triste et grave; le chien, défiant, s'approche, le museau tendu; et lentement le troupeau passe en bêlant, décroît dans la profondeur, ne laissant après lui qu'un nuage de poussière qui insensiblement se dissipe dans la clarté du jour.

Le caractère du paysan campinois se ressent de cette désolation de la glèbe; tandis que le fermier du Polder, hilare et goguelu, est porté à l'expansion, à la gaîté, à la discussion frondeuse en raison de son indépendance et de son bien-être, le Campinois, pauvre, vivant du produit des balais, des nattes, des fruits de conifères *(mastentoppen)* qu'il porte à la ville, est craintif, superstitieux, hostile aux idées de progrès qui soufflent des grands centres.

Habitué à se replier sur lui-même, dans une concentration permanente, loin de sa hutte

de chaume et des aigres glapissements de la nichée, — car la terre qu'il habite et laboure, suant sur elle toutes les eaux de son corps, est souvent perdue, à de grandes distances, dans l'énorme broussaille aride de la contrée, — il s'enferme en de longs silences, tourne à la taciturnité, finit par ne plus vivre que sur un petit répertoire de mots, toujours les mêmes. Rien n'est triste comme de voir ces hommes, maigres, les vertèbres saillantes sous la peau, évidés ainsi que des squelettes, s'escrimer sur le sable friable, infécond, pareil à de l'eau solide qui filtrerait d'entre les dents de la herse. La lutte est terrible entre le sol et la créature misérable qui le fouille, cherche à en arracher la pierre et le chiendent, à grands coups de soc et de pelle le remue, et seul, pendant des jours entiers, sous l'ondée, la rafale, l'âpre soleil lancinant des midis, petit à petit tourne à la condition de la bête, les yeux mangés par la réverbération des calcaires, les oreilles emplies du bourdonnement perpétuel du vent, l'âme et l'esprit vides.

Bien plus qu'il semble penser à la subsistance des siens, il a l'air, cet être solitaire et décharné, ce bœuf à face humaine accomplissant son travail sans trêve, sur lequel la mort vient le surprendre, de creuser, dans l'ingrat giron d'un cimetière, la fosse où les autres le coucheront tout à l'heure. Il ne connaît rien des satisfactions du labeur ; toujours devant lui les brandes et le caillou surgissent, s'allongent, s'entassent ; il n'a pas plutôt fini sur un point qu'il lui faut s'acharner sur un autre. Hue ! dia ! lui crie le sort ; et il va, poursuit son œuvre insensée, pauvre corps usé qui se désagrège et se disloque chaque été un peu plus. Passez dans un mois, dans un an : vous le trouverez à la même place, hâve, crevassé sous les hâles, se reposant à peine une heure vers le milieu du jour, quand juin rôtit et gerce la lande autour de lui, dormant alors, derrière un sillon, à l'ombre de sa charrue, son somme de brute à points fermés, puis reprenant son outil et se remettant à peiner. Ce grand effort touche celui qui en est le témoin, comme la lutte contre les éléments et les fatalités ; ainsi l'on assiste, du haut de la falaise, à la bataille de l'homme et des flots, à la tourmente où tournoie un navire, pareil à un combattant dans une mêlée, et l'on conjecture lequel sera vainqueur, de la marâtre nature ou de l'implacable ouvrier qui cherche à la dompter.

Un pareil état de l'âme et du corps est bien fait pour engendrer les terreurs, les idées malsaines, les croyances chimériques. A force de s'attaquer à la chance sourde et aveugle, on finit par redouter l'hostilité latente d'êtres invisibles. Que la vache mal nourrie crève dans une colique, que le veau se boursoufle, que le blé semé dans la pierre se dessèche en terre, il n'en faut pas davantage pour expliquer la présence d'esprits rôdant autour du champ et de la maison. Il y a ici comme une grande ombre grimaçante et cornue sur tout le pays ; dans la lune rouge et déchiquetée, dans la brume d'octobre, dans le soleil caniculaire, la créature tenue aux confins de la bestialité par l'absence d'éducation et le retour d'un même labeur borné, discerne des signes funestes, des pronostics mauvais, l'acharnement des providences noires. Elle se croit entourée de maléfices, voit partout le diable, a foi dans la haine tenace, inapitoyée, dont l'enfer poursuit la malheureuse humanité. Quelquefois, perdu dans la lande déserte, aux approches du soir, le passant entend distinctement la rafale se lamenter avec une voix humaine, les bruyères s'agiter comme un long suaire traînant par l'étendue, et son propre pas l'épouvante : blême, tremblant, évitant de regarder derrière lui, il se presse vers sa demeure, et, quand il est arrivé enfin, soufflant de peur et de hâte, il raconte, portes closes, d'une voix basse, qu'il a vu le « berger de feu » tournoyer par-dessus la plaine, décrire des entrelacs flamboyants sous le ciel, se diriger finalement vers un certain point de l'horizon, pendant que des clameurs, des hurlements, des cris de chouette passaient dans l'air.



Dessin de P. Verhaert.

INTÉRIEUR DE FERME EN CAMPINE.

Généralement, en effet, la superstition affecte ici la forme extérieure des seules créatures qui habitent constamment la lande : le pâtre cauteleux, muet, vindicatif, parlant aux étoiles, en commerce constant avec la nature; le chien, insidieux et rusé, sorte de messager de l'homme dans ses fréquentations diaboliques. Ce sont presque toujours des histoires d'âmes en peine, taquinant le passant, l'égarant à travers les fondrières, l'illusionnant avec des mirages trompeurs; elles errent au loin sous une forme monstrueuse, expiant ainsi les scélératesses pour lesquelles elles sont punies. On n'a pas de peine à deviner, derrière ces imaginations cruelles, l'impression produite par un phénomène fréquent, en ces espaces couverts de matières en décomposition qui, les soirs d'été, sous l'action de la chaleur, s'enflamment et dégagent des phosphorescences. Les tordions ignés, rasant le sol ou montant en spirale et dans lesquels le paysan suspecte des âmes errantes, ne sont que des follets formés des gaz de la tourbe et dardés parmi les obscurités bleues de la nuit. Comme le Breton et l'Écossais, le Campinois assied à son foyer une muse féconde en inventions; c'est elle qui flotte sur les lèvres des vieux conteurs, assis dans l'âtre et répétant à la veillée les histoires naïves et terribles dont les romanciers et les poètes flamands ont tiré largement parti. Ajoutez que l'habitant de ces régions a gardé la foi des ascètes dans les pratiques du culte religieux, qu'il est catholique à la manière des Vendéens, et que son attachement au pasteur, le seul guide qu'il reconnaisse, s'exalte jusqu'au fanatisme.

Toutes sortes d'idées de sorcelleries ont cours dans les villages. Certaines gens, victimes d'un vice de conformation ou notées pour telle autre particularité sur laquelle s'exerce la malignité publique, sont convaincues de pratiques démoniaques; souvent il suffit qu'elles soient plus intelligentes que les autres pour devenir l'objet de la défiance universelle. Il n'y a pas bien longtemps, on me mena voir une vieille femme, vivant, à la limite d'un hameau, du rapport de son champ, non sans un peu d'aisance; c'était, disait-on, une des nombreuses sorcières du pays; elle jetait des sorts sur les maisons, ensorcelait les bêtes, pratiquait le nouement et le scopélisme; dès qu'elle paraissait quelque part, l'eau tarissait dans le puits, la vache se chêmait, la cheminée s'emplissait de fumées pestilentielles; et tout le monde la fuyait comme la lèpre. Je vis une créature énervée par le travail de la terre, avec des yeux doux et affligés, sans méchanceté aucune; mais elle avait le malheur de connaître les vertus des simples, ayant recueilli cette science, comme un héritage, de ses aïeux, et plus d'une fois elle l'avait appliquée avec fruit pour soulager des malades. La rumeur s'en était colportée dans les alentours, et petit à petit on en était arrivé à croire qu'elle entretenait avec Belzébuth un commerce abominable. Les enfants, embusqués derrière les buissons, lui jetaient des pierrailles, les hommes lui montraient la pointe de leurs fourches, les femmes se signaient sur son passage : elle était exécrée et redoutée à la ronde. Son dos voûté, sa maigreur émaciée, sa peau rude et crevassée comme celle d'un crapaud offraient seuls des analogies avec le physique du rôle qu'on lui prêtait; mais son regard, où trembla une larme quand elle nous parla des siens qu'elle avait perdus, attestait un cœur sensible et compatissant.

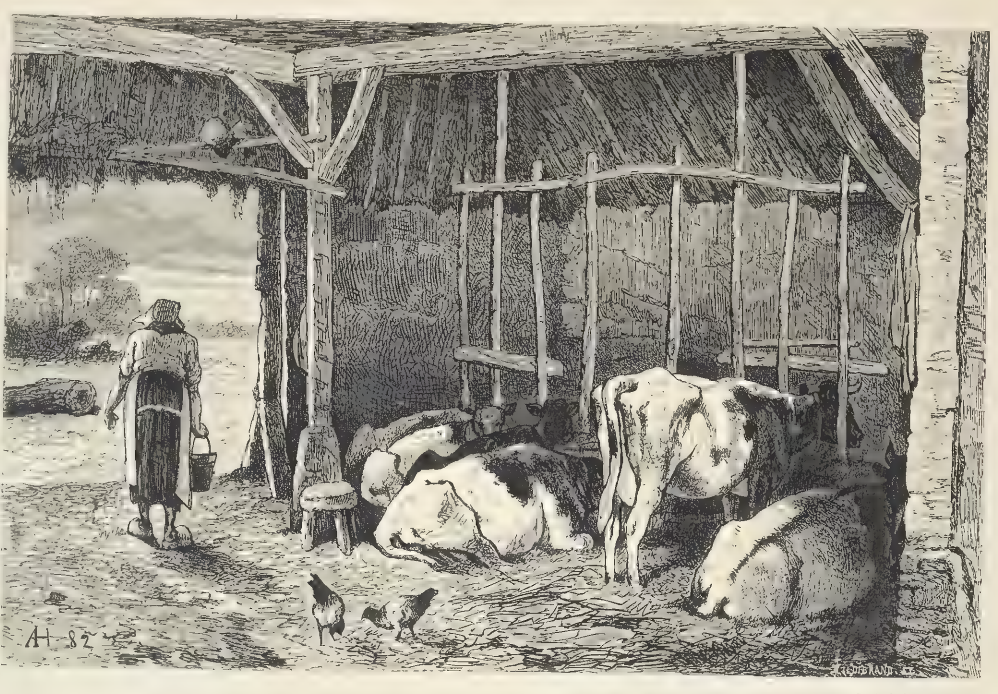
Non loin de la cabane qu'habitait la pauvre vieille, se groupaient les bâtiments d'une ferme qui avait connu l'aisance autrefois, si l'aisance existe réellement pour les terriens misérables de cette contrée. Les portes des celliers battaient au vent, des bouchons de paille comblaient les vides laissés par les carreaux aux fenêtres, et sur leurs ais pourris les toits béaient, délabrés. Un affreux dénuement régnait à l'intérieur; dans l'âtre où se consumait un petit feu de tourbe, un berceau, poudreux et sale, était balancé par un garçon de sept à huit ans, les cheveux emmêlés sur un museau de bête; et d'autres enfants, le menton aux genoux, avec d'horribles maigreurs, se tenaient accroupis près de la flamme, secoués constamment par un grand tremblement de fièvre. Une table, un dressoir vide de ses vaisselles, quelques chaises

vacillantes composaient l'unique mobilier de la chambre où s'étalait cette misère; la chambre voisine, que nous vîmes à travers l'entre-bâillement de la porte, toute nue et n'ayant, celle-là, qu'un piteux grabat en désordre, infectait un faguenas d'hôpital, comme un lieu voisiné par la mort. La mère ne tarda pas à rentrer, étant allée ramasser dans un bois prochain des pommes de pin pour son feu; puis le père apparut à son tour; et le couple famélique semblait sorti de quelques danse macabre de Holbein, lui, vieilli avant le temps, les épaules effacées et croulantes, une stupeur d'hébétude dans la prunelle, les membres agités d'une chorée qui le mettait en mouvement, comme un mécanisme d'os et de chair; elle, grande, largement plantée sur ses pieds, mais la face éraillée, les yeux morts, le crâne pelé, ouvrant une bouche tordue par les sanglots et qui ne savait plus se fermer.

Il fut un temps, nous assura-t-on, où cet homme et cette femme passaient pour les plus beaux du pays; ils s'étaient mis en ménage, gaîment, dans une abondance de toutes choses, et petit à petit la guigne avait pris place à leur foyer, les étables s'étaient dépeuplées, le champ n'avait plus donné qu'un maigre rendement, on avait senti s'appesantir la misère sur le train de la vie. Par surcroît l'organisme, insuffisamment nourri, s'était débilité dans les fièvres et la maladie; des enfants étaient morts; d'autres étaient nés à travers des gésines douloureuses; et, l'incurie s'aggravant de jour en jour, la maisonnée avait connu les affres d'une perpétuelle agonie. C'est à peine si ces tristes créatures, pareilles aux bêtes en qui la brutalité de l'homme a tué l'intelligence, avaient conscience de leur déchéance; la mère accepta, sans sourciller, l'aumône que je lui mis dans les doigts; et, comme nous allions de l'écurie déserte, où des bourrées de brandes avaient remplacé les chevaux, à la grange, dans un coin de laquelle s'éparpillait un petit tas de pommes de terre grosses tout au plus comme des marrons, elle nous suivit de son morne sourire immobile d'idiote. La sorcière habitant à un pas, on ne manquait pas de dire que la ruine de la ferme était due à ses sortilèges, et eux-mêmes en parlaient comme d'un fait certain, avec une haine sombre, à laquelle l'habitude du malheur avait mis des sourdines. Tout autour de l'habitation s'étendait une terre aride et pâle, où le sable perçait sous les mottes brunes, parmi les pierres et la bruyère : c'était la leur, et, par lâcheté, accoutumance paresseuse, inutilité de se débattre contre le sort, ils la laissaient improductive.

Un des aspects de la Campine nous fut révélé là, en cette sentine puante et ce délabrement sordide au milieu desquels, plus mal qu'en un terrier, vivait toute une famille. L'âpreté des batailles contre le sol, les éléments, l'inclémence des saisons suscite par moments, en effet, chez ces colons si peu payés de leurs sueurs et fléchissant sous le mal de l'existence, une renoncement farouche qui lentement les mène à la prostration et ne leur laisse plus que la force de souffrir, dans une détresse devenue comme le fond même de la vie. Cette misère qui s'abandonne est l'envers de l'opiniâtre et résistant effort du travailleur sur qui les rigueurs de sa condition n'ont pas de prise et que plus haut j'ai montré, penché par-dessus la glèbe et la bêchant à coups furieux, dans un errènement sans trêve.

Braesschaet, qui m'offrait un si lamentable tableau, pousse à la débandade, à travers le déroulement des sables, sur des rangées inégalement espacées, un groupe de maisons, d'abord assez serrées aux approches de l'église, et qui ensuite s'espacent à mesure qu'on s'écarte du centre du village. Le pavé s'allonge à travers l'agglomération, large, bosselé, à toute heure battu par les équipages du train, les voitures d'ambulance et de munitions, les galops de l'artillerie; et ce grand passage, cet appareil militaire, déterminés par le voisinage du Polygone, lui donnent vaguement l'air affairé et bruyant d'un bourg en temps de guerre. A une lieue environ de la bourgade, se massent avec une régularité géométrique les construc-



Dessin de Alf. Hubert.

UNE ÉTABLE EN CAMPINE.

tions militaires édifiées en vue de l'exercice du tir au canon; elles bordent une plaine presque unie, pommelée de bouquets de pins sylvestres et de taillis de chêne, et entrecoupées de jardins légumiers, de haies vives et d'arbres fruitiers.

Toute cette partie de la contrée s'est amendée sous le coup de collier fraternel du soldat et du paysan, attelés à la même charrue et défrichant d'un commun ahan la lande rebelle. Ce que des religieux, les robustes et courageux trappistes de Oostmael, ont fait pour la zone où s'élève leur abbaye, transformant en champs de fourrages et de blés, en potagers grassement fertiles le « Zand » infécond, prolongé partout autour d'eux comme une terre morte, avec une succession ininterrompue d'herbes pâles, de bruyères et de joncs, les troupiers belges l'on fait pour les sables au milieu desquels se dressent leurs installations. Plus au nord de la province, vous verrez pareillement, entre Hoogstraeten et Merxplas, vastes pénitenciers régis comme des colonies, le vice, la misère, l'oisiveté, réglementairement embrigadés, s'employer au travail de la terre, collaborer à l'œuvre générale du défrichement, graduellement amener le bien-être dans le pays circonvoisin. Il n'est pas jusqu'à cette autre colonie, plus sinistre encore, bien qu'elle serve à un genre d'internement différent, Gheel, qui n'apporte des bras à la tâche commune. Là vit un peuple sombre, dans les hébétudes et les hallucinations de la folie ; chaque paysan héberge chez lui un ou deux fous, selon sa maison ; et tous mènent ensemble une vie rustique, où le travail souvent met un frein à la fureur des démences. Ainsi le religieux, le soldat, le dangereux vagabond des villes et le pauvre être privé de raison lui-même ont, petit à petit, fertilisé le sol rebutant et dur.

Ce serait, d'ailleurs, donner une idée erronée de la contrée que de s'appesantir exclusivement sur la misère du petit cultivateur. Comme le Polder, la Campine a ses grandes exploitations, ses fermes entourées de champs cultivés sur de vastes espaces, ses troupeaux de bœufs et de moutons paissant dans l'herbage ; mais l'aisance ici est achetée au prix d'un labeur plus ardu et, même chez les riches fermiers, ne stimule pas la belle ordonnance de la maison, le train généreux de la vie, l'abondance des repas, le goût de la parure et des joyaux. Les femmes, plantureuses et grasses dans la région fertile, d'une chair alimentée par des sèves riches, comme de la belle boucherie saine, sont, dans les pays du sable, maigres, sèches, ratatinées, la peau terreuse, sans grâce et sans coquetterie. Encore bien plus l'homme, cassé par les labours, mal nourri, tenu en défiance perpétuelle par la fortune incertaine, s'écarte de l'ample structure du Flamand pléthorique. Un fond de sauvagerie farouche perce sous les visages, comme une rancune contre la glèbe hostile, cause de la rudesse de la vie. Constamment une âcre odeur de tourbe, des mofettes marécageuses et fermentées, empestent l'air ; les bêtes elles-mêmes, languissantes, avec des mélancolies dans l'œil, arc-boutent des carcasses évidées sur de minces jarrets. On est loin des vaches découpant, dans les hautes herbes des pâturages de Santhoven, de Hoevenen et de Santvliet, leurs grandes croupes cabossées, des énormes porcs gorgés d'aliments et pareils à des boules de suif, des pesants chevaux musclés dont la robe, lisse et bien tendue, se lustre de luisants de satin. Le pacage n'offre, dans ces latitudes broussailleuses, que de la maigre terre pelée, et l'insuffisance de cette nourriture fait paraître l'animal souffreteux et rabougri. Au lieu de paille, une litière de feuilles sèches et d'aiguilles de sapins garnit les étables, où se meuvent, dans les bouses et le suint, des ossatures efflanquées. La vaillance, toutefois, demeure le caractère de la bête, comme de l'homme, en cette vie qui semble précaire. Qui ne s'est attardé à regarder un petit cheval, écharné et nerveux, traîner, dans le sable où les roues s'enfonçaient, une charrette grinçante sous son faix, et ailleurs une paire d'aumailles, le flanc caverneux, tirer le soc à travers les sillons pierreux, d'un pas régulier ? Tenant le coutre ou marchant le long des ridelles, le conducteur sifflait dans ses dents un air triste et doux, que rythmait la marche lente de l'attelage.

Tout a changé d'aspect, au reste : non plus que vous ne voyez les toisons épaisses et les robes touffues sur les échines animales, vous n'apercevrez les chars, lourds de moissons et élevés comme des tours, qui oscillent dans les chemins du Polder. Le véhicule, léger et monté sur de hauts essieux, pour ne point s'ensabler, participe de la maigreur de l'attelage; plus massif, il aurait peine à fendre la mêlée des bruyères et s'attarderait dans les croulières. Généralement un bœuf est au timon ; sa force égale et mesurée, sa docilité patiente, sa robustesse qui le rend propre aux besognes pénibles, en font un auxiliaire recherché ; on l'emploie au labour, au trait, à la meule, et dans le pays de Brasschaet il est même dressé à la course.

Non loin de l'église, dans l'avenue plantée d'arbres qui prolonge la rue du village, chaque année un concours réunit les meilleurs coureurs du pays. Des guirlandes de fleurs au col et des frisettes de papier à la queue, les bêtes sont alignées devant une corde, renâclant et mugissant, chacune ayant à ses côtés le bouvier qui doit la monter. Rangée le long de la piste, la foule attend, entame des paris, piétine, et tout à coup une clameur s'élève, le sol tremble, un souffle précipité et chaud gronde, avec un bruit de vannes ouvertes : le signal a été donné. Excités par les talons qui labourent leurs côtes, les poings qui cognent leurs frontaux, le rebondissement des rustres sur leurs croupes, les pesants animaux trépignent, s'ébranlent, se lancent, roulent par l'arène, dardant en avant leurs cornes recourbées. Leurs yeux s'allument de rayons phosphorés ; leurs flancs résonnent comme des tambours; et de leur mufle pend, en longs filets, une bave argentée. Sur leurs vertèbres se démènent des êtres encolérés et hurlants, dont la frénésie redouble à mesure que se rapproche le but; et la trombe passe dans un nuage de poussière et de cailloux, pourchassée, à grands coups de trique, par le village entier, qui à son tour s'est rué dans l'allée. Le cœur froid des Campinois bat alors d'un mouvement pressé ; des injures sont proférées contre les bœufs trop lents; des mains se tendent vers les autres, plus rapides; et l'immense bousculade ne cesse qu'après que le vainqueur, exténué, fumant, le ventre anhélant et caverneux, s'arrête enfin, sur ses jarrets qui se dérobent, près du poteau d'arrivée. Puis le bœuf est ramené triomphalement à sa crèche, et tout le jour les fermes s'éjouissent dans des liesses.

Les occasions de bombance sont rares, du reste, en Campine ; tandis que dans les gros villages du Polder on lampe et bâfre, à propos de tout, fêtes patronales, jeux sous la tonnelle, parties de tonneau et de tir à l'arbalète, godailles d'élections, le paysan du Zand mène dans sa métairie une vie sévère et parcimonieuse. Il n'a cure des embellissements de l'intérieur, des belles chambres entretenues dans une reluisante propreté, des garde-robes bondées de vêtements et de linge; une crainte d'étaler son bien-être, peut-être aussi l'inquiétude des mauvais esprits rôdant par la lande, avec des convoitises vindicatives pour les ménages heureux, lui fait rechercher le silence et l'obscurité. Une vaste pièce, enfumée par l'âtre où flambent des amas de tourbe, sert à loger la famille, à prendre en commun les repas, à traiter les affaires, à recevoir les hôtes ; dans le mur, échaudé une fois l'an, sont percées des alcôves ; et des poutres du plafond, noircies comme du bois carbonisé, descendent des jambons, des pièces de lard, des chapelets d'oignons. Une couche terreuse, comme une crasse de vieille bouse, embrunit les bahuts, les chaises, les tables, le plâtre étendu sur la brique, et semble monter aux visages, les hâler d'une patine bistreuse. Dans la pénombre, sous le jour bas des fenêtres, un dressoir aligne ses assiettes bordées de listels en couleur, ses brocs de faïence, ses grandes cafetières en cuivre rose, et sur le crépi sont accrochées, de distance en distance, des estampes encadrées de bois, des images de petites Vierges sous verre, décorées de touffes de buis. Dans le retour de la haute cheminée à manteau, frangée d'un lambrequin tuyauté, une vieille canardière suspendue trahit des goûts de chasse

Tout a changé d'aspect, au reste : non plus que vous ne voyez les toisons épaisses et les robes touffues sur les échines animales, vous n'apercevrez les chars, lourds de moissons et élevés comme des tours, qui oscillent dans les chemins du Polder. Le véhicule, léger et monté sur de hauts essieux, pour ne point s'ensabler, participe de la maigreur de l'attelage; plus massif, il aurait peine à fendre la mêlée des bruyères et s'attarderait dans les croulières. Généralement un bœuf est au timon ; sa force égale et mesurée, sa docilité patiente, sa robustesse qui le rend propre aux besognes pénibles, en font un auxiliaire recherché ; on l'emploie au labour, au trait, à la meule, et dans le pays de Brasschaet il est même dressé à la course.

Non loin de l'église, dans l'avenue plantée d'arbres qui prolonge la rue du village, chaque année un concours réunit les meilleurs coureurs du pays. Des guirlandes de fleurs au col et des frisettes de papier à la queue, les bêtes sont alignées devant une corde, renâclant et mugissant, chacune ayant à ses côtés le bouvier qui doit la monter. Rangée le long de la piste, la foule attend, entame des paris, piétine, et tout à coup une clameur s'élève, le sol tremble, un souffle précipité et chaud gronde, avec un bruit de vannes ouvertes : le signal a été donné. Excités par les talons qui labourent leurs côtes, les poings qui cognent leurs frontaux, le rebondissement des rustres sur leurs croupes, les pesants animaux trépignent, s'ébranlent, se lancent, roulent par l'arène, dardant en avant leurs cornes recourbées. Leurs yeux s'allument de rayons phosphorés ; leurs flancs résonnent comme des tambours; et de leur mufle pend, en longs filets, une bave argentée. Sur leurs vertèbres se démènent des êtres encolérés et hurlants, dont la frénésie redouble à mesure que se rapproche le but; et la trombe passe dans un nuage de poussière et de cailloux, pourchassée, à grands coups de trique, par le village entier, qui à son tour s'est rué dans l'allée. Le cœur froid des Campinois bat alors d'un mouvement pressé ; des injures sont proférées contre les bœufs trop lents; des mains se tendent vers les autres, plus rapides; et l'immense bousculade ne cesse qu'après que le vainqueur, exténué, fumant, le ventre anhélant et caverneux, s'arrête enfin, sur ses jarrets qui se dérobent, près du poteau d'arrivée. Puis le bœuf est ramené triomphalement à sa crèche, et tout le jour les fermes s'éjouissent dans des liesses.

Les occasions de bombance sont rares, du reste, en Campine ; tandis que dans les gros villages du Polder on lampe et bâfre, à propos de tout, fêtes patronales, jeux sous la tonnelle, parties de tonneau et de tir à l'arbalète, godailles d'élections, le paysan du Zand mène dans sa métairie une vie sévère et parcimonieuse. Il n'a cure des embellissements de l'intérieur, des belles chambres entretenues dans une reluisante propreté, des garde-robes bondées de vêtements et de linge; une crainte d'étaler son bien-être, peut-être aussi l'inquiétude des mauvais esprits rôdant par la lande, avec des convoitises vindicatives pour les ménages heureux, lui fait rechercher le silence et l'obscurité. Une vaste pièce, enfumée par l'âtre où flambent des amas de tourbe, sert à loger la famille, à prendre en commun les repas, à traiter les affaires, à recevoir les hôtes ; dans le mur, échaudé une fois l'an, sont percées des alcôves ; et des poutres du plafond, noircies comme du bois carbonisé, descendent des jambons, des pièces de lard, des chapelets d'oignons. Une couche terreuse, comme une crasse de vieille bouse, embrunit les bahuts, les chaises, les tables, le plâtre étendu sur la brique, et semble monter aux visages, les hâler d'une patine bistreuse. Dans la pénombre, sous le jour bas des fenêtres, un dressoir aligne ses assiettes bordées de listels en couleur, ses brocs de faïence, ses grandes cafetières en cuivre rose, et sur le crépi sont accrochées, de distance en distance, des estampes encadrées de bois, des images de petites Vierges sous verre, décorées de touffes de buis. Dans le retour de la haute cheminée à manteau, frangée d'un lambrequin tuyauté, une vieille canardière suspendue trahit des goûts de chasse

et de braconnage. Et proche des créatures humaines, dans des étables délabrées, ruminent les bœufs, vautrés sur de maigres litières. La sombre estampe des «Maigres», de Breughel de Velours, revient alors à la pensée, contrastant avec les aises gorgiases des « Gras », les paysans plantureux du Polder. Au dehors, plate, coupée de fondrières, deci delà rayée d'un rang de baliveaux, la lande s'allonge, sous le midi qui la gerce, sous le couchant reflété dans ses flaques en rouges éclaboussures, sous les blêmes lunes farouches qui la peuplent de fantômes.

A Calmpthout, brusquement elle se redresse, dans un soubresaut de dunes hautes par moments comme des montagnes. De même que Brasschaet, qui a aussi sa colonie d'artistes en quête d'impressions sauvages et fortes, c'est ici un endroit recherché des peintres : toute une école s'est formée à l'étude de cette nature sévère, les Baron, les Heymans, les Asselbergs, les Coesemans, les Verstraete, et leurs grands parasols gris arrondissent, été comme hiver, dans l'étendue rose ou blanche, selon la saison, leurs dômes de gros champignons.

Quand, à la descente du train, on a suivi pendant quelque temps la chaussée, dont le pavé s'ensable graduellement et finit par se raviner d'ornières ourlées de mousse, on dépasse bientôt un petit groupe d'habitations coiffées de chaume, dernier vestige humain dans ces latitudes; puis le désert des sables commence. Un moutonnement de toison soulève la plaine, aux bouffées du vent, comme un poil roux de bête que la main rebrousserait, tacheté d'acajous sombres et de feux clairs, et le pied fait craquer constamment des tiges embroussaillées et courtes, qui se déroulent de proche en proche. Par échappées un mince chemin décrit des serpentaisons, rayant la masse brune de son ruban clair. Il est le fil conducteur en ces larges espaces, où l'on risque à tout bout de champ de s'enfoncer dans un marécage et qui, aussi bien que les forêts enchantées, multiplient les sortilèges pour égarer le voyageur. Un silence morne pèse sur l'étendue, troublé seulement par le froissement long des bruyères et le zou endormeur de la brise sifflant à vos oreilles; pas d'oiseaux, si ce n'est un épervier fendant l'air, tache noire flottant dans les hauteurs du ciel, ou un vol d'alouettes planant dans une vibration argentée.

Au loin, les dunes mamelonnent sur l'horizon, par bosses inégales, avec des crêtes dentelées ou coniques, comme des vagues figées, et l'on a l'impression d'une mer prochaine, apparaissant tout à coup derrière leurs sables d'un jaune mat marbré de plaques de sombre verdure. De leur sommet, c'est une mer, en effet, qu'on aperçoit, mais solide, déferlant au large dans une houle de végétations rabougries et tortillées. Des flaques d'eau écaillées de reflets de ciel miroitent par endroits, comme un trou d'azur dans la sombreur universelle. Aux limites du ciel, un clocher aiguise sa pointe, un bois de sapins plaque sa masse foncée, un train qui passe prolonge sa fumée; et quelquefois une charrette attelée d'un cheval, un troupeau de moutons, une silhouette d'homme, comme perdus dans l'énorme lande, passent, décroissant petit à petit et finissant par ne plus être dans la perspective qu'un point imperceptible sur lequel se referme l'espace. Au ras du sol, de longues bandes d'ombres se meuvent, ondulent, ressemblent à de la terre qui se mettrait à marcher, tandis que de lourds nuages, formés des vapeurs suées par les marais, se balancent dans les fluides transparents du ciel, tout doucement ensuite se dissolvent sous la chaleur du jour. Toute la plaine s'enfonce dans un brouillard fumeux de métal en fusion. Une évaporation perpétuelle communique à l'air comme le tremblement d'un voile frissonnant, à travers lequel le paysage semble osciller dans des apâlissements de clarté.

C'est ainsi que m'apparut la contrée quand je la vis pour la première fois. On touchait aux derniers jours d'octobre, et le soleil ne projetait plus dans la noue mélancolique qu'une



Dessin de Jan Stobbaerts.

COURSE DE BOEUFS A BRASSCHAET.

chaleur attiédie. Des rouilles de pluie ensanglantaient le sable des sentiers, mais les mousses s'allumaient encore, sous le froid rayon, de flambes vertes et jaunes, de phosphorescences, d'éclairs sourds de fluorines et de cuivres arséniatés, comme ces velours merveilleux dans lesquels la chimie fait passer un frémissement vague d'animalité; et la bruyère, défleurie par touffes, s'aigrettait de plumets violacés, comme d'un reste de jeunesse demeuré à travers les premiers frimas.

Il eût fallu revenir l'été, alors que la grande terre sombre connaît les allégresses amoureuses, rutile comme un prodigieux bouquet, s'effume en des floconnements de nuées irisées, halette dans les vents brûlants, et que, par-dessus le fourmillement des longs lézards noirs



Dessin de Th. Verstraete.

DUNES DE CALMPHOUT.

et le crécellement des stridentes cigales, tremblent, dans la fournaise de l'air, de longs vols de papillons ocellés. Le souci du labeur quotidien ne m'a pas permis de réaliser ce désir; il m'eût été doux pourtant de goûter l'anéantissement des midis dans ces latitudes en fleur, après les avoir vues à travers les pâleurs automnales; chaque fois qu'un peintre, aux Salons, fait saigner à la lande campinoise le rouge sang des floraisons, sous les gloires embrasées de juillet, je sens se raviver le rêve d'aller m'enterrer tout un été dans la chaleur pacifiante des dunes.

Des chênes nerveux et trapus ont pourtant trouvé le moyen de vriller de leurs actives racines ce sol de fer et de pierre. A l'est de Calmpthout se déroulent de grands bois, et leur ligne s'étend, presque sans interruption, jusqu'à Hoogstraeten, une rue montant entre deux files d'arbres derrière lesquels s'alignent des maisons basses et lavées au lait de chaux. Rien,

dans la placide bourgade, ne rappelle plus la baronnie du treizième siècle, hormis le château des anciens seigneurs de Cuyck, demeuré debout dans l'écroulement de leur puissance; mais, par une dérision cruelle, l'altière demeure s'est transformée en un dépôt de mendicité, et des vagabonds, des loqueteux, des claque-patins, toute une vermine sociale pullule dans le logis déchu des hautains barons exterminateurs. Près de là s'élève une belle église ogivale



Dessin de Puttaert.

HERENTHALS. — HÔTEL DE VILLE.

tertiaire, décorée de stalles et de verrières, et dont l'ordonnance fleurie perpétue, dans la médiocrité des jours présents, la tradition d'une splendeur lointaine.

Hoogstraeten, Herenthals, Gheel, Moll rompent, avec leur air de gros villages, la monotonie de la plaine campinoise. Quelquefois; comme l'hôtel de ville d'Herenthals, un vestige historique arrête l'attention; mais de plus en plus le passé recule devant la conquête chaque jour élargie de la terre. A Turnhout, le chef-lieu de la contrée, une certaine activité industrielle, concentrée toutefois aux abords des fabriques de coutil, de toile et de cartes à jouer, se mêle au ronron assoupi de l'existence semi-rustique et semi-bourgeoise.

Ce n'est, à tout prendre, qu'une agglomération un peu plus populeuse que les villages de la région, mais non moins perdue dans la bruyère qui l'isole, une sorte de béguinage flamand, coulant des jours languissants et pareils, dans une placidité que ne troublent pas les agitations des autres villes. Des luttes religieuses du seizième siècle, dont elle eut tant à souffrir, la petite cité n'a gardé que la torpeur qui suit les grandes crises, et cette torpeur dure toujours, la tient ensevelie toute vive dans un silence claustral. Elle ignore les luttes politiques, ne sait rien des fureurs des partis, et, les genoux ployés devant ses crucifix, s'enferme dans la dévotion.

Turnhout la cléricale est mieux défendue contre les idées modernes par son désert que



Dessin de Constantin Meunier.

A L'ABBAYE DE LA TRAPPE.

par une muraille chinoise. Il semble, au surplus, qu'elle se ressente des approches de la grande maison religieuse que des moines chassés de France, au temps de la Révolution, vinrent ériger en plein milieu de la bruyère : quelque chose du silence des cloîtres se prolonge jusque dans ses murs, et elle est la préparation aux austérités que le voyageur rencontre bientôt sur sa route. Entre Westmael et Oostmael se dresse un vaste carré de constructions en briques : c'est la Trappe. Aucune ornementation ne trahit au dehors l'importance de la maison ; elle ressemble à une vaste métairie, l'église et les cellules au milieu, les granges, les étables, les écuries, les ateliers et la brasserie rangés autour en carré. Un peuple d'ombres y vit dans le travail et l'abstinence, ayant renoncé au monde, laissant se cicatriser les stigmates saignants de la vie sous les plis pesants de la robe de bure. Beaucoup de ces hommes voués aux durs travaux manuels ont, en effet, connu les passions, et, le cœur en lambeaux,

sont venus chercher un refuge contre eux-mêmes dans ce port ouvert aux douleurs humaines. Nulle pensée mondaine ne les distrait de leur éternel labeur; levés avant le jour, sitôt laudes et matines entendues, ils partent pour les champs, défrichent la lande, ameublissent la terre, la rendent propre à féconder la sueur de ceux qui viendront après eux; et du matin au soir, sans lassitude, le corps ployé, ils poursuivent leur œuvre de colonisation. Vous les verrez, par le soleil et la pluie, le crâne couvert du capuchon brun et la robe relevée jusqu'à la ceinture, profiler dans la plaine leurs sombres silhouettes, comme des galériens attachés à la glèbe. Tous cependant ne s'occupent pas du hersage et du labour; chaque aptitude trouve chez eux son emploi, et les uns sont forgerons, charpentiers, tourneurs, mécaniciens, les autres fabriquent le pain et la bière, d'autres encore remuent les litières et conduisent les attelages. Chaque jour amène régulièrement les mêmes besognes et les mêmes pratiques; le temps qu'ils ne donnent pas au travail des bras, ils le passent en méditations. Immobiles alors, dans l'église où personne du dehors ne pénètre, si ce n'est dans une loge grillée de laquelle on peut suivre les offices, ils ont l'air, sous leurs rigides suaires, de saints pétrifiés. Par moments ils s'étendent sur la dalle, de toute la largeur de leur buste, et demeurent ainsi longuement prosternés. Puis tous se relèvent, et leurs formes droites décroissent avec lenteur dans les corridors. Un mutisme absolu est leur règle : seul le père chargé de recevoir les étrangers parle dans le silence morne du cloître; et cette voix, qui soupire plutôt qu'elle ne s'exprime, ressemble au vent passant sur des tombes.

Toute cette ruche travaille continuellement, sans hâte comme sans défaillance, et, si détaché qu'il soit des choses terrestres, chacun de ces longs fantômes accomplit une tâche de laquelle il ne se départit pas. La mort seule met trêve à son labeur. Une fosse, toujours ouverte dans le jardin, rappelle la fin de tout; elle ne se comble que sur le dernier trépassé; et une fosse nouvelle est creusée aussitôt après, attendant la proie prochaine.

A force de persévérance, l'exploitation des trappistes a prospéré; actuellement elle s'étend sur plus de six cents hectares de terrains, et dans ce grand espace, la terre arable a partout remplacé le sable et la bruyère. Rien n'est mieux tenu que leurs étables, et la bière qu'ils brassent pour le dehors, fermentante et onctueuse, a le goût puissant du houblon.



TRAPPISTE EN PRIÈRE.

LA FLANDRE ORIENTALE



Dessin de Seeldrayers

TRAVERSÉE D'ANVERS A LA TÊTE DE FLANDRE.

LA FLANDRE ORIENTALE

I

La traversée. — La terre des Flandres. — Saint-Nicolas — Le jour du marché. — Coins de vie de province. Le carillon. — La mort dans la vie.

Nous étions quatre qui, par une claire après-midi de février, prenions, à Anvers, nos billets pour Saint-Nicolas. Chacun de nous connaissait les Flandres pour les avoir vues maintes fois pendant la saison qu'on est convenu d'appeler la belle saison, — comme si toutes n'étaient pas également attirantes pour le touriste véritable, capable de découvrir des beautés, même au cœur du plus rude hiver. Et justement nous étions de ces voyageurs obstinés que ne rebutent ni les pluies d'octobre, ni les grêles de mars, ni les calcinants soleils d'août, et pour qui les saisons sont de miraculeux décorateurs, d'un caprice inépuisable auquel se renouvelle constamment la nature.

Nous avions donc rêvé de surprendre la campagne flamande dans le sévère et joli moment où l'hiver n'est point encore tout à fait expiré, où le printemps ne fait qu'ébaucher son premier sourire, et, le sac au dos, chaussés de grosses semelles à caboches, nous attendions, en vaguant par la gare, le coup de cloche de l'embarquement. Le voyage ici commence, en effet, par une courte traversée : il faut aller prendre le train de l'autre côté de l'Escaut. Enfin les portes sont ouvertes, l'énorme rampe en fer et en bois qui descend au quai gronde sous le galop saccadé de la foule, nous enfilons la passerelle du bateau. Et, pendant une

dizaine de minutes, l'animation du pont, encombré d'un peuple de colporteurs, de fermiers, de belles filles aux chairs luisantes, nous offre un amusant sujet d'observation. Deux rustres titubent, avec des gestes lourds d'imbriaques, devant un groupe de matrones superbement plantées à l'arrière dans de bouffants manteaux de drap noir. Dodelinant la tête, une casquette plantée en cône aigu sur le bout de l'oreille et s'y maintenant par un miracle d'équilibre, les drilles cherchent, au moyen d'une grotesque mimique, à lier connaissance avec les robustes commères, un immobile et béat sourire lubrifié aux lèvres, tandis que d'une main ils s'imposent le cœur et que de l'autre ils déploient la prodigieuse envergure de leurs pantalons de velours qui, tendus, finissent par ressembler à des voiles dans le vent. Autour, un cercle de paysans narquois, la pipe aux dents, s'amuse visiblement de la gêne des trois femmes; mais l'une d'elles, avec un calme junonien, envoie brusquement, d'une bourrade dans l'épaule, rouler à cinq pas d'elle le gars le plus entreprenant.

Stoppe! Le bateau vire lentement du côté de l'estacade, on abat la passerelle, et nous foulons le sol de la Flandre. C'est le premier pas dans ce jardin du pays de Waes, si fertile qu'on a pu l'appeler « le potager de la contrée ». Les voitures du train sont prises d'assaut par les fermiers et les colporteurs du pont; des bêches, des fourches, des manches d'outils, des sacs, des paniers s'enchevêtrent dans le couloir qui sépare les banquettes; et, comme il n'y a plus de place, des femmes s'asseyent en riant sur les genoux des hommes. Nous nous installons enfin, après d'inutiles efforts pour être à l'aise, dans un compartiment où dix personnes sont déjà entassées. On rit, on crie, on s'interpelle, à travers le ronflement de la machine qui s'est mise en marche, et, de temps en temps, une grosse salive claque à terre avec un crépitement de grêlon contre une vitre. Un brouillard gras monte de cette potée humaine comme d'un terreau en fermentation, mais personne ne fait mine de s'apercevoir de la lourdeur d'étuve qui rend l'atmosphère irrespirable.

Là-bas, sur la terre moite, détrempée par des pluies récentes, traîne aussi le brouillard, mais un brouillard de lumière qui tamise les fonds comme à travers une poussière adamantine. Le train semble l'axe d'une sphère tournoyante où, dans des fluides pâles, sont précipités les campagnes, les villages, les clochers d'églises. Un jaune soleil d'après-midi pompe les eaux du sol, qui s'élèvent en colonnes de vapeur, irisées dans la perspective par le rouge des toits, l'or flave des chaumes, le vert éclatant des carrés de navets. Et, par moments, les arbres, les hameaux paraissent se dissoudre comme des gaz dans la splendeur molle des clartés. Rien ne peut dire la transparence humide et brillante de l'éther : les avant-plans s'envermeillent de tons chatoyants d'écu neuf; le haut du ciel, illuminé d'un bleu doux, lustré, nacré, petit à petit se décolore dans des teintes fanées d'améthyste; et la terre, rose au loin, a l'air d'émerger d'une aurore.

Même dénudés, leurs sillons rebroussés et pointant en crêtes brunes, les champs que nous longeons ont un aspect superbe. Viennent le blé, le colza, le lin, et toute la contrée flambera comme un prodigieux bouquet. Dans les emblavures, une verdescence pâle est comme le premier accord assoupi de la symphonie prochaine. Hommes et femmes, à plein corps dans la terre, aident à la grande parturition prochaine. Des bustes de paysans surgissent du sol, coupés à la ceinture par la ligne rigide d'un fossé. A temps réguliers, leur torse se penche, avec une pesée lourde sur la bêche, dont le fer, l'instant d'après, s'allume d'un éclair blanc par-dessus la surface du champ, et du matin au soir ce mouvement se continue d'une même activité sans hâte. La terre, ici, est toujours remuée à la main, à de grandes profondeurs : on fait une tranchée, dans laquelle l'ouvrier de la glèbe s'ensevelit, bêchant à sa droite et à sa gauche, jusqu'à ce qu'il soit au bout du sillon; puis une tranchée parallèle est creusée, et il recommence, emplissant de ses pelletées la tranchée abandonnée. Des saisons entières

il vit là, dans l'humidité froide des deux murs bruns entre lesquels s'avance sa besogne, traînant aux pieds de vastes sabots bourrés de paille. Mais la terre le prend aux jambes, après quelques années de son dur labeur; quantité passent l'hiver dans l'âtre, torturés par les rhumatismes et perclus.

Déjà apparaissent les petits champs bordés de taillis qui, dans le Polder, offrent le plus ordinaire aspect des cultures flamandes. Cependant ce n'est encore que l'exception : la division de la grande plaine verte en petites enclaves presque égales ne commence véritablement qu'après Saint-Nicolas. Plus généralement, des lignes d'arbres coupent la campagne, ypréaux, ormes, chênes maigres et tortillés, et quelquefois une double rangée parallèle suit les sinuosités d'un chemin qui se perd au large. Pas d'horizon : la jonction du ciel et de la terre est presque universellement masquée par les plantations ou les toits d'un hameau. A chaque tour de roue, on aperçoit, disséminées ou groupées dans la reculée, des maisons basses et trapues, capuchonnées de tuiles rouges, les volets vert cru découpant les murs échaudés qu'on dirait gâchés avec un mortier de fromage blanc. Çà et là, au passage du train, une rue de village débouche sur la ligne, toute droite, avec ses files de petites façades écrasées où le vert, l'éternel vert, délaye ses taches fraîches.

De station en station, notre compartiment s'est vidé sur les quais ; et à notre tour, nous descendons à Saint-Nicolas. Justement c'est jour de marché. Bonne aubaine pour nous, car le marché de Saint-Nicolas attire les terriens de plusieurs lieues à la ronde. La calme petite ville prend alors, pour quelques heures, une animation extraordinaire. Dans les rues, des troupeaux de bœufs roux entre-heurtent leurs grandes échines osseuses; des attelages rustiques brûlent le pavé ; dans les hôtelleries vacarment les tablées de fermiers. Mais c'est surtout la place du foirail qui concentre le spectacle.

Figurez-vous un espace de plus de trois hectares, et dans ce large découvert une multitude de tentes plantées sur piquets, par quinze et vingt rangs compacts entre lesquels filent des venelles pour la circulation. Là-dessous tout un déballage de petites industries, marchands de ferrailles, de meubles, d'ustensiles et d'outils de toute sorte, de mercerie, de bonneterie, de vêtements, étalés au soleil ou à la pluie dans un immense bariolage de couleurs. Sur le comptoir en plein vent du mercelot s'étagent les pièces de dimite, de gingas, de flanelle et de toile, la rude toile bise des Flandres où les morts sont couchés après y avoir dormi leurs sommes de vivants. Aux crochets du vendeur d'habits pendent des pantalons en drap de cuir, des vestes en velours côtelé, des redingotes de coupe primitive, taillés à larges ciseaux pour des torses épais. Ailleurs, les manteaux de femmes tombent à grands plis droits, avec une envergure de draps de catafalque, les uns doublés de soie riche et garnis de fermoirs en argent, les autres à boules d'acier et en droguet uni. Chez le voisin s'empilent des pyramides de casquettes, allongées en cônes ou rondes comme des cloches, avec le miroitement des visières de cuir claqué. Les « Campinaires » ont apporté leurs osiers tressés, et les paysans du bord de l'eau, des sparteries grossières, nattes et paillassons. A côté bombent des monts de sabots, évidés dans l'orme et le saule, de toutes tailles, depuis le sabot effilé et frangé de flanelle denticulée qui chaussera le pied des fermières, jusqu'au lourd sabot à bouts carrés avec lequel le cultivateur foulera la glèbe. Des vitrines de joailleries reluisent non loin, alternant l'éclat dur des ors annelés en chaîne ou façonnés en belières et la pâleur froide des fronteaux et des agrafes en argent. Le bourrelier a rangé en bel ordre ses chevêtres piqués de dessins de cuivre et tintinnabulant de sonnailles, harnois des grands chevaux du pays de Waes pareils aux palefrois géants qu'enfourchaient les barons de fer. Aux champignons de la modiste, semblables à des perchoirs le long desquels s'agiteraient des oiseaux bigarrés, banderole un nuée d'ailes en batiste et en mousseline, coiffes à barbes

ajourées, bonnets fleuris comme des jardins, capulets broussaillés de fanfreluches, profonds chapeaux de paille hirsute qui, les jours dominicaux, se plantent sur les bouillonnées des ruches. Piétés devant les échoppes, les paysans aux larges carrures palpent entre leurs doigts calleux les étoffes, scrutent d'une prunelle d'Argus les tares de la marchandise, ou, les mains dans les poches, couvent de leurs hésitantes convoitises, lentes à se résoudre, les étalages pleins de tentation, tandis que le forain, un malin jamais à court de ruses, caponne pour allécher ses clients. Les sarraux indigos, apanage des aborigènes, les courtes vestes fermées de brandebourgs qui, chez le métayer du Polder hollandais, s'accompagnent d'un chapeau haut de forme, les blaudes couleur de lin en fleur, vêtement distinctif des marchands de bestiaux, s'entremêlent, baguenaudent, flânent, avec des lenteurs lourdes de coléoptères, parmi les sombres mantes flottantes et les coiffures enrubannées des natives de Flandres, les grosses jupes ballonnées aux hanches et les bonnets tire-bouchonnés de spirales d'or des contadines zélandaises. Les unes et les autres, piquées par l'ardillon des coquetteries, encombrent les boutiques de joailleries, épiant le scintillement des stras et des chambourins, ou bien mirent dans la glace éraflée de la modiste, une fine commère ! leurs grosses joues saines serties d'une coiffe à l'essai.

Cependant la foule, depuis quelques instants stationnaire, reflue vers un antique ratier, braillant d'une voix de fausset les mérites de sa « mort aux rats », à deux pas d'un ménétrier, rouleur de kermesses, lequel, debout sur une chaise, dégoise une complainte tragique en raclant son violon. Des camelots çà et là ont dressé des établis par-dessus lesquels ils font des gestes insinuants, éblouissant les femmes du chatoiement de leurs bagues ; et des marchands de pâtisseries poussent un aigre cri d'appel, l'épaule sanglée de la bretelle qui leur retient l'éventaire sur le ventre. A mesure que l'heure avance, les sollicitations des margoulins deviennent plus pressantes. « Holà ! homme cossu, beau garçon, coq de village, ohé ! ho ! dame fermière, et vous, fille bien en point, la riche héritière, achalandez mon fonds et faites luire au clair soleil vos rouges liards ! » Les merciers cognent leur traiteau du plat de leurs aunes; les bourreliers mettent en branle le carillon des licols; quelquefois une facétie est risquée par un casquetier qui, avisant un béjaune, lui enlève dextrement le couvre-chef de la nuque et y substitue un de ces dômes mous, soufflés comme des vesses-de-loup. Sur le grondement sourd des voix d'hommes brochent des chamaillis de timbres féminins ; poings sur la hanche, acheteuses et trafiquantes marchandent acrimonieusement ; les reparties s'entre-croisent ; on crie, on piaille, on se dolente ; et les marchés ont l'air de combats.

Là-bas, sur un des côtés de la place, des barres de fer maintiennent la poussée des bœufs dont les ravineuses ossatures, émergeant d'un chaud brouillard, s'alignent par longues files moutonnantes et qui, cornant, le mufle haut, mêlent leurs meuglements au vacarme de la foire. Une senteur musquée d'étable monte de toute cette riche viande animale, parmi laquelle rôdent, les semelles embousées, la lanière des triques enroulée à la main, les bouchers rougeauds, supputant de l'œil les quartiers de chair saignante que le dépeçage mettra sur l'étal. Au ras des trottoirs, d'innombrables véhicules, tombereaux, charrettes à ridelles, cabriolets posent sur leurs brancards dans un enchevêtrement de jantes et d'essieux crottés de glaise ; et ce défilé de carrosserie rustique continue dans les rues circonvoisines, devant les auberges où, tandis que leurs maîtres, les fermiers râblés et douillards, lampent, en renversant le torse, l' « uitzet » frangé d'écume, les chevaux se ravigourent avec de pleines auges d'avoine. Les ferments du houblon peu à peu surexcitent les cerveaux : des tables montent de tonnantes hilarités; les affaires faites, chacun se gaudit à l'idée du gain conquis; et de lourds biftecks, flanqués de pommes de terre, viennent réconforter la bonne humeur



Dessin de Xavier Mellery.

LA GRANDE PLACE DE SAINT-NICOLAS UN JOUR DE MARCHÉ.

des estomacs. Puis, midi sonnant, une pluie de notes ailées tombe du joli campanile de l'hôtel de ville sur la débandade des tentes, lentement dispersées.

Cependant l'animation ne cesse pas immédiatement dans la ville. Toute une partie du jour, le verbe rude du Poldérien roule sous les plafonds bas des cabarets, avec le bruit ronflant de la boule qui abat les quilles. Et la lente mélopée parlée du terrien hollandais, pareille au vent qui chante dans les marais, la parole saccadée du Campinois, naturellement brève dans une contrée où la bise souffle du large et emporterait en lambeaux les phrases trop étendues, ont l'air d'échanger des confidences dans l'âtre. Des bœufs accrochés à l'anneau de fer scellé au seuil des hôtelleries écorchent le mur de la pointe de leurs cornes, en beuglant après le marchand attablé à l'intérieur devant les demi-litres mousseux. Ballottant leur pis entre leurs jarrets cagneux, des vaches passent par bandes, ramenées à l'étable ou conduites au boucher, avec leur grand œil clair comme un miroir. Et flic ! flac ! au pétardement des fouets, les carrioles allument le pavé, enlevées par cette solide race de chevaux pansus et rouges dont la sole, large ferrée, s'empreint comme un pilon dans les ornières du chemin. Luttant presque de vitesse avec leurs enjambées, des attelages de grands chiens à poil dru, au nombre de deux et même de trois par attelage, emportent, dans un tournoiement furieux de roues, les forains accroupis, gaule et rênes en main, par-dessus leurs étalages reployés. Et l'air est déchiré de rauques abois, de martèlements de sabots, de grincements d'essieux, de colloques cahotés au roulement des voitures. Puis le soir coule ses silences sur les tapages décrus du côté des campagnes, et dans les estaminets de la place, à grande eau lavés des souillures du jour, les familiers se rangent en cercle autour de la partie de cartes, en fumant le noir tabac d'Harlebeke.

Nous faisons comme les vieux bourgeois de Saint-Nicolas. Dans un café tapissé de papier à ramages, une collection de têtes molles et assoupies, empreintes, les unes, de mélancolie résignée et, les autres, de santé bassement jouissante, nous dévoile d'abord la torpeur ruminante et les lentes dégradations de l'existence casanière. Cependant, au « café catholique », — car dans la plupart des villes belges, aussi bien dans les Flandres qu'au pays wallon, les divisions de l'esprit public pénètrent au cœur même de la vie, — la gesticulation et les voix trahissent une intensité plus expansive. Quelque chose de l'ardeur des guerres de religion est demeuré partout ici dans les partis en présence. Aux champs et à la ville même, le prêtre commande, maître absolu des volontés ; en temps d'élections, il mène lui-même ses ouailles aux urnes, presque semblable à un chef de partisans.

Nous pénétrons ensuite au « café libéral ». Une tablée de francs buveurs s'y gausse des « jappeneus », ironie qui s'applique au parti adverse et se traduit en français par cet équivalent : les nez blancs. Un blondin, monocle à l'œil, frais émoulu des cours universitaires, tout à coup se met à pérorer sur les libertés modernes. Le « baes », en train d'enfourner une pelletée de charbon dans le poêle, s'interrompt pour hocher la tête, avec une satisfaction visible. C'est qu'en province un café libéral est libéral jusqu'au comptoir inclus. Dans leur petite cage accrochée au mur, les serins braillaient à tue-tête pour tuer le chant des serins catholiques, à l'autre coin de la rue.

A dix heures, une petite campane aigre soudain grelotta dans le vide de la ville ; et ce tintin, qui avait l'air d'une voix très vieille, nous rappela les sonneries du couvre-feu. Avait-elle assez sonnaillé, l'ancienne, pour les vieilles et les jeunes, l'heure de se mettre au lit, avec le faix des longs jours inutiles sur l'échine ! Alors, la Nuit, ce grand chat noir qui ronronne, prend vraiment possession de la maison, accroupi de tout son long à travers les escaliers, de la cave au grenier. Assez veillé ! La bourgeoise met sa cornette et serre jusqu'au lendemain son tricot : on a ratissé les cendres du feu, soufflé la chandelle, tourné deux fois la clef dans le palastre.

Il y a une demi-heure que nous avons quitté le « café des Gueux », injure archaïque jetée aux antiprêtres et ramassée par eux comme une gloire, et nous voici derechef, sans avoir quitté la place, gobelottant dans un cabaret de vieilles gens, enfumé comme l'esprit de ceux qui le hantent. Sur des rayons cloués au mur, des bocaux à cornichons s'alignent, symbole des idées du cru, confites, comme ces amies du bœuf bouilli, au vinaigre du train-train journalier. Près du casier aux brocs, un bataillon de pipes culottées s'insère aux entailles d'une planchette, et chaque entaille porte un nom, celui du propriétaire de la pipe. On nous montre un nom, inscrit il y a quarante-huit ans, et on nous signale ensuite l'heureux homme qui, depuis cette moitié de siècle, tous les soirs, au même coin de table, n'a jamais manqué de vider ses trois chopes en jouant aux cartes le « smosejas » ou le « pandour ». Des cataclysmes ont bouleversé le monde ; lui n'a rien senti : et, comme le récipient en terre où grille son tabac et qu'il culotte voluptueusement, lui-même, couleur de buis sous ses cheveux blancs — blanchis comme les vieux chardons dans les sables arides — s'est culotté, antique pipe fumée par le temps.

Au dernier avertissement de la cloche, une à une les pâles et silencieuses silhouettes, ayant rincé d'un suprême coup de langue la paroi des verres, quittent les tables, suspendent aux encoches leurs pipes de Hollande, minces comme des bâtons de macaroni, et, après un lent « goeden avond » (bonsoir) distribué à la ronde, traînent leurs pas d'ombres du côté de la porte. L'heure, cette despote de leur vie, les a touchés du doigt, et, léthargiés, ils vont au sommeil, comme à un peu plus d'immobilité sur leur vie figée.

Autour de nous, la solitude s'est élargie : il n'y a plus que la « baesin » du comptoir, une momie qui ronfle, bras croisés, en attendant notre départ. Tout à coup elle s'arrête de dormir et nous regarde d'un œil étonné. Il est visible que notre présence la gêne, comme une chose extraordinaire et presque inconvenante. Nous détalons.

La place, si tumultueuse au matin, est à présent comme une arène après la naumachie. Des réverbères piquent de leurs papillons jaunes l'obscurité où plongent les maisons. Au large, un bruit de bottes décroît dans le noir. Et, comme dans une église, nous sommes tentés de baisser la voix, pour ne point troubler le lourd silence. Une vibration fend l'air, comme un soupir, et brusquement du mignon beffroi couronné d'étoiles part une volée d'arpèges : c'est le carillon de la demie. « Éberlués, grands fols, coureurs de coquecigrues, semble-t-il nous dire en nous criblant de ses flèches sonores, quelle chimère vous tient à pareille heure errants par la cité ? Ne voyez-vous pas que, mieux qu'un éteignoir par-dessus le moucheron de la chandelle, le bonnet de coton dont elle s'est ceint les tempes va la laisser sans chaleur et sans vie jusqu'à la prochaine aurore ? »

On t'écoute, brave carillon ! Aussi bien une puanteur de vidange s'est répandue par les rues : c'est l'heure où le paysan vient emplir ses tinettes à la ville du résidu fétide des fosses. Et cette pestilence nous suivra d'étape en étape comme l'haleine même de la terre flamande en fermentation.

II

L'office du matin. — Le réveil d'une petite ville. — Les industries du pays flamand. — Le lin. — Les sabots. — Tamise. Les paysages de l'Escaut. — Sainte-Amalberge et l'église qui lui est dédiée.

A pointe d'aube éveillés, deux d'entre nous descendent regarder l'éveil de la ville. Des ouvriers traversent la place, cognant le pavé de leurs sabots, blêmes dans le matin frigide. Din drelin ! tintent doucement les premières cloches. Alors une rumeur, sourde encore comme le

bruit lointain d'une eau qui s'épanche quand les vannes sont levées, lentement s'accroît derrière les portes. Çà et là des volets battent contre le mur, des têtes apparaissent aux seuils, une boutique s'ouvre, puis une autre, sans hâte, comme ayant regret à la vie. Dans le brouillard, Notre-Dame de Bon-Secours dresse ses contreforts blancs, entre lesquels la pointe des hautes fenêtres se rubéfie. De furtives figures capuchonnées du « kapmantel » ayant disparu par l'huis entre-clos, nous pénétrons à leur suite dans l'église, toute baignée encore de nuit et où cependant, comme la mer éclaboussée par les jeunes clartés de l'orient, les ténèbres commencent à s'apâlir sous l'élucescence des grandes baies. Proche du chœur, dans le cercle jaune des lampes, un petit peuple d'hommes et de femmes courbe le front sous le geste du prêtre, dont la chasuble s'enflambe au reflet des cierges. Aux voûtes, dans les bleus d'une décoration



Dessin de Xavier Mellery.

EN ATTENDANT LE TRAIN DU MATIN.

byzantine, s'allument des étoiles d'or, et les piliers, polychromés de dessins géométriques, ont l'air de vieux troncs imbriqués de rugueuses écorces. Un peintre décora le maître autel d'une grande fresque plate dont les creuses tonalités nous apparaissent, à travers la lumière oscillante des flambeaux, décolorées à l'imitation des tons d'une tapisserie ancienne. Cependant l'officiant, après avoir déposé les hosties dans le saint ciboire, se tourne vers les fidèles : l'un après l'autre, on les voit se détacher de leurs chaises et se diriger vers le banc de communion, avec des glissements mous, comme un vol d'âmes attirées vers la divine nourriture. Quelques carnations de jeunes filles, toutes pâles dans le petit jour grandissant des fenêtres, mêlent leur blancheur laiteuse aux faces jaunies des vieilles. Et parmi les hommes, il y a des têtes desséchées, aux yeux immobiles, et pareilles à des visages de moines dans l'ombre froide des couvents.

Dehors, la vie s'est activée, sans grand bruit toutefois; des groupes hâtent le pas du côté des fabriques; un petit flot d'hommes et de femmes se dirige vers la station. A cette heure matinale, le bourgeois, que rien n'appelle à la rue, tient encore ses volets clos, et les besogneux seuls, les gens des petits métiers pour qui le travail commence à l'aube, arpentent le pavé. Quand nous pénétrons dans la gare, la salle des troisièmes est déjà emplie. Autour du poêle en fonte ronflant et rouge, des porteballes, entrés en soufflant dans leurs doigts à cause de l'air très vif, font cercle, la pipe aux dents, et causent de leurs affaires. La plupart se plaignent des lenteurs de la vente : un malaise règne dans les campagnes; même les grands fermiers demandent de forts rabais. Pour ces humbles coureurs de clientèle, colportant leur industrie par les champs et dont toute la marchandise tient dans une marotte, le grand ennemi, c'est le chemin de fer. Avec lui, plus d'achalandise chez le paysan un peu aisé : celui-ci préfère acheter à la ville, où le train l'emporte en une demi-heure. Et il ne reste alors que les ouvriers, les valets de ferme, les faméliques, une population dans la gêne et sur laquelle il n'est pas facile de pratiquer des saignées.

La veille, quelqu'un nous avait expliqué les causes de cette situation tendue; autrefois le lin était cultivé sur des espaces considérables et faisait vivre largement le petit paysan : la récolte terminée, on allait vendre à la ville le rendement des champs, ou bien le marchand prenait la récolte sur pied; et, dans le vaste développement de l'industrie linière, tout le monde trouvait son compte. Depuis, une nouvelle matière textile, venue d'Amérique et dont on a acclimaté la culture dans le pays, tend à supplanter l'antique culture du lin. Le paysan, naturellement, voyant son gain baisser, s'applique à une exploitation plus productive. S'il sème encore la graine qui l'enrichissait dans le passé, c'est par petites quantités, et, dans les métairies un peu abondantes, pour le linge de la maison.

Le lin n'était pas, du reste, l'unique bien-être de la contrée : il y avait aussi la saboterie, qui, pendant longtemps, battit son plein dans tout le Polder. Mais là, également, l'activité a baissé : à la place de l'exportation, c'est l'importation qui est venue, et toujours l'importation américaine, ce torrent qui envahit tout, et, avec ses bas prix, anéantit la concurrence. En 1860, un million de sabots partait de toutes les huttes de sabotiers disséminées dans les hameaux : la campagne stridait d'un incessant bruit de varlopes et de forets; et l'été, l'hiver, sans qu'on connût le chômage, les charrettes des colporteurs roulaient par les chemins, chargées de hautes piles de sabots. En ce temps, il est vrai, le sabot était la chaussure du fermier aussi bien que du vacher, et il y en avait de toutes les qualités, depuis la massive paire à peine équarrie, taillée à même le bois, jusqu'au bloc soigneusement dégrossi et qui sous l'outil prenait des airs déliés de sculpture. Maintenant le bon marché des souliers de cuir, embarqués par flottilles sur les quais américains, a ruiné à peu près la naïve industrie dont les générations se transmettaient les secrets.

Ces doléances, qui nous contristèrent plus d'une fois, trahissaient le bouleversement qui s'est partout opéré, en Flandre, dans les conditions du travail local. La fabrication des villes empiète sur les vieilles pratiques démodées des artisans rustiques; on se vêt aux champs selon la mode des grands bazars urbains; de tous ces simples métiers auxquels les femmes travaillaient à la veillée, en berçant l'enfant, et les autres qui s'exerçaient sans mise de fonds, avec une bonne paire d'outils, dans un coin de chambre et sur un bout d'établi, il ne restera bientôt plus, absorbés qu'ils sont par le Moloch de fer et de feu dont le symbole sensible s'incarne pour le paysan dans la locomotive, qu'un pâle souvenir, petit à petit dispersé aux lointains de l'oubli.

Nous roulons à présent sur Tamise. Des deux côtés de la voie, la vitre encadre un paysage joli, sans ampleur, bordé partout de lignes d'arbres qui sont comme les haies en plein ciel des petites cultures. Des champs de mince étendue s'alignent l'un à côté de l'autre, tous

pareils, avec les sillons parallèles d'un récent labour mettant à nu la terre brune, cette terre perpétuellement nourrie d'engrais et qui fleure au large comme un égout crevé. Près du champ, la maison assied solidement ses murs bas sur lesquels pose le toit de rouges tuiles ou de chaume symétriquement tressé. Quelquefois un noyer élargit par-dessus le seuil ses branches noueuses, semblables dans le matin brillant aux rais entortillés d'une eau-forte mordue à plein acide. Et tout à coup les maisons s'entassent, les courtils se resserrent, la campagne s'étrangle en banlieue encombrée : Tamise est devant nous.

A deux pas de la station, un pont de fer énorme enjambe, de son interminable radier, coupé par la ligne de Malines à Terneuzen, l'Escaut, très large en cet endroit. De la rive on dirait une succession d'X entre-croisés, ouverts comme des fenêtres sur l'horizon du fleuve : tandis que, tout petits sous cette gigantesque architecture, se glissent entre les piles massives



Dessin de Xavier Mellery.

VUE DE TAMISE.

et coulent au fil de l'eau des flottilles de yachts, de lougres, de péniches, de centerboats, de yoles, de spriets, de haks, de gafelsschips, avec des claquements de voiles pareils à des battements d'ailes de gros oiseaux, des trains filent à toute vapeur sur le tablier, barrant l'air d'un vol de feu, parmi le banderolement des fumées vomies par toutes les ouvertures de la charpente comme par des sabords. De chaque côté des rails, un puissant assemblage de poutrelles et de traverses forme une cage à ciel découvert, longée par une passerelle. Et ce pont, avec son passage de monde, ses roulements de trains, ses arches profondes emplies des allées et venues du batelage, toute cette vie de la terre et de l'eau jetée en travers de sa grande ossature de colosse et qui en fait comme un organisme vivant, donne une animation singulière au fleuve.

A peine avons-nous franchi la moitié de l'immense jetée, que nos dessinateurs, émerveillés, se campent, l'album au poing, devant le tableau de la petite ville échelonnée sur la rive avec sa débandade de maisons tirées à hue et à dia. Un grand silence tombe sur nous, quelque

chose d'apaisant et de doux où l'esprit se recueille en une quiétude de nature; et nous demeurons là, les yeux abandonnés au mouvement des petites vagues qui se brisent contre les piles. Un peu à droite, la vieille église pointe son clocher bulbeux par-dessus un pâté de maisons à pignons dentelés, massées au bord des chantiers et formant un amphithéâtre de toits couleur de sang caillé. Le long du quai, des barques de pêche et des bateaux d'intérieur, la quille à nu, s'envasent dans les limons jaunes, déchaussés par la marée basse. Puis, la ville s'arrête, une ligne d'arbres profilés à perte de vue sur le bas de l'horizon décroît graduellement dans le lointain : c'est la digue, solitaire, avec ses noyers striant le fond brumeux de leurs ramures enchevêtrées. Bientôt, elle fait un coude, étranglant l'énorme nappe du fleuve, pareille à une coulée de plomb fondu ; et au loin, les noyers chevelus ne sont plus qu'un mince ruban tortillé, graduellement effacé dans l'ampleur du ciel.

L'autre rive, elle, s'enfonce dans une étendue de pays, coupée de canaux dont on voit luisarner les eaux, plane, monotone et triste comme ces grands paysages mélancoliques de Ruysdael, éternellement remués par les vents et trempés par les averses. Une sévérité monte des champs noirs, barrés par places d'une broussaille d'arbres, avec, à de longues distances les unes des autres, des fermes lourdement assises comme des bastions. Tout près de nous, planté sur la digue même, dans un bouquet de noyers, un cabaret allume ses vitres au soleil, pareil à la sentinelle avancée de ces campagnes désertes. Les bourgeois de Tamise y vont boire l'été une bière sapide en causant avec la « baesin », une figure triste comme le paysage.

Tandis que nous emplissons nos prunelles de la vision de cette rude contrée, un bruit de maillets martelant les carènes sur des rythmes inégaux nous arrive des chantiers, dans cette paix solennelle d'après-midi mourante. Au large, une barque, glissant au fil de l'eau, met une tache noire sur l'éclat d'argent du fleuve ; çà et là des pales de rames, levées à temps réguliers, ressemblent à de grands faucheux lumineux émergés d'un fourmillement de paillettes; et, par moments, des froissements doux comme de la soie qu'on déplie nous font regarder sous nous, sortant de l'ombre du pont, un bateau chargé d'une montagne d'osiers, semblable à une grosse toison rousse. Tout à coup le grincement d'un disque correspond au sifflet d'une locomotive, le roulement d'un train enfle son tonnerre par-dessus l'Escaut, nous sommes secoués comme des volants par la trépidation du pont. La minute d'après, il ne reste plus que des crachats de fumée, lentement dissous dans le bleu de l'air et becquetés par un vol noir de corbeaux sortis des noyers de la dune.

Nous gagnons le port, une petite esplanade bordée de pilotis, où des hommes de peine, les yeux tout blancs dans un masque noir, sont en train de décharger un bateau de charbon. Une rangée de vieilles maisons pignonnant en gradins fait face au fleuve, avec le vert cru des volets tranchant sur le rouge violacé de la brique éraflée. Au milieu du quai, des filles de quinze ans, les cheveux lissés sur les tempes, dansent une ronde en attendant l'heure de rentrer à la fabrique.

Des fenêtres d'un cabaret plongeant à pic dans l'Escaut et où nous nous attablons devant de copieuses portions de poissons à la daube, figées dans une sauce relevée de clous de girofle, nous apercevons, immédiatement au-dessous de nous, le balancement des barques amarrées au quai, entre des énormes « ducs d'Albe » ou madriers plantés droit dans les vases, et, à l'arrière-plan, coupant l'air de sa masse ajourée à la façon d'un gigantesque treillis, le pont du chemin de fer. Si petit qu'il soit, ce coin de vie marine, avec ses grincements de poulies, sa circulation lente de débardeurs, son rassac de barques à l'ancre, nous plaît, comme une échappée sur le mouvement des grandes eaux.

Peut-être est-ce sur cette pointe avancée de la ville que sainte Amalberge, la patronne

de Tamise, aborda, portée en croupe par un monstrueux esturgeon. Grand miracle, à coup sûr, longtemps commémoré par les pêcheurs de la côte qui, chaque année, en grande pompe, s'en venaient déposer sur l'autel de la sainte, dans l'église qui lui est dédiée, un descendant du volumineux sturionien, le seul, dit-on, qui durant l'année se pêchait dans les estuaires de la contrée.

La merveilleuse aventure de la sainte a servi de sujet à un sculpteur du cru, Nys, lequel vivait au dix-huitième siècle, pour une chaire de vérité toute mondaine où, les jambes écartées sous le collant de la robe, sainte Amalberge est représentée assise avec une grâce risquée d'écuyère de cirque sur un globe que supporte le légendaire esturgeon. Ce Nys avait un bel entrain de composition : outre la chaire, les stalles du chœur, fleuries par son caprice de motifs gracieux, révèlent une veine facile, servie par une pratique qui n'était pas aisément déroutée. L'église n'étale, au surplus, qu'un luxe médiocre; ce n'est pas la pompe des autres sanctuaires flamands; çà et là aux murs sont appendues des toiles rongées par l'humidité : à gauche du maître autel, un tableau d'un modèle gras et blond, et, dans l'une des nefs, une pâle et douce « Saint Famille » de Corneille Schut, non moins bon époux que bon peintre et qui laissa dans maintes églises le témoignage de ses larges tendresses.



Dessin de Seeldrayers.

LE TOMBEAU DE LEFEBVRE A L'ÉGLISE DE TAMISE.

Encadré par une niche, un sarcophage supporte, dans la nef de droite, les figures de Hacland Lefebvre, trésorier de Charles VI, et de sa femme, allongés l'un près de l'autre, dans les grands plis symétriques des costumes du temps. Rien d'élégant comme la niche, bordée d'une fine dentelle de pierre retombant intérieurement sur des colonnes torses, celles-ci accolées à des pilastres couronnées d'angelots d'un joli mouvement. Le gothique s'y épanouit dans une suprême floraison qui va s'étouffant sous les ordonnances régulières de la Renaissance. Et, rigide, ses yeux de pierre fixés à la voûte, le vieux couple couché sur sa dalle fait penser à ces pierres tombales festonnées par les vrilles des chèvrefeuilles, dans les vieux cimetières feuillus.

Nous sommes attendus chez le berger de Wachtebeke et l'après-midi décroît. Il nous reste juste le temps de suivre jusqu'au bout la grande rue de la ville, en mettant à profit les discrètes échappées ouvertes sur la vie intérieure. Mais aucune particularité ne nous frappe : ce sont partout les aises ensommeillées de la province, avec le bel ordre et la visible

lésine d'un vieux luxe démodé. Seules, quelques têtes boucanées de bateliers, la belière d'or aux oreilles, tranchent sur la placide et pâle bourgeoisie. L'extrémité de la rue s'achève dans la campagne, à travers de vastes prairies qui se couvrent d'eau tous les hivers, et, le gel venu, se transforment en lacs solides, sur lesquels descend la ville entière. A coups de patins, les hommes partent alors en bandes pour les villages voisins, une multitude de petits traîneaux à bras sillonnent la glace, et les grandes mantes de femmes, déroulées au vent de la course, ont l'air de larges ailes ouvertes sur l'horizon. Le patinage est le complément indispensable de la vie du bord de l'eau : quand la neige encombre les routes et que les petits sentiers filant entre les prés sont inondés, le paysan s'attache aux pieds le long fer recourbé à la mode hollandaise, et, d'un élan fendant la grande plaine, la pipe aux dents et la hotte au dos, bat la contrée, court les foires, de ferme en ferme s'attarde jusqu'à la vesprée.

III

Le train de Terneuzen. — Coin de village. — Le berger de Wachtebeke. — Tournées villageoises. — La potière. — Le sabotier. — Les environs de Gand.

En route pour le Polder! Un petit train, composé de deux voitures seulement, quatre bancs dans le sens de la longueur, l'une de première et l'autre de seconde classe, avec la machine à l'avant de celle-ci, nous emporte sur la ligne de Terneuzen. Devant nous se raidit un grand quinquagénaire osseux, la mine blafarde, laissant pendre sur son thorax une barbe de bouc tortillée : c'est un tisserand de la campagne ; il nous dit que les affaires sont tendues et qu'il est seul à nourrir ses huit enfants, sa femme étant morte l'an dernier. Près de lui, deux marchands, un chapelet de brosses passées autour du cou, dénombrent leur recette, et finalement, en ayant fait deux parts, insèrent la menuaille dans un nœud de leur mouchoir et les pièces blanches dans un autre nœud, qu'ils ont soin d'assujettir en tirant dessus de toute leur force.

A la descente de voiture, une chaussée plantée d'arbres nous mène au village où nous sommes attendus. Des deux côtés du pavé, un sable profond et mou comme celui des dunes borde des maisons aux courtils encadrés de haies de houx. Un grand troupeau de moutons, avec ses « spitz » noirs courant sur les flancs, vient à nous ; et dans le grand garçon superbement taillé, la tête ronde et petite accrochée à de fortes épaules, qui d'un geste lent, magnifique, drape sur ses épaules la limousine aux longs plis, nous reconnaissons le fils du berger de Wachtebeke.

Celui-ci, d'ailleurs, nous a aperçus par les trous de la haie ; il lève les traverses de la barrière et, la casquette à la main, nous reçoit avec cordialité, en nous montrant la maison et nous disant : « Le pain et le fromage sont sur la table. Entrez. »

C'est une des bonnes fermes du pays. Sur le seuil, trois belles filles ont un joli sourire gêné d'accueil, dans la buée chaude d'un énorme chaudron qui bout sur un fourneau de pierre, près de la porte d'entrée, et les enveloppe comme un nuage. Les vaches, reniflant la bonne odeur de betteraves et de pelures de pommes de terre rabattue par le vent au ras des étables, poussent des meuglements doux en tirant sur leurs longes. Et à la file nous pénétrons dans la pièce commune, d'un blanc de chaud éclatant sur lequel se détache la polissure brune des bahuts et des chaises taillés en plein bois.

Le fermier a dit vrai : sur la table un pot de bière, des verres, du fromage et des noix aiguillonnent nos appétits, et, tandis que, dans l'âtre à auvent, carrelé de porcelaine bleu tendre, le poêle, bourré de charbon, accélère son ronflement de basse, nous entamons la miche bise et granuleuse, alanguis d'une chaleur de bien-être. Aucune des filles n'est mariée ; chacune pourtant a ses soupirants, et avec une bonne humeur accorte, qui se risque à des sous-entendus, elles plaisantent sans vergogne les hommes qu'elles appellent « coureurs de dots et piliers de kermesses ».

Puis l'après-midi se passe à battre les environs. Par malheur, le soleil s'est embrumé dans un ciel de pluie, où la plaine, d'un vert lustré la veille, prolonge ses grises mélan-



Dessin de Seeldrayers.

LE BERGER DE WACHTEBEKE.

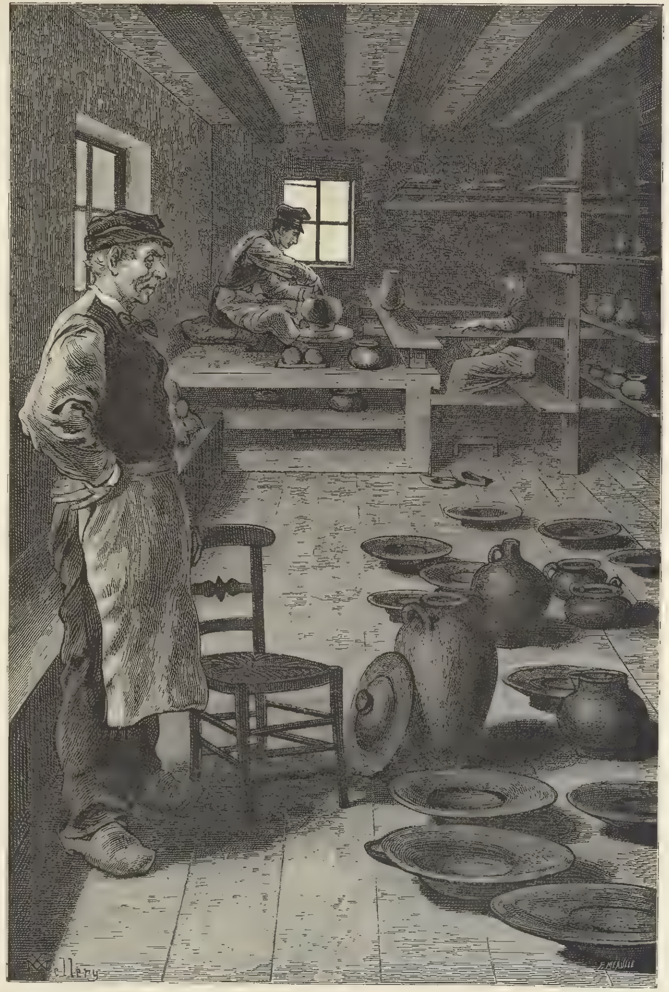
colies. Nous entrons nous chauffer au feu des fermes et des cabarets, glacés par ce froid qui ramène l'hiver. Portes closes, les femmes, assises contre la vitre obscurcie par le toit qui descend, font aller leurs mains sur des rapiécetages de sayons, des remaillages de bas, des reprises de couture. Quelquefois un valétudinaire, cloué sur sa chaise par le rhumatisme, nous parle de son jeune temps, du rendement de la campagne, bien plus actif alors qu'à présent. Dans le Polder, le paysan aime les parlotes, silencieux seulement quand il est au travail. Et l'aigre voix des femmes constamment jette son bruit de crécelle à travers l'entretien. Les jeunes, les valides, eux, sont aux champs, malgré le brouillard, bêchant ou charruant.

Dans un logis de vieilles gens, l'homme, maigre et cassé, nous fait voir son métier à tisser, auquel il travaille l'automne, après le rouissage des lins, et qui dresse ses grands bras au fond d'un appentis à solives basses. Ils sont une demi-douzaine qui, dans le pays

d'alentour, tissent encore, tandis qu'autrefois ils étaient vingt au moins ; mais les grandes fabriques ont emporté le gain ; on préfère acheter de la toile toute tissée plutôt que de la commander aux ouvriers de la campagne ; seuls quelques fermiers font encore tisser la récolte de leur champ, et eux, les petits tisserands, vivotent sur cette rare aubaine. Un riche cultivateur, homme gras et bien en point, nous ouvre, en effet, ses armoires toutes pleines de solide et forte toile, tissée à la main, avec une moue méprisante pour le travail de la machine, bien moins résistant selon lui. « Chez nous, dit-il, nos draps de lit, après nous avoir servi trente ans, servent à nos enfants. Et nos enfants à leur tour les découpent pour les chemises de leurs petits. Voyez-vous, c'est comme la terre, on n'en vient jamais à bout. »

On nous mène ensuite chez la potière du village, une petite vieille diligente et futée, en grand bonnet à rubans verts tortillés comme des frisettes de bobèches et qui monte à l'échelle, devant nous, pour nous conduire au grenier, encombré de vases de terre toute fraîche encore et dans l'angle duquel, près d'une fenêtre basse ouvrant sur les champs, est installé le tour. Tandis que le potier s'accroupit sur le banc de bois, une jambe de chaque côté de la sellette garnie de son bloc d'argile, un apprenti, jeune rustre lippu et rougeaud, assis en contre-bas du tour, fait manœuvrer d'un mouvement régulier de son pied une planche fixée par une corde aux solives et qui imprime l'impulsion à la selle. Celle-ci tourne rapidement avec un ronflement mou qui s'accélère à la rotation, et peu à peu la glaise, façonnée au pouce et à la main, les deux paumes par moments ouvertes pour donner la rondeur et d'autres fois les dix doigts plongeant tout entiers dans le creux de la poterie pour l'évider, prend la forme du vase définitif. La lumière qui tombe des vitres, tamisée par la poussière et les toiles d'araignées, éclaire en profil l'artisan, dont la silhouette, lignée d'un filet clair, se masse sur la petite échappée de ciel brouilleux découpée par la fenêtre. Une touche vive frappe aussi, dans la pénombre, le gris limoneux de l'argile gironnant, l'extrême bout de la selle et les mains de l'artisan, lentes à se mouvoir et faisant au-dessus du tour comme un geste mystérieux d'évocation. Tout à coup le sabot du gamin cesse de faire mouvoir la planchette, le tour s'immobilise, le potier nous montre son vase : c'est un récipient à panse débordante, le col largement évasé, mais auquel les anses manquent encore. Cette partie de travail incombe à un spécialiste, assis à l'autre bout de l'atelier, parmi un amoncellement de tèles et de pots, et qui, après avoir pétri sa terre en forme de boudin, l'attache aux parois du vase en raccordant les joints. Il ne reste plus alors, avant de porter la pièce au four, qu'à donner le suprême coup de fion, quelque chose comme la signature de la maison. Justement un vieux à face de bouledogue abritée sous une casquette monumentale, des anneaux d'or aux oreilles, s'occupe de racler avec un fer rond passé dans ses doigts de grandes écuelles à contenir le lait.

Quand nous redescendons l'échelette pour gagner l'atelier de la mise en couleur, nous apercevons en bas un groupe de petites silhouettes ratatinées et silencieuses, assises sur des escabeaux de bois et plongeant alternativement des poteries dans des vaisseaux emplis de plombagine et de sulfate de cuivre, selon qu'elles doivent être teintes en brun ou en vert. Tout près sont les fours, clos de massives portes de fer, avec leurs creusets pareils à des urnes cinéraires, prolongés sur deux rangs parallèles, de chaque côté d'un couloir où l'on range les objets soumis à la cuisson. Le coup de vent de la porte qui s'ouvre sur un des fours mal éteint fait envoler jusqu'à nous une fine cendre grise, comme celle des ossements calcinés. Pour finir, l'accorte potière nous mène au magasin, — une débandade de vases et d'ustensiles de toute nature à travers deux grandes chambres. Il y a là, par milliers, des tèles, des jarres, des réchauds, des casseroles, des passoires, des pots à bec, des buires, des



Dessin de Xavier Mellery.

UN ATELIER DE POTIER.

esquipots, des corbeilles à fleurs, toute une grossière et naïve céramique, l'ornement des dressoirs de campagne, depuis le petit coq en grès rouge, fendu dans le haut pour servir de tirelire, jusqu'à la canette pansue, historiée de figures et qui s'emplit de bière aux kermesses des fermes.

Nous quittons enfin l'obscure petite poterie, perdue au fond d'un village avec son charme mélancolique de vieille industrie primitive. Au tournant du chemin, une hutte en planches, percée sur l'une de ses faces d'une large fenêtre carrée à petites vitres, nous fait penser à une cabine de bains échouée dans le sable des dunes. Au moment où nous passons, la porte s'ouvre, et dans la demi-teinte nous apercevons le sabotier à son établi, un tronc d'arbre fixé au mur, sous le jour avare de la fenêtre.

« Allons, l'homme! montrez-nous votre savoir-faire! »

Dans un des angles de la soute s'amoncellent des piles de sabots seulement équarris. Le sabotier commence, en effet, par partager le bois en cubes égaux, qu'il dégrossit ensuite au moyen du « krammes », espèce de tailloir fortement aiguisé et manœuvrant sur un billot entre deux branches de fer, comme les hachoirs à tabac. Le sabot, ainsi ébauché par grands plans, a la lourdeur difforme d'un pied bot géant. Plus tard il s'amincira, s'évidera, se modèlera sur la forme humaine.

L'homme, à notre demande, prend un des blocs, l'assujettit au banc au moyen de tasseaux, creuse du ciseau et du maillet le plein du bois, lequel, à mesure, vole en éclats ou se lamelle en minces copeaux. Quand la pièce est évidée, d'un tour de doigt rapide il fait sauter les esquilles et se met à vriller à grandes pesées du bras. Le fer laboure le bois, fore les recoins, pénètre dans la dure matière comme dans de la moelle. A chaque instant, d'ailleurs, l'artisan change d'instrument; il n'y pas moins de trois sortes d'outils pour l'évidement : le « goesse », avec lequel on attaque le bois, l'« afdrager », qui le mord en profondeur, et le « tielmes », qui découpe le talon. Puis les tasseaux sont enlevés, le sabot tourne et virevolte aux mains du compère qui dextrement s'est emparé d'une lame large, le « zolmes »; et celui-ci entame le bois par en dessous, finissant par l'échancrer et lui donner une cambrure. Ensuite le « tielmes », comme un éclair coupant, biseaute d'un coup de tranchant le talon, d'où lui vient son nom. Et l'œuvre serait arrivée à terme s'ils ne fallait encore raboter de ci, polir de là, égaliser les bords, retrousser l'extrême bout en poulaine, dans le goût des sabots de Polichinelle, ce qui est le dernier mot de la belle façon.

Notre homme est maître en son art : aussi prodigue-t-il les raffinements; tout son râtelier d'outils n'est pas de trop pour fignoler; et quand enfin, d'un geste brusque, il pousse devant nous, parmi les frisures tortillées et les déchets du bois, le sabot uni comme un miroir, il a, en se redressant, la mine assurée de quelqu'un qui connaît sa force. Cependant la vue de nos albums, constamment balafrés de hachures de crayon, l'inquiète : sa défiance de paysan est excitée par notre curiosité, et il finit par nous demander si nous ne sommes pas des ingénieurs, chargés de préparer l'outillage d'une saboterie mécanique. Tout le pays, déjà fort appauvri par l'invasion américaine, a une peur terrible de la machine à vapeur, qui l'appauvrirait encore, en supprimant le médiocre salaire qu'il retire de la main-d'œuvre.

Nous embrassons d'un dernier regard la petite cambuse, son aire rembourrée d'un lit de copeaux, ses noires solives filamentées de toiles d'araignées, ses murs tapissés d'outils de toute taille, son âtre fuligineux où des écorces vertes de sève sifflent en fusant, tandis que la clarté du jour s'assombrit à travers les vitres, sous la poussée graduelle du crépuscule. Dehors, le brouillard s'est épaissi; une odeur de bois brûlé, traînant dans l'air avec la fumée des cheminées, signale les approches de la veillée; et nous pensons à la longueur des soirs, l'hiver, quand le Polder est couvert d'un pied de neige.

Chez le berger on nous attend avec d'énormes omelettes au lard. Justement les moutons passent la barrière; la tête du troupeau s'engouffre dans les fonds roux de l'étable, pendant que la queue bêle, traquée par les chiens; et peu à peu, comme une eau qui s'écoule, les dernières toisons disparaissent à leur tour. Blanche de chaux fraîche dans la clarté des lampes, la chambre a une gaîté placide qui nous fait trouver charmantes les heures que nous passons sous le manteau de la cheminée, lantiponnant avec nos hôtes et nous humectant les glandes par moments de bière frigide.

Le lendemain, au trot d'un robuste bidet, pileux comme un ours, l'excellent fermier nous voiturait, dans sa carriole perchée sur de hauts essieux, par les routes qui mènent à Gand. Quelquefois, nous côtoyions pendant plus d'un quart d'heure des prairies transformées en lacs artificiels et dont la vaste nappe liquide, prolongée jusqu'à l'horizon, moutonnait en



Dessin de Émile Claus.

LES INONDATIONS ARTIFICIELLES AUX ENVIRONS DE GAND.

courtes vagues. Puis des champs se succédaient, entrecoupés de hameaux, illimitant de planes surfaces qui se perdaient dans les lointains. A Desteldonck, comme nous longions le cimetière, trois petites tombes jumelles nous émurent : chacune d'elles était bordée d'un encadrement de papier découpé ; et les croix, en outre, étaient garnies de couronnes et de banderoles multicolores. Des enfants reposaient là, à l'abri de ce culte naïf perpétué à frais communs, selon une coutume locale, par les autres enfants du village. Du large nous arrivait la pestilence des engrais versés sur la campagne ; et par moments des haquets nous croisaient, dégoutants de la vomissure fétide des villes. Ensuite, près d'Oostakker, un défilé de soutanes commença à processionner ; c'étaient des prêtres venus à une Notre-Dame de Lourdes, dont le sanctuaire, érigée à grands frais, a fini par devenir un lieu de pèlerinage achalandé. Et bientôt les groupes devinrent plus nombreux ; des dames vêtues de noir et de pauvres femmes du peuple en « kapmantel » se dirigeaient vers l'église, avec des mines douloureuses. Insensiblement ces tristes figures s'espacèrent, Mont-Saint-Amand dressa au bord de la route son



Dessin de Xavier Mellery.

ATELIER DE SABOTIER.

joli pastiche d'hôtel de ville à pignons en briques rouges, et, l'instant d'après, nous pénétrions dans Gand par l'un des porches du nouveau béguinage, toute une petite ville close de murs, avec des rangées parallèles de maisons basses, silencieuses comme des tombeaux.

IV

Gand. — Le passé, le présent, le permanent. — Gand paradis des fleurs. — Triomphe de l'horticulture. Un décor de féerie.

Gand à trois choses qui le rendent extraordinaire : ses béguinages, ses fabriques et ses serres, c'est-à-dire trois mondes et aussi trois peuples distincts.

Dans les béguinages, une vie recueillie, sous l'aile palpitante des longues coiffes blanches, semble perpétuer le passé, à travers un déroulement de petits oratoires, de cellules claustrales, de longs couloirs vides, avec des christs saignants à tous les murs.

La fabrique, à côté, énorme comme un donjon, le vrai donjon de ce temps, multiplie ses activités hurlantes, dans le tonnerre de ses machines ; pour se carrer dans son ampleur, elle a fait table rase du passé, éventrant les vieux quartiers historiques ou simplement, quand elle pouvait s'en accommoder, s'installant dans les ruines féodales, comme on le vit autrefois pour le château des comtes. Vous verrez tout à l'heure ce qu'elle a fait de la vieille ville, bousculant tout, asservissant à ses besoins d'envahissement les palais et les églises, plantant au cœur de la cité ses hautes cheminées par dérision des pignons glorieux. Ceci est le présent, la vie tumultueuse et pressée, un grand fleuve humain coulant par les rues, des millions journellement enfournés au creuset de la fabrication. A de certaines heures du jour, quand l'usine, comme un vomitoire, écoule ses houles d'ouvriers, Gand a l'air d'une ville insurgée, courant aux barricades du pas redoublé de l'émeute.

Quittez cependant les centres populeux : aux enfers du travail, aux ronflements des métiers, aux sifflements de la vapeur, à l'étourdissante rumeur du fer et du feu succède la tranquillité d'une banlieue idyllique. Ce n'est pas que, sous cette placidité extérieure, les activités aient cessé, mais elles s'appliquent à des élaborations mystérieuses, dans les sourdines d'un travail sans hâte, dont la nature fournit les éléments. De quelque côté que se portent les yeux, de grandes serres parallèlement alignées parmi les rectangles symétriques des terrains livrés à la culture floréale, signalent les installations horticoles. Elles ont fini par former à la ville une ceinture épaisse, s'étendant sur des milliers d'hectares. Là, chauffée d'agents puissants, la terre fermente en une production sans trêve, gestant une flore merveilleuse dans l'espèce de coup de sang d'une sève tourmentée par le feu et l'eau. Des forêts de végétations, des montagnes de floraisons, une poussée ininterrompue de troncs solides comme le bronze et de tiges ténues comme le fil d'archal, y surgissent du sol bouillant et gras.

Gand est l'une des grandes villes horticoles du continent. Chaque année, ses établissements exportent par cargaisons les tulipes et les jacinthes, autrefois la gloire des jardiniers de Hollande. Cette immense industrie de l'oignon en fleur, ils l'ont accaparée et développée au point d'en posséder aujourd'hui le monopole incontesté. En mai, toute la contrée disparaît sous une mer diaprée, et, jusqu'à une lieue de là, le vent pousse au large des vagues d'aromes.

Demeurons un instant dans ce monde enchanté des fleurs : aussi bien, comme je l'ai dit, nous touchons là non seulement à l'une des gloires, mais aussi à l'une des principales

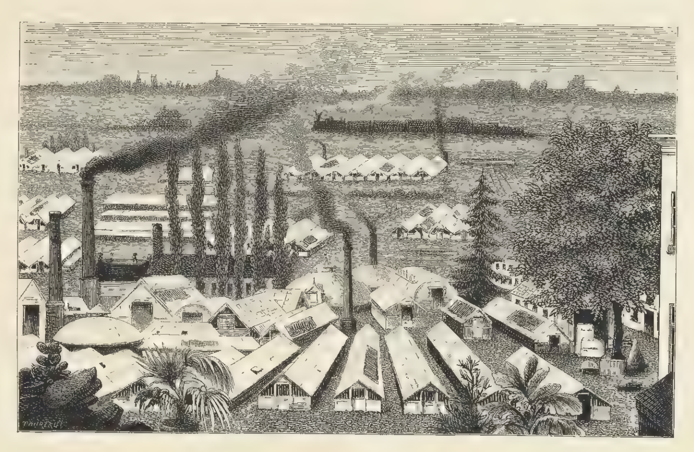
richesses de la vieille cité. Ce goût de l'horticulture ne date pas d'aujourd'hui : en 1696 un échevin de Gand, Guillaume de Blasere, avait des serres dont la renommée était universelle. Si belles qu'elles fussent pour le temps, le digne homme qui y mettait son orgueil ne pensait pas qu'il en naîtrait plus tard par centaines, auprès desquelles les siennes ne seraient plus rien. L'établissement Van Houtte, à lui seul, occupe tout un coin du pays, avec une administration qui a sa hiérarchie, un personnel qui est une armée, cinquante serres, une centaine de hangars et un périmètre de terrains où tiendrait à l'aise une colonie entière. Aussitôt qu'on y pénètre, on a la perception d'un énorme laboratoire où s'active la génération des espèces les plus magnifiques : toute une création monstrueuse et charmante de végétaux touffus comme des forêts, déliés comme des filigranes, verruqueux comme des cuirs de pachydermes, polis et satineux comme de la chair de femme, étend sous les voûtes vitrées ses larges parasols, se déroule en grappes de fleurs, s'étire avec des allongements de reptiles, colle aux parrois ses ventouses, développe ses ramifications pareilles à des tentacules, accroche partout ses vrilles et ses griffes. Depuis les bambous, les bananiers, les caroubiers, les palmiers de l'Inde, dressant leurs hauts piliers dans la clarté avec des airs de patriarches et de guerriers, jusqu'aux chimériques fragilités des orchidées, l'épanouissement des flores se prolonge de serre en serre, à travers l'innombrable série des métamorphoses, multipliant à l'infini ses caprices et ses luxuriances.

Il y a des serres pour toutes les latitudes et toutes les familles ; et quelques-unes, avec leurs rudiments de vague animalité où l'œil perçoit des formes en suspens comme l'ébauche d'un monde inachevé, ressemblent à des ménageries fantastiques, emplies d'une pullulante et farouche faune, vautrée au ras des dalles en croupes ondulantes ou dardée en mâchoires prêtes à broyer. Tels l'Ataccia cristata, pareille à une pieuvre, les Cycas aux dards aigus comme des glaives, les bananiers d'Abyssinie, dont les feuilles géantes ont la pesanteur d'une oreille d'éléphant ; tels encore l'Euphorbia havanensis, étalant son ventre d'énorme lézard bronzé, le Mamillaria avec son gonflement de mamelles superposées qui lui donnent l'air d'une Isis végétale, et ces superbes fougères de la Nouvelle-Hollande, squamées d'écailles à l'égal des sauriens et par surcroît éperonnées de dards assassins.

Ailleurs, comme en des antres de mort, se gardent précieusement les plantes malfaisantes, toutes rongées de pustules et gonflées de lait vénéneux, avec leur laideur de crapauds et de scorpions. Toutes, il est vrai, ne sont pas également squalides : quelquefois une éclatante fleur, d'un carmin sombre, fait penser à la férocité pateline et dissimulée des belles empoisonneuses. Les alchimies des Locustes n'approchent pas des meurtrières recettes au moyen desquelles se distillent dans ces alambics naturels les sucs qui foudroient. C'est un lieu de maléfices fait pour les pâles songeries du crime : il n'y manque qu'un gibet, avec les saltations d'un chœur de sorcières opérant ses sortilèges.

Les serres des broméliacées, des chrysophyllum et des lianes sont bien faites, d'ailleurs, pour vous arracher à ces pensées tragiques : on y montrait, entre autres raretés, une liane qui suspendait le long des vitrages l'arabesque d'une fibreuse et verte chevelure de près de trente mètres de long. Vous traverserez ensuite des bois entiers d'orangers, d'étincelants parterres de camélias, d'éblouissantes plaines d'azalées, une magie de clartés lactescentes et rosées recommençant à chaque pas, dans la magnificence et la gaîté d'une sorte de paradis terrestre. Mais le chef-d'œuvre, dans ce défilé de merveilles qui ne laisse pas un instant les yeux en repos, c'est peut-être la serre aux orchidées : l'art et la nature semblent s'être ici accordés pour varier avec une indicible profusion la structure et la vie de la plante : comme en une prodigieuse orfèvrerie, pour laquelle toutes les formes ont été requises, des guillochés compliqués, des ciselures arachnéennes, des filigranes légers comme des souffles

et qu'on croirait sortis de la main d'un miraculeux ouvrier, viennent en aide au travail des sèves, fleurissent les tiges de splendeurs artificielles, et au bas de l'œuvre divine mettent une griffe énigmatique. Suspendus à la coupole par des fibres ténues comme un crin, déroulés dans l'air en impalpables écheveaux, épanouis au bout de leurs tiges comme des larmes et des sourires, avec le vague et l'éthéré du songe, ces étranges végétaux, cristallisés en joailleries et en qui se confondent les illusions de la croissance naturelle et d'une main-d'œuvre humaine, expirent dans l'atmosphère muette et la pâle lumière septentrionale l'arome et le soupir de leur frisson de vie. J'en ai vu qui, tout souffreteux, laminés, presque invisibles comme les gouttelées d'une bruine, avaient l'air de s'évaporer dans un jet de sève; d'autres ressemblaient à un fin brouillard, à des flocons de fumée se dispersant sur le bleu de la vitre, avec un rien de matière qui paraissait se dissoudre dans un vol et une haleine. Celles-là



VUE D'ENSEMBLE DE L'ÉTABLISSEMENT VAN HOUTTE, A GAND.

semblaient perdues aux limites mêmes de l'être. Les plus considérables, en revanche, amenaient la pensée de colibris, d'étincelles ailées, de grosses mouches immobilisées sur un cheveu de liane. L'Odontoglossum sceptrum purpureum, avec sa fleur flottante balancée au fin bout de la tige, a le tremblement d'un papillon dans la lumière, et l'Asparagus plumosa, d'une impondérabilité frémissante de plume, n'est plus qu'une clarté qui bouge, à peine distincte de celle qui l'entoure. Et les bijoux, les sertissures du plus étonnant caprice se pressent dans tous les sens : le Zygopetalum crinitum, le Lycaste skinneri, le Masdevallia melanopoda, le Darlingtonia californica, le Pilumma nobilis épanouissant comme une minuscule cassolette son frêle lis tout blanc, avec un parfum blanc comme sa forme, puis encore le Népenthès, l'Anthurium scherzerianum, le Cypripedum ou Sabot de Vénus, une chaussure d'amour pour un pied de Cendrillon grand comme une main d'enfant.

Le savant et l'explorateur qui, lors de ses courses aux provinces brésiliennes de Minas-Geraes, Matto-Grosso, Goyaz, São-Paolo, Parána, etc., rapporta ces trésors et les acclimata

sur le sol gantois, a eu la joie de voir prospérer le vaste établissement fondé par ses soins. D'autres maisons rivales se sont élevées autour de la sienne; aucune n'a fait oublier l'éclat de la grande création de Louis van Houtte. On a pu dire de lui qu'il aimait la fleur en poète plutôt qu'en spéculateur : à côté des installations où fonctionnait l'organisme de son entreprise, il monta un atelier pour la mise en couleur et l'impression des plantes d'un recueil qu'il avait lancé sous le titre : « Flore des serres et des jardins de l'Europe ». Une vingtaine d'artistes s'y employaient constamment à reproduire les fleurs dans leur forme et leurs chatoyants iris; des presses à bras servaient ensuite à tirer les épreuves; la publication inaugurée il y a plus de six lustres a fini par former une somptueuse bibliothèque, haut placée dans l'iconographie florale. Ce vaillant homme malheureusement n'est plus; mais un monument d'une belle ordonnance, avec une noble figure élevant des palmes jusqu'à son buste, œuvre du sculpteur Paul de Vigne, glorifie sa mémoire sur la place publique du village qui lui doit sa prospérité.

V

Les béguinages. — Visite au petit Béguinage. — L'ouvroir. — Échappée sur la vie des béguines.

Tu te souviens, toi, l'amoureux des pâles religieuses et des humbles créatures, tu te souviens, mon cher Mellery, de notre entrée au béguinage de Gand, à celui qu'on appelle le petit, pour le distinguer de l'autre, le nouveau, plus vaste dans son entour de murs crénelés comme des remparts. Celui-ci, nous l'avons visité la veille, tout en courant des lourds beffrois plantés en plein ciel aux grandes églises sombres enfonçant leurs piliers trapus dans l'ombre des cryptes comme dans le froid des nécropoles. Nous avions enfilé les étroites venelles de ce quartier reconstruit, longé les alignements symétriques de ses petites maisons jumelles, et sans grand entraînement toutefois, par complaisance peut-être pour les pignons des vieilles estampes, vanté la gothique modernité de cette ville, poussée un beau matin dans la vétusté de l'autre.

Au fond, ces kilomètres de murs, d'un ton de brique calcinée et presque noire, tournant sur eux-mêmes dans le labyrinthe des ruelles et ne laissant apercevoir que les profils déchiquetés des habitations, sans une gaîté pour les yeux, surtout sans une échappée sur les claires verdures, cette douceur des solitudes, nous avaient tristement impressionné comme là où le train de la vie expiré ne laisse plus régner que la mélancolie du silence et de l'abandon. Le triste brouillard, abattu sur la petite cité à cette heure crépusculaire, avait peut-être contribué aussi à l'impression navrée qui nous fit souhaiter d'être brusquement transportés dans le tapage et la circulation des quartiers marchands.

Nous quittâmes la morne cité, emportant aux épaules le frisson toujours ressenti aux approches de la mort et nous demandant si toutes ces maisons étaient vraiment habitées ou si elles n'étaient que des tombeaux au fond desquels, rigides en leurs robes à plis réguliers, dormaient les béguines trépassées. Comme nous contournions l'angle d'une rue, un fer de cheval cliqueta à l'autre extrémité, sur les pavés enténébrés, dans la sourde paix de l'air. Et nous vîmes passer, garnie d'un humble mobilier, une tapissière que suivait, dodelinant la tête, une petite dame très vieille, coiffée d'un chapeau ridicule. Où allait ce déménagement perpétré entre chien et loup? Nous finîmes par nous persuader que les ombres grandissantes du soir nous avaient brouillé les yeux et que la tapissière était simplement un corbillard conduisant une bonne âme vers les ifs du cimetière.

Aussi primes-nous grand plaisir, le lendemain, au recueillement souriant de l'autre béguinage, comme assoupi dans sa ceinture de briques roses. Un joli soleil pâle lustrait les façades, donnait aux volets le vernis d'une peinture neuve, et, sur le miroitement clair des vitres, détachait l'éclat cru des rideaux. Notre tristesse de la veille se fondit dans cette lumière molle, épandue sur la tranquillité bruissante des maisons, du fond desquelles montait une rumeur d'allées et venues, avec des sourdines de parlotes et de prières.

Au milieu de l'enclos, un vaste carré d'herbe verte étendait sa belle tache reluisante d'aquarelle, piquetée d'un étoilement de pâquerettes, comme cette prairie mystique de l' « Adoration de l'agneau » où Hubert Van Eyck agenouille ses théories de séraphins dans la blancheur flottante des tuniques. Les beaux anges du vieux maître flamand n'effleuraient pas de leur vol le gazon germé dans ce coin d'idylle, mais un gros mouton y paissait, bêlant et doux, avec une placidité de bête symbolique. Tout autour du pré, des arbres avaient poussé, versant sur le pavé une ombre fraîche dans laquelle s'ébattaient des milliers d'oiseaux; et par moments une coiffe d'antique béguine se glissait sous le demi-jour des feuillées, glacée de tons de vieil argent. Rien ne pourrait dire la douceur de ce paysage; derrière les murs de clôture éclatants de chaux neuve, les maisons, avec leurs pignons pâles, avaient des langueurs détendues de convalescents; et, comme une odeur de bonnes consciences, nous humions la rusticité qui émanait des choses.

L'envie nous prit de voir de plus près ces cœurs simples. Un des couvents — c'est le nom que portent les maisons du béguinage, quel que soit le nombre des béguines qui les habitent — nous attirait surtout par sa belle tenue extérieure, d'une placidité heureuse et candide. Cette âme du dedans qui monte aux murs extérieurs des maisons, comme chez les hommes elle monte au visage, et compose leur physionomie sensible, nous avertissait confusément de la présence de créatures plus jeunes et moins mortifiées que les demi-siècles que nous avions vus circuler par les allées. Au troisième coup du heurtoir, la clef tourna dans la serrure, et une tête de vieille, ridée comme une nèfle, sous les blancs neigeux de son fronteau, s'enleva du fond de briques rouges, avec l'azur fané de ses gros yeux regardant par-dessus des besicles en corne. Elle eut une courte hésitation quand nous lui eûmes demandé de risquer un coup d'œil dans l'intérieur; mais sitôt après, acquiesçant d'un mouvement de la tête, elle s'effaça pour nous laisser passer.

Un petit jardin aux sentiers bordés de buis, avec des parcs en forme de cœur et de croix, précédait le vestibule, surhaussé de deux marches et conduisant à un escalier de bois blanc dont les degrés, sous le passage de plusieurs générations, s'étaient usés par le milieu. La digne tourière, les épaules fléchissantes et le dos incurvé, toute sèche et ratatinée comme un bois duquel la sève s'est retirée, trottinait devant nous, faisant sonnailler le long de ses maigres jambes les grains d'un interminable chapelet. Des parloirs se succédaient au rez-de-chaussée, d'une pauvreté décente et froide, meublés chacun d'une table, d'une armoire et de quelques chaises, avec une abondance d'images pieuses et de crucifix sur les cheminées et les murs. Dans la nudité sévère d'une de ces salles, plus vastes que les autres, une dizaine de grandes toiles noircies et craquelées, œuvres de peintres naguère acclamés et de qui l'éphémère gloire devait sombrer dans le rayonnement des maîtres du dix-septième siècle, étalaient des allégories et des symboles, parmi des floraisons recéleuses de roses chairs d'anges, selon le goût du jésuite Zeghers, ou bien s'ensanglantaient de rouges martyrs dont l'horreur contrastait avec la fine poussière de silence quiet dansant sous le jour des hautes fenêtres.

Du fond des corridors nous arrivait une mussitation lointaine, comme un frémissement de lèvres balbutiantes, et cette rumeur sourde, intermittente des béguines en prières ajoutait encore à l'engourdissante tranquillité de la maison. Chaque jour, en effet, les bonnes filles se

réunissent dans l'ouvroir, passant les heures de la matinée à travailler en récitant le rosaire; après quoi elles peuvent disposer du reste de la journée. Cependant notre guide, nous ayant menés à l'étage, ouvrait devant nous la porte des chambres, presque toutes pareilles, avec l'humble coquetterie de leurs couchettes voilées de courtines blanches, dans la blancheur nue des murs; et une odeur de vieilles boiseries, de linge frais, de buis séché sortait de là, mêlée à une senteur de vieil encens. Toutes les chambres s'ouvraient sur de longs couloirs cintrés, où coulait une lumière limpide, pascale, très douce, détachant çà et là des murs un christ naïvement peinturluré, le flanc béant d'une large plaie saignante.

Une dame, le menton carré et les joues amples, apparut tout à coup sur le palier, ses dents saines étalées dans un bon sourire. C'était la supérieure du couvent. Elle s'offrit à nous montrer le reste de la maison, un peu étonnée de notre curiosité pour ce qu'elle appelait ses vieilleries, nous mena au potager, un assez vaste rectangle où un jardinier s'occupait à piquer des salades, finalement nous fit traverser le réfectoire et les cuisines. Midi approchant, la béguine préposée aux fourneaux, une grande figure dolente, la chair cireuse et les lèvres violettes, remuait avec une cuiller une soupe au lait et au pain mitonnant sur le feu. Longtemps elle demeura plongée dans cette occupation, à laquelle elle apportait une gravité recueillie et de laquelle nous la vîmes, après un certain temps, se départir pour déployer la nappe et mettre le couvert. Des armoires en chêne garnissaient les quatre côtés de la pièce, chacune des conventuelles ayant la sienne, où elle serre, outre son linge de table, ses provisions et ses douceurs. Au temps du jeûne, les béguines n'approchent plus de la table et prennent leur collation debout, leur nourriture posée sur la planchette coulissée que renferme chaque armoire. Elles étaient au nombre de trente dans le couvent et près de mille dans les deux béguinages réunis; l'une d'elles avait récemment quitté l'institution pour se marier, mais c'était un cas qui ne se représentait pas souvent, la plupart préférant les aises du célibat aux charges du ménage.

Depuis quelques moments, le bourdonnement des voix avait grandi, et quelques-unes, plus hautes, tranchaient sur la note sourde des autres, avec d'aigres discordances. Bientôt une simple portière d'étoffe nous sépara seulement de l'ouvroir, où s'achevait le travail du matin. Sans doute la supérieure s'aperçut du désir qui nous tantalisait et qui, je me le rappelle, mon cher Mellery, mettait dans tes yeux d'artiste la flamme des convoitises impatientes. Lentement le tableau s'était composé, dans ton cerveau, de toutes les impressions recueillies à travers la grande maison mystérieuse sur laquelle planait une bonté de paix et d'oubli, et entre le dernier coup de pinceau et toi il ne restait plus que l'épaisseur du mince rideau qui nous voilait encore la réalité pressentie. D'un beau geste décidé dont la vivacité semblait rompre un dernier scrupule, la respectable mère écarta brusquement les retombées de la serge, et, nullement affarouchées, les béguines, les vieilles et les jeunes, haussant leurs béguins de dessus leurs ouvrages, se levèrent d'un même mouvement, comme dans les classes, à l'entrée d'une inspectrice, se dressent les pensionnaires. Tout d'une fois, les voix s'étaient tues, avec des lambeaux de prière inachevée expirant aux lèvres dans un frémissement. Puis elles se rassirent, le buste penché sur de la couture ou de la tapisserie, quelques-unes ne laissant plus voir qu'une mince tranche de front sur leur bandeau, et les autres s'interrompant de travailler pour te regarder bravement d'un œil honnête, tandis que sur ton album déployé ta main retraçait les linéaments de la scène.

Notre sûr instinct nous avait bien servis : des joues liliales, fleuries de roses, mettaient dans ce jardin de virginités de tout âge comme un jeune épanouissement de sèves agrestes. Par les grandes fenêtres sans rideaux, précaution rendue inutile par la hauteur du mur de clôture, une belle nappe de jour s'épanchait sur les coiffes, les cloisons et les planchers,



Dessin de Seeldrayers.

UN OUVROIR AU PETIT BÉGUINAGE DE GAND.

ne laissant presque d'ombre nulle part et confondant toutes ces femmes dans une blancheur laiteuse, où la chair de leur visage et de leurs mains se détachait en lumières plus pâles. Au fond de l'ouvroir, entre des feuillages d'or, une Vierge parée de dentelles posait sur le manteau de l'âtre transformé en chapelle.

Peu à peu, le silence du premier moment s'étant rompu, des chuchotements volèrent de bouche en bouche, avec des rires, des malices, une gaîté de figurer dans le croquis du peintre ; et tout doucement les plus jolies s'arrangeaient une pose, reprises par d'anciennes coquetteries. A la fin, un petit rire éraillé chevrota près de nous : c'était la vieille tourière qui te regardait faire, par-dessus ses besicles ; et, mises en train par cette bonne humeur, l'une après l'autre, toutes se levèrent de leurs chaises et vinrent se ranger autour de toi, si bien qu'au bout d'un instant il ne resta plus que la sainte Vierge toute seule dans ses frimas de dentelles, là-haut, sur la cheminée.

VI

Déchéance d'un fleuve. — L'Escaut absorbé par la Lys. — Physionomie de la rivière. — Les canaux de Gand. — Activités de la ville. — Un Manchester flamand. — Le passé aux prises avec le présent. — Vieilles gloires abolies. — Le château des comtes. — Le Prinsenhof. — Le Collaciezolder. — La place du Vendredi. — La vie d'autrefois et la vie d'aujourd'hui. — Jacques Van Artevelde.

A Gand, le vrai fleuve n'est pas l'Escaut, mais la Lys.

Une simple rivière joue ici le rôle du géant à barbe ondoyante qu'on voit se pencher sur son urne, dans les allégories maritimes ; et, tandis que l'autre, le glauque et limoneux Schelde flamand, étranglé dans ses rives, avec l'aspect croupissant d'un large fossé marécageux, s'immobilise dans une gloire déchue de fleuve changé en dépotoir, l'alerte et diligente commère, toute grasse des eaux qu'elle lui dérobe, claire, ample, luronne, dansant sous des flotilles de bateaux et cognant à tous les ponts sa croupe mouvante, plonge au cœur de la cité, et de quartier en quartier promène sa grosse vie active.

Dès le douzième siècle, elle devient la grande artère ; on construit alors un canal qui lui apporte le flot de l'Escaut ; et, saigné aux quatre veines, celui-ci, dans Gand, n'est plus qu'un moribond dont le sang va à cette sangsue. Comme un large corridor, elle traverse à présent la ville, à l'aise dans ses quais, reflétant des usines, des tours, des foules, tout un cadre magnifique de prospérité vieille et neuve. C'est la bonne ouvrière, activant tout sur son parcours, alimentant les industries, nourrissant les hommes, multipliant les sources du bien-être, allant et venant par les rues et laissant partout son nom. L'Ajuinlei, la Lidelei, le Graslei, nombre d'autres quais gardent la musique de sa dénomination flamande comme une tradition patronymique, avec quelque chose de la tendresse des fils pour une mère. N'est-ce pas elle d'ailleurs qui donne son véritable caractère à la ville ? Ses bras l'enlacent de tous les côtés, elle la baigne maternellement, et où que vous alliez, vous êtes sûr de la rencontrer, elle, ses ponts, ses îles, ses chantiers, tournoyant sur elle-même, poussant sa pointe entre les maisons, avec le turbulement de ses voiles, le ronflement de ses écluses, le clapotement de son eau, cette rumeur et ce train des rivières industrielles qui roulent de l'or et s'animent à l'égal des routes de terre.

Tandis qu'à Bruges, la ville du mystère et du silence, les canaux, dans l'ombre des vieux murs, ont l'air de couler des larmes, ici le mouvement de l'eau semble rythmer les

énergies d'une race entreprenante et forte. Gand n'a pas démérité de ses origines ; elle a gardé les fiertés et les vaillances des Communiers, ses ancêtres. Si elle n'est plus, selon l'enthousiaste jugement d'Æneas Sylvius, une des trois grandes villes du monde, la puissance de ses machines, l'abondance de sa production et l'étendue de ses relations commerciales la maintiennent toujours à un rang élevé parmi les activités des peuples modernes. A certaines heures du jour, la fumée de ses usines épaissit une ténèbre dans son ciel ; de toutes parts ronflent les chaudières, siffle la vapeur, tournent les métiers ; et ses ouvriers formeraient encore une armée, comme à l'époque où les drapiers à eux seuls mettaient sur pied dix-huit mille hommes. Quand le flot des fabriques, aux heures de sortie, s'épanche par les rues,



Dessin de Xavier Mellery.

UNE SORTIE DE FABRIQUE A GAND.

les bourgeois rentrent chez eux pour ne point être balayés par ce fleuve humain roulant avec le grondement d'un torrent débordé.

Rien n'est comparable à quelques-unes de ses grandes installations : La « Linière » occupe un peuple d'ouvriers, et l'on vous montrera à la « Lys » un moteur, le plus puissant du pays. L'industriel, ici, en général comprend plus largement qu'ailleurs les nécessités du labeur moderne ; lui-même est souvent un savant, au courant des découvertes et des perfectionnement, et qui met son ambition à les appliquer chez lui. Cette vivace émulation a produit les vastes établissements, poussés à tous les carrefours de la ville, avec une merveilleuse distribution de travail et d'incomparables activités mécaniques.

Plus que partout ailleurs, la fabrique gantoise est un organisme quasi humain, ayant pour estomac ses fours gorgés de coke, pour poumons ses hautes cheminées par lesquelles

s'absorbent l'air et le vent, pour système musculaire les courroies de transmission imprimant à tout la rotation et la vie, pour sang artériel la vapeur projetée dans tous les sens, en une poussée turbulente, comme le sang investissant les rouges réseaux charnus des corps. Et, par-dessus les toits de la cité, le minotaure, dévoreur d'hommes et d'éléments, meugle, halette, gronde, vomissant par tous ses sabords le feu et la fumée. A l'intérieur, dans une poussière asphyxiante et mortelle, désagrégation de la matière en travail, s'espacent, comme en un vaisseau de cathédrale, les énormes voûtes plantées sur leurs fûts de fonte, avec l'enchevêtrement des poulies, des barres, des trapèzes, un outillage compliqué dont chaque rouage est comme une massue qui frappe, un pilon qui broie, un talon qui rue, tas de membres rattachés au grand tronc de la brute qui ronfle et mugit dans les dessous.

Cathédrale, en effet, par la reculée et la profondeur des murs, par l'élancement en plein ciel des cheminées pareilles à des tours et le bourdonnement d'orgue des machines, cathédrale aussi par l'asservissement de tout un peuple suant ses moelles à l'aveugle dieu Million, un dieu qui, pour paradis, aurait des enfers et dont l'Esprit, révélé à coups de tonnerre et d'éclairs, se manifesterait dans l'ouragan d'une perpétuelle colère, la fabrique s'oppose aux almes basiliques silencieuses, aux grandes églises chrétiennes, les Saint-Bavon, les Saint-Jacques, les Saint-Nicolas, les Saint-Michel, agenouillées dans leurs robes de pierre au bas de l'horizon et, comme des prières, enfonçant leurs flèches à travers la sérénité radieuse des Élysées catholiques.


L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS.

Quelquefois, entre le Dieu de pardon et de silence, saignant sur les crucifix dans l'ombre froide des chapelles, et l'autre, le mangeur de chair, le broyeur de fortunes, l'engloutisseur de villes, c'est une lutte où la croix n'est pas toujours victorieuse et recule devant les empiétements des armées suscitées par le Moloch. Rien ne tient devant ses assauts : des temples où brûlait l'encens mystique, il a fait ses temples à lui, ses marchés, ses docks, ses officines, vautré dans son omnipotence d'idole indienne qui rêve d'absorber la terre en son incommensurable gésier.

Le vieux Gand a subi le sort des villes âpres au gain : une bousculade s'est faite parmi ses pignons, ses steenen, ses demeures féodales, son histoire écrite dans le grès et la brique. Presque partout refoulée, la tradition a fait place aux envahissements de la vie présente, ce fleuve qui creuse son lit dans le lit de ce qui fut la vie avant elle et balaye les cultes, les mémoires, les âges, de ses grandes eaux irruptives des digues les plus solides. Pendant longtemps, sur le burg des anciens comtes de Flandre, champignonna un large grouillement de petit peuple, faisant dans l'ancien nid d'aiglons ses couvées de prolétaires et de son frottement de misère usant chaque jour un peu plus la féodalité des moellons. Là aussi, d'ailleurs, la grande pieuvre de fer s'était cramponnée de ses griffes et de ses tentacules : une filature mettait, au dos de ce château démantelé, pareillement à une hotte de chiffonnier, sa haute cheminée de briques, et au sous-sol prolongeait son ronron de gros chat qui pelote : si bien que, entré par le porche superbe dans la poussière et le néant de la gloire, on

aboutissait à cette autre fumée, celle de nos activités sans trêve, prédestinée comme l'épopée des grands barons à se dissoudre dans le Temps. Une piété tardive a rendu à la maison illustre ses apparences historiques. Les industries qui faisaient craquer sous leur poussée lente l'immémorial donjon, colosse étranglé par une armée de pygmées, ont été délogées; on a déblayé le porche, resserré entre des maisons odieusement vulgaires et qui avait l'air d'une bouche tordue par la compression des joues sous un gantelet d'acier. Pénétrez dans les enceintes : la restauration a fait fleurir à travers l'appareil guerrier, des architectures fleuries. Des escaliers, des balcons, des salles, des oratoires, des tours à échanguettes et à machecoules, des courtines, tout l'infini outillage de la demeure féodale, avec ses quartiers réservés aux hommes d'armes et ses logis orfévris qui abritaient les intimités familiales, parent d'une illusion de vie lointaine le grand organisme mort. Il ne nous déplaisait pas, quant à nous, que la gloire se fût démocratisée, que les termites se fussent mis dans les poumons du géant et que la féodalité, comme un corps pourri, eût été restituée à la circulation de la vie universelle, mais la grande cité gantoise, en conformant à un plan général les transformations de ses places et de ses rues, manifeste à la fois un respect fier de son passé et un désir d'être à la hauteur de sa fortune actuelle, qu'il convient également de considérer.

Du «Prinsenhof», berceau de Charles-Quint et qui avait trois cents salles, six entrées fortifiées, autant de ponts et des jardins merveilleux où les ducs de Bourgogne faisaient battre ensemble des lions et des taureaux, il ne demeure que des ruines utilisées pour des fabriques, des métiers, des logis d'ouvriers; tout le reste a été dispersé au vent. Et, quand ce n'est pas la démolition, l'effondrement aveugle à coups de pioche, ou, ce qui revient au même, la transformation pour les nécessités de la vie moderne, c'est l'embourgeoisement de la destination, une mélancolie de palais historiques et d'églises finissant par caserner des corps de garde ou des commissariats de police. Un boulanger occupe le « Collaciezolder » du Marché du Vendredi, avec sa jolie tourelle d'angle et sa galerie circulaire, et l'«Utenhovesteen», qui leur faisait vis-à-vis, profilant dans le ciel son toit aiguillé, a été rasé par un marchand de bière. Du « Gerard Duivelsteen », le légendaire château de Gérard le Diable, on a fait un dépôt d'archives; le Sint-Jorishof ou cour Saint-Georges, ancien local des arbalétiers, dans les salles duquel, en 1477, furent décrétés par les états généraux des Pays-Bas les articles du Grand-Privilège de Marie de Bourgogne, enferma longtemps une auberge; partout des boutiquiers, bernard-l'ermite de l'épicerie et du poisson sec, se sont installés dans les débris des palais du quinzième siècle. Et le démarquage continue du côté des maisons religieuses : la grande abbaye de la Biloque, aujourd'hui hôpital et hospice; le couvent de Saint-Pierre, commué en caserne du génie ; le couvent des Dominicains, investi par un phalanstère d'ouvriers; le couvent des Frères Mineurs, dégénéré en magasin de coton, avant d'être affecté aux collections intéressantes du musée d'archéologie. C'est la revanche de ce temps, en attendant qu'un autre balaye à son tour les usurpateurs. Quelquefois, comme un nid d'oisillons dans la gueule d'un canon désemparé, toute cette irréparable déchéance aboutit à cette chose charmante et imprévue, la rumeur d'une école abritée dans une maison féodale ou dans un asile religieux.

Le besoin de s'élargir, de se tailler des habitations dans les vieux murs, de se loger, soi et ses petits, parmi les décombres du passé, a fini par étouffer la cité ancienne. Ce n'est plus ici, comme dans les villes endormies, croupissantes sur leur fumier de grands hommes et de choses abolies, un musée mangé des larves, avec ses atmosphères pneumatiques gardant rigidement la forme décomposée du cadavre de ce qui fut de la substance animée. Une sève effervescente a poussé par-dessus les cimetières, d'un jet ininterrompu qui à la longue a

fait un grand arbre nouveau, comme ces troncs évidés que des draperies de lierre ont étroitement enlacés, au point de les changer en une forêt de feuilles sous lesquelles le bois mort ne s'aperçoit même plus.

Il y a loin de la bruyante ruche actuelle, avec ses palais, ses universités, ses fièvres de gain, ses circulations de foules, à ce Gand dans les rues duquel, après les saignées opérées par le duc d'Albe, de maigres haridelles erraient, à défaut de passants, broutant mélancoliquement l'herbe verdissante entre les pavés. Tel qu'il s'atteste, il rappelle bien plutôt l'abondance et la large vie tumultueuse de la période des communes, alors que, chez ces hommes des métiers, tenant haut le couteau sur la gorge des comtes, et d'autres fois, comme à Courtrai et à Gavre, conculquant même la personne royale sous leur genou de fer, le sang, alimenté par la forte nourriture et surexcité par la violence des luttes intestines,



ANCIEN PALAIS DES COMTES DE FLANDRE.

leur montait à la tête en rouges vapeurs d'orgueil, et, comme des bœufs, les lançait, cornes en avant, dans la défaite ou la victoire, méprisants du danger, inaccessibles à la peur, tout glorieux d'héroïsme exalté.

Gand, à cette heure, est une des forces les plus considérables du pays : toute une jeunesse s'y nourrit du pain de la science, pétri à son usage par une élite de professeurs, la lumière et la sagesse de cette grande école universitaire, ancrée dans l'idée du Droit et du Devoir. Le même coup de piston sans trêve qui accélère ses industries fait mouvoir cette autre machine, et la plus merveilleuse, l'intelligence humaine. L'esprit, en effet, garde ici une large part dans les préoccupations générales : toute la ville se presse aux conférences des maîtres de la parole; elle a des cercles littéraires, des académies de musique et de dessin, une bibliothèque, la plus riche du pays en documents concernant l'histoire nationale du seizième et du dix-septième siècle. Sa culture est toute française : il semble que la cour de Louis XVIII, en y séjournant, ait implanté dans le sol qui fut mortel aux chevaliers du Lys, le goût et la tradition des élégances venues de France. Ses salons de peinture lui ont

fait un renom universel parmi les artistes. Travaillant en des ateliers mystérieux comme des cloîtres, toute une école d'artisans, en qui s'est perpétuée la pratique des anciennes industries, l'école Saint-Luc, pastiche et s'efforce de faire refleurir, dans la sculpture, l'imprimerie, la ciselure et l'œuvre peinte, les naïves ferveurs de l'art chrétien. Ardente, en outre, aux revendications politiques et sociales, la cité apporte à la vie publique la passion généreuse, la vaillance de cœur, le goût de la lutte inscrits à chaque page de son histoire : c'est la continuation des énergies séculaires, autrefois dépensées sur les champs de bataille par les gens de métier en qui déjà s'agitait l'idée économique, et aujourd'hui appliquées au développement régulier, presque sans soubresauts, de cette idée devenue la base des sociétés modernes. Gand, la grande ville ouvrière, est aussi l'un des centres puissants du prolétarisme belge. Sa maison du Peuple, « Vooruit », fonctionne avec la régularité d'un organisme en qui se concentrent les activités d'une coopérative ramifiée en tous sens et l'outillage complexe d'un parti qui a ses services et son administration. C'est le palais populaire et comme la maison commune, le cœur vivant de la cité prolétarienne. Elle ouvre ses vastes baies sur cette place du Vendredi, où coula par torrents le sang des Communiers. Il semble que du haut de son socle, Artevelde la désigne aux hommes de son temps comme la bastille plantée dans l'axe des avenues frayées par son génie d'agitateur et de politicien.

Il faut avoir parcouru, en temps d'élections, les innombrables estaminets de cette ville de buveurs d' « uitzet », même les petits cafés auxquels on descend par des escaliers plongeant sous le niveau de la rue, dans un crépuscule humide de caves, — d'où leur vient leur nom de « kelders », particularité toute gantoise et qu'on ne retrouverait point ailleurs, — il faut avoir vu là, massées autour des tables, les énergiques figures du bourgeois et de l'homme du peuple se rapprocher dans la chaleur des controverses, avec des gestes décidés et qui appuient de coups portés dans le vide la solidité des arguments, pour comprendre à quel point l'ardeur combattive est demeurée ici vivace.

Cependant, si enserrée qu'elle soit par la germination du présent, cette poussée de toutes les graines bonnes ou mauvaises d'une civilisation surchauffée, la physionomie de la grande commune du quatorzième siècle persévère encore çà et là. La place du Vendredi, avec son énorme terre-plein bordé de maisons déchiquetées, aux pignons en dents de scie, sa patte d'oie de rues filant dans tous les sens, si commode pour les flux et les reflux de populaire, ses grandes masses d'air en suspens où la voix des tribuns roulait, vibrante et répercutée, offre un cadre que l'esprit n'a pas de peine à remplir. Cet homme trapu, la face animée et chevelue, qui harangue, du balcon du « Tooghuis », la houle humaine dont les remous battent les murs, c'est bien le Jacques Van Artevelde qui, dans son attitude statuaire, se tournait tout à l'heure vers la Maison des Ouvriers. Une immense clameur couvre la dernière de ses paroles ; tous les bras sont tendus : on l'acclame ; il est le roi de la cité. Aux Armes ! et brusquement la place se vide dans l'entonnoir des rues voisines, par grands flots noirs qui, s'engouffrant dans les maisons, en sortent, la hache et la pique à la main, et courent se précipiter par la campagne à la rencontre des chevaliers français.

Attendez quelques années, juste le temps pour que ce fruit qui porte en soi son ver et s'appelle la popularité se pourrisse ; et le même homme, naguère porté en triomphe, puis, comme les vieilles idoles, roulé aux abjections de la rue, va crever sous le poignard d'un assassin, dans le couloir d'une écurie. La mort, passe encore pour ce héros ! mais son sang coule dans la boue d'une injure vile ; on l'accuse de s'être vendu et il meurt comme une bête honnie, sous l'énorme clameur lâche de la foule. Rebaptisé grand homme depuis, sous les eaux lustrales d'une tardive justice, sa statue à présent domine la place,



PLACE DU VENDREDI ET STATUE DE JACQUES VAN ARTEVELDE.

à l'endroit où, avant la sienne, se dressait la statue d'une Minerve jacobine, qui elle-même avait succédé, instabilité des gloires de ce monde, au Charles-Quint monumental élevé par les Gantois dégénérés, baisant la main qui les avait si rudement châtiés.

Rien n'est mélancolique comme cette espèce de concession à perpétuité d'un coin de place, soumise aux vicissitudes des temps et dont les statues s'éboulent, plus fragiles que des monts de sable. Quelle Minerve en marbre ou en bronze aurait d'ailleurs pu tenir sur ce sol mouvant, toujours raviné par le flot populaire charriant aujourd'hui les ruines de ce qu'il avait bercé la veille ? Trop de sang y a coulé entre les pavés pour que le « perennius œre » y soit autre chose qu'un temps d'arrêt à mi-chemin du panthéon et de l'échafaud, et qu'un peu de stabilité ait pu s'ancrer dans cette terre moite, toute gouttelante de sève humaine. A grandes ondes elle a ruisselé ici, la fontaine de vie, soit dans des rixes de particuliers, — en une année on ne compte pas moins de quatorze cents personnes tuées, — soit dans les rencontres des milices descendues à la rue et s'entr'exterminant. Une rivalité ayant éclaté entre les foulons et les tisserands, cinq cents morts demeurèrent sur le carreau. La vie ne semblait pas peser aux mains de ces hommes qui la gagnaient et la perdaient comme à travers une insouciance de kermesse, rués aux émeutes ainsi qu'à des bombances.

VII

Les monuments. — L'Hôtel de Ville. – La cour Saint-Georges. — Le Beffroi et la cloche Roelant. — Quatre veilleurs de pierre. — Les Maisons du vieux Bourg. — Le quai aux Herbes. — Les tours du Rabot. — Le « Dulle Griete ». — Le cloître Saint-Bavon. — L'église Saint-Bavon. — Magnificences du culte. — L' « Adoration de l'Agneau » par Van Eyck. — Le « Saint Bavon » de Rubens. — Le catholicisme flamand.

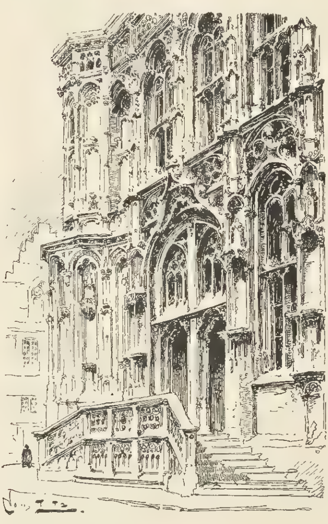
Gand n'éveille pas seulement ces idées sévères. Il a ses coins aimables, d'un art fleuri, et qui évoquent, à côté des désastres, la pensée d'une ère de splendeur et de tranquillité, alors que la cité pouvait penser à s'édifier un chevet, elle pour qui le chevet était souvent la pierre des tombes et qui, comme le grand Marnix de Saint-Aldegonde, semblait s'être proposé cette devise : « Repos ailleurs ». Peut-être, il est vrai, n'est-ce là qu'un de nos sophismes modernes, une bouffée de ce sentimentalisme qui nous gêne si fort dans l'exacte appréciation du passé. La mort, dans ces centres d'humanité débordante, allait de pair avec la vie. Une émeute ne déséquilibrait pas le train des activités publiques. Les batailles de la rue étaient comme un exutoire par où s'écoulait le trop-plein des énergies du sang. Et, tout en tuant et se faisant tuer, les Gantois avaient de grosses aises de bâtisseurs, édifiant à chaque coin de rue des palais, des églises, des maisons de corporations, dans un caprice charmant et infini de la pierre.

Leur Hôtel de Ville, malheureusement gâté par des annexes disparates, une hybridité de styles plaqués après coup, comme des repeints sur un tableau, avec des pilastres et une colonnade à l'italienne accotés aux fines découpures de l'ogive, mais d'une ogive déjà arrondie et déguisée par des fouillis d'ornements, se guilloche sur toute sa hauteur d'entre-lacements de rinceaux et de feuillages, pareils aux enchevêtrures de vrilles et de ramuscules qu'y mettrait une énorme vigne accrochée à la pierre. C'est, dans son tarabiscoté et son fleuri extravagant de gothique, le moment fugitif de la transition entre l'ogive épuisée, tournée aux préciosités de la ciselure, et les cintres aplatis ou surbaissés qui font présager la Renaissance.

En face de l'édifice émerge du cœur de la ville, proche de cette vaste arène aujourd'hui dégagée où s'affrontent ces témoignages toujours vivants de la grandeur gantoise, Saint-Bavon,

le Beffroi, le Steen. Leur austérité est tempérée par la grâce élégante et fine de cette cour Saint-Georges, ancien palais où siégeait la gilde des Arbalétriers et que couronne un toit à petites lucarnes capuchonnées, par la noble ordonnance de l'ancienne Halle aux Draps, avec son mince pignon flanqué de tourelles et sa façade percée de fenêtres gothiques auxquelles s'éclairent aujourd'hui, dans les longues salles de l'étage, les parades d'escrimes de la noble confrérie de Saint-Michel, instituée par Albert et Isabelle.

Ce n'est encore que le point de départ de ce défilé de monuments qui se poursuit à travers le Hoog-Poort, s'étale au Marché aux Légumes, s'enfonce dans le réseau des petites rues avoisinantes, gagne la place Sainte-Pharaïlde, longe les quais de la Lys, et, aux confins de la vaste agglomération gantoise, aboutit aux lourdes tours jumelles du Rabot, émergeant comme deux gros poivriers de pierre. Leur masse trapue semble animée encore, à travers les âges, de la violence des passions qui agitaient ces âmes orgueilleuses, exultantes dans le succès autant que grondantes dans la défaite; avec leur apparence bourrue et le vague geste de bravade qu'ont quelquefois les monuments, comme si l'âme d'un peuple était capable de façonner la pierre sur ses mouvements et pouvait lui communiquer le frisson de ses colères et de ses enthousiasmes, elles symbolisent bien les énergies d'une race véhémente et rude qui créait tout à la mesure de sa force, églises, beffrois et jusqu'à ce canon dont parle Froissart :



L'HÔTEL DE VILLE DE GAND.

« Pour plus esbahir ceux de la garnison d'Audenaerde, ils (les Gantois) firent faire et ouvrer une bombarde merveilleusement grande, laquelle avait cinquante-trois pouces de bec, et jetait carreaux merveilleusement grands et gros pesants, et quand cette bombarde descliquait, ou l'ouïait par jour bien de cinq lieues loin, par nuit de dix, et menait si grande noise au descliquer, qu'il semblait que tous les diables de l'enfer fussent en chemin ». Il n'est plus, pour rappeler ces monstrueuses machines de guerre et en donner approximativement la mesure, que cette rageuse « Dulle Griette » de la Vannekinsaerd, ainsi baptisée en mémoire d'une certaine comtesse de Flandre, Marguerite l'Enragée, avec laquelle le peuple gantois dut longuement batailler. Enragée, elle dut l'être, sans doute, pour mériter l'analogie avec cet engin et qui se chargeait au moyen de boulets en pierre de taille et de barils d'une mitraille faite de fer, de pierre et de verre.

A l'angle de la rue Saint-Jean, écrasant les alentours de son formidable entassement de moellons, le grand soldat de la cité, le communier de pierre, le poumon d'où meuglaient la révolte et la victoire, cette hautaine incarnation des libertés flamandes, le Beffroi, comme un bras armé d'une torche géante, darde en l'air sa tour que quatre fières statues, tournées aux points cardinaux, flanquaient autrefois. L'une d'elles, celle qui regardait le nord,



LE BEFFROI DE GAND ET LA HALLE AUX DRAPS.

descendue de son piédestal de plusieurs centaines de pieds, après avoir plongé pendant des siècles ses regards dans les horizons froids battus par les vents de la mer, a fini par échouer au cloître de Saint-Bavon, où, devant son masque irrité et sa main posée du poids d'un pilon sur la garde de son épée, vous croiriez voir l'esprit des communes éternisé par ce roc à forme humaine. Là-haut, dans la cage gardée par le colosse, un oiseau de bronze, qui était la cloche Roelant, cognait la tour du battement de ses ailes. — « Myn naem is Roelant; als ic kleppe, dan is't brand; als ic luyde, is't storm in vaderland », disait dans sa sonore musique l'inscription flamande gravée sur sa paroi. « Mon nom est Roelant ; quand je copte, alors c'est l'incendie ; quand je m'ébranle à toute volée, alors c'est la tempête en Flandre. » Et la clameur rauque de ce gosier d'airain retentissait, on le sait, à de brefs intervalles, annonçant la tempête qui du large accourait, avec ses cavaleries caparaçonnées en guise de dragons de feu. De la turbulente Roelant, il ne reste plus rien à présent que l'horlogerie d'un carillon, le carillon d'Hemony ; — l'aigle, fondu



Dessin de Clerget.

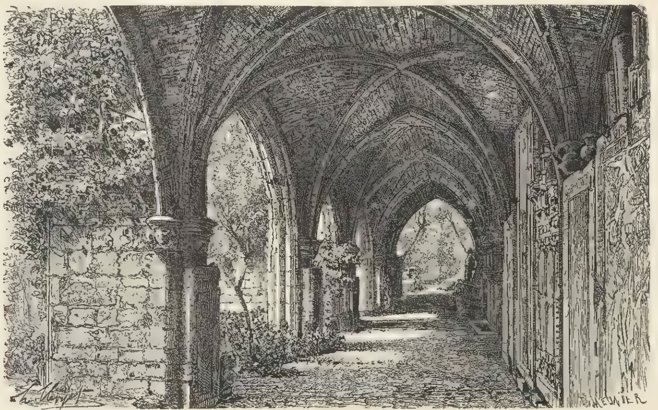
GAND : LE RABOT.

avec tout le reste dans le creuset du temps, est devenu un pinson chantant au fond d'une boîte à musique.

On n'en finirait pas, d'ailleurs, s'il fallait s'appesantir sur ces mélancolies : à chaque pas dans la ville, il s'en trouve qui nous reportent en arrière et font entendre le glas du souvenir. Et puis, à quoi bon insister ? Le présent, de son large remous tournant qui lèche avant de briser et à la fin emporte tout, a lavé ces poussières d'antiquaille et de gloire. Il vaut mieux passer en curieux, avec la philosophie que donne le sens des imcompressibles fatalités, devant cette vie nouvelle greffée sur l'ancienne et qui, aux creux des ruines, aux refends des majestés abolies, a poussé tumultueusement ses surgeons. Donc, bouche close, mais l'œil grand ouvert, allons voir ce que les guides, ces portières jacassantes et inapitoyées, appellent les curiosités de la ville : encore faut-il se borner à n'en indiquer que quelques-unes.

Près du pont du Laitage, deux maisons, désignées sous le nom de « Maisons du vieux

Bourg », alignent de pittoresques façades, historiées de rinceaux et de motifs sculptés comme de vrais tableaux de pierre. Celle qui fait l'angle porte à son pignon les trois vertus théologales parmi des volutes et des guirlandes, et plus bas se couvre d'une disposition symétrique de scènes mythologiques, autour d'un bas-relief représentant un cerf ailé, avec cette inscription : « Vliegenden Hert ». Quelle industrie pouvait répondre à pareille enseigne? On l'ignore; mais certainement la maison voisine, bosselée de bas-reliefs où figurent six des Œuvres de miséricorde, avait un renom de grasse hôtellerie, suffisamment établi pour que la septième œuvre, l'hospitalité, n'eût pas besoin d'être sculptée à son fronton. On dut ripailler là à pleines tablées, dans ces temps où les estomacs étaient encore mieux calés que ceux d'aujourd'hui. Les deux maisons rappellent d'ailleurs l'exubérant caprice de ce dix-septième siècle où Bruxelles, rebâtissant sa Grand'Place, façonnait ses maisons en forme de navires, avec



Dessin de Clergel.

LE CLOITRE DE SAINT-BAVON.

des caracolements de chevaux marins, des nudités de tritons et de neptunes, une plaisante débauche de mythologie.

Si amusant qu'il soit pour l'œil, ce coin du vieux Gand ne vaut pas toutefois les quatre pignons plantés en plein milieu du quai aux Herbes, dans la grouillante circulation de ce quartier d'eau, encombré de haquets, de carrioles, de tombereaux, et, de plus, hanté par les bateliers et les maraîchers, une vraie échappée maritime animée du bruit des déchargements et fleurant les baumes toniques du goudron. Au milieu des autres habitations, d'une modernité affligeante, les quatre maisons, avec le relief de leur architecture si exquisement archaïque, ont l'air de grands seigneurs s'encanaillant dans un tripot. L'une, surtout, en gothique fleuri de 1531, est un pur bijou orfévré sous ses entrelacements serpentés comme les tordions d'un chèvrefeuille et montant jusqu'aux tourillons du toit. En ce palais, la corporation des Francs Bateliers tenait ses assises. Les Mesureurs de grains occupaient la maison voisine, une architecture moins ornementée, mais qui de tout son poids semble vouloir écraser un



QUAI AUX HERBES. — MAISONS DES FRANCS BATELIERS, DES MESUREURS DE BLÉ, DU DROIT DE LÉTAPE ET DU TONLIEU, AVANT LA RESTAURATION.

minuscule édifice, poussé à sa base, comme une ravenelle dans une fente de mur. « Het steenen huys », ainsi appelle-t-on cette bicoque ciselée où se percevait jadis le droit de tonlieu. A peine aperçoit-on son pignonneau en mâchoire de requin, perdu qu'il est dans l'ampleur de son entourage, d'une part la maison des Mesureurs de blé, et de l'autre le lourd bâtiment romain, avec ses deux étages en retrait dans lesquels, au moyen âge, s'amoncelaient les blés du droit d'étape. La restauration récente a rafraîchi ce que le temps avait bistré d'une patine chaude, écornant les angles, élimant les rinceaux, polissant les boiseries avec ce grand art de peintre-statuaire qui écharne, nettoie, chamarre, évide et dans une tête de mort fait tenir un chef-d'œuvre.

Ce merveilleux travail du temps, allez le voir surtout au cloître de Saint-Bavon; là, dans ce vaste cimetière de silence et d'oubli, où les tombes ne sont plus que des trous vides et où la mort, si c'était possible, serait plus que de la mort, puisque la poussière de ce qui fut la vie ne s'y voit même plus, la mystérieuse beauté du squelette vous apparaîtra plus sensible qu'ailleurs. Au septième siècle, trois siècles avant la naissance de Gand, s'élevait en cet endroit un monastère; quand enfin le « Portus Gandavum » apparaît, lui, le monastère, comme un patriarche, assiste au développement de cette nouvelle venue parmi les cités. En 1200, il a déjà des biens immenses; en 1369, il sert à la célébration du mariage de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne; et telle est son imposante grandeur matérielle et morale, qu'il semble longtemps absorber toute la chaleur de la contrée. Brusquement une heure sonne, qui met fin à sa gloire. Charles-Quint, irrité des révoltes des Gantois, tourne ses yeux vers la puissante abbaye et rêve d'en faire une citadelle qui tienne en respect ce peuple de mauvaises têtes. Il y a bien là-bas le pape; mais la tiare s'incline devant l'omnipotence du sceptre. De partout s'avance une armée d'ouvriers, et le monastère est attaqué avec la même fureur qu'une bastille; il n'en resta qu'une crypte, un bout de cloître, des cours, un amas de débris sur lesquels, depuis, les graines folles soufflées par le vent ont fait pousser une forêt de végétations. Au printemps, des touffes de lilas oscillent sur la dévastation universelle, les murs se constellent de floraisons, la germination gagne jusqu'aux excavations béantes dans l'ancien préau et qui, comme des moules, ont gardé la forme des corps qu'on y descendait. Aucune oraison funèbre, fût-elle de Bossuet, le grand embaumeur, n'approche de la majesté de ce tas d'éboulements, où le vent traîne avec une plainte presque humaine et qu'anime seul le frisson des feuillages, comme le tremblement de l'eau à la place où une vie s'est engloutie.

Les siècles ont bouleversé jusqu'à la trace des anciennes installations; par-dessus les voûtes, la terre s'est haussée; ailleurs, des murs se sont abaissés; tout est resté confondu. Et pourtant des morceaux admirables, demeurés dans l'écroulement du reste, témoignent encore de la magnificence de cette maison religieuse. La ville actuelle en a fait une sorte de musée de Cluny où des pierres tombales, des statues, des bas-reliefs, des fragments d'architecture, arrachés aux décombres et amoncelés sous les arceaux du cloître, inclinent l'esprit à méditer sur la vanité même des méditations.

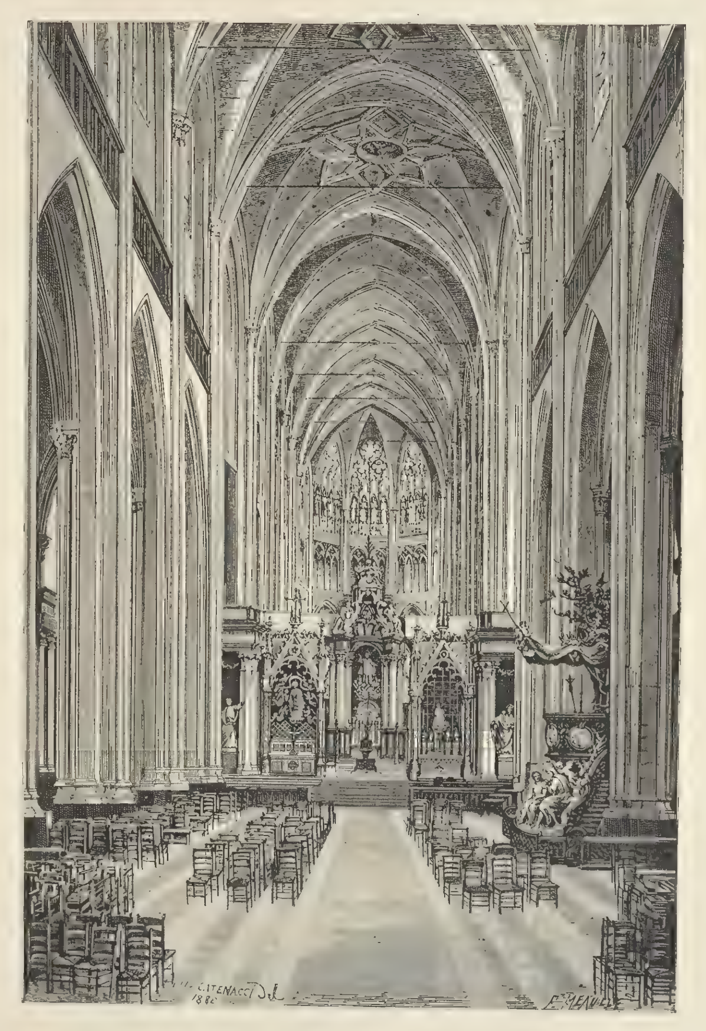
Aucun, parmi les innombrables couvents dont partout on entend tinter les angélus dans la ville, ne rappelle les abbatiales splendeurs de Saint-Bavon. Elles ont passé aux églises, et en première ligne à celle qui devait hériter du nom du monastère, lors de la translation, en 1540, du chapitre collégial, à cette somptueuse cathédrale gantoise, décorée comme un palais d'une profusion de marbres et de tableaux et où, à certains jours, le clergé des paroisses, dans l'éblouissement de ses chasubles, vient officier devant le trône de l'évêque. L'église, qui s'appelait alors Saint-Jean, était bâtie sur une crypte profonde et ténébreuse.

Cette crypte existe toujours : là, sous la lumière brouillée des vitraux enfoncés dans le mur, s'accomplissent encore aujourd'hui les œuvres de catéchisation. D'énormes piliers trapus, reliés par des cintres, blanchissent dans le demi-jour humide. Et tout le long du pourtour se succèdent des chapelles, au nombre de quinze, avec peintures, boiseries sculptées, bas-reliefs et pierres tombales. L'une d'elles recouvrirait la sépulture de Hubert Van Eyck et de sa sœur.

C'est sur ces ombres de la crypte que posent les trois nefs du temple, une sévère et merveilleuse ordonnance aboutissant aux magnificences du chœur, avec une succession ininterrompue de fastueux oratoires. Ce goût de l'étalage et de la dorure qui nous émerveillait à Anvers se reproduit ici dans toute sa force, sous forme de colonnes en spirale, d'architraves surchargées de figures, d'autels chatoyants d'or, de verrières illuminées comme des brasiers, de sarcophages ciselés comme des châsses, de grandes peintures rutilantes où Van Eyck, Rubens, Otto Venius, Pourbus, Van Coxcie, ont prodigué le coloris.

Une des chapelles surtout s'illustre du prestige d'une œuvre incomparable. Le maître à qui fut attribuée l'invention de la peinture à l'huile s'y éternise en cette admirable « Adoration de l'Agneau », devant laquelle l'esprit prend vaguement la posture de contemplation imaginée par le peintre lui-même pour les personnages de sa grande scène symbolique. A peine les volets du triptyque ont-ils tourné sur leurs gonds, comme les seuils d'or d'un paradis, qu'une lumière plus subtile que celle du jour naturel caresse les yeux, jaillie toute vive de la blancheur d'innocence de l'Agneau et du rayonnement des adorations qui l'entourent, ainsi qu'une eau de grâce ruisselée des fontaines du divin amour. En même temps l'oreille, affinée au contact des surexcitations de la vue, par cette loi qui répercute la vibration d'un sens à travers tous les autres dans une sorte de plénitude de la sensibilité, perçoit des musiques séraphiques et lointaines, accords d'une infinie douceur faits des soupirs de toute une foule priante et, du fond des gouffres de l'extase, aspirant à la félicité des communions spirituelles. Aucune toile au monde, je pense, ne donne la commotion de ce chef-d'œuvre amoureux où les fleurs, tombées sur les gazons comme de la poussière d'étoiles, sont elles-mêmes pareilles à de la candeur qui aimerait, où un vent de mystique tendresse fait onduler les longs plis des tuniques blanches et tourbillonner l'encens des cassolettes dans les frissons de l'air, où la couleur, étincelante comme des gemmes liquéfiées et toute chauffée des rayons partout visibles d'un invisible soleil, semble tomber des urnes larges ouvertes du ciel en une pluie de tranquilles scintillations. L'Agneau, debout sur l'autel, tourne une face presque humaine, animée d'un grand œil doux, vers les innombrables théories d'âmes et de vertus confondues dans ces magnificences d'apothéoses; à l'avant-plan de droite, les apôtres, les confesseurs et les martyrs, avec leurs rudes visages bruns, hâlés par la prédication au désert, labourés par les tortures du supplice, mais tous transfigurés par la sublimité de la foi; à gauche, les patriarches et les prophètes dans une majesté d'attitudes et de visages où, par l'effet de la révélation, se lit la constante approche du Très-Haut; puis, s'avançant du pas des processions, parmi un envolement de blancheurs et une clarté lactescente qui donne aux corps comme l'ondoiement des purs esprits, les onze mille vierges et martyres balançant des palmes et des lis; et enfin, tout reluisants d'or et de pierreries dans l'éclat de leurs chasubles et de leurs dalmatiques, et semblables à un long fleuve de pourpre et de lumière coulant à travers un paysage, le groupe des saints évêques et des chefs d'ordres monastiques. Au loin, dans la reculée du ciel, les tours de Munster, de Maeseyck et de Maestricht, dressées sur la même ligne que le Dôme de Cologne, ressemblent à des porte-cierges géants où l'artiste aurait rêvé d'allumer le feu de ses filiales tendresses pour les lieux auxquels fut mêlée son existence.

Même devant les exubérantes ordonnances du « Saint Bavon reçu dans l'abbaye de



INTÉRIEUR DE SAINT-BAVON.

Saint-Amand », la suave vision de paix et d'adoration demeure dans l'esprit et ne peut être oubliée. Et pourtant Dieu sait si Rubens, l'étonnant enchanteur, prodigua, dans cette grande toile ordonnée avec une splendeur inégalée de mise en scène et un étalage somptueux de mitres, de dalmatiques, d'orfrois et de satins, les magies de son étonnant génie de décorateur! D'un beau geste théâtral et pourtant humain, ployant le genou sur les marches de l'escalier où l'accueillent les dignitaires de l'abbaye, grandes figures illuminées, sous les perles et les pourpres sacerdotales, des feux d'un surnaturel couchant, le futur saint, en armes de guerre et recouvert des plis flottants d'un manteau de parade, fait son entrée dans le maternel giron de la grande institution religieuse, accompagné d'une suite de pages et d'écuyers, comme s'il s'agissait de quelque fastueux cortège incédant sous les voûtes parées d'un palais, aux accords des joueurs de théorbe et de viole. La toile est partagée en deux parties, selon le mode auquel le maître flamand recourut plus d'une fois, notamment le « Saint Roch », où une division semblable rend sensible une double action parallèlement prolongée. Tandis que, en haut, presque dans des gloires d'apothéose, le héros du tableau s'humilie comme d'autres se redressent, avec sa fière élégance de capitaine et de gentilhomme, on voit en bas, à l'avant-plan des degrés gravis par sa suite, un seigneur à noble tête barbue se pencher sur un groupe de malandrins et puiser dans un plat porté par un page de pleines poignées d'or dont il soulage les haillonneuses misères prosternées à ses pieds. Deux belles dames, aux grasses poitrines tournantes sous des étoffes chatoyées, et qui assistent à la réception avec un geste de surprise, surgissent au milieu de ces désolations, pareilles à de vivantes cariatides nullement grecques, mais plantureusement nourries de sève flamande, témoignant de l'éternelle tendresse du peintre pour la beauté forte en viande et haute en couleur qu'on voit fleurir comme un bétail heureux au soleil de son art.

Cependant, de chapelle en chapelle, les belles toiles, les marbres superbes, des miracles de ferronneries et d'or ciselé se succèdent. Ici, le « Christ parmi les docteurs » de Fr. Pourbus, étrange et attirant tableau sur lequel est répandu l'éclat de la cour de Charles-Quint, celui-ci visible au premier plan, à côté de Philippe II, et plus loin, Granvelle et le duc d'Albe, une étonnante page d'histoire écrite par un contemporain et où l'on voit que ces hommes, chez lesquels nous sommes tentés de chercher des faces d'hyènes et de chacals, calomniant ainsi la bête qui souvent ressemble à l'homme bien plutôt que celui-ci ne ressemble à la bête, avaient des airs graves et froids de diplomates désabusés : là un « Christ entre les larrons » de Gérard Van der Meer, puis encore une « Reine de Saba » de Lucas d'Heere, le « Mauvais riche » de Michel Van Coxcie, un « Christ sur les genoux de la Vierge » de Jérôme Van Honthorst, et plus loin une « Vierge adorée par les saintes femmes » de Nicolas Liemackers, cet élève de Rubens qui alla prendre en Espagne la couleur enflammée, les ombres fuligineuses et les contours bordoyés de Zurbaran et de Ribera. C'est un entassement d'art qui ne finit pas, recommençant dans la grande nef avec la chaire de vérité du Gantois Laurent Delvaux, un « Arbre de la vie » ramifié en arborescences touffues, au pied duquel le Paganisme, un vieillard, d'un mouvement admirable d'effroi et d'illuminisme, voit apparaître la Vérité ; plus loin, continuant dans le chœur avec des cuivres merveilleux, de fins feuillages de bois, un étalage de marbres, spécialement le mausolée de l'évêque Triest, un prodige de matière ouvrée, ciselée, dentelée, la dernière œuvre de Jérôme Duquesnoy, qui de suite après monta sur l'échafaud pour expier une faiblesse de la chair.

Un catholicisme ami de l'image fastueuse et pathétique, des reliefs massifs, de l'architecture contournée, du symbolisme matériel règne d'ailleurs dans presque toutes les églises de Gand. A Saint-Michel, dont la tour carrée, arrêtée à mi-hauteur, dresse au-dessus du porche comme

un colossal moignon, et qui, en 1791, devenu temple de la Raison, vit se hisser sur ses autels, à la place du Dieu catholique, une statue de la Liberté, c'est Van Dyck qui attire les regards avec un « Christ mourant sur la croix », un chef-d'œuvre de douloureuses et nobles élégances, dans une chaleur attiédie d'atmosphère coulant comme une vapeur autour des grises pâleurs des carnations. Même à Saint-Jacques, la sévère église du dixième siècle qui découpe dans l'air ses tours romanes, et à Saint-Nicolas, autre colosse tout rongé de vétusté, la décoration théâtrale garde ses droits, augmentée encore, aux grandes fêtes de l'année, par l'étalage des trésors tenus sous clef dans les sacristies : les buires, les ostensoirs, les dalmatiques, toute une magnificence qui alors chatoie sous la flamme des verrières, constelle de proche en proche l'ombre des fonds et, comme une pluie de joailleries, se met à ruisseler le long des dalles.

VIII

Environs de Gand vus de la tour de Saint-Bavon. — Les houblonnières. — L'eau et le batelage. — Activités des petits centres. — La fabrication de la soie à Deynze. — Cités-cimetières. — Un effrayant joueur de quilles. — Floraison universelle d'hôtels de ville. — Antagonisme des villes flamandes. — Les campagnes et les anciens paysans.

Du haut de Saint-Bavon on aperçoit un étonnant déroulement de pays ; c'est la grande terre verte déjà entrevue à Malines et à Anvers, mais nourrie d'une sève plus abondante encore dans ce coin de contrée baigné partout par les eaux. Les prés, les labours, les champs de colza, de trèfle et de lin bordent le bas de l'horizon d'une immense tache pâle d'aquarelle, prolongée dans la moiteur scintillante de l'air. A Tronchiennes, le vert lustré des prairies, pareilles à ces boulingrins anglais lavés d'un incessant ruissellement de fontaines, a une limpidité perlée d'émeraude. Puis encore Melle, Loochristy, Evergem étendent dans tous les sens leurs végétations grasses de potager. Et tout là-bas, dans le brouillard chaud de juin, Wetteren aligne ses houblonnières. De Wetteren à Alost, la ligne du chemin de fer longe presque sans interruption des étendues plantées de perches au long desquelles s'enroule la verdure claire du houblon, cette vigne flamande dont le suc, cuit dans les cuves, prépare les fermentations de la bière. Toute la grosse ivresse des Flandres s'alimente aux réservoirs de ce pays de cocagne des videurs de pots. Cependant plongez vos regards dans la plaine : un large réseau d'irrigations partage le sol en une infinité de canaux reluisants comme des coulées d'argent, et qui, à l'imitation de l'appareil vasculaire dans l'organisme humain, font circuler la vie à travers le paysage. A plus forte raison, les rivières ressemblent à des artères, roulant à ciel ouvert les chyles nourriciers indispensables à cette terre toujours en travail. L'eau est ici la grande ouvrière, fertilisant tout sur son parcours, charriant les limons, lustrant les campagnes d'un reverdissement perpétuel et tirant du fond de la glèbe les moissons. Parallèlement aux voies de terre et de fer, elle constitue, en outre, une route constamment frayée et par où, du lent glissement des chalands, semblables à de gros poissons emportés à la dérive, le commerce descend au cœur des villes riveraines.

Toute une partie des provinces flamandes s'anime du mouvement mesuré et des silencieuses activités du batelage : tandis que les lourdes coques couleur de hareng frit passent entre les rives, dans le clapotis léger de l'eau refoulée, la femme, assise près de l'étambot, ravaude du linge ou déterge un poisson fraîchement pêché, les petits, accroupis non loin d'elle, regardent filer les berges de leur œil mélancolique, et le père tantôt pèse de toute sa force



Dessin de Armand Heins

LE CHRIST MOURANT SUR LA CROIX, D'APRÈS LE TABLEAU DE VAN DYCK A L'ÉGLISE SAINT-MICHEL.

sur le gouvernail, quand la gabare vire aux tournants, ou plonge dans sa longueur la gaffe aux boues du fond, là où se raréfie le tirant de l'eau. Aucune hâte ne hausse le niveau de cette vie dormante qui ne s'accélère un peu qu'au passage des écluses, aux approches des quais ou pendant le déchargement, et qui, comme l'eau sur laquelle elle vogue, s'écoule sans bruit, dans une paix de nature.

Si quelque jour vous voyagez dans ces latitudes, entendez-vous avec un de ces ménages de bateliers, braves gens très doux, d'une placidité de visage et de caractère qui ne se dément pas, bien que le métier, par le gel et la pluie, ait ses rudesses dans cet habitacle entre ciel et eau trépidant aux rafales du large : pour une obole, il vous accueilleront à bord. Et, mêlé à cette vie bornée, errante à travers la solitude des paysages, avec le frisson de l'eau sous les pieds et le bourdonnement du vent dans les oreilles, vous verrez



Dessin de Armand Heins.

LES HOUBLONNIÈRES ENTRE WETTEREN ET ALOST.

peu à peu se dessiner dans le lointain les tours de Termonde, d'Alost, de Ninove, de Grammont, de Deynze ou d'Audenaerde, les relais habituels de ces nomades du fleuve et de la rivière.

Toute la chaleur vitale n'est pas accaparée par la métropole : si absorbant que soit le grand poumon gantois, il reste assez d'activité dans les petits centres pour qu'on entende s'élever de leurs agglomérations une rumeur d'industrie. A Deynze, perdu aux limites de la province, plus de quatre cents ouvriers travaillent en chambre à la fabrication de la soie, faisant tant bien que mal, avec leurs vieux métiers d'un outillage primitif, la concurrence à la machine. On s'imagine difficilement le coûteux et riche travail de la soie dans une petite ville chétive d'aspect, loin du soleil qui fait pousser les mûriers. L'exportation ici n'en est pas moins considérable, et j'y ai vu une manufacture dont les métiers, actionnés par des pédales, sans le secours de la vapeur, font à la journée chacun dix aunes de bonne soie solide, laquelle se vend meilleur marché que les produits de Lyon.

N'auraient-elles pas d'industrie, presque toutes ces vieilles cités, qui, avant d'être tombées à la déchéance, ont connu l'apogée de la richesse et des énergies, mériteraient encore un

peu de cette pieuse attention qui est l'aumône de l'esprit aux lieux irréparablement frappés. Le Temps a laissé debout, dans ces cimetières de pierre et de chair, des coins mélancoliques et charmants, auxquels une ombre de gloire est demeurée attachée : quand on la rencontre, c'est comme l'illusion d'un souffle de vie dans la rigidité d'un corps expiré. Même des bourgades, dans le fond des campagnes, évoquent des souvenirs, lèvent un coin de suaire, font carillonner dans l'esprit des dates triomphales ou funèbres. Je n'ai pas oublié le matin d'hiver où, étant descendu à Sotteghem, la porte d'un caveau, tournant sur ses gonds, me laissa voir, dans un cercueil de fer peint en rouge par un lugubre caprice de barbouilleur, les lames de plomb tordues et dévorées de rouille entre lesquelles s'amoncelait la rougeâtre poussière effondrée de celui qui fut le beau Lamoral d'Egmont. Une section coupait net le robuste tronc au dessus du thorax, laissant deviner l'abatture d'une hache merveilleusement tranchante ; et, roulée sens dessus dessous, avec ses grandes orbites vides, dans les vertèbres fléchies de la poitrine, la tête, cette tête si bien plantée entre les épaules et qu'en avait fait choir pourtant Philippe II, l'effrayant joueur de quilles pour qui les quilles étaient des hommes et qui les abattait avec son duc d'Albe, une boule, celle-là, faite du métal le plus irréductible, montrait béant le trou par lequel s'était écoulée la vie.

Chaque coin du pays a ainsi son histoire et sa légende. Les hommes et les choses ont changé, mais d'irrécusables témoignages continuent à parler, dans le silence de la vie actuelle, des temps qui ne sont plus. Pour la plupart des villes flamandes, il semble que la gloire se soit immobilisée dans l'impérissable souvenir des grandes activités du quatorzième siècle ; l'aiguille, au cadran de leur histoire, s'est arrêtée aux dates héroïques où elles furent mêlées aux agitations de cette époque de luttes et de revendications. Presque toutes, même les plus humbles et les plus effacées aujourd'hui, dressaient alors fièrement des tours, s'entouraient de murailles puissantes, faisaient un bruit de ruche en travail dans l'universelle prospérité des Flandres. Elles avaient des milices, des industries qui les enrichissaient, de vaillants hommes dont les noms sonnent à travers leurs chroniques, comme des trompettes.

Bien que gravitant dans l'orbe des deux grandes cités qui, pareilles à des soleils, emplissent tout l'horizon du passé, elles gardaient, à côté de Bruges et de Gand, ces deux grosses sangsues posées sur la contrée dont elles pompaient l'âme pour en faire l'aliment de leurs intenses vitalités, une fière allure d'autonomie. Souvent il leur en coûta de résister aux injonctions parties de ces fières dominatrices ; il fallait alors planter là ses métiers, courir aux armes, descendre dans les plaines voisines. Gand pouvant mettre sur pied en quelques heures, rien qu'avec une seule de ses corporations, dix-huit mille hommes, la lutte était presque toujours inégale, mais rien n'arrêtait l'élan ; comme des avalanches, les armées se ruaient l'une sur l'autre, et des deux côtés le sang coulait abondamment.

C'est merveille de voir l'indomptable énergie de ces petites cités marchandes, quand elles sont aux prises avec le colosse : elles ne cèdent que vaincues, à un doigt de l'extermination. Et ni la guerre civile ni la guerre avec l'étranger ne les entament d'ailleurs bien profondément ; au lendemain d'un revers, elles recommencent plus âprement l'œuvre interrompue ; il semble qu'elles ont toujours assez d'hommes pour remplacer ceux qui ont disparu. Chez elles, en effet, l'humanité se refait à mesure qu'elle se désagrège ; telle est la pléthore de vie, qu'en ce petit peuple de marchands et d'artisans, saigné comme un bœuf d'abattoir, la rouge sève ne tarit pas, et que, après une coupe sombre pratiquée dans sa chair, une chair nouvelle se lève, comme l'autre héroïque et drue, toute pétrie d'indisciplinable liberté.

Même dans les campagnes, chez l'humble pacant maintenu par son état misérable aux confins de l'animalité, la vitalité des villes semble avoir reflué. Le paysan ne peut se résoudre



Dessin de Xavier Mellery.

INTÉRIEUR D'UN BATEAU FLAMAND NAVIGUANT SUR LA LYS. — LA FAMILLE DU BATELIER.

à abdiquer son ferme espoir en la glèbe maternelle, nourrie de sa sueur et de laquelle il attend en retour la subsistance pour ses bêtes et lui. Chassé de sa hutte par l'ouragan de fer et de feu qui gronde autour des siens, dans ses champs inutilement ensemencés, il y revient après la tourmente, et sans trêve recommence son dur labeur si mal payé.

A peine la cavalerie des barons a-t-elle écorché le sol nourricier, labour autrement profond que celui de la charrue, il panse avec une pitié filiale, la mort et la foi au cœur, le terrestre giron éventré par la trombe humaine. La vie qui a coulé partout a mis, du reste, assez d'engrais sur ses sillons pour qu'à la longue il prenne son mal en patience. Entre deux éclaircies, il pousse ses maigres bœufs dans la plaine grasse de trépassés, herse, sème au vent la graine dont pas plus que de l'autre peut-être il ne récoltera la moisson, mais il pense au devoir, aux dures rigueurs de la vie, à sa nichée qui crie famine, et son large pas fend hâtivement l'espace, tandis que son œil, défiant et apeuré, embrasse circulairement l'horizon, redoutant d'y voir apparaître les grands chevaux caparaçonnés de l'ennemi. C'est la figure fatidique de ces temps agités ; la sombre peinture de La Bruyère semble avoir été faite expressément pour lui ; il n'échappe à la mort que pour subir les affres d'une agonie plus terrible encore, puisque, après tout, la mort serait pour lui un refuge contre des tourments renaissants et qu'à la place s'ouvre un avenir gros des plus noires conjectures.

Ces amères réflexions ne pourront manquer de vous requérir si jamais, comme nous, le bâton à la main, vous pèlerinez à travers la campagne flamande. On revoit les chaumes sous lesquels s'abritaient ces traîne-coliques, hâves comme des loups et un peu moins bien nourris que les pourceaux de nos modernes paysans, leur torve échine anguleusement dressée par-dessus le sillon, le grand pli sombre qui leur fendait le front, à ces va-nu-pieds de la glèbe qu'on traitait à peine comme des hommes et qui pourtant avaient des femmes, des enfants, hélas! mis bas par les mères au coin d'un bois, comme les petits des bêtes, quand l'ouragan des hommes d'armes refoulait leur tremblant troupeau dans les fossés pleins de ronces et les puants marécages qui coupaient leurs champs. Toute cette noire mélancolie de la condition humaine ravalée, assombrit le paysage d'une vision de misérables créatures pantelantes et déguenillées, crevant de malemort, de misère et d'ahan.

Plus rien, à la vérité, ne rappelle ces temps funèbres qu'évoque seule la rêverie du poète, tandis que sous son pas s'envole la poussière du chemin, la poussière faite d'os de gueux émiettés au vent. Aux chaumines dévastées ont succédé les bordes plantureuses, grassement étalées dans la paix des campagnes, avec ce bel air de prospérité solide qui à l'extérieur se trahit par la largeur des granges, l'ampleur des vergers, l'éclatant badigeon des murailles, et à l'intérieur se dégage de la chair fleurie des gens et du poil reluisant des bêtes. Le macabre paysan du passé est devenu le maître d'une exploitation pour laquelle il n'a plus à craindre que la grêle ou la foudre, ces exterminateurs rués d'en haut et contre lesquels rien ne se prescrit; il n'a plus d'autres ennemis. Son grand geste de semeur, c'est en vue d'une moisson certaine et dont il recueillera le fruit, qu'il le fait. Il mange le pain que lui donne son froment, il boit la bière brassée avec son houblon, il est, parmi les bêtes de son arche, presque un roi dans son domaine. Des deux fléaux contre lesquels se débattaient ses pouilleux ancêtres, il y a longtemps que l'un a cessé de sévir : la vermineuse engeance des soudards à longue rapière s'est, en effet, dissoute dans le gouffre du temps, avec le cadavre décomposé du passé. Quant à l'autre, l'infécondité de la terre aux sèches mamelles, de plus en plus il recule devant son acharné labeur. Autour de Gand, la primitive plaine de sable et d'argile s'est transformée en une terre merveilleusement fertile, que les engrais, le travail à la main, l'assolement font fructifier sans répit.

IX

Particularités de la campagne flamande. — Amour des paysans pour la terre. — Bien-être des fermes. — Approches de la Hollande. — Différences dans les mœurs et les aspects. — Hulst et Axel. — La plaine verte autour de Termonde. — Échappées sur la vie fluviale. — Les inondations artificielles. — Promenades sur la dune. — La Grand'Place de Termonde. — Une école d'art flamande. — Notre-Dame de Termonde et ses trésors d'art.

Le morcellement continu de la terre donne un aspect particulier aux villages de la Flandre : la plupart des maisons sont précédées d'un courtil clôturé de houx du côté du chemin et fleuri, selon la saison, de pivoines, de roses trémières et de tournesols; c'est la part faite au plaisir des yeux dans les nécessités envahissantes de la culture, une gaîté de bouquet épanouie parmi les grosses verdures crues ou les brunes ondulations du champ; car le Flamand n'oublie jamais d'agrémenter sa maison d'une note éclatante, touffes de fleurs dans son pourpris, assiettes en couleurs sur son dressoir, et sur le crépi bleu d'outremer des façades, le vert clair chantant des portes et des volets. Puis, derrière la maison, recouverte presque toujours de chaume roux qui, sur les vieux toits, se lustre de mousses veloutées, s'étend l'enclos, tout fumant d'engrais entre ses haies de saules ou d'ypréaux. Une apparence de bien-être fait penser aux petites fermes hollandaises, avec leurs murs lustrés comme des cloisons d'appartement, leurs fenêtres à guillotine peinturlurées d'un ton pistache, leurs trottoirs en briquettes carminées, rafraîchis par les lavages.

Passé Saint-Nicolas, on a presque un pied en Hollande; mais, si bien préparé qu'on soit à l'aspect de la contrée hollandaise par la traversée du pays flamand, le contraste ne laisse pas que d'impressionner. On se trouve brusquement jeté dans des conditions d'existence différentes; l'atmosphère a changé, comme le paysage et l'habitant; ce n'est plus la large abondance extérieure, le train actif et bruyant, la grosse existence animale qui signalent les riches villages de la Flandre. Ici la fortune du métayer est comme dissimulée derrière le grand silence ensommeillé qui pèse sur l'exploitation : il semble que la vie se soit retirée au fond de la maison, avec un ronron assoupi qui ne dépasse pas le seuil; et l'on pense à quelque enchantement qui ferait peser sur le pays entier la torpeur d'un songe éternisé. Aux fenêtres, derrière les vitres assombries par l'obscurité du dedans, des têtes mettent des blancheurs furtives; et une curiosité de grands yeux doux vous suit çà et là avec l'obstination inquiète des bœufs au pâturage.

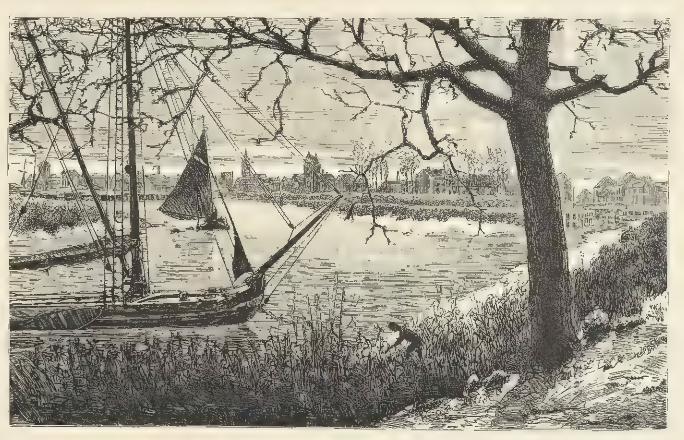
Rien de troublant comme cet air mortifié de béguinage, au sortir de l'animation des hameaux flamands : on se demande à quelles occupations le temps peut s'employer dans ces intérieurs d'une propreté figée et froide, où les heures doivent marcher d'un pas plus lourd qu'ailleurs et qui ne s'égayent ni d'une clameur de marmaille, ni d'un ronflement de rouet, ni d'un cliquetis de vaisselle.

Telle fut l'impression que je ressentis un matin de pluie en parcourant Axel et Hulst, les premiers villages qu'on rencontre après avoir dépassé la frontière. Le brouillard avait verni le pavé des rues d'un glacis humide; par malheur, mes bottes, crottées de la boue des sentes campagnardes, y marquèrent des empreintes de terre jaune; et, une à une, je vis sortir des maisons des femmes qui à coups de torchon firent disparaître ces souillures de mon passage. Ce fut à peu près l'unique connaissance que j'eus, cette fois, l'occasion de faire avec les visages de la contrée; bien que l'automne fût peu avancé et que le mauvais temps n'eût point encore sévi, il n'y avait personne dans les chemins; et j'arrivai dans l'après-midi

à Terneuzen, n'ayant aperçu sur ma route que d'immenses horizons de marais prolongés jusque dans le ciel sous des vols tournoyants de corneilles et des files infinies de peupliers émergeant des canaux bruissants d'ajoncs qui symétriquement coupent la plate uniformité de ce grand sol mélancolique.

J'ai revu, depuis, dans la clarté printanière, les mêmes villages qui m'avaient paru si désolés à travers les grises hachures des pluies d'octobre; une végétation merveilleuse ondulait au vent par delà les hautes haies en fleur; mais le même silence régnait dans la campagne, et, derrière les portes closes des grandes fermes, la sève murmurante des taillis et des arbres semblait se mourir dans l'ombre et le froid d'une solitude.

Je m'attarde volontiers au paysage dans la description de cette partie des Flandres; la



Dessin de Émile Claus.

L'ESCAUT DEVANT TERMONDE ET L'EMBOUCHURE DE LA DENDRE.

nature ici, en effet, absorbe avec passion les regards; une fermentation si généreuse monte du sol, qu'on ne peut en détacher son attention. Nous sommes, avec cette glèbe éternellement remuée et à laquelle le travailleur des champs se consacre jusqu'à sa dernière heure, dans une vivante bucolique dont le charme tranquille va doucement au cœur et y éveille des impressions apaisantes et bénignes. En s'attachant à la terre, du reste, c'est encore l'homme qu'on étudie, sa robuste vaillance, son incoercible résistance aux duretés de la vie et sa mission sacrée d'agriculteur, élaborant en silence le perpétuel miracle de la multiplication des pains. Tandis que sommeillent là-bas, en une quiétude de paresse, les petites villes dégénérées, autrefois cités orgueilleuses, dont les tourelles et les beffrois continuent à déchiqueter l'horizon, lui, le paysan, sans trêve attelé au joug, comme les bœufs fraternels dont il s'aide dans son travail, fait sortir des sillons la moisson. Un déplacement s'est fait dans les conditions de l'activité générale : des villes où, grâce aux métiers, à la grande industrie des draps et des laines, un peuple d'hommes fourmillait, bruyant, joyeux, occupé, la prospérité a reflué vers la campagne.

Le colon, l'ancien serf à la merci de toutes les orageuses disputes urbaines, a pris sa revanche des opprobres subis, et, nourricier du pays qui le traquait jadis comme un bétail auquel on prenait la chair et les os, à son tour traite les villes en vaches à lait, leur soutirant l'or à pleines mains. Il suffit de voir aux marchés sa belle mine reluisante et sa massive carrure à côté de l'homme des villes, bouffi d'une graisse pâle, pour comprendre que le véritable seigneur est souvent le rustre appuyé sur son rondin et faisant sonner dans son gousset les écus extorqués à cet autre serf moderne, le blême bourgeois tremblant pour son modeste pécule.

Autour d'Audenaerde et de Termonde, le grand paysage vert est rayé par la large coulée grise de l'Escaut roulant ses eaux à la mer. Bientôt il pénètre dans la ville, refoulant les maisons pour s'ouvrir un lit à sa taille; et cette entrée d'un fleuve a quelque chose d'imposant et de solennel comme une marche royale. Sur son passage, les quais s'alignent, les ponts s'exhaussent, aux échelles des débarcadères pendent des grappes d'hommes, une vie de commerce et d'affaires semble jaillir de l'écume de ses courtes vagues. On respire un air de grands horizons, et, comme des porches, çà et là des rues débouchent sur des perspectives marines, où des pavillons, des voiles battent de l'aile, comme d'énormes goélands.

A Termonde, dans la rue de l'Église actuelle, un canal allait du château au Steenpoort, entre des quais bruyants, et s'emplissait d'un perpétuel passage de bateaux. Aujourd'hui que le train des activités a sensiblement décru, ce passage suffit encore à animer la tranquille petite cité. Un observateur, un contemplatif trouverait aisément l'emploi de ses heures à flâner le long des quais, parmi les piles de briques, de pannes et de sabots qui obstruent la circulation. Les bateliers de la Flandre, qui de toutes les villes riveraines amènent leurs cargaisons à Termonde, lui fourniraient en outre matière à d'intéressantes études sur la vie des fleuves, et il verrait à de certains jours la Dendre, pareille à un large corridor, s'ouvrir à de véritables flottilles d'embarcations.

Termonde est un de ces ports minuscules comme il s'en présente à chaque détour de l'Escaut, bien que d'une importance plus grande, en raison de la jonction que la rivière y opère avec le fleuve. Dans l'air flotte une saine odeur de goudron, mêlée aux relents vireux des berges envasées, et par-dessus les ponts l'œil voit s'entre-croiser dans les fonds des réseaux de mâts et de cordages. C'est au long des quais une succession de tableaux tout faits qui retiennent l'attention par leur originalité et leur variété : ici, un grand bateau plat, profondément enfoncé dans l'eau et duquel les débardeurs retirent des sacs de chaux; ailleurs, une cargaison de moules frangées de vertes écharpes de varechs qui se vide à pelletées dans des paniers; puis des enfilades de carènes réchampies de peinture crue et reflétées dans le miroitement de la rivière; des glissements de petites barques à travers les gros bateaux amarrés, des flânes de mariniers aux oreilles percées de belières d'or, fumant de courtes pipes noires, les yeux perdus dans les horizons où tournoie le vol blanc des mouettes; des tremblements de brumes marines tamisant l'éclat du jour et s'échevelant autour des mâts en cardées floconneuses; puis encore l'entrée ou la sortie des beurtschips et des schutters; la manœuvre des voiles qu'on hisse ou qu'on cargue; les silhouettes penchées sur le gouvernail; les croisements de barques au large : toute cette silencieuse animation de la vie des eaux, d'un charme si impressionnant pour l'esprit.

Presque sans transition, au sortir de la ville, commence la campagne : le paysage urbain s'achève dans la ligne des noyers de la dune, prolongée à l'infini. Vous n'aurez, pour connaître la brusque sensation de la pleine solitude, qu'à franchir la passerelle de l'écluse; des étendues, bouquetées d'arbres trapus, avec des masses claires jetées par places et qui sont des hameaux



Dessin de J. Weber, d'après Fernand ...

LE CHEMIN SUR LA DIGUE A TERMONDE.

perdus dans la houle verte, se déroulent à la droite et à la gauche du fleuve, dont les eaux grossies par l'afflux de la Dendre, un instant se dédoublent en deux courants, puis doucement s'épanchent d'un large flot égal. C'est la région des plaines qu'on inonde l'hiver à marée haute en ouvrant toutes larges les écluses d'irrigation : par grosses gerbes torrentueuses, l'Escaut se répand alors en mugissant dans le bas pays, fertilisant la glèbe de son limon puissant et nivelant l'étendue sous son énorme nappe ondulante. De ce lac aux remous clapotants, les dunes émergent seules, avec le squelette dénudé de leurs bruns noyers dont les branches ont l'air de gesticuler dans les tourmentes; et celui qui s'en irait par cette jetée de terre d'un village à un autre, ayant de chaque côté la rumeur profonde des houles, pourrait, sans trop de frais d'imagination, s'imaginer qu'il traverse un pays dévasté par l'inondation. Inondation bienfaisante, en effet, et qui passe sur les champs comme une eau lustrale pour le rajeunissement et le reverdissement de la terre des Flandres. Toute une saison, elle dort sous les vases chaudes et les lourds brouillards, caressée par la palpitation du grand fleuve et couvée par lui comme par un ventre maternel. Puis, un matin, les vannes de chasse sont levées, le flot reflue par les ouvertures desquelles il avait jailli, et la marée descendante balaye lentement l'Escaut vers son lit.

La digue fait partie des habitudes de la vie riveraine ; comme elle sert souvent de voie de communication entre les villages, il n'est pas rare d'y voir défiler entre les troncs de ses noyers de petites caravanes de paysans, marchant de leur grand pas appuyé en terre, le buste incliné en avant pour mieux fendre le vent. Au temps des noix, des bandes d'enfants gaulent les hautes branches ou les chablent à coups de mottes et de pierres. Puis, les dimanches, après complies, les filles, par couples, s'en viennent s'asseoir sur les berges, regardant couler le fleuve à leurs pieds et devisant. Ou bien une paire de fiancés, la main dans la main, suit à pas lents le mince sentier d'herbe foulée serpentant à la crête. Derrière eux la digue ondule en courbes sinueuses qui suivent le cours de l'eau ; et tandis que la belle fille frôle de la main les folles graminées, lui, le gars robuste, descend cueillir, au ras des petits canaux filant le long des bernes du côté de la campagne, des touffes de pâquerettes qu'il réunit pour elle en bouquet. Au-dessus de leurs têtes jacassent les corneilles ; la fraîcheur du fleuve les enveloppe, et ils s'aperçoivent tout à coup que le clocher de l'église a disparu dans les détours du chemin.

Certains quartiers de la ville, au milieu de ces tranquilles enchantements de nature, ont un charme de banlieue verdoyante. On suit d'abord les buttes géométriques des remparts, miroitées dans les claires eaux des fossés ; on passe des ponts ; puis les maisons luisantes de peinture, alignent le long des rues leurs façades. Par places, un chenal reflète les fenêtres garnies de rideaux à guipures et décorées de vases constellés de fleurs, de vieux cuivres battus à la main et de réjouissantes porcelaines enluminées, comme des reposoirs au temps des processions.

Aucune animation, sauf celle qui règne sur les quais et du côté des fabriques, ne trouble d'ailleurs la paix des rues ; des fortifications pénètre jusqu'au cœur de la ville la sonnerie des clairons, aigre musique d'une si indéfinissable mélancolie quand elle se fait entendre dans le lourd silence des midis, et par moments un détachement de soldats débouche, frappant le pavé à coups de talons cadencés. Sur la Grand'Place, à de certaines heures, il ne passe pas trois personnes. Çà et là la porte d'un café s'abat avec un bruit sourd sur un consommateur qui s'en retourne à la sieste ou aux affaires, quelque obèse bourgeois en paletot déboutonné, le linge débordant du pantalon, ou un officier sans épaulettes, le col de travers, dans cette tenue négligée du militaire en province ; puis la solitude recommence, assoupissante et monotone, mettant sur la ville comme une lassitude de vivre. Du haut des

airs cependant le beffroi continue à verser sur les toits endormis ses pluies de notes, perlante ondée sonore dont les gouttes ruissellent dans l'eau dormante de la vie intérieure sans en agiter la surface. Ainsi, de ville en ville, la volée des carillons nous suit, pareille à une nuée d'oiseaux chanteurs, jetant aux horizons, en souvenir des gaîtés de la vieille Flandre, le caprice de leurs allègres mélodies.

A Termonde, l'originalité de la place consistait, autrefois, dans le contraste du charmant et sévère Hôtel de ville avec un petit édifice accoté d'une tour, la Halle aux Draps, où siégeait aussi le conseil de la cité. Un simulacre de portique, en haut d'un perron à double rampe tournante, s'encadrait dans le pignon en gradins, comme l'estampille du dix-huitième siècle sur le livre de pierre du quinzième. Toute manifestation de la vie sociale, si disparate qu'elle semble, contient un élément de beauté, perceptible, tout au moins pour l'artiste qui, au fond des choses, comme dans une chambre claire, regarde se réfléchir l'évolution changeante des époques. Cette architecture, accolée à la vieille maison des marchands termondois, n'offusquait pas l'œil : elle a disparu.

L'HÔTEL DE VILLE DE TERMONDE.

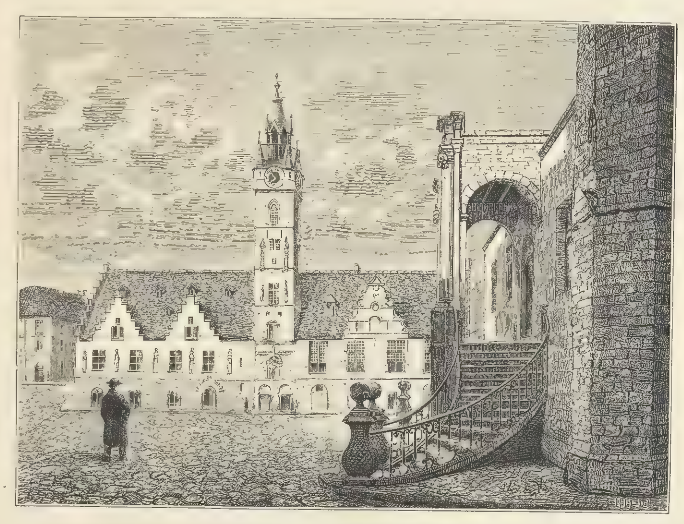
L'Hôtel de ville lui-même, du reste, comme nombre d'édifices similaires du pays, a subi, de la part des siècles, ces retouches auxquelles se reconnaissent les variations de l'Idéal plastique et social. Toute une partie a été restaurée, selon le dessin de Maestertius, dans un gothique très pur, d'une simplicité relevée seulement, aux entre-deux des fenêtres, par des niches à pinacles, tandis que l'aile gauche se pomponne d'un pignon contourné dans le goût fleuri de la Renaissance. Plantée dans la maçonnerie comme un phare sur la falaise, la tour dresse d'un jet hardi ses quatre faces couronnées d'un groupe de tourelles dont les pointes jumelles s'effilent autour d'une lanterne finissant en flèche bulbeuse. Certes, le monument n'a rien de l'imposante solennité du beffroi de Bruges ; mais, tel qu'il est, avec la symétrie de ses proportions, l'équilibre de ses lignes et la délicieuse silhouette qu'il profile dans l'air, il fait bonne figure parmi les autres ancêtres de pierre du pays. Une suite de salles s'ouvre à l'étage ; l'édilité y a réuni les tableaux qu'elle possède et qui presque tous sont dus à des peintres du terroir.

Termonde, en effet, a eu la fortune de marquer dans l'histoire de la peinture contemporaine en Belgique : plantes spirituelles germées des fermentants terreaux qu'inonde chaque hiver l'Escaut, ses artistes ont su refléter la moiteur grasse des atmosphères, la scintillation perlée du sol, la chaleur humide des végétations, avec une poésie robuste et saine.

Cet épanouissement de sève artistique dans un coin reculé de la province étonne moins quand on se rappelle que le goût de l'art fleurit partout sur cette terre flamande, par excellence la terre des peintres. A Gand, à Anvers, à Malines, à Alost, le génie des plus beaux maîtres est prodigué sur les autels : il semble que le catholicisme des Flandres ait rêvé de s'élever à Dieu par des entassements de chefs-d'œuvre, employant les miracles de l'esprit humain à glorifier les miracles d'origine divine et s'en servant comme d'une arche jetée de la terre au ciel. A Notre-Dame de Termonde, la vieille collégiale sombre dont la masse trapue s'enfonce dans la grasse terre de l'ancien cimetière, vous verrez, parmi l'or et les marbres des chapelles peuplées de grandes figures sacrées, alterner Van Dyck et de Crayer. Il semble que ce dernier n'ait déployé nulle part plus de chaleur et de vie que

dans l' « Assomption de la Vierge », une théorie de lumineuses chairs d'anges déployée comme une grappe humaine autour de Marie, par-dessus de banderolantes nuées figurées à l'image des patrons de corporations de la ville.

Mais, si enveloppée de paradisiennes splendeurs que soit cette apothéose, elle n'approche point de l'illumination émanée du Christ expiré dans l'œuvre de Van Dyck. Pareille à un soleil à l'agonie, de qui la pâle chaleur irait se mourant à travers l'étendue, la chair divine, divinement immatérielle, projette à travers la toile comme la visible palpitation décroissante de la vie. Ce n'est pas un sang artériel que la mort a tari dans ce torse merveilleux, mais la



LA GRAND' PLACE DE TERMONDE SELON SON ASPECT ANTÉRIEUR.

clarté même du monde, et la rouge rosée des plaies, rejaillie sur ses immobiles blancheurs, a l'air d'un reste d'aurore se noyant dans l'approche des universelles ténèbres. Saint François, prosterné au pied de la croix, lève vers l'astre évanoui ses creuses orbites hallucinées, tandis que d'une étreinte passionnément tendre son bras enveloppe les blessures adorables : et près de lui, la Vierge, debout dans une attitude de morne affliction, fait avec la Madeleine renversée en arrière un groupe indiciblement douloureux.

Le maître élégiaque et tendre, le subtil musicien des harmonies argentines, en qui le mode gris apparaît comme le pressentiment de cette caressante lumière naturelle où, de nos jours, l'art devait chercher le renouvellement de la palette, a tiré de l'accord de ces figures ployantes et désespérées avec la sourde clarté voilée des atmosphères, une émouvante symphonie. Bien que Campo place la toile immédiatement après le retour d'Italie, rarement

Van Dyck, dans le reste de sa carrière, a glorifié en accents plus pathétiques la grande désolation du Crucifiement. Je ne vois à lui comparer, parmi les autres tableaux d'un même sentiment que possède le pays, que le « Christ en croix » de Saint-Michel de Gand, un pur chef-d'œuvre aussi, dont le temps a malheureusement noirci les blondes colorations originelles, sans rien enlever toutefois de la souffrante solennité du drame.

X

La Dendre. — Passages de bateaux. — L'eau ouvrière et messagère. — Les ports en miniature. — Aspect d'Alost. — Le Beffroi et Saint-Martin. — Un chef-d'œuvre de Rubens.— Grammont.— Fête des Fous. – L'Oudenberg et le « Tonnekenbrand ».

En amont de la Dendre, les prairies recommencent : c'est la continuation du grand paysage vert que nous avons vu se dérouler autour de Gand. La bête et l'homme y fleurissent d'une santé grasse, alimentée par l'ampleur des pâturages. Là, perdu à mi-corps dans les hautes herbes où plongent à pleins fanons les bestiaux, on goûte mieux qu'ailleurs les apaisantes sensations de la nature. Au-dessus de soi les vapeurs humides forment, dans les fluides argentins du ciel, de flottants archipels, et de l'eau monte une brise fraiche qui fait onduler le paysage. La présence constante de la rivière, qu'on peut suivre de Termonde à Grammont et qui multiplie à travers la contrée ses sinueux serpents, anime d'ailleurs, de ses passages de bateaux, de ses cris de bateliers, de ses gaîtés de grand' route qui marche, le pays qui, sans cette vie silencieuse à la fois et active, pourrait paraître à la longue monotone. De loin, par-dessus les herbages, on voit venir à soi des pointes de mâts qui dépassent l'horizon plat et ont l'air de s'avancer à travers les terres; puis brusquement, aux tournants, les mâts, dont on ne distinguait d'abord que la flèche à une grande distance, s'aperçoivent dans toute leur hauteur, et le bateau apparaît, cheminant de son train lent de grosse tortue.


L'ÉGLISE SAINT-MARTIN.

Ces surprises sont fréquentes dans une région qui, comme celle-ci, est partout sillonnée par la rivière. De même que la Lys à l'ouest de la Flandre, la Dendre est vraiment, à l'est, la grande artère du pays. Dès 1358, Louis de Maele s'occupe de la canaliser entre Grammont et Alost, et, au siècle dernier, Charles de Lorraine achève l'œuvre commencée en la canalisant d'Alost à Termonde. Elle traverse à présent la grande plaine agricole, fertilisant la campagne de ses eaux et mettant entre les villes et les villages groupés sur ses bords la facilité et la rapidité de ses moyens de communication. Aux abords des agglomérations urbaines, l'approche des fabriques et des usines lui donne pour un instant quelque chose du mouvement des rivières industrielles ; mais bientôt elle reprend sa paisible physionomie de petit fleuve rustique, ses allures somnolentes de cours d'eau flânant sans se presser à travers le paysage. Si vous en avez le loisir, montez à bord d'un de ces flottants véhicules qui sont les diligences des rivières et des fleuves : de l'étambot, comme de la plateforme d'un observatoire, vous verrez alterner avec le tranquille aspect des interminables prairies

les passagères activités des petits ports échelonnés sur la rive. Presque toujours le coche aquatique fait escale à ces stations : vous aurez ainsi la faculté de prendre pied, tout au moins assez de temps pour ébaucher connaissance avec les villes de ce littoral diminutif. Alost, si vous venez de Termonde, s'annoncera par ses blanchisseries de toile. Comme dans les paysages de Ruysdael et de Van der Meer le Vieux, les prairies se découpent ici en zones neigeuses, nuancées de ce fin bleuissement qui azure le lin fraîchement lavé. Par kilomètres de longues bandes juxtaposées, elle s'étale à la ronde, la belle toile des Flandres, givrant le sol d'un clair manteau hivernal. Ninove, ensuite, vous montrera ses cheminées de fabriques émergeant d'un horizon de toits bas, persillé par les verdures ; et enfin Grammont étagera dans la perspective son Oudenberg, avec ses oratoires et ses calvaires.

Deux villes vous retiendront particulièrement, Grammont et Alost : celle-là à cause du pittoresque de sa situation et de ses coutumes, celle-ci à cause des souvenirs qui se rattachent à son passé. La haute prospérité ancienne de l'accorte petite cité alostoise ne peut plus guère se conjecturer toutefois que par son Beffroi, grande tour carrée appuyée à une délicieuse bretèque formant avant-corps sur un Hôtel de ville du quinzième siècle. C'est à peu près tout ce qu'elle a pu dérober aux tourmentes qui successivement se sont abattues sur ses murs, depuis les terribles guerres de religion, typhons ravageant tout sur leur passage, jusqu'aux trombes humaines, incarnées dans les armées de Turenne et de la République. Mais si les contemporains de pierre de ses gloires ont croulé sous la torche et les boulets, si ses vénérables remparts ont fait place à des boulevards où le faste bourgeois se donne carrière, si de sa collégiale elle-même qui, au dire de Gramaye, était une merveille, Saint-Martin n'offre plus qu'une lointaine ressemblance, en revanche un chef-d'œuvre d'art, une de ces éblouissantes débauches de génie comme en prodiguait le cerveau de Rubens, atteste encore l'opulence de ses anciennes corporations. Sollicité par les brasseurs d'Alost, le grand Pierre-Paul consentit à peindre pour leur chapelle la pyramidante composition qui a nom « Saint Roch » et dont les macabres figures, toutes vertes de l'agonie et comme pourrissantes déjà sous les ulcères de la lèpre, au fond du chenil abject où, vautrés dans leurs excréments, on les voit darder des regards enflammés vers le Saint illuminé des gloires célestes, devaient bizarrement contraster avec les mines fleuries et les estomacs rebondis des richissimes servants du roi Gambrinus.



Dessin de Armand Heins.

HÔTEL DE VILLE D'ALOST.

Certes, Grammont n'a rien de comparable; et pourtant celui qui gravirait, le jour du grand carnaval, les pentes de son vieux mont, renflant l'uniformité de la plaine environnante, serait émerveillé du spectacle burlesque qu'il verrait se déployer au sommet du mamelon.

Le long des sentes qui conduisent à l'oratoire de la Vierge et que décorent, de distance en distance, de douloureuses figures taillées dans la pierre, s'avance un cortège d'ecclésiastiques et d'édiles, entremêlant au drap lustré des redingotes les orfrois des chasubles, en un flot versicolore qui lentement s'élève, diaprant de ses vives chamarrures les côtes pelées de la colline et ne s'arrête qu'au pied de l'édicule consacré à la divine patronne. Comme une queue ondulante, toute la ville suit à la file l'étrange procession qui, ayant fait halte, tout à coup se prosterne au vent des oraisons psalmodiées par les prêtres, tandis que d'en bas les cloches des églises, pareilles à des volées d'abeilles, bourdonnent de ronflants alléluias, par-dessus le déroulement de ces grappes humaines pendues aux flancs du coteau, comme les grappes d'une monstrueuse vigne.

On s'imaginerait assister à quelque auguste cérémonie catholique, symbolisant, par une



Dessin de Armand Heins.

LES BLANCHISSERIES D'ALOST.

ascension graduelle vers la cime de l'antique monticule, l'acheminement des âmes à Dieu. Mais à peine la dernière syllabe a-t-elle cessé de vibrer sur les lèvres consacrées, qu'une clameur païenne étouffe, sous ses roulements répercutés de la base au faite, les hosannas sacrés du bronze. Alors la solennité qui présidait à la pieuse déambulation de cette théorie de lévites et de populaire s'évanouit brusquement devant les facéties d'une bamboche que le grand ménestrel des ducasses, l'exhilarant Teniers, eût mérité d'immortaliser. Une coupe en argent, à plein bord remplie de vin écumant au fond duquel s'agitent des goujons, est offerte aux autorités présentes, et chacun, en lampant une rouge rasade, s'efforce d'ingurgiter en même temps un des frétillants poissons. C'est le signal de l'universelle kermesse : quand la coupe a passé de bouche en bouche, des mannes remplies de pâtisseries et de harengs sont vidées à tours de bras par-dessus la foule qui, hurlant, se bousculant, tempêtant, se rue sur les largesses de ce festin improvisé. La taupinière, naguère ressemblante à une montagne des Oliviers, avec ses simulacres de la divine Passion autour desquels s'égrenaient



Dessin de Am. Lynen.

LA FÊTE DE L'OUDENBERG A GRAMMONT.

les rosaires et se chuchotaient les prières, évoque plutôt à présent la pensée d'un tintamaresque Brocken retentissant du hourvari des sorcières. A grand'peine les blanches étoles et les fracs de gala, pour qui l'heure de la retraite a sonné, parviennent à se frayer un chemin parmi cette saturnale affolée qu'un double courant précipite sur les rampes de l'Oudenberg. Cependant, l'obscurité crépusculaire s'est peu à peu abattue sur cette grosse gaîté d'un peuple bon enfant, en qui pour un instant se reconstitue l'éphémère folie d'une Joyeuse Entrée, alors qu'un ogre princier, condescendant à des liesses de populaire, daignait, avant de le saigner, gorger son vil bétail de menues friandises. Et tout à coup de nouvelles clameurs s'élèvent : là-haut, sur la cime du mont, des torches secouent au vent une crinière d'étincelles; presque aussitôt après, une rouge réverbération d'incendie fulgure dans les ténèbres du ciel, allumant d'un phosphoreux éclair les maisons noires au ras de la plaine. Hourra! c'est le « Tonnekenbrand » qui flambe au bout d'un bâton, éclaboussant l'horizon de longs jets de feu et éructant à gros bouillons sa poix enflammée.

XI

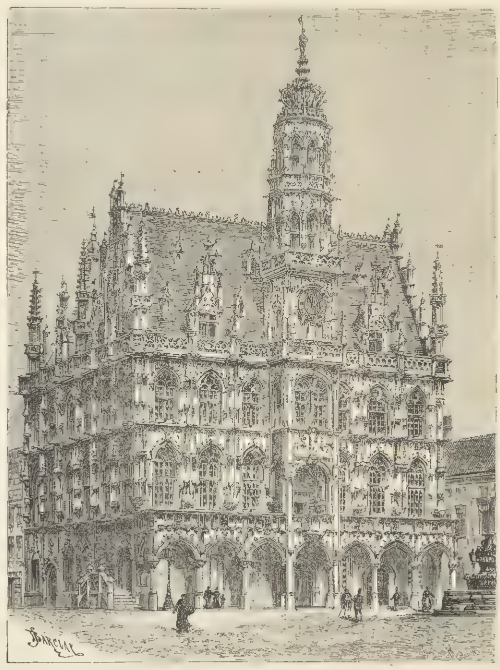
Environs d'Audenaerde. — La campagne s'accidente. — Paysages d'hiver. — Audenaerde un jour de marché. — Un joyau de pierre. — L'Hôtel de ville. — Merveilles d'art. — Sainte-Walburge et Notre-Dame de Pamele.

Autour de Grammont, le pays se relève et s'abaisse en molles circonvallations : brusquement la région plate s'atténue : la zone qu'on aborde a presque le mouvement d'un coin de la contrée brabançonne. Aux abords d'Audenaerde, les courbes du sol se renflent encore : tel village, aperçu de la voie ferrée, est assis sur une butte, avec des toits penchés qui suivent l'inclinaison des pentes.

La grâce de cette partie de la terre flamande m'apparut surtout un matin de fin d'hiver, sous la mince couche de frimas qui duvetait les champs. Après une veillée passée à errer dans les rues d'Audenaerde, l'esprit tout pénétré du joli roman des amours de Charles-Quint avec la belle Jeanne Van der Gheenst, amours éternisées par le grand pignon à l'ombre duquel Marguerite de Parme, fruit de cette royale mésalliance, essaya ses premiers pas d'enfant, j'avais quitté de bonne heure la ville, et le train m'emportait vers Sotteghem, où m'attirait le souvenir du comte d'Egmont. A ma droite, l'Escaut, débordé par la fonte des neiges, étalait sa large nappe houleuse toute moirée de soleil, de laquelle émergeaient des îlots de maisons et de taillis. En contre-bas d'une prairie plus haute que les eaux et pareille à un vert promontoire par-dessus l'énorme lac, des bateaux enfilaient la passe, gonflant au vent leurs voiles bises, tandis que, au large, la cité s'éveillait riante dans la rigide clarté matinale, et qu'une tranche de lumière plus vive détachait sur le noir des maisons la flèche dorée de son Hôtel de ville. Bientôt le fleuve décrut dans la profondeur, les toits s'effacèrent, et, à la place, la campagne se mit à dérouler ses perspectives, micacées de fins cristaux. Pour avant-plans, des prés, des billons labourés, des emblavures, posés de guingois sur des surfaces inégales que des pentes sinueuses reliaient à de rugueux mamelons. A mi-côte, des massifs d'arbres bouquetaient les rampes, parmi de petites installations agricoles, hangars, granges, soutes à porcs, d'une rusticité avenante. Plus loin, des haies étoilées de congélations, ces hivernales fleurs d'aubépine, serpentaient au flanc des monticules, délimitant les courtils. Et par places, de grands vergers massaient leurs troncs gibbeux verticalement échelonés sur le sol cabossé. Même sous la glace de l'hiver, une palpitation montait de là, une émanation de vie cordiale et simple, comme le souffle chaud d'une animation moins silencieuse qu'ailleurs.

Ces maisons hissées sur leurs buttes me faisaient l'effet de se hausser moralement d'un degré au-dessus de celles de la plaine, et vraiment on eût dit qu'elles regardaient au large, de dessous leurs auvents, comme des paysans arrêtés sur une côte et qui se servent de leur main en guise de visière pour mieux voir au loin. J'emportai la sensation d'une nature fine, déjà sortie du limon où le Polder s'enterre.

Pourtant tout ce pays d'Audenaerde, par le langage, le tour de l'esprit et les habitudes



Dessin de Barclay.

HÔTEL DE VILLE D'AUDENAERDE.

de la vie, se rattache bien à la région de l'eau : on est ici en pleine graisse flamande, parmi les pâturages et les céréales ; un chyle riche et lourd nourrit les tissus de l'homme aussi bien que de la bête ; il suffit de circuler cinq minutes sur la place d'Audenaerde, un jour de marché, pour se convaincre que la plante humaine, vivace, largement arrosée, bien en point, peut rivaliser pour la robustesse et l'ampleur avec la sanguine race animale, issue du même terreau qu'elle.

Le marché d'Audenaerde ! Quel chef-d'œuvre eût fait d'un tel sujet un de ces précieux petits maîtres hollandais qui passaient leur vie à peintre des places et des édifices, avec le même scrupule respectueux qu'ils eussent apporté à portraiturer des modèles vivants ! Sans doute l'habile ouvrier n'eût point négligé de marquer la trogne truculente des marchands ; mais il eût mis surtout ses soins à faire jouer, comme la trame lourde d'un guillochage, les fourmillantes facettes de l'opulent décor de pierre qui s'échafaude au fond de la place. Quand on a vu l'hôtel de ville de Bruxelles et celui de Louvain, il reste encore à voir l'hôtel de ville d'Audenaerde. Celui-ci ne pâlit point devant ses deux rivaux, quelque éblouissement qu'ils laissent dans l'esprit. C'est qu'en effet, si le palais communal de Bruxelles déploie des proportions plus majestueuses, si l'étourdissant joyau qui fait la merveille de la cité catholique étale des parois qu'on dirait fouillées par le ciselet d'un Benvenuto Cellini, la symbolique maison d'Audenaerde a, dans ses dimensions réduites et l'abondance de son ornementation, une symétrie élégante et fière qui lui compose une beauté à part. Une science admirable a combiné l'effet de cette exquise architecture : l'harmonie en est tellement parfaite que la grâce et l'irrésistible séduction des détails ne s'aperçoivent qu'à l'étude dans le faisceau qui les marie à l'ensemble.


L'ÉGLISE DE PAMELE.

La gravure vous donnera assez nettement la sensation qu'on éprouve devant le délicieux monument, quand on le regarde d'un peu loin : à première vue, c'est comme l'éblouissement d'une des fourmillantes orfèvreries japonaises, ramiculées d'arborescences et toutes peuplées d'une fantastique animalité rampante, serpents, crocodiles, lézards, coléoptères de haut en bas enlacés aux feuillages, enchevêtrés aux tiges, étirés le long des parois, dans un fouillis monstrueux et charmant. La façade, en effet, se meut, bouge, palpite sous le joli caprice de l'ornementation avec une apparence de vie terrestre, quelque chose du sourd tressaillement de la pierre qui se métamorphoserait en bête. Puis, à mesure qu'on approche, les lignes se précisent, la chimère fait place à une réalité non moins captivante, on se délecte de la clarté et de l'harmonie de l'ordonnance générale.

D'un jet noble et hardi l'édifice s'enlève de terre, par-dessus les sept arcades de son portique, se couronne à la hauteur du toit d'une rampe superbement maillée, et porte dans les airs son minuscule beffroi à huit pans, fenestré de niches à jour sur chacune de ses faces. Ce beffroi n'est en réalité qu'une lanterne, toute festonnée de dais et de pinacles, et dont les deux étages, bordés de balustrades, prolongent la tour carrée qui fait saillie dans le milieu de la construction. L'hôtel de ville a lui-même deux étages, coupés dans la hauteur par un double rang de contreforts décorés de niches ; ses angles s'aiguisent en pignons denticulés, accotés de tourelles qui, par delà la balustrade, effilent sur le toit de jolies flèches à clefs. Ce toit, à lui seul, pourrait à bon droit passer pour une merveille ; c'est tout un monde de statues, d'aiguilles ouvrées, de petites lucarnes encapuchonnées, de groupes d'enfants, toute une vie du cuivre, du fer et du bronze épanouie sur le bleu turquin du chevet d'ardoises ; non seulement les pignons latéraux y fleurissent en tourelles, mais les contreforts y pointent, et, couronnant les deux travées centrales de la façade, deux fenêtres y épanouissent leur fin bouquet de colonnettes qui, sur cette masse de madriers et de chevrons, dessinent la silhouette de longues cigognes piétées. Maître Van Pède, l'auteur de ce bijou

monumental, s'entendait en vérité à produire l'illusion, non moins que les plus prestigieux décorateurs. Que n'a-t-on pas raconté d'ailleurs à propos de son œuvre ? A en croire la légende, il se serait borné à emprunter aux maisons communales de son temps les motifs les plus universellement admirés. Telle eût été, au surplus, l'expresse volonté des graves magistrats qui lui commandèrent le travail. Mais, en comparant, on acquiert la certitude



Dessin de Constantin Meunier.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE PAMELE.

que l'édifice, avec sa noble pondération de lignes et sa riche floraison ornementale, est bien sorti tout entier d'un cerveau de créateur et non d'imitateur.

N'a-t-on pas dit aussi de l'adorable cheminée qui, dans la salle du Peuple, maille de sa balustrade à l'égal d'une dentelle et, comme de mignonnes tours de cathédrale, aiguise ses trois pinacles abritant les statues de la Vierge, de la Justice et de l'Espérance, que l'étonnant artiste qui tailla ce délicat chef-d'œuvre dans la pierre en prit le modèle à l'hôtel de ville de Courtrai, lequel cependant ne fut construit qu'un an après celui d'Audenaerde ? C'est

encore là un de ces incomparables trésors d'art, à propros desquels les formules de l'admiration semblent trop vite épuisées. D'ailleurs, les merveilles se pressent dans tous ces vieux hôtels de ville. Le même Pierre Van der Schelden qui sut faire épanouir dans les dais et les niches de cette cheminée la fleur du plus pur gothique, conçut les italiennes ordonnances du portail de la salle des Échevins, dont il cisela lui-même les innombrables sculptures, dans une série de vingt-huit caissons animés, comme des tableaux de Boucher, par les ris d'une ribambelle de jolis Amours charnus. On voudrait vivre un moment de la vie de ces grands artistes obscurs, étudier en eux le double courant qui les emportait à la Renaissance et les retenait à l'art antérieur ; malheureusement, c'est à peine si l'on peut débrouiller leurs traces dans la nuit qui s'est faite autour d'eux.

Deux grandes églises, Sainte-Walburge et Notre-Dame de Pamele, évoquent les pompes austères des anciennes liturgies. Les seigneurs d'Audenaerde et ceux de Pamele les avaient fait construire sur les deux rives du fleuve, au centre de leurs possessions respectives, et chacune symbolisait, avec une rivalité dans la magnificence et les proportions, la superbe de ces familles rivales. Mais, tandis que Sainte-Walburge, trop souvent reconstruite pour qu'on puisse encore y discerner la primitive architecture, dressait, dès le dixième siècle, sur la rive droite, ses masses imposantes, Notre-Dame, que des restaurations intelligentes achèvent de rendre chaque jour plus conforme à ses origines, ne s'éleva sur la rive gauche qu'en 1235. A cette heure, l'intérêt se concentre surtout sur Pamele, qui, particularité étonnante pour l'époque où elle fut construite, offre dans toute son intégrité le caractère de la transition du roman au gothique. Près du porche, dans la pénombre, s'aperçoit la tombe des seigneurs de Pamele, une funèbre dalle où, pareils à des troncs écharnés sur une table de dissection, s'allongent deux grands squelettes. Dans le chœur un triforium développe l'austère beauté de ses arcades cintrées qui plus loin se continuent dans la grande nef, découpant, par-dessus une forêt de colonnes en pierre bleue, leur suite d'ouvertures symétriques. C'est la part du style roman, et le gothique primitif apparaît ensuite dans les hautes fenêtres du grand vaisseau et des bas côtés, sous la forme de trois ogives accouplées dans un plein cintre. Une indicible majesté se dégage de cette vieille architecture dont les solennelles ordonnances sont malheureusement déparées par les paillons et les oripeaux qui, ici comme dans la plupart des autres églises catholiques, profanent la sévérité des autels.



LA FLANDRE OCCIDENTALE



BÉGUINAGE DE COURTRAI.

LA FLANDRE OCCIDENTALE

I

Un combat de coqs. — L'arène. — Les armeurs. — Passes héroïques.

Au sortir d'un plantureux repas où, selon la coutume flamande, les six ou huit services qui composaient le menu furent largement arrosés de crus princiers, et dont notre hôte, grand amateur de combats de coqs, et sa digne conjointe, saine et joviale comme les honnêtes dames portraiturées par Hals, Pourbus et Flinck, nous firent les honneurs avec la bonhomie qui est l'apanage des maîtres de maison dans les deux Flandres, une calèche nous emporta vivement vers la tente sous laquelle devaient se prendre, bec contre bec, les rivaux du jour. A mesure que nous approchions, les groupes se faisaient plus compacts, croisés en tous sens par des véhicules charroyant de gros fermiers goguelus et des attelages conduits à grandes guides par des hobereaux propriétaires de quelque héronnière prochaine. Partout les cabarets, regorgeant de buveurs attablés ou debout, exhalaient par les portes ouvertes les propos bruyants au moyen desquels on saluait à l'avance la défaite ou la victoire

des champions. Avec de grands gestes qui battaient l'air, des rodomonts péroraient, ouvrant des paris comme pour un Derby, et d'autres, moins expansifs, avaient l'air de ce récolliger, en roulant lentement de lourdes prunelles glauques. Dans ce peuple naturellement calme, mais de qui la chaleur ne semble se contenir que pour mieux éclater quand sa passion ou son intérêt est en jeu, une effervescence grandissait, alimentée par les lampées.

On savait que le combat était pour deux heures, et, bien que les gendarmes se tinssent cois et qu'on n'eût point vu jusqu'alors reluire le moindre canon de mousquet, une certaine défiance régnait parmi la foule. Le bruit courait même que le parquet, avisé de la batterie, ménageait aux délinquants la surprise d'un tour de sa façon ; mais d'ores et déjà toutes les précautions étaient prises dans l'éventualité d'une soudaine apparition des bonnets à poil. Ce n'est point pour si peu, en effet, que ces enragés Flamands renoncent à leur plaisir favori ; le conventicule, rompu sur un point, se reforme ailleurs, sitôt que la maréchaussée a tourné bride, et quelque coin de grange ou de cellier, subrepticement transformé en champ clos, devient alors le théâtre où se consomme le tournoi.

Notre amphitryon accueillait avec un sourire les inquiètes rumeurs dont la traînée nous suivait à travers les étapes de notre voyage, songeant à part lui, comme il nous le fit entendre par la suite, que, si les magistrats s'étaient décidés à ouvrir l'œil, il n'eût pas manqué d'en être averti par Pandore lui-même, avec lequel il avait de secrètes accointances. Nous nous aperçumes bientôt, en effet, qu'une tacite complicité de l'autorité garantit, ou peu s'en faut, l'impunité aux clandestines assemblées qui, sur presque tous les points de la contrée, réunissent, de dimanche en dimanche, l'indestructible franc-maçonnerie des amateurs d'œils crevés et de gésiers perforés. Quelquefois, pour l'exemple, la justice secoue ses foudres, mais elles s'émoussent vite sur la rébarbative opiniâtreté des populations, en qui l'amour de ces sortes d'exploits s'est chevillé par une tradition constante. D'ailleurs, l'amende, si forte qu'elle soit pour le tenancier d'une arène à coqs, est aisément compensée par les profits du métier, en sorte qu'aucun ne recule devant la sévérité des lois et qu'il n'est presque point de remède contre une barbarie qui, réprimée, repousse tout de suite après, comme une chair parasite dont rien ne peut avoir raison.

Quand nous arrivâmes, une cinquantaine de spectateurs étaient déjà assis autour du cirque en miniature où, pareils aux gladiateurs antiques et, comme eux, destinés à périr pour l'émerveillement non d'un César, mais d'un public de rustres en blouses et en sabots, les grands volatiles, armés d'éperons en guise de glaives, allaient descendre. Des mottes de sable jaune pommelaient l'espace circulaire compris entre les parois d'une sorte de cuve mesurant environ deux mètres de circonférence et garnie sur tout son pourtour de bandes de toile grise. Alignées autour du turf sur deux rangs, des chaises en bois remplaçaient les avant-scènes des salles de spectacle, et, immédiatement après, de grandes planches posées sur des tonneaux figuraient les gradins étagés en amphithéâtre de nos modernes « pigeonniers ». Une bande tendue sur piquets fermait hermétiquement l'enclos.

Ce ne fut pas sans un léger battement de cœur que nous prîmes place sur le siège d'honneur qui nous avait été réservé ; avec un peu de vanité, nous aurions pu nous croire le juge aux mains de qui la vie et la mort des misérables bestioles allaient être suspendues. D'un sombre recoin d'étable, devant lequel, par l'échancrure de la portière d'entrée, nous apercevions moutonner des omoplates, s'exhalait le claironnement des futurs belligérants, pareil à une fanfare de défi qu'ils s'envoyaient l'un à l'autre à cette minute suprême qui précédait les joutes homériques où plus d'un devait succomber. Mais bientôt les poussées tapageuses de la foule investissant la tente entrecoupèrent ces rageuses clameurs. On se

répétait que les « armeurs » — c'est de ce nom guerrier que sont baptisés les valets de coqs chargés de leur chasser l'éperon d'acier — venaient de pénétrer dans le réduit où, enfermés en des sacs, les terribles gallinacés gisaient mélancoliquement, loin du jour. Ayant témoigné le désir d'être initié à la cérémonie de laquelle, à la façon des anciens preux, ceux-ci sortent chevaliers, nous fûmes introduit, en dépit de la rigoureuse consigne qui ferme aux curieux l'accès de ce lieu secret, dans l'obscur belluarium ; là, après s'être tournés en tous sens, nos yeux finirent par percevoir l'artiste et son aide. Tous deux se tenaient penchés sur une bourse en serpillière agitée de brusques trépidations ; un instant leurs mains y demeurèrent plongées ; et soudain ils en extirpèrent un superbe chante-clair, haut perché sur ses ergots. Solidement maintenu entre les genoux du maître armeur, le volatile fut aussitôt nanti d'un rostre plus pointu que le plus effilé poignard.

Nous vîmes alors qu'il y a un art d'armer le coq, duquel dépend presque toujours l'issue de la bataille; mal éperonné, le plus fier bretteur risque souvent de panteler sous le croc d'un partenaire moins robuste que lui; c'est pourquoi, en Flandre, la mission de l'armeur, révérée à l'égal d'une profession savante, n'est pas éloignée de rapporter aux individus qui en sont investis les honneurs et les écus qui incombent à des ministères en apparence plus graves.

Nous avions à peine regagné notre siège que, des deux côtés opposés, débouchaient sous la soleilleuse clarté tamisée par le velum, pareils à des maréchaux de tournoi, les armeurs des camps rivaux. Instantané comme la foudre, un profond silence se répandit parmi les assistants, naguère tumultueux comme une nuée de mouches avant l'orage; et vivement, s'observant mutuellement de leurs claires prunelles immobiles pour régler leurs mouvements l'un d'après l'autre, les deux farauds, en qui se concentra un moment alors l'ardeur des partis en présence, posèrent leurs sacs devant eux, en élargirent l'ouverture et donnèrent l'essor aux coqs captifs. Des deux parts on vit bondir sur le sable, partout criblé des liards et des francs qu'y avaient jetés les parieurs comme l'enjeu de la mort, un être nerveux et roux, semblable, sous sa chevelure de grosses pennes ébouriffées, à un chef de tribu sauvage étincelant de poils et de verroteries.

Ce fut un moment solennel : l'indicible sensation de la mort présente me fit tout à coup avancer le bras, comme pour arrêter les conjonctures suspendues par l'air. Mais une main impérative et rude s'abattit sur la mienne, me contraignant à l'immobilité ; et tout de suite après je vis, inoubliable spectacle dont les phases se succédèrent si vertigineusement qu'elles se fondirent à mes yeux dans un unique et mouvant tableau, les deux porte-crête, transportés d'une indicible fureur, se ruer après être demeurés une seconde, la crinière rebroussée et le col tendu, à s'entre-dévorer de leurs rouges et braséantes prunelles, puis, soulevés de terre dans un effroyable élan, l'aile battante et le bec tordu en un rauque spasme inarticulé, se percer réciproquement le flanc de leurs dards acérés. Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que les lutteurs s'abattaient dans un tourbillon de plumes et de sang, crevés presque au même endroit par la pointe de l'éperon et tout grondants encore d'ire inapaisée à travers les affres dernières.

Alors l'assemblée, jusque-là sans haleine et sans voix, se déchaîna en un grand cri qui refoula au dehors les intimes clameurs longtemps refrénées :

« Dood ! (morts !) » hurla-t-elle.

Ruisselants, la tête ballante et les pattes convulsionnées, les fiers capitans furent emportés comme de vulgaires oisons, eux qui pourtant s'étaient si glorieusement comportés dans ce combat singulier où leurs espadons s'étaient croisés selon les plus scrupuleuses règles de l'escrime et qui, également vainqueurs et vaincus, avaient exhalé leur souffle presque dans le même instant.

Il y eut un court répit, pendant lequel les trognes, allumées par la bière et la passion, s'accointèrent en de véhéments colloques; puis une pluie de grosse et de menue monnaie roula derechef sur le sable ensanglanté, et, les armeurs ayant repris leur place avec des coqs frais, on assista à de nouvelles et incomparables passes d'armes. Cette fois, deux cochelets se trouvaient en présence; d'abord l'un d'eux parut ne point vouloir accepter le combat; sans doute étourdi par la lumière et le grouillement de la foule, il faisait déjà mine de se dérober, insigne lâcheté qui sans coup férir met fin au tête-à-tête et généralement soulève parmi les spectateurs de furibonds témoignages d'indignation, quand, brusquement pris en flanc par l'ennemi, son aile, tout à l'heure flasque et pendante, s'enfla, bruissa, s'ouvrit toute large; et, dans une suite d'assauts meurtriers qui semblaient ne plus devoir finir, les deux jeunes spadassins, rivalisant d'adresse et de ruse comme de vieux duellistes éprouvés, épuisèrent le répertoire des plus diaboliques parades pour s'exterminer. Tantôt l'un dardait son éperon au cœur de son partenaire, qui, fléchissant, suffoqué par les caillots de sang, s'accroupissait un moment, comme si la douleur lui eût fauché les pattes; mais, bientôt après redressé, le vaincu se lançait à son tour sur le vainqueur; et tel était l'acharnement mutuel qu'on n'avait plus sous les yeux qu'une masse pourpre, gluante, informe, achevant de se décomposer sous le déchiquètement des becs, à travers un nuage de plumes et de cervelles volant en éclats.

Une attention anxieuse se lisait sur les physionomies; les prunelles en feu, mais impassible, ténébreux et comme marmorisé en d'immobiles postures, le public supputait mentalement, et sans en rien laisser paraître, les chances réciproques de ces superbes meurtriers. Le massacre s'éternisait à présent en des attaques plus molles, auxquelles se reconnaissait la lassitude grandissante des lutteurs; et tout d'un coup, à bout de forces et de souffle, sans queue, sans ailes et sans crinière, le crâne ouvert et les yeux roulés hors de l'orbite, leur corps entier ne formant plus qu'une plaie d'où le sang coulait en noirs filets, on les vit s'affaisser, secoués tous deux de grands frissons et laissant aller de leur gosier de rauques hoquets. Alors, d'un tacite accord, les armeurs tirèrent leurs montres, et ceux qui dans l'assistance possédaient un cadran les imitèrent, tous graves à cette heure comme ces magistrats de l'Inquisition qui, dans les tableaux de Gérard David, président aux supplices des hérésiarques, sans faire grâce d'une seconde aux patients qu'on écorche vifs ou qu'on tenaille dans des étaux.

« Une minute !... deux !... trois !... quatre !... »

C'est la coutume que le combat est considéré comme non avenu si, après cinq minutes sonnées, les acteurs de ce funèbre drame n'ont pas repris les hostilités. Mais on avait affaire à de terribles athlètes, nullement disposés à crier merci, et la quatrième minute ne s'était pas écoulée que, se relevant d'un bond automatique, ils se précipitèrent de nouveau l'un sur l'autre. Alors une effervescence gagna la foule excitée à la vue des jets de sang qui, comme des fontaines, bruinaient des blessures; les yeux s'empourprèrent; les mâchoires s'entre-choquèrent; un grand paysan sec fut pris d'un tressaut pareil à une danse de Saint-Guy; et sur les faces se grava le pli d'une bestialité obtuse et féroce. Nous-même, si pénible qu'en soit pour nous l'aveu, secoué jusqu'en nos moelles par le cruel héroïsme de ces adversaires, nous subissions l'universel vertige qui soudainement avait rempli les esprits de fureur et de folie. Côte à côte, raidis par la douleur, les invincibles continuaient à se larder, mais leurs cous, comme galvanisés, ne se mouvaient plus que par brusques détentes, et, au bout de quelques instants, cessèrent même tout à fait de s'agiter. Ce n'était pas la mort, nous assura-t-on, mais leur sort n'en valait guère mieux, puisqu'ils risquaient d'être estropiés



Dessin de Xavier Mellery.

UN COMBAT DE COQS EN FLANDRE.

pour le reste de leurs jours. Il fallut les emporter, et dans les coulisses du pseudo-théâtre on les oignit de beurre frais pour cicatriser leurs plaies, tandis que, ouvrant enfin la soupape au flot contenu de leurs impressions, bourgeois et manants, en de bruyants devis qui s'entre-croisaient par l'air, dégoisaient à perte d'haleine sur les particularités du triomphant corps à corps.

Trois « parties » se succédèrent sans rassasier le goût des émotions violentes chez ce peuple adonné aux boucheries et aussi vain de ses combats de coqs que les Espagnols le sont de leurs tauromachies. Bien que défaillant à la longue dans la nauséeuse atmosphère du charnier, nous eûmes le triste courage de demeurer, sinon jusqu'au bout de la performance, du moins assez de temps pour voir succomber, dans les combats qui suivirent, deux guerriers dignes de franchir les seuils sacrés de la Walhalla. Ils trépassèrent, ces héros, après des exploits que l'histoire n'enregistrera pas, mais dans lesquels, à l'exemple des paladins antiques, ils déployèrent la plus rare vaillance. Leur âme, ivre de meurtre et de gloire, s'envola à travers un songe rouge, accompagnée par les rires et les clameurs de l'assemblée, comme par les cuivres et les hautbois d'une marche funèbre.

Longtemps encore se prolongea la meurtrière kermesse ; et, quand, faute de combattants, elle eut pris fin, les spectateurs se répandirent dans les cabarets d'alentour, où les pompes à bière gloussèrent jusqu'à la nuit, versant aux gosiers altérés par les parlotes un fleuve de pâle houblon.

II

Une rivière industrielle. — La Lys. — Le lin et les linières.

Comme tout à l'heure la Dendre dans les grasses prairies de Ninove et de Termonde, la Lys pousse à travers la campagne courtraisienne ses eaux naguère françaises et qui, à partir de Menin, reflètent la claire verdure des paysages flamands. Dès son entrée au pays, elle prend cette activité de bonne ouvrière qu'elle gardera à travers tout son parcours et qui, aux approches de Gand et plus encore entre les quais de la remuante cité industrielle, grandit au point de faire mentir le vieil adage des grands poissons mangeant les petits, puisque jusqu'ici, en effet, c'est la petite rivière qui dévore le grand fleuve.

A pousser ses crochets dans tous les sens, à multiplier ses sinuosités ici, là, partout ; à cheminer de crique en crique de son train diligent de cours d'eau qui se sent nécessaire et, même en ayant l'air de flâner, accomplit une besogne régulière, elle jette plus de vie et de mouvement dans la contrée qu'un réseau ferré avec le souffle rauque de ses locomotives et l'animation de ses débarcadères. La placide indolence des rivières bordées d'herbages et vautrées dans leurs chaudes vases comme les grands bœufs qui s'abreuvent à leurs gués n'est pas son fait : elle n'est ni pastorale ni bucolique ; et le claquement des palettes qui dans les moulins à écanguer battent le lin, s'accorde mieux au rythme pressé de ses flots que le rustique « piloui » des pipeaux embouchés par les pâtres.

Son idylle, à elle, est la verte linière qui en juin s'aigrette d'un étoilement bleu pâle, la grange où, comme des monts, s'empilent les gerbes avec lesquelles on tissera les damas satineux, les bateaux chargés à plein bord et traînant dans les ondes de flottantes chevelures de lin. Ce flexible et blond textile, dentelle végétale dont les esprits de la terre tissent mystérieusement les fils en attendant que la main des hommes les transforme en luisantes

blancheurs de toiles, pousse sur ses bords par zones infinies : toute la campagne s'en revêt comme d'une énorme nappe glauque.

La Lys, dénomination poétique et musicale qui évoque dans l'esprit la lumineuse symphonie des tons argentins et fait penser à de grands jardins fleuris des pâles emblèmes de la candeur, est par excellence la rivière du lin. Chaque année, au temps des inondations, elle couve maternellement la glèbe et y féconde le germe qui, dès mars, lève en forêt de tiges serrées ; plus tard, quand, tombée sous la faucille, la plante appartient déjà à l'industrie, c'est encore elle qui la lave, la mûrit, finalement la décompose dans ses liquides réservoirs qui, mieux que les creusets de la chimie, en amollissent et détachent les fibres.

De tout temps les merveilleux agents dissolvants de ses eaux lui valurent un rôle prépondérant dans l'œuvre initiale de rouissage. Grâce à ces secrètes et naturelles vertus, Courtrai, la ville qu'elle baise avec de nonpareilles tendresses, a entendu universellement vanter les « belles nappes, serviettes et ameublements en forme de damas » que ses adroits artisans tissaient autrefois et que non moins habilement fabriquent aujourd'hui ses machines, mais dont la brillante et solide trame a préalablement été façonnée par les génies de la rivière.

A l'époque de la floraison, la contrée entière s'azure, sur d'immenses étendues, d'un saphir tendre comme la couleur du ciel en mai, et cette limpide, délicate et pâle tache d'aquarelle, prolongée jusqu'à l'horizon, a l'air d'un vaste lac dans les transparences duquel se refléterait la céleste coupole. Jusque dans les plus humbles courtils, et même aux fentes des vieux murs, parmi les lichens des toits de glui, partout où la semence jetée au vent a pu s'attacher et germer, la fleur du lin épanouit ses bouquets, symbole des activités communes, ainsi que sur les blasons les emblèmes héraldiques. Puis, la récolte venue, les maisons se vident de leurs hôtes valides : hommes, femmes, enfants, abandonnant les lares domestiques à la garde des vieillards, s'en vont par milliers s'embaucher aux linières. Un peuple de fronts hâlés se courbe alors sur le sol, remplissant la campagne d'un mouvement de fourmilière, avec de beaux gestes émouvants et simples qui, sans s'arrêter, achèvent l'œuvre de la nature.

Aux rustiques lisières de Fontainebleau, Millet, qui de son grave outil burina le paysan dans toutes les phases de son labeur journalier, pressentit peut-être et toutefois n'eut point l'occasion d'exprimer la naïve grandeur des aoûterons du lin. Avec quel sens des solennités agrestes son sévère génie eût détaché l'intense vision des torses masculins et des gorges féminines se mouvant rythmiquement parmi le jaune incendie des gerbes entassées sous les feux de l'air ! Il eût montré les attelages qui, du pas de leurs chevaux marchant de front sous les chevêtres carillonnants de sonnailles, mènent à la rivière, par des chemins où jusqu'à mi-jantes s'enfoncent les roues, des chars hauts comme des tours et grinçant sous le poids de leur oscillante toison. Jambes nues et la chemise bouffant au vent sur leurs thorax velus, tels que, maintes fois, je les vis se refléter dans les eaux vertes, il eût silhouetté, en outre, le groupe des rouisseurs allant en d'incessantes ambulations de la rive encombrée de lin bottelé à la cage où graduellement les gerbes s'empilent, tant qu'enfin l'appareil, du faîte à la base chargé et par surcroît lesté de quartiers de meules, de monceaux de pavés et de lourdes barriques, coule aux boues du fond, comme un radeau submergé.

Cependant, graduellement pourri par le travail désagrégateur de la rivière, le lin, amassé par couches compactes au fond des cages, a peu à peu perdu les gommes qui font adhérer



Dessin de *Émile Claus*.

LE ROUISSAGE DU LIN DANS LA LYS.

l'écorce à la tige. Généralement le séjour dans l'eau ne dépasse pas quatre semaines ; au bout de ce temps la décortication est terminée et il ne reste plus alors qu'à étendre le textile roui sur le champ, pour le faire sécher. Mais, avant tout, il faut extraire des bourbes les cubes à claire-voie chargés de leurs entassements d'herbes. Des mercenaires descendent alors dans la cage et la débarrassent des poids qui la maintenaient enfoncée; puis à brassées ils retirent les gerbes réduites en gélatine, et, toujours creusant plus avant dans le récipient englué de vase et d'herbes aquatiques fétidement fleurantes, ils finissent par toucher au lit même de la rivière, plus pareils, sous leur chevelure de joncs et de limon, à des tritons qu'à des hommes. A mesure que les lins sont extraits, une équipe les transporte dans les prés voisins ; là on les gerbe en creux pour mieux les imbiber de vent et de soleil ; et rien ne prévaut sur la collaboration de ces deux agents pour en stimuler la dessiccation.



Dessin de Émile Claus.

L'ÉCANGUEUR.

Puis la campagne se hérisse d'interminables files de meules qui, dans la perspective, simulent la présence d'un vaste bivouac. Les granges, en effet, sont insuffisantes à contenir la coupe de chaque année, bien que la plupart, spacieuses et profondes comme des entrepôts, puissent loger à l'aise jusqu'à dix fois la charge d'une attelée. Et tandis que la canicule patine d'or roux ces ameulonnements disséminés par la lande, les hivernales trombes les blanchissent sous la volée des flocons, en attendant que le teillage et l'écangage les restituent à l'industrie.

Il y a différents modes d'écanguer, mais le plus usuellement on a recours au moulin, un moulin qui ne chôme jamais en Flandre et au seuil duquel se pressent les bonnes gens, ployant sous le poids des ballots qu'ils apportent à battre. L'appareil se compose d'un moyeu agité d'un mouvement de rotation rapide et battant de l'extrémité de ses palettes les bottelées de lin qu'on pousse à mesure. Cependant il n'est pas rare que l'écangage s'opère à domicile; armé d'un couperet en bois, vaguement semblable à un papillon aux ailes déployées, l'écangueur alors frappe à coups redoublés les écheveaux glissant dans l'encoche d'une planche. D'une façon comme d'une autre, il ne reste bientôt plus que des cardées de filasse floche. Cette filasse ensuite subit à son tour une main-d'œuvre : peignée sur des herses monstrueusement dentées, par grosses tresses touffues, elle se sépare graduellement de son élément grossier, l'étoupe, et devient à la fin le fort et flexible fil, semblable à un cheveu, qui, saisi par les bobines, tout à l'heure se vaporisera en blancs nuages de toile sur les métiers des tisserands.

Autant de préparations, d'ailleurs, autant d'industries différentes. Dans les villages, par les seuils entr'ouverts, vous verrez le rudimentaire outil du peigneur, son grand râteau à mâchoire de requin, s'accélérer sur un fond pulvérulent d'appentis, parmi l'envolement des innombrables molécules grises dans lesquelles l'ouvrier se meut, à peine visible, la gorge raclée par des quintes de toux. Non loin, le moulin dresse son bastionnet, intérieurement embrumé de ouateuses pénombres, bien différentes du joli décor blanc de ses confrères, les



Dessin de Xavier Mellery

INTÉRIEUR DE TISSERAND.

moulins à farine, toujours tapissés, dirait-on, d'un flottant rayon de lune. Puis, c'est le hangar du botteleur, un spécialiste encore, dont la mission consiste à ligoter le lin en paquets pesant généralement trois kilogrammes, floches au-dessous, tordus et serrés au-dessus; les bottes, jointes ensemble, forment ensuite d'énormes balles qui, par bateaux ou par haquets, sont dirigées sur les filatures.

A partir de ce moment, l'intérêt et le charme de tout le multiple travail qui accompagne

les métamorphoses de la plante cessent pour l'observateur véritable, attiré surtout par l'originalité des naïves pratiques populaires : il ne lui reste plus alors qu'à s'enfoncer au silence des hameaux, l'oreille tendue vers le ron-ron du rouet ronflant aux mains des vieilles, dans l'âtre fumeux où bout le chaudron. Comme au temps des aïeules, hélas! ensevelies dans la belle toile filée par leurs mains diligentes, le paysan tourne encore le rouet, indifférent aux usines dont les monstrueuses cheminées couvrent là-bas l'horizon; et cette berçante musique de l'antique machine, qui rythme si bien le balancement des berceaux ou les lentes cadences des chansons de nourrices, passe sur la campagne comme un écho des choses abolies, toujours douces aux cœurs qui se souviennent.

III

Environs de Courtrai. — Le Grœningue et la bataille des Éperons d'or. — Notre-Dame de Courtrai. Le Courtrai actuel et le Courtrai du passé.

Rien n'indique plus, autour de Courtrai, dans sa forme matérielle, le théâtre des exploits des communes flamandes liguées contre la chevalerie de Philippe le Bel, en cette lamentable et glorieuse journée baptisée par l'histoire du nom de bataille des Éperons d'or. Le ruisseau dans les bourbeuses eaux duquel la fleur de la gentilhommerie française trouva la mort et qui, pendant les horreurs du meurtier combat, délimita la position des farouches patriotes armés de cet outil sans merci que par dérision ils avaient dénommé « goedendag » (bonjour), espèce de salut qui tombait de haut en bas avec le han du bûcheron lançant sa cognée, le Grœningue, pour lui restituer son nom, a disparu dans les graduels agrandissements de la ville.

Le temps n'a pas épargné davantage la grande basilique sacrée de Baudouin IX, aux voûtes de laquelle, parmi les nuages d'encens envolés des cassolettes et les accords prolongés des cantiques, les milices de Breydel et de De Koninck suspendirent, comme de guerrières dépouilles, les sept cents paires d'éperons ramassées sur le champ de bataille. Étranglée, depuis, entre des pilastres à cannelure et par surcroît grossièrement masquée par une façade d'une renaissance piteuse, Notre-Dame n'a plus guère gardé de sa primitive et majestueuse simplicité que son triforium d'entrée.

Il faut lire dans les récits du temps le détail de la bravoure flamande ruée sur l'une des plus nombreuses armées qui jamais se soient rangées sous l'étendard des rois de France : Namur envoyant six cents hommes avec le comte Jean pour capitaine; les West-Flandrais abandonnant le siège du château de Cassel et, Guillaume de Juliers à leur tête, accourant prendre leur part du danger commun; ce chevalier Jean Borluut quittant secrètement Gand, dominée par la faction du Lis, avec ses sept cents amis et serviteurs; les milices confondues aux paysans, les nobles aux vilains, les moines aux soldats; puis, à l'approche du combat, dans le grand frisson qui précède les mêlées, le bardit entonné par tout un peuple à genoux; et, tout de suite après, ce même peuple se courbant vers la terre et par un de ces mouvements admirables où communie l'âme des foules, portant à ses lèvres quelques parcelles de cette terre maternelle pour laquelle et sur laquelle la plupart vont verser leur sang. La campagne tremble sous le chevauchement des superbes cavalcadours harnachés de drap d'or ou des pieds à la tête bardés d'acier damasquiné et dont les cimiers empanachés, incendiés par les feux de juillet, oscillent comme des ramures parmi l'échevèlement des crinières et

le vent des oriflammes. Au contraire, le rigide front de bandière de ces bourgeois équipés en guerre ne décèle ni parade ni jactance; leurs haubergeons et leurs casques de fer bruni déroulent à distance les flots d'une mer sombre sur laquelle tranche seulement la rouge tunique des gens d'Ypres. Le champ de bataille, à travers un semblable appareil, grandit aux proportions de l'épopée; le génie des Flandres aux prises avec le génie de la France nécessite ce cadre homérique; on n'a pas de peine, en effet, à conjecturer que la lutte sera moins d'homme à homme que de race à race.

Au cri de « Montjoie et Saint-Denis », une partie de la cavalerie s'ébranle; mais à peine s'est-elle élancée que les lourds chevaux des barons, surchargés de leurs quintaux d'or et d'acier, s'empêtrent dans les glaises de ce sol partout pourri de fondrières. Un ouragan de flèches tourbillonne; les montures se cabrent, écrasant sous elles leurs cavaliers; en un instant le marais se change en un margouillis horrible d'entrailles dégorgées et de crânes volant en éclats; et la hache, la dague, la pique et le goedendag trouent l'air d'effroyables moulinets rouges.

« Sire, dit alors au comte le connétable, pour l'amour de Dieu! changez votre plan de bataille. Dérobons-nous par une fuite simulée; cette piétaille nous suivra par delà les ruisseaux, et nous en aurons bien vite raison.

— Par le diable! s'écria monseigneur d'Artois, pâle de colère, voilà un conseil de Lombard. Avez-vous peur de ces loups ou plutôt en auriez-vous leur poil?

— Cher sire, répondit mélancoliquement le vieux Raoul de Nesles, si vous voulez me suivre, je vous mènerai si loin que vous n'en reviendrez plus! »

Alors de nouveaux escadrons se ruent sur l'épaisse muraille des hommes d'armes flamands; mais l'immense marécage les enlise; ils s'embourbent dans les limons, roulent pêle-mêle dans le Grœningue, harcelés de nuées de traits, s'entassant par monts et faisant au ruisseau un pont de chairs pantelantes sur lequel d'Artois passe à son tour en ralliant ses derniers chevaliers, vol de bannières et de panaches qui décroît au loin dans le carnage.

« Percez de vos lances les sangliers et éventrez les truies », leur avait dit avec une gaîté féroce la louve royale, leur reine et auguste Dame. A cette heure, ils éprouvent ce que valent les crocs de cette harde qu'ils ont si follement relancée dans ses bauges. Ils croyaient dépecer le sanglier, au son de leurs cornes de chasse, dans le feu et la furie d'une joyeuse extermination, mais, ô retour de la fortune! c'est lui, c'est le sanglier flamand qui, de son formidable boutoir, les refoule et les écrase. Ils sont venus mille, ils s'en vont cent à peine. La plaine boit leur sève à grands traits, s'abreuve de ce sang français abhorré, voluptueusement s'engraisse de cette chair de ducs, de princes et de comtes, fumier superbe d'où jailliront les moissons de Flandres. Il avait, parbleu! raison, l'antique connétable, quand il promettait à son prince de l'entraîner si loin que ni l'un ni l'autre ne reviendraient plus. D'Artois court sus l'étendard au lion, qu'il lacère de la pointe de son glaive, mais un hercule, un démon, une de ces trempes guerrières comme la patrie en danger en suscite même de dessous le froc et la bure, Guillaume de Saeftinghe, frère lai de l'abbaye de Terdoest, bondit sur le palefroi royal et lui fend le chanfrein d'un revers de sa massue. Alors Robert supplie : la cour, ses pompes, ses tournois, ses belles dames hautes en graisse repassent dans son esprit, vision troublante et molle qui lui rend délectable la vie.

« Meurs! » lui crie Breydel.

Et le beau chevalier rend le sang et la vie.

A partir de ce moment, la déroute, pareille à une avalanche, emporte tout ce qui reste de la Fleur de lis; comme des mâts ballottés par la tempête, les pennons de la chevalerie

flottent à l'aventure dans l'immense naufrage. Le combat se change alors en hécatombe; devant Courtrai la plaine n'est plus qu'un prodigieux charnier. Sept mille chevaliers périssent là, parmi lesquels sept cents seigneurs bannerets, soixante-trois princes, ducs, comtes et près de onze cents nobles. Quant aux vilains, archers, arbalétriers et fantassins quelconques, il en demeura bien vingt mille sur l'aire.

Ainsi finit cette lugubre tragédie de laquelle, quatre-vingts ans plus tard, Charles VI devait si cruellement se ressouvenir. « Quand le roy de France dut partir de Courtray, écrit Froissart, il ne mit mie en oubli les éperons dorés qu'il avait trouvés en l'église... Si ordonna le roy que Courtrai fust toute arse et détruiste ». Revanches de prince. Grandement molestée, la cité du quatorzième siècle s'abîma donc, ou peu s'en faut, sous le fer et la torche; et la Lys, après avoir balayé la féodalité, fut contrainte de charrier ses propres riverains, les fils des Communiers.

Ce n'est là qu'une des pages de l'histoire de Courtrai. Comme presque toutes les autres villes du temps, elle fut étroitement mêlée aux tourmentes des Flandres. Détruite, puis rebâtie, à travers les fluctuations d'une époque qui ne laissait pas longtemps debout ce qu'elle édifiait, et promenait la herse dans les sillons ensemencés sans attendre la germination, elle eut le sort d'Ypres, de Deynze, d'Audenaerde, de tant d'autres héroïques ruches où, sitôt après les désastres, la vie recommençait tumultueuse et haute, composant son miel avec les fleurs de la mort.

IV

Les Broeltorens. — L'Hôtel de ville. — La cheminée de la salle du Conseil. — Les Halles. Le Béguinage. — L'église Saint-Martin.

Le Courtrai actuel n'évoque plus que furtivement cette lointaine civilisation de fer et de sang. Réfléchies par les eaux de la Lys, au berceau de laquelle leurs substructions s'accrochent indestructiblement, deux tours jumelles, restes des ouvrages du quatorzième et du quinzième siècle, dressent toutefois encore, pareilles à des poivrières géantes dont les ouvertures seraient figurées par les lucarnes à auvents et les meurtrières, leurs cyclopéennes maçonneries mesurant près de trois mètres d'épaisseur et reliées entre elles, au-dessus du lit de la rivière, par trois arches trapues soutenues de puissants contreforts. Ces inexpugnables bastions, épargnés par les coulevrines non moins que par le temps et qui, sentinelles bourrues en faction depuis des siècles devant la ville, n'ont point été relevés, heureusement, par la garde montante des siècles, rendent plus sensible la platitude des maisons environnantes, pareilles, avec leurs mornes rangées de fenêtres noires trouant de monotones et rectilignes façades, à un alignement de dés à jouer. Les « Broeltorens » ont d'ailleurs abrogé toute prétention guerrière : dans leurs larges salles circulaires, écrasées par des voûtes basses, sous lesquelles des barbacanes coulent de pâles rais de lumière, l'entrain des corps de garde a fait place au vide et au silence des lieux inoccupés. Des crochets de débardeurs encombrent seuls les poudreuses pénombres de ces halles qu'à si peu de frais une ville soucieuse de ses antiquités tranformerait en un étonnant décor de musée archéologique.

Certes, Courtrai ne peut plus se prévaloir du trophée cueilli par elle dans les tourbières de la Grœningue, non plus que de ce carillon où deux jacquemarts, « Manten » et « Kalle »,

ainsi que les désignait la voix populaire, marquaient les heures et que lui déroba, pour en doter sa chère ville de Dijon, le peu scrupuleux duc de Bourgogne ; mais un sol ainsi labouré par l'histoire abonde forcément en reliques, et peut-être suffirait-il d'un coup de baguette appliqué aux bons endroits pour en faire sourdre, comme une eau vive, un peu de la vie des grands jours. Que n'en tente-t-elle au moins l'aventure, l'édilité qui mit une si jalouse sollicitude à restaurer son Hôtel de ville et, prodigue de sacrifices pour cette demeure illustre, en rehaussa par la pompe intérieure la noble ordonnance générale !

Déployé sur deux façades, malheureusement enclavées dans un pâté de vulgaires constructions, le palais communal aligne à l'étage un rang de douze fenêtres séparées par des dais à pinacles : une délicieuse balustrade le couronne, ajourée de rosaces et coupée de pieds-droits à crochets, au bas d'un large toit taillé en redans à ses angles et hérissé à sa crête d'une herse denticulée. Ce n'est pas la magnificence fleurie de quelques autres édifices similaires, guillochés comme des buires et des châsses : sa décoration extérieure est plutôt sobre. Une suite de statues s'appuie sur les encorbellements sculptés des trumeaux et restitue la lignée des comtes de Flandre ; de leurs piédouches, comme d'un balcon, ils regardent passer la rue, ancêtres de pierres auréolés de gloire et penchés sur la médiocrité des jours présents. Le faste ornemental semble avoir été réservé pour le cœur de l'édifice. Dans la salle du Conseil, ornée de peintures sur tout son pourtour, une étonnante cheminée, vraie végétation de rinceaux, de feuillages et d'entrelacs, superpose trois tableaux de pierre, fourmillants de bêtes et de gens : en bas, immédiatement au-dessus du support, les sept péchés capitaux, grimaçants et licencieux, avec un huitième péché par surcroît, l'Idolâtrie ; au second rang, et séparés du premier par une dentelle à réseaux enchevêtrés, huit motifs de l'Histoire sainte, encadrés dans des portiques fleuris de rosaces ; puis, touchant aux caissons de la voûte, des figures surmontées de dais ; et à la partie centrale, sous les fines aiguilles à crochets d'une touffe de pinacles, un Charles-Quint portant le globe et le glaive, entre deux personnages symboliques, la Justice et la Paix, accrochés aux pignons d'angle et posés sur des culs-de-lampe prestigieusement maillés.



LES BROELTORENS.

Une autre cheminée, d'une fantaisie presque aussi magnifique, groupe ailleurs la statue de la Vierge, les effigies d'Albert et d'Isabelle, des images de saints, parmi une infinité de niches, de dorures et de sujets sculptés, au nombre desquels Moïse frappant le rocher d'Horeb, c'est-à-dire la Foi, et saint Thomas, c'est-à-dire le Doute, symboles des attributs du vrai magistrat, lequel doit être en même temps plein de suspicion et d'assurance.

Après avoir rassasié vos yeux de cette riche imagination du seizième siècle, haussez-vous jusqu'à l'appui des grandes fenêtres à meneaux : à l'autre bout du pavé, les halles élancent leur rouge tour carrée, flanquée de clochetons à poivrière figurant assez exactement la



CHEMINÉE DE L'HÔTEL DE VILLE DE COURTRAI.

garniture des « ménagères » de nos modernes services de table; et cette amusante silhouette, qui la nuit se découpe sur les blancheurs de la lune à la façon d'une grande ombre chinoise jouant des cornes, se rattache aux architectures déchiquetées du reste de la place.

Courtrai semble d'ailleurs avoir pris à tâche de resserrer ses « curiosités » sur un point.

En pleine circulation, dans l'affairement même du marché, un obscur petit béguinage, tout noyé de silence, abrite sous la grosse tour de Saint-Martin la paix morte de ses ruelles. Assez souvent la peinture de ces mélancoliques solitudes s'est rencontrée ici, pour que, malgré la tentation d'y revenir et leur mystérieux attrait, je n'y insiste plus que discrètement. Mais à Courtrai le recueillement est plus grave encore qu'ailleurs : le fleuve d'oubli ne coulait pas plus sourdement au fond des enfers que cette vie de cloître et de cimetière



SAINT-MARTIN DE COURTRAI.

à l'ombre des vieilles bicoques caduques et penchantes du quartier. Un doigt sur les lèvres, le Temps, ce froid passant des siècles, semble assister ici à l'agonie des choses et des âmes. Quelquefois un rideau s'entre-bâille, tiré par une main qui ne s'attache à rien, et l'on croit voir la Mort embusquée derrière la fenêtre et faisant le guet. Plaintif et doux comme sur les tombes, le vent roule de la poussière humaine dans l'air, avec un chuchotement confus monté d'on ne sait où, du sol ou des petites chambres closes, comme des profondeurs d'un puits. Et, moisies, rongées de mousse, affaissées dans la pénombre humide de leurs

rues sans soleil, juste assez larges pour le passage d'une personne, les façades enchâssées de vitres cul-de-bouteille ont des airs de paralytiques, au bord du pavé en têtes de clous qu'étoile le jaune pissenlit. Par instants, une porte s'ouvre, une béguine met une tache blanche sur le sombre d'un couloir, et comme d'un souterrain s'exhale une fade bouffée de vie recluse ; la porte refermée, c'est la dalle qui retombe sur ce semblant d'animation, et de nouveau tout roule à l'immobilité et au mortel sommeil. Seul le grand christ qui, près du porche d'entrée, tend sous les jaunes larmes des cierges ses deux bras désespérés, paraît vivant dans ce délabrement universel où de quart d'heure en quart d'heure, comme une pierre dans un trou, descend le carillon du beffroi.

Pour mieux sentir l'étouffement des pauvres filles de Saint-Begge, pénétrez, au sortir de là, sous les grandes voûtes de Saint-Martin, la basilique voisine. Ici l'âme se déploie à travers l'espacement des nefs et l'ampleur du grand chœur, pareil lui-même, avec ses collatéraux peuplés de piliers ronds et décorés d'un triforium, à un temple dans le temple et tout illuminé par les ruisselantes clartés de ses hautes fenêtres, lunettes d'approche que l'homme braque vainement sur l'insondable mystère. C'est la partie moderne de l'église : des chapelles s'y succèdent, flattant le goût flamand pour l'imagerie criarde et les matérialités spécieuses : ici une Vierge en robe violette, la poitrine plastronnée de grands cœurs en argent où sont plantés les sept glaives ; là dans un renfoncement, un Christ assis près d'un grillage derrière lequel apparaissent quatre figures pleurantes, d'un peinturlurage barbare ; ailleurs un autel doré, revêtu à sa partie inférieure d'une admirable broderie d'or et d'argent où l'artiste a dessiné en relief des fruits et des rinceaux. A la gauche du chœur, un tabernacle en forme de pyramide, aux parois duquel se suspendent d'innombrables hauts-reliefs pareils à des feuillages autour d'un thyrse, étage une profusion de niches, de pinacles et de culs-de-lampe, jaillissant en fusées dans un tumultueux parallélisme de lignes, coupé çà et là par d'énigmatiques croissants, des demi-lunes de pagodes, des becs retroussés de jonques chinoises. Une puissante tour d'un beau gothique secondaire, par malheur couronnée d'un campanile à flèche bulbeuse, s'appuie de tout son poids sur les masses de granit du porche, par delà lequel se développent de majestueuses voûtes surbaissées, soutenues par deux rangs de colonnes trapues.

Aucune œuvre d'art vraiment supérieure n'illumine ce monument de l'ancienne foi : la religion, contrairement à la coutume des Flandres, se fait pauvre dans la maison de Saint-Martin. Ce galant homme qui, en commisération des loqueteux de son temps, se complaisait à partager sa garde-robe, n'a, pour couvrir la nudité du sanctuaire qui lui est dédié, qu'un obscur mais très curieux et réaliste tableau, œuvre de quelque maître inconnu. Notre-Dame, du moins, possède un Van Dyck, cette « Élévation en croix », à l'envi célébrée, mais dont la grâce molle, le dessin rond et les élégances affadies ne sont plus que la fin d'un beau génie.

C'est à l'abri de ce double et glorieux patronage que Courtrai, l'industrieuse cité, accomplit sa tâche séculaire de bonne filandière, avec une activité sans hâte et qui ne hausse pas sensiblement l'animation de ses rues, si ce n'est les jours de marché, alors que de toute la contrée affluent chez elle les marchands de lin.

V

Le paysage entre Ypres et Courtrai. — Splendeurs de la lumière. — Approches de la frontière. — Les industries. — La fraude. — Contrebandiers et douaniers.

De Courtrai à Ypres le paysage s'accidente, renflé de brusques collines, de monts de sables pelés, de dunes crayeuses embroussaillées de bruyères, enclavées de sapinières ou coupées d'eaux marécageuses, taches noires dans la paleur de la contrée. Cependant, autour de Menin et de Wervicq, les prairies étalent toujours le grand tapis verdoyant de la vraie Flandre, abondantes en herbages et en bestiaux. Par centaines y paissent les troupeaux, multipliant à



Dessin de Armand Heins

FERME AUX ENVIRONS D'YPRES.

l'infini la race charnue et saine qui fait la gloire des éleveurs du pays. La terre est ici comme un prodigieux alambic au fond duquel l'herbe parfumée et haute se change en rouge sève animale, gorgeant les tissus de la bête et préparant la riche viande de boucherie saignant à gros bouillons aux cuves des abattoirs. Au-dessus des pacages, le vent coule des vagues d'air humide et tiède, les vagues de cette atmosphère brillante, gris-perlée, bueuse, où les objets flottent sans lignes précises, estompées d'un nimbe mou et qui, à dix lieues à la ronde, prolongent la densité moelleuse des ciels maritimes. C'est un orchestre de tons confus et tendres, accordés dans une gamme d'harmonies mineures qui, toutes ensemble, composent un prisme d'une décoloration merveilleuse où le rouge, le vert, le bleu assourdissent leurs sonorités mourantes.

Dans ce riche giron de nature, des villages groupent leurs toits de tuiles et de glui que dépasse la pointe des clochers, et cette riante vision s'imprime sur la rétine, comme le mirage d'une placide Tempé, tandis qu'entre les champs et les courtils file le train, fenêtre ouverte sur ce tableau monotone et doux. Le sol d'ailleurs n'est plus parcimonieusement mesuré au cultivateur comme il l'est autour de Tamise et de Saint-Nicolas, dans cette partie



Dessin de Delvin.

SCÈNE DE LA VIE DES CONTREBANDIERS : LE LACHER DES CHIENS.

de la contrée où la terre est morcelée comme un damier. Par grandes zones se prolongent partout les exploitations, et les fermes, entourées de douves, avec leurs parcs à moutons, leurs clôtures où pâture le bétail, leurs grandes roues à faire le beurre mues par des chiens, ont l'air de petites arches de Noé échouées dans la plaine.

Là-bas, dans les vapeurs du lointain, se dessine la frontière française : longtemps avant d'arriver, les approches s'en font sentir à l'aspect poudreux des villes, à une diminution de la méticuleuse propreté flamande, et aussi à l'apparition de la brique violacée et sans badigeon. L'industrie de la toile, qui semble communiquer aux petites cités de la West-Flandre une blancheur toute neuve, une fraîcheur de grosse mariée flamande, fait place, en ces ruches mêlées d'éléments complexes, à un genre d'industrie où la ruse, l'audace, la décision tiennent la plus large place. Menin et Wervicq, renommés au loin pour leurs fabriques de tabac, sont les entrepôts d'une contrebande qui récolte surtout son personnel dans les hameaux de l'extrême Belgique. Presque tout le monde, d'une façon occulte ou patente, s'y emploie, le paysan aussi bien que le contrebandier de profession, et, comme en une franc-maçonnerie où l'on s'entend à demi-mot, tous sont ligués contre l'ennemi commun, le douanier. La fraude, rapportant de gros bénéfices qui, en fin de compte, profitent à toute la contrée, il y a un accord tacite pour favoriser les individus qui s'y adonnent.

Envisagée sous un certain angle, cette lutte à main armée contre l'autorité, avec le cercle de la douane qu'il faut franchir, la vigilance des gardes qu'il s'agit de dépister, les volées de plomb qui pleuvent par l'air, ce rôle de gros gibier traqué sur les pistes duquel des troupes embrigadées errent à travers la nuit, l'œil au guet, le mousquet à la main, ne manque pas d'un certain héroïsme. A la longue, c'est, entre le douanier et son décevant partenaire, une émulation de feintes, de malices et d'adresses pour aboutir à ses fins dans cette partie mutuelle dont la vie est quelquefois l'enjeu. La nuit, les villages sont réveillés par des fusillades qui éclatent soudainement, se déplacent, courent derrière les haies, sans qu'on sache qui a tiré le premier coup et si quelqu'un est demeuré sur le carreau ; et, dans le noir, des corps battent l'air, laissant aux buissons des lambeaux de chair et du sang.

Sous le dernier empire, les journaux et les pamphlets constituaient une importation lucrative. Ce qu'au temps de sa rageuse popularité il passait chaque jour de numéros de la *Lanterne* à la barbe des plus vigilants limiers, défie tous les calculs. Aujourd'hui c'est la malsaine curiosité des amateurs de pornographie qui s'alimente à ce mode de colportage illicite. Toutefois la dentelle, la soie et le tabac demeurent toujours l'essentiel objet de la fraude : celle-ci, pour les introduire en France, s'ingénie à une étonnante diplomatie, multipliant les déguisements et les subterfuges, en véritable protée qu'elle est. Quand le contrebandier se sent sûr de son jarret, il choisit la passe qu'il croit la meilleure et, les coudes au corps, rasant la terre de la pointe de ses orteils, tout ramassé sur lui-même, comme un sanglier débusqué, il s'élance, sa charge au dos, d'un train qui défie la portée des balles. Les bravaches, les trompe-la-mort, les fra-diavolo du métier, car y il en a qui ont vraiment le goût du péril, ne procèdent pas différemment. Quant aux autres, ils se servent de voitures à double fond, enfourchent des chevaux sellés de bardelles creuses, s'affublent de faux ventres et de gibbosités hypothétiques, et quelquefois le corps du délit se dissimule simplement dans les limons d'une carriole ou dans des souches d'arbres sciés en deux, au fond d'une charretée de paille.

Le fraudeur d'ailleurs travaille rarement seul; il a un auxiliaire admirable, son chien, qui l'aide à dépister l'ennemi, le détourne des sentes où le douanier se tient embusqué, et, s'il est attaqué, plante ses crocs dans la gorge de l'assaillant. C'est une race particulière

au pays, née pour ainsi dire de ses louches industries, et qui, au contact de son rusé compagnon, le réfractaire, a fini par affiner prodigieusement sa sagacité pleine de tact et de malice. Vigoureux d'encolure, les oreilles hautes et pointues, avec un râble large et des flancs qui ne s'essoufflent pas, l'alter ego du contrebandier, d'une taille approchant celle des grands dogues, muet, l'œil au guet, passant comme un boulet à travers champs, semble conscient de sa mission. Souvent il est à lui tout seul l'ouvrier le plus actif de la contrebande; à peine son maître, après l'avoir flatté de la main, a-t-il lancé le hep ! hep ! du départ, la bête, le col hérissé d'un carcan à clous acérés et le bât sanglé à l'échine par des courroies, flaire le vent, court un moment des bordées, en jappant et remuant la queue, comme indécis, et enfin s'élance, file d'un trait, en quelques bonds gagne le large. Il sait que là-bas, au relais habituel, une abondante pâtée, de chaudes caresses l'attendent ; et comme une flèche il fend l'air, ne dérogeant à la ligne droite que si l'odeur des habits verts, avec laquelle il est familiarisé de longue date, l'avertit de biaiser ; livré alors à son génie naturel, il rebrousse chemin, se terre ou rampe à ras des sillons.

La plupart du temps, on les lâche par bandes de cinq ou six, sous la conduite d'un vieux routier. Celui-ci n'a point de charge et fait le service d'éclaireur. Tandis que la petite troupe se rue à travers champs, il surveille l'horizon, fouille les buissons, accélère d'un coup de gueule les traînards. De loin, on les voit filer comme une ombre compacte qui raserait la terre, et quelquefois tout ce galop passe à travers la surveillance endormie d'un poste.

Le chien du contrebandier a du reste un adversaire plus redoutable que le douanier, c'est le canin dont celui-ci s'accompagne dans ses tournées et qui, dressé aux embuscades comme son nocturne camarade, surveille les passages, donne la chasse aux meutes errantes et leur livre bataille. Ainsi le guet de l'homme par l'homme a son complétif dans le guet de la bête par la bête. Tout le long de la frontière, la nuit est déchirée de rauques abois qui se changent en hurlements quand les mâtins se sont joints et des hardes et des crocs s'entre-exterminent.

VI

Entrée à Ypres. — Ce qu'était Ypres autrefois. — La cité fantôme d'aujourd'hui.

Un soir, étant débarqué dans une antique et caduque hôtellerie d'Ypres, je m'attirai de la fille de l'aubergiste, une enfant de douze ans, auprès de laquelle, désireux de déambuler par la ville jusqu'aux limites du temps licite, je m'étais enquis de l'heure du couvre-feu, cette réponse nette et sans réplique :

« Au coup de dix, Monsieur. Et après bonsoir ! On n'ouvre plus ! »

Une si ferme décision régnait dans la mine de la fillette que je n'eus pas un moment la pensée de protester contre une si brève injonction ; on y sentait passer la ponctualité irrémissible d'une habitude traditionnelle, comme si, implacable servante des fatalités, l'enfant se fût conformée à quelque ordre parti d'en haut. Bien me prit d'ailleurs de ne point outrepasser le délai sacramentel : à peine avais-je mis le pied sur les marches du vieil escalier à rampe sculptée qui menait à ma chambre, une salle bien plutôt, sous les travées basses de laquelle une « vente » de carbonari aurait conspiré à l'aise, que la porte se fermait derrière mes talons, solidement barrée d'une traverse en fer, et que, par surcroît, tournait

dans le palastre une clef semblable aux monumentales ferronneries des portes de citadelles.

La mélancolie des courtes veillées, l'agonie des grands jours inutiles, la désuétude de vivre qui prend les vieilles cités mourantes du trop-plein de la vie ancienne, s'étaient reflétées dans le mot fatidique de ma petite hôtesse. Une heure plane immobile au beffroi d'Ypres, celle du silence et de la mort, et depuis des siècles la même voix sourde oppose à toutes les initiatives qui essayent de franchir le seuil de ce grand tombeau de pierre l'irrévocable arrêt :

« Passez votre chemin ; l'hôtellerie est close ; on n'ouvre plus ».

Comme sur des rivages épuisés, plus rien ne pousse au bord de cette mer morte du temps, figée en une éternité de choses abolies ; seuls les superbes édifices du passé, hantés par le vol tournoyant des souvenirs, ces sombres corbeaux de la ruine, continuent à commémorer les grandes eaux vives desquelles ils émergeaient autrefois. Aucune parole ne peut dire le navrement de cette métropole avilie, de ce grand caravansérail des peuples au treizième et au quatorzième siècle, roulé à l'incurable déchéance. Chaque matin, Ypres se réveille dans son lit de gloire qui est en même temps son chevet de deuil, et, ne voyant autour d'elle que les entassements pétrifiés d'un énorme ossuaire, se rendort, avec le mal profond de ne pouvoir ressusciter, même à la foi ; ou plutôt, pareille, en son silence perpétué où la brique de ces vieux murs, en croulant, fait seule quelque bruit, à une Belle au bois dormant frappée par quelque sombre et mystérieux sortilège, elle sommeille depuis des siècles dans sa forêt enchantée, sa muette forêt dont les chênes sont des palais et des cathédrales que le battement d'aile de l'esprit n'anime plus. Je ne sais pas de plus effrayant témoignage du retour des choses d'ici-bas que l'immobilité de la vie contemporaine dans la solennité et la magnificence de ce décor d'une ville autrefois grande entre toutes ; tandis que, étranglée dans le carcan de son histoire, elle prolonge son râle aux angles des carrefours, le cadre à peine a changé parmi la mort de tout le reste. Comme il y a cinq cents ans, d'innombrables tours prennent leur volée dans son ciel, une dentelle de pignon ourle la perspective de ses rue, ses Halles, entassant Pélion sur Ossa, profilent une confuse silhouette de temple babylonien ; toute une vieille gloire continue à palpiter par-dessus les pâles ombres errantes de ses places, plus semblables à des cimetières qu'à des lieux de circulation et de vie.

Quand, le soir, marchant à l'aventure dans la ténébreuse nécropole, presque sur la pointe des pieds, comme s'il redoutait de déranger la majestueuse symétrie de la mort, le promeneur attardé prête l'oreille aux vagues rumeurs nocturnes, il croit reconnaître dans les gémissements du vent, rasant les vieux murs et roulant les antiques poussières, les sourdes lamentations d'un « De profundis ». C'est que, en effet, ces hôtels de ville, ces steenen, ces demeures fastueuses dont la fière ordonnance accompagnait un train de vie somptueux, symbole matériel de la richesse commune, sont à cette heure comme autant de pierres tombales sous lesquelles gît le passé, et que le présent, en eût-il seulement la volonté, tenterait vainement de soulever. Comme un mince filet d'eau dans des arènes creusées pour contenir le flot tumultueux qui portait les naumachies, les affaires, le négoce, l'industrie, tous ces éléments de la vie d'un peuple, et particulièrement d'un peuple tel que celui-ci, merveilleusement taillé pour le trafic, ne font plus, dans le lit où roulait le grand fleuve humain de la cité primitive, qu'un maigre et imperceptible courant à peine capable d'alimenter la ville actuelle.

Cette histoire d'Ypres dans le passé est extraordinaire : on croit ouïr quelque légende fabuleuse, tant sa prospérité l'achemine promptement à ce titre de métropole que, bien avant Bruges et Gand, elle mérita de porter pour l'immense concours de nations que ses « fiestes » attiraient tous les ans dans ses murs. Dès le neuvième siècle, comme une Minerve, elle sort toute casquée de l'obscurité des temps, déjà grande agglomération urbaine et prolongeant

sous le soleil une haute rumeur de vie, sans qu'on ait presque assisté à ses commencements et sans qu'elle paraisse avoir été autre chose que ce qu'on la voit alors, une fleur sociale épanouie par le travail et les séculaires énergies. Cependant elle grandit encore, elle grandit toujours. A la fin du douzième siècle, elle a des chartes qui l'affranchissent de la tutelle du prince, des privilèges qui lui permettent de commercer en France et dans les pays d'outre-Rhin, des immunités de toute sorte qui font de ses foires les rendez-vous les plus sûrs du monde, des « keures » qui réglementent son industrie et la mettent à l'abri de la fraude.

C'est comme l'abrégé et le rudiment des conquêtes que, six siècles plus tard, les ouvriers de la renaissance sociale, les grands jardiniers de la Révolution, grefferont sur le tronc



UNE DENTELLIÈRE A YPRES.

épuisé du vieux monde. En 1239 ses bourgeois portent en voyage l'épée, comme les nobles, et interviennent dans l'élection de leurs magistrats; en 1253 elle fonde les premières écoles libres dont fasse mention l'histoire; chaque année étend ses droits, élargit son commerce, fortifie son industrie; elle a des rivières qu'elle canalise jusqu'à la mer; elle prête des hommes et de l'argent à ses comtes; et cette étonnante fortune va croissant, à travers une fermentation continue, des compétitions ardentes, un vaste fourmillement humain bataillant pour élargir la sphère d'action commune. Rien qu'avec l'argent de la corporation des Drapiers et de la ville, on commence en 1200 les énormes Halles, ce Louvre d'un peuple libre. Un levain de trouble a levé : les drapiers, les banquiers, les détenteurs de capitaux du temps, tournés aux arrogances de la plutocratie, obstruent le pouvoir de leur omnipotence et de leurs ambitions ; les autres métiers, foulons, tisserands, etc., ont beau revendiquer, auprès de ces

crésus insolents, leur droit de participation aux affaires de la cité : leurs prétentions sont contemnées. Alors cette plèbe, qui n'a pas les écus des hauts bourgeois, mais se sent indispensable à la prospérité générale, s'insurge ; et le comte Gui de Dampierre, intervenant dans la querelle, concède aux malcontents le contrôle sur les actes des échevins.

Bientôt de nouvelles dissensions éclatent; un simple contrôle ne suffit plus aux métiers; ils veulent forcer les portes du grand Conseil. Après des luttes sans nombre qui implantent la guerre civile au cœur de la ville, l'accord s'établit enfin : le peuple siège avec les nobles et les riches « poorters ». C'est le principe de la démocratie la plus pure. Malheureusement ce grand progrès politique coïncide avec des symptômes de désorganisation; à partir de ce moment, la vieille fortune yproise, minée tout à la fois par les conflits intérieurs et les guerres contre la France, se prend à péricliter. Bientôt un siège terrible l'ébranle en ses fondements. Le travail se déplace alors; on déserte en masse une cité de laquelle la stabilité semble à jamais bannie; et Philippe le Hardi lui porte le dernier coup en prohibant la reconstruction des immenses faubourgs naguère habités par l'innombrable légion de ses ouvriers. Cependant, si vidée qu'elle soit de son sang, un Alvarès de Tolède trouve encore le moyen de la saigner aux quatre membres : c'est l'heure la plus tragique de l'histoire des Flandres. Une débandade générale, qui ne fait que suivre le courant par lequel l'âme et le corps des vieilles cités coulent à la France et à l'Angleterre, la dépouille de ses dernières énergies. Au seizième siècle, elle n'a plus que cinq mille habitants, l'herbe pousse dans ses rues, les quatre sièges qu'elle aura encore à subir depuis 1648 jusqu'à 1678 ne la diminueront pas davantage. Étendue sur sa croix, elle clame le *consummatum est :* son histoire est révolue; aucune ignominie ne peut plus ajouter à la coupe d'outrage à laquelle elle boit depuis ce temps sans parvenir à la vider.

VII

Les Halles. — Le Beffroi. — L'église Saint-Martin.

A Ypres se ressent déjà le serrement douloureux qui si irrésistiblement étreint le cœur à Bruges. On a dans les os le deuil et le froid des choses irrémissibles; et la ville entière est comme un vaste Campo Santo où tout parle de la mort, où la vie, la pâle vie de ceux qui y traînent leur mélancolie, n'est qu'un contraste pour rendre plus sensible l'universelle déchéance. Vers le midi du jour, des sonneries de clairon font passer dans l'air comme un frisson guerrier; le pas rythmé d'un peloton de soldats ébranle un instant le pavé des places; puis le silence recommence, et Ypres retombe à la solitude.

A part cette furtive rumeur, à part le dolent cliquets des bobines aux mains des pâles dentellières travaillant dans l'obscurité poudreuse des vieux logis, nulle rumeur ne trouble ce recueillement de béguinage. Mais tel sera toujours pour les songeurs, amis des tombeaux, l'attrait des muettes souffrances, qu'on se sent presque irrité de ce bruit du temps, comme d'une ironie qui porterait atteinte à la solennité d'un endroit de paix et de prière; chaque pas qu'on fait dans la ville avertit que sous les pierres qu'on foule, derrière les murs qu'on frôle, des siècles sont couchés, semblablement à ces illustres trépassés qui, les jambes allongées et les mains rejointes à la poitrine, recouvrent, au fond des églises, la dalle des mausolées et, de leurs vides prunelles, semblent contempler éternellement le rêve évanoui de leur gloire.

C'est surtout aux heures du soir, ces heures voilées de crêpes comme si elles portaient

le deuil des folies du jour et qui processionnent dans l'espace, pareilles à des pénitents laissant luire leurs yeux à travers leurs noires cagoules, c'est alors surtout que se réveillent les souvenirs et que l'esprit se laisse aller aux hantises. Dans le sombre de la nuit, les Halles, bastille qu'on croirait faite pour des géants, se dressent comme un mont de pierre, et leur immensité, grandie encore par la confusion des ténèbres, sert à mieux mesurer l'irrémédiable décadence. De tout leur poids elles écrasent le présent misérable, projetées sur le vide de la cité comme des arches sous lesquelles ne passe plus que le faible égouttement d'un fleuve tari. Ceux qui les ont bâties croyaient pourtant que leur œuvre continuerait à symboliser après eux les libertés conquises et, pour leurs neveux comme pour eux-mêmes, éterniserait la splendeur de la tâche journellement accomplie. A quoi, en effet, leur eût servi de rivaliser avec les constructeurs de cathédrales si, à l'exemple de ces derniers, édifiant pour un symbole immortel des maisons durables autant que la terre même, ils n'avaient été convaincus de l'indestructibilité de leur monument spirituel ? Ils portaient en eux la foi robuste des apôtres, ces communiers superbes qui élevaient à leur idole humaine une demeure telle qu'on n'en édifie que pour Dieu, sans se douter qu'une heure arriverait où, dépossédé de l'esprit dont ils l'avaient animé, ce palais populaire deviendrait pour les générations futures une simple curiosité d'art, aux significations graduellement obscurcies.

Quelques chiffres diront l'énormité du colosse yprois. Développé sur quatre faces, entre la Grand'Place et le cimetière Saint-Martin, il occupe une superficie de quatre mille huit cent soixante-douze mètres ; dans ce chiffre, les façades comptent pour trois cent cinquante-quatre ; les charpentes du toit s'étendent sur dix-sept mille huit cents mètres environ ; enfin, la salle de l'étage supérieur a deux mille quatre cent soixante-douze mètres de longueur sur douze mètres et demi de largeur ; et, entre l'aire de cette salle et la crête de la voûte, il y a trente mètres de hauteur. Les esprits positifs, qui se rendent compte de la majesté des édifices par leurs dimensions matérielles plutôt que par leurs éléments de beauté mystérieuse, pourront ainsi se faire une idée de l'ensemble du prodigieux rectangle que le style ogival primaire pare de ses sévères splendeurs.

Les Halles se subdivisent en une trinité : le Beffroi qui occupe le centre de la construction et plante en plein milieu de la Grand'Place sa masse quadrangulaire, aiguillée de tourelles à crochets par-dessus trois rangs de fenêtres superposées ; la Halle aux draps proprement dite, prolongée sur trois côtés, avec l'infinie succession de ses hautes baies vitrées ; le « Stadhuis » ou maison de ville, tourné vers la rosace du chœur de Saint-Martin, mais gâté par des remaniements successifs, comme un tronçon dans lequel ne coule plus la sève du reste du corps et qui pourtant continue à vivre précairement à côté des membres demeurés sains. C'est généralement sur cette impression fâcheuse que commence la visite au grand bazar du treizième siècle : le guide, en effet, avant de vous conduire à la partie ancienne de l'édifice, ne manque pas de vous attarder dans la mesquinerie des appartements modernes, en sorte que ceux-ci deviennent comme le vestibule par lequel on s'achemine à l'incomparable structure intérieure du monument.

Brusquement la salle de mariage découvre ses parois décorées de peintures que le temps n'a point encore patinées, sa voûte en bois où joue la clarté diaprée d'une verrière, et, sur une des faces latérales, son « oculi » découpé dans l'or d'une fresque, par-dessus des pinacles à culs-de-lampe grotesques. On traverse ensuite une plate-forme couverte d'où la vue se porte sur une couple de pignons en bois datant du commencement de la construction, avec des cages en surplomb aux vitrages pittoresquement bosselés ; et presque aussitôt après on pénètre dans la gigantesque galerie qui fait à l'étage le tour de l'édifice.



LES HALLES.

A peine est-on entré qu'une impression de grandeur confond l'esprit, qui, détaché du présent, oublieux des réalités coutumières, perdant le sentiment de la mesure à laquelle se juge la valeur des œuvres contemporaines, reste dès lors obsédé par la suggestion d'une humanité évoluant en des épopées. On revoit ces foires du temps où venaient s'accumuler les produits du globe, ces festoiements par lesquels on accueillait un souverain et qui transformaient l'énorme salle en un fleuve de brocart d'or et d'argent, les magnificences de ce gala qui, en 1314, à l'occasion des noces de Mahaut, comtesse de Flandre, avec Mathieu, duc de Lorraine et de Bar, fit étinceler sur les tables la vaisselle orfévrée des opulents drapiers. Toute une succession de scènes de la vie communale s'évoque dans la reculée, sous l'enchevêtrement des madriers multipliant en l'air comme les troncs d'une forêt suspendue.



Dessin de Xavier Mellery.

INTÉRIEUR DES HALLES.

Pour voûte, en effet, c'est ici la charpente à nu du toit qui déploie ses complications de chevêtres, de poutres cornières, de chevrons et de soliveaux ; et leur brunissure polie se détache sur le gris argenté des fonds, comme sur un paysage brumeux la sombre écorce des chênes. Inconsciemment on suppute le nombre de flottes qui, de tous les ports du Septentrion, durent appareiller, dans les eaux flamandes, avec ces prodigieuses cargaisons de madriers. L'ossature des grands squales, avec sa symétrie géométrique de vertèbres, n'est pas plus admirable que la carcasse de ce toit profond, développant à l'infini ses ramifications de pièces emboîtées ; telle est, du reste, son amplitude qu'une maison de bois du treizième siècle, transportée là avec son pignon en saillie sur des modillons sculptés, sa façade ajourée de petites fenêtres et, en bas, sa boutique close de volets à fermetures ouvrées, n'atteint pas à la hauteur des chéneaux. Cette salle, unique au monde, n'a d'autre solution de continuité que la chambre de l'ancien Conseil, sur laquelle porte le poids de la tour. Un rare et délicieux artiste passa là des heures émerveillées à fleurir les murailles de délicats et somptueux

jardins d'art. Il faut révéler ce nom mélancolique et digne de mémoire, Louis Delbeke. La vie, qui toujours lui fut inclémente, ne lui permit pas d'achever la décoration des Halles qui eut été pour lui la gloire. Ce qu'on en voit atteste un caprice fertile et luxuriant, adroit à tirer parti des lignes et des saillies, un goût de colorations riantes et joaillées où se rajeunit le séculaire édifice et toute la témérité calme que, pour se risquer à une telle novation, seule pouvait posséder une âme ingénue. Qu'il y a loin de cela aux spécieuses polychromies où un autre peintre commémora les principaux épisodes de l'histoire d'Ypres!

Cependant descendez les degrés qui mènent au rez-de-chaussée. La forêt de bois suspendue là-haut se continue ici sous la forme d'un ambulacre planté de sveltes piliers, en grand nombre. Là, sous une délicieuse voûte ogivale, se prolonge, à travers le labyrinthe des entre-colonnements, le primitif marché de la ville.

Extérieurement, les Halles offraient à l'origine une physionomie qu'il serait peut-être opportun de lui reconstituer : le Beffroi en ce temps portait de grands écussons polychromés et dorés, et dans une niche, pratiquée à la base, trônait la Vierge Marie. L'image maintenant règne au-dessus des créneaux de la balustrade; à sa droite et à sa gauche, dans les trente-quatre fenêtres figuratives qui entaillent les façades, les souverains de la Flandre, en nombre égal, profilent leurs archaïques silhouettes sculptées dans la pierre. Témoins impassibles, ils regardent se consommer autour d'eux le travail des siècles : leurs orbites semblent pleines du songe de cette ville qui n'est plus qu'un songe, et quelques-uns avancent le bras, comme une ombre qui commanderait à d'autres ombres. Ombres, en effet, les passants qui, à pas lents, décroissent au détour des rues; quelquefois, l'après-midi du mardi, jour de « Dinsdag-venditie », un guichet s'ouvre au rez-de-chaussée d'un des petits cabarets qui avoisinent le palais des ancêtres; une figure de commissaire-priseur apparait derrière les croisillons; et, parmi un fouillis de débris éparpillés sur le pavé, les petites gens d'Ypres, vieilles bonnes femmes en manteaux, léthargiques bonshommes tournés à la graisse, espèces de larves humaines sorties d'une poussière de décombres, s'en viennent, silencieux et pâles, assister au démembrement d'un antique mobilier. A temps réguliers la voix du crieur jette une mise à prix; une voix répond dans la foule, et l'on dirait de cet encan que c'est la gloire de la grande cité du quinzième siècle qui, morceau par morceau, se disperse aux enchères, devenue comme une friperie honteuse que la misère du peuple dispute aux vers et aux poux.

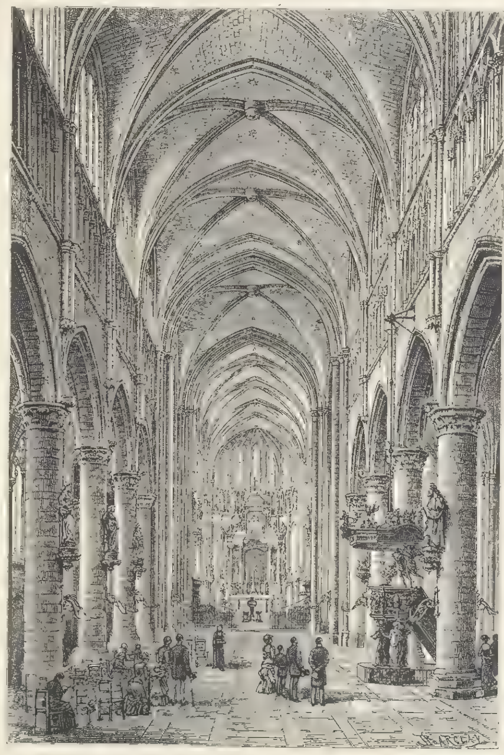
Le contemplatif qui, après avoir erré entre les pignons touffus de la Grand'Place, dans ce merveilleux décor moyen âge dont les Halles forment le fond, voudrait détacher sa pensée des hommes et la reporter vers les mystérieuses conjectures d'une vie supraterrestre, n'a qu'à pénétrer un soir, à l'heure où la forme des choses s'enveloppe dans une confusion propice aux méditations, sous les voûtes de Saint-Martin. S'il est sensible aux surnaturelles splendeurs des dernières clartés allumées dans le brasier des verrières et versant sur les vagues crépusculaires comme le reflet d'une aurore d'éternité, il sentira descendre en lui l'irrésistible frisson des grandes basiliques. De la rose mystique, épanouie au-dessus du porche comme un cœur saignant, un fleuve de pourpre coulant jusqu'aux dalles où posent ses pieds, lui rappellera que la pierre sur laquelle le Christ a assis son église est rouge de l'ineffaçable sang du Golgotha. Dans la pénombre il verra reluire des statues, des tableaux, des boiseries à figures humaines qui s'animeront pour lui comme les symboles matériels de la religion. Au fond du chœur, par delà le déroulement des stalles couleur d'or bruni, des mausolées, détachés en marmoréennes pâleurs sur les noires colonnes torses de l'autel, lui parleront de la vanité des ambitions humaines. Enfin, des arceaux graduellement submergés



Dessin de Xavier Mellery.

UNE VENTE A L'ENCAN SUR LA PLACE DES HALLES.

dans la marée des ténèbres il croira voir s'abaisser, sous l'apparence de cette tremblotante lumière qui, dans les temples catholiques, ne s'éteint jamais et y perpétue la présence divine, le vol des vérités que les chrétiens révèrent comme le principe et la fin de toute sagesse.



SAINT-MARTIN.

Aucune impression, si ce n'est celle qu'évoque Notre-Dame à Tournai, n'est comparable, en Belgique, à la solennité radieuse émanée du profond vaisseau de la cathédrale yproise. Admirable monument de la transition romano-ogivale, elle porte ses voûtes dans la gloire des paradis, toute baignée des clartés que versent à ses nefs les hautes fenêtres déployées par-dessus son triforium; et ses deux rangs de piliers cylindriques, reliés par des ogives élancées comme des pensées qui volent à Dieu, ont l'air d'énormes troncs lisses supportant

la rondeur du dôme. Partout les vitraux flamboyants font couler dans ses demi-jours le ruissellement des clartés symboliques ; et les œuvres de l'homme constellent sa majestueuse robe de pierre comme d'éblouissantes broderies. Dans son chœur sans collatéraux, d'où essore en faisceau un jet de sveltes colonnettes, des sépultures perpétuent le renom de ses évêques : ici ce Martinus Rithove qui fut mêlé aux derniers moments d'Egmont et de Hornes; là Hennin, de Visscher et Pierre Simon. Jansénius, dont le nom traça un sillon de feu dans l'histoire des schismes, n'y a qu'une simple pierre carrée avec une croix au milieu et un chiffre (1638) dans les coins. Longtemps les pèlerins vinrent s'agenouiller sur la funèbre dalle, fervemment dévotieux à son apostolat, où un moment s'incarna toute l'église. D'autres morts, des princes, des jurisconsultes, toute une théorie de gloires et de vertus trépassées dort à côté, sous les tables juxtaposées qui s'alignent entre les rangées des stalles. Au dehors, comme des arches prolongées jusque dans le ciel, le temple déploie la courbe légère de ses arcs-boutants, s'aiguille de pinacles et de clochers, et, à son porche d'entrée, se couronne d'une massive tour carrée qui, à travers l'espace, semble faire pendant au beffroi des Halles.

Encore une fois, pénétrez dans Saint-Martin aux approches de la nuit. Perdu dans les ténèbres qui tombent, parmi l'éblouissement sombre des vitraux dont les pourpres et les outremers s'en viennent baigner çà et là de vagues formes humaines agenouillées sur les dalles, le grand vaisseau vous apparaîtra d'une indicible solennité et tel qu'un sanctuaire où, si déshabitué qu'il soit des liturgies, l'esprit se sent en présence d'un ineffable et troublant mystère. Quand même on en délogerait Dieu, il restera toujours, en ces lieux d'irréductible sorcellerie, une atmosphère de religion qui fera monter du cœur aux lèvres une prière, une vénération, une plénitude de sensations puissantes et douces, éveillées à la pensée d'un grand travail exécuté pour glorifier le principe caché des choses.

VIII

Bruges. — Impressions. — Promenade sur les remparts. — Merveilleuse lumière qui plane sur Bruges. — Les portes de la ville. — Les moulins des remparts. — Le « Hof van Brugge ». — Le Lac d'amour. — Le Béguinage et les béguines. — Les « Godshuyzen » ou maisons de Dieu. — La porte de la Bouverie. — La porte Maréchale. — La porte d'Ostende.

Nous touchons ici au cœur des Flandres, et une émotion nous prend, pareille à celle que dut ressentir ce violateur des ombres, Othon III, quand, dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, lui apparut, à travers les poussières de la mort, le grand fantôme de Charlemagne assis sur son trône de marbre et d'or. Comme le superbe empereur dont la forme décomposée gardait encore, sous le sceptre et la couronne, l'attitude de la majesté et de la domination, Bruges, la reine du Nord, elle aussi ceinte du diadème qui lui assurait la royauté des mers, repose, auguste et sacrée, dans la gloire d'un merveilleux sépulcre.

A Malines, à Audenaerde, à Ypres, nous avons vu se tisser la trame que file au fond de la nuit cette active araignée, l'Oubli; le passé y est enseveli sous les cendres du Temps, prodigieux volcan au creuset duquel les vies, les génies, les royautés et les vertus sont incessamment broyés et qui les recrache en poussière d'ombre, par-dessus les empires et les hommes. Mais, si émouvants que s'attestent ces ossuaires du passé, ce ne sont là que les étapes vers une déchéance plus étonnante encore et comme les degrés par lesquels l'Histoire nous fait descendre avant de pénétrer dans l'hypogée où pendant des siècles s'immobilisa la cité brugeoise. Aussi rigide que ses ducs étendus aux tables des sarcophages

dans ses temples, elle est couchée là parmi les bandelettes, ; et néanmoins, comme ces hautes princesses dont parle la légende et qui sous l'hermine, la pourpre et les fards conservaient jusque dans le cercueil un furtif simulacre de vie, elle n'apparaît morte qu'en ses apparences sensibles, parmi les orfévreries éblouissantes, les magnificences de la pierre et du bois, les miraculeuses architectures qui lui donnent en son tombeau comme une immortelle jeunesse d'art.

Les graves et contemplatifs paysagistes hollandais, en se mettant à peindre un paysage, fixaient d'abord la lumière de leurs ciels, l'avivant ou la décolorant en vibrations éteintes ou pleines, comme la clef de l'intime et profonde musique que les bois et les eaux chantent au bas de leurs horizons. A leur exemple, considérons un moment la silhouette extérieure de la ville à travers la très particulière atmosphère qui les enveloppe aussi mollement qu'une nappe d'eau enveloppe la carène des navires. C'est, d'ailleurs, la douceur de son ciel tout amoiti d'hyalines pâleurs qui met aux maisons de Bruges cette palpitation lumineuse, ces



Dessin de Xavier Mellery

LES REMPARTS DE BRUGES ET LE HOF VAN BRUGGE.

tremblantes écharpes de fluides sous lesquelles l'œil croit les voir par moments se dissoudre, comme dans l'oscillation d'un perpétuel brouillard ; au-dessus de la cité s'arrondit, vers le milieu du jour, une coupole de vapeur ; de là, ainsi que d'un prisme qui se briserait par l'espace, pleuvent jusqu'à ses toits les chatoyantes illuminations, les azurs lavés et fondus, les brillantes rosées grossies des eaux de la mer prochaine. Aucune combinaison chimique ne peut donner l'idée du bleu mourant, soyeux, électrique, lamé de frissons d'argent froid, qui compose ici la couche mouvante de l'air : semblable à un velour fané, d'une chaleur dormante et sourde qu'un laiteux nuage de gaze estomperait, elle développe une iris infiniment variée dont les harmonies se pénètrent et se marient, avec des éclairs éteints et de molles vibrances assoupies, tels qu'en leurs reculées nacre de perle en laissent apercevoir les fuyants horizons maritimes.

Pour point de départ choisissons l'une des portes féodales qui, de distance en distance plantées dans les anciens remparts, forment actuellement les points de communication de la ville avec la campagne et, après avoir pendant des siècles livré passage à des cortèges guerriers, ne voient plus processionner que les bourriquets bâtés de légumes et les rustiques

palefrois califourchonnés par les contadins. Leurs frustes maçonneries ont gardé, chez la plupart, la sévérité rébarbative des œuvres du génie militaire : reliées à la rive opposée par des ponts de bois ou de pierre, elles plongent leurs assises dans le canal qui étreint Bruges d'une ceinture d'eau.

Entre la porte d'Ostende et la porte de Gand, on longe d'abord les derniers survivants de ces moulins dont l'aile partout autrefois s'enflait, le long des fortifications, aux coups de brise du large et faisait chanter dans l'air une gaîté voltigeante d'oiseaux aux empans démesurés. Des buttes, sur lesquelles ils s'érigent, déjà s'aperçoivent les vagues de la mer d'aiguilles et de clochetons dont le Beffroi est comme le phare. A gauche, cependant, par delà le canal, s'étend jusqu'aux limites du ciel, dans un déroulement de prairies humides et lustrées, une campagne qui éveille la pensée des coins de nature épanouis chez Van Eyck et Memling.

Puis la ville vous reprend, la vision de cette héroïque humanité du quatorzième siècle qui bâtissait des tours à la mesure de son orgueil. Non loin des vastes jardins de la Poterie, une exquise miniature de steen, en briques roses, darde son pignon effilé : c'est le « Hof van Brugge », le Jardin des Archers, où, les jours de gala, la ghilde de Saint-Sébastien reçoit en grand apparat les arrière-neveux de ces bourgeois de haute graisse et de mine bonasse qui, dans les toiles de Pourbus, ressemblent à des symboles d'une vie heureuse et fleurie. Des pointes de faubourg s'avancent jusqu'au pied des remparts avec des dégringolades de toits rencognés et tordus, un tohu-bohu de cheminées plantées de guingois, des profils de pignons en dents de scie et de tourelles coiffées de flèches, des bouts de courtils étranglés entre des haies, des alignements de vieux murs bombés, aux lézardes étoilées de ravenelles, ici une caserne dont les modernes façades trouées de rangs de fenêtres symétriques s'enfoncent comme un coin dans un fouillis de masures déjetées, à tabatières en auvent, là d'antiques faîtes en bois transformés en pigeonniers, des granges qui ont des porches pour entrée, des fermes bastionnées comme des bastilles et fleuronnées de crampons en fer forgé. De nouveau, ensuite, les remparts changent d'aspect, s'escarpent en raidillons plantés d'essences variées, s'agrémentent de corbeilles de fleurs dans des boulingrins de verdure fraîche; à travers la chevelure des saules s'étend le crépuscule vert des eaux; le canal fait un miroir sombre où toujours, un bateau glisse avec un froissement doux, comme un grand cygne noir.

Une pointe avancée de banlieue, un coin de campagne spirituelle s'ouvre devant nous : voici les petites maisons blanches du Béguinage et ce Lac d'amour dont le nom seul, comme une musique, un soupir arraché aux cordes d'une guitare, un vieil air fredonné sous un balcon, suscite dans l'esprit des idées mélancoliques et tendres.

L'endroit est solitaire, perdu sous l'ombre des grands arbres, avec des eaux fleuries de nénuphars, des berges gazonnées de graminées, des friselis de sources chuchoteuses. On dirait au fond d'un parc royal, loin des avenues, quelque retraite de mystère et d'oubli sur laquelle s'appesantit la paix des feuillages. Les prières des béguines voisines s'en viennent expirer dans la sourde atmosphère des ondes dormantes, comme un rêve de mystiques tendresses dans un silence de nature.

Suivez la rive : sous l'arche antique d'un pont passe un canal, dans l'axe des grandes tours de la cité. Au bout des ponts, un porche avec son grand Christ de pierre cloué au mur, s'ouvre sur un terre-plein planté de grands arbres dont le murmure triste semble s'accorder avec l'humidité froide de l'enclos : c'est le Béguinage. Les mêmes silhouettes lentes et ployées que nous avons vues circuler dans les ruelles des « Begijnenhof » de Malines, de Gand et de Courtrai traînent ici, dans l'ombre verte des ormes, leurs béguins pâles, symbole de la blancheur et de la pureté de leur monotone existence. A matines et à vêpres, leur dévôt



LE MINNEWATER OU LAC D'AMOUR.

troupeau se presse entre les colonnes de la petite chapelle érigée près de l'entrée, sous la clarté des bougies illuminant les bariolures d'un chœur en marbre et de là rejaillie jusqu'aux boiseries d'un double rang de stalles. Puis, l'office terminé, du même pas dolent elles enfilent les venelles herbues par où elles sont venues, et une à une disparaissent derrière les seuils ornés de saintetés des petites habitations au fond desquelles leurs jours se consument dans les oraisons et les occupations ménagères. Si, l'âme ulcérée de quelque maligne plaie, vous aspirez à l'obscurité et à l'oubli, allez à ces lieux qu'on dirait faits pour les solitaires douleurs : une mélancolie de délabrement, de souffrance voilée, d'humanité mortifiée y flotte jusque dans l'agonie de la lumière, résorbée aux grandes ombres balancées des arbres. Et, de l'horizon des toits déroulés sous vos yeux, vous entendrez monter à vous, comme un rire et un sanglot, la dolente et chuchoteuse musique d'un carillon.

C'est du rempart qui domine le Béguinage que le regard embrasse dans une de ses



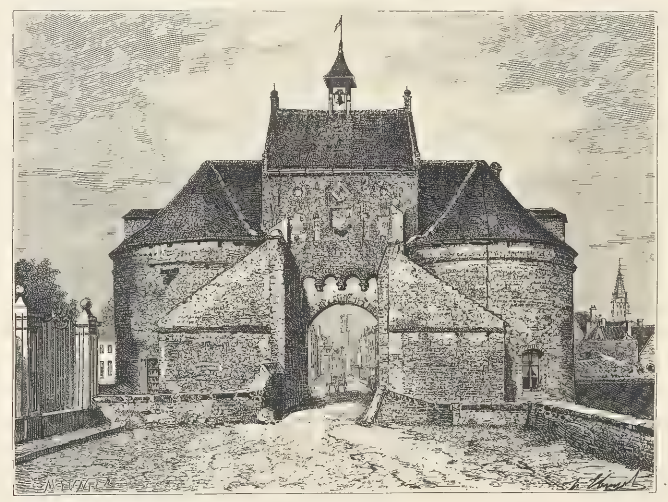
Dessin de G. Vuillier.

L'ENTRÉE DU BÉGUINAGE.

ordonnances les plus touffues le « tableau » de la ville. Et vraiment le tableau y est — arrangé comme le souhaiterait l'artiste le plus exigeant, avec des successions de plans, des oppositions de clair et d'ombre, un jeu mouvementé de lignes, toutes les conditions de la secrète beauté qui fait l'œuvre d'art. Si, par surcroît, le printemps met aux arbres l'or pâle des jeunes feuilles, comme une claire vapeur qui s'effumerait dans cette autre vapeur chaude, moelleuse, irisée de l'air, le paysage prend une beauté inoubliable. Détachées sur les verdures du lac, des façades roses et blanches, dont la tache se dissout aux rides de l'eau, forment en quelque manière un entablement à la perspective. Au second plan, ce n'est déjà plus qu'une mêlée de toits, une confusion de pignons, un fouillis d'architectures dentelées, à travers lesquelles on suit pendant quelques instants la topographie des rues ; puis la masse se resserre, prend la densité d'un bloc compact, devient comme un grand moutonnement de croupes, coupé çà et là par des tours, des chevets d'églises, des clochetons, des aiguilles : ici Notre-Dame avec l'élancement de ses quatre étages couronnés de tourelles ; là Saint-Sauveur avec ses puissants contreforts d'où jaillit son énorme flèche à crochets ; et, dans la

reculée, les créneaux du Beffroi, le grand doigt indicateur qui immobilise son geste par-dessus tout l'horizon de Bruges.

Comme si le hasard s'était complu à grouper sur un même point les misères et les souffrances du présent, le Béguinage est le centre d'une agglomération départie aux calamiteux, aux vieilles gens tombés dans la misère, à toutes les épaves de l'âge et de la maladie que recueillent les hospices, ces providences matérielles des villes. A Ypres, déjà, on était confondu du nombre d'infortunes secourues par les différentes fondations de charité; aux jours de distribution, toute la rue de Lille grouille d'un amas de loqueteux se pressant à l'entrée de la maison Belle; mais, à Bruges, le nombre augmente encore. En 1854 on



Dessin de Clerget.

LA PORTE MARÉCHALE.

comptait vingt-deux mille deux cent cinquante-six indigents inscrits au bureau de bienfaisance, presque la moitié de la population; et ce chiffre, en 1880, malgré l'extension de la main-d'œuvre, s'abaissait à treize mille deux cent sept seulement : actuellement il y en a encore de huit à neuf mille.

Aucune parole ne dit mieux l'épuisement de la vie dans les cités tombées à la sénilité : le sang y tourne en chlorose, peu à peu tari comme un fleuve que les sources n'alimentent plus; semblable aux vieux murs entre lesquels il se traîne et languit, le corps lui-même devient une ruine rongée par les pâles fleurs de la maladie. Tout ce quartier de Bruges le fait bien voir : un cri d'humanité en détresse sort de ces asiles de la mort où sont enfermés les fous, de ces « Godshuizen » (maisons de Dieu) qui, à elles seules, forment une petite cité au cœur de la grande et dans lesquelles se déverse l'excédent des hospices.

Mais le spectacle de ce délabrement n'attriste pas le paysage comme il le ferait ailleurs, ou plutôt il se confond si bien dans la mélancolie du cadre, qu'on est moins tenté de s'en impressionner. N'y a-t-il pas, du reste, une pudeur dans cette charité qui s'abrite sous le nom de Dieu et laisse planer sur l'aide qu'elle apporte aux déshérités la pensée d'un secours qui viendrait du ciel et non des hommes? Et, comme pour rendre plus sensible le bienfait de ses miséricordes, chacun de ces humbles logis, clair, aéré, blanchi au lait de chaux, s'entoure d'un courtil fleuri, où se continue le goût des béguinages pour les petits jardins touffus comme des reposoirs.

Le rempart, avec ses épaisses rangées d'arbres se mirant dans l'eau du canal, prend ici une rusticité saine et vigoureuse ; c'est la campagne poussant sa pointe dans la ville. A droite, l'ancienne porte de la Bouverie rappelait la fière révolte de Bruges contre Philippe le Bon, ce gros mangeur qui, venu de France avec une nuée de sauterelles, eût mangé le pays entier, si Bruges n'avait opposé à ses fringales le coup de corne du taureau



Dessin de G. Vuillier.

LA PORTE DES BAUDETS.

qui n'entend pas être dépecé. Puis le boulevard s'élargit, se vallonne, prend des airs de petite Suisse autour d'un pignon mangé par les lierres, débris de l'antique maison Hydraulique dont les eaux alimentent encore en partie la consommation de la ville. Un peintre de l'école des ruines n'eût pas mieux imaginé la romantique ordonnance de ces massifs de verdures et de ces murailles éraflées, dans la restitution d'un séculaire décor historique. A chaque instant le point de vue s'est déplacé; l'œil prend en écharpe la ville; par centaines émerge de l'entassement des maisons toute une forêt nouvelle de tourelles et de clochetons. Et ensuite voici devant nous la porte Maréchale, ainsi qualifiée en l'honneur de la ghilde des maréchaux et qui s'appuie sur deux massifs bastions, rattachant le pavé urbain à cette campagne de Saint-André dont les gars, vraie graine des redoutables « Boschkerels » du passé, s'illustrent chaque année dans de meurtrières parties de couteau. Coulez-vous sous l'épaisse voûte du porche et regardez l'enfilade de maisons que l'ove de la poterne encadre devant vous. Décroissant au loin entre deux rangs de maisons qui finisssent par se toucher, la rue Maréchale s'enfonce dans un délicieux fouillis de pignons aigus, de toits à redans, de façades lambrequinées, déchiquetant l'air et prolongeant jusqu'au Beffroi, qui tout au

bout dresse son gigantesque chandelier, une double tache d'un rose pâle, déteint par les humidités du ciel.

Le canal s'allonge à présent dans un silence de banlieue. Une sombre avenue dont les épaisses frondaisons pittoresquement encadraient le « Ezelpoort » ou porte des Baudets aux demi-lunes verdies par les infiltrations de l'eau, menait à cette grande mer du Nord dont les approches se faisaient bientôt sentir à l'inclination des arbres battus par les rafales. C'était comme le vestibule par où roulaient les coups de vent qui, à de certaines heures, mettent sur Bruges et ses pignons le fracas des plages.

IX

Les canaux de Bruges. — Berceuses et pleureuses. — La fée des eaux. — Illusions.

A Bruges il y a la ville qui dort et la ville qui s'est réveillée. La première est la ville des canaux, des vieux édifices, des beffrois, des « godshuizen », des quartiers où entre les pavés pousse l'herbe. L'autre est celle qui a rêvé de se construire un port à la mesure de son ancienne fortune.

Donc deux Bruges, Bruges la morte, comme l'appela le sensible et délicat poête Georges Rodenbach, ouvrier merveilleux d'art qui cisela ses vers comme des buires et des coffrets, et Bruges, la revivante, qui se reprend à l'espoir de ramener dans ses darses les vaisseaux du monde.

De celle qui est restée silencieuse, on peut dire qu'on ne louera jamais assez ses mortels et voluptueux enchantements.

Une paix d'ombre monte de ses canaux qui se ramifient dans tous les sens, reflétant la gloire et le deuil des siècles : comme en un linceul, leur flot mort semble bercer le cadavre enseveli de la vieille Flandre. Ce sont, en effet, ces longues nappes d'eau dormante, les berceuses aux bras desquelles la cité de Breydel et de Coninck prolongea trois cents ans son léthargique sommeil et dont les « dodo, l'enfant do » soupirent aux arches des ponts, cajolent avec de pleurants trémolos et de brusques hoquets de larmes la dodelinante sénilité de la ville actuelle.

La nuit, surtout, quand le faible battement des artères s'est étouffé dans le sourd de l'air et que le silence, cette grande chauve-souris qui ne ferme jamais tout à fait ses ailes sur Bruges, mais dès le crépuscule les ouvre toutes larges, comme d'immenses crêpes où sombrent et places et rues, les sanglots de l'eau montent du fond des ténèbres, évoquant la douleur de mystérieuses figures voilées dont les larmes toujours ruisselantes auraient fini par creuser dans la pierre le lit des canaux. Aucune de ces Artémises, qui sont les antiques reines du monde et qui, penchées sur les cendres de leurs défunts orgueils, les lavent éternellement du flot de leurs rancœurs, ne pleure avec une plus émouvante solennité les ruines de ses grandeurs abrogées. Une atmosphère de tristesse navrée semble ici murer l'espérance plus irréfragablement que la voûte d'un cachot; dans le soir les réverbères ont l'air de grands cierges braséants, égouttant en rouges éclaboussures leurs larmes sur le noir des eaux, comme sur un drap rigide de catafalque; et jusque dans les sombres manteaux qui, pareils à des voiles funèbres, masquent les femmes de la tête aux pieds, on croit reconnaître les signes d'une irrémédiable désolation.

A Bruges, en effet, tout rappelle la mort; on ne fait pas un pas sans heurter de la poussière humaine; la vie elle-même, dolente et sourde, semble subir par avance les atteintes de la décomposition universelle. Au front des petits enfants, Wordsworth le constate dans une ligne attendrissante, flotte déjà, comme l'ombre des royautés finies, cette « grâce pensive » où semble se refléter la conscience des intransgressibles fatalités. A plus forte raison, chez les hommes d'un âge mûr, en qui les obsessions de la matière n'ont pas étouffé le penchant aux méditations, la gravité réfléchie des traits, l'immobilité songeuse des prunelles, la lenteur du geste trahissent l'inutilité des efforts pour résister au courant qui entraîne toute chose au néant. Les plus intelligents paraissent perpétuellement absorbés dans la pensée de l'inéluctable, et, comme les malades qu'aucune science humaine ne peut guérir, traînent après eux le mal profond d'une incurable désespérance.

Le grand fleuve du quatorzième siècle, coulant à rouges bords ses vagues humaines, tourne à ce filet d'eau claire où se délayent les moelles du vieux lion flamand, frappé tout à la fois, comme tous les peuples qui dégénèrent, au rein et à la tête. Celui-ci ne peut détacher ses yeux des funèbres et matériels symboles qui au bout de ses contemplations ramènent constamment les vanités de la vie; et, comme dans une atmosphère d'où les gaz se sont retirés, ses poumons ne fonctionnent plus sous le vide de la cloche pneumatique morale qui le recouvre.

Dans ses plus grands coups d'aile, l'esprit, aux époques d'abaissement, ne parvient pas à dépasser l'horizon derrière lequel s'est couchée la gloire des ancêtres. L'initiative de quelques cerveaux plus hardis n'est elle-même qu'un retour vers les manifestations de la vie périmée. Il semble que l'alimentation spirituelle ne peut plus désormais se faire qu'avec les miettes tombées de la table des siècles; et, quand on veut instaurer le présent, c'est encore le passé qu'on restaure. Ainsi la poussée généreuse qui, en ces dernières années, s'est faite à Bruges du côté d'une extension de la vitalité locale, a pris pour point de départ l'illusion d'un Nuremberg rendu à ses splendeurs originelles par l'active pratique de ses industries anciennes. On ne remonte malheureusement pas le courant du temps : au bout de pareilles tentatives il n'y a de possible qu'un vaste musée avec de la gloire numérotée et cataloguée, de la mort sous verre, et, comme les chauves-souris à la porte des granges, les grandes ailes du Temps clouées au mur et saupoudrées de poivre, par crainte des mites.

Mais tel est le miracle qui s'opère dans les cités très illustres, que, mortes, elles paraissent vivre encore, sous la ruine et les désastres, d'une jeunesse éternisée. Lors même que le filial effort de quelques-uns de ses enfants aboutirait à une renaissance de nos primitives énergies, il ne semble pas que cette Galatée du nord, parée d'une beauté spectrale, puisse jamais, en s'animant, dépasser l'apogée que lui font dans la mort ses destins accomplis. Aucune gloire ne vaut pour elle les magnificences de sa robe de veuve étoilées de larmes d'argent. Et, pas plus que les vaisseaux de l'univers, si tant est qu'ils appareillent encore à ses quais, ne rempliront l'espace d'une musique comparable aux agonies de silence où s'endorment ses vieux pignons, la restauration de ses vieux quartiers n'en égalera la mystérieuse beauté altérée.

Ce silence de la ville brugeline a, en effet, une voix; il s'éplore dans les commémoratives rumeurs de l'air et de la rue. Les tourelles et les clochetons qui enchevêtrent dans son ciel leurs aiguilles sont comme autant de lyres résonnantes aux cordes desquelles la griffe des vents du Nord pince de dolents arpèges. En ses basiliques, les lamentations de l'orgue traînent ainsi que de funèbres appels partis de dessous les dalles. Partout l'oreille spirituelle, tendue vers le mystère, perçoit des accords, des bruits lointains, l'écho de la vie expirée.

Comme si une myriade d'oiseaux chanteurs nichés sous l'auvent de ses toits y gazouillât perpétuellement son répertoire de lieds et de complaintes, la pierre même y a des symphonies gémissantes et voilées. Et dans la pluie pleure la douleur des vieux canaux avec une voix presque humaine ; elle pleure et les saules noient leur peine sous de vertes chevelures. Ne cherchez pas ici la naïade païenne, tordant au soleil son chignon d'où ruissellent les perles : ce sont plutôt d'amoureuses Madeleines ; jadis leurs bras voluptueux enlacèrent la jeunesse du Franc, et depuis ils sont demeurés accrochés à sa croix d'affliction. Aux vieux murs bombés dont la brique éraflée fait penser à de la chair couturée de cicatrices, elles chuchotent leurs confidences, et, de même qu'elles se lamentent sur le beau cadavre qu'elles



Dessin de Armand Heins.

UN CANAL PAR LA PLUIE.

ont vu se pourrir à travers les siècles, les pierres compatissantes égouttent à leur tour des pleurs sur leur tourment solitaire. C'est entre elles et ces amis lointains un échange de doléances, comme il s'en entend chez Eschyle, quand les chœurs tragiques alternent leurs plaintives mélopées. Du bec des gargouilles pleuvent, en effet, musicales et frigides, les humidités des toits, et cette eau qui tombe avec un clapotement régulier a la monotonie des larmes intarissables. On pense alors au deuil des existences brisées, au veuvage éternisé des religieuses, à la souffrance des pauvres filles traînant dans les maisons voisines l'ennui des longs jours vides.

Qui n'a pas erré le long des canaux brugeois, sous les pluvieux brouillards de novembre, ne sait rien des pénétrantes tristesses du bord de l'eau : l'esprit, brouillé par un vol de

papillons noirs, finit par ne plus entrevoir la vie qu'à travers un mirage. Et dans les hoquets des chéneaux, dans le friselis des feuillages, dans le glouglou des ponts, on croit entendre réellement des pleurs et des soupirs, l'écho d'une désolation sourde qui monterait des caves, par la bouche d'ombre des soupiraux, comme si les « in pace » existaient encore et en ces sourds gémissements exhalaient les affres de leurs victimes. C'est un prestige auquel il est impossible de s'arracher : de même que la vision s'emplit de perspectives chimériques, l'ouïe perçoit dans les bruits de l'air des analogies décevantes qui donnent un corps au songe et rendent sensible l'illusion.

L'Illusion! Elle est la fée de ce royaume des sorcelleries; à tout bout de champ son coup



Dessin de Armand Heins.

UN CANAL L'HIVER.

de baguette change les aspects, confond les lignes, déplace les horizons, et, par-dessus la réalité, cette souche qui pousse en terre ses racines, épanouit les fruits d'or d'un grand arbre idéal. Le temps et le climat lui servent d'auxiliaire, l'un et l'autre merveilleux artisans de ruses et de sortilèges, celui-ci en nimbant et en dissolvant les objets, celui-là en écornant les angles et en orfévrant les surfaces. Dans la moite atmosphère nuancée comme un prisme, la moindre maçonnerie, chamarrée de moisissure, se lustre du chatoiement des plus splendides marbres; le fer mangé de rouille prend des rubescences sombres d'hépatite; le cuivre se jaspe des cristallins miroitements de la fluorine; et tout s'allume, se décolore ou s'avive en un magique flamboiement pâle. Ainsi, par un semblable mensonge, les siècles, ces sublimes sculpteurs qui manient avec un même art inégalé le maillet, le ciselet et l'ébauchoir, façonnent la pierre de mille manières, la râpent, la déchiquettent, la découpent, et d'un simple

pignon de briques font un chef-d'œuvre devant lequel s'effacent les ciselures florentines.

Mais nulle part ce double et spécieux travail ne s'accomplit avec plus d'accord que dans ces lieux humides, sous l'action dissolvante des eaux rongeant de proche en proche le bois et les mœllons. Comme des fleurs aquatiques, d'étonnantes architectures émergent des canaux par centaines, étalant des façades guillochées de mousses, somptueuses non moins qu'une chape sacerdotale. Naguère encore, avant la scrupuleuse restauration qui leur a restitué leur splendeur primitive, toute l'enfilade des glorieux pignons du Franc se décorait d'excoriations et de lèpres magnifiques; et l'on regretterait presque la pierre ratissée et lisse qui les profane à cette heure d'un air de jeunesse trop neuve, si l'ablation des matériaux



LE CANAL DU ROSAIRE.

décomposés n'avait été pour leur conservation une salutaire et indispensable opération chirurgicale.

Il semble d'ailleurs que c'est pour multiplier l'enchantement que les canaux tournent à chaque instant sur eux-mêmes, biaisent, zigzaguent, se dérobent, et tout à coup reparaissent, après avoir sombré sous les maisons. Tout le réseau des petits embranchements qui serpentent au cœur de la ville forme un entre-croisement maillé comme un lacis de veinules. Là, plus de quais ; comme en ce délicieux canal du Rosaire, les maisons plongent à pic dans l'eau, avec de petits escaliers dont les marches se perdent sous une huile noire, des galeries vermoulues qui rasent la liquide surface, des logettes en surplomb dans le vide, des pignons penchants qui ne se maintiennent plus que par des prodiges d'équilibre, des terrasses soutenues par des murs à demi croulants et revêtus de manteaux de lierre, une bousculade

de minces façades torves, bancales et caduques, que de larges plaques humides verdissent de haut en bas comme des dartres.

L'eau ici est la rue même, une rue mouvante, sillonnée par des bachots et des radeaux qu'on voit émerger des pores, dans la coulée de jour tombée des toits, louvoyer entre les bancs de vase affleurant çà et là en cônes jaunâtres, filer dans l'éloignement, les pales hautes, quand le rapprochement des façades ne permet plus la manœuvre des rames, et finalement s'évanouir aux voûtes profondes d'une arche, après avoir fait de porte en porte et d'une rive à l'autre leur service de coche messager. Quelquefois le lit du canal s'étrangle entre les maisons, au point que celles-ci ressemblent aux parois d'un entonnoir; puis l'eau va,



UN CANAL LE SOIR, AU PRINTEMPS.

Dessin de G. Vuillier.

ondule, s'enfle, cassée aux angles, tournant aux coudes, rasant des pignons, des murs lézardés, des contreforts de vieux steen dont la brique, pourprée comme d'une éternelle rougeur de couchant, se reflète en traînée rose dans ses moires dormantes. Constamment un canal succède à un canal, et tous ensemble se bifurquent, se rejoignent, prolongent dans tous les sens leurs méandres, coupent les carrefours, longent des jardins, avec des criques, des îlots, des estuaires, des pointes avancées dans le plein des maisons, toute une marine en miniature où les voiles sont remplacées par le claquement des loques pendant aux fenêtres et qui s'intercale dans un décor de masures, de palais, de tourelles, de bretèques éclaboussés de filtrées de jour ou noyés dans le velours des pénombres.

L'impression tient du rêve : dans le vague de la perspective, les maisons finissent par ne

plus apparaître, au-dessus de la buée qui s'élève de l'eau, que comme du brouillard solidifié, une architecture de mirage sans lignes précises, un fond de féerie échafaudé avec des nuages. Aux brumeuses soirées de mai, le paysage semble s'achever dans un frisson ; une fumée danse au bout des canaux ; l'horizon se dissout en des obscurités tendres, molles, vaporeuses, dans lesquelles les reliefs se meurent. Et cette pensée charmante du virgilien Corot, qui, plus que nul autre, exerça ses claires prunelles à saisir l'Invisible, vient chanter à l'esprit : « On ne voit rien, on voit tout ».

La fée des eaux se lève alors dans l'ombre pâle, un doigt sur les lèvres, comme la gardienne du mystère et du silence qui règnent dans les maisons. Lentement sa main trace des cercles dans l'air, comme au-dessus de quelque chimérique clavier. A ce geste d'évocation que comprennent les fantômes, de douces figures blanches, d'abord flottantes et qui peu à peu revêtent une forme, sortent de leurs retraites, s'animent d'une fleur de beauté lointaine où revit la candeur des vierges de Memling, et sur les grands murs penchants laissent couler le flot de leurs traînes.

En même temps, les petites fenêtres à croisillons s'allument à la chaleur et à la gaîté de la vie intérieure reconstituée : autour des tables, les opulents « poorters », en magnifiques habits, fêtent leurs saints patrons ; les consuls des « Natie », qu'on vit, lors de la joyeuse entrée de Philippe le Bon, s'avancer comme des princes par les rues, avec un si pompeux arroi qu'ont n'eût pu dire lesquels étaient le plus caparaçonnés d'or, d'eux ou de leurs chevaux, président l'assemblée du conseil, leur large carrure à l'aise dans des cathèdres sculptées ; ailleurs, parmi le chatoiement des draps de damas et des satins d'argent, un homme grave, courbé sur un pupitre, lustre, au moyen de minces pinceaux qu'il trempe dans des godets diversement colorés, des vélins vermeils où lentement son patient travail fait éclore des hommes et des femmes parés de tuniques diaprées comme l'arc-en-ciel ; ailleurs encore un jeune bourgeois, la peau lisse et odorante, vêtu d'un de ces amples et chatoyants costumes qui exagéraient la forme du corps, se penche sur une Gretchen songeuse dont la main tire machinalement le fil d'une tapisserie, et lui verse dans l'oreille la musique insidieuse de ses amoureux devis ; ployées sur le comptoir d'un marchand, de belles filles aux chairs roses froissent entre leurs doigts des étoffes raides d'or, hésitant encore et pourtant déjà conquises par la splendeur des nobles cassures que le drap déroule jusqu'à terre. Au rez de l'eau s'ouvrent des porches dans l'ombre desquels des ballots, récemment déchargés, s'étagent en piles énormes, exhalant l'arome des épices, la senteur animale des pelleteries venues de Hongrie, les muscs chauds des laines écossaises ; et dans les entrepôts voisins s'entassent les vins de Chypre et de France, les bières fermentées d'Angleterre, les liqueurs au goût de grain brûlé, qui, au pays du Nord, activent le sang et stimulent les énergies du cerveau. Plus loin, sous la clarté d'un vitrail, un orfèvre, assis devant l'établi chargé de métaux, évide de son délicat ciselet les feuillages des hanaps et des buires, sans se douter que l'ouvrage auquel s'appliquent ses mains fera son chemin à travers les siècles. Cependant une rumeur de vie turbulente s'élève graduellement des quais voisins, mêlée au piaulement des flûtes et aux aigres sonorités du cuivre, tandis que, sur un rythme dansant, s'avance, parmi les cris de liesse de la foule, un fastueux cortège de seigneurs en habits de parade. En même temps l'eau, fendue par une nuée d'embarcations, les unes décorées de flottantes draperies, avec des grappes de femmes et de musiciens dont les vêtements bariolés constellent l'eau de reflets moirés, les autres, conduites par des mariniers et gémissant sous une pyramide de marchandises, s'agite et bouillonne aux coups des avirons. Et, comme des ordonnances de tableau, toutes ces visions, composées de souvenirs d'art et qu'un caprice de l'atmosphère a suffi à projeter en vives lumières sur la toile de fond du cerveau, développent devant les

yeux, dans le muet effacement du présent, les vaillances, les tendresses et les gloires du passé. Mais, de même qu'une dernière flambée de jour dans le crépuscule leur a donné la vie, la lumière remontée aux espaces solaires les emporte avec elle dans les cieux vides. Du mirage charmant qui, pour un instant, a peuplé l'air d'allées et venues, il ne reste que les mélancolies de la solitude et de la mort.

Ce sont là les émotions inoubliables qui, comme des floraisons spirituelles, se lèvent à tout bout de champ de la surface des eaux, dans cette ville du songe où le présent ne semble lui-même que le songe continué du passé. Inclinées sur les canaux, avec leurs fenêtres closes, les maisons y font des rêves de vieilles gens; peut-être se ressouviennent-elles de l'animation qui les remplissait aux siècles d'or, avant l'arrivée de ce timide peuple moderne, doucement entré dans la salle du festin délaissé par les ancêtres et qui, tout petit, s'est assis dans les larges chaises où leur carrure tenait à peine, pour gruger les miettes de la table.

Tandis qu'eux, les fiers Brugelins, traitaient de puissance à puissance avec les rois et, donnant donnant, leur payaient à beaux deniers comptants des octrois de privilèges, leur race dégénérée porte sous les angles du front comme l'obsession d'une perpétuelle songerie, et, les yeux perdus, ces yeux de revenant où flottent les ténèbres et qui ne savent plus s'ouvrir à la lumière, continue à se mouvoir d'un mouvement automatique dans la paix léthargiée de la cité. Autour d'eux l'industrie, les affaires, le négoce, cariatides sur lesquelles s'appuyait autrefois l'édifice de leur prodigieuse fortune, ont subi le sort des génies de pierre qui, au fronton des maisons, symbolisaient la prospérité publique : le temps, qui a fait disparaître ceux-ci, a effacé jusqu'à la trace des grandes activités qu'ils glorifiaient. Avec la mer, dont les houles battaient son grand port de Damme et, comme un sang toujours renouvelé, pénétraient jusqu'en ses canaux, ainsi qu'aux artères de son puissant organisme, Bruges a vu se retirer d'elle les flottes qui alimentaient son commerce. De ce droit régalien de l'Étape qui rendait le pays entier tributaire de son omnipotence et faisait de ses docks l'entrepôt exclusif de la Flandre, de cette Bourse que ses marchands tenaient en si haute estime pour en avoir conçu l'idée et où ses courtiers, les premiers qu'on voit apparaître dans l'histoire du commerce, réglaient les conditions de leurs contrats d'assurances, de ces syndicats que Brême, Lubeck, Cologne, Hambourg, Dantzig, Venise, Gênes, Milan, Florence et Londres entretenaient à grands frais sur son marché et auxquels les Laurens Barbarigo, les Pietro de Salamanca, les Gonzalve de Séville, les Gonzalvo Daguillera, les Spinola, les Gualleroti, véritables agents consulaires, habitant des palais et étalant un faste princier, prêtaient l'autorité de leurs noms illustres, à peine demeura-t-il, parmi toutes ces gloires en poudre, quelque rare vestige matériel pour en perpétuer la tradition inégalée. L'obscur Léthé, dont les canaux semblent les affluents naturels, comme lui profonds et noirs, avait passé sur toute cette civilisation d'or et de pourpre, sans en rien laisser debout.

Et cependant une autre Bruges, à côté de celle-là, a fait le geste de la vie : elle s'est tournée du côté de l'Orient et elle a dispersé les ombres; elle a rompu le cercle mortel des enchantements. Elle a heurté aux portes de bronze; on a entendu monter cette clameur : « Réveille-toi, toi, qui n'étais qu'endormie. Voici la couronne et voici le sceptre. » Celle-là est la ville de la douleur, jaillie des larmes et de la mort pour racheter les anciennes humiliations et expier les séculaires torpeurs.

X

Le Beffroi.

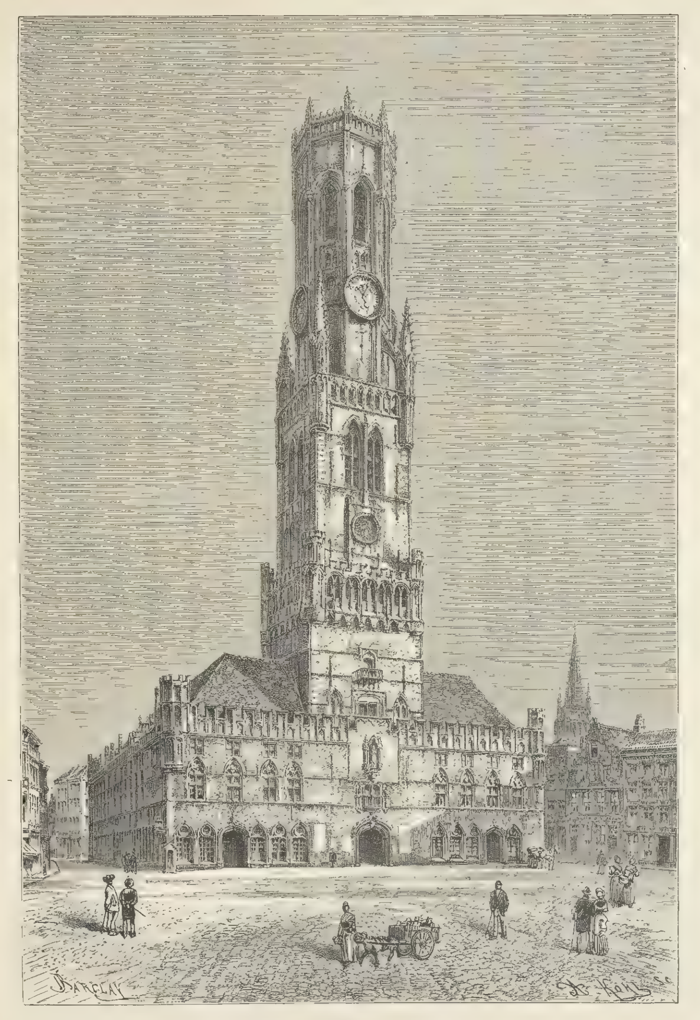
Pour comprendre ce rude lion de Flandre, il faut aller droit à son antre, le Beffroi, un mont de pierre projeté en plein ciel comme pour une escalade de Titans. Chaque moellon, dans un pareil chef-d'œuvre d'audace et d'indiscipline, s'enchâsse à la façon d'une vie d'homme dans une vie de peuple. Le souffle énorme qui a mis debout le géant est demeuré dans toutes ses parties, en sorte que du faîte à la base la pierre bouge, tressaille, vibre, gronde, pense comme une foule. Un peuple a écrit là son histoire, dans le coup de folie de sa grandeur : de là-haut, comme Moïse parlant à Jéhovah sur le Sinaï, il parle aux siècles, déchu et toujours superbe. Qui pense encore ici au silence des muets canaux, à l'obscure décadence de la cité moderne? Bruges n'est pas morte : elle revit, avec son cœur héroïque, dans ce cri pétrifié, montant aux nues, d'étage en étage, jusqu'aux noires Fatalités qu'elle semble défier.

Ceci, en effet, est plus qu'une tour : c'est de l'humanité vivante, de la matière cérébrale stratifiée, une sorte de grand homme de granit agitant ses bras dans l'espace. L'œuvre d'art, en cet édifice farouche, n'est pas sortie d'une pensée isolée, mais de la volonté collective et des entrailles de toute une race d'hommes. La norme est si violemment outrepassée qu'on est pris d'abord, comme devant un volcan, un gouffre, un phénomène de la nature, d'une sensation d'effroi; et tout de suite après on a la perception d'une humanité à pic, plongeant de haut, de plus haut que les générations actuelles, dans la destinée.

La même impression s'était ressentie déjà à Ypres, devant les Halles, ces pyramides d'un peuple libre, non moins formidables que celles de Chéops et sous lesquelles il s'est enseveli vivant. Ypres et Bruges remplissent l'horizon de la vision d'une race en proie à des fermentations inouïes : l'énormité de leurs monuments fait penser à un état de crise plutôt qu'à un développement naturel de civilisation; leurs architectures, comme la poussée furieuse d'une mer débordée, semblent jaillir de l'excès de la vie. De pareils peuples n'avaient rien de notre équilibre compassé et froid : il suffit de lire les récits des chroniqueurs pour les sentir épiques, débridés dans le bien et dans le mal, travaillés comme des Etnas par des feux de colère et d'orgueil, avec des songes de Centaures et de Lapithes. Quand Charles le Téméraire fit son entrée à Bruges, son cortège croisa la procession de saint Liévin, au moment où elle passait devant la maison de la gabelle, qu'on appelait la maison de la Cueillette, et de toutes les poitrines monta un rauque beuglement :

« A bas la Cueillette! Saint Liévin ne se détourne pas! »

Mille bras se dressèrent, et, comme sous le choc d'une armée de béliers, en un instant l'édicule abhorré vola en éclats, dans une poussière qui n'en laissa rien subsister. Alors le fier duc voulut opposer la force; mais, s'apercevant bien que, pas plus qu'un mascaret, l'autorité d'un prince n'arrête la volonté d'un peuple, et qu'il allait être exterminé, lui et les siens, s'il ne cédait, il monta au balcon des comtes et se contenta de haranguer ses « chers enfants ». Et tout à coup une figure sombre, statue du Commandeur en qui s'incarna inopinément l'âme publique, se hissa à ses côtés et, lui coupant la parole, pour tous demanda que l'abolition de la maison fût consacrée par l'abolition du minotaure qui l'habitait.



LE BEFFROI.

« A bas la gabelle! » criait d'en bas la multitude. Et, cette fois, l'audace du Téméraire, sentant sur lui le genou des Flandres, ploya, pour mieux se redresser après. Ne croit-on pas assister à un tournoi de demi-dieux joutant avec des armes spirituelles, et ce tête-à-tête du prince et d'un homme obscur, en plein air, sur une saillie de balcon, l'un têtu, cauteleux, inquiet, l'autre pressant et froidement déterminé, avec le grondement d'un peuple au-dessous d'eux, n'évoque-t-il pas la pensée de deux chevaliers luttant sur le bord d'une falaise et faisant tournoyer la flamme de leurs glaives? Ici, comme d'un bout à l'autre de cette grande histoire flamande, si en avance sur son temps et où, bien avant 89, la Révolution se résout par le triomphe du bas contre le haut, la plèbe et le pouvoir se rencontrent, se mesurent de l'œil, s'enlacent dans une courte et brillante passe d'armes, au bout de laquelle le sceptre, devenu hochet, demeure sur le carreau. Mais quels rudes compères il fallait pour ce métier de harangueurs de princes! Et comme ce peuple qui abattait une maison d'un revers de la main, montrant par là qu'il abattrait aussi aisément ses ducs, était bien le même qui s'édifiait des beffrois et des halles pareils à des cathédrales!

Ce sont, en effet, des cathédrales laïques, ces babyloniennes constructions qui, comme leurs sœurs catholiques, se perdent dans la nuée : peut-être, en les bâtissant si grandes et si hautes que, selon la tradition du temps qui prêtait un corps à Dieu, le Père éternel pouvait y appuyer ses pieds, les rudes communiers associaient-ils à leur propre glorification une pensée mystique, comme si, des plates-formes crénelées qu'ils dressaient dans l'espace, ils eussent voulu faire des marchepieds pour se rapprocher du maître des destins.

D'ailleurs, en pays flamand, l'idée religieuse se confond presque toujours avec l'idée laïque, au lieu qu'il y ait rivalité entre l'Église et l'Hôtel de ville, une parenté spirituelle les unit dans un élan commun, une commune ascension des esprits vers le ciel. A Bruges surtout, cité de grande foi, mais d'une foi presque farouche, comme sa ferveur civique, l'accord paraît visible entre le Beffroi et la maison sacrée, l'un et l'autre massifs, trapus, menaçants, avec des contreforts qui semblent taillés pour soutenir des sièges, et des porches d'où l'on s'attend à voir tomber les ponts-levis, ici sur la place publique, là sur les seuils de l'empyrée. Saint-Sauveur et le colosse des Halles se regardent par-dessus la ville comme des jumeaux sortis d'un même giron, également rébarbatifs et terribles, tous deux enfonçant au bleu du ciel leurs tours comme des poings et plantés en plein cœur de la cité, avec des racines qui tiennent aux fibres mêmes de ce violent et dur quatorzième siècle. Le donjon chrétien aux lourdes assises carrées, flanqué d'échauguettes et de poivrières, et le sourcilleux colosse communal dardant ses flèches et ses pinacles, ont l'air de symboliser, dans une parité d'aspirations, les guerrières ardeurs du catholicisme et les mâles insoumissions de la commune.

Tout l'esprit de ce temps de révolte et de foi, qui, même dans ses prosternements devant l'autel, gardait quelque chose de son indomptable énergie et ne séparait pas la pensée de Dieu de ses revendications purement humaines, s'inscrit bien dans le double caractère de cette église armée en guerre et de cette tour civile finissant en prière. Un peu de la rigidité de la théologie se confond ici aux exultations de l'orgueil national, comme aux élans de la ferveur religieuse s'infusent des ferments terrestres, en sorte que l'église, pénétrée par l'air du siècle, prend une beauté irritée et sombre où passe un reflet des luttes de la rue et que son vis-à-vis, le grand soldat de pierre, emprunte à la solennité des temples l'harmonie majestueuse et la sérénité hautaine de sa masse. C'est la messe de gloire que le Beffroi célèbre là-haut pour les hommes, en y mêlant un hosanna pour le Seigneur, la messe héroïque et terrible dont la volée des carillons rythme la liturgie et sur laquelle se lève, comme un ostensoir, la circonférence énorme du cadran. Plus tard l'alliage catholique s'effacera

graduellement, laissant prédominer l'idée humaine : de symbolique qu'elle fut jusqu'au quinzième siècle, l'œuvre d'art deviendra alors pittoresque et vivante, donnant la sensation d'une grande vie joyeuse qui ne s'alimente plus aux sources sévères de la religion.

Je le répète : pour connaître les vieilles Flandres, il faut aller au monument d'orgueil et de vaillance qu'elles ont laissé derrière elles, comme la mer, en se retirant, laisse debout, sur le vide des plages, les grands phares solitaires et tristes. Là pendent à des clous mystérieux les clefs rouillées qui forcent la serrure des siècles ; là se prononce le « Sésame, ouvre-toi » qui donne accès chez les ombres. Car, il faut bien le reconnaître, l'énorme tour n'éternise plus que le songe et le deuil de la vie ; le frisson qui la secoue aux tempêtes du nord est le même qui galvanise le tronc des chênes morts ; elle a la désolation d'une gigantesque croix sur laquelle serait étendu le cadavre flamand.

C'est la tour-fantôme pleine de ténèbres et de silence.

XI

Le vieux Bourg. — L'Hôtel de ville. — La chapelle du Saint-Sang. — Le Greffe. — La Justice de paix. — Le Palais de justice. — Le Franc.

A un pas du Beffroi, tout a changé : il a suffi de traverser un bout de rue pour être jeté d'un siècle dans un autre. Sous les arbres touffus du Bourg, plus rien ne rappelle le hautain Solitaire. On était chez les géants, dans un temps de grandeur farouche, presque barbare, dont les conceptions et la vie touchaient à l'épopée : on va se retrouver chez les hommes, dans un milieu plus accessible à notre instinct moderne.

Autant, en effet, sur ce grave « Groote Markt » noyé dans l'ombre des Halles, la proportion humaine dépassée écartait l'esprit des calmes contemplations d'art et n'y laissait plus subsister que le trouble d'un monde anormal et d'une civilisation démesurée, autant la pensée va s'épanouir à l'aise dans le jardin fleuri des belles architectures du quatorzième et du seizième siècle.

C'est la continuation de ce songe du passé qui ne nous quitte pas un seul instant ici, mais dans un sens qui ne dérange plus notre goût des harmonieuses symétries. Un peuple nouveau, moins fruste que l'ancien et d'une culture intellectuelle qui se délectait aux images délicates, se révèle dans l'ornementation orfévrie de l'Hôtel de ville et de la chapelle du Saint-Sang. L'état social est loin encore d'avoir conquis son équilibre définitif, si tant est qu'il le conquière jamais au milieu des terribles agitations de cette race remuante et ambitieuse que les effervescences du sang et la passion de la liberté poussent constamment à d'orageuses revendications ; il ne faudra rien moins, en effet, que l'appauvrissement graduel d'un sang généreux et la déperdition des énergies natives pour ramener au calme les fiers-à-bras populaires qu'on voit, le poing à la hanche, postés sur le chemin de toutes les Joyeuses entrées ; et ce calme, alors, sera comme le commencement de l'agonie, le signe visible d'un proche déclin.

Mais, si tumultueuse que soit encore l'humanité, à l'époque où les exquises floraisons du vieux Bourg apparaissent sur le tronc de l'arbre flamand, les assises de cette grande prospérité des Flandres se sont si bien ancrées dans le sol, que la stabilité économique et commerciale supplée jusqu'à un certain point à la stabilité politique, toujours remise en question chez



L'HÔTEL DE VILLE ET LA CHAPELLE DU SAINT-SANG.

ces riverains de la mer qui, à l'exemple des flots rongeant le continent, se soulevaient par grandes masses humaines, chaque fois que de nouvelles convoitises leur poussaient aux dents, débordant alors par-dessus les digues que les comtes opposaient vainement à leurs assauts.

Ce quinzième siècle, en effet, immobilise le temps sur le méridien de la splendeur brugeoise : aucune pompe n'est comparable à celle qui s'étale par ses rues, et ses marchands ont l'air de grands seigneurs, rivalisant de magnificence et de largesses avec la cour. Vienne Philippe le Bon, le grand duc d'Occident, comme le qualifiaient les rois d'Asie, avec ses folies de parade, ses cortèges de pourpre et d'or, sa passion des tournois et des festins, et Bruges aura l'air d'un théâtre de féeries, dont les somptuosités, sans cesse renouvelées, serviront de cadre aux appétits immodérés d'une noce de Gamache perpétuelle. Ni la gloutonnerie des princes qui, comme des ogres, vivent de sa substance, ni le large écoulement de la fortune publique dispersée en tous sens ne l'épuisent : à mesure que l'or ruisselle de ses mains, le négoce alimente son escarcelle, y fait affluer l'intarissable fleuve d'une richesse toujours plus haute. Elle est pour le nord ce que Venise est pour le midi, la mère patrie des chercheurs de fortune, l'eldorado où appareillent les aventuriers, le caravansérail des nations commerçantes du globe, le creuset où, avec des épices, des fourrures, de l'étain, des vins, de la laine, des blés, on fait les ondes de ce pactole qui coule à travers la cité et pour lequel ses canaux semblent avoir été creusés.

Ses mœurs, d'austères et de rudes qu'elles étaient antérieurement, se sont alors déjà policées au contact des seigneurs de Gênes et de Milan, comme les monnaies d'or et d'argent, qu'elle bat dans ses murs, ne voulant reconnaître d'autre numéraire que celui qu'elle fabrique à son effigie, petit à petit se lustraient et se polissaient sous l'action d'une circulation ininterrompue. Elle a des jongleurs, des mimes, des joueurs de viole, des trouvères, dont les grimaces, les chants et les musiques animent la turbulence de ses repas ; ses extravagances de parure n'ont d'égale que la richesse du décor qu'elles constellent; c'est le temps des robes de douze aunes emperlées de pierreries, avec des grappes de serpents, de basilics, de licornes, de lions, d'hommes sauvages, croulant dans les cassures; des coiffures écornées en croissant et nouées de feuillages d'or, par-dessus lesquelles retombent des voiles bariolés ; des jaquettes de Bohême ramagées de bêtes chimériques et descendant sur des chausses collantes et arcenciellées qui elles-mêmes se perdaient dans la fantaisie de bizarres escarpins onglés en griffes, tordus en spires, recourbés en cornes. Toute cette fantasmagorie de garde-robe lâchée par la rue en travestis de carnaval devait merveilleusement tintamarrer parmi les pignons à cols de cigogne, les tourelles aiguillées en flèche, les grands toits découpant dans l'air comme des mâchoires de requin.

Avec de pareils goûts de parade, le sol est mûr pour la germination de l'art du peintre, ce bel art de la chair et des étoffes cossues qui ne pousse qu'à l'apogée des sociétés. En 1400, Hubert Van Eyck, son frère Jean et sa sœur Marguerite, glorieuse trinité spirituelle qui fait, à la manière des soleils, son ascension dans le firmament du temps, ouvrant à l'éblouissante école flamande la trouée qui ira s'élargissant jusqu'à Rubens, répercutent, à travers la sévérité de leurs conceptions théologiques, la beauté et les élégances de cette civilisation que l'excès même de sa fortune ne tardera pas à désorbiter et qui alors, du grand idéal austère des trois primitifs, tout empreints encore de grave symbolisme hiératique, avec un reflet des paradis traînant sur la représentation des choses terrestres, s'acheminera aux voluptueuses et désirables images des peintres de la grâce féminine.

Mais ceux-là, nous les retrouverons tout à l'heure à l'hôpital Saint-Jean. Pour le moment nous n'avons pas à dépasser la limite de temps où se circonscrit la fondation de l'édifice

qui, au vieux Bourg, perpétue l'âme et les aspirations d'un peuple sérieux, contemplatif, solidement assis dans sa prospérité et que n'a point encore entamé le ver des grandeurs trop prolongées.

Le temps des tours de Babel est passé : nous rentrons avec l'Hôtel de ville dans les proportions normales; à l'ère héroïque a succédé un train de vie plus régulier sous ses apparences turbulentes. Et vraiment cette grande châsse de pierre, qui demeure grande par la parfaite symétrie de son architecture, bien que, comparée à son voisin le Mage du « Groote Markt », et même à d'autres hôtels de ville du pays, elle ne soit plus qu'un astre de moyenne grandeur, fait penser à des jouissances tranquilles, à un bien-être assuré, à la possession d'un état social affermi et qui n'a plus besoin d'ériger de menaçants beffrois pour inspirer la prudence. A la place de l'architecture hautaine et belliqueuse, un art fleuri, délicat, compliqué, signale des esprits apaisés, amoureux de la décoration. Avec ses trois tourelles en encorbellement, sa façade de haut en bas historiée de dais et de niches, les nervures finement maillées de ses fenêtres minces, la robuste dentelle de la balustrade longeant le toit, le mouvement et le caprice de ses fleurons et de ses crochets, tout ce touffu guillochis de façade qui à distance évoque l'image d'une étoffe passementée de filigranes, la maison bourgeoise apparaît digne des grands marchands qui l'ont bâtie.

A l'intérieur, un hall voûté se développe sur la longueur du rez-de-chaussée et supporte la très belle salle qui se prolonge à travers le premier étage, avec le jeu hardi de ses pendentifs, mettant au centre du plafond comme la retombée d'immenses stalactites. Là s'entassaient les collections imprimées et manuscrites de la ville, et notamment la série des éditions de Collard-Mansion (1475), environ cinq cents manuscrits et un nombre respectable de livres d'heures du quinzième et du seizième siècle actuellement réunies, on ne sait pourquoi, à l'Hôtel des postes. Quant aux archives, aux papiers de la commune, à tous ces glorieux titres qui constituent le portefeuille des grandes cités, c'est à la bibliothèque publique qu'on les a réunies. Et jugez quelle fortune : rien qu'en analysant les documents antérieurs au quinzième siècle, on a pu remplir six volumes in-quarto.

C'est une des particularités de cette complexe et fourmillante place du Bourg de multiplier autour de nous les évolutions de l'art en nous faisant sentir irrésistiblement le changeant idéal des siècles. A peine avons-nous détourné les yeux de l'édifice communal et de ses grappes de statues pendues comme de gros raisins aux sarments de sa vigne de pierre, que sans transition, par le caprice du plus brusque et du plus original contraste, nous plongeons aux prodigalités du gothique flamboyant. Le portail du Saint-Sang n'est séparé de l'Hôtel de ville que par la façade de la chapelle sur laquelle il fait retour, et dans ce court espace nous avons enjambé deux siècles. Toutes les folles végétations du style tertiaire, dans cette crise de suprême exubérance après laquelle le grand arbre gothique, épuisé, s'alanguit et meurt, s'épanouissent au fouillis enchevêtré de ce délicieux édicule, plus semblable à un mignon palais laïque qu'à un porche catholique. C'est la pousse dernière d'un art arrivé à terme et qui s'en va de l'excès même et du tourment de sa sève, incapable de se comprimer et jaillissante en élans, en effervescences presque maladives à force d'intensité.

Quelque chose de la féerie mauresque semble s'être transfusé dans l'ornementation orfévrie de cette logette de prince, aux balcons superposés qui semblent faits pour des dames de la cour, aux feuillages ramusculés comme des enlacements de branches naturelles, et qui, pour ajouter à l'illusion, s'aigrette à l'arrière-plan d'une flèche ajourée de minaret, accotée au pignon d'angle de la chapelle. Une royauté se cache, d'ailleurs, sous la forme sensible d'une pourpre de sang, derrière le treillage guilloché de cette miraculeuse petite

façade, mais une royauté spirituelle devant laquelle se sont courbées toutes les autres; là se garde, en effet, au fond d'un tube, une goutte séchée de la rosée tombée des flancs du Christ et que, selon la légende, Thierry d'Alsace rapporta pieusement de la Terre-Sainte. Tout ce joli prodige d'architecture, avec ses ogives lancéolées comme des élancements de cœurs amoureux, ses mystiques floraisons épanouies comme des ardeurs de foi, ses mystérieuses verrières allumées sur les pénombres de l'escalier comme sur les pâleurs d'un sépulcre, chante ici la divinité crucifiée dont la douleur, au secret de ses murs, s'est éternisée dans un symbole matériel.

Juxtaposé au portail et continuant dans un caprice non moins étincelant les arbores-



LE FRANC DE BRUGES, VU DU QUAI DES MARBRIERS.

cences de sa légère et volante architecture, l'ancien Greffe criminel de la Ville (1531) aiguise, à côté des baies chrétiennes, la pointe de ses deux grandes fenêtres aux tympans décorés de médaillons et de niches, avec un mélange bizarre de flamboyant et de renaissance. La Renaissance, d'ailleurs, après ces fleurs du gothique expirant, va nous apparaître à son tour dans l'angle opposé du vieux Bourg, comme pour achever d'un dernier anneau cette chaîne d'art qui, partie du douzième siècle avec le Franc, s'est continuée à travers le quatorzième, le quinzième et le seizième.

A la gauche de l'Hôtel de ville, et relié à sa face latérale par une verrière jetée en travers d'une voûte — cette voûte délicatement nervée qui plafonne la rue de l'Ane aveugle et encadre comme d'une bordure les maisons du quai du Rosaire, — le Greffe actuel,

adroitement réparé par l'architecte dont le nom demeure associé à toutes les grandes restaurations de Bruges, M. De la Censerie, érige son double rang de colonnes et de pilastres sous un grand pignon central émergeant de deux pignons plus petits, tous trois couronnés de figures allégoriques ou sacrées. Une salle boisée y sert actuellement de prétoire à la justice de paix et se décore d'une belle porte de 1544, divisée en quatre panneaux, sur lesquels s'entremêlent des rinceaux et des feuillages d'une fine complication. Les élégantes et harmoniques combinaisons du style flamand symétrisent dans un balancement de lignes classiques cette façade de riche mine bourgeoise, poussée à l'ombre du grand édifice plébéien du quatorzième siècle, presque en même temps que le portail du Saint-Sang et son acolyte, le galant et fleuri petit Greffe. Tandis que ces joyaux maniérés d'un art à son apogée sortent de terre en 1629, l'autre prend naissance en 1634. Six ans ont suffi pour abolir la tradition des dais, des pinacles, des ogives dardées en pointes de glaive : à la place de cet ardent symbolisme, une pseudo-latinité païenne ramène la sérénité des ordonnances balancées.

Cette étonnante place nous ménage d'ailleurs une surprise dernière. Juste en face du portail du Saint-Sang, un autre portail d'entrée, qui n'est plus, celui-là, ô fortune ! qu'une vulgaire porte cochère, masque l'accès d'une cour où s'érige une architecture du dix-huitième siècle au fond. Sans aucun doute, la phraséologie sénile des magistrats de province continue à appeler ce banal logis : « l'antre de Thémis ». C'est en effet le Palais de Justice qui, sous cette forme disparate, jurant si pitoyablement avec les nobles styles du reste de la place, s'érige à l'endroit même où les justiciers du moyen âge, les durs comtes de Flandre, prononçaient leurs sentences. Quelques vestiges matériels attestent encore le sang versé, les supplications inutiles, l'inexorabilité du bourreau debout contre le pilori. Dans l'ancienne salle de torture, devenue l'antichambre de la cour d'assises, cet autre tribunal d'inquisition qui, ne pouvant plus broyer le corps sur ses chevalets et ses roues, a inventé d'y coucher tout saignant l'esprit, on vous montrera les rondes pierres noires, cercles de l'Enfer en miniature, auxquelles s'attachaient, en ces époques d'une sève si forte que le sang était au bout de tout et jaillissait également dans les prétoires et sur les champs de bataille, les effroyables piliers de justice du temps.

Comme une lourde chape, le Palais de justice actuel recouvre les majestés sévères du Franc primitif : emboîtés, par on ne sait quelle ironie de représailles, dans un brodequin de vulgaires maçonneries, ses fins gables de briques, témoins de tant de supplices, sont là à présent tout engloutis d'ombre, et ne s'aperçoivent plus que du quai des Marbriers, au bord de cette Reie qui, du moins, elle, leur contemporaine, continue à les refléter dans le noir de ses eaux.

Ainsi, des glorieux et pimpants chefs-d'œuvre d'une civilisation arrivée à son point culminant, nous sommes revenus, par un saut brusque, à cet austère berceau des prospérités brugeoises. Toute la grandeur de la cité a, en réalité, pour point de départ l'enceinte où s'étalait la féodale demeure des comtes ; puis successivement nous la voyons se développer avec l'Hôtel de ville, s'épanouir en un caprice de grâce dans le portail du Saint-Sang et le Greffe, s'immobiliser plus loin dans les lignes déjà plus régulières de la Renaissance, finalement tomber à l'avilissement de nos tristes mœurs sans idéal et sans beauté. Chaque siècle a donc mis sa griffe à ce grand et merveilleux tableau, que des retouches habiles, un louable scrupule de restauration rendent chaque jour un peu plus conforme à sa splendeur originelle, sans que toutefois il soit possible de le recomposer dans toutes ses parties, tel en un mot qu'il s'offrait à la vue quand, au lieu de l'unique minaret qui s'allonge au-dessus du Saint-Sang, deux autres tourelles semblables s'enchevêtraient dans la perspective à la mêlée des aiguilles du Franc et de l'Hôtel de ville, et qu'à la place des marronniers du

terre-plein, l'église de Saint-Donatien étageait en face de toutes les autres architectures ses contreforts et ses pinacles.

XII

La chapelle Saint-Basile. — La chapelle primitive. — L'intérieur de la Sainte-Chapelle. — La relique du Saint-Sang. La procession du Saint-Sang. — La cheminée du Franc.

Sous les bleus d'azur étoilés d'or de la chapelle du Saint-Sang, une autre chapelle, qui n'est pas à proprement dire une crypte, bien qu'on l'appelle la crypte de Saint-Basile, s'enfonce dans les pénombres d'une voûte basse, appuyée à d'énormes piliers romans fleuris de chaltra palastris. Quand on a laissé les palatiales magnificences du portail et qu'on pénètre sous les arceaux cintrés de cette primitive église, une impression d'austérité chrétienne s'empare de l'esprit. Le catholicisme pompeux qui se révèle aux polychromies d'en haut, sous les jolis arcs recourbés du vaisseau gothique, y fait place à un mystère de foi sombre, concentrée en elle-même, nullement expansive comme l'autre. Des âmes moins souples en des corps plus rudes cherchaient ici dans la prière des rafraîchissements aux âpretés de la vie civile, et, des humidités noires de la voûte, sentaient s'égoutter sur elles, comme des rosées, les larmes sanglantes de la divine agonie. Aujourd'hui on officie encore dans l'antique chapelle ; mais la mollesse des pratiques modernes doit singulièrement contraster avec la sévérité trapue des colonnes du douzième siècle, symboles vivants de la solidité avec laquelle la religion s'ancrait dans les consciences. Tout au plus trouverait-on une analogie de dévotion lointaine dans la forme prostrée des clientes du saint lieu, ces vieilles brugeoises immobiles sous le grand manteau à capuchon dont les longs plis raides leur donnent quelque chose de la rigidité des figures de pierre accroupies sur les tombeaux.

Cependant, si empli de gravité que soit le sanctuaire, le recueillement grandit encore quand, entre les piliers, tout au fond des obscurités froides de la crypte, s'ouvre l'étroit passage qui mène à un lieu ténébreux et profond, plus pareil à un sépulcre qu'à un refuge ouvert à la pitié. C'est ici, selon les conjectures, que ce Thierry d'Alsace, dont le nom est demeuré attaché à la légende du Saint-Sang, venait courber jusqu'à terre, sous la main de l'Éternel, sa tête nimbée du diadème. Une solennité presque funèbre plane entre ces rugueuses murailles sur lesquelles une ouverture décroissant en meurtrière, à l'endroit même où se voit dans la pierre un dessin d'urnes aux deux côtés d'une croix latine, laisse filtrer une ombre de clarté, bientôt noyée aux profondeurs de la voûte. Et dans l'évidement d'une baie, un pilier toujours debout, parmi l'écroulement de tout le reste, et qui sans doute supportait originellement l'autel, continue à témoigner de la simplicité de ce culte qui, pour s'abîmer aux adorations de la croix, n'avait pas besoin des excitations du faste extérieur.

Après de pareilles contemplations, l'œil a peine à se refaire immédiatement aux mondaines splendeurs du portail, cette porte ouverte sur les compromis d'une religion déjà dépouillée de sa grandeur première et qui, comme un roi barbare, se revêt, pour mieux s'imposer aux esprits, des prestiges d'une pompe toute matérielle. Le Christ alors déjà n'est plus le chef des rudes apôtres, lui-même semblable à un pèlerin du désert, la peau velue et les os saillants : l'Église, ce vivant et irrécusable miroir des temps, de plus en plus s'efforce de concilier avec les goûts d'une civilisation amoureuse de la parade, instruite, policée, rendue sensuelle par la musique et la peinture, l'image du Sauveur, graduellement parée

d'une pompe toujours accrue, dans laquelle finissent par se réfléchir les prodigalités des cours asiatiques. Cependant, si brusque que soit le contraste, on éprouve comme une délivrance en cet horizon élargi d'humanité, après la station aux frigides sévérités du christianisme antérieur.

Quand, sous la nef claire, joyeuse, étoilée d'or, l'œil se repose sur deux cadres combinés comme des tableaux de famille et où P. Pourbus fidèlement représenta un groupe de membres de corporations à genoux, la face au peintre, dans une expression parlante et pensive, on est heureux de retomber à une réalité humaine. C'est, à travers les lourdeurs grasses et fleuries du masque plébéien, l'embourgeoisement du bel art de vie affinée pratiqué par l'aristocratique et tendre Memling. On vous montrera encore des peintures attribuées erronément à l'un des Van Eyck et qui pourraient être de Gérard David. Mais la vision des adieux de la femme de Thierry et de la transmission du Saint-Sang aux mains de celui-ci s'est si fortement gravée sur la rétine, que toutes les autres toiles pâlissent à côté. Après ce délicat



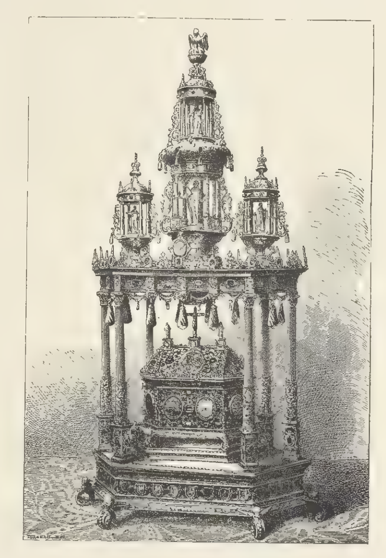
LA CHAPELLE DE SAINT-BASILE.

cantique, nous n'avons plus qu'à nous assouvir les yeux de l'objet même qui l'a inspiré.

Dans le Musée attenant à la chapelle, sous un portique formé de six colonnettes à faisceaux cannelés et relié par des chapiteaux de feuillage à un entablement ourlé d'une galerie dentelée, repose, éblouissante de pierreries et de ciselures, la châsse où est enclos le sang divin. Une floraison touffue de camées, d'écussons, de rinceaux recouvre les parois du mystérieux coffret, auquel, bien plus que les joyaux dont il est enchâssé, l'étonnant travail de l'orfèvre, ce Jean Crabbe qui l'exécuta en 1616, donne un inestimable prix. Au-dessus de la sainte relique, une voûte d'or et d'argent, car tout ici est d'un métal sans alliage, laisse pendre de grosses perles pareilles à des larmes ruisselantes ; et, comme des pensées élancées à Dieu, trois édicules garnis de statuettes et ciselés en forme de lanternes où brûlerait le feu du céleste amour, achèvent le monument, avec un fouillis d'ornements flexibles comme des vrilles. C'est sur ce chef-d'œuvre, à peine déparé par quelques détails d'un art moins subtil, qu'il faut fermer sur soi les portes de la chapelle.

Autrefois, avant que le sang miraculeux eût investi le somptueux habitacle qu'il occupe aujourd'hui, une pompe inouïe accompagnait son passage à travers les rues de la cité. De

grand matin, des musiques annonçaient la solennité ; puis les Serments, en grand arroi, montés sur des chevaux harnachés, les Corporations avec leurs bannières, les Comtes suivis de l'étendard de Flandre, se réunissaient sur la place ; et, par-dessus les têtes découvertes, émergeant d'un flot de satin, de drap d'or et de pourpre comme un soleil sortant des eaux marines, bientôt apparaissait, au bruissement des tentures déroulées par l'air, au murmure des foules adorantes, au son des trompettes déchirant la volée des cloches, le témoignage indestructible des souffrances et de l'agonie du Christ. Pour se déployer dans un cadre moins pompeux, la procession que chaque mois de mai ramène aujourd'hui n'en garde pas moins, grâce à la magnificence d'un clergé qui semble avoir hérité des trésors de Golconde et qui, ce jour-là, les étale au soleil des rues dans une gloire de crosses, de calices, d'ostensoirs, de cassolettes, de vêtements sacerdotaux enflammés d'or et de pierreries, une émouvante et mémorative splendeur, comme si, des tableaux de Van Eyck et de Memling, le flot constellé des mages, des rois et des grands prêtres, sorti par la vertu d'un enchantement, se mettait à couler par-dessus la grise monotonie des mœurs contemporaines.



CHASSE DU SAINT-SANG.

Pendant la neuvaine qui suit cette sortie annuelle, c'est une tradition pour les dames brugelines de processionner le vendredi, isolément ou par grandes files, dans l'orbe décrit par le saint cortège ; et cette déambulation dure deux heures, soit qu'elles les emploient réellement et sans diversion à ce pieux exercice, soit, ainsi que l'insinuent de malicieuses langues, qu'elles profitent des libertés de ce jour exceptionnel pour se livrer aux flâneries amoureuses.

Le vendredi est encore consacré à une autre coutume : la chapelle, ce jour-là, revêt un air de fête ; au bout des cierges dansent des papillons de feu ; parmi les illuminations, la relique du Saint-Sang trône, exposée aux regards. Alors, au rez des dalles, enflammées par la réverbération des autels, traîne un vent d'adorations ; tout un peuple dévotieux s'approche en tremblant de la pourpre sur laquelle repose le tube miraculeux, et chacun à son tour appuie ses lèvres au verre, dans un élan de communion spirituelle.

L'auteur le sent : il faut se décider à écourter les descriptions qui retiennent trop longtemps l'esprit sur un même sujet ; mais les œuvres de l'art se pressent partout en ce musée de toute une ville où se sont accumulés les trésors des siècles. Et comment résister au désir d'en faire sentir la beauté quand, comme en ce monument inégalé de sculpture qui est la cheminée du Franc, l'art et les souvenirs d'un grand règne s'accordent à y accrocher une traînée glorieuse d'immortalité ? C'est tout un édifice qui surgit devant

les yeux lorsque, par delà la triste enclave moderne dans laquelle le passé est ici emmuré, le mercenaire préposé à la garde du chef-d'œuvre vous ouvre le seuil de la salle tendue d'Ingelmunster où quatre hautes fenêtres font couler jusqu'à la majestueuse cheminée les ondes de la caressante lumière particulière à Bruges. A peine la porte s'est-elle refermée que la notion du monde extérieur semble abolie : on n'a plus assez de ses yeux et de sa pensée pour suivre en ses mille complications le caprice touffu d'un Benvenuto Cellini du bois ; dans une atmosphère de songe se lève comme l'image matérielle d'un temps où les empereurs étaient glorifiés dans le marbre, le chêne et les métaux, par des artistes qui, dans la hiérarchie spirituelle, étaient, eux aussi, des rois.

Sur une légère architecture de cathèdre, formant le centre de l'énorme boiserie, Charles-Quint, le globe dans une main et le glaive dans l'autre, détache, aux plis du manteau impérial écroulé derrière lui, sa haute stature dominatrice. Comme un soleil, le maître du monde rayonne en son apothéose, sans vouloir personne auprès de lui : de même que sa gloire suffit à emplir le siècle qui la vit se produire, la majesté de son image occupe tout entiers les chants de ce poème taillé au ciseau. Les satellites que l'artiste a rangés à sa droite et à sa gauche, dans les compartiments en retour de son œuvre ou dans les oves semés çà et là parmi les Amours et les feuillages, n'apparaissaient plus, en effet, à cette distance, que comme les comparses de l'histoire autour d'un héros unique.

Cependant ces comparses portent des noms éclatants : sur le siège du trône s'incrustent les médaillons de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle ; sur le dossier, figurent Charles de Lannoy et Marguerite d'Autriche. Plus loin, aux pilastres d'appui de la voûte, François Ier et Éléonore d'Autriche s'encadrent de couronnes tressées. Enfin, par delà, Fernand d'Aragon et Isabelle de Castille, Maximilien et Marie de Bourgogne, debout, la tête tournée vers l'astre impérial, semblent résignés à lui faire cortège. Tout pâlit devant son omnipotence, que célèbrent encore à leur manière, comme les symboles de sa grandeur, d'innombrables écussons glorifiant à l'infini ses possessions et ses alliances : c'est une vraie pluie de cartels qui, des travées jusqu'à l'entablement, ruisselle autour de l'empereur, si dense qu'elle fournit à elle seule le motif de la décoration centrale ; et, comme les rameaux d'un arbre généalogique, les écussons se prolongent dans tous les sens, s'accrochent aux appuis du trône, gagnent la voûte en folles poussées débordées.

Lancelot Blondeel, l'auteur de cette merveille, a combiné son tableau — car, par l'abondance des accessoires, des floraisons et des rinceaux, non moins que par les jeux de la lumière, la sculpture prend vraiment ici des airs de nature morte — comme un mémorial où de branche en branche et de motif en motif coulerait le sang des maisons d'Espagne, de Bourgogne et d'Autriche. Une vigne avec ses complications de rameaux et ses entortillements de ceps, n'est pas plus touffue que ce prodigieux enchevêtrement de guirlandes, de grappes d'amours, d'attributs, de mascarons, de bêtes héraldiques, de neptunes, de cornes d'abondance, de faisceaux et de banderoles : avec une légèreté ailée, un mouvement de vie volante, une grâce déroulée de liane, il s'entasse, se maille, ondule, s'évide, jaillit et, après avoir empli toute une paroi de la salle, comme si la matière et la verve ne pouvaient s'épuiser, lentement va mourir dans l'ampleur du vaste plafond. Tout ce prodige de science et de caprice repose sur un entablement de marbre noir, encadrant une blanche frise sculptée où se déroule l'histoire de la chaste Suzanne. Des faisceaux de colonnettes, aux deux côtés d'un âtre décoré d'une superbe plaque de foyer frappée aux armoiries du Franc, complètent l'architecture de cette cheminée sans égale.

XIII

Encore les canaux. — Échappées sur le Bourg. — Le quai du Rosaire. — Les cygnes des canaux. — Un cabaret séculaire. — La Poterie. — Le quai Vert. — « La Vache ». — Le steen des sires de Gruuthuuse. — Le baptistère de Notre-Dame.

On ne peut se détacher de ce Bourg : toute la sève ancienne aboutit là comme au cœur vivant de la cité ; même aujourd'hui, sous le délaissement et la solitude, on croit y sentir encore une vague palpitation lointaine. Lui non plus, d'ailleurs, ne semble pouvoir se résigner à nous quitter : depuis ce quai du Rosaire baigné par la Reie, jadis un fleuve, aujourd'hui presque un égout, jusqu'à l'extrémité du quai Vert, il nous suit avec le détail et la multiplicité de ses architectures. On a d'abord sous les yeux les magnifiques ordonnances du Franc, l'élancement hardi des faîtes coupés à pans droits, le jet délié des tourelles d'angles, sveltes comme des aiguilles de minarets, le jeu accidenté des trois façades inégalement alignées et que des saillies brusques reculent dans l'ombre ou avancent dans la lumière, le mur de clôture plongeant à pic dans l'eau avec ses mystérieuses portes basses alternées de larges baies rondes. Ce n'est encore que la première indication du paysage de pierre qui va nous apparaître dans un instant, avec le fourmillement de ses ramures et de ses feuillages.

A mesure qu'on s'écarte, les masses du Franc s'abaissent dans l'éloignement, laissant surgir par-dessus leurs crêtes décrues des fouillis à chaque pas plus touffus ; on perçoit un bout du pignon latéral de l'Hôtel de ville; la couronne du grand Beffroi commence à se dessiner; l'espace où ne pointaient que de rares flèches se peuple d'aiguilles plus nombreuses. Puis le cadre s'élargit encore : de nouvelles tourelles apparaissent, on distingue nettement à présent le cadran des Halles. Atteignez le pont du Cheval qui, de son arche massive, enjambe l'eau à la hauteur du quai Vert, reliant la rive à une délicieuse ruelle étroite, raboteuse, étranglée entre deux files de petites maisons à toits coniques : tout d'une fois le panorama se déroule dans son ampleur; une mêlée de toits, de tours et de flèches fleuronne et déchiquette la perspective; les tourelles de l'Hôtel de ville s'enchevêtrent aux pignons du Franc; le Beffroi émerge avec ses galeries et ses contreforts ; toute une vie de la pierre bouge de proche en proche, et, pour compléter cette évocation d'un grand passé civique par une pensée religieuse, au bout de la coulée de la Reie, Saint-Sauveur dresse, comme une tiare, sa haute tour crénelée.

Le point de vue est célèbre : tous les guides le vantent à l'envi; et l'avant-plan d'eau où ce coin de la ville se renverse avec la confusion de ses lignes brisées et le prisme brouillé de ses colorations y ajoute une grâce de mélancolie, la mélancolie de cette onde qui, comme le temps, a passé sur tant de choses auxquelles fut mêlée la vie d'un peuple et ne cesse pas d'effacer le pâle reflet qu'elles ont laissé après elles.

A Bruges, d'ailleurs, on peut suivre au courant de l'eau presque toute l'histoire de la ville : comme en un miroir magique où les vieilles images se lèveraient du fond noir des siècles, le passé se réfléchit au flot dormant des canaux, avec une paleur d'évanouissement, une estompe de tons vagues et lointains qui, mieux que l'éclat dur de la lumière, conviennent à sa gloire spectrale.

Tout ici évoque le mystère : même le nom des rues et des quais a une poésie de silence et de recueillement. Souvenez-vous de ce Lac d'amour, proche du Béguinage dont il semble

en son onde fluide mirer la tranquillité, avec sa fraîcheur apaisante de solitude, si bien faite pour les cœurs ulcérés. Rien qu'à l'ouïr, ce nom doux comme une musique, on est pris d'une illusion tendre : il semble que les sources cachées sous les ombrages des rives soient la fontaine jaillissante où les âmes trop ressouvenantes vont laver leurs rancœurs. Et ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cet autre nom, quai du Rosaire, une langueur de monotone résignation, suscitant la pensée d'ombres amoureuses qui, sous des voiles flottants, égrèneraient le chapelet des belles heures du passé? Comme pour rendre l'analogie plus sensible, l'eau soupire sous les ponts; les feuillages écroulés par-dessus les murailles ont des murmures infinis qui ressemblent à des mussitations de bouches adorantes; et, par instants, passent sur le quai, pareilles à des oiseaux de ténèbres, de furtives figures perdues aux plis des longs manteaux et qui l'une après l'autre décroissent sous les portes basses ou bien au tournant des rues.

L'enchantement se prolonge de quai en quai, à travers une enfilade de ponts, dont l'un, le pont de l'Eeckhoute, se décore d'un grand saint de pierre. Au quai du Rosaire succèdent le quai des Marbriers et le quai Vert, celui-ci bordé de pignons lépreux, avec un vis-à-vis de murailles rongées de chèvrefeuilles et de lierres, une sève de nature poussée librement dans toute cette antiquité. Et l'on débouche ensuite dans un élargissement d'horzion, le canal filant à présent entre un double quai, deux alignements parallèles de façades du seizième et du dix-septième siècle, découpant l'air de leurs riches caprices d'architecture en aiguilles, en escaliers, en frontons contournés, d'un jeu de lignes brusque et varié.

Ici la vieille ville garde presque sans alliage son caractère : surtout aux approches de la porte de Damme, on a l'illusion de l'existence d'autrefois recomposée dans un décor délicieusement archaïque. Après tant de vicissitudes, l'eau du canal continue à refléter la tache rose des toits, le blanc écaillé des façades, le joli air d'aisance heureuse des maisons. Seuls leurs anciens maîtres ont disparu, ces riches marchands qui, du quai, assistaient au déchargement des bateaux lentement descendus jusqu'à Bruges par ce canal du Zwin joignant la ville à la mer. Des chalands solitaires naviguent aujourd'hui dans le désert des rives, accompagnés par le cortège des cygnes qui peuplent partout les canaux brugeois et, semblables à de douces ombres symboliques, y promènent leur lente majesté comme à travers les gloires déchues d'une résidence royale.

Ces cygnes ont leur légende : une goutte de sang empourpre leurs ailes blanches; ils expient le crime qui éclaboussa de rouge leurs frères héraldiques, les cygnes au long col gravés sur l'écusson de cet écoutète de Bruges, Pierre Lanchals, méchamment mis à mort par les bourgeois révoltés contre Maximilien d'Autriche. Plus tard on s'aperçut que la vindicte publique avait frappé un innocent, et, pour racheter par une réparation éclatante l'horreur d'un meurtre inutile, la ville fut condamnée à entretenir à perpétuité des cygnes dans ses canaux. Sans doute les mânes du triste écoutète se sont apaisés, depuis quatre siècles que flottent sur les eaux de la cité, comme des nefs, les solennels volatiles. Cependant, au sortir des neiges hivernales, chaque printemps les voit revenir, éternelles images du remords, dans les canaux où leurs plumes en neigeant semblent faire pleuvoir les lis du martyre.

Il est, à un pas du quai Spinola, au fond d'une ruelle bordée de longs murs, une porte mystérieuse et qui s'ouvre sur un petit escalier plus mystérieux encore. Ce n'est pourtant que l'entrée d'un cabaret; mais ce cabaret a gardé le meuble et le décor du dix-septième siècle, comme si les ancêtres des Brugeois contemporains venaient encore chaque soir y savourer la bière en fumant leurs grises et courtes pipes de terre. L'endroit n'a pas cessé de



LA CHEMINÉE DU FRANC.

porter son nom antique : « A Flessingue ». On prétend qu'il servit aux conventicules des Gueux ligués contre d'Albe et que les titres de propriété font mention de cette particularité glorieuse. Rien, à la vérité, ne rappelle moins les heures héroïques et douloureuses que l'assemblée des joyeux habitués qui tous les jours s'y réunissent autour des vieilles tables de chêne noirci, sur des chaises en cuir jaune étoilé de clous d'or, pour y tuer, en d'interminables parties de piquet et de domino, la longueur du temps, plus long à Bruges qu'ailleurs. L'été, on descend lancer la boule au jardinet, un frais jardinet flamand encadré de murs effrités et que domine un petit auvent de dessous lequel la vue se porte sur une mêlée de verdures et de toits carminés. Si malaisé qu'il soit de détacher sa pensée de la vie actuelle, parmi les redingotes et les chapeaux melons qui ont succédé aux pourpoints et aux larges feutres mous, le plafond coupé de travées enfumées, les murailles sur lesquelles se découpent des peintures patinées d'une brunissure de jambon fumé, l'alignement des tables et des sièges



LE QUAI VERT.

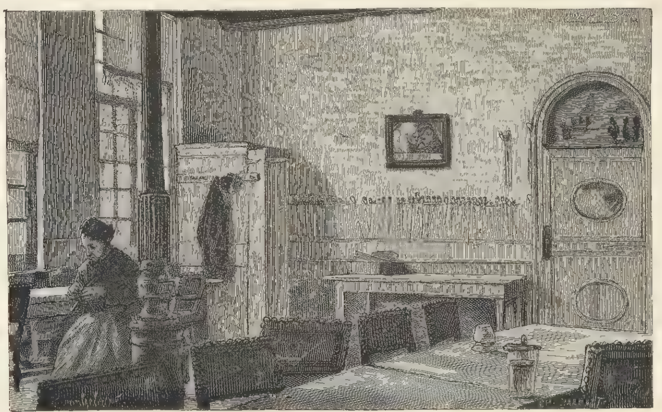
sculptés, ramènent l'esprit vers les mœurs pittoresques d'un âge plus ami que le nôtre des ordonnances réjouissantes pour l'œil.

Cependant le quai Spinola ne tarde pas à changer d'appellation et devient le quai de la Poterie, du nom de l'abbaye qui, sur le bord du canal, aligne, à un pas du séminaire, ses longues façades roses percées de portes à judas. Plus rien en celles-ci ne rappelle leur destination primitive, alors qu'elles abritaient les maisons des pestiférés. Au grincement de la tringle rouillée qui met en branle la cloche, une figure encadrée d'un fronteau blanc vous apparaitra dans la pénombre des corridors, et, si vous en témoignez le désir, vous conduira à travers les salles, la plupart garnies encore de leur ancien mobilier. Pénétrez, en sortant de là, dans la délicieuse petite chapelle voisine dont les vantaux s'ouvrent sur le quai. Sous une voûte en bois cintrée, un jubé y prolonge son arcade de marbre noir et blanc, divisée dans le milieu par une clairevoie à balustres de cuivre. Les fenêtres de gauche ont été murées et se décorent d'autels et de cartels mortuaires sur lesquels se joue la lumière diaprée des fenêtres de droite, enchâssées de vitraux superbement flamboyants et déroulant une suite de scènes naïves. Constamment des femmes, des épouses, des mères y viennent intercéder

auprès de la Vierge pour la souffrance des leurs; et le feu des verrières, comme un reflet de la bonté céleste, descend jusqu'à leurs pâles et maigres visages inclinés, où se lit la stupeur des mornes anémies.

Au dehors, la solitude semble continuer le recueillement de ce lieu de prières; peu à peu les maisons s'espacent; les pignons font place à de misérables bicoques; la vie, si pauvre déjà partout ailleurs, se rabougrit encore ici; vous êtes aux extrémités de la ville, et du même coup vous touchez au terme de la circulation sensible.

Refaites alors le chemin parcouru, mais en changeant de rive, jusqu'à ce quai Vert d'où vous reverrez une dernière fois la perspective se piquer du fouillis des aiguilles du vieux Bourg; puis, après vous être un instant arrêté au Marché aux poissons, un puant ramassis



Dessin de E. Van Gelder.

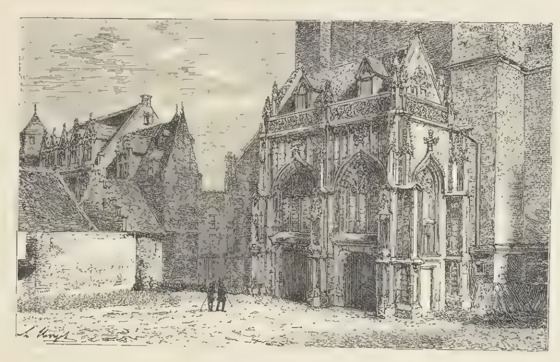
LE CABARET DE « FLESSINGUE ».

d'échoppes et d'étaux à l'étroit dans une tassée de masures déchiquetées, dépassez le seuil de « La Vache », le digne estaminet irrévérencieusement baptisé au temps de la domination hollandaise de « Hollansche Koe » et qui mire toujours son balcon de bois dans les eaux d'un canal ombreux, ce canal du Rosaire, bordé de murs lézardés, de logettes en surplomb et d'escaliers plongeant sous l'eau. De là, trois fois la semaine, vous entendrez tomber du haut du beffroi les musiques du carillon sonnant à grandes volées sous les poings du carillonneur; les yeux fixés sur le colosse comme sur un arbre prodigieux déployé dans la profondeur du ciel, vous croirez ouïr alors émaner de ses feuillages de pierre une folie tumultueuse d'oiseaux chantants. Enfin longez les maisons du Dijver, si tranquilles qu'on dirait un prolongement du Béguinage : un épais rideau d'arbres y verse son ombre sur le quai désert, froidissant le silence qui continue à planer sur les eaux, verdies de leurs feuilles.

Si perceptible que soit là le sommeil des coins de ville perdus, vous n'aurez qu'à enfiler l'impasse voisine pour connaître un délaissement plus profond encore. Là s'ouvre un trou

d'ombre et de verdure; une eau noire y lave sur les marches des vieux escaliers le reflet d'un superbe décor de pierre : à droite, une grande façade sombre bifurquée en un double pignon et accotée d'une aile en retour formant voûte sur le canal; à gauche, un éboulis de murailles encombrées d'une forêt de camomilles, de bardanes, de plantains et de violiers; et devant vous, toute rongée d'humidité sous sa chape de mousses, avec ses arcs-boutants tordus comme des pinces de crabe et ses contreforts en saillie comme des vertèbres, la masse fruste de Notre-Dame, poussée d'un jet dans ce silence et cette nuit.

Ce n'est qu'une première et rapide échappée sur l'admirable accord architectural que composent le gracieux steen des sires de Gruuthuuse, abri actuel d'une remarquable collection de dentelles et d'habits sacerdotaux, et les grandes lignes majestueuses de l'église. De la petite place sur laquelle se développe le porche de la cathédrale on aperçoit le profil d'un



LE BAPTISTÈRE DE NOTRE-DAME.

toit gothique emmanché d'une courte tour octogonale ; un pignon plus petit s'encadre, avec une brusque inclinaison du faîte, dans le pignon principal et à son tour s'épaule à un troisième pignon en gradins appuyé sur un mur de clôture ; le tout se relie par des angles de maçonnerie à l'énorme tour romane de Notre-Dame, décorée à sa base d'un édicule merveilleusement ouvré par lequel on pénètre dans le temple.

Le Baptistère, c'est ainsi qu'on appelle ce bijou d'architecture, a la forme d'une grande châsse, visible sur trois faces seulement, avec un toit à double pignon émergeant d'un fin ajourement de galerie parmi l'élancée des pinacles : deux fenêtres aux nervures emmaillées comme les réseaux d'une dentelle et ciselées dans le goût du plus raffiné flamboyant, prennent jour, du côté de la place, entre les niches à baldaquin et les pinacles des contreforts ; c'est, au pied de la sévère et rude cathédrale, comme une seconde église en miniature, jaillie là d'une venue, avec ses orfèvreries de pierre écrêtées par le temps, son svelte et joli caprice de fleur catholique épanouie au feu sombre des vitraux, sa grâce de reliquaire baisé, dans le secret des oratoires, par la lèvre tremblante des femmes.

XIV

L'hôpital Saint-Jean. — Hans Memling. — Le musée. — Jean Van Eyck.

A un pas du Baptistère, dans un coude de la rue, s'aperçoit un fruste pignon lustré d'or par les mousses. Un pilastre central et des colonnettes d'angle y dessinent encore, à travers les maçonneries qui ont comblé la baie, la forme d'un porche, sous une double ogive ourlée de sculptures. C'est la primitive entrée de l'hôpital Saint-Jean. Le temps, ici comme partout, est venu en aide à l'imagination de l'homme pour parer d'une grâce incomparable ce fragment d'architecture. Deux hauts-reliefs s'encadrent dans le tympan des ogives, pareils à des tableaux de pierre ; et de naïves figures y glorifient la Mort et le Couronnement de la Vierge. A peine les mutilations permettent-elles encore de suivre les ordonnances des groupes ; mais les plis des draperies et des robes, l'allongement souple des formes, le charme de quelques têtes y décèlent comme la fleur d'un art déjà arraché à la barbarie.

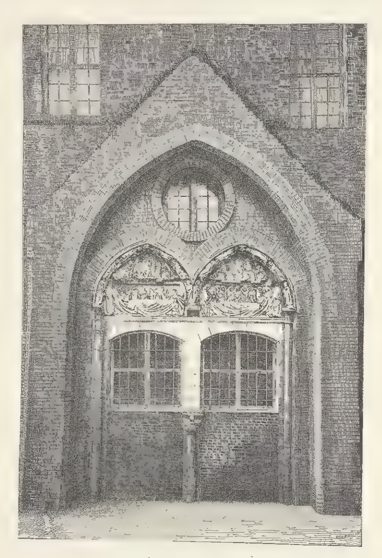
Tout près s'incurve une large porte voûtée, en cintre : franchissez cette porte ; vous vous trouverez dans une cour dont une partie a été transformée en jardin : l'été, le parfum des roses s'y mêle à la senteur des vieux murs humides ; et, sur la couleur sombre des bâtiments, les allées étendent une tache claire où passent comme des ombres de lentes figures de convalescents.

D'interminables corridors se succèdent ensuite, bordés de petites pièces semblables à des cellules et de salles plus grandes où sont rangés des lits. Un arome d'encens parfume les approches de la chapelle, sanctuaire de paix et de prière que ne troublent pas les bruits du dehors et qui, dans la molle clarté de la lampe éternelle, s'épanouit, tout petit, à l'ombre des piliers massifs. A de certaines heures du jour, des religieuses en coiffe blanche viennent s'y agenouiller : le silence est alors interrompu par le glissement de leurs pas sur les dalles ; mais, l'instant d'après, tout bruit a cessé, hormis peut-être un murmure de bouche adorante ou le soupir d'une poitrine oppressée.

Aucun endroit ne porte plus à la rêverie : l'esprit s'emplit de conjectures à cette paix de solitude ; les religieuses elles-mêmes ressemblent plutôt à des fantômes qu'à des vivantes. Il semble que les douces filles dont la robe, en frôlant les murs, suscite l'illusion d'un soyeux bruit d'ailes, viennent de relayer les religieux qui furent les gardiens du peintre Hans Memling ; et machinalement on tourne la tête du côté de la porte, comme si, en roulant sur ses gonds, elle allait livrer passage à un homme mélancolique et pâle, portant une lueur de gloire sur son front.

C'est à l'hôpital Saint-Jean en effet que la légende fait entrer Memling en 1477. Il y vint par une nuit sombre, blessé, fuyant les champs de bataille de Nancy, ayant à peine la force de lever le marteau ; et les bons moines le soignèrent comme leur enfant. Il connut alors la paix profonde, les consolations, des jours unis après les traverses de la vie, et, sentant ses forces lui revenir dans le calme du cloître, il se mit à peindre. Mais il voulut que son art servît à perpétuer en un monument de reconnaissance le souvenir du fraternel accueil que, mourant, il avait trouvé à l'hôpital. Tel est le touchant roman que les hommes se sont légué et qui, aujourd'hui encore, revient caresser la pensée de quiconque pénètre dans la maison hospitalière.

Gagnez la cour, entrez dans le petit bâtiment qui est au fond : vous y verrez le témoignage touchant de la gratitude du peintre. C'est là que se trouve, en effet, cette admirable châsse de sainte Ursule, merveille de grâce, de sentiment et de délicatesse. Elle est construite sur le modèle d'un édifice gothique, avec une légère toiture, dentelée à sa crête d'une galerie finement maillée et arrêtée à ses angles par quatre pinacles à crochets, qui, pareils à des lis, prolongent eux-mêmes les pignons évidés en niches et guillochés de dais de cette miraculeuse petite architecture. Chaque face latérale est divisée en trois compartiments séparés par des colonnettes ; aux deux extrémités, une bordure d'ogive encadre les panneaux, et la toiture se décore de six médaillons, répartis également sur les deux pans. Un paradis de couleurs émaillées et tendres y charme les yeux, comme l'élyséenne vision d'une contrée qui ne serait plus la terre et où continuerait cependant à se mouvoir, avec une grâce ailée et déjà détachée de la brutalité du geste, la créature humaine. Il semble que le massacre des onze mille Vierges lui-même, cette boucherie de chairs roses et neigeuses, qui, sous le pinceau, prend ici l'air d'une apothéose de fleurs, s'accomplisse dans la clarté du plein ciel ; le sang qui à longs jets ruisselle sur les divines pâleurs du tremblant troupeau ressemble à des pétales doucement pourprés, échappés aux palmes que les anges agitent par-dessus le riant martyre.


ANCIENNE PORTE D'ENTRÉE DE L'HOPITAL SAINT-JEAN.

Quand Rubens, deux siècles plus tard, dans la merveilleuse petite esquisse du musée de Bruxelles, jonchera à son tour des tendres floraisons d'une gerbe écroulée l'aire sanglante où s'entassent en monceau les compagnes de sainte Ursule, il ne trouvera, pour glorifier la virginité sans tache des pieuses filles, ni plus de tendresse, ni plus d'onction ; mais, tandis que les argents fluides et les vermillons éteints de sa nonpareille palette de virtuose chanteront surtout la splendeur matérielle du massacre, à travers un étalage d'épaules et de gorges nues, le vieux peintre, demeuré mystique dans son rêve de belles filles vêtues de brillantes étoffes, peint la cessation de la vie sous l'image sensible d'un songe brusquement interrompu. Chez lui, une candeur ingénue, une inexprimable chasteté préside à l'hécatombe, atténuant jusqu'à la barbarie des bourreaux, comme si, dans l'ardeur de foi qui, mourantes, les transporte au ciel, les vierges avaient cessé de ressentir la douleur et, par avance confondues aux sources des éternelles délices, ne goûtaient plus que la volupté de la présence de Dieu. La main des soldats ne les déshabille pas, comme dans l'œuvre du peintre shakespearien ; Rubens, on le sent, se complaît aux abominations du meurtre par délectation du cinabre fluant avec le sang et des vertes joailleries épanchées des entrailles ; mais dans l'œuvre du maitre brugelin, c'est à peine si les plis des tuniques sont dérangés ; et la

blessure qui perce les flancs s'égoutte en larmes secrètes comme le sang d'une rose cachée.

En les faisant tomber sans violence, d'une mort qui n'imprime pas au corps la flétrissure des agonies lentes, Memling semble avoir voulu exprimer la souffrance des âmes pendant le temps qu'elles sont encore loin du ciel, plutôt que les affres de la décomposition terrestre. Et, de tableau en tableau, sa peinture déroule les épisodes de la légende catholique à travers des allégresses extasiées de martyre que la douceur souriante des visages, l'éclat chamarré des vêtements, le cuivre et l'airain scintillant aux cuirasses et aux casques des victimaires, les transparences azurines de l'air, les sérénités du décor manifestent extérieurement, comme un accompagnement à une musique soupirante et voilée. Aucune miniature de missel ne réunit à un égal degré le charme naïf du dessin, le feu aimable du coloris, l'idéale perfection de l'exécution : dans le panneau qui représente la Réception à Rome, le scrupule va jusqu'à réverbérer dans l'acier poli des armures, comme aux facettes d'un miroir, le relief et la décoration des objets environnants.

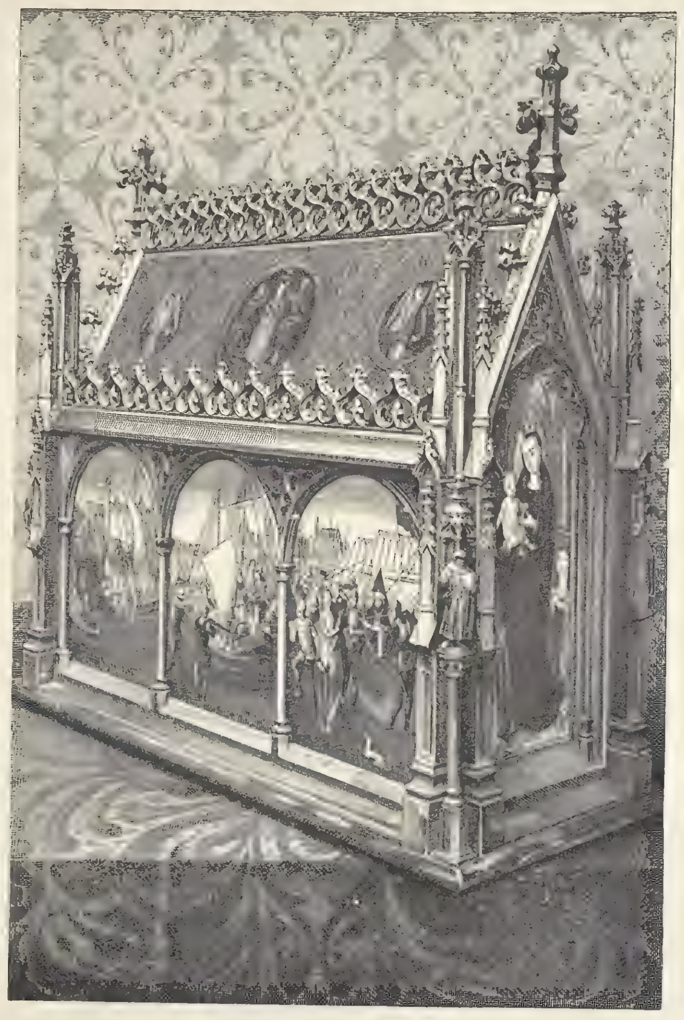
Memling est à l'hôpital Saint-Jean comme la divinité du lieu : son âme s'y épanche dans une suite d'œuvres qui l'y éternisent à travers le temps. Et tel est l'intime accord de la maison et de cette tendre fleur de l'art, qu'il semble que non seulement son esprit, mais son corps même y soit encore présent. Malheureusement le conte charmant qui nous montre le peintre des vierges et des saintes achevant dans la paix d'une lente convalescence, sous les yeux des religieux, les panneaux de sainte Ursule et le triptyque du Mariage mystique, a été inexorablement détruit par l'histoire. On sait à présent que Memling n'a pas servi dans les armées de Charles le Téméraire, et que, n'ayant pas été blessé, il n'a pu être recueilli par les religieux de Saint-Jean.

A bien considérer les choses, d'ailleurs, la main qui servit à cet esprit délicat pour réaliser son rêve n'avait rien de la rudesse militaire : Memling s'épanouit dans l'art du temps avec une grâce d'exécution, une douceur de sentiment presque féminines. Au sortir de l'école de Roger Van der Weyden, son maître, en qui se perpétua un reflet de l'austérité catholique des Van Eyck, c'est comme une idylle qu'il développe sous nos yeux, avec des murmures d'eau et des bruissements de feuillage où nous sentons une âme virgilienne, échappée aux rigueurs de la scolastique. Et comment admettre que cette âme eût appartenu à un homme d'action, alors que tout en elle trahit des habitudes de contemplation et de songerie ? Memling, au surplus, connut si peu les matérielles afflictions de la vie, qu'en 1480 il figure dans les comptes de l'obédience de Saint-Donatien comme payant une rente de trente-quatre deniers parisis, et dans les comptes de la fabrique comme débiteur d'une autre rente de trente-cinq deniers. Il paye en même temps une rente de neuf escalins à la table des pauvres de l'église de Notre-Dame. Ces rentes étaient des charges subsistant sur deux maisons et une parcelle de terre, situées rue du Pont-Flamand et que l'artiste avait acquises avant mai 1480.

Quel que soit le charme de la fable abolie, peut-être préférons-nous cette figure de peintre bonhomme, vieillissant entre sa femme et ses enfants, dans une maison qui n'était pas sans doute dépourvue de bien-être et dont subsiste encore à Bruges le pignon, hélas irrespectueusement altéré. Elle nous paraît plus conforme à la sérénité et aux tendresses que ce grand travailleur et ce doux visionnaire répandit dans son œuvre.

De même que Memling revit en une immortalité de grâce et de candeur à l'Hôpital, Jean Van Eyck trône au musée ancien, dans la solennité de sa gloire solide comme le bronze.

Quand, après s'être délecté aux musiques paradisiennes de ce joueur de luth qui s'appelle Memling, on est tout à coup transporté devant la peinture de Jean Van Eyck, on croit pénétrer dans la cour d'un vieux roi sévère chez lequel les divertissements et les rires font



LA CHASSE DE SAINTE URSULE.

place à un cérémonial compassé. Au lieu d'harmonies légères et molles, des accords graves, prolongés, semblent l'accompagnement de pensées austères. Nulle gaîté pour les yeux, mais une indicible majesté visible qui laisse après elle l'impression d'un large fleuve coulant à pleins bords dans un lit de marbre. On n'a point quitté les parvis du ciel; seulement une pompe impériale et terrestre, parmi des architectures de palais, s'est substituée à l'idéale douceur des idylles séraphiques.

Derrière ce paradis plus solennel, un Jéhovah farouche, animé des passions du quinzième siècle, règne dans son omnipotence inattendrie; même la Vierge, symbole des pitiés et des tendresses, n'a point le regard humide et amoureux des Maries compatissantes. Une grandeur



Dessin de Marcelle Lancelot.

L'ADORATION DE LA VIERGE, PAR JEAN VAN EYCK.

sombre prête ici à toute chose le reflet d'un catholicisme presque immiséricordieux et qui se ressent de l'âpreté des théologies. Saint Donatien et saint Georges, immobiles aux côtés du trône virginal, avec leurs yeux perdus devant eux sans regard, ont l'air de deux piliers supportant le poids de l'Église. Le Dogme, l'infrangibilité de la Vérité révélée est la pierre sur laquelle est bâti cet art magnifique et lui-même pétrifié. Pas une prunelle ne bouge dans la pesante atmosphère dont s'entourent les personnages, graves comme des personnifications des Vertus théologales, et les prières n'y volent pas d'une aile déliée ainsi que chez les mystiques féminisés, mais y demeurent suspendues par l'air, comme si elles se sentaient impuissantes à ébranler l'inflexibilité du Très-Haut.

Regardez de plus près cet étonnant monument d'une pratique devant laquelle pâlissent

les subtilités les plus raffinées de la virtuosité des autres siècles : tout y semble sculpté dans le marbre, ciselé dans le métal, rattaché avec du ciment indestructible ; les attitudes, figées et dures, donnent l'idée d'une humanité concentrée dans le songe et l'attente d'une vie superterrestre ; les mains et les visages ont l'inaltérabilité des matières sur lesquelles le temps n'a pas de prise. La couleur elle-même, égale, solide, aux tons pleins et forts, semble avoir été broyée avec les pierreries qui constellent les manteaux : elle ne coule pas, comme chez Memling, en molles demi-teintes et en fluides transparences, mais s'étale sur des surfaces marmorisées, comme une lave refroidie. C'est la peinture d'un esprit sérieux, positif, obstiné, qui apporte dans son art la religion et l'austérité d'un mage et n'est pas distrait de l'observation attentive des choses par des visées chimériques. Jean Van Eyck a poussé aux dernières limites du scrupule le rendu de la nature qui s'immobilise devant le chevalet, et il l'a exprimée à travers la rigidité et l'immutabilité du symbole. Mais, tandis que l'école germanique s'attardait encore aux gaucheries byzantines, le merveilleux instinct flamand l'inclinait à peindre dans leur intégrité la structure extérieure et les apparences sensibles de la vie. Tel qu'il est, il apparaît bien comme la souche et le point de départ de cet art septentrional, amoureux des réalités et les reflétant dans leur vérité immédiate.

Redescendu des hauteurs de l' « Adoration », il est bien difficile de prendre encore attention aux autres toiles du musée ; et pourtant telle est l'incomparable séduction des œuvres de Memling, que, même devant cette merveille du génie humain, le « Saint Christophe » garde sa douce magie de coloris et de composition. Puis cette fleur de poésie va se noyant aux barbaries de Gérard David, le peintre du « Jugement » et du « Supplice de Cambyse », une rouge échappée d'abattoir où, pareillement à une bête, le malheureux Cambyse est découpé vivant par des monstres à face humaine. Tandis qu'un des bourreaux tire à deux mains le derme de la jambe comme une peau d'anguille, un autre fend, de la pointe d'un couteau, les téguments du bras, un troisième écorche la poitrine, un quatrième se met en mesure d'épiauter le bras gauche. Toute cette meute travaille avec un calme froid, une attention soutenue de chirurgien pratiquant une opération sur un patient qui, les dents déchaussées, livide, râlant, fait une grimace effroyable. Aucun cauchemar n'approche de cette boucherie que l'insensible artiste, avec une indifférence qui n'a d'égale que celle des tortionnaires, a lustrée de ses caressants pinceaux, comme si, à la place du sang ruisselant à gros bouillons et des affres abominables du plus odieux supplice, il eût peint simplement le dépècement d'une viande morte dans la pourpre d'un charnier.

XV

Le Bruges intime. — La pluie à Bruges. — Impressions et souvenirs. — Bruges au printemps. Bruges l'été. — Bruges l'hiver.

Bruges est par excellence la ville des coins intimes, perdus au détour des vieux murs, des petites solitudes ignorées, noyées dans une mélancolie de passé, des bouts de quais bordés de pignons en ruine, des ruelles étroites finissant à l'eau, des quartiers muets comme des cloîtres et des longs corridors mystérieux prolongés sous l'ombre des voûtes et aboutissant à d'incultes floraisons de jardin abandonné. C'est là qu'il faut la surprendre dans le charme et la tristesse résignée de sa vraie physionomie : ailleurs, dans les grandes rues, cette rue des Pierres qui longe les calvaires et les tombes de Saint-Sauveur et cette rue Flamande

qui ouvre une si magnifique échappée sur le Beffroi, la vie extérieure l'emporte ; on est dérangé par une circulation pressante et mondaine qui flâne aux magasins, s'attarde aux vitrines et offense de sa vanité de toilettes et de paroles le taciturne peuple des ombres, sommeillant proche de là.



LA RUE FLAMANDE.

Cependant écartez-vous d'un pas : la solitude a repris ses droits. A ce tronc animé se ramifie une infinité de petites rues qui vous replongent au silence et où les petites industries locales, dans le noir des auvents et des plafonds bas, avec de bonnes vieilles gens tassés derrière les comptoirs, ressemblent à des patients d'hôpital attendant sur des grabats la fin de leurs maux. Le boulanger, le tailleur en vieux, le savetier, le cordier, le marchand

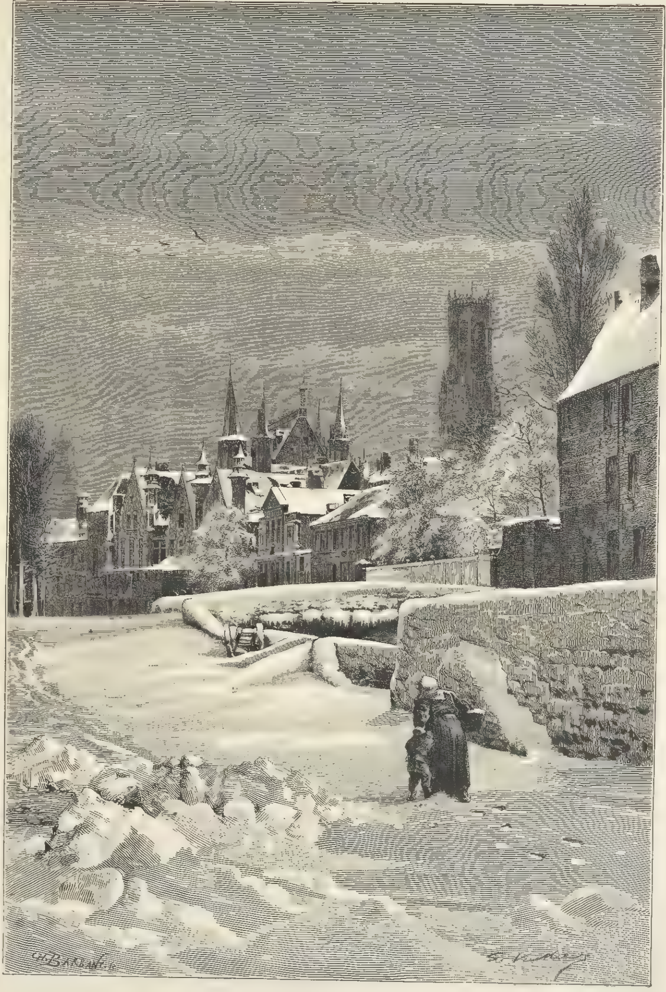
de salaisons, l'épicier y ont, au rez-de-chaussée de leurs minces pignons finissant en gueule de brochet, de sombres petits réduits, au seuil desquels grelotte à intervalles irréguliers une sonnette fêlée, agitée par quelque main de vieille femme ou d'enfant. Et tout ce pauvre monde, pâli par la lésine et le souci des échéances, paraît se mourir de mort lente, dans le vide de l'air où, pour tout bruit, claque çà et là une porte, grince la roue d'un haquet, traîne la semelle d'un mendiant, et par moments tombe, en fine poussière de notes confuses, la lointaine musique du carillon.

Ce chant ailé, descendu des hauteurs du ciel, avec son tintement cristallin de pluie s'égouttant sur les vitres comme des larmes, emplit d'une indicible mélancolie les dolentes misères de ces quartiers perdus au cœur même de la ville ; on croirait entendre l'égosillement d'une nuée d'oiseaux enfermés dans une volière de pierre et pleurant leur captivité avec de mélodieux sanglots. Mais, même là, dans cette mort et cette ombre, les yeux sont à tout instant charmés par de merveilleuses architectures, des façades ciselées et fleuronnées du plus délicat caprice, un mystère de balcons en saillie sur la morosité de la rue. Derrière leurs verrières à meneaux, l'esprit suggère et recompose les scènes d'un passé d'amour et de gloire. Ne dirait-on pas de ces loggia suspendues, de ces galeries ajourées comme de la dentelle, de ces minces fenêtres perdues aux enchevêtrements de leurs feuillages de pierre, des cages faites exprès pour les ris et les grâces ? Comme à Venise, tout parle ici de la femme, et, quand la pluie gargouille aux gouttières avec de petits hoquets, on croit entendre l'écho des sanglots expirés se réveiller parmi des soupirs et des baisers.

Nulle part la pluie n'éveille de comparables nostalgies. C'est à travers les humides réseaux des brouillards d'automne que Bruges m'apparut pour la première fois, et je n'ai pas oublié la pénétrante émotion de cette rencontre. Un froid d'agonie traînait en ses rues, où mes pas s'entendaient seuls, parmi le ruissellement des vieux toits pleurant le long des façades. Plus je plongeais au dédale de ses venelles, plus je sentais la vie se retirer de ce cadavre momifié, au point qu'il me parut que j'étais devenu moi-même une ombre au milieu de toutes les autres et que l'eau s'égouttant dans le silence universel était comme le bruit de mon propre sang s'écoulant. Cette impression grandit encore quand je me mis à longer les canaux, ce quai du Rosaire dont les pignons ont l'air de grands personnages en deuil, ce quai Vert où les sombres feuillages des jardins voisins s'épanchent jusque dans l'eau comme les courtines d'un lit funèbre. J'entendis distinctement alors ces larmes des vieilles choses dont le souvenir ne s'est jamais perdu en moi et que j'ai tâché de restituer dans ces pages écrites sous l'empire des sensations éprouvées. Elles se sont renouvelées, d'ailleurs, ces sensations, chaque fois qu'il m'a été donné de revenir à cette vieille mère souffrante des anciennes Flandres, que les fermentations printanières même n'égayent jamais complètement et qui, sous les clartés soleilleuses de juillet non moins qu'aux livides après-midi de novembre, garde son mélancolique bandeau de veuve.

Cependant germinal met sur les plaies toujours saignantes de ces murs déchus comme une caresse de lumière qui, à travers son éternel deuil, a la douceur triste d'un sourire dans les larmes. Un air moite et languissant d'alcôve longtemps close et qui s'ouvre au vent matinal répand alors sur ses rues la grâce et l'éveil d'une convalescence. Il semble qu'elle va sortir de sa léthargie, se lever de son tombeau, faire dans l'espace le geste de la vie revenue : ce n'est qu'une illusion, parmi toutes celles qui s'engendrent d'elle ; mais, si courte, elle suffit à plonger l'esprit dans un ravissement, comme la fugitive rosée du sang entrevue sous la pâleur d'un ami mourant.

C'est le temps des vapeurs lamées d'argent, des coins de rues s'évanouissant en des iris



Dessin de G. Vuillier.

LE QUAI DES MARBRIERS ET LE FRANC.

brumeuses, des bouts de canaux scintillant dans un fourmillement de paillettes. Des ponts, la vue se porte sur des cours où neige la fleur des espaliers, de vertes solitudes de parc clos par des murs d'anciens steenen, des échappées de jardins émaillés comme des enluminures et qu'attriste un pâle enfant courant après des papillons, parmi de gros coquillages, des boules de verre soufflé et des rocailles lustrées de vieux lierre. Partout, une clarté de jeunes verdures constelle le rouge éraflé de la brique, se reflète dans l'eau des canaux, allume jusqu'aux toits étoilés de pissenlits et fait voir les perspectives comme à travers les branches d'un grand arbre lumineux dont les rameaux seraient des rais de soleil.

Alors les chèvrefeuilles aux grands feuillages écroulés, les vignes vierges dont les vrilles ressemblent en effet à des mains de vierges, mais de vierges folles, les glycines ruisselantes comme des crinières, retissent le manteau pitoyable qui pour toute une saison habillera la nudité blessée des vieilles pierres. Sous l'universel reverdoiement, la ville prend des airs d'éden dont une nuée d'oiseaux serait l'âme vivante et ailée. Surtout le long des canaux, le charme ne s'épuise pas ; des écharpes diaprées comme l'arc-en-ciel flottant au-dessus de l'eau ; des colonnes de poussière vermeille montent dans le soleil, se rompent à l'ombre, forment comme des obélisques étincelants sur lesquels s'appuie l'azurine pâleur du ciel.

Attardez-vous à travers ces mirages, attendez que toute cette magie du jour et de la lumière se soit éteinte dans les obscures rougeurs du couchant; lentement une gloire pourpre s'est étendue sur la ville, écaillant de réverbérations ardentes le miroir sombre des canaux, allumant dans les vitres des reflets de lampes, éclaboussant d'une traînée magnifique le faîte des pignons. La poussière qui naguère dansait vermeille aux clartés du midi s'immobilise à présent dans les flammes de l'air. Aux arches ténébreuses des ponts, l'eau semble fumer sur de la braise; les loggia en saillie sur la rue, toutes flambantes d'or et de cinabre, rougeoient comme de petites chapelles illuminées ; et le vacillement jaune des chandelles que des femmes allument çà et là au coin des rues, devant les vierges de cire et les saints de pierre des niches, fait une tache de cuivre poli sur la pluie de sang qui crève du ciel. Puis les tons d'incendie se fondent dans les obscurités élargies; et, tandis que se dissout à l'horizon, comme un caillot, le dernier feu du couchant, une gerbe d'argent pâle s'ouvre à travers l'espace, un ruissellement de fleuve laiteux coule jusqu'au lit des canaux, une atmosphère de songe enveloppe les verdures et les maisons.

Une robe de satin neigeux passequillé de gemmes sur des épaules nues que baise la flamme bleue des lustres a seule le frisson de cette nuit épandue sur les eaux. De molles transparences baignent les fonds qui, dans cette lumière de féerie, échafaudent des architectures vagues, des palais de vapeur et de nuée, aux colonnades qui se perdent dans du rêve, aux escaliers de marbre blanc trempant leur pied dans des lacs de lune; et, sur la coulée adamantine des canaux, des embarcations pavoisées de clair damas moiré passent aux éclairs des rames égouttées en pierreries. Dès ce moment la fantasmagorie étend ses ailes, prend possession du paysage où les formes ne sont plus que le désir de la réalité, dans une pâle confusion de contours ; et, des ténébreux pignons, des maisons endormies, des arches sombrées dans un fourmillement de lucioles, des hauteurs de l'air où sur leurs trapèzes d'or se balancent les sylphes du carillon, une voix semble sortir et murmurer : Amour! mystère!

Puis l'été, une chaleur assoupissante et lourde, qu'enflamme la réverbération des vieux murs cuits au soleil, s'abat dans les rues. L'odeur de décombres, partout régnant dans les sépulcrales cités, poudroyantes d'ossements blanchis, se répand alors parmi les fragrances des jardins en fleurs, comme l'émanation de la mort mêlée à toute cette vie folle des sèves. En tous sens, les pierres s'emperlent d'une traînée de gemmes sous la germination universelle. Chaque pan de maçonnerie a son bouquet, érige ses touffes de graminées, s'ensanglante d'un

coquelicot, remue comme une toison de flamme et de couleur sous le midi brûlant; et, dans les crevasses des toits lépreux, devenus pareils à des corbeilles constellées de floraisons, les grands papillons se posent, avec de longs tremblements d'ailes. Toute cette gaîté de la nature amoureuse investit le délaissement et le silence des ruines comme une ironie, sans en arracher une rumeur plus haute. Même il semble, quand le soleil tombe à pic sur les quais déserts, morne et noir parmi les cieux lourds, que la sensation d'un vide immense que rien ne peut plus combler s'impose plus impérieusement à l'esprit : et l'on pense aux cimetières tout roses d'églantiers et que l'été rend plus solitaires et plus tristes.

Enfin l'hiver à Bruges a pour les esprits graves d'intimes douceurs de mystère, plus alliciantes encore que les impressions estivales et printanières. La neige, comme un vaste suaire rigide, sous lequel s'immobilise ce qui reste de la vie, étend ses hermines sur les toits, les quais, les ponts, vêt d'une pudeur d'ensevelissement la mort des rues. Comme un fantôme voilé, la tour des Halles apparaît par-dessus les volées de flocons qui submergent la ville; et toujours les neiges montent, les routes s'effacent, il n'y a plus qu'une nécropole de marbre, dressant ses mausolées et ses stèles dans les ténèbres blanches de l'air. L'oubli et le silence semblent alors accomplis : le deuil hivernal éternise le léthargique sommeil de la cité comme si jamais plus elle ne devait s'éveiller. Pourtant, çà et là, de muettes et diligentes figures glissent sur la glace des canaux; les noirs manteaux à capuchons des femmes tourbillonnent dans la bise comme des ailes de mouettes et de pétrels; par moments passe un traîneau de maraîchers; et, le long des trottoirs, de petits véhicules poussés à bras emportent de vieilles dames et des enfants pelotonnés sous les écharpes et les fourrures. On croit voir la Mort derrière, ombre qui fait mouvoir des ombres et les précipite tous également vers l'irrémédiable engloutissement.

Quelle que soit d'ailleurs la saison, si vous voulez connaître Bruges, jetez-vous dans la mêlée de ses canaux : plus sûrement que les meilleurs guides, ils vous mèneront aux bons endroits, à travers le méandreux lacis des habitations et des ruelles. Toujours vous verrez se réfléchir dans leur nappe, ou se lever aux alentours, l'agonie d'une demeure autrefois illustre, un pan de façade noblement historiée, quelque immémorial chef-d'œuvre de l'art et du temps.

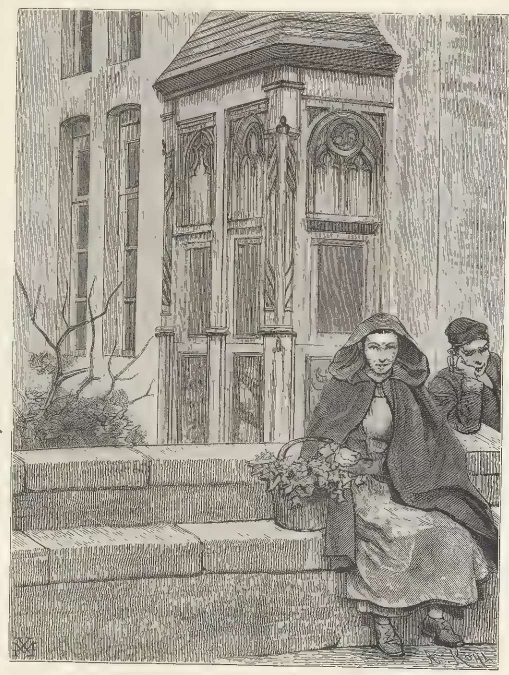
Partez, par exemple, du quai des Augustins : à votre gauche se prolonge, sous une succession de ponts aux arcades trapues, le canal qui longe le quai Espagnol et plus loin le quai des Orientaux, tantôt bordant d'une marge d'encre des murs palissadés de lattis derrière lesquels se déroulent des jardins, tantôt lavant de ses immobiles eaux les assises de frustes et caduques façades anguleusement profilées dans la perspective. Dès le premier pas, vous êtes arrêté par un bijou d'architecture, un édicule à rinceaux gothiques enchâssé dans une banale maçonnerie, un de ces charmants tableaux sculptés comme le caprice du moyen âge en prodiguait : la légende qui, pareille aux pariétaires, fleurit toujours entre les vieilles pierres, en a fait la logette du bourreau. En réalité, celle-ci servait d'atelier à Herman Van Oudvelde, doyen de la corporation des orfèvres, qui avait reçu, des trésoriers de la ville, l'autorisation de la construire en 1514. Éclairée par trois baies, la délicieuse tribune aux fines saillies ogivales pareilles à des vrilles de liserons, se prêtait à merveille au travail minutieux d'un orfèvre-bijoutier.

Franchissez le pont sur lequel la mignonne construction fait retour; une suite de pittoresques pignons s'échelonne entre les parallèles des rues voisines : ici, une maison de bois du quinzième siècle, avec ses étages en surplomb ajourés de fenêtres à meneaux et patinés par les ans d'inexprimables rouilles rembranesques; là, des faîtes déchiquetés en dents de scie ou des gables longuement effilés. Un bout de rue étranglée dans un tournant, la rue Queue de Vache, s'enorgueillit de quatre curieuses architectures de la fin du quator-



VUE EXTÉRIEURE DE L'HOPITAL SAINT-JEAN.

zième siècle, très suggestives de ce style brugeois qui dans un chanfrein enfermait l'ordonnance et le détail de ses façades. Et les découvertes se pressent : des rues entières ont gardé leur physionomie séculaire, avec des lignes brusques de toits, des saillies violentes de bretèques, des motifs énigmatiques d'ornementation; presque chaque maison, gardée pure d'altération sensible, y est comme le vivant poème de la primordiale vie et des légendaires mœurs



Dessin de Xavier Mellery.

LA LOGETTE DU BOURREAU.

brugelines. Peut-être retrouverait-on maintes d'entre elles sur le mémorable plan où, avec un scrupule de bénédictin, le digne peintre Marc Gheraerts s'appliqua à délinéer en un minuscule fouillis de petits pignons tassés, emboîtés, enchevêtrés, toutes les habitations de la ville, vénérable monument à la fois d'archéologie et de patiente élaboration, toujours visible à l'Hôtel de ville.

C'est encore le long d'un canal que s'alignent les longues façades latérales de l'hospice Saint-Jean : avec leurs faîtes aigus, leurs hautes baies ogivales s'effilant jusqu'à la corniche et

l'emmêlement des multiples édicules greffés sur leurs râpeuses maçonneries, elles figurent notoirement une vaste châsse sculptée en reliefs et surchargée de joailleries. La vue d'abord se brouille en une confusion d'angles rentrants et sortants, de cabinets en saillie sur l'eau ou ancrés par des contreforts aux boues du fond, de toits brusquement inclinés sur des murs immergés, de rampes se perdant dans le vide, sans qu'on sache à quels mystérieux escaliers elles peuvent servir. Et, plongeant dans la reculée le mouvement et le caprice de ces jolies verrues de pierre accrochées au sévère édifice, se profile la silhouette trapue des autres dépendances de l'hôpital.

Ailleurs, proche du canal du Miroir, sur cette place où la statue de Jean Van Eyck éternise le génie de l'art flamand, un pignon flanqué d'un avant-corps évidé à la base en portique et qui lui-même s'accote à une svelte cage découpée en fines nervures, forme un gracieux décor polychromé d'or et de couleurs vives, avec des dentelles de balcon, des fenestrures de galerie, toute une ciselure délicatement fouillée d'orfèvrerie à laquelle la restauration

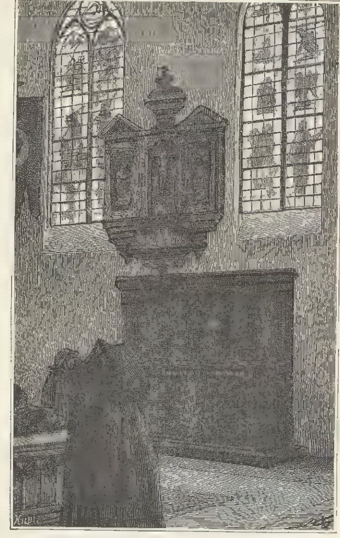


QUAI DU MIROIR ET STATUE DE JEAN VAN EYCK.

a restitué la fraîcheur de ses arabesques et de ses emmaillements. C'est l'ancienne maison du Tonlieu. Suivez ensuite l'étroite ruelle qui, à un pas de là, se glisse en serpentant entre deux rangs de façades, inégales et bousculées comme les chicots d'une mâchoire mal endentée : vous ne tarderez pas à déboucher dans une exquise solitude bordée de pignons dentelés sur lesquels se détache, en une attitude douteusement élégiaque, le peintre des paradis, le noble et gracieux Memling.

Le fil de l'eau vous acheminera encore à bien d'autres découvertes. Sur une petite place qu'avoisine un pâté de maisons à profils déliés, vrai coin de moyen âge perdu dans la circulation du quartier, vous verrez se dresser, sous un campanile couronné d'une boule de cuivre, les tours jumelles de la petite chapelle de Jérusalem. La paix de recueillement qui règne partout dans la ville redouble ici, aux flambantes pénombres de cet endroit de prières, où l'image du Christ, uniquement présente, semble saigner sur une grande croix invisible. C'est par adoration des plaies du Sauveur que l'édifice fut bâti par ce Jacques Adornes,

seigneur de Niewenhove, Nieuwliet, Vyve, Marquillies, Polvoorde, Walle, Borreghem, lequel, dit la légende, ayant conçu la pensée de glorifier le Christ en érigeant un sanctuaire sur le modèle du Saint-Sépulcre, recommença trois fois le pèlerinage de la Terre-Sainte, pour se commémorer la forme exacte du divin tombeau. Bien que la chapelle brugeoise ne réalise qu'une assez lointaine imitation, l'impression de la mort d'un Dieu n'en est pas moins sensible dans la sombre atmosphère enflammée de ces voûtes où le reflet des verrières et le brasécment des cierges laissent couler comme des larmes de sang. Un jour diapré tombe des hautes ogives à lancettes des fenêtres et vient baigner un simulacre du Calvaire, chargé des attributs de la Passion. Ouvert sur l'évidement de la tour, le chœur développe au-dessus de cette partie de la chapelle une vaste baie à laquelle on monte par un double escalier. Et au pied même des marches s'aperçoit de chaque côté une porte mystérieuse et basse, communiquant avec une crypte aux voûtes nervées de liernes gothiques. D'éternelles demi-ténèbres règnent dans ce lieu profond, éclaboussées aux gouttes de lumière des cierges brûlant en un renfoncement. Là, derrière une herse de fer, repose un Christ décomposé, sous un linceul de fines dentelles. Un étroit passage, qui oblige à se courber, livre accès au caveau funèbre : perpétuellement la piété des gens du quartier y entretient, comme un apitoiement aux maux divins, une double rampe de luminaires; et, sous cet incendie qui se rallume chaque matin et ne s'éteint qu'aux ombres du soir, le supplicié semble s'agiter en son lit de marbre d'un frisson de vague résurrection.



Dessin de Xavier Mellery.

LA CHAPELLE DE JÉRUSALEM.

C'est une des émotions de Bruges que ce sanctuaire de fervente commisération ; dès l'entrée, un retable en pierre et en marbre, où le Christ est représenté sur la croix, entre les portraits du donateur et de sa femme, vous avertit de la destination du petit temple. Dans l'angle opposé, une vieille, les deux pieds posés sur une chaufferette, devant un petit bureau chargé de cierges et de chandelles, convie à participer, par l'offre d'un peu de cire, au grand feu d'amour qui brûle dans la crypte en l'honneur du Dieu fait homme. Constamment des figures voilées de femmes à grands manteaux s'en viennent achalander ce pieux commerce, et des flammes aux mains, disparaissent sous les portes du fond, derrière lesquelles, prosternées et suppliantes, elles demeurent longtemps en prière.

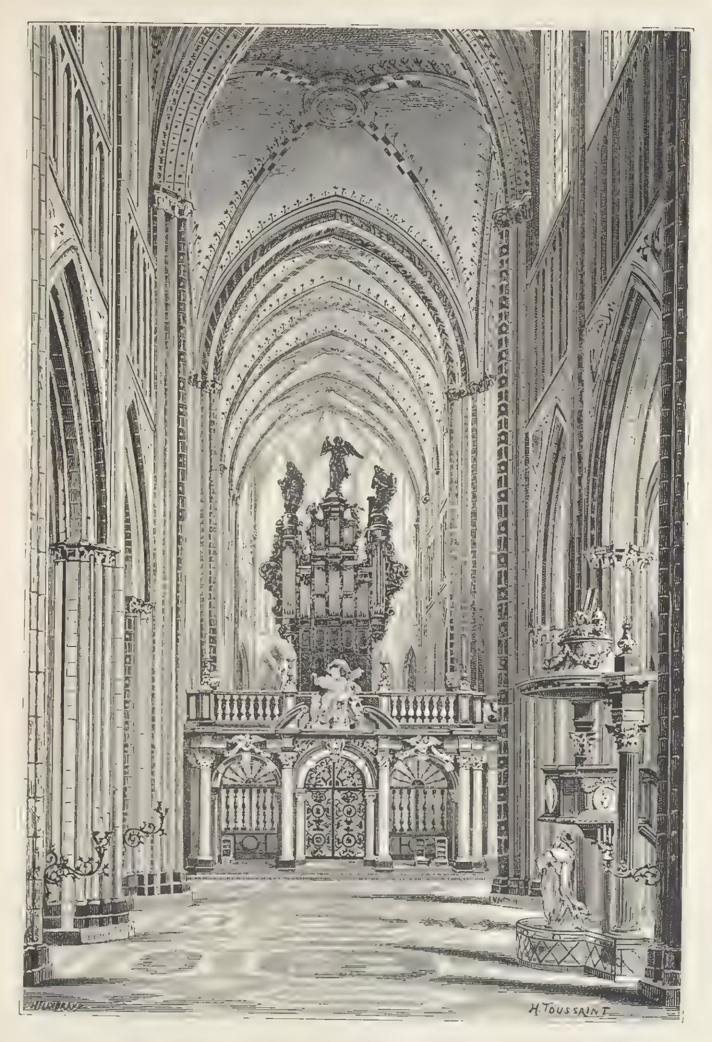
La dévotion s'entoure partout à Bruges d'une poésie silencieuse et voilée qui émeut, comme une douleur montée des âmes, en cette vie précaire de la ville où les misères sont plus grandes et les souffrances plus vives qu'ailleurs. Parmi le naufrage universel des espérances, la Foi, qui ne trouve sur la terre que des étais vermoulus auxquels elle ne parvient pas à s'accrocher, remonte à Dieu, comme à la source des miséricordes, et lui demande

la subsistance spirituelle et morale que le travail et la méditation ne peuvent plus donner à la créature. Toute une part de l'existence des femmes et même des hommes est ici consacrée à la fréquentation des églises. L'ouvrier qui ailleurs passe distraitement devant les temples catholiques, s'arrête un instant pour s'agenouiller dans un coin sombre des piliers, parmi le peuple de silhouettes courbées qui toujours se renouvellent dans les confessionnaux et sur les bancs réservés à la ferveur des pauvres. Et les églises elles-mêmes, vastes, sombres, humides, sans



ÉGLISE DE SAINT-SAUVEUR.

les gaîtés dont elles se décorent à Anvers, à Gand et à Bruxelles, participent de cette religion inquiète, douloureuse, gémissante, qu'entretient dans les âmes le deuil d'une humanité éprouvée. Saint-Sauveur, avec son immense vaisseau austère où la moiteur glacée sortie du sous-sol ne se dissipe pas au feu symbolique des vitraux et aux illuminations des cierges, mais fait passer dans l'air comme le froid des tombeaux creusés sous les dalles, Saint-Sauveur, partout tendu de marbres noirs pareils à d'immobiles plis de draperies funèbres, a l'apparence d'un gigantesque catafalque déployé sur le néant des choses, cette mort de tout dont l'esprit est



INTÉRIEUR DE SAINT-SAUVEUR.

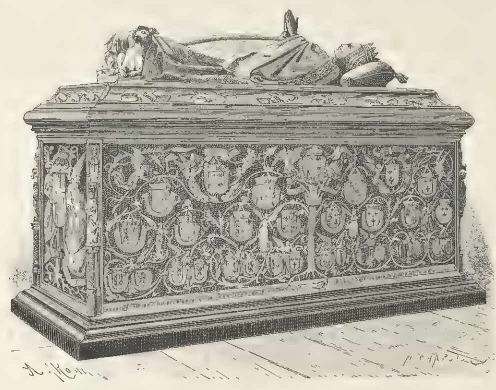
hanté à Bruges et qui finit par y plonger le passant dans une torpeur engourdissante. Même à Notre-Dame, plus claire sous ses profonds arceaux, la pompe de la décoration et l'abondance des trésors d'art, cette floraison matérielle qui symbolise l'épanouissement mystique de l'esprit et anime comme d'un frisson sensible la sévérité mortifiée des vieilles cathédrales, ne suffisent pas à lénifier le sombre horizon de la dévotion brugeoise.



LA VIERGE DE MICHEL-ANGE.

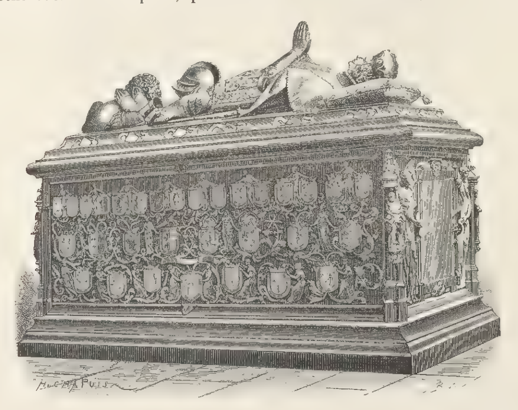
Nous sommes là pourtant dans un de ces musées comme en recèlent la plupart des grandes églises catholiques de la Flandre : telle est la prodigalité des tableaux et des sculptures, que chacune des innombrables chapelles apparaît elle-même comme un musée. Érasme Quellyn, Pierre Pourbus, Van Oost le Vieux, Bernard Van Orley, Gérard Zéghers, Antoine Claeissins, Craeyer, Adrien Isenbrant, élève de Gérard David, en qui on voulut voir longtemps Jean Mostaert, multiplient à Notre-Dame les images douloureuses ou riantes des Christs saignants, des Madeleines parées et des belles Vierges nourricières. Mais toutes ces peintures pâlissent devant la possession inestimabile d'une œuvre sortie des mains de Michel-Ange, cette Vierge

en marbre blanc de la chapelle du Saint-Sacrement, dont un collège académique consacra, lors du centenaire du maître de la Sixtine, l'authenticité jusqu'alors contestée, corroborant



TOMBEAU DE MARIE DE BOURGOGNE.

ainsi le témoignage des archives de l'église, selon lesquelles la statue aurait été payée en 1514 cent ducats au sculpteur, par un certain Jean Mouscroen, marchand de Bruges.



TOMBEAU DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE.

Une inexprimable majesté est répandue sur le visage légèrement incliné de la Mère céleste, comme si, du haut de son trône, elle abaissait ses regards vers le séjour des hommes;



INTÉRIEUR DE NOTRE-DAME.

pareillement Jésus, pressé dans son giron et appuyé sur son genou gauche un peu relevé, semble contempler d'un œil miséricordieux cette terre dont sa propre agonie rachètera plus tard les souillures. Ainsi devait, en effet, concevoir ce groupe familial le rude génie de qui la pensée s'en allait par une pente naturelle aux tristesses sévères. Et non seulement la conception, mais le grand style des attitudes et des draperies, la grave beauté de l'ordonnance générale attestent bien un cerveau souverain.

Ailleurs, dans une chapelle latérale, se font face, à travers la mort, deux monuments incomparables. L'un et l'autre recouvrent des poussières royales : ici les cendres de la benoîte et gentille Marie de Bourgogne, là les ossements du valeureux et dur Charles le Téméraire. Le duc et la princesse, les mains juxtaposées à la hauteur de la poitrine, sont couchés, couronne en tête, elle dans les plis d'une robe retombant par delà ses pieds, lui dans une riche armure de parade, sur l'entablement de leurs sarcophages feuillagés de rinceaux de cuivre et fleuris d'écussons en émail. Ces majestés abolies, dont la forme terrestre s'est éternisée dans le travail d'un grand ciseleur, quand tout ce qui les accompagna pendant la vie et l'illustre maison même dont elles sont issues ont été dispersés dans l'éternité, offriront toujours à l'esprit un sujet de méditation sur la vanité des grandeurs. Toute cette puissance des ducs de Bourgogne, si haute dans le passé, repose avec elles sous le marbre vide d'âme et de sang comme leurs effigies : c'est dans l'aride néant où elles sont étendues elles-mêmes que l'arbre de leurs possessions, déployé aux parois de leurs tombeaux, prolonge ses rameaux, comme un tronc frappé de mort et sur lequel rien ne doit plus germer.

Ces deux illustres sépultures sont à Notre-Dame comme les monuments de la chevalerie expirée. Sur Charles, la Force, et, sur Marie, la Poésie, elles scellent la pierre des temps. Et — comme aux funérailles royales, un cortège de princes marche derrière le corps — vingt-neuf écussons aux armes des chevaliers de la Toison d'Or qui, dans cette même église Notre-Dame, assistèrent au chapitre de l'Ordre, sont suspendus au-dessus des stalles du chœur, mêlant l'ironie de toute cette gloire envolée à la solitaire tristesse des deux grands mausolées.

XVI

Adieux à Bruges. — La montée au Beffroi. — Vue générale de la ville.

Après avoir vécu un certain temps des mélancolies et des grandeurs de cette ville captivante entre toutes, on ne se résigne pas à la quitter brusquement. Un attrait irrésistible nous ramène vers elle et nous fait désirer de la revoir une dernière fois, comme, au moment de quitter la chambre où, sous la clarté des cierges, repose aux plis du linceul un être longuement aimé, on soulève la portière pour s'emplir les yeux d'une contemplation suprême. Du haut du Beffroi nous apparaîtra donc, dans un large coup d'œil d'ensemble qui sera notre salut de départ à Bruges, la cité chimérique où les yeux se distendent à des visions qu'ils ne perçoivent point autre part.

L'entrée de la tour n'est pas banale : au tintement de la sonnette qu'il faut agiter pour faire apparaître le gardien, il semble que des répercussions se sont prolongées dans le vide de l'immense cage; et les pas de l'homme traînant sur les dalles, de l'autre côté de la porte, ont une douceur sourde et voilée qui fait penser à quelque esprit descendu pour vous ouvrir.

La clef a tourné dans la serrure, cette grande clef du mystère que le concierge retire

aussitôt après, comme un geôlier qui, sous les verrous, garderait les siècles prisonniers. Un doigt vous montre alors, dans un trou noir, les premières marches d'un escalier sur lesquelles expire une pâleur de jour, et ce geste est comme un adieu des vivants au moment de s'engager parmi les morts.

Puis l'ascension commence.

Une fois entré dans la spirale qui toujours tourne et monte, ne s'arrêtant plus que là-haut en plein ciel, sans paliers pour se reposer, avec de rares meurtrières à travers lesquelles un rais de lumière s'étrangle comme un voleur entre les battants d'une porte, on est bien, en effet, dans la région des ombres. Impossible de se dérober à l'impression sévère qui s'empare de la pensée. Il semble que cette spirale qui monte dans la clarté des espaces plonge au contraire dans les ténèbres et qu'on va voir tout à coup, au fond de cette nuit amoncelée, apparaître, comme ces soldats qui gardaient le tombeau du Seigneur, les reîtres espagnols endormis autour du corps supplicié de la vieille métropole.

A mesure qu'on s'élève, une rumeur lointaine, comme la respiration sensible d'un grand poumon, descend par saccades rauques, emplissant les oreilles d'un bourdonnement intermittent. A cette distance, ce n'est qu'un grondement confus, une trépidation vague des marches sous le pied, le bruit roulant d'une rafale où viennent expirer les autres bruits.

Quelquefois une porte se rencontre sous la main : on croit enfin arriver au jour; on pousse le battant; mais on n'a sous soi qu'une ouverture, béant à pic sur quelque salle démesurée qui prend toute la largeur de la tour et se suspend dans le vide comme un nid pour des oiseaux géants. Deux cents marches, et la gigantesque vis se déroule toujours, gironnant dans la nuit qui semble redoubler. A présent, une autre sensation envahit l'esprit, une fièvre de monter toujours plus haut et plus vite, comme un besoin d'escalader l'énorme mur d'ombre contre lequel, pareille à une échelle, la tour est posée et qui de son chaperon doit nous laisser voir enfin la gloire et la lumière des siècles. Par moments un froissement d'ailes trouble le silence de la montée : c'est une chauve-souris dérangée dans son sommeil et dont le vol mou frôle le pèlerin de ces catacombes en hauteur.

A la trois-centième marche, la rumeur sourde qu'on entendait tout à l'heure s'enfle, grandit comme le choc d'un battant de cloche qu'on aurait au-dessus de soi, dans ce bleu qui ne s'aperçoit point encore et auquel l'âme, ployante sous toute cette nuit entassée, aspire comme à une délivrance. Des grincements de rouages en mouvement, des sonorités de cuivre semblables à des éclats de trompette encore voilés, commencent à percer dans ce tonnerre roulant d'en haut. Puis les bruits se meurent dans une vibration, un souffle qui va se perdant au fond de l'entonnoir; et de nouveau le silence se refait, interrompu seulement par la retombée régulière des pieds qui se lèvent sans trève.

Brusquement les degrés de pierre s'interrompent, font place à un petit escalier de bois : on touche à la plate-forme des cloches. Et la commotion est étrange de « sentir » en ce moment la venue de quelqu'un qui descend vers vous, de l'autre côté de la nuit; on n'entend encore que des pas lourds, comme voilés de sommeil et de ténèbre; puis le bruit se précise; les degrés de l'escalier gémissent; une ombre apparaît, grandit, devient un visage humain, souriant et clair. C'est le veilleur de la tour, qui vous accueille au seuil de sa demeure éthérée. Cette voix qui se fait entendre et dont les paroles, à peine perceptibles dans le vent qui souffle à cette hauteur, bourdonnent comme un essaim de mouches éparses, cette rencontre d'une créature de chair et d'os au sortir des longues obscurités de la montée, sur ce pont de bois qui semble enjamber l'espace, ne s'oublient pas et tiennent de l'impression de quelque vision surnaturelle sortie du fond des airs.

Encore un effort, et vous aurez pris pied sur le plancher solide où, en pleine région des



LES VEILLEURS DU BEFFROI.

Dessin de Xavier Mellery.

oiseaux, ce Siméon Stylite perché au haut du Beffroi surveille les horizons et de quart d'heure en quart d'heure sonne le temps au-dessus de la ville. Ce veilleur qui jamais ne chôme et, la nuit comme le jour, sans broncher d'une seconde, tire la petite corde au bout de laquelle s'agite la cloche, a quelque chose de l'inexorabilité des fatalités. C'est l'homme-horloge de la cité, le régulateur de ses destinées, en même temps que la prunelle d'Argus fixée à tous les points cardinaux et guettant le feu rouge des incendies dans les lointains. Quand d'en. bas le passant attardé dans les rues, le rustre des banlieues regagnant son gîte, voit aux six fenêtres de la tour scintiller la lumière de la petite lampe, il croit apercevoir, brillant derrière la vitre, l'œil même du veilleur. Et, si près de l'Infini, l'humble fonctionnaire qui, bonasse et terrible, joue le rôle du Temps, constamment tourne et retourne son sablier, versant l'Éternité en petite pluie d'heures, de quarts et de demies, à la tourbe humaine qui tout là-bas s'agite, comme une poussière noire roulée par le vent, dans la profondeur illimitée d'un puits. Une cabine avec deux bancs dans le mur, un petit poêle dont le tuyau fait au dehors un coude qui, vu de la place, ressemble à un imperceptible crampon de fer, une planche sur laquelle s'entassent des ustensiles de cuisine, une armoire et deux ou trois sièges pour les visiteurs suffisent à cette existence d'aéronaute échouée dans la nuée.

L'homme n'est pas seul, d'ailleurs : ils sont là trois qui se relayent en cette veille sans trêve de Providence, chacun ayant son temps de faction, sentinelle perdue aux confins du ciel, dans l'énorme échauguette ouverte à tous les vents. Tous trois piquent l'alêne, rapetassant le vieux et ajustant le neuf pour leurs clients d'en bas. Figurez-vous ce pan-pan de cordonnier s'entremêlant aux ronflements de l'ouragan pendant les nuits d'hiver et aux battements d'ailes des oiseaux de mer heurtés contre les vitres par les rafales ! Singulière, en vérité, doit être la sensation de se chausser d'escarpins fabriqués par ces fils du ciel dans leur barque battue des roulis de l'infini, quand la tempête, bon sonneur, se pend aux cordes des cloches et les met en branle aux nuits d'équinoxe !

Un vaisseau en plein océan ne reçoit pas plus de chocs que cet habitacle trépidant aux secousses des aquilons : à certains moments on perçoit nettement comme la poussée d'une force irrésistible, de toute une masse d'air battant la tour du poids d'une montagne. L'énorme pilier bouge alors, semble osciller, mugissant sous l'effort des vents, avec des râles rauques et déchirés, des lamentations, des appels de voix humaines s'étranglant aux meurtrières, pendant que seul, perdu dans ces fracas sous le vacillement de sa lampe qui charbonne, le veilleur continue à clouer à petits coups de marteau ses semelles, s'interrompant seulement en cette grave besogne pour remuer sa cloche ou bourrer d'une pelletée de charbon son poêle. Une minuscule horloge, grosse comme le poing, rythme de son tic-tac le calme travail de l'homme, et, dans cette cambuse battue par les volées d'ouragan comme les nefs errantes par les paquets de mer, semble être la respiration sensible d'une conscience tranquille.

La chambre des veilleurs s'ouvre par huit larges baies sur l'espace, et ces baies sont pareilles à des cadres dans lesquels se resserre l'énorme paysage des Flandres, ou plutôt aux miroirs d'un diorama braqués sur une toile démesurée. De là, en s'allongeant à plat sur le rebord, l'œil suit l'écroulement à pic de la tour jusqu'à la première galerie, embrasse le diamètre du cadran de l'horloge, vaste comme l'arène d'un cirque, flotte aux courbes des contreforts, se pend aux crochets des pinacles, roule, glisse, ricoche, et du pied du Beffroi rebondit enfin aux vagues solides d'une mer de toits, coupée d'espaces clairs qui sont les places et les rues, pareils aux courants de cette grande houle immobile.

Le tableau est merveilleux : aussi loin que va le regard, il ne rencontre que pignons, tourelles, aiguilles, dais, clochetons, émergeant de l'imbriquement des tuiles rouges et des

ardoises grises dans une pâleur lumineuse où s'électrisent des frissons de soleil. De nouveau s'atteste le prestige de cette lumière des Flandres, lavant d'une moiteur irisée les horizons, baignant les arêtes dans les ors et les moires, éteignant le lustre de la pierre sous une agonie de chaleur, pleuvant aux heures matinales en rosées d'arc-en-ciel sous lesquelles se dissout, s'ennuage et se fond la réalité solide comme aux mirages d'un songe. Ici on est comme au laboratoire même de ces merveilleuses alchimies : on assiste à la formation des vapeurs, ouvrières infatigables des illusions ; on les voit s'abattre sur les maisons, crever aux angles des rues, panteler aux chevets des églises, se déchirer aux aiguilles des tours, en laissant aller de leurs flancs une ondée scintillante et vermeille. Et dans cette incomparable atmosphère, dans ce paradis de clartés humides, aux prismes moelleusement brouillés et que les frottis légers du pastel pourraient seuls exprimer, sommeille, au murmure de ses canaux, la grande amazone glorieuse du passé, devenue la bonne vieille décrépite et chagrine du présent.

A perte de vue se déroulent et s'entassent ses palais, ses steenen, ses hôtels de corporations, ses entrepôts, ses édifices communaux, ses clochers d'églises. Voici le Bourg, où elle prit naissance, les lignes de sa circonscription primitive, le lit où coulait son fleuve, la maison de ses comtes, la chapelle du Saint-Sang, l'hôtel provincial, l'hôtel Gruuthuuse, cette église de Notre-Dame où se réunissait le chapitre de la Toison d'Or, le sombre temple de Saint-Sauveur, Saint-Jacques, la Poortersloge et d'un autre côté, la maison Bélusière, l'Hôpital, le Craenenburg, tout un défilé de graves personnages de moellons et de briques rappelant l'honneur, la vaillance, la foi, une prospérité inouïe suivie d'une extraordinaire décadence. De cet observatoire élevé, un œil exercé peut suivre l'histoire de Bruges à travers ses vicissitudes et ses splendeurs, remonter le courant des siècles, reconstituer, à la faveur du cadre, l'apogée de ses anciennes énergies, et, sautant de tour en tour, comme un oiseau de branche en branche, dans cette volière de pierre jadis si tumultueuse, plonger au plein cœur de sa turbulente civilisation défunte. Là retentissaient les prises d'armes ; là couraient à la place publique du pas courroucé de l'émeute les milices communières ; là ondoyaient les processions, les cortèges, les ommegancks, dans le claquement des bannières, le scintillement des ors et des pierreries, la magnificence des costumes ; là un peuple industrieux du matin au soir battait l'enclume, d'un si incompressible élan que Bruges était considéré comme une des grandes forges du monde ; là chantaient l'amour, le travail, la vie ; là enfin le giron des mères inépuisablement engendrait pour la lutte, la mort et la gloire. Toute cette activité a sombré aux trous noirs des arches, dans le silence et la mort des canaux que çà et là on voit reluire, égratignés par un rais de lumière. Comme des touffes rudérales sur un pan de mur écroulé, un fouillis de végétations débordées, des mélancolies de parc abandonné, de claires verdures de square ont poussé à travers le désert des hommes, bouchant avec une éternité de nature les vides laissés par l'humanité écoulée.

Ce sont là de tragiques tristesses. Attachons-y un instant encore notre pensée avant de nous absorber au spectacle de cette terre flamande qui va nous apparaître, un étage plus haut, dans sa magnificence matérielle et qui, pareille à une puissante ouvrière, jamais en repos, continue à élaborer, autour du deuil et de la solitude des villes, les prodigieuses sèves de ses pâturages et de ses moissons. Mais, en même temps que des regrets pour ce désastre d'un peuple, ayons une admiration respectueuse pour l'effort obstiné qu'il met à ne pas disparaître. Il n'est point, dans cette vivante et travailleuse Belgique actuelle, de plus touchante affirmation de l'indestructibilité du sentiment de la conservation. La vie qui lui reste, après tant de détresses qui successivement l'ont accablée et semblèrent éterniser son agonie pour lui rendre la mort plus désirable, Bruges l'emploie à se redresser du fond de son lit de douleur contre les implacables fatalités.

Comme un grand seigneur tombé dans la débine et qui, pour se créer une ressource, imaginerait d'exhiber les épaves sauvées du naufrage, elle se contentait jusqu'ici de vivre de sa misère en étalant sa décrépitude et ses ruines. Mais un orgueil la reprend; elle dédaigne cette condition basse de mendiante, et, pierre par pierre, elle rêve de reconstruire le grand édifice aboli de son passé. Mieux encore, elle veut adapter aux nécessités de la vie moderne ses pignons et ses palais, loger la science et l'art sous ses plafonds féodaux, installer des bibliothèques dans ses arsenaux, répandre la lumière et le mouvement dans ses vieilles poussières obscures. Et voici que d'immenses chantiers, des tranchées profondes, tout un vaste bouleversement des banlieues signalent l'emplacement du grand port marchand qui rétablira ses communications avec la mer et ramènera pour l'industrie flamande un peu de l'incomparable fortune qu'elle eut autrefois, — un mot qui avec « jadis » revient à tout instant sous la plume

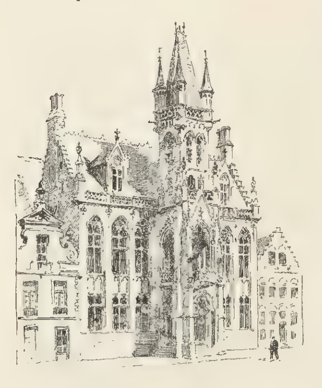


BRUGES, VU DU BEFFROI.

quand on parle de ces royautés mortes! Et ses ambitions ne sont pas platoniques : déjà elle à mis la main à l'œuvre ; sur l'emplacement de la cour Saint-Georges s'édifie une école normale, un palais plutôt, d'une ordonnance somptueuse, avec des cours vastes comme des arènes, des salles spacieuses comme des églises, des escaliers qui semblent faits pour des cortèges princiers, une architecture touffue dans laquelle la profusion remplace la mesure et le goût. L'antique maison du Tonlieu, restaurée avec magnificence, abrite la Bibliothèque de la ville ; dans l'ancienne Poorterloge réparée se réfugieront incessamment les archives de l'État. L'élan, il est vrai, part d'un groupe intelligent et actif, mais n'atteint pas les couches moyennes, encore moins le peuple, qui regarde faire, indifférent, tombé à un fatalisme stupide, tel en un mot qu'il a été montré, au courant de cette étude, dans sa routine sommeillante et passive. Nous souhaitons, quant à nous, que cette généreuse émulation sache se défendre des excès : en refondant les matériaux du passé, on risque de changer de la vaisselle d'or en un informe lingot. Un Bruges poli à la pierre ponce ferait horreur

à tous ceux qui ont le respect de la vieillesse en vrais cheveux blancs et ne sauraient la voir poudrée et maquillée, dans une singerie de jeunesse où se perd la majesté des déclins.

Et maintenant montons les quelques degrés qui mènent à la plate-forme, d'où l'esprit, oubliant dans une échappée sur l'infini les deuils de la vie présente, va pouvoir s'élancer librement dans les horizons. Huit fenêtres, hautes comme des porches, sont les ouvertures par lesquelles pénètrent sous les voûtes de ce lieu aérien, comme un fleuve sous des arches, le vent et la lumière des espaces. Salut, vieille patrie, Flandres maternelles ! Une genèse intarissable multiplie à travers ta lande le permanent miracle des gestations. A l'est et au sud, des lieues de bois se prolongent, couvrant la terre, de Knesselaere à Aertrycke, d'une vaste chape émeraudée qu'en mai l'or des colzas constelle de plaques ardentes. A l'ouest s'étendent les pâturages toujours verts, comme une immobile mer qui graduellement va mourir, non loin de cette autre mer, la vraie, dont la barre d'airain ligne au nord l'extrême limite du ciel, dans le moutonnement pâle des dunes. Des routes sillonnent l'étendue; des canaux rayent d'une coulée d'étain les prairies ; çà et là un train file dans un floconnement de fumée; et des bateaux cheminent lentement entre les berges. Dans les lointains noyés de brume bleue, Blankenberghe et Heyst s'égayent d'une clarté ; le canal maritime qui va rejoindre le nouveau port scintille comme un rais d'acier. Cette tour perdue dans le désert des campagnes, c'est Damme ; et, lui faisant face dans le vide, une autre tour solitaire, Lisseweghe, jaillit comme un phare. Cependant tournez sur vous-même, les yeux projetés à travers les énormes lucarnes où s'enchâsse ce pays sans fin : dans la reculée, Eecloo dresse ses clochers; plus à droite, Gand, point vague dans le brouillard, a l'air d'un grand navire sombré aux confins du ciel ; et successivement Roulers, Dixmude, Thourout sortent des bois et des prairies, comme des assises sur lesquelles pose l'horizon.



L'HÔTEL DE VILLE DE DIXMUDE.

Redescendez ensuite chez les hommes, je veux dire chez les honnêtes veilleurs de la tour, et faites-vous montrer le mécanisme du carillon, ce prodigieux orchestre suspendu par l'air et que met en branle, comme l'âme de tout ce colossal outillage, un cylindre d'un poids de dix-neuf mille neuf cent soixante-six livres. A peine le cylindre a-t-il commencé à se mouvoir, qu'une trépidation court à travers les cent quatre-vingt-dix marteaux qui sont les musiciens de l'énorme symphonie. L'un après l'autre, ils s'abattent, cognent, frappent, comme des mailloches, sur les quarante-huit cloches, dont la plus grosse pèse la bagatelle de dix-neuf mille livres.

Tandis que le digne homme, plein d'admiration pour ses « artistes », vous détaillera leurs perfections en faisant tinter leur carapace d'airain sous ses doigts aux dures phalanges, vous sentirez tout à coup un mystérieux frisson courir à travers les charpentes, suivi bientôt d'un indéfinissable et long grincement de chaînes détendues. Puis un son vague, lointain, qui semble tombé des profondeurs de l'air, traînera un instant, avec une langueur de prélude, comme l'accord qui va donner le diapason à tout le reste ; et, aussitôt après, un vol de petites notes cristallines mettra dans la cage de bronze comme l'éveil des nids au

matin. Ce ne sont d'abord que des gruppetti légers, des susurrements, des gargouillades de chanteurs se mettant en train. Mais attendez ! la rumeur grandit, des roulades répondent à des guilleris de moineaux précocement éveillés, d'invisibles et nouveaux gosiers strettent, grisollent, tirelirent, montant et descendant, en d'infinies rossignolades, l'échelle des tons, et cette folie d'aube s'accroît encore, brusquement coupée d'une note grave et prolongée, comme le meuglement d'une vache humant les herbages prochains. La grégorienne mélopée prépare l'avènement dans le chœur des ronflantes cornemuses de pâtres qui à leur tour saluent le soleil levant. L'une après l'autre, les basses sortent de leur léthargie, grondent, toussent, renâclent, finissant par faire un accompagnement entrecoupé aux petites voix ailées qui, toujours plus haut, vont, montent, s'élancent aux cimes vertigineuses de la gamme. Comme de gros animaux pâturant dans les vergers, les énormes bourdons sont à leur tour pris d'une gaîté, remuent de sourds tonnerres à travers le gironnement des cloches moyennes, cognent de leurs battants leurs robes de bronze. Et, mêlés à cette kermesse en délire, des musiciens solitaires ont l'air de filer des sons pour eux seuls, raclent de coups d'archet des violoncelles invisibles, agitent dans les profondeurs du carillon des gongs étouffés. Mais, de suite après, l'affolement des trilles et des vocalises reprend, rythmé par des coupetées d'arpèges ou de larges accords plaqués. Silence ! En plein déchaînement d'ouragan, une pause immobilise les exécutan s, les oiseaux s'arrêtent, les flûtes cessent de piauler, les violons suspendent leur chant. Cela ne dure qu'une seconde, puis la volée recommence de plus belle, la batterie des grosses cloches roule, éclate et tonne, les marteaux cognent, heurtent, font rage, toute la tour s'ébranle dans un hosanna d'orgue aux touches duquel un géant mettrait ses poings lourds comme des montagnes. On est emporté dans une marée de bruit, on ne pense plus, on n'entend plus, on roule aux vagues de cette symphonie furieuse dont les sonorités s'enfoncent dans le tympan comme des décharges de canon, et les planchers tremblent, la tour trépide, il semble qu'on vole avec le battant des cloches à travers l'espace.

Graduellement cependant une lassitude attarde les musiciens, des ralentissements détendent les arpèges, des bouts de phrases s'amollissent en une douceur de soupirs; et tout d'une fois, l'énorme orchestre s'étouffe dans une agonie d'accords qui, pareille à une rafale décroissante, enfle d'un souffle mourant les mille poumons et se perd sitôt après dans un frisson, une vibration lentement expirante au creux de l'air.

Trois fois la semaine, un carillonneur, de cette grande famille des maîtres carillonneurs de Flandre, habitués à manier des claviers de cathédrales, monte au Beffroi et, tête nue, en bras de chemise, selon la coutume de ses pareils, frappe des pieds et des poings les pédales et les touches d'une espèce de rudimentaire clavecin dressé dans la chambre des veilleurs et qui aurait pour buffet la tour elle-même. Alors ce n'est plus la mécanique, dévidant ses rouages avec une précision automatique, mais un vrai chant de musicien descendu de l'âme aux doigts; et, tandis que, mélancolique ou gaie, la pluie des notes s'abat sur la cité, les passants, du fond des petites rues étroites, lèvent la tête vers le céleste acrobate pendu aux cordes de son instrument d'airain, comme un marin aux agrès d'un navire ballotté par les roulis et dans les voiles duquel l'espace gronderait avec des musiques d'ouragan.

Ame des Flandres! on croit vous entendre chanter alors au haut de la tour, parmi le soleil et les nuées!

XVII

Damme.

De la plate-forme du Beffroi nous avons vu se dresser tout à l'heure, au nord de Bruges, par-dessus la grande campagne plate, deux hautes tours solitaires, celles de Damme et de Lisseweghe. L'une et l'autre sont demeurées debout, dans la ruine et la disparition de tous les agrégats d'humanité qui, autour de la cité mère, s'étaient grossis du trop-plein de ses terribles énergies, et, comme des estuaires où le flot dépose ses sels et ses varechs, formaient de petites mers à côté des houles profondes de la grande. Mare, Vive, Sint Cruys, Assebrouck, jusqu'où débordait la prospérité du temps, ne sont plus que des villages oubliés, après s'être longtemps engraissés des alluvions du grand commerce brugeois; pareils à ces déserts de sables, d'une poussière molle et boulante, que les vagues, en se retirant des continents, laissent après elles, ils végètent obscurément dans l'effacement d'une vie qu'aucun courant n'alimente plus.



LA TOUR DE LISSEWEGHE.

De tous ces endroits courtisés par la gloire, cette gueuse aux longues dents qui finit toujours par manger les festins qu'elle dresse pour les autres, Damme est de beaucoup le plus extraordinaire. Nulle part la tristesse des destinées accomplies ne se fait plus solennellement sentir que dans le silence de l'humble agglomération qui a survécu au train d'une grande ville marchande. Ce n'est plus même la mélancolie des ruines, telle qu'on l'éprouve à Bruges, parmi un peuple d'ombres se mouvant au pâle reflet d'un soleil descendu à l'horizon, mais l'affreuse désolation d'un néant qui a tout balayé, n'épargnant que quelques rares vestiges du passé qui continuent à se dresser dans l'écroulement du reste, comme pour donner l'étiage de cette fortune qui du hameau perdu d'aujourd'hui faisait un des vastes comptoirs du monde.

Quand on a dépassé la porte de Damme, on longe le canal de Bruges à l'Écluse. Un talus descend du côté des champs et lave ses herbes dans un mince filet d'eau parallèle au canal. Des fermes se montrent encore çà et là dans l'ampleur des pâturages, puis les habitations s'espacent, et, après avoir marché quelque temps, on n'a plus devant soi que le déroulement des grandes plaines vertes. Des vols rauques de corbeaux déchirent seuls le silence de l'air, et leurs bandes noires se déploient comme des éventails de crêpes. Par nuées ils arrivent de là-bas, des villes mortes couchées dans le deuil des horizons, les sombres oiseaux. Ils ont quitté les tours, les pignons, les vieilles églises délaissées où, pareils à des officiants funèbres, on les entend croasser la messe fatidique, parmi les obscurités de la ruine et de la solitude; et à larges coups d'ailes ils planent dans le soleil, épiant de leur prunelle aiguë si quelque ville nouvelle ne sombre pas dans l'espace.

Aussi loin que vont les yeux, on n'aperçoit que la terre fumante et grasse qu'allume le luisarnement des eaux. Derrière soi, Bruges décru atténue dans la reculée le tournoiement de ses moulins, grandes croix mobiles dont se signe l'horizon par-dessus la séculaire suppliciée. Les arbres des routes gardent une attitude fléchie, comme les stèles penchées d'une nécropole. Peut-être n'est-ce qu'une illusion, mais il semble que tout se ressente des approches de l'écroulement et de la mort. Même avant d'avoir foulé les décombres de Damme, on a le pressentiment des hautes tristesses prochaines. Cependant l'air a des transparences admirables, de grands papillons ocellés se balancent comme des œillets et des jonquilles, la brise apporte du large l'émanation chaude des terrains fermentés. La nature accomplit son œuvre éternelle avec la sérénité méprisante d'une ouvrière pour qui le temps n'existe pas.

Par moments une barque passe, avec sa carène ventrue, sa petite cheminée qui fume, son chien accroupi près de l'étambot; et ce silence qui glisse sur du silence fait paraître plus grande encore la douceur muette du paysage. Comme une ombre, il diminue dans l'argent liquide du canal, le paisible bateau; il s'enfonce au lointain comme dans du sommeil, ne laissant de son passage qu'une ride légère qui finit par s'aplanir; et l'on songe que, pas plus que lui, le passager de l'onde et du vent, n'a laissé d'empreinte sur l'immobile sérénité de l'eau, les grandes civilisations expirées dans l'effacement pâle des plaines, navires merveilleux venus des Hespérides sous des pavillons de gloire et de chimère, n'ont éternisé leur sillon sur la mobilité des siècles.

Des toits crèvent enfin les champs plats; des verdures, des haies, des vergers, bouquettent la glèbe brune; et la tour de Damme jaillit, rugueuse, énorme, comme un calvaire de pierre dans les jardins de la mort. Bientôt on laisse le chemin se perdre tout seul dans la solitude des bords de l'eau, et une autre solitude, celle des tombes, vous accueille au seuil de la grande auberge du quinzième siècle.

Damme n'est plus qu'une unique rue qui s'allonge à travers champs et avoisine un petit cimetière endormi au pied de la tour ravagée de Notre-Dame; mais cette rue est elle-même un cimetière bien autrement funèbre, puisqu'elle n'a pas même les croix qui, dans l'humble champ de repos, perpétuent la mémoire des villageois enterrés à leur ombre : le temps a nivelé jusqu'aux monuments sous lesquels est ensevelie la fragilité de ses grandeurs. Aux heures matinales, un petit pâtre pousse, à travers les herbes qui ont envahi le pavé, le troupeau dodelinant des vaches, et, quand leur silhouette a décru dans le lointain, l'espace se remplit d'un silence de solitude que trouble seul le claironnement d'un coq piété sur un fumier.

Je me souviens cependant d'une claire matinée de mai où, ayant aventuré jusqu'à Damme ma flânerie de songeur, mes yeux aperçurent deux très vieilles femmes accroupies sur le sol, dans la pâleur d'un premier soleil printanier; de leur main sèche dont les os trouaient la peau, elles sarclaient gravement les touffes folles poussées entre les cailloux. Éprouvaient-elles comme moi le besoin de boire à cette coupe de chaleur et de lumière, au sortir de l'ombre éternelle qui règne dans la morne cité et passe en frisson froid dans l'échine? ou, par un goût incompressible de la mort, ces Parques, en détruisant une herbe qui est encore de la vie, obéissaient-elles simplement au désir d'anéantir jusqu'à la trace la plus fugitive des sèves qui ailleurs font pousser les hommes et les végétations? Elles ne levèrent pas même la tête quand je passai devant elles; et dans ces maigres silhouettes clouées sur leur besogne, et qu'à trois heures de là je retrouvai toujours à la même place, grattant invariablement le pavé, je crus voir les ensevelisseuses de l'antique Damme, toutes chargées d'ans elles-mêmes et faisant sous le soleil la toilette de son cadavre décomposé.

Pas plus que les autres colons de ces régions, elles ne se doutaient sans doute, les mélancoliques vieilles, du fleuve humain qui, sur le même sol qu'elles dépouillaient si laborieusement de ses sauvages graminées, coulait au treizième siècle son large flot turbulent. Et qui, d'ailleurs, s'aviserait qu'ici s'étendait le grand entrepôt des Flandres, où par cargaisons innombrables débarquaient les vins de Bordeaux, de Bayonne et de Bourgogne, les cuivres rouges de Pologne, les métaux de l'Angleterre, les pelleteries de la Hongrie, les soies de la Chine et de la Syrie ? Quel effort de l'imagination pourrait évoquer, parmi l'aride nudité du désert actuel, le spectacle de cette flotte de dix-sept cents navires équipés par Philippe-Auguste contre les Flamands et les Anglais et naviguant à travers les eaux profondes de ce Zwyn sur lequel était bâtie la ville et qui a disparu comme la ville elle-même ?

Damme avait alors de larges privilèges, un comptoir qu'y avaient fondé les villes hanséatiques, un autre qui était celui des Lombards, deux canaux qui s'unissaient à Bruges et à Gand, un droit maritime qui s'appelait le « Droit maritime de Damme » ; et son port de mer, où affluait la richesse de tout l'Occident, en faisait une proie convoitée par les souverains. Il semble vraiment, à feuilleter les chroniques qui reconstituent ce milieu d'humanité agité, qu'on ait affaire aux chimériques magnificences d'une légende. Essayez donc de recomposer, avec ce qui reste des Halles primitives, des ogives subsistant en quelques maisons de la place et de cette sombre tour de Notre-Dame, plantée dans l'air comme un poteau indicateur sur le chemin d'une nécropole, le tableau des allées et venues qui, au quinzième siècle, reliaient entre elle Damme et Bruges, ces caravanes amenant du port à la chief-ville les arrivages, ces canaux sillonnés par des vaisseaux « pesant quatre cents muids », soit vingt tonneaux d'aujourd'hui, au grand émerveillement de Guicciardini, puis encore ces demeures somptueuses où de simples négociants menaient une vie patricienne, ces magasins gorgés de marchandises, ces banques alimentées de vastes capitaux, ces comptoirs d'assurances où, il y a cinq siècles, fonctionnait déjà le système des garanties, et toute la végétation parasite de métiers avoués ou clandestins qui ne tarde pas à se greffer sur les centres de grande vie.

Le 3 juillet 1468, entre cinq et six heures du matin, dans le réfectoire de la maison du bailli, Charles le Téméraire et Marguerite d'York recevaient la bénédiction nuptiale des mains de l'évêque Salisbury, et ce mariage princier, commencé là, parmi le vol des mouettes et le balancement des navires à l'ancre, s'achevait dans un prodigieux cortège de Joyeuse entrée, le long de ce primitif canal de Damme à Bruges qui n'est plus aujourd'hui, en contre-bas de la chaussée, qu'une rigole franchie d'une enjambée. Des chariots de parade emmenèrent à la métropole, parmi la chevauchée des comtes, des barons et des écuyers, la cour d'Angleterre et la cour de Bourgogne, en habits chamarrés d'or et scintillants de pierreries ; puis ce flot de gloire et de beauté alla s'éparpiller au coup de soleil des rues brugeoises tendues de tapis, décorées de feuillages et festonnées de populaire.

Retour des fortunes terrestres ! Sept ans s'étaient à peine écoulés à partir de ce mémorable concours de princes assemblés dans les murs de Damme, que la mer, qui lui avait prêté jusque-là sa grandeur, et, comme un coursier soumis, avait permis à ces marchands d'asseoir leur prospérité sur la croupe de ses vagues, se retirait subitement du port, laissant celui-ci s'enfoncer bientôt sous les sables. Ainsi devait s'anéantir en un jour cette ville qu'un jour avait fait sortir de terre.

On la voit, en effet, commencer par une sorte de vague écume humaine, échouée à un pas des écumes marines, une alluvion d'ouvriers travaillant aux digues de Bruges à Cadsant et qui se construisent là des huttes ; et ce premier noyau va s'augmentant en quelques années jusqu'à former le rudiment d'une cité qui bientôt instaure son « vierschaere »

ou tribunal avec deux bourgmestres et des échevins ; puis une pluie de privilèges s'abat sur elle et lui donne sa forme définitive ; elle rivalise de luxe et d'activité avec la cité maternelle et fait croire à l'éternité de l'édifice qu'elle a élevé ; mais une révolution terrestre en mine à l'improviste les fondements. Vainement Albert et Isabelle, en 1617, s'efforcent de la relever en redressant ses remparts démantelés : cette ombre de vie va d'année en année s'affaiblissant



Dessin de Xavier Mellery.

LA MAISON COMMUNALE DE DAMME.

sous l'action d'une irrémissible décadence ; et, comme quelqu'un qui, après avoir connu l'opulence, se réveille au milieu d'une réalité misérable, Damme aussi put croire, en s'éveillant un matin dans la solitude de ses rues redevenues silencieuses, à la fin d'un beau songe s'évanouissant parmi le désenchantement des règnes abolis.

Le Damme de l'histoire achève à présent de se consumer en quelques rares vestiges qui, comme les tombes des cimetières, sombrées dans l'ombre glauque des feuillages, ont fini

eux-mêmes par disparaître à demi sous le grand ensablement des siècles. Cependant les Halles, joli édifice du milieu du quinzième siècle, bâti en forme de rectangle, semblent toujours attendre le retour de l'ancien peuple expiré, tandis que, debout sur son socle au milieu de la petite place, le docte et malicieux Jacques de Coster van Maerlandt, greffier de la ville, en costume de clerc, a l'air de méditer sur l'ironie des choses humaines. L'effet de cette statue au geste parlant, si médiocre qu'en soit l'exécution, fait impression sur l'esprit, dans cette nécropole où un cataclysme semble avoir tout emporté et où pourtant une gloire de poète s'éternise à travers la ruine universelle. Le grave acolyte des échevins du « vierschaere » n'aurait pas échappé à l'oubli si ses livres ne lui avaient mérité le renom d'un Ennius flamand.

Il y a soixante ans environ, une pierre recouvrait ses ossements dans le chœur de Notre-Dame, et cette pierre, sur laquelle il était représenté, des besicles au nez et griffonnant des tablettes, à côté d'un hibou, avait donné lieu à une méprise singulière. A la place du vieux poète, l'imagination populaire s'était complu à révérer, sous ce symbole de la science



Dessin de Armand Heins.

ANCIEN ASPECT DE NOTRE-DAME DE DAMME.

et de la sagesse, le légendaire héros dont les aventures défrayent toujours en Flandre la gaîté des veillées, ce luron héroïque qui, il y a quelque vingt ans, devait inspirer à un grand artiste en belles-lettres contemporaines, portant par un assez singulier rapprochement le nom patronymique de l'auteur du « Wapene Martin », Charles de Coster, un livre merveilleusement empreint de joyeuse et tragique humanité flamande. C'était à Damme que les contes de bonnes femmes faisaient trépasser l'incomparable Uylenspiegel, et l'association du hibou « Uylen » et des tablettes, qu'on prenait pour un miroir « Spiegel », avait suffi à accréditer la croyance de la sépulture du païen en lieu bénit. Une pierre nouvelle, depuis, a été maçonnée dans le mur de la tour isolée et restitue à l'honnête Van Maerlandt une mémoire longtemps disputée.

C'est l'un des signes de cette piété qui nous fait toucher avec des mains piaculaires au passé. La commission des monuments et les pouvoirs manifestent une inquiétude du périssable qui s'accorde bien avec la sensibilité plus grande des esprits pour ce qui vécut avant nous. De scrupuleux et adroits artistes, aident de leur côté, à des restaurations qu'il faut louer tant qu'elles demeurent prudentes. C'est ainsi que les Halles, qui n'offraient plus qu'une

lointaine image de ce qu'elles furent dans le passé, ont repris leur aspect historique, elles servent actuellement de maison communale aux gens de Damme et des alentours. Je me rappelle le temps où partout la brique éraflée saignait aux façades, où la pluie pénétrant librement par les lucarnes, achevait de pourrir les solives, où, dans les tourelles, les marches descellées s'écroulaient sous le pied. Une ferme s'était installée dans cet abandon avec ses bêtes et ses gens; toute une rusticité grouillante fientait sous les vieux plafonds illustres, et croupissait sur la poussière des siècles. On voyait au rez-de-chaussée, sous une jolie voûte ogivale, s'amonceler entre de larges piliers, reliés à leur partie supérieure par de fines nervures, les litières d'une étable, comme le fumier de toute cette gloire décomposée. Et, à l'étage, un cabaret alignait ses rangées de tables.

Des salles où siégait le Conseil, il ne restait que deux assez vastes pièces, l'une qui servait encore aux délibérations de l'édilité, l'autre, dégénérée en refuge où s'empilaient des bahuts, des bancs et des falourdes. Dans l'âtre de la première, sous le manteau encore orné d'une frise sculptée du quinzième siècle, d'énormes landiers de fer à personnages barbus s'accompagnaient d'une paire de pincettes hautes de près de deux mètres et qui donnaient une singulière idée de la force musculaire des dignes échevins qui les maniaient. Des clefs de poutres figuraient des écus aux armoiries de Flandres, de Damme et de Marie de Bourgogne, celles de Damme décorées d'un chien courant (honds-dam ou chien de la digue), en mémoire d'un chien que les ouvriers de la digue aperçurent pendant longtemps, suivant leurs travaux d'un œil sombre, et qu'ils mirent à mort, ayant suspecté en lui une incarnation de l'Esprit des ténèbres. Dans la pièce voisine, c'étaient des sujets burlesques et sacrés : ici, la figure du roi David avec sa harpe; là, la Vierge portant l'Enfant divin; plus loin, un prophète. Pour couronner ces symboles pieux, un homme à genoux, comme dans les diableries de Blès, de Van Coxyen et de Teniers, soufflait sous la queue d'un cochon.

La licence des Dammois devait s'amuser de ces grossières facéties devant lesquelles les jolies paysannes de la Zélande venaient, le dimanche, étaler dans de larges rires leurs saines dents blanches. Un palier s'emmanchait à l'escalier demi-éboulé d'une tour montant aux combles et débouchant sous l'énorme charpente enchevêtrée du toit. Les deux cloches du quatorzième siècle qui de là-haut sonnaient les prises d'armes, sont toujours pendues à leurs traverses, mais ne s'ébranlent plus aujourd'hui que pour marquer le moment des repas et de la rentrée des bœufs; dans le petit campanile à bulbe doré qui, comme un champignon, a poussé sur les soubassements du minuscule beffroi originel, une horloge fait entendre son ronflement monotone, qui scande à travers le temps les heures lourdes de l'oubli.

Une façade à pignons latéraux tailladés se coiffe de tourelles en encorbellement; au milieu, une cage en saillie forme perron par-dessus une double rampe; et une balustrade délicatement fenestrée borde un vaste toit d'ardoises capuchonné d'un rang de lucarnes. Imaginez la retombée pesante des sabots des édiles actuels sur ces degrés de pierre que gravirent les pieds mignonnement chaussés de Marguerite d'York; imaginez aussi les couples montant l'escalier au temps des kermesses et, sous les plafonds qui entendirent délibérer les grands magistrats de Damme, le tournoiement des danses au coup d'archet d'un ménétrier. Pendant un jour, en effet, la muette bourgade sortait de son recueillement, et la bourrée des bouviers ébranlant la vétusté vermoulue du vieil édifice allait inquiéter les nids de corneilles accrochés aux contreforts de Notre-Dame. Cette rumeur des hommes expirée par l'air, la mort reprenait possession de son empire : face à face dans le silence, la cathédrale et l'hôtel de ville, le géant catholique pleurant sur le chevet éventré de la vieille église et le nain trapu laissant tomber une à une ses pierres dans le puits du temps, recommençaient le solennel

colloque que, depuis des siècles, ces deux débris d'une cité glorieuse prolongaient par-dessus les injures de la décadence.

Comme une quille émergeant d'un grand vaisseau sombré, Notre-Dame n'était plus qu'un morceau d'église, demeuré dans le naufrage des nefs. Aujourd'hui, Notre-Dame est restaurée et il n'y a plus, dans la maison communale déblayée, ni ferme ni cabaret.

XVIII

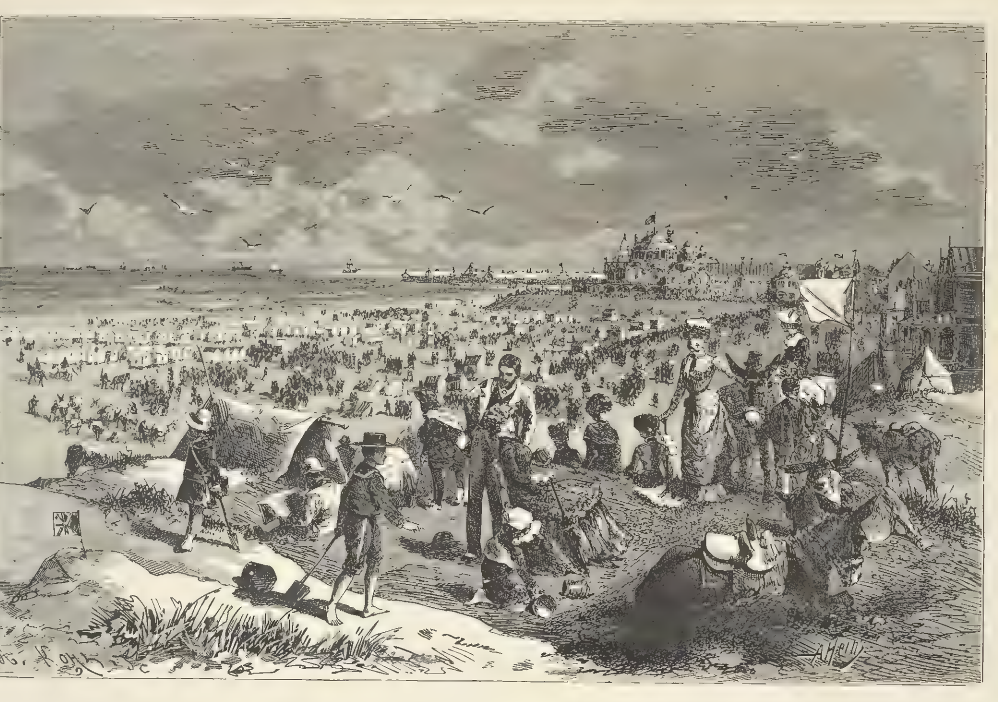
La mer. — Ostende, Blankenberghe, Heyst, Nieuport, La Panne, Knocke. — Naissance des plages.

Après ces stations prolongées dans la mort, on éprouve le besoin de se retremper dans un flot de vivante humanité; ce sera la mer du Nord qui nous l'apportera sur ses blondes plages fourmillantes d'un si grand mouvement de femmes et d'enfants. Au giron des eaux, comme en une Jouvence réparatrice, nous boirons les phosphores qui guérissent des mélancolies engendrées de la fréquentation des pâles ombres de Damme et de Bruges.

Sur les gloires abrogées de ce coin de pays maritime a poussé une sève de civilisation nouvelle, assez forte pour faire oublier que partout ici s'étendait le grand commerce du monde. Des palais, des halles, des comptoirs marchands régnaient où sont bâtis des caravansérails et des boarding houses, moderne genre d'industrie qui s'alimente du sang et de l'or des peuples, et à la place du vieil étendard des Flandres, large ouvert aux brises soufflant d'Angleterre, orgueilleusement arbore la serviette froissée des aubergistes. Mais, dans ce tourbillon des villes de grandes eaux et de grands vents, les allées et venues de la vie distraient des deuils du passé; toute la contrée s'est si bien nivelée sous le passage des caravanes exotiques, cette nuée de sauterelles que chaque été ramène à la mer, qu'il nous faudra gagner Nieuport avant de sentir encore une palpitation d'humanité ancienne.

C'est par des cimetières que nous nous sommes acheminé au présent; mais le temps n'est pas l'unique fossoyeur qui sous ses pelletées d'oubli a comblé la fosse où dort ce qui fut. La mer a aussi sa part dans cette œuvre d'extermination. Nous avons vu qu'à Damme elle a bouché de ses sables le vestibule par où coulait jusqu'au cœur de Bruges même la richesse du monde. Du Zwyn, le bras de mer qui s'enfonçait à quatre lieues dans les terres, mouillant partout des ports, il ne reste qu'un estuaire dont de récents endiguements ont achevé de maîtriser le maigre flot. La main de l'homme a ainsi scellé définitivement cette porte par où les houles immergeaient le plat pays et sur laquelle, dès le quinzième siècle, le mer déjà avait renversé son énorme sablier.

A pied sec, vous traverserez maintenant la campagne qui de Damme s'étend à Knocke, l'ancien petit hameau de pêcheurs perdu aux limites de la contrée flamande, dans un repli des dunes. La vogue longtemps épargna la solitude de ce coin de terre où les âmes gardaient leur rude fleur primitive et qui, à un pas de Heyst, avait le silence et la douceur d'un désert. Comme une oasis oubliée dans la circulation des plages, elle s'immobilisait à l'ombre de sa vieille tour catholique, qui seule parlait encore du quatorzième siècle. Mais cette modeste condition de vierge rustique, parmi toutes les autres vierges d'autrefois, métamorphosées en grandes dames au coup de baguette de la mode, elle l'a perdu sans retour. Knocke a pris rang parmi les villégiatures régulières. Chaque jour est un empiétement sur la paix des vieilles mœurs. La spéculation, ce postillon qui prépare les logements pour une civilisation



Dessin de Armand Heins.

PLAGE D'OSTENDE.

avide d'air et d'espace, ne court plus seulement les grandes routes, mais les petits sentiers de silence et d'ombre, et, de sa cravache finissant en chaîne d'arpenteur, frappe aux portes closes des villages, en agitant ses grelots d'or. Et, comme des îles émergées des flots, l'une après l'autre des stations balnéaires s'éveillent au-dessus des eaux, avec des môles, des kursaals, des chalets de plaisance, des hôtelleries, où des oiseaux de passage s'en viennent accrocher leur nid.

En moins de quarante ans, la physionomie du littoral a été littéralement bouleversée. Ostende était alors la grande auberge maritime; la concurrence n'éparpillait pas encore aux alentours la clientèle des malades et des désœuvrés. Puis, un jour, le goût d'une dépense plus mesurée et l'attrait d'une plage moins encombrée firent affluer son trop-plein à Blanken-



Dessin de E. Van Gelder.

TYPES DE PÊCHEURS DES CÔTES.

berghe. Au sortir du train et du bruit des fêtes, les familles trouvèrent là une tranquillité de vie provinciale. Mais à son tour l'encombrement visita Blankenberghe, dont la pléthore se déversa au dehors, dans une bourgade jusque-là obscure et qui, sous ce coup de fortune, devint tout à coup comme la banlieue achalandée de sa voisine. Heyst, en effet, hérita de la prospérité de Blankenberghe, comme celle-ci avait hérité de la vogue d'Ostende, comme Knocke, le solitaire hameau du passé, hérite actuellement de l'animation de Heyst même. Tous ces centres, grands et petits, vivent grassement, pendant les mois de l'été, de l'étranger comme d'une proie abondante qui leur assure la subsistance le reste de l'année.

La mer est pour les villes du bord de l'eau comme une banque où chacune d'elles place ses capitaux, avec la certitude d'en retirer de gros intérêts. En proie aux consomptions de toute nature qui assaillent les époques de grand labeur, ce siècle éprouve un tel besoin

de se refaire les moelles, qu'il paye sans compter les baumes de vie que lui dispense la grande officine des eaux.

Ici, en effet, s'accomplit journellement, pour ces foules pâles, usées par la souffrance et la vie, le miracle de la régénération : la mer, avec ses sels et ses bromes, met à leurs jours des rallonges, comme un Paracelse en qui serait le secret des éternités. Quand le banquet touche à sa fin, sous la clarté apâlie des lustres, l'homme gorgé en qui l'abondance des nourritures a surexcité le sang, et l'anémique dont les appétits doivent être stimulés, s'en viennent également s'asseoir à la simple et rude table de l'Océan.

Ce sera une des gloires de la médecine moderne d'avoir cherché son plus actif agent dans cette piscine miraculeuse où par tous ses pores le corps humain absorbe les eaux de la rédemption.



Dessin de Armand Heins.

UN COIN DE VILLAGE A KNOCKE.

Les plages du nord ont d'ailleurs, en leur beauté un peu mélancolique, un si irrésistible attrait qu'on s'explique aisément leur vogue toujours croissante. C'est par milliers que les trains déversent à Ostende, Blankenberghe, Heyst et Knocke, pendant le temps des bains, les infirmités de la vieille Europe : tout un peuple languissant de femmes épuisées, de jeunes filles mangées par la chlorose, de travailleurs débilités accourt au grand médecin des flots. Telle est l'affluence que, aux chaudes journées de juillet et d'août, la digue ressemble à une fourmilière et qu'on a peine à se loger dans les hôtels. Et ces petites capitales de l'univers, ouvertes sur l'infini du ciel et de l'eau, ne sont pas seules à bénéficier de ces grandes migrations : Nieuport, la Panne, Middelkerke, Mariakerke, Westende, Wenduyne, le Coq, ont aussi leur part des épaves que jettent à la mer les naufrages de la terre.

Il semble que, dans la moiteur tiède des sables, mieux qu'aux arides falaises, germe cette graine d'espérance sans laquelle l'humanité se dessécherait en une lente et perpétuelle agonie. Puis, des grandes électricites du flot, quelque chose comme un frisson de vie demeure à ce beau satin des plages continuellement lavé de claires écumes et qui a la fraîcheur douce de la peau. Ajoutez qu'aux onduleuses circonvallations des dunes se cachent



Dessin de Armand Heins.

L'ESTACADE D'OSTENDE.

de mystérieuses retraites, des alcôves faites exprès pour le recueillement et le songe intérieur. En ces nids de silence que bercent les musiques solennelles de la mer, l'esprit, reployé sur soi-même, n'est plus entraîné à de graves méditations, comme devant la majesté des falaises, mais sommeille en de molles sensations sereines. Le vent plisse le sable de petites rides imperceptibles qui deviennent ainsi l'image des pensées, comme elles finement frémissantes au caprice des impressions et à peine sensibles dans le charme de cette sorte de voluptueux anéantissement.

Aucune magie non plus n'est comparable à la tranquille splendeur des couchants expirant au large dans les gris plombés des vagues et, sur l'estran même, s'éteignant en pourpres refroidies. La terre, avec ses courbes rondes et sa pâleur lactée, a presque ici l'immatérialité du ciel, et, quand le soleil à son déclin y projette ses réverbérations rouges, on dirait la gloire d'une nuée détachée d'en haut et traînante à ras du sol. Lentement l'incendie s'étend,



Dessin de Armand Heins.

VILLAS DANS LES DUNES AU COQ.

couvre les pentes, enflamme le pays au loin, puis va mourir dans l'horizon assombri, par-dessus les silences de la campagne, tandis que, dans cette mort de la lumière, on croit voir la fin d'un beau drame d'héroïsme et de songe. Le spectacle est toujours saisissant, et le lent appesantissement du soir sur le paysage, cette nocturne mer déferlant à grands plis sombres au-dessus de l'autre, le rendent plus émouvant encore.

De Knocke à la Panne, stations extrêmes du littoral, la plage flamande ourle de molles dentelures l'Océan. Une succession ininterrompue de dunes met entre les villages le mouvement d'une chaîne de petites montagnes dont les cônes, verts de hoyas et de chardons, dominent, comme des observatoires, la bataille des flots. A la Panne, le Mont-Blanc, énorme croulière chauve, à l'ouest de Nieuport le Hoogt Blekker, vaste cône profilé par-dessus la contrée, semblent immobiliser de prodigieuses vagues jaillies d'une houle des sables. Une épaisse végétation, qui change selon les localités et épuise toutes les variétés de la flore marine, déroule de proche en proche son tapis velouteux et profond. A Nieuport, dans l'argent fluide des boulants, fleurit le panicaut bleu, pareil, en sa grâce découpée et mince, à un très fin saxe céladon ; et partout ailleurs la bruyère aux grappes d'or, le hoya dont les racines ramiculées en tous sens fixent comme des crampons la mobilité du sol, l'hippophaé

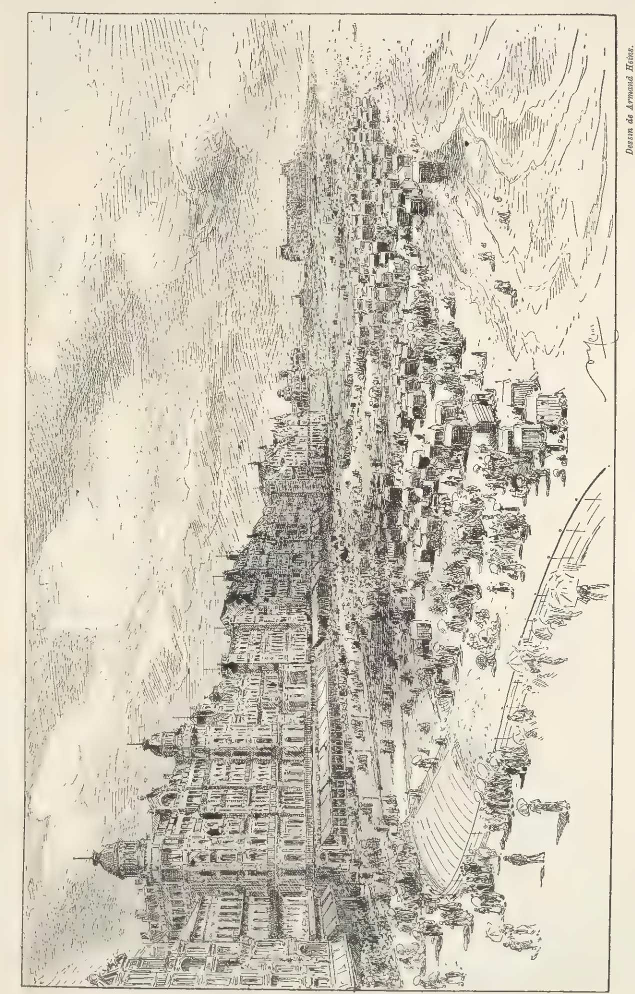
saignant ses baies rouges emmêlent leurs floraisons touffues, comme la gaîté étoilée de ces mélancolies de paysage.

Chaque plage a d'ailleurs sa physionomie propre qui la distingue des autres. Celle d'Ostende, barrée par l'enchevêtrement de ses piliers d'estacade, prolongés au large et simulant sur le ciel les fenestrures d'un chimérique échafaudage, évoque la toute-puissance de l'homme. Blankenberghe, avec sa jolie jetée rattachée par des escaliers au large déroulement de l'arène que la marée basse découvre profondément, a moins de grandeur et plus de coquetterie. Un peu plus loin, Heyst, sans port ni estacade, offre sa poésie de belle fille saine, demeurée rustique et marinière à travers ses succès. A l'opposé, Wenduyne avec ses jardins, sa digue en fines briques roses, ses hautes terrasses et sa rotonde vitrée avancée jusqu'au flot comme une proue, se groupe dans un paysage de grasses et lumineuses prairies aux horizons infiniment reculés et d'où émergent les tours des paroisses. Le Coq ensuite, aux creux de ses dunes d'or et d'émeraude, prolonge de naissantes avenues qu'une ambition singulière baptisa de ces noms fameux, Beethoven, Mozart, Wagner, Goëthe, Schiller, ponr n'en citer qne quelques uns. Il semble que le voisinage de la mer eût pu s'accommoder de plus de simplicité.

Aux vaincus de la vie, aux chercheurs de grand silence, la mer flamande ménage de sûres retraites; la Panne, aux approches de Adinkerke, a des déserts où expire toute rumeur humaine. Là le ciel et l'onde ne trouvent point de concurrence. Quand, perdu au milieu des sables sans fin qui, parallèlement à l'eau, moutonnent en flots figés, sans aucune digue qui en rompe l'impressionnante uniformité, on laisse aller au fil des marées ses yeux et sa pensée, on peut se croire détaché de tout lien terrestre en cette double solitude faite de deux aspects d'éternité. Rien ne peut dire la plénitude que, loin des hommes, goûte, dans l'isolement de ces plages, l'âme qui rêve de retourner aux sources de la création.

Et non seulement la physionomie extérieure et sensible, mais les habitudes de vie, le genre des fréquentations, les modes de distraction et de plaisir changent de plage en plage, en ce joli défilé de villes d'eaux. Chacune a son public spécial, ses amoureux convaincus, ses clients accoutumés, comme une grande famille où, à travers les hiérarchies, règne une apparence d'homogénéité. Il semble que son vieux renom historique, et peut-être aussi la présence royale, aient consacré pour Ostende le privilège d'une villégiature aristocratique. La banque, le négoce, le high life s'y donnent annuellement rendez-vous et y jettent sur le courant de la vie le prestige d'une sorte d'existence à grand orchestre. C'est la continuation du tourbillon qui entraîne au plaisir, dans les capitales, ceux qu'on appelle les favorisés du sort. Les bals, les concerts, le théâtre, les courses, la toilette, les réceptions, le flirtage, le jeu occupent ici les journées. Les femmes y changent de robe le matin, le midi et le soir, avec des rivalités dans le luxe et la fantaisie. On y voit des princes avec leurs chambellans, des duchesses avec leur cour, des chevaliers du turf avec leurs écuries; et tout le monde y mène un train de seigneurs, prodiguant la dépense et l'apparat.

La ville, d'ailleurs, a accommodé son cadre à ce passage des grandes fortunes; aucune station balnéaire du continent n'a peut-être la somptuosité de sa digue; les architectures les plus fastueuses s'y entassent dans un emmêlement de tous les styles, avec des balcons à cariatides, des moucharabys vitrés, des pignons en flèche, des rez-de-chaussée ajourés, des colonnades, une abondance de rinceaux, de pilastres, de faïences et de sculptures. Naturellement le mauvais goût n'est pas absent de cette profusion; mais un tel décor s'apparie bien à la vanité, aux étalages de toilette et aux élégances bigarrées de cette foule cosmopolite et superficielle qui n'a d'yeux que pour elle-même et assiste inattentive aux grands spectacles de la nature.



Dessin de Armand Heins.

LA DIGUE D'OSTENDE.

A part quelques vieilles rues, de médiocre caractère, des restes de rempart et çà et là dans les dunes un fort démantelé, plus rien dans Ostende ne révèle la tragique histoire d'une ville guerrière. Massacres, bombardements, pillages la saignent et la déciment, aggravant par la colère des hommes les cataclysmes des eaux. Quand ce n'est pas un Albert de la Motte ou un Louis XV qui la saccage à coups de canon, c'est la mer qui rompt ses digues, se rue à travers ses rues et balaye tout devant elle. Le nombre de ses désastres maritimes se chiffre presque par le nombre des années, et en moins de cent cinquante ans elle est trois fois anéantie par les armées qui l'assiègent.

Ses infortunes, d'ailleurs, n'ont d'égale que sa vaillance; à peine la mer et les soldats se sont retirés qu'elle se relève de ses ruines et reprend sa besogne de grande cité marchande. Pendant trois ans, avec Maurice de Nassau, elle soutient contre l'Espagne et l'archiduc Albert la cause de la liberté de conscience; quand elle se rend enfin, vaincue par les épidémies, les incendies et les inondations, soixante-douze mille hommes ont péri dans ses murs, et ceux-ci ne sont plus eux-mêmes qu'un amas de décombres.

Son passé, du reste, est plein de prospérités extraordinaires, bientôt après suivies de lamentables retours. En 1714 le chevalier Hallet de la Merveille débarque dans son port une cargaison d'épices, de bois, de richesses minérales apportées du Bengale : c'est l'origine de cette puissante Compagnie des Indes qui, pendant onze ans, concentra dans ses entrepôts toutes les denrées de la terre; et brusquement la concession du commerce avec l'Afrique, l'Inde et la Chine lui est enlevée par le même Charles VI qui la lui octroya.

Ces vicissitudes et ces grandeurs ont fini par se fondre dans les profits, sinon dans les gloires de son trafic actuel; si elle n'a plus ses redoutables aventuriers du dix-septième siècle, cet illustre Maestricht, le Jean Bart des Flandres, et cet héroïque Jacobsen qui à lui seul soutint le choc de neuf navires hollandais, puis, croulant sous le nombre, se fit sauter sur son corsaire, elle pratique à sa façon le métier d' « écumeur de mer » en rançonnant les étrangers échoués sur sa plage. Ostende est comme un vaste garni où la table est toujours mise devant l'Océan; tous ses habitants sont gargotiers et aubergistes; et ses maisons privées se transforment en succursales de ses hôtels. Elle a des magasins dignes des grandes villes, un kursaal spacieux réputé pour ses auditions musicales, un théâtre où se jouent les pièces en vogue, des promenades soigneusement entretenues, un bois de Boulogne en miniature, des cercles et des agréments de toutes sortes. Elle s'atteste experte en l'art de retenir une clientèle naturellement blasée.

Blankenberghe — pour le moment du moins, car toutes ces parvenues des eaux sont, au fond, minées de vastes ambitions — se contente d'une destinée plus modeste : demi-mondaine, demi-bourgeoise, elle anime son train de vie régulière aux musiques dansantes d'un kursaal qui fait bonne mine sur sa digue bordée de villas fraîches et fleuries, aux terrasses en retrait. On danse, on s'amuse, on lit, on excursionne, sans grand éclat ni mise en scène, et les coutumes de la maison, les traditions du *at home*, y continuent les habitudes familiales, avec une modération dans la dépense et une intimité discrète dans les rapports mutuels.

C'est la plage des travailleurs, des gens de robe et de plume, des fonctionnaires, se délassant dans le calme d'une petite vie sociale aimable, également ennemis du vide des pleines solitudes et de l'empilement des foules. C'est aussi, avec Heyst et Wenduyne, la plage recherchée des allemands, dont l'exode, tous les ans, se déporte en foule vers la côte belge. Les femmes et les enfants, dans le chiffonné des toilettes, y ont une grâce d'abandon que n'ont pas les belles dames d'Ostende, gréées et cuirassées comme des corvettes de guerre.

On sent qu'ici la mer n'est plus uniquement un décor, mais qu'elle joue son rôle dans

l'existence commune, de sa grande voix et de ses mélopées caressantes conseillant, soutenant, stimulant les défaillances de l'esprit et du cœur. La colonie s'intéresse à cette rude amie, d'humeur variable, mais bonne au fond, et qui refait son sang, détend ses nerfs, active ses sèves et lui infuse des énergies pour rentrer bientôt dans la lutte. On l'aime pour la vertu de ses bains, les sables moelleux de sa plage, les bromes de son atmosphère, la poésie de ses ciels, la vaillance rude de ses pêcheurs au type particulier, vrais gens de mer qu'on voit attendre l'heure de la marée dans leur barque, en se berçant au gonflement des vagues.

Une dignité leur est restée dans le geste et la vie, comme s'ils ne voulaient pas démériter de leur renom ancien de pourvoyeurs de la marée royale. Marie-Thérèse, qui leur octroya une charte, et après elle Napoléon Ier n'acceptaient sur leur table que le poisson pris dans leurs filets. Avec ceux de la Panne, ils avaient acquis le droit d'emporter en mer un jeu de cartes, droit refusé aux autres pêcheurs de la côte, et duquel, sans doute, ils ne mésusaient pas. La charte de Marie-Thérèse réglemente toujours leur corporation ; un doyen la préside et, comme une sorte de magistrat, conserve précieusement dans un coffret le parchemin signé de la main de la souveraine, qu'ils continuent à appeler « leur souveraine », par une reconnaissance éternisée de la prédilection qu'elle eut constamment pour eux.



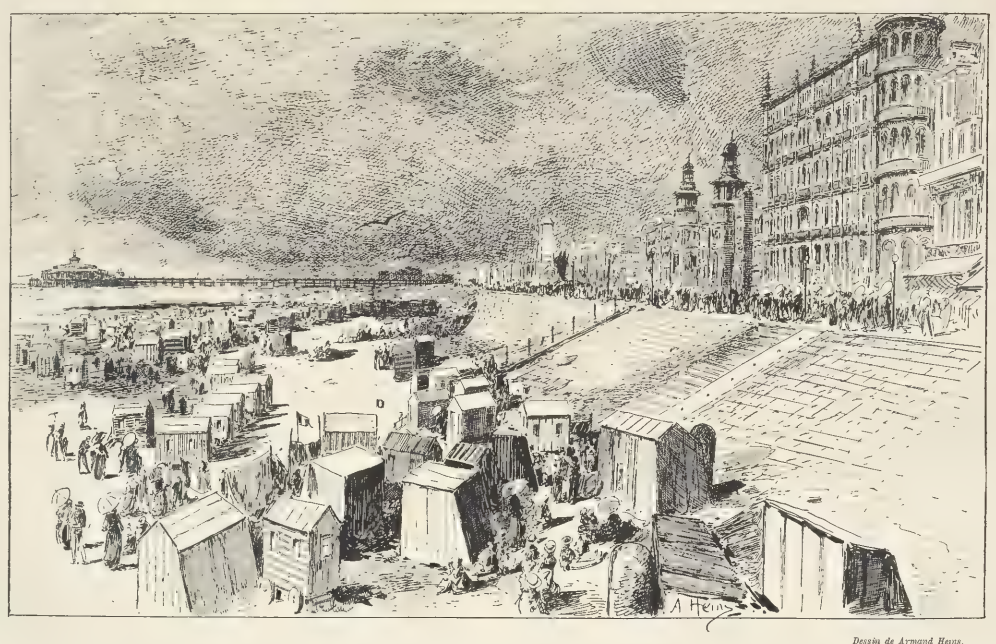
L'HÔTEL DE VILLE DE BLANKENBERGHE.

Cette vaillante et honnête population, attachée d'un si grand amour à l'Océan, anime de ses allées et venues la plage blankenberghoise. A la tombée du jour, les hommes hissent leurs voiles et s'en vont pêcher à plusieurs lieues en mer : pareilles à de grandes chauves-souris aux ailes éployées, les pêcheuses de crevettes, portant sur l'épaule des filets emmanchés de longues perches, l'humérus en outre sanglé par la bretelle d'une hotte, autrefois promenaient dans la scintillation sombre des eaux d'errantes et mystérieuses silhouettes. Là-haut, comme une âme qui veille, tourne la lampe du phare, faisant face au fanal du ponton flottant qui, à ras des flots, par-dessus le « Paardemarkt », énorme vertèbre de sable saillante sous les écumes et contre laquelle naguère allaient se briser les navires, étoile les ténèbres marines.

A l'autre extrémité du littoral, Nieuport-Bains, sorti, au geste d'un nabab tournaisien, de la profondeur de ses dunes, se relie par une chaussée bordée de pâturages à la ville mère, vouée à la décrépitude et au silence, après avoir été l'une des cités illustres des vieilles Flandres.

On dirait une banlieue de ville perdue dans les sables de la mer. Mais cette banlieue avec son train de vie restreinte, fait seule, au bout des flots un peu de bruit quand la ville elle-même n'a plus, pour se galvaniser d'un reste d'animation, que sa marine et ses chantiers. Le matin, sort des maisons la troupe dolente des vaches qui lentement passent à travers l'herbe des rues, longent les Halles et leur beffroi, un coin de vieille gloire perdu dans un silence de cimetière, finalement s'en vont pâturer le long des remparts, au pied d'un reste d'immémorial donjon.

Les Templiers, qui avaient bâti là une église, ne sont plus qu'un souvenir englouti dans le temps, cette mer qui, comme l'autre, emporte les continents et les hommes ; et



Dessin de Armand Heins.

LA DIGUE DE BLANKENBERGHE.

pareillement, des huit sièges que subit la grande ville du quinzième et du seizième siècle, du mémorable combat des confédérés hollandais contre l'archiduc Albert, du haut renom de ce port où l'on appareillait pour les destinations lointaines, il ne reste plus qu'une légende réveillée çà et là par un bout de ruines, un amas de pierres boulantes sous le pied. Mais tant de disparitions éveillent partout en Flandre l'idée de la fragilité humaine, que cette déchéance ne nous étonne presque plus. Comme une poussière balayée au vent, Nieuport a suivi dans le gouffre d'oubli son aînée en gloire, cette puissante et antique colonie de Lombartzyde, riche port marchand du douzième siècle, qui déjà au temps de Sanderus n'était plus, selon la désignation qu'il lui donne lui-même, qu'un « ignoble village ». Ici, il est vrai, tout a disparu, ne laissant surnager au-dessus du tourbillon dans lequel la ville a sombré, que la misère et l'effacement d'un pauvre nid de pêcheurs, dévotement amoureux d'une vierge célèbre en pays flamand. A plusieurs lieues dans la côte, la piété populaire ne veut reconnaître que la vierge de Lombartzyde ; si humble qu'elle soit, elle fait pâlir devant la renommée de ses miracles la pompeuse patronne qui règne aux tabernacles de Nieuport ; et c'est dans son giron que la douleur des mères et des épouses va puiser les consolations.

A Nieuport-Bains expire la mer élégante : un délicat et sensitif poète belge, Georges Rodenbach, l'a chantée sous ce titre dans des strophes dont la musique évoque plus encore le rythme mélancolique et tendre sur lequel, aux kursaals d'Ostende et de Blankenberghe, voltigent les jeunes filles, ces mouettes en mousseline, que la sauvage et solennelle harmonie des flots battant les estacades.

La Panne, qui, à côté de cette dernière chaleur de vie, ne fut longtemps qu'une solitude où, pendant les mois d'été, se refugiaient quelques familles, venues de Furnes ou de Dixmude, à son tour s'efforce de conquérir la vogue. Un caprice ingénieux et charmant donne à sa digue l'air paradoxal d'un Nuremberg peint sur une toile de fond. Mais, sitôt après, l'isolement reprend, la florale splendeur des dunes, pareilles à un prodigieux bouquet épanoui sur plusieurs lieues de largeur. Le voisinage des hommes, ne trouble pas la sérénité recueillie de ce merveilleux coin de nature ; et, comme l'eau referme ses sillons sur la quille d'une barque, le déferlement des sables ressemble à une mer figée où s'arrête l'extension de la bâtisse.

Nulle part le littoral n'offre une végétation plus magnifique ni des horizons plus étendus. Des courbes profondes font onduler les sables en petites vallées qui se resserrent et s'élargissent, toutes combles d'un fleuve d'herbes sauvages, de plantes odorantes, de grande fleurs d'or, avec des alternatives de taillis, de zones pelées, de chemins couverts, d'enclaves cultivées où, dans la chaleur, voguent les papillons, crécellent les grillons et cornemusent de gros hannetons mouchetés de gris. C'est un enchantement de musiques d'insectes, de murmures de vent, de profonds souffles venus du large, dans une poussée d'éden, une fermentation sauvage de terre vierge dont les sèves jaillissent en touffes de floraisons.

XIX

A travers la dune. — L'âne. — La vie du pêcheur. — Coxyde.

Çà et là, au creux des dunes, un village de pêcheurs masse ses toits bas, perdus dans les replis du sable. Sur le pas des portes, les femmes remmaillent des filets, la peau bise et gercée comme de la plie sèche, près des berceaux que le vent balance, de l'aïeul paralysé par les embruns et qui fume sa courte pipe noire, de l'âne familial qui tond un pré pelé

derrière la haie. Vers le midi, un maigre tire-bouchon de fumée sort de la cheminée, un feu de brandes flambe dans l'âtre, et, tandis que les écuelles sonnent sur la table, une odeur de poisson bouilli ou de pommes de terre frottées d'oing se répand dans l'air. Un à un, les maris et les garçons s'en reviennent des bouts opposés de l'horizon, l'un tout trempé d'eau de mer, le sel et la senteur des marées sur les membres, l'autre qui depuis l'aube, attelé à la herse, racle là-bas le sol infécond. Pendant une heure, toute cette humanité précaire connaît le repos, et dans la dune vidée il ne reste plus que l'âne maigre, continuant à brouter le gramen et le chardon, sous un bourdonnement de mouches voraces.

Il est l'âme de ces solitudes. Là même où le bœuf ni le cheval ne trouveraient pas toujours à pâturer, il a pour râtelier le mont chauve qui se dresse derrière la maison. Son échine fait seule un peu d'ombre parmi la pâleur enflammée de la terre, et le soleil se lève et décroît sur cette silhouette errante qui tantôt émerge des crêtes, et tantôt s'enfonce dans les ravines, comme la barque de cet océan de sable.

Tout le jour rôti aux flambes de l'air, ses flancs creux ravagés par la piqûre des insectes qui s'abattent sur lui comme sur une proie vivante, en dépit de ses ruades et de ses coups de queue, le pauvre bourriquet laisse pendre sa tête lourde sous les cieux incléments. La nuit seulement apporte quelque apaisement à sa peine : il couche alors sur la terre refroidie son ventre haletant, roule son dos meurtri dans les rosées, se détend sous la grande douceur fraîche des ténèbres; et la caresse amie des étoiles coule comme un baume sur ses blessures. Les mouches, ces guerrières inassouvies de carnage, se sont retirées sous leurs tentes, au fond des crevasses sablonneuses et dans les baies rouges de l'hippophaé, cuvant le sang bu pendant le jour : seuls les lourds papillons de nuit et les hannetons au vol de velours vibrionnent encore dans la molle nuit bleue. Mais il ne les craint pas, ceux-là; ce sont les musiciens de la vaste symphonie du silence et de l'ombre, qu'accompagnent au loin les basses profondes de la mer. Il rôde alors dans la bonté nocturne, aspire le vent qui lui apporte l'odeur des autres ânes ses frères, vagabondant comme lui par la dune, et ses énormes oreilles toujours en mouvement, cornets où s'enfle l'immense rumeur tranquille des minuits, dessinent sur le firmament clair comme le croissant d'une lune.

Toute la côte est pleine de ces petits grisons grêles et râpés dont la race pullule comme la bruyère et le chardon aux latitudes immiséricordieuses du sablon. Ils sont les bêtes de somme de la contrée, charroient d'un coup de collier infatigable, labourent, hersent. mêlés, comme des cadets, à la dure vie de l'homme. C'est à peine si l'on prend soin d'eux : l'été, on les lâche par la dune, où ils paissent pendant les intervalles du travail. Si rare qu'elle soit, l'herbe, du moins, alors est parfumée d'une odeur de thym et de serpolet; mais l'hiver ils sont obligés de disputer leur nourriture au gel et à la neige. Après les mouches dévorantes des canicules, la bise hivernale leur mange à son tour les oreilles dans leurs petites écuries mal bouchées qu'ensablent les rafales. Rebutés, délaissés, méconnus du maître ingrat qui ne les paye souvent de leur labeur qu'en coups de rondin, ils conservent pourtant à travers leur éternelle misère une force indestructible; la bonne nature, qui fait pousser l'herbe jusque dans le sable aride, leur met à la peau un poil épais sous lequel se conserve la chaleur. Personne ne s'aviserait de leurs secrètes souffrances si leur œil résigné, au fond duquel se lisent les longues douleurs, leur tête inclinée vers le sol dans une attitude d'humilité affligée, l'air de songerie passive qui les fait ressembler à des créatures humaines, ne trahissaient leur tristesse intérieure : il semble qu'ils plaignent l'homme de les si mal comprendre, au lieu de lui en garder rancune, et leur obscure prunelle a par moments la moiteur d'une larme qui ne coulerait pas.



A LA CÔTE. — FEMMES REVENANT DE LA PÊCHE AUX CREVETTES.

Dessin de Th. Weber.

C'est la mélancolie des plages que ces douces bêtes consentantes. Par troupeaux on les voit, aux abords d'Ostende, de Heyst et de Blankenberghe, parquées parmi les parasols et les tentes sous lesquels s'abritent les familles. Sanglées de lourdes bardelles, elles s'immobilisent là en demi-sommeils pensifs, regardant au loin la mer grise comme pour y suivre la marche trop lente du soleil. Toute la bande a sous la paupière la stupeur de cette humanité ironique et cruelle qui ne l'approche qu'avec des paroles mauvaises et des gestes menaçants. Même les fillettes froncent, en les abordant, leur mignon sourcil, prennent pour leur commander un ton courroucé, lèvent sur leur nuque misérable de petites mains qui voudraient cravacher. On rit quand l'ânier stupide leur casse sa trique sur les reins ou leur bourre à coups de pieds les côtes.

Nul n'a compassion des petits ânes des plages. Le flanc saignant sous le bât, ils chevauchent de l'aube à la nuit, à travers le sahara des dunes, bafoués, talonnés, pelaudés, vaillants. Leur caravane toujours s'enfonce dans le vent et l'écume, en route pour les lointains pèlerinages, puis rentre brisée, lasse, les oreilles pendantes, sous la piqûre des anguillades. Point de dimanche pour ce métier de souffre-douleur; chaque matin on les voit revenir au piquet, un peu plus délabrés à mesure que s'avance la saison, et leur martyre ne cesse qu'après que le dernier galopin a quitté la plage.



ANES ET ANIERS.

La vie, il est vrai, n'est pas sévère uniquement pour les pauvres baudets : elle l'est aussi pour les hommes ; et peut-être est-ce là le motif qui les rend si durs pour leur compagnon de misère et de travail. Rien ne ressemble moins à l'idylle que la sauvagerie et l'âpreté de cette existence toujours en lutte avec la mer. Quand, à la tombée de la nuit, ils partent dans leurs bateaux grands comme des coquilles de noix pour aller pêcher au large, nulle parmi les mères, les sœurs, les femmes qui les accompagnent jusque sur la plage, ne sait s'ils reviendront. Le vague point noir de la voile s'efface chaque fois dans le lointain des eaux comme une part de leur vie à elles qui s'en va et qu'elles ne reverront peut-être plus. Mais il faut vivre ; on a des petits dont les dents sont gourmandes ; l'aïeul, lui, tout le jour blotti dans les cendres de l'âtre, n'a plus la force de tirer aux cordages, et d'ailleurs il a eu sa large part des dangers courus et des épreuves subies ; et c'est pourquoi les jeunes partent à leur tour, presque gaîment, un sifflotement aux lèvres, et se jettent au gouffre, en pensant aux poissons qu'ils ramèneront dans leurs filets. Elles rentrent alors au logis, les femmes, anxieuses et muettes, et l'humble chambre où les hommes étaient réunis tout à l'heure leur paraît à présent lugubre comme après qu'un cercueil en est sorti.

Cependant ils se sont enfoncés dans les embruns ; leurs coques dansent à la pointe des flots ; perdus dans les immenses ténèbres, ils songent à ceux qu'ils ont laissés à terre. Quelquefois la tempête s'ajoute à la nuit ; comme une épave, l'esquif flotte dans un tourbillon

de grêles et d'éclairs ; l'abîme hurle après cette proie. A chaque moment il manque de s'engloutir sous les montagnes liquides qui frappent comme des pilons ; il monte, il descend, il roule, il disparaît ; il est le volant dont s'amusent les flots et qu'ils se renvoient l'un à l'autre comme des raquettes. Dans le fracas horrible du vent, les voix ne s'entendent plus, et les silhouettes ne sont plus qu'un peu plus d'ombre dans l'ombre universelle. Tout croule autour d'eux, le ciel et l'eau, dans une confusion qui laisse à peine distinguer si le gouffre est en haut ou en bas ; et pourtant, calmes parmi l'épouvante des cataclysmes, ils font, au-dessus de la mer courroucée, le geste régulier de la manœuvre. Des glaçons hérissent leur poil ; l'eau s'est congelée sur leurs vêtements, et le sel irrite les blessures qu'ils ont aux mains. Aveuglés, du feu aux paupières, les oreilles bourdonnantes, haillons humains que déchire l'ouragan, ils se battent avec la nuit, avec le vent, avec l'inconnu. A la fin, un rais livide déchire l'horizon ; une rougeur allume l'aube par-dessus le monstrueux océan, comme des éclaboussures de sang rejaillies au ciel.

Pendant ce temps, dans les hameaux on prie, on se lamente, on s'agenouille devant le calvaire, on brûle un cierge, et puis les pauvres âmes sentent leur revenir la résignation qui fait le fond de leur vie. Quelquefois les mères vont jusqu'à la plage, elles demeurent là dans la pluie et la rafale, épiant la formidable houle. Enfin un cri : C'est eux ! Et simplement elles se signent. Mais tous ne rentrent pas toujours : il en manque un parfois, emporté par-dessus le bordage sans que nul l'ait vu disparaître. Quand on s'est compté, il n'était plus là ; voilà tout ce qu'ils savent. Et celles à qui ils parlent ainsi s'arrachent les cheveux, courent dans la dune comme des oiseaux funèbres, crachent des injures à cette mer abhorrée qui a pris leur amour, et encore une fois ensuite se résignent.

Il est une époque de l'année où les villages se vident de tous leurs hommes valides : les femmes, les vieillards et les enfants seuls demeurent dans le silence des maisons. Eux, les mâles, sont partis pour le banc de Terre-Neuve ; la pêche aux harengs les a tous pris, le père et les garçons, comme en temps de guerre on lève le ban et l'arrière-ban. Par flottilles immenses les petits bateaux ont disparu derrière la grande barre sombre de l'horizon. Chaque équipage a des vivres pour un mois, du combustible, des cabans, une abondance de filets. Mais un mois, c'est la mort indéfiniment présente ; et tandis que, errants dans l'horreur des nuits, ils empilent le produit de leur pêche à la furtive lueur d'un fanal, une inquiétude, dans les maisons de la côte, tient éveillées les femmes sur leurs oreillers hantés par les visions.

Ainsi, d'un bout à l'autre de l'an, les jours traînent après eux leur cortège d'angoisses, de peines et de fatigues sans nombre. Quand ce n'est pas la mort qui frappe à la porte, c'est la maladie ou la misère. La mer nourrit mal ses enfants : après des jours et des nuits passés à batailler contre le flot, le salaire est précaire ; rares sont les pêcheurs qui ont pu s'assurer une vieillesse tranquille. Ce poisson conquis au risque de la vie se disperse aux halles urbaines, ne laissant qu'un minime pécule aux mains de celui qui l'a extrait du giron océanien. L'habitant des côtes vit donc pauvre, se nourrissant à grand'peine, lui et les siens, du petit champ qu'il défriche dans le sable et qui lui donne un maigre rendement. Tout le temps qu'il n'est pas en mer, on le voit courbé sur cette terre brehaigne où sa bêche ne mord pas et qu'il s'obstine pourtant à fouir, s'errénant à la féconder et l'humectant de sa sueur. Jusque dans la nuit, sa silhouette brune se démène en ce dur combat, douloureux autant que celui des eaux, et le passant qui voit son grand geste furieux recommencer sans trêve, s'imagine assister au corps à corps de deux ennemis s'entr'exterminant.

Puis il faut compter avec l'usure physique. Après trente ans de mer, un homme n'est plus bon qu'à veiller les berceaux ; les rhumatismes ont rouillé sa charpente, et la paralysie

finit par le momifier dans un coin, comme une grande souche morte. D'autres ont dans leurs faces, durcies à l'égal de la pierre, parmi des gerçures profondes, d'affreuses dartres qui montent, envahissent le nez et le front, y superposent un masque rigide. Ou bien les yeux sont mangés d'ophtalmies purulentes, dans un suintement horrible de sanies, et à la longue s'obturent, dévorés par des peaux comme par une bête.

Les filles, d'ailleurs, ne connaissent pas une vie plus quiète. De bonne heure mêlées au métier des hommes, elles vont çà et là encore à la pêche aux crevettes, à mi-corps dans l'eau pendant des heures. A Heyst, Nieuport, la Panne, ont les voit sortir vers le crépuscule des replis de la dune, leurs rouges jambes nues arpentant largement le sable, le corps fléchi sous l'ampleur des pesants filets qui dessinent au-dessus de leurs épaules comme des ailes immenses. Derrière elles, la lumière des couchants allonge parmi les bruyères enflammées le cambrement lourd de leurs reins. L'une après l'autre elles descendent dans la mer, vagues formes que la nuit submerge petit à petit et qui rasent les houles dans un fouettement d'écumes, pareilles à de grosses mouettes.

A Coxyde persiste un autre genre de pêche. Les hommes y vont à la mer montés sur de maigres chevaux qu'ils poussent très avant dans le flot, ayant eux-mêmes de l'eau jusque proche la ceinture : ils abattent alors les filets qu'ils portent en travers des épaules et dont les longs manches dépassent leurs têtes comme des lances. Les haridelles, accoutumées au mugissement des vagues, demeurent impassibles parmi les lames qui déferlent contre leur poitrail, et, la crinière toute frangée de varechs, ressemblent aux hippocampes de la mythologie. D'une race résistante et sèche, mal nourris, les côtes en saillie, gardant dans l'œil, comme les ânes, leurs camarades d'infortune, une tristesse résignée, on les voit cheminer la tête basse, l'oreille molle, califourchonnés à cru par les pêcheurs en vareuse rouge, leur chapeau de cuir bouilli dans la nuque. Quand, à la file, toute la bande, par monts et par vaux, regagne le village, balançant dans un dodelinement les paniers emplis de crevettes et de sardines qui pendent de chaque côté du garrot, l'ombre vespérale qui enveloppe leurs silhouettes lentes solennise ce cortège détaché en noir sur les cuivres du ciel. Puis, à mesure qu'on approche des maisons, la chevauchée se rompt, les bidets s'éparpillent par les sentes, et, derrière les clôtures, les hampes des filets qui s'abaissent et s'élèvent selon les bosses du sol ressemblent à des mâts de petits bateaux dans le culbutis des vagues.

Coxyde, au milieu des hameaux perdus dans la côte, a l'importance d'une grosse bourgade. De loin il apparaît avec ses petites maisons basses, coiffées de tuiles d'un rouge pâle et lavé qui se fond dans la douceur des sables, sur un double alignement bosselé par les haies des courtils. Au bord de la route, des arbres ont poussé, qui argentent d'une estompe grise le pavé, et des tournesols, des dahlias, des roses trémières, des églantiers constellent les petits jardins qui sont la coquetterie du pêcheur. L'été, c'est un peu d'ombre dans l'étendue torride : les maisons, larges ouvertes à la brise de mer, laissent voir des intérieurs bien tenus, d'une fraîcheur reposante. Une auberge, où l'on a des œufs et du lard, toute peinturlurée de couleur, a la gaîté reluisante d'un coin de chapelle. Et la halte, dans cette paix assoupie de village, à un pas des agitations du flot, prend une douceur particulière. Çà et là un enfant crie, un âne brait, un porc groïne, mais ces bruits sont vite étouffés dans la sourdeur des sables, où ne s'entend plus alors que le ronflement monotone, continu, d'un vieux moulin dressé sur une butte et dominant toute l'agglomération.

Comme un patriarche, il a vu se succéder les générations autour de lui ; les pieds solidement plantés en terre, il a résisté aux tempêtes qui emportaient les hommes et les navires. Ce que de ses grandes ailes déchiquetées par la griffe des aquilons il a salué de cercueils qui s'en

allaient et de nouveau-nés qu'on portait baptiser à l'église, nul ne le sait que lui. Il est le témoin demeuré debout des espoirs évanouis, des foyers écroulés, de tous les drames sans nombre qui désolent les hameaux côtiers, ces nids battus par le vent de la mort, toujours soufflant à travers les espaces. Et il a bien, sous sa carapace grise, ébréchée, trouée, rongée, ronflante au vent comme une crémone d'orgue, le vénérable aspect d'un de ces longévites de la mer, présents à tant d'assauts desquels ils sortirent la vie indemne, un peu plus démolis seulement à chaque bataille. Campé là-haut, dans la région des goélands qui, prenant son toit aigu pour une mâture, s'y viennent poser quelquefois, chassés du large par la tourmente, il semble défier encore les ouragans et sur ses ais grinçants tournoie aux mêmes



Dessin de Eugène Verdyen.

COXYDE.

souffles qui poussent les vaisseaux à travers l'abîme. Tout a changé autour de lui et il subsiste encore. Le hameau a pris l'importance d'un gros bourg où la vie qui monte comme les marées petit à petit fait affluer les alluvions des petits centres en formation. La chaussée qui le relie à la mer déjà se borde de villas et d'hôtels, en prévision du campement humain qui, là comme ailleurs, viendra tous les étés, chercher le renouvellement des conditions de l'existence.

Autour de Coxyde, le paysage se déploie, à la fois maritime et pastoral. Un cône immense, étincelant comme la neige, le Mont-Blanc, y découpe sur le ciel ses pâleurs lisses. Aucune fleur ne germe sur cette désolation d'un sable toujours mouvant où la graine n'a point de prise, en sorte que la butte, pelée de haut en bas, sans autre tache sur sa blancheur éternelle que l'ombre errante des nuages, garde une virginité farouche et inviolée. Mais, à mesure

qu'on s'enfonce dans le pays, la nudité pulvérulente de la dune se vêt d'une merveilleuse toison de mousses aux teintes fanées et rouilleuses. Une électricité de fourrure animale semble courir sous les floraisons, en sourdes phosphorescences qu'un rais de soleil suffit à allumer. Aux feux du couchant, la lande entière s'ensanglante d'une flambée qui traîne au loin comme le ruissellement d'un fleuve rouge.

Autrefois, vers le milieu du jour, des files immenses d'ânes, de chèvres, de vaches et de chevaux, descendus des bourgades voisines, traversaient, sous la garde d'une couple de petits pâtres, à la queue leu leu, toute cette sauvagerie fleurie, ondulant avec les courbes du sol en un moutonnement infini d'échines qui tantôt apparaissaient à la crête des monticules et tantôt s'enfonçaient dans les creux, mouvantes diaprures de bouquet sur le déroulement des sables et des gramens. Chaque midi voyait passer dans la dune montueuse cette cohue animale qu'attirait le voisinage des eaux et qui, couchée dans les écumes, sur le bord de la plage,



Dessin de Armand Heins

TROUPEAU SE DIRIGEANT VERS LA MER A TRAVERS LES DUNES.

s'en venait goûter, pendant les heures brûlantes, la douceur d'une sieste rafraîchie par les brises marines.

En ces immenses étendues, la terre et la bête accomplissent silencieusement leur œuvre, sans crainte d'être troublées par l'agitation vaine des hommes; comme au seuil d'un désert, celle-ci expire aux silences de cette création en travail.

La même fortune qui du sein des flots fit sortir la petite station humaine de Coxyde a souri pour Oostdunkerke, autre grosse bourgade qui jusqu'à ce jour avait préféré les sécurités de l'intérieur au voisinage immédiat de l'océan et qui, par le déroulement d'un ruban de chaussée pratiquée à travers la dune, à son tour s'est avancée vers la mer qui ne venait pas jusqu'à elle. Ne dirait-on pas, de ces longs pierrés qui relient les villages à la côte, des bras qui plongent aux vents de l'espace, dans une sorte de main-mise sur le trésor mystérieux des eaux? Une fois la chaussée amorcée, les maisons ne tardent pas à se bâtir : c'est le premier degré de la vie et elle ne doit plus s'arrêter.

On peut prévoir le temps prochain où toute la côte ne sera qu'une longue ceinture de

villettes rattachées par des voies de circulation rapide. Une à une, à l'usage des antiques néréides nées des sels et des écumes, les plages, ces filles modernes de la mer, émergent claires et riantes des courbes blondes du sable.

La spéculation, les nécessités d'une hygiène vitale, l'aspiration à une vie moins brève et qui se répare à mesure qu'elle s'épuise, le développement aussi du bien-être matériel correspondant au sens d'une existence qui cherche ses fins dans une somme plus large de joies et de repos, tels sont bien les facteurs qui collaborent à cette extension des relais au bord des grandes eaux.

De plus en plus l'humanité cherche ses rajeunissements dans la nature : c'est d'elle qu'elle attend les forces secrètes nécessaires à l'énorme labeur collectif des civilisations; la mer qui limita l'exode des groupes primitifs, devient ainsi, pour les sociétés qui leur ont succédé, le point de départ d'un essor indéfini, basé sur la plénitude des moyens d'action et de conquête. L'aventure industrielle qui sans cesse déplace l'emploi de ses capitaux et ne voit dans les œuvres qu'elle réalise qu'une source de profits, obéit à une loi mystérieuse qu'elle ignore en accroissant le nombre des villégiatures balnéaires et en créant pour les hommes de demain des conditions toujours plus larges de santé et d'énergie.

Demain, en effet, est le grand mot de toutes les tentatives humaines : nous ne cessons de bâtir pour l'homme qui va nous survivre et que nous portons virtuellement en nous; nous sommes bien plus les contemporains d'une humanité prochaine que de celle où nous vivons; quand nous croyons n'agir que pour nous, c'est pour elle que nous travaillons. Nous subissons la prédestination merveilleuse de n'être qu'un chaînon de transmission dans la continuité de la vie des races, mais un chaînon magnétique, électrisé par la force latente qui nous fait vivre de l'avenir plus que du présent.

Or, demain, ce sera peut-être le déportement des capitales et des agglomérations à l'étroit vers les grands horizons distributeurs d'une vie physique encore inconnue. Sans vouloir anticiper sur le temps et en ne tenant compte que des plages flamandes, on sait déjà qu'elles sont destinées à présenter l'aspect d'une succession de stations se joignant, au sein de paysages boisés qui seront la reprise des droits de la terre devant le règne infini des eaux. Elles formeront les bouquets de la mer, dans des jardins d'essences vertes, parmi des parcs, des bois, des squares et des avenues, avec un boulevard extérieur qui longera la dune et sera l'artère par laquelle se rattacheront toutes ces cadettes et ces aînées de la vie extensive des sociétés en marge de la grande vie des flots.

La vitalité d'un pays se reconnaît à ces activités qui se conforment à des besoins toujours plus étendus et jusqu'aux confins des sables reculent les limites des territoires habités. Cependant on se ferait une idée encore incomplète du spectacle qu'est appelé à présenter le littoral belge s'il n'était parlé ici de l'admirable travail d'art que sera l'achèvement du canal maritime qui bientôt unira Bruges à la mer.

Chaque fois que les résistances de la nature et la conjuration des forces sont domptées, il semble que le prodige d'Hercule se renouvelle et que, d'un effort vertigineux, les bornes du monde sont reculées. Tout ici est démesuré, les résultats acquis aussi bien que ceux qu'il reste à acquérir, l'étendue des chantiers, des gares et des bassins, le jeu des outillages, la puissance des écluses, la beauté des machines qui sont les poumons et les membres de ce prodigieux organisme.

A considérer la périlleuse, graduelle et sûre réalisation d'une telle œuvre, on a le sentiment d'un exploit surhumain. C'est la prise de possession de l'infini dans un de ces corps à corps où il faut bien que l'élément le plus formidable qui soit, accepte d'être asservi au génie de l'homme. Il ne s'agit plus uniquement, en effet, on le sait, d'une simple entrée à la mer,

comme il en avait été question d'abord, mais de la création d'un port d'escale, d'un port qui n'attend pas l'arrivée des navires sortis des eaux profondes et qui plutôt, de ses jetées, de ses môles, de ses moyens d'accostage, semble aller au-devant de ces passants des abîmes que sont les énormes transatlantiques, d'un port enfin où les lignes régulières pourront toucher jusqu'en pleine mer, sans subir les retards des déchargements aux quais d'un fleuve vers lesquels il faut s'acheminer souvent péniblement, par des passes tourmenteuses, avec l'aide des pilotes. « L'escale, dit un opuscule que j'ai sous les yeux, est difficile aux grands steamers lorsqu'elle exige d'eux un détour important, car les frais généraux et la perte de temps sont des facteurs sérieux qui influent sur le rendement d'un navire. » L'auteur ajoute : « La Belgique avec ses communications ferrées rapides vers Paris, Berlin, Saint-Pétersbourg, Luxembourg, Vienne, l'Italie, Constantinople, est dans une situation économique qui attire l'attention du transporteur. Elle n'avait pas à la côte de port d'escale ; le port côtier de Bruges est destiné à combler la lacune. »

Zeebrugge est sorti de ees raisons économiques, Zeebrugge, c'est-à-dire le port d'escale et le rudiment d'une ville qui sera aux portes du vieux Bruges, du Bruges assoupi dans ses poussières séculaires, en fronton sur l'horizon de l'histoire, un Bruges nouveau en communication avec la vaste vie marchande du monde et en qui peut-être va se réveiller l'antique fortune de l'ancienne ville de la Hanse.

Il n'est permis de fixer que des aspects généraux dans un ouvrage qui, comme celui-ci, se propose surtout de montrer les choses sous un aspect durable, en leur aboutissement définitif. La jetée délimite une rade d'une centaine d'hectares qu'elle protège contre les vents dominants du sud ou du nord-ouest : elle couvre l'entrée du chenal et ferme la zone au delà de laquelle l'abri des bancs et des hauts-fonds tempère les violences de la mer. Elle est formée de trois parties : la première, pleine et qui s'appuie à l'estran, la deuxième à claire-voie, la troisième pleine comme la première. La base de la première partie est en blocs de béton longs de vingt-cinq mètres et dont la hauteur varie selon la profondeur de la mer, de manière que la face supérieure de la mer dépasse uniformément de un mètre le niveau des basses marées. Un mur de quai limitera le terre-plein de la jetée du côté de la rade, également en béton, avec des fondations en blocs de vingt-cinq mètres et des assises superposées en maçonneries bétonnées. Sur cette borne dernière de la terre où viendra mourir la force des eaux, des quais, des hangars, des grues électriques, des voies ferrées, le matériel de déchargement et de transbordement des grands navires, tout l'outillage d'un port aux services intensifs et rapides et qui possède un régime de marée excellent, peu sablonneux, avec des profondeurs rapprochées des côtes, cette passe de Wielingen propice à la grande navigation.

C'est de ce côté qu'est l'effort, la bataille où l'homme et l'océan se tâtent, tous deux rusant, s'étudiant, sournois, terribles. Tandis que je m'avançais sur le tablier à claire-voie, j'entendais, je voyais sous moi le fracas des eaux arrivant battre, comme d'un pilon gigantesque, l'appareil énorme des charpentes. La houle pourtant était légère, peu sensible, d'une poussée régulière contre la résistance élastique du fer et du bois. En me retournant, j'apercevais les installations pour les chaloupes de pêche, les écluses maritimes, le port intérieur, le bassin de garage, la large nappe tranquille du canal filant sur Bruges.

XX

Furnes. — Sa procession.

L'éternité de la nature contraste partout, en ces belles Flandres, avec la brièveté des monuments des hommes. A peine a-t-on quitté les dunes, qu'on se trouve replongé aux vicissitudes de l'histoire. Cette petite chapelle de paix et d'oubli où sommeille aujourd'hui la Panne, avec ses rumeurs profondes de vagues, pareilles à des bourdonnements d'orgues, seul bruit qui, à de certains moments, s'entende dans la solitude de sa plage, a eu, comme



Dessin de Armand Heins.

LA GRAND'PLACE DE FURNES.

presque toute la contrée, son heure d'héroïsme et de gloire. Mais le Temps, qui laisse sur ses bords autant d'épaves que la mer en rejette à ses côtes, a mis fin à cette éphémère grandeur, l'abandonnant toute nue à la mélancolie de son humble condition présente, comme, à quelques lieues de là, il a ruiné pour jamais cette orgueilleuse châtellenie de Furnes qui comptait dans sa circonscription cinquante-deux riches villages.

Ici, du moins, le cadre est demeuré debout, pareil à un théâtre qui, dans le vide de la scène, tout envahie de silence, continuerait à silhouetter ses portants sur d'illusoires et lointaines perspectives. L'ancien steen dont les rugueuses maçonneries se dressent à l'angle de la Grand'Place, avec leurs fenêtres découpées en cintre et en ogive; l'hôtel de ville profilant son double pinacle par-dessus une bretèque en bois sculpté; le beffroi qui élance

sa masse trapue en face de l'énorme chœur de Sainte-Walburge; les délicieuses façades guillochées, à colonnes et à balcons, d'un goût fleuri de Renaissance, qui non loin dentellent le ciel de leurs pignons, composent un de ces prestigieux décors flamands où l'imagination reconstitue sans effort le mouvement de la vie passée.

Rien n'existe plus de la prospérité ancienne que les souvenirs matériels. Un air de déchéance résignée s'imprime sur les rues silencieuses, partout bordées de vieilles maisons et noyées dans une atmosphère de songe; et certains coins ont la douceur de petits béguinages où achèveraient de se consumer les mélancolies d'une existence que ni l'espoir ni la sève n'alimentent plus. Tout près de Sainte-Walburge, un terre-plein planté de grands arbres s'entourait, sous l'ombre verte des feuillages, de pignons en briques roses qui faisaient venir à l'esprit la pensée d'une agonie de pâles religieuses s'usant dans le mystère et le recueillement. Toujours on est ramené à des idées de dévotion et de pratiques humbles, en ces petites cités où l'âme des femmes, pour échapper à l'étouffement du vide, a besoin de se rejeter aux consolations descendues des paradis.

Furnes perpétue d'ailleurs dans ses églises la tradition de cette religion aux symbolismes matériels et tangibles qui incarnent en des images terrestres, frappant les yeux d'une évidence de chair et de réalité, les vérités de la foi. A Sainte-Walburge, des niches déroulent les épisodes de la vie du Christ en de hauts-reliefs barbares, sortes de tableaux vivants où les personnages, de grandeur naturelle, affectent les mouvements de la créature réelle et sont peinturlurés de plaques rouges, à l'imitation du sang des plaies. La mort et la résurrection, d'ailleurs partout ici, multiplient leurs emblèmes comme dans un charnier sur le chemin d'un paradis : sainte Barbe avec sa tour, sainte Catherine avec sa roue, lèvent la tête vers les palmes et les anges qui décorent les autels. Jusque dans les coins, à coté des lampadaires en bois, il y a des évêques à crosses et à mitres, par rappel des martyrs et des bienheureux. Un vrai ossuaire de têtes de morts et de tibias sur des draps larmés s'érige parmi des tas de croix qui sortent un unique jour dans l'année. Toute l'église, par ses plaies d'usure et d'abandon, saigne comme une agonie humaine; et la petite mort des rues aboutit à ce tronçon de basilique qui lui-même n'a plus qu'un peu de vie mystique sous les hautes clartés des fenêtres.

Dans un tel milieu, une de ces processions funèbres comme en imaginait le moyen âge et qui greffaient des gaîtés de kermesse sur des deuils de tragédie, trouve naturellement sa place. Tous les ans, aux approches de juillet, Furnes quitte sa torpide attitude momifiée et organise son célèbre cortège de la Passion divine. Un petit vent de sainteté souffle alors à travers les rues. Une pieuse activité anime les confréries. Toutes les semaines, la Sodalité tient des séances sous la présidence du premier vicaire qui est aussi le directeur de la procession. C'est le dernier dimanche de juillet que sort celle-ci. Elle est un des derniers mystères chrétiens : elle représente la vie et la mort de Jésus-Christ, et elle a la beauié d'une tragédie liturgique. Voici cinq siècles qu'elle fut instituée : elle servait à l'origine à promener avec pompe un morceau de la sainte Croix rapporté de Constantinople par Robert, comte de Flandre. En 1445, c'était déjà un spectacle complet : les Chambres de rhétorique y figuraient en grand appareil; des strophes grandiloquentes scandaient la marche du cortège. Le goût des parades publiques était si vif en ce temps que le drame chrétien cessa de suffire et qu'on y ajouta d'autres mystères : « la Légende et le mystère de Tobie, le Mystère de saint Sébastien, le Jeu des vivants et des morts ». Le dernier surtout s'attestait pathétique : à temps réguliers un ressort se détendait et faisait surgir des squelettes hors de sarcophages suivant à la file. Cette apparition macabre stimulait la piété et la crainte des châtiments éternels.

La grave tradition, à travers cette dénaturation du sens originel de la procession, ensuite dégénère. Au dix-septième siècle, elle confine à la farce. Un « gayant », un fils de cette grande famille de poupées qui, en Flandre, a provigné partout, dominait les groupes sacrés. C'était la parodie de Goliath vaincu par le nain David. Un épisode burlesque succédait à cette exhibition; le populaire s'emparait du géant, le décapitait, finalement le pendait au chevet de Sainte-Walburge.

Il fallut qu'une confrérie se fondât pour arrêter la profanation : elle s'appelait « la Sodalité du Seigneur crucifié », et restaura le mystère primitif. Mais alors un fait se passe qui, pour un long temps, change le caractère de la cérémonie. Deux soldats s'emparent des saintes hosties et les transpercent. Une réparation publique est jugée nécessaire pour l'expiation du sacrilège. Elle devient la raison de la sortie annuelle du cortège et elle assure sa durée à travers les âges.

La procession dès ce moment prend le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Avec le rachat de l'acte impie, elle perpétue l'humble foi des simples et le miracle de la dévotion populaire à ces tableaux vivants qui lui ressuscitent la vie du Christ. Toute la ville, les contadins accourus des campagnes à plusieurs lieues, se pressent dans les rues. Pour un après-midi, le solitaire et tranquille Furnes des jours semainiers roule des foules. Les maisons sont pavoisées de drapelets; aux fenêtres, les fleurs, les statues de piété, les emblèmes et les argenteries s'amoncellent. Le pavé est jonché de sable, de paillons, de roseaux et de bluets. Dès le matin, les rues, la veille encore muettes et mornes, retentissent des sons prolongés des cornes et de l'aigre stridement des crécelles : les unes et les autres serviront tout à l'heure à simuler l'ironie et l'outrage sur le chemin du Calvaire. Puis, à mesure que midi s'avance, des groupes de cavaliers romains, casqués de fer-blanc et drapés de manteaux éclatants, des pharisiens aux longues robes traînantes, des apôtres ceints de peaux de bêtes et affublés de perruques chevelues, commencent de circuler; les cabarets s'emplissent de personnages sacrés s'assurant par des libations de bière dans la gravité de leurs rôles; et derrière les fenêtres, on voit les dames de la ville se parer de sombres voiles flottants pour figurer parmi la théorie des Saintes Femmes.

En quelques heures, la vie moderne s'est effacée devant un cortège aux épisodes profanes et sacrés. Les mitres et les dalmatiques s'emmêlent aux étendards et aux boucliers; la crèche où se jouera la Nativité parmi la paille et les bœufs croise le Saint-Sépulcre; les seigneurs de la cour d'Hérode en collants lilas et toques empennées discourent avec des anges à tuniques blanches et de grands prophètes barbus; et toute cette mascarade va s'aligner aux portes de Sainte-Walburge, tandis qu'à l'intérieur de l'église se consomment les apprêts du drame intime et de la Passion même du Sauveur. Là, dans le secret de la sacristie, des mains de prêtres griment et pieusement habillent les figurants chargés de représenter le Christ aux différentes époques de sa vie de gloire et de douleur, les Madeleines pleurant sous leurs chevelures écroulées, les saintes Vierges chevauchant des ânesses par ressouvenance de la fuite en Égypte ou portant entre leurs bras des cœurs transpercés de glaives.

Au coup de quatre heures, quand enfin sonne à volées le bourdon de la cathédrale, tout le monde s'est réconforté, et on est prêt à remplir avec ponctualité son devoir. Ce sera moins un spectacle toutefois qu'une manifestation de la piété locale. Les humbles figurants, aussi bien que les protagonistes essentiels, s'acquièrent des indulgences célestes en assumant leurs rôles divers ; une part de pénitence, en effet, s'attache à leur ministère. C'est à la fois affaire de conscience et légère fumée vaniteuse. On ne devient pas l'un des trois mages, saint Pierre ou simplement le traître Judas sans en ressentir quelque importance.



Dessin de Xavier Mellery.

LA PROCESSION DE FURNES.

C'est sous les voûtes de Sainte-Walburge que le cortège s'organise. Devant le parvis, les lourds chevaux des soldats romains déjà caracolent ; Marie, montée sur un âne, attend le signal pour fuir avec saint Joseph. On voit s'aligner les pénitents traînant l'étable de Bethléem, le Saint-Sépulcre, le char de la Résurrection et le char de l'Ascension ; des théories de fillettes aux visages roses sous les voiles blancs, les grandes figures voilées des Saintes Femmes, les porteurs d'attributs funèbres, d'emblèmes, de motifs de la Passion en hauts reliefs polychromés, d'un aspect barbare, émergent à la lumière de la place. L'art des vieux sculpteurs de Flandre est là dans ces images violentes, frustes et naïves. Elles se mêlent à la figuration vivante avec leurs gestes de bois, leurs faces extatiques et la bariolure de leurs costumes. C'est, en symboles sensibles, en représentations matérielles et animées, la foi d'une race plastique entre toutes et qui veut être touchée fortement par les yeux. Le catholicisme flamand s'atteste à ce mélange de sensualisme et de piété.

Les files processionnaires enfin se développent; il n'y a pas moins de quarante groupes; on croirait voir s'épandre un fleuve d'or, de pourpre et d'azur. Voici le Sacrifice d'Abraham, les Prophètes, les trois Peines de David. Voici les fléaux : la Guerre, la Peste et la Famine. Voici saint Jean le Précurseur, les Ermites et les Bergers.

Les Bergers sont des garçons des écoles : ils ont des mémoires jeunes et fraîches. C'est toujours une émotion quand, tout en tête du cortège, on les voit apparaître, en collants et sayons, leur face ronde capuchonnée de peau de mouton, et que d'une voix grêle qui sonne comme des notes d'harmonica, ils se mettent à parler naïvement entre eux du prodige. Et l'un s'appelle Coridon, le second Menalcas, les deux autres Orpheus et Titus...

Coridon si joliment commence :

« — Quelle nuit délicieuse nous est apparue aujourd'hui ! Il me semble que ma douleur s'est totalement dissipée. Je me sens si joyeux et la cause de cette joie m'est inconnue. »

Titus aussitôt dit :

» — Je me sens joyeux aussi parce que partout où je vais est notre Dieu et Seigneur. »

Ensemble ils sont allés à Jérusalem. Ils offrent au fils de Marie, en paroles enflammées un cœur plein d'amour. C'est doux comme un cantique dans une grande plaine. Cela semble venir de très loin, par delà les remparts de la ville.

Un ange procède devant l'Étable, avec Marie et Joseph dans les pailles. Des pages portent l'encens, les charbons et l'encensoir, annonçant les rois d'Orient en caftan vert et turban.

Toujours, devant les groupes, s'entend la voix musicale et haute des anges explicateurs : les syllabes flamandes s'enflent par-dessus l'immense piétinement silencieux. Cependant, à son tour, les sourcils froncés, en vrai roi historique, s'avance, parmi les princes et les gardes, Hérode, scandant des versets furieux. A peine on a cessé de les entendre que la petite voix claire de Jésus enfant, avec son timbre d'argent, répond aux basses ronflantes des docteurs.

Et puis paraissent les vierges aux bijoux précédant Marie Magdeleine. Entrée dans Jérusalem : filles, femmes, enfants, « bourgeois », agitant palmes et rameaux et chantant l'hosannah. Les Douze Apôtres et, parmi eux, Jésus monté sur l'âne, un Jésus à long manteau bleu, la barbe et les cheveux annelés, les deux doigts de la main levés à la hauteur des yeux, et droit, immobile comme une statue de cire, sans un cillement ni un pli à la peau. La Cène, le Jardin des Oliviers, pénitents portant la Bourse de Judas, le Christ prisonnier, le reniement de saint Pierre, la Flagellation, le Couronnement, l'*Ecce Homo*. Tout à coup Jésus s'aperçoit traînant la croix. On entend le bois durement cogner les pavés. Douze soldats et les bourreaux, « avec leurs instruments », sur deux rangs, marchent à côté.

A ce moment, l'émotion est intense dans la foule. Un silence énorme plane. Sur les trottoirs, des hommes à genoux tourmentent leur chapelet; des femmes sanglotent, prises aux entrailles, pâles d'adoration et de pitié. A toutes les fenêtres, des luminaires, des herses enflammées, de pauvres chandelles. J'ai vu de vieilles hospitalisées, à la porte d'un refuge, dans la folie de leur foi naïve, jeter des sols au-devant de la croix ; et cette humble offrande crédule était comme l'explosion de leurs antiques cœurs secourables, poignés de la détresse du Sauveur.

L'homme, du reste, un de ces acteurs naturels comme il s'en révèle en pays flamand, s'identifiait extraordinairement les douleurs divines. La tête couronnée d'épines, la figure peinte de sang caillé, il tombe trois fois. Sa face poudreuse et moite touche terre, de sa robe brune sortent ses pieds écorchés et nus. Alors l'un des douze soldats le frappe du bois de sa lance : il se relève en chancelant et se remet à marcher. Les trompes et les crécelles emplissent l'air, se mêlant aux huées sauvages des êtres patibulaires figurant dans le groupe homicide. Cependant, derrière Jésus, Marie et saint Jean se lamentent.

La vision sanglante a passé, et on aperçoit Véronique, avec le suaire et la Sainte face. L'ange qui va devant s'adresse aux hommes toujours tentés de se plaindre de leur sort : il leur dit de prendre en considération les souffrances que Christ a endurées et qui sont plus grandes que toutes celles dont un homme ait jamais eu à souffrir. Des pénitents, à la file, déploient des emblèmes et des sentences, et voici l'Éponge, les Clous, la Lance, voici la Robe et les Dés. Une voix de nouveau bourdonne, lente, longue; et un ange, au-devant de la Croix des Sept Paroles, dit ; « Voyez les sept leçons que Jésus vous a données : la première, c'est que, à son exemple, vous devez pardonner les offenses; la seconde, c'est qu'il ne faut jamais désespérer de la bonté de Dieu; la troisième, c'est de vous en rapporter au Tout-Puissant pour le soulagement de vos souffrances; la quatrième, c'est que saint Jean sera votre consolation dans la vie; la cinquième, c'est la soif et la faim des souffrances pour que vous puissiez vous réjouir à jamais au bienheureux séjour ; la sixième, que, pour obtenir les cieux, il faut suivre la volonté de notre Père ; la dernière, qu'il faut remettre votre vie et âme, comme le Christ, entre les mains du Père. »

C'est ensuite l'ange précédant le Seigneur crucifié; et les vérités découlent de sa bouche. Il parle au peuple d'Israel dans le désert : il rapproche du serpent de métal que fit faire Moïse, et qui avait la vertu de guérir les morsures des reptiles, l'emblème de la croix qui sauve les hommes de la mort éternelle. Suivent des pénitents portant la Résurrection. Des chevaux traînent le char du Saint-Sépulcre : de petites vierges, en vêtements de deuil, s'éplorent autour de la funèbre image. Les suprêmes afflictions, une dernière fois, sont évoquées dans une grande figure sombre : Notre-Dame des Sept Douleurs passe, accompagnée de deux vierges pleurantes. Et puis il n'y a plus que le char de la Résurrection, dans sa haute lumière glorieuse. Les ombres sont dispersées : l'espoir, la vie renaissent.

Des masses profondes alors enflent le cortège. A peine on entend, dans le battement des bottes et le claquement mou des pieds déchaux, les versets de l'ange exhortant les hommes à mener une vie vertueuse. En rangs pressés, vont les pénitents capuchonnés du « sanbenito », des torches dans les mains, les pénitentes voilées, petits pieds nus de dames et lourds orteils nus de servantes, toutes trébuchant sous de massives croix qu'elles traînent, cassées en deux. Des milliers de cierges, comme un incendie de piété et de foi, entourent le Saint-Sacrement, porté sous un dais parmi le clergé, les ordres, les confréries, une pompe fleurie de dalmatiques, de chassubles, d'orfévreries, avec, devant, toujours, à l'infini, les voix en un rythme grave de cantique, un traînement lent de mélopée.

Depuis des siècles, c'est la même ardeur à s'enrôler dans cette figuration du drame sacré. Tous les rôles sont convoités comme des charges publiques : le nombre des postulants est toujours trop considérable, même pour la traction des chars, le port des dais, des attributs et des croix. Et comme des charges encore, certains emplois sont inamovibles et se transmettent dans les familles. Rien n'a changé quant à l'ordre matériel, ni la versification, nombreuse, sonore, grandiloque, et qui est toujours celle du passé. Elle s'adapte au déroulement des péripéties dans un décor de costumes et une symétrie d'arrangements qui s'accordent avec les pignons effilés, les grandes tours et le cadre archaïque de Furnes. Une confrérie, « la Sodalité », assume le travail des répétitions, règle les ordonnances et veille au maintien de la tradition qui, une fois l'an, réveille la petite mort du fantôme d'une grande ville.

Lentement la procession fait le tour de la cité, entre des rangs pressés de populaire prosterné sur lesquels oscille la fumée des cierges braséant à toutes les fenêtres ; et quand, après d'infinies stations, pour ajouter à la solennité de la mort, elle s'écoule sous les arceaux de l'église, on demeure sous le coup d'une émotion nerveuse, comme si l'empire des ombres, après s'être ouvert à ce long défilé funèbre, refermait brusquement ses portes sur les vivants.



LES HALLES DE NILUPORT.

LE HAINAUT



Dessin de Constantin Meunier.

ENVIRONS DE MONS, VUE PRISE DES JARDINS DU CHATEAU.

LE HAINAUT

I

Entrée au pays wallon. — Une race nouvelle. — Les combats de la terre et de l'homme. — Les héros tranquilles. Antithèses. — L'unité dans la diversité

En ce doux et placide pays des Flandres, nous avons vu alterner les silences du batelage avec les activités des besognes agraires et le mouvement de la grande industrie du lin; et cette vie flamande, successivement accélérée ou alentie suivant les centres où elle se déploie, nous l'avons vue ensuite graduellement s'éteindre aux humides sables de la région maritime, parmi les palpitations diminuées d'une humanité frappée du mal sourd des décadences.

Une autre race va entrer en scène, remuante et brusque, aux allures décidées, et qui, jetée sur un théâtre sinon moins profondément labouré par le travail des siècles, peut-être plus déblayé des troublants souvenirs que les siècles laissent après eux, n'a pas fléchi sous l'accablement des retours de fortune, cette pierre plus lourde que celle des tombes et dont le passé opprime les épaules des peuples vieillis.

Au poison des contemplations rétrospectives, lentement infiltré dans les veines comme un élément morbifère qui finit par étouffer jusqu'aux dernières résistances de l'esprit d'initiative, se substituent, chez ces hommes de sang plus allègre, la chaleur et l'élan d'un labeur qui ne laisse pas de place aux sujétions désagrégeantes de la tradition, et, sous le coup de fouet des progrès industriels et scientifiques, s'active avec une sorte de fiévreuse alacrité. Tandis que le songe semble incliner les anciennes Flandres à l'obsession des choses évolues, l'action enflamme ici les cerveaux et communique à l'œuvre commune quelque chose de l'entrain des batailles.

Ce sont, en effet, en ce perpétuel corps à corps de la nature et de l'homme, qui transforme les pays miniers en une émouvante et souvent meurtrière arène, d'éternelles rencontres des forces indéfectibles de la primitive genèse avec des milices armées de pioches, de pics, de béliers et de mille autres engins de destruction. Sans trêve elles s'avancent à des conquêtes nouvelles dans les noires cavités de la terre, en ces régions de mort et de ténèbres où, comme en des catacombes, s'immobilisent les cadavres des siècles sur lesquels la civilisation moderne a érigé ses cités. Mais à chaque pas la lutte recommence; mieux que du plus formidable bouclier, la vieille ennemie se cuirasse de ses impénétrables obstacles, se défend à l'abri de ses remparts de mystère, et, tout au fond de ses tours sombres comme la nuit et solides comme l'inconnu, où il faut aller l'attaquer, se recule et multiplie les ruses et les hostilités.

Combats sans merci! Pareille aux hydres poussant par la fente de leurs cavernes des meuglements qui faisaient pâlir les Thésée, elle gronde, rugit, halette à chaque coup qui entame ses flancs, se vengeant par d'innombrables hécatombes dont l'horreur se prolonge parmi les tourbillons de flammes et de fumées qu'elle vomit de ses centuples gueules. Et pourtant, si horrifique que soit le monstre et si ténébreuses que soient ses machinations, parcelle par parcelle les armées conquièrent son domaine et toujours plus avant descendent aux abîmes d'éternité qui sont ses retraites, et sans cesse l'y poursuivent avec ce visage impavide des premiers navigateurs violentant la virginité redoutable des mers.

On comprend ce qu'une pareille prédestination peut faire d'une race d'hommes opiniâtre, résolue, téméraire, rebelle aux défaillances et douée de l'énergie qui recule les bornes de l'activité humaine. Il faut avoir vu le permanent miracle de cette grande industrie du charbon, allant fouiller, par le moyen des énormes puits, qui à eux seuls tiennent déjà du prodige, les entrailles les plus secrètes du sol; être descendu aux vertigineuses profondeurs où vit un peuple de kobolds, toujours à un doigt d'être précipités dans l'immensité béante du gouffre, broyés sous des avalanches de schistes et de psammites, ou foudroyés par l'artillerie du grisou; puis encore, avoir assisté à ces désastreux lendemains de cataclysmes, quand la bure volée en éclats s'est de haut en bas éclaboussée de la moelle jaillie des cervelles, et que des villages entiers pleurent des pères, des frères, des époux, les assises écroulées du foyer domestique; il faut enfin avoir observé, après la stupeur et la consternation de ces grandes calamités publiques, le courage solide, le dédain et l'insouci de la mort, la passive soumission à la consigne qui, à peine la dernière bière coulée en terre, ramènent, aux sinistres cavernes où les leurs trépassèrent, ces invulnérables soldats du devoir, pour sentir quel concours de semblables hommes apportent à la prospérité d'une nation.

Il n'y a pas d'exemple que, à la suite d'un de ces horribles drames qui s'accomplissent presque aux limites de l'organisme terrestre, avec les Furies exterminatrices de la création pour acteurs, un de ceux qui ont échappé à la catastrophe déserte le poste où, face à face, il a vu un instant le funèbre rictus de la Camarade lui apparaître à travers les sanglantes apothéoses des ténèbres soudainement incendiées. Et ces renaissants périls, cet héroïsme

qui s'ignore, cette sorte d'impassibilité devant les destins inexorables, ont graduellement composé une humanité éprouvée, capable de résister à toutes les épreuves.

Nous verrons tout à l'heure que la même force tranquille qu'elle oppose aux révoltes de la genèse outragée, elle l'apporte aussi, en vrai dompteur d'éléments qu'elle est, dans ses luttes contre le feu, aux brasiers de ses laminoirs et de ses verreries. Ainsi s'achèvera pour nous, à travers le fer et la houille, la connaissance de cette complexe physionomie de la Patrie belge, commencée naguère par la terre et par l'eau.

Il semble, au surplus, qu'en fondant ensemble le faisceau des provinces flamandes et wallonnes, les politiques aient voulu réserver à l'observateur la surprise des plus saisissants contrastes. De même qu'entre la grande plaine des Flandres, reculant les horizons sous l'interminable déroulement des pâturages, et le cabossement de la vallée de la Meuse, tout hérissée de monts et crevassée de ravins, les dissemblances géologiques suffiraient à caractériser deux contrées parfaitement distinctes ; ainsi les races qui y ont assis leur lit, unies à la surface par l'attachement à l'œuvre collective, semblent se séparer sur tous les autres points. Autant l'un, dans l'accomplissement du labeur quotidien, est grave, taciturne, concentré, froidement tenace, résistant jusqu'à l'héroïsme, sans expansion bruyante ; autant l'autre se laisse aller aux manifestations extérieures, impulsionne de sa gaîté l'élan de son travail, prodigue la dépense nerveuse. Et, ainsi divisés par le sang, la coutume de la vie, la nature même du sol, on comprend à quels inextinguibles ferments devaient s'alimenter entre les anciennes Flandres et l'ancienne Wallonie les immémoriales rancunes qui toujours, à la suite de la chevalerie du Lys, ameutèrent les milices descendues des monts contre la révolutionnaire indépendance des farouches communiers de la plaine.

Le temps a fini par avoir raison de ces antagonismes, mais sans faire disparaître les différences essentielles qui règnent dans le caractère et les mœurs ; et l'on admire qu'un tel accord ait pu graduellement niveler les primitives résistances, en un pays où les configurations du sol tout à la fois et les penchants des aborigènes semblaient marquer les intransgressibles limites de deux peuples incompatibles.

Ce n'est pas là le moins curieux spectacle de cette attachante Belgique ; groupée sur des étendues de pays successivement maritimes, agricoles, forestières et minières, avec une mer, des fleuves, une infinité de cours d'eau, des industries souterraines, des défilés de montagnes, le tout si étroitement juxtaposé que, en quelques heures, on passe de la contrée des grandes eaux à la contrée des grands rochers, elle a su concilier à la longue les antinomies spirituelles qui semblaient devoir barrer d'une éternelle ligne de démarcation ses fédérations politiques et sociales.

II

Aspect du Borinage. — Vue de la contrée du haut des terrasses du Château de Mons. — Californies souterraines. — Impressions et paysages. — Les terris. — Le Moloch. — Condition de l'homme, de la femme et de l'enfant au Borinage. — Les sacrifices humains.

Pour bien juger ce peuple wallon, il faut le voir à l'œuvre dans les fumées de ses charbonnages et les tonnerres de ses usines. Toute une partie du pays hennuyer, où nous allons pénétrer, a l'animation et le retentissement d'une prodigieuse forge ; et le noir labeur de la houille et du fer a fini par changer le pays même et lui donner une physionomie

farouche, comme ces cercles dantesques brûlés par la foudre et qu'aucune floraison n'étoile plus.

De la terrasse du château de Mons, on voit se dérouler des campagnes dévastées et rabougries qu'une suie éternellement projetée des hautes cheminées recouvre d'un linceul chaque jour épaissi. Sur ce lent et incessant déluge de charbon, l'air s'estompe de teintes fuligineuses qui décolorent jusqu'à la clarté du jour ; le soleil lui-même y sombre aux vagues de l'universelle fumée comme un navire battu par une mer d'encre. Pour nous, qui venons de quitter les vertes idylles de la terre flamande, ce tranquille paradis de pâtres et de bestiaux, la sensation est forte de nous trouver brusquement jetés sur ce sol de cataclysmes, dans les noires tristesses d'un horizon calciné, au bas duquel s'étagent en tous sens des buttes sombres, affreusement pelées. L'aurore n'y distille pas, comme ailleurs, ses rosées de topazes, de rubis et de saphirs, mais, comme un blessé roulé dans des linges souillés, elle met au ciel une large plaie rouge dont les larmes sont bues rapidement par les poussières montées de la terre.

C'est la contrée désolée aux rives de laquelle expirent les gaîtés de la création, la terre de feu où bout dans les profondeurs la chaudière des sorcières de Macbeth, le « Finis terræ » des églogues et des bucoliques. De grandes flammes souterraines la dévorent constamment, pareilles à une meute de chiens roux, et elle profile sous le ciel de sèches vertèbres auxquelles la glèbe ne pend plus que comme des écharnures aux os d'un squelette. Partout l'œil est offensé par de raides et géométriques carcasses dont les enchevêtrements, découpés en grosses barres noires sur le noir de l'air, ressemblent à d'énormes ossatures de squales échouées sur le rivage. Ainsi, du moins, nous apparaissent, dans l'énigmatique crépuscule de ces troubles atmosphères, les complications de charpentes, de poutrelles et de cheminées qui revêtent extérieurement les charbonnages et font à la terre comme une vaste chape de fer et de bois.

Ce qu'on aperçoit du château de Mons, c'est le cœur même du pays charbonnier. Plus loin, du côté de Charleroi, dans cet autre cratère toujours en éruption et qui vomit du charbon, du fer, un fleuve igné de matières incandescentes, l'industrie houillère s'entremêle aux verreries et aux laminoirs ; mais ici, elle est seule et règne en maîtresse absolue sur toute la contrée qui s'appelle le Borinage.

Aucune diversion au grand œuvre ténébreux de l'extraction du charbon : toutes les activités, toutes les intelligences, tous les capitaux, penchés sur le gouffre où, de minute en minute, s'engloutissent les petites cages chargées de wagons, comme de la vie qui s'enfoncerait dans les ondes d'un monstrueux Érèbe, regardent remonter l'or noir arraché par l'infatigable pic des mineurs aux caverneuses Californies enfouies dans l'empire même des limbes. Les coups de piston de la machine qui stimule cet incessant va-et-vient des cages montantes et descendantes, rauque symphonie qu'on n'oublie plus une fois qu'elle vous a déchiré l'oreille, ont l'air d'haleines furieuses rythmant la palpitation de cette vie du fond. Par moments, un beuglement d'aurochs blessé monte des entrailles du sol, comme le cri de douleur et d'agonie de la terre violée. Et tous ces bruits auxquels s'ajoutent encore le tonnerre des wagons poussés à toute volée sur les plates-formes, les sonneries qui signalent le départ et l'arrivée des cages, le ronflement des volants tourbillonnant comme de gigantesques meules, et, au fond des galeries, le roulement des berlaines cahotées sur des rails par des genets d'Espagne ou précipitées le long des plans inclinés, multiplient dans l'air une prodigieuse clameur, ce pendant que, des cheminées béantes comme les gueules qu'ouvriraient une légion de pythons, jaillissent des tourbillons de fumée et de feu.

Partout ici l'horizon est cabossé de grandes buttes, ampoules poussées à la surface du sol sur la fermentation souterraine : ce sont les « terris ». Chaque jour les augmente du tassement des schistes qu'on enlève de la bure et des escarbilles crachées par les foyers.



Dessin de Constantin Meunier.

CHARBONNAGES ET TERRIS (ASPECT DE LA CONTRÉE BORAINE).

Quelques-unes atteignent la hauteur de petits monts à cônes brisés, avec des flancs demi-éboulés et ravinés de profondes écorchures. Un feu sourd bout constamment sous leurs rugueuses parois, braséant en vols d'étincelles qui, la nuit, piquent de points rouges ces espèces de grandes taupinières obscures, comme les petillements dansant aux cendres d'un papier carbonisé.

A la longue cependant, la nature reprend possession de leurs bosses chauves, prodiguant alors les semailles de graminées dans les creux, accrochant des racines d'arbres entre les pierres, finissant par jeter sur la nudité brûlée des pentes le verdoiement d'une forêt toute vive qui se balance, ondule et flotte en longues chevelures dans l'immobilité vide et noire de la contrée.

Si loin que va le regard, il ne rencontre qu'une plaine hérissée d'installations industrielles dressant des bras, des roues, des tubes, un outillage compliqué qui est comme l'anatomie



BERLAINE ROULANT DANS L'INTÉRIEUR D'UNE GALERIE.

extérieure de ce grand organisme quasi animal de la bure. N'a-t-il pas un estomac, sa dévorante chaudière, des poumons, ses hautes cheminées rejetant des haleines enflammées, des intestins, ses galeries creusées dans l'anthracite et ramifiées en tous les sens, une respiration sensible, celle que font passer dans son énorme larynx les coups de vent furieux de ses volants ?

Bien plus encore que la fabrique gantoise, cette autre bête apocalyptique, l'appareil du charbonnage incite à la conjecture d'une vie organique et régulière, coulée dans le moule de quelque animalité monstrueuse. Et cette similitude devient surtout saisissante quand, descendu dans sa vaste circulation intérieure, on a sur la chair le soufflet de ses moulettes et dans les oreilles le ronflement de ses machines.

Tout au fond du gouffre, le colosse renâcle, anhèle, s'époumone, mugit, éructant à l'orifice ses houilles et ses cailloux. Dans d'éternelles ténèbres, que déchirent seulemeut les

éclairs bleus du grisou, il accomplit sans trêve, en un ahan qui ne s'interrompt jamais, sa mystérieuse besogne de Danaïdes, mais de Danaïdes qui, au lieu de remplir le tonneau, seraient condamnées au contraireà l'étancher. Et le tonneau ici est un abîme qui se vide à pleines panses de chariots en guise de seaux ; — à mesure qu'ils montent au jour, emplis des eaux solides du fond, de nouvelles veines s'ouvrent et dégorgent des afflux toujours nouveaux.

Tout le Borinage n'est pas autre chose. On a la perception d'une race d'hommes que les fatalités condamnent à l'implacable labeur d'une mer de nuit à vider et qui, loin du soleil et des étoiles, consument leurs jours en d'extravagantes ardeurs pour arriver au bout de leur tâche. Point de répit, ni d'une heure ni d'une seconde ; quand ils succombent, d'autres arrivent qui les remplacent.

Incessamment le trou des fosses requiert, comme un tribut de chair, non seulement la virilité des hommes, mais les membres grêles des petits et jusqu'au giron de la femelle. A l'âge où l'enfant s'essaye à la vie par des rires et des chants, il est plongé vivant dans ces géhennes ; la jeune fille, comme l'enfant, s'y engloutit à son tour ; et la mère elle-même, la matrone que devrait retenir au nid le soin de la couvée, y est jetée avec toutes les autres épaves et y attelle aux berlaines, comme une bête de trait, sa poitrine faite pour les petites lèvres et les petites mains du nouveau-né.

Le gouffre veut tout ; il lui faut cette sève humaine de laquelle son glouton appétit fait le chyle de ses activités ; ni l'âge ni le sexe n'ont raison de ses exigences inapitoyées ; et femmes, hommes, éphèbes vont se fondre à son gésier, comme le charbon aux gueules de ses fours.

A trente ans, l'être aimant et sensible n'est plus, en cet âpre servage de la houillère qui la fait l'esclave d'un rebutant travail et aussi l'esclave des hommes, qu'une maugrabine décrépite et voûtée, dont les formes se coupent à angles brusques et qui fume, se grise, sacre et rognonne comme les tristes mâles auxquels son métier l'accouple.

Heureux encore quand le minotaure les laisse sortir de ses crocs, les uns et les autres hâves, rabougris, tordus, plus semblables à des bêtes qu'à des créatures humaines ! Mais, trop souvent, tout ce troupeau d'êtres vivants ne sert qu'à des hécatombes et, comme de la viande de boucherie, s'en va alimenter les charniers de la bure.

Comme en Crète on élevait pour le sacrifice un peuple de victimes, la graine boraine fructifie pour le charbonnage. Au lendemain d'un des plus effroyables désastres qui aient ravagé la contrée, une mère me disait, avec un rire grièche qui sonna à mes oreilles comme un glas, en me montrant l'enfant qu'elle allaitait : « C'est pour l'Agrappe ! »

Or cet Agrappe, dont le nom, maintes fois, fit passer par le monde entier un frisson d'épouvante et d'horreur, et quand il me fut jeté par cette femme, évoqua tout à coup en moi le funèbre souvenir d'une multitude d'hommes engloutis par un coup de grisou, était précisément le charbonnage qui emporta presque la moitié de Frameries.

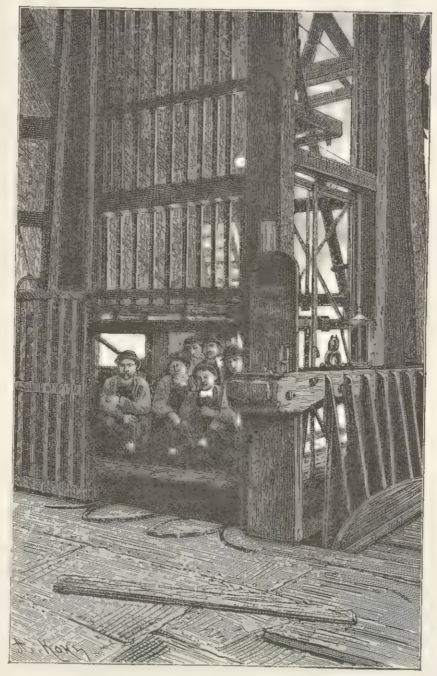
Cette brutalité terrible d'une parole maternelle, jaillie comme une lave des rancunes d'un cœur qui pressentait l'inexorabilité de la destinée, trouvait sans le chercher le mot vrai ! Toute chair, en ce pays d'alchimie houillère, qu'elle soit de fille ou de garçon, est prédestinée à se muer au laboratoire plutonien en bel or sonnant d'escarcelle. Telle est cependant la force des routines, tel est aussi l'héroïsme de cette rude population que, pour un cri de mère qui éclate çà et là, presque universellement l'oubli de la mort, l'indifférence du danger et, qui sait, peut-être aussi l'illusion de conjurer le sort s'invétèrent dans les esprits. Ainsi le marin s'embarque le cœur léger et ne pense pas à la tombe que lui creuseront les flots.



Dessin de Constantin Meunier.

PLATE-FORME D'UN CHARBONNAGE.

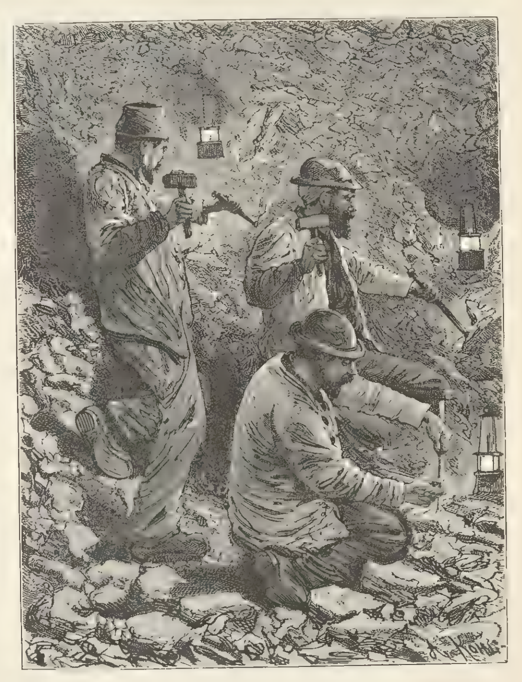
Il y a d'ailleurs, entre la vie de l'homme des mines et celle de l'homme des mers, de cruelles analogies. L'un, en s'enfonçant dans les spirales d'ombre du puits, sur son frêle plancher qui a l'air d'une barque, l'autre, en plongeant aux tourbillons des grandes eaux sur son mouvant esquif que chaque tourmente semble devoir emporter, affrontent également l'inconnu. Quand ils mettent le pied sur les ais de cette nacelle qui doit précipiter le mineur avec



DESCENTE D'UN TRAIN DE MINEURS.

la rapidité de la foudre au plus noir du gouffre terrestre et balancer le matelot sur l'horreur des abîmes marins, nul ne peut dire si, au bout de cette corde qui se dévide et laisse couler à fond la petite cage à claire-voie, et si au bout de ce large coup d'aile des voiles claquant allégrement au vent du départ, une mort tragique ne les attend tous deux. Sous eux oscille un plafond de ténèbres qu'aucun phare, aucune lampe ne percera jamais ; la mer n'est pas plus incertaine aux pieds du marin que cette profondeur du puits où descend le houilleur ; et, une fois engagés dans leur sombre aventure, parmi les roulis et les vertiges de l'espace, l'un et l'autre sont aux mains des mystérieuses Providences.

N'est-ce pas encore la même mort qui les attend, celui-ci dans le bouleversement et le fracas d'un volcan d'eau, celui-là dans les chocs et les soulèvements d'une trombe de rocs et de pierres? Ainsi se vérifie jusqu'au bout, en cette double existence également ballottée et qui tient à un fil (le câble auquel pend la cage du mineur et les cordages qui retiennent les voilures du marin ne sont, en effet, qu'un fil toujours sur le point de se rompre aux coups



MINEURS EXTRAYANT LE CHARBON DANS LA VEINE.

de ciseau du Hasard, cette quatrième Parque qui commande aux trois autres), la similitude d'angoisses et de détresses pour ces deux forçats condamnés à affronter perpétuellement les redoutables mystères de la terre et de l'onde.

Pour peu qu'on se mêle à la vie boraine, dans les nombreuses agglomérations qui, autour des charbonnages, ont fini par former de populeux villages, on est frappé du peu de place que la pensée du danger occupe dans l'existence du mineur. Chez un petit nombre d'entre eux seulement, l'œil semble avoir gardé une stupeur de ce perpétuel tête-à-tête avec la bure

toute noire, aux grimaçants profils de tarasques et de guivres pétrifiées; mais tous ceux que leur métier de bête de somme n'a pas hébétés au point d'en faire des sortes de brutes automatiques en qui l'humanité s'est presque éteinte, ont sous leur masque de suie une gaîté brutale et goguenarde, sonnant haut aux parties de cabaret et aux ébattements des salles de danse.

Cette jovialité rude est même une des particularités du Borinage, et le mal profond des crises industrielles n'a pu l'entamer. Autrefois, paraît-il, quand les commandes étaient si pressantes qu'il fallait activer à prix d'or, pour faire face à la consommation, le travail des charbonniers, la bonne humeur s'alimentait à l'abondance du salaire : on vous racontera à Jemmapes, à Mons, à Saint-Ghislain les prodigalités de dépense qui donnaient, en ce temps, au train des ménages l'air d'une kermesse. Les charbonnières, à ouïr ces échos d'un passé lointain, se couvraient de soies et de bijoux, et chez elles s'aidaient des bons offices d'une servante. Quant aux charbonniers, ils décoiffaient gaillardement, aux sauteries des « salons », les bouteilles de champagne, ne trouvant rien de trop coûteux pour leur goût du faste et de la bonne vie. Ils en sont bien revenus, les pauvres Borains; la pot-bouille ne mijote plus que maigrement dans leur âtre; et d'un bout à l'autre de l'an ils triment le dur métier de misère.

« Au premier abord on les croirait mauvais, me disait quelqu'un qui les connait bien; mais ils ne sont qu'incultes et sauvages, sans aucune notion de politesse et de bienséance. Ajoutez que nulle imprévoyance ne vaut la leur : l'épargne leur est inconnue; ils vivent au jour le jour, sans souci du lendemain, accumulant la dette chez l'épicier et le boulanger, et, quand ils ont de l'argent, le dépensant sans compter en godailles, en paris, aux jeux de balle et de tir à la perche, qui sont leur grand divertissement. Au fond, malgré leurs coups de gueule et de boutoir, leurs rixes et leurs constants démêlés avec la justice de paix, ils sont bons drilles. »

Mon interlocuteur peut-être avait raison : le peu d'argent qu'ils gagnent s'en va à des dépenses inconsidérées, à des plaisirs de cabaret, à des goguettes de bastringue, aux émotions du jeu, qu'ils aiment en enfants, ces pauvres diables qui jouent leur vie à pile ou face, dans une sorte de perpétuel jeu de hasard; mais ce qu'il ne me disait pas, c'est que toutes ces folies de petit peuple s'étourdissant leur cachent leur misère, l'état précaire de leur vie présente, la vente à l'encan de leur humble mobilier peut-être pour le lendemain, les sombres incertitudes de leur existence enterrée dans un puits.

Pour qui a dans l'oreille ce cornet d'or où la rumeur des hommes précise ses significations, leur gaîté recèle un fond de passivité farouche; dans les bals où ils gironnent et battent leurs entrechats, la ténébreuse main que la mort étend partout sur l'humanité misérable est derrière eux et les pousse, pareils à des ombres grimaçantes et qui tourbillonnent sans soupçonner qu'au bout de leurs danses il y a la culbute au fond de la fosse, le ménage sans pain et la haie pour abri. Peut-être, après tout, le savent-ils, et sous leur nonchalance apparente cachent-ils la prescience de ce qui les attend : le genièvre qu'ils boivent à pleins verres serait alors le breuvage de consolation et d'oubli plus encore que de stupide ivresse.

III

Les villages miniers. — Le donjon moderne. — La houillière centre de la vie. — Attraction du charbonnage. Les filles boraines.

De Mons à Quiévrain se prolonge le défilé des villages miniers : Jemmapes, Quaregnon, Saint-Ghislain, Boussu, Élouges, Cuesmes, Dour, Pâturages, Frameries, Flénu, Hornu. Mais, tandis qu'à Jemmapes, Quaregnon et Saint-Ghislain, grosses bourgades cossues, d'une physionomie de petites cités marchandes, l'activité du charbonnage se greffe sur des industries corollaires, batelage, charroi, etc., à Élouges, Dour, Frameries, Cuesmes, Flénu, bat son plein l'irrécusable cœur du Borinage.

A faibles intervalles et se touchant presque, se succèdent ici les exploitations, bouchant tous les coins de l'horizon de leurs grandes buttes, hérissant partout leurs cheminées et leurs échafaudages et couvrant de leur ombre non moins que de leur pluie de charbon les petites maisons à toits rouges poussées comme des champignons à leur pied. De même qu'aux flancs des vieux burgs se tassaient les chaumines du serf, les burons du houilleur enserrent de toutes parts le charbonnage, croupissant là dans l'atmosphère enflammée du monstre comme les autres vivaient dans la colère et le grondant appétit de l'orge, duc, comte ou marquis, dont ils voyaient en levant la tête, si tant est qu'ils osassent la lever, errer entre les créneaux la carnassière silhouette. Et la carcasse du charbonnage est elle-même pareille à une tour au fond de laquelle rugirait un ogre bien autrement dévorant. Le passant attardé l'entend meugler dans la nuit, tandis qu'aux hautes fenêtres des façades, flamboyantes comme des torchères, s'allument les reflets de la ténébreuse cuisine qu'active pour ses gloutonneries un tourbillon de petites formes noires, les maîtres queux de ces fourneaux dont les marmites sont des chaudières.

Le charbonnage est, en effet, le moderne donjon de la contrée; comme son ancêtre, il prélève la dîme et la corvée sur les populations gîtées dans son périmètre; même de loin, un grondement sourd annonce ses approches; et de ses contreforts, racines géantes qui pompent la sève et la vie aux alentours, il s'enfonce, il plonge au cœur de la terre et des siècles.

Est-ce que ces palais du Feu ne sont pas bâtis aussi bien dans le temps que dans l'espace? Une cage qui s'enfonce dans la bure a l'air de s'engloutir dans l'infini des âges. Et c'est à toute heure du jour, et sur cent points différents, que s'opère ici ce miracle; on ne compte pas moins de deux cents charbonnages dans ce petit coin de pays, presque tous fonctionnant sans interruption, pompant le charbon, vidant la terre, ramifiant au sous-sol leurs innombrables réseaux, — catacombes du travail remplies d'ossements humains et dont l'avenir ne débrouillera pas le martyrologe.

La malice ou la rancune publique les a baptisés de sobriquets, comme des bêtes ou des hommes; et vraiment on les traite en personnes vivantes desquelles, presque toujours, on voudrait tirer vengeance. Souvent c'est une ironie qui semble railler l'argent et l'effort perdus : Plate-Veine, Pouilleuse, Grand-Brouillon de Pâturages, Bonne-Veine-à-Mouche. D'autres fois les noms ont simplement une drôlerie pittoresque : Tire-Terre, Grand-Buisson, Tichère, Belle-Victoire, Cossette, Crachet-Pickery, Escoffiaux, Turluppu, Jauquettes-sur-Dames, Grande-Machine-à-Feu de Dour.

Chaque houillère a son petit peuple qui vit dans ses fumées, s'est bâti des maisons sur

son cratère, se marie, procrée et meurt au ronflement des machines dont les coupetées, comme des voix d'orgues, se mêlent au commencement et à la fin de toute existence. Les mêmes pistons qui activent dans la bure la montée et la descente des cages font aller cette vie de misère et d'insouciance, comme les pulsations d'un grand cœur de fer; et quand, à côté de la fosse aléatoire, se creuse pour le Borain cette autre fosse, l'inéluctable et la définitive, la poussière vomie des cheminées va s'ajouter aux pelletées de terre dont les voisins recouvrent au prochain cimetière son corps consumé par l'âge ou le travail. Comme le paysan des Flandres est marié à la glèbe, la grande matrice qu'il féconde de ses sueurs, le mineur, lui, est marié à la fosse; — mariage bien autrement chanceux, car la matrone ici est grondeuse et bourrue et finit presque toujours par dévorer son noir époux.

Pourtant ils l'aiment d'une indissoluble tendresse : même cassés par le temps, ils ne peuvent se résigner à vivre loin d'elle; et cette affection tenace est un trait de plus qui les fait ressembler au marin, lequel, si démoli qu'il soit par les coups de mer, se hisse encore dans sa barque ou, accroupi à la pointe des estacades, berce sa machinale songerie aux roulis.

On m'a montré de très vieilles gens, hommes et femmes — car la femme elle-même ne peut se défendre de l'attraction du puits — qui, après avoir vu pendant un demi-siècle se clore sur eux chaque jour ses ténèbres, continuaient, quasi impotents et ne se mouvant plus qu'à grand'peine, comme des squelettes aux articulations rouillées, à vivre autour de cette bouche d'ombre, ramassant les escarbilles, triant le charbon, s'employant aux petites besognes de la lampisterie. Quant aux jeunes, ils descendent presque en chantant : j'ai vu s'engloutir dans les puits des cages d'où montaient, comme d'une volière, des cris, des rires, des folies, et, à mesure que s'enfonçait le fragile vaisseau, cette gaîté, comme une suprême rumeur de vie sortie de la mort, venait expirer à l'orifice.

Au milieu du noir universel et presque dans les ombres éternelles du fond, des filles y ont le goût des coquetteries, l'amour des rubans, le désir si féminin de mourir, s'il faut qu'elles meurent, avec un brin de parure et de toilette. Toutes blanches et fraîchement lavées sous leur veste et leur pantalon d'homme, on les voit partir en bandes pour le charbonnage, une fleur aux dents, de longs « suivez-moi » claquant jusqu'aux reins, leurs cheveux massés dans des résilles ou des boursettes en taffetas, sous de petits chapeaux de paille claire ou foncée.

Une odeur de nature saine les suit dans l'abîme d'où elles ressortiront tout à l'heure souillées, la bouche et les yeux obturés de charbon, comme si, tout au fond d'elles, une pensée vague d'attendrir le Destin par leur joli air ambigu de filles-garçons surnageait à toutes les saletés de leur métier. Ainsi, même aux crocs du monstre, elles demeurent femmes, périssant dans l'horreur des coups de grisou avec l'éclair noir d'une œillade et le rouge pétillement d'un œillet ou d'un ruban sur la tempe. Et, loin d'en rire, on est ému par cette persistance obstinée de plaire qui, à un doigt de la mort, entretient le soin de la beauté chez ces pâles fiancées de l'Ombre.

Rapidement, il est vrai, elles déclinent : une fois que l'incurie, les gésines et l'âge les ont prises, elles déchoient et deviennent de squalides mégères, en qui le sexe s'avachit misérablement. Mais, jeunes, elles ont presque toutes, en cet étrange Borinage où l'âpreté du labeur et les misères de la vie ne parviennent pas à étouffer le sang d'une race au galbe gallo-romain, une fleur de beauté aduste et drue dont l'éclat se reflète jusque chez les hommes. Les filles de Quaregnon, amples et charnues, avivent un teint coloré et de fortes lèvres pourprées aux nigrides torsades de leurs chevelures crépelées, avec de larges lignes sculpturales de visage.

IV

Les « Salons » borains. — La Sainte-Barbe. — Ducasses et festivités. — Les capitaines et les dames de danse
La farce du Durmené.

Chaque village a ses Salons, ou salles de danse, dans lesquels, les dimanches et les jours carillonnés, les filles, ayant enfin déposé leurs guenilles masculines, s'en viennent, leurs bandeaux oints de pommade, en étroits corsets et bonnets fleuris, attiser au cœur des danseurs les feux de l'amour et de la jalousie. Trois ou quatre quinquets accrochés au mur tapissé de papier à rosaces allument les bariolures de leur toilette, où le rouge, le vert et le bleu fanfarent, comme si elles voulaient noyer en ce flot d'éclatante teinture l'oubli des crasses dont, toute la semaine, la houille les macule ; et aux aigres couacs d'une clarinette, d'un cornet à pistons et d'un trombone perchés sur une estrade, elles toupillent, avec des rages furieuses de plaisir, dans des rondes éperdues et d'échevelés quadrilles que les hommes, rasés de frais, une casquette en cône mou plantée sur l'oreille, scandent de coups de talon frénétiques. Les loures des chaloupiers aux « flamingos » anversois donnent seules une idée de ces gigues tourbillonnantes qui font osciller les corbeilles de fleurs en papier pendues aux solives et se prolongent jusqu'à ce que, à bout de salive, époumonés, rendus, les couples s'affalent sur les banquettes, haleinant comme des soufflets de forge.

En un milieu de si grande fermentation, la morale court des risques, et, bien qu'on ait exagéré la licence des Borains, il n'en est pas moins vrai que l'honnêteté des filles y est exposée à de rudes assauts. Des fillettes de quinze ans s'y émancipent en rigolbochades, aux bras de jeunes godelureaux du même âge. Dès le premier salaire, le garçon s'affranchit de la tutelle familiale, court les ducasses, fréquente le cabaret, mène la vie d'homme, et, sauf une redevance qu'il paye à ses parents pour le logement et la nourriture, dispose à peu près intégralement de son gain.

Mais il est un jour de l'année où toute cette brutale effervescence, déjà grande en temps ordinaire, est portée à son comble : c'est pendant le temps de la « fiesse » par excellence du Borinage, la grande kermesse annuelle de la Sainte-Barbe. Ce jour-là, le charbonnage chôme et le moloch sommeille. Même aux plus mauvaises années, on va par bandes de cabaret en cabaret, au son du tambour, filles et garçons mêlés ; et l'air est déchiré par les décharges de petits mortiers bourrés de poudre qu'on fait partir de moment en moment, comme une joyeuse artillerie dont le fracas s'en va glorifier la sainte en son paradis.

Le Borinage appelle cela « tirer des campes ».

Il y a vingt-cinq ans, au plein de l'activité charbonnière, la fête s'accompagnait d'agapes auxquelles s'attablaient fraternellement ouvriers et patrons, de festivités grotesques qui débridaient les hilarités, de distributions de primes en victuailles aux ouvriers qui avaient abattu le plus de charbon pendant l'année. Chaque paroisse décorait alors ses autels de feuillages, de paillons et de fleurs, avec une pompe abondante et barbare qui servait à glorifier la vénérée patronne pendant la durée d'une grand'messe prolongée au ronflement des orgues.

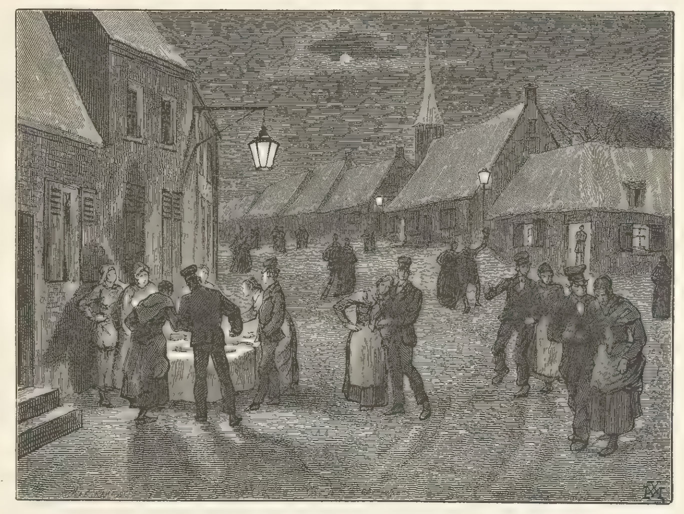
La gêne des ménages à mis, depuis, une sourdine à ces galas; l'esprit public aussi, sous l'action des syndicats et des patronages, s'est amélioré. Partout règnent actuellement des œuvres de prévoyance ; le socialisme, en faisant appel à la participation des mineurs pour ses propagandes et ses coopératives, a rendu l'épargne nécessaire ; elle aide à conjurer le péril mortel des grèves.



Dessin de Xavier Mellery.

CHARBONNIÈRES PARANT LA STATUE DE SAINTE BARBE

Cependant on tire toujours les « campes » ; la grand'messe réunit comme par le passé, autour de la statue de la patronne, une foule implorante qui, cette fois-là du moins, sentant partout autour d'elle les incertitudes de la vie, s'abîme dans une minute de sincère ferveur ; et sur les tables des plus pauvres apparaît la tarte aux prunes et au riz dont s'empiffre la famille, en vidant de grands bols de café. C'est encore la coutume, la veille de la Sainte-Barbe, que le « train » du matin emporte avec lui, en sa descente à la fosse, une sorte de grossière effigie de la « bonne dame », parée à deniers communs. Elle y demeure toute la journée comme le témoignage de l'aide tutélaire que la sainte accorde aux ténébreuses populations de la bure, et différentes cérémonies, qui du reste varient avec le charbonnage,



Dessin de Xavier Mellery.

UN SOIR DE SAINTE-BARBE PAR UN TEMPS DE NEIGE.

accompagnent son séjour aux régions de la houille. Généralement, on la pose dans une niche, sous le vacillement de trois ou quatre chandelles, humble luminaire qui, tout là-bas, en ces profondeurs de nuit, est comme une pâle imitation des herses allumées dans la splendeur des oratoires. Et certes le spectacle doit être saisissant de voir au plus épais de l'ombre éternelle scintiller et trembloter ces petites étoiles rouges, auxquelles tant de rudes cœurs accrochent leur espérance. Il semble que, tant qu'elle est présente, la Toute-Puissante et la Toute-Bonne, le danger soit momentanément conjuré ; et, de même qu'au matin on la descendit avec solennité, on la remonte, le soir venu, avec une piété grave, toute souillée et misérable, sous ses voiles naguère immaculés et maintenant machurés de charbon. Revenues enfin au jour, les filles de la mine s'empressent autour d'elle pour réparer le désordre de sa toilette ; encore un instant, et la boîte à double volet au fond de laquelle

trône la miraculeuse poupée sera refermée ; alors l'une des charbonnières, celle à qui la garde de la sainte est confiée, l'emportera chez elle et la tiendra soigneusement célée jusqu'à l'an prochain.

Indépendamment de l'anniversaire de Sainte-Barbe, les villages borains fêtent des ducasses auxquelles, quelquefois, se rattachent des particularités plaisantes. Ainsi en est-il de cette coutume de quêter, de maison en maison, aussitôt après la kermesse, la dîme qui alimentera la kermesse suivante. Les jeunes gens investis de cette mission s'appellent « capitaines » : c'est une sorte de charge honorifique à la fois et lucrative, qui s'enlève à l'adjudication, moyennant cent, deux cents et même trois cents pots de bière, selon l'importance des villages. Avec le produit des collectes on organise des bals, des feux de Bengale, des décharges de boîtes à feu, et le surplus devient le bénéfice des adjudicataires.

Pendant tout le temps de la fête on les voit gravement promener par les rues un claque hérissé d'un plumet flottant et un jonc flexible, insignes de leur dignité ; et le sérieux correct de leur tenue leur donne l'air de maîtres de cérémonies.

Rien n'est imposant comme la solennité avec laquelle ils ouvrent le bal : à peine l'orchestre a-t-il préludé qu'ils se mettent à tourner lentement sur eux-mêmes, les bras arrondis, avec des grâces majestueuses de danseurs de pavane. La paupière mi-close sur leurs prunelles immobiles, ils semblent rappeler au respect de la danse les fougueux qu'une ardeur trop grande risquerait d'écarter des bienséances ; toutefois le « cavalier seul » ne figure là que comme un rite obligé qui précède l'entrain des chorégraphies. Bientôt des fillettes de six à huit ans, enrubannées et gantées, pénètrent à leur tour dans les orbes de leurs molles girations cadencées, et, tandis que, rougissantes et figées dans une raideur candide de prix de sagesse, elles règlent le mouvement de leurs petits brodequins sur les entrechats de leurs danseurs, ceux-ci les balancent dans une valse cérémonieuse sous les regards orgueilleux des mères qui, à beaux deniers, ont payé la faveur que les capitaines octroient à leurs filles, élevées pour la circonstance à la dignité de « dames de danse ».

Une autre farce, qui rappelle la moquerie du moyen âge pour les maris outragés, signale la fin des festivités : si, parmi les capitaines, il s'en trouve un qui soit marié, c'est à lui qu'incombera le rôle de provoquer les adjudications pour la capitainerie de l'an suivant ; mais la considération de l'époux sera avant tout offensée dans sa personne par une coutume dérisoire dont l'origine se rattache sans doute au cas de quelque sganarelle battu et content. On l'attache sur un âne, la figure barbouillée de suie, et en ce bouffon équipage, qui donne à la burlesque parade son nom de « Durmené », on le promène à travers la risée du village, cahoté aux coups d'échine de sa revêche monture.

V

Vue d'ensemble du Borinage. — Une contrée minée. — Aspects des villages. — La maison du Borain.

Il y a un moyen très simple d'embrasser, pour ainsi dire, tout le Borinage d'un seul coup d'œil, c'est de prendre le train qui va sur Quiévrain et plonge à travers les activités de fourmilière de cette contrée du charbon. En quelques heures on a touché d'assez près aux enfers pour en rapporter sur la peau et dans les habits l'odeur du roussi, comme d'un voyage accompli aux fournaises de Belzébuth ; et, assourdis par les renaissants tonnerres

qui font ressembler tout le pays à une prodigieuse enclume battue par cent mille marteaux, aveuglés par les spirales de flammes et les nuages de fumée qui se déroulent dans l'air, exaspérés par le spectacle de cette rage aveugle d'un monde de fer se mouvant, tournoyant, battant l'air, sous des ciels chargés de suie et d'irrespirables atmosphères, les sens demeurent dans l'étau d'une impression de combat à outrance livré par des pygmées aux monstres d'une création primitive, démesurés par la taille et par les colères.

La locomotive qui, soufflant et crachant le feu, nous emporte à travers la foudre et les éclairs de ces horizons incendiés, rasant des précipices recouverts d'une mince pellicule de terre, est bien l'hippogriffe aux rouges haleines qui convient à ce pays des cataclysmes et des épouvantes. Tandis qu'il fend l'espace, le grondement de sa course se prolonge en oscillations répercutées de proche en proche à travers les creuses et tremblantes parois de la croûte terrestre. Et c'est au fond des cavernes, dans les majestueux silences de la genèse primordiale que, descendue par mille fissures qui partout rompent la solidité du bloc tellurique, va expirer en longs échos graduellement étouffés cette rumeur de la vie bondissant par-dessus les gouffres de la mort.

Toute la région, en effet, effroyablement vrillée, percée à jour, térébrée comme par le travail d'une infinité de tarets, ressemble à un madrépore ramifié d'un infini enchevêtrement de galeries. A tout instant le train franchit des tunnels lézardés, des zones boulantes, des aqueducs vacillants qui se maintiennent par on ne sait quel prodige sur la trépidation de ce sol mouvant comme une mer, et dont l'effondrement ouvrirait au-dessous de cette masse volante de voitures et d'hommes une gueule où elle irait s'engloutir tout entière.

Aucune insouciance pourtant n'est comparable à celle du Borain vivant sur cet immense cratère tranquille qu'un déplacement intérieur, une secousse d'éboulement prolongée du dehors au dedans peuvent d'un moment à l'autre changer en carrières à ciel ouvert, larges à y faire passer des Nils et des Mississipis. Jusque sous nos pieds la terre, vidée et ravagée comme une poitrine de phtisique, étend ses grands poumons creux desquels la vie s'est retirée et qui n'offrent plus que les organes inertes d'un vaste cadavre dévasté. Et la structure matérielle du pays elle-même donne bien la sensation d'une contrée soufflée, projetée en bosses tourmentées, violemment déjetée comme si le feu des volcans l'avait partout soulevée et lui avait donné cette physionomie d'éruption figée.

A partir de Jemmapes, elle se disloque visiblement, avec cette haute bosse du Flénu crevant la plaine d'un coup d'épaule furieux, et plus loin, sur le territoire de Boussu, avec Bellevue, Longterne, Grand-Hainin et Bois-de-Boussu, échoués, la cheminée en l'air, au bas de l'horizon comme de géants steamboats. Puis un temps d'arrêt se fait dans cette nature bouleversée, comme si elle avait elle-même horreur de tant de cataclysmes multipliés, et un doux paysage, d'une agreste placidité, lave de ses humides verdures, dans le silence d'une campagne rendue aux labours et où se meurt le grincement des machines, la boue de suie des routes qui mènent aux exploitations.

C'est un brusque contraste comme nous en rencontrerons tout à l'heure en si grand nombre dans le pays de Charleroi et qui rompt inopinément la chaîne des oppressions sous lesquelles l'esprit est demeuré jusqu'alors pantelant. Mais, comme pendant une tourmente le ciel se déchire sur un pan d'azur et tout de suite après, au coup de fouet des nuées, se remet à tourbillonner, à peine a-t-on goûté l'apaisement de cette détente que le cercle dantesque se referme sur la vision consolante de ce coin de création épanoui au soleil ; et Élouges, Dour, Pâturages, Wasmes, Cuesmes nous rejettent au plein giron de la houille. La même terre cabossée et turbulente, naguère aperçue, dresse de nouveau ses cônes, pointe

ses cheminées, expume à gros bouillons ses fumées, avec de lourdes carcasses de charbonnages partout enfoncés comme des coins dans le ciel, et des perspectives de corons se culbutant sur les pentes en un fouillis de toits rouges, rouges comme des lèvres sanguines dans les bistres charbonneux d'un visage de jeune hiercheuse.

Presque toujours, malgré les teintes effacées et fuligineuses, l'aspect s'atteste pittoresque : une chaussée coupe l'agglomération, entre deux files inégales de petites façades basses, badigeonnées en jaune ou en bleu, sous le large rebord des auvents ; puis s'élargit une place au fond de laquelle l'église catholique aiguise son clocher, vis-à-vis du temple protestant, car, chez ces populations à demi détachées du catholicisme, la religion réformée vit sur un pied d'égalité et, chose plus rare, souvent en bonne intelligence avec le culte romain. Et, au seuil des portes, de noires figures somnolent, accroupies sur les talons, dans l'attitude

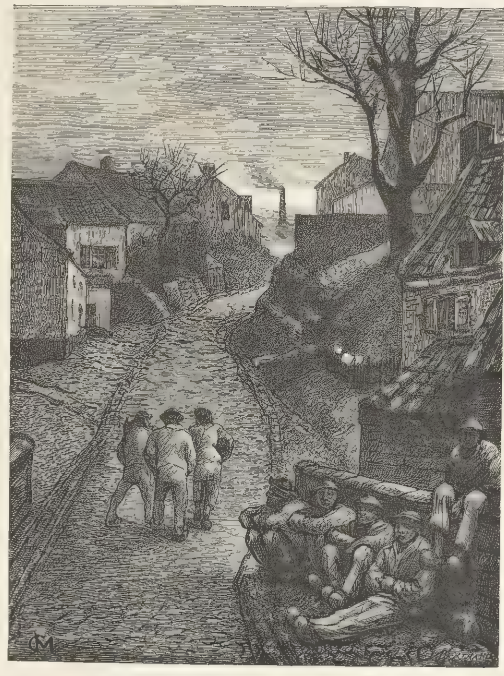


WASMES.

familière au mineur qui se délasse des ankyloses de la bure en fumant sa pipe, ramassé sur lui-même, le menton aux genoux.

Quelquefois, comme à Wasmes, le village, bâti sur une bosse, chevauche les pentes, dégringole les versants, s'épand en traînées de maisons qui suivent les ondulations du sol, dans un caprice de brusque topographie, parmi des verdures de haies et de bosquets. Devant l'habitation, un courtil se bordoie de haies ; il est comme la gaîté de cette contrée crépusculaire ; la main attentive du maître du logis y prodigue l'œillet, le tournesol, les dahlias et les pivoines, éclairs jaunes, rouges et violets qui accrochent la lumière et entretiennent au cœur de ces pauvres gens un plaisir que seuls connaissent les amateurs de jardinage aux confins des banlieues urbaines. Entre deux descentes à la fosse, le mineur soigne son jardinet, ratisse ses plates-bandes, échenille ses arbustes, rapportant à cette simple et placide besogne les intimes satisfactions et peut-être aussi les poésies dormantes de son être, tout enveloppé de brutalité revêche sous sa noire et poudreuse cuirasse qui souvent cache de vraies natures d'homme, héroïques et cordiales.

Avec un peu plus de sollicitude générale à les tirer de leur basse condition végétative, on en ferait sortir des vertus tranquilles ; partout où l'effort à été tenté, à Marchiennes et à Mariemont par exemple, la musique (l'Amphion de ces sauvages qui ne demandent qu'à se civiliser), la lecture, l'éducation, l'attrait des plaisirs honnêtes ont eu raison de leurs apparences indisciplinées. Nombre de villages possèdent des fanfares, des chœurs, des cercles,



Dessin de Constantin Meunier.

COIN DE VILLAGE BORAIN.

des bibliothèques, des salles de spectacle où l'on joue la comédie. Il suffirait de canaliser en quelque sorte leur instinct du plaisir et leur besoin de s'étourdir une heure au milieu des rudesses de leur vie, pour détourner au profit de leur amélioration morale les forces vives qu'ils laissent aller au courant d'excitations souvent grossières. Malheureusement, en ce Borinage pressé de faire de l'argent avec l'exploitation de la terre et de l'homme, on est plus préoccupé d'extraire à coups de pic le charbon contenu dans les schisteuses parois de la bure que d'arracher au dur silex de la créature le pétillement de l'étincelle intérieure.

VI

Le pays de Charleroi. — Aspect général du pays. — Le monde des machines. — Le « goulen ».

Après les labeurs excessifs du Borinage, l'industrie semble prendre un temps de repos, comme une machine dont les feux sont momentanément couverts et qui, au bout d'un court moment de chômage, va précipiter plus furieusement le mouvement de ses balanciers et de ses pistons. Ainsi, la contrée qui s'étend entre Mons et Charleroi ne fait plus entendre, au sortir des fournaises boraines, qu'un ronflement de travail assoupi, écho expirant des tonnerres prolongés de charbonnage en charbonnage au cœur du pays de la houille, comme la grondante respiration et le tumultueux anhèlement de ce foyer de vie intense et de vulcanique labeur.

Sans doute la terre n'interrompt pas brusquement ses sombres alchimies : sous les étendues cultivées qui tissent à ses épaules le riche manteau vert des prairies et des champs, se poursuit le grand œuvre mystérieux de la fabrication du « soleil noir » auquel notre monde refroidi emprunte la chaleur de ses hivers. Mais, pour quelques cheminées qui de distance en distance s'empanachent encore de fumeuses spirales et signalent la présence des houillères, on a plutôt la sensation d'une région tranquille, se remettant d'une grosse dépense de sève dans les activités mesurées des besognes agricoles et se recomposant du chyle et des forces avec les vertus d'une campagne naturellement fertile, comme une bête épuisée se refait au giron des pâturages, parmi les baumes des hautes herbes et la fraîcheur des eaux courantes

Binche, la joyeuse patrie des Gilles, ces héros légendaires d'un carnaval qui semble emprunté aux mœurs italiennes, Binche a des charbonnages et des verreries dont le bruit ne dérange pas sensiblement le calme des paysages ; et ceux-ci s'étendent presque sans interruption jusqu'aux rives de la Sambre, où brusquement la rumeur des ruches industrielles se jette de nouveau en travers de l'idylle.

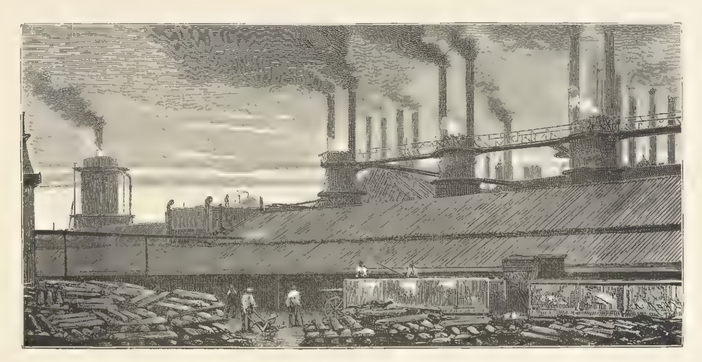
La paix agreste toutefois n'expire pas entièrement ici comme au Borinage, et, dans des Tempés d'ombre et de silence, perdues au milieu de ce monde de fer et de feu, continue à planer par-dessus la sérénité des solitudes. A chaque pas, la délicieuse vallée, toute retentissante du bruit des forges, nous réserve la surprise de ces nids de feuillages et d'oiseaux où la création accomplit en paix son œuvre, paradis imprévus dont le charme a la douceur d'une découverte parmi ces antres de la mécanique et qui font à ce coin de pays une beauté émouvante et surprise, comme un jardin de roses poussé en d'arides déserts.

Dès Marchiennes, l'air est déchiré par le martèlement d'une nuée de cyclopes battant leurs enclumes ; nous rentrons dans le royaume du Feu qui nous avait lâchés à Cuesmes et qui, cette fois, ne nous abandonnera qu'après que nous aurons franchi les cercles d'une industrie bien autrement compliquée que celle du Borinage, puisque au travail des fours s'ajoutent, en ce pays de Charleroi, les incessantes élaborations de la métallurgie et de la verrerie.

Déjà, aux brouillards enflammés d'Élouges, de Dour et de Hornu, on avait la perception d'un enfer ; mais ici cette impression grandit encore, tant le ciel et le sol sont bouleversés sous la herse de cet effroyable labeur humain qui, par son effort sans trêve, tient des fatalités. Il faut, en effet, des images surnaturelles pour exprimer avec quelque réalité ce

déchaînement d'humanité ruée aux besognes ténébreuses et s'aidant du concours de cette autre humanité modelée en quelque sorte sur le patron de la créature et qui, à son imitation, déploie des bras, respire par des poumons, broie avec des mâchoires et, dans des creusets pareils à des estomacs, engloutit des fournées d'aliments.

La machine, cet homme de fer qui, s'il n'est pas la ressemblance matérielle de l'homme de chair et d'os, en est tout au moins la grimace, règne là partout comme l'auxiliaire naturel des énergies de son maître et seigneur, l'être pâle qui active ses pulsations, oint de graisse ses ressorts et nourrit ses prodigieux appétits. Ou plutôt, tant il tient de place et se meut avec bruit dans les cavernes bâties à sa taille et qui sont ses demeures, c'est lui, c'est ce Briarée dont les membres plongent à la fois dans le soleil et dans la nuit, étendant en tous les sens, comme un réseau qui voudrait absorber la lumière et l'espace, leurs innombrables ramifications, c'est ce simulacre de tout ce que la création, en ses



VUE EXTÉRIEURE D'UN LAMINOIR A COUILLET.

monstrueuses genèses primordiales, enfanta jamais de plus démesuré, qui exerce l'impérative royauté et commande à un peuple de travailleurs soumis.

L'homme, notre frère, à peine grand en tout comme la moindre des vertèbres qui composent son énorme ossature, apparaît ainsi qu'un serf préposé à sa garde et à son entretien, mais perpétuellement en défiance des mortelles ruses qu'imagine sa perversité, pour se venger de ne pouvoir excéder les limites où s'emprisonne sa grandeur et se répandre comme un météore enflammé, à travers la race maudite qui la modère et la gouverne en des orbes intransgressibles. Si omnipotent qu'il soit, il semble soupçonner, ce vrai roi des usines, que, sous les apparences qui mettent la force de son côté et ne laissent à son serviteur que la faiblesse et l'orgueil, il obéit à l'impulsion partie de cette obscure volonté souveraine, comme un despote lié par d'infrangibles lois et qui ne peut évoluer que dans un cercle borné par le « Tu n'iras pas plus loin » de ses sujets. Aussi, tandis qu'il accomplit ses manœuvres géantes et qu'il emplit l'air de ses meuglements irrités, sa soumission sournoise rêve-t-elle, en d'abominables songeries de représailles, d'exterminer les pygmées qui l'entourent ; et tantôt il les happe au passage, les saisit par un pan de leur vêtement et les broie entre ses crocs, pour les rejeter ensuite à l'état de bouillie sanglante ; tantôt il essaye résolument de rompre ses

attaches et, comme un Samson révolté ébranlant les colonnes du temple, fait voler ses chaudières en éclats, multipliant alors partout le massacre et la ruine.

Il suffit de pénétrer dans un des vastes laminoirs qui par centaines, à Couillet, à Marchiennes, à Châtelet, à Monceau-sur-Sambre, font trembler le sol sous le fonctionnement de leurs outillages, pour comprendre combien aisément vient à l'esprit, devant les apparences animées de ces créations de la mécanique, si mathématiquement matérielles et pourtant si inexprimablement pénétrées de vie latente, l'idée d'une spiritualité consciente, agissant en raison de ses lois propres et sans l'aide d'agents extérieurs.

Comme les membres du corps humain, chacun des infinis rouages de ces vastes organismes semble travailler pour son compte, avec des mouvements précipités ou alentis, en apparence révélateurs d'une volonté définie, ici en de courtes ellipses, là en des girations violentes et toujours en des va-et-vient de leviers, de pistons, de bielles, de volants, de courroies de transmission, tout un jeu d'articulations se mouvant à ras du sol ou évoluant dans l'espace, les unes presque ténébreusement, comme des âmes cauteleuses et rampantes nourrissant de noirs desseins, les autres retentissantes et orgueilleuses comme des âmes de héros déployées dans la lumière.

Impossible de s'arracher à un sentiment de secrète horreur devant les gesticulations sourdes ou exaspérées, les démènements accélérés ou contenus, les reptations et les bonds de bête déchaînée qui communiquent à ces grands corps de fer — mammouths, ichtyosaures et iguanodons de la moderne genèse industrielle — les mouvements et les pulsations de l'être vivant, avec des spasmes qui semblent partis des entrailles, une anhélation qui est comme le souffle et la respiration d'un gosier exténué, des sifflements et des râles qu'on croirait arrachés par le mal profond d'une blessure aux tourments d'une agonie.

Comme de la cervelle bouillonnante aux parois d'un crâne frappé de folie furieuse, la vapeur s'agite et soulève ses vagues dans le flanc des chaudières, sortes de centres nerveux d'où partent, en se ramifiant à travers mille conduits, les afflux de la vie qui donnent à toute la machine le branle et l'élan ; et aux jets ardents de cette sève propulsée en tous sens, les ressorts se détendent, les chaînes se rompent, les rouages manœuvrent, l'énorme colosse délie ses bras, remue son torse, se tord en ondulations sur son lit de travail et de douleur.

Malheur à celui qui s'approcherait trop près des griffes du monstre ! Il serait bientôt happé, lacéré, dévoré bien mieux que par des mâchoires de tigre ou de crocodile. Et ces griffes, il les étend partout, patelin, débonnaire, insidieux, multipliant les sortilèges et les vertiges pour mieux capter la confiance, étourdir l'esprit et dérouter l'attention, ici s'allongeant avec des mouvements lents et presque imperceptibles, là tournant sur lui-même comme une toupie doucement ronflante, ailleurs agitant des volants pareils à des éventails d'ouragan, — vrai Protée de scélératesse sournoise et de meurtrière perfidie, dérobant sous la multiplicité et la bénignité des métamorphoses la formidable puissance de désagrégation que lui a départie la science et qui, réfrénée, contenue, soumise à des lois infrangibles — cette terrible puissance capable de tout exterminer si on l'abandonnait à elle-même, — tourne pacifiquement à la gloire et au profit de l'œuvre industrielle.

Pour ma part, chaque fois que je suis descendu dans la redoutable cage où se meut l'énorme brute, j'ai eu présente à la pensée l'étrange et terrifiante histoire de cet horloger de Nuremberg, possesseur d'un « goulen », être chimérique sorti des terreurs du moyen âge et créé à l'image des esprits infernaux, périlleux compagnon qu'il fallait charger de chaînes dans le secret de la maison sous peine de le voir se répandre au dehors comme une trombe qu'aucune force humaine ne pouvait plus contenir. Or, l'horloger, maître de ce monstre, étant un jour à travailler tranquillement dans sa boutique, une grande clameur s'éleva tout à coup

dans la rue et il vit affluer vers lui une multitude effarée et pâle qui criait : « Le goulen est détaché ! Il court et bondit à travers la ville, semant le carnage et la destruction sur son passage ! » Et, s'étant rendu à l'endroit où l'horrifique bête était naguère attachée, il comprit qu'elle avait en effet brisé ses liens et qu'à moins d'un miracle du ciel, lui-même et tous les habitants de la cité deviendraient bientôt sa proie.

VII

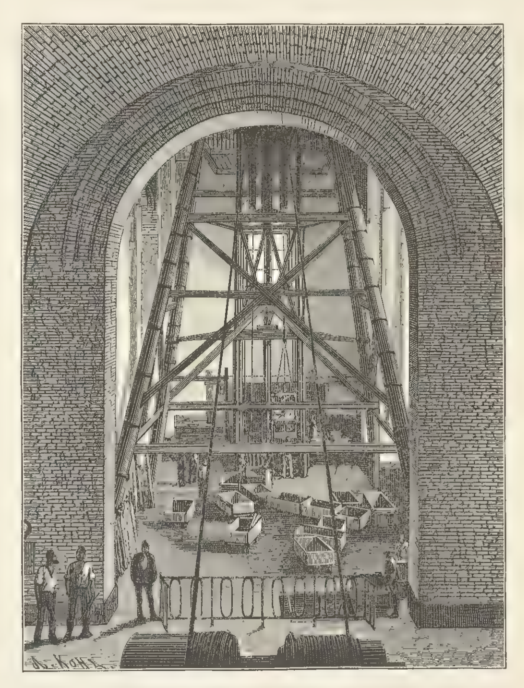
Les centres industriels. — Couillet. — Mariemont. — Sainte-Marie d'Oignies. — Initiatives en vue d'améliorer la condition de l'ouvrier. — Défrichement des esprits. — Retour aux réalités de la contrée. — Aspect du pays aux alentours de Charleroi. — Le royaume du Feu. — Le Manschester belge.

De Marchiennes à Monceau et de Couillet à Sainte-Marie d'Oignies, l'air s'embrase d'une réverbération de fournaise, à travers d'épaisses fumées qui font penser à une prodigieuse canonnade lançant sans relâche ses volées. Tout le panorama est coupé de hautes cheminées, pareilles à de grands arbres sans branches qui se dresseraient par-dessus un paysage de briques. De proche en proche se succèdent les laminoirs, les fours à chaux, les hauts fourneaux, les verreries, les charbonnages, formant quelquefois, comme à Couillet, à Monceau, à Sainte-Marie d'Oignies et à Mariemont, des agglomérations régies par une seule administration et vastes comme de petites villes.

Ce sont des villes, en effet, ayant leurs rues, leurs canaux, leurs chemins de fer, leur organisation intérieure, un fonctionnement de rouages propres qui leur donnent un caractère d'autonomie et une physionomie variant de l'une à l'autre. En 1836 la société de Marcinelle et Couillet inaugurait le premier groupe de ses habitations ouvrières, et petit à petit d'autres initiatives naissaient, fondations d'écoles gardiennes et primaires, de dessin, d'apprentissage, de notions ménagères, création d'une société de musique, institution d'une caisse de secours et de retraite, etc. Ailleurs, sous l'impulsion d'un philanthrope éminent, M. Abel Warocqué, la populeuse cité de Mariemont en peu de temps atteignait à une plénitude de vitalité économique. A Sainte-Marie d'Oignies, des liens d'étroite solidarité unissent un peuple de près de seize cents employés et ouvriers qui, outre ses écoles, possède un magasin de denrées alimentaires, des fourneaux économiques, des caisses de secours et d'épargne, un outillage social déjà étendu. Et ces centres d'activité modèles ne sont pas les seuls : à des degrés moindres, d'autres établissements réalisent cette image d'une petite société autochtone, se développant selon un idéal d'amélioration morale et gravissant progressivement l'échelle qui des troubles bas-fonds où croupissent les plèbes monte aux régions d'une humanité plus sensible et plus fine. Ajoutez à cela les œuvres socialistes et chrétiennes : leur influence tend à sensibiliser les esprits et à polir l'écorce de l'être farouche endurci par la nature de son travail.

Le personnel des grands établissements, l'élite des ingénieurs qui s'y emploient ne demeure pas en dehors de ces graves préoccupations. On les voit s'appliquer à descendre au niveau des humbles intelligences pour mieux les élever, et, comme cette lampe du charbonnier qui aux ténèbres des mines irradie un simulacre de jour, agiter la torche de la science pour en faire tomber jusqu'à elles des étincelles. Je ne sais comment les choses se passent dans les autres pays de grand travail, mais j'ose dire qu'en ce milieu wallon où sans trêve les esprits,

comme des leviers, soulèvent les plus difficiles problèmes, l'affranchissement intellectuel et moral de l'ouvrier — cet autre problème qui, pour nos démocraties éprises de solutions pratiques, demeure un continuel point d'interrogation — s'opère graduellement, grâce à l'universelle émulation d'un faisceau d'intelligences éclairantes, se dévouant au défrichement et à l'ensemencement des terres incultes de la pensée. Quelquefois c'est l'ouvrier lui-même qui



PUITS D'EXTRACTION A MARIEMONT.

donne la bonne leçon et devient le frère secourable préposé aux initiatives fructueuses; dans certains centres surtout, il n'est pas rare de trouver des hommes sortis de la génération nouvelle et qui, d'une application sans trêve, prélevant sur leurs veilles de studieux loisirs, se sont formés à la science et à la parole. C'est merveille de voir fructifier l'enseignement de ces maîtres improvisés : chaque année, les semailles lèvent plus pressées dans les déserts où leur charrue a passé; à en juger par les rendements déjà obtenus, il n'est pas impossible d'espérer, dans un temps point trop lointain, le déblaiement radical de toutes les résistances hostiles qui sont

comme les ronces de l'esprit et entravent encore la grande œuvre civilisatrice à laquelle se sont voués ces colons.

Et non seulement on cherche à remuer par la herse et le soc ces broussailleuses jachères, mais on s'efforce de relever à ses propres yeux la condition morale et matérielle du prolétaire. A Sainte-Marie d'Oignies, le léger loyer que paye l'ouvrier pour sa maison finit par lui assurer la possession d'un immeuble qui, si modique qu'il soit, le grandit vis-à-vis de lui-même et lui donne dans la vie quelque chose de la gravité et de l'assurance d'un petit seigneur vivant dans ses terres. Le tout-puissant instinct de la propriété l'attache d'un lien solide à l'exploitation de laquelle il tient sa personnalité sociale, comme dans un moulin l'arbre s'attache à la roue qu'il fait manœuvrer.

A Mariemont, où fonctionne le même principe, on m'a montré des installations ouvrières. Généralement elles se composent de quatre pièces, deux au rez-de-chaussée et deux à l'étage, avec un jardin et suffisant à la subsistance d'un petit ménage. Ils étaient là quelquefois cinq ou six, naturellement un peu à l'étroit, mais dans des locaux sains où l'échaudage renouvelé des murs entretient une saine odeur fraîche ; et un commencement d'aisance, un air de vie bien ordonnée, l'application des idées d'épargne communiquaient à ces intérieurs une apparence de calme et de sécurité qui contrastait avec la mauvaise tenue des maisons boraines. Je ne suis pas bien sûr que les admirables outillages et la colossale structure des charpentes du puits d'extraction qui font de Mariemont l'un des plus beaux charbonnages de la Belgique m'aient plus vivement impressionné que cette victoire remportée sur les tentations du cabaret.

On se tromperait cependant si l'on entrevoyait toute cette populeuse contrée à travers la lénifiante perspective de quelques villages privilégiés en qui des sollicitudes zélées ont fini par amollir la native rudesse des mœurs. Partout où cette action secourable ne s'est pas encore exercée, perce le tuf rocailleux qui au premier abord déconcerte la sympathie. En maint endroit, l'âpreté de la vie, l'accablement du travail, la fréquentation de l'usine ont composé à l'ouvrier une surface d'humanité rugueuse. Les ménages y vivotent précairement dans la négligence et le désordre, ballottés en de perpétuelles conjonctures de misère, sans cette précieuse boussole des notions morales qui, aux centres d'activité intellectuelle, ramène les égarés au devoir ou tout au moins contient les envies de dissipation.

Presque tous les traits de la sombre peinture du Borinage s'appliquent à ce pays dévasté par l'industrie. Modernes prométhées qui, plus heureux que leur glorieux et misérable devancier, ne sont plus précipités des hauteurs du ciel, mais accomplissent pacifiquement leur œuvre sous les yeux des divinités réconciliées, les Hommes du feu, rouges violenteurs des lois naturelles, y accomplissent de mystérieuses alchimies dans un prodigieux et violent décor où persiste l'image de l'immémorial chaos. Hérissée de monts difformes, gibbosités accrochées à l'échine du sol, déchirée de profondes solfatares, disloquée et pantelante comme sous les coups réitérés de la foudre, et partout couturée de cicatrices, ainsi qu'un grand corps blessé, la terre ici revêt des apparences chimériques, dans la mort et l'effacement des réalités coutumières. Devant les flamboyants cratères des fours à puddler, on se prend à rêver aux haleines incendiées de quelque forge activée par Borée lui-même et toute retentissante des tonnerres dont Vulcain et ses hordes martelaient leurs souterraines enclumes. Les fuligineuses fumées tordues en spirales à l'horizon se transmuent en un vol de guerrières walkures chevauchant des cavales noires comme l'Erèbe, dans la profondeur du ciel. Et les énormes halles embrasées aux fenêtres desquelles rougeoie en brusques fulgurations la réverbération des lingotières bouillonnantes, finissent par évoquer ces mythologiques palais du feu dévolus aux

artisans des élaborations volcaniques et qui, sur des fonds d'éclairs, se peuplaient d'un pullulement de gnomes attisant la flamme éternelle.

Aucune supercherie toutefois ne vaut le réel, en ces grandes usines flambantes comme des fournaises qu'alimenteraient des forêts d'arbres. Tandis que du ventre des machines s'échappent des halètements et des lamentations dont la répercussion fait trépider au loin le sol, tandis que du flanc des soufflets sort la plainte des ouragans prisonniers, mugissante à l'égal d'une mer déferlant sur des grèves, et que des myriades d'êtres trapus, les pectoraux nus et la crinière éclaboussée de lumière, clangorent et se ruent en toutes les directions, comme une nuée d'esprits infernaux, — des gerbes de flammes, tremblants piliers sur lesquels pose la pourpre des plafonds, dardent leurs oscillantes spirales dans l'espace ; les fours laissent passer par leurs ouvertures l'échevèlement furieux d'une meute de molosses roux ; un torrent de lave, coulant de proche en proche comme du soleil en fusion, roule ses lourdes vagues dans des réservoirs où lentement s'immobilise une large nappe d'or et d'argent. Toute l'illimitée puissance humaine éclate en ce moment dans les vaines colères de l'élément asservi ; comme un dieu, l'homme l'a contraint à se ployer à sa volonté souveraine ; et, frémissant, dompté, il s'épanche au moule où le guide le caprice du maître, ruisselant en un bouillonnement de larmes ignées qui trahissent sa rancune et sa fureur.

Le feu ! il est partout ici l'ouvrier des enchantements, l'agent des alchimies, le coopérateur soumis du grand œuvre industriel. Aux fours à chaux, il broie, triture et réduit les rocs, comme aux hauts fourneaux il consume et liquéfie le minerai de fer, comme aux fours à puddler il affine et subtilise la fonte. Le sable silicieux, mêlé de potasse et de soude, que le verrier balance au bout de sa canne, a passé par ses creusets. C'est lui qui est l'âme des laminoirs et communique au flanc des locomotives, des chaudières et de toute cette colossale fabrication sortie du feu et destinée au feu le souffle embrasé qui plus tard les animera. Comme des chevaux trempés dans des eaux ardentes, chaque année voit sortir par centaines des ateliers de Couillet, les hippogriffes qui fendent les plaines terrestres et sont les coursiers de notre civilisation volant dans l'espace du train des éclairs.

Pénétrez dans une des lamineries de Montigny, de Lodelinsart, de Marchiennes, de Couillet, de Damprémy ou de Jumet à l'heure où les fours sont en pleine activité. Le hall se prolonge, immense, dans les flammes et la poudre. Au centre tourbillonnent, avec une vitesse de cent tours à la minute, les gigantesques volants qui impulsionnent les trains ébaucheurs et finisseurs. Chaque laminoir a son équipe d'hommes, généralement quatre crocheteurs, quatre dresseurs, un rattrapeur et le chef lamineur, comme le canon a ses servants. Lancés à toute volée sur les taques de pavement comme sur de la glace polie, on les voit passer et repasser, à travers les cylindres effroyablement tournoyants, les « loupes » cinglées au marteau-pilon. Dès le premier tour, la masse ignée s'est amincie, a pris la forme d'une barre plus ou moins allongée, selon qu'elle a passé au train de puddlage ou au train finisseur ; et, groupés de chaque côté des cylindres, les crocheteurs la saisissent du bec de leurs tenailles, la tirent à eux, l'étendent en courant, puis la replongent entre les rouleaux, où les tenailles de l'autre moitié de l'équipe vont la chercher pour recommencer le même exercice.

A chaque tour le fer s'étire, pareil à un rouge serpent précipité à ras de l'aire ; et, toujours plus avant, il darde la tête, plonge au cœur de l'usine, déroule ses ondulements comme des anneaux de feu. Rien ne peut donner l'idée de la manœuvre rapide, ailée, qui se produit au moment où l'extrémité de la barre sort des cylindres. Toute cette bande d'hommes se rue à sa rencontre, l'agrippe de ses crochets, fuit à reculons en la roulant à



Dessin de Constantin Meunier.

TRAIN DE LAMINEURS DANS UN LAMINOIR DE MONTIGNY-SUR-SAMBRE.

terre ; c'est une galopée furieuse, comme si réellement le fer qu'on traîne ainsi était quelque monstre vomi d'une caverne et qu'on relancerait dans une chasse à toutes jambes. Quand enfin la barre a pris la forme voulue, elle passe à la scie mécanique, une horrible machine à roue dentelée qui avance et recule dans un rail, et broie net, avec un crissement effrayant, le fer encore brûlant.

Cependant l'usine gronde ; le sol, sous les girations effrénées des volants, est secoué d'une trépidation violente ; et le tournoiement des laminoirs ressemble à un tonnerre qui ne cesserait pas. D'instant en instant la retombée du marteau-pilon fait entendre son coup de canon émoussé, tandis que le maître marteleur, en tablier de cuir, des gantelets de cuir



JEU DE LAMINOIRS A MARCHIENNES.

aux mains et des jambières de cuir aux genoux, la face protégée par un masque en fil de fer, tourne et retourne la « balle » ignescente, de laquelle, à chaque coup de marteau, gicle une pluie d'étincelles.

Dans l'air irradient des réverbérations pourprées, parties des creusets de puddlage et de chauffe, ou projetées par les effroyables globes en fusion que les passeurs emportent au pas de course, et qui s'émiettent sur leur passage en coruscations enflammées. Courbés sur l'ouverture des fours, les puddleurs remuent du bout de leurs ringards, au fond de la cuvette chauffée à blanc, les piles de gueuses, graduellement mangées par la carburation. Tour à tour on les voit enfourner à pelletées les scories qui leur servent à reformer à mesure la sole, glacer celle-ci en l'aspergeant d'eau, épancher le laitier qui s'éjacule en petillements de lave, brasser avec des mouvements brusques ou alentis la mer de flamme

tourbillonnante dans le creuset ; et, la peau mordue par le feu, ruisselants des pieds à la tête, les côtes secouées par l'anhèlement de leur éternel effort, sans trêve ils font dans la rouge atmosphère le geste d'attiser l'incendie.

Les laminoirs et les fours toutefois ne sont qu'un des détails de ces immenses agglomé-

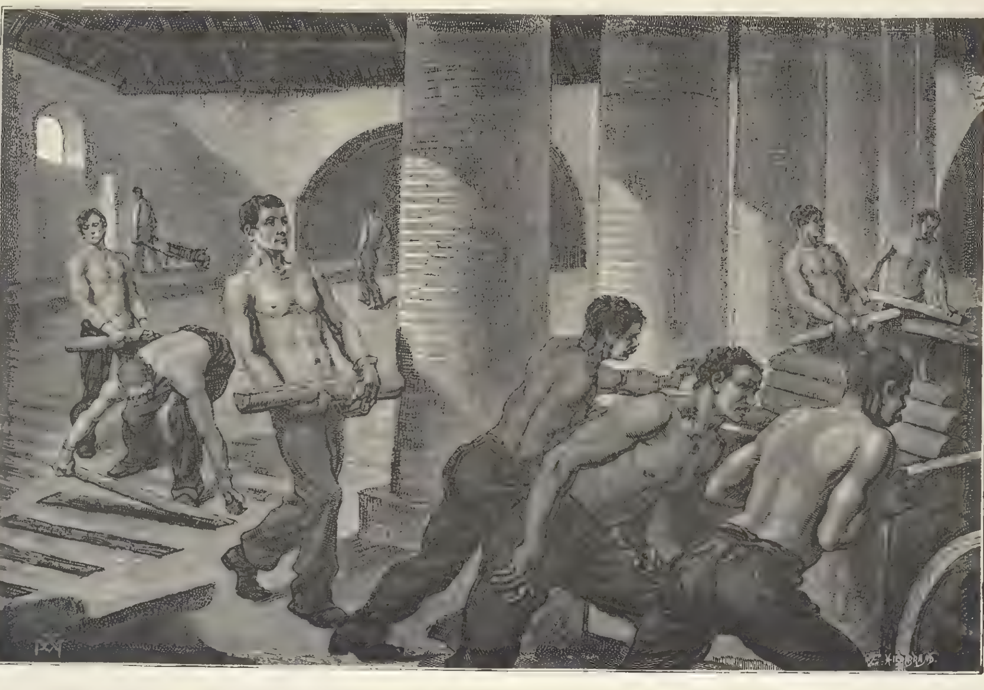


Dessin de Constantin Meunier.

PUDDLEUR A SON FOUR DANS UNE USINE DE JUMET.

rations d'ateliers et de magasins qui, à Marchiennes, à Châtelet, à Couillet, etc., composent l'usine. Celle-ci, considérée dans son ensemble, réalise l'idée d'un prodigieux organisme subdivisé en une infinité de rouages qui, tous, coopèrent à l'œuvre commune, comme les membres du corps humain.

Les fours à coke, profonds creusets butés à l'argile et bourrés de charbon jusqu'à la gueule, sont là d'abord qui vous requièrent à l'entrée. Leurs abruptes maçonneries, sans cesse calcinées par le feu, se couronnent d'une file de petites flammes claires, brûlant toutes



Dessin de Xavier Mellery.

LA HALLE DE COULÉE AUX USINES DE COUILLET.

pâles dans le midi. Les pieds rôtis par l'effroyable chaleur intérieure, des hommes constamment circulent sur la plate-forme, poussant devant eux des wagons-trémies chargés de houille dont ils déversent ensuite le contenu par des trappes, qui sont les bouches de ces estomacs voraces. La distillation terminée, on ouvre la massive porte de fer qui clôt le four, et un ressort précipite au jour, par une poussée lente, le gigantesque saumon de coke braséant qu'autrefois, avant cette application ingénieuse de la mécanique, les fourniers, à mi-corps plongés dans les flammes, étaient obligés d'attirer à eux avec des crochets.

Comme une bête monstrueuse imbriquée d'écailles ardentes et crachant le feu par d'innombrables gueules, la rouge montagne s'avance, glisse sur le sol, est projetée tout entière hors du cratère ; et aussitôt des hommes se précipitent à sa rencontre, armés de longues lances qu'ils dirigent contre cette masse ignée et desquelles l'eau jaillit à grandes gerbes. C'est à peine si, dans le brouillard de vapeur et de fumée qui s'élève en ce moment, on distingue encore des silhouettes ; la flamme siffle et gémit aux prises avec son éternel ennemi, qui la mord en tous sens, l'étouffe, la ronge, graduellement change ses pourpres vives en des tons de braise refroidie. Puis, à coups de pique et de râteau, s'éventre l'immense bloc jusqu'à ce que, rompu, morcelé, émietté, il jonche l'aire de ses débris.

Plus tard ceux-ci deviendront la pâtée de l'ogre qui geint et hogne là-bas, par l'orifice du gueulard, dans la prison embrasée des hauts fourneaux. Plantés en terre comme des pylônes, ils dominent l'horizon de leurs tours carrées, au sommet desquelles s'échevèlent des gaz roses et verts. C'est là, derrière leur épaisse armature de briques, que le grand gésier de l'usine jour et nuit fonctionne sans jamais se ralentir, élaborant la fonte brute, qui ensuite passe aux fours à puddler. La mise à feu à elle seule engloutissant une petite fortune, la fournaise ne s'éteint que pour des cas de force majeure, et quelquefois brûle dix et quinze ans sans répit, dévorant d'une goulée les avalanches de minerai, de coke et de fondant que les chargeurs précipitent dans sa béante ouverture.

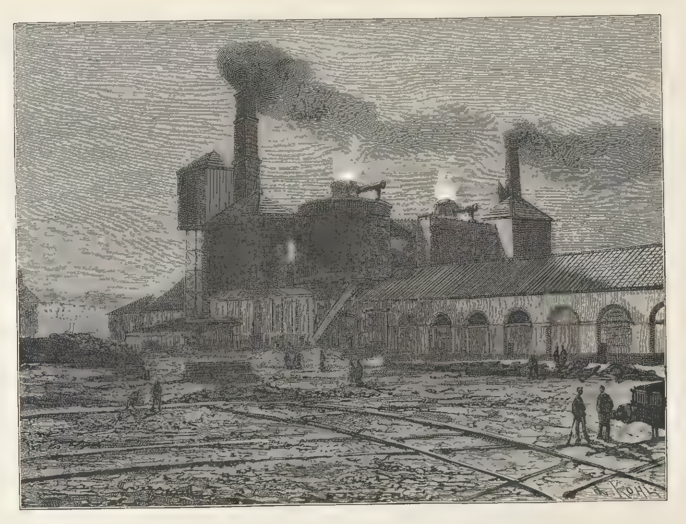
Au pied du colosse se développent les halles de coulée, une voûte abrupte supportée par des piliers trapus entre lesquels circule la lave incandescente, vomie par le creuset des fourneaux. Telles que, maintes fois, je les vis à Couillet, dans la réverbération des lingotières roulant leur fleuve rouge, elles évoquaient en moi la pensée de quelque monstrueux temple de Djaggernat à l'heure des sacrifices. Dans la profondeur s'ouvraient de puissantes embrasures au bas desquelles, par le trou enflammé du stouppa, s'épanchaient des torrents de matières liquéfiées, dont la pourpre incendiait au loin les murailles et qui petit à petit se répandaient à travers mille rigoles creusées dans l'aire. Insensiblement la fonte se solidifiait en barres couleur de plomb, devenait la « gueuse » qu'ensuite des ouvriers à torse nu, des paumes de cuir aux mains, détachaient à coups de maillet pour les empiler enfin sur des roulottes.

La distillation du charbon dans les fours à coke, la liquéfaction du minerai dans le ventre des hauts fourneaux, la coulée de la fonte dans le réseau des lingotières constituent l'œuvre initiale parmi les complexes élaborations de l'usine. Presque toujours cette partie des installations forme un groupe distinct, compact, parallèle à la ligne des fours qu'on voit s'allonger sur le flanc du hall occupé par les laminoirs. Le hall lui-même se reconnaît à la mêlée des cheminées grêles, longues, couronnées de chapiteaux, qui émergent des toitures, comme les mâts d'un vaisseau, et par lesquelles les creusets de puddlage et de chauffe lâchent leurs fumées.

Plus loin se massent les ateliers : ici la construction et le montage ; là la chaudronnerie ; puis encore, la fonderie, la tôlerie, les chambres de moulage et de peinture, etc. ; toute une suite de bâtiments qui sont comme la filière par laquelle passe le fer à sa sortie des laminoirs,

et qui s'échelonnent à travers l'espace dévasté des cours, encombrées de monts de pyrites, de scories, d'escarbilles et coupées par des voies ferrées où cahotent incessamment les machines.

Un branle-bas d'abordage donnerait seul l'idée de la prodigieuse rumeur qui, aux heures où l'usine bat son plein, monte de ce labyrinthe partout trépidant du va-et-vient des foules, du grondement des machines et des furieux mugissements du feu. La rauque symphonie du fer s'y déchaîne alors avec des bruits d'éléments en révolte, rythmée par les chocs des pilons et l'infatigable martèlement des enclumes, comme la colère et le délire d'un peuple de titans jonglant avec des tonnerres sur les cimes.



VUE EXTÉRIEURE D'UN HAUT FOURNEAU A MARCHIENNES.

Les oreilles encore tympanisées par le chambardement de ce labeur de cyclopes, pénétrez ensuite dans une des nombreuses verreries du pays. Là aussi, pareillement à ces légendaires guerriers que des magiciens gardaient enchaînés dans leurs cavernes, le feu comprimé dans les fours siffle, se tord, halette, mugit. Mais le cadre a changé : au lieu des installations compliquées, des mécaniques et des volants qui impriment à l'usine comme la secousse d'un perpétuel ouragan, de grandes halles nues se déroulent par-dessus les silencieuses activités d'un peuple attentif et prudent, plutôt que violent et emporté.

C'est que l'Homme-machine lui-même a fait place à l'ingéniosité et au calcul de l'artisan : le travail s'est humanisé, a pris corps dans un être prodigieusement adroit, dont chaque mouvement est réglé et qui manœuvre avec une précision rythmique. Pour tout instrument, la bouche qui souffle le verre et le bras qui balance le canon. Demi-entré dans la gueule du four, dont les flammes lui lèchent la peau, l'homme y puise du bout de sa tige



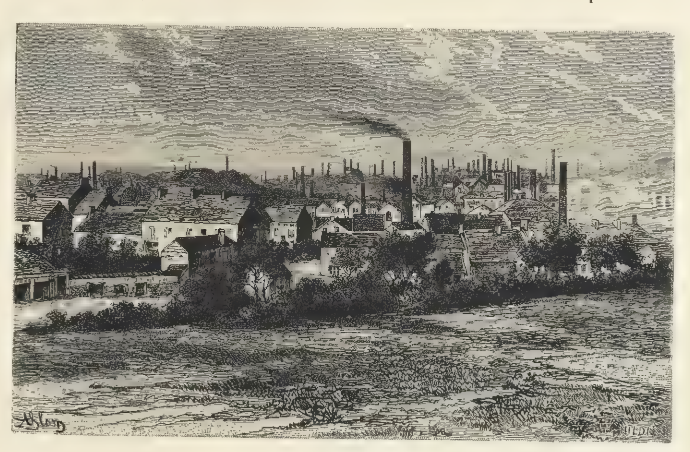
Dessin de Constantin Meunier.

INTÉRIEUR D'UNE VERRERIE A LODELINSART.

creuse la boule de verre, roule un instant son énorme canne sur un billot, puis l'embouche en lui communiquant un mouvement de rotation ; et petit à petit la bulle s'arrondit, s'enfle, grossit, à chaque haleinée s'allonge et finit par former un énorme cylindre miroité de diaprures d'arc-en-ciel. Il semble alors que le verre fragile qui oscille au bout du tube, lancé d'un tour de bras diligent dans une suite d'orbes rapides, soit sorti des poumons mêmes du verrier et balance à travers l'espace comme son âme et son souffle visibles.

On a comparé Charleroi et ses alentours à Manchester, comparaison qui s'offre presque invariablement à l'esprit quand il s'agit de trouver une assimilation pour montrer la puissance du travail unie au développement des installations dans un milieu de haute organisation industrielle. Et c'est ici le cas.

Il faut voir du haut des « terris » de Monceau ou de Couillet le fourmillant panorama des



LA CONTRÉE INDUSTRIELLE, VUE DES HAUTEURS DE COUILLET.

usines qui, de toutes parts et sans interruption, se succèdent jusqu'au fond des horizons, pour saisir la prodigieuse vitalité de ce coin de la Belgique. Si, pendant le jour, la variété et l'originalité du tableau s'émoussent un peu dans les grisailles d'un incessant nuage de fumées, brouillant les perspectives sous un pâle crépuscule de suies où les formes s'atténuent, l'âme de cette immense forge se fait, en revanche, clairement sentir aux ténèbres embrasées de la nuit. Comme des chapelles, les hautes façades des charbonnages allument leurs fenêtres en rouges échancrures sur les noires tentures de l'espace. Les fours à coke disséminés çà et là ressemblent à des escadres vomissant la mort et le feu par leurs sabords. Et, pareils à des torchères, les gueulards des hauts fourneaux échevèlent des crinières ardentes que le vent tord à pleins poings.

Un cercle de flammes ceinture l'horizon où, comme un firmament de soleils écarlates, fulgurent partout des cratères, élançant leurs gerbes jusqu'au scintillement effacé des étoiles. Chaque fois qu'une de ces énormes langues de feu darde des profondeurs de l'usine, le ciel

s'éclabousse d'une traînée de pourpre, comme si le sang d'un monstre immolé rejaillissait jusqu'à lui. Couillet, Chatelineau, Montigny, Monceau, Marchiennes, Lodelinsart, Marcinelle sont autant de soupiraux de fournaises ouverts sur l'espace, et leurs réverbérations font passer à travers l'amas oscillant des fumées comme le frisson et la phosphorescence d'un éclair.

En tous sens la nuit s'attise de rougeurs, revêt une illumination d'aurore boréale, s'embrase de furtifs incendies qui suspendent dans l'air des gloires d'apothéoses ; et, par grandes pluies, des vols de flammèches tournoient et s'abattent sur le sol, accrochant comme des clous de rubis aux pans de l'étendue, après avoir décrit des orbes, des moulinets et des astragales qui, sur les plafonds nocturnes, étincellent en un prodigieux Mané Thécel Pharès.

VIII

Antiquité du pays. — Les premiers hommes. — Vestiges d'industries. — Puits de silex. — L'invasion romaine. La féodalité. — La vie partout triomphante de la mort. — Charleroi.

Dans ce grand mouvement des industries, on oublie presque l'antiquité de la contrée. L'esprit, sollicité partout par le spectacle des activités modernes, se détache des contemplations rétrospectives, et, sans s'arrêter aux fondements qu'il pousse en terre et sur lesquels il est bâti, s'absorbe dans ce qu'a de tangible et de visible le prodigieux édifice dressé par le travail des générations actuelles. Pourtant, si profondément labouré que soit le pays par la herse industrielle, il a gardé les vestiges d'une humanité antérieure. Une œuvre aussi considérable que celle qui y multiplie dans tous les sens, à l'heure présente, comme un gigantesqne tronc, ses rameaux d'opiniâtre labeur et d'incoercible vaillance, ne pousse d'ailleurs que sur un terrain longuement trempé de sueur humaine; et celui-ci le fut vraisemblablement de toute cette portion d'éternité où se renferme pour nous l'évolution des temps historiques.

Au Borinage s'est conservé, dans ses particularités de galbe et de structure corporelle, un type qui diffère sensiblement du reste de la province et, par un genre de beauté faciale pleine et charnue, solidement rattachée à la carrure trapue des épaules, évoque de furtives affinités avec ces légionnaires qui apportèrent ici la civilisation de Rome. Mons, avant de passer par les multiples avatars où s'incarnèrent les différents âges de son histoire, vit à l'origine se dresser, sur l'emplacement de ses jardins, restes de quelque ancien château, un de ces nombreux camps romains comme les soldats de César en multipliaient dans les territoires conquis.

Ainsi la tradition rattache à travers le temps les modernes cyclopes travaillant au fond des noires usines, aux bâtisseurs d'aqueducs et de chaussées militaires dont l'œuvre, défiant l'usure des siècles, demeure encore impérissablement debout dans la presque totalité du Hainaut. Mais, si vénérable qu'elle soit, cette tradition s'assied elle-même sur les sédiments d'une tradition antérieure, longtemps demeurée enfouie aux entrailles du sol, comme le secret d'une humanité jalouse de ses ingéniosités et qui, en disparaissant du monde, les aurait enterrées avec elle dans le profond cimetière d'oubli où, l'une après l'autre, sombrent les races des hommes.

Quand les mineurs, ces ouvriers des ténèbres qui sont aussi les ouvriers de la mort et violent constamment, dans leur marche à travers les inconnus de la terre, des sépultures de vieilles forêts décomposées — squelettes de la création primitive dans les vertèbres desquels, comme des nids desséchés aux ramilles d'un arbre mort, s'est retrouvée l'empreinte des faunes

monstrueuses, — quand ces nécrophores remontèrent au jour les premiers feuillets du livre mystérieux de la nature, tables de marbre écrites non par un Moïse, mais par la terre elle-même, et depuis submergées dans la vaste mer de nuit intérieure stagnante sous la croûte du globe, — quand sur ces pages sombres comme le chaos duquel le pic semblait les avoir détachées, se déroula en hiéroglyphes de vie l'écriture sacrée, on crut avoir touché à des profondeurs où il paraissait impossible que l'homme se rencontrât jamais. Et cependant, à mesure que l'attention et la curiosité s'attachaient à ces épaves de la genèse primordiale remontées des gouffres du temps, on finissait par découvrir aux parois de ce qui, au lointain des âges, avait été l'épiderme du sol, la trace inquiète d'un pas humain. Alors, comme l'égratignure laissée au flanc des montagnes par le sabot du chamois aide à conjecturer l'endroit où est remisée la harde entière, ainsi on partit de ces premiers vestiges d'un passage de créatures pour arriver à la découverte de stations de la plus haute antiquité.

C'est dans la province de Namur que se manifesta pour la première fois cette apparition de l'homme préhistorique — apparition auprès de laquelle les spectrales résurrections de la Kabale ne sont qu'une grossière duperie, bonne à satisfaire, chez les personnes hystériques, le goût des frissons surnaturels.

Brusquement, sur l'épais rideau qui nous dérobe la scène où le passé, ce grand acteur masqué, joua ses tragédies, on vit passer l'agitation et le tourbillonnement d'un peuple d'ombres, taillées sur le patron de l'homme éternel et qui, si enveloppées d'animalité que nous les montre notre vanité de civilisés, avaient, après tout, en commun avec nous d'égales fatalités de souffrance et de passive obéissance aux volontés parties d'on ne sait quels empyrées.

Pompéi, longtemps ensevelie sous le flot accumulé des cendres, émergea un beau jour au soleil des vivants avec le geste macabre d'une humanité trépassée en pleine activité. De même, au fond des cavernes de la Lesse et de l'Hermeton, sous ces autres cendres que laissent après elles sur les grèves du temps les générations évanouies et qui finissent par former les fondations des empires nouveaux, s'aperçut l'ébauche d'un monde rudimentaire, encore fermé à l'idée d'un état social.

Certes, dans le Hainaut, la spirale des conjectures que toute sonde jetée au puits du passé prolonge à travers l'infini de l'ombre, ne descend pas aussi loin. A l'échelon où s'arrêtent ici les découvertes géodésiques, on touche déjà à une civilisation vaguement débrouillée : dans le « struggle for life » — compliqué, hélas ! dès les premières fermentations humaines, de la sombre prédestination du carnage et du massacre, — ce rudiment de société s'aide des armes que lui fournit la terre sur laquelle, germe à peine développé, il ne fait que d'apparaître et que déjà il emplit d'épouvante.

La première industrie de l'homme, commencement de toutes les autres, s'ingénie à se fabriquer des outils d'extermination rapide qu'il dirige sur les bêtes, sa pâture, en attendant qu'il les tourne contre son semblable ; et, rendu imaginatif par la cruelle nécessité de vivre, il éventre la mère nourricière qui jusqu'alors l'a nourri de sa sève et de ses racines et ne parvient plus à alimenter sa gourmandise toujours croissante.

A Spiennes, non loin de Mons, cette barbarie raffinée de l'âge de la pierre polie, pour lui donner le nom par lequel l'a consacré la science, apparut avec certitude lors des fouilles qui mirent au jour un gisement d'instruments façonnés. Sept puits qu'on trouva entre Dour et Mons, presque au plein milieu des grandes industries d'aujourd'hui, et qui attestaient l'exploitation du silex, achevèrent de faire conjecturer la présence d'un antique centre de fabrication.

Le grand laboratoire du Hainaut actuel, avec ses mille creusets, estomacs où s'amalgament et se triturent les matières les plus irréductibles, opère ses alchimies à l'endroit même où les premiers ancêtres s'essayèrent à de confuses ingéniosités de main-d'œuvre : comme un colosse aux poumons de fer, soufflant l'ouragan par les narines et faisant trembler le sol du seul mouvement de ses bras, l'industrie moderne continue sous les voûtes de ses palais de feu l'obscur et patient travail de ces primitifs Kobolds en qui s'était éveillé le génie de la découverte et qui forment l'anneau le plus lointain de cette chaîne de grands ouvriers se transmettant de proche en proche le flambeau allumé à l'étincelle de Prométhée.

Plus tard, longtemps après l'établissement de l'œuf embryonnaire, quand Rome eut déversé le surcroît de ses formidables énergies dans le lit de l'ancienne Gaule comme un fleuve à l'étroit entre ses digues et qui coule au large ses eaux débordées, elles creusèrent si bien partout le sol, ces eaux chargées d'électricités vitales et douées de la force secrète qui suscite les civilisations, qu'aujourd'hui encore toute la contrée est remplie des ineffaçables traces de leurs alluvions.

La charrue, en creusant les sillons, la bêche, en fendant l'écorce terrestre, ont mis à jour — depuis cette date de 1829 où, à Montigny-sur-Sambre, des fouilles firent surgir des restes d'aqueducs — assez d'ossements du grand cadavre romain pour qu'il ait été permis à de savants dissertateurs de reconstituer, d'après les tronçons, la structure de l'organisme en action. Ce n'est pas sans doute la majesté ni l'ampleur des monuments retrouvés dans le Trévirois; ce sol séculairement remué et dans les entrailles duquel en tout temps la métallurgie, industrie traditionnelle de la contrée, a recherché ses aliments, n'était pas fait pour éterniser la beauté des œuvres d'art ; mais le trésor jalousement caché sous les monts de scories et de cendres qui, à travers les ans, ont dû si singulièrement transformer sa physionomie, n'en a pas moins révélé la merveilleuse application du génie de Rome à ce pays de forêts que César défricha par le même procédé expéditif et violent qu'il défrichait l'inculte humanité des Nerviens, premiers habitants de la contrée.

On comprend d'ailleurs combien aisément la nature d'un travail qui sans relâche s'exerce en profondeur et fouille les veines de la terre devait aider aux découvertes dans toute cette partie du Hainaut creusée à l'égal d'un madrépore et qui, sous la vie et la circulation de ses cités à ciel ouvert, cache une infinité d'autres cités ténébreuses, où, comme au-dessus, roulent des chars et se meuvent des foules, de pâles foules fantômes.

En maint endroit le pic heurta des tombes, mit à nu des nécropoles. A Presles — où, le plus généralement, on place le théâtre de la mémorable bataille exterminatrice des soixante mille Nerviens contre les légions de César, alors que d'autres la reculent vers Haumont — on trouva quarante tombes gallo-romaines. A Aiseau on découvrit tout un cimetière. A Marcinelle, une grande tombe couronnée d'un arbre s'aperçoit de loin, sorte de taupinière plantée dans la plaine et sous laquelle, anachronisme plaisant, la légende s'obstina longtemps à placer la sépulture d'un général de l'empire : cette tombe aussi est romaine. Plus loin, à Gerpinnes, on exhuma une villa, trois corps de bâtiments avec une chambre souterraine, probablement un lararium, lieu de païenne dévotion qui, si l'on en juge par les croix placées entre les niches, dut s'approprier plus tard aux pratiques du culte chrétien.

Ces lointains souvenirs ne sont pas les seuls que suscite la contrée.

Comme le sol érige des stratifications matérielles qui révèlent ses différents âges, elle a également ici ses couches historiques visibles où la féodalité a laissé sa griffe. Si dévastatrice, en effet, qu'ait été l'action de l'industrie, elle n'a pas partout extirpé les robustes racines qu'enfonçaient en terre les nombreux châteaux forts placés sous la juridiction des comtes de

Namur et des premiers évêques de Liége. Des vestiges d'anciennes sujétions subsistent encore comme pour perpétuer le contraste entre les sécurités du temps présent et les renaissantes inquiétudes d'autrefois, ces terribles inquiétudes des villes entraînées sur les pas de leurs seigneurs à d'inextinguibles querelles et obligées de déposer sans cesse les outils du travail pour revêtir la casaque de guerre. Même après les sombres agitations féodales, elles continuèrent à subir d'innombrables vicissitudes et connurent les mille déchirements des guerres de revendication et de conquête, comme si, pour l'âme inapitoyée des politiques, ni le respect du travail ni les vertus d'un peuple ne pouvaient l'emporter sur les fatalités du massacre et de la destruction.

Le temps a pansé d'ailleurs ces blessures anciennes : nulle part moins qu'ici sous le coup de fouet de la vie présente qui nous pousse en avant sans presque nous permettre de retourner la tête, on ne songe à arrêter les yeux sur les heures sombres franchies par l'aiguille fatidique à la rouge horloge de la vie des peuples. Bien pour les cités-sarcophages



LA SAMBRE A CHARLEROI.

de ramener irrésistiblement l'esprit en arrière et de l'obliger à prendre dans le silence des choses la posture douloureuse et recueillie des tumulaires figures de pierre qui peuplent leur solitude ! Mais, dans les milieux de transformation violente, le passé n'apparaît plus que comme un accident, un barrage que le torrent des activités a laissé derrière lui, une pierre contre laquelle l'humanité s'est butée pendant des siècles, ces minutes de l'éternité, et dont elle a fini par déblayer le chemin.

Charleroi, le centre de toute la grande circonscription industrielle qui s'étend de Lodelinsart à Châtelet, donne la sensation d'une de ces villes californiennes sorties de terre en une nuit. Toute neuve et pourtant décrépite, sans jeunesse et sans fraicheur, le luxe extérieur, le bien-être apparent, le décor de la rue sont ici sacrifiés aux exigences d'une vie entièrement tournée aux affaires.

Étagée sur les pentes d'une colline, avec une ville haute et une ville basse que séparent les eaux terreuses de la Sambre, elle dérobe sa tradition de guerre et d'aventures derrière un aspect morne, froidement moderne de cité qui n'aurait pas le temps de penser à la gloire ni au plaisir et se bâtirait des maisons plus semblables à de temporaires abris qu'à

des installations combinées pour l'agrément et le charme d'une existence reposée. La mesquinerie de ses édifices publics, la pauvreté de son architecture privée, l'absence de tout pittoresque dans ses places et ses boulevards, trahissent le dédain des aises insoucieuses, comme si la pluie de suie qui flotte à travers son atmosphère et s'infiltre jusque dans ses maisons, y répandait l'enfièvrement de la contrée d'alentour.

Une préoccupation domine ici toutes les autres, celle d'un gain rapide et assuré. Point d'horizon pour les âmes : le mur de fumées sombres qui encercle la ville pèse sur les imaginations du poids d'une prison. Même au fond des grands hôtels de l'entreville, on devine l'inquiétude des fortunes toujours sujettes à vicissitudes dans ce jeu incertain des grosses entreprises que les événements rendent si périlleuses. Aussi un mortel ennui ne tarde-t-il pas à prendre à la gorge l'étranger égaré dans cet étouffoir qu'entoure une banlieue dévastée et où ne germe aucune fleur d'art. Telle y est la monotonie de la vie, que ses habitants, ceux-là même que l'intérêt devrait retenir dans ses murs, la quittent souvent pour venir passer à Bruxelles la saison d'hiver.

IX

Tournai et le Tournaisis.

Du mont de la Trinité, dont l'énorme échine s'arrondit au-dessus des plaines de l'ancien Tournaisis, on voit se dresser, émergeant du moutonnement des toits, les cinq hautes tours carrées de Notre-Dame. Si diminuées qu'elles soient par la reculée, elles impressionnent par l'élancement hardi de leurs masses jumelles, dardées en plein ciel comme un groupe suppliant de saintes femmes tendant leur âme et leurs bras vers les divines clémences. De même que les grands fûts d'une lisière de chênes à l'horizon annoncent la végétation profonde des bois dormant à leur ombre, les cinq arbres de pierre signalent de loin la merveilleuse floraison architecturale poussée à leur pied, dans le mystique crépuscule des nefs : plantés au cœur même de l'illustre et vénérable cité, ils semblent ouvrir à l'esprit les avenues de l'Histoire indéfiniment prolongées à travers les temps.

Aucune antiquité n'est comparable, dans le vieux pays de Belgique, à celle de la primitive bourgade tournaisienne. Nous touchons là au berceau de la monarchie française; comme les grands fleuves dont la source jaillit de terre, dans les obscurités reculées de la montagne, loin des pays qu'ils trempent de leurs plus larges eaux, la magnificence du trône de France prend son origine dans les barbares grandeurs de cette cour des rois francs qui, de Clodion à Chilpéric, a ses assises dans le Tornacum du cinquième siècle. Mais déjà ce petit peuple, dont le brave esprit allait s'éveiller si rudement au choc des aventures guerrières, était marqué pour les heures tragiques : en 451, Attila, l'homme du destin qui, sur l'horizon de l'histoire, apparaît avec la sauvagerie farouche d'un exterminateur des mondes vieillis, ouvre au flanc de cette humanité précaire la brèche où, quatre siècles plus tard, passera tout entière l'avalanche normande.

A partir de ce moment, Tournai est comme un rouge chemin que foulent, du pas emporté des armées, le carnage et la destruction. Quand Fernand de Portugal lancera ses bandes sur la ville, ces meutes furieuses dépèceront si bien la proie laissée demi-pantelante aux crocs des dogues de l'empereur Henri, qu'elle finira par n'être plus, sous l'assaut de ces chasses royales, qu'un vague tronçon épuisé.



PANORAMA DE TOURNAI ET VUE EXTÉRIEURE DE NOTRE-DAME.

Attendez cependant que la force indestructible dont la nature a investi ces âmes énergiques ait fait repousser la chair sur le trou des plaies et rendu la circulation de la vie à ce corps demi-moribond : à l'abri de ces nouveaux remparts, réédifiés sur la ruine de ses murs rasés, Tournai s'illustrera dans les siècles de combats qu'elle livrera contre les Flamands en 1302, contre les Anglais et les Flamands en 1303, contre Henri VIII en 1513, contre Charles-Quint en 1521, contre Farnèse en 1581, et plus tard contre Louis XIV et contre Louis XV.

Dans ce jeu féroce de la guerre qui ne la laisse pas un instant tranquille, elle est comme un volant bondissant de raquette en raquette ; et les malheurs qu'elle endure, les périls qu'elle court, les sièges qu'elle subit, ne font qu'exalter son héroïsme. Les femmes elles-mêmes ont la vaillance des hommes et meurent sur le rempart les armes à la main, plutôt que de se résigner à la défaite. Au centre de l'agglomération actuelle, sur cette admirable place qui est son Forum et d'où s'élancent le Beffroi et Notre-Dame, une statue montre Christine de Lalaing, princesse d'Épinoy, marchant à l'ennemi, avec l'air inspiré d'une Jeanne Hachette ; et ce monument, qui perpétue l'une des plus pures gloires tournaisiennes, éternise en même temps le souvenir de la résistance désespérée que la noble ville opposa pendant deux mois aux efforts de Farnèse : « soixante femmes et fillettes et trente-trois jeunes garçons » y périrent en combattant.

C'est le moment des plus grandes activités de la cité, elle ne compte pas moins de soixante-douze métiers et arts principaux ; ses draps sont renommés au loin ; et l'ardeur qu'elle dépense sur les champs de bataille semble l'excédent des énergies qu'elle apporte dans le développement de ses industries. L'artisan et le soldat s'accouplent au fond de cette puissante individualité locale, ardente à l'action et qui, pendant les courts répits qu'elle consacre au travail, se prépare encore à la guerre. Les troupes qu'elle fournit aux rois de France sont merveilleusement exercées ; elle a une cavalerie auprès de laquelle toutes les autres pâlissent, et jusqu'après Rocroi son infanterie est réputée indéfectible.

Aussi les éternels ennemis des libertés communales ne se font-ils point faute de prélever sur cette race batailleuse et déterminée le tribut du courage et du sang : au moindre signe, ses milices sont debout et accourent se ranger sous l'étendard du Lis dont elles ont mérité, à force de constance et de fidélité, de porter les emblèmes sur leurs pennons. Aujourd'hui encore, les armes de la ville sont décorées de trois fleurs de lis d'or, qui se dessinent sur leur champ de gueules comme les symboles surannés d'un attachement depuis longtemps rompu. Mais alors elles attestaient la solidité du lien qui unissait le Tournaisis à la monarchie et lui faisait faire cause commune avec celle-ci contre les fières indépendances et l'insoumission au joug des grandes cités flamandes. La monarchie, il est vrai, devait mal payer ses fidèles partisans de l'appui qu'ils lui avaient si peu marchandé : quand Louis XVI mit le siège devant la ville, il ne fut pas attendri par la pensée de cette ancienne amitié d'un peuple, et Tournai faillit s'anéantir sous les paraboles de feu que tracèrent dans l'air les quarante mille boulets d'un des plus formidables bombardements du siècle.

Notre-Dame, heureusement, échappa comme par miracle aux ravages de la terrible pluie de mitraille qui abîma le reste de cette ville déjà si éprouvée et tombée à la décrépitude depuis les saignées du grand chourineur d'Albe. Dès ce moment on la voit rapidement décliner dans une sorte de délaissement et d'oubli : elle a perdu pendant la tourmente religieuse son sang le plus actif et ses bras les plus vaillants, ces bons ouvriers drapiers qui, désertant le giron déchiré de la mère patrie, allèrent porter leur industrie à Lille et Valenciennes. Déchue à la médiocrité d'une existence stagnante et stérile, elle tâche alors d'étouffer dans la dévotion, à l'ombre des cinquante clochers qui se dressent à son horizon, la monotonie des longs jours vides.

Cependant la sève ne quitta jamais entièrement ce tronc en apparence ruiné : même à travers son abaissement matériel, Tournai sembla vouloir donner raison à ce dicton qu'elle adopta plus tard et qui est devenu pour elle comme un mot de ralliement : « les Tournaisiens sont là ! » cri de fier orgueil et aussi de joyeuse jactance où éclate la foi en soi-même de ce peuple hardi aux entreprises, goguenard et bon enfant.

A cette heure, Tournai est très certainement l'une des villes qui influent sur la direction intellectuelle de la Belgique ; dans la politique, l'armée, les arts, les lointaines découvertes, elle a posé son pas triomphant ; partout la première sur la brèche, elle recherche le bruit et la lumière de la gloire, avec cette vaillance chevaleresque qui rendait incomparables ses soldats et fait encore des légions d'officiers, que cette vieille matrone guerrière se tire constamment du sein, des explorateurs de rives périlleuses et de brillants tacticiens.

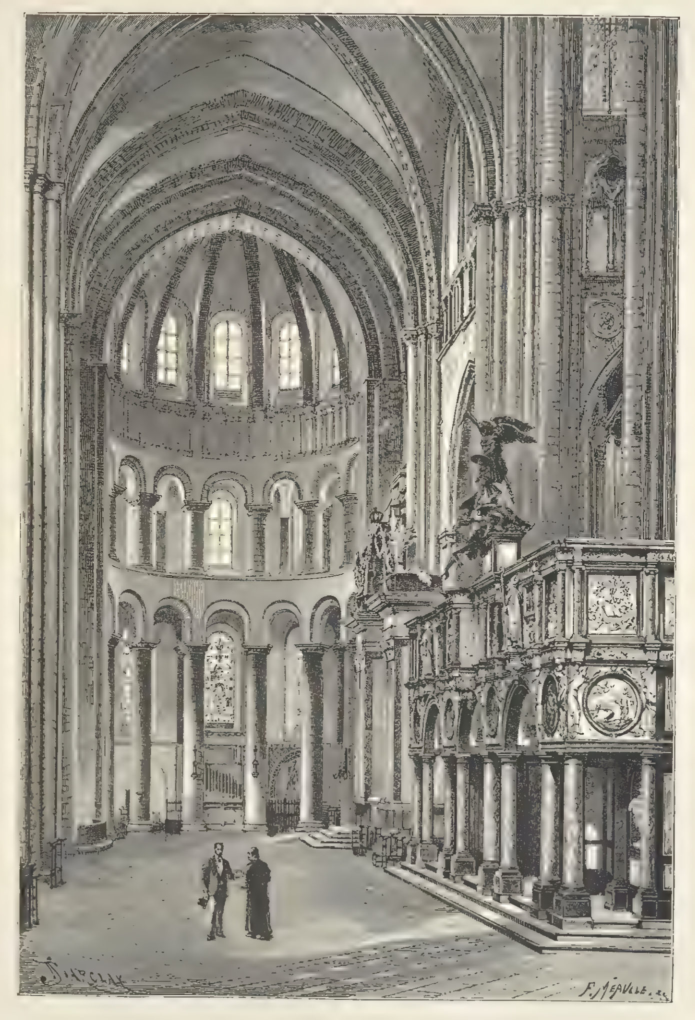
Rien ne rappelle plus d'ailleurs la lourde décadence sous laquelle la robuste race, dévorée par la conquête, dut ployer les épaules : ses activités matérielles ont repris leur train, après ce long silence forcé ; et non seulement la ville, mais toute la contrée qui l'entoure, accomplit sans relâche le grand œuvre de la moderne alchimie, l'élaboration de l'or par le travail des machines. Il semble que la cité de briques et de moellons se voit conformée, dans le jet qui l'a fait sortir de terre, toute parée de richesse et de belle santé, à l'épanouissement de la cité spirituelle, de celle qui a ses assises dans le génie d'un peuple et s'accroche aux fibres humaines comme à un roc plus indestructible que les quartz et les basaltes. Ses squares, ses boulevards, ses écoles, ses maisons nouvelles, cette floraison de pierre qui ne pousse que sur la ferme terre de la vie et du labeur régulièrement accompli, lui donnent la gaîté extérieure, reflet de l'impérissable bonne humeur qu'elle n'a pas cessé de léguer comme un talisman à ses enfants ; à l'ombre des édifices géants qui symbolisent sa puissance dans le passé et se mesurent à la toise d'une grandeur perdue pour nos travaux de pygmée, elle développe le joli aspect d'un chef-lieu de province éveillé et que n'a point assoupi son bien-être.

X

Notre Dame.

Notre-Dame, avec ses énormes nefs et son chœur vaste à lui seul comme un temple, garde incorruptiblement la forme spirituelle du vieux catholicisme wallon. Elle n'a pas de légende dorée, comme les cathédrales d'Aix et de Cologne, et pourtant son merveilleux décor, taillé dans de la toute-puissance et de la majesté, mériterait d'éterniser, plutôt que le furtif souvenir d'un Charles-Quint, hôte passager dont l'ombre ne s'est pas imprimée sur ses dalles, la funèbre et impériale présence d'un Charlemagne couché en ses entrailles.

L'espèce de souveraineté qu'elle exerce parmi ses autres sœurs, les belles églises ogivales debout dans la robe à plis droits de leurs tours, lui vient tout entière de la splendeur de ce mystique édifice de la foi répandu sous ses arceaux, immatériel et séculaire tabernacle sur lequel l'entassement de rocs et de montagnes qui composent sa forme extérieure s'est moulé, sans y peser toutefois non plus qu'une impondérable fumée d'encens. Romane par la structure de ses nefs et de ses absides, mais gothique par l'élancement incomparable des colonnettes auxquelles s'appuie son chœur, comme une âme chrétienne soutenue en ses vols par le faisceau des pratiques de miséricorde et de piété, cette pèlerine de l'éternité qui, sans



TOURNAI. — INTÉRIEUR DE NOTRE-DAME : L'ABSIDE ET LE JUBÉ.

marcher, a vu décroître autour d'elle l'espace et le temps, enfonce ses pieds dans la poussière des siècles et confond, ainsi qu'en un giron où tient à l'aise toute une part de l'évolution religieuse du monde, la gravité austère du catholicisme primitif perpétuée par l'arcade de son triforium, et le mysticisme enfiévré, l'ardeur emportée et sombre du moyen âge, symbolisés dans la montée vertigineuse de ses piliers.

Elle est le grand vaisseau de la Foi, ancré dans la pierre du Saint Sépulcre comme dans le flanc même d'un Dieu, et qui pourtant a senti passer dans ses hautes mâtures le frisson des incertitudes de la conscience humaine ; sa poupe et sa proue plongent dans les lointains d'une double mer dont les vagues se sont également immobilisées et qui de leurs gouffres figés ne laissent plus émerger que cette prodigieuse carène, matériel et ineffable emblême des rédemptions de l'âme naufragée parmi les houles et les écueils.

On a consacré des bibliothèques à détailler le miracle d'art qui fit monter de terre ce superbe monument, plus comparable à une création de la nature, en son épanouissement de végétations forestières, qu'à une œuvre sortie de la main des hommes. Et pourtant il semble qu'on n'ait pas dit encore la centième partie des perfections de la noble église, ni épuisé l'infini des sensations que sa contemplation ouvre dans l'esprit. Pour Schaeyes, le sûr archéologue qu'il faut toujours consulter quand il s'agit de débrouiller les secrets matériels de la construction des vieilles cathédrales, elle est le type le plus achevé du degré de splendeur que les deux styles qui la composent atteignirent en Europe ; mais, comme les autres historiographes de cette royauté au diadème fleuronné de ses cinq tours, il ne quitte les formules générales que pour épingler, avec le sang-froid et la patience de l'érudit, la complexité des beautés de détail, alors qu'il faudrait glorifier d'une âme enflammée de poète et de croyant ce chef-d'œuvre de la prière.

Dès l'entrée on est frappé par la majesté et l'ampleur de l'ordonnance de la nef principale, prolongée entre deux rangs superposés de piliers, au nombre de quarante, et débouchant, par delà un jubé de bronze et de marbre en forme de portique, dans les gloires incendiées du chœur, coupé sur toute sa hauteur de longues verrières pareilles à des portes ouvertes sur l'illumination des paradis.

Chaque pilier du rang inférieur dessine les mêmes faisceaux de colonnes, dont quatre cylindriques et engagées et quatre détachées et octogones, et toutes ensemble ressemblent à un groupe d'Atlas supportant l'entablement des étages supérieurs. Ceux-ci pèsent de leur poids formidable sur les arcades en fer à cheval qui relient ensemble les piliers ; puis ces belles courbes du plein cintre sont répétées d'étage en étage à travers l'énorme mur ajouré et vont se perdre dans les altitudes de l'archivolte.

L'ensemble fait naître la pensée d'un mystique aqueduc jeté sur les eaux vives de la fontaine de vérité et déployant dans l'espace la noble symétrie de ses vastes baies montant toujours plus haut, jusqu'à ces urnes ouvertes près de la voûte que sont les fenêtres et d'où ruisselle en large nappe pâle la lumière du dehors. Là règne, dans toute sa rude magnificence, l'esprit de la vieille religion ; et cette austérité, qui se ressent encore des catacombes où avec la mort voisinait la foi primitive, contraste avec les ardeurs plus expansives de la ferveur ultérieure, symbolisée par les gerbes élancées et l'admirable mouvement d'ascension du chœur.

C'est, croit-on, vers le milieu du treizième siècle que ce parfait monument de l'ogival primaire greffa sur le tronc roman la floraison de son idéal régénérateur. Tel fut l'universel enthousiasme que suscita cette forme d'art toute jeune où les âmes cherchaient un lit pour leurs aspirations nouvelles et peut-être le rafraîchissement d'un catholicisme immiséricordieux,

que la transformation du chœur faillit amener la transformation de tout le reste, œuvre impie de mauvais fils qui portent la main sur le giron où pendant des siècles ils puisèrent les consolations. On se contenta heureusement d'édifier le grand chœur gothique en le raccordant par des combinaisons d'ogive aux grandes lignes du cintre. Vingt faisceaux de colonnes, vrais bouquets de tiges nouées ensemble par des chapiteaux à crochets comme par des anneaux, s'élancent vers la voûte où va mourir pareillement la pointe effilée des verrières, ouvertes dans l'énorme pignon du fond comme des cœurs percés d'épées et laissant couler une pourpre de sang jusque sur les dalles.

Pourtant, si saisissant que soit ici l'accord de la pierre avec la spiritualité tourmentée d'un temps d'élans et de haute mysticité, Notre-Dame ménage une impression plus émouvante encore. Quand, après avoir parcouru la grande nef, on atteint la croisée surmontée du dôme à nervures qui supporte la masse carrée de la tour centrale, les regards se portent à droite et à gauche sur l'un des plus beaux spectacles que dispense l'architecture religieuse. De part et d'autre, en effet, se déploient hémisphériquement les grandioses ordonnances des absides reproduisant la grave disposition des rangs de piliers superposés de la nef médiane. La forme des arcades s'est toutefois modifiée et a pris la courbure du cintre surélevé ; le triforium, en outre, qui tout à l'heure se ployait également en arc, n'est plus surmonté que d'une architrave; mais, à travers ces légères variations, une harmonie merveilleuse continue à apparier cette partie de l'église aux sévères combinaisons du vaisseau. Tout en haut, par delà le triforium, cinq hautes fenêtres cintrées s'encadrent dans un brouillard de clarté, et les nervures saillantes qui les séparent convergent vers un arc ogival dont les archivoltes retombent sur de longues colonnes à chapiteaux et forment comme les soudures de l'ogive avec le roman primitif. Les plus riches complications ne sont point comparables à l'effet de cette simplicité qui donne l'idée de toutes les combinaisons qu'il est possible de réaliser dans l'espace, et, par le majestueux balancement des lignes, non moins que par le jeu puissant des masses, produit la multiplicité dans l'unité, en laissant l'esprit sous l'impression d'un trouble recueilli, plus fort que tous les enchantements.

Tandis que du faîte coule un flot de laiteuse clarté, de derrière les piliers de la rangée inférieure partent, comme des scintillements de glaives, les rais brûlants des rouges soleils enchâssés aux meneaux des fenêtres ; et cette double lumière confondue s'en va diaprer de prismes chatoyants les marbres du jubé dont la disparate ne choque plus alors les yeux, éblouis par une irradiation de flammes tour à tour ardentes et pâles et qui, silhouetté en demi-profil, finit par prendre la vague apparence d'un portique romain, sous son saint Georges ailé terrassant le dragon.

XI

Tournai. — Les églises. — La Grand'Place.

Des cinquante tours et clochers qui, au dix-huitième siècle, frappaient les yeux du voyageur en marche vers Tournai, un certain nombre a disparu, mais ce qu'il en reste suffit à laisser l'impression d'une grande ferveur s'exerçant anciennement à l'ombre de très vieux sanctuaires, groupés autour des cinq piliers géants de Notre-Dame comme les membres de moindre noblesse d'une grande famille spirituelle.



LA GRAND'PLACE DE TOURNAI ET LE BEFFROI.

A Saint-Jacques, dont le clocher contourné de quatre tourillons coiffe une tour trapue, on reconnaît le style de la transition. Saint-Piat et sa tour carrée à trois rangs de fenêtres cintrées ; Saint-Quentin, qui alterne la sévérité de sa nef romane avec les élégances d'un chœur ogival ; Saint-Nicolas, une ruine singulièrement pittoresque dans son fruste délabrement de vétusté qu'illustre encore un pignon triangulaire décoré de tourelles d'angle en encorbellement, épaulent à la tradition vénérable de Notre-Dame leur antiquité, quelquefois non moins auguste par les racines qu'elle plonge à travers le temps, comme c'est le cas pour Saint-Piat.

Cependant ne croyez pas à un zèle immodéré de piété dans les paroisses que ces restes du catholicisme tournaisien continuent à abriter comme sous une grande aile jadis tutélaire et qui aujourd'hui, rognée par les ciseaux de l'esprit frondeur, n'étend plus ses empans diminués que sur un étroit horizon. Tournai, pour employer un cliché de journal, est actuellement un des « boulevards » du libéralisme belge : elle n'a plus pour les monuments de son culte primitif que la sollicitude respectueuse qui s'attache aux édifices épargnés par les siècles. Son orgueil se partage surtout — et à bon droit — entre les splendeurs de sa basilique, dont les « choncq clochiers » se mêlent si intimement à son histoire et forment le refrain de toutes ses chansons, et son immense Grand'Place, où la fierté des grands jours est commémorée par l'image de cette Christine de Lalaing, devenue pour le peuple comme une sorte de légendaire génie de la ville et la fleur faite femme d'un vieil héroïsme chevaleresque.



TOURNAI. — ÉGLISE SAINT-NICOLAS.

Ce forum d'un peuple batailleur est bien fait, d'ailleurs, pour se confondre avec l'austère Notre-Dame dans les souvenirs qu'une race a le droit de garder toujours présents à la pensée. Non seulement des rois, des empereurs, des cortèges de princes y ont marqué la rouge empreinte de leur passage, rouge tout à la fois par la pourpre dont ils étaient vêtus et le sang qu'ils emportaient à leurs talons; l'honneur d'avoir hébergé ces maîtres du monde fut trop souvent acheté au prix de la tranquillité publique pour qu'on ne s'arrête pas de préférence aux manifestations de la vie nationale, elles-mêmes si agitées et mêlées aux incertitudes et aux angoisses du temps. C'est ici que, à l'appel de la bancloque sonnant du haut du Beffroi, le peuple se rassemblait pour conjurer les périls de l'invasion, s'armer contre les Anglais et les Flamands, organiser la défense en temps de siège, et de là voler aux remparts; — ici que, comme les flots tourmentés d'une mer, bouillonnaient les énergies populaires; — ici encore que la conscience d'un peuple outragé râlait dans la gorge étranglée des patients sur lesquels s'épuisait la férocité de l'Inquisition, tandis qu'après leur avoir brûlé entre les gaufriers rougis au feu le pied et la main et leur avoir arraché la langue avec des tenailles, on les attachait à une corde qui, enroulée autour d'une poulie, les montait et les descendait à temps égaux par-dessus un grand feu où chaque fois ils étaient précipités et d'où ils sortaient comme des flambeaux de chair allumés, la crinière incendiée et tordue en spirales vermeilles ! Le « grand homme de pierre » immobile à l'un des angles de la place, qui tant de fois entendit monter à lui la clameur victorieuse de la ville, assista souvent aussi à ce dépècement d'une humanité traitée en misérable bétail.

Comme une houle qui se retire en découvrant la nudité des grèves, la sombre marée des siècles est depuis longtemps rentrée au lit de l'histoire, ne laissant subsister derrière elle

que cette altière tour du Beffroi semblable à quelque pilotis insubmergé d'une estacade engloutie par les eaux. Parmi tant d'autres monuments de l'orgueil des communes que nous avons vus défiler successivement, celui-ci est pareil à un ancêtre plus ancien que les autres. Les hautes baies qui découpent ses quatre façades s'évident en effet selon le style de l'ogival primaire, et tout l'édifice émerge du faisceau des contreforts qui soutiennent sa base avec l'élancement suprêmement noble et hardi qu'ont les tours des cathédrales du même temps. La place, gardée par cette énorme sentinelle dont ni les bombardements ni les sièges n'ont interrompu l'incorruptible guet, a conservé l'ordonnance d'un beau décor archaïque que complètent les tours de Notre-Dame, le portail de Saint-Quentin, la statue de la princesse d'Épinoy et les élégances renaissance d'un grand bâtiment décoré de colonnes, la primitive Halle aux Draps.

Le vieux Tournai ne s'atteste pas d'ailleurs en ces seuls souvenirs. On vous montrera, à l'angle de la rue des Cordes, un glorieux pignon écrasé qui, avec la Halle aux Grains de Gand, est certainement la plus ancienne maison romane du pays. Le pont aux Trous, trois voûtes ogivales du treizième siècle reliées à deux tours trapues et plongeant par deux arches puissantes dans les eaux de l'Escaut; ailleurs un abrupt débris du château élevé par Henri VIII et qui, pareil à une petite ville, avait ses maisons, son église, son hôpital et son atelier à forger monnaie, fournissent de leur côté deux chapitres curieux au livre de pierre de la vieille cité, chapitres auxquels est demeurée attachée la sombre écriture d'un temps guerrier, bâtisseur de bastilles pour son compte quand il n'était pas contraint de les édifier pour le compte des rois. Ce château de Henri VIII, dont il ne reste plus maintenant qu'un fruste tronçon de tour, construit, puis démoli avec l'or de Tournai, ne coûta pas moins de deux cent cinquante mille florins à la ville, cinquante mille qu'il fallut payer pour l'élever, et deux cent mille qu'elle paya plus tard au roi de France pour le démolir.

XII

Environs de Tournai. — Les châteaux — Ruines historiques. — Ath et ses géants. — Antiquités du pays. Les carrières. — Les industries.

Tournai est la capitale d'une région à la fois agricole et industrielle ; tandis que, vers le sud, les usines, les fours à chaux, les carrières à pierre commencent le réseau d'exploitations qui petit à petit raccordent cette partie du pays aux grandes activités du Borinage et du bassin de Charleroi, à l'est et à l'ouest s'allongent des étendues prairiales et maraîchères où, à la place du crissement des pics et du ronflement des machines, meuglent et cornemusent, à travers les silences de la nature, d'abondants troupeaux. C'est une des particularités de cette incomparable province, d'une si dévorante ardeur quand elle s'attaque au fer, à la houille, au calcaire et au roc, de multiplier les contrastes au point que, presque sur toute son étendue, une suite de paysages et d'idylles reflétés dans les miroirs de l'eau alterne avec les fuligineux horizons de laminoirs, de hauts fourneaux et de terris qui partout multiplient leurs farouches enchevêtrements.

A partir de Tournai commence aussi ce défilé de parcs princiers, de vieilles maisons féodales et de châteaux historiques qui, au milieu du branle-bas des mêlées industrielles, cratères où sans trêve s'engloutissent les vies et les fortunes, invite à la conjecture de grandes existences quasi royales : immobilisées dans l'insouciance et le dédain des furieuses énergies qui, à

un pas d'elles, tourbillonnent dans une roue d'Ixion toujours en mouvement, elles n'ont pas à courir après cet or qui, comme un fleuve, coule naturellement à travers leur train magnifique.

Avec ses charmilles, ses exèdres, ses pièces d'eau et ses airs de petit Versailles, Belœil, la fastueuse résidence des princes de Ligne, tout emplie encore du sourire et de l'esprit du galant feld-maréchal, évoque la pompe et la symétrie d'un siècle où même la nature s'accordait aux bienséances promulguées par le règne. Ailleurs, Chimay, perdu dans une solitude de lacs et de bois, où s'éveille le souvenir de la Tallien, a la mélancolie des lieux qu'animèrent la gloire et la beauté et qui petit à petit retournent au silence et à l'oubli. Le feu peut bien les détruire et l'or ensuite les réédifier, ils demeurent frappés d'un signe qui les soustrait à toute résurrection.

Enghien aussi, la princière demeure, eut son temps de magnificence, hélas aujourd'hui



CHATEAU DE BELOEIL.

Dessin de Clergel.

bien effacé ! Là Voltaire arpentait de ses jambes grêles, en frappant le sol du bout de sa canne, les allées touffues sous le couvert desquelles un d'Arenberg, par amour de Jean-Jacques, s'était construit une chaumine en glui, mais une chaumine de grand seigneur, avec quinze ou vingt chambres, et le reste à l'avenant. Dans une croisière, le kiosque de l'Étoile dresse toujours, comme alors, sa jolie architecture de templicule, reflétée aux eaux dormantes de son bassin. Et derrière ses noires courtines de lierres et de chèvrefeuilles, la chapelle, un bijou de décoration, avec ses retables, sa tribune et ses vieilles sculptures, se souvient peut-être encore de la grimace de singe croquant une noix verte qu'avait, en passant devant elle, le sardonique vieillard dont le rire devait démolir tout un siècle et n'a pas démoli le mystérieux petit oratoire.

Tandis que, parmi ces seigneuriales résidences, la plupart, endormies à l'ombre de leurs marmenteaux, en une paix de silence et presque de mort, semblent, comme le palais enchanté

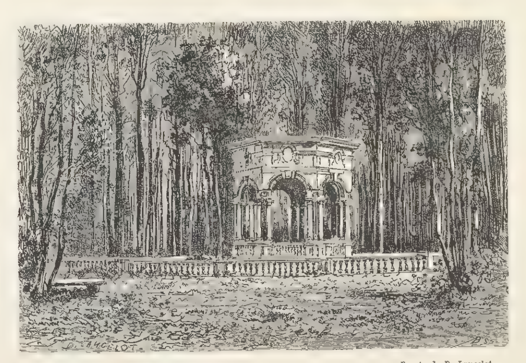
de la Belle au bois dormant, attendre le réveil de ce qui dans le temps fut leur jeunesse et leur gloire, et ne vivent plus qu'à travers le grave et muet sourire des grands portraits accrochés le long des salles et des escaliers, d'autres, par contre, on gardé l'air rébarbatif



Dessin de A. de Bar.

CHAUMIÈRE DITE DE JEAN-JACQUES, DANS LE PARC D'ENGHIEN.

de bastilles armées en guerre. La tour ronde du manoir des princes de Ligne à Antoing, coiffée d'un toit en poivrière et accolée d'une étrange tourelle à échauguette, a la plus fière



Dessin de D. Lancelot.

LE KIOSQUE DE L'ÉTOILE AU PARC D'ENGHIEN.

mine qu'on puisse rêver à un castel batailleur et s'enlève avec crânerie sur le ciel, derrière son mur d'enceinte pittoresquement lambrequiné et flanqué d'indestructibles maçonneries, restes des bastions primitifs. Épaulé à de puissantes tourelles, Écaussines Lalaing, qui de la maison de Croy passa à la maison d'Arenberg, après avoir connu de multiples fortunes, renversement

de dés au fond de ce cornet qui est le hasard, évoque la pensée d'un burgrave vivant à l'ombre de ses mâchicoulis et soliloquant avec la nuit, le vent, l'ombre triste des ancêtres errant sur les créneaux, parmi les vols d'autours et d'éperviers.

Non loin, Écaussines d'Enghien ouvre son large porche d'entrée sur une délicieuse chapelle de gothique fleuri, en saillie dans un des angles de la cour, et, comme pour perpétuer la mémoire de quelque légende d'amour et de deuil, continue à arborer dans son écusson cette énigmatique et troublante devise : « Qui-en-voelte-de-la-follie », d'où lui est demeuré le nom de château de la Folie, qu'il porte toujours.

ÉGLISE PAROISSIALE D'ENGHIEN.

Trazegnies, un autre manoir, d'antiquité vénérable, a conservé à travers les mutilations et les restaurations — ce qui ne diffère guère — un reste de la rude prestance qu'il devait étaler jadis, avant d'être déchu au rang de paisible gentilhommière ne guerroyant plus guère que contre les lapins de ses pelouses et les corneilles de ses tours.

Puis c'est, à Fontaine-l'Évêque, une aire gothique à lourdes poivrières, où, au temps qu'il poussait encore aux hommes des serres d'oiseau de proie, des aigles faisaient leur couvée et qu'un grand industriel moderne a transformée en un nid d'une féodalité aimable et accueillante, singulière fin pour un antre aussi terrible !

Souvent le vieux repaire féodal est tout proche du Moloch industriel, ce Croquemitaine du siècle qui a pris la place de tous les ogres de la légende et, comme ces derniers, continue à prélever sur l'humanité la dîme et la corvée ; mais le meuglement de ses poumons de fer et le broiement de ses énormes mâchoires viennent expirer dans la mort des solidudes, sous le couvert des grands bois qui leur font une ceinture de piété et d'oubli.

Quelquefois, il est vrai, comme un tronc resté droit dans un bois décimé par la cognée, le donjon n'est plus qu'un pan de tour déchiqueté par le bec des ans et qui s'éternise au cœur de la ruine, sous le soufflet des fumées montées des usines, avec une mélancolie hautaine et méprisante. Partout d'ailleurs les traces de l'humanité qui précéda la nôtre sont demeurées vivantes à travers cette histoire écrite dans la pierre ; et quand ce ne sont pas des créneaux et des ponts-levis, ce sont des tombes, c'est de la poussière humaine qui parle dans la confusion de toutes les autres poussières. Une pensée d'art se mêle alors à toutes ces déchéances : parmi les curiosités du Tournaisis, les tombeaux des de Melun à Antoing, des de la Broije à Estaimbourg, des de Beauffort à Rumes et ceux des du Chastel à la Howarderie signalent, du quatorzième au dix-septième siècle, la mode de la peinture polychrome à Tournai, où la peinture à l'huile était déjà appliquée à la sculpture en 1341.



CHATEAU D'ÉCAUSSINNES-LALAING.

Cette grande terre historique du Hainaut, qui fut dans le passé l'éternel champ de bataille des convoitises et des passions armées, prépare merveilleusement aux héroïques joutes de paladins dont les monts de la Meuse ont gardé partout l'homérique souvenir.

A Mariemont, non loin du parc des seigneurs de la contrée, cette puissante et secourable famille des Warocqué, qui a recommencé pour le pays de la houille le miracle réalisé par John Cockerill à Seraing, on voit se réveiller, sous la forêt des folles végétations enlacées aux pierres d'un palais en ruine, la vision tragique des représailles de Henri II. L'armée impériale lui avait brûlé son château de Picardie, et à son tour, doublant les étapes, il arrivait comme un loup altéré de destruction, par monts et par vaux, secouer sur Mariemont les torches vengeresses de l'incendie. Il suffit d'une nuit pour que du palais où Marie de Hongrie tenait sa cour de ris et de grâces, parmi les fastueuses ordonnances d'un beau décor de pierre accommodé au goût de la Renaissance par l'architecte montois Jacques Dubreucque,



Dessin de D. Lancelot.

LA CHAPELLE DU PARC D'ENGHIEN.

il ne restât plus qu'un amas fumant de décombres duquel émergeaient des pans de murs où une main avait buriné : « Royne folle, souviens-toi de Follembray ! »

Les grandes façades percées de hautes baies symétriques et les débris de portiques aux fines silhouettes qu'on aperçoit encore aujourd'hui sous le rideau des lierres, linceul que la nature met au cadavre décomposé du passé et dont elle enveloppe avec une maternelle pudeur la nudité des vieilles pierres, attestent l'inexorable retour des fatalités. Là même où la vengeance des rois de France fit couler un fleuve de flammes, les armées de la République à leur tour déchaînèrent les rouges meutes de l'incendie ; et, de même que le palais de Marie de Hongrie avait sombré une première fois dans le naufrage du feu, le palais reconstruit sur leurs ruines par Albert et Isabelle avec la pompe particulière à Rubens s'en alla pareillement dans une pluie d'étincelles.

Du haut des ruines l'œil voit se dérouler à présent, au pied des éboulis où s'éternise le souvenir des royales splendeurs abolies, d'autres monuments, d'une grandeur plébéienne et farouche : c'est le groupe des charbonnages de Mariemont. Et, comme si la tradition du Feu devait demeurer liée aux destinées de la contrée, tandis qu'il fait disparaître et balaye la magnificence des anciennes cours, il est entre les mains des hommes d'aujourd'hui l'ouvrier actif et le collaborateur soumis de ce grand édifice de la prospérité publique, dont les assises plongent aux entrailles même de la terre et qui projette en l'air ses cheminées hautes comme les tours qu'elles ont remplacées à l'horizon.

Dans tout le Hainaut, c'est la même antithèse constante. A Ath, centre d'un milieu d'industries, une tour quadrangulaire, la tour Burbant, énorme tronçon de pilier qui ne supporte plus que le vide, et, au temps de Baudouin IV, servait d'assiette au donjon d'une forteresse, parle encore du redoutable appareil guerrier des constructions militaires du douzième siècle. Le contraste est saisissant entre ce barbare vestige d'un monde de fer et le joli aspect moderne de la petite ville, ses boulevards, son parc, ses écoles, ses maisons, ses promenades, cette grande plaine de l'Esplanade où s'exercent ses compagnies d'archers et de tireurs à la perche, les seules milices qu'elle possède aujourd'hui, et qui, les jours de ducasse, s'en vont faire cortège aux légendaires géants dont tout véritable Athois est non moins fier que les gens de Mons le sont de leur immortel Doudou.



CHATEAU DE TRAZEGNIES.

Cette grande famille des géants, amusement des copieuses kermesses de la maison de Bourgogne, sous laquelle leur gloire bouffonne s'éveilla, garde dans les vieilles provinces des racines si profondes qu'il est permis de s'y attarder ici encore un instant. On les rencontre à Bruxelles, Anvers, Lille, Dunkerke, Cambrai, Douai ; partout ils ont droit de bourgeoisie dans la cité, se mêlent aux allégresses populaires et sont traités comme des féliches en qui s'incarnent presque à la longue les franchises publiques. Ceux d'Ath, très nombreux à l'origine, se composaient, outre Goliath, qu'on appelle Goyasse dans le pays, patron des arbalétriers de Saint-Roch, de Tirant, patron des archers de Saint-Sébastien, des quatre fils Aymon et de leur inséparable acolyte, le cheval Bayard, dont la fabuleuse animalité se métamorphosait en une sorte de personne humaine dans la chimérique confrérie.

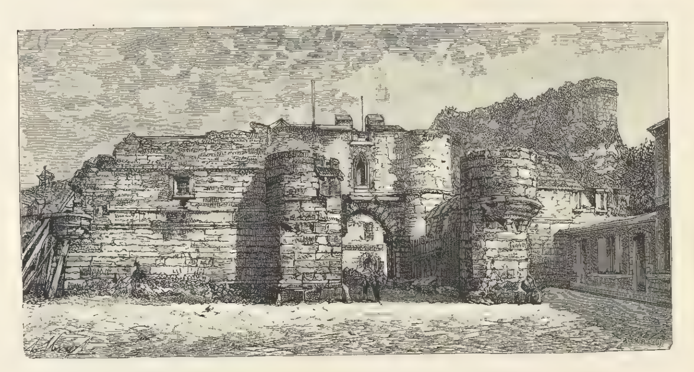
Déjà au quinzième siècle, cette grosse mascarade agrémentait la procession religieuse qui sortait lors de la grande foire de septembre, un de ces immenses rendez-vous de marchands, tels qu'en connaissait ce temps-là et où de partout l'on accourait comme à un pèlerinage d'affaires et de bombances. Depuis, les malheurs se sont abattus sur ce groupe si bien uni et ont disjoint le faisceau de leur parenté. Tirant, les quatre fils Aymon et Bayard ne figurent plus aux kermesses de la ville, mais seulement le bon Goyasse et un personnage nouveau, le farouche et chevelu Samson.

Toute cette histoire de mannequins est d'ailleurs fort drôle : les Athois vous diront que, des signes de décrépitude et de visible mélancolie s'étant révélés chez l'honnête Goliath, on lui donna, vers 1715, une compagne, dont la constance et la vertu n'ont jamais varié et sont encore proposées en exemple aux dames de la ville. Quant à Samson, il parut difficile d'embourgeoiser sa tragique aventure en la couronnant d'un mariage avec la funeste Dalila, de laquelle lui vinrent tous ses malheurs. Aussi laissa-t-on le pauvre Samson sans femme.

Toutefois la fatalité qui se montra si cruelle à son égard dans le passé sembla pendant longtemps ne pouvoir se résigner à l'abandonner à sa sérénité de vieux célibataire. Conjointement avec le terrible Goliath et les autres membres de la famille, il fut proscrit sous Joseph II, comme entaché vaguement d'idolâtrie.

Les géants heureusement ont la vie dure : toute la bande reparut lors de la révolution brabançonne, mais pour peu de temps, car une nouvelle proscription, plus terrible que l'autre, les replongea aux oubliettes d'où les avait pendant un court moment tirés la vieille sympathie populaire. Le citoyen Jasmin Lamotze, délégué de la République et grand prêtre de la déesse Raison, qui leur porta ce coup affreux, leur eût peut-être laissé la vie. Un petit bossu qui sortit à point nommé de l'ombre, comme un diable du fond de sa boîte, fit allumer un vaste bûcher où tous ces burgraves d'osier, dont les saltations avaient si longtemps amusé les bonnes gens, furent impitoyablement brûlés.

Après cette exécution radicale, on aurait pu croire à jamais exterminés ces vénérables



ENCEINTE DU CHATEAU D'ANTOING.

macrobites, si la gaîté d'un peuple n'avait le merveilleux secret de ressusciter ses idoles. Sept ans s'étaient à peine écoulés depuis la farouche immolation, que, comme le phénix renaissant de ses cendres, Samson, Goliath et sa gigante reparurent un matin de fête dans la rue, tout éclatants de peinture neuve et promenant sur la foule leur bonasserie souriante de colosse. Samson, il est vrai, avait mis à profit le temps passé dans le séjour des ombres pour méditer sur la nécessité des compromis et devenir un profond politique : le chapeau à cornes sur le chef, des torsades de laine rouge aux épaules et le cadogan lui battant le dos, l'antique ennemi des Philistins portait l'uniforme des grenadiers de cette République qui l'avait voué aux flammes éternelles.

XIII

Les industries.

La grande zone calcaire qui commence au delà de Tournai et continue au sud d'Ath vers Maffle, pour de là se diriger vers Lessines, Soignies et Écaussines, ouvre à l'industrie du Hainaut une source de richesses naturelles qui s'ajoutent à toutes celles qui font de cette province la grande usine où s'élabore l'or du pays entier. Sous l'effort sans trêve des carriers, le sol s'est crevassé de profonds ravins qui renouvellent ici, mais avec d'autres aspects, la physionomie tourmentée de la contrée charbonnière.



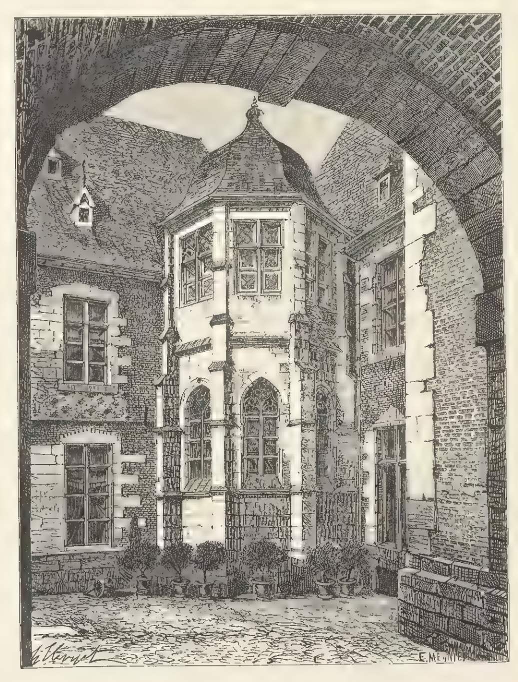
LA TOUR BURBANT.

Tandis qu'au Borinage la suie ruisselle en bistreuses pluies sous lesquelles le ciel et la terre s'assombrissent comme d'un grand crêpe tendu par l'espace, là-bas d'impalpables nuées grises poudroient au-dessus des immenses trous béants des carrières, pareils à de prodigieux entonnoirs taillés par des marteaux de cyclopes dans les parois bleues de la roche. Quand de la crête on plonge les yeux dans ces gouffres au flanc desquels serpentent de minces sentiers presque à pic, créés, semble-t-il, plutôt pour des capripèdes que pour des hommes, on voit s'agiter au fond un peuple d'ouvriers qui, à cette distance, ressemblent à des gnomes fouissant le giron même de la terre.

La bataille qui, au Borinage et au pays de Charleroi, se livre dans les ténèbres contre le charbon, se consomme ici au grand jour contre le granit qu'il faut rompre avec la dynamite avant de le desceller avec le pic et de le concasser avec le maillet. Le labeur est terrible de part et d'autre : si le froid d'une nuit éternelle met par avance aux épaules du charbonnier, dans son puits combugé d'eaux noires et glacées, le frisson du trépas, le carrier, lui, dans son arène que les flammes des canicules transforment en fournaise, sent se calciner ses os sous la morsure douloureuse du soleil, réverbéré de roc en roc comme une coulée de plomb fondu. Quand le fléau solaire enfin cesse de le harceler, un autre non moins redoutable, le gel hivernal, sévit, changeant les brûlures de l'été en cinglements de lanières qui auraient des nœuds de glaçons. Comptez encore les incessantes conjonctures de mort où vit cette âpre population, toujours à un doigt d'être engloutie sous un éboulement, broyée sous une pluie de quartiers de rocs ou lancée au ciel avec les éclats de la mine.

A tout instant l'air est déchiré par des détonations d'artillerie réfractées de proche en

proche jusqu'aux lointains horizons. En même temps une colonne de débris, violemment détachés du roc qui lui-même vole en morceaux, s'élance au plus haut des airs, comme l'éruption d'un volcan ; et vraiment la carrière, en ce moment, a bien l'air d'une bouche volcanique vomissant parmi les tourbillons de fumée et de poudre sa fermentation intérieure. Malheur à qui ne s'est pas garé à temps ! Et cependant telle est pour ces hommes l'habitude



CHAPELLE DU CHATEAU DE LA FOLIE.

d'affronter la mort sans pâlir que, presque indifférents parmi cette conflagration qui s'apprête et dont les premières rumeurs sourdent de terre presque sous leurs pieds, ils ne se pressent pas de quitter leur travail et attendent pour fuir que la mèche, au bout de laquelle est l'extermination, soit à peu près consumée et qu'il n'y ait plus entre eux et la Camarde qu'un pas grand comme celui d'un enfant. Enfin une petite flamme éclate, rouge sur le fond gris des rochers, comme un serpentelet qui se tord, et tout à coup le sol crève, les blocs se rompent, un nuage de pierrailles et de poussières se projette par l'air, tandis

qu'au loin, sur les routes, les passants, garés dès le lugubre drelin-drelin de la cloche d'avertissement, tintante comme un glas, regardent pleuvoir à travers les arbres déchirés les trombes d'éclats semblables à des paquets de mitraille.

Tout cela rend le pays sévère au fond, mais d'autant plus intéressant à parcourir. Les hommes, robustes et puissamment musclés, par l'habitude de cette incessante gymnastique qui consiste à grimper le long des parois croulantes, à remuer des maillets énormes et à broyer le grès sous la retombée des marteaux, y sont presque pareils à des lutteurs de parades athlétiques dont les amples torses se détacheraient sur les gradins d'un cirque; et la comparaison paraît d'autant plus naturelle que ces immenses carrières, évidées en forme d'amphithéâtre,



UNE CARRIÈRE AUX ÉCAUSSINES.

avec leur rugueux étages échelonnés sur les pentes, ressemblent elles-mêmes, la plupart du temps, à de vastes arènes créées pour des joutes olympiques.

Chaque centre a d'ailleurs son genre d'exploitation particulier : à Soignies, à Maffle, aux Écaussines on extrait le petit granit dont les larges dalles bleu turquin, d'un grain à la fois dur et fin, s'encadrent favorablement dans les ordonnances d'architecture. Lessines taille infatigablement dans son porphyre le dur pavé des rues et en utilise jusqu'aux déchets qui, broyés par les casseurs de pierre, s'en vont empierrer au loin les jetées rurales. Tournai exploite à la fois la chaux et la pierre bleue. Et quand les carrières cessent, le sol livre à l'industrie d'autres éléments, comme par exemple la terre plastique d'Hautrage, qui sert à cette nationale et caractéristique fabrication des pipes de Nimy.

Partout les cheminées d'usines fument, les machines ronflent, les ateliers s'allument dans le

soir de hautes flambées. Pas un coin de cette terre si riche ne chôme. A Bouffioulx, à Baudour, à Bonsecours, à Keramis, la fabrication du potier et du faïencier multiplie par milliers la menue monnaie de ce bel art des porcelainiers de Tournai, au temps où Tournai était célèbre aussi pour ses tapisseries. Ces nobles applications du génie d'une race industrieuse n'ont pas péri tout entières : il y a toujours dans la ville « aux Choncq Clochiers » des tapissiers de haute lisse et des porcelainiers habiles; mais peut-être ces derniers ont-ils perdu le secret de la perfection qui rendait l'ancienne porcelaine tournaisienne, marquée aux épées rouges, comparable à la délicate floraison sortie des fours de Sèvres.



LANDELIES.

Chacune des petites cités qui peuplent la province joue son rôle dans les activités générales, comme un rouage qui, si petit qu'il paraisse, manœuvre sans relâche et contribue à faire marcher la machine. De Lessines sort, en 1775, le premier échantillon de chicorée; plus tard la fabrication des allumettes chimiques s'y établit à demeure; et ces deux humbles industries finissent petit à petit par alimenter la Belgique tout entière. Leuze exporte par ballots innombrables sa bonneterie; Ath a ses filatures, Peruwelz sa coutellerie, Soignies ses grès et ses engrais. Puis ce large mouvement industriel décroît progressivement dans les bois de l'Entre-Sambre-et-Meuse, et la Sambre, qui naguère coulait dans un corridor empourpré des réverbérations d'un ciel de feu et reflétait de farouches paysages incendiés, se change, au sortir de ces enfers, en une délicieuse rivière traînant ses ondes à travers les silences d'une contrée forestière et rustique. Toutefois, comme si l'activité des hommes, après le terrible enfièvrement des villes, ne pouvait se résigner à abdiquer entièrement l'orageuse

royauté du travail, de rares usines font entendre encore par places, écho des lointains tonnerres qui doucement s'étouffe dans la sourde épaisseur des taillis, le grondement de l'homme de fer emprisonné dans leurs sous-sols. Mais c'est là l'exception. Aux limites de Marchiennes, on se croirait transporté dans une de ces vallées du pays namurois arrosées par les cristallines transparences des eaux de montagnes au fond desquelles, sur les mousses rouilleuses d'un lit de galets, l'éclair argenté de la truite fuit aux moires des verdures et du ciel renversés. Landelies, le joli village dont les maisons s'égrènent dans une ceinture de prés et de bois, comme les ouailles d'un troupeau entre les clôtures d'un pâtis, est une arcadie où expire la rumeur des ruches ouvrières, parmi des gazouillis d'oiseaux, des meuglements d'étable et des douceurs de vie champêtre.

L'approche de la grande chaîne montagneuse qui dentelle de ses crêtes les bords de la



L'ABBAYE D'AULNE. *Dessin de Clerget.*

Meuse, se pressent déjà ici aux stratifications calcaires réfléchies en larges plaques crayeuses dans le flot sambrien; prolongées quelquefois sur un assez long espace, elles sont comme les contreforts avancés de l'énorme mur rocheux qui presque sans interruption s'étend de Dinant à Givet. Laissez-vous aller à vos sensations, tandis que vous remonterez la Sambre du côté de la frontière. Au long des rives se succèdent, dans la fraîcheur d'un aimable paysage, des villes et des villages où n'a point pénétré l'inquiétude maladive de ce siècle, incarné en un si poignant symbole aux chaudières et aux machines de la contrée industrielle, et qui, asservis au retour régulier des humbles besognes journalières, connaissent les ruminantes douceurs de la médiocrité. De Landelies au petit hameau d'Aulne il y a vingt minutes de marche à peine; mais ce court trajet suffit à effacer de l'esprit le dernier souvenir des fièvres prochaines; et les ruines de la vétuste abbaye, qu'on découvre tout à coup devant soi, dominant, de leurs restes d'absides où le lierre a remplacé aux fenêtres les meneaux flamboyants de l'ogive, le moulin, la maison de l'éclusier et les trois ou quatre petites fermes qui composent toute

l'agglomération, achèvent l'œuvre commencée par le calme de la promenade en vous induisant



THUIN.

en de lénitives cogitations. Un hospice de vieillards s'est abrité presque sous les voûtes



VUE DE LOBBES.

croulantes de la maison religieuse; on les voit aller et venir, eux-mêmes effrités et branlants,

dans l'herbe haute, parmi les tronçons de colonnes, les débris de portiques, les arcs brisés des nefs; et ces humbles figures touchées déjà par le doigt de la Mort sont comme les vivantes images des mélancolies du lieu.

Plus loin, Thuin, comme un nid perché aux anfractuosités du rocher, étage au flanc de la colline une pittoresque dégringolade de toits sur laquelle se projette l'ombre d'un vieux clocher, proche d'un cimetière herbu où achève de moisir une solitude de petites croix. Jadis une église couronnait de sa haute tour le coupeau de la montagne; mais l'église a disparu



Dessin de Clerget.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE LOBBES.

et la tour elle-même s'est changée en beffroi, sévère masse grise que, du bord de l'eau, on voit se détacher en plein ciel, par delà les rampes qui mènent à la ville haute.

A une heure de route de Thuin, Lobbes pareillement s'échelonne sur des raidillons, et par les degrés d'un escalier, large voie ouverte aux innombrables files de pèlerins qui s'en viennent intercéder, pour la guérison de leurs enfants, auprès de sainte Reinelde, la patronne du sanctuaire, monte à sa vieille église romane demeurée à peu près intacte à travers les siècles, avec ses piliers carrés séparant la nef centrale de ses bas côtés et reliés par une suite d'arcades dont la dernière, à la hauteur du chœur, est formée de doubles cintres géminés, appuyés à une colonne cylindrique. Une baie cintrée, pratiquée dans le mur qui termine les collatéraux, s'ouvre sur les degrés d'un sombre escalier conduisant à des obscurités plus grandes encore, celles d'une crypte peuplée de sarcophages et de pierres tombales. Ces

funèbres monuments perpétuent le souvenir des abbés qui se succédèrent à cette abbaye de Lobbes, voisine de celle d'Aulne et sombrée comme elle dans la tourmente révolutionnaire ; mais, tandis qu'à Aulne le chœur a gardé, à travers la ruine, quelque chose de ses gloires primitives, rien ne signale plus la grandeur de la maison religieuse de Lobbes. A peine quelques restes de cloître et un corps de bâtiments sans majesté, où sont aujourd'hui logés les services d'une modeste petite gare de chemin de fer, attestent l'ancienne présence d'une institution qui eut son heure de puissance et d'autorité.

On ne peut se défaire de l'attrait de la mort. Il semble que, un doigt sur la bouche, elle vous attende sur les marches qui mènent à la crypte ; sa main glacée vous y guide à travers une ombre froide qui fait passer dans les os comme la sensation anticipée des cimetières ; et çà et là d'humides suintements ressemblent à des ruissellements de larmes pleurées par d'invisibles yeux. Cependant, si impressionnante que soit ici l'image des choses évolues, l'émotion n'égale pas celle qui s'empare de l'esprit quand, remonté au jour après cette station parmi les sépulcres, on s'oublie à errer dans la vénérable antiquité de l'église, lieu d'antique piété où tant de générations ployèrent les genoux et qui replonge la pensée aux austérités du culte primitif.

Bientôt les villages s'espacent : la terre, aux approches des grands bois de Rance et de Chimay, prend un aspect plus tourmenté ; on sent que la nature va reconquérir ses droits souverains après avoir permis à l'homme de la violer des impérieuses exigences de son génie. Et cette grande province d'une vie si tourbillonnante et qui attise son feu d'activité à toutes les forges de l'industrie s'achève, à ses extrémités, dans la sévérité des infinies solitudes, parmi les croupes sombres des bois déroulés jusqu'au fond des horizons et les mornes étendues des fagnes, vastes régions désolées sur lesquelles la culture est demeurée sans prise et dont les marais s'allument dans le couchant comme de rouges miroirs où la lumière agonise avec des splendeurs émouvantes.

XIV

Mons — Aspect de la ville. — La foire. — Invasion des Borains. — Une ville conquise.

Quand on roule sur cette bruyante ligne du Midi, où cahotent incessamment les trains de la France, on aperçoit, au sortir des bois de Ghlin, une plaine coupée de canaux, à l'horizon de laquelle, plantée sur une butte, une tour fait face à une masse trapue et puissante, par-dessus des plans de toits fuyant dans tous les sens. « Mons ! » crient les gardes ; et, après avoir dépassé la gare, on voit s'aligner devant soi les maisons d'une large rue, qui ne tarde pas à se rétrécir et, biaisant, coupée à angles brusques, filant entre des trottoirs souvent illusoires, aboutit à une vaste place où se dresse l'Hôtel de ville. Cette voie irrégulière, au pavé cabossé, est pourtant la principale artère de la ville, celle où se fait le mieux sentir la respiration de ce peuple ami des gaîtés, et celle aussi par où se répand le plus activement la circulation oisive et marchande. C'est le quartier des boutiquiers et des grands étalages, une rue de la Madeleine de chef-lieu de province avec des vitrines décorées d'arcs-en-ciel de couleurs et de polychromie tape à l'œil.

Là, dans ce torve boyau, les jours de marché et de ducasse, afflue de tous les points du Borinage la rude population des hommes du fer et du charbon. Du pays des cheminées et des vents noirs on les voit descendre par grands bandes, flot rauque et barbare aux expressions

de visage narquoises ou bonasses sous les mâchurages de houille incrustés dans la peau. Comme une eau qui se presse au goulot d'un entonnoir, cette foule pataude et bigarrée se masse en se bousculant devant les magasins, avec d'infinies et puériles curiosités pour les triviales somptuosités dont les rayons regorgent. Mons, pour ces balourds arrachés à la nuit des fosses et qui s'en viennent une ou deux fois l'an s'enflammer au gaz de la ville, grosses phalènes étourdies par le clinquant des montres et le cri des camelots, est comme la capitale de ce royaume des ombres où s'écoule leur dure existence. Leur rêve de dissipation et de folie ne dépasse pas la splendeur des baraques illuminées qui, pendant quinze jours, au temps de la Sainte-Barbe, couvre l'aire de la place et allument dans le soir des pyrotechnies auxquelles s'éblouissent leurs yeux.

Cette foire si populaire est, avec la kermesse de la Trinité, une des grandes journées du calendrier montois. Non seulement les contadins, mais le petit peuple de la ville attend ce moment de l'année pour faire ses emplettes, se remonter en ustensiles de ménage, se requinquer aux innombrables étalages que les margoulins flamands, wallons et français installent sur le théâtre des exploits de saint Georges combattant le Doudou.

A Mons on nombre le temps par le chiffre des foires, qui deviennent ainsi comme une hégire au moyen de laquelle se suppute la fuite des ans. A chaque instant vous entendrez dire : « Il y eut tant d'années à la foire dernière », et cette disposition à tout rapporter à une date joyeuse s'ajoute aux autres signes qui, dans le caractère local, trahissent le goût des amusements.

La foire, à dire vrai, dans un temps où la « boutique à quinze », accrochée à tous les angles de rue, fleurit comme une foire permanente et rend de plus en plus rigoureuse la précaire existence de ces coureurs du pays, colportant de ville en ville leur commerce et leurs tréteaux, a gardé un certain apparat qui expliquerait sa vogue persistante. En quelques jours l'errante tribu des forains a bâti sur la place une minuscule et pittoresque cité aux maisons de toile et de papier peint, que des drapeaux, des réchampis éclatants, des bariolures d'or et de couleurs vives font ressembler à d'illusoires féeries de théâtre, tant ces profonds connaisseurs du cœur humain, experts dans l'art de chatouiller les fibres sensibles, savent exploiter les inéluctables supercheries du merveilleux !

Échoppes, tentes, installations de cirques, finissent bientôt par se tasser au point de former une masse compacte où la circulation n'a plus, pour s'épancher, que d'étroits couloirs qui sont comme les rues de ce grand bazar. Les « salons » de somnambules et de diseuses de bonne aventure, les comptoirs à beignets et à pommes de terre frites, les baraques de saltimbanques, les installations de tir à la chandelle, s'enchevêtrent aux vitrines des vendeurs de joailleries, aux étalages de poupées et de polichinelles, aux tables garnies de nappes losangées de rouge et de blanc sur lesquelles s'entassent des monts de pains d'épice et s'alignent des files de bocaux de gimblettes, de caramels, de couques de Dinant et de macarons, tentantes gourmandises auxquelles ne résiste pas le gros appétit populaire.

Mais attendez que sur tous ces apprêts, qui sont comme la répétition générale de la pièce définitive, le jour de l'ouverture ait fait tomber ses trois coups de marteau ! Attendez surtout que, dans ce champ clos des convoitises, les trains supplémentaires de la Sainte-Barbe aient déversé les bataillons de Dour, de Wasmes, de Cuesmes et d'Élouges ! Alors toute la place s'anime d'une énorme bousculade ; les boutiques sont prises d'assaut ; cent mains se tendent à la fois vers les cartes que des aigrefins distribuent moyennant deux sols et dont les couleurs gagnantes assurent la propriété d'un des innombrables trésors qui garnissent la montre ; on se rue aux roues de fortune tournoyantes dans un étincellement de vases à filets d'or, de boules

de métal, de chandeliers en verre coulé et de petites statuettes barbarement coloriées; tout ce qui est jeu de hasard attire à son appât de chance rapide les pauvres diables pour qui la vie n'est si souvent qu'un leurre et qui se rattrapent aux satisfactions de ces minces coups de fortune. Et quels cris! quelles clameurs! Les rogues voix éraillées par la nécessité de hurler dans le bruit de tonnerre des cages précipitées au fond des fosses et des berlaines manœuvrées sur des plaques de tôle, se croisent à travers le grincement aigre des tourniquets, les appels incessants des courtauds, la bourrée en sabots des vendeuses de pains d'épice sautant sur les planches de leurs charrettes changées en comptoir, les ronflements de la grosse caisse et les déchirantes sonorités des cornets à pistons, ameutant la foule au pied des tréteaux sur lesquels paradent les bobèches.

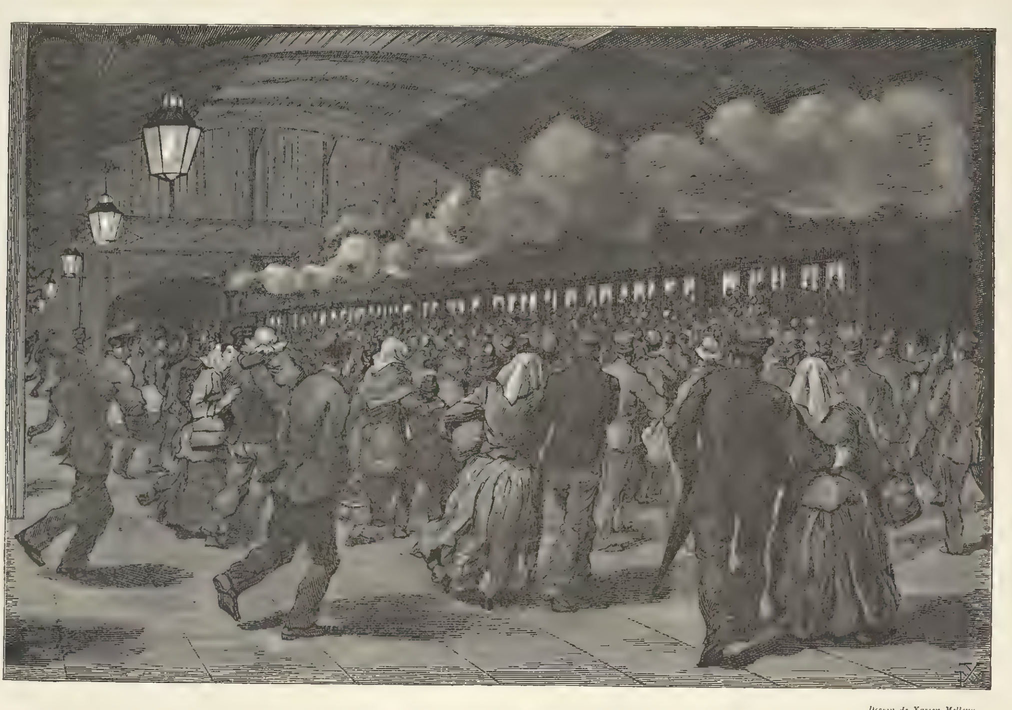
Un besoin de s'étourdir dans des gaîtés à coups de gueule et à coups de poing pousse à toute sorte d'extravagances bruyantes ce peuple échappé aux servitudes de son grand labeur sans trêve et qui, dans les éphémères folies de cette annuelle rupture de ban, rué comme une bête lâchée à la lourde ivresse de se sentir libre, oublie les dures contraintes qui le reprendront le lendemain. A mesure que l'heure avance, rapprochant le terme de ces espèces de lupercales qui donnent à cette tourbe humaine l'illusion d'une minute d'oubli et de joie, le tapage augmente avec le délire, en même temps que la place, flambant de proche en proche sous l'allumement des baraques dans la nuit tombante, s'apprête pour le coup de feu de la soirée, au branle-bas assourdissant des estrades arpentées par les pitres, des fritures fumant comme de petites usines, des orchestres lâchant leurs bordées, des carrousels toupillant au ronflement des orgues mécaniques, des banquistes s'égosillant à vanter leur marchandise avec des râles époumonés qui se perdent dans le bourdonnement des tambours, le piaulement des clarinettes et les lambeaux de boniment éjaculés à travers les porte-voix des directeurs de spectacles debout sur l'estrade et pareils, avec leur grand cornet de cuivre qu'ils promènent sur la foule, à des capitaines de navires commandant les manœuvres d'un abordage!

Quand l'heure du dernier train sonne enfin, les rues s'emplissent de longues files de titubantes silhouettes qui, du pas funambulesque des imbriaques, regagnent la gare en chantant, vociférant, battant des bourrées et nouant des rondes, dont le bruit prolongé à travers le silence des carrefours va troubler les placides bourgeois dans leur lit. A l'embarcadère, le grouillement est indescriptible, malgré les efforts des gendarmes et de la police urbaine pour contenir les poussées et empêcher que cette foule, affolée et ruée jusque parmi les rails, ne se fasse émietter sous le ventre des machines. Pêle-mêle on s'entasse dans les voitures, au milieu d'un hourvari effroyable de clameurs, de rires, de jurons, les femmes assises sur les genoux des hommes, tout le monde tapant des pieds, graillonnant des refrains, poussant des cris d'animaux. Même après que le sifflet du départ s'est fait entendre, l'air est encore déchiré par les hurlements qui s'échappent des portières et sont comme l'adieu aux gaîtés et aux folies de ces hordes replongées dans la nuit.

XV

Le combat de Lumeçon. — Le Doudou. — Le « car » d'or. — La procession.

Comme Tournai demeurera toujours pour ses enfants la ville aux Choncq clochiers, on continuera à appeler Mons la ville du Doudou aussi longtemps que le Château se dressera sur la colline qui domine la verte campagne de Thulin. C'est que le Doudou, qui, pour le Montois,



Dessin de Xavier Mellery.

LE RETOUR DES BORAINS APRÈS LA FOIRE DE MONS.

a des attraits incomparables (à telles enseignes que, revenant de Paris, un digne enfant de la cité osa proclamer un jour avec componction devant ses concitoyens ravis : « Paris serait la première ville du monde s'il avait le Doudou »), tient dans l'esprit populaire la place d'une sorte de génie national, dont l'illustration se mêle à la gloire même de la cité.

Vraisemblablement, à moins qu'on n'accepte la légende du fameux dragon de Wasmes tué vers 1133 par Gilles de Chin, le très mirifique combat de messire saint Georges contre le Lumeçon perpétue quelque représentation des confrères de Saint-Georges, petit à petit détournée de ses primitives significations et pourtant demeurée conforme à l'esprit de la tradition. Dès la veille on a tracé sur la Grand'Place, au moyen de palis, l'enceinte qui servira de théâtre aux exploits du saint, personnifié par quelque jovial maréchal des logis de la garnison expert aux passes d'équitation, et qui, le chef casqué d'un cimier à panache et la poitrine bardée d'une cuirasse, finalement doit consommer l'extermination. Mais ce n'est pas sans de pénibles efforts que le vaillant cavalier parvient à se rendre maître du monstre : constamment, en effet, celui-ci, avec le gironnement lourd d'une tour qui se mettrait à toupiller sur elle-même, virevolte dans le cirque en mimant les contorsions d'un animal irrité, et par des coups brusques de son énorme échine cherche à contrecarrer les adresses hippiques du valeureux preux, dans sa chevauchée agressive en même temps que défensive.

Figurez-vous un monumental têtard au ventre renflé et à la queue effilée, recouvert d'imbrications imitant vaguement la cuirasse squameuse du crocodile, dont le dragon véritable, origine de toutes ces parades, aurait eu, s'il faut en croire la tête de saurien précieusement gardée ainsi qu'une relique à l'hôtel de ville, les mâchoires aiguisées de la formidable structure. Rien, toutefois, n'évoque moins la pensée d'une bête maléfique que l'espèce de masque humain, incrusté de gros yeux et nanti de bajoues, au moyen duquel un obscur artiste s'est efforcé d'en réaliser la chimérique ressemblance. Le débonnaire dragon risquerait même de rendre la joute purement illusoire, tant son envergure et sa pesanteur le prédisposent peu aux manœuvres décisives, s'il n'était aidé dans ses exercices giratoires par une couple de farauds en casque à mèche, chargés de suppléer à sa passive inertie par mille ingéniosités, soit en dressant très haut et d'une façon menaçante son appendice caudal, soit en lui faisant courir à travers la place de vertigineuses bordées, cependant que, lancé sur sa piste au galop d'un fringant destrier, le magnifique saint Georges semble lutter contre des dangers toujours renaissants et disputer sa vie aux ruses du démon caché sous ces grotesques apparences.

Ce ne sont pas les seuls protagonistes du drame héroïque qui se consomme en ce moment devant les yeux des foules montoises, et, à l'exemple des tragédies antiques, met aux prises, sous la forme d'un envoyé du ciel et d'une hydre vomie par les enfers, l'éternelle dualité qui régit le monde. Des êtres fabuleux, comme les centaures mi-hommes et mi-chevaux, traînant après eux un simulacre de croupe chevaline sous laquelle on voit s'agiter, par un effet des plus comiques, le brimbalement d'ignobles pantalons effrangés, cavalcadent aux côtés du céleste capitaine avec des ruades désordonnées de poulains échappés à l'écurie. La main passée dans les brides agrémentées de grelots, ils s'épuisent en visibles efforts pour contenir l'élan de leurs montures, où plutôt, puisque en ces véloces agrégats la créature humaine et la bête demeurent étroitement unies, pour refréner leur propre impétuosité. Et, partout où le héros est exposé aux atteintes du Doudou, ils accourent, en ruant et en bondissant, faire diversion aux feintes qu'imagine la perversité du monstre.

Pas plus d'ailleurs que le grand saint Georges n'opère seul dans ce combat sans trêve et sans merci, où les « chins-chins » ont reçu des miséricordieuses providences la mission

de le soutenir et de le défendre, le diabolique animal n'est livré à ses seules impulsions : pour équilibrer les chances, le maître des enfers l'a renforcé d'une nuée de noirs suppôts cornus, armés de bâtons auxquels est accrochée une vessie et portant dans le dos des masques grimaçants, attribut de leur démoniaque origine. Mais, jugeant sans doute ces « diables » eux-mêmes insuffisants devant les miracles que peut l'héroïsme au service d'une cause sainte, il leur a adjoint, par surcroît, des auxiliaires dont l'aspect terrifiant serait bien fait pour mettre en fuite les chins-chins, si ceux-ci n'avaient en eux le courage qui triomphe de tous les maléfices. Avec les « hommes sauvages », des pieds à la tête couverts de feuillages en papier et armés d'énormes massues qu'ils font tournoyer en de grands moulinets, se complète le contingent des milices infernales.

Une fureur sombre et qui montre bien à quel point les comparses de la burlesque tragédie sont pénétrés des vertus de leurs rôles, se revèle dans l'extraordinaire précipitation avec laquelle les diables déversent sur leurs partenaires, les bonnes et secourables chins-chins, la pluie des horions ; de leur côté, les hommes sauvages, toujours prêts à frapper l'air de leur terrible « goedendag », combinent avec des pensées d'extermination le souci des belles attitudes classiques, telles qu'il s'en voit dans les mises eu scène athlétiques de Michel-Ange.

C'est, entre les multiples acteurs qui composent les camps ennemis, un pourchas sans trêve où par moments le ciel semble près de succomber sous le harcèlement de l'esprit du mal, fertile en ruses abominables ; à droite, à gauche, partout, les ouvriers de ses machinations se répandent, ailés comme des mouches préposées à la destruction ; mais toujours les chins-chins et leur patron, le noble saint Georges, sortent triomphants des embûches que leur dressent leurs noirs adversaires.

A la fin, une visible défaillance ralentit l'ardeur du Doudou et de ses acolytes ; les fatalités qui, selon l'ordre providentiel, doivent assurer la victoire du Juste contre les attentats du Démon, accomplissent petit à petit leur œuvre en épuisant les forces des méchants et en permettant qu'au contraire celles des bons redoublent à mesure que l'homérique combat se rapproche du dénouement. C'est en vain que le dragon s'acharne dans une série de haut-la-queue désordonnés, dont la violence a pour unique effet de rendre plus active et plus tourbillonnante la chevauchée du soldat de Dieu : il faut qu'il succombe pour satisfaire à l'indestructible soif de justice dont s'emplit le cœur des foules, daus les moments où la conscience humaine est en jeu. Aussi voit-on tout à coup le saint se hausser sur ses étriers, de longs filets de sueur ruisselants sous son casque, et, la lance en arrêt, chercher le défaut de la cuirasse où le coup qui mettra fin à ce combat acharné atteindra le plus sûrement aux entrailles la bête effroyable. Le sang, à la vérité, ne coule pas, pour la raison qu'il serait impossible d'en arracher une goutte à un être purement spirituel et qui n'a pas de sang à verser : mais l'épopée n'a que faire de ces vulgaires matérialités et cependant s'accomplit, aussi inéluctablement que si les lois naturelles présidaient à son terme. Tout le monde est convaincu que le Doudou est mort véritablement, et cette certitude supplée à tous les autres témoignages.

Aucune réalité n'aurait d'ailleurs le don de passionner plus vivement le peuple montois que cette représentation héroïco-bouffonne aux péripéties de laquelle il assiste avec des alternatives de transes et d'allégresse, selon que la victoire paraît balancer entre les diables et les chins-chins ; et, quand le Doudou roule enfin aux pieds du saint Georges, la clameur qu'il élève vers le ciel semble le bruit d'un torrent qui a rompu ses digues et se répand à travers la campagne. Aussitôt les musiques, qui n'ont pas cessé un seul instant d'accompagner du roulement de la grosse caisse et des retentissantes fanfares du cuivre le cliquetis des armes et le claquement sourd des vessies, haussent leurs sonorités au diapason d'une sorte



Dessin de André Hennebicq.

LE CORTÈGE DU DOUDOU.

de marche guerrière, bien que l'air du Doudou, qui est l'unique thème sur lequel, depuis le commencement de la lutte, elles se soient à l'envi époumonées, fasse cette fois encore les seuls frais de ce péan triomphal. Et comme cette tempête de sons n'était pas suffisante pour célébrer dignement la défaite du Lumeçon, les braves pompiers qui, pendant tout le temps des assauts, ont simulé, eux aussi, un combat meurtrier en se chargeant par pelotons des deux points opposés de l'arène et se tirant constamment des coups de fusils, lâchent tous ensemble une bordée de mousqueterie aux naseaux du cheval de saint Georges, aussitôt après reconduit processionnellement avec son cavalier et la cohorte des chins-chins, des hommes sauvages et de toute la diablerie, à la tour du Château, d'où, non moins processionnellement, on les avait tirés quelques heures auparavant.

A la vérité, en bon chroniqueur soucieux de ne laisser aucune lumière sous le boisseau, j'aurais dû débuter par cet important préambule, qui est la sortie du cortège et constitue le prélude de la très célèbre et incomparable farce, si toutefois il est permis de donner ce nom incongru à la mémorable et annuelle rencontre de M[gr] saint Georges et de son ennemi le dragon de Wasmes. A peine le casque du héros a-t-il apparu, que le roi populaire salue en ce dernier le champion de son choix, et une clameur traîne sur ses talons, l'accompagne jusqu'à son arrivée sur la place, pendant que les chins-chins, par de grotesques soubresauts et des torsions d'échine, semblent indiquer la part qu'ils prennent à la gloire de leur chef de file, et que le monstre, difficilement maintenu par deux de ses cornacs, s'agite avec colère et déjà fait refluer la foule sous les oscillations de sa formidable queue, qui, çà et là, écornifle des nez, poche des yeux et cueille des chapeaux dans le tas humain.

A un certain moment, le spectacle devient vraiment pittoresque : c'est quand, précédée et suivie d'une multitude dansante, la glorieuse mascarade descend la rue des Clercs, et, échelonnée sur sa pente rapide, dessine une file houleuse qu'allument les éclairs partis de la lance et du casque de saint Georges et les éclatantes bariolures des oripeaux de l'escorte. En tête s'avancent les diables, pirouettant sur eux-mêmes et se disloquant en gambades affolées, puis les chins-chins piaffant dans un échevèlement de crinières et de plumets, et immédiatement après apparaît le Doudou, comme une grosse barque secouée aux remous de la foule ; d'une mer de têtes émerge ensuite la haute silhouette du futur vainqueur, fièrement campé sur ses étriers et promenant devant lui des regards emplis d'une joie sereine, tandis que brandille dans sa main la lance qui doit terminer les jours du dragon. En même temps, de toutes les poitrines part le refrain national, qui, marié aux musiques des orchestres et tout là-haut accompagné dans le ciel par les notes du carillon sonnant, lui aussi, à toutes volées l'air célèbre, finit par remplir la ville entière d'un énorme bourdonnement traînant de proche en proche jusqu'au fond des banlieues et qui ne cessera de se faire entendre pendant toute la durée de la bataille.

Un poète du cru a rimé en patois ce fameux chant du Doudou, d'une gaîté si wallonne et dont les rythmes allègres, chers au cœur montois, vibrent par la cité, de l'aube à la vesprée, en ce grand jour de la Trinité, comme un vol d'alouettes et de pinsons :

Nous irons vir l'car d'or.
A l'porcession dé Mon ;
Ce s'ra l'poupée, Saint-Georg'
Qui no' suivra di long ;
C'est l'doudou, c'est l'mama,
C'est l'poupée, poupée, poupée,
C'est l'doudou, c'est l'mama.
C'est l'poupée Saint-Georg' qui va.

Le chansonnier n'a eu garde d'omettre dans son couplet l'éblouissant « car d'or », inséparable des grandes images du Doudou et de la poupée. Il eût, en effet, manqué quelque chose à l'évocation des splendeurs de la ducasse s'il n'avait enchâssé dans ses vers une allusion à la magnificence du char qui sert à promener les glorieuses reliques de sainte Waudru. Glorieuses, certes, puisque, selon la légende, c'est à leur vertu miraculeuse que Mons dut, en 1349, la brusque cessation d'une épidémie qui désolait la ville.

Chaque année, la procession de la Trinité, qui précède de si près la formation du cortège du Lumeçon que celui-ci semble l'épilogue naturel de ce pieux exode, fait le tour des rues pour perpétuer le souvenir du miracle. Monté sur de hautes roues, le char apparaît alors dans la fumée des encensoirs, tout étincelant de l'or de la châsse qu'il supporte, et, au pas de douze superbes chevaux blancs dont la robe sans tare resplendit parmi les orfèvreries, les chasubles, les bannières et les théories de jeunes filles en neigeuses mousselines, s'avance avec la massive splendeur d'un attelage royal. Il a lui-même la forme d'un carrosse de cour, fait pour promener des infantes et des duchesses dans sa nacelle blanc et or, bordée d'une galerie et décorée de guirlandes. Balancée sur de puissantes soupentes, l'illusoire nef par surcroît s'agrémente d'un vol d'angelots qu'on prendrait bien plutôt pour de profanes Amours ouvrant leurs ailes au vent de la folie, n'étaient les attributs funèbres auxquels s'appuient leurs nudités poupines. La main de Dubreucque a passé par là et leur a donné le modelé galant de la sculpture du temps. Rebindains et bouclés, avec leur geste de théâtre qui entr'ouvre les seuils des paradis et pourrait entre-bâiller les portes d'un boudoir, ils ont l'air de mener un gala par les sentiers fleuris d'une Cythère. Ils ne mènent, en réalité, que l'ombre d'une antique amoureuse du Christ, trépassée dans le martyre ; et, tandis que va le char aux massives roues, leur ribambelle, éployée autour de la châsse, ressemble à un groupe de jolis croque-morts dansant sur un corbillard.

Ce n'est là du reste qu'une des curiosités de la riche procession, car la cathédrale épanche ce jour-là son trésor à la clarté du soleil, comme un écrin de ruisselantes joailleries, et, pour augmenter la magnificence du spectacle, les paroisses voisines de Saint-Denis, Havré, Nimy, Ghlin, Hyon, envoient leurs plus belles madones parées de riches argenteries, prêt des sociétés de jeu de balle foisonnantes dans tout le pays d'alentour. Quand l'immense cortège débouche sur la place avec son innombrable clergé aux dalmatiques flamboyantes, ses pompeuses ordonnances de dais et de tabernacles, ses étincellements d'ors ciselés, de pierreries et de vieilles soies où semblent s'allumer des reflets de vitraux, le coup d'œil est bien fait pour éblouir les regards et laisser dans l'esprit l'impression de cette omnipotence que le catholicisme a conservée aussi bien au pays wallon qu'au pays de Flandres.

XVI

Mons en temps habituel. — Le loustic montois. — La jeunesse de Mons. — Mons à table.

Ce sont là les grands jours de Mons. Mais à peine le bruit des parades du Lumeçon s'est-il effacé dans l'air, avec le claquement des vessies crevées aux mains de la horde diabolique, que la vie montoise retombe à son fond de monotonie. Et cependant, si

pesantes que soient les heures dans le vide de l'existence de la province, le caractère des gens du pays possède une force merveilleuse qui les empêche de fléchir sous le faix des minutes inutiles et des loisirs inoccupés qui forment la chaîne sous laquelle succombent ailleurs les esprits. Ce ressort secret, au moyen duquel, horlogers du petit mécanisme vital, ils se remontent eux-mêmes et empêchent que l'aiguille s'immobilise au midi d'un morne désenchantement, il faut le chercher dans leur entrain naturel et leur vivacité d'imagination.

Un charmant et ingénieux conteur, cueilli par la mort en pleines vendanges, Charles Deulin, a narré les facétieux exploits des « wiseux » de Condé, sa ville natale; certes, les mémorables et légendaires récits qu'il y puisa à la veine populaire sont des trésors de bonne humeur et de franche hilarité ; mais il en eût entendu de bien autres s'il se fût mêlé aux tablées de café des « riars » montois. Le loustic, graine poussée au terreau de la jovialité wallonne, fleurit ici à tous les degrés de la société, bien qu'il ait surtout son plein épanouissement dans les couches du peuple, d'un tuf si gras pour le développement des originalités de nature. A lui seul il remplirait des in-folio de l'inépuisable flux de ses devis et de ses hauts faits, comme si le malicieux compère au hibou, Tiel Uylenspiegel l'incomparable, lui avait légué en mourant le génie bouffon duquel ses générateurs furent si prodigues à son endroit.

Au fond de ces histoires il y a toujours une dose de finesse goguenarde qui s'amuse aux dépens des autres et se complaît, selon le mot du cru, à « tirer le monde en bouteilles », locution, à coup sûr énigmatique, mais qui n'en donne pas moins l'idée d'une opération grave, comme l'action de soutirer de ce foudre à sottise, l'humanité, la précieuse liqueur de gaîté sans laquelle l'existence n'offrirait aux lèvres que d'insipides breuvages. Les poivres sans doute ne manquent pas à la farce montoise ; quelquefois même la gauloiserie, qui en est le suc capiteux, se complique de licence scatologique d'une transcription malaisée ; mais, le plus souvent, la plaisanterie demeure dans les limites de ce qu'on appelle un bon tour, et, comme elle s'exerce presque toujours contre les personnes qu'une certaine crédulité incline à la jobarderie, elle se termine par la confusion des béjaunes pris à l'éternel miroir aux alouettes.

Les habitudes de la vie et les particularités des mœurs non moins que la vivacité de l'esprit font de Mons une ville wallonne par excellence. Le Français des agglomérations limitrophes se sent attiré par ce centre de gaîté et de faciles plaisirs, comme par une sorte de petite capitale provinciale dont les distractions, si peu étendu qu'en soit le cercle, lui rendent tolérable l'ennui de son milieu coutumier. Une jeunesse active et remuante s'y entend à organiser les fêtes : en temps de ducasse et de carnaval, on arrive à ces bals presque de Saint-Quentin ; et ces occasions de rencontre et de connaissance amènent petit à petit des amitiés solides, point de départ souvent d'unions qui rapprochent les familles. Ainsi s'est effacé, par l'action graduelle de cette fraternité de peuple à peuple qui est la plus solide des annexions, puisqu'elle attache ensemble les cœurs avec une chaîne d'or, le souvenir des maux que la France de Louis XIV et de Turenne laissa derrière elle dans le pays montois, comme un mortel cancer dont les ravages faillirent épuiser plus d'une fois la sève locale.

Mons est à cette heure une jolie ville d'aspect confortable, sans piaffe extérieure, tenant en bel ordre ses promenades, ses parcs et ses maisons, celles-ci proprettes et fraîches, sous leurs façades reluisantes, presque toutes modernes, car les vieux hôtels y sont rares autant que la vieille aristocratie. La sociabilité, la bonne chère, et chez les dames les

rivalités de la toilette y maintiennent, à travers l'uniformité des habitudes journalières, une vitalité joyeuse qui, sans ce stimulant, risquerait de se perdre dans l'alanguissement d'un fond de vie casanière. Une bourgeoise, même de fortune médiocre, aime à étaler au spectacle et au concert, pour lesquels le goût public est très vif, des toilettes rapportées de Paris, et tout vrai Montois réunit au moins trois ou quatre fois l'an à sa table, extraordinairement



LE CHATEAU DE MONS.

garnie pour la circonstance de vins et de victuailles, une bande de joyeux convives.

La cuisine est ici d'ailleurs du domaine exclusif de la femme, qui s'entend mieux peut-être qu'autre part à organiser un grand festin, et toute l'année, en vue de ces agapes mémorables dont il est de bon ton qu'on parle dans la ville, moissonne des recettes, collectionne des menus et se prépare à la confection d'ingénieuses et subtiles gourmandises. Le mari, lui, a le département des vins ; il faut voir l'abondance et la richesse des caves montoises pour comprendre le prix que, dans une maison bien conduite, on attache à cet élément indispensable

d'un bon dîner. Tel épargne sur ses plaisirs de café pour aller lui-même en Bourgogne, à l'époque des vacances, s'entendre avec les propriétaires de vignobles et s'acheter une ou deux pièces d'un cru dont au préalable il a longuement dégusté les produits. Personne ne raisonne plus pertinemment sur les vertus d'un clos ni ne connaît mieux les multiples précautions de l'encavement. D'un claquement de langue contre le palais, l'amateur montois vous dira la marque et l'année d'un vin avec une aussi incomparable sûreté qu'un bibliophile se prononçant sur les éditions d'un livre. Et le rapprochement n'est point banal : c'est la coutume à Mons d'apparier à une bibliothèque une cave un peu nombreuse. « Ma bibliothèque », dit en parlant de ses vins l'hôte qui vous accueille à un festoiement; et, vous guidant avec un flambeau, il vous fera descendre dans ses souterrains, divisés en petites allées au fond desquelles, alignées sur des rayons ensablés, s'empilent dans une nuit poudreuse, toute tapissée de vénérables réseaux par les araignées, d'innombrables rangées de bouteilles précieusement étiquetées et achevant de mûrir parmi les grasses humidités d'une atmosphère pleine de fermentations. Les rayons au surplus ne se désemplissent jamais sensiblement, car les brèches sont réparées à mesure qu'elles se produisent, en sorte que la consommation, au lieu d'épuiser ces richesses du sous-sol, semble au contraire leur fournir un sujet constant de renouvellement.

A Mons commence véritablement ce luxe des caves « à bourgogne », qui, de la Trouille aux rives de la Sambre et de la Meuse, concentre le trésor des lointains vignobles dans des cavernes où, sous la paroi des fioles, flambent, à l'égal des escarboucles et des améthystes des légendes arabes, les pourpres et les violettes des grands crus. Mais comme une installation de ce genre exige des soins à part, il n'est pas rare que les plus entendus parmi ces fins connaisseurs fassent construire, en dessous du niveau même de la rivière ou du fleuve, dont les infiltrations maintiennent à l'intérieur la température désirable, des caves que les eaux inondent par intervalles et, en se retirant, englaisent d'un limon propice à la maturescence du vin.

XVII

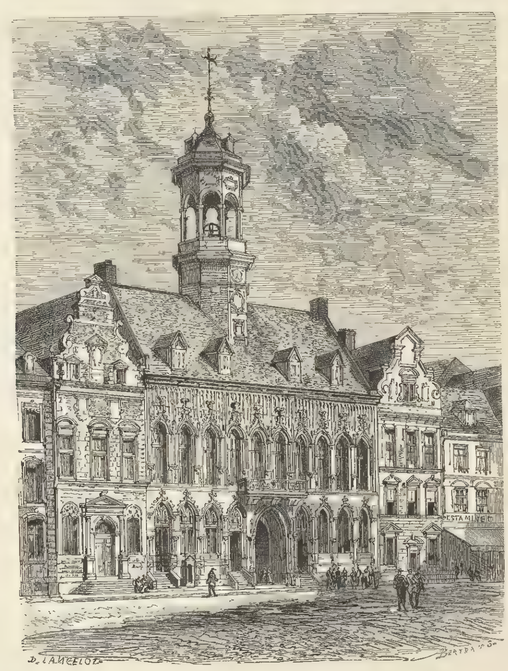
Intimités de la vie — Les vieilles rues — Les nouveaux quartiers. — Les toits de Mons. — Le Beffroi. — L'Hôtel de ville. — Sainte-Waudru.

Il fut un temps, où resserrée entre ses remparts, la petite cité qui servait de relais aux diligences filant sur Paris, ressemblait à une grosse bourgade juchée sur une bosse.

La bosse existe toujours, avec son amas de vieux toits rouges échelonnés sur les pentes, et tout en l'air son Beffroi planté comme un chandelier, — une sorte de « ville haute » au pied de laquelle, depuis, s'est formée une ville nouvelle, régulière, symétrique, étalant des styles ambitieux. Des collèges et des hospices, y ont une allure disproportionnée de palais et suscitent la pensée d'une grande fortune publique se prodiguant en de dispendieuses installations. Pourtant la circulation et l'activité semblent hésiter à gagner les quartiers nouveaux et continuent à refluer vers les petites rues tortueuses du centre, débouchant de partout sur la Grand'Place, comme au cœur sensible où se garde la chaleur de la vie. Quelques-unes ont gardé d'originales dénominations correspondant à des particularités locales ou à leurs destinations primitives, telles la rue de la Tour-Auberon, la rue de la Terre-du-Prince, la rue des Sœurs-Grises, la rue des Clercs, la rue du Chapitre, la rue de la Grande-

Triperie, la rue des Gades, la rue Casse-ma-Brune, la rue des Cinq-Visages, et maintes autres dont le nom s'accorde bien avec une topographie accidentée de vieux quartiers populaires.

Tandis que le pittoresque de plus en plus se retire des alignements de la voirie contemporaine, monotones comme les parallèles d'un plan géométrique, le dégringolement de ces ruelles étroites, cassées à angles brusques et bordées de façades étranglées, avec leurs cabossements de pavés aigus, qui semblent faits pour des mulets et des chèvres, amuse



L'HÔTEL DE VILLE DE MONS.

l'œil par l'imprévu et la fantaisie de leurs lignes. Des terrasses du Château on voit se dérouler une poussée de toits tortus, détraqués, quadrillés de « pannes » bossuées, où le dragon-sang, le rouge laque, le lie de vin, le zinzolin plaquent des taches chatoyées d'aquarelle, et qui, en tous sens dégringolant les rampes ou s'échelonnant le long des montées, décorent joyeusement le noir paysage de leurs masses bigarrées et penchantes.

Ce Château, ou plutôt, comme on l'appelle dans le pays, cette Cour du Château, qui,



Dessin de Clerget

INTÉRIEUR DE SAINTE-WAUDRU A MONS.

avec Sainte-Waudru, forme le point culminant de Mons et dessine sur le ciel éclaboussé par les fumées boraines sa silhouette de veilleur de pierre, est un des rares monuments demeurés debout parmi les bouleversements de la vieille ville. Encore son antiquité atteint-elle deux siècles seulement, et cette jeunesse relative en fait la cadette de toutes les tours hautaines qui, en pays flamand, émergent des âges. Quant à l'ancienne châtellenie proprement dite, il ne reste plus que les pans de murs trapus d'une des portes primitives.

Tel qu'il s'offre, avec sa gloire de fraîche date et que néanmoins il a fallu rajeunir il y a quelque trente ans, tant la pierre, comme l'homme, est sujette à de précoces caducités, le Beffroi — pour lui donner l'autre nom qu'il porte à Mons — dresse fièrement ses trois étages d'architecture classique, séparés par des modillons et des balustrades à l'italienne, sous son chapeau de clochetons bulbeux plantés aux angles et surmontés d'un piriforme campanile. Quand l'architecte Ledoux le reconstruisit sur l'emplacement du Beffroi antérieur, anéanti par un incendie, il ne se soucia pas de réinstaurer la masse ronde que les flammes avaient coulée bas : il préféra y substituer une superposition de pilastres, de colonnes et de consoles, qui eut pour effet de distinguer la tour montoise de tous les autres beffrois du pays. C'est dans cette grande cage de pierre que chantent, comme une nichée de gros moineaux, les trente-six cloches d' « el' carion d'Mons », celles-là mêmes dont les trilles allègres sonnent si joyeusement la défaite du Doudou, pendant le mémorable jour de la Trinité, et qui, en temps ordinaire, se mêlent en volées de notes frétillantes à ces autres oiseaux chanteurs, les rires de la jovialité wallonne.

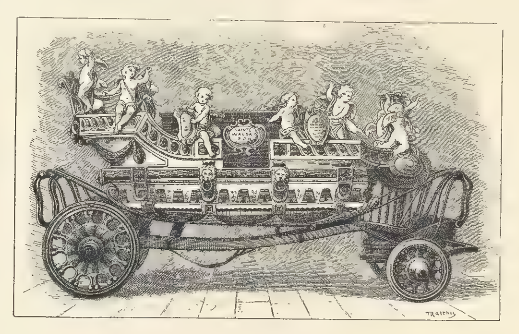
Hélas ! ils battirent fréquemment de l'aile, les gais oisillons, au cours de cette histoire montoise si abondante en pendaisons, en étranglements, en brûlements et en supplices de toutes sortes, qui tantôt s'abattaient sur les particuliers et tantôt sur la cité entière, comme un tourbillon de noires épouvantes. Quand Albe, le féroce pourvoyeur des échafauds, quitta la ville, il y laissa partout l'éclaboussure du sang versé par torrents, au point qu'il n'y fut de famille qui n'eût à déplorer la perte d'un des siens, et que ce qui resta après ce grand chourinage émigra dans des régions plus clémentes. La terre a depuis longtemps bu l'énorme tache rouge, et il faut un effort d'imagination pour se représenter aujourd'hui, sur cette place où l'on dépeçait les hommes comme des bœufs et qui ne voit plus se consommer que l'illusoire agonie d'un monstre en osier, le spectacle de ces effroyables exterminations.

Contemporain des tueries qui changeaient le « markiett » en charnier, l'Hôtel de ville lui-même, au milieu des sévices sous lesquels les maisons circonvoisines ont fini par perdre leur physionomie passée et tomber à la plate vulgarité moderne, a trop ostensiblement pâti pour qu'il soit possible de recomposer, avec son aspect actuel, le fond du tableau où se détachèrent tant de scènes d'horreur. Mais si le campanile dont se coiffe son toit percé de lucarnes et si le choquant balcon qui a pris la place de la bretèque primitive dénaturent les fines élégances de l'ordonnance ogivale, ce qui subsiste de celle-ci n'en compose pas moins, au milieu de ce pays labouré jusqu'aux racines par l'histoire, un joyau délicatement ouvré et qui, par l'élancement de ses dix fenêtres d'étage finissant en pinacles et rejointes par des niches en encorbellement, tient sa place dans la floraison des jolis édifices sortis de terre au coup de talon de l'esprit communal, ce magicien incomparable des antiques féeries flamandes.

On raconte que les pluies, la famine et la peste conjurées ayant partout suspendu dans la ville le travail des manufactures et plongé l'innombrable peuple ouvrier dans une noire détresse, les magistrats résolurent, en 1440, d'employer à la construction d'un palais

communal les bras que cette effroyable crise avait rendus inactifs. L'Hôtel de ville serait donc sorti d'une idée humanitaire en même temps que d'un calcul économique, grand honneur pour les magistrats du temps !

Le vrai trésor de Mons toutefois n'est pas là : gravissez les pentes qui mènent à la cathédrale, et quand vous aurez fait le tour des chapelles polygonales qui garnissent extérieurement le chœur, pénétrez sous le porche par delà lequel Sainte-Waudru déroule ses hautes nefs d'une si pénétrante majesté; non seulement vous aurez sous les yeux le plus bel édifice de la ville, ce qui n'est pas un mérite extraordinaire dans une cité où les points de comparaison font défaut, mais l'un des plus nobles vaisseaux du pays entier. Comme à Saint-Pierre de Louvain, avec lequel la basilique montoise a de frappantes analogies, l'âme est saisie par la grandeur vraiment religieuse et l'austère solennité de ce lieu de prière et de recueillement, déployé sous des voûtes de briques sombrement rembrunies et prolongé à travers un alignement infini de piliers jaillissant du sol comme une forêt de granit bleu.



LE CHAR DE MONS.

Nous ne sommes plus ici, il est vrai, dans un de ces fastueux musées de statues et de tableaux, tels qu'il s'en rencontre partout en Flandres : les prédilections pour un catholicisme sensuel et paré nous ont abandonné dès le premier pas que nous avons fait dans la contrée wallonne. Mais quand la médiocrité dans la décoration s'attache à un monument d'une splendeur matérielle et mystique aussi émouvante que celle qui règne à Sainte-Waudru, on est presque tenté de se réjouir. L'absence de la pompe extérieure, toujours sujette à distraire l'esprit de la contemplation des intimes et profondes beautés de la conception architecturale, comme un manteau somptueux sous lequel se dérobent à la fin la chair et l'ossature vivantes, laisse mieux apparaître, en effet, la grandiose nudité de la pierre et fait pénétrer plus avant dans le secret de ces hautains génies qui sont les bâtisseurs des maisons de Dieu. C'est à peine si quelques tombes du quinzième siècle, un retable en gothique tertiaire d'une exécution fleurie et guillochée et les élégants bas-reliefs sur albâtre de cet élève de Jean Goujon, le sculpteur montois Jacques Dubreucque, débris du jubé qui séparait autrefois la nef du grand chœur, attirent les yeux dans l'immensité du temple; et pourtant cette simple richesse s'accorde mieux avec la sévérité de l'édifice qu'une opulence qui y serait en tous sens répandue.

Longtemps on attribua à Jean de Thuin et à son fils l'immortel honneur d'avoir conçu ce chef-d'œuvre d'élégance et de majesté; mais les dates, inquisiteurs impitoyables qui apportent la lumière dans les plus obscures enquêtes, ont rétabli cette gloire au bénéfice d'un autre architecte dont le nom a sombré dans l'oubli : créateur véritable de l'œuvre gigantesque dont Jean de Thuin ne fut que le continuateur, il avait rêvé, ce Titan, orgueilleuse conception d'une âme qui veut jeter un pont entre le ciel et la terre pour être plus près des paradis, de couronner cette grande prière élancée vers l'Éternel, d'une tour découpée à jour et haute de cent quatre-vingt-dix mètres, soit près de cinquante mètres de plus que celle de Strasbourg et d'Anvers !



PROVINCE DE NAMUR



RUINES DE SAUTOUR.

PROVINCE DE NAMUR

I

Les premières apparitions du rocher. — L'Entre-Sambre-et-Meuse. — Acheminement à l'Ardenne proprement dite. — Les vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse. — Les familles de petites rivières. — L'Eau-Blanche et ses congénères. — L'histoire du sire de Chimay

Dès les jolis paysages rocheux de la Sambre, l'Ardenne se fait sentir aux brusques redressements du sol, jusque-là à peine renflé de légers vallonnements. Landelies, Thuin, Lobbes, avec leurs buttes vertes ou crayeuses réfléchies dans les eaux, sont comme une échappée sur les perspectives d'une grâce tourmentée qui abondent aux vallées de la Lesse, de l'Hermeton et du Bocq ; et cette impression va grandissant à mesure qu'on se rapproche de Chimay, de Mariembourg et de Couvin. Mais, bien que l'Entre-Sambre-et-Meuse, comme son nom l'indique, comprenne tout le territoire qui se déploie entre le fleuve et la rivière, il faut avoir dépassé les premières étapes de la transformation du pays plat en pays montagneux, comme toutes les zones de transition encore quelque peu indécises, et s'être rapproché de la région plus accentuée qui avoisine le fleuve, pour comprendre et saisir l'originalité de cet âpre et nerveuse nature qui, même quand elle semble abdiquer ses sauvageries, garde encore dans ses détentes une allure de violence et de désordre.

A partir de Chimay, cependant, dans cette vaste bruyère en partie seulement défrichée par les trappistes, déterminés violateurs de solitudes, dont la herse et le soc frayent des sillons jusque dans le plus aride calcaire, on a une émotion qu'on n'avait point encore ressentie, comme à l'approche d'une crise de la terre d'où va s'engendrer la métamorphose définitive de la contrée.

On la devinait bien déjà aux boursouflements de l'aire, crevassée de grêles ravines et projetée en corniches raboteuses, mais à travers un état de demi-caractère qui n'est que le prélude des sévérités auxquelles les grandes dislocations cosmiques semblent vouer les lieux tragiques. Et tout à coup le déroulement sombre des Fagnes chimaisiennes, en leurs étendues coupées de marécages et de broussailles que juin dessèche et qu'octobre enveloppe d'embruns, fait sur l'esprit l'impression d'une suite d'accords rudes et poignants par lesquels un compositeur prépare son auditoire aux secousses du drame.

Là commence vraiment l'initiation : une désolation pèse sur ce désert, où pourtant l'homme s'est bâti des villages et qui lentement recule devant l'effort fraternel du colon et du bœuf attelés l'un et l'autre au même joug. Quand plus loin, dans les dangereuses fondrières qui vont de Spa à Malmédy, on sentira monter en soi le froid et le deuil d'une Ardenne aride et croupissante, sans un chaume pour s'abriter des piqûres du soleil, sans un bouquet d'arbres pour y reposer sa prunelle incendiée aux flambes de l'air, sans un filet d'eau courante où se désaltérer, l'agonie de cette fin de tout, douloureuse comme aux confins du globe la mort de la vie, ne fera qu'aiguillonner jusqu'au paroxysme la sensation perçue en cet apprentissage des âpretés de la contrée.

Mais ce brusque saisissement est d'abord tempéré par le charme des aimables sites avivés d'eaux et bruissants de feuillées, que les vallées namuroises ouvrent à travers leurs tortueux entonnoirs, comme un rappel déjà plus caractérisé des vallons de la Sambre et un avant-goût des combes accidentées qu'emplissent de leur bouillonnement la Semois, l'Ourthe, l'Amblève et la Lesse, ces grandes sœurs des humbles naïades qui s'appellent l'Eau-Noire, l'Eau-Blanche, l'Eau-d'heure, le Brouve, le Viroin, l'Hermeton et l'Acoz. En même temps le pays se peuple, les villages apparaissent, la montagne s'exhausse, le rocher se bosselle et se déchiquette, de pantelants profils saillent à chaque détour de la route qui va, monte, biaise, par mille circuits gagne les hauteurs. Et l'espace s'élargit, l'aire des plateaux s'amplifie, l'ivresse des altitudes entre aux poumons comme un vin capiteux et fort.

Tel qu'un acheminement au cœur de l'Ardenne, s'offre l'Entre-Sambre-et-Meuse ; ce n'est point encore la vastitude des plateaux condrusiens, ni la majesté des défilés de la Meuse, ni l'idylle charmeuse des fonds de la Lesse et du Bocq ; et pourtant ses bois, ses landes, ce qui lui reste de l'antique Marlagne, l' « Intrica Sylva » des Lommaciens, la mystérieuse et sombre forêt qui, à la Révolution, occupait encore vingt lieues carrées de son territoire, résument dans une image adoucie les mélancolies hautaines et les joliesses rieuses de cette grande terre ensorcelante qui, une fois qu'on l'a foulée, laisse au cœur d'impérissables souvenances et le retient par toutes les chaînes qui des eaux, des monts, des ravins peuplés des nains et des fées de la légende, vont aux esprits sensibles, capables de s'émerveiller des inépuisables féeries de la nature.

On pourrait dire de l'Entre-Sambre-et-Meuse qu'il présente à l'état de réduction le système des plateaux et des vallées du reste de l'Ardenne, non pas une miniature toutefois — car l'idée d'une telle diminution ne s'accorde pas avec l'entremêlement du sévère et du gracieux qui, dans une succession de sites très variés, inquiète et ravit presque sans intervalles les yeux, — mais, pour employer un langage qui rapetisse forcément l'impression et cependant la rend sensible, une ébauche déjà enflammée du tableau tourmenté où s'achèvera la connaissance définitive de la région.

Trois grandes vallées, celles de l'Hermeton, de la Molignée et du Viroin, y creusent leur ravine profonde, comme les sillons d'un labour qu'au temps de la Genèse y auraient fait les monstrueux éléments courroucés ; et d'autres vallées plus petites, les vallons de l'Heure

et de l'Acoz, se rattachent, pareilles à des sortes de subdivisions, à ces trois grosses rides au bord desquelles, comme de la chair remontée sur une face tuméfiée, a poussé la dure callosité du roc, cette chair morte de la terre.

Plus tard, aux zones élevées de la baraque Michel, tout isolée et perdue au point le plus haut de l'Ardenne dans un froid et un silence de Sibérie, nous verrons, en des bonds désordonnés, monter le sol à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer; mais ici, comme un animal ramassé sur lui-même et qui ne prendra son élan qu'après une lente gradation d'efforts, la montagne ne dépasse pas dans ses mouvements les plus violents le tiers de cette altitude.

Si modérés qu'ils soient toutefois par comparaison, les rochers de l'Entre-Sambre-et-Meuse suffisent déjà à marquer les déchirements de cette nature convulsée qui, dans ses houles figées et ses ressacs de pics et de crêtes, cabrés comme des vagues océaniques, semble éterniser l'écume d'une mer pétrifiée. Et, comme pour fortifier cette illusion par une illusion nouvelle, les plateaux qui, là-haut, par-dessus cet immobile cataclysme, déroulent, en pleine région des alouettes, leurs étendues égales et pacifiées, sont pareils à des grèves dominant la meute hurlante des eaux.

En bas, cependant, léchant le pied des rocs de leur langue de lices soumises qui, à la saison des crues, se changent en dragons furieux, chante et gamine le chœur des rivières. Amoureusement enlacées aux assises de la montagne dont elles reflètent dans leur limpidité cristalline les craies rouilleuses et les touffes chevelues, puis encore se frayant un chemin à travers le tremblement des saulaies, sous le vol bleu des libellules, en tous sens on les voit biaiser, multiplier les méandres et les détours, se perdre aux verdures des herbages pour côtoyer plus loin les circuits du chemin, souvent vagabond comme elles.

Le nombre en est infini : ce sont, outre la Molignée, l'Hermeton et le Viroin qui ont baptisé les vallées qu'elles arrosent, l'Yves, la Biert, le Flavion, le Burnot, l'Acoz, le Brouve et ces autres ruisselets aux dénominations rythmiques qui, comme les filles d'une même souche, portent tous le nom patronymique d'Eau. Partout on les entend jaser, comme la musique et l'éclat de rire des paysages; au friselis du vent dans les feuilles elles mêlent le sifflotement des airs de flûte que jouent les sylphes dans les roseaux de leurs rives; et les roches, ces grandes solitaires qui sur leur front portent la mélancolie des vieillesses éternisées, les ayant laissées couler de leurs fissures et de leurs cavernes, comme la rosée de leur séculaire ennui s'égouttant de leurs orbites foudroyées, les regardent s'attarder aux cascatelles semblablement à des enfants qui ont trouvé un collier de perles sur leur chemin et, disjoignant leur doigts, s'amusent à les répandre en pluie autour d'eux.

Suivez-les, ces errantes : comme une quenouille qui, en se dévidant, déroulerait des soies merveilleuses, des soies couleur d'arc-en-ciel et d'illusion, elles déchevellent, les pimpantes ouvrières, le fil de leurs claires eaux à travers des silences et des douceurs de nature, criques ombreuses, nids de feuillage, veloureux aubusson des prairies en fleur, halliers crêpelés en d'hirsutes toisons, amphithéâtres de bois étagés sur le versant des monts, sauvages ravines écorchant le roc, infinies surprises des perspectives variées à chaque tournant.

Toujours elles vous mèneront, non par le chemin le plus court, mais par des sentes à peine frayées et dont le sillon s'efface sous le déferlement des graminées, par ce charmant chemin des écoliers qui s'attarde, traîne avec des oublis et des joies de flânerie, toujours elles vous mèneront aux meilleures places pour entendre la messe que, dans la chapelle du bon Dieu, bâtie ici avec la montagne pour voûte et pour piliers, les grands pics, pareils à des abbés très vieux sous leur chasuble de lierres, de lichens et de taillis, disent aux eaux,

aux bois, aux horizons, — vénérables pontifes qui d'en haut laissent tomber sur le frisson de la création le geste solennel de la bénédiction parmi les rafales de l'aquilon et le ronflement des chênaies, semblables à un lent bourdonnement d'invisibles orgues.

Quand on a quitté Chimay, sa petite place où s'élève, dans la mélancolie de décadence qui a succédé aux jeux et aux ris de la vieille cour chimaisienne, la statue de Jean Froissart, couché sous une dalle au chœur de l'église du lieu, et qu'on a laissé derrière les immenses étangs que fendaient autrefois des nacelles parées et qui ne reflètent plus que la silhouette des grands hérons solitaires perchés au bord des eaux sur une patte, on ne tarde pas à rencontrer un ruisselet babillard que, à cause de sa transparence sans doute, on a nommé l'Eau-Blanche.

C'est la première de ces poétiques et douces pastourelles dont on entend s'égrener en tous sens les chansons, la première du moins qui s'offre au voyageur venu du Hainaut et qui, pour commencer son tour d'Ardenne et pénétrer dans la province de Namur, a préféré se jeter de prime saut dans la sauvagerie des vallées, marchant à petites journées et s'initiant graduellement aux beautés de la contrée, plutôt que de brûler les étapes sur un banal railway.

Figurez-vous que, indécis sur l'orientation, vous ayez entre-bâillé la porte d'une bergerie : une voix rustique et cordiale y chantait un air des montagnes, avec ses longues cadences traînantes que le vent porte à travers l'espace et qui si doucement caressent l'oreille quand on les entend venir du large, planantes et prolongées comme une musique qui ne sait point finir. Dans le chaud brouillard d'or de l'étable, la tache brillante d'un visage de paysanne se détachait, et, pour mieux répondre à votre question, s'est avancée jusqu'auprès de vous, s'allumant tout à coup au grand air d'une rougeur de sang sous le hâle cuivré de la peau. Mais, comme vous prenez plus attention à la saine fraîcheur de la bouche qui vous parle qu'à l'explication qu'elle vous donne, les lèvres s'impatientent, et la jeune fermière, ayant d'un geste rapide fait retomber ses manches sur ses bras nus, s'offre à vous mettre sur la bonne voie. L'un et l'autre vous quittez alors le pourpris, et, tandis que les roches s'échelonnent à droite et à gauche du chemin, que les merles sifflent et que les campanules s'ouvrent comme des yeux curieux dans l'herbe, elle, dont le rire fleurit la joue et qui aime à bavarder, débite avec malice un chapelet d'histoires sur Jean, le meunier dont on entend là-bas derrière les saules ronfler la roue et qui, vieux garçon, cherche depuis bientôt trois lustres une meunière à son goût; sur Martinette, la fille de la cense qu'on voit perchée à la crête du mont, « une mademoiselle qui faisait la fière et qu'a pourtant fauté, l'an dernier, avec un monsieur venu de la ville »; sur l'infortune du messager d'un village voisin, écrasé par la roue de sa charrette à l'endroit où une pierre déjà moussue perpétue le souvenir de ce lamentable accident; puis encore sur les fantômes qui, certaines nuits, s'en viennent rôder aux pans de murs ébréchés, profilés au-dessus de votre tête, dans le bleu de l'air. Et ce gazouillis d'oiseau sautant d'un sujet à un autre comme de branche en branche vous met peu à peu si avant dans l'intimité des gens et des choses du pays, qu'il vous semble retrouver, partout où vous passez, d'anciens amis dodelinant la tête au bord de la route avec le mouvement familier et caressant du bonjour.

Ainsi en est-il de l'Eau-Blanche et de toutes ses pareilles, les frigides naïades au miroir desquelles se reflètent si lumineusement les paysages et qui en savent si long sur les habitants de la vallée dont maintes fois, quand le soir tombe et qu'on ne craint plus de se parler, comme si les paroles elles-mêmes, en sortant des lèvres, se dérobaient aux obscurités de la nuit, elles ont surpris les confidences et les aveux.



RUINES DE FAGNOLLES.

Ne sont-elles pas d'ailleurs mêlées elles-mêmes à cette humble et paisible existence? De porte en porte, à la traversée des villages, elles roulent leurs eaux claires dans lesquelles on met guéer les légumes et le linge, que les bestiaux lapent en troussant leur mufle tout dégouttant de perles diamantées, où enfin se brouille, au fil des moires errantes, l'image renversée des rochers, des arbres, de l'humble logis au seuil bleu; et quand, échappées aux hameaux, elles reprennent leur élan à travers la campagne, comme des chèvres détachées du piquet et qui gambadent sur les flancs de la colline, c'est encore elles qui vous mènent au moulin, à la petite ferme isolée au milieu de ses champeaux, à la grotte qui là-bas ouvre sa gueule sombre, au donjon démantelé accroché par d'indestructibles griffes au cœur du roc.

Avec l'Eau-Blanche on côtoie des cannaies, on longe des côteaux, on rase d'abrupts rochers, on entend s'éveiller dans le matin la rumeur des villages, ici Aublain, Vaux, Lampret,



COUVIN ET SON ROCHER.

là Boussu-en-Fagnes, plus loin Mariembourg, une ancienne ville de guerre aux remparts démantelés, aux fossés comblés, pas même une ruine, tant la démolition a dispersé jusqu'aux moindres vestiges du passé, ne laissant subsister sur ce néant de gloire qu'un champignonnement de petites maisons basses entre lesquelles passent en cornant les vaches qui vont aux champs. Tournez-vous vers l'est : Fagnolles, la ruine six fois séculaire, semble contempler, du fond de sa tour crevassée et béante sur le vide, avec la tristesse hautaine qui est comme la méditation de ces monuments d'un autre âge devant nos petitesses et nos vulgarités, le désastre de cette disparition de tout, sous laquelle la cité de Marie de Hongrie a fini par sombrer et n'être plus qu'une morne bourgade. Quant à elle, la grande mutilée, elle porte fièrement, sous les ronces et les broussailles qui la défendent contre un accès trop facile, ses plaies pareilles à des blessures par où se seraient écoulés son sang et sa vie, et toute caduque et branlante, avec ses courtines lambrequinées qui dentellent l'horizon, ses débris de tours foudroyées que les vents d'équinoxe semblent devoir coucher à terre et qui pourtant

se tiennent encore debout, elle continue néanmoins à dessiner par-dessus la contrée sa formidable silhouette d'ombre, gardée par une arche de pont-levis.

La déchéance a partout frappé cette terre historique, dont les anciens burgs ne sont plus à présent que des éboulis de pierres et qui, sur l'emplacement de ses guerroyantes petites villes, conquises au labour et aux semailles, regarde s'allumer l'éclair furtif des charrues. De Sautour, la ville aux seize tours, ainsi que l'appelle l'histoire, il ne reste que des pans de maçonnerie, farouches et isolés comme des falaises sur une plage.

Mais si le manoir, le château fort s'est peu à peu émietté, quelquefois, comme à Couvin, couronné par un roc rébarbatif duquel le donjon redouté qui le casquait au quinzième siècle a chu sans laisser d'autres traces que quelques chicots à ras de terre, les maisons et la rue n'ont pas dépouillé entièrement une certaine couleur d'archaïsme pittoresque. Une sœur de l'Eau-Blanche, que, pour la distinguer des autres dans cette famille de ruisseaux de montagnes portant le même nom, on a qualifiée d'Eau-Noire, bien qu'elle ait la même limpidité cristalline que ses congénères, coupe la ville en deux, découvrant sur chacune de ses rives des façades penchantes, décorées çà et là de petites logettes en surplomb. Puis les ruelles escaladent la butte, rejoignent à mi-côte l'église et, par des raidillons qui s'escarpent à mesure qu'ils se rapprochent de la crête du roc, s'en vont gagner un cabaret dérisoirement poussé comme un champignon sur les restes de l'orgueilleux château.

Un curieux épisode se rattache à la destruction de cette bastille. L'effréné chasseur qui régnait alors sur Chimay, Jean de Croy, ne se faisait point scrupule, paraît-il, de courir avec ses meutes dans les bois de Couvin et s'appropriait de par droit de conquête un gibier auquel il n'avait point d'autre titre.

Ce fier dédain de la propriété finit par irriter les bourgeois de la ville, qui résolurent de prendre au trébuchet le loup dévorant et, s'il faut en croire un document retrouvé aux archives de la ville, n'y mirent guère plus de façon que le noble veneur n'en mettait lui-même à guerroyer contre la plume et le poil dans ses exterminatrices chevauchées à travers la forêt. « Donc, pour exécuter leur dessein, un jour ledit comte étant venu chasser sur les bois dudit Couvin et, par ardeur de la chasse, traversant les halliers à course de cheval, tellement qu'il était bien loin et séparé de ses gens, ils courent sur lui masqués, mettent la main sur la bride de son cheval, l'arrêtent, le garrottent et, lui bandant les yeux, le mènent ci et là à travers les bois, comme s'ils l'eussent voulu emmener bien loin jusqu'à la nuit, et puis, à l'insu des autres bourgeois, le jettent en une profonde fosse et hideux cachot d'une tour du château dudit Couvin, où chaque jour on lui jetait en cachette quelque peu de pain et d'eau pour le faire mourir lentement plutôt que pour le sustenter.

Il fut là sept ans, sans que madame sa femme ou autres de ses gens en reçussent aucune nouvelle, un chacun se persuadant qu'il avait été assassiné par quelques voleurs, ou dévoré des bêtes sauvages ; lui aussi ne savait en quel lieu il était détenu, ni pour quelle raison, s'imaginant être bien éloigné de Chimay, n'en étant néanmoins que de trois petites lieues. »

Voici comment prit fin ce long supplice :

« Dans ledit cachot, qui était le creux d'un rocher, il y avait une fente et ouverture par où tant seulement il recevait quelque peu de lumière, et au pied dudit était une petite plaine, où près là un jeune garçon paissait des moutons, lequel avec une arbalestre quinait et tirait après ladite fente et ouverture dudit rocher, et après plusieurs coups arriva qu'il tira droit au trou ; donc, étant approché du rocher et ayant mis son bras pour reprendre son trait, le comte le prend et le tient ferme par la main ; le garçon crie, hurle, et le

comte l'apaise, le fait taire, lui parle doucement et demande là où il était, et, ayant entendu du garçon qu'il était à Couvin, le prie qu'il voudrait appeler son père. »

Un fait assez inexplicable se place en cet endroit du récit : Jean de Croy, à la faveur du peu de lumière qui filtrait par la fente du rocher, écrit à madame sa femme, lui enjoignant qu'incontinent on vienne le délivrer. Écrivit-il avec son sang cette désolée missive, et, pour y tracer les mots, se servit-il de son ongle, après s'être préalablement ouvert une veine? Le naïf document ne le dit pas, et peut-être a-t-il raison, car où serait la légende s'il ne flottait pas un peu de mystère en cette merveilleuse et dolente aventure? Bref, le pastoureau se charge du message et aborde la comtesse au moment où elle passe le pont-levis du château pour se rendre à la messe.

A la vue de cette écriture, la dame pâlit, tombe aux bras de ses femmes, puis soudain s'en arrache et, sans perdre un instant, commande aux dix-sept villages de la terre de Chimay d'accourir en armes pour délivrer leur seigneur. Bientôt les routes se remplissent de monde, les piques reluisent, deux pièces d'artillerie s'ébranlent, et toute une foule va mettre le siège devant Couvin, qui s'effare et demande la raison de ce tumultueux appareil guerrier. « Notre seigneur est enfermé là, languissant depuis sept ans en un horrifique cul de basse-fosse, crient les gens de Chimay en tendant le poing vers le donjon. Alors les bourgeois, qui ne savent rien de la capture opérée dans les bois par quelques-uns des leurs et ignorent la proie superbe engloutie au gésier du roc, gravissent quatre à quatre les degrés qui mènent au château, poussent la porte du cachot et donnent le vol au gerfaut qui, sentant ses griffes repousser, se sauve de cette cage barbare et se met sur l'heure à « canonnader la ville. »

Cette grande colère ne prit fin qu'après que le château se fut anéanti dans une poussière d'écroulement. Et comme si un pareil affront les eût mis en garde contre le retour d'autres offenses semblables, ceux de Couvin ne rebâtirent jamais leur donjon, laissant leur roc solitaire et découronné dans son deuil des outrages subis.

II

Une rivière mangée par une montagne. — Une coutume à Nismes. — La Roche à l'Homme. — Haute-Roche. Les ruines de Sautour. — L'Hermeton. — Nains et géants. — Montaigle.

L'Eau-Noire, après avoir un instant noué son scintillant lacet aux maisons de la ville, reprend sa course à travers les prairies, s'ébat dans un vallon aux molles courbes, laisse à droite Petigny, qu'une vieille métairie à tourelles recommande à l'attention du touriste. Jusque-là elle n'est qu'un de ces aimables ruisselets de montagnes lustrant au velours des mousses dont s'émaillent les pierres de leur lit un filet d'eau argentée où se baigne la bergeronnette; mais brusquement l'idylle tourne à l'on ne sait quelles dramatiques horreurs. Le ruisseau qui, l'instant d'avant, réfléchissait le ciel et les herbes de la rive, paisible comme une âme sur laquelle la passion est demeurée sans prises, plonge au Pont d'Avignon, une montagne baptisée de ce nom de ronde populaire et qui se trouve à point nommé sur son cours pour n'en faire qu'une bouchée, absolument comme si cette grosse taupinière celait dans ses flancs quelque chimérique dragon, mangeur de fraîches rivières.

A partir de ce moment on demeure sans nouvelles de l'Eau-Noire pendant vingt-quatre heures; du moins on a calculé qu'elle mettait vingt-quatre heures à sortir des profondes cavernes dans lesquelles elle s'engouffre et tournoie, déchirée peut-être par des pointes de

roc, mordue par des gueules aboyantes, livrée à toutes les épouvantes d'une nuit éternelle, dont nul n'a pu sonder les mystérieuses ténèbres.

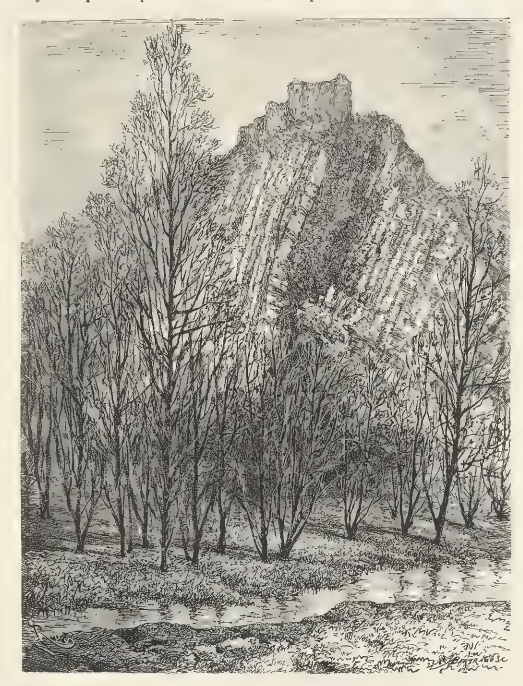
A quelles sinistres amours le chaos qui règne dans cet empire des ombres assujettit la pauvre naïade, quels accouplements de bêtes innomées s'accomplissent pendant ce séjour aux Avernes qui d'un ruisselet inoffensif fait un noir Léthé, quelle fatidique horloge enfin règle le temps que dure cette farouche métamorphose, ce sont là les secrets de la montagne. Quand, après le tour du cadran, l'Eau-Noire reparaît à l'autre versant, avec un bouillonnement d'écumes, cette agitation momentanée, comme le trouble et la honte d'une orgie diabolique, trahit seule les angoisses auxquelles elle a échappé; et presque aussitôt son flot se clarifie, sa sautillante musique s'égrène en gazouillis, elle reprend ses transparences où miroitent les paysages.

Or ce fantasque roman, auquel l'imagination s'intéresse presque comme aux péripéties d'un drame humain, se passe à Nismes, fameux dans le pays d'alentour par une coutume où inopinément, en pleine rusticité wallonne, revit la grâce et le piquant des temps chevaleresques. C'est, en effet, l'usage à Nismes, lors de la célébration d'un mariage, que les capitaines de la jeunesse, postés sous le porche de l'église, croisent sur le passage des mariés deux épées qui ne se séparent qu'après que le mari, cueillant un ruban au corsage de l'épousée, l'a fixé de ses mains à la poitrine d'un des galants chevaliers. L'époux, il est vrai, peut s'affranchir de la dîme du ruban en payant une redevance. A Cul-des-Sarts, non loin de Couvin, celle-ci est payée par le garçon d'honneur, mais pour racheter la mariée que les terribles capitaines ont enlevée à la barbe du mari, lui dérobant ainsi par un irrévérencieux simulacre de rapt son doux trésor d'amour.

Près de Dourbes, l'Eau-Noire et l'Eau-Blanche, les deux sœurs qui jusque-là ont vécu séparées, confondent enfin leurs eaux, dont la réunion produit le Viroin et va former la délicieuse vallée qui porte ce nom. Comme si la nature avait voulu illustrer cette petite scène de famille par un ouvrage de sa façon, elle a mis, juste à l'endroit où les rivières se mêlent, un rocher qui, à chaque printemps, se lustre d'un clair verdoiement, pareil à une brillante chape constellée d'émeraudes. On l'appelle la « Roche à l'homme ». Les gens du pays vous diront qu'un berger, courant après ses chèvres sur les lisses parois du roc, roula tout sanglant jusque dans la plaine, ce qui valut au pic homicide, en commémoration de l'obscure vie qui prit fin à son pied, le vague et énigmatique sobriquet qui le fait distinguer des autres. Une tradition plus vénérable, à défaut de cette mort d'un pauvre diable, suffirait à expliquer l'ombre fatidique que le souvenir de la créature humaine fait planer sur ce coupeau. L'homme préhistorique y a laissé, en effet, des traces de son passage, préparant ainsi les voies à cette autre humanité, déjà haute au zénith des peuples, que César conduisit guerroyer contre les populations de la contrée et qui, elle aussi, devait marquer l'empreinte de ses pas sur cette terre antique.

A peine le Viroin s'est-il grossi des alluvions de ses deux affluents, que le paysage s'escarpe et prend un aspect plus rude; tout au haut d'un roc merveilleusement feuilleté et qui croule à pic, se dresse, comme la sentinelle avancée des défilés où serpente la rivière, une romantique silhouette de ruines, les restes de ce château de Haute-Roche qui subit le sort de tant d'autres maisons féodales de l'Entre-Sambre-et-Meuse et fut déchiqueté par les volées de l'artillerie française, quand les bandes armées de Henri II s'abattirent comme une nuée de sauterelles à travers les vallées et y laissèrent partout le massacre et l'extermination. Avec ses robustes tours plantées à la crête du pic, comme des piliers sur lesquels s'appuie le noir tourbillon des nuées, elle ressemble, la grande ruine solitaire, à des degrés foudroyés qui tenteraient d'escalader le ciel.

Un vent de colère est demeuré sur son monstrueux éboulement qui, dans les silences de l'air, ondule et bouge sous le rideau des lierres avec une spectrale apparence de vie. Çà et là quelques cubes de maçonneries d'un dessin plus tourmenté semblent éterniser l'immobilité menaçante de sombres vautours au guet, comme si l'âme des vautours à face d'homme qui jadis accrochaient là leur aire avait fini par s'incarner dans la pierre et la modeler sur une ressemblance symbolique. Cependant le Viroin, au pied de ce délabrement farouche, étend



RUINES DE HAUTE-ROCHE.

sa nappe tranquille où, mêlé au bleuissement de la coupole aérienne, le grand mont sourcilleux brouille son abrupt profil renversé que des algues traînantes lavent éternellement, comme pour le nettoyer de ses rouilles de sang. Lustrée par les moires argentées de l'eau, la sauvage ruine n'est plus, au fond de ce miroir enchanté, qu'un pacifique décor dont le reflet va se perdant, avec les rides de la surface, aux détours de la rivière.

Ainsi, comme un songe funeste, s'efface dans la paix reconquise du paysage ce fantôme de deuil et de vieille gloire guerrière, expiant tout seul là-haut, sous la tourmente qui le

fouette, le soleil qui l'effrite et la neige qui lui fait un linceul blanc, sa rouge histoire séculaire de pillages et de meurtres; et des herbages, des saulaies, des bouquets de bois suspendus à la montagne, un charme de nature qui ne s'interrompt plus succède à cette vision lentement décrue aux lointains et, de village en village, par Alloy, Vierve, Treignes, achemine à la frontière de France.

Rien ne vaut le plaisir de suivre ces jolies vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse depuis le moment ou elles commencent à se dessiner jusqu'à leur formation complète, si variée pour chacune d'elles à travers les perspectives toujours changeantes que déterminent la pente et le mouvement de leurs eaux. Quand, après avoir longé sur la crète de la montagne la route qui va de Mariembourg à Philippeville, on aboutit à cette ancienne place forte baptisée par Charles-Quint du nom de son fils, un mince filet d'eau qui ne tarde pas à s'élargir, l'Hermeton, vous conduit à Sautour, autrefois châtellenie du pays de Dinant et célèbre pour sa redoutable ceinture de remparts. De ce puissant appareil militaire il ne subsiste non plus aujourd'hui que des tronçons, mais si solidement enracinés en terre, qu'il semble que ni le pic ni la herse n'en puissent avoir raison, moignons indestructibles d'un grand organisme mutilé et qui, après tant de nuits et d'aurores, racontent encore, ainsi qu'en leur rude langage des invalides se narrant des batailles passées, les primitifs effrois de ce farouche entassement de moellons.

Tels que les ont faits le temps et la destruction, ces frustes débris gardent un air de grandeur : la nuit surtout, quand, sous les stellaires clartés, la noire silhouette des tours détache, sur la nudité du plateau, ses arêtes déchiquetées, on croirait voir se dessiner parmi les blanches obscurités du ciel les mausolées et les croix d'un grand cimetière.

L'Hermeton cependant, après s'être un moment posé au pied des ruines, comme une hirondelle qui a trouvé une fente dant le glui moussu d'un toit et regagne ensuite à tire-d'aile les hautes régions de l'air, repart d'un trait, elle aussi, à travers le paysage. Et peu à peu celui-ci s'accidente, des poussées violentes tout à coup crèvent le sol ; le long de l'eau apparaissent successivement d'anciennes douves remblayées dont les bœufs fendent à présent de leurs larges poitrails, comme des proues, les houles glauques, des ébouriffements de saules tortueusement poussés sur les rives, des éboulements de roches feutrées de moisissures et roulées dans le lit de la rivière où elles forment d'écumeux barrages. Par endroits, aux détours de la route qui tirebouchonne en tous sens, de puissantes masses calcaires se projettent jusque parmi les pierrailles du chemin. Et, tantôt polies et nues, elles s'effritent en feuillets, se partagent en cônes fourchus, se cisèlent à facettes, s'évident en cavernes, exhaussent des ordonnances d'escaliers aux larges dalles superposées ; tantôt, sous les vertes franges de leurs manteaux de feuillages pendant jusqu'à la base, elles ont l'air de patriarches fléchissant au poids de lourdes chasubles.

Bientôt la rivière multiplie ses méandres, se tordionne, biaise, avec des replis de couleuvre ; et les roches se resserrent, se cassent à angles plus brusques, coupent les perspectives, creusant partout des cuves au fond desquelles l'eau bondit et se brise en écumes et toujours plus activement bouillonne à mesure qu'elle s'irrue aux sauvages gorges prochaines, non loin de l'accidentée bourgade d'Hermeton, dont, au bout d'un petit temps de marche, on aperçoit les chaumes roux chevauchant aux bosses du sol et par places se détachant sur la ligne majestueuse des rochers de la Meuse. Il semble que les ressauts de la turbulente nature où se cabre le gave soient une préparation au chaos du grand bassin voisin. Le fleuve roule en effet là-bas, dans une paix de solitude, sa large nappe verte égratignée par les rais de lumière obliquement glissés des monts. Nous sommes ici à un pas d'un centre de villégiature recherché : en longeant la Meuse, on ne tarde pas à déboucher dans

Hastière ; chaque été voit s'abattre dans sa grande rue en pente, inégalement dentelée de maisons et d'auberges qu'abritent de leur ombre les hautes murailles rugueuses du roc, le vol des ombrelles roses et bleues, comme un tremblement de papillons diaprés.

Pour le moment, il nous tarde d'atteindre la vallée de la Molignée : avec celles du Viroin et de l'Hermeton, elle complète la série des paysages que déroulent les vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse, ces magiciennes dans l'art d'évoquer, sur les transparents rideaux de l'air, les prestiges riants ou sévères : ici, semblablement à de monstrueuses ombres chinoises écorniflant la bordure du ciel, la grande famille grimaçante des rochers, géants arc-boutés dans des postures d'Atlas, nains accroupis en des strapassements de bêtes, fourmillements chimériques de poulpicans et de gnomes, — là, pareillement à la grâce et à l'enchantement



UN SITE SUR LA MOLIGNÉE.

d'un chœur d'idylles, les formes sereines et molles de la terre en travail, prés, bois, ruisseaux, strophes blanches du vaste poème tellurique dont les montagnes et les rocs sont les strophes noires, face pacifique de l'éternelle création sur laquelle les aubes effeuillent les roses et que les couchants n'ensanglantent pas, comme l'autre, de tragiques lueurs.

Une route qui coupe l'Hermeton et mène à Stave enjambe, à la hauteur de Rosée et non loin de sa source, un petit filet d'eau ; c'est la Molignée ; bientôt elle s'enfle et, par ses courbes, ses criques, ses crochets, dessine, de Foy à Moulins, la physionomie de cette vallée nouvelle, rattachée par une succession de crêtes aux escarpements des grandes roches de la Meuse et certainement l'une des plus délicieuses de la contrée.

Là, comme sur les rives de l'Hermeton et du Viroin, défile la procession des grands profils rupestres, moines drapés de longues chapes luisantes, dragons échevelés aux flottantes crinières, guerriers recouverts d'étincelantes armures. Et toujours, dans le fond de la gorge, la chanson du ruisseau, les moulins dont les palettes tournent, égouttées en pluies d'arc-

en-ciel, les gués caillouteux où les bœufs vont s'abreuver, les cressonnières tremblantes au frisson de l'eau, les barrages contre lesquels le flot bouillonne, et, dégringolant par places la berge, les grosses têtes hérissées des saules comme un brouillard de pâles verdures sur la tache rouilleuse des rochers.

A Foy, vis-à-vis d'une cense juchée à l'extrême crête d'un énorme bloc, périlleuse pâture pour les aumailles qu'on voit errer à son flanc, un versant de montagne, en partie coupé de commodes raidilllons et ailleurs brusquement écroulé à pic, gagne le plateau où s'incrustent les ruines du vieux castel de Faing, bâti au douzième siècle, mais modifié par le quatorzième, et qu'aujourd'hui particularise ce nom mieux sonnant à l'oreille : Montaigle. N'entendez-vous pas, à cette fière musique, se réveiller l'écho des rauques cornes jadis embouchées par les hommes d'armes quand le seigneur, rentrant de la chasse ou de la guerre, qui n'était encore qu'une chasse, mais plus rouge et plus furieuse que l'autre, faisait sonner sous le sabot de son cheval le plancher du pont-levis ?

Montaigle ! Et les créneaux se garnissent d'archers en hoquetons, les haquenées piaffent dans les cours, les basses-fosses exhalent de lamentables gémissements, dans les corridors roule un flot de pertuisanes, de cuirasses et de cimiers empanachés, tout un spécieux moyen âge se lève aux souvenances qui obsèdent l'imagination. Les visions dont les contes du vieux temps berçaient nos songeries d'enfant se représentent en foule à notre esprit ; nous voyons danser sur notre rétine une belle dame coiffée d'un interminable hennin, moins pâle que ses joues, et laissant onduler derrière elle une traîne lamée d'or, dont l'extrémité se casse aux mains d'un petit page gros comme un potiron. Cette belle dame, rongée de tristesses profondes que nous voudrions pouvoir consoler, finit par si bien prendre possession de notre rêverie, qu'elle franchit avec nous le seuil de l'antique manoir, nous accompagne dans la salle des gardes, suit nos pas le long des courtines, en même temps que nous plonge ses yeux dans les oubliettes, grimpe aux donjons, descend aux souterrains et ne cesse de nous frôler de son corps diaphane qu'à l'aspect de son époux, une espèce de Barbe-Bleue athlétique qui brusquement sort d'une chausse-trape, l'œil chargé d'éclairs et tordant entre ses doigts les flots de poils ruisselant de son menton. Alors elle pousse un grand cri, et, quelques instants après, nous avons la douleur de la voir se partager en deux morceaux comme une poire, au fil d'une colichemarde que cet homme sanguinaire inopinément a détachée d'une panoplie.

Il faut en convenir, rien ne prête mieux à ce petit dévergondage d'esprit que les romantiques ruines de cette seigneuriale demeure perchée, ainsi qu'un nid d'autour, à la cime d'un roc escarpé. Les escaliers appuient encore aux parois de la muraille des tronçons de larges degrés éboulés, tournoyant en spirales au creux des tours démantelées et débouchant soit sur des vestiges de chemins de ronde, soit sur l'aire raboteuse des salles primitives. Quand, sous le pied du visiteur, ces antiques degrés, tant de fois gravis par les brodequins légers ou les pesantes soles de fer, s'émiettent en une pluie de pierrailles qui, glissant de proche en proche comme des poussières d'un sablier, finissent par remplir le vide d'un bruit d'écroulement, on croit ouïr l'écho lointain des mille rumeurs qui, des cours aux échauguettes et des remparts aux corps de garde, grondaient, traînaient, roulaient à travers la spacieuse bastille, confondant ensemble le cliquetis des épées, le piaffement des chevaux, les musiques des ménestrels, la clameur des soudards, le tapage des cuisines, le clairon des pages et jusqu'aux cris des agonisants, vivantes pourritures que, lambeau par lambeau, dévoraient les rats dans l'ombre éternelle des cachots. Çà et là, une barbacane, mince comme une estafilade, effile son ouverture par laquelle s'aperçoit le déroulement de la vallée, ainsi qu'au



RUINES DE MONTAIGLE.

temps où, sur les bancs des embrasures, s'asseyait l'immobile silhouette des hommes d'armes. Ailleurs, dans ce qui reste des anciens logis, des pans de murs ont gardé, comme une empreinte de l'humanité qui s'y abritait, la souillure fuligineuse des feux de cheminée ; aux voûtes qui, par places, surplombent la dévastation, des nervures continuent d'accrocher leurs arêtes, pareilles aux vertèbres de quelque squelette morcelé ; et de hautes baies déchiquetées, taillées par le temps dans l'arc régulier des fenêtres, s'écarquent toujours comme des yeux de pierre sur les amas de rocs qui bordent le défilé.

Ce ne sont point, on l'a dit, les formes imposantes de l'époque homérique de la féodalité : Montaigle n'a rien de la farouche énormité des burgs qui faisaient au loin trembler des rois et même, tant ils se rapprochaient du ciel, semblaient menacer Dieu dans son paradis. Il est plutôt construit à la taille de ces seigneurs pillards et querelleurs du quatorzième siècle, embusqués dans leur donjon comme des araignées dans leur toile et guettant le passage des marchands pour en extorquer des rançons, menus profits qui, constamment accumulés, servaient à défrayer la solde des reitres, l'achat de munitions, la dépense du train intérieur en ces grandes hôtelleries bruyantes où l'on hébergeait plus souvent Misère que Bombance.

Cependant ce retour aux mœurs batailleuses, mais déjà dégénérées d'un temps plus fameux par ses rapines que par de véritables exploits, n'occupe pas exclusivement l'esprit sur cette butte historique qui, avant de se couronner des tours d'un castel, avait, pendant des siècles, ainsi que l'affirme la tradition, porté les restes du camp de Quintus Cicéron. Quand l'histoire, comme c'est ici le cas, se mêle à des beautés de nature, elle finit par s'effacer, elle la transitoire et l'éphémère, devant l'éternité sereine des choses qui composent son cadre, au point que, après avoir été hanté d'abord par l'image des hommes, on cesse de suivre des yeux cette folle poussière d'ossements dispersée par l'espace, pour se concentrer dans la contemplation des immuables rocs, témoins de tant de gloire et de fragilité.

Du haut des ruines on voit saillir une mer de feuillages, parmi des masses de quartz et de schistes, torves échines suspendues dans l'air ou reliées par d'abrupts contreforts au lit du ravin et qui, de l'autre côté, se rattachent aux guérets de la région des grands plateaux, prolongés jusqu'aux rives de la Meuse. Tandis que, errantes au loin, les prunelles s'enfoncent dans les anfractuosités ou rebondissent aux ressauts des pics, le gloussement de la Molignée monte du fond de la vallée, à travers le frisson des arbres et des végétations, comme une musique qui accompagne délicieusement la rêverie. Si riant qu'il soit, le site revêt néanmoins une certaine austérité, grâce à la proximité de l'antique gorge du Flavion, première station préhistorique du pays. Là, dans les entrailles déchirées de la terre, cinq cavernes, le trou du Sureau, le trou de l'Érable, le trou Philippe, le trou du Chêne et celui du Lierre, mirent successivement à jour, comme autant de cimetières, de considérables vestiges de l'âge du mammouth et du renne. C'est le chemin que vous suivrez si, parti de Montaigle, vous voulez vous orienter sur Dinant : la gorge franchie, vous gravirez les pentes qui mènent à Haut-le-Wastia, gros bourg juché au point culminant du plateau et duquel, par des rampes bossuées, vous dévalerez insensiblement jusqu'aux ruines vénérables de Bouvignes, proche des portes de la cité dinantaise.

III

Les villes. — Walcourt. — La légende de la Vierge. — Le pèlerinage de Walcourt. — Les marches militaires dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. — Fosses. — Floreffe. — Approches de Namur

Après ces agrestes flâneries, il est enfin temps de nous rapprocher des villes : nous nous acheminerons donc par rapides étapes vers Namur, la capitale de ce pays de rocs et de bois, en prenant pour point de départ la gorge que commande l'ombre mélancolique de Montaigle. Un petit temps de marche nous mettra à Walcourt, ancienne seigneurie du onzième siècle, déployé au pied d'un escarpement où une église gothique, au loin renommée pour la possession d'une Vierge miraculeuse, érige son armature de pinacles et de contreforts, comme un grand reliquaire suspendu.

Il y a quelque six cents ans, le sanctuaire fut soudainement envahi par les flammes ; mais des mains pieuses arrachèrent au brasier la divine patronne, orgueil de la contrée, et la transportèrent dans le creux d'un arbre, rustique chapelle de laquelle, le danger conjuré, Thierry, comte de Rochefort, s'efforça vainement de l'extraire pour la réintégrer en son domicile originel. Monté sur un palefroi, le noble porte-heaume s'épuisait en supplications, quand sa monture, se faisant complice des secrets desseins de Marie, se renversa dans un cabrement si violent qu'elle faillit le désarçonner. Alors une lumière subtile pénétra dans le dur entendement du seigneur, et, miraculeusement avisé que la malicieuse Vierge ne résistait à ses prières que pour mieux le conquérir au ciel, il jura solennellement d'édifier l'abbaye du Jardinet. A peine le vœu formulé, l'obstination de la céleste statuette fut déliée par enchantement, et elle se laissa ramener aux autels, miséricordieuse et soumise, comme le sont universellement ses sœurs terrestres, les filles sorties du giron d'Ève, quand, reines de nos volontés, elles daignent payer d'un sourire notre acquiescement à leurs caprices.



JUBÉ DE L'ÉGLISE DE WALCOURT.

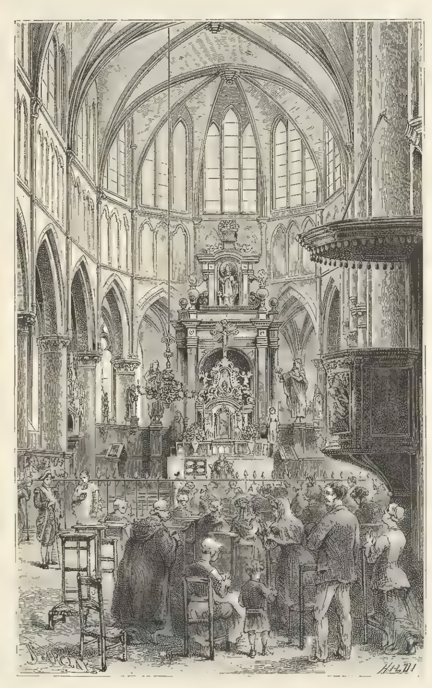
Le tronc qui servit d'abri temporaire à la dame de Walcourt s'est depuis effeuillé dans l'éternité ; mais le miracle, chaque année rajeuni par une coutume plaisante non moins que pittoresque, se commémore à travers le reverdissement d'un bouleau, sur l'emplacement même où l'écorce argentée de l'arbre légendaire fut témoin d'une extraordinaire aventure.

En ce même jour mémorable de la Trinité où, au champ-clos de la grand'place de Mons, Gilles de Chin perce de sa lance l'horrifique dragon de Wasmes, une autre parade guerrière concentre aux alentours du bouleau révéré le ban et l'arrière-ban des paroisses circonvoisines.

A pointe d'aube réveillés par les roulements du tambour et les sonneries du clairon, les villages ont vu se former, sur l'aire des foirails, des bataillons affublés de défroques militaires, et ces bizarres milices, armées de mousquets, de piques et de sabres, dans un indescriptible pêle-mêle de casques, de colbacks, de shakos, de bonnets de police et de fez,

se sont mis à défiler sous les pommiers en fleur, entre les haies d'aubépines neigeuses, avec la gravité martiale d'une troupe courant aux frontières.

Partout le sol tremble sous le pas rythmé des compagnies qui, serrées en colonnes, les capitaines en tête, ne font halte que pour désaltérer en des rasades réitérées leurs gosiers séchés par la poussière du chemin, et, bientôt après reparties, au cri de ralliement des chefs trottant le long des files comme des chiens au flanc d'un troupeau d'ouailles et bran-



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE WALCOURT.

dissant, qui le coupe-choux du fantassin, qui la latte recourbée du soldat de cavalerie, qui le fleuret et qui le yatagan, atteignent enfin l'esplanade, où d'autres bandes, non moins fantasquement équipées, ont déjà pris position.

A chaque instant débouchent, par les issues de la plaine, de nouvelles recrues, la trogne culottée et la mine aguerrie, et tous ces tronçons, peu à peu ralliés, finissent par former une approximative armée qui, le signal donné, s'ébranle dans la direction du bouleau. Alors commence une suite de manœuvres complexes, prélude obligé à la grande cérémonie de

l'enlèvement de la Vierge, mimée par un cavalcadour gothique, de pied en cap bardé comme les preux, ses ancêtres d'un jour.

Le coup d'œil à ce moment est réjouissant : échelonnées par brigades en la verdoyante campagne, les sociétés de toute nature qui, depuis un mois et plus, se sont préparées par des exercices préliminaires à ces « marches », ainsi qu'on est accoutumé de désigner ces belliqueuses assemblées en pays de Sambre-et-Meuse, étincellent de mille couleurs sous leurs friperies bigarrées, confondant ensemble la veste bleue et les bouffantes grègues marengo du zouave français, la sabretache et le dolman garni de fourrures du conquérant hussard de l'Empire, le plastron passementé d'or des horses-guards, la blanche tunique à lisérés d'azur des cavaliers du kaiserlich, les sarraux plissés comme des fustanelles et les pyramidaux shakos à pompon de l'antique schuttery hollandaise, toute une inimaginable et folâtre dépouille de magasins d'accessoires que pique de place en place le fourmillement lumineux des aciers, des cuivres et des fers-blancs.

Telle s'offre au regard, à travers les nuages de fumée et de poussière qui volent en tourbillons jusqu'au ciel, cette pseudo-garde nationale de la Vierge de Walcourt, immense ramassis de tout ce que la contrée compte de riches tenanciers et de pauvres varlets de labour, les uns simples soldats portant l'humble épaulette de laine ou le passepoil de drap, les autres officiers de différents grades arborant le filigrane d'or et d'argent ou la massive graine d'épinards, tandis que çà et là, au trot d'un pesant limonier, se balance, ondule et reluit, parmi le chevauchement d'un état-major, le claque plumassé d'un hobereau promu au généralat.

Aucune dérision ne se mêle d'ailleurs à cette démonstration militaire qui, sous ses apparences carnavalesques, garde une discipline rigoureuse. Dans l'intervalle des détonations parties des boîtes à feu et rythmant à temps réguliers les décharges de la mousqueterie, un silence règne parmi les rangs, pendant lequel on entend seulement le craquement sec des fusils qu'on arme, le cliquetis sourd des baguettes tassant la bourre au fond des canons, le pétardement isolé d'une capsule éclatant prématurément. Mais, tout de suite après, mousquetons, escopettes, canardières, carabines Lefaucheux, fusils de tout genre et de tout calibre, de nouveau épaulés, éclatent, grondent, roulent, étouffant pour un instant la cacophonie bruyante des musiques. Ainsi se passe la matinée, et, quand ce Waterloo, où, comme aux plaines brabançonnes, figurèrent les uniformes de toutes les armées du monde, expire enfin faute de munitions, longtemps encore on voit, dans les rouges crépuscules dont les réverbérations enflambent les faces vermillonnées par le genièvre, cavalcader ou pédestrement pèleriner par les routes les débris des poudreuses phalanges regagnant leurs foyers.

Et cette étonnante bamboche n'est pas circonscrite au seul territoire de Walcourt; à Gerpinnes, en commémoration des malheurs de Rolande, vierge et martyre, qui, pour se dérober aux souillures du mariage terrestre, s'en vint mourir au bord d'une source, après avoir fui de village en village, un semblable déploiement accompagne la promenade de la châsse de la sainte, processionnellement escortée à travers les hameaux qu'elle-même traversa avant de trépasser.

Ailleurs, à Fosses, révéré à la ronde pour son saint Follien, et à Foy-Notre-Dame, non loin de Dinant, où, dit-on, un charpentier mit à nu d'un coup de hache une statue de la Vierge celée en un chêne, les milices ne s'équipent que tous les sept ans, mais avec un éclat qui, dans la première au moins de ces localités, dépasse quelquefois celui des parades de Walcourt.

Certes l'origine de ces archaïques performances paraît difficile à conjecturer; peut-être



UNE MARCHE MILITAIRE A FOSSES.

perpétuent-elles seulement la coutume dégénérée de patrouiller pour la garde des trésors, jalousement conservés à l'ombre des sanctuaires, dans un temps où le pays était constamment visité par les bandes de rôdeurs dont les déprédations à main armée s'exerçaient, sans respect des choses divines, jusqu'au cœur des églises. Les volées de coups de fusil tirées en l'honneur de la Vierge répercuteraient ainsi l'écho des lointaines et souvent meurtrières escarmouches que, toujours sur le qui-vive, les sombres paysans du quinzième siècle, ancêtres des dévots pacants du dix-neuvième, étaient obligés d'engager contre les pandours de grand chemin.

De Walcourt à Fosses il y a un bon bout de route; mais les yeux sont si occupés des grandes lignes du paysage, qu'on oublie les fatigues du trajet dans cette contemplation du ciel et de la terre confondus aux fuites de l'horizon. Le grisollement de l'alouette dans les



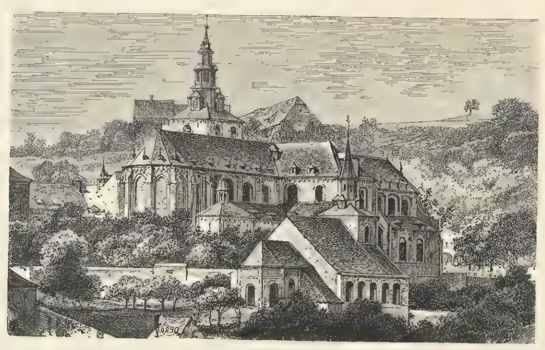
LA FOIRE AUX CHEVAUX A FOSSES.

profonds espaces, le sifflotement doux du vent dans les bruyères, le meuglement des bœufs errant à travers les pâturages, font un accompagnement berceur aux songeries de l'esprit occupé d'un nuage qui dérive au bleu de l'air, d'une étendue d'eau qui luisarne dans un pli de ces vastes landes, de la rustique villanelle chantée à pleine gorge par le pitaud qui, au bout du sentier, charrue avec sa paire de chevaux, et tout là-bas, du cliquetis de sonnailles qu'agite en s'ébrouant le bidet du messager dont la voiture, tendue d'une bâche grise, a l'air d'une carcasse de ballon roulant de proche en proche à ras du sol. Enfin, après avoir laissé sur la droite les bois du Prince et des Chanoines, les étangs de Bembois et les clochers de Mettet et de Saint-Gérard, gros villages endormis à l'ombre des vergers, dans une aise de bien-être, on voit se dérouler la grande rue de l'ancienne « bonne ville » de la principauté de Liége, avec son antique tour d'église édifiée par ce pieux saint Follien en mémoire de

qui se consomment les glorieuses « marches » septennales. De l' « illustre et insigne oppidum », ainsi que Fosses est renseigné dans les chroniques, il ne reste plus qu'une tranquille agglomération qui, le jour de la foire aux chevaux seulement, s'anime du piaffement des bêtes, du pétardement des fouets et des éclats de la faconde wallonne.

Bientôt les plateaux s'abaissent, et une série de molles ondulations nous ramène à cette vallée de la Sambre où viennent expirer les rudesses de la contrée rocheuse. Devant nous, Floreffe s'étage sur les pentes d'un côteau que couronnent les bâtiments du séminaire; là saint Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrés, construisit au douzième siècle une abbaye; et la blancheur crue des hautes façades se reflète dans les eaux chatoyées de la rivière dont le sinueux ruban à chaque instant se dérobe aux tournants, parmi les feuillages gris des saules.

A mesure que nous avancerons, nous verrons se multiplier sur l'une et l'autre rive les maisons de plaisance où le Namurois, amoureux de pêche et de canotage, transplante ses



ABBAYE DE FLOREFFE.

pénates pendant la saison d'été. Floriffoux, Flawinne, Salzinne, aux approches de la ville chantée par Boileau en de si détestables vers, sont comme des nids perdus dans les verdures; et tout à coup la roche s'escarpe, ourlée à sa crête par les géométriques architectures de la citadelle.

Nous sommes à Namur.

IV

Namur, centre d'excursion. — Entrée en gare. — La citadelle. — La rue. — Les églises. — La Meuse.

A peine a-t-on mis le pied sur le quai de la gare que, au grincement des treuils manœuvrant en tous sens, au mugissement de la vapeur échappée de la gueule des locomotives, au tonnerre des plaques rebondissant sous le roulement des trains, au fourmillement des hommes d'équipe tirant les roulottes chargées de colis et des gardes circulant le long des

portières, on reconnaît le mouvement et l'animation d'un de ces vastes centres d'excursion, en quelque sorte choisis par la nature elle-même pour servir de point de croisement à la multiplicité des routes rayonnant à travers la montagne et la plaine, comme les rais d'une gigantesque patte d'oie.

De minute en minute les signaux jouent, les disques tournent, les leviers déplacent les rails, les trompes signalant l'arrivée des convois lancent leurs rauques abois, le sol est ébranlé par de sourdes trépidations, en même temps que dans l'air, empli de flamme et de fumée, tinte le carillon ininterrompu des sonneries du télégraphe, meuglent les machines qu'on approvisionne d'eau ou dont à grands coups d'écouvillon on racle les scories qui, pleuvant en longs jets, s'écachent à terre comme une grêle braséante. Chaque fois que sous les voûtes métalliques stoppe en soufflant et en hurlant une nouvelle file de wagons, le bruit des glaces retombées, le claquement des portières, le grincement des graviers de l'entre-voie écrasés sous la ruée des débarqués, et les appels, les cris, les hilarités s'ajoutent aux mille rumeurs des trains pris d'assaut par ceux qui s'en vont. Et sans cesse la foule oscille aux poussées de ce double courant, grossissant au fur et à mesure des alluvions que jettent sur le pavé de la gare les récents arrivages, fournées hétéroclites de calleux terricoles venus à la ville pour se ravitailler et ployant sous le faix des corbillons de beurre et de fromages qui tout à l'heure encombreront le carreau des halles, de margoulins coiffés de bonnets en peau de renard et le dos sanglé par les bricoles d'une marotte, de marchands de bestiaux aux longues blaudes flottantes, la carrure épaisse et le torse bombant, appuyés sur des triques noueuses dont les lanières s'entrelacent à leurs mains, de blatiers ayant gardé aux plis de la peau une blancheur de farine, de sèches commères accrochées à des sacs houleux où hogne quelque goret, puis encore de hobereaux guêtrés de houseaux et le fusil en bandoulière, de châtelaines en blouses de chasse, la ceinture de cuir aux reins, un toquet à plumes posé sur la coiffure garçonnière, de touristes mâles et femelles portant qui le plaid en sautoir, qui le mackintosh aux épaules, qui le pétase enroulé de tulle vert sur le chef, moineaux échappés de la volière des villes et qui, pris de la folie des étés et des automnes, tendent leurs ailes vers les libres espaces.

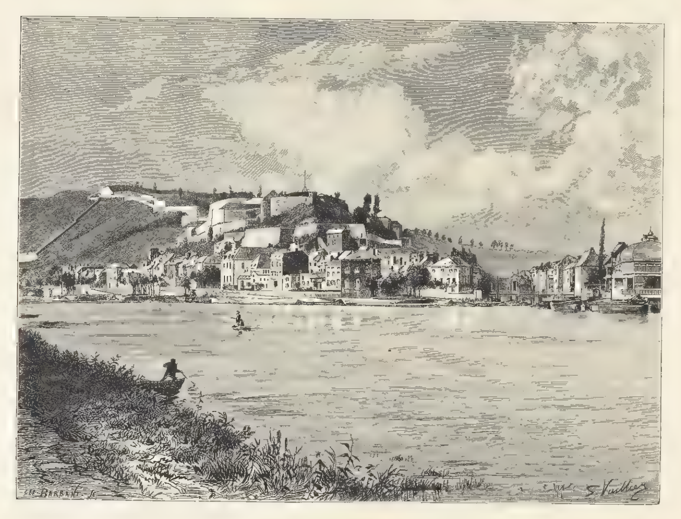
Une telle affluence s'explique par la situation de la ville, première étape vers les grands horizons de l'Ardenne, porte ouverte sur les plateaux hesbignons et condrusiens, espèce d'auberge naturelle placée à l'orée de ce pays des surprises et des enchantements.

Dès Namur le paysage, jusqu'alors indécis et çà et là seulement écorné d'une arête rocheuse, prend son caractère définitif. La montagne, crevant d'un furieux coup d'épaule la surface terrestre, fait un bond jusque dans le ciel; entre ses versants se creuse le lit profond des vallées, empli à pleins bords par l'ample coulée d'un fleuve et de ses affluents; et un vent frais, descendu des hauteurs ou monté des gorges lointaines, comme si quelque invisible main avait brusquement ouvert les vannes de l'espace, aiguillonne le sang sous la peau.

A peine l'a-t-on senti, ce souffle vif, qu'on éprouve distinctement l'impression d'un radical changement survenu aussi bien dans les atmosphères que dans la condition du sol même : l'esprit s'éveille à des idées de migration, de courses aventureuses, de folles escalades au flanc des montagnes, ces pyranésiennes architectures échafaudées dans l'air comme les piliers du firmament. De partout jaillissante au-dessus des toits de la ville avec ses masses grises en surplomb, couronnées de murailles à angles droits, l'énorme bosse de la citadelle là-bas semble en dessiner les premiers contreforts.

Aussi Namur, partageant en cela la fortune de Dinant, est-il régulièrement choisi par nombre de pèlerins comme le point de départ des excursions dans le pays : de là, un pied

dans le pays de Sambre, un autre dans le pays de Meuse, on rayonne vers les extrémités de cette roue dont l'avenante cité figure le moyeu. Épaulée à son rocher guerrier, au point de jonction de la rivière avec les eaux fluviales, celle-ci offre, d'ailleurs, outre la facilité des communications, les séductions d'une agglomération animée, s'égayant de nombreuses occasions de plaisir en ses casinos, ses kursaals, ses cercles de sport, cordialement accueillants pour les oiseaux de passage que le goût de la villégiature pousse vers ces parages. Sa rue principale, bordée de magasins et de boutiques devant lesquels s'active la circulation, va, s'allonge, se brise, enjambe un pont, finalement débouche dans la banlieue ; et, tandis qu'aux raidillons prochains s'égrènent les caravanes, des files de placides pêcheurs, assis sur



LA MEUSE DEVANT NAMUR ; LA CITADELLE ; CONFLUENT DE LA MEUSE ET DE LA SAMBRE.

les quais, jettent l'hameçon aux flottilles de brochets, de chevannes, de perches, de barbeaux scintillant sous les eaux vertes ; ou bien encore, bras nus, dans leurs tricots rayés de couleurs vives, des équipes de canotiers remontent ou redescendent le fleuve, en levant à temps égaux leurs rames aux pales égouttées en pluies de perles.

La pêche et le canotage sont les grandes dilections de la société namuroise, aussi bien pour l'oisif bourgeois possesseur d'un bachot et d'un attirail de lignes que pour l'artisan, l'ouvrier des fabriques, le petit peuple besogneux qui, le dimanche surtout, s'échelonne par bandes le long des berges, amoureux des plaisirs aquatiques, et s'emplit les yeux du mouvement et de la clarté des liquides étendues. A Namur, du reste, comme dans presque toutes les villes traversées par un fleuve, il est une population à part, musarde, inoccupée, usant le temps en flâneries au bord de l'eau ; les yeux vagues, on la voit se pencher sur le flot qui

passe, suivant au fond des ondoyants miroirs, parmi la tache brillante des nuages, le vol des oiseaux, ou, pendant de longues heures, observant les fluctuations d'un bouchon attaché au fil d'un scion de coudrier. Ces pacifiques silhouettes, non moins que le passage des lourds bateaux pontés qui servent à la navigation intérieure, le glissement des périssoires et des yoles rayant d'un éclair l'onde, le chargement et le déchargement des chalands retenus par des câbles aux anneaux du quai, la manœuvre d'abordage des petits vapeurs qui font la traversée de Dinant et de Liége, animent le grand fourmillement lumineux de la Meuse.

De la pointe de Grognon, le regard se perd aux perspectives d'amont, barrées par les arches trapues du pont de Jambes sur un fond de collines vertes ; en aval, par delà le viaduc du chemin de fer, un coude brusque l'arrête ; de leur masse crayeuse les « Grands malades » obstruent le lointain. L'été, quand, épandu à travers la large échancrure des monts, le soleil traîne sur les rides du flot son filet aux mailles phosphorescentes, allumant de flammes



LA SAMBRE A NAMUR.

blanches les rocs pulvérulents dans la reculée, les heures s'écoulent rapides à contempler ce beau paysage.

La ville elle-même ne manque point, d'ailleurs, d'échappées pittoresques, soit que des hauteurs on regarde se resserrer entre le fleuve et la rivière, parmi les touffes de verdures épanchées d'entre les vieux murs, le fouillis de ses pignons et de ses clochers, soit qu'on s'engage dans le tortis des ruelles qui s'entre-croisent autour de l'église Saint-Jean, soit enfin que de la balustrade du Pont de fer on voie s'allonger, entre une enfilade de logettes suspendues, le couloir où roulent les eaux de la Sambre. Et cette agglomération, d'apparence vivante, avec ses squares fleuris, ses nouveaux boulevards décorés de riches façades, ses marchés bruyants, ses innombrables étalages de victuailles, s'adapte bien à la belle humeur d'un peuple bon enfant, dégourdi, luron, bavard, plein d'entrain, aimant les aises de la vie, les bombances de la table, les joyeux propos qu'inspire le vin, attaché du reste d'une si forte tendresse à son berceau que ce refrain plaisant : « Vive Nameur po to ! » se mêle à toutes ses gaîtés comme un noël d'allégresse.

Le samedi est particulièrement le jour où, de partout accourus, et des villages riverains du

fleuve et des hameaux perchés à la crête des monts, les varlets de ferme affluent sur les places et dans les rues, aiguillonnant, ceux-ci, une paire de petits bœufs secs et nerveux, cinglant, ceux-là, une attelée de roussins pileux, et d'autres chassant devant eux, à coups de gaule, des bandes de porcelets. Une rumeur inhabituelle, confondant ensemble les hennissements aigres des chevaux, les rauques rudissements des bourriquets, les abois des chiens, les meuglements des bêtes à cornes, le cacardement des oies, tout l'orchestre familier des écuries, des basses-cours et des étables s'élève alors jusque par delà les toits. La plupart des places, ce jour-là, se transforment en marchés, ici étalant des entassements de légumes et de fruits odorants que le soleil lustre de damasquinures, constelle d'étoiles d'or ou pique de paillettes roses, là échafaudant des montagnes d'œufs et des dômes de beurre, meules vermeilles qui se découpent sur des lits de feuilles ou de linges éclatants, ailleurs alléchant les gourmandises par des amoncellements de gallinacés dodus, moins potelés toutefois que les volailles engraissées en pays flamand, plus loin assourdissant l'ouïe d'un infernal concert de grognements et de glapissements émanés des cages en bois dans lesquelles sont parqués les gorets, pullulement de cuisses rondes et de flancs polis qui, dans la demi-teinte, prennent des tons de chair humaine.

Du côté du marché aux laitages, perdu dans un dédale d'étroites ruelles encombrées d'étalages en plein vent, et par surcroît obstruées d'un enchevêtrement de brouettes et de chariots, l'animation est surtout grande : comme un liquide au col d'un entonnoir, la foule s'y écoule en flots pressés, battant les maisons, bousculant les quartiers de bœufs pendus aux étaux des boucheries, accrochant les piles des sabots tassées au seuil des boutiques, en un va-et-vient qui reflue vers l'intérieur des halles qu'on aperçoit, dans la lumière des fonds, avec ses alignées de petits paysans terreux, de jeunes et frisques « méquennes », de vieilles commères décarcassées, tous assis sur des bancs, coude à coude, si près l'un de l'autre qu'ils semblent emboîtés, et tenant sur leurs genoux des mannes de beurre et de fromages, immobiles d'ailleurs, sans un mot d'appel pour le chaland qui fait librement son choix.

Au dehors, cependant, le pavé résonne sous le cahotement des autos, le passage lourd des chariots, le tourbillonnement léger des roues de breaks et de tilburys, la ferraille molle des bidets enfourchés par de gros censiers rougeauds, le menu trottinement des ânes bâtés de grands paniers. Le gentilhomme aussi bien que le manant, le maître d'une bastide non moins que le tenancier d'une borde, les jolis messieurs en vacances dans les héronnières d'alentour comme les grossiers chartons de ferme ont choisi ce jour-là pour dévaliser les magasins et se ravitailler en provisions de bouche, en ustensiles de ménage, en superfluités coûteuses. Devant les boutiques piaffe dans un cliquetis de gourmettes l'équipage seigneurial, pomponné de rosettes et harnaché de cuir claqué; à la file, le long des trottoirs, se massent les gourds limoniers grattant le grès du coupant de leurs pinces, les aliborons dont les oreilles tournoient comme des ailes de moulin, les bœufs au mufle humide, cornant après la litière de l'étable.

Toute cette foule ne commence à décroître que dans l'après-midi, et de nouveau alors, à mesure que l'ombre des monts s'allonge plus drue sur le sol, le long ruban sinueux des routes macadamisées voit passer, à travers un nuage de poussière, l'interminable procession des aristocratiques berlines balancées sur leurs demi-lunes, les autos glissant, des rudimentaires véhicules, aux essieux grinçants comme des chars gaulois, des moto pétaradant et des ronflants autos filant d'un glissement savoneux aux pieds des monts.

Ainsi le mouvement de la vie contemporaine a peu à peu effacé dans Namur les souvenirs de ce grand passé historique qui commence avec l' « oppidum Attuaticorum » de César, continue



PANORAMA DE NAMUR.

avec le « pagus Lommensis » de Charlemagne et, des siècles après, s'achève avec les sièges de Louis XIV et du roi d'Angleterre Guillaume III. Le temps, qui ailleurs s'éternise dans des monuments, n'a pas même laissé ici une ruine pour témoigner de l'antiquité de la ville, et seul, au milieu de la dispersion de tout le reste, le grand roc de la citadelle est demeuré debout comme un témoin des jours évolus.



INTÉRIEUR DE SAINT-LOUP.

Dieu lui-même, logé dans des temples sans majesté, n'évoque pas l'austère recueillement qui émane des vieilles basiliques parfumées de l'encens refroidi des séculaires adorations. Isolé parmi le silence du quartier de l'Évêché, Saint-Aubin, avec son dôme intérieurement décoré d'allégories théâtrales, ses voûtes en berceau appuyées sur des maçonneries à pilastres engagés, ses parois uniformément blanches, ses balcons en saillie revêtus de feuillages, selon le goût fleuri du dix-huitième siècle, laissent dans l'esprit l'impression d'une salle de concert plutôt que d'une cathédrale. Et Saint-Loup, malgré ses prodigalités de marbres rouges et noirs et les fastueuses ordonnances de ses autels, magnificences auxquelles se révèle dans

son apogée le mode jésuite, ne remue pas davantage au fond des âmes l'irrésistible élan de la prière. C'est ailleurs qu'il faut chercher des émotions ; pénétrez dans le grand bâtiment quadrangulaire sis au confluent de la Sambre et de la Meuse, proche de la Porte d'eau, un vaste porche surmonté de deux symboliques figures de pierre. La « Société archéologique de Namur » y a installé ses collections, inappréciable trésor d'antiquités historiques et fossiles qui incline l'esprit aux méditations et, sur la pâleur des soleils contemporains de la jeunesse du monde, fait se détacher le spectre farouche des premières faunes humaines.

V

Les bords de la Meuse — Jambes, Dave, Wépion, Taillefer. — Le Neviau. — Les roches de Frênes. — Les colères de la montagne. — Une église dans le roc. — Les Nutons. — Lustin. — La vallée de Burnot. — Souvenir d'un relais royal. — Une Sibérie. — Godinne. — Rouillon — Les ruines de Poilvache. — Les quatre fils Aymon. — Yvoir. — Bouvignes.

En route pour les bords de la Meuse !

Chaussé de semelles garnies de caboches et les reins sanglés d'une ceinture fragile au jeu des poumons, nous allons cette fois encore, comme naguère au pays d'Entre-Sambre-et-Meuse, nous rassasier des saines jouissances de la promenade pédestre, narguant le banal appel des locomotives.

Quand, au sortir de Namur, on atteint le rustique faubourg de Jambes, dont l'antique pont élargit par-dessus le fleuve ses huit arches fleuries de pariétaires, on a sur la droite le coup d'œil de la citadelle profilant dans l'air sa massive silhouette, coupée par le mouvement des rampes et tablée sur son grand rocher rouilleux. Au pied de l'escarpement, une mêlée de toits en ardoises bleuit parmi des bouquets de verdure, et d'entre les cheminées file la pointe des clochers, signalant l'existence de nombreux couvents. Peu à peu les clochers s'amoindrissent dans la perspective, les maisons s'espacent, nous côtoyons de grandes landes brunes qui s'élèvent en pente douce, entourant par places les masses grises d'un corps de ferme bordé de ses dépendances.

Jusqu'à Dave, d'ailleurs, rien à voir : la Meuse reflète dans ses ondes vertes des berges régulières, plantées de baliveaux monotones. La nature chôme encore; il lui faut comme un petit temps de préparation avant qu'elle se mette à ses grosses besognes. Dave lui-même, malgré le haut promontoire émergé de ses bois et culminé d'un reste de donjon, n'est qu'un village d'opérette où, parmi les vieux logis et les petits courtils bordés de murs bas, il semble voir passer sous sa casaque puce à boutons de métal, monsieur le bailli, s'arrêtant çà et là pour léviger une longue pincée de petun ou pincer le menton à quelque frisque rustaude. L'idylle, il est vrai, a pour frontispice l'énorme falaise du Neviau, un bloc prodigieux jailli des ressacs cosmiques, une vertèbre monstrueuse de l'antique Tellus demeurée plantée de biais par-dessus le fleuve. Pour qui la considère du versant opposé, elle prend, selon les heures et les saisons, d'émouvantes beautés qui lui viennent des variations de la lumière jouant sur une pierre dont les colorations, sans cesse changeantes, s'agatisent jusqu'aux nuances les plus fluides ou se foncent jusqu'à imiter les plus sombres basaltes.

Wépion, de l'autre coté, aligne, au long d'une bosse losangée de cultures, ses maisons peintes au lait de chaux, déparées malheureusement, à l'heure où se publient ces lignes, par l'envahissement parasite des bâtisses à tourelles et à moucharabys en qui le mauvais goût des amateurs de villégiature se leurre d'un ridicule mirage oriental et féodal. Wépion, à qui donne son nom un délicieux rivulet, bondissant au fond d'une combe verte où les merles donnent la réplique au friselis du vent dans les bouleaux, les chênes et les pins !

Çà et là une écluse, un barrage sur lequel l'énorme coulée glauque passe en bouillonnant, avec une large frange d'argent dont les écumes graduellement vont se défaire dans le courant pacifié. Et tout à coup le sol se boursoufle; les roches commencent à dresser leurs grands cônes pelés ou broussailleux, comme la promesse des belles architectures qui vont s'échelonner devant nous de Frênes à Freyr; la petite station en briques rouges de Dave se détache sur le cadre d'un versant boisé qui se prolongera jusqu'à Taillefer. Encerclés sur presque toute leur étendue d'une interminable maçonnerie, alternée avec des clôtures en planches, là dorment, dans une sauvagerie de nature, les parcs de chevreuils et de biches, jalousement gardés pour les plaisirs du seigneur de la contrée, un grand d'Espagne, qui, trouvant le verdoyant paysage wallon plus à son goût que les pierrières du sol natal, y a installé, au milieu d'un jardin anglais, sa résidence d'été.

Moutonnant à perte de vue, la ligne des bois festonne d'un noir ourlet les hauteurs du ciel par-dessus un groupe de maisonnettes aux vergers clos d'échaliers et qui se massent en contre-bas de la voie ferrée. On dirait de petites fermes normandes endormies sous leurs pommiers comme en un paradis terrestre, courtes, trapues, largement assises sur leurs fondations de grès, avec la couleur verte de leurs volets luisant au soleil parmi les cerises et les abricots de l'espalier. Et lentement la montagne se dépouille de son manteau d'arbres pour s'échancrer, proche d'un autre pâté de maisons, toutes blanches, celles-là, d'une poussière de chaux, en une crevasse profonde et perpendiculairement taillée d'où s'extrait la pierre. Une activité industrielle, assez peu turbulente du reste, suspend ici, pour un instant, la tranquillité des grands espaces solitaires.

« A l'é-au ! »

Une grosse femme en jupon de tiretaine, au chapeau de paille retombant sur les yeux, sort d'une des habitations qui bordent la rive et se dirige à notre appel vers la barque où déjà nous avons pris place. Elle est accorte, la passeuse, bien que d'un âge mûri par de nombreux printemps, et, tandis que la gaffe plonge dans les eaux en grinçant sur les cailloux du fond, elle nous demande si par hasard nous ne connaissons pas une Marie-Josèphe dans Bruxelles. A notre grand regret, nous lui avouons ne pas soupçonner de femme, ni jeune ni vieille, répondant à ce nom, ce qui n'empêche pas la digne batelière de nous accabler de ses compliments pour cette Marie-Josèphe de son cœur, si par fortune nous la rencontrons.

La nacelle raye d'un miroitement la glace polie du fleuve, et, poussée d'un suprême coup de la perche ferrée, doucement va s'échouer au débarcadère, sur l'autre rive. Là, les pieds mouillés par le remous, nous regardons béer devant nous la large fissure de Taillefer, marbrée de blancheurs lustrées sur lesquelles se détachent les poudreuses silhouettes des carriers, abaissant d'un mouvement rythmé leurs marteaux dont se répercutent au loin les coupetées affaiblies.

Nous aurions pu longer les roches de Frênes sans nous déranger de notre premier itinéraire; mais nous n'aurions point distingué aussi nettement leur énorme profil, déchiqueté par places comme par un passage de boulets; et, vraiment, l'endroit n'est pas de ceux devant lesquels on passe avec indifférence. Aussi bien, le village de Profondeville, que nous allons traverser, allonge sur le chemin de halage une pittoresque rangée de maisons qui, vue du point où nous avons touché terre, se découpe à angle droit sur les fonds de Lustin, de l'autre côté de la Meuse, et enfonce comme un coin dans les pentes boisées du versant.

Je me souviens d'un tableau du peintre belge Baron, où l'aspect des petits toits rouges, blottis sous la roche plombante et reflétés parmi les teintes bistreuses de la pierre dans l'eau

des avant-plans, est rendu avec une saisissante justesse; c'est bien en effet ce que nous avons sous les yeux en ce moment. Les humbles cahutes ont l'air de s'encastrer dans la prodigieuse muraille comme des armoires, et sur leurs combles tremble l'ombre des chênes suspendus entre ciel et terre, pareils à de gigantesques oiseaux pris par les serres. Ce mariage de l'habitation et du rocher s'est si bien consommé à la fin que, en certains endroits, l'un complète très exactement l'autre. On ne sait plus où commence la maison, où finit le rocher; celui-ci sert de mur d'appui, avec ses mousses d'or pour papier de fond, ses rugueux bosselages pour étagères et ses trous pour placards. Le soir, les braves ripuaires accrochent leurs habits aux crampons enfoncés dans le roc, aussi naturellement que si les crampons étaient fixés dans des briques cimentées avec de la chaux.

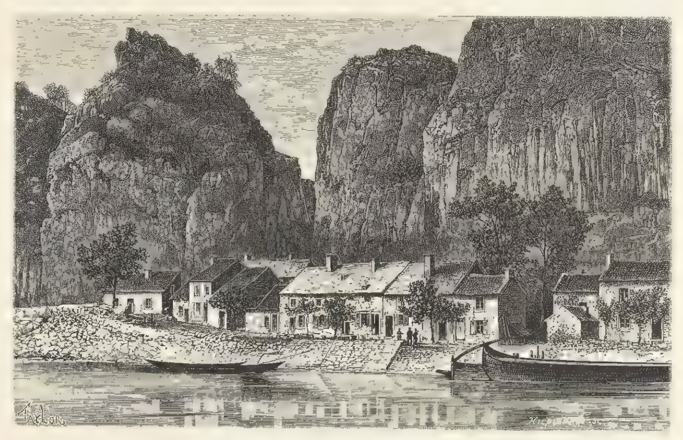
Au-dessus d'eux, pourtant, par ressauts violents semblables à des escaliers faits pour des géants, s'enlève la masse titanique, si haut que la plus élevée des minces bicoques n'est plus, à distance, qu'un humble champignon poussé à son pied. Et de tout son énorme entassement la montagne les protège et les menace tout à la fois, les préservant de la foudre, des frimas et du vent, et de temps en temps les bombardant de blocs gros comme des bœufs, qui, roulant de pente en pente avec un bruit de tonnerre, régulièrement fracassent çà et là une cheminée, défoncent l'angle d'un toit, aplatissent quelques arbres et finalement s'en vont s'abîmer en morceaux sur le pas des portes.

Ici la montagne est souveraine et suspend à ses caprices les destinées humaines. Le moindre de ses éboulements met en péril les précaires existences parquées à sa base, et d'en haut elle semble les regarder d'un air sourcilleux. Cependant telle est l'inébranlable confiance des hommes, que les vingt ou trente ménages tapis dans ces périlleux logis continuent à demeurer sous la commination éternelle du grand rocher, sans paraître s'inquiéter démesurément de ce terrible voisinage. Une vieille femme qui guéait des légumes dans la Meuse et à laquelle nous faisions part de nos appréhensions, nous répondit que, puisque les habitants de Frênes, sauf de rares exceptions, avaient été épargnés jusque-là, rien ne faisait prévoir qu'ils ne le seraient pas dans l'avenir. Et ces locataires du rocher, comme pour donner raison à la vieille, les uns faisaient pâturer de maigres vaches sur les contreforts herbus du mont, les autres, accroupis sur les seuils, remmaillaient leurs filets ou épluchaient de la salade avec une absolue tranquillité.

Le colosse, il est vrai, ce jour-là s'épanouissait dans la sérénité d'un matin de septembre, comme un bon vieillard se chauffant les lombes au soleil, et la lumière baignait de haut en bas sa carcasse fendue de larges lézardes au bord desquelles s'ébattaient les corneilles. Quelques-unes de ces ouvertures ressemblaient aux hautes fenêtres effilées des cathédrales et ailleurs se creusaient comme des porches, diminués dans la profondeur par l'abaissement des voussures; une ombre bleuâtre tapissait leurs excavations, et tout autour une immense oscillation lente de floraisons poussées dans la pierre mettait comme le frisson d'une gaîté sur la bénigne paroi rigide. Mais la gigantesque roche n'a pas toujours cette débonnaire apparence. L'hiver, sous son grand froc blanc, avec ses broussailles qui ondulent comme des barbes, elle a l'air de suspendre la malédiction sur la contrée. Rien de plus romantique alors : elle évoque l'image d'un moine-soldat tendant aux courroux du ciel ses pics comme des bras. Vienne la tourmente : on la voit écheveler ses crinières de végétations mortes, et, furieuse, aboyer par tous ses trous, comme si des meutes étaient cachées dans ses flancs. Dans ces moments on est moins à l'aise sous les petits toits rouges; plus d'une des femmes qui l'été balancent un berceau sous le rebord d'un cube à demi détaché, se traîne alors à genoux devant la vitre cerclée d'un feston en papier de couleur, où, droite dans sa robe constellée de paillons, s'aperçoit madame la Vierge tenant en ses bras l'enfant Jésus. Puis

c'est le dégel : le sol bouge, l'immense roc oscille sur sa base, les eaux du plateau changées en torrents se ruent par-dessus les crêtes, entraînant tout dans leur cours, fracassant de leurs cataractes ce pauvre endroit solitaire qu'il n'est pas aisé de secourir.

Le rocher de Frênes n'a pas, au surplus, que sa physionomie rébarbative pour arrêter le touriste : il cache dans ses entrailles d'attirantes curiosités. Les gens du pays vous diront en effet qu'en se faufilant par une des étroites fissures visibles au-dessus de la sortie du tunnel, on arrive à la « grande église ». Ne rêvez pas de basilique mystérieusement enclose dans les ténèbres de la montagne, avec des arceaux appuyés à des piliers trapus : rien n'y ressemble moins que la cavité à laquelle vous atteindrez après avoir rampé sur le ventre



LES ROCHES DE FRÊNES.

pendant quelques anxieuses minutes, le corps enserré aux étroites parois du conduit, comme les trépassés entre les quatre planches de leur bière. J'ai risqué ce passage redouté, il y a une quinzaine d'années, et n'ai point perdu le souvenir des tortillements de couleuvre qui me permirent d'aller jusqu'au bout. Encore dois-je avouer que le cicerone qui m'accompagnait dut me tirer par la tête, les épaules refusant absolument de se dégager, ce qui me valut un torticolis prolongé.

Une autre crevasse aboutit à une caverne moins spacieuse, mais célèbre dans la contrée sous le nom de « Trou des Nutons ». Allez-y, si toutefois votre physique réunit les conditions de souplesse et de minceur requises : il se trouvera toujours quelque gamin pour vous y conduire. Vous connaîtrez du moins dans quelles espèces de grottes nuitaient ces ténébreux troglodytes qu'on appelait aussi « Sotais » et qui, si l'on en croit les uns, auraient été d'anciens Gaulois fuyant devant l'invasion, et, d'après les autres, des peuplades de bohémiens terrées sous terre pour mieux se dérober au pourchas des gens qu'ils spoliaient.

Il n'est point, d'ailleurs, par là-bas, de localité un peu décente qui n'ait ses trous de

Nutons, et je dois déclarer qu'à peu de chose près, tous se ressemblent ; c'est ordinairement une cavité plus ou moins enfoncée dans le roc, où il est difficile de se tenir debout et qui fait miroiter au feu des torches les suintantes humidités de ses voûtes. Jadis, à la veillée, se contaient d'étranges histoires au sujet des habitants de ces taupinières ; on était généralement d'accord pour les représenter sous forme de nains très vieux et très laids, grands travailleurs au surplus et qui dans leurs invisibles forges, trahies seulement par des volutes de fumée échappées aux fentes de la montagne, comme à travers des soupiraux, battaient sans relâche le fer et le cuivre. Pareils aux chaudronniers ambulants dont le cri : V'là le rétameur ! retentit au fond des maisons dans les villages et les banlieues, leur industrie s'utilisait à raccommoder les chaudrons que les gens de la contrée déposaient le soir à l'entrée de leurs tanières. Dès l'aube, polis et retapés, les objets flambaient d'un éclat neuf à l'endroit où ils avaient été apportés la veille. Ces espèces de gnomes n'exerçaient de maléfices qu'envers les clients trop avisés qui, par gabegie ou méchanceté, cherchaient à subtiliser les boisseaux de grain ou la mannerée de noisettes qui les payait de leur peine. Alors c'étaient des représailles : le bétail s'alanguissait, l'eau de la fontaine se corrompait, un sort était jeté sur la maison du téméraire. Et le paysan d'aujourd'hui, en égrenant le chapelet de ces lointains souvenirs qui faisaient passer un frisson dans le dos de ses ancêtres, a sur les lèvres un sourire incrédule.

En marche ! Sur le plateau, tout en haut de la bosse où serpente un mince ruban, Lustin groupe autour de l'église ses maisons et ses fermes. Attaquez gaillardement la montée, moins dure qu'elle ne le paraît ; le sentier vous mènera, par de grandes étendues où les blés font onduler, l'été, leurs toisons, jusqu'au gros du village, une place bordée irrégulièrement de petites façades en grès, par delà laquelle recommence immédiatement la solitude des landes, bruissant du crécellement ininterrompu des grillons. Sur l'autre rive s'échancre, au bas d'une roche boisée, la gorge de Burnot. Il y a là, à la corne de la route grise, une hôtellerie d'apparence honnête, dont les fenêtres enguirlandées de feuillages s'encadrent dans de gros moellons carrés. Autrefois, au temps des diligences, les conducteurs ne manquaient pas de relayer devant « l'huche aux Bouchat », et, tandis que les chevaux plongeaient leurs naseaux dans la crèche emplie d'avoine dorée, les voyageurs pénétraient dans le couloir dallé de pierres bleues à la gauche duquel le cabaret étalait son comptoir lustré et ses rangées de tables symétriques. Une bonne odeur de potage gras sortait de la cuisine et alléchait les appétits, mis en train d'ailleurs par le bel air de l'habitation. Il suffisait alors de faire causer un peu la vieille aubergiste, dont les yeux bigles et vifs trahissaient une perpétuelle bonne humeur, pour en obtenir la confidence d'une nuit mémorable à jamais écrite dans les annales du village. Le premier roi des Belges, en tournée dans ces avant-postes des Ardennes, avait, paraît-il, nuité à l'auberge burnotienne. De la vesprée à l'aube, cette tête couronnée dormit d'un somme profond dans la chambre tendue de papier indigo, où, sur la cheminée, des fleurs artificielles étalaient, derrière une cloison de verre, leur pâleur inaltérée. La chambre ne fut pas murée, et plus d'un voyage de noce, depuis, a pris ses ébats sous la voûte peinte au lait de chaux que Léopold, en s'éveillant, vit s'illuminer des clartés du matin ; mais, du moins, un ineffable témoignage de ce séjour auguste fut conservé sous la forme d'un vase à panse arrondie et historié d'enluminures.

Inégale et bosselée, la route provinciale s'allonge à la droite de cet antique relais, au bouillonnement d'un joli ruisseau, le ru du Burnot, descendu des hauteurs et zigzaguant entre des rives herbues, sur un lit encombré de cailloux, de souches moussues et de quartiers de roches. Lentement elle s'exhausse, et par une succession de rampes gagne le plateau

où se massent Arbre, Saint-Gérard et Fosse. Çà et là des exploitations de carrières ouvrent de larges crevasses dans la montagne; des moulins et des polissoires battent l'eau de leurs roues; et le martèlement rythmique des tailleurs de pierres scande le claquement des taquets. A gauche, sur une énorme butte, le sauvage hameau de Bois-Laterie, vrai nid d'aiglons accroché dans les airs, rôtit aux flammes des canicules et se gerce au gel des hivers. Ils sont là une centaine de ménages tout perdus dans les hauteurs de l'air, vivant comme une grande famille sur leur cime pelée, avec leurs porcs, leurs poules, leurs vaches maigres. En ces régions du plein air, le moindre vent souffle en tempête, bousculant les toits de chaume qui encapuchonnent le torchis des huttes. Et du promontoire que forment les rochers, on voit se dérouler, à des profondeurs d'abîme, la Meuse, toute mince comme un ruban, entre l'enfilade des grands monts de la base au sommet ondulant sous la houle des genêts, tandis que, sur les plateaux qui se suivent à perte de vue, les moissons flambent dans le bleu cru de l'air avec des lueurs d'incendie.



LA ROCHE AUX CORNEILLES; LE CALVAIRE.

Un chemin ravineux, vrai lit de torrent, impraticable pendant la saison des neiges, dévale raidement du faîte et, tout obstrué de cailloux et d'éboulis, avec de larges affleurements rocheux qui, par moments, s'étagent comme des degrés d'escalier, débouche en face de la rustique agglomération de Godinne. Qu'une transparence azurée baigne la perspective sur la rive adverse, que sur le fond de vapeurs oscillantes se découpent alors les tourelles du petit manoir accoté à l'église, qu'enfin, à l'arrière-plan, le fleuve s'allume d'un fourmillement de soleil, et l'on a sous les yeux le plus séduisant tableau. La montagne, d'ailleurs, dresse par-dessus le riant village des damiers de cultures, alternés de pentes boisées et de pierreux profils, et dans toute sa hauteur se résille d'une quantité de sentiers qui desservent les chaumines blotties dans ses verdures.

Cependant la route, après avoir longé quelque temps des parois rugueuses et pelées, se dédouble dans l'embranchement qui monte vers Bioulx, dont le séculaire castel s'énorgueillit encore d'un pont-levis et de ses primitives sarbacanes; presque aussitôt elle s'étrangle entre deux rangs d'appentis, de huttes à porcs et de logis grossièrement hourdés. Rouillon va nous montrer,

à la sortie de cette rue angustiée, que trois bœufs ne pourraient traverser de front, l'énorme pain de craie dorée, connu dans le pays sous le nom de Roche aux Corneilles ; rayé de minces fissures et à peine renflé de légers reliefs, verticalement dégringole le formidable mur jusqu'aux pierrailles du chemin. D'innombrables vols de freux tournoient sans trève autour du géant : quelquefois, par bandes, on les voit s'abattre dans les champs, après avoir longuement déployé leur éventail par l'air, et l'espace est assourdi de rauques croassements; ensuite, ouvrant tous en même temps leurs ailes funèbres, ils regagnent brusquement les infinis couloirs du vaste madrépore qui alors en un instant est criblé de pointillements noirs, comme des balles frappant en tous sens une cible.

Un peu plus loin apparait le village de Hun, puis successivement Anhée et Moulin, reliés à l'autre rive par un pont de fer dont le dessin géométrique ligne la vaste nappe du fleuve. Déjà dans la perspective moutonnent les maisons de ce joli coin de pays qui s'appelle Yvoir, accrochées au flanc d'une grosse butte ronde échancrée vers le bas par le lit d'un ruisseau. Pourtant, un énorme bloc à pans droits, le « Calvaire », évidé par le tunnel du chemin de fer et couronné à sa cime d'un grand christ, barre encore une partie du paysage. Et, brusquement, la large étendue scintillante des eaux se déroule à l'horizon comme un miroir égratigné de lumière.

Chaque pas nous rapproche, à présent, du fouillis de toits d'ardoise et de paille, entrevus tout à l'heure. Le village s'égrène, roule à la débandade sur les pentes du mamelon, dans un désordre capricieux et hardi. Tous les murs ont des espaliers, des vignes, une chape de végétations, les fenêtres rient dans les feuilles, les toitures sont lustrées de mousses. Et la rue passe l'eau, traverse une vieille arche à dos d'âne sous laquelle la rivière du pays, le torrentueux Bocq, fait danser ses truites parmi les écumes. Au premier plan une bastide aux tourelles en poivrière et dont on aperçoit au passage les grands jardins encorbeillés, avec leurs saules épandus par-dessus les murs, détache une note claire et gaie. Un songe d'existence placide, s'écoulant parmi des terrasses fleuries aux musiques des cascades, caresse l'esprit à la vue de ce rustique castel épanoui dans un cadre de verdure, et l'on poursuit sa route, un peu mélancolique, enviant l'heureuse insouciance des hobereaux qu'aucune nécessité ne rappelle à la ville.

Moulin ! point de départ habituel des excursionnistes qui abordent Montaigle par le bas de la vallée. Le pays, où jusqu'alors la nature avait joué le rôle essentiel, va tout à coup se déchirer sous le talon de l'homme. A la place des rupestres bastions immémorialement façonnés par la nature, les sombres châteaux historiques aux voûtes desquels se complotaient et se perpétraient les exterminations dresseront leurs murs déchiquetés. A ceux qui voudraient recommencer le pèlerinage du féodal repaire naguère décrit par nous, une ancienne connaissance, la babillarde Molignée, qui nous servit de guide pour en trouver l'accès du côté des pentes ravinées du Flavion, fera la conduite à travers les détours du défilé qui, passé Moulin, s'ouvre sur notre gauche. Ah ! si elle voulait nous révéler les secrets du passé, au lieu de colporter de rive en rive la chronique des fleurettes qui se mirent dans son cristal ! Mais le ruisseau, indifférent à nos chimères, continue à jaser entre les berges étoilées d'épaisses floraisons, secouant de-ci de-là ses écumes blanches autour des barrages formés par une branche ou une pierre moussue, et ailleurs reflétant dans son petit flot uni la feuille argentée des saules.

Pour nous, qu'éperonne le désir de l'inconnu, nous nous arrêterons de préférence devant le roc légendaire de Poilvache, dont la sévère silhouette, lambrequinée de pans de murs ébréchés, s'incruste durement dans le ciel par delà Yvoir, couvrant de son ombre les

maisons tassées à sa base. Une rampe escarpée, où le pied butte contre des débris, file à la gauche de sa gigantesque croupe sous des éclaircies de feuillage : de bosse en bosse elle conduit au solitaire plateau au rebord duquel s'arc-boutent les restes de cette massive architecture guerrière du moyen âge.

Un lourd manteau de lierre étoffe les antiques moellons scellés dans la montagne : comme des festons, ses feuilles lustrées s'entrelacent autour des béantes crevasses, pareilles à de vagues porches sous lesquels ne passerait plus que le vent. Et sur le sol inégal partout ondulent les hautes herbes des cimetières; par moments on le sent mollir sous la marche, comme pour révéler l'existence de voûtes souterraines, et ailleurs il se bosselle d'amas pierreux,



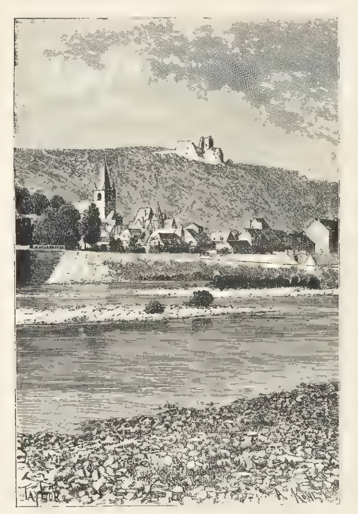
IVOIR.

du milieu desquels le lézard pointe sa frétillante croupe damasquinée. Bon endroit pour les méditations sur la vanité des choses de ce monde. Le souffle des étendues met dans les oreilles une plainte longue, où l'on croit entendre la rumeur des vieilles choses, tandis qu'un peu de poussière roule sur toutes les autres poussières gisantes dans l'enclos. Et l'on pense à ces quatre fils Aymon, contemporains de Charlemagne, auxquels la tradition rapporte l'origine de la redoutable forteresse, à cette barbarie superbe des grands combats qui pour champ clos avaient des fleuves et des monts, à l'énormité de ces orgueils se bâtissant des aires dans la région des vautours, si proche du ciel qu'en tombant sur les misérables serfs prostrés au pied du donjon, la foudre paraissait tomber de ses funèbres meurtrières. De cette gloire et de ces épopées il ne reste aujourd'hui que des carcasses de maçonneries, des segments ébréchés de tours, des galeries peu à peu comblées par les éboulements; et,

77

comme une dérision au tumulte expiré des prises d'armes, la sauterelle prolonge seule son stridement monotone parmi le silence des solitudes.

Ces obligées et soucieuses évocations accomplies, on dévale plus allègrement la pente qui ramène dans la vallée : des paysans hâlés et secs succèdent aux ombres des héros et des paladins, et la réalité de leur grossière existence besogneuse remet en pensée l'obscur héroïsme de cet autre combat sans trêve, l'immiséricordieux combat du soc et de la terre. Houx, mirant dans la Meuse ses toits d'ardoises et ses vertes clôtures, n'a plus rien de féodal : une honnête petite gentilhommière de campagne s'enclave dans son territoire, regardée avec dédain par le vieux roc rechigné ; et çà et là un placide pêcheur à la ligne, assis sur la berge, achève de donner au paysage sa note apaisante et moderne.



BOUVIGNES ET LES RUINES DE CRÈVECOEUR.

Cependant, à notre droite, une ville jadis renommée, et, comme un simple bonnetier failli, maintenant réduite à une condition précaire, Bouvignes, aligne ses deux rangs de façades badigeonnées d'ocre, entre lesquelles la route se casse anguleusement. Quelquefois une ruelle laisse voir au passage le cabossement d'un pavé étranglé, filant obliquement sur le flanc de la montagne ; puis les façades couleur pain d'épice continuent à se suivre, ramagées de vitrines à petits carreaux derrière lesquelles l'épicier, le boucher, le boisselier, le taillandier rangent symétriquement leur marchandise. Le tout a l'air d'un faubourg de petite ville, traversé en plein jour par les chariots à bœufs dont les roues grincent le long des trottoirs, dans la rainure caillouteuse du ruisseau. Suivez toutefois l'une des petites venelles tortueuses qui grimpent la bosse du versant : par places un vieux pignon, un linteau de porte, une tourelle, un coin de cour accrochent un motif pittoresque, et l'on va, on monte toujours ; par-dessus les toits, des jardins en terrasse s'étagent contre la paroi rocheuse, festonnés d'espaliers sur un fond de grès calciné. Là-haut, dominant toute cette demi-rusticité, se dresse la tour de Crèvecœur, la rivale de cette autre tour, Montorgueil, bâtie par les gens de Dinant. Mélancolique, un peu plus démantelée chaque année, elle perpétue la légende des trois dames de Crèvecœur et semble s'abîmer dans la contemplation de l'endroit du fleuve où, étroitement embrassées, ces sœurs héroïques se précipitèrent pour échapper aux mains des farouches condottieri de Henri II. Quand la dernière pierre aura chu, peut-être le tragique roman aura-il cessé d'exister ; déjà des savants en « us », ayant mesuré la distance qui sépare le donjon des eaux, ont déclaré illusoire le saut dans la Meuse. Comme si pour les princesses de contes de fées et de légendes il n'était pas toujours quelque pont invisible qui leur facilite les promenades aériennes les plus compliquées, quelque truc mystérieux



RUINES DE POILVACHE.

et providentiel grâce auquel leurs pieds, ailés à l'égal de ceux d'Ariel, exécutent en se jouant les plus périlleuses voltiges !

Bouvignes ne fut pas toujours le tranquille séjour dont le silence n'est aujourd'hui troublé que par le clic-clac des voituriers faisant pétarader leurs fouets au rez des vitres. Au quinzième siècle, elle rivalisait avec Dinant dans l'industrie des cuivres, et cette rivalité d'art avait fini par amener toutes les autres : on se harpaillait, on se pelaudait, on s'invectivait à la façon des héros d'Homère, et quelquefois, tous en bandes, les milices devant, on sortait des murs pour s'aborder en rase campagne. L'histoire a conservé le souvenir de ces haines locales, grandies par moments à la taille de l'épopée, quand, par exemple, le duc de Bourgogne, épousant la querelle de ceux de Bouvignes, marche contre les Dinantais, en fait un grand massacre, et, pour leur enlever le goût des représailles, rase leurs murs jusqu'aux fondements.

Les artistes, en ce temps, avaient la tête près du bonnet : le plus ou moins d'adresse à ciseler une buire et à repousser un plat allumait des jalousies qui devenaient le prétexte d'interminables guerres. On ne s'en douterait guère aujourd'hui, à voir s'allonger, du côté de la cité des orageux « copères », la pointe des maisons de Bouvignes, et Dinant réconcilié leur tendre la main par-dessus ses rives : le levain des discordes s'est depuis longtemps fondu dans les lampées fraternelles du cabaret; et, en même temps que les séculaires rancunes, la glorieuse tradition du cuivre battu a rejoint dans les gouffres d'oubli l'âme des rudes artisans, les ancêtres des bonnes gens pacifiques d'aujourd'hui.

VI

Dinant. — Son rocher. — Sa collégiale.

A mesure qu'on avance, la rive droite se peuple de maisons bâties en bois et en briques, dont l'irrégulier profil s'accidente de cages surplombantes, arc-boutées aux murs par des étrésillons. Quelques-unes pointent des pignons tailladés en scie, au milieu desquels s'ouvrent de minces fenêtres quadrillées de petites vitres. Il y en a qui, à leur base, sont traversées de passages à voûtes surbaissées, menant par des degrés du quai à la rue. Et presque toutes ont un bon air de vétusté, atténué malheureusement par le peinturlurage au lait de chaux.

C'est là que commence Dinant, dont l'étymologie, au dire des érudits, ces mirifiques épingleurs d'ana, viendrait de ce jeu de mot : « Dic Nam », paroles initiales de l'apostrophe que jadis saint Materne lança à l'infâme idole adorée sous le nom de Nam dans la contrée. Mais n'approfondissons pas ce mystère et contentons-nous de regarder le spectacle que nous avons sous les yeux. La ligne des maisons qui tout à l'heure longeait le rivage s'incurve bientôt pour former le cercle autour d'une place ramifiée en carrefour. En même temps le rocher, qui s'était reculé sous la poussée des faubourgs, fait un saut en avant, d'étage en étage s'échafaude jusque dans la nue, entassant les contreforts pour appuyer sa masse énorme, et brusquement se découpe à pic par-dessus un bijou gothique épanoui à sa base. Notre-Dame, en effet, du côté du chevet, s'accule si étroitement au mur formé par le roc derrière elle qu'elle y semble emboîtée, comme un bloc même de la montagne qu'on aurait ajouré de hautes fenêtres à croisillons et auquel on aurait donné pour revêtement une noble chape de cathédrale primaire. La montagne a dit ici à l'œuvre des hommes :

Tu n'iras pas plus loin ; et, au lieu de lui permettre de se déployer, lui a mesuré la place, la contraignant à se passer de collatéraux, avec un chœur visiblement étranglé comme un prisonnier de guerre jeté dans un cul de basse-fosse et qui ne peut étendre ses bras. Ainsi collée au rocher, cette fleur de la seconde moitié du treizième siècle, qui ailleurs paraîtrait imposante, semble réduite à des proportions modérées si on la toise à l'échelle du colosse qui l'écrase et l'étouffe de son prodigieux élancement. Le bulbeux clocher, imbriqué d'ardoises bleues, dont elle se coiffe et qui figure assez bizarrement un couvercle de pot à moutarde, ne parvient même pas à l'égaler à l'arrogante crête escarpée au-dessus d'elle. D'en bas, d'en haut, la collégiale a l'air d'un nain à côté d'un géant, comme si la nature avait entendu faire de celui-ci la vraie cathédrale, ne laissant à l'ouvrier de l'autre que la possibilité d'une lointaine imitation. Or cette cathédrale de schiste, excoriée, bossuée, côtelée de puissantes nervures, auprès de laquelle toutes les autres maisons sont pareilles à des jouets de Nuremberg, se carre, pesante, revêche, incomprimée, avec l'église elle-même pour pilier d'appui. Mais, si effacée qu'elle soit par cet entassement de blocs, celle-ci n'en garde pas moins sa beauté précieuse, semblable au minerai scellé dans sa gangue. A peine a-t-on mis le pied sous ses voûtes qu'une magie s'opère et que, dans cet espace resserré qui, vu du dehors, semble incompatible avec l'idée de grandeur, les trois nefs se déroulent, amples et magnifiques entre leurs colonnes vénérables, comme les profondes allées d'une forêt. L'optique, naguère troublée par les illusions du roc, ce déroutant géomètre dont la toise démesurée fait paraître toutes choses petites à l'entour, à présent reprend pied dans les certitudes, circule à travers la réalité des choses avec l'étonnement de s'être laissé entraîner à des prestiges trompeurs.

Un souffle d'austère piété descend des vastes espaces du chœur et des transepts, flotte dans l'atmosphère enflammée des vitraux, se dégage des symétriques ordonnances du triforium ; et ce double mirage de l'art et de la religion finit par élargir le vaisseau presque à la taille des grandes basiliques. Pénétrez à la tombée de la nuit par un des deux porches aux voussoirs peuplés de figures, dans ce lieu de silence et de prière ; un jour sombre et doux, qui tombe ici plus vite que dans les maisons de la ville, en raison du perpétuel demi-crépuscule qu'y maintient le voisinage du rocher, ruisselle en lumières voilées à travers les meneaux flamboyants des fenêtres dont les étoiles et les trèfles se découpent sur les flancs de la montagne comme des floraisons de sculpture aux parois d'une façade. Et dans cet obscurcissement de l'air, molles ténèbres d'un charme d'autant plus impressionnant pour les esprits chrétiens qu'elles s'accordent avec le sens mystérieux des symboles, les formes revêtent des aspects vagues dont la confusion, en brouillant la netteté des lignes, rayonne à travers l'espace comme du songe visible et recule par delà le réel la grandeur matérielle du sévère édifice.

Ce qui manque à la grande maison religieuse, ce n'est donc ni la mystique beauté, ni les accords spirituels de la ligne ; même comprimée par le roc, elle s'élance, darde ses piliers, projette son chevet ; elle est comme le matériel symbole de la prière, d'autant plus efficace et vivifiante qu'elle a besoin de saillir du tuf rocailleux de la conscience. Tout cela fait de Notre-Dame de Dinant une des efflorescences les plus pures dans le jardin du gothique primaire, un beau lis sans tache dans le glorieux parterre des grandes églises catholiques. Mais ce qu'elle n'a pas peut-être, c'est l'émouvante atmosphère religieuse des plus humbles tabernacles du pays flamand. A Bruges, à Gand, à Anvers, les adorations ont fini par laisser planer sous les arceaux, à travers l'odeur d'encens froidi des cassolettes, comme un encens d'âme, une émanation de la créature vers son Dieu. Et le peuple toujours courbé, l'infime tourbe humaine agenouillée sur les dalles, les femmes écroulées aux plis de leurs grands

manteaux qui, à Saint-Sauveur, à Saint-Jacques, à Saint-Bavon, s'immobilisent en de fervents prosternements, ajoutent encore à l'impression du lieu, apparaissent là comme des statues dont la forme et le silence se confondent aux sévérités du mobilier religieux.

Ici rien de pareil : la foi wallonne, plus sèche, ne sait pas prendre, au fond de ses temples, l'attitude abdiquée, l'infini renoncement de la foi des Flandres, agenouillée sur un sol de tombes avec des genoux qui semblent enfoncés dans la mort même. L'air des cimes la grise, l'éternelle gaîté de la création qui, autour d'elle, fait germer jusqu'au grès, la prédispose à l'indépendance ; elle est fille de la lumière, de la vie, des grands espaces. Aussi,



NOTRE-DAME DE DINANT.

non plus à Notre-Dame que dans la plupart des autres temples de la contrée, vous ne verrez la profusion d'autels, d'images pieuses, de marbres, de dorures qui ailleurs rendent sensible l'élan de la ferveur.

De l'ancienne magnificence de la décoration, il ne reste presque plus rien en la collégiale dinantaise, si ce n'est çà et là quelques ornements de cuivre, témoignages du vieux génie créateur de la contrée. Mais la beauté de l'architecture fait presque oublier cette indigence, si toutefois il est permis d'appeler indigentes des surfaces qui partout se revêtent de reliefs et quelquefois, comme dans la chapelle du baptistère, aux voûtes surchargées d'une grappe de prophètes et d'apôtres, s'animent d'une profusion d'images touffues, pareilles aux ciselures d'une orfèvrerie.

Cependant l'énorme bloc rocheux en surplomb sur Notre-Dame prend dans l'espace un

air guerrier. Là même, en effet, où, au quinzième siècle, dans une position qui semblait inaccessible, se dressait un château fort puissant, les Hollandais construisirent une citadelle. Tout au long de la crête court une ligne d'épaisses maçonneries percées d'embrasures; mais on y chercherait vainement le col allongé d'un canon. Un silence a succédé au bruit des corps de garde; les casemates ont été changées en magasins; et dans les cours une herbe drue pousse, toujours plus haute, comme sur de la mort; cette funèbre évocation semble toutefois prétentieuse pour un tel lieu, d'où jamais la mort n'est partie.

Puis le roc, tout à pic jusque-là, fait un saut en arrière, avance ensuite, accidente ses plans, cesse d'être de la pierre nue sous une abondance de végétations. A mi-pente s'étagent les jardins de Montfat, célèbres pour une caverne où la légende met un temple à Diane, et un peu plus loin les terrasses du Casino, un fouillis de verdures avec des tortilles grimpant, biaisant, dégringolant, et deux grottes sous des massifs de mélèzes. Du plateau qui couronne le faubourg de Saint-Médard, la perspective est surtout admirable. Le regard embrasse un fourmillement de pignons et de cheminées chevauchant à la diable sur les raidillons, avec des trous noirs de feuillages, des coins de fleuve miroitant à travers les percées, des flambées d'étincelles arrachées par le soleil aux toits squamés d'ardoises.

VII

Les ponts de Dinant. — Vue d'ensemble de la ville. — La rue. — Excursions autour de Dinant. — Les Dinantais dans le passé. — Traits de caractères pris dans l'histoire. — Courses dans la montagne.

Il y a quelque vingt ans, un pont de pierre aux arches moussues, le doyen des ponts wallons, avec celui de Jambes et de Liége, enjambait le fleuve, reliant aux faubourgs de la rive gauche la partie de la ville où se dresse l'église. Comme les grandes eaux risquaient chaque fois d'emporter ses maçonneries descellées, on en construisit un autre, plus solide, mais d'aspect géométrique avec son tablier rectiligne et ses enchevêtrements métalliques accrochés aux culées. L'histoire des ponts de Dinant est d'ailleurs compliquée : depuis le premier dont parlent les chroniques et qui par-dessus ses cinq arches érigeait fièrement une tour à deux étages, avec plate-forme à parapets, on n'en compte pas moins de trois en deux siècles, en y comprenant l'ouvrage en bois que la rupture des embâcles emporta en 1553.

De tout temps, cette vaste passerelle, jetée sur la Meuse à l'endroit de sa plus grande largeur, dut être un observatoire excellent pour contempler dans son ensemble l'original décor qu'offrent ici les maisons, le roc et l'eau. Au premier plan, vers la gauche, un pâté de toits et de façades à physionomie bourgeoise, desquels émerge Notre-Dame, écrasée par l'immense étagère du rocher, celui-ci renflé, bombant, taillé à facettes comme un bouchon de carafe, d'un gris éclaboussé d'ocre et de chrome. A la crête du roc, le mur de la citadelle coupé à angles droits. Puis, tout de suite après, cabossé de redans, le roc qui continue, rayé par l'entaillure d'un escalier, s'escarpe au-dessus de l'hôtel de la Tête-d'Or, un instant disparaît sous les bosquets touffus du Casino, et, derechef, à l'infini profile ses cônes, ses reliefs, ses verdures et ses rouilles, comme une toile de fond barbouillée de larges maculatures, sur laquelle un fouillis de maisons aiguiserait ses arêtes. Au-dessous de soi, clapotant contre les piliers, la vaste nappe huileuse de la Meuse, chatoyée par la réverbération des blancs crus des façades, des jaunes soufreux de la pierre, des clartés vertes du feuillage, un éblouissement de paysage diapré qui tremble et se brouille aux rides du flot dans ce grand miroir clair



PANORAMA DE DINANT.

des eaux où l'œil suit la silhouette urbaine, depuis l'hôtel de ville aux tourelles piriformes jusqu'à l'odieuse carcasse d'usine enfoncée au tournant de la perspective et qui tronque le déroulement de la vallée en masquant les fuites de la montagne du côté d'Anseremme.

Quant à la ville même, figurez-vous une rue tortueuse, cassée de brusques saillies et filant entre d'étroites maisons au rez-de-chaussée desquelles s'amoncellent, sous forme de disques, de grappes, de croix, de paysages, de figures d'hommes et d'animaux, les célèbres couques de Dinant, espèce de pâtisserie au miel estampée de reliefs comme les antiques plats de cuivre, la gloire et la fortune de la cité du quinzième siècle, dont elles semblent la lointaine et dérisoire imitation. De Leffe à Saint-Médard courent les quais, une marine en miniature, un coin de port endormi sur lequel débouchent les ruelles, empiètent les maisons, s'épanchent les végétations des jardins. Tout Dinant tient dans cet espace circonscrit, tapi entre sa roche et son fleuve, volontairement à l'étroit, dirait-on, pour mieux garder l'esprit de clocher, incompressible chez les petits-fils des antiques « copères ». Mais, si exigu que soit le cadre, le pittoresque réseau de venelles et de passages qui s'entortille à travers l'agglomération suffit à l'animer d'un tas de recoins charmants : vieux murs lézardés par les fentes desquels coulent les feuillages; courtines de lierre épanchées par-dessus les clôtures d'un pourpris; pignons délabrés dont la brique éraflée s'enflambe de tons roses; bouts de vieilles architectures entrevus dans les cours sous des paisseaux.

De droite et de gauche, cependant, par-dessus les vitrines aux étroits carreaux, des auvents abaissent leur capuchon; des balcons de bois, profilent leurs balustres ventrus; des fenêtres à guillotine enchâssent des perspectives de petits logis. Et la rue, mince, ourlée de trottoirs menus, flanquée de bornes, dentellée d'escaliers, étale entre la double rangée des maisons son pavé houleux, bombé en dos d'âne. Ah! la jolie rue, accidentée, active, vivante, les jours de marché surtout, avec son vacarme de charrettes, de diligences, de cabriolets qui se rencontrent, s'accrochent et se font passage au milieu des jurons des conducteurs! Une ombre chaude, que dissipe seulement le soleil de midi, baigne le va-et-vient qui, certains jours, dure jusqu'au soir. Alors s'illuminent l'un après l'autre les fenêtres des cafés, et les Dinantais s'en viennent savourer devant les tables alignées sur le trottoir la bière d'or moussante d'écume qu'on appelle la « Bavière » du pays.

L'esprit de fronde et de vantardise qui aiguillonne encore leurs réunions est héréditaire à Dinant. Aucun peuple ne poussa plus loin la jactance, l'outrage envers l'ennemi et aussi la témérité. Toute son histoire est pleine de traits du genre de cette pendaison d'une grotesque caricature représentant le comte de Charolais, sur laquelle, au temps de leur longue querelle avec la maison de Bourgogne, on les voyait décharger leurs armes en criant : « Véez là le fils de vostre duc, le faulx et trahistre comte de Charolois que le roy de France ait faict ou ferat pendre comme il est icy pendu. Il se disoit de vostre duc, mais il maintoit, car il estoit vilain bastard au sieur Heinsberg, et à vostre bonne duchesse. » Or, pendant qu'en leur folle *présomption* ils se targuaient ainsi de leur accord avec le sinistre compère de Plessis-lez-Tours, celui-ci les jouait par-dessous main. Mais ni la duplicité de leur faux ami, ni les lamentables retours de leur légèreté ne les rendirent circonspects. A peine les événements leur ont-ils donné cette leçon qu'il ne faut point compter sur la parole d'un roi, ils recommencent, suspendent à leurs murailles un mannequin qui cette fois est le duc lui-même, assis sur un veau et attaché à un poteau, avec ces mots : « Voilà le « siège » du grand crapaulx, vostre duc ».

Le comte de Charolais, pendant ce temps, bloquait la cité avec des avantages marqués et

bientôt se rendait maître du faubourg de Leffe. Pris par cette patte, comme un renard au trébuchet, Dinant redouble de nargue et de morgue. Ayant appris que le duc, valétudinaire, s'était fait charroyer à Bouvignes, d'où il suivait les opérations, ils l'objurguent en de cruelles imprécations : « Qui a mandé, crient-ils du haut de leurs remparts, ce vieil momart vostre duc? A-t-il tant vescu pour cy venir mourir sy vilainement? et vostre comte Charlotel, que fait-il cy venir mourir? Il veoit (qu'il aille) au mont le hére combattre le noble roy de Franche qui nous viendra secourir ne nous fauldra point, car il le nous a promis. A malle heure y vint-il oncques. Il at le bec trop josne, ceux de la cité de Liége le deslogeront brief villainement. »

Ni le roi ni ceux de Liége ne vinrent, et, comme le dit Ollivier de la Marche, « fust bruslé Dinant par telle façon qu'il sembloit qu'il y eust cent ans que la ville estoit en ruines », après toutefois que le Charolais eut fait jeter à la Meuse huit cents des principaux bourgeois, liés par couple, et qui allèrent expier sous les eaux vertes le fol héroïsme des leurs.

Pendant six ans, à l'endroit où Dinant, « la plus marchande, la plus riche et la plus forte ville de par deçà les monts », comme parle la grande chronique des Chartreux, avait fait sa rumeur de ruche, battant l'enclume et amoncelant de telles richesses que les « miquelets » du Téméraire mirent trois jours francs à la piller, le sol resta ras, tout nu sous le squelette de ses places et de ses rues. Jamais le « vieil momart », en sa rancune farouche, ne voulut ouïr parler de reconstruction.

L'universel désastre, le regret de sa force anéantie, ce cadavre d'un peuple traîné sur la claie ne corrigèrent pas d'ailleurs l'orgueil national. Quand, un siècle plus tard, Nevers leur fit demander la neutralité, après avoir, dans une marche triomphale qui renversait tout devant elle, investi successivement Mariembourg, Fumay, Hierges, Agimont, Château-Thierry, Beaurain, ils répondirent avec leur jactance ancienne : « qu'ils seroient charmés de posséder le cœur du roy pour en faire un bon déjeuner ».

Ce fut le roi qui les mangea. Le 10 juillet 1554, les sanglantes représailles sous lesquelles la ville, une première fois, avait succombé, de nouveau s'abattirent sur cette enragée hâblerie wallonne. A partir de ce moment, Dinant n'est plus qu'un fantôme que dépèce plus tard la soldatesque de Louis XIV et dont M[me] de Maintenon fait en un mot bref la peinture quand elle le déclare un « horrible séjour ». Puis l'horizon où le roi-soleil un instant a jeté ses éblouissements s'enténèbre de l'ombre définitive : ravalée comme Bouvignes à la condition obscure d'un coin de province perdu dans l'entonnoir de ses montagnes, elle végète, cherchant à ses gloires abolies une compensation dans les gaîtés d'une vie de chasse et de gogailles.

Comme Namur, Dinant, bâti au carrefour des montagnes, forme le centre d'une patte d'oie ramifiée dans tous les sens, et cette situation lui a valu le renom et le profil d'une hôtellerie largement achalandée. Quantité de familles prennent là leurs quartiers d'été, soit à l'auberge, soit chez le bourgeois, soit encore dans les petits chalets roses échelonnés le long de la Meuse à Nève. Les Anglais surtout s'y abattent par caravanes, trouvant en ce pays de grand air l'emploi de cette activité corporelle qui, chez eux, est comme la dépense naturelle d'un riche organisme servi par des muscles de fer. Cependant il n'y a point de colonie proprement dite : chacun vit chez soi et pour soi, n'éprouvant pas, comme aux solitudes et aux silences de la mer, le besoin de réagir contre la lassitude qui, à la longue, s'engendre de la monotonie des plages et des dunes. La montagne, en effet, si démesurée qu'elle soit, semble mieux faite à la taille humaine et ne détruit pas, comme l'infini des horizons maritimes, l'idée de proportion au fond du cerveau. En outre, la multiplicité de ses imprévus s'accorde avec la possibilité d'émotions renouvelées qui stimulent à la fois la sève spirituelle et le sang artériel. Enfin,

plus que les sables mous des rivages qui fatiguent, comme un sol sans prises, doucement boulant sous le pied, matérielle image de l'effacement de notre passage sur les poussières de l'éternité, le roc, rugueux et revêche, semble porter un défi à l'homme, le provoque à se mesurer avec lui dans des escalades pareilles à des corps à corps, et de ses plateaux, de ses abruptes pentes, de ses arènes suspendues, aiguillonne en lui le goût de la lutte que n'abdique jamais la race d'Adam.

La vie est donc fort occupée entre Leffe et Saint-Médard. De grand matin, les étroites rues, minces comme des fissures aux parois d'une roche, s'emplissent de flottements d'écharpes et de claquements de talons qui s'éparpillent vers la banlieue, si toutefois il est permis d'appliquer ce mot aux faubourgs d'une ville qui elle-même n'est qu'une sorte de banlieue de la nature. On n'attend pas, pour se mettre en route, que le soleil, braséant aux crevées de la montagne, enflambe la brume bleue qui, montée du fleuve, ondule pendant la première partie du jour autour des maisons et jusqu'à l'heure de la méridienne y maintient une saine humidité frigide. Quand midi, le grand cavalier sombre à cheval au zénith, cingle l'espace de ses rouges lanières, une poussière de craie plane en grands nuages immobiles sur la ville devenue fournaise, où, du pavé, des façades, de l'énorme mur rocheux qui tapisse la vallée, irradient des flammes aveuglantes. Donc, on part de bonne heure, et par petits groupes ou par longues files, on se répand sur les rives de la Meuse, on gravit les sentes pierreuses qui aboutissent au plateau, on descend aux ravins où de bloc en bloc rejaillissent les cascades, çà et là passant un gué, hélant une barque de passeur, mangeant aux auberges du chemin une friture. Tout ce pointillement de mouches diaprées, bariolant les horizons lumineux d'un tas de petites taches, finit par se fondre dans la pâleur ardente du jour.

VIII

Division du pays circonvoisin. — Les plateaux. — Ciney et le Condroz. — La guerre de la Vache. — Immense brûlement de bourgs et de hameaux. — Où les Dinantais reparaissent. — Les vieux châteaux : Samson, Beaufort, Spontin, Crupet.

Dinant forme à peu près le cœur des Ardennes namuroises : le réseau de ses grandes routes se bifurque à tous les vents, relié par Philippeville à l'Entre-Sambre-et-Meuse ; par Namur et Gembloux au Brabant wallon ; par Ciney au Condroz, triangle irrégulier étendu entre Namur, Dinant et Liége ; par Namur et Vedrin à la Hesbaye, qui se développe en majeure partie au sud-est de la province de Liége et vient mourir dans un coin de la province de Namur ; enfin par Han et Rochefort à la contrée baptisée du nom significatif de la Famenne. Quand on quitte le faubourg de Leffe par le sinueux ruban de route qui gagne les hauteurs et coupe obliquement la montagne en longeant des jardins en terrasse, on ne tarde pas à atteindre d'immenses plateaux déroulés à perte de vue, et où petit à petit les maisons s'espacent, ne laissant plus régner à cette altitude que le grand silence des lieux solitaires. L'hiver, la lande y moutonne, plate et brune, dans les tristesses sévères d'un ciel noir, troué çà et là d'un vol de corbeaux ; et l'âme demeure oppressée sous le vide des horizons qui toujours reculent plus avant, par delà ces mornes étendues où la silhouette sèche d'un paysan, une diligence fouettée par la bise, un dolent attelage cheminant vers la ville sont les seules formes vivantes et, détachés sur l'immense tache grise de l'air, semblent marcher dans les nues. Mais, l'été, cette monotone et vaste arène se change, sous la houle des moissons, en une prodigieuse mer glauque déferlant aux deux côtés de la

chaussée et qui se fond dans les fluides tremblants de l'espace au bas d'un ciel blanc comme un métal en fusion. Vienne l'août ! le sol, alors, gercé par des feux qui font passer dans le vent des souffles d'étuve, roule de grandes nappes d'or, étoilées de rouge par les coquelicots, sans une ombre d'arbre sur ce torride désert où la cigale, agitant ses cymbales de cuivre, répond seule du creux des sillons au grisollement de l'alouette perdue aux plaines de l'azur. Et cette autre mélancolie qui résulte de la plénitude des sensations et émane des splendeurs éternisées de la clarté, sous ce soleil qui, à force de brûler, finit par ressembler à quelque meule noire tournoyant au haut de l'éther, s'empare de l'esprit naguère fléchissant sous les austérités hivernales.

Ciney est la capitale de cette région de plaines : nul, à la voir ce qu'elle est aujourd'hui, grosse bourgade d'industrie médiocre, avec un bel air d'aisance toutefois parmi les autres agglomérations condrusiennes, ne s'aviserait de son antiquité glorieuse ; et pourtant la lourde tour romane dont la vieille église se coiffe encore fut témoin de mémorables événements. C'est ici en effet que prit naissance cette désastreuse guerre de la Vache qui dura deux ans, coûta la vie à quinze mille hommes et détruisit soixante villages.

Un paysan de Jollet ayant dérobé une bête aumaille à Rigaud de Corbion, bourgeois de Ciney, le bailli de la ville manda le voleur, lui promettant la vie sauve s'il restituait le bien détourné. Le manant, sur la foi de cette parole, ramena la vache aux étables de son légitime propriétaire, et nonobstant fut branché. Aussitôt le sire de Jollet, outré de ces représailles et lésé dans ses droits de seigneur justicier, marche sur Ciney, qu'il ravage, et, de son côté, le bailli court brûler Jollet. C'est le commencement du drame. Le sire de Jollet fait appel à ses frères Richard de Falais et Régnier de Beaufort et aux seigneurs de Celles et de Spontin, et tous cinq ligués se répandent à travers le Condroz, dévastant les campagnes sur leur passage. A ce moment apparaissent les gens de Huy et ceux de Liége qui, prenant parti pour la cité cinésienne, incendient Gosnes et vont mettre le siège devant Falais, Beaufort, Celles et Spontin. La coalition des seigneurs est sur le point de plier, quand un plan de campagne, qui va élargir démesurément le foyer de la querelle, leur donne pour auxiliaires Guy de Dampierre, comte de Namur et de Flandre, et le duc de Brabant. La guerre se rallume plus furieuse ; le pays est battu en tous sens de chevauchées ardentes qui exterminent tout : une bande de loups-cerviers lâchée dans une bergerie n'y ferait pas plus de ravages que cette meute de soudards déchaînés ; et tout à coup Ciney bloqué n'a plus d'autre refuge que son église, à laquelle le comte de Luxembourg boute le feu. Le maréchal de Forvies, envoyé par Liége à la rescousse des assiégés, pénètre alors dans la prévôté de Poilvache, tue, pille, fait un immense brûlement de bourgs et de hameaux : de trente villages de la Rondache, il ne resta que des étincelles achevant de flamber sur des décombres.

On pourrait croire que, après de pareilles atrocités, le torrent rentra dans son lit. Mais les Dinantais, épousant à leur tour la cause de Ciney, choisissent le moment où, faute d'aliments, la dispute va s'éteindre, pour se ruer sur Spontin ; et peut-être seraient-ils venus à bout d'anéantir le féodal repaire sans le sire de Dave accouru en toute hâte avec un corps namurois pour défendre le point menacé. Culbutées, les turbulentes milices de Jacques de Rochefort fuient vers Dinant ; mais tel est le pourchas des hommes du sire de Dave qu'il ne s'interrompt que par delà les portes de la ville. La herse s'abat sur eux, leur barrant le retour, et un grand carnage fait ruisseler leur sang ; puis, tout de suite, les Dinantais se remettent à la poursuite de ceux des Namurois qui sont restés au dehors, et le combat recommence du côté de Bouvignes. Après tant de massacres et de ruines, la cause

finalement fut portée au tribunal du roi de France, Philippe le Hardi, lequel rendit cette déconcertante sentence, à savoir que les choses devaient être remises dans le même état qu'avant la guerre. L'ironie est trop cruelle. On défaille devant une pareille indifférence de la vie de tant de milliers d'hommes inutilement fauchés ; et cette parole royale sonne le glas sur l'énorme cimetière de la contrée, comme à travers un éclat de rire.

Le Condroz ne se releva jamais entièrement de ces sanglantes déprédations ; l'incendie et le meurtre y taillèrent une large brèche par laquelle Famine et Misère, ces deux sinistres compagnons qu'on voit bras dessus bras dessous cheminer à travers tout le moyen âge, vinrent s'installer au cœur de ce pays rongé jusqu'à l'os : et il semble qu'à partir d'alors, un peu plus de stérilité accroisse l'infécondité naturelle de la mince pellicule de terre qui, aujourd'hui encore, vêt à peine l'échine rocheuse de l'âpre contrée. Du moins, le sang qui ailleurs abreuve l'humus et finit par se distiller en sucs végétaux, filtra infructueusement ici à travers le dur caillou.



RUINES ET ROCHER DE SAMSON.

Ciney n'est pas seul à témoigner des folies de ce temps barbare. A l'extrémité du Condroz, une vaste plate-forme recouvre le coupeau du roc, avec des tronçons de tours et des débris d'enceintes dont le temps n'a pu avoir raison et qui hérissent farouchement l'aire broussailleuse. L'endroit s'appelle Samson. Au quinzième siècle il donnait encore son nom au formidable château fort que, d'après les chroniques, César bâtit là pour contenir les Aduatiques et qui, démantelé un siècle plus tard par Charles II, roi d'Espagne, n'est plus attesté aujourd'hui que par des ruines. Sur la route de Namur à Liége, un autre squelette historique, le château de Beaufort, qui avec Château-Thierry, Fagnolle, Montaigle, sombra dans la prodigieuse rafle de Henri II, dresse, en guise de vertèbres, parmi les ronces et les lierres, des restes de bastion et d'escalier d'une fière et curieuse silhouette. Enfin, sur les rives du Bocq, Spontin, hérissé de tours en poivrière, avec douves, herse et pont-levis, comme au plus beau temps de sa gloire, ressuscite fidèlement la massive architecture des manoirs d'il y a quatre cents ans. Et Crupet, non loin, assis dans son marécage, au bout des trois vieilles arches qui le relient à la terre, semble, de son donjon finement profilé sur les lointains d'une gorge, faire la nique à notre civilisation égalitaire.

Bourru quand on l'aborde par ces maigres plateaux où le grès, cet os du sol, apparaît partout sous les gramens sauvages, le Condroz, station d'humanité primitive dont la caverne de Goyet, inépuisable en gisements de silex taillés non moins qu'en ossements de troglodytes et de grands mammifères, révéla naguère la haute antiquité, le Condroz se divise en une suite de vallées qui tempèrent la sévère impression première. Le Hoyoux, le Samson et le Bocq, ramifiés eux-mêmes en ruisselets, se sont creusé au cœur de l'énorme bosse condrusienne des lits tourmentés, excoriations profondes qui déchirent la croûte rocheuse et au fond desquelles les eaux alternativement roulent à gros bouillons ou lissent des flots clairs parmi les paysages les plus variés, ici côtoyant des saulées, là léchant le pied des escarpements, ailleurs moussant contre les éboulements détachés de la montagne, pareils, dans le demi-crépuscule des feuillages, à de monstrueux crapauds boursouflés de pustules ou à ces horrifiques poulpicans dont fourmillent les légendes du pays.

IX

La Roche à Bayard. — La gorge de Froidevau. — En pleine épopée. — Les solitudes. — Celles et son manoir. — Custines. — Les grottes de Rochefort. — Les grottes de Han. — Enchantements et sortilèges.

Quand on a dépassé les dernières maisons de Saint-Médard, la Roche à Bayard ne tarde pas à dessiner sur un amphithéâtre de montagnes sa masse grisâtre découpée en un double fourchon. La mine a élargi la primitive fissure qui échancrait ce bloc massif, et la route passe à présent sans trop de peine par la brèche, comme par l'ouverture d'un porche, entre de hautes parois déchiquetées, dont l'une s'isole à rez de l'eau et l'autre se rattache au formidable mur rocheux qui s'étend jusqu'à la gorge de Froidevau. Brusquement elle s'ouvre à notre droite, la gorge bien nommée, toute bleue de frigides vapeurs, même en plein midi. Pareille à ces sauvages défilés où notre imagination fait chevaucher les paladins, elle encaisse entre de sinueuses et profondes parois la lente ascension de ses rampes. Nous sommes ici, du reste, dans le cycle de l'épopée. C'est du pic bizarrement profilé qui a rendu célèbre ce point des rives de la Meuse, que sauta dans le fleuve l'illustre « rosse Bayard » montée par les quatre fils Aymon, après avoir d'un bond franchi l'énorme ravine des fonds de Leffe où, mal avisé, l'empereur Charlemagne s'attardait à tailler des gradins pour leur courir sus. Tout, en ces temps légendaires, grandit à la mesure des symboles : les hommes sont des géants et les chevaux des hippogriffes, avec l'abîme et l'éternité pour champ de bataille, comme si ni le temps ni l'espace ne suffisaient à les contenir. Et le grand Charles lui-même apparaît comme un mythe en qui s'incarne la lutte de l'empire contre les vassaux révoltés, personnifiés à leur tour dans ce groupe héroïque des quatre fils Aymon.

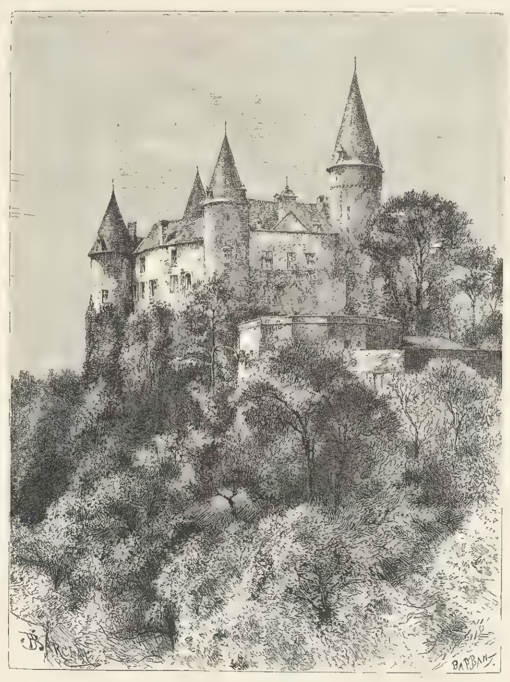
Il y a un chemin charmant pour gagner Rochefort par Froidevau. Étalé jambe de-ci jambe de-là sur la bardelle d'un grison de Bastogne, ou cahoté aux soupentes d'une antique berline louée chez Dizière, l'excellent hôtelier de la Tête-d'Or, on part du col de la gorge, on monte par Boisselles et Celles, on descend ensuite par les fonds de Payemme, on gravit la côte de Custine, puis, laissant à droite Ciergnon, on enfile le pierré qui après un certain temps mène au terme du voyage. Tantôt à la crête du plateau, presque en plein ciel, l'oreille emplie de la chanson des alouettes, tantôt éclaboussé de l'écume des petits torrents bondissant au fond des ravins, on passe de la clarté des hauteurs à l'ombre humide projetée



LA ROCHE A BAYARD.

par les versants des collines, dans les changements à vue d'un paysage qui tour à tour s'étend uni et droit à travers des landes, se bosselle de pentes et de montées, se boise de lisières de forêt, se hérisse de mamelons, imprimant sur la rétine un scintillement ininterrompu de roches, de verdures et d'eaux.

A Celles, dans une sauvagerie d'abandon, le manoir des Beaufort, passé aux mains des



LE CHATEAU DE CELLES.

Liedekerke, forteresse aiguillée de poivrières d'où la vie, pareillement aux sèves d'un vieil arbre dévoré par ses rejetons, a coulé pour se concentrer aux modernes élégances du château pseudo-gothique qui lui fait face, porte mélancoliquement sur son esseulement une séculaire chape de lierres. Puis Custine, résidence favorite de Léopold II, érige ses tourelles au milieu d'un coin de nature admirable, ayant à ses pieds la Lesse dont entre Sanzinne et Hérock on voit serpenter, parmi des prairies bouquetées de saules, le clair ruban d'argent. Et tout à coup Rochefort apparaît dans un entonnoir de collines, renflé d'une butte où s'émiettent les ruines d'un château féodal. L'endroit est célèbre dans la contrée, non moins pour la belle

ordonnance de ses paysages, qui, chaque année, lui vaut un nombreux passage de touristes, que pour le fourmillant et merveilleux décor de ses grottes. Un homme, un enfant du pays, M. Alphonse Collignon, mit son or et sa vie à les découvrir, et, après les avoir découvertes, en fit pour ainsi dire une œuvre d'art par les ingéniosités auxquelles il dut recourir pour frayer à travers l'encombrement des blocs entassés l'itinéraire que parcourent aujourd'hui sans fatigue les visiteurs. Peut-être n'en est-il pas de plus variées ni de plus captivantes; elles ont la féerie des plus éblouissants paysages parmi l'horreur des plus effroyables catacombes. Aucune splendeur n'égale la magnificence de quelques-uns de ses passages ciselés à l'égal des plus compliquées orfèvreries; aucune épouvante ne prévaut sur les amoncellements de chaos qui ailleurs éternisent les cataclysmes originels. Et toujours les aspects changent; ici de fluides et hyalins palais, aux fuites de songe, aériens et frêles comme l'illusion, semblent creusés dans les vierges, frigides et stellaires eaux du plus pur cristal; là des arborescences, ramifiées à travers les parois, d'étonnants estampages de floraisons édéniques, des chevelures d'amiante, des micas, des diamants, des dentelles et des arabesques évoquent les congélations filigranisées des givres; par moments, s'écroulent de la voûte des pluies de joailleries; des paradis de lumière se prismatisent aux clartés des torches; l'ombre partout s'allume de paillettes et d'étoiles. A droite, à gauche, des chapelles, des tabernacles, des châsses, des reliquaires sculptent le roc en relief; aux flambeaux surgissent des alhambras guillochés comme de la guipure; on marche d'enchantement en enchantement, et au bout de toutes ces surprises la salle du Sabbat, spacieuse comme un vaisseau de cathédrale, avec ses voûtes qui se perdent dans les ténèbres, si haut qu'à peine les gerbes des feux d'artifice tirés par les guides en allument la reculée, semblent servir à quelque ténébreux sanhédrin de guivres, de lémures, de brucolaques, de tarasques immobilisés en de grimaçantes et torves attitudes.

Toute cette région de la Lesse, d'ailleurs, profondément déchirée par les convulsions telluriques, offre l'aspect d'un prodigieux chaos perpétuant la colère et le désordre des éléments en travail. De Furfooz à Châleux et de Rochefort à Han, les entrailles du sol, ouvertes et lacérées comme des solfatares, forment une suite de cavernes presque ininterrompue dont les sombres fantasmagories confondent l'esprit d'admiration et d'effroi. Partout ici la farouche bête humaine contemporaine des mammouths et des ichtyosaures, a laissé l'empreinte de son passage, et les cavités de la montagne, pareilles à des ossuaires, gardent son squelette, mêlé à ceux des autres bêtes de la genèse primitive, frères de ce premier homme qui allait par les halliers, velu et grondant, abattant avec son stylet de silex les proies que ses dents ensuite dépeçaient.

On a mesuré, pour les décrier, les grottes de Rochefort à la toise de celles de Han. La manie des comparaisons n'est malheureusement que le témoignage de notre impuissance à concevoir des beautés différentes, ou, si l'on préfère, de notre penchant à tout rapporter à un idéal uniforme. Il n'est pas plus rationnel, cependant, de comparer entre eux les grands ouvrages de la nature que les œuvres engendrées du cerveau des hommes : les uns et les autres se dérobent au rapprochement par des caractères particuliers qui chacun ont une signification propre et réalisent une des formes de l'absolu. Si les grottes de Rochefort l'emportent par la surprenante beauté de leurs stalactites, qui en font comme un prodigieux jardin constellé des plus miraculeuses floraisons, Han garde la préséance pour la terrifiante majesté et les sépulcrales épouvantes de ses antres plus tourmentés et plus noirs que le Tartare. L'âme, opprimée d'un incoercible effroi sous les voûtes de cette Babylone des ténèbres, depuis les commencements du monde engloutie au creuset des volcans et restée suspendue à travers l'abîme intérieur, croit y sentir peser sur soi, plus lourdement que des monts, l'entassement formidable des siècles. Une éternité immobile, accroupie dans la posture du sphinx antique, y semble proposer des problèmes à l'homme qui, ébloui et pâle, affronte

ces redoutables lieux pleins de fantômes et de frissons, et, à mesure qu'il s'y aventure, voit se dérober sous lui le plancher des certitudes. Il ne sait plus s'il monte ou s'il descend, s'il marche à travers le réel ou s'il tourbillonne à travers un songe. Est-il un enfant des races blanches descendu aux ondes de cet océan de nuit dont les houles s'élargissent en tous sens, remplissant l'énorme silence d'un bourdonnement sourd, continu, pareil à celui des eaux dans les roches basaltiques, et, naufragé du séjour terrestre, rame-t-il à travers l'ombre



LA GROTTE DU SABBAT A ROCHEFORT.

sans fin pour tâcher de remonter au jour? Ou bien, engendré d'un peuple de troglodytes, dont la bleue clarté des étoiles n'a jamais caressé la prunelle, promène-t-il, sous un soleil jailli en flammes noires à travers de noirs espaces, un visage aussi noir que la désespérance? Le jour du dehors et les étincelantes étendues où tournoie le rouge soleil de la postérité d'Adam ne sont-ils point un leurre? Ou si c'est l'impénétrable plafond de nuées à formes pétrifiées que jamais ne constelle la moindre lueur? Il doute : la notion des choses l'abandonne au seuil de ce royaume de la chimère et de l'énigme.

A droite, à gauche, de monstrueuses architectures épuisent la série des configurations géométriques, comme si une volonté cachée avait fait de ces cavernes le réservoir des intransgressibles formes auxquelles est astreinte l'expression de la pensée humaine. Échafaudé en bastion, découpé en minaret, projeté en pilier, élancé en tour, suspendu en dôme, taillé en ogive, déchiqueté en dents de scie, festonné en feuillages, ciselé en filigranes, échancré en porche, le roc est là comme une intarrissable matrice d'où l'imagination fait sortir des basiliques, des mosquées, des escurials, des palais thébains, des temples d'Assyrie, des pagodes de Bouddha et toute l'illimitée floraison de la pierre glorifiant les dieux d'en haut et les dieux d'en bas. Toute chose, en cette énorme nuit de sabbat où planent les sortilèges, aveuglant les yeux et confondant la raison, commence par la réalité, et quelle réalité! celle de la



LA GALERIE DU PRÉCIPICE DANS LES GROTTES DE HAN.

mort et de la pierre éternisées l'une par l'autre, puis finit dans le rêve. Des blocs roulés çà et là ont l'air de dalles funèbres sous lesquelles seraient couchés des empereurs, de menhirs ayant servi aux sacrifices druidiques, d'assises de cathédrales prolongées à travers le dédale des cryptes. Les innombrables stalactites qui pendent de la voûte s'égouttent sur le noir des fonds comme des larmes d'argent sur le deuil des catafalques ; élancées du sol en fantômes blancs, avec des silhouettes de moines penchés ou de grands ours bondissants, les stalagmites sont semblables aux banquises des mers polaires. Des parois, comme d'une panoplie, pointe un fouillis de glaives, de flèches et de poignards, et des quartiers de roc s'encornent de frontaux de buffles, se cabrent comme des hippogriffes, ont l'ampleur de grands pachydermes vautrés. Par moments ont croit apercevoir des degrés d'escaliers déroulés en spirales dans d'insondables trous ; et d'autres fois il semble qu'on marche à travers les écroulements

d'une Jéricho ou d'une Gomorrhe tombée sous le vent des colères divines. Des gueules d'abîmes béent dans la profondeur de l'ombre, avec des mugissements lointains qui sont le roulement des eaux dans les cavernes et qu'on prendrait pour des clameurs éperdues, comme si les géhennes exhalaient par ces soupiraux leurs fureurs. Et un fourmillement prodigieux traîne de part en part, rampe sur le sol raboteux, ridé de plis de pierre contre lesquels butte le pied. Il y a des instants où, au passage des torches éclaboussant le pantèlement universel, de hideuses figures de kobolds et de poulpicans se mettent à grimacer aux corniches du sombre mur, ou bien des fulgurances d'escarboucles s'allument sur les parois que frappe la lumière, et quelquefois l'échevellement des flammes rouges au fond de la nuit humide les fait se tordre comme les serpents d'une crinière de Gorgone.

C'est la région des effrois : on dirait qu'une incantation a immobilisé le gironnement affolé d'un chaos au moment de sa plus effrénée rotation et qu'il va suffire du geste d'un nécromant pour remettre en branle ces montagnes qui ne s'accrochent à rien, ces pics déséquilibrés et penchés sur le vide, ces blocs pesant le poids d'une maison et qui demeurent rivés à on ne sait quels clous invisibles. D'énormes chauves-souris passent dans l'air avec un froissement doux d'âmes errantes dérangées dans leur sommeil, et leur aile semble faite d'un peu de toute cette nuit d'éternité qui prendrait corps dans un vol. Tout ici est macabre, démesuré, apocalyptique, terrible : le doigt de la Mort s'y appuie sur la bouche du Temps comme pour le contraindre à garder inviolé le secret des genèses et des métamorphoses ; et elle est vraiment la reine de cet empire des ombres, habité par les Nixes et les Parques qu'on croit apercevoir partout sculptées dans le roc. Là règne le noir sans borne et sans fin des créations abolies, pareillement à un fleuve de silence et de désolation que rien ne pourrait épuiser ni grossir.

Telles que les antiques Avernes, les grottes ont d'ailleurs leur Léthé, cette Lesse qui, après s'être roulée en tous sens au lit des vallées, brusquement vient se perdre aux horreurs de ces lieux souterrains, comme une Madeleine repentante au remords des solitudes. C'est elle dont on entend la voix à travers les échos de la montagne, elle qui met ses rauques sanglots aux clairons cachés dans les ténèbres, elle encore dont les eaux mortes, ensanglantées aux étincelles des flambeaux, semblent rouler les épaves que Dante entrevit pendant sa traversée avec Virgile. Cependant les salles se succèdent à l'infini dans ce palais des visions et des vertiges, les unes semblables à des arènes jonchées de ruines et de cadavres, les autres ciselées dans la pierre comme des paradis mauresques, d'autres encore déployées sous des arceaux de cloître, ici la salle du Dôme, là le trône de Pluton, ailleurs la Salle d'armes, la galerie du Précipice, et cinquante autres dont on vous dira les noms à mesure que vous plongerez dans leurs tortueux labyrinthes. Et quand, échappé enfin aux sorcelleries des Circés et des Mélusines qui peuplent la grande nuit, on revoit la douceur des choses coutumières, il semble que l'âme se réveille d'un songe funeste, et la clarté du jour est une délivrance.

X

Anseremme. — Une colonie de peintres. — La Lesse. — L'eau fée. — Châleux et l'aiguille du Chandelier. — Walzin. — Contemplations du bord de l'eau. — Le fleuve sauvage. — Les jardins de Freyr. — Ruines de Château-Thierry. — De Freyr à Waulsort. — Le ravin du Colebi. — Après l'épopée, l'idylle.

A peine a-t-on dépassé la Roche à Bayard, une échappée délicieuse se découvre : là-bas derrière les arbres, à la gauche du fleuve élargi en crique, Anseremme se détache sur un fond de montagnes. Nous enfilons la rue de cette pittoresque localité, une vraie rue de village,

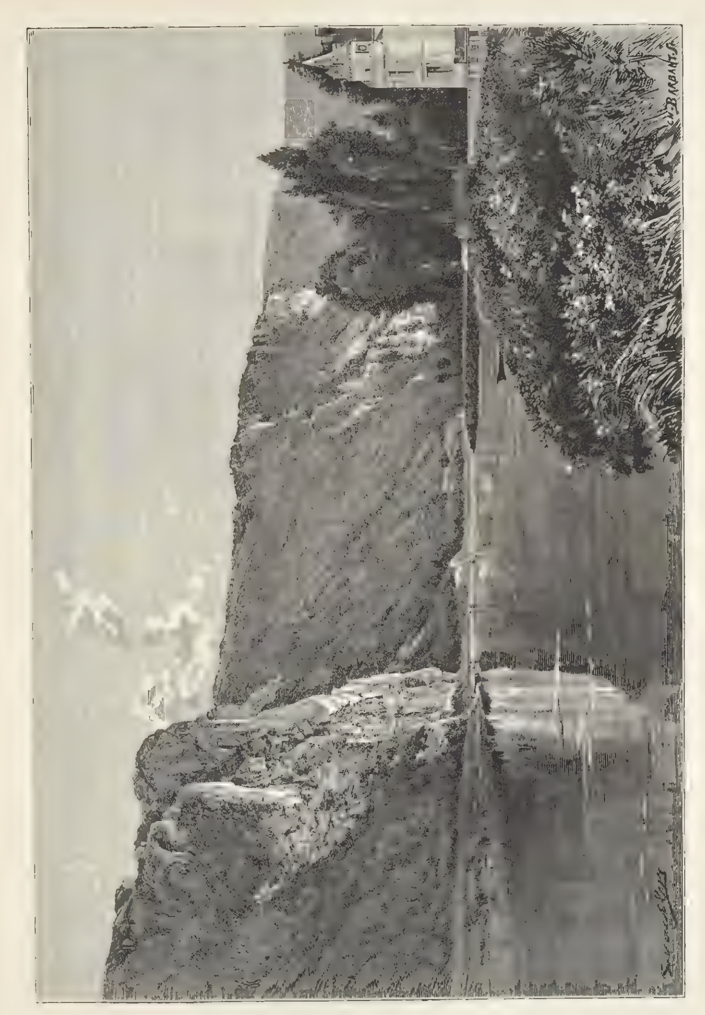
avec ses maisons hors d'équerre, festonnées de verdures et étoilées de lichens, et notre entrée est saluée par des troupes de canards trompetant et bebonnant à la queue leu leu devant nous. Ces bons volatiles nous prennent apparemment pour des peintres : le bourg rustique que la gaîté des paysagistes, par moquerie des villégiatures thermales, a baptisé du nom d'Anseremme-les-Bains, voit en effet chaque année se peupler ses perspectives de blancs parasols frémissants comme des papillons, sous lesquels, tout en bornoyant, ces fils d'Apollon ruminent d'effrayantes scies destinées à consterner les bourgeois. L'auberge où se réunissent ces joyeux compagnons arbore, au tournant de la route, un panonceau peinturluré avec cette enseigne : « Au repos des artistes ». On vous y montrera sur les murs et les portes



LA MEUSE DEVANT ANSEREMME.

des paysages barbouillés aux jours de pluie avec la raclure des palettes, et l'aubergiste ne manquera pas de vous vanter, en les exhibant, le mérite transcendant de leurs auteurs.

Un petit sentier qui monte près de l'auberge et le pierré de la route conduisent également à la Lesse. Le premier serpente à travers champs, dévale ensuite une pente rocailleuse, entre les arbres de laquelle s'aperçoit le scintillement de la rivière, et finit par se perdre sous le couvert d'une allée touffue, à deux ou trois portées de fusil du moulin de Walzin, émergeant des eaux bouillonnantes. L'autre chemin, avec un peu plus de détours, mène au même point : on le suit jusqu'au pont Saint-Jean, dont les arches de pierre enjambent la rivière à l'endroit où elle se joint au fleuve, et brusquement le pavé fait un coude à gauche. On longe alors de vieilles installations de forge à demi écroulées, une enfilade d'ateliers sombres aux toits éventrés, aux portes défoncées, toute une déchéance triste d'industrie jadis glorieuse, au temps où la métallurgie s'activait aux feux de bois. Puis des prairies succèdent à



LA MEUSE A FREYR.

ces ruines, bientôt les rochers apparaissent. Encore un instant et vous verrez le rideau se lever.

Jusqu'alors la bonne rivière unie et moirée vous a semblé difficilement mériter le renom fantasque qu'on lui fait dans la contrée. Cependant elle ne tarde pas à vous enserrer dans ses méandres, déplie et replie mille sinuosités, serpente avec des torsions d'anguille, baignant le pied de grands pains de craie ou de roches vert-de-grisées, et ailleurs reflétant dans ses miroirs vermeils de sombres versants pommelés d'arbres. Elle n'a plus rien alors de son cours



LE CHATEAU BRUGMAN A WALZIN.

régulier ; visiblement, au contraire, elle cherche à vous embrouiller dans le réseau de ses allées et venues, et, par surcroît, vous barre à tout bout de champ le chemin. A de certains endroits la route frayée manque : les rives sont les pentes mêmes de la montagne, entre lesquelles elle s'encaisse comme dans un couloir, vive, frisque, chatoyée par les ombres des cimes. Il faut la couper alors, grimper sur ses barrages, entrer jusqu'au genou dans ses gués ou de loin la suivre par les aventureuses sentes qui grimpent au flanc des collines et gagnent les hauteurs. Aucune autre rivière n'a son charme profond, et elle est par excellence la

rivière femme, l'onde fée, l'alliciante sirène perverse et douce, tour à tour musicienne divine quand l'été gazouille au clair de lune ses jolies berceuses qu'accompagne le rossignol, et rauque aboyeuse quand, l'hiver, elle fouette le roc de ses écumes furieuses, pareilles à l'échevellement d'une bête courroucée.

Plus d'une fois j'ai passé de l'une à l'autre de ses rives, pieds déchaux, les chevilles chatouillées des petits remous froids qu'elle agite sur les cailloux luisants de son lit. Et tantôt j'allais à Châleux, le hameau solitaire que les neiges rendent impraticable et qui hérisse par-dessus les toits de ses huit à dix maisons, comme une énorme stalagmite ciselée en forme de flambeau, la célèbre aiguille du Chandelier ; tantôt je revenais au moulin de Walzin me réconforter de miche blanche en sirotant une écumeuse jarre de lait dans la cuisine carrelée de dalles bleues. Ah! les délicieuses heures passées là, dans les odorantes flouves du pré voisin, à voir s'écailler sous l'eau le ventre des poissons parmi les tremblantes perspectives renversées du château Brugman assis sur sa roche à pic comme sur un socle de plâtre rouilleux, si haut qu'il vaut bien mieux le regarder dans la rivière pour n'avoir point à se décarcasser les vertèbres du cou ! Nombre de pèlerins sybarites, vaincus par la voluptueuse paresse des contemplations, bornent leur désir à ces humides rives, insoucieux des autres qui, plus ambitieux, poussent jusqu'aux dramatiques spectacles de grottes de Furfooz, ou tentent de gagner Houyet après mille escalades.

Pour nous, modestement nous regagnerons Falmagne par les plateaux. Un mince sentier s'insinue à travers la montagne, suspendu aux pentes comme un lacet flottant, et biaise, va, s'escarpe, contournant les redans, plongeant aux anfractuosités, ici pierreux et nu sous le crépitement des soleils, là moussu et fleuri, tout tapissé d'ombreuses alcôves de feuillages. Aux approches de l'hiver, ces aériennes lisières de bois retentissent du choc sourd des cognées ; dans le noir des fourrés des bras se meuvent à temps réguliers ; les arbres tombent, passent à la scie ; puis on voit les « schiltteurs » ardennais dévaler à écorche-cul les rocheuses parois, attelés à des traîneaux chargés d'émondes et de falourdes. Alors de larges coupes sombres entament le manteau rouge de la forêt ; les baliveaux sont poussés au fil de la rivière et s'en vont échouer de-çi, de-là aux estuaires d'où à coups de perches on les rejette au large jusqu'à ce que, dérivant de crique en crique, ils s'amoncellent contre les arches du pont Saint-Jean. Autrefois on les rassemblait ensuite en radeaux que manœuvraient à la rame des bateliers et qui descendaient le courant, pareils à des plates-formes flottantes. Mais, depuis les barrages, le transport par bateaux s'est substitué à cette navigation primitive.

Après une montée accidentée, on débouche enfin sur la hauteur. Bientôt le ciel se dentelle d'auvents en ardoises ; aux deux côtés d'une rue en pente, Falmagne masse ses toits carrés que dépasse le clocher de l'église. Le village ressemble d'ailleurs à la plupart des villages de montagnes, bâti comme eux tout à trac avec une grande rue, la route, qui chevauche la butte, s'abaisse aux pentes, coupe en deux une agglomération de fermes cossues, lourdement bâties en moellons, aux grands porches béants sur les fermentations des fumiers roux. Un chemin creux qui remonte vers la droite va nous ramener vers la vallée au fond de laquelle chatoie la majestueuse coulée de la Meuse. De là-haut, de la succession de pics qui ourlent à la cime l'énorme muraille échafaudée le long de la rive droite, nous verrons, comme au fond d'un entonnoir, rouler la nappe des eaux vertes, toute moirée par la clarté des paysages. Ce n'est plus le fleuve industriel et marchand que nous avons suivi de Namur à Dinant, avec ses écluses, ses barrages et ses ponts : ici, dans la solitude des routes, à l'ombre des grands monts sourcilleux, la Meuse redevient sauvage, s'attarde aux cannaies, roule sur un lit de rocs et de galets que les dragueurs n'ont pas approfondi. Et les noms des sites eux-mêmes, au bord de cette route fluviale, gardent comme une musique évocative



RAVIN DU COLERI.

qui s'accorde avec le charme des lieux : Waulsort, Château-Thierry, le Colebi. Étagés en gradins sur la rive gauche, les jardins de Freyr se déploient avec la royale monotonie qui caractérise l'art de Le Nôtre. Exèdres, pots à feux, charmilles, grottes, labyrinthes, stèles et cippes, rien n'y manque, non plus que les allées coupées à angle droit, bordées de solennels orangers emprisonnés dans leurs caisses de bois ; et, dominant cette symétrie, un petit temple érige sa grêle colonnade sur une butte qui autrefois se rattachait à l'enclos et aujourd'hui s'en trouve séparée par la voie ferrée. Le majestueux artiste, créateur de ces merveilles, ne se doutait pas qu'un jour le démocratique railway moderne passerait à travers ses savantes combinaisons botaniques et tronçonnerait les points de vue qu'il avait ménagés aux contemplations des seigneurs de son temps, comme pour corriger par une œuvre aimable ce que la farouche architecture du rocher qui fait face aux jardins, avec ses amoncellements de blocs et ses découpures d'aiguilles, avait de trop hirsute et de trop aventureux.

Non loin de Waulsort, Château-Thierry édifie sur un pic sa crête jadis menaçante, et de



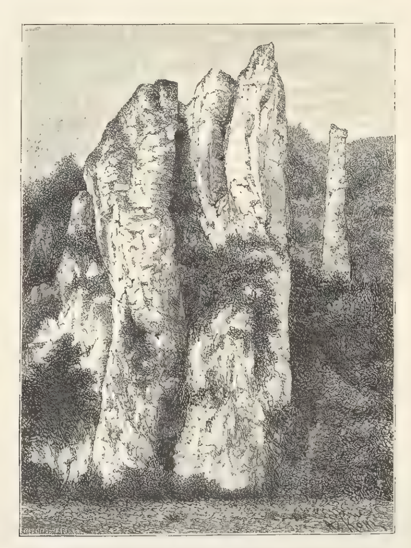
WAULSORT.

laquelle il ne reste plus à présent qu'un morceau de tour, quelques pans de maçonnerie, des amas confus de pierres chaque année un peu plus mangés par le lierre et les genêts. Là, comme sur un promontoire créé exprès pour commander à la vallée, les âpres barons de fer avaient bâti leur redoutable donjon, une aire de vautour s'il en fut, perchée qu'elle était en plein ciel, dans la région des autans, avec le souffle éternel des tempêtes à ses meurtrières. Dans l'effacement des primitives enceintes, submergées sous le débordement des végétations, l'escarpement continue à se projeter sur ses puissants contreforts, avec une mine suspecte de reître guettant un défilé.

Toute cette vallée de la Meuse, de Freyr à Waulsort, n'est vraiment qu'une suite d'enchantements. Après avoir vu du plateau couler le fleuve dans son corridor de schistes et de grès, il faut descendre, se laisser glisser jusqu'au pied des immenses falaises par un de ces alpestres sentiers qui serpentent le long des parois rugueuses, pareils à des ponts suspendus sur un abîme. D'en bas seulement, de la rive que tout à l'heure nous voyions se dérouler comme une mince banderole grise dans la profondeur, se découvriront les réelles magies de la contrée. C'est d'abord, devant Freyr, l'énorme muraille avancée en travers de la perspective ; l'échine

rocheuse semble tout à coup se disloquer sous la poussée furieuse de cette vertèbre en saillie; et, bloc sur bloc, la montagne s'entasse, s'exupère, semble vouloir escalader le ciel. L'endroit serait tragique sans le silence des eaux, la paix du rivage, le voisinage de la petite châtellenie aux tourelles peu rébarbatives. Puis le grand roc se déchiquette, des pics découpent dans l'air de chimériques silhouettes, le démesuré fait place au caprice et à la fantaisie; et tout à coup le ravin du Colebi, un lit de torrent à sec, un bouleversement de cataclysme, ouvre sa gueule dans un coin de nature farouche, parmi des roches déchirées, des éboulis, une houle de végétation débordées. Jusqu'à Waulsort, le paysage s'accidente à chaque pas, d'étranges profils de monstres hérissent les cimes, les monts partout semblent éterniser le stade des genèses primordiales. Au loin, découpée sur un massif de grands arbres, une dépendance d'une ancienne et illustre abbaye aligne ses façades blanches dans un site admirable; et, tout de suite après, le joli village de Waulsort se déploie à mi-côte, en face de l'immense butte, fleurie comme un jardin, au haut de laquelle s'émiette Château-Thierry.

C'est le dernier soubresaut de cette terre volcanique dont nous avons vu depuis Namur saillir les pétrifications. Par endroits encore, le roc crève le vert paysage, aiguise un pic, épaule un pilier, se troue d'un ravin; mais l'épopée a pris fin; au tumulte des crêtes empilées comme des nuées dans un ciel tourmenteux succèdent des collines arrondies, molles ondulations où se meurt la dramatique violence de la contrée. Et quand on a dépassé Hastière, les bords de la Meuse n'offrent plus que le déroulement d'une idylle qu'un joli ruisseau bordé de saules anime de sa chanson cristalline.



L'AIGUILLE DU CHANDELIER A CHALEUX.

PROVINCE DE LIÉGE



LIÉGE. — QUAI SUR LA MEUSE

PROVINCE DE LIÉGE

I

Les anciens bateaux à vapeur de Namur à Liége. — Huy, sa topographie, ses rues, ses industries, ses vignobles — Notre-Dame et le petit portail. — La Mehaigne jusqu'à Fallais. — Le Hoyoux — Modave. — Les de Marchin et les Montmorency.

Il y a une vingtaine d'années, un bateau à vapeur faisait régulièrement le trajet de Namur à Liége. C'était délicieux : la vue embrassait une suite de tableaux grandioses et charmants, que chaque coude du fleuve variait. Successivement on voyait apparaître l'énorme bloc crayeux des Grands-Malades, du nom d'une ancienne léproserie installée en cet endroit ; l'ermitage de Saint-Hubert, rustique oratoire qu'un four à chaux a prosaïquement remplacé aujourd'hui ; le vallon de Marche-les-Dames, célèbre par une abbaye qu'y fondèrent les cent trente-neuf épouses des Croisés namurois au douzième siècle ; plus loin, en face de Namêche, la ruine féodale de Samson, un des innombrables châteaux des quatre fils Aymon, sur l'emplacement même d'un cimetière franc mis à nu en 1858.

Entre Sclaigneaux et Andenne, le paysage s'industrialisait ; des fumées estompaient les

fuites vertes des côteaux; partout le roc s'entaillait de larges blessures, qui étaient les carrières. Mais bientôt le bruit des marteaux, le fourmillement des ruches humaines, la mélancolie des grandes roches violées par le pic s'enfonçaient dans la reculée; on passait devant Bas-Oha; au haut d'une grosse butte grise, la silhouette d'une citadelle découpait le ciel.

« Huy ! » criait une voix partie du gouvernail. Puis les roues de nouveau battaient les écumes; sur les deux rives le tapage sidérurgique recommençait; une forêt de cheminées poussait en tous sens d'Ampsin à Flémalle; par les larges baies des laminoirs et des ateliers de construction, des crinières de flammes s'échevelaient; et le ronflement des volants dans les houillères, les tonnerres des tôleries et des chaudronneries, un branle-bas d'outillages manœuvrant se prolongeait à travers les rares silences des étendues agricoles perdues dans les tourbillons de suie et de feu.

Les roches, elles, avançaient ou reculaient autour de cette immense animation; brusquement un piton, un contrefort, un entassement de calcaires et de grès écornait la perspective, avec des airs de donjon et de cathédrale; et, quelquefois, en effet, c'était un castel qui se montrait tout au bout du roc, si petit qu'il avait l'air d'un nid de grand oiseau à la pointe du pic. Ainsi en était-il du manoir de Chokier planté sur son aérien coupeau, par delà les bruits et les fumées de la contrée. De loin ses tourelles vous suivaient; le regard escaladait les degrés du prodigieux escalier couronné par cette bâtisse, d'ailleurs sans gloire; et, dans la surprise du titanique rocher, le travail des hommes, les mugissements de la vapeur, le fracas des machines s'oubliaient, comme reculés au fond des noirs horizons. Mais à Flémalle on était repris par les enfers; là-bas charbonnaient les cheminées du Val Saint-Lambert; des houillères délinéaient leurs carcasses géométriques dans le ciel; un perpétuel nuage crevait en fuligineuses paillettes sur le tillac du bateau; et Seraing, Jemappe, Ougrée, aux approches de Liége, entre-bâillaient leurs antres qui, le soir, à l'heure de la dernière traversée, ressemblaient à des gueules flamboyantes.

A présent les « mouches » circulent seulement de Seraing à Liége; le charme de cette longue flânerie fluviale, qui durait trois heures, avec des perspectives toujours nouvelles, est aboli; c'est à peine si le train qui file à travers ce pays de nature et d'industrie laisse voir à la dérobée, dans le miroir de ses portières, l'infini déroulement des côteaux, les ressauts hardis de la montagne, la coulée vaste du grand fleuve.

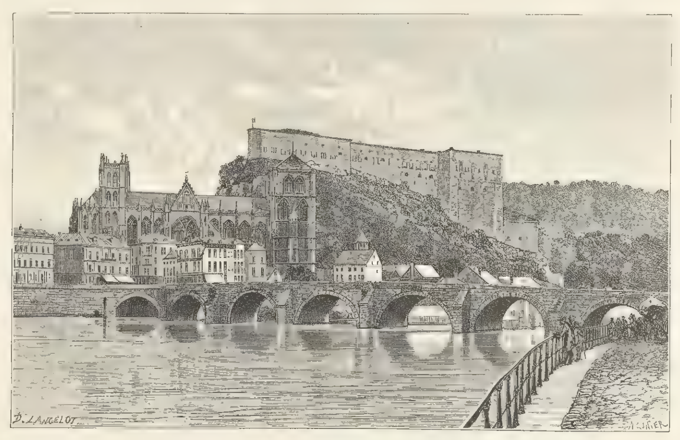
Au lieu de la vision lente et contemplative, on n'a plus que la sensation d'une galopée furieuse à travers des contrastes violents : ici des idylles et des bucoliques, là des coins de pays ravagés par un labeur volcanique, et des villes, des villages, des monts, des vallées tournoyants en de vertigineuses ellipses. Une imprécation contre l'hippogriffe ailé qui a tant excité la bile des poètes paraîtrait maintenant surannée : il n'y a pas de pays où les lignes de chemin de fer s'entre-croisent en réseaux plus pressés qu'en Belgique. L'Amblève, longtemps respectée des ingénieurs et des compagnies, est coupée par des ponts sur lesquels cahotent les files de wagons. La Lesse elle-même, la folle et vagabonde rivière, répercute à travers ses cavernes le grondement des locomotives fuyant à toute vapeur.

Rien ne résiste à cette force terrible, l'Idée moderne; le temps ni l'espace n'existent pour elle; et peut-être mieux vaut-il encore s'accommoder de l'espèce de poésie nouvelle qui s'engendre de la rapidité des antithèses et de la facilité des communications. Pourtant cette philosophie banale sera toujours démentie par le regret de l'artiste chaque fois que, dans les solitudes lointaines, refuge des âmes souffrantes et des esprits fiers, la vulgaire architecture d'une gare lui révélera brusquement l'incessant passage des foules.

L'itinéraire autrefois suivi par les légers pyroscaphes de la ligne de Namur à Liége est

maintenant desservi par un railway : des stations ont poussé où régnaient de simples escales : on voit beaucoup moins bien et beaucoup plus vite.

Le temps de saluer à la volée, sur son promontoire, la fine découpure de la vieille chapelle de Statte, et déjà le train stoppe : Huy ouvre ses portes. Jolie ville et qui semble le point de départ obligé des pérégrinations à travers la province liégeoise. A mi-côte se massent les maisons, dans un grand fouillis pittoresque coupé par des rues et des ponts, avec des tours d'églises, de vieux toits en auvent, çà et là un pignon hors d'équerre. L'aspect général, en sa tonalité grise, d'un gris tranquille d'ardoise et de grès, s'accorde bien avec le caractère de la contrée. On est déjà dans la montagne ; pas de vastes quartiers nouveaux comme à Liége et à Namur ; mais une vétusté rude, des façades en moellons, des chemins qui montent en biaisant, une foule de petites industries qu'achalandent les



HUY. — LA CITADELLE ET LA COLLÉGIALE.

terriens, aux jours de marché. Et en même temps on se sent sur la route de Liége et des usines ; l'odeur des distilleries et des tanneries se mêle dans l'air au brai et au cambouis des ateliers de construction ; une grande papeterie fait vivre à elle seule la moitié des ouvriers de la cité.

Avec ses vignobles, son mont de la Sarthe, ses faubourgs, les vallons voisins de la Mehaigne et du Hoyoux, Huy ménage une villégiature fertile en ressources. Dès l'entrée on est pris par un aspect : le roc dessine un coude brusque, tout seul par-dessus les toits de la ville, avec de puissantes assises superposées ; et la citadelle bâtie à sa crête ressemble elle-même à une stratification naturelle. Comme à Dinant, une église se rencogne là, dans l'ombre de la montagne, épaulée à cette masse énorme ; à distance, le temple et le rocher ne font qu'un ; les hautes baies ogivales ont l'air d'avoir été taillées dans la fruste paroi ; et tout le bloc s'harmonise dans un poudroiement gris, finement lumineux, ponctué par des taches de verdure.

De Notre-Dame de Huy, Schaeys dit qu'elle est la plus belle de toutes les églises de style ogival secondaire de la Belgique, et il admire surtout sa grande rose à meneaux flamboyants, son chœur découpé de longues fenêtres élancées, ses trois nefs partagées par deux rangs de colonnes cylindriques à bases rondes et à chapiteaux ornés de feuilles de chou frisées.

Si belle qu'elle soit, l'impression religieuse qu'on subit à Notre-Dame de Dinant lui manque peut-être ; la mesquine polychromie des voûtes nuit au recueillement, et aussi la banalité moderne du mobilier. La merveilleuse rose elle-même est gâtée par l'éclat dur des vitraux. Pour retrouver l'émotion subtile du passé, il faut sortir de l'église et contempler près du chevet le petit portail de la Vierge, un bijou du treizième siècle, une pure dentelle de pierre.

Toute la foi des siècles croyants est demeurée en ce délicieux édicule, composé d'une porte carrée dont le linteau, orné de quatre-feuilles encadrés, s'appuie aux angles et au centre sur des colonnettes à culs-de-lampes gothiques, supportant le statue de la Vierge, de saint Domitian et de saint Lambert. A l'intérieur du fronton, décoré de dais et de statuettes, deux sections d'axe en ogive subdivisent le tympan, encadrant de naïves et expressives sculptures, la Nativité, l'Adoration des bergers et l'Offrande des mages.

Quand, du trottoir opposé, dans le bruit et le mouvement de la rue, ces pieuses images tout à coup s'offrent aux yeux, on a le saisissement brusque d'un chef-d'œuvre de l'art auquel le temps aurait mis la dernière main. Écornées sont les figures, limés les reliefs, à demi mangées les ciselures, et pourtant on comprend qu'aucune restauration ne vaudrait l'œuvre patiente des années. Jusqu'aux petites boutiques et aux cabarets qui emboîtent la jolie architecture rendent plus sensible sa mystérieuse beauté. Mais la main des restaurateurs aura bientôt fini de passer par là : déjà l'une des maisons voisines est à demi effondrée ; les autres ne tarderont guère ; et le portail, alors, apparaîtra isolé, simple objet de curiosité duquel on aura enlevé cette chaleur d'humanité que même les ambiances les plus disparates laissent subsister autour des vieux monuments.

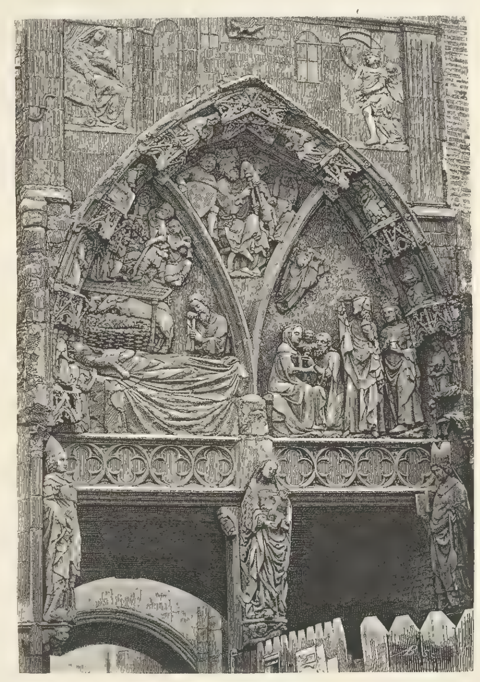
Huy est la ruche de cette contrée de plaines et de cultures qui s'appelle la Hesbaye. A un pas de l'aride Hageland, elle offre le miracle d'une glèbe extraordinairement fertile, à base de limon quaternaire, et où poussent en abondance toutes les céréales et toutes les plantes oléagineuses du nord. Au soleil de messidor, pendant des lieues, on ne voit que d'immenses nappes blondes et des champs de blé à l'infini ; tout le pays ondule en une vaste houle vermeille ; jusqu'au fond des horizons braséent l'or et le feu des moissons.

Tandis que le Condroz, dur et sec sous sa mince pellicule de terre, incite à l'idée d'un labeur souvent ingrat, ici la vision persévère fraîche et riante. Des bois, des parcs seigneuriaux, de jolis villages jettent la vie et la couleur dans le paysage. De Statte à Fallais surtout, le long de la Mehaigne, la vallée ménage des surprises incessantes. Moha, par moments, avec ses grands prés coupés de lignes de peupliers, évoque la rusticité douce du pays brabançon. Dans les feuillées, des eaux reluisent ; des haies bornent les champs ; au loin se groupent les constructions d'une ancienne abbaye, le Val de Notre-Dame. Il y a beau temps que les Bénédictines qui l'occupaient se sont dispersées par le monde ; la révolution, de son coup de toscin, a fait taire à jamais la cloche qui les appelait à matines et à vêpres ; et cependant, comme en une miniature de Memling, toute fleurie de marguerites et lustrée de claires verdures, on croit voir errer encore sous les ombrages leurs robes aux plis raides.

Huccorgne, après cette idylle, tout à coup se bastionne de rocs, comme pour rappeler qu'on est bien sur une terre de granit. L'étincelante robe Mam'selle, d'un grain poli comme

le marbre, la roche de la Marquise, commémorative d'une légende de démence et d'immolation, ailleurs une arche en surplomb, sorte d'auvent démesuré à la caverne qui, par-dessous, a évidé la montagne, puis encore la haute butte chevelue où Famelette érige ses tourelles nous remettent sur le chemin de l'Ardenne.

Maintenant la rivière, qui tout à l'heure coulait entre des berges unies, reflète la sauvagerie



LE PORTAIL DE LA VIERGE A HUY.

d'un coin de nature plus rude, s'encaisse entre des pentes boisées, lave sur ses galets l'image renversée des grands pics contemporains des bouleversements cosmiques. Mais, à Fumal, de nouveau les champeaux, les peupliers, les vallonnements légers se succèdent ; une paix retombe sur les méandres du joli cours d'eau ; on ne songe plus qu'à la sérénité monotone des besognes agraires ; et brusquement le féodal donjon de Fallais, authentique appareil d'un manoir ancré en une tradition de meurtre et de gloire, avec ses douves immergées, ses homicides tours trouées de barbacanes, son pont-levis prêt à jouer dans les rainures et sa

vaste cour orgueilleusement décorée de boulets de pierre, nous persécute de cruels ressouvenirs. Partout l'homme s'est battu ici ; le sang a rougi les ondes calmes de cette Mehaigne qui ne s'empourpre plus qu'aux flammes des couchants ; de château à château la guerre prenait comme une traînée d'incendie. Mais ces souvenirs sont vagues et fuyants : il faut, comme à Fallais, la soudaine apparition d'un vestige historique pour que l'esprit s'émeuve aux résurrections du passé.

Pas plus que la Mehaigne actuelle, le Hoyoux qui, à l'autre extrémité, descend de Modave et débouche en plein cœur de Huy, ne suscite le souvenir des heures tragiques. Quelques ruines seulement s'attestent comme des jalons pour marquer l'étape franchie, mais rares, débonnaires, n'engendrant point mélancolie. Une autre bataille, il est vrai, halette et gronde ici dans le silence de la vallée : celle-là met aux prises l'homme et les éléments. Jusqu'à Barse se prolonge la rumeur des industries : les marteaux battent l'enclume, les laminoirs ronflent, la vapeur mugit dans les chaudières ; et par places les carriers éventrent la montagne. Toute cette activité suit le cours de la rivière et lui donne une animation particulière : de grandes roues massives fouettent l'eau de leurs palettes ; ailleurs elle écume à gros bouillons sur la pente des barrages, ou bien s'endort dans le chenal des abées ; et, parmi les verdures, les frustes et vétustes installations ouvrent des trous pittoresques.

La sensation pénible des banlieues ouvrières n'est d'ailleurs pour rien dans l'impression de ce labeur tout différent, constamment poétisé par le charme du décor. En ce touffu giron des monts et des bois, le fond de tristesse que remue toujours l'idée du servage humain ne remonte pas ; la nature généreuse pare d'une splendeur la geôle sombre où s'élabore le grand œuvre ; on finit presque par trouver que l'antique usine, avec ses murailles verdies par l'eau, ses toits défoncés aux coups de l'ouragan, ses charpentes vermoulues et fleuries de violiers, « fait bien » dans les velours et les aubussons du pan de roche qui lui sert de cadre et de fond.

Et c'est vrai, ce n'est pas une illusion : la vallée feuillue, ses pentes garnies de taillis et feutrées de mousses, les profils grimaçants que la pierre ébauche dans la vapeur d'eau montée de la rivière, le bout de forêt qui tout là-haut met sa barre noire sur le ciel, le buron de l'homme de la glèbe échoué à mi-côte, la forme et l'âme de ce fourmillant et exquis paysage s'accommodent de la bicoque délabrée et branlante, du rudimentaire outillage et de ce train-train d'industrie que les hommes ont apporté en cet endroit, mais qu'auraient pu y apporter tout aussi bien les génies de la montagne.

Véritablement, ce petit bruit humain ne dérange pas trop les mystérieuses élaborations de la nature ; d'un peu loin, il accompagne comme d'une musique en sourdine le bouillonnement des chutes d'eau, le sifflotement du vent dans les arbres, la chanson profonde des sèves sous l'écorce terrestre. Et quelquefois il semble que, par places, le roc s'escarpe et escalade l'espace pour permettre au rêveur de s'isoler et de s'écouter vivre là où ne monte plus même la plainte grinçante des machines.

Du reste, passé Barse, on rentre dans la grande paix ; sous Limet et Bonne, ce gai et turbulent Hoyoux, aux syllabes tombées du bec d'un merle, et qui, l'instant d'avant, faisait tourner des roues, jouait avec les galets de son lit et se donnait à ses barrages des airs de minuscule Niagara, prend inopinément l'allure rassise d'un cours d'eau qui a dépassé l'âge des folies. Dans son flot uni se mirent des carcasses rupestres d'un gris de craie mouillée, entre une double découpure de rives herbues, bouquetées d'aunes et de peupliers.

Peut-être un peu de mélancolie fait-elle le fond de ce brusque changement : les rivières, comme les hommes, ne peuvent se résigner à la perte de la liberté ; et justement, à Modave,

un puissant seigneur s'est trouvé qui a contraint celle-ci à ne couler que pour lui seul, derrière les clôtures d'un parc muet comme le bois de la Belle au bois dormant, confisquant ainsi à son profit l'éclat de rire et la mutinerie des ondes. Elle glisse à présent entre des boulingrins de ray-grass, sous l'ombre des saules chevelus ; Ophélie pourrait y goûter les voluptés cruelles de l'agonie, sans crainte d'être surprise par l'œil aux aguets du garde champêtre ; le mystère et l'inviolabilité des allées couvertes, où nul ne met le pied, si ce n'est le maître, s'étendent jusqu'à ses eaux et la défendent comme un rempart.

Cependant son unique fonction ne consiste pas à désaltérer la troupe des biches et des daims dont la robe fuyante plaque de taches fauves l'épaisseur des taillis. Elle a surtout pour utilité de réfléchir dans ses miroirs le jet vertigineux d'une roche, élancée à deux cents pieds et qui forme le soubassement d'un manoir vraiment royal. L'énorme mur se dresse à pic, presque de haut en bas, recouvert d'une courtine de lierre, et les tourelles carrées du château semblent continuer dans le ciel l'ascension de ces contreforts.

Pour être perchée sur un si fier escarpement, l'habitation, toutefois, n'a rien de rébarbatif ; son altitude seule lui donne une ressemblance avec les nids d'aigle que les barons pillards bâtissaient sur les cimes. Modave n'est point armé en guerre : ses tours sont veuves de barbacanes ; le pont-levis féodal est remplacé par un porche d'entrée pacifique. Ses terrasses, ses dépendances, sa cour d'honneur, l'ordonnance de ses salles réalisent surtout l'idée d'une résidence luxueuse, créée pour servir d'asile à une cour. Quand l'architecte français Jean Goujon en dressa les plans, il rêva d'y combiner toutes les séductions de l'art avec les ressources que lui offrait l'admirable décor du pays environnant, et un prince du sang n'eût pas été mieux servi par ses ingéniosités que ne le fut ce comte Marchin dont le caprice et l'or firent surgir du rocher la pompeuse demeure.

Aujourd'hui encore, par une rare fortune qui atteste le respect des derniers propriétaires, le château a gardé son aspect des grands jours. Dès l'entrée on est frappé par la magnificence du vestibule ; toute la généalogie des de Marchin s'y étale en couleurs chatoyantes dans les travées du plafond ; et les écus d'or, de sable et de gueules y alternent avec une chevauchée volante de grandes figures aux cimiers empanachés. Puis on pénètre dans un salon tendu de gobelins, toute une épopée de scènes maritimes et guerrières déroulée dans la laine et la soie, le long des murs, sous les marbres d'une suite de bas-reliefs incrustés dans la voûte et reproduisant les travaux d'Hercule. Une porte s'ouvre : on est dans la chambre à coucher des ducs de Montmorency. Le lit, avec ses colonnes sculptées or et blanc, s'érige encore dans un des angles, près d'une couple de fauteuils d'une étoffe à fleurs divinement éteinte ; et un grand portrait, une tête souriante de prélat, celle d'un cardinal de Furstemberg, encadré dans le trumeau de la cheminée, semble considérer l'éternel vide de cette couche fastueuse qu'aucune chair princière n'occupe plus.

Inopinément une coulée de lumière vive s'épand sur les roses fanées du tapis : un domestique vient d'entre-bâiller le seuil d'un délicieux cabinet, aux parois duquel le peintre Morel prodigua les paysages et les fleurs. Le temps a patiné ces floraisons et ces verdures, tandis qu'il lustre d'une jeunesse toujours neuve la gorge peu farouche qui s'échancre sous le balcon de la fenêtre, à une profondeur telle que les plus grands arbres n'apparaissent plus que comme les feuillages persillés des bergeries à quinze sous, au bord de la rivière, diminuée à la taille d'un ruban d'argent.

Une petite construction qui s'aperçoit au pied de l'énorme rocher garde une importance historique dans cette beauté du site : c'est là que se conserve une machine inventée par l'ingénieur liégeois Rennekin-Sualem et qui servait à alimenter les pièces d'eau des terrasses.

Toute la fortune du dernier de Marchin passa à l'onéreuse dépense de ces travaux hydrauliques; leur renom s'était étendu jusqu'à Versailles, où Louis XIV manda tout exprès l'habile ingénieur pour le congratuler et lui commander une machine pareille, la célèbre machine de Marly. Pendant que le grand roi comblait d'honneurs le savant homme, au coup de baguette de qui les eaux jaillissantes avaient formé partout des fontaines et des cascades, Ferdinand de Marchin, celui-là même qui fut maréchal de France et reçut une blessure à la bataille de Turin, cédait son ruineux Modave au prince-évêque de Liége, Henri-Maximilien de Bavière.

Alors commence une curieuse histoire : l'évêque à son tour abandonne le domaine au cardinal de Furstemberg, qui l'accroît en acquérant d'un sire Winand de Ville trois fermes et le petit Modave : il n'oublia qu'une chose, ce fut de payer. Il y pensa même si peu qu'il fit don du château et de ses dépendances à un sien neveu, prince de la Marck. La créance étant passée aux mains du fils de Winand, l'ingénieur Arnold, celui-ci flaire un coup, fait saisir les trois fermes et le petit Modave, et, par-dessus le marché, s'attribue le grand, pour les intérêts. Le voilà tranchant du seigneur, avec cette maison opulente que les Marchin avaient mis seize ans à bâtir. Il n'y manquait, pour l'occuper glorieusement, qu'un nom illustre; le nom se trouva, celui d'un Montmorency qui épousa la fille et ne refusa pas le manoir. Un jour, la traque révolutionnaire chassa à Modave le comte d'Artois, frère du roi. Il y eut des chasses, des diners, des réceptions fastueuses. On attendait le roi lui-même; et tout à coup le bruit de l'arrestation de Varennes tomba à travers le bruit des fêtes. Comme un coup de vent, la nouvelle dispersa cette petite cour qui, le roi présent, fût devenue la vraie cour. Toutes les ailes se tendirent, on s'envola vers Coblentz, et Modave fut vendu comme bien d'émigré. Mais un receveur des Montmorency, brave homme, l'ayant racheté, le restitua par la suite au fils aîné du duc Anne. Signe des temps, cette grande habitation illustrée par toute une lignée de princes, de cardinaux et d'évêques est tombée en roture, comme on eût dit de leur temps : ce sont des bourgeois à présent qui meurent sous les lambris qui ont vu naître les ducs.

II

La Meuse industrielle. — Le Val Saint-Lambert. — Une féerie — John Cockerill. — Batailles rouges. — Seraing. La coulée de l'acier.

Au sortir de Huy commence cette grande Meuse industrielle qui ne finit plus qu'à Liége. Nous rentrons là dans la région des flammes et des fumées : la nuit, au passage du train, les énormes carcasses noires des usines ressemblent à des chapelles allumées, avec leurs hautes baies qui ont l'air de porches et le rutilement sombre de leurs vitres pareilles à des verrières.

Une messe rouge s'y célèbre, en effet, au ronflement des machines pour grandes orgues; l'autel y a pour servants une nuée d'hommes farouches, dont la barbe et les cheveux s'étoilent d'étincelles; et dans les ténèbres les immenses cheminées vomissant l'incendie font l'effet de candélabres géants, brûlant à la gloire du dieu des millions. Corphalie, Flône, Engis, de proche en proche, fulgorent sur l'horizon; plus loin les verreries et les houillères du Val Saint-Benoît entre-bâillent leurs gueules pourpres; Seraing ensuite remue les tonnerres et les éclairs de ses laminoirs et de ses hauts fourneaux; et la traînée s'étend, une ceinture de feu étreint le fleuve, on a la vision d'une terre volcanique en éruption.



CHATEAU DE MODAVE.

Comme dans la zone terrible de Marchiennes et de Couillet, ce cercle d'une géhenne non prévue par Dante, un labeur sans trêve épuise ici le sang et la sueur de l'humanité. D'innombrables populations fouissent les couches profondes de la terre pour en extraire le charbon et les métaux, attisent les fours de puddlage qui les calcinent et les consument, soufflent leur vie aux frêles parois du verre, en tous lieux et pour cent industries prodiguent les activités d'un corps qui semble de fer et de feu comme les atmosphères où ils pantellent, meuglent, peinent et crèvent.

Le travail de Sisyphe et des Danaïdes qui, aux régions boraines et carolingiennes, prostre les échines avant le temps et laisse planer sur les foules comme le soupçon d'une fatalité inéluctable, soumet à des jougs pareils les fils de l'âpre contrée mosane, dans tout le territoire qui s'étend entre la cité hutoise et la ville des anciens princes-évêques. Sous le coup de fouet des nécessités sociales, ces pygmées, engendrés du giron de la femme, deviennent semblables à des titans foudroyés que les vengeances célestes contraindraient à soulever des montagnes. Dans leurs rouges cavernes une lutte éternelle contre les puissances de la nature bande leurs muscles, tord leurs reins et paraît toujours sur le point de les exterminer; mais une force que rien ne peut réduire les fait sortir victorieux des épreuves et des dangers.

Autour d'eux, cependant, la terre revêt des aspects difformes; les mêmes monts de scories et de schistes que nous avons vus bosseler les farouches pays du centre se dressent en face des rocs, témoins de leur peine et de leur effort, comme des degrés par lesquels ils tenteraient de s'égaler à l'œuvre de la Genèse. Partout le sol est labouré, déchiré, excorié, térébré, avec l'aspect d'un champ de bataille; des tourbillons noirs obscurcissent le jour comme les fumées d'une canonnade, et du fond des halls, dont les charpentes et les outillages découpent leurs enchevêtrements sinistres sur le ciel, monte le cri rauque des machines.

Écartez-vous d'un pas : la lumière a lavé les souillures du paysage; la bucolique, interrompue par les discordes polyphonies du travail, se reprend à des silences; les bois, les prés, les eaux continuent sous les cieux apaisés leur grande collaboration mystérieuse. C'est là le charme très particulier de ce pays de puissante industrie et de nature vigoureuse. Celle-ci n'abdique pas devant la marche envahissante de l'homme; les monts sont comme les bastions derrière lesquels son inviolabilité se cantonne. Au contraire, dans les mornes latitudes où gronde la forge boraine, une désolation met à la terre la cicatrice des irrémédiables déchéances, et la campagne par moments ne semble plus qu'un cadavre rigide, sous le suaire d'une pâle verdure.

Pour qui sait dégager la vision des choses, l'usine et ses troublantes alchimies possédera toujours d'irrésistibles attraits. Il faut pénétrer dans l'intimité de ces immenses organismes pour comprendre que le sentiment vaguement répulsif, naturel aux esprits délicats devant la rudesse et la sauvagerie des apparences extérieures, ne procède la plupart du temps que d'une idée préconçue. Le tout est de se violenter, d'étouffer en soi les appréhensions du premier mouvement : une fois dans l'antre, le monstre finit par conquérir à des séductions insoupçonnées. Sans grand effort, les imaginations médiocres s'ouvrent alors à des perceptions singulières : l'esprit, éveillé par le chimérique et l'illusoire qui, dans les sphères de la mécanique, élargissent constamment les aspects en des projections quasi illimitées, entrevoit dans les réalités les moins fabuleuses des configurations lointaines et captivantes, qui sont comme le songe éveillé de tout ce monde à la fois automatique et spectral. Tout à l'heure, à Seraing, dans l'atelier où s'opère la coulée de l'acier, nous assisterons à une féerie dont le théâtre n'a jamais soupçonné les éblouissements : là s'exerce dans toute sa violence le

despotisme de l'homme; c'est l'empire de la force; il y commande en maître au feu, docile instrument de ses élaborations. Mais, même dans les industries plus calmes, le spectacle n'est pas moins attirant.

En face du pont de pierre qui, devant Val Saint-Lambert, coupe les eaux de la Meuse, un porche s'ouvre sur les vastes constructions d'une ancienne abbaye cistercienne, dont les jardins s'étagent à mi-côte. La maison, avec ses larges façades, ses dépendances et ses murs de clôture, a gardé l'ampleur et la magnificence du temps où les abbés ne circulaient par les routes qu'en carrosse à huit chevaux et réunissaient à leurs hallalis les plus déterminés chasseurs de la contrée. Mais, à la place des frocs errant sous le couvert des arbres, des bourgerons mouillés par la sueur se multiplient aujourd'hui en d'incessantes allées et venues, dans les cours transformées en chantiers et illuminées par la réverbération des fours. Une cristallerie, l'une des plus célèbres de l'Europe, s'est, en effet, installée dans la grande demeure religieuse du treizième siècle.

Dès les premiers pas, on se sent dans un monde qui n'a plus rien des aspects terrifiants de la métallurgie.

Les rouges cyclopes aux gestes forcenés, galopant en de furieuses ellipses et traînant après eux des chariots enflammés parmi le grondement de tonnerre des laminoirs et les effroyables stridences des cisailles et des scies mécaniques, cèdent le pas à des travailleurs calmes, manœuvrant en des attitudes rythmées et s'appliquant à des besognes pour lesquelles l'adresse est plus nécessaire que la force. C'est toujours le feu qui est le génie de la caverne; au fond des creusets il darde en langues fourchues, s'échevelle en crinières serpentines, jaillit avec des coruscations de météore; les voûtes autour des fours s'enflambent de lueurs d'incendie, par grandes traînées pourpres dont le reflet s'enroule aux piliers, ensanglante les dalles du sol et plaque la pâle chair bouffie des verriers soufflant dans leurs cannes. Seulement l'élément qui, aux ateliers sidérurgiques, prend un air de révolte dans sa bataille contre les ringards et les marteaux-pilons, semble ici se prêter avec docilité à l'effort des hommes. On dirait que des paroles magiques ont dompté ses rébellions, pareillement à une hydre malfaisante que la vertu des incantations aurait soumise et qui s'allongerait en reptations inoffensives sous l'action d'un pouvoir mystérieux.

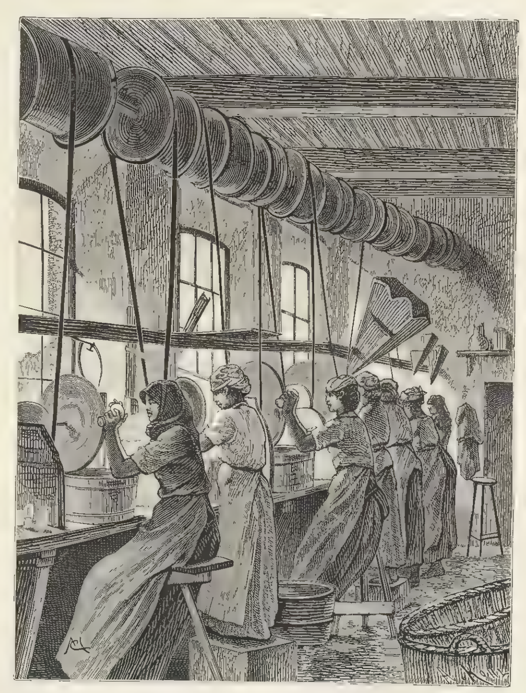
Et vraiment cette délicate et aérienne industrie du verre tient par moments des sorcelleries. Les orbes décrits dans l'espace par le tube de fer, cette boule ignée qui s'enfle, rose, bleue, verte, comme un peu de l'âme et de la vie de l'homme qui l'insuffle, le miracle d'une pâte liquéfiée se durcissant en d'infinis caprices de formes, puis encore la lenteur régulière et cadencée des mouvements inclinent au soupçon d'un enchantement pratiqué selon les règles de quelque secrète cabale.

Dans le hall presque silencieux où ronfle la flamme et qui n'est troublé, en outre, que par des foulées de pieds chaussés d'espadrilles, des commandements brefs et le crépitement sec du verre brisé, les visages ont une gravité méditative. L'ouvrier, assis devant son établi, parmi le va-et-vient sourd de son équipe, reçoit des mains des servants la fragile matière qu'il façonne, garnit d'un pied, décore d'un manche. Aucun geste n'est perdu; les mains se lèvent, s'abaissent, évoluent, avec la précision d'un rouage, mais aussi la sensibilité d'un outil de chair et de pensée; la moindre brusquerie détruirait l'ouvrage; et tout ce monde s'absorbe dans une activité attentive, sans hâte et sans répit.

Cependant, au-dessus des têtes, des globes de feu se balancent, décrivant des paraboles; la pénombre se constelle de lumerolles vagabondes; les cannes qui ondulent ont l'air de balancer des encensoirs; et de moment en moment les buires, les coupes, les verres, les

carafons, toute la série des combinaisons de la gobeletterie s'épanouit en lignes flexibles et contournées, comme la fleur de cet incessant labeur.

Ce n'est là toutefois encore que la fabrication initiale : d'atelier en atelier et d'étage en étage la main-d'œuvre se poursuit, se parachève et progressivement s'achemine à sa beauté



UN ATELIER DE FEMMES A LA VERRERIE DU VAL SAINT-LAMBERT.

définitive ; elle n'y arrive qu'après avoir passé par la filière d'un lent et complet dégrossissement. Et toujours l'impression d'un travail auquel un peu de sortilège est mêlé, se dégage des spires déliées que le geste trace dans l'air, comme s'il évoquait d'invisibles esprits. Ce verre, transparent et frêle, dont l'air a tissu la substance et qui s'évase en corolles de volubilis, s'élance en tiges d'orchidées ou s'enroule en vrilles de vigne vierge, semble, au bout de toutes ces mains qui le modèlent, composé avec du songe et de l'illusion. Elles paraissent, ces mains, en leurs évolutions vagues et chimériques, prendre autour d'elles du

brouillard et de la lumière pour en façonner la miroitante cloison où tout à l'heure s'incrustera le guillochage ou que mordront la gravure à l'acide et la gravure au sable.

Pourtant l'illusion n'est que dans notre esprit ; les fées aux doigts agiles entrevues par notre rêve se réduisent à la condition de petites ouvrières accomplissant un travail mathématique et ne songeant nullement à exécuter des arpèges sur les claviers aériens. Il n'est pas moins vrai qu'une grâce résulte de leurs jolies attitudes penchées sur le tour et de l'agilité avec laquelle elles manient leurs cristaux. Le coupage à la flamme, le flettage, le rebrûlage au gaz, le guillochage forment autant de divisions distinctes où on les voit, alignées sur un rang, exécuter des travaux de précision, leur mince silhouette découpée dans la clarté des fenêtres, un scoffion de toile versicolore sur la tête pour se préserver les cheveux des poussières du verre et aussi pour ne pas être scalpées par la courroie qui active le tour.

Autrefois les tailleurs faisaient mouvoir eux-mêmes leur tour avec le pied. On imagina alors une roue hydraulique qui transmettait le mouvement à un manège; mais l'eau manquait souvent l'été, et l'on était obligé de reprendre l'ancien procédé. Depuis, une machine à vapeur commande toute la file des tours, et rien n'est curieux comme de voir, dans le toupillement vertigineux de ces centaines de petites meules gironnant à la fois, la dextérité avec laquelle l'ouvrier multiplie les facettes de la taille, d'un frôlement plus ou moins prolongé du verre contre la pierre tourbillonnante.

Dans l'atelier de la gravure à la roue, réservé aux produits de grand luxe, l'habileté va jusqu'à se jouer des entrelacs les plus enchevêtrés. Tels de ces cristaux, gravés au prix d'une application et d'une adresse extraordinaires, sont de vraies petites merveilles d'art. Pour la fabrication ordinaire on a recours à la gravure par l'acide ou par le sable : la première se fait au moyen d'impressions d'encre réserve, mordues ensuite à l'acide fluorhydrique; la seconde s'obtient par l'action du sable, entraîné en un courant d'air forcé.

Mais à quoi bon insister sur des détails techniques? Ce qui nous attire surtout, en notre qualité de peintre touriste, épris de la forme et de la couleur des choses, ce sont les significations secrètes et inattendues, les particularités absconses que dégage la vision de ces grands milieux humains, chargés d'une électricité différente selon les modes du travail, ici violente et orageuse, là pacifique et subtile. Au Val, dans les sourdines étouffées d'une atmosphère qui, à mesure qu'on s'écarte des fours, finit par s'endormir en des silences de laboratoire, on a presque l'impression d'un magnétisme partout répandu, circulant dans les salles et communiquant aux vivants l'eurythmie mesurée et douce des mouvements faits en songe.

Le vaste établissement des bords de la Meuse n'est qu'une des ramifications de cette immense Société anonyme des cristalleries du Val Saint-Lambert qui compte encore à Herbath, à Jambes et à Namur d'autres installations. Différentes institutions ouvrières fonctionnent avec succès au Val Saint-Lambert, siège social de la compagnie : ce sont d'abord les écoles, les logements, la caisse de secours. Il existe en outre une caisse d'épargne et une société d'économie, l'une et l'autre régies par les ouvriers eux-mêmes. Ceux-ci forment une population intéressante qui ne connaît pas le chômage du lundi, se distingue par son intelligence et son aménité et a gardé, dans le milieu wallon, les tournures et l'accent de l'idiome natal. Cette grande famille, en effet, suivit la fortune de ses directeurs, à la suite du démembrement des verreries de Vonèche, près de Givet. Tandis que le propriétaire allait porter son industrie en France, ses anciens collaborateurs gagnaient la Belgique, où ils acquéraient les bâtiments de l'abbaye; et la primitive colonie ne tardait pas à se reconstituer.

Au sortir du village, de sa grande rue animée par les boutiques et les houillères qui



Dessin de Constantin Meunier.

LA COULÉE DE L'ACIER AUX ÉTABLISSEMENTS COCKERILL, A SERAING.

hérissent leurs cheminées dans le plein de l'agglomération, on longe une file de vieilles maisons en pierres et en briques, à toits en saillie; bientôt un barrage strie le fleuve de sa chute d'eau : les rives s'animent. Des chalands amarrés au quai, un va-et-vient de bateliers, d'innombrables profils de pêcheurs à la ligne échelonnés, çà et là une enseigne maritime : « Au steamer de Seraing, A la ville de Batavia », etc., mettent en cet endroit comme l'aspect d'un petit port minuscule. Au loin, le pont de Seraing délinée sur les collines bleuâtres son treillis métallique.

On touche ici à un centre de production considérable; les deux mondes sont les tributaires de la prodigieuse industrie fondée en cette partie de la Meuse par l'Anglais John Cockerill; et cependant rien tout d'abord ne fait pressentir l'énormité du monde noir dérobé derrière l'espèce de palais, à la large et décorative façade, qui s'aperçoit du quai.

Il faut franchir la cour d'honneur, dépasser les bâtiments de service, laisser derrière soi les bureaux, puis s'engager dans le labyrinthe des ateliers, des laminoirs, des hauts fourneaux et des aciéries. Alors la rue, la nature, la vie, tout s'oublie; un Tartare s'ouvre devant les pas, avec ses gouffres, ses chaudières, ses fournaises; une demi-journée suffit à peine pour parcourir au pas de course tous les cercles de cet enfer. On voudrait trouver un autre mot pour ne pas se répéter, et c'est toujours à celui-là qu'on revient. Lui seul a la vertu évocative quand il s'agit d'un lieu d'effroi et de prodiges, avec le feu partout, des embrasements sous les pieds et sur la tête, cent tonnerres qui roulent, faisant pâlir l'homme d'admiration et d'effroi. Quand, après tous ces vertiges, le tympan fracassé par les artilleries des pilons et des forges, les yeux brûlés, la gorge raclée par les fumées, couvert de poudre et d'étincelles, on sort de l'antre, il semble qu'on échappe à la Mort et aux Furies.



Dessin de Barclay.

L'ÉGLISE SAINT-MARTIN.

Lequel de ces princes-évêques qui, pendant des siècles, goûtèrent là le repos, le charme des musiques et les langueurs du bien-être, eût soupçonné la métamorphose de la riante villa mosane, avec ses jardins ombreux, ses charmilles, ses bosquets d'amour et de songe, en cette caverne des Mille et une Nuits, grouillante d'un peuple de gnomes et de kobolds qui, au soleil et dans les ténèbres, sans répit extraient l'or des métaux? Certes, ce fut un homme extraordinaire, un Napoléon de l'industrie et des affaires, ce John Cockerill qui, un jour de l'an 1817, s'en vint débarquer à Seraing avec un état-major d'ingénieurs, anglais comme lui.

Il fallut dix ans à peine pour que l'Europe entière prît feu aux étincelles de la grande enclume que l'inventeur portait dans sa tête, symbole de toutes celles qui sans relâche retentissaient dans la fournaise créée par sa volonté. Chaque jour des installations nouvelles surgissaient de terre. En 1823 les grandes forges et la chaudronnerie se construisaient; les fours à puddler, à rechauffer et à souder, les laminoirs, les machines de la fabrique de fer étaient

mis en service trois ans après; puis la houillère Henri-Guillaume, avec ses puits, ses galeries, ses aménagements dans des proportions encore inusitées, entrait en exploitation; et en 1828 tout à coup s'allumait le premier haut fourneau à coke du continent. Autant d'entreprises, autant de victoires.

Malheureusement, au plein de ces grandes activités, une crise sévit, lourde, paralysant l'élan universel. Malgré un actif rassurant, la suspension des payements parut inévitable; Marengo et Austerlitz s'effacèrent devant l'apparition de Sainte-Hélène. Et John Cockerill s'en alla mourir à Varsovie, tué peut-être par l'idée de son empire détruit. Une gloire l'éternisera dans l'histoire de la métallurgie : l'introduction sur le continent de la construction des machines à vapeur, de la production des fontes au coke et de la fabrication du fer par la méthode anglaise.

LE MONT-DE-PIÉTÉ.

Toutefois son œuvre ne mourut pas après lui : une société anonyme la soutint et l'étendit de ses capitaux. L'immense usine possédait déjà, à l'époque où il me fut donné de la visiter, cinq hauts fourneaux, une fonderie de fer qui se subdivise en trois halles, quarante fours à puddler et souder, douze laminoirs, sept pilons, une aciérie Bessemer composée de deux convertisseurs, dix-huit fours, neuf laminoirs, huit pilons et soixante et un moteurs, un nombre considérable d'ateliers de construction, montage, boulonnage, modelage, préparation des pièces mécaniques, etc., enfin un chantier de constructions navales, avec chaudronnerie, atelier des machines-outils, forges, menuiserie, cales, coulisses, darses et berceaux de lancement, toute une cité qui fonctionnait, celle-là, non sur la Meuse, mais sur l'Escaut, à Hoboken, près d'Anvers.

Une pareille nomenclature est bien faite pour frapper; mais elle vaut surtout par les conjectures qu'elle ouvre à l'esprit, la vision d'un pullulement humain, l'idée d'une Babel ouvrière et d'une Tyr de travail. Imaginez les ponts par centaines partis de là et jetés sur les fleuves et les rivières; les transatlantiques, les steamers, les locomotives, ces Léviathan et ces Bucentaures, à qui furent donnés ici les ailes et les poumons et qui, depuis, lancés à tous les vents de l'espace, avec la vapeur pour souffle, fatiguent la terre et l'eau de leur course furieuse. Et ils n'en sortent pas un à un, ces monstres; ils en sortent par volées, par flottilles, par caravanes. En huit ans, cinq cent quatre-vingt-trois machines fixes, deux cent six locomotives, soixante-dix-neuf bateaux à vapeur, deux monitors de cent quatre-vingts chevaux chacun, avec tours, affûts de canons, pompes, accessoires et rechanges, une trentaine environ de barges, bateaux-phares, bateaux-pilotes et dragues étaient livrés au gouvernement russe. Alors, pendant le temps de ces fabrications, l'atelier devient arsenal; la Guerre attise les fours; sa sœur la Mort fait bouillonner les creusets avec

du feu et du sang; et la géhenne est deux fois géhenne, par le travail et par le meurtre.

Mais la Paix aussi préside au grand mouvement de la fourmilière : la première locomotive et le premier rail sortent de Seraing en 1835, et, vingt-trois ans plus tard, les compresseurs, aéromoteurs, roues et presses hydrauliques, perforateurs, affûts, etc., du colossal matériel employé au percement du Mont-Cenis. Imaginez, d'après ces données, les branle-bas, les chassés-croisés de foule, les mugissements de ce monde de chair et de machines. Entendez l'effréné et discordant orchestre des forges, des laminoirs, des chaudronneries hurlant, grinçant, martelant, remuant les foudres dans un coup de tempête qui toujours recommence. Un mascaret de feu écume et roule de part en part; les fours partout ouvrent des gueules d'où giclent des pluies d'étincelles; et constamment les marteaux-pilons font partir, à travers les autres fracas, leur canonnade sourde.

Mais le grandiose, c'est vraiment là-bas, du côté des aciéries. Quand s'opère l'élaboration des métaux pour la fabrication de l'acier Bessemer, le hall sombre se transfigure dans les splendeurs d'une apothéose. La féerie avec ses trucs grossiers, ses machinations visibles, son appareil de théâtre, n'est rien en comparaison. Et bien plutôt, c'est un grand spectacle de la nature qu'on a sous les yeux, magnifique et terrible, comme si brusquement la terre ouvrait ses volcaniques abîmes. La fonte premièrement est amenée liquide du cubilot dans une cornue chauffée à blanc. Elle arrive, coule comme un fleuve d'or et de pourpre jusqu'à l'orifice où elle s'engouffre; et lentement la cornue se relève sur ses tourillons.

Alors commence le prodige. Une trombe, un ouragan part de la soufflerie, bouche boréale et ténébreuse, avec un mugissement horrible et s'abat sur la fonte liquéfiée. La mer n'a pas d'autans plus furieux; celui-ci croule du poids d'un typhon jusqu'au métal qui bouillonne, écume en vagues de feu, projette à la voûte un torrent de scories en fusion. L'émiettement d'un soleil éclabousserait l'espace de pareilles fulgurations. En un instant, l'air est rempli de coruscations aveuglantes; des nuées d'étincelles éclatent, pétillent, tourbillonnent; et peu à peu une flamme, jaunâtre d'abord, blanchit dans le creuset. Cependant l'effroyable coup de vent continue à rugir; le bouillonnement s'accentue; les matières incandescentes s'élancent en fusées plus compactes; une pluie rouge bat les murs, vole au loin, embrase le hall entier. Tous les aspects en demeurent brouillés; on est emporté soi-même dans les remous du brasier; l'incendie, comme une houle, mange le sol et l'air, monte en spirales, croule et rampe et se tord.

Puis, à mesure que le carbone de la masse en réduction diminue, la cornue bleuit; la projection du laitier s'alentit; la formidable bouche cesse de souffler; l'acier s'écoule dans une poche, d'où il passe dans les lingotières. Et l'on reste aveuglé, les orbites trouées par la vertigineuse ascension du feu, sentant tourner autour de soi une roue flamboyante. L'enchantement a duré un quart d'heure à peine et pourtant s'imprime, inoubliable, dans la mémoire.

III

Entrée à Liége. — Les côteaux. — Les usines. — Les tonnelles. — Les ponts. — Les quais. — Le quai de la Batte. La Goffe. — Le Perron. — Le Mont-de-Piété.

Toutes les heures, un bateau part de Seraing pour Liége, opportun et facile observatoire pour assister au déroulement du grand paysage industriel qui borde les rives. Le léger vapeur fend les eaux vertes; une fraîcheur monte du fleuve; à chaque instant les versants

avancent ou reculent, chauves, lépreux, chevelus, aériens, vêtus de rayons ou de nuées; et le rivage a l'air de marcher.

Là-bas, Seraing, sur la droite, s'enfonce dans un tourbillon fumeux, avec ses terris, ses cheminées, les gaz bleus de ses hauts fourneaux ; à gauche, Jemeppe s'étage sur une butte, dans les suies et les poussières; et les usines, les houillères, les buttes de schistes et de scories s'entassent, bouchant les perspectives de leurs amas difformes.

La grande forge de ce pays du fer et du charbon bat là son plein, furieuse et rauque, nourrie de sang humain. Toujours un moloch, un antre éclaboussé de ténèbres et de feu se dresse à l'horizon, ou, plus proche, reflète sa silhouette bourrue dans la Meuse, enchevê-



Dessin de Barclay.

LE PERRON.

trant ses patibulaires sur le ciel, ou de son cube massif, démesuré, obscurcissant au loin les pentes. Mais à l'entour voici que fleurissent les jardins, les prés toisonnent diaprés, des rideaux d'arbres tissent sur le poudreux calcaire une ombre soyeuse. Et avec la montagne qui, derrière, exhausse ses grès et ses cultures comme les cases d'un échiquier, on finit par trouver un charme farouche à cette nature qui, partout violée, ravagée d'industries, recommence pieusement l'œuvre de la Genèse.

Coup sur coup, le bateau rase les culées d'un pont, stoppe aux escales, longe des îlots poussés en pleine eau. Ougrée, Sclessin, les guinguettes de Petit Bourgogne, les bois de Kinkempois défilent, mettant sur la rive comme un coin d'Auteuil, d'Asnières ou de Ville-d'Avray. Et des tonnelles monte le rire trillé d'une canotière; une odeur de friture émane des cuisines; des flottilles de yoles, de périssoires et de gigs passent avec la tache éclatante



LE QUAI DE LA BATTE.

Dessin de Taylor.

des vareuses roses, bleues et blanches. La campagne s'égaye d'un air de banlieue; les usines s'espacent; on dépasse Angleur; et tout à coup les maisons de Liége se découpent sur un amphithéâtre de collines.

Que le soleil du matin étende sur cette entrée de ville son poudroiement vermeil, ou que la fournaise vespérale l'enflambe de ses pourpres et de ses cuivres, la beauté du paysage s'en accroît. Cependant, du bateau la vue n'embrasse qu'une partie du vaste et fourmillant tableau qui tout entier se découvre des hauteurs de Cointe; l'enfilade des ponts aux arches grises, le moutonnement des toits chevauchant les rampes, les chevets d'églises échoués comme des navires parmi l'entassement des vieux pignons demeurent perdus dans l'horizontalité de la perspective. Mais on rase des quais bâtis à grands frais; le nouveau quartier de l'île du Commerce déroule à gauche ses squares, ses fontaines, ses statues, ses hôtels d'un style précieux et tarabiscoté; de larges crevasses taillent une percée sur les



LA FONTAINE DE LA VIERGE.

côteaux d'Avroy; et les maisons de plus en plus se pressent; la rive droite se masse dans les fumées; on commence à sentir battre le pouls d'une grande ville.

A l'arrière décroissent dans le lointain le Jardin d'Acclimatation et son kiosque, les deux arches du pont du Commerce, le parc public aux frondaisons touffues. En revanche, de nouvelles échappées s'ouvrent à l'avant : là-haut, dominant de sa masse énorme les façades étagées à mi-côte, Saint-Martin plante sa lourde tour carrée; la flèche aiguë de Saint-Walburge vrille un instant le ciel; Saint-Jacques laisse voir un bout de son architecture guillochée.

On dépasse ensuite les bâtiments de l'évêché et du séminaire, à demi cachés dans les feuilles; et le pont de la Boverie évide sur la fuite de l'eau ses cinq arcades comme des porches. Bientôt après apparaît le pont des Arches, avec ses piles puissantes décorées d'allégories.

Le fleuve semble alors s'élargir encore; un cri vous échappe; à droite et à gauche des rives se déroulent deux lignes de quais admirables : ici le quai des Tanneurs; là ce fameux quai de la Batte, avec son fouillis de cafés-concerts, de gargotes et d'échoppes, sa joyeuse maison de la Goffe de haut en bas imbriquée d'ardoises, et plus loin, à l'extrémité de la

courbe que décrit la Meuse, un curieux profil de maison du dix-septième siècle, en briques et en pierres, le Mont-de-Piété, anciennement résidence du munitionnaire Curtius, grosse bâtisse flanquée d'une tour carrée à son pignon d'angle et historiée à la face antérieure de bas-reliefs facétieux dont l'imagier a fait une illustration au ciseau des fables de La Fontaine.

On est là au plein cœur du vieux Liége; les jours de marché, tout ce quai de la Batte s'anime d'un grouillis-grouillot d'attelages, de maraîchers, de « vendeurs d'hommes », de portefaix, d'oiseleurs et de marchands d'orviétan piaillant, hognonnant, trafiquant, mêlant des quolibets aux boniments et se démenant à travers un tohu-bohu de tréteaux, d'étalages de légumes et de fruits, de tentes et de parapluies. Débarquez à la Fonderie de canons, refaites à rebours, dans le sens de notre gravure, la promenade de ce quai turbulent, puis jetez-vous dans une des tortueuses et minces ruelles qui coupent par tranches ce populeux et caractéristique quartier : vous ne tarderez pas à déboucher sur le grand Marché, quelque chose comme le Forum de la cité, une délicieuse place oblongue, dentelée par les pignons des hôtels des corporations et qui surtout tire sa célébrité d'une colonne annelée, en haut de laquelle s'entrelace un groupe des Grâces. La colonne elle-même repose sur un soubassement à degrés; celui-ci est supporté par quatre lions accroupis; et tout le petit édifice sert de couronnement à une fontaine. C'est le Perron, un nom qui retentit à chaque page de l'histoire liégeoise. Au même endroit se dressait au quinzième siècle la borne au pied de laquelle se promulguaient les lois : Charles le Téméraire, l'exterminateur de la cité, la fit abattre; mais elle reparut sous Marie de Bourgogne; et brusquement un ouragan l'emporta. Finalement on lui donna la forme d'art qu'elle a encore aujourd'hui. Delcour, qui sculpta le joli groupe, ne pensait pas à symboliser une idée patriotique; et cependant celle-ci demeure incoerciblement attachée au Perron. Ce Delcour était un artiste d'un caprice inépuisable et un peu fou : il eût rempli le monde des floraisons de son génie; mais Liége surtout eut sa part de cette fantaisie alerte qu'il prodiguait en d'exquises statuettes, agitées et spirituelles. La Vierge de la fontaine de la rue Vinave-d'Ile, en son claquement de draperies et ses élégances rococo, donne bien la note de son facile esprit, si joliment maniéré.

IV

Panorama de Liége vu des hauteurs de Cointe. — Les ponts, les rues, les églises. — La ruche en travail. — Symphonie en gris. — Le vieux Liége et la ville nouvelle. — La place Saint-Lambert. — L'ancienne cathédrale. — Le palais des princes-évêques. — Alhambras, pagodes et préaux. — Maître François Borset. — Le palais de Justice et l'hôtel provincial. — Publémont. — Rue Hors-Château. — Saint-Paul — Saint-Jacques. — Saint-Martin. — Saint-Barthélemy. — Le cloître Saint-Jean et la tour de Notger. — Les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy. — Activités d'art au pays de Liége.

Une rue qu'on prend près des Guillemins oblique à droite, franchit un pont, et de raidillon en raidillon achemine à une large voie, récemment pratiquée dans le côteau.

A mesure qu'on monte, la vue plonge à travers des percées; les collines, en se rapprochant ou s'espaçant, diversifient les perspectives ; quelquefois, par une échancrure, on aperçoit des coins entiers de la ville et de ses faubourgs, tout un entassement de toits et de pignons, coupé par les hautes cheminées des usines et des fabriques. C'est déjà ici le grand air des espaces, une odeur de la nature laisse moins sentir le relent d'oing et de suie apporté de la vallée par le vent; on dépasse les vastes installations de l'Observatoire. Le fleuve s'est reculé à gauche, dans les alternatives de silence et de bruit de ses rives ; on n'aperçoit plus que les ondulations supérieures du défilé au fond duquel s'allonge sa grande nappe verte ; et un plateau se

déroule, dont la descente tout à coup ménage le panorama de Cointe, le plus saisissant dans cette suite d'échappées qui sollicitent partout les yeux.

D'ici, en effet, c'est presque Liége entier qui se développe avec ses deux rives d'une physionomie si tranchée. Une longue scintillation métallique suit la coulée de la Meuse à travers le paysage d'ardoises et de briques qu'elle découpe. Quatre ponts, le pont de l'Acclimatation, le pont Neuf, la Passerelle, le pont Léopold, font au-dessus des eaux une enfilade d'arches s'amincissant dans la reculée, entre la ligne prolongée des quais. Tout au fond, une courbe qui ferme l'horizon se dentelle du fouillis lambrequiné des petites maisons du quai de la Batte ; et le grand miroitement du fleuve se perd ensuite dans l'entonnoir de montagnes dont les cimes moutonnent au loin.

Cependant, à notre droite se déploie, touffue comme une forêt, l'agglomération des



Dessin de Armand Heins.

LIÉGE VU DES HAUTEURS DE COINTE.

quartiers d'outre-Meuse. Une ligne d'épaisses fumées, brouillard qu'aucun soleil ne dissipe, marque la trajectoire de cette bruyante rue Grétry, dont l'harmonieuse dénomination, par une sorte d'ironie, s'attache justement à une voie constamment ronflante des furieuses et discordes musiques de la métallurgie. L'industrie, en cette active fourmilière liégeoise, ne s'arrête pas aux banlieues; comme emportée par le formidable élan qui commence dès Huy, elle traverse la ville, emplit les rues du mugissement de ses machines, et, dans la chair même du grand peuple ouvrier, assied les assises de ses flamboyants donjons.

Mais le calme renaît sur la rive gauche. A l'avant-plan, les tourelles et les pignons de l'île du Commerce entremêlent le luxe et la fantaisie des styles, au bas de l'énorme butte qu'on voit se renfler ensuite, sous un dégringolement de façades et de cheminées. De proche en proche, elle monte, couverte d'une carapace toujours plus dense de maisons, aux toitures en ardoises, coniques, carrées, bossuées, effilées, pendantes, et qu'on dirait entre-choquées par des remous aux bosses et aux reliefs des pentes.

Tandis qu'à Bruges, à Gand, à Anvers, la rouge symphonie des tuiles, avec des modulations infinies qui de la pourpre sanguide se dégradent jusqu'aux pâleurs des roses éteints, allume sur l'horizon des réverbérations de couchants et d'aurores, un poudroiement gris, chatoyé d'iris, uniformise les aspects de la ville wallonne et semble réfracter au-dessus d'elle les blancheurs et les grisailles des calcaires et des grès environnants.

Mais nulle monotonie, rien de terne dans cette absence des notes piquées qui réveillent la plaine flamande. C'est un gris nuancé, transparent, infusé de lumière, dans des atmosphères fondues qui ne découpent pas les objets et les baignent, au contraire, en de moelleuses ambiances. La montagne qui là-bas sert de toile de fond à ce panorama de maisons, souligne en outre de ses verts vigoureux ce que la tonalité dominante pourrait avoir d'un peu sec aux yeux épris d'un coloris plus épanoui; et ce mélange de la verdure avec l'ardoise, la pierre et la brique forme des harmonies particulières où se combine surtout l'accent de la contrée.

LE PARC D'AVROY.

Par là-dessus, une envolée de clochers et de tours, de chevets d'églises et de chapelles, aux grandes lignes rigides plantées comme des équerres dans le tohu-bohu des topographies. Saint-Jacques et, plus sur la gauche, Saint-Paul, celle-ci coiffée d'une flèche, celle-là trapue et sans tour, émergent, pareilles à des promontoires, du déferlement des pignons et des toits. Et plus loin, dans la brume, la forme partout visible de Saint-Martin évoque l'idée d'un géant de pierre couvrant la colline de son ombre.

A un certain moment l'agglomération s'ouvre à des percées de verdure; les maisons s'espacent sur les flancs de la cité; on est déjà dans la banlieue, et la ville n'a plus l'air que d'un contrefort à la montagne de Vivegnis qui s'escarpe et festonne le ciel des sinuosités de ses crêtes.

Ce n'est là que la connaissance extérieure et superficielle. La part faite aux yeux, il faut s'engager dans le grand madrépore percé en tous sens de rues tortueuses, les unes zigzaguant en lacets sur des côtes abordables seulement pour le piéton, les autres louvoyant à travers le fumeux dédale des vieux quartiers, et presque toutes cassées à angles brusques par les tournants, reliées ensemble au moyen d'escaliers et par moments si étroites que d'une fenêtre à l'autre des maisons qui les surplombent, deux visages pourraient se joindre.

Liége, d'ailleurs, a sa vieille ville et sa nouvelle ville, celle-ci correctement alignée, avec des boulevards, des squares, des fontaines, des kiosques, des terrasses, tout le riche décor d'une petite capitale de province amoureuse du faste et alimentée par une certaine fortune publique. Des travaux considérables ont transformé les abords des quais, modifié le cours du fleuve, amené la circulation et la vie dans des quartiers solitaires. A un pas des Guillemins, une cité a poussé par enchantement, une floraison d'architectures somptueuses et surchargées de minarets, de coupoles, de loggias, de colonnades et de frontons.

Descendez quelques marches : la Meuse étale sa coulée chatoyante au bas des parapets,

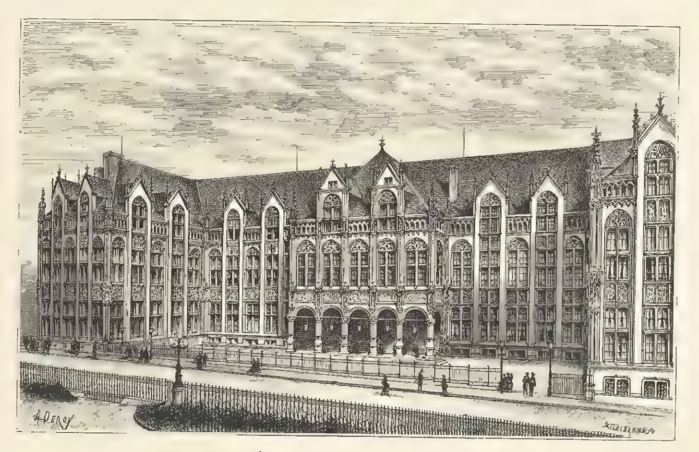


Dessin de Barclay.

COUR DE L'ANCIEN PALAIS DES PRINCES-ÉVÊQUES DE LIÉGE (PALAIS DE JUSTICE).

et un autre escalier vous mène à l'opposé dans des jardins plantés d'essences variées et rafraîchis par des eaux jaillissantes. Bientôt s'ouvre une double allée de grands arbres ; leurs branches suspendent dans l'air comme les arceaux d'une forêt ; on croit traverser un coin des Champs-Élysées. Puis à cette superbe promenade du boulevard d'Avroy succèdent les frondaisons de la Sauvenière ; les maisons se resserrent ; à droite une place laisse voir, derrière une statue, celle de Grétry, la mesquine ordonnance d'un bâtiment à pilastres, le théâtre ; et, tout de suite après, une large rue vous jette sur un terre-plein, cette grande place Saint-Lambert, grande plus encore par les souvenirs du passé que par ses dimensions dans le présent.

Là un édifice merveilleux se dressait, la cathédrale du douzième siècle, avec ses énormes tours carrées, les quatorze piliers de sa nef, ses salles du chapitre, ses locaux pour la



L'HÔTEL PROVINCIAL DE LIÉGE.

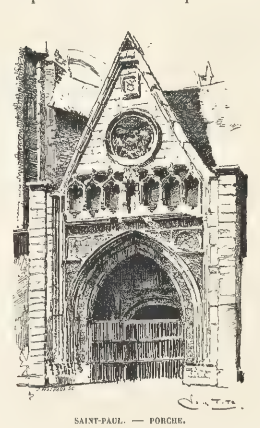
recette, son chartrier, tout l'immense aggloméré qui, incrusté au cœur et aux pieds du colosse, vivait dans la peur et le commerce de Dieu. Pierre l'Ermite y sonna le clairon des croisades ; Lambert le Bègue y anathématisa la simonie des clercs ; plus tard un duc puissant, tourmenteur et bourreau de la cité, Henri Ier, vaincu aux plaines de Steppe, s'y ploya avec humilité sous le geste de l'évêque levant les censures ecclésiastiques, pieusement ensuite ramassa le corps du Christ, ceint d'épines, qui, par ordre de Hugues de Pierpont, était demeuré sur la dalle, dans la nuit du temple, saignant de la blessure faite à ses fidèles liégeois.

Le feu d'abord, puis les révolutions des hommes réduisirent en poudre le glorieux sanctuaire. Mais un palais s'élevait à côté, dans sa lumière et dans son ombre, une somptuosité de pierre, d'or et de marbre, que l'évêque Everard de la Mark, parent du farouche Sanglier des Ardennes, avait commencé et qui, lui du moins, est resté en partie debout, au haut de la place, derrière les froides symétries d'une façade plaquée au siècle dernier sur l'âme et la forme intérieures. Un incendie ayant mangé la façade primitive, on mit à l'édifice ce masque

classique, par vergogne peut-être pour la licence fleurie qui égayait les cours. Or, c'est en celles-ci qu'est toujours le charme, la palpitation de cette pompeuse demeure des princes-évêques, gens de guerre, mais de plaisir aussi, et qui trouvaient là comme une image du cloître, adoucie et mondanisée.

Quand on débouche dans la plus grande des deux cours, l'émotion va jusqu'à l'inquiétude. La vue, les temps, les styles se brouillent dans ce mélange de roman, d'arabe et d'hindou qui brusquement ouvre une échappée sur des alhambras, des pagodes, des préaux de monastère. Ne cherchez pas : vous êtes dans le caprice et l'imagination.

Un seul homme a dégrossi ce bloc qui semble trahir de multiples collaborations, mais quel artiste et quel inventeur ! Ce François Borset, d'outre-Meuse, appartenait à la race des impétueux cerveaux en qui bouillonnent toutes les formes et qui, comme la forêt, contiennent le simple et l'enchevêtré. Il sculpta dans les soixante colonnes des galeries un poème idéal et grotesque, de la grimace et de la chimère, peut-être aussi quelque évocation des féeries orientales. Chacune d'elles décèle le jeu d'un esprit infini en ses combinaisons ; toutes diffèrent par un détail, une fantaisie, un mascaron, et les unes se renflent en bulbes, dessinent des tulipes, s'arabesquent de végétaux et d'animaux, les autres ressemblent à de grands candélabres montés sur des piédestaux et couronnés de corbeilles. Sur les quatre faces de la cour un portique se continue, déroulant les cintres surbaissés de ses arcades, avec ce peuple de piliers pour appui ; et le portique lui-même supporte l'ordonnance élégante et légère des façades, prolongées en travées dans l'ampleur des toitures, avec un fouillis de colonnettes, de pinacles, de rinceaux et de balustrades. Cette efflorescence déliée de l'ogival paraît presque sévère à côté des poussées folles du jardin de maître Borset. Les rocailles et les chicorées qui, deux siècles plus tard, s'épanouiront comme des végétations parasites sur l'art dégénéré, sont là en germe, dans les volutes et les astragales de cette fantaisie tarabiscotée.



SAINT-PAUL. — PORCHE.

Après ce coup de théâtre, la seconde cour pâlit, malgré ses prestiges : c'est que la fabuleuse invention de tout à l'heure est restée empreinte sur notre rétine. Et pourtant le fougueux Borset a passé par ici comme là-bas. Pour s'épanouir moins fantasquement, les fûts et les chapiteaux des galeries, ceux-ci enguirlandés de feuillages, ceux-là creusés de cannelures, de losanges, d'hélices et de moulures, n'en portent pas moins la marque distinctive de ce surprenant coup de ciseau.

Les portiques, d'ailleurs, en cette cour moins riche, mais d'une intimité plus silencieuse, ne règnent que sur deux faces du rectangle ; sur les deux autres, de grands murs pleins se nervent de simulacres d'arcs dont les pieds-droits descendent jusqu'à terre. Au milieu, un jardin a germé ; des gazons bordent une vasque et s'encombrent de vieilles pierres, débris d'écussons, statues, fonts baptismaux, plaques tumulaires ; quelquefois un oiseau descend, vient becqueter l'herbe ou boire à la fontaine.

Il n'en faut pas plus pour la rêverie ; les galeries s'animent d'une traînée de pages et de favorites ; des fenêtres sort une rumeur vague, troublante, mal assoupie, comme un bruit

de volière; les portes ouvertes laissent soupçonner des tapis, des tentures, des statues, des escaliers de marbre. On pense à cette exclamation de Marguerite de Valois : « Il n'y a rien de plus magnifique et de plus délicieux ». Ou bien une grande silhouette se dessine, grandit, arpente les dalles, celle d'un de ces princes-évêques perpétuant la tradition d'un épiscopat temporel, querelleur, bataillant de la crosse et de l'épée, quelquefois pour le peuple et plus souvent contre lui. Et tout là-haut un carillon verse sa pluie de notes; elles ruissellent, larmes mélodieuses, sur les poussières où fut la gloire de Liége et que le vent balaye dans l'enclos.

Cependant, les ombres noires errantes sous le rire des mascarons de François Borset ne sont point des robes de prélats, mais des toges d'avocats. Cette toison qui se rebrousse là-bas comme la fourrure du mélancolique chat des ruines se résout en un bonnet à poil sur le crâne de Pandore, et des plaideurs contrits remplacent la vilenaille qui, les jours de largesses, arrivait gueuser aux portes de la grande maison. Après tout, celle-ci n'a guère changé sensiblement de destination. Jadis la justice des évêques s'y rendait, et c'est encore la justice qui s'y rend aujourd'hui. Mais, tandis que l'autre n'était souvent que le caprice et l'arbitraire, celle-ci s'appuie sur des codes, des lois, l'appareil rigide de la conscience moderne.

Un peuple pratique se reconnaît à ces utilisations des vieilles reliques. Des anciennes écuries du palais on a fait les bureaux de l'hôtel provincial, et le chef de l'administration a lui-même été installé dans la salle des États. Ce grand service public occupe maintenant toute la partie ouest du palais. Un artiste adroit a reconstitué sur le patron des façades intérieures le vaste développement des façades qui regardent Publémont. C'est la même disposition de travées prolongées dans le toit et reliées par une balustrade découpée à jour, avec des élancements de colonnettes et de pinacles. Un portique, en saillie dans le milieu de la construction, reproduit le délicieux motif des arcs et des piliers de la grande cour, et deux avant-corps, partant des pignons d'angles, achèvent en outre d'en restituer la configuration.

Des rampes de la grosse butte qui se dresse en face et vient mourir dans le square de la place Notger, parmi les fleurs et l'eau, on lit merveilleusement ce beau livre de pierre, où l'écriture prend le relief et l'animation d'innombrables bas-reliefs, écussons et statues, l'histoire au ciseau des prospérités et des vicissitudes liégeoises. Ce Publémont qui brusquement mure la rue, avec sa place Saint-Pierre là-haut, sa dégringolade de maisons, ses touffes de verdures, les plans géométriques du tunnel au bas de ses pentes, ébauche là l'ordonnance compliquée et savante d'une sorte d'escalier à la Piranèse. Et l'escalier existe véritablement un peu plus loin. De la rue Hors-Château on le voit monter, monter toujours, projeté de palier en palier jusqu'au plateau de la citadelle, avec l'escalade illimitée de ses marches qui, d'en bas, finissent par s'effacer dans un gigantesque plan incliné. Presque au pied, s'érige en plein pavé une fontaine de Delcour, un joli et tourmenté édicule à statues, piliers et bas-reliefs. Un peu plus loin, la rue aboutit à une chapelle d'une destination singulière : Vénus et Paphos y revivent dans la coutume qu'ont les madeleines des quartiers circonvoisins d'y entendre la messe pour l'achalandise de leur commerce. C'est comme un reste de paganisme sorti du ruisseau; et le lieu, paraît-il, ne peut pas toujours contenir les fidèles qui, en priant Dieu, invoquent surtout l'Amour.

Un tel culte ne s'accorderait pas avec les austérités de Saint-Martin et de Saint-Paul. La vieille foi s'y agenouille seule, humblement prosternée dans la pensée de la rédemption finale à laquelle les tombeaux, la solennité des voûtes, les éblouissants paradis des vitraux ramènent constamment l'esprit.

Aucune des grandes églises liégeoises, à vrai dire, n'a les graves tristesses des sanctuaires du pays flamand; et cependant chacune d'elles possède d'inoubliables splendeurs. Saint-Paul, devenu cathédrale depuis la disparition de Saint-Lambert, s'annonce extérieurement par les nobles symétries de l'ogival primaire. Les dais, les gables, les dentelles qui plus tard orfévriront l'armature des contreforts et des arcs-boutants, n'ont pas encore altéré la majestueuse simplicité des belles lignes initiales : on admire la balustrade à arcatures ogivales trilobées de la grande nef, les saillies des contreforts du chœur, les belles verrières du transept; et un nombre infini de fenêtres donnent à l'édifice l'air d'une énorme lanterne. C'est à peine si les murs pèsent sur ce temple aérien et illuminé; partout de hautes baies s'ouvrent sur le ciel, comme si l'architecte avait rêvé de bâtir son œuvre avec du jour plutôt qu'avec de la pierre. Et l'impression demeure à l'intérieur, sous le ruissellement de toute cette clarté qui, tombée des fenêtres, coule et ondule à travers les quatorze piliers de la grande nef, piliers d'estacade battus par cette prodigieuse marée lumineuse entrée de partout et submergeant les voûtes et les dalles.

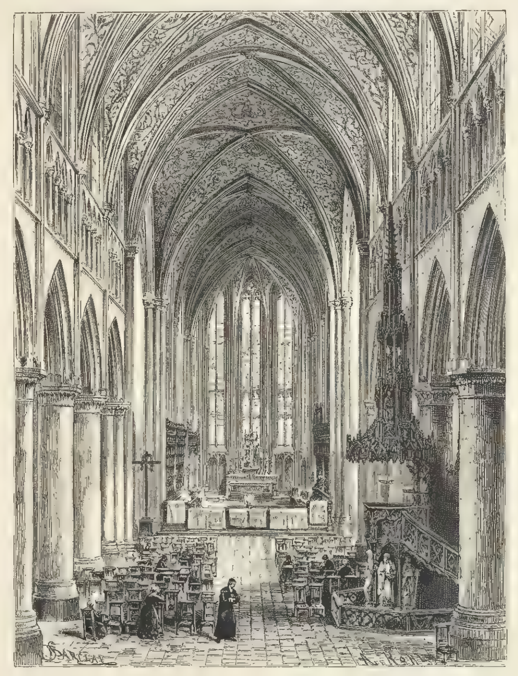
Au-dessus de leurs arcades lancéolées, de légers arceaux trilobés, appuyés sur des colonnettes cylindriques, prolongent les sveltes découpures d'un triforium ; tout de suite après, la voûte s'élance, entre-croisant ses nervures, avec de grandes fenêtres flamboyantes dans les retombées ; et des parterres, des jardins, une forêt mystique s'ouvre, se suspend en guirlandes, en végétations et en treillis de feuillages aux courbes de la sublime ogive. Là-bas, au fond de la nef, le chœur aiguise ses verrières en pointes d'épées ; dans les transepts, d'autres fenêtres, immenses, découpent le mur de haut en bas, éblouissantes de vitraux ; à droite, l'histoire de sainte Julienne et l'institution de la Fête-Dieu, une polychromie moderne; à gauche, le couronnement de la Vierge, d'une composition renaissance, des émeraudes, des topazes et des saphirs plein les meneaux. Ainsi, dans les flammes et les gemmes, la magnifique église s'épanouit, fleur composite de trois ordres différents, avec ses stalles à pinacles en crosse d'évêque, ses dinanderies, son Christ au tombeau, œuvre de Delcour, ses bas-reliefs, les statues et les guillochages de sa chaire de vérité.

A Saint-Jacques, on touche à la floraison suprême du style flamboyant : visiblement, avant de s'éteindre, il s'y épuise en prodigalités de rosaces et de festons. Les arcades de la grande nef, dentelées de feuillages, sous un triforium découpé de meneaux trilobés et cintrés, de rosettes, de trèfles et de quatre-feuilles encadrés ; les tortis d'arabesques qui s'entrelacent autour des médaillons et des bustes dans les tympans ; les meneaux des fenêtres évidés en trèfles et rosettes à six lobes, de chaque côté d'un linteau à pinacle ; les arcades simulées des bas côtés, avec le motif du triforium reproduit dans une balustrade, tout un fouillis de colonnettes, de chapiteaux à crosses végétales, de figures en haut relief, de dais et de culs-de-lampe, entre-bâillent, sous la merveilleuse voûte taillée en nervures prismatiques, comme des coins d'Alhambra. Cette voûte, peinte en couleurs de mirliton malheureusement, est, à elle seule, une chose tout à fait extraordinaire ; les compartiments s'enchevêtrent si étroitement qu'on dirait les mailles d'un immense filet réticulé à l'infini et torsé avec des câbles de pierre.

D'ailleurs, le caprice fleurit partout dans cette église, ciselée comme un reliquaire ; il multiplie les pinacles et les statues entre les fenêtres du chœur, peuple de grandes figures les archivoltes du transept, brode de bas-reliefs prestigieux comme des filigranes jusqu'aux clefs de voûte à l'intersection des nervures. Toute surface libre s'ajoure, s'ourle et se guilloche dans ce parc luxuriant dont les colonnes sont les troncs et qui ramifie dans tous les sens, en guise de rameaux, la chimérique frondaison de ses sculptures. Après un tel effort,

l'imagination de l'homme n'a plus rien à inventer ; la prière et l'art ont dit leur dernier mot ; le génie qui a engendré une si étonnante création périt par l'impossibilité de se dépasser lui-même. C'en est fait de l'ogive ; elle meurt dans une apothéose. La Renaissance qui lui succède sonne la diane d'un idéal et d'un temps nouveaux.

Cette merveille de l'ogival tertiaire à son apogée s'enveloppe de formes symétriques,



L'ÉGLISE SAINT-PAUL A LIÉGE.

presque calmes si on les compare à la somptueuse fantaisie intérieure. Pourtant la balustrade des combles, avec ses arcatures trilobées, les très belles fenêtres maillées à mi-hauteur par les meneaux, l'admirable baie géminée des transepts et, plus haut, les entrelacs des gables concertent, derrière les minces contreforts, une architecture qui suffirait à la gloire de toute autre église.

Une curieuse ordonnance de portail, du plus pur renaissance, s'est greffée, au bas côté gauche, avec sa superposition de colonnes et de niches, sur le vestibule d'entrée, éclairé

par six fenêtres ogivales et couronné d'une voûte à compartiments prismatiques. Et rien n'est charmant comme cette disparate qui tout à coup accroche aux parois flamboyantes les lignes harmonieusement balancées d'un tableau de pierre, signé de la griffe d'une autre époque, et qui, par une surprise d'art, s'harmonise avec l'élancement des pinacles et des contreforts.

Moins parée, mais plus imposante, illimitant l'ampleur de son vaisseau, Saint-Martin, du haut de sa butte, semble dominer, spirituellement non moins que matériellement, toutes ses pareilles échelonnées au bas de la côte. L'ogival tertiaire y garde, à travers la vastitude des proportions, une grandeur à laquelle ajoute la sobriété de la décoration. Deux rangs de colonnes octogonales, coupées aux angles de demi-colonnes cylindriques, espacent leurs arcatures sous le déroulement du triforium et supportent la retombée des voûtes nouées de nervures croisées. Puis, au-dessus du chœur, le grand arc surbaissé tout à coup se prismatise en d'infinis et radieux segments qui se ramifient à travers les floraisons de la polychromie et, semblables à des trajectoires de fusées, s'en viennent s'éteindre parmi l'étincellement des verrières. Comme à Saint-Paul et à Saint-Jacques, un tronçon de tour carrée, énorme, s'aperçoit à l'entrée sans couronnement, avec la mélancolie des œuvres interrompues.

Il semble que Liége soit vouée aux églises veuves de tours ; ses plus beaux temples sont dépossédés de cet appareil si éminemment religieux, dressé en plein ciel comme un flambeau, un hymne, la mystique échelle qui monte à Dieu. Alors que partout en Flandres l'église évide et ciselle ses lanternes de pierre dans le bleu de l'air, ici quelques tours romanes, vénérables et trapues, indestructibles comme le roc, lèvent seules la tête. Les révolutions humaines, peut-être aussi l'appauvrissement de la foi n'ont pas permis aux autres de s'achever en une ascension vers les Trônes et les Dominations. Et cependant Liége a, plus qu'aucune ville, la coquetterie de ses temples : elle les restaure, les complète, les regratte et les peinturlure à l'excès. Quelquefois, à force de peinture neuve, les voûtes finissent par prendre un air bariolé et profane, auquel ne manquent même pas toujours les paillons.

On se repose de cette modernité irrespectueuse dans la contemplation des grandes aïeules rigides, comme momifiées, celles-là, en leurs gloires immarcescibles, Saint-Jean l'Évangéliste, Saint-Denis, là-bas Saint-Barthélemy. Tandis qu'autour d'elles les siècles ont tout emporté, leur antiquité semble défier les atteintes du temps.

A Saint-Denis, comme une ramure à un tronc, la primitive nef, austère, vide d'ornements, est restée accrochée à la tour. De même, la sombre carapace de Saint-Barthélemy, à part le portail d'entrée, perpétue la sévérité romane en ses fenêtres plein cintre et ses tronçons de tours, altérées toutefois par des gables et des toitures. Et Saint-Jean, lui, plonge plus avant encore dans le passé; sa tour a le pied pris dans les poussières même du farouche Notger; là fut la tombe du grand prélat violent; là sont encore ses os. Et cette masse sacrée, de tournure byzantine, avec ses deux tourelles rondes, plus petites, comme une paire de jumeaux au giron d'une bessonnière, toutes trois du reste frustes, corrodées, moussues, à jours étranglés de barbacanes, paraît vraiment faite à la spirituelle ressemblance du terrible évêque.

A l'ombre de ce raide profil, un petit cloître ogival a poussé, silencieux, entourant un préau verdi d'herbe, avec des bas-reliefs, des plaques tombales, des inscriptions dans la pierre des murs. Tout autour, des degrés conduisent à des portes percées de judas grillagés; un bouton de sonnette pend à une tringle; des fenêtres aux rideaux soigneusement tirés s'ouvrent à côté; et par moments un homme, une femme sonne timidement. Ce sont les clients des ecclésiastiques dont la vie s'écoule, à un pas du sanctuaire, dans la paix moisie de ce refuge, et qu'à l'heure des offices on voit sortir des humbles petites maisons, tirant la porte sur leurs talons, la soutane battue par leur marche pressée.

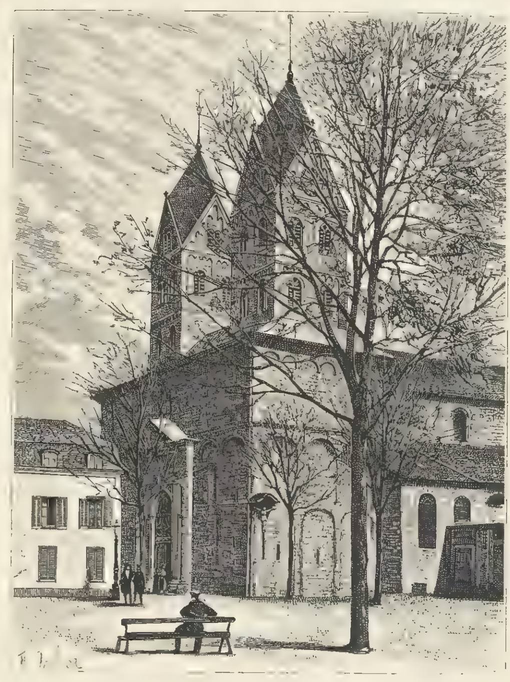


L'ÉGLISE SAINT-JACQUES A LIÉGE.

Dessin de Deroy.

Liége a plusieurs de ces cloîtres; celui de Saint-Paul est cité pour son élégance; mais le cloître de Saint-Jean, plus modeste, a un charme d'oubli, tout perdu dans les gloires de la tour de Notger. On vivrait là heureux, loin de la rue, avec une œuvre longue et patiente à accomplir, comme les vieux moines.

Toutes ces églises, les très vieilles et les autres, possèdent des trésors, des reliques, des



Dessin de Taylor.

L'ÉGLISE SAINT-BARTHÉLEMY A LIÉGE.

restes du vieux culte, qu'il faut étudier sur place. A Saint-Paul on vous montrera des ivoires, des triptyques, des broderies d'or et de soie, un buste de saint Lambert, prodigieux de ciselure, le groupe de saint Georges, offert à l'église par Charles le Téméraire en expiation des horreurs du sac de la ville. Mais rien ne vaut le chef-d'œuvre d'art qui se voit à Saint-Barthélemy, ces admirables fonts baptismaux martelés pour la grande Saint-Lambert et qui, depuis, servent, dans le vieux temple roman, à l'ondoiement des générations catholiques. La sainte cuve est supportée par un rang de bœufs engagés à mi-corps dans le soubasse-

ment, cornes hautes ou obliques, d'une nerveuse et puissante ossature; sur les parois, cinq scènes du Nouveau Testament alignent une suite de tableaux délicieux, se rapportant aux cérémonies du baptême; et toute la construction a pour socle un entablement circulaire en saillie.

L'orfèvre qui cisela cette merveille, Lambert Patras, batteur à Dinant, était, certes, un grand artiste pour avoir exprimé, avec ce charme expressif, l'ingénuité et l'intensité du geste dans cette abondance de petits personnages d'une humanité si naturelle et si précise. On reste confondu devant cette date de 1112, dont parle Jean d'outre-Meuse et qui est le millésime de cet étonnant travail. Telles figures, les deux Éphèbes arrosés de l'eau lustrale particulièrement, ont déjà la grâce et le sentiment des précurseurs immédiats de la Renaissance; les draperies ondulent autour des corps, et ceux-ci se meuvent sans lourdeur, en des attitudes dont la naïveté n'a plus rien de puéril.

Lambert Patras, d'ailleurs, si extraordinaire qu'il nous apparaisse dans son œuvre, ne fait que s'ajouter, tout en tête, il est vrai, par le temps et le talent, à la phalange d'artistes magnifiques qui travaillaient au pays de Liége. Parmi ces autres centres de la dinanderie, Tournai, Bruxelles et Bruges, deux villes surtout avaient un renom, Dinant et Bouvignes, qu'une rivalité d'art et d'industrie heurta sur tant de champs de bataille.

C'est à Dinant, la cité des Copères, que fondait, inventait et ciselait au quatorzième siècle ce Jehan Josès dont on admire à Notre-Dame de Bourges le lutrin et le grand chandelier pascal; et presque en même temps Nicolas Joseph (Josès?) était employé par le duc Philippe le Hardi pour les Chartreux de Dijon et les monastères de Bourgogne. Vers 1455 et 1459 un autre batteur illustre, Jacques de Germes, élevait à des mémoires princières des monuments vantés, aujourd'hui disparus. Un siècle plus tard, deux bucoliastes, Joachim Patenier et Henri Blès, celui-là à Dinant, celui-ci à Bouvignes, créaient le paysage animalier et rustique. Liége, de son côté, avait des émailleurs, des enlumineurs, des orfèvres, des sculpteurs réputés : tous ensemble formaient une ruche industrieuse qui ne chômait pas et dont les activités dominaient les immémoriales agitations politiques de l'époque. Puis l'art wallon, jusqu'alors catholique et naturiste, adhère au rituel du paganisme restauré; ses peintres Lambert Lombard et Gérard de Lairesse, faciles, abondants, tous deux grands assimilateurs, italianisent leur race dans des ordonnances compliquées et décoratives; et un beau sculpteur, imaginatif et de métier incomparable, Jean Delcour, par moments va jusqu'à refléter le style furieux de Bernin.

V

Absence d'édifices glorifiant les libertés communales. — Les Liégeois dans le passé. — Une meute de carnassiers. — Le gouvernement des princes-évêques. — La vie en l'air. — Un petit Paris. — Particularités du caractère liégeois. — L'armurier. — La boteresse.

A Liége, la basilique, la maison épiscopale, Dieu et l'évêque remplacent les tours et les curies qui, en pays flamand, magnifient l'orgueil des communes.

Le peuple liégeois, toujours à l'avant-plan dans l'histoire réelle, la grande histoire souffrante du quinzième et du seizième siècle, s'atteste médiocrement dans les témoignages de cette histoire écrite que les siècles ailleurs gravent au fronton des édifices. Il n'a pas, comme à Bruges, à Gand, à Audenaerde, à Louvain, à Bruxelles, la grande volière où chante l'âme publique ni l'antre du lion. Le souffle profond de ses gaîtés et de ses colères n'a pas laissé d'écho dans ses temples et ses palais. Son Hôtel de ville serait une belle demeure privée,

mais ne symbolise pas les énergies d'une race. Enfin, un groupe galant et fleuri, au haut d'une colonne, perpétue seule, en la dénaturant, la tradition du vieux Perron.

Mort pour l'édifice, sans rien qui l'évoque matériellement, il ne revit que dans les chroniques, indompté, superbe, disputant à l'ogre, évêque ou duc, sa chair spirituelle et corporelle. Et le duc est tantôt ce Jean sans Peur, le vainqueur d'Othée, tantôt ce chourineur ivre de colère et de sang, ce politique des coups de folie furieuse, l'inexorable Charles le Téméraire ; l'évêque, tantôt ce coupe-jarret, Jean de Bavière, dit Jean sans Pitié, tantôt ce pince-bourse, le simoniaque Louis de Bourbon, et plus tard les Ferdinand et les Maximilien de Bavière, toute une meute de carnassiers qui s'entend pour le spolier, le tromper, lui sucer son or et ses moelles, finalement l'éventrer comme une bête de boucherie.

Chose admirable : à travers tout, il demeure le Peuple, celui d'alors et de plus tard, le héros et le combattant, s'immolant sur l'autel des libertés, mais toujours renaissant de son sang et de ses cendres, vrai phénix.

Peu d'annales ont plus de gloire et de vicissitudes ; d'un bout à l'autre ce sont des rébellions, des défaites, de hautes vertus civiques, d'effroyables désastres, la vie humaine coulant à torrents, le miracle de la fable virgilienne : les abeilles s'engendrant de la mort. Abeilles, en effet, mais dont la cire sert à bâtir des palais de prélats et de princes. Aucun pouvoir ne ressemble d'ailleurs à celui qu'ils subissent et sapent tour à tour, cette main lourde et sacrée où la crosse est d'or, mais les doigts de plomb. Quand la notion de l'État est partout confuse, leur gouvernement s'équilibre déjà par le système des contrepoids : des chartes, des droits civils, un appareil démocratique contrebalancent l'autorité du maître, roi par les hommes et par Dieu ; ils ont un réseau solide dont les mailles se replient et enferment l'évêque au bon moment. La paix de Fexhe qu'ils font signer au quinzième siècle leur assure presque les avantages d'une constitution moderne.

Au seizième et au dix-septième siècle, ils possèdent un mécanisme gouvernemental qui leur garantit les droits civils et politiques les plus étendus : le clergé, les nobles, le peuple prennent part aux affaires publiques ; on ne vote qu'avec l'assentiment des trois états ; la confiscation est prohibée ; et si le souverain demeure en dehors et au-dessus de toute atteinte, un tribunal redoutable cependant connaît des agissements de ses ministres.

Ce haut état social pourtant n'a rien laissé après soi, pas un édifice, ni une tour, ni un beffroi. Là-bas, vers la mer, un hymne sort des maisons du peuple, de ces donjons, de ces créneaux bâtis dans le ciel ; le Flamand, race de songeurs et d'artistes, cimente la pierre avec son âme et sa chair. Mais en pays wallon l'esprit n'est plus mystique. Même la basilique, avec sa prodigalité de fenêtres et ses flots de clarté, si merveilleux qu'y soit l'art, perd de son mystère en perdant de ses enveloppantes obscurités. Le coupant et dur silex des rocs voisins perce jusqu'en ces natures d'hommes industrieux, positifs, dédaigneux de la chimère.

De ce côté donc, point de surprises pour l'étranger. Le charme est ailleurs, dans l'assiette de la ville à mi-côte, dans l'amphithéâtre de collines qui l'enserre, dans le labyrinthe de ses petites rues emmêlées comme les tortilles d'une forêt, dans ses venelles en escaliers qui vont, grimpent, biaisent à travers les maisons, dans ses vieux murs fleuris de violiers, ou dans la superposition de ses terrasses étagées le long des pentes avec des rampes en bois, des pavillons chinois, des galeries et des belvédères, dans les bosquets et les parterres de ses jardins suspendus, dans cette vie en l'air et cette fraternité de la montagne et de l'habitation, si loin des banales symétries de nos capitales.

Il est aussi dans la gaîté et la vivacité du caractère, les saillies de l'esprit local, une

verve gauloise et rabelaisienne qui petille au moindre choc, le liant et l'aménité de ce peuple si vite conquis, sans morgue ni réserve, et qui se livre dès l'abord. Grand ami du plaisir, il aime les godailles, la bâfre, la fête, non par goût de la crapule, mais par un épicurisme sensuel qui lui fait exprimer les sucs de la vie. Là où un Flamand s'entonne, engoule les nourritures, lape le vin et la bière, se satisfaisant d'une large joie animale, le Liégeois apporte une fleur de poésie : gais devis, musiques, ballades sur l'eau, la grâce d'un joli sourire de femme. Personne n'a au même degré l'art d'animer une partie; c'est un impresario de fêtes galantes, jamais à court de ressources; avec lui, la folie ne languit pas, et il improvise encore des sauteries, des pique-niques, des chansons, quand tout semble épuisé. Par là-dessus rieur, hâbleur, craqueur, la moquerie aux dents, mais le cœur sur la main, avec une finesse dans la gaudriole et peut-être une distinction plus déliée que le Wallon n'est accoutumé. A un pas de la Prusse, c'est comme le Parisien d'une petite France, avec ses vignobles, les « mouches » et les équipées canotières de son fleuve, et, sur les berges de Kinkempois, ses guinguettes, ses pelouses à danser et ses fritures.

Le peuple lui-même, en son dur labeur, garde une jovialité et une insouciance bon enfant, une politesse accorte et familière, une complaisance qui ne marchande pas la peine. Dans le haut comme dans le bas, le plaisir alterne avec le travail : toute la semaine, la forge flambe, activée par les bras et les intelligences; puis le dimanche apporte une trêve. Et c'est par milliers que l'industrie compte ici ses capitaines et ses soldats. Houillères, verreries, laminoirs, usines sont l'immense armée noire; une élite d'ingénieurs la commande; ensemble ils plongent au cœur des batailles enflammées. A toutes les expositions universelles, ce vaste effort collectif a paru reculer les limites du connu; ils appliquent, inventent, multiplient l'emploi de la mécanique; et la grande école des mines liégeoise, en outre, discipline incessamment des bataillons pour les explorations futures. Cette nombreuse et vive jeunesse, venue de partout avec des idées d'étude et de plaisir, tout à l'heure bouchera les vides dans la légion des hommes du fer, du feu et du charbon; et, en attendant, elle jette dans l'air de la ville la chanson et l'éclat de rire de ses vingt ans.

Parmi tant d'industries plus âpres, Liége en possède une qui l'a rendue célèbre par le monde : sa fabrication d'armes. L'armurier est ici le véritable ouvrier de la cité et le type populaire par excellence; à lui seul il emplirait les places, si les métiers se levaient encore, comme autrefois; partout son enclume bat : des quartiers entiers font entendre le bruit d'un immense atelier; et les femmes, les hommes, les enfants, tout s'emploie à limer, polir, ajuster, fourbir l'acier, de l'aube à la nuit. Dans certaines rues, l'unique circulation se compose de leurs allées et venues; le pavé trépide sous le roulement des chariots chargés de montagnes de fusils; toute fenêtre encadre un établi, avec de cordiales et rudes figures se mouvant autour. A la longue, la spécialité du travail a invétéré en ces curieuses agglomérations des mœurs et une physionomie distinctes. Un armurier n'accepterait pas d'être confondu avec les artisans des autres métiers, les jugeant inférieurs dans leurs pratiques à ce que la main-d'œuvre exige de sa part d'adresse et d'ingéniosité. Et quelque chose de la vaillance et de la franchise militaires a fini par passer dans son caractère, établissant ainsi des affinités entre la destination réputée glorieuse des armes qui par milliers sortent de ses forges et son constant labeur pour leur donner leurs mortelles et secrètes vertus.

Dans ces mêmes quartiers se retrouvait aussi, il y a quelque vingt ans, en son originalité bourrue, la créature hommasse et parcheminée, la puissante, fruste et musculeuse femelle virilisée par ses coups de force, la « boteresse », comme on appelait ce véritable homme de



Dessin de Xavier Mellery.

UNE RUELLE A LIÉGE : LES BOTERESSES.

peine de la ville. Le brûlot aux dents, une bourre de poils s'échevelant sur le front, on la voyait monter et descendre les raidillons de Pierreuse, la hotte ou « bot » au dos, à grandes arpentées de ses maigres tibias, sous des charges qui auraient fait ployer des bêtes de somme. Sans trébucher, d'une haleine elle faisait le trajet de Liége à Maestricht, avec un bât de cinq cents kilos, ne s'arrêtant qu'aux bouchons de la route pour ingurgiter d'un trait de pleins verres de genièvre, agressive, haute en gueule, toujours rognonnante.

Bâtie en force comme un vrai mâle, elle s'enorgueillissait de ce dicton : « un Flamand bon pour deux Wallons, mais une boteresse bonne pour deux Flamands ». Quand on éleva la butte de Waterloo, haute de deux cent vingt-six marches, elles arrivèrent en masse, s'attelèrent aux chariots, brouettèrent les terres, infatigables. En temps ordinaire elles s'employaient surtout à transporter des bottelées de fusils, qui, échafaudées en travers de leurs épaules, dressaient au-dessus d'elles de menaçants édifices. Les jours où chômait ce travail, elles s'occupaient à confectionner pour les citadins des boulettes mi-terre mi-charbon; les



L'OURTHE A ESNEUX.

mains sur les hanches, elles dansaient des bourrées devant les portes, à coups de talons pulvérisant la houille et rythmant leurs saltations avec des refrains burlesques; ensuite elles pétrissaient dans leurs mains la pâte molle, l'arrondissaient, finalement la mettaient sécher sur l'aire; et les trottoirs ressemblaient à des maies chargées de petits pains noirs, dans un fournil de boulanger.

Cette habitude ne s'est pas entièrement perdue à Liége; les gens qui ne possèdent ni jardin ni cour font encore fabriquer leur combustible dans la rue; mais il manque la silhouette furieuse, les tours de reins saccadés et l'égrillarde garrulité des boteresses du bon temps. La race des terribles commères s'est abâtardie; de portefaix qu'étaient les mères et les aïeules, celles d'aujourd'hui sont devenues commissionnaires et messagères sur les marchés et les places publiques; elles ont toujours les épaules sanglées des bretelles du bot, mais ne portent plus que des charges légères, denrées, légumes, petits paquets; et, loin d'être des maugrabines, quelques-unes sont avenantes, frisques et gorgiases. Tous les matins elles s'assemblent, soit place Saint-Lambert, soit en quelque autre lieu de la ville, attendant le client : c'est là qu'on vient les trouver et que se font les accords.

VI

Le dimanche à Liége. — Les divertissements du peuple. — Le canotage, les guinguettes, les sauteries. — Le cramignon. — Excursions et promenades. — Chaudfontaine. — La ligne de l'Ourthe. — Tilff et Esneux. — Franchimont. — Spa.

Le dimanche venu, la fourmilière liégeoise fait halte, clôt ses vitrines, gagne les champs ou tumultue aux foires de paroisses. Par ribambelles, les ouvrières, les trottins, les demoiselles de magasin, comme une nuée de papillons, s'abattent sur les carrousels, envahissent les embarcadères, fuient vers les tonnelles. Svelte et brune, l'œil émerillonné, la lèvre mutine, folle de musique, de bals et de friture, la Liégeoise fait alors claquer ses rubans et son rire dans de grandes parties qui battent les buissons, glissent sur l'eau, tournoient au ronflement des orchestres. De Petit-Bourgogne à Liége, la campagne est prise d'assaut; des trilles, des chants, des vols d'oiseaux lâchés emplissent les bois de Kinkempois; on monte la côte de Vivegnis; on se répand à Jupille, Herstal, Angleur; tous les côteaux sont diaprés par la tache claire des robes et des ombrelles.



VUE DE FRANCHIMONT.

Le soir, après les galopées, les sauteries et les repas sur l'herbe, on regagne enfin la ville pour faire le « cramignon », cette farandole wallonne qui traîne par les rues, s'allonge par les places, se tord et se replie à travers des quartiers entiers, les mains enlacées, comme un gigantesque reptile. Alors les maisons se vident; hommes et femmes se mêlent à l'énorme guirlande humaine; on était cinquante, on est bientôt cent; une voix chante une ronde populaire que la bande entière répète en courant, gambillant, fringuant, tournoyant en longues ellipses autour des passants. Puis le cercle se rompt, la file se refait ailleurs, de nouveau l'air joyeux résonne là-bas, au loin; et jusque passé minuit, dans le noir des rues, ondule et va la folle sarabande. Il existe des recueils de ces lieds qu'on appelle aussi cramignons et dont le nom a fini par s'appliquer au branle lui-même : il y en a qui ont de la grâce et de la mélancolie; d'autres visiblement sont des satires, et presque tous ont trait à l'amour, en mal ou en bien. Un soin pieux va commémorer, sous la forme d'un monument, l'élégiaque et tendre génie de Defrécheux, le poète qui le mieux fit chanter l'âme amoureuse de Liége. Sa tradition n'est pas morte; aujourd'hui encore les gais rimeurs et les sensibles trouvères savent émouvoir la fibre populaire. Quelquefois des sociétés instituent un concours; ainsi faisaient les antiques chambres de rhétorique.

Tandis que les petits ménages d'artisans, les bandes d'étudiants, les équipes de canotiers et de canotières cherchent l'ombre des taillis, pêchent à la ligne sur les bords de la Meuse ou fendent l'eau à coups d'aviron, les familles bourgeoises, les riches marchands du « Carré »,

les smalahs d'employés s'empilent dans les trains qui sillonnent les délicieux pays baignés par la Vesdre et l'Ourthe. Un dimanche sans une redoute à Chaudfontaine, une ballade à Tilff ou une omelette aux auberges d'Esneux semblerait manqué. Dès le matin, les files de wagons, comme de grandes volières, s'emplissent d'un froufroutement de mousselines et d'un joli cailletis de rires; enfin la vapeur siffle, on démarre, et dans la glace des portières s'encadrent des collines, des barrages, des eaux écumantes, des villas perchées sur la côte ou assises dans la vallée. Un roulement de tonnerre se prolonge; la petite flamme jaune des lampes s'allume dans les ténèbres : c'est le train qui s'engouffre au creux des monts. Rien que de Liége à Verviers il y a onze tunnels; en tous sens la sape et la mine ont fait sauter les grands rochers farouches; on passe du jour à la nuit et de la nuit au jour sans pouvoir se reconnaître, emporté dans un tourbillon.

Brusquement un paradis de feuillages, moiré par les sinuosités de l'eau, se déroule ; du haut en bas la montagne est tapissée de verdures ; elle découpe ses crêtes en plein



CHAUDFONTAINE.

ciel, festonne au loin les horizons, étage partout ses amphithéâtres de taillis et de bois, et, comme au fond d'un entonnoir, une crique se creuse, rafraîchie par la bruine légère des cascatelles, avec des gazons, des bosquets, de roses façades de chalets égrenées sous des arbres. Alors les vitres tintent, les portières battent, le train débarque sur le quai les folles caravanes, qui, la minute suivante, se débandent sous les ombrages, escaladent les pentes vers Ninane et Beaufays ou vont tournoyer sur les pelouses du Kursaal. On est à Chaudfontaine, un Spa en miniature, comme l'autre célèbre par ses promenades, ses amusements champêtres et ses eaux thermales.

On a laissé là-bas la chaîne ; on va vers la nature ; l'eau, la montagne, les sentiers fleuris disent au cœur des paroles mystérieuses. Angleur s'efface dans les fumées ; sur les hauteurs le manoir de Colonster effile ses tourelles ; une histoire s'évoque, celle de ce Des Prez, maître du château et du pays, que l'évêque Notger promenait en Allemagne pendant qu'on rasait son donjon et que se bâtissait à la place une église, Sainte-Croix.

La locomotive crache, souffle, stoppe. « Tilff ! » crie le garde. Et les uns, plus hardis, prennent le chemin des grottes, quatre heures de parcours à travers des salles aux noms

romantiques, les Harpes, les Écharpes, la Baignoire des Nymphes, le Boudoir des Muses, la Blanchisserie des Fées, quelquefois le long des précipices ; les autres errent à travers les prairies, gagnent le hameau de Mery, gravissent la côte qui mène à Esneux, vrai village de montagnes et rendez-vous de villégiature achalandé. C'est là tout à la fois comme une vie d'isolement et de famille : tout le monde se connaît ; la table d'hôte met un lien d'une heure entre personnes qui ensuite se dispersent, courent les aventures du plein air et ne se retrouveront qu'à la clarté des lampes, le soir, dans le coup de dents du souper. Mais le touriste du dimanche, lui, n'attend pas l'apaisement délicieux du crépuscule; un train passe; il s'y jette, heureux tout de même de cette indépendance d'un jour dans le grisant des monts.

Les marcheurs se font descendre à Pepinster, pour de là pousser jusqu'à Spa, par Juslenville, proche de Sohan où Las Cases écrivit le « Mémorial de Sainte-Hélène », Theux, une ville du quinzième siècle qui n'est plus qu'un grand village, avec une vieille église



TILFF.

à tour trapue, curieuse à visiter pour sa voûte plane, divisée en compartiments peints, ses bénitiers, ses fonts baptismaux et ses dalles funéraires, enfin la Reid, une sauvagerie dans un désert, cinquante à soixante huttes mal hourdées autour d'une chapelle en torchis, feutrée de glui.

En chemin, on décrit un crochet vers Franchimont, une ruine énorme mangée par les lierres, toute une histoire sombrée là dans les ronces et les orties avec des sièges, des massacres, des incendies, des parades royales, depuis Réginard, le premier marquis, jusqu'à l'évêque Louis de Berg, son dernier hôte, presque huit siècles de deuils et de gloires. Les princes, les ambassadeurs, les gens de cour qui allaient prendre les eaux de Spa y faisaient étape, au temps d'Ernest de Bavière ; et les cuisines flambaient, des tables fastueuses étaient dressées, les musiques rendaient les vins plus doux.

Passé la Reid, on est presque à destination. Bientôt une allée de grands arbres, une nef gothique bâtie avec des feuillages, entrelace ses voussures par-dessus les écumes d'un ruisseau barré de roches moussues : c'est le vestibule d'entrée au bout duquel tout à coup la ville apparaît, fraîche, lustrée, passée au vernis qui fait reluire sa trop vantée tabletterie.

A chaque ouverture de saison, Spa a l'air de sortir d'une de ces petites boîtes que le commerce a répandues partout, claires comme des miroirs où se refléterait une nature pompadourée et qui lui ont fait un renom d'art à travers toute l'Europe. Les maisons, peintes à neuf, derrière leurs rideaux blancs, semblent cligner de l'œil au passant; il y a une invitation dans les seuils entre-bâillés des chambres ; et, sur le pas des portes, les habitants eux-mêmes, agaillardis après les cagnardises de l'hiver, accortement dégèlent au soleil de petits sourires automatiques.



LA PLACE ROYALE A SPA.

Spa, l'été, devient une grande auberge ; tout y est à louer, jusqu'aux moindres recoins ; le tablier du garçon servant ondule à travers les horizons comme une oriflamme. Mais on n'a pas encore taxé l'air, le ravin et la montagne; la promenade Meyerbeer, la promenade des Anglais, celle des Artistes appartiennent toujours au premier rêveur venu ; à travers l'affairement du grand caravansérail, des coins d'ombre et de solitude gardent la douceur des bonheurs volés. La foule et la mode, elles, s'opiniâtrent au classique tour des fontaines, Barisart, le Tonnelet, la Sauvenière et la Géronstère, flirtent et coquettent dans les salons du Casino, flânent aux concerts du Parc de Sept Heures, sous les survivants des grands ormes il y a près d'un siècle et demi plantés par l'archevêque d'Augsbourg, et régulièrement, une fois par jour, s'en vont dévotieusement boire un gobelet au trinkhall du Pouhon.



LA PROMENADE MEYERBEER.

Cependant, depuis l'abolition des jeux, la haute vie mondaine, éternel regret du Spadois qui ne sait pas oublier les folies abolies, a fait place à un train mesuré, tranquille, un peu monotone. Le Pactole, alimenté aux urnes mystérieuses de la chance, a cessé d'épandre par les boutiques et les magasins ses flots couleur de soleil, de métal blanc et de banknotes. Ainsi se lamente le chœur des insatiables citadins en tâtant ses escarcelles. Et cependant Spa est toujours la grande volière ouverte à tous les vents; par milliers ses tabatières, ses étuis, ses boîtes à ouvrer, industrie d'innombrables artistes, propagent au loin l'illusoire

prestige de ses paysages; et ses eaux thermales n'ont pas perdu les vertus qui les illustraient au quatorzième siècle.

En ce temps-là le bourg n'était encore qu'une agglomération toute primitive, perdue dans le giron des bois; mais déjà les habitants des pays voisins y arrivaient prendre les eaux. Un industriel de Bréda, un Collin Wolff ayant obtenu d'Adolphe de la Marck, prince-évêque de Liége, la concession de douze bonniers, y avait bâti une maison, proche la fontaine du Pouhon; son exemple fut imité; bientôt d'autres maisons s'élevèrent près de la sienne, et toutes ensemble formèrent la place du Marché actuel.

Il ne paraît pas, du reste, que le séjour y fût bien commode pour l'étranger; on était



PANORAMA DE SPA.

requis d'apporter avec soi la tente sous laquelle on campait dans les prairies avoisinantes. Même deux siècles plus tard, les conditions de la vie y réalisaient si mesquinement encore l'idée d'une villégiature confortable, que Marguerite de Valois, reine de France et de Navarre, venue là sous prétexte d'une cure, aima mieux se cantonner dans Liége. « Les eaux de Spa n'estans qu'à trois ou quatre lieues de là, et n'y ayant qu'auprès un petit village de trois ou quatre méchantes petites maisons, madame la princesse de la Roche-sur-Yon fut conseillée par les médecins de demeurer à Liége et d'y faire apporter son eau.... De quoy je fus fort aise, pour faire nostre séjour en lieu plus commode et si bonne compagnie. »

Cette peinture dans la manière noire s'éclaircirait de quelques retouches, si l'ombre du royal écrivain, reprenant pied aux terrestres rives, pouvait confronter la pitoyable réalité d'alors avec l'amène et divertissante réalité actuelle. Une longue tradition de prospérité, basée

sur les agréments de l'existence et les miraculeuses propriétés de ses fontaines, a fait du « petit village », où madame de la Roche-sur-Yon ne trouvait pas à loger, une avenante cité par laquelle plus d'une autre reine depuis a passé. Et cette immuable vogue s'explique encore par le privilège d'une nature exceptionnelle. Dans son entonnoir de montagnes qui la préservent des vents du nord, Spa garde, à côté de la désolation des Fagnes voisines, la fraîcheur et la grâce d'un petit paradis d'été, alternant les rumeurs de la ville avec les silences de la nature.

VII

Montée aux plateaux de Herve. — Dernières échappées sur Liége. — Féeries printanières. — La vie agricole. — Réapparition des fumées industrielles. — Verviers et ses industries. — Une fourmilière. — Tunnels et viaducs.

Cette grande vue de Liége, naguère aperçue du bateau de Seraing, puis des hauteurs de Cointe, va se dérouler une dernière fois devant nous, par longues échappées, dans notre montée vers les plaines du pays de Herve qui, de rampe en rampe, nous conduiront à Verviers.

Dès Angleur, la vallée de la Meuse s'élargit; une poussée graduelle recule les montagnes de droite, tandis que celles de gauche, de leurs masses étagées, continuent à former la paroi de l'énorme vestibule empli par la coulée du fleuve; on coupe ensuite la chaussée qui court vers Tilff, et presque aussitôt le train franchit le pont de l'Ourthe dont, à dextre, dans des lointains bleus, la vallée se creuse entre des collines ondulantes et qui, à sénestre, reflète sur ses cailloux polis un fouillis de vieilles maisons en surplomb, à l'endroit où les eaux de la rivière s'épanchent dans la large nappe fluviale.

Des tourbillons fumeux obscurcissent tout à coup l'air; les ateliers de la Vieille-Montagne (mines de zinc) poudroient dans une blancheur crayeuse; Chênée, en contre-bas, groupe en une dégringolade de toits son agglomération turbulente; puis cette dernière activité de la grande industrie liégeoise s'efface dans des perspectives brumeuses : les combes chevelues de la Vesdre se dessinent au loin, rayées par les sinuosités de la rivière, qu'un pont enjambe sous la voie ferrée; on rentre dans la région sereine des paysages. Vaux à présent ondule sur des pentes, laissant émerger de ses feuillages des clochers et de vieilles installations, sous l'énorme butte de Chèvremont, à jamais célèbre par le tour picaresque que Notger, le terrible évêque, joua au seigneur de l'endroit.

Quand, après un quart d'heure d'escalade sur les bosses du mont, le long des stations d'un calvaire toujours visité des pèlerins, on atteint enfin la cime, une chapelle entre-bâille son humble vaisseau encombré d'ex-voto, presque à l'ombre du fastueux couvent érigé sur les poussières du primitif manoir féodal qui, superbe, régalien, les croix plantées en plein ciel, commande au fleuve, aux collines, à la plaine, à d'illimités et splendides horizons.

Cependant la vallée baignée par la Vesdre, entrevue tout à l'heure dans les lointains pâles, découpe maintenant, à travers l'échancrure plus vaste des avant-plans, la succession de ses croupes vertes, moutonnant à l'infini ; la vue s'est élargie : en même temps on plonge de plus haut dans ce labyrinthe de collines emmêlant en tous sens leurs courbes et festonnant le ciel d'une suite d'ourlets. Et brusquement une large crevasse, à gauche, ouvre une première percée dans la direction de Liége ; tandis que la machine ralentit et souffle en son ascension des côtes, la ville commence à sortir des brouillards ; mais le rideau ne se lèvera tout à fait qu'après Bois-de-Breux, dans cette promenade aérienne que le train semble décrire expressément autour de la montagne pour ménager la surprise d'un véritable coup de théâtre.

Graduellement les avant-plans s'abaissent, la déclivité des versants s'accentue, des rondeurs touffues de vergers, comme des trompe-l'œil dans les panoramas, concertent un effet de repoussoirs sur l'immense lumière imprévue des fonds. Alors le tableau se développe : Liége sort de sa cuve, gravit ses côteaux, lâche ses maisons sur les pentes ; tout un coin de la perspective se peuple d'un fourmillement de toits ; des clochers çà et là piquent le ciel ; l'observatoire de Cointe pointe ses minarets ; là-bas la citadelle aligne ses profils géométriques.

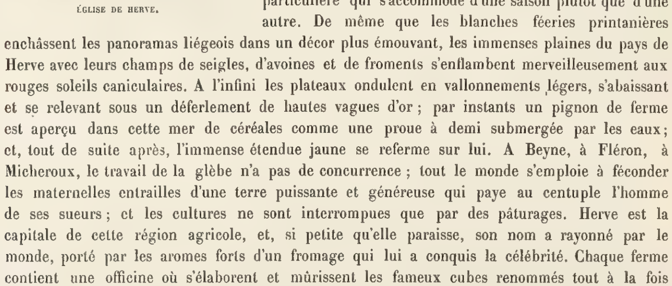
Puis le bassin s'incurve et s'élargit encore; à chaque tour de roue, la vitre des portières borde des horizons agrandis ; l'assiette de la cité se déploie, s'étale, finit par se reconstituer presque tout entière, avec des imbrications de faîtes en ardoises, des surgissements de tours, une futaie de cheminées ; et cela monte, s'empile, se tasse, prend la colline d'assaut, court à travers l'escarpement des banlieues. Tout en bas, la Meuse plaque ses luisants métalliques, un pont évide les trous noirs de ses arches, des quais prolongent leur grand mur gris ; et de nouveau l'axe se déplace, la ligne décrit une oblique, le spectacle qu'on avait à gauche maintenant s'étend sur la droite, une longue échancrure découpe par-dessus un océan de fumées, derrière les usines et les toits de Chênée, la silhouette de la ville expirant dans les fluides aériens.



ÉGLISE DE HERVE.

Au printemps, quand partout les vergers étagés sur les côteaux épanouissent leurs touffes roses et blanches, l'impression tient de l'enchantement : une clarté de bouquet émaille de haut en bas les pentes des collines; le vent secoue dans l'air une pluie de neige et d'étamines qui se répand jusque sur Liége; et par moments les tours, les rues, les places ont l'air de s'engloutir sous l'écroulement des floraisons.

Chaque paysage contient d'ailleurs en soi une beauté particulière qui s'accommode d'une saison plutôt que d'une autre. De même que les blanches féeries printanières enchâssent les panoramas liégeois dans un décor plus émouvant, les immenses plaines du pays de Herve avec leurs champs de seigles, d'avoines et de froments s'enflambent merveilleusement aux rouges soleils caniculaires. A l'infini les plateaux ondulent en vallonnements légers, s'abaissant et se relevant sous un déferlement de hautes vagues d'or ; par instants un pignon de ferme est aperçu dans cette mer de céréales comme une proue à demi submergée par les eaux; et, tout de suite après, l'immense étendue jaune se referme sur lui. A Beyne, à Fléron, à Micheroux, le travail de la glèbe n'a pas de concurrence ; tout le monde s'emploie à féconder les maternelles entrailles d'une terre puissante et généreuse qui paye au centuple l'homme de ses sueurs ; et les cultures ne sont interrompues que par des pâturages. Herve est la capitale de cette région agricole, et, si petite qu'elle paraisse, son nom a rayonné par le monde, porté par les aromes forts d'un fromage qui lui a conquis la célébrité. Chaque ferme contient une officine où s'élaborent et mûrissent les fameux cubes renommés tout à la fois pour leur délicatesse et leur pestilence ; l'abondance et la qualité des sucs distillés par les prairies gonflent ici, dit-on, le pis des vaches d'un lait plus substantiel qu'ailleurs ; et en effet les troupeaux qu'on aperçoit flâtrés à pleins fanons dans l'herbe des pacages s'égalent presque, pour la beauté et la santé, aux viandes magnifiques du Furnembach.



Cependant des mouvements de terrain ne tardent pas à succéder aux faibles circonflexions de la lande ; en même temps la campagne se morcelle en une infinité de clôtures ; des

lignes d'arbres divisent les propriétés; la contrée prend l'aspect d'un grand échiquier losangé par les dormoirs et les enclaves maraîchères.

Au loin, dans la direction du canton d'Aubel, les chaînes de collines, qui nous avaient quitté au sortir de Bois-de-Breux, recommencent à denteler le ciel ; un vallon s'échancre par delà les versants qui lentement s'élèvent à notre gauche ; puis le pays se creuse, la solitude des étendues agraires fait place à des agglomérations de maisons. Dison, dont les rues s'alignent dans un fond, bordées de fabriques et d'usines, nous rejette en pleines fumées industrielles.

Dison et Bodimont sont les faubourgs de la fourmilière humaine qui, à travers les temps, fut renommée pour la fabrication du drap. Au douzième siècle on estimait déjà les draps de Verviers ; au treizième, le prince-évêque de Liége offrait de les mettre en

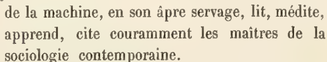


VERVIERS.

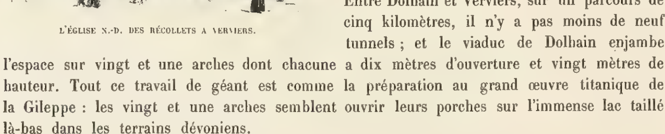
vente dans son palais ; un siècle plus tard, le marché de la cité attirait les marchands du continent entier ; et cette fortune d'une industrie universellement connue grandit encore au seizième siècle par l'exportation dans les Indes.

Au moment de la réunion de la Belgique à la France, trente mille ouvriers, répartis en vingt-cinq villages et cinq cent quatre-vingts hameaux, vivaient du travail des ateliers, chacun filant chez soi et portant ensuite le fil aux tisserands. Puis un ouvrier anglais, d'un nom aujourd'hui illustre, le père du grand Cockerill, de Seraing, passe par la ville, y installe des appareils, droussettes, cardes, moulins à filer en gros et en fin, et petit à petit, sous cette poussée venue du dehors, les manufactures se transforment. Successivement apparaissent la navette volante, les machines à filer, les presses hydrauliques, les tondeuses mécaniques, les fouleries à marteaux, les machines à échardonner. Et, depuis, cette grande industrie de la fabrication du fil et des tissus de laine n'a fait que se développer, parallèlement avec le progrès dans l'outillage.

Les trente mille ouvriers d'autrefois ont doublé, mais incorporés dans cette foule de carderies, de lavoirs, de filatures, de tisseranderies, d'ateliers d'épaillage chimique qui sont les casernes du travail. Ajoutez les établissements de construction de machines, les teintureries, les corroieries, les fonderies de fer et de cuivre, etc. : vous aurez l'idée d'une petite cité américaine ou anglaise et d'un admirable organisme économique.

Cependant le pressoir industriel n'a pas étouffé, comme on le croirait, l'homme intérieur en cet homme de la mécanique et du « Time is money » : la musique, le spectacle, la lecture lui ont donné des goûts et des habitudes de dilettantisme; une société du cru, le Caveau verviétois, est tout entière composée de membres auteurs, chanteurs et musiciens, dont les talents s'utilisent pour le plaisir commun. La librairie en Belgique n'a pas de vente plus constante qu'auprès de cette population curieuse de science et de littérature; un éditeur y a trouvé le moyen de former une bibliothèque déjà considérable; et, même l'ouvrier, l'auxiliaire de la machine, en son âpre servage, lit, médite, apprend, cite couramment les maîtres de la sociologie contemporaine.


L'ÉGLISE N.-D. DES RÉCOLLETS A VERVIERS.

Tout autour de Verviers, le coup de talon de cette race volontaire et conquérante s'est imprimé dans la terre; comme le Protée antique, la nature, Protée aussi avec ses monts, ses eaux et ses ravins, a été enchaînée; et ce que rêva l'esprit, l'argent l'a réalisé. Il fallait se tailler un passage vers Dolhain, Aix-la-Chapelle, Cologne : on a fait sauter des montagnes, on a foré le rocher, on a bâti des viaducs. Entre Dolhain et Verviers, sur un parcours de cinq kilomètres, il n'y a pas moins de neuf tunnels ; et le viaduc de Dolhain enjambe l'espace sur vingt et une arches dont chacune a dix mètres d'ouverture et vingt mètres de hauteur. Tout ce travail de géant est comme la préparation au grand œuvre titanique de la Gileppe : les vingt et une arches semblent ouvrir leurs porches sur l'immense lac taillé là-bas dans les terrains dévoniens.

VIII

Une grande ville mangée par une petite. — Dolhain. — Le fantôme de Limbourg. — La Vesdre. — Un travail de géants. — Le barrage de la Gileppe. — L'Hertogenwald. — Jalhay. — Adieux aux vivants. — Les Fagnes. — Un Sahel noir. — La Baraque Michel. — Malmédy.

Dolhain n'est qu'un faubourg au pied d'une ville : Limbourg. Mais, tandis que celle-ci se desséchait, comme un tronc mort, avec le deuil d'un grand passé irrécupérable, l'autre, l'agglomération d'en bas, ce ramassis d'hommes du fil et de la laine, constamment lui prenait sa sève, pompait les restes de son antique vitalité. Maintenant la vraie ville est en bas, dans la vallée; elle fait, le long de la Vesdre, son bruit d'active ouvrière, avec l'indifférence des illustres fantômes rôdant là-haut sur les remparts; à peine sait-elle encore que des empereurs, les Henri VII, les Charles VI, les Wenceslas et les Sigismond, sortirent des ramifications de l'arbre des Limbourg et des Luxembourg, poussé dans cette terre

et ces poussières. Elle carde, elle tisse, elle graisse ses machines et ne se tourmente point d'autre chose.

Cependant la solitude et la mort vident un peu plus chaque jour, au profit de cette sangsue gorgée, le nid d'aigles et de vautours, la vieille capitale qui commandait à tout un duché, s'étendait par la vallée de Dolhain, guerroyait contre les Brabançons, les Hollandais, les Espagnols et les Français, et faisait ses dévotions dans une cathédrale et six églises. L'une d'elles, un vaisseau de l'ogival primaire, est demeurée accrochée au roc et plonge à pic sur le trou par où a coulé la vie d'en haut pour former le train d'en bas, tout isolée, sombre et triste parmi l'écroulement du reste, regardant par ses hautes fenêtres, comme par des orbites de pierre, se hausser à son pied l'orgueil de la cité de bruit et de fumée, oublieuse de la cité de ténèbres et de silence. Des arbres ont mis leur ombre sur cette ombre; et ailleurs l'herbe, l'herbe grasse des cimetières, recouvre la pierre des remparts, pour que la destruction soit plus complète et que rien ne subsiste du passé, pas même la mémoire. Du pont de Dolhain on aperçoit une promenade bouquetée d'arbres; elle s'étage sur le flanc de la montagne; au-dessus se dresse une butte que dentellent des toits; l'endroit s'appelle toujours l'Esplanade, comme si des hommes d'armes allaient y paraître; et une ironie rend plus sensible encore la tristesse de ce lieu qui mena son tapage par le monde, celle d'une grande maison à tourelles plus haute que la ruine et la mort et l'église. Avec trois assises de tours encore visibles au-dessus des cailloux de la rivière, débris d'une enceinte fortifiée, c'est tout ce qui, de la ville, de son château fort et de ses gloires, a passé à travers le tamis des siècles et ne s'est pas émietté en poudre.

Dès le premier pas dans Dolhain, le passant devient la proie d'une meute de voituriers; une concurrence pour le prix et la qualité des attelages les rend harcelants et tenaces. Nous étions quatre, à une traversée récente, qui, pour échapper à leurs obsessions, acceptâmes d'être menés au barrage par l'un d'eux; mais ce cocher extraordinaire ne voulut nous quitter qu'au bout de deux jours; et peut-être voyagerions-nous encore dans sa calezine, sans les arguments que nous fîmes valoir pour le convaincre de la nécessité d'une séparation. Cependant un affreux bancroche, entre les jambes excurvées duquel un caniche eût très bien fait la parade, nous insinuait d'une voix melliflue que la bête osseuse attelée aux limons de cette barque roulante nous culbuterait inévitablement dans la première ornière; il n'en fut rien, Dieu merci! et nous fîmes une des plus délicieuses excursions dont tous les quatre nous ayons gardé le souvenir.

Le temps de nous accorder avec l'automédon, et nous enjambons le marchepied. Bientôt Dolhain, sa rue en dos d'âne, son pâté de vieilles maisons portées en avant-corps sur des modillons, ses fabriques ronflantes du toupillement des navettes décroissent au tournant du chemin.

Tandis que la Vesdre file là-bas, reflétant dans son flot érugineux de frustes parois rocheuses, un ruisselet tout à coup se met à couler à notre droite, entre des rives bordées d'arbustes. Une échancrure de gorge se dessine ensuite; nous nous engageons sur des rampes qui, d'étage en étage, acheminent à l'énorme nappe suspendue de la Gileppe; et petit à petit le site s'ensauvage, le filet d'eau bouillonne parmi des blocs de pierre sous des frondaisons plus touffues, nous apercevons à travers les feuilles un haut mur gris, sur lequel se détache la silhouette d'un gigantesque lion assis, la face tournée vers le défilé où nos ressorts cahotent et gémissent.

Puis la côte s'escarpe en obliquant, on dépasse une première auberge, le bourdonnement

d'une chute d'eau roule et se répercute de roc en roc. Maintenant le formidable môle se voit tout entier, barrant de sa crête rectiligne l'espace compris entre les pentes du ravin et croulant à pic d'une hauteur de quarante-sept mètres jusqu'aux appareils d'alimentation et de distribution établis à sa base. Aux extrémités, deux déversoirs, taillés dans la montagne, ont l'air de grands escaliers, avec des gradins qui défient l'escalade et sur lesquels, à l'époque des échappements, les cataractes rebondissent en mugissant. Avant même qu'on ait atteint la jetée, d'où la vue embrasse dans son ensemble le prodige de ce travail humain, une émotion indéfinissable prend à la gorge, dans l'attente et l'anxiété de la lutte qui va s'engager là-haut entre la science et les puissances de la nature.

Lentement le coche gravit la dernière montée ; à droite, de rugueux pans de roche suspendent leurs profils écorchés par le passage de la route ; et brusquement une ligne



LIMBOURG.

scintillante s'allonge parallèlement à la digue ; les yeux s'emplissent de l'étendue d'une mer dormante ; on est sur la chaussée, large de sept mètres, avec accotements et voie carrossable, qui couronne le barrage.

Alors l'esprit demeure confondu tout à la fois par la magnificence du spectacle, la pensée de la vierge et primordiale genèse si audacieusement transgressée, le souffle profond des solitudes qui, dans l'air pacifié, a fini par succéder au tumulte des batailles entre l'homme et la terre. On est ici en présence du miracle des eaux soumises et tenues captives entre les limites d'un immense bassin artificiel. Douze millions de mètres cubes pèsent de leur poussée continue contre le môle jeté en travers des montagnes, comme la démarcation entre les éléments rebelles et la volonté souveraine des hommes. Dieu disait autrefois à la création : « Tu n'iras pas plus loin ; » et les montagnes, les torrents, les cratères défendaient les accès du redoutable mystère où se dérobait son impénétrabilité. Aujourd'hui la science a interverti les rôles : c'est elle qui, après avoir abattu les portes des noires enceintes

derrière lesquelles se retranchait le secret des éternités, fait entendre le grand commandement ; et elle déplace les monts, entrave les fleuves et les rivières, à son tour délimite l'orbe où tourne la nature enchaînée.

Notre pressentiment ne nous a pas trompé : nous sommes réellement devant un de ces grands labeurs qui, à travers les siècles, honorent ceux qui en sont venus à bout. Le lac de la Gileppe s'étend sur une superficie de huit cent mille mètres carrés : son barrage n'a de comparable en Europe que les puissantes digues du Furens, dans le département de la Loire, et du Tibi, près d'Alicante ; encore les dépasse-t-il par l'énormité de ses proportions ; et cette cuve prodigieuse sert à alimenter l'industrie verviétoise, pour laquelle elle a été créée. Verviers, presque toujours à sec pendant les étés sans pluie, malgré la Vesdre et la Mangombroux, laissait chômer ses machines ; à la période des grands soleils, un seau se vendait jusqu'à six centimes, dépense ruineuse quand on considère que, pour la manipulation d'un mètre de laine, il faut environ un mètre cube d'eau. En outre, l'avare filet de la Vesdre, à sa descente d'Eupen, n'arrivait que chargé des impuretés de cette ville d'usines, et le lavage des laines, la teinture, le rinçage exigeaient un filtrage constant.



ROUTE DE LA GILEPPE.

Alors naquit l'idée hardie d'un réservoir dans la montagne ; on mit dix ans à l'étudier, et dix années ensuite furent employées à la réaliser. Dans un temps où les questions économiques ont remplacé pour les villes les dissensions intestines et les démêlés avec les voisins, les luttes de toute nature pour vaincre les résistances qui d'abord entravèrent les travaux demeureront une des pages mémorables de l'industrieuse petite cité. Le grand lion de pierre symbolise donc avec raison la force triomphante et reposée, en même temps que l'orgueil de la tâche accomplie. Mais le décor et les apparences sensibles, cette fruste et massive architecture du barrage, l'immense plaine liquide accumulée et contenue entre les rives, n'offrent que la beauté extérieure de cette œuvre incomparable.

Tout un colossal appareil hydraulique fonctionne dessous, comme le système artériel, le poumon et l'âme de cet organisme, avec puits, galeries, conduites d'eau, vannes, soupapes, tuyaux de décharge, chambres de raccordements, cuves d'alimentation et de distribution, déversoirs, bassins ; et l'aqueduc qui charrie les eaux à la ville, d'une hauteur de deux mètres cinquante sur deux mètres de largeur, n'a pas moins de deux lieues de longueur.

Du milieu de la chaussée, on est bien placé pour contempler les sévères splendeurs de ce grand tableau dont les bois et les rochers ont fourni l'ordonnance, mais qui porte partout la griffe victorieuse de l'homme.

Entre les parois curvilignes, le lac s'allonge, uni, métallique, à peine ridé de légers frissons, terrifiant à force de silence et d'immobilité ; sa nappe rigide n'a point les transparences des eaux vives et à distance se plombe même de teintes foncées, comme les espaces liquides suspendus sur des gouffres ; on croirait voir en cette grande paix morte la sournoise rancune des torrents domptés, rongeant leur peine et complotant des cataclysmes. Çà et là des criques échancrent la rive qui recule jusque dans la montagne ; un plan général du lac, dans un café voisin, dessine vaguement la silhouette d'un monstrueux saurien, la tête

formée par le barrage et les prises d'eau, la queue se fourchant en deux tronçons inégaux, le corps allongé et sinueux ; et, pour compléter la ressemblance, les petits golfes entaillés dans le roc simulent à la partie antérieure la projection des membres.

La vaste étendue va, s'étend, creuse au loin l'horizon des bois, dont les coupes se superposent en un amphithéâtre de dômes et finalement se perdent dans les fuites bleues de l'Hertogenwald. Le même silence qui règne sur les eaux s'appesantit à travers l'air ; on n'entend au-dessous de soi que l'éternel roulement étouffé de la chute qui, selon le vent, expire dans la profondeur de la vallée ou s'élève comme une plainte ; et cette muette douceur épandue par l'espace rend plus pénétrante l'impression des solitudes.

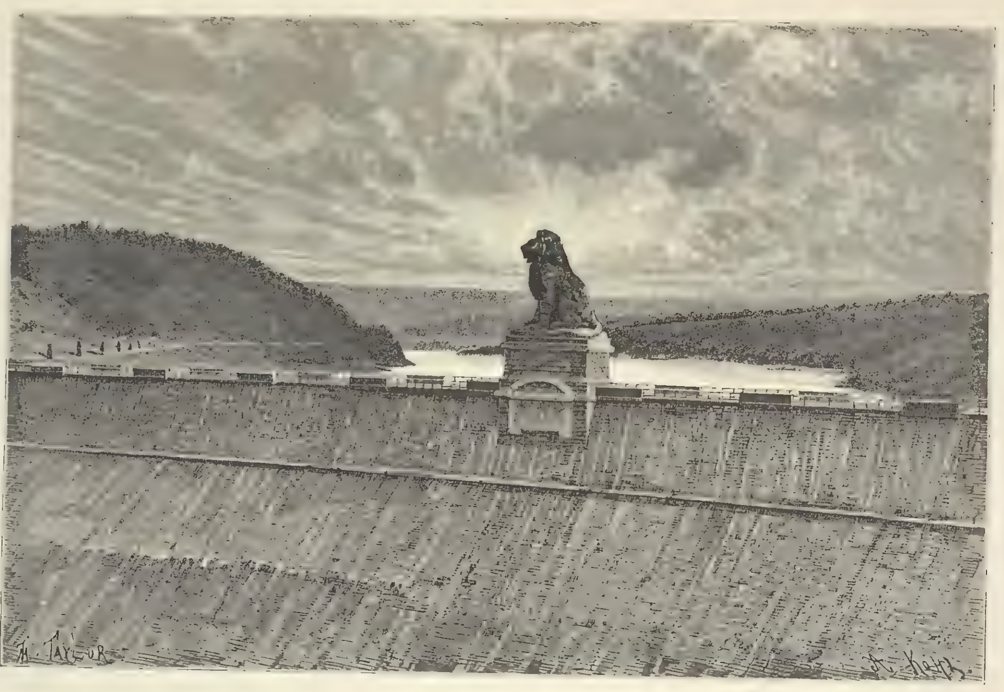
Notre voiturier s'impatiente : il fatigue l'écho d'une pétarade nourrie de coups de fouet ; nous reprenons place dans le véhicule.

Le chemin qu'enfile l'attelage monte à présent à la droite du lac ; l'escalade est rude ; devant nous l'empierrement s'allonge, toujours plus haut, et semble se perdre dans le ciel ; nous sommes dans l'Hertogenwald. Là-bas, à perte de vue, moutonne l'énorme et mystérieuse forêt, avec ses masses dorées par le soleil de l'après-midi, ses taillis impénétrables et qu'aucune laie ne sillonne, ses chênes, ses sapins et ses hêtres qui, pareils à des colonnes, soutiennent le poids de la voûte verte. Après le turbulement fiévreux des villes, le grondement des industries, l'âpre et anhélant effort des machines, après Seraing, Liége et Verviers, évanouis dans la reculée des horizons, la nature enfin va nous reprendre et nous bercer en son giron. Le vent, qui souffle du large et remue les espaces comme d'une palpitation visible, sera, pendant des lieues, la seule voix dont le chuchotement descendra dans nos oreilles.

A mesure que nous nous élevons, en ce pays des altitudes, il augmente comme la sourde rumeur des halliers dévastés par les hordes vagabondes, et comme l'haleine même de la ténébreuse forêt. Un instant encore, nos regards embrassent le déroulement des eaux du lac; le barrage a l'air d'une borne que les rochers, ces autres bornes plus hautes, dominent et diminuent; maintenant la grandeur de l'œuvre des hommes décroît dans l'immensité du cadre où elle finit par s'engloutir. Et toujours les horizons s'approfondissent : derrière les croupes de bois, d'autres croupes émergent, touffues, massives, comme les vagues figées d'une mer. Une dernière côte, puis nous roulons sur un plateau qui met un arrêt momentané dans les interminables rampes au bout desquelles s'érige la Baraque Michel.

Graduellement, l'épais rideau forestier s'est reculé ; des cultures, des zones de trèfle, de betterave et de blé losangent la lande ; et ces défrichements qui, dans la rude terre où s'emmêlaient les broussailles, ont fait passer le tranchant du soc, révèlent l'existence d'un village prochain. A notre droite, en effet, dans le vaste pays de Suryster qui rejoint les fagnes spadoises, des maisons pointent leur pignon, mais disséminées, comme perdues à travers ces étendues de plaines ondulées.

L'agglomération est un peu plus loin, à Jalhay, que notre route traverse et dont les fermes, au tournant, tout à coup nous apparaissent, échelonnées sur des bosses. Une épaisse toison de lierres et de clématites les défend presque toutes, du côté de l'ouest, contre les vents et les pluies; quelquefois ce revêtement, juxtaposé au mur en briques, a une profondeur de plus d'un mètre ; et les ramicules et les vrilles ont fini par s'accrocher au glui des toits et s'enrouler autour des cheminées. Comme nous passons, des chaumiers rempaillent les vieux faîtes défeutrés, lissant et ratissant les torsades de chaume avec leurs pignes. Bien qu'on touche à peine aux grandes chaleurs de l'été, l'habitant de ce nid des plateaux, toujours exposé aux coups d'aquilon, se prémunit déjà contre les rafales qui s'abattent là, terribles, dès octobre, en tourbillons descendus des hautes fagnes et qui menacent de tout entraîner : il se hâte de profiter de la saison clémente pour défendre son logis contre le



LE BARRAGE DE LA GILEPPE.

retour des intempéries ; demain il ne serait peut-être plus temps. Et, malgré les ardeurs d'un soleil encore jeune, on pense aux âpretés de l'hiver qui tout à l'heure recommenceront, fouettant la petite bourgade de leurs lanières blanches, bouchant les avenues avec des montagnes de neige, ensevelissant les toits dans le froid et la solitude d'une Sibérie.

Maintenant, dans le poudroiement vermeil, les pauvres bicoques ont presque un air riant ; des femmes, le barada sur la tête, vaste chapeau de paille oblong, à galerie d'étoffe flottant dans le cou, la plupart sèches, couleur de chanvre roux, la gorge plate et les tibias écharnés, achèvent la fenaison ; toutes les portes sont ouvertes, celles des maisons et celles des étables ; et les vaches une à une s'en viennent boire à la grande auge de pierre qu'une pompe alimente d'une eau rare. Nous dépassons la mairie, qui sert aussi d'école communale et où



JALHAY.

nous nous figurons un bon vieux maître chenu, le même depuis un demi-siècle, enseignant la lecture et l'arithmétique à une ribambelle de petits morveux en sabots, tout noirs de la poudre des chemins, avec des joues mangées de hâle et des yeux de jeunes loups sous l'ébouriffement des tignasses. Cet homme simple ne sait rien de nos agitations ; en septembre il récolte lui-même ses pommes de terre après les avoir binées et mises en sillons ; peut-être n'est-il descendu dans les villes que deux ou trois fois, avec l'étonnement de cette vie fiévreuse qu'on ne connaît pas dans la montagne et qui ne rend pas plus heureux.

Puis les toits en chaume se clairsèment ; la côte grimpe entre des friches incultes et des étendues de bruyères ; une grosse ferme, que le caprice de son propriétaire a nantie de créneaux et de tourelles, singulière ambition à ces approches du grand désert, se masse à demi derrière une palissade d'arbres, entaillée de baies qui correspondent à l'ouverture des fenêtres. En décembre, quand se lamentent les trombes et que les volées de flocons empêchent d'ouvrir les portes, la fermière peut surveiller par ces échancrures de l'épaisse courtine la noire silhouette des loups rôdant à la lisière des bois. Un peu au delà, des

femmes entament à coups de hache des troncs abattus ; leurs mouvements sont saccadés et furieux ; celles-là travaillent comme des hommes, virilisées par leur dur labeur journalier ; mais, dans l'immense paysage, leur forme grêle semble se dissoudre, toute petite et lointaine.

Jalhay n'est plus qu'un point derrière nous, sous le planement immobile des fumées montées des âtres çà et là ; la vie va s'arrêter à cette limite, passé laquelle l'infinie mélancolie des solitudes ne s'interrompra pas ; une maison de cantonnier, au bord de la route, et plus loin, à l'embranchement de la chaussée d'Eupen, l'habitation d'un sabotier, seules nous diront que, même aux extrémités de la vie, dans la mort et la désolation de tout, la vaillance humaine peut encore se créer un toit.

Maintenant la Fagne, — la Fange comme ils disent de cette terre pourrie et spongieuse — nous entoure en tous sens, prolongée à travers les horizons. Aux deux côtés de la voie, des tiges de sorbiers, minces comme des baliveaux, essayent vainement de pousser. La fureur du vent les casse à mesure qu'on les plante ; il faut sans cesse les remplacer ; et ils ont l'air triste et résigné d'un cordon de sentinelles montant une consigne sous les boulets. Ce sont, en effet, les sentinelles de l'énorme lande ; autrefois, quand le chemin n'était pas tracé, le voyageur qui s'égarait risquait de périr dans les fondrières ; ils jalonnent la route, et par les hautes neiges, alors que la plaine et la chaussée elle-même ont sombré sous les vagues blanches, leur mince dentelure qui dépasse l'universel niveau sert à guider le passager de ces mornes régions.

La chaussée monte, monte toujours. Aussi loin que va le regard, il n'aperçoit que le moutonnement d'une herbe courte et drue, une terre mangée d'immenses plaques de mousses et de touffes de bruyère crêpelée qui, même sous le soleil, demeurent sombres. Un deuil s'appesantit visiblement sur cette contrée que les floraisons joyeuses n'émaillent pas et qui, l'hiver comme l'été, toujours noire, hirsute, sévère, avec ses eaux croupissantes, ses marais qui ne cessent un moment que pour se reformer plus loin, les rouilleuses cavités de ses tourbières, absorbe la lumière au lieu de la réfracter.

La mer et le désert, cette autre mer, sont les seules images qui viennent à la pensée, devant cette monotonie et cette grandeur. Aucun oiseau, hormis la bécassine, la gelinotte, le courlis et la poule d'eau, ne fait entendre ici son coup d'ailes ; l'air et la terre sont muets ; l'éternelle plainte du vent, aigre et sifflante, rompt uniquement l'accablement sourd du silence. Ce qui tantôt n'était qu'une brise souffle à présent sur nous des haleines glacées ; les soirées de novembre ont à peine cette frigidité dans les villes ; et, sous les brusques rafales, les herbes et les petits arbres de la route se tordent, entrechoqués. Cependant, à l'extrême horizon, sur notre gauche, l'Hertogenwald se déploie toujours avec l'ondulement de ses immobiles masses noires, pareilles à l'entablement de la vaste coupole aérienne ; comme une borne gigantesque, la forêt semble là-bas indiquer le déferlement de la fagne ; et, toute vide, barrée seulement par la grande route d'Eupen, avec les six à huit maisons d'Estreux perdues dans la mêlée de sès frondaisons, l'imagination la peuple de monstres chimériques, comme cette forêt des Ardennes où Shakespeare mettait des lions et des palmiers.

Enfin nous touchons au point culminant de cette suite de plateaux qui nous ont élevé à six cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer ; la montée faiblit ; devant nous un bouquet d'arbres laisse passer la pointe d'une flèche.

Il y a quelque quatre-vingts ans, un tailleur de Herbiester, du nom de Michel Schmidt, égaré parmi les marécages et les tourbières, promit au ciel de bâtir une hutte pour servir d'asile aux voyageurs, s'il échappait à la mort et retrouvait son chemin. Sa prière fut entendue ; il se construisit un abri surmonté d'un petit clocher ; et le reste de sa vie, de moment

en moment, il agitait une cloche dont les sons se prolongeaient à travers les dangereuses solitudes. Surtout les nuits de tourmente, il ne cessait de sonner, et souvent des voix appelaient, gémissantes, de pauvres diables s'en venaient frapper au seuil de sa cabane, guidés par le hèlement de la cloche secourable. Cette touchante et miséricordieuse pensée d'un brave homme a fini par donner naissance à la petite station de Fischbach, que, par un pieux hommage à la mémoire du vieux tailleur, on continue à appeler la Baraque Michel.

Le hameau ne se compose en réalité que d'une seule maison, une pauvre maison basse et trapue, que trois chambres enfumées divisent au rez-de-chaussée; en face, de l'autre côté de la route, s'alignent un hangar et une écurie où relayent les chevaux de la malle-poste d'Eupen à Malmédy; un peu sur la droite du corps de logis, une chapelle, dédiée à la Vierge et construite par un Henri Fischbach de Stavelot, chevalier, — d'où le nom réel du hameau — érige cette flèche que nous apercevions il y a un instant; enfin, à quelques pas plus loin, le Dépôt de la Guerre a fait construire une chambre pour la triangulation du sol belge.



LA BARAQUE MICHEL.

Toute la vie de cet humble endroit se concentre là; autrefois un fanal s'allumait, dès le crépuscule, dans le petit clocher; mais ni la campane du bon Michel ni le fanal n'existent plus; le buron hospitalier est lui-même devenu une modeste auberge où, en attendant que notre limonier achève de broyer son picotin, nous avalons des beurrées fourrées de tranches de jambon. Le froid nous a pénétré; nous nous chauffons à un maigre feu de tourbe que la maîtresse de la maison, une figure triste, pâle, la tête enveloppée d'une capeline, vient de recharger pour nous; et l'homme, petit, rude, tanné, la mine sérieuse et lasse, avec un flot de barbe fauve sur la poitrine, nous parle des Fagnes, de l'hiver qui les sépare du reste du monde, d'un pauvre couple de fiancés naguère ensevelis dans les neiges, de bien d'autres demeurés là, perdus et engloutis, pour s'être aventurés dans l'obscurité ou n'avoir pas suivi les sentes frayées, si vagues elles-mêmes, bientôt effacées. Il n'est pas rare qu'en juin l'eau gêle dans les seaux de la maison; les arbres se dentellent alors de congélations; et une couche de givre suspend à travers la plaine une fine guipure blanche, dont on ne voit pas la fin.

Notre repas terminé, nous risquons une course le long des fondrières d'une lisière

exploitée pour l'extraction de la tourbe. A tout instant le sol se dérobe sous nos pieds; nous enfonçons jusqu'à la cheville dans des bourbiers noirs; l'eau, aux endroits les moins spongieux, rejaillit en éclaboussures et en fusées sous nos semelles. Mais une vue merveilleuse nous paye de nos courtes peines : là-bas, dans la reculée, quinze lieues de pays, visibles par les midis secs, se déroulent en vagues vertes et bleues. Toujours derrière la ligne des bois, d'autres croupes se massent et ondoient, par zones interminables qui dessinent au bas du ciel comme des degrés géants et vont se perdre ensuite dans les lacs gris perle, azurés et roses des vapeurs suspendues par l'air. Et quand nous ramenons nos regards autour de nous, les Fagnes, tristes, solennelles, incultes, sans un crécellement d'insecte ni un battement d'ailes, nous paraissent plus désolées encore, après cette lumière des espaces. En tous sens elles s'étendent trouées d'excavations noires, hérissées de petits tas de tourbes séchant au soleil et barrées par les grands miroirs sombres des eaux mortes.

Nous saluons d'un mélancolique adieu la baraque et nous remontons en voiture. Une borne de pierre se dresse à notre gauche; elle enchâsse une plaque de fer rouillée sur laquelle un aigle à demi effacé profile son rostre; et l'héraldique roi des accipitres nous ouvre le seuil de la Prusse.

Tout de suite l'aspect de la contrée change. Ce sont les Fagnes encore, mais transformées déjà par les plantations de sapins : alors que la Belgique se résigne à ne rien tenter pour combattre la stérilité de cette région perdue, le gouvernement prussien défriche et amende graduellement la grande terre revêche; et les sombres lisières de bois entre lesquelles commence à se dérouler la route qui descend vers Malmédy sont comme la prise de possession définitive d'un sol qui semblait fermé pour l'agriculture. Au bout d'une demi-heure, les premières cultures apparaissent, tigrant de carrés verts et jaunes les houles noires de la bruyère; un troupeau de vaches paît une herbe encore rare, mais qui se multiplie de proche en proche; et la musique des clarines qu'elles balancent à leur cou nous suit à travers le bourdonnement des roues. Puis une métairie hourdée en torchis se quadrille de lambourdes; d'autres maisons, d'un aspect terreux, sortent des massifs d'arbres qui les ombragent; une bande d'oiseaux piaille dans un buisson; et la route dévale plus rapide, décrivant des lacets repliés autour d'un ravin profond, dont les végétations touffues s'échevellent sous nous, éclaboussées d'une pluie de clartés.

La procession rabougrie des pauvres sorbiers qui depuis Jalhay n'a pas cessé de défiler au bord du chemin, maintenant s'égaye de feuillages nourris; à notre droite, le sol s'accidente de masses rocheuses que la tranchée a entaillées; en même temps le vent se lénifie, et tout à coup, au bas de l'entonnoir, Malmédy groupe ses tanneries, ses usines et ses maisons dans le crépuscule qui tombe, allumé par les cuivres du couchant. Pendant qu'à l'auberge, une vieille et appétissante hôtellerie de province, on nous prépare la truite et la côtelette que nous arroserons d'une fiole de Moselle, nous vaguons un instant par les rues; un ruisselet les longe et par endroits les coupe diagonalement, sous des planches aboutées qui permettent la circulation du roulage; le bruissement de l'eau, le cornement des bœufs qui rentrent du pâturage, les commérages traînant de porte en porte font une sourdine assoupie au silence de la petite ville engourdie par les approches du sommeil; et un personnage ragot, bedonnant, barbu comme un fleuve, en uniforme bleu turquin à boutons d'argent, nous croise, une ligne sur l'épaule, soutenant du bras droit une grande femme sèche et portant à l'autre bras un corbillon. Ce digne gendarme prussien, car c'en est un, regagne pacifiquement sa caserne, après une partie de pêche dont il fera grésiller tout à l'heure le produit à la poêle.

Malmédy ne nous écarte pas sensiblement de la Belgique; autrefois elle faisait partie du

pays de Stavelot ; et le jargon tudesque n'y a pas tué le dialecte wallon. Tout en dépeçant les chairs savoureuses de notre truite, nous nous réjouissons d'entendre sonner à nos oreilles les rudes consonances du parler ardennais ; et c'est l'esprit satisfait, l'estomac apaisé, que nous reprenons notre berlingot et que, dans la nuit tiède, parfumée par les fragrances aromatiques des bois et des prés, nous roulons vers la frontière où, au bout d'une couple d'heures, les gabelous brusquement surgissent de l'ombre, le mousquet en bandoulière ; mais rien ne trahit dans notre extérieur la maraude et le dol ; un mutuel bonsoir s'envole dans le claquement du fouet, et nous gravissons paisiblement la dernière côte, au bout de laquelle l'hôtellerie met en travers de la ruelle son panonceau peinturluré.

IX

La diane des bœufs. — Stavelot. — Hier et aujourd'hui. — L'Amblève. — La Gleize. — Stoumont. — Targnon. — Le Fond de Quarreux. — Sauvageries. — Montjardin. — Remouchamps. — Aiwaylle. — Un château des quatre fils Aymon. — Amblève. — Arrivée à Comblain-au-Pont.

Le meuglement des bœufs sonne pour nous la diane ; nous nous éveillons à Stavelot, dans une chambrette tendue de papier à bouquets roses ; une lumière déjà haute, vannée par des rideaux de mousseline, glisse sur les courtines miraculeusement blanches de notre chevet ; des armoires entre-bâillées s'exhale une senteur vague de pommes mûres.

L'échappée qui s'encadre dans nos fenêtres, un bout de rue cabossée et flanquée d'amusants profils de maisons, avec de grands toits en auvent et des façades faisant ventre par-dessus l'ourlet mince des trottoirs, nous donne l'envie de déambuler par la ville. Une venelle que nous enfilons d'abord nous conduit à une petite place en pente, décorée d'une fontaine dont l'entablement s'ornemente de frustes silhouettes de loups, par allusion sans doute aux origines de Stavelot (*Stabulum*), bâtie dans un lieu sauvage hanté par les hardes errantes. Puis nous tombons sur une file de petites figures furtives et pressées, en qui nous devinons des dévotes matinales, et qui nous acheminent à leur suite vers une affreuse église rose, l'église paroissiale. Nous n'ignorons pas que le trésor de ce sanctuaire possède deux admirables reliquaires ; le sacristain, que nous allons dénicher au fond d'une chandellerie, nous exibe successivement la châsse de saint Remacle, une merveille de l'orfèvrerie du quatorzième siècle, et le buste en argent de saint Poppo, à mi-corps, posé sur un socle historisé de curieuses et délicates ciselures.

Ces pieux édicules nous reportent au temps où Stavelot, siège de l'antique abbaye fondée par saint Remacle, avec ses gouverneurs abbés, princes du Saint-Empire et comtes de Logne, ses vingt lieues de tour, ses trente mille habitants et sa « postellerie » de Malmédy, formait la capitale d'un petit État. Plus rien n'évoque cette lointaine grandeur : le palais des abbés a disparu dans les reconstructions de l'abbaye, au siècle dernier, et celle-ci s'est commuée en un hospice ; la puissante tour carrée de la vieille église abbatiale, avec son écusson constellé par les saxifrages, elle-même a fini par servir de magasin d'écorces.

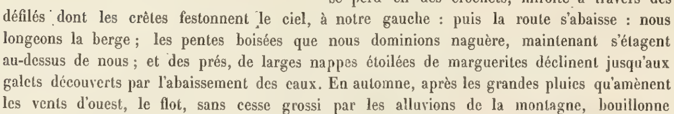
Mais, dépossédée de ses gloires, la cité des fastueux prélats s'est recomposé, avec les calmes activités de son industrie, une physionomie originale ; la montagne lui fournit en abondance les écorces dont elle a besoin pour ses tanneries ; et jusqu'au cœur de la ville se déroulent les grandes cours feurtrées et fauves, entourées de séchoirs aux claires-voies desquels d'innombrables peaux de bête conservent la forme animale. De bosse en bosse, par des rampes cailloutées de caboches, le réseau des étroites et torves rues dégringole les

pentes et va déboucher à l'Amblève, qui dans ses eaux brunes réfléchit des plans superposés de maisons, des pignons hors d'équerre, le joli fouillis des façades et des toits étagés sur le versant, parmi les touffes fleuries des vieux jardins.

Nous musons dans ces tortilles d'impasses et de ruelles, quelquefois nous effaçant pour livrer passage à une file de vaches conduites par un petit pâtre et tendant leurs naseaux à l'odeur des pâturages voisins, d'autres fois admirant le caprice des architectures en retrai-ou en saillie, bossuées, déjetées, tassées, caputchonnées de toits à lucarnes et la plupart abritées contre le vent et l'averse par des revêtements d'ardoises ou des lamelles de bois juxtaposées.

ROUTE DE COO.

En route! en route! L'étape est longue d'ici à Barvaux où nous coucherons ce soir ; mais la rivière nous tiendra compagnie, tout au moins jusqu'à Comblain-au-Pont, nous faisant trouver brèves les heures.



C'est elle en effet, c'est l'Amblève, tour à tour riante ou morose, qui va nous servir de guide dans cette excursion nouvelle et dont les capricieuses sinuosités nous révéleront des paysages imprévus. D'abord elle serpente dans des fonds, se perd en des crochets, miroite à travers des défilés dont les crêtes festonnent le ciel, à notre gauche : puis la route s'abaisse : nous longeons la berge ; les pentes boisées que nous dominions naguère, maintenant s'étagent au-dessus de nous ; et des prés, de larges nappes étoilées de marguerites déclinent jusqu'aux galets découverts par l'abaissement des eaux. En automne, après les grandes pluies qu'amènent les vents d'ouest, le flot, sans cesse grossi par les alluvions de la montagne, bouillonne avec impétuosité à travers ce large couloir, barrant de ses écumes tout l'espace compris entre les deux rives et souvent escaladant les prairies ourlées par la route. Mais, pour le moment, les urnes du ciel semblent taries ; l'air sec brûle et poudroie par-dessus les ondes claires et moirées qui ne parviennent pas à gagner les bords.



UN COIN DE « LA GLEIZE ».

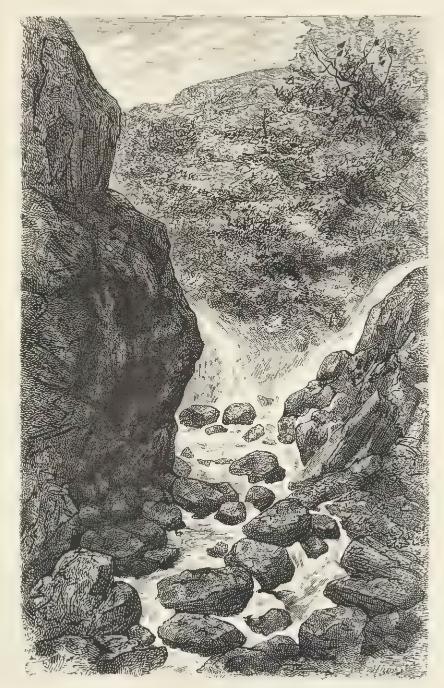
Bientôt de nouvelles collines évasent leurs cols ; la Salm glougloute au goulot d'un ravin et vient s'unir à l'Amblève ; comme des paliers qui feraient se rejoindre les roches, des ponts ouvrent leurs arches grises dans l'ensauvagement du site, donnant à la gorge sa dénomination de Trois-Ponts. Cette Salm est, avec l'Aive et le Héblon, une des grandes rivières à truites du pays ; une chasse sans trêve traque le frétillant poisson à travers les cailloux frôlés par son ventre argenté ; on le pêche à la mouche ou avec des filets dont les mailles ont l'espacement réglementaire d'un pouce.

Puis le tableau change ; par moments la rivière se dérobe ; des taillis profonds en interceptent la vue ; on la voit luisarner derrière les rideaux de chèvrefeuilles, les hautes fougeraies, les chênes et les bouquets de cytises qui garnissent la rive. Tout à l'heure elle va prendre son élan pour franchir le saut de cette cascade de Coo, créée par les



VUE DE STAVELOT.

moines de Stavelot, et qui demeure toujours une des célébrités de la contrée. Un pont l'enjambe en cet endroit, du haut duquel les féroces ripuaires lançaient autrefois dans les écumes de malheureux chiens qui souvent allaient se fracasser sur les roches du fond et qu'on regardait tournoyer à travers le cabrement des eaux. Pour avoir été entaillée dans la montagne par la main des hommes, la chute, surtout après un de ces fréquents orages qui font rouler les avalanches le long des pentes, n'en reste pas moins un saisissant



LE RU DONNEUX.

spectacle. La vaste nappe s'écroule d'une hauteur de vingt mètres, brisée en deux tronçons par la pile qui soutient la double arche du pont ; mais, tandis que l'un de ces tronçons se rue comme une trombe, avec un grondement de tonnerre, l'autre ne forme plus qu'une cascatelle qui divise la force du courant ; puis tous deux se rejoignent dans les bouillons de la cuve creusée par l'éternelle retombée de la gerbe principale.

Nous traversons la Gleize, groupé sur un mamelon autour d'une antique et minuscule

église dont le clocher, mi-décoiffé par le vent, se penche sur les floraisons d'un de ces humbles et touchants cimetières de campagne, tout noyés d'ombre, avec des croix mangées de mousses et des tertres engloutis sous les lierres.

Maintenant l'Amblève coule là-bas, entre des monts verts dont les coupes bossellent l'horizon ; une côte s'escarpe à travers bois, puis décroît sous le couvert d'une allée ; et jusqu'à Stoumont les talus s'enfleurissent des casques pourprés de la digitale.

Tandis que la voiture continue seule par la grande route et va nous attendre à une demi-lieue de là, nous arpentons les ruelles du joli village, gravissant et dégringolant les bosses sur lesquelles s'espacent ses petites bordes, squamées de larges dalles de schiste. L'industrie locale a donné ici aux habitations une physionomie particulière : presque toutes appuient leurs toitures sur des piliers en bois, chantournés à la base, avec la maison en retrait entre deux avant-corps qui servent pour l'étable et pour la grange ; et les murs, faits de bardeaux recouverts de bousillage, avec une couche de plâtre par-dessus, entrecroisent extérieurement leurs palançons, comme les pièces d'une armature. Dans un fond, par delà un vieux moulin dont la roue sème dans l'air l'éclaboussement d'une pluie de pierreries, les huttes en torchis de Targnon, un pauvre hameau du bord de l'eau, tout délabré et moisi de vétusté et de misère, semblent faire de leurs toits défoncés un rempart à la chapelle chétive qui a poussé là son clocher de travers, comme un chapeau de pierrot ivre, si basse d'ailleurs qu'on voit s'encadrer, à travers ses vitres poudreuses et tapissées de toiles d'araignée, l'argile éraflée et croulante des maisons rangées à l'entour.



L'AMBLÈVE A AIWAILLE.

A peine a-t-on quitté les solitaires chaumines, qu'une trépidation secoue le sol ; le stridement d'un sifflet déchire l'air ; un train passe en soufflant ses flocons de vapeur ; et la première station d'un embranchement de ligne (de Stoumond à Rivage) découpe sa silhouette rouge sur les vertes perspectives de la vallée. Un remblai prolonge à présent sa crête rectiligne, parallèlement à la route, à travers le pittoresque diminué du paysage, dont naguère encore les ressauts et les ondulations accompagnaient si délicieusement la sauvagerie de cette partie de l'Amblève. C'est le commencement de la dévastation qui guette ces nobles et beaux paysages, promis à l'utilisation industrielle et que bientôt plus rien ne pourra conjurer. Cependant l'autre rive dresse toujours son grand versant boisé, aux parois duquel s'emmêlent des taillis si touffus que leurs végétations ne laissent point apercevoir l'ossature du roc, et que la montagne a l'air de balancer par-dessus les miroirs de l'eau les profonds roulis d'une forêt suspendue. Plus bas, le Fond de Quarreux, un amoncellement de blocs éboulés, comme des margelles de puits, des tables de menhirs ou des chapiteaux de colonnes qu'un cataclysme aurait confondus, obstrue la rivière d'une miniature de chaos, parmi les écumes et le bouillonnement du flot ; l'hiver surtout, au bas des roches dépouillées, sous l'aigre clarté des cieux lourds, l'endroit se dramatise parmi les inquiétants profils des énormes pierres qui, dans les batailles du jour et de l'ombre, prennent de chimériques apparences ; et, un peu plus loin, cette rudesse de nature brusquement recommence dans les bouleversements d'un lit de torrent, le ru Donneux, grossi par le ruissellement d'une



FOND DE QUARREUX.

quantité de petits affluents et qui descend des hauteurs de Vert-Bouhon. Les quartiers de rocs partout entassent des barrages entre ses bords ; mais, à mesure qu'on se rapproche de la « chaudière » creusée par les eaux à l'endroit ou elles s'écroulent de la montagne, leurs masses finissent par se superposer comme des embâcles. Cette chaudière, ainsi baptisée par l'imagination populaire, forme une vasque profonde, au bas d'une écorchure entaillée par le cours constant



Dessin de Xavier Mellery.

MONTJARDIN.

du ruisseau et petit à petit s'est émaillée de tons de velours, de marbre et de métaux, dans un caprice éblouissant de colorations.

Nous dépassons Nonceveux ; au loin se découpent, dans l'ombre et le verdoiement des pentes, les façades blanches de Montjardin, avec leurs toitures effilées, leur tourelle d'angle aiguisée en poivrière et le petit donjon débonnaire qui se hausse par-dessus les cheminées, délicieux motif pour une aquarelle romantique et dont la rivière reflète dans ses demi-teintes chatoyées les épaisseurs touffues et les aériennes transparences. Un autre manoir, mais diabo-

lique celui-là, et dont la légende ne s'est pas effacée des mémoires, s'érigeait autrefois sur la rive opposée. Une histoire d'amour et de sacrilège s'y rattache, celle d'une jeune demoiselle aimée par le terrible seigneur du pays et qui, sur le point d'être prise dans cette traque où elle était la proie et où déjà sonnait l'hallali triomphant de l'enragé veneur, eut soudain la pensée de se mettre sous la protection de la sainte Hostie. Le maudit transperça le symbole sacré et presque aussitôt le manoir d'une fois se fendit sous les foudres du courroux céleste. Alors aussi, dit-on, des ruines fumantes on vit monter vers le ciel l'âme de la jeune fille.

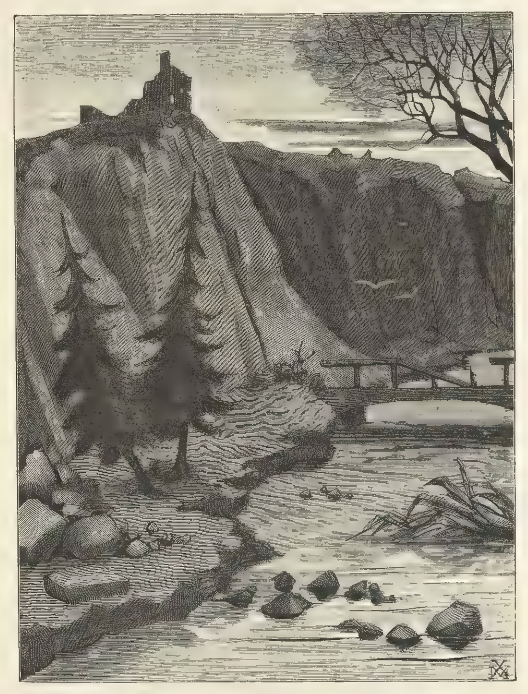
Puis Remouchamps aligne le long de sa jetée en pierre, dans une anfractuosité de montagne, la file inégale de ses maisons ; trois grottes étagées l'une au-dessus de l'autre ont donné au village un renom que suffirait à justifier l'avenante rusticité de sa physionomie ; et tout à coup la vallée s'élargit ; le mur rocheux qui régnait à gauche faiblit et recule ; les monts de droite, au contraire, commencent à dessiner la superbe saillie de leurs contreforts ; et nous gagnons Aiwaylle, les yeux emplis par les magnifiques architectures de ces grands blocs superposés. Aiwaylle ! Et encore une fois la légende, d'un coup de baguette magique, fait sortir des décombres du passé la rose d'amour et de sang. Là haut, sur l'emplacement des ruines dont fièrement se couronne le roc, se dressait la demeure féodale de Raoul de Renasticnne. Blanche de Montfort était sa fiancée. Il arriva qu'un jour, le seigneur au jeu des armes gagna un joyau vivant, la belle Mathilde de Rouane, pour laquelle il délaissa celle qui déjà s'était unie à lui par les saintes promesses. Ce fut cette fois un jeu des armes où il trouva la mort. Blanche poignarda l'infidèle et pour laver sa dague, ensuite la plongea au cœur de sa rivale. On n'a jamais vu de légende sans fantôme ; aussi, tous les ans, deux nuits avant la Toussaint, à l'heure des crimes et de l'expiation, un mystère remplit d'effroi les gens de la contrée qui, à la cime du mont, aperçoivent la forme blanche d'une femme rôdant parmi les pierres et les végétations. L'ombre défaille sous le faix de deux cadavres : c'est Blanche de Montfort qui passe avec ses victimes. Puis le chant du coq retentit dans la vallée : c'est le matin, et on dirait qu'un nuage blanc s'est détaché de la crête et a roulé le long des pentes. Blanche s'est précipitée dans la rivière.

Toujours est-il qu'un manoir exista là, le château d'Amblève qui lui-même peut-être remplaça en ces mêmes lieux une redoute romaine : « Am blava » et on se rappelle la ruse de guerre que rapporte le « Vita Agilolfi » au onzième siècle. Charles Martel, pour surprendre l'ennemi, imagina de recouvrir ses soldats de branchages verts. Les Neustriens, voyant cette forêt en marche, furent terrifiés et se laissèrent tailler en pièces, comme il arriva pour les soldats de Childebert et ceux de Macbeth.

Des ballades d'ombrelles et de chapeaux de paille dans la grande rue bordée d'auberges cossues, un flot d'enfants et de jeunes filles qui jouent à la raquette ou au cerceau, et, sur le seuil des hôtelleries, de grosses dames lasses, emplissant de leur carrure la largeur des bancs, nous dénoncent un pays de villégiature dans la contrée peuplée de ces souvenirs. Toutefois nous résistons aux séductions de ce séjour civilisé pour nous replonger dans le charme et les surprises de la vallée et goûter jusqu'au bout les enchantements de cette Amblève ensorcelante qu'il nous faudra quitter bientôt ou plutôt qui nous quittera pour former sa jonction avec l'Ourthe.

D'ailleurs la journée s'achève ; au-dessus de nous, les corneilles déploient leur grand éventail noir dans l'or roux du crépuscule ; et comme des fantômes, les brumes vespérales commencent à flotter entre les arbres; il nous faut rivaliser de vitesse avec la nuit, qui tombera dans une heure. Et, d'un trot soutenu dont l'allongement rythmique résonne dans la paix du paysage, notre carrossier arpente le ruban de route grise qui côtoie la rivière allumée par les flammes roses du couchant.

Sur l'autre rive court sans interruption l'énorme muraille du roc, lambrequinée de crêtes dentelées ou taillée à profils droits, avec ses calcaires gris saillants comme des vertèbres, ses stratifications superposées comme des tables de pierre, ses brusques ressauts à forme de bastions et de terrasses, ses vagues silhouettes d'animaux chimériques en surplomb sur le vide, et ailleurs ses parois boisées, ondulant de proche en proche sous la toison des



Dessin de Xavier Mellery.

CHATEAU DES QUATRE FILS AYMON.

végétations. Dans la région des grands vols, si haut qu'une chaleur de soleil la fait encore flamboyer par-dessus les horizons assombris, une carcasse de château fort, un hautain pan de mur, dont les ouvertures ont l'air de porches ouverts aux houles du vent, se tient suspendu comme le tablier d'un pont-levis qui, pour s'abaisser par l'espace et laisser s'écouler le tourbillon des spectres, attendrait l'heure fatidique des minuits. Non loin, un reste de tour s'accroche au roc, parmi les éboulements et la déchiqueture des ruines, C'est tout ce qui subsiste de la sombre demeure du Sanglier des Ardennes, sur laquelle plane aussi,

comme un reflet d'épopée, le souvenir plus lointain des quatre fils Aymon. Mais cette vision héroïque à peine a remué dans le cerveau la poussière des vieilles légendes, qu'elle se dissout parmi les riantes magies des feuillages et des eaux. Un petit village, Amblève, brouille dans le soir ses toits d'ardoises, desquels monte la rumeur des ménages; et les derniers bruits de la journée se mêlent aux clapotis de la rivière le long des barrages.

Toutes les gloires de là-haut ne valent pas le reste d'activité qui, chez ces humbles riverains, accompagne la rentrée au foyer, après le labeur lourd de la carrière et du champ. Et, autour d'eux, les grands rideaux d'arbres, les îlots fleuris, la musique des cascatelles encadrent d'un décor d'idylle les approches lentes du sommeil. Maintenant la roche s'escarpe à notre gauche, toute droite par moments, avec de grands blocs demi-détachés; et, dans le noir des verdures, de puissantes masses crayeuses semblent réverbérer encore les flammes solaires qui les ont brûlées tout le jour. Au loin les maisons de Comblain-au-Pont se piquent de lumières; on allume les lampes; il règne juste assez de jour pour nous permettre de saluer d'un dernier regard les soubresauts d'un énorme promontoire rocheux en saillie par-dessus les toits qui avoisinent la gare; et, tandis que notre attelage regagne par Sprimont et Louveigné son écurie de Dolhain, nous nous jetons dans un train qui passe et qui, au bout d'une demi-heure, nous débarque à Barvaux, cette étape initiale des excursions dans le Luxembourg.



CASCADE DE COO.

LE LUXEMBOURG



CONFLUENT DES DEUX OURTHES.

LE LUXEMBOURG

I

Barvaux. — Une ville dans un trou : Durbuy. — De Melreux à La Roche. — Un burg. — Visite aux ruines. Hallali de fantômes. — Le veilleur de nuit.

Barvaux est la première marche de la rude contrée luxembourgeoise quand on l'aborde par l'Ourthe, la sœur de cette autre sauvage et folle rivière, la Semois, cavales échappées du giron des monts et qui piaffent et se cabrent, écumantes et noires, dans la nuit des défilés. L'endroit sent la grange et la métairie, cette sèche et piquante odeur de paille et d'avoine digérées qui particularise l'air en ces plaines où les végétations grasses ne poussent pas, mais seulement les céréales et les poudreuses graminées. Des laboureurs, des fermiers, des hommes de la terre habitent les grosses « censes » carrées, massives, bâties en moellons, aux lourds toits de schistes, dans ces territoires où les anciens âges laissèrent des vestiges. Il existe à Wéris, non loin, sur le plateau des Tailles, un dolmen, qui évoque avec certitude les dieux primitifs et demeure sans analogue en Belgique. Ce même plateau est renseigné

pour ses richesses minérales. Bihain s'atteste, paraît-il, la seule localité de l'Europe d'où s'extrait la véritable « pierre à rasoir ». On y trouva aussi des pépites d'or, mais en quantité trop minime pour qu'on ait pu songer à une exploitation sérieuse.

Un peu en dehors de Barvaux une côte se dessine, au pied d'une butte ronde et lépreuse, ravinée de pierrières, et dont les contreforts s'épaulent à l'Ourthe, dans la direction de Durbuy. On peut gagner par là cette étonnante petite ville, encaissée dans la montagne comme en un puits; mais l'abord est plus brusque par la route qui, toujours montante, finit par surplomber le trou même, un sombre et grêle entonnoir au fond duquel inopinément, à cent pieds sous soi, on voit des toits, des ponts, un château, une église et, coupant en deux la rue, le bleuissement pâle de l'eau. Avec les versants du fond, les terrasses en gradins, les plaques violettes des faîtes en ardoises, les bossellements gris du pavé, les minuscules silhouettes des hommes et des vaches, grosses fourmis noires et lentes, c'est comme l'illusion d'un coin de terre et d'humanité, perdu loin dans l'espace et dans le temps. Une rampe descend au cœur de l'agglomération, comme une échelle de corde jetée d'en haut pour rattacher la petite vie intermittente de l'habitant au reste du monde. Par là passe la circulation, vont les attelages à bœufs, pénètrent le bien et le mal de nos civilisations qui, même en cette cuve à ciel ouvert, avec un demi-crépuscule pour couvercle, sèment la fièvre et la folie. Durbuy a une justice de paix, une école, une mairie, des promenades, une ou deux hôtelleries et des cafés. Durbuy exploite même des mines de fer et de plomb aux alentours. Et pourtant ce rien de ville, ancienne prévôté et châtellenie des ducs d'Ursel, qui y ont gardé leurs tourelles, mais arrangées selon le mauvais goût moderne, tiendrait sans trop de gêne dans la place du Carrousel.

Nous gagnons par la chaussée Petit-Han et Monteuville; l'Ourthe tout à l'heure nous rejoindra à Deulin, d'où nous nous dirigerons sur Monville et Melreux, en laissant à droite les grands horizons monotones de Marche. A Melreux, la malle-poste qui dessert La Roche n'attelle que deux fois le jour : l'après-midi s'avance; et nous ne voudrions pas manquer l'entrée de la ville avant la tombée du jour. Nous prêtons donc l'oreille aux offres d'un gamin huché sur le siège d'une carriole et qui, moyennant dix francs, prix fixe, à ce que nous dit l'aubergiste, maître de l'équipage, nous mettra au pied des ruines, avant le coucher du soleil. A peine installés sur la moleskine des banquettes, le bidet s'allonge d'un trot serré, ruant par moments dans les brancards aux anguillades du petit cocher, qui, d'un « hue, Louis! » corrobore encore les cinglades du fouet. Ce bout d'homme, quinze ans à peine, brûlé comme un moricaud, la mine hardie, a vraiment le diable au corps; son unique préoccupation est de dépasser la concurrence, un cabriolet qui va devant nous, avec une charge de voyageurs; et nous dansons sur les caillasses comme une barque à la pointe des vagues. Le drôle, en outre, crache, chante, lampe aux cabarets des rasades de péquet. En moins d'une heure il vide six verres; il rendrait des points aux femmes de Coo, connues pour leur goût du genièvre; et nous dépassons Hotton, l'Ourthe, à notre gauche, coulant entre des roches et des prés; Hampteau et ses bois décroissent dans la poussière des roues; le traditionnel relais de Rendeux nous retient un instant parmi un grouillis-grouillot de voitures et de diligences.

Jusque-là le paysage est une idylle dans du grès et de la verdure; les roches du bord de l'eau, droites, peu tourmentées, d'un gris bleuté d'ardoise, s'entrecoupent de bois; la rivière, moirée d'or par les feuillages ensoleillés, roule de l'ombre et du silence. Et, pour ajouter à ces champêtres délices, le baume des foins coupés monte des rives; des femmes, le barada sur la tête, fanent les flouves grillées; ailleurs on charge les chariots. Puis la vallée s'échancre; Marcourt, en face de nous, étage à mi-côte ses deux files de maisons; et un

énorme promontoire boisé fait obliquer la route, reliée au village par un pont. Tout là-haut, dans les chênes, une chapelle aiguise sa flèche; c'est Montaigu, célèbre pour les dévotions à Saint-Thibaut, un saint du onzième siècle, grand guérisseur de maux, mais surtout grand retapeur d'appétits. (Li miâ d'Saint Thibâ qui beu bin et qui n'mange nin miâ.) Une fois l'an les pèlerins, en longues files, gravissent le petit sentier qui court au flanc des monts et aboutit à l'oratoire, sur ce coupeau qu'une forteresse commandait, au temps du comté de Montaigu. A présent il n'y a plus dans cette ruine et cette solitude qu'un vieil homme, nourri par la charité des fidèles; tout seul, en plein ciel, il vit là les hivers et les étés, perpétuant la tradition des ermites du lieu, sans barbe blanche ni bure, car tout s'en va, même ces attributs essentiels des primitifs anachorètes. D'où vient-il? Personne ne le sait. L'autre ermite étant mort, celui-ci apparut, misérable, en souquenille, l'air paterne. Quelquefois, quand ses provisions sont à bout, on le voit descendre la montagne; la faim seule le chasse vers la vallée; et le reste du temps il prie pour les infirmités du monde, expiant peut-être ainsi quelque ancien péché.

Cette singularité d'un ermitage s'ajoute, pour ce pays de Marcourt, à une autre sorte d'illustration ; c'est ici, sur la bosse peuplée de chaumines et de petites métairies, que naquit la citoyenne Théroigne de Méricourt, dans le nom de laquelle se sont oblitérées les syllabes du village natal. Un jour, déjà nimbée de la rouge auréole, elle revint au toit paternel, pour en repartir bientôt après et se faire arrêter à Liége. La petite baie rose des bruyères, cueillie en courant par la pauvre folle, folle de son corps, de son âme et de tout, n'eut pas le temps de sécher à son corsage : le vent d'exil l'emporta.

Le grand éperon de Montaigu dessine l'extrême saillie d'un long mur rocheux, à ras duquel la route développe son lacet gris et qui partout porte la déchirure des coups de mines. Devant nous, la perspective s'accidente ; par delà les croupes vertes des cimes, d'autres crêtes montent, festonnent, semblent capitonner les horizons ; des combes touffues s'ouvrent aux eaux scintillantes pour se refermer ensuite sur leur fuite assombrie. Par moments l'Ourthe n'est plus qu'un trou clair dans l'approfondissement de la gorge : déjà s'annoncent les soubresauts violents des sites du Hérou et de Maboge ; et une grandeur vient à cette nature que l'homme n'a pas désensauvagée et qui retourne aux sévérités de la genèse. Après Jupille et Queue-de-Vache, la montagne, sur l'autre rive, fait un bond énorme, mouchetée sur le plateau par les maisons de Cielle, le hameau bien nommé, perdu dans les plaines de l'air ; puis le roc, au bord de la route, s'avance en un dernier ressaut ; une crevasse fend le bloc, comme un porche ; et brusquement, par un coup de théâtre que rien n'égale, La Roche apparaît dans un fond, avec la coulée lumineuse de la rivière, la grande échine pelée de la côte du Gravier et, sur une butte croulant à pans droits, les parapets et les tours d'un vieux burg sourcilleux, merveilleusement damasquiné par le vert des lierres et l'or bruni des mousses. Un cri nous échappe : debout dans la carriole, nos regards embrassent cette ordonnance superbe d'une petite ville blottie dans son entonnoir de montagnes, au pied des ruines que les flammes déclinantes du soleil empourprent sombrement. Une lumière tranquille, légèrement assourdie déjà par les approches du crépuscule, qui en ce profond ravin tourne rapidement à la nuit, baigne la bousculade des petites maisons bariolées de rose et de pistache, dont les toits d'ardoises ont l'air de tentes déployées et s'empanachent de volutes de fumée. Du côté de l'eau, des balcons en bois, des clôtures de jardins, de frustes murailles bombantes, des logettes en surplomb, des bouts de courtils animent la perspective d'un fouillis de lignes heurtées. Et tout de suite, aux enseignes dont les gigantesques lettres noires enjambent les pignons, aux bâches vertes et grises tendues sur les patios d'hôtellerie, à un certain mouvement de la rue constellée de toilettes

chatoyantes, on a l'impression d'un séjour de villégiature. Une rumeur vague, le bruit des ménages, des meuglements d'étable, des voix piaillantes d'enfants montent du fond de la vallée, dans la chaleur de ce dernier rayon qui lentement décroît sur le vieux château et l'une après l'autre quitte ses tours déchiquetées. Bientôt la cime des montagnes demeure seule éclairée par-dessus la ville ; une ombre de moment en moment plus grise brouille les profils solennels de la ruine ; les maisons s'enfoncent dans les houles du soir ; et au tintement d'une cloche qui sonne l'heure de la table d'hôte, nous franchissons enfin le pont suspendu, trait d'union entre les deux tronçons de la pittoresque bourgrade.

A la Roche fleurit encore la patriarcale auberge, relais des diligences, comme au vieux temps. Celle que nous avons choisie s'ouvre à l'angle des deux rues, près du pont, propre, petite, accorte, exhalant par ses fenêtres une odeur de longues mangeailles. L'hôte, une bonne figure matoise et joviale, en sareau bleu, s'interrompt dans un marchandage de gorets grouillant sur le seuil, pour nous souhaiter la bienvenue, son chapeau de paille à la main ; et sa corpulente silhouette se détache sur l'enflambement des cuisines, battues par le galop des maritornes, rouges et les bras nus.

La bienveillance réjouie du brave homme nous promet un plat de venaison pour notre souper, et, tandis qu'on nous accommode cette nourriture privilégiée, nous profitons de la splendeur de cette fin de jour pour nous confier à la conduite d'un certain barbier, qui cumule avec l'escrime du rasoir les fonctions de gardien du château, devenu propriété de l'État, il y a quelques lustres, moyennant la minime somme de mille francs. Une grille s'ouvre ; nous franchissons un porche épaulé à des restes de tours crénelées, sur l'emplacement de la primitive herse ; et, au bout de la rampe qui ensuite nous livre l'accès des cours et des salles, il semble que les siècles eux-mêmes sortent de la poussière pour nous accueillir et nous guider. Un puissant donjon carré se dresse, parmi les autres tours, comme un ancêtre de briques et de moellons ; il appartient, celui-là, à cette forteresse du quinzième siècle devant laquelle l'évêque de Liége vint mettre le siège et qu'illustra le plaisant stratagème d'un des comtes de La Roche. La lutte s'éternisait de part et d'autre ; mais la famine commençait à ravager les gens du château ; et tout à coup, sur l'ordre du comte, un porc fut lâché, énorme, qu'on avait repu. La graisse de cet animal extraordinaire fit soupçonner des vivres en abondance derrière les remparts ; on désespéra de réduire des hommes si bien approvisionnés, et le Tribunal de paix, une noble ligue contre le viol, le meurtre, le dol et les querelles de seigneur à seigneur, et qui s'était armée pour châtier le comte Henri, rebelle à ses idées de pacification, en fut pour sa peine inutile.

Les guerres, la foudre et le temps ont taillé leurs coupes sombres dans cette hautaine demeure ; des salles d'armes, des chemins de ronde, des logis il ne subsiste que des pans de voûte, des trous d'ombre et de feuillage, des tronçons de murs mantelés de lierres chevelus ; mais le songe du passé s'évoque, d'autant plus obsédant, de ces réalités lointaines au bout desquelles les yeux de l'esprit, à défaut des yeux du corps, perçoivent une humanité violente et fruste, avec des passions plus cruelles, mais aussi des énergies plus hautes que les nôtres. Nous escaladons les marches éboulées d'escaliers disparus, nous grimpons sur des plates-formes qui finissent dans le vide, nous errons dans le labyrinthe des salles, des couloirs, des souterrains, les artères et les poumons du vieil organisme anéanti. Brusquement le sol manque sous nos pieds ; une baie s'est ouverte et découpe, comme en un cadre, les maisons de la ville, la rivière, les monts au loin, déjà lourds de nuit. L'Ourthe va et vient, noire, dans l'assombrissement des rives, fait le tour de la ville, se boucle par delà la côte du Gravier, finalement prend son élan vers Queue-de-Vache. Même dans le soir, l'ossature du pays se dessine, puissante, hérissée, bifurquée en deux grandes arêtes, cette côte du Gravier,



LA ROCHE.

avec ses éboulis de schistes, ses assises parallèles, sa chape de mousses veloureuses, et, à l'opposé, la côte de Distere étagée en gradins sous la superposition de ces murs de terrasse. A gauche, Corumont dresse sa masse, entaillée à sa base par les rampes de la route et plus haut par une tranchée, la route d'autrefois, que les morts de Harzé, un hameau de La Roche, suivent encore dans leur funèbre voyage au cimetière de Beausaint. D'où le nom : chemin des morts. Nous sommes là en pays de légende et d'histoire : en contre-bas de la route actuelle, le roc s'écorche de crevasses bizarres qui chacune a son nom ; mais la plus célèbre est l'excoriation en forme de siège où, prétend-on, le roi Pépin tenait son lit de justice, indice probable de quelque villa carolingienne dans ce pays de forêts et de chasse où plus tard devait s'élever la forteresse du onzième siècle.

Cependant, autour de nous, dans la nuit plus dense, les objets commencent à dessiner des aspects chimériques; une à une, les lampes s'allument derrière les vitres des maisons; tout là-haut, vers Cielle, un banderolement rose se dissout dans un reste de clarté. Nous regagnons l'hôtel; du chevreuil et des truites nous font trouver savoureuses les fatigues de la journée; mais il nous tarde de nous replonger dans la nuit et le silence des rues. La senteur de moyen âge montée des ruines nous a rempli le cerveau de coquecigrues; il nous semble, grâce aux ténèbres complices, que les siècles se sont immobilisés sur la petite cité momifiée, qu'elle s'est endormie il y a très longtemps derrière ses maisons à auvent, ses pignons découpés par les lambourdes, ses balcons fenestrés faits pour les mystérieuses escalades, et que tout à coup le son lointain de quelque trompe, parti des tours, va la réveiller dans la grande nuit des monts. Et, en effet, comme nous étouffons le bruit de nos pas pour mieux savourer l'immense douceur du silence, en cette folle illusion de poète où se berce notre imagination, une corne, embouchée par quelqu'un d'invisible, souffle réellement par trois fois un rauque appel au bout de la rue pleine de songe. Cependant le pavé bruit sous un pied lent, appesanti, lui aussi, par le sommeil; une forme grandit entre le noir espacement des maisons; et, au prochain carrefour, de nouveau la corne retentit, sourde, profonde, sonnant le hallali des ombres par-dessus l'ombre où, depuis une éternité, s'est englouti le La Roche des comtes et des hauts faits d'armes. Alors, obéissant à cette injonction de réintégrer le logis, de peur de déranger par notre présence de vivants la taciturne assemblée des fantômes, nous regagnons sur la pointe des pieds l'hôtellerie muette, où tout dort comme dans le reste de la ville. Et seulement le lendemain, à notre réveil, après une nuit bourdonnante du ronflement de la trompe cornant d'heure en heure, nous apprenons que la silhouette spectrale aux lourds pas errants était celle du veilleur qui, l'été comme l'hiver, par les trombes de neige aussi bien que par les minuits étoilés, rôde de quartier en quartier, l'œil aux aguets, comme le bon ange protecteur des chevets.

II

Les environs de La Roche. — Une promenade accidentée. — Les rochers du Hérou. — Confluent des deux Ourthes. Houffalize. — Bastogne.

Par les pics et les vaux, par les fourrées qui, l'automne, s'emplissent du hognement des sangliers, les sentes aériennes où galopent les hardes de chevreuils, et les ravines que le moindre orage gonfle de torrentueuses cascades, nous allons, en ce pays des grandes eaux, des grands vents et des grandes solitudes. Chaque promenade ici, qu'on la dirige vers n'importe

quel point des horizons, prend des airs d'expédition, surtout si, chasseur d'impressions aventureuses, on dédaigne les pulsations du baromètre, quitte à affronter en chemin la bourrasque, les guilées et les crues soudaines, dans un pays où les voies tracées sont rares et où, à travers l'interminable embroussaillement des halliers, il faut marcher quelquefois pendant trois ou quatre heures avant de rencontrer un hameau.

Il nous en cuisit un jour que, partis par un ciel tourmenteux, d'où filtrait une bruine légère, nous enfilâmes la rampe qui monte vers Fraiture, côtoyant de ci les grands chênes moussus des futaies de La Roche, et de là une ténébreuse gorge dont à peine on voit le fond à travers les vertes vagues d'une mer de feuillage, si dense et si touffue qu'elle rejaillit jusque par-dessus la crête de la route. A mesure que se déroulait derrière nous la côte, des brouillards s'élevaient de ces combes, en fuyantes et pâles écharpes qui flottaient à la dérive du vent, par moments se condensaient pour former de croulantes architectures et d'autres fois se dissolvaient en flocons à la pointe des arbres. Puis toutes ces nuées éparses finirent par s'amonceler en lourdes masses planantes qui graduellement bouchèrent les perspectives; et l'humide brouillard, que nous avions bravé jusque-là, bientôt se changea en une pluie serrée dont les lances nous transperçaient. Cependant, à notre droite, la forêt, puissante, élançant ses troncs comme des colonnes dans le bleuissement des clairières, nous mettait dans l'âme de telles joies que nous ne désespérions pas d'aller jusqu'au bout. Des troubles réseaux de l'averse s'évoquait pour nous la vision des grands bois druidiques, où, pareillement à ces torves et ondulantes buées, rampaient les fumeuses émanations des sacrifices; et nous pensions aussi à l'antique renom d'impénétrable horreur qui fit rêver le divin Shakspeare de bêtes farouches, de lions et de tigres rôdant dans les halliers de l'Ardenne, parmi le hérissement des palmiers.

D'ailleurs, une éclaircie pouvait trouer la sombre carapace du ciel; et nous regretterions alors la pusillanimité qui nous eût fait battre en retraite. Malheureusement cette espérance d'une embellie fut déçue; l'averse s'obstinant, nous naviguions à travers des trombes d'eau qu'aggravaient encore les cataractes épanchées des arbres; et une certaine mélancolie nous envahissait quand, après une heure, nous entrevîmes enfin le salut sous les apparences d'une vaste métairie isolée au bout de la route, dans une échancrure des taillis. Une jeune fermière au profil aiguisé de jeune louve ne consentit à aucun prix à nous allumer le feu de brandes dont nous aurions eu si grand besoin pour sécher nos vêtements, mais, après nous avoir seulement permis de nous asseoir dans la froide cuisine où elle épluchait des légumes, s'offrit à nous ouvrir les barrières de l'enclos pour nous accourcir le chemin qui devait nous ramener à La Roche. Cette maison peu hospitalière, silencieuse et morne en ses larges cours, nous laissa, depuis, l'impression de quelque château de la famine, perdu loin des villes et habité par des êtres cupides qui en défendaient les approches au voyageur. Alors commença pour nous, à travers de boueuses ornières et des sentes quasi impraticables, une bataille furieuse contre les fourrés dont les ronces s'accrochaient à nos jambes comme des reptiles et dont les arbustes nous fouettaient le visage de leurs branches. Parfois nous roulions parmi des éboulis de pierres, trempés jusqu'aux chevilles par l'écume des ruisselets qui, de moment en moment, sourdaient, plus nombreux, des fentes de la montagne. De partout à présent jaillissaient ces filtrations ; une rumeur d'eaux bruissantes, à chaque halte, nous emplissait les oreilles d'un long bourdonnement ; et nous avions la sensation d'un complot mystérieux de la forêt ouvrant ses secrets réservoirs pour nous barrer la route par des lacs et des mares où, en poussant un peu les choses à l'extrême, nous devions infailliblement trouver la mort.

A mesure que nous dévalions, ce bouillonnement de cascatelles augmentait, finissant par

former des rapides qui emportaient les terres et les cailloux ; et brusquement un petit frisson délicieux, sous le froid de nos habits devenus spongieux, nous parcourut la peau quand, d'un ravin encore invisible, monta le grondement d'un torrent, roulant avec un bruit de tonnerre lointain. Enfin une tranchée s'ouvrit qui, obliquant dans la direction de la ville, bientôt déboucha sur une côte d'où, en peu de temps, nous eûmes dégringolé jusqu'au cœur de l'agglomération, percés, la chemise collant aux os, et, de plus, tout couturés d'érosions, mais emportant de cette course accidentée comme la joie d'avoir surpris en leurs élaborations ténébreuses les génies cachés de la montagne.



LES ROCHERS DU HÉROU.

La Roche, pour le touriste vraiment épris de nature et de solitude, multiplie les enchantements. Quand, après d'âpres passages et des alternatives d'escalades et de descentes, on voit enfin se dessiner les profils déchiquetés des célèbres rochers du Hérou, dans les sauvageries d'un site sans routes pratiquées, embroussaillé de taillis profonds et perpétuant en tous sens le désordre des cataclysmes volcaniques, il y a comme une vanité de prise de possession dans le charme et l'horreur de se sentir oublié et perdu, loin des vivants, parmi ces sombres grandeurs d'un lointain chaos que ne déshonorent pas les foules banales et qui bien plutôt semblent réservées aux œuvres dissimulées d'un sanhédrin de sorcières. Ici les noires magiciennes pourraient faire bouillir dans leur chaudron, sans crainte d'être dérangées, les herbes desquelles s'engendrent les maléfices. Immobile sur une patte, le mélancolique héron s'allonge au bord des eaux, comme l'âme et la songerie de ces lieux convulsés. Aucune rumeur n'y trouble le silence lourd des midis; et seulement au crépuscule, à l'heure où la faim réveille

les hôtes des fourrés et des rocs, on entend monter dans l'air le glapissement d'un renard, le cri aigre de l'épervier ou le métallique hullulement du chat-huant.

Au pied de cette échine brisée du Hérou, l'Ourthe, ramassée sur elle-même en un de ces tordions fantasques qui redoublent à mesure qu'on se rapproche du confluent, sortes de spirales tirebouchonnées à tous les horizons et décrivant par les vallées comme les ellipses d'un immense coup de fouet, l'Ourthe, naguère silencieuse et limpide, lustrant sur ses galets les tranquilles beautés des paysages, devient inquiète, s'assombrit entre des parois surplombantes, de bloc en bloc roule, écumante, parmi les déchirements du défilé. « Les fonds de l'Ourthe exercent une attraction mystérieuse, inspirent le sentiment de l'indépendance entière, farouche, indomptable », a dit quelqu'un qui les connaît bien (Léon Dommartin, « L'Ardenne »). Et ce sentiment grandit encore quand on aborde la gorge profonde où s'opère la jonction des deux branches de la torrentueuse rivière, cette énorme crevasse des monts en travers de laquelle s'avance la pointe de la presqu'île longée par les eaux. De loin, les courbes irritées des criques, et sous la toison des bois, les bonds désordonnés du roc figurent les mouvements d'une bête chimérique. Et l'âme, à ces approches d'une nature cyclopéenne, théâtre d'on ne sait quels combats des éléments, dont l'histoire se lit encore dans la tourmente pacifiée des choses, s'exalte réellement ici au rêve d'une vie héroïque qui accorderait ses épopées aux épiques splendeurs de cette contrée faite pour des exploits de paladins et des exterminations de fauves.

Les points de vue, les surprises, les pittoresques échappées abondent, du reste, dans toute la région de rocs, de bois et d'eaux qui a pour centre La Roche. Une infinité de routes et de sentes, suspendues au flanc de la montagne, ont l'air d'échelles de corde flottantes et mènent à Cielle, à Beausaint, à Amberloup, ailleurs à la Baraque Fraiture, à Hives, à Houffalize. Quelques endroits sont célèbres, les Cailloux de Mousny sur le plateau de ce nom, et, dans la vallée de la Bronze, un amas de larges dalles plates, les Tombes, comme on les appelle, dominées par une roche lambrequinée et moussue. Ici surtout, le charme est vif; on longeait une paisible et jolie vallée, tapissée de prés fleuris, et ces blocs, ces éboulis, ces vagues formes d'autels et de pierres sacrées brusquement proposent à l'esprit des conjectures. Cependant suivez par les crêtes, tout en haut des ravins et des précipices, le ruban de chemin qui regagne Houffalize; sous les ponts de la jolie villette une eau passe, silencieuse et rare, au bas de vieilles rues en pente, de maisons à hauts toits, de murs en moellons rouillés par les pluies; c'est encore l'Ourthe, mais jeune fille, avant son hymen avec la branche de Sainte-Marie-Chavigny; maigrement elle épanche son urne à travers d'amènes bucoliques.

Houffalize, comme Durbuy, La Roche, Bouillon, a en outre cette étrangeté de se présenter inopinément au voyageur des plateaux dans un trou de montagnes, chaudement tapie entre ses rocs et ses bois. Quand on vient par Tavigny, une succession de rampes ondule à travers un large pays de plaines qui tout à coup s'échancrent aux approches de la ville ; et le ravin du Cowan, où plonge la route, tortueux et barré par des redans magnifiques, est comme la préparation à la gorge tourmentée au fond de laquelle se blottit l'ancienne petite baronnie du Luxembourg. Au crépuscule, l'impression tient du prestige : la dernière côte franchie, on dévale rapidement dans une mer de brumes violettes où les grands rochers semblent eux-mêmes du brouillard solidifié. En contre-bas de la chaussée, dans des criques d'ombre, des eaux s'allument de luisants d'acier; au loin, des pignons font des taches grises, confuses, sous les toits d'ardoises; et petit à petit les énormes blocs qui bosselaient la perspective se haussent, grandissent, finissent par suspendre des bastions et des cathédrales par-dessus le renfoncement graduel de la route. Puis la rue se dessine, le pavé s'étrangle entre deux rangs de

maisons disloquées, et une tour carrée, un reste de forteresse, lourde architecture du dix-septième siècle, fait un coude violent, comme pour fermer le passage. En face, à l'angle d'une affreuse bâtisse moderne, servant d'école communale, un segment d'enceinte ruinée découpe sa demi-lune, débris informe d'un vieux château qui, d'après la légende, remonterait au temps de Charlemagne. Et, toujours descendant, on arrive enfin à un tournant; la ville oblique à droite, passe un pont, remonte de l'autre côté; et du versant la vue embrasse, en amont et en aval, les arches noires de deux autres ponts, le chevet d'une antique église, dépendance de l'abbaye du val Sainte-Catherine, fondée par Thierry, sire d'Houffalize, et, plus à gauche, sur les pentes, la dégringolade des toits en schiste, pareils dans le soir aux dalles d'un



LES TOMBES.

immense et mystérieux escalier. L'une après l'autre, les lampes brasillent; des voix montent, sourdes, des fonds; une paix de sommeil flotte déjà sur la vallée; on est pris soi-même d'un assoupissement à cette douceur égale d'une vie qui, même le jour, fait encore ronron. A neuf heures, toutes les portes sont closes : un ronflement sort des maisons; çà et là seulement une vitre demeure éclairée, avec d'immobiles ombres tombées des plafonds, énigmatiques silhouettes ventrues de guitares et de mandolines où, après réflexion, on suspecte des formes de jambons. La salaison et le fumage du porc sont à peu près, en effet, l'unique industrie de ce coin perdu. De grand matin, la corne du pastoureau appelle au gagnage les troupeaux disséminés; des haraux s'échappent, à ce signal, des files de groins rosés; et la grotesque procession grossit à mesure que se prolongent les bourdonnements de la trompe. Tout le jour, la bande pâture sur les hauteurs l'herbe sèche, les glands et

les chatons ; quand le soir les ramène enfin dans la ville, grognant et se bousculant pêle-mêle, chacun regagne de soi-même la litière, lâchant le reste de la troupe ; et celle-ci de seuil en seuil se fond sur les talons du petit pâtre, qui, sa dernière ouaille disparue, reprend enfin, lui aussi, sa corne en sautoir, le chemin de la soupente où jusqu'à l'aube il dormira du bon sommeil stupide des bêtes. Ce grouillement de verrats, de porcelets et de gores s'ajoute, pour l'animation de la ville, au roulement des malles-postes qui, trois ou quatre fois le jour, débarquent les passagers et emportent les courriers. Et la monotonie de cette existence loin des capitales et des chemins de fer, au fond d'une conque habitée par de braves gens simples, a un charme d'apaisement qui, tous les étés, requiert en cet endroit une petite colonie de fidèles. Mais, l'hiver, chassées des crêtes, les neiges s'abattent en rafales par les rues, obstruant les portes et les fenêtres. On s'acagnarde alors près des feux de tourteau et de bois, dans l'odeur des jambons séchant au pendoir : au matin seulement, quand tinte la cloche des messes basses, des formes encoqueluchonnées se coulent le long des maisons et croisent en chemin un pauvre cavalier tout blanc qui, en l'absence des malles bloquées, va, par monts et par vaux, chercher à la gare de Tavigny la correspondance.

Cette pauvre gare, isolée loin du village, a son importance : c'est elle qui, par l'embranchement de Bastogne, met en communication Houffalize et ses environs avec la grande ligne de Libramont et de Namur. Bastogne, qui se découvre au sortir des bois et des landes de Bourcy, dans un pays de sapins et de bruyères, aux immenses horizons nus, est un peu comme la capitale de la contrée. Elle l'était à un degré supérieur au seizième siècle, quand Guichardin l'appelait emphatiquement un Paris en Ardennes : en ce temps il n'y avait pas de plus grand marché aux alentours ; et, par surcroît, la bombance y tenait table ouverte. Cette lointaine prospérité s'est aujourd'hui résorbée dans une foire aux bestiaux qui, tous les samedis, fait affluer de dix lieues à la ronde les gros herbagers et dans un considérable commerce de jambons, les fameux jambons de Bastogne, d'une chair plus parfumée que même les jambons d'York. Toute la ville tient d'ailleurs dans une grande rue en pente, très spacieuse, bordée de maisons en briques, en bois, en torchis, minces, étranglées, diversement peinturlurées, avec d'étroites boutiques au rez-de-chaussée. Derrière, entre des murs de vieux jardins et des restes de remparts, courent les ruelles, encombrées de fumiers, plaquées de bouses séchées, angulées de vieux pignons à lambourdes. Et brusquement le pavé se resserre, la dégringolade des maisons s'arrête au pied d'une massive tour romane coiffée d'une cage en bois à toiture quadrangulaire ; puis, la rue bifurquant, un des tronçons remonte vers le remblai du chemin de fer, tandis que l'autre file sous une voûte rugueuse, une très vénérable porte d'enceinte, garnie encore de ses mâchicoulis. Les paroissiens de Bastogne affirment qu'autrefois la tour de l'église servait pour la défense de la ville ; les Templiers auraient ensuite accroché une église à ce donjon guerrier ; et ainsi le primitif édifice, toujours ostensible sous les empiétements de l'ogive, en ses piliers trapus, son porche d'entrée et d'autres parties basses, garderait l'ambiguïté d'un ouvrage à la fois militaire et religieux. Quoi qu'il en soit, la fruste et vieille basilique avec ses nefs d'inégale longueur, quatre colonnes d'un côté et trois seulement de l'autre, ses fenêtres à meneaux et à verrières, sa voûte enchevêtrée de nervures prismatiques et historiée de rinceaux et de personnages peints, plonge avant dans les siècles, symbole éternisé d'une religion tourmentée, variable en ses formes sensibles.

A Bastogne nous sommes au plein cœur de l'Ardenne pouilleuse et grièche qui, pour quelques auteurs, réalise le type de l'Ardenne véritable. Écoutez les graves et belles paroles d'un écrivain qui, mieux que personne, a su évoquer leur austère grandeur : « L'Ardenne

n'offre rien qui soit doux et joyeux. Mais ses grands paysages muets et souffrants sont en singulier accord avec les pensées sévères et tristes. Son isolement et sa mélancolie remueront jusqu'aux dernières fibres les cœurs désolés. A la maturité de l'âge surtout, quand tant d'illusions sont évanouies, quand la vie apparaît comme un âpre combat contre les hommes et la nature, quand avec amertume et inquiétude on se demande s'il est de vraies affections, un voyage dans ces lieux austères fait accepter plus aisément la douleur. Ces routes monotones, ces bruyères vides et frissonnantes, ces habitations pauvres et rares, ces bois rabougris et silencieux, ces brumes qui se prolongent longtemps dans la matinée et reviennent tôt avant le soir, ces nuits froides retenant les gelées blanches jusqu'en juin et les ramenant dès la fin d'août, font sortir peu à peu l'âme de ses rêves de félicité, et, la mettant en harmonie avec leur sombre décor, la consolent en lui persuadant par un invisible accord que ce monde n'est pas fait pour les existences commodes » (Edmond Picard). La contrée qui va de Bastogne à Neufchâteau, avec un crochet sur Houffalize, cette vaste tristesse d'une terre stérile comme les dunes et prolongeant à l'infini, pareillement aux vagues d'une mer immobilisée, le déroulement de ses courtes ondulations, revit en ce tableau d'un accent si humain. Il ne faudra rien moins que le mouvement et les séductions de la Semois, dans l'Ardenne méridionale, pour en faire oublier la grande note persistante et monotone, comme un de ces traînants accords voilés qui, dans les polyphonies de Wagner, finissent par énerver délicieusement l'âme et la plonger au rêve des apaisantes ténèbres.

III

De Palisœul à Bouillon. — Un dernier chapitre de l'histoire de Bouillon. — Une Babel souterraine. — Le château de Bouillon. — La Semois de Bouillon à Rochehaut. — Botassart. — De Bouillon à Florenville. — La Forge Roussel. — L'abbaye d'Orval.

A la descente de Palisœul, une malle-poste attend le voyageur. Quand la charge est complète et que colis et passagers se sont empilés dans le caisson et sur l'impériale, un coup de fouet prend en flanc les deux roussins, et cahin-caha, au drelin des sonnailles, l'attelage enfile la longue chaussée poudreuse qui, de bosse en bosse et de rampe en rampe, entre des plaines violacées de bruyères, des étendues de genêts plus hauts que des hommes et de sombres chênaies embroussaillées de taillis, mène à Bouillon. A mesure qu'on approche, la déclivité de la côte s'accentue, la route décrit des sinuosités plus rapides, des masses rupestres s'étagent à droite et à gauche comme les gardiens du défilé, et tout à coup le grincement des roues contre le frein grandit dans l'encaissement d'une rue étranglée entre deux files de murs et de maisons, bâtis en grès, trapus, patinés par l'averse et le temps. On est dans la ville. Aux rez-de-chaussées se succèdent de petites boutiques ajourées de vitrines à carreaux étroits, des échoppes de taillandier, de ferronnier, de boisselier, de noirs couloirs ouverts sur des intérieurs délabrés, quelquefois un escalier en pierre de trois ou quatre marches, le tout culotté d'une brunissure de jambon fumé ; puis la rue débouche sur une place, se divise en deux branches dont l'une monte vers La Chapelle et l'autre passe le pont, s'enfonce dans les quartiers de la rive gauche ; et une large échancrure s'ouvre, dans le creux de laquelle se blottit en amont, sous les feuillages, au bord de l'eau, un enchevêtrement de toits et de pignons, dominé par les grands profils abrupts du château, au haut de l'énorme roche qui à droite bouche le ciel. En aval, les parois de l'entonnoir se resserrent, avec un coude brusque par où disparaît la rivière, dans une solitude qui

commence tout de suite après les dernières maisons ; et, repliée sur elle-même, en une longue courbe qui la fait remonter vers son cours supérieur, elle tourne autour de la ville et va baigner l'autre versant du promontoire couronné par les donjons et les remparts de la vieille forteresse. A l'abri des grands vents dans son puits de montagnes, Bouillon, le glorieux duché du douzième siècle, aujourd'hui déchu à la médiocrité d'une vie sommeillante et casanière, s'enveloppe de silence et de mélancolie, à travers le lourd manteau d'ombres que les cimes environnantes lui coulent aux épaules, comme un drap mortuaire aux grands plis immobiles. A peine une rumeur d'industrie, le battement des marteaux sur le fer s'entend dans la quiétude assoupie de ses quais ; le meuglement des bœufs qui deux fois le jour traversent la rue pour monter aux pâturages ou regagner l'étable, domine, avec les sons de la corne du pâtre, tous les autres bruits ; et toutefois, à des intervalles réguliers, une sonnerie de trompettes, venue de l'école régimentaire, se répercute en éclats cuivrés par les rocs, puis va mourir dans les espaces sourds, après avoir furtivement éveillé les échos de la citadelle.

La mort et l'abandon, depuis deux siècles, ont touché au cœur cette grosse bourgade qui, s'il fallait en croire les gens de l'endroit, ne demanderait pourtant qu'à revivre. Entourée, sur la hauteur, de vastes étendues de pays, exercée à l'élevage du bétail et au défrichement des terres incultes, possédant une race de chevaux qui n'a pas sa pareille pour la vigueur du jarret et la résistance à la fatigue, elle se plaint d'être abandonnée à elle-même, au fond de son trou d'isolement et de tristesse, sans chemin de fer qui la relie aux marchés du pays et la fasse participer à la circulation des affaires. Peut-être a-t-elle raison : la sollicitude de l'État, qui presque toujours s'exerce dans le rayon limité des grandes villes et délaisse les extrémités du territoire, semble ignorer les muettes souffrances de ces agonies de petites cités lointaines qui, pour refleurir, n'auraient souvent besoin que d'être rattachées par une voie plus rapide que les interminables chassées, au mouvement des grandes villes.

Cependant, si effacée de l'histoire que soit depuis tant de temps l'ancienne place forte démantelée, un matin elle s'est réveillée au grondement des canons de Sedan pour assister, après tant d'autres cataclysmes où elle s'était fondue elle-même, à la disparition d'un empire. L'effroyable tourmente de 1870 passa dans ses murs comme un ouragan, balayant tout et semant sur la route des mourants et des blessés. J'étais là, tournoyant moi-même dans la débâcle, l'âme ulcérée, sans pouvoir me reconnaître ; et, dans le vide et l'horreur des jours, ma main traçait ces notes funèbres : « Un va-et-vient furieux emplissait les rues. Nous gagnâmes la place, toute comble de bourgeois, de paysans, de lanciers, de prisonniers, de blessés se démenant à travers les pieds des chevaux, les roues des voitures et les porteurs de civières. Et cette cohue faisait un brouhaha terrible, dans le noir de l'après-midi. Une sueur montait des dos, flottait dans le brouillard du ciel rampant et lourd ; et les uns couraient sans but, les yeux élargis, soudainement revenaient sur leurs pas, les autres piétinaient sur place, attendant on ne sait quoi, perdus dans des angoisses. Une stupeur s'était appesantie sur les cervelles. Et la petite place avait l'air d'un cuveau bouillonnant, regardé par les maisons vertes d'humidité, avec le scintillement inquiet de leurs vitres » (*Les Charniers*).

Une de ces maisons, celle du coin, à la gauche du pont, l'hôtel de la Poste, garda toute une nuit, sur ses rideaux blancs, l'inquiétude et l'agitation d'une ombre, l'ombre du dernier Bonaparte, veillant et prisonnier. Autour de lui, dans les spasmes et les sanglots, se mourait le bruit furieux des épaves françaises emportées par la défaite. Bouillon, après cette vision tragique d'un règne finissant au pied de son château, dans la parabole enflammée des boulets et les éclaboussures d'un sanglant bourbier, replongea en sa nuit. Rien ne dit plus aujourd'hui la désolation de ces jours horribles, si ce n'est l'incessant pèlerinage qui, de tous les points, pousse vers la ville, première étape des champs de bataille de Bazeilles,



BOUILLON.

de Givonne, de Gravelotte et de Sedan, les familles amputées d'un de leurs tronçons et venant s'emplir les yeux de la contemplation de cette terre nourrie de la cervelle et des viscères de ceux qu'elles ont perdus.

Le hasard a de ces rencontres macabres : un empire, un prodigieux organisme, une dynastie échoués en ce cul-de-sac de montagnes, sous le coup de balai d'Attila et périssant misérablement, dans cette obscurité d'une taciturne ville hantée par des fantômes! Les ombres des grands capitaines de Bouillon présidant, du haut des donjons, à cet écroulement dans les gouffres du temps de la postérité napoléonienne! Ce prodigieux cadavre d'une forteresse reprenant un instant souffle et vie, par-dessus l'affreux paysage en feu, dans des allées et venues de patrouilles et de prisonniers!

Brusquement les massives portes blindées de fer grincèrent sur leurs pentures mangées par la rouille; les énormes clefs pendues dans l'âtre du gardien plongèrent au fond des palastres; le morne colosse sentit passer en soi une palpitation d'humanité. Puis, la guerre finie, casemates, corps de garde, cours d'enceinte, poternes et pont-levis retombèrent à leur lourd silence de nécropole. C'est en effet comme une cité de la mort que cette vaste maison féodale, minée par l'enchevêtrement de ses catacombes, avec l'infini dédale de ses corridors, de ses galeries, de ses passages dans le roc, en pleines ténèbres. Et jusqu'aux caveaux où l'on descendait les ducs, large trou de nuit aujourd'hui vide de ses ossements et de ses poussières, tout y évoque la sévère pensée des choses accomplies.

L'endroit était bien gardé si l'on en juge par les ponts, béants sur le vide, qu'il faut franchir avant de pénétrer au cœur de cet immense entassement de tours et de courtines encastrées dans les pointes du roc, de telle manière que le château a l'air d'une prodigieuse échine collée à l'ossature du puissant bloc sur lequel il est bâti et formant avec ce dernier un tout indestructible. A la seconde passerelle seulement, on est vraiment dans la forteresse; une porte s'ouvre au bas de deux tours semi-circulaires, les molosses de cette caverne bâtie dans le giron de la montagne, deux monstrueux bastions du neuvième siècle, frustes et trapus comme les culées de quelque gigantesque pont que les eaux du temps auraient emporté; et quand les battants se sont refermés, interceptant la communication avec le monde des vivants, une indicible oppression s'abat sur les épaules, de tout le poids de cette Babel d'escaliers et de souterrains où l'on se sent un instant muré.

Alors commence un émouvant tête-à-tête avec les siècles prisonniers sous les voûtes. On monte, on descend, on descend surtout, on descend toujours. Derrière soi on a laissé la tour d'Autriche, une construction de 1551, aux armes de Charles-Quint, grattées par la Révolution, les cours des poudrières et des batteries, les pitoyables casernes que le gouvernement hollandais édifia sur l'emplacement de la chapelle Saint-Jean et de l'habitation des gouverneurs, toute la banale et stupide architecture d'un temps qui n'entendait plus rien au formidable appareil de la guerre; et par des escaliers mystérieux, aux degrés entaillés dans la roche, par un lacis de couloirs sans jour, où, de pas en pas, l'inexprimable angoisse de l'entrée redouble et qui quelquefois se resserrent comme les parois d'un sarcophage, par des ouvertures aiguisées en fer de lance et des spirales de ténèbres, on va, on erre en d'extraordinaires labyrinthes de casemates, d'oubliettes, de basses-fosses, de salles, de latèbres : ici la cour de justice, une cave profonde, noire, oblongue; là la chambre des supplices avec ses crochets demeurés dans le mur; ailleurs la cage étroite par où les cercueils glissaient jusqu'au caveau sépulcral, mille conjectures à défaut de réalités patentes et qui aident l'imagination à reconstituer l'approximative et toujours chimérique vision de cet âpre et farouche moyen âge. A ce dédale d'angusties succèdent des souterrains plus spacieux; les passages s'éclairent d'une clarté brouillée; on longe des soutes à provisions, et le guide ne manque

jamais de tirer un coup de pistolet dans le puits vertigineux dont les ellipses s'enfonçaient, dit-on, à plus de quinze mètres au-dessous de la rivière et qui répercute encore avec d'effroyables tonnerres la déflagration de cette pincée de poudre. Quand enfin on respire, au lieu de cet air moisi, vaguement saturé de relents de décomposition, les émanations salubres de l'herbe et des feuillages, on croit échapper à un exil.

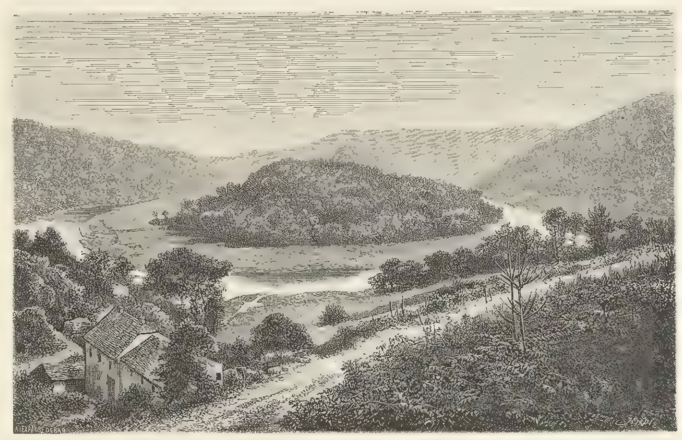
L'histoire de ce fantasque château, compliqué de si étonnantes superpositions de styles et d'époques, est d'ailleurs aussi déroutante que les profils de ses différentes architectures : les Godefroid, ducs de Basse-Lorraine et seigneurs de Bouillon, y défilent d'abord, puis les princes-évêques de Liége, en vertu de la cession du duché à l'évêque Albert par Godefroid de Bouillon, le héros de Jérusalem, et plus tard les La Marck jusqu'au moment où les La Tour d'Auvergne à leur tour entrent en scène, tout cela embrouillé de querelles de famille, de disputes entre les d'Auvergne et les évêques, d'interventions royales et d'incessants conflits politiques.

Il fut un temps où la Semois baignait les assises du rocher de Bouillon; mais l'extension des murs du rempart détermina la récession de la rivière. Un sentier longe actuellement les contreforts de la montagne, tout fleuris de cædums, de mille-pertuis et d'œillets sauvages dont les taches vives ocellent la grande chape sombre des mousses et des lichens tendue du haut en bas de l'escarpement. C'est le chemin par lequel on gagne Corbion, Poupehan et Rochehaut, dans la direction de l'embouchure, avec retour par Botassart, le moulin Drumont et la ferme Cordemois. Au bout de quelques centaines de mètres, le mince ruban de route escalade la roche sous une voûte de taillis, contourne l'eau, qu'il est impossible de suivre autrement, laisse à droite un pic chenu, le rocher du Pendu, énorme coin de schiste enfoncé dans la perspective, biaise, plonge à travers des combes, remonte vers les plateaux et, passé Corbion, vrai village de montagnes, tiré à hue et à dia sur des bosses, se bifurque en un ravin profond, au bas duquel Poupehan, sur la rive droite, groupe ses toits plats à mi-côte. Agenouillées dans leurs baquets, des files de lavandières, vieilles et jeunes, les bras nus, coiffées du barada de jaconas, se penchent sur l'eau, activant le bruit des battoirs et lessivant à pleins poings, parmi les blanches écumes de savonnée qui frangent le courant. Poupehan est la patrie des lavandières; le hameau n'a pas d'autre industrie; et celle-ci est surtout alimentée par le linge venu d'au delà la frontière.

Après une heure d'escalade, une pointe de clocher pique le bleu du ciel et signale Rochehaut, une cinquantaine de maisons massées à la crête d'un piton, si haut que le hameau poussé en bas, à l'extrémité de la presqu'île qui coupe en cet endroit la Semois, l'obscur et solitaire Frahan, avec sa blanche chapelle à toit d'ardoise, ses petites fermes clôturées de haies et sa mince passerelle de planches étayée sur des X, ne semble pas dépasser sensiblement les dimensions d'une grande boîte de bergerie. Rochehaut est doublement célèbre et par son écho qui répète de quinze à vingt syllabes et par ses points de vue sur cette contrée de la Semois, où les points de vue se multiplient à chaque pas. Du bord de la route le regard étreint un merveilleux horizon de montagnes; d'infinies ondulations mamelonnent en tous sens dans la reculée, superposant leurs croupes vertes, lilas ou indigo selon la lumière; à droite une grande chaîne dentelée s'allonge, toute pâle, où d'étage en étage vient se fondre la succession des collines : c'est la France. Et, juste en dessous de soi, Frahan forme la pointe d'un promontoire, d'abord sec et pelé, qui s'exhausse et se couvre ensuite de bois, avec des arêtes, des redans, des boursouflures, comme les pattes et les nageoires d'un monstrueux crocodile dont l'échine s'élargirait à travers l'espace.

Cette bizarre et symbolique configuration se reproduit plus loin, quand, remontant la Semois, dans la direction de Bouillon cette fois, on regarde s'allonger des hauteurs de

Botassart, au bas d'un immense paysage panoramique, la crête déchiquetée d'une sorte de houleuse épine dorsale s'évasant à l'avant en un renflement imitant la tête plate des sauriens et tortueusement bifurquée à l'arrière en de caudales ramifications. Ce ne sont là, du reste, que les singularités fortuites de cette admirable vallée dont les insinuantes et variables beautés n'ont pas besoin de fantasmagories pour s'éterniser dans l'esprit et qui, par le scintillement de ses eaux, le caprice tourmenté de ses roches, les fuites de ses chemins creux serpentant à mi-côte sous bois, les surprises toujours renaissantes de ses sinuosités et de ses replis, ses criques, ses îlots en fleur, ses rives ourlées de prés ou bordées de pentes arborées, ses percées sur les lointains vaporisés, rend inoubliable l'enchantement de ses solitudes. Et



Dessin de Eugène Verdyen.

LA SEMOIS A BOTASSART.

cet enchantement ne cesse pas un instant, à travers les trente-cinq ou quarante lieues de circuits, de serpentaisons et de crochets que l'insidieuse Semois parcourt dans un espace qui, pour une rivière moins turbulente, en exigerait à peine la moitié. Alors que l'Ourthe et l'Amblève, entamées par l'exploitation et barrées par le railway, ont perdu en tant d'endroits leur fière sauvagerie, elle a gardé la virginité de ses eaux, à travers des défilés souvent inaccessibles et dont il faut longer les tortueux détours par les hauteurs. A tout instant elle se dérobe, s'enfonce entre des parois à pic, s'engouffre dans des goulets où l'on cesse de la voir, toute noire de l'ombre des monts qui la regardent tournoyer au fond de leurs entonnoirs.

En amont de Bouillon, Dohan, Auby, Cugnon, Herbeumont, Florenville éparpillent une suite de caractéristiques bourgades, échelonnées sur des pentes. Les maisons basses et rencognées crenellent inégalement la route, obstruée de fumiers noirs, de brandes pourries, de tas d'émondes et de billettes, produit des affouages; dans l'air se volatilise une senteur de fumée de bois; aux seuils, des hommes et des femmes fendent des bûches à coups de hache, les uns et les autres terreux, secs, mangés par les hâles; çà et là des porcs se

débandent le long des haies, des attelages de petits chevaux maigres, la crinière et la queue longues, stoppent devant un cabaret, des files de vaches et de bœufs lapent l'eau en de grandes auges en pierre où les ménagères viennent aussi laver leurs légumes. Presque toujours la rivière encadre ces pastorales de ses eaux couleur d'or bruni, égratignées de miroitements de soleil, moirées de grandes plaques crayeuses ou vertes au passage des roches et des bois, ailleurs marbrées par la tache splendide des bestiaux passant les gués.

A Florenville surtout, on touche à la plus belle partie de la Semois. Des passeurs de barques, comme ils s'appellent, vous font naviguer sur des bachots plats à travers les gorges encaissées qui se prolongent de Chiny à la Cuisine. Debout à l'arrière, ils plongent la gaffe



LA SEMOIS ENTRE CHINY ET LA CUISINE.

dans les cailloux du lit et d'une poussée dirigent l'esquif parmi les éboulements qui en tous sens barrent le courant. Quelquefois l'eau est insuffisante pour le maniement de cet aviron : l'un tire alors à la chaîne, du côté de la proue, tandis que l'autre, au moyen d'un levier, imprime des secousses à la poupe pour la faire glisser sur les pierres; et tous deux marchent dans les écumes et les remous, baignant jusqu'à la ceinture. Encore n'est-ce pas sans peine qu'ils se frayent un chemin à travers ce labyrinthe de blocs, tellement pressés qu'on n'en peut sortir qu'en louvoyant et en cherchant les passes où le tirant d'eau est plus fort. A droite, à gauche, en amont, en aval, les roches s'étagent, s'escarpent, dressent de prodigieux escaliers, le rocher du Négé, le rocher de la Goffe Louis, le rocher de la Goffette, le rocher Pircot, les grands rochers du Hat, plus loin le Rehat et le Rocher fendu, énormes masses en surplomb, à pic, de guingois, dont les profils écornés et grimaçants évoquent



RUINES DE L'ABBAYE D'ORVAL.

Dessin de Eugène Verdyen.

l'horreur des animalités fabuleuses et qui se lustrent de merveilleuses chasubles d'or, de pourpre et de vermillon sous les mousses, les camomilles, les eupatoires, les digitales et les mille-pertuis moutonnant à l'infini comme une toison. A la fonte des neiges, des quartiers de schiste et de quartz, ceux-là rouilleux et sombres, ceux-ci veinés et polis comme des marbres, se détachent des crêtes et, dégringolant de degré en degré, rebondissent jusqu'au milieu de la rivière, où, parmi tout cet entassement, leur forme tourmentée leur donne des airs d'hippopotames et de cachalots échoués. Partout, l'illusion ici multiplie ses prestiges; des îlots neigneux de reines-des-prés semblent voguer comme des corbeilles fleuries; l'eau, pailletée d'un fourmillement lumineux, creuse des cavernes éblouissantes où s'écaille d'argent, comme une épaule de naïade, le ventre scintillant des poissons; et tout en haut, à la cime des rocs, les bois ondulent comme un grand sourcil irrité. Sur les rives, derrière les roseaux



LE ROCHER DU PENDU.

et les joncs, au pied des rouvres accrochés dans la pierre, des édens de floraisons et de verdures irradient des taches splendides, étoilées de corolles et panachées d'ombelles. Le soleil, bluté par les feuillées, n'y descend qu'en fines et minces poussières, comme la criblure tombée d'un van; et cette lumière qui glisse, s'enroule et par places perce d'une flèche l'épaisseur des fourrés, semble faite exprès pour allumer, dans le crépuscule des hautes herbes, la robe fauve d'un renard, d'un chat sauvage ou d'une fouine, qui, à l'abri d'inaccessibles remparts, pullulent là librement et troublent seuls de leurs chasses et de leurs amours le bruissant silence des eaux et des bois. Quand, après une heure et plus de cette navigation rudimentaire dans les émerveillements d'une nature primitive, on débarque enfin à la Cuisine, le petit hameau poussé à la sortie des défilés du Rehat, il semble qu'un rideau vient de retomber sur un coin vierge de la genèse et que toute cette féerie qui, à certaines heures, dans les vapeurs rosées du matin et les houles violettes du soir, tient plus du songe que de la réalité, s'est évanouie en des lointaines chimériques.

Florenville, la bourgade au nom poétique, se déploie là-haut sur des raidillons d'un vaste

cône, avec son église dont la flèche s'aperçoit à plusieurs lieues à la ronde, perchée au bord même de la crête, sur un terre-plein d'où s'étend un spacieux paysage de plaines et de bois, sillonné par les méandres de la rivière. Parmi tant d'autres étapes recherchées des touristes, celle-là est peut-être la plus séduisante ; dès l'aube, le cornement des bœufs allant à la pâture remplit les rues du mouvement et de la rumeur d'une bucolique ; on s'éveille en pleine rusticité ; et la journée ensuite ne paraît jamais trop longue pour arpenter les routes qui mènent soit aux Amerois, soit à la Forge Roussel, soit aux ruines d'Orval. Ici, dans le vide des enceintes, la solitude des forêts voisines semble redoubler par le contraste de cette puissante maison déchue, où des âmes priaient et sur les ruines de laquelle le sifflotement moqueur du vent semble tourner en dérision l'éphémère vanité de tout. Cependant, la nature n'a pas entièrement repris possession de ces masses de pierres éboulées ; une sollicitude veille à la conservation de ce qu'elle aurait bientôt fait de noyer sous les végétations et de desceller sous la poussée des racines ; et ce qui subsiste encore, les énormes et mystérieux couloirs s'entre-croisant dans les demi-ténèbres du sous-sol, les fines ogives des arceaux d'un cloître tout emmaillées de vrilles et enchevêtrées de ramuscules, les piliers d'une église du dix-huitième siècle et non loin un admirable fragment de transept, à triple baie surmontée d'une rose à six lobes, restes du temple primitif, ces vertèbres toujours existantes du squelette effondré révèlent, dans la nudité du grand cimetière, la grandeur et la magnificence de cet ordre des Cisterciens qui, pendant près de sept cents ans, déploya là sa pompe, maître d'une véritable cité où les arts et les lettres étaient cultivés, à l'égal des campagnes tributaires de l'autorité des abbés et nourricières du vaste troupeau humain parqué sous leur crosse.



LE LIMBOURG



LA CAMPINE A GENCK.

LE LIMBOURG

I

L'homme de la glèbe. — Tessenderloo. — Le jubé. — Une vigne de pierre.

Nous dépassons Diest et roulons vers Tessenderloo. Pendant quelque temps, les zones de cultures se succèdent ; mais, après la grasse campagne de Tirlemont, la terre, ici famélique et maigre, semble montrer les os. Des toits roses, d'un rose humide d'aquarelle, piquent les seigles couleur d'argent bruni, pareils à de gros coquelicots dans les touffes blondes d'un bouquet. Puis les maisons s'espacent ; le sol s'écorche de larges plaques cendreuses et pelées ; la végétation s'alanguit ; des carrés de sapins découpent dans la clarté du jour leurs lisières sombres.

C'est déjà, en petit, l'aspect souffrant de la contrée qui va se révéler à nous. La belle santé des régions plantureuses bientôt fera place à l'aridité des landes crayeuses, coupées de brandes et de marais, avec le défilé noir des éternelles sapinières à l'horizon et, par places, le renflement d'une dune. Cependant la tristesse du pays ne se fera sentir dans sa plénitude que plus loin, quand nous aurons atteint les solitudes de Genck. Jusque-là nous verrons la sueur du paysan opérer, même aux limites de la vie végétale, le miracle de la fructification. De l'aube à la vesprée, son échine se courbe sur les sillons ; le vent, qui souffle plus fort à travers les larges espaces nus, secoue ce haillon humain tandis que, perdu dans la bruyère, tout seul au milieu des vagues de sable qui toujours plus avant reculent le désert, il diminue sous le passage lourd des nuées au point de n'être plus qu'une forme confuse dont le geste désespéré semble ramer dans un naufrage ; il a l'air de fouir le cadavre de la terre pour en arracher une parcelle de chaleur.

Comme aux mornes latitudes de la Campine anversoise, ce grand cœur sombre du pacant limbourgeois ne connaît ni la fatigue ni le renoncement. Sous la canicule et sous l'averse il poursuit son âpre combat sans trêve, ouvrier mystérieux des destinées qui, dans l'effort d'un homme, font tenir la loi et la leçon de l'humanité, ce laboureur toujours en marche, dont la main, depuis les temps de la genèse, s'ouvre et se ferme, lance la graine aux siècles futurs. Ainsi il va, le noir terricole des sables, sous les ciels farouches, élargissant tous les ans d'un endain sa conquête sur la terre marâtre où, quelque jour, se dissoudront ses os et que d'autres retourneront après lui.

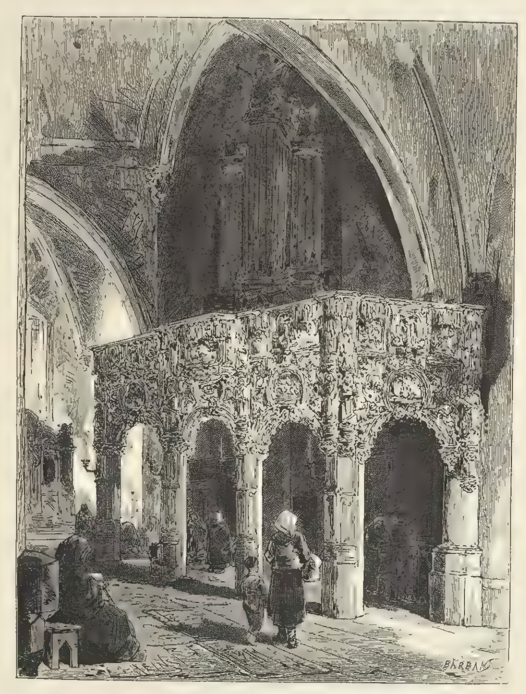
Ce sont les sérieuses pensées avec lesquelles on aborde ces régions de dur labeur. Même dans la paix des villages, elles ne nous quittent pas tout à fait : on demeure attaché par une pitié fraternelle à l'obscur servage qui attelle à un joug pareil, derrière les haies par delà lesquelles se prolonge l'immense plaine, la créature humaine et le bœuf, tous deux errénés et osseux, en un compagnonnage de misère et d'incoercible vaillance.

Tessenderloo, où nous descendons, semble fait tout exprès pour nous préparer aux austérités des impressions prochaines. En arrière des petites maisons basses qui bordent en files inégales le pavé de la chaussée, des champs de blé et de pommes de terre clairsè-ment leurs tiges grêles sur une mince couche arable gagnée par les engrais et qui s'éboule en poudre grisâtre le long des accotements. Juin crépite sur le grand paysage plat où crécelle la cigale ; au loin, les bois de conifères font des trous d'ombre dans la clarté du soleil ; çà et là de petits chênes rabougris s'ébouriffent, enchevêtrant leurs ramures comme de grosses toiles dans lesquelles roule le soleil, pareil à une rouge araignée. Puis la rue s'étrécit, les toits se tassent, un tronçon de tour trapue, aux contreforts en briques carminées, pointe au-dessus des arbres du presbytère : nous touchons au cœur du petit village et, du même coup, à ses extrémités. Toute cette ancienne capitale de la Taxandrie tient en effet dans l'ombre de l'église, autrefois dépendante de la grande abbaye de Tongerloo, dont l'armature extérieure, ce massif pilier fenestré de meneaux gothiques, et le chœur polygonal aux nervures effilées, contrastent avec la médiocrité des choses environnantes.

Le temple est ouvert : nous entrons. Des lacs de clarté bleue baignent dans la transparence des hautes verrières, avivant d'une tranquille lumière le mobilier pauvre. Une vieille femme balaye les dalles d'un geste automatique et lent qui s'accompagne du glissement de ses chaussons sur la pierre luisante. Nulle autre révélation de la vie, dans le sommeil de la petite église, que ce coup de brosse régulier qui fait voler la poussière en un léger tourbillon et dont l'écho se perd dans les molles sérénités de la nef. Tout à coup le demi-jour mystérieux qui estompait le porche s'est fondu dans les ondes lumineuses descendues des vitrages : d'un jet adorable le jubé s'élance au-dessus de nos têtes ; il déroule ses flexibilités de liane et ses treillis de dentelle, légers comme les trames aériennes que les aubes d'automne tissent à la pointe des herbes. Tout ici, en effet, est prestige et illusion : la flore seule, avec ses spires et ses vrilles, peut donner une idée de cet hymne de la pierre élancée en lis, festonnée de pampres, feuillagée de ramuscules, enroulée de volutes et dont les délicates arborescences serpentent à travers une broussaille de dais, de niches, de bas-reliefs et de pinacles. On dirait un jardin de liserons et de fougères où toutes les tiges se seraient emmêlées et qui aurait fini par noyer sous des guirlandes, des branchages et des grappes l'édicule tout entier. C'est une profusion d'ornements touffus qui, de pilier en pilier, s'accrochent, s'enlacent, se dénouent, retombent, jaillissent, guillochant les plus petits recoins d'arabesques compliquées et donnant à ce merveilleux fouillis l'animation et le frisson d'un feuillage remué par le vent.

Nous sommes ici dans la vigne du Seigneur ; son plus noble fruit, le fils spirituel de sa

mansuétude et de sa charité, y apparaît, dans les gloires et les opprobres, de la Naissance à la Résurrection, à travers une suite d'images sculptées. Toute la luxuriance de cette imagination du seizième siècle n'a même servi, semble-t-il, qu'à encadrer les épisodes de cette destinée divine : ainsi les vieux enlumineurs enguirlandaient les textes saints de fleurs et de feuillages dans l'or enflammé des marges. Et la vigne chrétienne va, monte, ondule,



JUBÉ DE TESSENDERLOO. *Dessin de Armand Heins.*

se ramifie de pilier en pilier, associée à l'harmonie de la composition par le symbolisme de ses feuilles et de ses grappes qu'on voit pendre dans l'évidement des culs-de-lampe.

Nous touchons ici à l'agonie du gothique; déjà la symétrie pittoresque des lignes signale la Renaissance; l'imagier inconnu qui se complut à cet enchevêtrement compliqué comme un casse-tête est bien plus près de l'ostentation de ses talents que du recueillement en Dieu. Il semble vraiment que les pampres et les raisins ont ici une signification profane : bien plus que les délectations de l'ivresse mystique, ils trahissent les ferments d'un art orgueilleux et sensuel.

Tandis que nos regards, pareils à des abeilles, errent à travers le hallier des ciselures, un silence plus grand s'est fait autour de nous dans l'église. Les pas de la vieille femme ont décru du côté de la sacristie; elle en sort au bout d'un instant, portant dans ses bras les candélabres d'argent qui la veille ont brûlé parmi l'encens de la procession. Les jonchées de fleurettes et de papier découpé qui, comme une pluie d'azur, de pourpre et d'or, constellaient les sables de la route, nous avaient déjà révélé, dès notre entrée au village, le passage du pieux cortège. Une lassitude de fête semble traîner encore au fond de la torpeur qui monte des maisons closes et, par le porche large ouvert, se prolonge à travers la paix des nefs. Par moments un souffle de vent roule un peu de poussière dorée dans la clarté réverbérée du dehors sur les dalles. Et nous pensons à ce Dieu des paysans qui, de l'autre côté des murs, gonfle les épis des champs et que le flamboyant jubé glorifie à sa manière, avec une pompe qui ne déparerait pas les temples les plus somptueux des villes.

II

Paysages. — Les approches du camp. — Bourg-Léopold. — La toile d'araignée — Une nature improvisée.
Le camp de Beverloo. — Hyènes et chacals. — Les manœuvres. — Une kermesse militaire.

Le train nous emporte dans la direction de Bourg-Léopold.

A travers un paysage alterné de bois de sapins et de cultures, rutilent les flammes solaires; d'immenses champs de blé s'étendent à perte de vue, montant dans les horizons; puis le sable reparaît, plaqué de bruyères; des taillis de chênes s'allument de luisants métalliques; le vert des prés prolonge dans l'aveuglement de l'après-midi ses nappes d'émeraude qui reposent nos yeux brûlés par l'incendie des blés. De plus en plus les villages se clairsèment; quelquefois un moutonnement de toits feutrés de glui fleuri se resserre à l'ombre d'un plantis d'arbres grêles, dans un repli de terrain; et, tout de suite après, la solitude recommence, avec le silence de la grande lande recuite au soleil.

Oostham et Heppen sont à peu près les seuls endroits habités de ces étendues de plaines qui toujours se succèdent et tantôt se renflent en légères circonflexions, tantôt filent en lignes droites jusqu'aux limites du ciel. A chacun de ces relais, les portières claquent : des soldats se penchent sur le marchepied et bombardent de lazzi les paysannes que le train vient de débarquer; puis la machine souffle, la file des wagons repart en cahotant dans un brouhaha de voix; bientôt les approches du camp se font sentir aux plans géométriques des levées de terre qui signalent les abords de Bourg-Léopold. Nous sommes dans la zone militaire où chaque année se concentrent les manœuvres de l'armée.

On suit d'abord la chaussée qui divise l'agglomération. De chaque côté s'allongent des rangées de maisons basses, échoppes, cafés-concerts et cantines, l'air borgne, des rideaux relevés de nœuds rouges et blancs aux vitres, avec la peinture de grosses enseignes voyantes dans les écailles du badigeon, « A l'Oie grasse », « Au Lion des Flandres », « Au Repos du soldat », « A l'Alcazar », « Au Palais indien », « Au Royal », « A Gambrinus ». Dans l'entre-bâillement des portes, des crinières dépeignées de filles s'aperçoivent, piquées d'une fleur ou d'un ruban, sur un fond de papier à ramages, oint de plaques graisseuses et décoré de chromos héroïques.

Tout de suite on a deviné le genre d'existence de ces quelques centaines de logis tassés à l'entrée du camp : c'est l'entonnoir où vient se prendre le soldat; tout ce petit monde vit de bonnes fortunes hasardeuses, d'aubaines furtives, de gains précaires, raclés sur la solde du

militaire. Comme des suçoirs, les cafés, les beuglants, la friture, la boutique de caramels lui pompent le sang et l'argent. Et rien n'est curieux comme la poussée de ce pauvre trafic sur les couches primitives, la race des premiers colons qui, amenés là, il y a une trentaine d'années, par le bas prix de la terre, ont fini par s'engraisser du vice et du désœuvrement des casernes. Alors le pays n'était encore qu'un désert : à peine une route frayait-elle le passage à travers les mouvants sillons des sables ; aux temps des manœuvres seulement, une nuée de vivandiers hâves et déguenillés s'abattait, sauterelles voraces pendues aux régiments qui passaient. Puis un embryon de village se fonda ; la glèbe bréhaigne fut remuée dans sa profondeur : des vaches maigres pâturèrent la bruyère. Aujourd'hui Bourg-Léopold, à un pas de l'énorme camp, est presque une ville, avec une gigantesque et moderne basilique romane, une gare, des rues, une place, des auberges, tout l'appareil d'un petit organisme régulier.

Cependant nous cheminons d'abord dans un demi-silence ; le lourd soleil d'été verse une torpeur sur le pavé de la longue chaussée ; l'heure du coup de feu ne sonnera pour ce ramassis punique qu'à la tombée du crépuscule. Brusquement les maisons cessent ; la route s'allonge entre des bordures de taillis ; une sauvagerie sylvestre se déroule, rumorante du bourdonnement des frelons, du ramage des oiseaux, du souffle profond du vent dans les feuillées.

A tout moment une percée nous découvre un bout de chalet, le toit en auvent, dans la gaîté d'un parterre de roses ; des chèvres paissent au piquet ; un passage de robes et d'ombrelles s'enfonce derrière les branches. La vie de l'officier s'est ménagé ces riants abris dans la paix des jeunes bois.

Toute cette végétation ne compte pas plus de quarante ans ; elle est sortie de terre aux coups de bêche forcenés du soldat ; et graduellement les soleils et les pluies ont couronné l'œuvre de ce colon improvisé. A présent, les plantations, sur un espace considérable, ont mangé la dune aride, consolidée au moyen de composts et d'engrais. Et l'humide arome des pentes herbues monte à nous avec le frais des sèves, tandis que nous longeons les accotements, le cœur pris par la douceur de ce grand jardin au sortir d'un sahara brûlant. A l'artère principale s'embranchent des allées : celles-ci à leur tour plongent dans l'épaisseur glauque des feuillages ; toutes sont comme des avenues de la vaste fourmilière humaine dont l'haleine par instants semble nous arriver dans le bercement rythmé des arbres. Ce n'est qu'une illusion : la terre en travail épand seule ses voix dans ces solitudes. Les maisons elles-mêmes ont l'air dormantes et vides parmi le silence. A droite, au fond d'une échancrure, le chalet royal, avec son capuchon de chaumes moussus et sa longue file de fenêtres closes, s'enveloppe de paix et d'abandon. Mais un funèbre souvenir, le monument commémoratif aux morts de Tacamburo, se dessine, de l'autre côté de la route, dans l'axe de la clairière ; des tables chargées de noms recouvrent les faces de la pyramide ; au bas, l'aigle impériale du Mexique déploie ses ailes, un serpent dans son rostre ; et ce rappel des catastrophes humaines étend brusquement une sévérité sur le charme de la perspective.

Maintenant nous nous rapprochons des baraquements : les sentiers se peuplent de silhouettes militaires ; par intervalles, un lignard nous croise en sifflant un air du pays, auquel les merles répondent dans le taillis. Puis, l'animation grandit : le bois semble se réveiller. D'étranges et pauvres figures se lèvent des dessous ombreux, et les unes portent à l'épaule de grandes cruches en fer-blanc, les autres ont passé leurs bras aux anses des paniers. Toutes se dirigent vers les carrés dont nous commençons à apercevoir les toitures symétriques à travers les trous du feuillage.

Bientôt il nous est donné de conjecturer le motif de ce pullulement inusité. Des spirales

de fumée tirebouchonnent à travers les branches, du côté des cuisines; en même temps une senteur aigre d'oignons et de graisse s'insinue dans le vent; et, comme, après quelques dernières arpentées, nous débouchons enfin dans la vie et le mouvement du camp, nous distinguons, accroupies sur leurs talons, adossées aux arbres ou tapies dans la poussière, les mêmes maupiteuses figures entrevues l'instant d'avant. Quelquefois un pantalon blanc s'approche des canéphores; le bec des cruches s'incline alors et épanche une liqueur marneuse que l'homme absorbe d'un trait : ce sont les vendeurs de coco. Ailleurs les paniers enfournent des chanteaux de pain, des épluchures de légumes, des os, la desserte de la sobre table du soldat. Celui-ci, bon enfant, nourrit de ses miettes l'estomac goulu des crève-la-faim de la bruyère. Justement le soleil qui s'abaisse derrière les sapins à l'horizon ramène pour ceux-ci l'espoir de la curée prochaine. Aux fourneaux, dont les rouges clartés flambent par les seuils ouverts, des torses nus se meuvent en des gestes hâtifs. Et, faméliques, sortis de leurs tannières, les hyènes et les chacals qui vivent du résidu des armées, l'œil au guet et les mains allongées comme des crocs, rôdent autour des cantines. Avant la nuit, l'aire aura été déblayée de ses moindres rogatons.

Les silences de la nature ont fait place à l'activité d'une cité. C'est, en effet, une petite cité que l'agrégat humain qui s'aligne en tènements réguliers au bord des rues parallèles où nous nous sommes engagés. Des deux côtés, des files de toits bas recouvrent des rez-de-chaussée en briques, percés d'un égal nombre de fenêtres. Un poudroiement chaud flotte aux ouvertures, avec l'odeur fade des foules rassemblées dans un espace restreint. Et sur le brouillard pâle des pénombres, en travers des tables inclinées qui lui servent de couchette, le ménage du soldat s'active, parmi un va-et-vient de chambrée affairée, des traînées de rires et des colloques de porte à porte.

Au dehors, sur les terre-pleins, les pompes sont assaillies d'hommes baignant leurs faces jusqu'aux épaules dans l'eau des baquets ou essangeant leur linge qu'ensuite ils mettent herber ou tendent sur des piquets au soleil. Un peu plus loin, dans le brouhaha d'une cantine, un sergent, la moustache effilée en ardillon, traite des camarades, sous une vague tonnelle décorée d'une table et de deux bancs. Toute cette animation joyeuse semble rythmée par les volées de notes cuivrées qui partent du carré de la musique, et tout là-bas, par delà les sapins, par les « ra » et les « fla » des tapins frappant la peau d'âne à grands roulements de baguettes.

Une esplanade s'ouvre ensuite, une étendue de sable en chauffe qui nous brûle les yeux et nous rôtit les semelles. Heureusement une lisière de bois ceinture cette fournaise. Nous nous jetons à travers les arbres en prenant des précautions pour ne pas heurter les dormeurs flâtrés au frais dans les ravines, par tas, en une grosse joie de paresse qui les tient là ronflants, le nez en l'air, la bouche béante, sous les filtrées soleilleuses qui criblent la verdure.

Et tout à coup un cri nous échappe : devant nous, profonds comme une mer, les sables déroulent leur houle aveuglante, marbrée des taches violettes de la bruyère. L'énorme plaine va à l'infini, labourée par le piétinement des charges, toute nue, sans un arbre ni un toit, presque noire dans l'incendie pâle du ciel. Rien n'y bouge, à part une confuse trépidation de l'air qui par moment semble remuer cette grande terre morte. Aux limites de l'horizon, une mince ligne blanche nimbe les dernières ondulations, réfractée aux miroirs de l'éther en tons d'étain neuf qui, plus haut, s'éteignent dans l'avivement du bleu céruléen. C'est la dune : pareil à un cône d'argent, un mamelon couronne cette longue crête au delà de laquelle il n'y a plus que l'illimité de la voûte astrale.

Nous sommes devant le champ de la théorie. Avec un effort d'imagination, nous tâchons de reconstituer l'aspect du terrain à l'époque des grandes manœuvres, les masses profondes

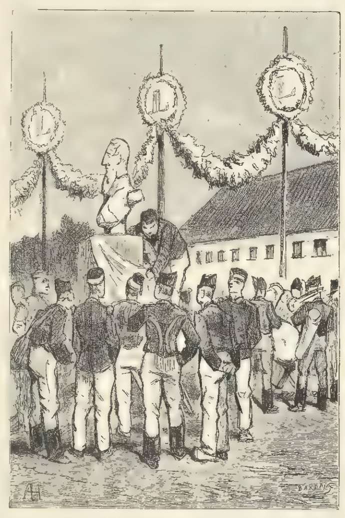


MANOEUVRES D'ARTILLERIE AU CAMP DE BEVERLOO.

Dessin de Alfred Hubert.

des régiments de fantassins s'ébranlant au pas de charge, le passage lourd des canons écorchant le sable de larges ornières, les crépitements de la fusillade dans le bruit des commandements et le cliquetis des armes, le nuage de poussière qui roule du bout de la lande et soudain crève, déchiré à la pointe des sabres par les escadrons de la cavalerie, les grêles sonneries des clairons et les ronflements des tambours dominant par moments le grand bourdonnement profond des mêlées, et, tout de suite après, les lourds silences d'attente qui précèdent les chocs décisifs.

Il fut un temps où les grandes manœuvres coïncidaient avec l'arrivée du roi. Alors le camp prenait une animation extraordinaire; toutes les avenues se décoraient d'arcs de triomphe; des échafaudages surchargés de transparents et de feuillages rompaient l'alignement des perspectives; d'arbre en arbre couraient des guirlandes de pots à feu qui dans le soir s'allumaient et faisaient flamboyer l'illumination par-dessus les spectacles et les parades. Chacun se livrait à ses ingéniosités naturelles en reprenant pour quelques heures les outils de sa profession; les charpentiers dressaient les architectures; les tapissiers et les peintres multipliaient la couleur et les festons; les modeleurs et les ornemanistes massaient dans l'argile le buste du souverain. Partout des faisceaux, des attributs militaires, des monogrammes glorifiaient la visite royale; la bouche des canons s'emplissait de floraisons étoilées; les fusils s'aigrettaient de gerbes; au centre des esplanades, des tréteaux trépidaient sous les assauts de boxe, de savate et d'escrime; ailleurs des bâches peinturlurées dérobaient, en manière de rideau, les apprêts du drame et de la comédie.



Dessin d'Alfr. Hubert.

ÉPISODE DE LA FÊTE AU CAMP.

Aujourd'hui, lorsque les guides et les lanciers se trouvent au camp, ils organisent sur la grande place du Canon, un concours hippique. Le pectacle est brillant et l'assistance nombreuse. On sait que l'école belge d'équitation a acquis une réputation enviable. La place, entre le Parc royal et les grands bois de sapins, reçoit alors une décoration spéciale, mâts, oriflammes, arcades fleuries. Et parfois les divertissements équestres ne manquent pas de drôleries, mythologies, apparitions d'hommes sauvages, etc.

Cependant le soleil s'est abaissé à l'horizon; des brumes violettes montent des taillis que nous longions tout à l'heure, l'échine aiguillée de piqûres caniculaires. Quand, après ce cuisant après-midi de marche, nous goûtons enfin, devant une omelette fumante, le repos mérité de l'auberge à Bourg-Léopold, les vitres des maisons commencent à se piquer d'étoiles rouges. Des talonnements de bottes éperonnées battent à présent le pavé de la chaussée; par bandes, les soldats déambulent à travers le village enfin sorti de sa torpeur; on voit

des dos s'insinuer à la file dans les tabagies tumultueuses. Et, l'un après l'autre, les cafés-chantants lâchent à la rue des volées de voix aigres et de sonorités discordes qui, dans les étables et les écuries, sont continuées au large par le cornement des bœufs, les rudissements des ânes et les grêles fanfares des poulains dérangés dans leur sommeil.

III

En route pour Genck. — Un sahara. — Les marais.

Il est cinq heures du matin quand nous enjambons les roues de la carriole qui doit nous mener à Zonhoven. Déjà le camp est debout : d'un petit trot serré, notre bidet croise un escadron de lanciers, les hommes en pantalon de toile et en sabots, les chevaux sans selle et sans rênes, conduits par le bridon. Bientôt le martèlement des fers sur le pavé s'atténue, la petite troupe décroît du côté de l'abreuvoir; et nous roulons dans la campagne.

Le pays que nous traversions la veille ne semble pas sensiblement changé d'abord : des taillis, des marnières, des emblavures, une terre maigre et poudreuse qui a fini par fructifier sous un labeur toujours recommencé. Çà et là un village, Beverloo, Beeringen, où, en 1739, Voltaire, venu là en exil avec son amie la marquise de Châtelet, et datant quelques lettres d' « En Barbarie » et dans la reculée les clochers de Heusden et de Zolder.

Un bleu très doux, lamé d'argent, s'étend sur le paysage, dont les lointains s'effument dans la vapeur. A cette heure matinale, la chaleur est encore tempérée par la légère brise fraîche qui du large nous apporte les aromes du galipot. Une fine poussière s'élève derrière nous, dans le sillage de la voiture; elle plane un instant dans le scintillement de l'air, puis cette trace matérielle de notre passage se dissout par l'étendue : il n'y a plus là-bas que la lande qui s'allonge. Et nous allons : le petit cheval a du jarret et des poumons : c'est à peine si un mince rais de sueur mouille son poil aubère près de la sellette. Mais, avec le soleil, les mouches goulues commencent à monter : quelquefois, tandis que nous gravissons au pas un raidillon, leur bourdonnement emplit l'espace d'une vibration lointaine et continue qui, avec le long friselis du vent, est la seule rumeur de ces solitudes.

Bientôt la terre change d'aspect : la culture ne forme plus qu'un accident dans l'élargissement de la bruyère; elle s'étend maintenant à perte de vue, aride et brûlée; le crépèlement de ses végétations courtes rompt seul l'uniformité des premiers plans et plus avant s'égalise en une grande barre morne qui se perd sous la lumière. Même par ce matin d'été, la sombre glèbe garde sa sévérité, comme si elle portait le deuil des sables où rien ne germe. La clarté ne s'y réfracte pas en prismes mouvants aux perles de l'aiguail; tout de suite la rosée se sèche aux souffles ardents de la vaste fournaise sans ombre qui s'enfonce à travers les horizons; il semble que le « Zand » dévorant boive le jour comme une immense bouche altérée; il s'y résorbe et y meurt, ne laissant sur le vide illimité de l'aire que l'impression d'une agonie de soleil. Puis, de nouveau, le désert recule devant la volonté de l'homme; les nappes onduleuses du blé nous révèlent l'approche d'une bourgade; devant nous grandissent les toits de Zonhoven. Notre bidet est arrivé au terme de sa course : une botte de foin et une mesure d'avoine dans un coin de litière fraîche vont lui ravigourer la fressure pendant que nous pointerons pédestrement sur Genck.

En marche! aussi bien il nous faut mettre à profit les heures clémentes de la matinée. Rapidement le pavé s'efface : il n'est plus, pour nous guider, que des sentes peu foulées,

elles-mêmes à demi submergées par les houles du sable. Ce sont les sillons par où la vie a passé avant nous et qu'elle a laissés sur ces mouvantes surfaces pour servir à l'orientation du pèlerin.

Pendant des lieues nous errons, les yeux mangés par la blancheur pulvérulente du sol, n'ayant d'autre horizon que le moutonnement crayeux de la plaine sous les fuites enflammées du ciel. Quelquefois un arbre, tout seul dans cette mort universelle de la nature, s'aperçoit au loin; il semble, de ses maigres bras ouverts sous le soleil, nous adresser un appel; mais le sentier nous en écarte; la pauvre silhouette de ce tronc solitaire graduellement diminue sans que nous ayons pu nous asseoir une seconde à son ombre.

A nos pieds s'allonge une lèpre de lichens, un duvet crépitant et dru qui racle nos semelles; même la bruyère ne parvient plus à s'alimenter dans la désolation de cette terre calcinée; ses touffes clairsemées et rabougries font à peine une tache sur la pâleur cendreuse du grand cadavre. Maintenant la chaleur est intolérable : de la plaine montent des haleines embrasées qui tarissent la salive à nos lèvres; le vent, au lieu de nous rafraîchir, nous souffle au visage une touffeur énervante; là-haut, dans l'éther roux, le soleil, pareil à un lion, rugit en échevelant ses flammes. Enfin, dans la morne perspective, des toits se découvrent; lentement le sol reverdit; les sentiers se labourent d'ornières laissées par le charroi. Devant nous, à une portée de fusil, Genck s'étage à mi-côte sur une bosse dominée par la flèche de son église.

Celui qui, après une étape sous les grêles du midi, les moelles liquéfiées par une coulée de plomb fondu, n'a pas trouvé sur son chemin une auberge bien close, tout humide du froid des dalles et odorant le cru du cellier prochain, celui-là ne sait rien des bonheurs du voyage. Un jour tamisé, rayé des poussières d'or que blute la fente des contrevents, éclaire doucement, aux murs de la salle où a été dressé notre couvert, les bordures d'or dont s'encadrent une vingtaine d'esquisses et de tableaux. C'est, au fond de la maison muette, dans ce coin perdu de la campagne pouilleuse, comme un petit musée d'art où nous saluons des talents amis.

Genck, en effet, depuis vingt-cinq ans, est devenu le centre d'une fidèle colonie de peintres que l'automne surtout ramène aux mélancoliques splendeurs de cette nature souffrante et suggestive. Une fois qu'on a pénétré dans son charme austère, elle vous retient par d'irrésistibles sorcelleries. Les âmes pensives, impressionnées par l'insoluble problème de l'être, y alimentent leurs songeries au double infini du ciel et de la lande, l'un et l'autre agités par les vents et les nuées, profonds et tristes comme le mystère même de la vie. Et les yeux, d'autre part, sont touchés par les magnificences sombres de ces étendues éveuses, au-dessus desquelles, dans l'or et les vermillons, s'écroulent les architectures vespérales, le veloureux accord des profonds verts paludéens et des sables infiltrés d'eaux croupies couleur de vieille rouille, la tache lie-de-vin de la bruyère en fleur allongeant ses grandes bandes foncées comme les rougeâtres courants d'un fleuve, les prestiges enfin de la lumière miroitant en arcs-en-ciel dans la moiteur des matins ou doucement mourant aux vapeurs montées des flaques marécageuses.

Au déclin du soleil, laissant en arrière l'auberge et son repos bienfaisant, nous dépassons les dernières maisons du village. Brusquement le chemin tourne : la solitude recommence. Nous longeons des lisières de conifères dont les files noires s'abaissent aux pentes d'un terrain ravineux jusqu'à l'entrée de la bruyère, et par moments s'échancrent, ménageant des percées sur des enclaves de cultures, de maigres bandes de blés poussées d'un jet débile à l'ombre des baliveaux noueux. Jamais l'homme ne désespère de la grande nourricière : là même où ses mamelles semblent épuisées, il tâche de suppléer par ses sueurs aux sèves plus amères

que des larmes, distillées de sa peine inféconde. Même au cœur des sables, à près d'une heure du village, nous apercevons encore des vestiges de labour; quelquefois une hutte de paysan se dresse, pareille à une barque échouée, derrière un pli de la dune ou un mince rideau d'arbres qui la protègent contre les rafales. Isolés, perdus dans l'immensité de cette plage d'où la mer s'est retirée, mais où on continue toujours à la chercher, ne voyant passer qu'à de rares intervalles un visage humain, avec le ciel pour horizon et les nuages pour uniques confidents de leur dur labeur, les pauvres colons regardent se lever et décroître tour à tour les soleils qui règlent leur triste existence, sans en attendre aucun allégement à leurs maux. Eux-mêmes disparaîtront, ils s'en iront où vont les nuages, ne laissant aucun regret derrière eux, mais ayant labouré vaillamment la glèbe marâtre où se passa leur vie et que d'autres, après eux, bêcheront d'un égal effort. Encore ces deux ou trois arpents nourris de leur sang et qu'ils ont fait germer à force de jours et d'années, ne leur appartiennent-ils pas toujours : de l'héritage paternel les enfants ne recueilleront peut-être que l'outil séculaire et non le sol sur lequel il s'ébrécha ; eux partis, le champ et la maison feront retour au propriétaire, la Commune ou l'État, je ne sais. Et l'on se prend à regretter qu'une loi secourable ne leur obtienne pas, après un si long mariage du fonds et de l'homme, la juste rémunération de leur anhèlement sans trêve. Tout au moins voudrait-on qu'à l'exemple des « Sarts » de l'Ardenne et du pays mosain, aucune redevance ne fût attachée au travail de la terre, dans cette région cruelle où la terre n'est qu'une cendre friable et boulante qui boit la sueur sans la retenir et constamment déçoit l'attente du serf lié à cette grièche compagnonne.

Bientôt les chaumines s'abaissent dans l'éloignement ; un cône d'or devant nous s'enfonce aux bleus du ciel ; de la crête nous voyons enfin se dérouler la ligne des marais. Ils s'étendent sur un espace de plusieurs lieues dans la direction de Hasselt, écaillant la perspective de lueurs métalliques, comme de grands miroirs allumés au soleil de réverbérations ardentes. Avec eux la vie se remet à fermenter dans cette mort du désert où le sol jusqu'alors ressemblait à un cimetière dont les ossements calcinés auraient fini par s'émietter partout en une poudre calceuse et grisâtre. Comme pour ajouter à la funèbre illusion, de grêles tiges de sapins arrêtés dans leur croissance et que la distance diminuait encore, ressemblaient à des ombres désolées errant au bord de leur sépulture. Mais aussitôt que l'eau apparaît, un pullulement de bêtes et de végétaux anime les alentours. L'immobilité est rompue. Comme le sang artériel, la filtration des sources vivifie l'aire teigneuse. Des sentiers filent à présent à travers les touffes d'ajoncs ; les roseaux inclinent leurs sabres sur les lagunes dormantes ; des broussailles de houx s'emmêlent à une végétation sombre et drue où se détache la grappe carminée de la bruyère. Çà et là des taillis ont poussé, et quelquefois un massif de bouleaux les domine, ou un chêne dont le vent à jeté là la graine et qui persille le ciel de son feuillage déchiqueté.

Autour de nous, l'après-midi s'achève dans un apaisement profond. Le sable, tout un jour recuit, nous envoie en bouffées attiédies les effluves plus forts des plantes; en même temps se volatilisent par l'air les bromes vireux des marécages. Assis au bord des eaux, nous regardons s'abîmer le soleil derrière les brumes violettes sorties des lointains.

Peu à peu l'occident s'est allumé : le ciel ressemble à un océan d'or liquide que bordent, pareilles à des plages, de grandes bandes enflammées ; une lave ardente, des jets de soufre et de feu fulgurent à travers leurs fissures, comme aux cratères de quelque monstrueux Etna dérobé par les fumées. Pendant quelques instants la fournaise broie dans ses gueules le cuivre et la pourpre des nuages ; puis l'énorme incendie froidit ; ses braises achèvent de se dissoudre sous le talon du soir ; il ne reste plus au-dessus de la noue grise qu'une vaste lueur sombre qui elle-même décroît aux houles de la nuit. Une solennité indicible

s'épand alors sur le paysage; les arbres ne sont plus que des taches confuses dans la pâleur des ténèbres ; un héron dresse près d'une mare sa silhouette méditative ; la lune écorne l'orient de sa faucille d'or, moissonneuse de songes et de chimères qui sur terre conduit le chœur des incantations et là-haut mène le roulis des astres. Graduellement la plaine est retombée au mystère.

IV

Hasselt. — Les distilleries. — La ville et les jardins — Le foirail.

Nous débarquons à Hasselt juste à temps pour assister au marché. Les maisons, ce jour-là, se vident à la rue ; la solitude des quartiers déserts s'anime du passage d'une petite foule affairée ; pendant quelques heures la ville sort de son immobilité et fait une rumeur au soleil. Sans son foirail, la petite capitale du Limbourg risquerait de s'éterniser dans un demi-assoupissement ; il y a longtemps que l'histoire a cessé de passer par ses places; un monument de grand allure commémore l'héroïsme des rustres qui, en 1799, participèrent à cette Vendée flamande, la Guerre des paysans. C'est proche de la porte de Saint-Trond, qu'ils succombèrent : c'est là que s'érige l'édicule. Les maigres activités de la vie administrative actuelle ne sont pas faites pour labourer d'un sillon bien profond le pavé délaissé par les agitations de la vie sociale. Même le ronflement de ses chaudières ne dérange pas sensiblement la tranquillité des boulevards et des grandes rues. L'étranger qui, à la tombée du jour, se glisse le long des avenues, croit errer dans un béguinage. Il regarde s'enfoncer dans le soir et le silence la ligne monotone des façades ; quelquefois, sur le pas des portes, un couple de vieilles gens assis hume les fraîcheurs du ruisseau. Il conjecture au fond de ces habitations closes, dont les vitres ne s'empourprent pas au feu des lampes, une existence éteinte et casanière. Et il va, il finit par déboucher sur une place en boyau que décorent de vieux pignons : les boutiques, un passage lent de promeneurs, une tour qu'il voit émerger des toits lui annoncent qu'il est au cœur de la cité. Aboutées sur la terrasse des cafés, des tablées de buveurs chopinant et fumant la pipe considèrent avec étonnement ce visage inconnu ; et tout à coup les oiseaux mélodieux d'un carillon battent de l'aile au-dessus de sa tête. Partout où chantent ces hautes volières de pierre dont les marteaux sont les oiseaux ailés, il y a des âmes et une patrie : il se sent moins seul dans le bruissement de ces voix qui tombent du ciel et frappent sur les timbres de son cœur.

Cependant, qu'il ne s'arrête pas à cette impression mélancolique ; que, le matin venu, il s'engage à travers le tortis des venelles qui s'emmaillent aux confins de la ville : la dolente physionomie de la veille a fait place à une certaine animation industrielle ; des chariots de grains; des haquets encombrés de futailles, des tombereaux bourrés de drague obstruent les abords de grandes constructions vétustes et noires, mangées par la fumée. Ce sont les distilleries. Par les portes charretières embrumées d'une vapeur chaude, il aperçoit des cuves, des serpentins, des condensateurs, des enchevêtrements de tubes et de madriers, des rampes de bois filant aux pénombres dorées des greniers. Longtemps Hasselt fut le grand alambic où se distillaient le vertige et la mort des Flandres ; ses creusets incessamment dégorgeaient la meurtrière liqueur de gloire et d'oubli, ce nonpareil genièvre hasseltois dégénéré aux comptoirs des villes en un tord-boyaux mixturé d'ignobles poivres. Par convois immenses il partait de là, vierge encore, perlant en gouttes ambrées autour des chantepleures, couleur du froment mûr avec lequel il était fabriqué. La sève et le sang des campagnes aboutissaient ici, en effet,

aux cornues des brûleries pour y passer par les opérations multiples de la chauffe et s'y condenser aux vertus puissantes de l'alcool.

Ce matin-là nous sommes réveillés par le meuglement des bœufs; à pointe d'aube ils ont quitté l'étable et, par les poudreux sentiers des champs, se sont acheminés vers la ville; de partout à la fois ils arrivent, énormes et doux, le mufle humide à rez de terre, regardant de leur œil rond décroître le pavé sous leurs larges enjambées égales. Des ventres roses de porcelets brimbalent dans leur sillon, la queue en tirebouchon, par petits troupeaux qui quelquefois se débandent et qu'un gaillard râblé, au pas lent comme ses grognantes ouailles, ramène d'une anguillade cinglée en pleine chair dans le droit chemin. Le long des trottoirs s'avancent de vieux paysans osseux, courbés sous des charges de légumes et de fruits, l'épaule sanglée d'une bretelle qui maintient à leur échine une échelette vaguement ressemblante à une chaise défoncée et sur laquelle s'empilent leurs denrées. Près d'eux, de maigres contadines tannées par le grand air rabotent le sol d'un coup de talon viril, droites entre leurs paniers odorant les beurres et les fromages. Même chez les jeunes, à de rares exceptions près, la chair, brûlée et durcie, tourne à des tons de vieux cuir qui ne rappellent en rien les joues en fleur des belles filles du polder anversois. Toute cette caravane s'engouffre dans l'entonnoir des rues, débouche à travers les places, s'allonge à l'ombre de Saint-Quentin. Les aumailles vont s'aligner sous les arbres d'un petit terre-plein, flanc contre flanc, dans un emmêlement serré de cornes et de croupes; un carrefour voisin sert de refuge au grouillement des porcs; terricoles et margoulins s'épandent par longues files devant les façades des maisons, chacun gardant sa place accoutumée et transformant le trottoir en un énorme étal versicolore qui, par places, s'empourpre de la rougeur saignante des viandes et ailleurs chatoie dans la bigarrure des aunages, des écheveaux de laine et des piles d'étoffes. Une foule de petites industries se greffent, en outre, sur cette foire aux denrées et au bétail, marchands de layettes et de boissellerie, de pièges à rats et de pains d'épice, de scapulaires, de lunettes et d'électuaires; et les échoppes avoisinent les tréteaux; les éventaires se confondent aux tas des paniers; la boutique en plein vent du potier empiète sur les charretées de choux-fleurs, de carottes et de céleris écroulées à ras de l'aire. Chaque pas qu'on fait risque de s'égarer à travers les monts d'œufs, les pains de beurre, les piles de chaussures, les disques de tartes aux pruneaux, qui en quelques heures ont poussé du pavé et sur lesquelles s'abat la convoitise des citadins. Un enchevêtrement de ridelles et de brancards barre les extrémités des rues; des chevaux, la bride passée dans un anneau, paissent l'herbe verte et le foin dans les venelles avoisinantes. Et le marché plonge à travers les pâtés de maisons, s'étend de quartier en quartier, envahit jusqu'au porche des églises. Une foule à l'idiome musical et traînant s'y bouscule en un tumulte de marchandage, un long piétinement sur place qui bouche les avenues et baigne dans une buée bleuâtre, émanée des déjections animales en fermentation et des tassées humaines suantes au soleil. De moment en moment la rumeur grandit; le brouhaha des voix ronfle comme une roue de moulin, parmi le cornement des vaches, l'aigre glapissement des porcs, la rauque clameur des ânes; et tous ces bruits là-haut s'accompagnent des volées du carillon piquant ses trilles et plaquant ses arpèges.

Nous échappons un instant aux agitations du foirail. Une rue bordée de pignons vermoulus, l'étage en saillie et les toits en auvent, nous jette dans les jardins d'un béguinage dépossédé de son petit peuple de femmes priantes. La chapelle et le porche d'entrée sont demeurés; mais, à la place des guimpes blanches, des bourgerons d'ouvriers et des bonnets de ménagères s'aperçoivent derrière les vitres étroites au fond des enclos envahis d'un piaillis de marmaille.



Dessin de Armand Heins.

LA GRAND'PLACE DE HASSELT UN JOUR DE MARCHÉ.

Près de là s'alignent de hautes carcasses sombres de brasseries et de distilleries : l'odeur tiède du houblon nous arrive, mêlée aux exhalaisons piquantes de l'alcool : des jets de vapeur bouillante s'échappent des tuyaux de décharge, et les cheminées éructent des bouillons de fumée. Puis un réseau de petites voies étroites nous ménage des échappées sur un coin de vie paisible où la province se reprend à son sommeil et jusqu'où les rumeurs du marché ne s'étendent pas.

Un aspect particulier à la petite cité s'y révèle à nous, le graduel absorbement de la ville par la campagne. Elle reflue du fond de ses verts horizons jusque sur le pavé urbain. Le paysan a réalisé son avoir pour être plus près des résidus industriels qui engraissent son bétail. La ferme du petit éleveur est ici comme le vomitoire où se dégorgent les chaudières et les alambics. Une odeur musquée d'étable fleure des cours rembourrées de paillers profonds : la vache et le porc, soumis à une stabulation perpétuelle, dans une nourrissante atmosphère de bière et de genièvre, y fermentent d'une graisse surchauffée et malsaine.

Tout à coup le silence des boulevards nous enveloppe; une marine en miniature se prolonge entre les quais de pierre proche du « gasthuys » (hospice), une grande construction en briques du siècle dernier. Quelques chalands y sont amarrés; une barge à cabine verte qui fait le service entre Hasselt et Beeringen enroule son grelin à un pilier; dans la perspective des arbres, un canal s'enfonce, tout droit, comme un rail d'acier; et, devant nous, le campanile de Saint-Quentin sort d'un fouillis de végétations et de toits.

La Ville des fleurs, comme on l'appelait sous la première République, n'a pas tout à fait démérité de son vieux renom : aux clôtures des jardins qui bordent les promenades, des touffes de saules, des bouquets d'essences variées, des buissons de floraisons. Ni maison communale, ni palais administratif; quand on a longé la façade, actuellement restaurée, de la maison de refuge des abbesses de Herckenrode, les pittoresques maisons de la Grand'-Place et les pignons clairsemés des quartiers populaires, on a bientôt épuisé la curiosité. Même une certaine banalité vulgarise les églises, rachetée seulement à Notre-Dame par la pompe et les grâces maniérées de deux mausolées de Delcour. Mais une prédilection unique autrefois se faisait jour ici parmi ce dédain pour le marbre et la pierre : c'était le goût pour les beaux parterres, les gazons émaillés et les bosquets pleins d'oiseaux. La ville s'entourait encore d'une ceinture de plantations; on ne l'aperçoit d'abord qu'à travers un rideau de feuillages et un étoilement de fleurs.

Une ruelle tournante, longée d'un fossé où s'embourbe un ancien bras du Démer, restes d'un travail hydraulique du treizième siècle, nous attarde un moment dans un recoin humide et pittoresque, animé par le ronflement de grandes roues aux palettes moussues. C'est comme une pointe de banlieue qui brusquement s'achève ensuite dans le bruit et l'animation de la pleine ville. Le marché nous reprend à ses bourdonnements de voix; mais déjà le carreau commence à se déblayer; la foule s'espace, laissant à découvert un fumier grouillant d'épluchures et de bouses. Avant qu'il soit midi, Hasselt aura repris son aspect accoutumé.

V

Paysages. — Saint-Trond. — La Grand'Place. — Les couvents.

Le train plonge dans la flamme et le vent : nous filons sur Saint-Trond. De nouveau le pays change d'aspect; après la grande lande solitaire, la campagne généreuse recommence, les champs de blé qui montent dans le ciel, les prés baignés dans une poussière de soleil, les bois qui ouvrent des trous d'ombre sous l'éther en feu, les massifs d'arbres qui emmêlent leurs silhouettes sur l'or des plaines. La terre revêt ici des apparences joyeuses et vivantes; des vallonnements légers font onduler les horizons; on se croirait dans un coin de la contrée hesbignonne.

Alken nous apparaît au passage, puis Cortenbosch, et la végétation, à chaque pas, devient plus dense et plus touffue. Des files d'ormes et de peupliers rayent le paysage; les champs sont séparés par des haies ventrues; les hameaux se pressent. A mesure que nous avançons vers le sud, l'impression de force féconde et de bien-être qui se dégage de cette région nourrie de puissants engrais, nous fera mieux sentir le labeur forcené de l'homme. Et toujours, par l'ouverture des portières, comme à travers la bordure d'un cadre, les fermes, les cultures, les bouquets d'arbres, les profonds dormoirs remplis de bétail vautré se succèdent.

Une chaleur de fournaise tombe là-dessus; le sol et l'espace nagent dans une lumière éblouissante; par moments, de lourds chariots chargés de foin passent dans les blés, pareils à des montagnes mouvantes; et la tête des chevaux seule émerge des houles vermeilles qui se referment sur leur sillage. Puis les emblavures s'espacent; on est noyé dans le feuillage des vergers; et tout à coup, à gauche, par-dessus leurs grosses touffes métalliques, les tours de Saint-Trond s'élancent dans la perspective.

Nous tombons dans le bruit alangui d'une fin de kermesse. Près de la gare, un carrousel de vélocipèdes mène son branle au ronflement d'un orgue mécanique. Une baraque foraine semble endormie dans le silence des tréteaux vidés de leurs bobèches. Tout proche, une diseuse de bonne aventure se dérobe derrière la tenture graisseuse d'une maringote. Plus loin, un comptoir de friture, décoré de cuivres et de glaces, avec un affairement de marmitons en blanc autour des fourneaux fumants, empuantit l'air de ses relents d'oint chanci. C'est tout. La gaîté populaire s'accommode de ce pauvre amusement qui du moins rompt pour quelques heures la régularité triste de la vie provinciale.

Celle-ci coule d'un flot tari dans la vieille cuve où bouillonnèrent les passions publiques; à peine la rumeur des raffineries, dont les grêles cheminées dépassent l'horizon des toits, hausse-t-elle d'un degré ce qui reste encore de souffle à ce cadavre décomposé d'une grande cité. Personne ne s'aviserait de retrouver dans la race dégénérée des Saint-Tronnaires d'aujourd'hui les descendants des Jordan de Pule et des Walteramme qui au treizième et au quatorzième siècle armaient en guerre les riches marchands contre la double autorité des abbés et des évêques. Les Liégeois ne se montraient pas plus ardents dans la revendication de leurs privilèges que ce rude peuple joutant, au fond des forêts qui environnaient la ville, avec les compères pleins d'audace et de ruse dont la crosse s'allumait parmi les pompes de l'antique abbaye de Saint-Trudon.

Le temps a passé sur ces gloires; les vergers et les champs de betteraves ont nivelé l'échevellement farouche des halliers; le dernier abbé s'est effondré dans l'émiettement révolu-

tionnaire ; de l'abbaye il ne subsiste plus qu'un pilier de tour, comme la culée d'une estacade balayée par les eaux. Une pierre qu'aucun clairon, parti du fond des nuées, ne lèvera plus, scelle à jamais dans le sépulcre de la royauté épiscopale, à travers les fraternités de la mort, les grands abbés et les grands communiers.

Pourtant, sous cette léthargie des corps, l'esprit religieux veille toujours ; il semble que certaines villes sont vouées à des prédestinations infrangibles ; le Saint-Trond des âpres prélats a germé, à travers la ruine et la déchéance, dans une graine séculaire et monastique. De l'arbre catholique qui, pendant des siècles, a étendu ici en tous sens ses rameaux, un surgeon est sorti, enfoncé par les mêmes racines dans l'âme et le sang de cette vieille terre chrétienne. Là où Saint-Trudon creusait ses cryptes et étageait les autels de ses hautes nefs, un séminaire pierre à pierre a poussé, comme une bastille de la Foi. Une grande ombre s'étend sur ses façades mystérieuses qu'aucune fenêtre n'ajoure et derrière lesquelles on soupçonne les méditations de l'esprit reployé en soi-même; et cette ombre est celle de la croix où saigne, par-dessus la souffrance des hommes, le cadavre immortel du Christ.



Dessin de Armand Heins.

LA GRAND'PLACE DE SAINT-TROND.

Après avoir erré longtemps par la ville, sans que notre talon y fît résonner d'autre écho que ce faible bruit du passant qui tout de suite s'efface dans l'agonie des rues, nous eûmes, ce soir-là, une forte impression. Saint-Martin, avec son mélange de styles, ses colonnes trapues reliées par des archivoltes ogivales, sa voûte décorée de travées et de peintures, son porche italianisé de Renaissance, n'avait éveillé en nous qu'une curiosité superficielle.

Une émotion plus vive ensuite avait émané de la vaste place où débouche la principale artère de la ville et qui tout à coup ressuscitait à nos yeux, dans un ensemble d'architectures disparate et séduisant, l'image expirée d'un grand corps social agité des ferments puissants de la vie. Au centre le coquet beffroi de 1606, renflé d'un campanile bulbeux qui s'effile en flèche, semblait mouvoir à rebours, sur les disques de cuivre de ses cadrans, les aiguilles qui règlent les sonneries du carillon ; tandis que les marteaux frappaient pour les habitants les heures présentes, il nous paraissait que nous étions entraînés en arrière par la récession vers les temps évolus ; nous écoutions chanter, à travers la musique ailée, l'âme des foules bruyantes, des foules d'autrefois. Une église qui, à notre droite, dans un léger recul, découpait ses arcs-boutants comme des ancres dans le ciel, la survivante de cette grande Notre-Dame dont Albert Dürer vit s'élever la première tour et qui a sombré presque entièrement dans l'incendie et les restaurations, en même temps nous apparaissait pareille au vaisseau insubmersible de la piété : après tant de naufrages et tant de vicissitudes, elle avait

l'air d'appareiller pour les pays célestes, portant dans l'air comme un mât sa flèche où se brise la colère des vents du siècle.

Mais c'est à gauche surtout, dans la perspective qui s'approfondit à l'extrémité de la place, que s'opérait pour nous, sous la forme d'une massive substruction et d'un délicat portail, une suggestive évocation. La tour austère, fruste, appuyée de lourds contreforts, symbolisait les sévérités de la foi primitive; puis celle-ci faisait place à des compromis de conscience qu'exprimaient à leur tour, dans leur langage de pierre, les élégances païennes du petit édicule poussé comme une loge de portier — le portier du bon Dieu — à l'entrée de la grande maison sainte.

A cette même place, saint Trudon, parent de Chilpéric et de Pepin de Landen, fondait un monastère; à cette même place ensuite s'érigeait la majestueuse basilique romane de l'abbé Adélard, portée par douze colonnes d'un marbre rose et précieux « les plus belles de tout le pays », dit un chroniqueur du seizième siècle. Un incendie ayant ravagé le temple de fond en comble, une église nouvelle sortit des décombres de la première; après des siècles, la Révolution française l'envoya rejoindre dans l'éternité sa sœur aînée. Mais, si les églises s'en vont, l'Église n'est pas morte; elle revit ici doublement, matérielle avec la chapelle du séminaire, spirituelle avec cet autre édifice qui prolonge ses fondements dans l'âme et que cimente la vertu des théologies.

Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls souvenirs qui, en cet endroit, se lèvent des crépuscules de l'histoire : une ombre courroucée et altière, celle du Sanglier des Ardennes, s'y démène aux mains d'une meute humaine; tout autour, l'orgie épaissit ses rouges haleines. Il ne pensait pas marcher à la mort, le terrible La Marck, quand, en ce jour de ripailles et de ruses, cédant à l'appel de l'évêque, le futé renard, il traversait au pas de sa monture les cours de l'abbaye, rogue, superbe, son œil de faucon tournoyant sous ses sourcils chevelus. Ce fut la Mort pourtant qui, sous le camail et les traits insidieux du prélat, l'achemina à son siège, à travers les fumets du vin et des victuailles. L'ogre ne sortit de là que le couteau sur la gorge, conjecturant l'échafaud qui le lendemain devait boire son sang à Maestricht. Puis, voici venir d'autres ombres encore : elles rôdent sous les voûtes, inquiètes, tumultueuses, furtives comme la révolte et la vengeance. Tremble, Philippe! le Compromis des Nobles tient à l'abbaye ses assises pour la première fois.

Hantés par ces fantômes, nous avions gagné l'obscurité des boulevards. La ville éteignait ses rumeurs dans la nuit tombée. Au-dessus des vieux jardins touffus, les pignons s'aiguisaient sur les pâleurs du ciel. Et tout à coup une ruelle nous jeta dans un quartier désert à l'entrée duquel un grand christ étendait les bras. D'immenses et mornes façades sans fenêtres se prolongeaient, étranglant l'espace au-dessus de nous, ne laissant entre leurs fuites qu'une étroite coulée d'air et d'étoiles, si hautes et si noires qu'on eût dit des murs de prison. C'était en effet la prison des âmes; là gémit et s'exalte, au brodequin de la scolastique, la pauvre raison humaine; comme en une sombre volière, un vol éperdu de jeunes esprits s'y blesse aux barreaux de la Somme et du Dogme ; et une terreur nous prenait devant cette caserne bâtie avec la pierre même de l'Inquisition, murée avec du silence et des ténèbres, défendue contre les idées du siècle par des herses et des remparts plus impénétrables que tout l'appareil féodal.

D'autres christs maintenant surgissaient sur d'autres façades; toutes adhéraient ensemble et formaient un bloc de nuit où s'allumait seulement, par places, le tremblotement d'un cierge, derrière le grillage fleuri d'un petit autel accroché à la brique. Après les cachots, la tombe; après les séminaires, les couvents. Un peuple d'hommes et de femmes expie ici, dans la mort du cœur et des sens, l'horreur de vivre; plus rien d'humain ne tressaille en

leurs entrailles; ils se lèvent au matin dans le linceul où ils se sont endormis la veille. Et nous allions à travers le froid et la souffrance de cette humanité comme à travers des catacombes, prêtant l'oreille à des bruits illusoires où nous croyions distinguer des voix et des soupirs, quand un cri, un râle aigu et douloureux, déchira le pesant silence du soir. Devant nous se dressait la maison des fous. Ici encore, c'était le tombeau, mais un tombeau où Dieu ne descend pas, qui n'est pas visité par les anges et que ferme irréparablement sur la bête l'âme repartie.

Ainsi, en quelques instants, nous avions franchi les cercles de la mort charnelle et spirituelle, volontaire ou soumise aux fatalités, fille de la Foi ou de la Douleur, l'une trempée dans le sang de Jésus, l'autre dans les larmes de la vie. Doucement un vent passa, qui nous apportait le parfum des fleurs, cette prière de la terre, et le carillon se mit à chanter, jetant à l'éternité les minutes qui ne comptent plus pour les trépassés de la raison et des terrestres affections.

VI

Tongres et Notre-Dame. — Une Italie du Nord — Les tresseuses de soleil.

Nous descendons d'un degré vers le sud; chaque tour de roue nous enfonce un peu plus au cœur de cette terre séveuse, fermentée, gorgée d'engrais, vrai paradis des fermes et des bestiaux, qui marque la limite de la province. Tandis que tout là-bas, à l'autre extrémité, Maeseyck, en attendant la ligne internationale qui la tirera de son isolement, est comme perdue, au sortir des silences de la lande, dans ses pâturages du bord de la Meuse, ici les villages se pressent au point d'entourer les villes d'une banlieue plus populeuse et plus vaste que les villes mêmes. Le sang et la vie de la contrée ont remonté là, comme à la grande artère naturelle de cet organisme que le sable infécond, l'absence de communications et l'espacement des hameaux ont atrophié ailleurs. Et pourtant, si détachée que soit Maeseyck des activités du temps, une gloire impérissable continue d'acheminer par delà le morne désert campinois, comme à un pèlerinage séculaire, la piété et les admirations du monde vers la cité enviée où les Van Eyck ont vu le jour : ce berceau pèse aux balances de l'histoire le poids d'un empire.

Cependant, à mesure que nous nous rapprochons de Tongres, notre mémoire évoque d'autres souvenirs. Devant nous se lève la formidable civilisation romaine ; de leur pas emporté, les légions de César sillonnèrent les halliers de ce sol aujourd'hui livré aux moissons; elles passèrent comme la grêle et l'incendie, ravageant tout, vengeant par l'universelle destruction des Éburons le massacre des armées de Sabinus et de Cotta dispersées par Ambiorix. Puis, sur ces ruines et ces cendres d'un peuple, une ville s'érigea, puissante, enfonçant ses murs, comme un matériel symbole de haine et de défi, dans la terre grasse des héros trépassés. Ni le temps ni les révolutions humaines n'ont eu raison de leurs indestructibles fondements : la vieille cité impériale n'est plus qu'un fantôme en deuil de ses gloires évolues; mais l'énorme enceinte demeure accrochée à ses entrailles comme l'ancre qui retenait sur ce rivage la fortune de Rome.

Rien ne frappe plus l'esprit que le vide et le silence de ce cadavre d'une grande fourmilière derrière les remparts rébarbatifs qui ont l'air de la défendre contre un ennemi imaginaire, et la défendent seulement contre les rafales montées de la plaine. On pense à ces armures tragiques forgées pour les chocs des mêlées et qui se rouillent au fond des musées, béantes

sur l'ombre et le vent, ayant à leurs ouvertures le réseau frêle d'une toile où dépérit une araignée. Tongres, comme la dolente araignée, attache à ses remparts les bouts de la toile avec laquelle, depuis des siècles, elle tisse son linceul.

La vie présente est comme étouffée ici sous le faix écrasant des souvenirs ; quelque effort qu'elle fasse, elle sent peser sur elle la pierre effroyable du passé. Celle-ci ne se soulève tout juste que pour permettre à ce petit peuple sorti de la poussière des cryptes de respirer. Et ce n'est pas seulement l'obsession de la Rome militaire et conquérante qui, à chaque pas qu'on fait du côté de la campagne, le long de ces boulevards où l'humble maison moderne a fini par se greffer sur les moellons de l'impérissable muraille, persiste et se matérialise en cette ceinture et ces restes de tours irréductibles, pareils à un cercle enchanté dans lequel les fatalités auraient condamné les générations à tourner sans espoir d'en jamais sortir ; le moyen âge chrétien, avec ses cloîtres et ses grandes églises, symboles du renoncement et de l'effacement terrestres, lui aussi éternise un léthargique silence pardessus les toits, et semble boucher de ses blocs hiératiques les brèches ouvertes dans le ciment romain.

Si loin qu'on s'avance dans la campagne, soit qu'on descende vers Pirange ou qu'on monte vers Sluze, partout le prodigieux pilier de Notre-Dame se dresse comme le donjon de cette bastille spirituelle qu'aucune force humaine n'a pu jusqu'ici abattre. Comme si rien ne pouvait plus pousser à leur ombre, dans la terre épuisée où l'une et l'autre enfoncent leurs racines, la Rome des Césars et la Rome des Papes disent à l'homme : « Tes destinées sont closes; le monde expire devant notre barrière. Rêve et prie, si tu veux; mais tu ne bâtiras pas en regard de nous. Tout est vent et poussière là où nous sommes. »

Quand on suit la large rue qui commence à la gare, on ne tarde pas à rencontrer, en inclinant à droite, une levée de terre où des arbres ont poussé leurs végétations touffues et qui couronne les massives substructions du rempart féodal. En contre-bas, dans la direction de la ville, une mêlée de feuillages encadre la perspective des toits, groupés au pied de Notre-Dame dont l'énorme chevet, percé des lancettes ogivales, a l'air d'un chêne géant au-dessus du moutonnement des taillis.

D'ici on est merveilleusement placé pour embrasser sous un de ses aspects les plus magnifiques ce chef-d'œuvre de pierre auquel collaborèrent les siècles. De la vertigineuse poussée de ses soixante-quatorze mètres, la tour s'élance, entre le double épaulement de ses contreforts en retrait, de haut en bas aiguillée de pinacles à crochet, avec ses trois étages de fenêtres à meneaux flamboyants, son portail de style ogival adapté à un porche roman et, au-dessus, l'ajourement de sa fine colonnade encadrant une niche de la Vierge. Une balustrade, évidée en quatre-feuilles, court le long de la face latérale, masquant les toitures des bas-côtés, en haut des contreforts qui séparent les fenêtres mi-parties rayonnantes et flamboyantes; et, derrière s'étagent les deux rangs superposés des arcs-boutants de la grande nef, semblables à des vertèbres recourbées dont l'enfilade laisse voir les triples lancettes des verrières. Lentement le majestueux profil décroît; la plate-forme, de laquelle nous l'apercevions naguère, s'abaisse et s'interrompt ; nous suivons un boulevard qui va vers la ville basse.

L'enceinte moyen âge apparaît encore, coupée de larges entailles que les jardins et les habitations depuis ont bouchées, çà et là renflée de redans ou arrondie en demi-lunes, et, plus loin, le long d'une admirable allée de châtaigniers profonde et sombre comme un vaisseau de cathédrale, lavée par les eaux d'une petite rivière où se reflètent ses excoriations saignantes. Puis le chemin s'étrangle, les fondations romaines dessinent un coude brusque, plongeant à pic dans les champs, étalant leurs superpositions de moellons carrés, larges de plus d'un mètre en certains endroits, pareilles à un môle de silex et de ciment contre lequel les eaux du temps seraient venues se briser.

Le génie militaire du quatorzième siècle s'en est servi comme un contrefort pour y buter le donjon d'une entrée de ville, cette curieuse porte de Visé qui ne voit plus passer que des files de bœufs les jours de marché et qui, autrefois, de sa masse carrée, percée d'ouvertures auxquelles s'accrochait le pont-levis, commandait la campagne d'alentour. Comme pour opposer une image de paix à cette évocation héroïque, un petit béguinage délaissé, tout moisi de silence et d'ombre, un pauvre recoin de piété dolente et blessée, aux façades verdissantes comme les parois d'un puits, s'alanguit de repos et d'ennui au bruit des heures qui sonnent à son humide église et goutte à goutte, comme des larmes miséricordieuses, comblent sur l'humble enclos l'éternité.



TONGRES ET L'ÉGLISE NOTRE-DAME. *Dessin de Armand Heins.*

Une rue nous mène à la grande cité catholique, toujours vivante dans le sommeil et l'effacement de l'autre, à la forêt mystique où, dans les chapiteaux et les verrières, s'enlacent les fleurs de l'âme et de la prière, à cette Notre-Dame de Tongres qui, semblable à la Vierge de Van Eyck, élargissant par-dessus les hommes et les villes les plis immenses de son manteau, illumine tout l'horizon du rayonnement de sa robe de pierre. Une nuée de petits anges, à demi sortis du tympan, sous les voussures du porche sévère où Jésus et Marie sont partout représentés, semble se pencher sur les fidèles comme par une lucarne du ciel.

Est-ce le léger ventilement de leurs ailes qui tout à coup rafraîchit l'air autour de nous? Une senteur froide comme celle qui monte des tombes nous pénètre. Nous étions dans la vie ; une porte s'est ouverte : nous sommes chez les moines, chez les siècles, chez les morts.

Aucun lien sensible ne rattache plus, en effet, les austères cloîtres de la foi primitive à la piété dégénérée de ce temps ; comme l'âme des cénobites, ils sont nus et ouvrent sur le ciel leurs grands jours sans mystère, ainsi que des yeux emplis de pensées simples.

La même émotion ressentie en d'autres temps à Nivelles nous ressaisit ici ; les deux cloîtres se ressemblent ; tous deux appartiennent au roman le plus pur ; ils ont gardé intacts les rites solennels de la grande religion du dixième siècle. A Tongres, comme à Nivelles, le préau s'entoure d'une galerie ajourée d'arcades en plein cintre, dont les archivoltes retombent sur des colonnettes isolées ou géminées, historiées de chapiteaux feuillus et reliées ensemble par le prolongement du stylobate. L'un et l'autre sont comme le giron où l'église prochaine a pris naissance. Elle projette sur eux l'ombre de son chevet ; mais une ombre la couvre à son tour, venue des temps, plus large sinon plus haute, l'ancêtre étant ici le cloître.

Tandis que nous touchons avec respect ces antiques pierres usées d'humanité, des femmes priantes, les bras en croix, se silhouettent sombrement sur les cierges allumés d'un petit autel. Scellées dans le mur, des dalles tumulaires se succèdent, orgueilleuses et parées d'inscriptions qui parlent de la vie dans ce lieu où la mort seule devrait élever la voix. Çà et là un seuil ouvert encadre une chapelle, les nervures d'une voûte, un retable gothique, ailleurs un bas-relief de marbre d'une grâce ondoyante et féminine. Mais l'œuvre d'art nous émeut moins que la nudité sévère des murs, unis comme ces consciences sur lesquelles le monde n'a plus de prises.

Une porte nous livre l'accès de l'église. En un instant nous sommes tranportés dans la pompe et la magnificence ; un hymen de styles et d'époques s'accomplit sous nos yeux ; l'ogival primaire des nefs, du transept droit et du chœur se marie, dans le rond-point du chœur, le transept gauche et les chapelles des bas-côtés, à l'ogive du quinzième siècle. La vaste basilique ouvre, à travers l'espacement de ses vingt-quatre piliers, son imposant vaisseau ; là-haut, par-dessus les arcs en tiers-point des travées, le triforium, lancéolé de petites arcades supportées par des colonnettes cylindriques, ressemble à la galerie d'une carène qui voguerait dans la lumière des paradis. Et dans le grand chœur éblouissant où les clartés vives du dehors jaillissent à torrents par deux rangs superposés de hautes fenêtres à lancettes géminées, ainsi que des eaux ruisselantes par la bouche des écluses, l'adorable et naïve beauté d'un retable sur l'autel, entre les candélabres d'argent, comme une palpitation de vie lointaine, qui, plus bas, sur les dalles où posent leurs pieds onglés, a l'air de s'achever dans l'éploiement d'ailes des aigles des lutrins.

Le cuivre, la couleur, la lumière s'accordent dans l'alme et blanche église, pour glorifier Marie, la céleste patronne du lieu ; son image, sous la forme d'une très vieille statue polychromée, les joues, enluminées d'un nuage rose, une épée retombant aux plis de la robe — cette même épée qui plus tard se retournera dans le sang et la chair de son cœur, — continue de sourire en un coin du transept gauche, d'un pâle et fragile sourire qui semble s'égarer sur les mères venues là gémissantes, et leur verser les consolations, au nom du divin martyr qu'elle berce dans ses bras.

Depuis des siècles, les générations amoncellent en son honneur, dans le trésor de l'église, les ors, les soies brochées, les joyaux, une miraculeuse fortune qui remplit des armoires et forme comme le viatique terrestre de la bonne Dame dans son pèlerinage à travers la souffrance humaine. Longuement devant nous, et que près des étoles et des surplis pendus à des clous ont gardé l'attitude et le geste de l'officiant, les ciboires, les buires, les manutiles, les châsses, les pyxides, les sanglantes reliques, évocatrices des saintes douleurs des premiers confesseurs de la foi. C'est un véritable ossuaire qui nous apparaît à travers les gemmes et

les orfèvreries ; notre scepticisme moderne n'y trouve plus qu'un spectacle curieux ; mais d'autres que nous y viennent encore appuyer les lèvres de leur ferveur ; et nous pensons au temps lointain où c'était la coutume d'exposer toutes ces possessions illustres derrière la balustrade de la tour, au-dessus du grand portail que nous apercevions tout à l'heure du rempart.

Bien plus que les cendres et les os des chrétiens suppliciés, ce sépulcre de perles et de métaux précieux nous paraît renfermer les gloires en poudre de la ville ; la grande momie y repose dans les bandelettes, sur un lit royal, ayant en ses creuses orbites, à la place du soleil et de la vie, le nocturne étincellement des pierres de la mort, l'émeraude verte comme la chair des cadavres, le rubis pourpre comme le pleur d'une plaie, la topaze où se reflète la jaune flamme des cierges. Les boulets des comtes de Calvo, après tant d'autres



Dessin de Armand Heins.

LE CLOITRE DE TONGRES.

cataclysmes qui l'avaient épuisée, ont fait couler par leurs brèches ce qui restait encore de la cité héroïque. Elle est morte spirituellement ; le geste misérable qu'elle ébauche encore n'est que l'automatique ébranlement de la vie des corps. Depuis deux siècles, les orgues de Notre-Dame prolongent sur sa forme décomposée le bourdonnement des *de profundis*.

Nous avons soif de la vie, au sortir de ces émouvantes images de la mort. Sous le midi brûlant, la rue, toute vide, sans une rumeur, semble continuer les silences lourds du cloître et de la crypte aux reliques. Elle va s'enlaçant comme des bras autour de la maison de miséricorde et de prières, avec ses files de petites maisons, pacifiques ouailles de la bergère divine, presque toutes banales et n'ayant pour décoration que çà et là le découpage des panonceaux et des écus pendant à des tringles.

Une carriole nous emporte dans la chaleur et la poussière des blés ; presque sans transition les froides extrémités de la cité plongent au milieu des activités de la nature ;

la banlieue du bon Dieu met la pitié de son ciel bleu, de ses sillons germés, de ses vastes plaines où grisolle l'alouette sur la paroisse déserte où les heures sonnent le silence et l'oubli. Et une joie nous prend de rentrer dans la douceur de la terre revivante et de nous sentir mêlés à l'éternité radieuse de la genèse, après cette autre sérénité sombre de la tombe dont nous avons descendu les degrés.

A perte de vue l'incendie des seigles flambe dans la lumière des horizons; le sol ondulant moutonne comme une mer aux vagues de flamme et d'or; un immense bourdonnement joyeux de l'air semble répercuter à l'infini les vibrations d'une cloche mystérieuse agitée dans les nuées; et toujours, derrière nous, au fond des espaces, Notre-Dame élève sa tour, comme un cierge prodigieux, par-dessus les noces de la nature et de l'homme. Toutes les routes rayonnent vers les yeux profonds que ses verrières et ses porches ouvrent aux quatre vents du ciel; elle est l'axe lumineux vers lequel convergent les actions de grâces des hameaux disséminés par la campagne féconde; les allées ombreuses, les sentiers bordés de céréales, les lits des eaux courantes sont comme les avenues qui mènent à son giron sacré.

C'est l'heure où les troupeaux descendent la pente herbeuse des abreuvoirs : le soleil allonge une ombre plus tiède sous les arbres; assises sur les seuils, des femmes font aller leurs mains diligentes dans le tressage des pailles. Quelquefois, par les trous de la verdure, un rais solaire vient allumer entre leurs doigts les chaumes, qui ressemblent alors à des aiguilles d'or; et elles ont l'air de tricoter de la clarté. Nous sommes dans un pays d'industrie imprévue; la terre ici donne deux fois le pain, par le gruau qu'on pétrit et par le glui qu'on tresse; le seigle et le froment, dépouillés de l'épi, s'entrelacent ensuite comme les bouts d'une cadenette et finissent par s'assouplir aux formes multiples du chapeau de paille. De Sluse, l'humble village renommé pour son église romane, à Glons, la petite capitale de cette Italie du Nord, toute une population féminine s'emploie à cet art rustique, sorti de la nature crétacée du sol qui donne à la tige des céréales une finesse et un brillant incomparables. Même les enfants apportent leur part de collaboration à la grande tâche commune; nous voyons, au fond d'une petite chambre où travaille une famille entière, des fillettes de cinq ans activer leurs doigts grêles au maniement de la natte qui de moment en moment s'allonge derrière elles, sur le carreau; d'autres, plus grandes, s'appliquent à des ingéniosités déjà compliquées; la mère, de son côté, achève un travail commencé le matin, en surveillant du coin de l'œil sa couvée. D'abord on choisit les pailles les plus belles : toutes sont coupées de longueur égale, sans nœuds; puis une machine les divise en brins qu'on aplatit au cylindre; et chaque ouvrière en prend une bottelée qu'elle tient dans sa paume et dont elle accroît à mesure la tresse passée sous son bras. Aucune minute n'est perdue pour ces agiles tâcheronnes; elles voisinent de porte en porte, leurs mains remuées en un va-et-vient qui ne cesse pas, rythmique, égal, monotone; même aux champs, elles font pâturer les vaches, toujours occupées, la longue traîne dentelée vibrant entre leurs sabots comme une couleuvre irritée. Partout la campagne en était pleine; leurs silhouettes se détachaient dans la splendeur des lointains; elles avaient l'air de tresser les cheveux de la terre, soyeux et forts, couleur de l'été qui les mûrit.

Lentement le ciel s'apâlit sur ces idylles; une fumée rose monta des horizons; le soleil décrut derrière la paix du grand paysage. Ma pensée alors se retournant vers la glèbe spirituelle, ici même labourée par mon tenace effort j'en vins à songer qu'il ne se relèverait plus sur les pages de ce livre. Avec son disque déjà froidi de silence et d'ombre, il me parut que s'enfonçait dans la nuit l'œuvre accomplie au cours de tant de saisons. Je l'ai menée à travers la vie bonne et mauvaise : depuis bientôt cinq ans j'y prodigue une tendresse religieuse pour la terre maternelle où dorment les miens, où moi-même



Dessin de Xavier Mellery.

LE TRESSAGE DE LA PAILLE A SLUSE.

j'irai dormir un jour. Et voici que je touche à son déclin. A travers l'inévitable tristesse qui accompagne la fin des labeurs humains, il me reste une douceur, celle d'y avoir vécu, dans les siècles et le temps, chez les ancêtres et chez les vivants, de la vie même de la patrie, en communion constante avec sa grande âme indéfectible.





Dessin de Alfred Hubert.

BRUXELLES. — LES MUSICIENS DE LA RUE.

TABLE DES GRAVURES

LE BRABANT

PROVINCE D'ANVERS

LA FLANDRE ORIENTALE

LA FLANDRE OCCIDENTALE

LE HAINAUT

PROVINCE DE NAMUR

PROVINCE DE LIÈGE

LE LUXEMBOURG

LE LIMBOURG

TABLES



LA MEUSE PRÈS DE DINANT.



Dessin de H. Stacquet.

BRUXELLES. — LE CANAL ET L'ENTREPÔT.

TABLE DES CHAPITRES

LE BRABANT

PROVINCE D'ANVERS

LA FLANDRE ORIENTALE

VI

VII

VIII

IX

X

XI

LA FLANDRE OCCIDENTALE

I

II

III

IV

PROVINCE DE NAMUR

LE LUXEMBOURG

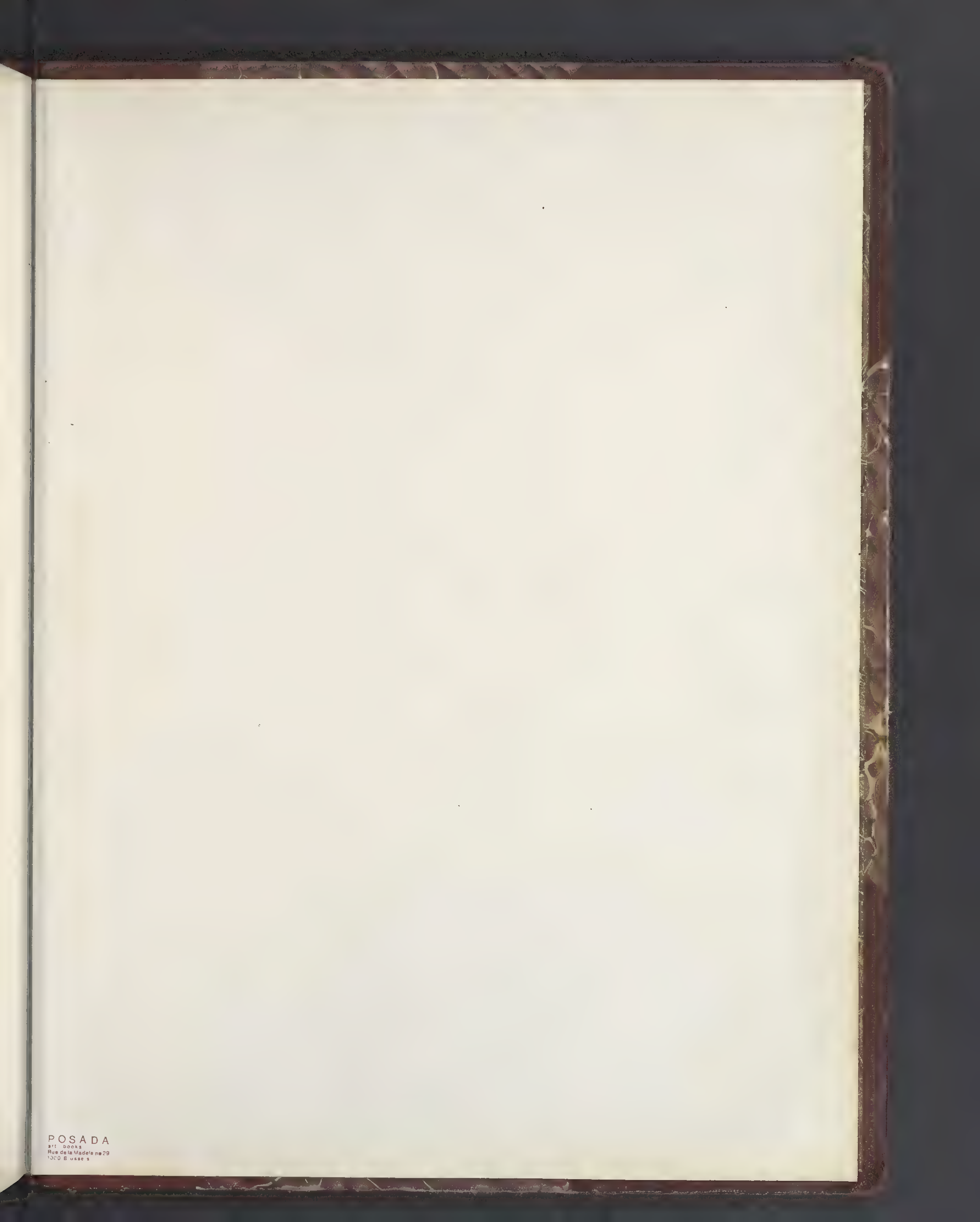
LE LIMBOURG

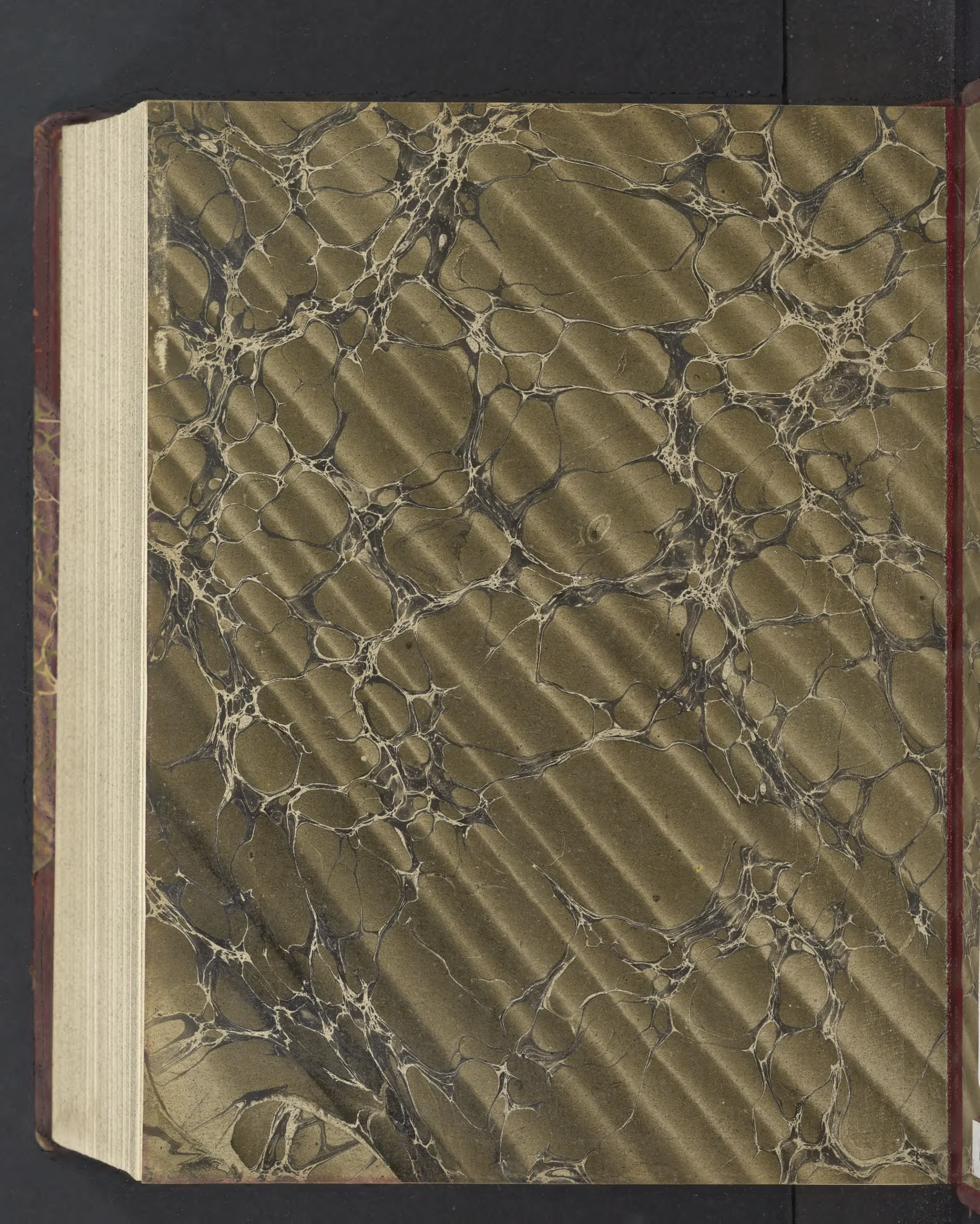


Dessin de H. Penn.

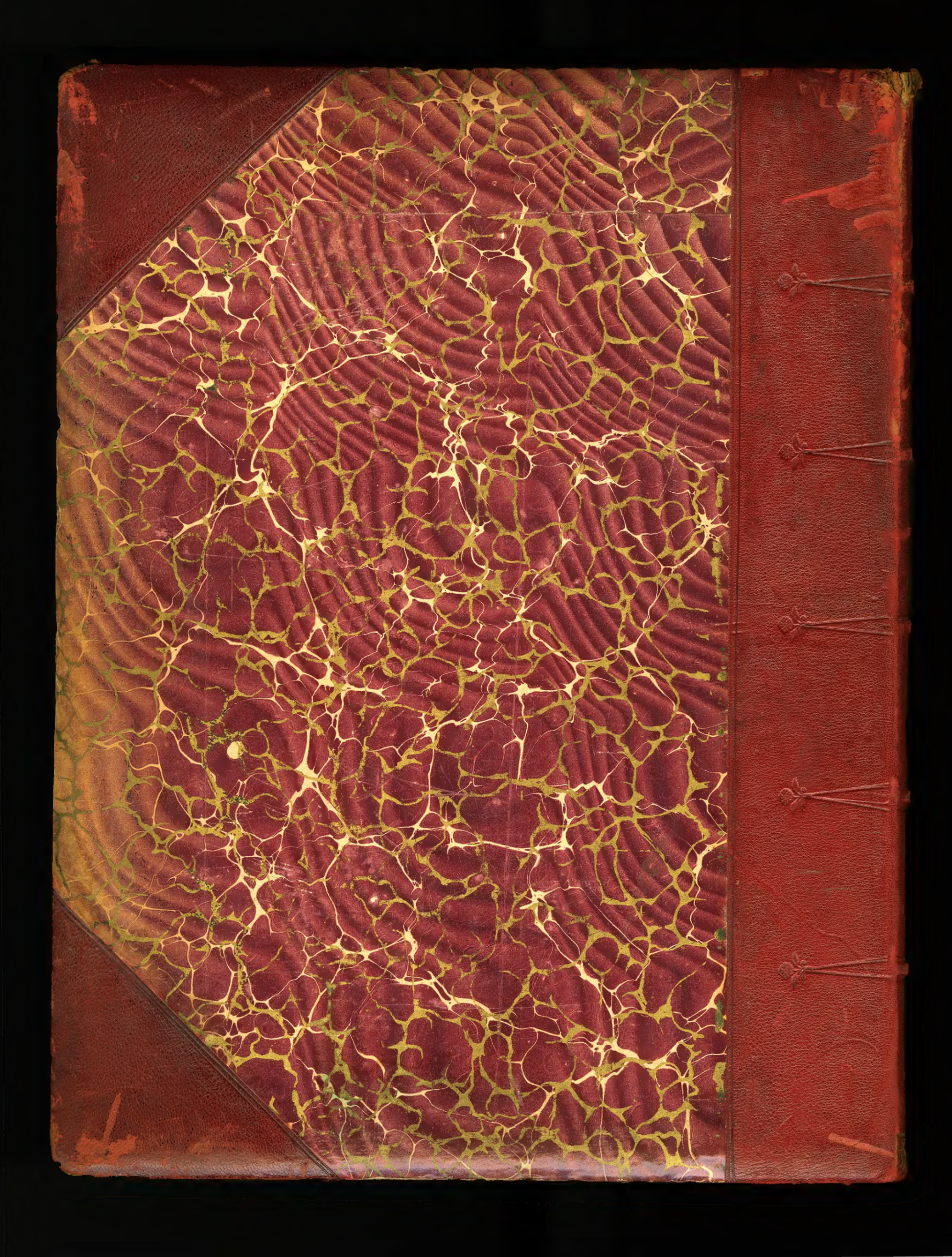
RUINES DE HOUGOMONT.

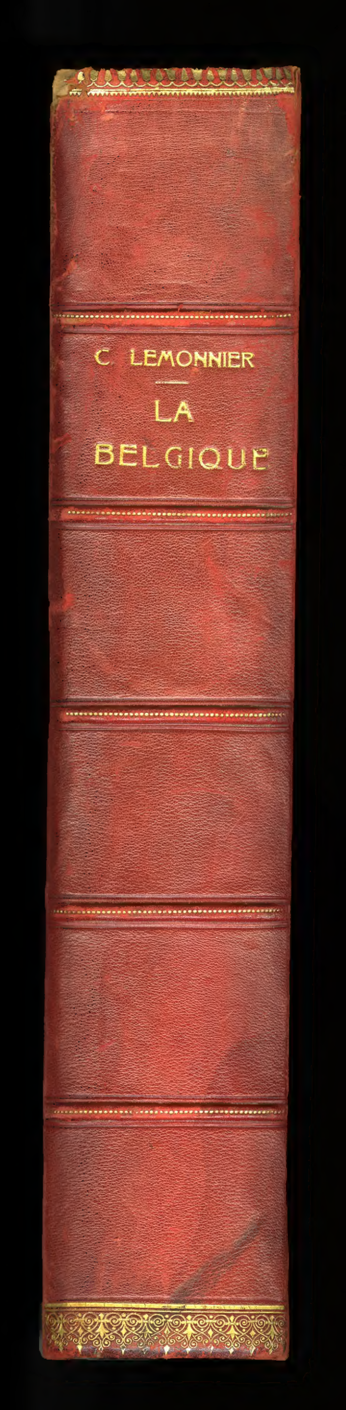
DES PRESSES DE L'IMPRIMERIE VANDERAUWERA ET Cie, BRUXELLES










C. LEMONNIER
LA
BELGIQUE